TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41190

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVe ANNÉE

SECONDE SÉRIE DE LA NOUVELLE PÉRIODE

TOME XI. — 1er JUILLET 1855.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

T. 393

ISRAËL POTTER

LÉGENDE DÉMOCRATIQUE AMÉRICAINE.

Le peuple a besoin de grands hommes et de héros : il ne saurait s'en passer non plus que de merveilleux et même de superstitions. Il faut que les amis des lumières en prennent leur parti. Les phénomènes du moyen âge se reproduisent parmi nous ; seulement ils prennent une nouvelle forme, qui nous abuse et nous fait croire à des nouveautés là où il n'y a souvent que des faits vieux comme le monde. On avait cru l'amour du surnaturel perdu pour toujours, et voilà que la démocratique Amérique invente les esprits frappeurs et les tables tournantes ! voilà qu'elle rédige des journaux de magie noire, et donne à ses paysans *yankees* assemblés dans leurs granges le spectacle des mystères du mesmérisme et des extases somnambuliques ! De même que les peuples ont soif d'un merveilleux toujours présent, agissant dans le monde actuel, et d'un merveilleux révélateur des temps à venir, ils ont besoin d'un merveilleux historique et légendaire. L'imagination populaire aime à transformer la réalité historique, à grandir ce qui était déjà grand par soi-même, à faire des héros d'hommes qui souvent n'ont rien eu d'extraordinaire, et à transfigurer les héros en demi-dieux. On avait cru jusqu'à présent qu'une certaine perspective historique était nécessaire pour que ce fait pût s'accomplir, on avait cru que le passé ne devait pas être trop près du présent. Les États-Unis, qui ont déjà donné tant de démentis aux opinions reçues, se sont encore char-

gés de prouver le contraire. Chez eux, dirait M. Michelet, la légende a commencé de bonne heure. Nous ne plaisantons point. De plus en plus les Américains du Nord entourent d'une atmosphère merveilleuse des faits et des personnages qui sont très près de nous, et leur donnent un caractère différent de leur caractère historique. Les guerres et les acteurs de la révolution prennent sous leur plume ou dans leur bouche une grandeur gigantesque. Il n'est personne assurément, parmi ceux qui sont habitués à la lecture des livres américains, qui n'ait été mille fois étonné de voir Franklin ou Washington transformés en géans. Vous irriteriez fort un Américain, si vous lui disiez que ces deux hommes sont de taille ordinaire, que Franklin fut un homme très fin, honnêtement rusé, professant une morale excellente sans doute, mais à tout prendre trop souvent casuistique, n'aimant pas à se donner de peines inutiles et habile à se les épargner; que Washington fut tout simplement un honnête cœur et une conscience probe. Les personnages les moins poétiques de la terre tournent à la légende à une distance de moins de soixante ans. Les Américains d'aujourd'hui parlent de l'époque et des héros de leur révolution comme de la Grèce primitive et de ces générations de demi-dieux qui fondèrent les premiers états et élevèrent les premières villes.

Cette tendance n'est pas d'ailleurs particulière seulement à la foule démocratique, comme on pourrait le croire. On la retrouve chez les hommes les plus distingués de l'Amérique, et c'est au même sentiment que vient d'obéir M. Herman Melville, l'ingénieux auteur de *Typee et Omoo*, de *Mardi* et de *la Baleine*, en écrivant son dernier livre (1). Le fond de son récit est historique; son héros est un obscur soldat de la révolution, qui assista à la bataille de Bunker-Hill, fut fait prisonnier, et resta quarante-huit ans en Angleterre dans l'indigence et l'abandon. Ce ne fut qu'en 1824 que le consul américain à Londres, ayant entendu parler du pauvre exilé, lui procura un passage à bord d'un vaisseau qui partait pour l'Amérique. Arrivé dans son pays, le soldat de Bunker-Hill raconta ses aventures et les fit publier à Providence en un petit volume populaire du prix de trente et un *cents* (2), que les colporteurs répandirent dans les campagnes, et qui fit passer sans doute plus d'une heureuse soirée aux fermiers américains. Ce petit volume, imprimé dans le goût de notre *Bibliothèque Bleue* et de nos livres populaires, ne se rencontre plus guère en Amérique, et c'est d'un vieil exemplaire en lambeaux que M. Herman Melville prétend avoir tiré son récit des

(1) *Israël Potter : his fifty years of exile;* 1 vol. New-York, Putnam 1855.

(2) Un *cent*, la centième partie d'un dollar, à peu près cinq centimes de France.

aventures d'Israël Potter, devenu sous sa plume une sorte de légende à la fois démocratique et patriotique.

Depuis la préface, dédiée à *son altesse le monument de Bunker-Hill,* jusqu'aux dernières pages, qui sont réellement touchantes, ce livre semble en effet une tentative pour déployer dans le cadre d'un récit populaire deux qualités essentielles de l'esprit américain, l'amour-propre démocratique et l'orgueil national. Pour ne parler que du cadre d'abord, M. Melville a procédé comme tous les légendaires; chez lui comme chez eux, on retrouve l'amour du héros poussé en quelque sorte jusqu'à la susceptibilité, la narration lente et détaillée, le calque fidèle et minutieux de la réalité, l'apothéose et la *sublimisation,* si nous pouvons ainsi parler, des faits les plus humbles. Comme les pieux conteurs qui faisaient souvent un saint d'un honnête anachorète, M. Melville transfigure un pauvre soldat de la guerre de l'indépendance, auquel il prête toutes les vertus de la génération révolutionnaire; il le présente comme le type de ces vertus sur la terre ennemie, comme le symbole de la démocratie dans un pays aristocratique. « Nous avons voulu, dit-il, payer un tribut de reconnaissance à la mémoire de ce simple soldat, qui, pour prix de ses services et de ses longues souffrances, n'obtint pas même une pension du gouvernement. » Telle a été l'intention du spirituel biographe d'Israël Potter; mais ce qui doit nous frapper dans son récit, c'est moins encore l'heureuse application des procédés de la légende à une histoire populaire que le naïf orgueil qui l'anime, et où se reconnaît, nous l'avons dit, la double influence de la démocratie et du patriotisme. L'esprit démocratique peut seul expliquer cette glorification d'un mort inconnu, humble soldat et simple citoyen, tombé dès le début de la lutte, condamné à souffrir dès les premiers pas de la patrie, mais dont les souffrances sont indissolublement unies, quelque obscures qu'elles soient, à la naissance des États-Unis. Quant au patriotisme, qui peut en méconnaître l'empreinte dans ce type où respire un si profond sentiment de ce qui fait la force de la société américaine? Les mêmes vertus qui soutinrent quarante ans l'exilé dans sa lutte contre la détresse sont aussi celles qui pendant ces mêmes quarante années décuplaient la population de l'Amérique du Nord, défrichaient les terres, creusaient des canaux, bâtissaient des villes, et élevaient ce pays au rang de puissance du premier ordre. Israël Potter, on en jugera par le récit qu'on va lire, représente le caractère américain au moment où il était encore en formation, avant que cinquante années d'une prospérité inouie eussent transformé son assurance énergique en un imperturbable aplomb, son indépendance républicaine en un dédain orgueilleux et menaçant. L'indifférence devant la souffrance et le danger, les habitudes démocratiques

de langage et d'esprit, l'impolitesse involontaire, l'impuissance de se plier aux coutumes les plus simples des pays étrangers, toutes ces particularités du tempérament d'Israël Potter se retrouvent et se retrouveront longtemps encore dans le tempérament américain.

Le héros de M. Melville nous a rappelé un autre personnage non moins original, le Sam Slick de M. Halliburton. Entre ces deux types tracés, l'un par un patriote des États-Unis, l'autre par un tory de la Nouvelle-Écosse, il n'y a que la naïveté en moins et l'arrogance en plus; mais cette différence est considérable et suffit pour montrer le chemin que les Américains ont parcouru depuis la révolution. A notre avis, ils ont toujours les mêmes qualités, seulement sous une forme moins naïve et moins simple. Il y est entré de l'alliage. Cette indépendance est devenue de l'orgueil, cet aplomb dans le danger est devenu souvent de la jactance, et pour tout dire, quoique les Américains n'aient rien perdu des vertus essentielles de leurs pères, ils ne les ont pas améliorées; ils les ont accusées de plus en plus, ils les ont exagérées, voilà tout. Loin de les perfectionner moralement et d'en faire une force intellectuelle, ils en ont fait pour ainsi dire une force mécanique, qui agit fatalement comme la vapeur et l'électricité, si bien que dans ces vertus tout est pour ainsi dire matériel et de tempérament plutôt que moral et réellement humain. Pour notre part, nous préférons le caractère d'Israël et de ses compagnons d'armes à celui des énergiques *know nothing* et de ces aventuriers toujours prêts à partir pour la conquête de Cuba ou des états du roi Kamehameha.

I.

Les touristes qui n'ont pu encore se plier à nos habitudes de voyage à la vapeur et qui aiment à jouir paisiblement de chaque pouce de terre qu'ils foulent, de chaque site pittoresque qui s'offre à leurs yeux, peuvent visiter la partie est du comté de Berkshire dans le Massachusetts. La physionomie singulière de cette contrée inconnue leur fournira d'amples sujets de rêveries poétiques. La route passe sur des hauteurs, et, pendant presque tout le voyage, il semble que l'on se promène sur quelque terrasse de la lune : vous perdez tout à fait le sentiment des vallées qui s'étendent à vos pieds et même pour ainsi dire le sentiment de la terre. Parfois, lorsque votre cheval galope sur un terrain uni et plat comme une table, et que votre œil parcourt les cimes des paysages au-dessus desquels vous passez, il vous semble que vous êtes quelque constellation accomplissant sa course dans le ciel. Des bois et des pâturages coupés, à de rares intervalles, par quelques champs de pommes de terre composent tout ce pays, dont

les chevaux, les bœufs et les moutons sont les principaux habitans; mais durant toute l'année de tièdes colonnes de fumée, s'élevant paresseusement des profondeurs de la forêt, témoignent de la présence de ce demi-sauvage le charbonnier, et au commencement du printemps des ondulations de légère vapeur indiquent que le fabricant de sucre d'érable s'est mis à l'ouvrage. Quant à la profession de laboureur, elle est presque inconnue dans cette contrée maigre et pierreuse, dont toutes les parties arables ont été depuis longtemps épuisées.

Cependant cette contrée n'a pas été toujours aussi abandonnée et aussi stérile. C'est là que s'établirent les premiers colons, qui préférèrent d'abord ces hauteurs salubres et pauvres aux vallées plus riches, mais remplies des miasmes et de l'humidité d'une nature primitive non transformée par la main de l'homme. Peu à peu cependant ils désertèrent ces hauteurs et descendirent dans la vallée; aussi ces villages de la montagne présentent-ils un aspect singulier de désolation : on dirait qu'ils ont été visités par la peste ou la guerre. De loin en loin on rencontre une maison entièrement abandonnée. La solide charpente de ces anciennes habitations leur permet de résister aux ravages du temps. Tachées de gris et de vert par la pluie, ces habitations portent pour ainsi dire les couleurs du paysage environnant et ne font qu'un avec lui. Un de leurs caractères est l'immense cheminée en pierres grises qui s'élance du milieu du toit comme une cloche ou une tour. Les vestiges de l'ancienne activité sont encore visibles partout. La pierre abondant dans ces montagnes, les premiers colons remplacèrent les haies par des murailles épaisses et hautes. En vérité, quand on considère la hauteur et l'étendue de ces murs, les énormes blocs qui les composent, on croit voir une œuvre de titans. Que les premiers colons aient pris d'aussi rudes peines pour enclore un sol aussi ingrat, cela indique assez de quelle trempe solide était le caractère des hommes de la révolution. Aujourd'hui encore les meilleurs maçons viennent de ces contrées montagneuses.

C'est au milieu de ce paysage que naquit Israël Potter, qui certes, à l'époque où il menait paître les bestiaux de son père sur les collines de la Nouvelle-Angleterre, ne songeait pas qu'il viendrait un jour où il serait traqué comme rebelle fugitif à travers une moitié de la vieille Angleterre, qu'il échangerait les fraîches vapeurs de ses montagnes pour le *fog* épais de Londres, et que lui, l'enfant né sur les bords de l'étincelant et pur Housaton, irait passer la meilleure partie de sa vie, pauvre et mendiant, sur les bords de la Tamise.

La vie errante d'Israël Potter commença de bonne heure. A dix-huit ans, il s'émancipa du joug paternel. Il s'était pris d'amour pour

la fille d'un fermier voisin que le père Potter considérait comme un parti peu sortable pour son fils. Poussé au désespoir par la résolution de son père, le pauvre garçon prit la détermination de s'évader secrètement et d'aller chercher une autre demeure et d'autres amis. Un dimanche matin, pendant que toute la famille était à l'église, il fit un petit paquet de ses hardes, le cacha dans un bois qui s'étendait par derrière la maison, et le soir, par une chaude nuit de juillet, il mit son projet à exécution. Il se coucha au pied d'un pin afin de se reposer jusqu'à l'aurore. Lorsqu'il se réveilla et qu'il entendit le murmure si triste du pin au-dessus de sa tête, toutes les fibres de son cœur tremblèrent, et des larmes coulèrent de ses yeux; mais il pensa à la tyrannie de son père, à ses amours déçues, et alors il plaça résolument son paquet sur son épaule, puis se mit en marche.

L'intention d'Israël était de se rendre dans la contrée nord-ouest située entre les colonies hollandaises des bords de l'Hudson et les colonies *yankees* de l'Housaton, afin d'éviter toute recherche. Il y arriva sans aventures, se mit aux gages d'un fermier pour trois mois, le temps de la moisson, et puis passa sur les bords du Connecticut. Là il loua son travail pour trois mois encore, moyennant un salaire de deux cents acres de terre situées dans le New-Hampshire. Le bon marché de cette terre provenait non-seulement de son état inculte, mais des périls qui l'environnaient. Les rares habitans de cette contrée craignaient à chaque instant d'être assaillis, tués ou faits prisonniers par les sauvages du Canada, qui, depuis la guerre avec la France, ne manquaient pas une occasion de faire irruption dans ce pays sans défense.

Trompé par son maître et n'ayant en main aucun moyen légal de se faire rendre des comptes, Israël s'engagea en qualité d'aide parmi les arpenteurs royaux qui, à cette époque, dressaient le cadastre des terres qui s'étendent tout le long du Connecticut. Après avoir réuni une petite somme, Israël se fit chasseur. Daims et castors abondaient, et au bout de quelques mois notre héros avait une assez jolie provision de fourrures à vendre. Avec le produit de ses fourrures, il acheta cent acres de terre et se bâtit une cabane; en deux ans, il défricha et mit en plein rapport trente acres de sa petite propriété. Les travaux agricoles ne l'occupaient que pendant l'été; l'hiver il chassait. A la fin des deux ans, il revendit sa terre à un assez bon prix, se mit à faire le commerce avec les sauvages, et traversa le Canada en qualité de colporteur. Ce voyage fut lucratif. Content et la poche pleine, Israël eut l'envie de visiter sa fiancée et ses parens, dont, depuis trois ans, il n'avait pas de nouvelles. Ses parens furent joyeux et étonnés de le revoir, car ils l'avaient cru mort; mais le père Potter n'avait pas changé de résolution et se montra aussi inflexible

qu'autrefois. Israël céda douloureusement à la fatalité et se décida à quitter de nouveau ses belles collines, mais cette fois pour les flots bleus de l'Océan, car si un ermitage dans une forêt est la retraite favorite d'un misanthrope à l'esprit étroit, un hamac sur l'Océan est l'asile des cœurs braves et malheureux. L'Océan déborde pour ainsi dire de tragédies et de plaintes, et dans cette immensité de terreur les chagrins particuliers d'un homme se perdent comme une goutte d'eau.

Israël se rendit à pied jusqu'à Providence (Rhode-Island) et s'embarqua à bord d'un sloop chargé de chaux qui partait pour les Antilles. Dix jours après, le bâtiment prit feu, et il fut impossible d'éteindre les flammes. Les hommes de l'équipage, au nombre de huit, n'eurent que le temps de se jeter dans le bateau, et pendant deux jours errèrent abandonnés au hasard des vagues. Ils furent enfin recueillis par un vaisseau hollandais qui faisait route pour l'Europe et où ils furent humainement traités. Après une semaine, tandis que le naïf Israël s'adressait mentalement mille questions sur la Hollande et se demandait s'il y avait moyen d'y faire la chasse au daim et au castor, un brick américain apparut tout à coup. De nouveau recueilli sur ce bâtiment national, Israël parcourut quelque temps les mers, visita la côte d'Afrique et se fit même un moment baleinier. Dans cette dernière carrière, il put expérimenter par lui-même tous les périls et toutes les privations du baleinier jeté sur des mers éloignées et barbares, périls et privations qui, grâce aux efforts de la science, n'existent plus en grande partie. Puis, fatigué bientôt de l'Océan et soupirant après la terre, Israël reprit le chemin de ses montagnes.

L'espoir de revoir sa fiancée hâta son retour; mais, hélas! cet espoir devait être déçu : l'infidèle jeune fille appartenait à un autre. Israël essaya de tromper ses peines par le travail. Le travail des champs guérit l'homme de ses chagrins. Ces tranquilles occupations exigent un esprit tranquille. Là, dans cette bonne mère, la terre, vous pouvez semer et moissonner en toute sécurité, sans craindre de voir votre semence déracinée comme dans les cœurs humains, où nous jetons follement tant de germes précieux. Mais si le désert, l'Océan et la forêt, si la chasse au daim et la pêche à la baleine n'avaient pas été assez forts pour guérir le pauvre Israël de son amour sans espoir, d'autres événemens se préparaient, assez puissans pour accomplir cette cure délicate.

On était en 1774. Les difficultés longtemps pendantes entre les colonies et l'Angleterre étaient arrivées à une crise décisive. Les hostilités étaient certaines. Des compagnies se formèrent dans toutes les villes de la Nouvelle-Angleterre et se tinrent prêtes à marcher.

Israël s'enrôla dans le régiment du colonel John Patterson. La bataille de Lexington fut livrée le 18 avril 1775, et la nouvelle en arriva dans le comté de Berkshire le 20, à midi. Cette nouvelle surprit Israël à sa charrue; un demi-acre de terre restait encore à labourer. Le brave colon termina ce travail, prit son havresac, mit son fusil sur l'épaule, et se dirigea sur Boston avec le régiment de Patterson. Le régiment resta campé plusieurs jours aux environs de Charleston (Massachusetts). Le 17 juin, un millier d'hommes furent employés à fortifier Bunker-Hill. Commencée à la tombée de la nuit, la redoute était achevée au lever de l'aurore. On connaît les détails de cette célèbre bataille. Pleins d'aristocratique dédain pour leurs ennemis, les grenadiers anglais montent à l'assaut avec une lenteur impassible, et le feu des colons, chasseurs habiles et habitués à ne pas perdre inutilement leur poudre, éclaircit rapidement leurs rangs; mais bientôt les munitions viennent à manquer, on va se rencontrer corps à corps. Il n'y avait pas, du côté des Américains, un fusil sur vingt qui fût pourvu d'une baïonnette. La tête nue et les manches retroussées, les terribles fermiers, en frappant à droite et à gauche, s'ouvrent un chemin à travers les grenadiers. Au milieu de la mêlée, Israël vit tout à coup une épée dirigée vers ses pieds. Pensant que c'était quelque ennemi à terre qui cherchait à frapper encore un dernier coup, il écarte le fer avec la crosse de son fusil; mais la main qui tenait l'épée était glacée par la mort et la serrait encore vigoureusement, comme si elle eût refusé de la rendre. En ce même moment, une autre épée se dirigeait vers sa tête, et l'assaillant tombait sous les coups d'un camarade d'Israël. Cependant Potter n'échappa pas intact à cette bataille meurtrière; il y reçut quatre blessures : une blessure au coude, une à la poitrine, plus deux balles logées, l'une dans la hanche, l'autre près de la cheville. Le soldat fut transporté à l'hôpital de Cambridge, guérit de ses blessures et rejoignit bientôt son régiment.

Le 3 juillet, Washington vint du sud prendre le commandement de l'armée rebelle. Les Anglais qui composaient la garnison de Boston souffraient beaucoup du manque d'approvisionnemens. Washington prit toutes les précautions nécessaires pour les empêcher de se ravitailler. Il équipa trois vaisseaux armés pour intercepter tous les corsaires. L'un de ces vaisseaux était le brigantin le *Washington*, de dix canons, commandé par le capitaine Martindale. Il était fort difficile de se procurer des marins, et on demanda des volontaires parmi les soldats. Israël fut un de ceux qui se présentèrent. Trois jours après son départ de Boston, le brigantin fut pris par un vaisseau anglais de vingt canons. Fait prisonnier avec le reste de l'équipage, Israël fut déposé à bord de la frégate le *Tartare,* qui reçut

l'ordre de partir immédiatement pour l'Angleterre. Les prisonniers étaient au nombre de soixante-douze; Israël les excita à la révolte et forma avec eux le projet de s'emparer du vaisseau, mais ils furent trahis par un déserteur anglais, deux fois renégat, qui avait abandonné son drapeau pour passer du côté des Américains. Israël fut mis aux fers, et y resta jusqu'à l'arrivée de la frégate à Portsmouth. Pendant la traversée, la petite-vérole avait enlevé environ un tiers des captifs. Les survivans furent dirigés sur Spithead et jetés à bord d'un ponton. Là, enfoui dans l'intérieur du bâtiment, Israël vécut tout un mois comme Jonas dans le ventre de la baleine; mais un beau matin un des canotiers du bateau du commandant tomba malade, et Israël fut désigné pour le remplacer. Les officiers étant allés à terre, quelques-uns des hommes de l'équipage, en joyeux Anglais, proposèrent d'aller à un cabaret du voisinage pour y boire ensemble quelques pots d'ale. Ils partent, et Israël avec eux. En entrant dans le cabaret, Israël trouve un prétexte spécieux de laisser là ses camarades; prenant ses jambes à son cou, il fuit comme un daim, et franchit sans s'arrêter un espace de quatre milles. Il se dirigeait sur Londres, pensant sagement qu'au milieu de cette fourmilière il serait impossible de le découvrir. A une distance de dix milles, au moment où, se croyant en sûreté, il passait près d'un petit cabaret de village, il s'entend interpeller.

— Eh! arrêtez!

— Si vous voulez vous mêler de vos affaires, j'arrangerai les miennes tout seul et de mon mieux, répond froidement Israël, et il se remet à courir avec une vitesse de trente milles à l'heure; mais les cris deviennent de plus en plus nombreux : — Arrêtez le voleur! arrêtez! — Au bout de quelques minutes, l'agile cerf, essoufflé et haletant, est saisi. Voyant qu'il ne servirait à rien de mentir, Israël se déclara franchement prisonnier de guerre. L'officier qui l'avait arrêté le fit conduire à l'auberge. Deux soldats furent chargés de garder Israël, qui se trouva subitement le lion de la localité. Pendant toute la soirée, l'auberge fut remplie d'étrangers accourus pour voir le rebelle *Yankee,* qu'ils se représentaient comme une sorte d'animal curieux et jusqu'alors inconnu. Israël se montrait très affable avec eux. Ni leurs plaisanteries, ni leurs insultes n'avaient le don de l'émouvoir; il était absorbé dans une seule pensée, l'évasion.

L'officier, qui était un homme de bonne composition, donna l'ordre de servir pour cette soirée à Israël toutes les liqueurs qu'il pourrait désirer. Israël profita de la permission pour inviter les deux soldats à boire avec lui. Un farceur de la bande proposa qu'Israël divertît la société en exécutant une danse; il avait entendu dire que les *Yankees* étaient des danseurs fort habiles. On apporte un violon, et Israël,

blessé de voir ses ennemis se conduire aussi peu délicatement envers un malheureux prisonnier, mais toujours absorbé par son unique pensée, consent à danser, en se promettant de leur exécuter certains pas *yankees* de son invention. Les habitués de l'auberge ne lui permirent de s'arrêter que lorsque le souffle lui manqua et que la sueur ruissela de ses membres. Enfin ils se retirèrent. On mit les menottes au prisonnier, et on étendit une couverture auprès du lit de ses gardiens afin qu'il pût reposer. Quelques heures se passèrent dans un parfait silence. Le moment d'exécuter ses plans était venu, ou jamais. Les deux soldats étaient sous l'influence des liqueurs qu'ils avaient bues. Malheureusement Israël était garrotté. Comment faire? Il se décida à employer la ruse et à réserver la force comme dernière ressource. Un murmure se fit entendre; Israël prêta l'oreille : c'était un des soldats qui parlait dans son sommeil. — Empoignez-les! disait-il, saisissez-les! ah! ah! de grands sabres! Attrape ça, déserteur!

— Qu'avez-vous donc, Phil? répondit d'une voix coupée par le hoquet son camarade, qui n'était pas encore endormi. Tenez-vous tranquille, s'il vous plaît.

— Je vous dis que c'est un prisonnier évadé! Attrapez-le, attrapez-le!

— Allez au diable avec vos rêves d'ivrogne, dit encore son camarade. Voilà ce que c'est que de trop boire.

Quelques minutes après, le rêveur dormait profondément, et ronflait d'une manière retentissante. Quant à celui qui était éveillé, le bruit particulier de sa respiration avertit Israël que son insomnie était due aux mêmes causes que les rêves de son camarade. Il délibéra un instant pour savoir ce qu'il avait à faire. Enfin, appelant les deux soldats, il leur dit qu'une nécessité pressante l'obligeait de sortir.

—Allons, debout, Phil, cria le soldat qui était éveillé; notre homme a besoin de sortir. Dieu damne ces *Yankees!* quelle mauvaise éducation! Diable d'*Yankee,* ne pourriez-vous pas être plus convenable?

Ils se levèrent tout en grommelant, et, saisissant Israël chacun par un bras, l'accompagnèrent au bas de l'escalier. La porte ne fut pas plus tôt ouverte, que le prisonnier, prompt comme l'éclair, se débarrassa de ses deux gardiens et s'élança au milieu des ténèbres. Le jardin n'avait pas d'issue, mais un arbre s'élevait le long du mur : Israël grimpe en dépit de ses menottes, se laisse couler en dehors du clos et fuit à toutes jambes, pendant que les deux soldats errant dans les allées poussaient le cri d'alarme.

Après avoir couru l'espace de deux ou trois milles, Israël s'arrêta pour se débarrasser de ses menottes, ce qu'il ne fit pas sans de grandes difficultés. L'aurore se leva, et il se trouva dans une belle campagne

bien peignée, coupée de haies, et toute colorée des fraîches teintes du printemps de 1776. — Dieu me protége! pensa-t-il, je vais certainement être pris; je suis dans le parc de quelque gentilhomme.— Il marcha en avant, et, arrivant près d'une route, il s'aperçut alors que ce qu'il avait pris pour un parc n'était que la campagne anglaise, grand et magnifique parc en effet, enclos par les vagues de la mer. En passant près d'un champ, il aperçut deux êtres humains qui travaillaient. Ces deux personnages aux joues rosées, aux jambes musculeuses, montrant un bas bleu tiré jusqu'au genou, étaient vêtus de longues tuniques blanches d'étoffe grossière, et portaient des chapeaux de paille à larges bords. Israël ne les voyait que de profil.

— Pardon, mesdames, dit-il en ôtant son chapeau, cette route mène-t-elle à Londres?

A cette interpellation, les deux personnages se retournèrent et regardèrent avec une sorte d'étonnement stupide Israël, qui de son côté fut aussi surpris qu'ils avaient pu l'être, en s'apercevant que c'étaient des hommes et non des femmes.

— Cette route conduit-elle à Londres, messieurs?

— Messieurs! Jolis messieurs, ma foi! dit l'un des deux.

— Jolis messieurs en effet! répéta le second.

Les deux paysans posèrent leurs outils, regardèrent curieusement Israël et secouèrent la tête.

— Cette route conduit-elle à Londres, messieurs? Soyez assez bons pour répondre à un malheureux, je vous prie.

— Oh! vous allez à Londres? Oui, c'est la route, tout droit, tout droit devant vous.

Et sans ajouter un seul mot, les deux taureaux humains, après avoir satisfait leur curiosité, se retournèrent avec un flegme extraordinaire, reprirent leurs outils, et se remirent au travail.

Israël, l'instant d'après, entra dans un village tout enveloppé par le silence du matin. Il jeta un coup d'œil à travers les fenêtres d'un cabaret calme en ce moment, et y aperçut les traces des scènes bruyantes de la veille, des bouteilles vides et des pipes éteintes, dont quelques-unes étaient cassées. Il passa, et remarqua les yeux d'un homme fixés curieusement sur lui. Aussitôt il se rappela qu'il portait le costume de matelot anglais, et que c'était là probablement ce qui avait attiré l'attention de cet homme. Il s'éloigna donc en toute hâte, bien résolu à saisir la première occasion de changer de vêtemens. A un mille du village, dans un endroit écarté, il rencontra un vieux terrassier qui succombait presque sous le poids de la pioche et de la pelle qu'il portait sur son épaule. C'était une image vivante de la pauvreté, du travail et de la détresse. Israël s'approcha du vieillard, et lui offrit de changer d'habits avec lui. Le marché

fut conclu. Le terrassier revêtit l'uniforme de marin, et passa ses membres grêles dans les larges pantalons et la large jaquette. Le pauvre Israël endossa de son côté la livrée de la misère, emblème véritable des privations qu'il allait avoir à endurer. L'habit était composé de pièces et de morceaux de couleurs différentes; les pantalons bâillaient au genou, pareils à la gueule entr'ouverte d'un chien; les talons des longs bas de laine s'ouvraient comme une tirelire. Ainsi accoutré, Israël paraissait avoir quatre-vingts ans, car l'adversité pesait sur lui, et l'adversité, qu'elle vienne à dix-huit ou à quatre-vingts ans, est la véritable vieillesse de l'homme. Son nouvel habit était en parfait accord avec sa nouvelle destinée.

Le vieillard lui indiqua la route qu'il devait suivre pour aller à Londres, dont il était éloigné de soixante à soixante-dix milles; il lui apprit aussi que toute la campagne était couverte de soldats à la recherche des déserteurs de l'armée et de la marine. Après avoir solennellement enjoint au terrassier de ne pas prononcer un mot sur sa personne, Israël se remit en marche, et fit environ trente milles dans cette journée. Lorsque la nuit fut venue, il se glissa dans une grange, espérant y trouver du foin et de la paille pour se reposer; mais on était au printemps, et depuis longtemps paille et foin étaient épuisés. Israël dut donc se contenter d'une peau de mouton qu'il rencontra dans la grange, et sur laquelle il dormit jusqu'à l'aurore d'un sommeil agité et interrompu.

Au point du jour, il reprit sa marche et se trouva bientôt dans les rues d'un village considérable. Pour mieux se déguiser, il se confectionna une grossière béquille et feignit de boiter. Un roquet taquin l'accompagna pendant tout le trajet d'un jappement continuel, irritant, propre à faire naître le soupçon, si bien que le pauvre Israël eut bonne envie de lui imposer silence avec sa béquille; mais il se retint en réfléchissant que peut-être n'entrait-il pas dans le rôle d'un pauvre mendiant boiteux d'être aussi susceptible.

A quelques milles de là, il arriva dans un second village, et pendant qu'il le traversait, il fut soudainement accosté par un véritable boiteux, tout en haillons, qui lui demanda d'un air sympathique la cause de son infirmité.

— Une sueur froide, dit Israël.

— Juste mon cas, répondit l'autre; mais vous êtes plus boiteux que moi, ajouta-t-il avec un air de satisfaction, en examinant la démarche d'Israël, qui s'éloignait au plus vite. Qu'est-ce qui vous presse donc, et où allez-vous ?

— A Londres, répondit Israël en se retournant et en envoyant du fond de l'âme son interlocuteur à tous les diables.

— Vous allez mendier à Londres ?... Eh bien ! bonne chance.

— Je vous en souhaite autant, répondit poliment Israël.

A l'autre extrémité du village, il rencontra un chariot vide qui se rendait précisément à Londres. Israël supplia le charretier de permettre à un pauvre boiteux de profiter de sa voiture; il monta, mais au bout de quelques minutes, trouvant que la voiture allait avec une déplorable lenteur, il demanda à descendre, jeta sa béquille, et s'éloigna rapidement à la grande stupéfaction de son naïf ami le charretier.

A la tombée de la nuit, après son troisième jour de marche, Israël chercha de nouveau un asile dans une grange, dormit passablement et se leva de bon matin dans l'espoir d'arriver avant midi au lieu de sa destination. En se voyant si près du terme de son voyage, Israël oublia un peu la prudence dont jusqu'alors il avait fait preuve. Mal lui en prit. Vers dix heures du matin, en passant par la petite ville de Staines, il se trouva subitement en face de trois soldats. Malheureusement, lorsqu'il avait changé d'habits avec le vieux terrassier, il n'avait pu se décider à comprendre dans le troc sa chemise, laquelle portait la marque de la marine anglaise; il avait bien caché le collet, pas si bien pourtant qu'il ne fût encore trop apparent. Ces soldats, possédés de l'idée fixe de trouver des déserteurs et de gagner la récompense promise, avaient l'esprit d'observation très aiguisé, et avec un coup d'œil de lynx ils aperçurent le fatal collet.

— Ah! mon garçon, dit l'un d'eux, vous êtes un des marins de sa majesté. Venez avec nous.

Incapable de donner aucune bonne raison, Israël fut déposé dans la prison réservée aux déserteurs et aux détenus coupables de simples délits. Il y passa toute la journée sans prendre aucune nourriture, et pourtant, depuis trois jours, il n'avait mangé qu'un pain de deux sous. Les tortures de la faim devinrent de plus en plus vives, et le courage allait l'abandonner, quand il fit sur lui-même un dernier effort, et songea sérieusement aux moyens de se tirer de cette mauvaise situation. Après avoir frotté pendant deux heures ses menottes contre les barreaux de la fenêtre, il parvint à s'en débarrasser. La porte n'était pas soigneusement fermée, il l'ouvrit sans grande peine, et vers trois heures du matin il était de nouveau en liberté.

Peu de temps après le lever du soleil, il passa près de Brentford, situé à six ou sept milles de la capitale. Mourant de faim, il cueillit de l'herbe et la mangea. Lorsqu'il s'était échappé du ponton, il possédait pour toute fortune six *pennies* (1). Il en avait employé deux à

(1) Idiotisme américain sans doute, le mot anglais *penny* (deux sous de France) faisant *pence* au pluriel.

acheter un pain le jour qui suivit son évasion de l'auberge : les quatre autres lui restaient encore, l'occasion de les employer ne s'étant pas présentée. Il déchira le collet de sa chemise, le jeta dans une haie, et se hasarda à accoster un charpentier qui travaillait à une palissade pour lui demander de l'ouvrage. Le charpentier n'avait pas besoin d'aide; mais il lui dit que, s'il entendait les travaux des champs ou du jardinage, sir John Millet, dont l'habitation n'était pas très éloignée; pourrait lui procurer peut-être du travail. Il avait d'autant plus de chances d'en trouver là qu'à cette époque de l'année le baronnet employait beaucoup de monde.

Encouragé par la perspective de ne pas mourir de faim, Israël se mit à la recherche de l'habitation du gentilhomme. Il se trompa de chemin, et, en longeant une belle allée bien sablée, fut saisi de terreur à la vue d'un assez grand nombre de soldats réunis dans un jardin voisin. Il battit en retraite avant d'avoir été vu. Une bête fauve des solitudes américaines n'aurait pas ressenti plus d'émotion au bruit d'une arme à feu qu'Israël à l'aspect d'un habit rouge. Il apprit plus tard que ce jardin appartenait à la princesse Amélie.

Le fugitif prit un autre chemin et rencontra bientôt des ouvriers qui charriaient du sable : c'étaient les gens de sir John Millet. Ils lui indiquèrent la maison, où on lui montra le *squire* se promenant tête nue dans son parc avec quelques hôtes. Israël avait entendu parler de la fierté des nobles anglais; aussi son émotion fut-elle grande au moment de s'approcher de cet imposant étranger. Néanmoins il rassembla tout son courage et s'avança, tandis que les *gentlemen*, voyant venir à eux un homme couvert de guenilles, attendaient avec un certain étonnement.

— Monsieur Millet? dit Israël en s'inclinant devant le gentilhomme.

— Eh bien! qui êtes-vous, je vous prie?

— Un pauvre homme qui a besoin d'ouvrage, *monsieur*.

— Et d'une garderobe aussi certainement, dit un des hôtes, jeune homme d'un aspect élégant, satisfait de lui-même et content de la vie.

— Où est votre houe? dit sir John.

— Je n'en ai pas, *monsieur*.

— Ni d'argent pour en acheter?

— Quatre *pennies anglais* seulement, *monsieur*.

— *Pennies anglais!* Et de quel pays voulez-vous qu'ils soient?

— Des *pennies* chinois peut-être, dit en riant le jeune gentilhomme qui avait déjà parlé. Voyez sa longue queue de cheveux roux; il a l'air d'un Chinois vraiment. Quelque mandarin ruiné, je parie.

— Voulez-vous m'employer, *monsieur* Millet? dit Israël.

— Oh! c'est par trop étrange, dit le baronnet. Encore *monsieur!*

— Eh! l'ami, dit vivement un domestique en s'approchant, le gentilhomme s'appelle sir John Millet.

Le bon baronnet néanmoins sembla prendre pitié du pauvre jeune homme, et répondit à Israël que, s'il voulait revenir le lendemain, il lui fournirait une houe et lui donnerait de l'ouvrage. Encouragé par cette promesse, Israël se rendit à la boutique d'un boulanger, bien résolu à dépenser sans compter le peu d'argent qui lui restait pour satisfaire sa faim. Il déposa donc hardiment ses quatre *pennies* sur le comptoir, et demanda du pain. Il avait eu d'abord l'intention de ne manger qu'un de ses deux pains, et de réserver l'autre pour le lendemain; mais lorsqu'il eut dévoré le premier, son appétit se trouva tellement aiguisé, qu'il perdit toute prudence, et engloutit aussi le second; puis, ce repas terminé, il alla passer la nuit sur le sol nu d'une remise. Aussitôt que le jour parut, Israël se leva. Accoutumé à devancer le réveil de l'alouette, il fut très surpris, en approchant de la maison de sir John Millet, de voir que personne n'était encore debout. Il était quatre heures; il se promena longtemps devant la maison. Enfin un domestique parut, et lui apprit que les ouvriers ne se mettaient à l'ouvrage qu'à sept heures. Il se coucha sur un tas de paille, et dormit jusqu'au moment où le remue-ménage de l'activité humaine, toujours si alerte au réveil, vint l'avertir qu'il était temps de mêler son bourdonnement à celui des autres abeilles de cette ruche. — L'intendant lui donna une houe et une fourche; mais Israël était si faible, qu'il pouvait à peine tenir ses outils. Il fit tous ses efforts pour cacher sa faiblesse, et finit par être obligé de confesser sa situation. Ses compagnons se montrèrent compatissans et l'exemptèrent du travail le plus rude. Vers midi, le baronnet visita ses ouvriers; remarquant qu'Israël faisait peu d'ouvrage, il lui dit que, quoiqu'il eût de larges épaules et de longs bras, il n'aimait guère le travail. Un des ouvriers vint au secours d'Israël, et raconta tout au gentilhomme, qui immédiatement ordonna qu'on allât à l'auberge la plus voisine, et qu'on achetât un pain et un pot de bière. Ainsi restauré, Israël travailla jusqu'au soir avec ses compagnons.

Au retour des ouvriers, sir John recommanda qu'un souper fût apprêté pour Israël, et qu'un lit fût préparé pour lui dans la grange. Le lendemain il lui permit de dormir la grasse matinée, afin de refaire ses forces et d'être mieux en état de reprendre son travail.

Ce même jour, vers midi, Israël trouva sir John qui se promenait seul dans le jardin. Craignant d'être indiscret, il allait se retirer; mais le baronnet lui fit signe d'avancer et fixa sur lui un regard si pénétrant, que le pauvre Israël trembla de tous ses membres. Ses

craintes augmentèrent encore, lorsqu'il entendit le baronnet appeler un domestique. Il était sur le point de s'enfuir à toutes jambes. Heureusement ses craintes furent apaisées par ces mots du baronnet au domestique qui s'avançait : — Apportez du vin.

— Mon pauvre garçon, dit sir John en remplissant un verre de vin et en le présentant à Israël, je m'aperçois que vous êtes un Américain et, si je ne me trompe, un prisonnier de guerre fugitif; mais n'ayez point peur, buvez.

— Monsieur Millet, dit Israël en pleurant, monsieur Millet, je...

— Voilà encore *monsieur* Millet. Pourquoi ne dites-vous pas sir John, comme tout le monde?

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne puis pas; j'ai essayé, et cela m'est impossible. Vous ne me trahirez pas pour cela?

—Vous trahir!... pauvre garçon. Écoutez, votre histoire est sans doute un secret que vous ne désirez pas divulguer à un étranger; mais, quoi qu'il vous arrive, je m'engage à ne jamais vous trahir.

— Dieu vous bénisse pour cela, monsieur Millet!

— Appelez-moi donc de mon vrai nom; je ne m'appelle pas M. Millet. Vous m'avez déjà dit *sir;* vous avez dit *John* bien souvent à d'autres. Ne pouvez-vous donc pas accoupler les deux mots? Voyons, essayez : *sir* d'abord et *John* ensuite; *sir John*, voilà tout.

— John, — je ne puis pas, — pardon, monsieur, pardon! — je ne puis pas m'habituer à cela.

— Mon bon ami, dit le baronnet en regardant fixement Israël, est-ce que tous vos concitoyens vous ressemblent? Dans ce cas, il est inutile de les combattre. J'écrirai moi-même à sa majesté à ce sujet. Bien, je vous dispense de me donner mon titre; mais, dites-moi la vérité, n'êtes-vous pas prisonnier de guerre?

Israël raconta franchement toute son histoire. Le baronnet l'écouta avec intérêt et lui recommanda de prendre garde aux soldats, les habits rouges affluant dans les environs, à cause du voisinage de diverses résidences appartenant à des membres de la famille royale. — Maintenant, lui dit-il en terminant, venez avec moi à la maison; puisque vous me dites que vous avez fait déjà un échange d'habits, vous en ferez bien un second avec moi. Qu'en dites-vous? Je vous propose un habit et des culottes en échange de vos haillons.

Bien nourri, bien choyé, rassuré par la bienveillance du baronnet, Israël prit un tel embonpoint qu'au bout de deux ou trois semaines il remplissait entièrement les vieilles culottes de sir John, qui d'abord étaient trop larges pour lui. On lui donna des occupations qui le dispensèrent de la dangereuse fréquentation des autres travailleurs. Six mois se passèrent ainsi, et au bout de ce temps sir John fit donner à Israël une bonne place dans le jardin de la princesse Amélie.

Chez le baronnet, personne ne l'avait soupçonné de n'être pas Anglais; mais chez la princesse Amélie il était obligé de travailler avec les autres ouvriers. La guerre était souvent le sujet de la conversation, et les enragés *Yankees*, le sujet de remarques déplaisantes pour une oreille américaine. Israël faisait tous ses efforts pour ne pas éclater, et plus d'une fois dans son indignation il dépassa les limites de la prudence. En outre le surveillant du jardin était un homme rude et impoli. Les ouvriers supportaient humblement ses injures; mais Israël, habitué dès son enfance à respirer un air libre, ne pouvait s'empêcher de répondre aux insolences de son supérieur. Aussi, moins de deux mois après, il se vit obligé de quitter le service de la princesse et d'aller se mettre aux gages d'un fermier de Brentford. Il n'y était pas depuis trois semaines, que la rumeur qu'il était un prisonnier de guerre *yankee* se répandit. Les soldats se mirent sur-le-champ à sa recherche; Israël fut averti à temps, mais il fut pourchassé avec une ténacité impitoyable, et fut bien souvent sur le point d'être pris. Il échappa grâce à la bienveillance de différentes personnes qui secrètement avaient de la sympathie pour la cause américaine sans oser l'avouer ouvertement. Traqué jour et nuit, harassé, fatigué de ne pouvoir prendre un repas paisible ni une heure de sommeil tranquille, Israël suivit alors le conseil qu'on lui donna, de se recommander de sir John Millet pour obtenir une place dans le jardin royal de Kew. Il lui parut plaisant de chercher un asile contre les agens du roi précisément dans les propriétés du roi lui-même. En conséquence, présenté au jardinier en chef et armé d'une lettre de sir John, il entra comme jardinier au service du roi George III.

George III venait souvent à Kew-Gardens, une de ses résidences favorites, et plus d'une fois, en sablant les allées, Israël aperçut le monarque qui se promenait sous les ombrages du parc, seul et taciturne. Plus d'une fois aussi, quand l'Américain pensait aux souffrances de son pays et à ses propres souffrances, d'horribles pensées vinrent l'assaillir; mais il les vainquit, et elles ne se présentèrent jamais plus à lui après l'unique conversation qu'il eut par hasard avec le monarque, et que nous allons rapporter.

Un jour, comme il était occupé à sabler une petite allée, le roi sortit soudain de derrière un buisson et passa devant Israël, qui mit la main à son chapeau (sans l'ôter de sa tête toutefois) et s'inclina. Cette particularité peut-être arrêta l'attention du roi; il s'approcha d'Israël et lui dit : — Vous n'êtes pas Anglais ! — pas Anglais ! — non, non !

Pâle comme la mort, Israël essaya de répondre; mais, ne sachant que dire, il resta muet et comme pétrifié.

— Vous êtes un *Yankee*, un *Yankee*, dit le roi avec ce bredouillement rapide qui lui était particulier.

Israël essaya encore de répondre, mais il ne put. Que pouvait-il dire? Pouvait-il mentir au roi?

— Oui, oui, vous appartenez à cette race obstinée, très obstinée, très obstinée. Qui vous a conduit ici?

— La fortune de la guerre, *monsieur*.

— Que votre majesté me pardonne! dit une voix; cet homme se trouve là contre les ordres donnés; il y a sans doute quelque méprise. Allez-vous-en, imbécile!

C'était un des jardiniers qui parlait ainsi. Il paraît qu'Israël avait mal compris ce matin-là les ordres qui lui avaient été donnés.

— Allez-vous-en donc! cria de nouveau le jardinier. C'est une méprise certainement, je l'assure à votre majesté.

— Allez-vous-en, allez-vous-en vous-même, reprit le roi, et laissez-moi avec cet homme.

Le roi attendit un instant que le jardinier fût parti, et se tournant de nouveau vers Israël : — Vous étiez à Bunker-Hill? ce sanglant Bunker-Hill! — Eh! eh!

— Oui, *monsieur*.

— Et vous vous êtes battu comme un diable, comme un véritable diable, je suppose?

— Oui, *monsieur*.

— Et vous avez aidé à tuer mes soldats, eh?

— Oui, *monsieur*, mais avec bien de la douleur.

— Eh! — eh! — Comment cela?

— Je considérais cela comme mon triste devoir, *monsieur*.

— Vous vous êtes trompé, grandement trompé. Pourquoi m'appelez-vous *monsieur?* Je suis votre roi, votre roi!

— *Monsieur*, dit fièrement Israël, mais avec un profond respect, je n'ai pas de roi.

Le roi lui lança un regard furieux, mais Israël resta immobile et dans une attitude de silencieux respect. Le roi s'éloigna, puis revenant brusquement sur ses pas : — On dit que vous êtes un espion, — un espion ou quelque chose d'approchant; est-ce vrai? Non, je sais que vous ne l'êtes pas. Vous êtes un prisonnier de guerre évadé, et vous avez cherché ce lieu-ci comme l'asile le plus sûr contre les poursuites, eh! eh! N'est-ce pas vrai? eh! eh! eh!

— Cela est vrai, monsieur.

— Bien, vous êtes un honnête rebelle, — rebelle, oui, rebelle : écoutez un peu, écoutez, ne parlez à personne de notre conversation. Écoutez encore. Aussi longtemps que vous resterez à Kew, j'aurai soin que vous y soyez en sûreté, en sûreté.

— Dieu bénisse votre majesté!

— Eh?

— Dieu bénisse votre noble majesté!

— Bien, bien, dit le roi avec un sourire de satisfaction. Je vous vaincrai, je vous vaincrai.

— Ce n'est pas le roi, mais la bonté du roi qui m'a vaincu, s'il plaît à votre majesté.

— Entrez dans mon armée, dans mon armée.

Israël baissa tristement les yeux et secoua silencieusement la tête.

— Vous ne voulez pas? eh bien! sablez l'allée, sablez, sablez. Une race très obstinée, — très obstinée en vérité. — Et le roi s'éloigna.

On peut voir par cette anecdote quelle magie merveilleuse et étrange possède une couronne, et avec quelle subtilité cette magnanimité facile aux rois peut agir sur des âmes bonnes et infortunées. Si le patriotisme de l'Américain n'avait pas été aussi désintéressé, s'il y fût entré un grain d'ambition ou d'égoïsme, Israël aurait porté l'habit rouge, et peut-être, grâce au patronage du roi, aurait avancé rapidement dans l'armée anglaise. Dans ce cas, nous n'aurions pas eu à le suivre, comme nous le faisons, à travers de longues années d'obscurité, de misère et de vagabondage.

II.

La saison vint où les travaux du jardinage exigèrent un moins grand nombre d'employés; Israël fut congédié et s'engagea chez un fermier du voisinage. Il y était à peine depuis une semaine, que le bruit qu'il était un rebelle, un déserteur ou un espion, circula sourdement de nouveau. Les soldats se remirent à sa recherche, les maisons où il se cachait furent souvent visitées; mais grâce à l'honnêteté de ses hôtes et à sa propre vigilance, le renard traqué parvint à échapper. Cependant ces poursuites incessantes l'avaient tellement lassé, qu'il était prêt à se rendre, lorsque la Providence sembla vouloir s'interposer entre lui et ses ennemis. — Une nuit, pendant qu'il était couché dans le grenier d'une ferme, Israël vit un homme s'approcher de lui, une lanterne à la main. Il allait fuir lorsqu'une voix bien connue, celle du fermier lui-même, le rassura. Le fermier était venu transmettre à Israël le message d'un gentilhomme qui le priait de se rendre à sa demeure dans la soirée du lendemain. D'abord Israël pensa que le fermier le trahissait, ou qu'on avait surpris sa bonne foi; mais le nom du gentilhomme qui le mandait le tira bientôt d'inquiétude : c'était un certain *squire* Woodcock, de Brentford, dont la fidélité au roi avait déjà été soupçonnée. Le lendemain, à la tombée de la nuit, Israël se rendit à la demeure du *squire*, qui ouvrit la porte lui-même et le conduisit sur le derrière de la maison, dans un appartement retiré où se trouvaient déjà deux autres gentilshommes vêtus selon la mode du temps, en longs habits brodés et en souliers à boucles.

— Je suis John Woodcock, dit le *squire*, et ces deux messieurs se nomment Horne Tooke (1) et James Bridges. Nous sommes tous trois des amis de l'Amérique; nous avons entendu parler de vous et nous avons l'intention de vous charger d'une mission qui ne pourra vous déplaire, car assurément, quoique exilé, vous désirez encore servir votre pays, et vous le pouvez, sinon comme marin ou comme soldat, au moins comme voyageur.

—Dites-moi ce que je dois faire, demanda Israël, qui ne se sentait pas parfaitement rassuré.

— Vous le saurez plus tard, répondit le *squire;* pour le moment, je ne vous poserai qu'une question. Vous fiez-vous à ma parole?

Israël regarda le *squire*, puis ses compagnons, et rencontrant l'expressive, enthousiaste et candide physionomie d'Horne Tooke, qui était alors dans tout le feu de ses débuts politiques, il n'hésita plus. —Monsieur, reprit-il en se tournant vers le *squire*, je crois à ce que vous me dites. Maintenant que dois-je faire?

— Oh! il n'y a rien à faire de ce soir, ni peut-être de plusieurs jours. Nous voulions seulement vous avertir.

Le *squire* fit entrevoir vaguement son intention, et pria Israël de leur raconter ses aventures. L'exilé s'y prêta volontiers, sachant que tous les hommes aiment à entendre le récit de souffrances subies pour une cause juste. Avant qu'il eût commencé son histoire, le *squire* lui versa un verre de poiré et renouvela trois fois la dose pendant tout le cours de la narration; mais après le second verre Israël refusa de boire davantage, car il avait remarqué que ses hôtes le pressaient de questions, et il se tint sur la défensive. Le *squire* et ses amis furent enchantés de cette réserve; ils avaient trouvé un homme à qui ils pouvaient se fier. En conséquence ils lui exposèrent leur plan. Israël voulait-il se charger de porter à Paris un message au docteur Franklin, qui se trouvait dans cette capitale? — Toutes vos dépenses seront payées, sans compter l'immunité à laquelle vous aurez droit, dit le *squire*. Voulez-vous partir? — J'y penserai, répondit Israël, qui n'était pas encore parfaitement rassuré; mais il rencontra de nouveau le regard d'Horne Tooke, et toutes ses irrésolutions s'évanouirent. — Le *squire* lui enjoignit alors de changer de demeure jusqu'à son départ, afin d'éviter tout soupçon, et lui mit une guinée dans la main avec une lettre pour un gentilhomme de White-Whaltam, chez lequel il devait loger en attendant des ordres ultérieurs. Ces instructions une fois données, le *squire* le pria de lui tendre son pied droit.

— Pourquoi faire? dit Israël.

(1) Horne Tooke, célèbre politique et philologue anglais, qui, à l'époque de la révolution, se montra chaud partisan de la cause américaine.

— Une paire de bottes neuves pour le voyage vous déplairait-elle donc? lui dit en souriant Horne Tooke.

— Non certes.

— Eh bien! alors, laissez le cordonnier vous prendre mesure.

Israël se rendit à White-Whaltam et y logea dans la maison du gentilhomme auquel le *squire* l'avait recommandé. Un nouveau message lui ayant enjoint de revenir à Brentford, il s'y rendit de nuit et trouva les trois gentilshommes assis dans la même chambre.

— Le temps est maintenant venu, dit le *squire;* vous partirez ce matin pour Paris. Otez vos souliers.

— Mais est-ce que je dois aller pieds nus à Paris? dit facétieusement Israël, à qui la bonne chère de White-Whaltam avait rendu toute sa joyeuse humeur.

— Oh! non, répondit Horne Tooke. Nous avons pour vous des bottes de sept lieues. Ne vous rappelez-vous pas que nous vous avons pris mesure?

Le *squire* tira d'un cabinet voisin une paire de bottes neuves, pourvues de talons hauts et creux, les dévissa, et montra à Israël les papiers qui y étaient cachés.

— Marchez un peu, dit-il lorsqu'Israël les eut mises à ses pieds.

— Assurément il sera découvert, dit Horne Tooke. Entendez-vous comme elles craquent?

— Allons, allons, ne plaisantons pas, c'est une affaire trop sérieuse, répondit le *squire.* Maintenant, mon bon ami, soyez prudent, sobre, vigilant et prompt par-dessus tout.

Israël, bien muni d'instructions et d'argent, prit le chemin de la France, où il arriva en sûreté, et où, grâce à sa qualité d'Américain et aux relations amicales qui existaient alors entre les deux peuples, il fut reçu partout avec la plus grande bienveillance. Une fois à Paris, Potter se fit indiquer le domicile du docteur Franklin, et il n'eut rien de plus pressé que de s'y rendre. Comme il traversait le Pont-Neuf, il fut arrêté par un homme qui se tenait juste au-dessous de la statue de Henri IV. Une sale petite boîte contenant un pot de cirage et des brosses à souliers était étalée par terre devant lui; il tenait à la main une autre boîte qu'il brandissait gracieusement, comme pour unir la pantomime aux paroles.

— Que voulez-vous, mon ami? dit Israël quelque peu étonné.

— Ah! monsieur, s'écria-t-il, et il lâcha un torrent de phrases françaises au nez du pauvre Israël, qui n'y aurait vu que du grec, si le geste ne l'eût aidé à pénétrer le sens de ces mystérieuses paroles. Montrant la boue qui couvrait le pont, les pieds du voyageur et puis sa brosse, le décrotteur paraissait regretter qu'un *gentleman* d'une aussi imposante apparence qu'Israël fût rencontré dans la rue avec

des bottes malpropres. — Ah! monsieur, monsieur, cria-t-il en poussant Israël du côté de sa boîte, et en prenant de force le pied droit de notre héros; mais celui-ci, illuminé par un soupçon subit, donna à la pauvre boîte un grand coup de pied, et s'enfuit à toutes jambes sans s'inquiéter des cris que poussait derrière lui le décrotteur.

Arrivé à la maison qu'on lui avait désignée, Israël frappa et fut fort étonné de voir la porte s'ouvrir devant lui comme par enchantement. Il entra sous un petit passage qui conduisait à une cour intérieure, et il y erra un moment, fort surpris de ne voir apparaître personne, lorsqu'un bruit de voix le conduisit près d'une petite fenêtre, devant laquelle étaient assis un vieillard occupé à raccommoder des souliers et une vieille femme. Celle-ci, au nom du docteur Franklin, prononcé par Israël, se leva, sortit, et accompagna le visiteur jusqu'au troisième étage. — Entrez, dit alors une voix, et immédiatement Israël se trouva en présence du docteur Franklin. Le vénérable vieillard, revêtu d'une riche robe de chambre, curieusement brodée de figures algébriques comme une robe de magicien, présent d'une riche marquise, était assis devant une large table couverte de papiers imprimés ou manuscrits, de livres et de journaux. Les murs de l'appartement avaient pour le pauvre Israël une apparence féerique; ils étaient couverts de baromètres de tous genres, de cartes des pays du Nouveau-Monde, presque blanches et marquées çà et là des six lettres du mot *désert*, et de cartes des pays européens, toutes au contraire peuplées de noms, de signes, et bariolées de couleurs.

— Comment allez-vous, docteur Franklin? dit Israël au vieillard, qui ne s'était pas retourné à son entrée.

— Oh! je sens l'odeur des champs américains, répondit le docteur en se retournant rapidement. Un compatriote! Asseyez-vous, mon cher monsieur. Eh bien? quelles nouvelles? un message particulier?

— Attendez une minute, docteur, dit Israël en traversant la chambre pour aller chercher une chaise. Comme il n'y avait pas de tapis sur le parquet, composé de pièces de bois rangées en forme de losanges et soigneusement frottées et cirées selon la mode française, Israël glissa sur le parquet comme sur de la glace et faillit tomber.

— Oh! oh! il me semble que vos bottes ont des talons bien hauts, dit le grave utilitaire. Ne savez-vous donc pas que cette mode a deux inconvéniens, d'abord celui d'employer inutilement du cuir, ensuite celui de vous exposer à vous casser une jambe? Mais je vous prie, que faites-vous donc? est-ce que vos bottes vous gênent? Quelle folie que de porter des bottes trop étroites! Si tel avait été le dessein de la nature, elle eût composé le pied d'os seulement ou même de fer, au lieu de le composer d'os, de chair et de muscles. Ah! mais je vois, donnez.

Le vieillard se leva, alla fermer la porte et laissa le rideau tomber devant la fenêtre. — Je me suis trompé cette fois, dit-il à Israël; vos grands talons, au lieu d'être des objets de vanité, me semblent au contraire *pleins* d'intelligence.

— Très pleins, docteur, dit Israël en lui tendant les papiers. Ils viennent de l'échapper belle. — Et il raconta au docteur comment un homme suspect, sous prétexte de cirer ses bottes, avait voulu dévisser les talons et lui voler les précieux papiers.

— Mon bon ami, dit le sage, je crains que vous n'ayez souffert beaucoup, et que la souffrance ne vous ait inspiré envers vos semblables d'injustes soupçons. L'homme que vous avez rencontré était tout simplement un décrotteur qui désirait gagner deux sous, et ne savait rien de particulier à l'endroit de vos talons de bottes. Être trop soupçonneux est souvent un aussi grand défaut qu'être trop confiant.

— Oh! combien alors je suis fâché de lui avoir renversé sa boîte et de m'être enfui ensuite! Mais il n'a pas pu m'attraper.

— Comment! vous qu'on a choisi pour transporter d'importans messages, vous avez commis la faute d'aller sans raison renverser la boîte d'un pauvre homme qui ne vous avait rien fait, et qui cherchait tout simplement à exercer son métier?

— Oui, j'ai eu tort, docteur, cela est vrai; mais je croyais que cet homme avait de mauvaises intentions.

— Et c'est parce que vous le soupçonnez d'avoir de mauvaises intentions que vous commencez par mal agir. C'est un pauvre raisonnement. Pensez à ce que je vous ai dit pendant que je vais lire ces papiers.

Au bout d'une demi-heure, le docteur eut achevé sa lecture, et alors, se retournant, il fit à Israël une semonce paternelle sur l'action dont il s'était rendu coupable, semonce qu'il termina en tirant trois petites pièces de monnaie de sa bourse, et en recommandant à Israël de rechercher son homme et de réparer son action. Puis il pria Israël de lui raconter son histoire, et lorsqu'il l'eut entendue :

— Je suppose, dit-il, que vous seriez bien aise de retourner en Amérique. Peut-être me sera-t-il possible de vous en procurer les moyens.

Les yeux d'Israël étincelèrent de plaisir. Le sage, remarquant cette joie, ajouta : — Mais les événemens sont incertains; ne vous livrez jamais trop à l'espérance, et sachez, sans vous décourager, reconnaître les présages de malheurs futurs : c'est là ce que la vie m'a enseigné, mon honnête ami.

Israël fit une légère grimace, comme celle que ferait un gourmand à qui on mettrait sous le nez un *plumpudding* qu'on retirerait immédiatement.

— Je pense que dans deux ou trois jours je pourrai vous renvoyer en Angleterre avec de nouveaux papiers. Dans ce cas, vous aurez encore à faire un nouveau voyage, et alors nous verrons s'il y a moyen de vous renvoyer en Amérique.

Israël se répandit en expressions de reconnaissance que le docteur interrompit.

— On ne peut avoir trop de reconnaissance envers Dieu, mon ami; mais notre reconnaissance envers les hommes doit être limitée. Un homme ne peut servir son semblable avec tant d'efficacité qu'on lui doive une reconnaissance sans bornes. Si je puis vous procurer le moyen de retourner en Amérique, je n'aurai fait qu'une partie de mon devoir, comme agent de notre commune patrie. Pour le quart d'heure, vous ne me devez rien que ces trois petites pièces d'argent que je viens de vous donner. Au lieu de me les rendre, lorsque vous serez de retour au pays, vous les donnerez à la première veuve de soldat que vous rencontrerez. Ne l'oubliez pas : c'est une dette. Ces trois petites pièces valent environ un quart de dollar en monnaie américaine, un quart de dollar, souvenez-vous-en bien. Dans les affaires d'argent, mon ami, soyez toujours exact : peu importe à qui vous deviez, parent ou étranger, paysan ou roi.

— Bien, docteur; puisque l'exactitude en ces matières est si nécessaire, laissez-moi vous rendre l'argent. Grâce à mes amis de Brentford, j'en ai assez en ma possession pour pouvoir réparer le petit dommage que j'ai causé. Je n'avais pris cet argent que parce que je pensais qu'il ne serait pas bien de le refuser lorsque vous me l'offriez d'une manière si amicale.

— Mon honnête ami, dit le docteur, j'aime votre franchise. Je reprendrai l'argent.

— Sans intérêt, docteur, j'espère, dit Israël.

— Mon bon ami, ne vous permettez jamais de plaisanter en matière d'argent. Ne plaisantez jamais aux enterremens et pendant que vous faites des affaires. La question entre nous est une bagatelle, mais des principes importans peuvent être contenus dans des bagatelles. Allez sans retard régler vos comptes avec le décrotteur, et puis revenez immédiatement ici, où vous trouverez une chambre que vous habiterez pendant votre séjour à Paris.

— Mais j'aurais bien voulu jeter un coup d'œil sur la ville avant de retourner en Angleterre.

— Les affaires avant les plaisirs, mon ami. Il faut que vous restiez dans votre chambre comme si vous étiez mon prisonnier jusqu'à votre départ. Maintenant allez trouver le décrotteur. Attendez. Avez-vous la somme exacte que vous devez lui donner en petite monnaie? Ne tirez pas tout votre argent de votre poche en pleine rue; comp-

tez votre monnaie; c'est en argent français et non anglais que vous devez le payer. Bien; ces trois petites pièces suffiront.

— Puis-je m'arrêter pour prendre quelque chose en chemin, docteur?

— Non; c'est toujours une mauvaise affaire de dîner dehors lorsqu'on peut dîner chez soi. Revenez immédiatement, et vous dînerez avec moi.

Israël revint quelque temps après et s'assit à la table du docteur. Le repas fut frugal. Il se composait d'agneau bouilli accompagné de petits pois. Une bouteille remplie d'un breuvage incolore était placée à côté du vénérable ambassadeur.

— Laissez-moi remplir votre verre, dit le docteur.

— Dieu me pardonne! c'est de l'eau claire, dit Israël en goûtant.

— L'eau pure est un bon breuvage pour des hommes simples.

— Oui; mais le *squire* Woodcock m'a donné à boire du poiré, et le gentilhomme de White-Whaltam m'a offert du vin et de l'eau-de-vie.

— Très bien, mon honnête ami; mais si vous aimez le poiré, le vin et l'eau-de-vie, vous attendrez pour en boire que vous soyez retourné en Angleterre. Avec moi, vous ne boirez que de l'eau claire.

C'est ainsi qu'Israël passa le temps de son séjour à Paris. Grâce à la compagnie du docteur Franklin, Israël se trouva au milieu de cette ville plus surveillé que ne le fut jamais le bon Sancho Pança dans son île de Barataria. En vain l'hôtesse chargea-t-elle la table de toilette d'Israël de savons parfumés, d'essences et d'eaux de Cologne, délices inconnues à notre héros : le docteur Franklin apposait son *veto* sur ces objets convoités et les faisait disparaître comme par enchantement. Il prémunissait même le rustique Américain contre les artifices de la fille de chambre. Chacun de ses pas était surveillé, et chacune de ses actions accompagnée d'une sentence morale. Le pauvre Israël dut mener, quelquefois en rechignant, la vie du bonhomme Richard.

Un soir, comme il conversait avec le docteur Franklin, la fille de chambre entra et annonça qu'un gentilhomme très impertinent désirait parler au docteur Franklin.

— Très impertinent! dit le sage en regardant fixement la fille de chambre; cela veut dire sans doute un très beau gentilhomme qui vous a gratifié de quelque compliment énergique. Laissez-le entrer.

Quelques instans après entra dans la chambre un petit homme agile, nerveux et bruni par le soleil, tout semblable à un chef indien dépouillé de son royaume et revêtu d'habits européens. Une invincible audace brillait dans son œil sauvage. Son costume était d'une extravagante élégance, et il le portait à demi comme un barbare, à

demi comme un dandy parisien. Sa joue hâlée avait la couleur d'un fruit du tropique; une intrépidité froide régnait sur ses lèvres; son regard était celui d'un homme qui n'a jamais été, qui ne sera jamais un subordonné. Une certaine atmosphère d'orgueilleux isolement l'entourait. Bref, il y avait en lui quelque chose du poète et en même temps du bandit.

Israël resta longtemps dans la contemplation de l'étranger. Il n'avait rien vu de comparable à cet homme, qui, quoique habillé à la mode, n'avait pas la tournure d'un être civilisé. Lorsqu'enfin il sortit de sa contemplation, il entendit l'inconnu dire avec chaleur au docteur :

— Bien; faites comme il vous plaira; je ne solliciterai pas plus longtemps. Le congrès m'a donné à entendre qu'aussitôt après mon arrivée je prendrais le commandement de *l'Indien*, et maintenant, sans que je puisse savoir pourquoi, vos commissaires ont offert cette frégate au roi de France. Qu'a besoin le roi de France de cette frégate? et que ne puis-je accomplir avec elle! Donnez-moi *l'Indien,* et dans un mois vous apprendrez des nouvelles de Paul Jones (1).

— Voyons, voyons, capitaine, dit avec douceur le docteur Franklin, dites-moi, que feriez-vous de cette frégate, si vous en aviez le commandement?

— J'apprendrais aux Anglais que Paul Jones, quoique né dans la Grande-Bretagne, n'est pas un sujet du roi d'Angleterre, mais un libre citoyen de l'univers. Je leur ferais voir que, s'ils peuvent ravager les côtes de l'Amérique, les leurs sont aussi vulnérables que celles de la Nouvelle-Hollande. Donnez-moi le commandement de *l'Indien,* et je ferai pleuvoir sur la misérable Angleterre un feu comparable à celui qui engloutit Sodome.

Le regard du capitaine brillait comme le reflet d'une torche incendiaire. Le docteur approcha sa chaise de celle de son visiteur, appuya familièrement une main sur ses genoux, et se disposa à faire son métier de dompteur de bêtes et d'homme politique.

— Ne pensez plus pour le moment à l'affaire de *l'Indien,* capitaine; mais les corsaires anglais nous font un grand mal en interceptant nos approvisionnemens. On m'a dit qu'avec un petit vaisseau, celui que vous commandez par exemple, *l'Amphitrite,* vous pourriez suivre ces corsaires là où les grands vaisseaux ne peuvent s'aventurer. Au besoin, on pourrait vous adjoindre quelques frégates françaises qui se tiendraient toujours prêtes à capturer les navires auxquels vous donneriez la chasse.

(1) Paul Jones, le plus étrange des nombreux *citoyens du monde* au XVIIIe siècle, après Anacharsis Clootz cependant. Écossais de naissance, Paul Jones prit le parti des Américains et ravagea à leur profit les côtes des trois royaumes.

— Faire la chasse au profit des frégates françaises, bel emploi vraiment! Docteur, quoi qu'il fasse pour la cause de l'Amérique, Paul Jones doit avoir un pouvoir suprême et distinct. Il ne veut d'autre chef et d'autre conseiller que lui-même. Je ne vis que pour l'honneur et pour la gloire. Donnez-moi le moyen de faire quelque chose de glorieux, donnez-moi *l'Indien!* — Le docteur secoua gravement la tête. — C'est ainsi, reprit le capitaine, que par trop de timidité, faussement appelée prudence, on perd les plus belles chances de succès. Ah! pourquoi ne suis-je pas né tsar?

— Américain plutôt, répondit le docteur, qui, désireux de changer la conversation, s'apprêtait à lui expliquer le mécanisme de divers modèles de vaisseaux confectionnés par lui, lorsque la fille de chambre entra de nouveau, annonçant le duc de Chartres et le comte d'Estaing.

— Capitaine, cette visite vous concerne indirectement. Le comte a parlé au roi de l'expédition secrète dont vous aviez eu la pensée. Venez demain, et je vous informerai du résultat de la conversation.

— Il est bien tard. Ne pourrais-je passer la nuit ici? y a-t-il une chambre convenable?

— Vite, dépêchez-vous, il ne serait pas bon qu'on vous vît en cet instant chez moi; notre ami partagera sa chambre avec vous. Vite, Israël, accompagnez le capitaine.

— Allons, dit le capitaine en entrant dans la chambre d'Israël, couchez-vous, je ne veux pas vous priver de votre lit. Je vais dormir là, sur cette chaise.

— Pourquoi ne point vous coucher? dit Israël. Voyez, le lit est assez large; mais peut-être votre compagnon de lit vous déplairait-il, capitaine?

— Non certes, je ne suis pas très scrupuleux à cet endroit : dans ma jeunesse, j'ai eu pour compagnon de hamac un nègre du plus pur sang du Congo pendant toute une traversée; mais j'aime mieux dormir ainsi. Laissez brûler la lampe, j'en prendrai soin.

Israël obéit et se mit au lit. Ne pouvant dormir, il ferma les yeux à demi et s'amusa à épier le capitaine Paul Jones. Celui-ci tira ses bottes, se leva, et se mit à marcher pieds nus et avec une singulière vivacité autour de la chambre. Tout son visage respirait l'ardeur martiale et le commandement; son bras droit était collé à son côté comme celui d'un homme qui tient un sabre. Il marchait d'un pas militaire. Passant devant la glace qui décorait la cheminée, Paul s'arrêta et se regarda complaisamment, avec un air de sauvage satisfaction mêlée d'une forte dose de fatuité, puis il retroussa sa manche et regarda son bras dans le miroir. Israël tressaillit en voyant les tatouages mystérieux qui le recouvraient presque entièrement : c'étaient des

ancres, des câbles, des cœurs à l'infini. Israël se souvint d'avoir vu dans un de ses voyages des dessins semblables sur le bras d'un guerrier de la Nouvelle-Zélande. Lorsque le capitaine eut assez longtemps contemplé ces bizarres figures, objets de son orgueil, il regarda ironiquement sa main toute chargée de bijoux et d'anneaux, emblèmes d'amour et de galanterie. Ainsi, à l'heure de minuit, au sein de la métropole de la civilisation moderne, errait ce barbare en habit civilisé, comme une sorte de fantôme prophétique des scènes tragiques de la révolution française, où l'exquis raffinement de la vie parisienne devait disparaître pour faire place à la sanguinaire férocité des naturels de Bornéo, et comme pour montrer que les bijoux et les bagues, tout aussi bien que le tatouage et les anneaux portés au nez, sont des signes de cette sauvagerie primitive qui sommeille toujours dans l'esprit humain.

III.

Trois jours après l'arrivée d'Israël à Paris, le docteur Franklin entra dans sa chambre un petit paquet de papiers à la main. Son regard parlait de départ immédiat avec une telle éloquence, qu'Israël se leva, mit ses bottes, et se tint dans l'attitude d'un homme qui va partir.

— Très bien, mon cher ami, dit le docteur; vous avez sans doute les papiers dans vos bottes?

Israël se déchaussa rapidement et aida le docteur à cacher les papiers.

— Il est maintenant dix heures et demie, dit le docteur. A onze heures, la diligence pour Calais part de la place du Carrousel. Partez immédiatement. Voici quelques provisions pour le voyage. Songez bien que si vous êtes pris sur le territoire anglais avec ces papiers, vous vous perdrez et vous perdrez vos amis de Brentford. Vous ne pouvez donc être trop prudent; cependant ne soyez pas trop soupçonneux. Que Dieu vous bénisse, mon honnête ami! Partez.

Israël, arrivé à Calais, prit le paquebot. Pendant la traversée, ayant cédé au sommeil à côté de deux hommes occupés à fumer dans le gaillard d'avant, il eut un réveil assez désagréable. Un de ces hommes essayait de retirer doucement une de ses précieuses bottes; l'autre était déjà à terre à côté de lui. Israël se rappela l'aventure du Pont-Neuf et les conseils du docteur Franklin; il se contint et dit poliment : — Monsieur, je vous remercie de m'avoir déjà débarrassé d'une botte. Quant à l'autre, laissez-la où elle est, je vous prie.

— Excusez-moi, dit le drôle, praticien accompli dans l'art de

voler, j'ai jugé que vos bottes vous gênaient peut-être, et je désirais vous mettre à l'aise.

— Je vous suis bien obligé de votre bonté, monsieur, elles ne me gênent pas du tout. Je suppose toutefois que vous pensiez qu'elles ne vous gêneraient pas, vous avez le pied très petit vraiment. Est-ce que vous alliez vous disposer à les essayer?

— Non, répondit le voleur avec un sérieux imperturbable; mais avec votre permission, je les essaierais volontiers lorsque nous serons arrivés à Douvres.

— Tout bien examiné, dit Israël, il vaut mieux que vous ne les essayiez pas. Je suis un esprit fort excentrique, à ce qu'on dit du moins, et je n'aime pas à perdre mes bottes de vue.

Israël atteignit Douvres sans autre aventure, et le lendemain de son arrivée il frappait à la porte du *squire* Woodcock. Le *squire* le félicita du succès de sa mission, et lui dit que, par suite de certains symptômes alarmans qui s'étaient manifestés dans le voisinage, il lui faudrait rester caché dans la maison un jour ou deux, jusqu'à ce qu'on pût expédier une réponse à Paris.

— Ma femme a ici un grand nombre d'invités qui errent de salle en salle : je suis donc obligé de vous cacher très soigneusement pour éviter tout accident. — En parlant ainsi, le *squire* toucha un ressort près du foyer. Une des plaques de la cheminée céda à cette pression, pareille à une tombe de marbre qui s'entr'ouvre. — Vite, entrez, dit le *squire* à Israël.

— Est-ce que je dois ramoner la cheminée? dit Israël. Je n'y entends rien.

— C'est votre cachette. Allons, venez.

— Mais où cela conduit-il? Je n'aime guère l'aspect de cette entrée.

— Suivez-moi, je vais vous précéder.

Le *squire* descendit un étroit escalier de pierre, à peine large de deux pieds, qui conduisait à une petite cellule pratiquée dans les murs épais du château, aérée et éclairée par deux petites fentes ingénieusement cachées à l'extérieur sous la forme de deux bouches de griffon taillées dans une grande pierre. Un matelas était étendu dans un coin de la cellule. A terre étaient posés une cruche d'eau, une large bouteille de vin, et un plat en bois contenant du pain et du bœuf froid.

— Est-ce que je vais être enseveli tout vivant? demanda Israël en regardant autour de lui avec inquiétude.

— La résurrection suivra de près votre mort. Dans trois jours au plus tard, dit le *squire*.

— Quoique je fusse pour ainsi dire prisonnier à Paris, j'étais cependant mieux logé que cela.

— Mais vous étiez en France, c'est-à-dire dans un pays ami, tan-

dis que vous êtes en Angleterre. Si vous étiez découvert ici, il m'en arriverait malheur.

— Par amour pour vous, je resterai là où vous me mettrez. Seulement je voudrais bien des bouquets et un miroir, comme à Paris; cela me réjouirait et me tiendrait compagnie, surtout la contemplation de mon individu.

— Eh bien! restez ici, je reviens dans dix minutes.

Bien avant l'expiration de ce court délai, le *squire* revint tout essoufflé avec un grand bouquet de fleurs et un petit miroir. — Voici les objets demandés, dit-il; maintenant restez parfaitement tranquille, évitez de faire aucun bruit, et ne montez l'escalier sous aucun prétexte jusqu'à ce que je vienne.

— Mais quand reviendrez-vous?

— Je tâcherai de revenir deux fois par jour pendant tout le temps que vous passerez ici; mais on ne peut savoir ce qui arrivera. Si je ne viens vous voir que lorsque je vous délivrerai, soit dans deux, soit dans trois jours, n'en soyez pas surpris, mon ami. Vous avez assez de provisions pour tout ce temps-là. Adieu.

Israël resta un moment pensif. Il monta sur son matelas, et regarda à travers les fentes; mais il n'aperçut rien qu'un coin de ciel bleu et le feuillage d'un arbre, aussi ancien que la maison, qui s'élevait en face de la porte. « La pauvreté et la liberté, ou l'opulence et la prison, c'est ainsi, paraît-il, que je dois passer ma vie, » se dit-il. « Regardons notre physionomie. Quelle bêtise de n'avoir pas demandé du savon et un rasoir! Je me serais fait la barbe; cela m'aurait aidé à tuer le temps. Si j'avais un rasoir et un peigne, je ferais une toilette continuelle. Lorsque je sortirais, je serais éveillé comme un oiseau et frais comme une rose. Que fait maintenant le docteur Franklin? Et le capitaine Paul Jones? Ah! voilà un oiseau qui chante dans les feuilles; c'est la cloche qui m'annonce l'heure du dîner. » Et, pour passer le temps, il se mit à attaquer ses provisions. Ainsi s'écoula la première journée. La nuit vint, et les ténèbres s'étendirent autour de lui. Pas de *squire*.

Il passa une nuit très inquiète. Au point du jour, il se leva et appliqua ses lèvres contre une des bouches des griffons. Il poussa un petit sifflement qui fut suivi d'un petit murmure dans les feuilles. Un oiseau gazouilla, et trois minutes après tout l'orchestre du matin était éveillé. « J'ai réveillé le premier oiseau, se dit Israël, et il a éveillé tous les autres; déjeunons. » Les heures passèrent; midi arriva, pas de *squire*.

« Il est allé à la chasse avant déjeuner, et il est rentré fatigué, » pensa Israël. Les ombres du soir s'allongèrent dans la cellule, la nuit vint, pas de *squire*.

Nouvelle nuit sans sommeil. Le second jour se passa comme le

premier. Le troisième jour, les fleurs qui ornaient la cellule étaient déjà fanées. D'énormes gouttes d'eau tombèrent à travers les bouches des griffons. Un orage épouvantable éclata. Israël put occuper son temps à écouter les clapotemens de la pluie et les grondemens du tonnerre. « Nous voilà au troisième jour, pensa-t-il; il a dit qu'il viendrait me chercher dans trois jours au plus tard. Patientons encore. » La journée passa, toujours pas de *squire*.

Israël entra alors dans un état de frayeur extraordinaire. Le sentiment de son emprisonnement s'empara de plus en plus de son esprit, et pesa sur lui comme un mur de pierre, ou comme une des visions du cauchemar. Il erra convulsivement à travers sa cellule. De vieilles histoires d'hommes enterrés vivans se présentèrent à sa mémoire. Cette cellule avait jadis appartenu à un couvent de templiers, sur l'emplacement duquel la maison du *squire* avait été bâtie. Là autrefois des cœurs humains aussi forts que le sien avaient succombé sous le désespoir. La nuit se passa ainsi en imprécations muettes et en terreurs; enfin le matin arriva. Cette fois le *squire* ne pouvait manquer de venir le délivrer. Cependant Israël se mit à réfléchir. Peut-être était-il arrivé quelque malheur. Le *squire* avait peut-être été arrêté, arrêté sans avoir eu le temps d'informer un de ses amis qu'un homme était caché dans sa maison. Si cela était, Israël devait chercher par tous les moyens à sortir de sa prison. Il s'avança donc à tâtons, et chercha le ressort qui devait ouvrir la porte mystérieuse. Il avait déjà cherché longtemps et allait se laisser aller au désespoir, lorsqu'il entendit un léger craquement et vit un rayon de lumière. Son pied avait touché par hasard le ressort cherché; il poussa la porte et se trouva dans le cabinet du *squire*.

L'appartement avait un aspect funèbre. Les rideaux étaient couverts de crêpe; partout des nœuds de crêpe et des tentures noires. Israël soupçonna aussitôt la vérité. Évidemment le *squire* était mort, mort subitement selon toute probabilité, et sans avoir eu le temps d'annoncer qu'un étranger était muré dans sa maison. Tout le monde ignorait sa présence sous le toit du *squire*. S'il était surpris, quelle raison donner? Dirait-il la vérité? Il s'avouait coupable alors d'actes qui le faisaient tomber sous le coup des lois anglaises, et il compromettait la mémoire du bon *squire* Woodcock. Pendant qu'il était plongé dans ces réflexions, il entendit un pas qui s'approchait. Il poussa immédiatement la porte secrète et chercha un refuge dans sa cellule. Grâce à sa précipitation, la porte se referma avec un bruit sourd et singulier; lui-même tomba et fit rendre à la muraille un retentissement mystérieux qui effraya si fort la personne qui était entrée inopinément dans la chambre, qu'elle poussa un cri. D'autres voix vinrent bientôt se mêler à la première et apprirent à Israël que le bruit causé par sa chute provoquait mille conjectures. Une

pensée se présenta alors à son esprit. La servante qui était entrée avait sans doute cru entendre l'âme du *squire* Woodcock. — Profitons de cette crédulité pour nous échapper, se dit Israël.

Lorsque le soir fut venu, Israël agit en conséquence; il ouvrit la garde-robe du *squire* et revêtit le costume que portait son jovial ami la dernière fois qu'il l'avait vu. Il attendit que minuit eût sonné, et alors, la canne à pomme d'argent du *squire* en main, il ouvrit la porte et traversa le corridor. Attirées par ce bruit inattendu, plusieurs personnes parurent sur le seuil de leurs appartemens, une lumière à la main, et le regardèrent s'avancer d'un pas lent et solennel avec une terreur profonde. « Le *squire!* le *squire!* » murmuraient-elles à voix basse et comme frappées d'immobilité. Une vieille dame en deuil, près de laquelle il passa, tomba sans connaissance devant lui; mais Israël ne se laissa point troubler et marcha d'un pas ferme et délibéré. Il ouvrit la porte de la rue et traversa lentement les terrains qui environnaient la maison. Lorsqu'il fut à quelque distance, il se retourna, vit trois fenêtres ouvertes, et à ces trois fenêtres trois figures effrayées qui le regardaient s'en aller; bientôt il disparut à tous les yeux. Alors il s'arrêta. Il s'était évadé; mais le jour allait poindre, et le déguisement qui l'avait servi pouvait le trahir. Il se repentit alors de n'avoir pas songé à garder ses habits par-dessous son costume d'emprunt. Pendant qu'il réfléchissait à cette difficulté, il vit à quelques pas devant lui, dans un champ d'orge ou d'avoine, un homme en habit noir, immobile, un bras étendu et montrant la maison du *squire*. Israël marcha droit à l'apparition : c'était un mannequin habillé, destiné à protéger la moisson contre les dépréda-tions des oiseaux. Le fugitif eut l'idée de changer d'habits avec le mannequin. Le costume qu'il allait revêtir n'était pas brillant, mais il n'était guère en plus mauvais état que celui qu'il avait acquis jadis du vieux terrassier. D'ailleurs, pour un homme qui veut ne pas attirer l'attention des passans, les haillons les plus déchirés sont les meilleurs. Qui n'évite pas la rencontre de la pauvreté en chapeau défoncé et en habit déguenillé?

Cet échange fait, Israël s'étendit à terre et dormit d'un profond sommeil. Lorsque le jour parut, il vit un paysan armé d'une fourche qui se dirigeait de son côté. La pensée lui vint que cet homme connaissait peut-être familièrement le mannequin. Pour éviter toute observation malencontreuse, Israël se mit à la place du mannequin et se tint comme lui immobile, le bras étendu vers la demeure du *squire*. L'homme passa et jeta sur le faux mannequin un coup d'œil curieux. Lorsqu'il se fut éloigné, Israël abandonna sa position et se mit en marche; mais il n'était pas sorti du champ, qu'il eut l'idée de se retourner. Sa consternation fut grande en voyant le paysan revenir à grands pas vers lui. Israël s'arrêta et reprit sa position de

statue. L'homme ne se laissa pas tromper et s'avança résolument la fourche en main. Israël, essayant de combiner à la fois deux stratagèmes, résolut d'agir sur l'imagination du paysan trop curieux. Lorsque ce dernier fut à vingt pas seulement, Israël présenta les deux poings à l'importun en grinçant des dents et en roulant les yeux d'une façon terrible. L'homme s'arrêta un moment fort étonné, mais se remit bientôt en marche vers Israël, qui reprit sa première attitude. Ralentissant alors de plus en plus son pas, le paysan s'avança jusqu'à une distance d'environ trois pieds du faux mannequin, et après l'avoir regardé un moment avec stupeur, il dirigea la pointe de sa fourche vers l'œil gauche d'Israël, qui, convaincu alors de l'inutilité de ses ruses, prit la fuite à toutes jambes. Le curieux obstiné le poursuivit dans sa course. Israël traversa un champ où une douzaine de laboureurs, reconnaissant leur vieil ami le mannequin pourchassé par l'homme à la fourche, levèrent les bras d'étonnement; mais le fugitif leur échappa et trouva un abri dans un taillis épais où il resta jusqu'à la nuit.

Tourmenté par la faim et impatient de se procurer un habillement convenable, Israël se rendit chez un fermier voisin, qui l'avait jadis employé, et lui demanda à dîner. Son repas fini, il lui proposa de lui acheter ses meilleurs habits et montra cinq pièces d'or qu'il avait trouvées dans la poche du *squire*.

— Où avez-vous pris autant d'argent? dit le fermier fort étonné. Vos vêtemens ne semblent pas indiquer que vous ayez beaucoup prospéré depuis l'époque où vous m'avez quitté.

— Peut-être bien, répondit Israël avec réserve; mais voyons, qu'en dites-vous? Voulez-vous me vendre vos habits? Voici l'argent.

— Je ne sais que vous dire, répondit le fermier avec hésitation. Voyons l'argent. Ah! une bourse de soie dans la poche d'un mendiant! Sortez de ma maison, coquin, vous vous êtes fait voleur!

Israël ne savait que répondre. Il ne pouvait évidemment raconter comment cette bourse était tombée en sa possession, ni par quelles aventures singulières il avait passé depuis qu'il avait quitté le service du fermier. Il sortit donc tristement de la maison sans répondre un mot aux injures dont le poursuivit son ancien maître. Il se dirigea vers la maison d'un autre ami, qui jadis l'avait secouru dans les plus pénibles extrémités. Cet ami dormait profondément. Israël frappa à sa porte, mais il ne réussit qu'à éveiller sa femme, personne douée d'une humeur acariâtre, qui, en voyant un misérable à cette heure avancée de la nuit et dans un aussi pitoyable costume, accabla d'épithètes injurieuses le pauvre vagabond. Il supplia en vain la mégère d'éveiller son mari. — Allez-vous-en immédiatement, dit-elle, ou je vais vous arroser. Israël recula prudemment de quelques pas, et supplia la femme de lui vendre une paire de vieilles

culottes de son mari. — Vous voyez combien j'en ai besoin; pour l'amour de Dieu, secourez-moi. — Allez-vous-en ! répéta la femme. — Les culottes, les culottes... voici l'argent, répéta Israël à demi fou de fureur. La fenêtre se ferma aussitôt, et le chien de garde, indigné sans doute de voir troubler la paix d'une famille paisible, se précipita sur les basques de l'habit d'Israël, qu'il réduisit à l'état de veste, et sur son chapeau, qu'il défonça complétement.

— Ah! voilà donc la récompense d'un patriote! dit tristement Israël en s'éloignant. Il fit une dernière tentative et se rendit chez une autre connaissance, qui heureusement fut plus charitable que les précédentes. Israël raconta à cet homme tout ce qu'il pouvait dévoiler sans indiscrétion, et lui proposa de lui acheter un habit et des culottes, marché que la vue de l'or du *squire* fit conclure sans difficulté.

— Maintenant, demanda Israël, pourriez-vous me dire où demeurent Horne Tooke et James Bridges?

— Horne Tooke? que diable avez-vous à faire avec lui? dit le fermier. N'était-ce pas un ami du *squire* Woodcock? Pauvre *squire!* qui aurait cru qu'il dût mourir aussi subitement? Mais l'apoplexie arrive comme un boulet de canon.

— Je ne m'étais pas trompé, pensa Israël. Ne pourriez-vous donc me dire, reprit-il, où demeure Horne Tooke?

— Il demeurait autrefois à Brentford, où il portait la soutane; mais, à ce qu'on m'a dit, il a vendu son bénéfice et est allé étudier le droit à Londres, où vous le trouverez probablement.

— Quelle rue et quel numéro?

— Je ne sais pas. Il s'agit pour vous de trouver une aiguille dans une meule de foin.

— Et savez-vous où demeure M. Bridges?

— Je n'ai jamais entendu parler d'aucun Bridges, sauf d'une certaine Molly Bridges, qui demeure dans Bridewell.

Que devait faire Israël? Il compta son argent et conclut qu'il en avait assez pour aller trouver à Paris le docteur Franklin. Il se rendit à Londres et de là prit la diligence pour Douvres, où il arriva juste à temps pour apprendre que cette même diligence qui l'amenait apportait aux autorités la nouvelle de la suspension indéfinie des relations entre les deux pays. Tout espoir était donc perdu, et la perspective qui se déroulait devant Israël était une perspective de misère et de douleurs. Mourir de faim ou entrer en prison, il n'avait plus d'autre alternative. Pendant qu'assis sur le rivage, les yeux fixés sur la côte lointaine de la France, il était absorbé dans ses pénibles réflexions, un étranger en habit de marin et d'apparence joviale l'accosta familièrement, et, après une courte conversation, l'invita à venir se rafraîchir à une auberge voisine. Le malheur rend

sociable, et Israël fut charmé de rencontrer un ami dans sa détresse; il jeta cependant un coup d'œil de défiance sur l'étranger, mais ce dernier l'entraîna avec une douce violence dans l'auberge, où quelques minutes après ils étaient attablés, échangeant, le verre en main, des souhaits de santé et de prospérité.

— Un second verre, dit l'étranger d'un ton jovial.

Israël, pour oublier ses ennuis, céda; le vin commençait à produire son effet.

— Êtes-vous jamais allé sur mer? reprit le nouveau compagnon d'Israël d'un ton dégagé.

— Oh! oui, à la pêche de la baleine.

— Ah! dit l'autre, je suis charmé de le savoir, je vous assure. Jim! Bill! — Deux robustes gaillards s'avancèrent, et en un instant Israël se trouva enlevé pour le service naval de sa majesté le magnanime *gentleman* de Kew-Gardens, George III.

— Au secours! cria Israël lorsque les deux hommes mirent la main sur lui.

— Bonne plaisanterie, et faite dans les règles, n'est-ce pas? dit l'affable étranger. Le gaillard m'aura valu trois guinées. Bon voyage, mon ami! — Puis, laissant Israël prisonnier, le drôle boutonna son habit et sortit de l'auberge.

— Je ne suis pas Anglais, rugit Israël, l'écume à la bouche.

— Ah! c'est là la vieille histoire, répondirent ses gardiens, venez. Il n'y a pas d'Anglais sur la flotte anglaise, tous étrangers.

Moins d'une semaine après, Israël était à Portsmouth, et faisait partie de l'équipage du navire *Unprincipled*, qui, avec deux autres vaisseaux, devait aller dans les Indes renforcer la flotte anglaise.

IV.

Tout près des îles Sorlingues, le navire aperçut à distance un *cutter* de la douane qui faisait des signes de détresse. Aucun autre vaisseau n'était en vue pour le moment; l'officier du pont, furieux d'être obligé de s'arrêter par un aussi bon vent, héla le *cutter* pour savoir de quoi il s'agissait. On lui répondit que, par suite d'un coup de vent violent, le *cutter* avait perdu ses quatre meilleurs matelots, et qu'il avait besoin d'aides pour rentrer au port.

— Je vous donnerai un homme, dit l'officier d'un ton rechigné.

— Qu'il soit bon alors, dit l'interlocuteur du *cutter*, au nom de Dieu! J'en aurais eu besoin de deux.

On donna l'ordre d'amener un bateau. Israël se tint prêt à descendre le premier, quoique les matelots, tous très disposés à profiter de l'occasion pour échapper au service maritime, se pressassent dans

la même intention que lui. Le bateau fut amené, Israël sauta dedans, et neuf autres matelots avec lui.

— Prenez celui qui vous plaira, dit le lieutenant à l'officier du *cutter*. Vite, choisissez. Asseyez-vous, dit-il en s'adressant aux matelots. Vous êtes bien pressés de vous débarrasser du service du roi. Voyons, avez-vous choisi votre homme?

— Je prends l'homme à la chevelure rousse, dit l'officier en montrant Israël.

Les neuf camarades d'Israël devinrent pâles de désappointement, et avant qu'il eût eu le temps de se lever tout à fait, il sentit un violent coup de pied que lui envoyait un des matelots refusés.

Le *cutter* s'éloigna, emportant Israël, et un instant après on avait perdu de vue le vaisseau de guerre. Les officiers du *cutter* étaient des personnes d'une médiocre amabilité; l'un envoyait au pauvre Israël de solides coups de pied, et l'autre lui distribuait d'abondans soufflets; le troisième usait généreusement de ses poings à son égard. Irrité déjà par ses malheurs récens, Israël perdit patience. Voyant qu'il n'avait affaire qu'à trois hommes (deux officiers et le capitaine), il renversa le capitaine, et s'apprêtait à terrasser un des officiers, lorsque le capitaine, se relevant, saisit Israël par sa longue chevelure rousse, en jurant qu'il allait le tuer. Le *cutter*, pendant ce temps, filait à toutes voiles sur la mer, comme s'il eût été transporté de joie du tapage qui se faisait sur le pont. Au moment où le tumulte était à son comble, un autre navire apparut subitement dans le lointain, et une voix retentissante s'écria : — Mettez en panne et envoyez un bateau à bord.

— C'est un vaisseau de guerre, dit le commandant du *cutter* très alarmé, mais ce n'est pas un compatriote.

— Amenez un bateau à bord, ou je vous coule à fond, cria de nouveau l'étranger, et un boulet qui fendit les vagues à peu de distance du *cutter* accompagna ces paroles.

— Au nom de Dieu, ne tirez pas. Je n'ai pas assez d'hommes dans mon équipage pour envoyer un bateau, répliqua le capitaine anglais. Qui êtes-vous?

— Attendez que j'envoie un bateau qui vous portera ma réponse, dit l'étranger.

— C'est un ennemi à coup sûr, dit le capitaine; nous ne sommes pas en guerre ouverte avec la France, c'est donc un pirate. Si nous essayions de lui échapper en faisant force de voiles? dit le capitaine aux officiers, qui applaudirent à ces paroles. Mais Israël resta immobile, en proie à une violente fièvre d'émotion. Il lui semblait reconnaître la voix qui partait du vaisseau de guerre. Le vaisseau se rapprochait, et ses canons envoyaient leurs boulets de plus en plus près du *cutter*. Cependant ce dernier pouvait encore échapper. A ce

moment critique, Israël, qui n'avait pas bougé malgré les ordres répétés des officiers, s'élança vers le capitaine, et, se dressant devant lui, s'écria :

— Regardez-moi bien, je suis un *Yankee*, un rebelle, un ennemi!

— Au secours! au secours! cria le capitaine. Un traître parmi nous, un traître!

Ces mots étaient à peine prononcés, que la mort avait fermé la bouche du malheureux capitaine. Réunissant toute sa force physique, Israël l'avait précipité d'un seul coup dans la mer. Un des officiers se jeta sur Israël, tandis que le second courait au gouvernail pour empêcher le navire de chavirer; l'officier glissa et tomba près des barres de fer des écoutilles. Israël lui brisa la tête contre le fer, puis courut à l'officier qui se tenait au gouvernail, et qui ignorait l'issue de la dernière lutte. Il le saisit dans une étreinte sauvage, et après l'avoir serré jusqu'à l'étouffer, le lança contre les rebords du vaisseau. En ce moment, la voix du vaisseau de guerre se fit entendre de nouveau. « J'ai fort envie de vous couler bas, pour vous faire payer votre fourberie. Enlevez-moi ce chiffon de drapeau, entendez-vous? »

Un bateau arriva au bout de quelques minutes. Lorsque son commandant s'arrêta sur le pont du *cutter*, il se heurta contre le cadavre du premier officier, et en même temps les râlemens d'agonie du second frappèrent son oreille. — Qu'est-ce que cela veut dire? demanda-t-il à Israël.

— Cela veut dire que je suis un *Yankee* pris de force pour le service du roi, et que, pour les récompenser de leurs peines, à mon tour j'ai pris le *cutter*.

Saisi de surprise, le commandant regarda le corps agonisant du second officier et dit : — Cet homme ne vaut guère mieux que s'il était mort; mais nous l'emmènerons cependant au capitaine Paul, comme témoin à notre décharge.

— Le capitaine Paul Jones! s'écria Israël.

— Lui-même.

— Il me semblait bien avoir reconnu sa voix. C'est cette voix qui m'a encouragé et m'a donné la force de faire ce que j'ai fait.

— Oui, le capitaine Paul s'entend assez bien à changer les hommes en tigres.

Ils prirent avec eux l'officier agonisant, mais avant qu'ils eussent abordé au vaisseau de guerre, l'officier avait déjà rendu l'âme. Debout sur le pont du vaisseau, se tenait un petit homme à physionomie de pirate, coiffé d'un bonnet écossais orné d'un galon d'or.

— Eh bien! drôle, pourquoi votre mauvais bateau m'a-t-il donné tant de mal? Où est le reste de l'équipage?

— Capitaine Paul, dit Israël, vous souvenez-vous de moi? Je crois

vous avoir offert mon lit à Paris il y a quelques mois. Comment va le bonhomme Richard?

— Tiens, vous êtes le courrier *yankee?* Comment vous trouvez-vous maintenant dans un *cutter* anglais?

— Saisi par la *presse*, capitaine; voilà l'histoire.

A partir de ce jour, Israël fut un des auxiliaires dévoués du capitaine Paul. Ensemble ils naviguèrent sur toutes les eaux anglaises, ensemble ils touchèrent à tous les ports de l'Écosse et de l'Irlande, ravageant, incendiant, surprenant et capturant les vaisseaux de l'ennemi. Ce fut Israël qui, au milieu de la nuit, descendit à terre chercher l'étincelle avec laquelle furent incendiés les vaisseaux réunis dans le port de Whitehaven. De toutes leurs expéditions cependant, la plus singulière fut celle qu'ils firent sur les domaines du comte de Selkirk, conseiller privé et ami particulier de George III. Le plan de Paul Jones était d'enlever le comte et de le remettre comme otage entre les mains des Américains. Paul Jones était très navré d'être obligé de se contenter d'un grand seigneur; il aurait préféré, ainsi qu'il l'avoua à Israël, enlever le roi lui-même. George III servant d'otage à la liberté américaine, cela eût été plus piquant et en même temps plus décisif.

Le *Ranger*, vaisseau de Paul Jones, aborda donc sur la côte d'Écosse à l'île de Sainte-Marie, un des domaines du comte de Selkirk. Paul débarqua avec Israël et deux de ses officiers, et s'avança vers la maison du comte. Le silence et la solitude qui régnaient dans les environs lui semblèrent d'un mauvais augure. Il laissa ses hommes à quelque distance, et, accompagné d'Israël, frappa à la porte du château. Un vieux domestique à chevelure grisonnante se présenta.

— Le comte est-il chez lui?

— Non, monsieur, il est à Édimbourg.

— Ah! Et la comtesse?

— Elle est ici, monsieur. Qui annoncerai-je?

— Un gentilhomme qui désire lui présenter ses respects. Voici ma carte.

Israël attendit dans la salle, tandis que le domestique conduisait Paul dans un appartement voisin. La comtesse parut bientôt devant le capitaine. — Charmante dame, dit le galant Paul Jones, je vous souhaite le bonjour.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur? dit la dame d'un ton sévère et en reculant effarouchée par la brusque galanterie de l'étranger.

— Madame, je vous ai envoyé ma carte...

— Qui me laisse dans une complète ignorance, dit froidement la comtesse.

— Un courrier envoyé à Whitehaven pourrait vous donner des

nouvelles très circonstanciées concernant l'homme qui a l'honneur d'être votre visiteur.

Ne comprenant pas le sens de ces paroles, la dame, quelque peu embarrassée d'ailleurs par la singulière effronterie de Paul, répondit que si le gentilhomme était venu pour visiter l'île, il avait toute liberté de le faire. Elle se retirait et allait lui envoyer un guide. — Comtesse de Selkirk, dit Paul en avançant d'un pas, j'ai besoin de voir le comte pour des affaires d'une importance urgente.

— Le comte est à Édimbourg, répondit la comtesse avec embarras et en faisant de nouveau quelques pas pour se retirer.

— Vous me donnez votre parole de femme de gentilhomme que vous dites la vérité? — La comtesse jeta sur lui un regard plein de colère et d'étonnement. — Pardonnez-moi, madame, je ne voudrais pas douter un instant de votre parole; mais je supposais que vous pouviez soupçonner l'objet de ma visite, et dans ce cas ce serait pour vous la chose la plus excusable du monde que de chercher à me cacher la présence du comte dans l'île.

— Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, répondit la comtesse très décidément alarmée cette fois et se retirant vers la porte, tout en conservant courageusement sa dignité au milieu de son effroi.

— Madame, — dit Paul en faisant un geste suppliant et en jouant avec son bonnet à galon d'or, tandis qu'une poétique expression de tristesse et de sentimentalité se répandait sur sa figure brunie, — il est dur à un homme engagé dans la profession des armes d'être parfois obligé à des actions que son cœur réprouve : cette dure condition est la mienne. Vous me dites que le comte est absent; je crois à votre parole; loin de moi la pensée de regarder comme un mensonge les paroles qui sont tombées d'une bouche aussi parfaite!

La comtesse le regarda; des émotions très diverses l'agitaient; cependant son effroi s'apaisa en partie quand elle vit que, malgré la galanterie extravagante de Paul et ses gestes hyperboliques, il ne s'écartait en aucune façon des convenances et du respect auquel elle avait droit. Paul continua : — Le comte étant absent et sa personne étant l'unique objet de ma visite, vous n'aurez rien à craindre pour vous, madame, lorsque vous saurez que j'ai l'honneur d'être officier de la flotte américaine, et que j'ai débarqué dans cette île avec l'intention d'enlever le comte de Selkirk comme otage de guerre. Je ne regrette pas mon désappointement, puisqu'il a servi à prolonger mon entrevue avec la noble dame ici présente, et qu'il aura pour résultat de ne point troubler sa tranquillité domestique.

— Dites-vous réellement la vérité? demanda la comtesse bouleversée d'étonnement.

— Madame, si vous voulez jeter un regard par la fenêtre, vous

pourrez apercevoir le vaisseau américain le *Ranger*, que j'ai l'honneur de commander. Présentez mes respects au comte, ainsi que mes sincères regrets de ne pas l'avoir rencontré chez lui. Permettez-moi de vous saluer et de me retirer.

Le capitaine s'inclina, sortit, et trouva Israël en contemplation devant une claymore de *highlander*. — Partons, mon lion, partons, dit-il; tout est perdu. Le vieux coq est parti laissant derrière lui dans le nid une belle poule, ma foi; mais il faut nous en retourner les mains vides.

— *Monsieur* Selkirk n'est donc pas chez lui? demanda Israël.

— *Monsieur* Selkirk? C'est peut-être du matelot Alexandre Selkirk que vous voulez parler. Non; il n'est pas dans l'île de Sainte-Marie; il est bien plus loin, dans l'île de Juan Fernandez, où il vit tout seul, comme un ermite. Partons.

A la porte, Paul et Israël rencontrèrent les deux officiers qu'ils avaient laissés. Paul les informa de son désappointement et ajouta qu'il ne restait plus qu'à partir immédiatement.

— Et rien pour nos peines? murmurèrent les deux officiers.

— Que voulez-vous avoir, je vous prie?

— Eh! mais un peu de pillage, quelque argenterie.

— C'est honteux. Je croyais que vous étiez des gentilshommes.

— Les officiers anglais, en Amérique sont aussi des gentilshommes, et cela ne les empêche pas de s'emparer de l'argenterie de l'ennemi quand ils peuvent mettre la main dessus.

— Allons, allons, pas de scandale. Les officiers dont vous parlez ne sont pas deux sur vingt, et ces deux, ce sont de purs filous, de petits gentilshommes aux doigts crochus, qui se servent de l'uniforme du roi pour exercer un métier infâme avec plus de sécurité; les autres sont des hommes d'honneur.

— Capitaine Paul, répondirent les deux officiers, nous vous avons suivi dans votre expédition sans attendre une solde régulière; nous comptions en revanche sur un peu de pillage honorable.

— Pillage honorable! voilà quelque chose de nouveau!

Mais les officiers n'étaient pas faciles à persuader. Ils étaient les plus habiles du vaisseau, et Paul, de crainte de les irriter, fut par politique obligé de céder. Quant à lui, il ne voulut se mêler en rien de cette affaire. Il ordonna aux officiers d'interdire à leurs hommes l'entrée de la maison, et de ne rien prendre eux-mêmes que ce que la comtesse voudrait bien leur donner. La comtesse ne fut pas peu déconcertée en recevant les officiers. Ceux-ci exposèrent leur demande avec une froide détermination. Il n'y avait pas moyen d'échapper. La comtesse se retira, et quelques instans après l'argenterie et d'autres objets de grande valeur furent déposés silencieusement devant les officiers, qui partirent chargés du butin. Arrivés à la porte,

ils rencontrèrent une fille à l'air mutin et aux joues rosées qui leur présenta les complimens de sa maîtresse, et les pria d'ajouter à leur bagage deux petits hochets d'enfant en corail et en argent. Des deux officiers, l'un était Français et l'autre Espagnol. L'Espagnol jeta avec colère son hochet contre terre et le foula aux pieds; mais le Français le prit gaiement, et le baisa en disant à la jeune fille qu'il conserverait longtemps ce fragment de corail comme souvenir de ses joues rosées.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la plage, ils trouvèrent le capitaine occupé à écrire un billet au crayon. Lorsque Paul Jones eut terminé, il jeta un regard de reproche aux officiers, et tendit le billet à Israël en lui recommandant de le porter en toute hâte au château et de le remettre entre les mains de la comtesse de Selkirk. Ce billet contenait les excuses du capitaine pour le pillage qu'il n'avait pu empêcher. « Du fond de mon cœur, disait Paul Jones, je déplore cette cruelle nécessité. J'ai été obligé de céder. Laissez-moi vous donner l'assurance que, lorsque l'argenterie sera vendue, je ferai en sorte d'en être l'acheteur, et je me ferai un vrai plaisir de vous la renvoyer et de vous faire rentrer ainsi dans votre propriété. Je pars, madame, pour aller attaquer demain matin le vaisseau *Drake*, de vingt canons, qui se trouve près de Carrickfergus. Je me sentirais invincible comme Mars, si j'osais seulement rêver que dans quelqu'une des vertes retraites de son charmant domaine, la comtesse de Selkirk adresse à Dieu une charitable prière pour un homme qui, étant venu pour faire un captif, a été lui-même captivé. » Et le capitaine signait cette galante missive « l'ennemi adorateur de votre seigneurie! »

Paul Jones fut invincible en effet; il prit le vaisseau *Drake* malgré la supériorité de son artillerie et de son équipage, puis se rendit en France avec Israël. Il jeta l'ancre devant Brest. Trois mois après, il fit partie d'une expédition envoyée par la France sur les côtes de la Grande-Bretagne. Paul Jones commandait le vaisseau *le Duras*, vieux navire de forme antique qui avait fait souvent le voyage des Indes et qui en avait rapporté une forte odeur d'épices. — *Le Duras*, je n'aime pas ce nom, dit un soir Israël à Paul Jones; si nous le changions : si nous l'appelions *le Bonhomme-Richard?* Ce nom fut adopté, et il est resté célèbre, car l'événement le plus remarquable de cette expédition fut le combat du *Bonhomme-Richard* contre le vaisseau anglais le *Serapis*. Ce combat, qui fut la première collision remarquable sur mer entre les Anglais et les Américains, pouvait être regardé comme une prophétie des destinées de cette Amérique, intrépide, sans souci des principes, téméraire, pillarde, aux ambitions infinies, civilisée à l'extérieur seulement, sauvage au fond de l'âme, qui est et qui peut-être sera longtemps encore le *Paul Jones* des nations. Peu de combats sur mer ont été plus énergiques, plus obstinés,

plus furieux, et il serait curieux d'en retracer l'histoire, si elle se rapportait plus directement à l'histoire d'Israël Potter.

Après cette victoire, Paul et Israël, tous deux désireux de revoir l'Amérique, partirent sur le vaisseau de guerre *l'Ariel*, Paul comme commandant et Israël comme quartier-maître. Deux semaines s'étaient passées, quand ils rencontrèrent de nuit une frégate qu'ils pouvaient supposer ennemie. Les deux navires s'approchèrent l'un de l'autre. Tous deux portaient les couleurs anglaises : Paul Jones les avait adoptées pour mieux tromper l'ennemi. Pendant une heure, les capitaines des deux navires conversèrent à travers leur porte-voix. Ce fut une conversation réservée, adroite, évasive, diplomatique. Enfin Paul, exprimant quelque incrédulité relativement aux assertions de l'étranger, manifesta le désir que le commandant envoyât un bateau à bord et exhibât ses pouvoirs. L'étranger soutint que son bateau faisait eau de toutes parts. Paul, toujours poli, le supplia de considérer le danger auquel il s'exposait par un refus, et son interlocuteur lui objecta qu'il pouvait répondre par la bouche de vingt canons, et que lui et les gens de son équipage étaient de solides Anglais. Paul lui accorda cinq minutes pour se décider, et, ce délai passé, il fit hisser les couleurs américaines et courut sus au navire étranger. Il était huit heures du soir lorsque cette étrange querelle s'engagea au milieu de l'Océan.

Au bout de dix minutes de canonnade, le vaisseau étranger cria d'arrêter, qu'il se rendait, et que la moitié de ses hommes était tuée. *L'Ariel* poussa un *hourra!* et son équipage s'apprêta à prendre possession du vaisseau, qui en ce moment, changeant de position, se trouva tout près de *l'Ariel*. Israël, qui était là, sauta sur l'espars, pensant qu'il serait immédiatement suivi par ses compagnons; mais tout à coup les voiles du navire s'enflèrent, et Israël fut séparé de *l'Ariel* par un espace impossible à franchir. Le compagnon de Paul Jones monta alors sur le pont afin de ne donner aucun soupçon, et se vit au milieu de deux cents marins composant l'équipage d'un vaisseau corsaire. Le vaisseau fuyait à toutes voiles; les ordres retentissaient de toutes parts, et Israël, craignant d'être découvert, se montrait aussi empressé à les exécuter que les autres. Il réfléchit ensuite à ce qu'il devait faire. Pendant cette nuit, grâce à la ressemblance de ses vêtemens, il pouvait échapper; mais le lendemain il serait inévitablement découvert. Il remarqua cependant que les matelots n'avaient point d'uniforme, n'appartenant pas à la marine régulière, et que sa jaquette était le seul de ses vêtemens qui pût le dénoncer : il la dépouilla et la jeta à la mer. Cela fait, il s'en alla tranquillement vers la grande hune, et, s'asseyant à côté d'un groupe de huit ou dix matelots, demanda à l'un d'eux une pincée de tabac.

— Une chique, l'ami, s'il vous plaît!

— Eh! qui êtes-vous? répondit le marin. Les matelots de la hune de misaine et de l'artimon ne veulent pas que nous allions nous mêler à eux. Allons, filez.

— Vous êtes aveugle ou fou, mon vieux, répondit Israël; je suis votre camarade, n'est-ce pas, les amis? ajouta-t-il en s'adressant aux autres

— Nous ne sommes que dix dans notre service; si vous en êtes un, nous serons onze, dit un second matelot. Allons, filons vite.

— C'est bien mal, camarades, de traiter ainsi un vieux compagnon. Allons, allons, vous êtes fous. Donnez une chique. — Et il s'adressa de nouveau avec beaucoup de politesse au matelot le plus rapproché de lui.

— Écoutez bien, répondit celui-ci; si vous ne partez au plus vite, vous, espion de l'artimon, nous allons vous jeter par dessus le pont immédiatement.

Israël affecta de prendre la chose en plaisanterie et s'en alla. Pour n'être pas découvert, il avait besoin, d'une manière ou d'une autre, de se faufiler dans les rangs de quelqu'un des groupes de l'équipage; là était son seul espoir. Descendant sur le gaillard d'avant, Israël se mêla aux matelots employés au service de l'ancre de sûreté. Ceux-ci étaient à discuter sur la dernière rencontre, et exprimaient l'opinion qu'avant l'aurore le vaisseau serait hors de la vue de l'ennemi.

— Eh! l'avons-nous bien poivrée, cette vieille carcasse, amis? dit Israël. Donnez-moi une chique, quelqu'un d'entre vous. Combien avons-nous de blessés, savez-vous? Personne de tué, à ce qu'on m'a dit? N'est-ce pas un bon tour que nous leur avons joué?

— Jack Jewboy, répondit un des marins, vient de me dire qu'il n'y a eu que sept hommes blessés, et que personne n'a été tué.

— Eh! les amis, les bons amis! cria Israël en s'avançant vers un des affûts de canon où trois ou quatre hommes étaient assis, pressez-vous, pressez-vous un peu et faites place à un camarade.

— Toutes les places sont prises, mon garçon; regardez à l'autre canon.

— Les enfans! une place ici! s'écria Israël en s'avançant comme quelqu'un de la famille.

— Qui diable êtes-vous donc, vous qui faites ici tant de tapage? demanda le quartier-maître du gaillard d'avant. Êtes-vous un des hommes du gaillard d'avant? Voyons un peu. — Et avant qu'Israël eût pu échapper à l'examen, le vieux vétéran saisit une lanterne et l'approcha de son visage. — Attrapez cela, dit l'officier en donnant à Israël une poussée terrible et en le chassant ignominieusement du gaillard d'avant, comme un indiscret étranger venu des régions les plus éloignées du vaisseau.

Israël essaya de se glisser parmi d'autres groupes, toujours avec la même persévérance d'effronterie, mais toujours aussi avec le même insuccès. Partout repoussé, il chercha un refuge parmi les matelots de la cale. Plusieurs d'entre eux, plongés dans les noires entrailles du vaisseau, étaient assis autour d'une lanterne, pareils à un groupe de charbonniers dans une forêt de pins, à minuit. — Eh bien! les amis! quel est le mot pour rire? dit Israël en s'avançant, mais toutefois en se tenant autant que possible dans l'ombre.

— Le mot pour rire, c'est que vous feriez mieux d'aller là où vous devriez être, au lieu de vous faufiler là où vous n'avez rien à faire. C'est sans doute ainsi que vous vous êtes esquivé pendant le combat. Sortez d'ici. Sur le pont, vite! ou j'appelle le capitaine d'armes.

Israël décampa. Chassé de partout, il retourna, découragé, sur le pont. Il se coucha dans un hamac vide, et le lendemain essaya de renouveler ses offres de service aux divers groupes de marins, qui le repoussèrent comme la veille. Enfin un matelot irascible, dont notre aventurier avait en vain essayé de gagner les bonnes grâces, remarquant en lui quelque chose d'étrange, le pressa de s'expliquer formellement et de dire ce qu'il était. Les réponses d'Israël accrurent ses soupçons. Un groupe se forma. Les matelots éloignés, attirés par le bruit de la dispute, s'approchèrent, et tous déclarèrent qu'ils avaient déjà été ennuyés par un vagabond réclamant une place parmi eux. Le capitaine d'armes parut, prit Israël par le collet et le conduisit à l'officier du pont, qui, après avoir examiné l'Américain avec beaucoup d'étonnement, procéda à un interrogatoire en règle. Israël fut sommé de dire son nom et déclara s'appeler Peter Perkins.

— Vraiment, je n'ai jamais entendu ce nom, reprit l'officier. Voyez, je vous prie, si Peter Perkins est inscrit sur le registre, dit-il à un *midshipman*.

On parcourut le registre, ce nom ne s'y trouvait pas. — Vous n'êtes pas inscrit, monsieur. Il n'y a pas ici de Peter Perkins. Dites-moi tout de suite qui vous êtes.

— Peut-être, monsieur, dit gravement Israël, que m'étant enrôlé dans un moment où j'étais gris, j'aurai donné le nom d'une autre personne au lieu du mien, sans y songer.

— Soit. Sous quel nom êtes-vous connu parmi vos camarades depuis que vous êtes ici?

— Peter Perkins, monsieur.

L'officier se tourna vers les matelots et leur demanda s'ils connaissaient un camarade de ce nom. Ils répondirent tous négativement.

— Mauvaise défaite, monsieur, mauvaise défaite! vous voyez. Qui êtes-vous?

— Un pauvre homme *persécuté*, à votre service, monsieur.

— Qui vous persécute?

— Tout le monde, monsieur. Tout le monde semble être contre moi, personne ne veut me reconnaître.

— Dites-moi, demanda l'officier, vous souvenez-vous d'hier matin? Il faut que vous deviez l'existence à quelque combustion spontanée. Peut-être même l'ennemi vous a-t-il lancé ici dans une cartouche? Vous souvenez-vous d'hier? Voyons, puisque vous prétendez que ces hommes sont vos camarades, quels sont leurs noms?

— Oh! monsieur, je suis si intime avec eux que je ne les appelle jamais par leur vrai nom, mais seulement par leurs sobriquets; aussi, n'employant jamais leurs noms, je les ai oubliés. Quant aux sobriquets sous lesquels je les connais, ce sont *Towser*, *Bowser*, *Rowser*, *Snowser*.

— Assez. Il est fou, complétement fou; emmenez-le. Arrêtez, dit encore l'officier, qu'une étrange fascination semblait attacher à cette investigation sans résultat. Quel est mon nom?

— Eh! monsieur, un de mes camarades vient de vous nommer le lieutenant Williamson, et je ne vous ai jamais entendu appeler autrement.

— Et quel est le nom du capitaine?

— Lorsque nous parlâmes à l'ennemi la nuit dernière, je l'entendis lui-même dire par son porte-voix qu'il était le capitaine Parker, et probablement il sait son nom.

— Je vous y prends. Ce n'est pas le vrai nom du capitaine.

— Il est le meilleur juge, je pense, dans cette question, monsieur.

— Si une telle supposition n'était pas absurde, dit l'officier, je conclurais que cet homme est, par un moyen quelconque, venu du bâtiment ennemi.

— Mais en supposant que cela fût, dit un second officier, et cela est impossible, quel motif aurait pu le pousser à venir volontairement parmi des ennemis?

— Je n'en sais rien; qu'il réponde lui-même. Pourquoi avez-vous sauté du vaisseau ennemi dans celui-ci la nuit dernière?

— Moi, sauter du vaisseau ennemi, monsieur! ma place au quartier-général est au canon n° 3 du premier pont.

— Il est fou, ou c'est moi qui le suis, ou tout le monde l'est devenu. Emmenez-le.

— Mais où vais-je l'emmener, monsieur, dit le capitaine d'armes. Il ne semble appartenir à aucun service.

— Emmenez-le, dit l'officier, que ses propres perplexités rendaient furieux. Emmenez-le, vous dis-je.

— Allons, venez, mon fantôme, dit le capitaine d'armes, et, lui mettant la main au collet, il le promena dans tout le vaisseau, ici et là, ne sachant pas exactement que faire de son prisonnier. Un quart

d'heure après environ, le capitaine du vaisseau sortit de sa cabine, il remarqua les promenades indéfinies qu'on faisait subir à Israël, et en demanda la cause, ajoutant qu'il avait défendu expressément d'infliger à ses hommes des punitions dégradantes. L'officier du pont raconta toute l'histoire, au grand étonnement du capitaine, qui apostropha rudement Israël. — Drôle, n'essayez pas de me tromper. Qui êtes-vous, et d'où êtes-vous venu?

— Monsieur, mon nom est Peter Perkins, et je viens du gaillard d'avant, où le capitaine d'armes m'a conduit avant de m'amener ici.

— Auriez-vous le front de me dire que vous êtes matelot à bord de ce vaisseau depuis qu'il a quitté Falmouth, il y a dix mois?

— Monsieur, désireux de servir sous un aussi bon capitaine, j'ai été des premiers à m'enrôler.

— A quels ports avons-nous touché, monsieur? dit le capitaine, adouci par le compliment.

Israël se gratta la tête. — D'abord, monsieur, à Boston.

— Vrai, murmura un *midshipman.*

— Et ensuite?

— Eh bien! monsieur, j'ai dit que Boston était le premier port, n'est-ce pas? et...

— Le second port, c'est ce que je vous demande.

— Eh bien! New-York.

— Vrai encore, murmura le *midshipman.*

— Quand avons-nous tiré le canon pour la première fois?

— Eh mais! quand nous avons quitté Falmouth, il y a dix mois.

— Dans quel combat avons-nous tiré le premier coup de canon, voilà ce que je vous demande, et quel est le nom du corsaire que nous avons pris alors?

— Il me semble, monsieur, que j'étais malade alors. Oui, monsieur, ce doit avoir été à cette époque. J'avais la fièvre cérébrale, et j'en ai perdu la mémoire quelque temps.

Jugeant inutile de pousser plus loin l'interrogatoire, le capitaine laissa sa liberté à Israël, qui se montra si bon marin et si empressé à la manœuvre, qu'il finit par gagner le cœur de tout le monde; l'officier de la grande hune le réclama pour son service, et c'est ainsi que l'exilé fugitif acheva son voyage.

Un jour l'officier du pont, jetant les yeux sur la grande hune, aperçut Israël appuyé tranquillement sur la lisse et regardant en bas : — Eh bien! Peter Perkins, vous semblez en effet appartenir à la grande hune.

— Je vous l'ai toujours dit, répliqua Israël en souriant, et cependant vous vous le rappelez, monsieur, d'abord vous n'avez pas voulu me croire.

Enfin le vaisseau atteignit Falmouth. Au moment où il entrait dans

le port, Israël vit une grande foule se presser sur le rivage, tandis que les fenêtres des maisons voisines étaient encombrées de spectateurs. Un vaisseau de guerre débarquait son équipage, parmi lequel se trouvaient plusieurs officiers de l'armée, outre les officiers de marine. La foule se rangea sur deux haies, et alors, entre deux soldats armés jusqu'aux dents, apparut un captif de taille patagonienne, et qui s'élevait autant au-dessus de ses gardiens que le dôme de Saint-Paul au-dessus des clochers qui l'entourent. La foule poussa une acclamation; les cris : au château ! au château ! se firent entendre de toutes parts, et le cortége prit la route du château de Pendennis.

Le lendemain était un dimanche, et Israël obtint, avec quelques-uns de ses camarades, la permission d'aller à terre. Il se dirigea vers le château, où, selon toute probabilité, était renfermé le géant qui excitait la veille les acclamations de la foule. Du dehors on entendait la voix retentissante du prisonnier. « Ne t'enorgueillis plus, Angleterre, et considère que tu n'es qu'une petite île, disait cette voix. Fais revenir tes bataillons décimés, et couvre-toi la tête de cendres. Assez longtemps tes tories à l'âme vénale ont oublié leur Dieu et se sont courbés jusqu'à terre devant Howe et l'Allemand Kniphausen. Je vous montrerai, coquins, comment un vrai *gentleman* et un vrai chrétien sait se conduire dans l'adversité. Arrière, chiens! respectez un *gentleman* et un chrétien, quoiqu'il soit en haillons et sente l'eau de la cale. »

Frappé d'étonnement, Israël entra dans l'intérieur du château, et là, dans une cour, assis sur le gazon, il vit le géant les fers aux mains, revêtu d'un costume mi-partie de chef indien et de chasseur canadien, entouré de spectateurs curieux. Sa voix ne cessait de gronder comme un tonnerre et de lancer à ses ennemis des imprécations en langage biblique entremêlé de jargon de caserne. « Oh! oui, coquins, vous pouvez bien trembler devant Ethan Allen, le vainqueur de Ticonderoga, le soldat invincible. Vous, Turcs, jusqu'à ce jour vous n'avez jamais connu un chrétien. C'est moi, moi qui lorsque votre lord Howe essaya de me corrompre par l'offre d'une place de major-général et cinq mille acres de terre choisie dans le vieux Vermont (ah! trois hourras pour le glorieux Vermont et les enfans de nos vertes montagnes!), c'est moi qui répondis à votre lord Howe : Vous, vous m'offrez *notre* terre! vous êtes comme le diable de l'Écriture, qui offrait tous les royaumes de l'univers, tandis que le drôle n'avait pas à lui un seul pouce de terrain. »

Ce prisonnier bruyant, hautain et tapageur était en effet Ethan Allen (1), un des vainqueurs de Ticonderoga, héros bizarre taillé en Hercule, bon vivant, joyeux compagnon, et qui, quoique né dans la

(1) Le colonel Ethan Allen avait été fait prisonnier devant Montréal.

Nouvelle-Angleterre, n'avait rien de son esprit puritain. Pendant son séjour en Angleterre, il trouvait un sauvage plaisir à insulter ses ennemis, par exemple, à leur jeter à la face le nom de Ticonderoga, qui rappelait une défaite singulièrement humiliante pour l'orgueil anglais. Les fureurs d'Allen pouvaient s'expliquer par le ressentiment qu'avaient dû causer à une nature violente les mauvais traitemens de ses ennemis. Fait prisonnier, il avait dû supporter le coup de canne qu'un certain colonel Mac-Cloud lui avait administré sur la tête en lui promettant une bonne pendaison à Tyburn. Durant la traversée, il avait été mis aux fers à fond de cale par un tory implacable, le colonel Guy Johnson. Peut-être aussi, redoutant les violences et craignant d'encourager la férocité de ses geôliers s'il se montrait tranquille et stoïque, Allen avait-il voulu prendre les devans et effaroucher ses ennemis. Cette tactique lui réussit d'ailleurs parfaitement. Ses bruyantes imprécations eurent du retentissement, et on les fit cesser en l'échangeant contre des prisonniers anglais.

Il y avait au château de Pendennis d'autres captifs moins illustres et moins bruyans que le colonel Ethan Allen; c'étaient de pauvres fermiers, des paysans *yankees*, de simples marchands patriotes. Israël voulut jeter un coup d'œil sur ces compagnons d'infortune. Il regarda à travers une fenêtre grillée, et fut fort étonné d'entendre ces mots tout à coup prononcés : « Est-ce vous, Potter? Au nom de Dieu, comment êtes-vous venu ici? » Une sentinelle entendit ces mots et arrêta immédiatement Israël. On l'amena en présence des quarante prisonniers américains, et parmi eux il reconnut un certain Singles, maintenant le sergent Singles, l'homme qu'il avait, à son retour de la pêche à la baleine, trouvé marié à la jeune fille qu'il aimait. Ils s'étaient toujours haïs comme peuvent se haïr deux rivaux; mais alors, courbés sous le même malheur, ils ne se souvenaient plus du passé, et leurs âmes étaient confondues dans un même sentiment.

Israël, transformant son étonnement réel en surprise affectée, déclara qu'une ressemblance singulière avait sans doute égaré le prisonnier, qu'il n'était pas un rebelle *yankee*, mais, grâce à Dieu, un honnête Anglais, fidèle à son roi, né dans le Kent, et servant à bord d'un vaisseau porteur de lettres de marque actuellement dans le port. Le prisonnier parut surpris; mais les signes d'intelligence que lui fit Israël le décidèrent à s'excuser et à se contredire. Après plusieurs examens devant les comités militaires, notre aventurier fut laissé en complète liberté. Le lendemain cependant le bruit se répandit que le vaisseau de guerre, pour se recruter, allait prendre un tiers de l'équipage de la lettre de marque. La résolution d'Israël fut arrêtée immédiatement. Il ne voulait point servir les ennemis de sa patrie, mieux valait recommencer sa vie de vagabondage et de misère. Il s'échappa donc du navire pendant la nuit, gagna la terre à la nage,

et après avoir fait quelques milles à pied, il s'arrêta pour échanger ses vêtemens de marin contre des guenilles abandonnées qu'il rencontra sur son chemin; puis, ayant revêtu de nouveau la robe du mendiant, il se dirigea vers Londres avec cet instinct qui pousse vers la solitude le renard traqué, car les grandes foules sont précisément le véritable désert où l'homme persécuté est le plus en sûreté.

A une distance de dix ou quinze milles de Londres, le pauvre proscrit, mourant de faim et épuisé de fatigue, arriva devant une manufacture de briques, et s'engagea à raison de six shillings par semaine. Pendant quinze mortelles semaines, Israël mena la dure existence d'un ouvrier en briques, et à la fin, grâce à ses sueurs, se trouvant muni d'un costume un peu plus convenable et possesseur de quelques gros sous, il reprit sa route pour la capitale, où il entra, comme les rois qui viennent de Windsor, par le côté du Surrey. C'était un lundi matin, 5 novembre, le jour de l'anniversaire de Guy Fawkes. Londres était plein de bruit, de brouillard et d'odeur de poudre. Il devait y rester encore quarante-cinq ans sans que le malheur cessât de peser sur lui.

Ces quarante-cinq années eurent la monotonie du malheur et portent la grise livrée de la misère. On peut dire pour les misérables ce que l'on a dit des peuples heureux : ils n'ont pas d'histoire. D'abord Israël fut assez prospère, et même rassembla assez d'argent pour payer son passage en Amérique; mais le malheur voulut qu'étant traité avec beaucoup de bonté dans une boulangerie où il était employé, il tomba amoureux de la fille de boutique. Il crut ne pouvoir témoigner sa reconnaissance que par un mariage. Lorsque la paix fut conclue, ses épargnes s'étaient évanouies, et lorsque plus tard un consul américain établi à Londres eût été en mesure de lui procurer un passage gratuit, il ne put naturellement se résoudre à abandonner sa femme et son enfant.

Jusqu'alors Israël avait gagné péniblement sa vie. La conclusion de la paix fut suivie par malheur d'un encombrement des métiers et d'une baisse des salaires, provoqués par l'affluence des soldats licenciés. En même temps, selon une règle fort énigmatique, mais bien connue et tout à fait malthusienne, la famille d'Israël augmentait à mesure que ses ressources diminuaient. Onze enfans lui vinrent au monde dans un grenier de Moorfiels. Dieu lui fit la grâce d'en rappeler dix à lui. Israël essaya de gagner sa vie en se faisant rempailleur de chaises, et bientôt ce métier ne lui offrant plus de ressources, il fit et vendit des allumettes; mais la pente de la misère est fatale, et sa triste industrie ne lui réussissant pas encore, Israël fut réduit au métier de chiffonnier.

La guerre se ralluma, la grande guerre de 93, et de nouveau les armées se mirent en marche. La concurrence étant moindre, Israël

put reprendre le métier de rempailleur de chaises. Sa femme était morte et l'avait laissé seul avec un enfant qui aidait son père dans ses travaux. En 1817, la paix étant conclue, les soldats congédiés, comme autant de harpies, vinrent de nouveau retrancher chaque jour aux ouvriers des villes une bouchée de pain, et néanmoins, trait caractéristique de la nature américaine, malgré toutes ses souffrances, Israël ne tomba jamais à la condition de mendiant. Heureusement pour lui, il avait un enfant qui le soutenait dans sa misère, et qui le berçait des rêves d'un retour à la terre natale. Par ses efforts persévérans, l'enfant parvint à faire connaître au consul américain l'histoire de son père, et le consul les fit embarquer tous deux pour Boston. C'était en l'année 1826; juste un demi-siècle s'était écoulé depuis le jour où Israël avait été conduit en Angleterre.

Le navire arriva à Boston le 4 juillet. La ville était en grande fête; le vieillard eut en débarquant la joie de voir écrits sur une bannière flottante, portée sur un char de triomphe, ces mots : *Bunker-Hill*, 1775. *Gloire aux héros qui ont combattu dans cette journée.* — Il contempla silencieusement ce spectacle, et reprit, les larmes aux yeux, le chemin de ses montagnes; mais son retour n'était pas un retour: c'était une résurrection d'entre les morts. Personne ne le connaissait et n'avait entendu parler de lui. Le dernier survivant de sa famille, suivant l'exemple de ses voisins, avait vendu ses propriétés, et s'était retiré dans l'ouest... où? — On ne le savait pas précisément. Israël chercha la demeure de son père, elle avait été incendiée il y avait longtemps. Il chercha l'emplacement sur lequel elle s'élevait, les routes avaient été changées. Sur l'ancienne route paissaient maintenant de paisibles troupeaux. Enfin, en avançant, le vieillard arriva avec son fils auprès d'un petit tas de pierres noircies par le feu et tachetées cependant de mousses vertes. Un étranger labourait près de là, et s'arrêta tout à coup; sa charrue avait rencontré une pierre enfoncée dans la terre.

— Voilà vingt ans déjà que ma charrue frappe cette vieille plaque de foyer! Oh! une journée étouffante, vieil ami! dit-il à Israël.

— A qui était cette maison, l'ami? dit le fugitif, touchant de son bâton la pierre à demi enfouie.

— Je ne sais, j'ai oublié le nom. Ils sont allés dans l'ouest, je crois. Vous les connaissiez?

Mais le fugitif ne répondit pas; son œil était fixé sur la pierre.

— Que regardez-vous, père? dit son fils.

— Père! Oui, ici, dit-il en montrant la place avec son bâton, ici s'asseyait mon père, et ici ma mère, et moi, petit enfant, je courais entre leurs jambes à cette même place où je me traîne maintenant, mais à l'air libre et sans un toit sur ma tête. Continuez à labourer, l'ami.....

Le dernier renseignement qu'on ait recueilli sur Israël Potter est relatif à une pension militaire que le vieux soldat sollicita du gouvernement américain, et que certains caprices de la législature lui refusèrent. Ainsi il fut jusqu'à la fin le représentant de ces foules inconnues et oubliées qui poursuivent leurs efforts sans en attendre le prix, et qui présentent par cela même le modèle du désintéressement. Honneur à ces foules, car elles nous donnent une grande leçon, très consolante et pleine d'optimisme : elles nous enseignent combien la vertu est naturelle à l'homme. Elles n'ont pas de renommée, pas de récompense à espérer; elles doivent être forcément désintéressées, et elles le sont. Le renoncement, le sacrifice de soi-même a été de tout temps regardé comme le dernier terme de la perfection chrétienne, comme le suprême triomphe de l'homme sur ses instincts, et cependant ce miracle s'accomplit tous les jours, et ceux qui l'accomplissent ne sont pas des grands hommes : ce sont des êtres humbles et sans facultés bien éminentes. C'est de la poussière de ces millions d'êtres humains qu'est fait le sol de la patrie, ce sont leurs cendres que nous foulons aux pieds, et quand nous contemplons avec orgueil les quelques monumens épars sur ce sol, et qui rappellent un fait impérissable ou un grand homme immortel, n'oublions pas que ce sont ces hommes ignorés qui en ont fourni les pierres et le ciment. Or, de tous les pays du monde, aucun ne doit plus de reconnaissance à ces foules anonymes que les États-Unis. Là le petit nombre d'individualités qui se sont élevées au-dessus des masses n'ont pas été leurs généraux ou leurs souverains, elles n'ont été que leurs caporaux et leurs sergens. Là ces individualités n'ont pas déterminé la destinée des multitudes, ce sont celles-ci, au contraire, qui leur ont enseigné leur devoir. Aussi la révolution américaine a-t-elle été regardée à juste titre comme le véritable avénement de la démocratie sur la scène du monde.

Oui, le vrai, le seul héros de la révolution américaine, c'est la foule; c'est à d'obscurs fermiers, à d'humbles paysans que les États-Unis doivent leur indépendance. Quoi d'étonnant si l'Amérique a pour eux une grande reconnaissance, et si elle restitue avec empressement à un simple soldat de Bunker-Hill ou de Saratoga la part de gloire qui lui appartient dans la fondation de la république? Dans d'autres pays, la gloire des grands événemens revient presque tout entière aux grands hommes; mais dans la révolution américaine il n'en est pas ainsi, et les milliers d'Israël Potter qui combattirent alors ont contribué chacun pour sa part à la victoire. C'est cette pensée qui se fait jour dans le récit de M. Melville. Israël Potter est, nous le répétons, la personnification des vertus qui assurèrent le triomphe de l'Amérique. Captif sur la terre de l'ennemi,

il bat encore l'ennemi; prisonnier, il trouve encore le moyen d'être libre; vaincu, il déconcerte l'ennemi et a toujours le dernier mot. Si misérable qu'il soit, Israël a confiance en lui et pour ainsi dire bonne opinion de lui-même. Quoique prisonnier et mis aux fers, il refusera de se croire esclave; il résistera à l'évidence de sa situation, et soutiendra encore à la face de l'Angleterre qu'il est entièrement libre, qu'il est un *Yankee*. Sa majesté George III ne serait pas capable de lui imposer obéissance, et même, poussé à l'absurde comme dans l'histoire du vaisseau corsaire, l'évidence, devant laquelle tous les hommes s'arrêtent, n'est pas capable de le désarçonner. La misère, le besoin, qui sont le fléau des foules, ne peuvent avoir aucun empire sur lui; ce n'est à ses yeux qu'un des mille détails de la vie, et Israël ne se courbe pas plus sous la tyrannie de la fatalité que sous la tyrannie de l'Angleterre.

C'est là ce qui constitue en effet la démocratie véritable, c'est de nier hautement l'existence de la tyrannie en face de la tyrannie même et de se conduire comme si elle n'était pas. Jadis cette manière de penser et d'agir n'était connue que des grandes individualités. Tous les hommes éclairés, instruits, moralisés, tous ceux en un mot qui se sont élevés à l'*individualité* savent par expérience que les plus grands malheurs et les plus grands maux n'ont pas la réalité que leur attribuent les masses superstitieuses et ignorantes, que malheur, fatalité, tyrannie, ne sont guère que des fantômes qui viennent à certains momens hanter notre esprit et obscurcir la lumière du jour, mais qui passent vite, et contre lesquels il existe des formules de conjuration. Eh bien! Israël Potter, le paysan *yankee*, eut en partie cette connaissance; il représente, ce soldat de Bunker-Hill, le moment de l'histoire où la foule a perdu son antique caractère, et où les êtres qui la composent ont senti naître en eux une *individualité*, où ils ont compris qu'ils existaient réellement, plus réellement que tous les fléaux qui ont fait peur et qui font encore peur au monde. Ce qui distingue essentiellement l'homme libre, c'est l'absence de crainte et la certitude qu'en lui seul sont tous les dangers. Ne rien craindre et être toujours prêt à tout, c'est là l'essence de l'*individualité*, et l'humble prisonnier de guerre sait cela. Dès lors qu'a-t-il besoin de récompense et de célébrité? Il peut rester obscur et ignoré, car il *existe* et il a le sentiment de son existence. La grande récompense de nos actions, ce n'est pas le nom que nous portons, ni la célébrité que nous acquérons; c'est la certitude d'être *quelqu'un*, c'est l'estime que nous avons de nous-mêmes.

ÉM. MONTÉGUT.

LE CARDINAL

DE MAZARIN

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I.

Mazarin avait repris le pouvoir que venaient de lui rendre les fautes de ses ennemis, et sa persévérance avait vaincu leur mobilité. Si la conscience avait tenu dans les troubles de la fronde une très petite place, la part de l'esprit n'y avait certainement pas été moindre que dans les troubles de la ligue. Dans la rage avec laquelle les pamphlétaires poursuivaient le cardinal, l'œil perspicace de celui-ci croyait entrevoir quelque chose de famélique; aussi l'un de ses premiers soins après sa rentrée à Paris fut-il de faire donner aux gens de lettres portés sur les états de pension l'avis d'envoyer leurs quittances, pour être payés sur-le-champ de ce qui leur restait dû (2). Les intéressés ne considérèrent point comme une épigramme cet empressement, qu'ils prirent sans doute pour un hommage à leur puissance, et depuis ce jour-là Mazarin put compter, non sur des sympathies, qu'il ne recherchait point, mais sur un silence qui suffisait à sa politique.

Une silencieuse résignation était aussi tout ce qu'il pouvait at-

(1) Voyez les livraisons du 1er et du 15 juin.
(2) Aubery, *Histoire du roi Louis XIV*.

tendre de la magistrature, compromise par ses alliés, désertée par l'opinion, et contrainte de dissimuler durant plus d'un siècle des espérances si amèrement déçues. Le parlement, après une courte translation à Pontoise, avait été rappelé à Paris par le roi, et les *particuliers composant sa cour de justice* avaient été cités par devers lui, moins une dizaine de conseillers auxquels, de son autorité souveraine, il avait infligé la prison ou l'exil. Ceux-ci n'avaient été frappés d'ailleurs ni par un sentiment de vengeance, ni encore moins par un sentiment d'appréhension. Le jeune roi, majeur désormais, et moins émancipé par son âge que par sa victoire, avait entendu, en atteignant au sein du parlement les hommes les plus engagés dans les luttes précédentes, constater aux yeux des peuples l'impuissance, et, s'il est permis de le dire, le désarmement définitif de ce grand corps. Ce fut donc sans aucune protestation que la cour enregistra la déclaration qui établissait en même temps et la vanité de ses prétentions politiques et le dangereux triomphe obtenu par le pouvoir absolu dans le pays le moins disposé à le supporter, en même temps que le plus incapable de le restreindre. « Toute autorité nous appartient, disait le monarque adolescent; nous la tenons de Dieu seul, sans qu'aucune personne, de quelque condition que ce soit, puisse y prétendre... Les fonctions de la justice, des armes et des finances doivent toujours être distinctes et séparées. Les officiers du parlement n'ont d'autre pouvoir que celui que nous avons daigné leur conférer, pour rendre la justice à nos autres sujets. Ils n'ont pas plus le droit d'ordonner et de prendre connaissance de ce qui n'est pas de leur juridiction, que les officiers de nos armées et de nos finances n'en auraient de rendre la justice ou d'établir des présidens et des conseillers pour l'exécuter... La postérité pourra-t-elle croire que les officiers de justice ont prétendu au gouvernement général de notre royaume, former des conseils et percevoir les impôts, s'arroger enfin la plénitude d'une puissance qui n'est due qu'à nous (1)! »

En ceci la royauté avait raison sans doute contre les magistrats, dont les prétentions administratives et politiques touchaient au ridicule; mais ceux-ci avaient raison à leur tour contre le pouvoir, lorsqu'ils trouvaient mauvais un régime qui plaçait vingt-quatre millions d'hommes à la merci d'un étranger, en attendant que le progrès, plus rapide encore dans le mal que dans le bien, substituât l'omnipotence des maîtresses à celle des premiers ministres, et le gouvernement de Mme de Pompadour à celui du cardinal Mazarin. Quoi qu'il en soit, à partir de ce jour, le parlement disparut de la scène. Si les souvenirs de son ancienne puissance venaient parfois

(1) Lettres patentes adressées au parlement de Pontoise.

l'émouvoir encore, cette émotion n'était que le dernier souffle d'une tempête déjà lointaine. Lorsque le nouveau surintendant Fouquet eut réclamé la vérification de ses édits, et que cette compagnie eut élevé pour la dernière fois sous ce long règne la prétention de les discuter, on sait dans quel appareil Louis XIV accourut à Vincennes pour lui intimer l'ordre de les enregistrer sans délai et sans examen. Ceci était devenu tellement naturel en 1655, que les contemporains n'en auraient probablement témoigné nul étonnement, sans l'étrange costume et les paroles très inattendues par lesquelles un prince de dix-sept ans révélait au monde étonné sa personnalité royale.

Le parti des princes disparut plus complétement encore d'un théâtre que la royauté allait désormais occuper seule. La facilité que rencontra Mazarin pour réduire ses adversaires constata d'une manière à la fois péremptoire et déplorable l'inaptitude politique de l'aristocratie française. Afin de triompher des dernières résistances entretenues par le prince de Condé dans les provinces méridionales, Mazarin employa simultanément les négociations et les armes, le premier moyen lui réussissant d'ailleurs beaucoup trop bien pour qu'il eût à faire un emploi sérieux du second.

Entre les personnages qui avaient si vainement troublé l'état, un seul ne fut point admis à profiter de la politique dont le cardinal avait emprunté les secrets à Henri IV victorieux et aux registres de Sully, chargé d'en acquitter les frais : le cardinal de Retz, arrêté au Palais-Royal, comme l'avait été M. le Prince, le remplaça à Vincennes. Transféré, quinze mois après, au château de Nantes, on sait qu'il en sortit au risque de sa vie, et qu'il atteignit après mille périls cette Rome, éternelle patrie des proscrits, où il usa contre son heureux rival, dans des intrigues sans portée, la stérile activité que lui avait départie la nature. Homme étrange, qui, en maximant avec art les pratiques d'une vie toute de hasard, rencontra la gloire littéraire, dont il était peu touché, au lieu de la renommée politique qu'il avait poursuivie avec passion ! Vindicative et hardie, Anne d'Autriche haïssait Gondi sans le craindre; Mazarin au contraire le craignait sans le haïr, car ces deux hommes avaient constamment entretenu des relations secrètes au plus fort de leurs luttes. Le ministre jugea qu'après la rentrée de la cour à Paris, le coadjuteur était désormais le seul personnage qui pût l'inquiéter par son influence sur le clergé et sur le peuple, sur certains salons et sur quelques jeunes magistrats des enquêtes que le découragement général n'avait pas encore atteints. Les autres ne pouvaient en effet le préoccuper en aucune façon, car à peine valaient-ils l'argent qu'il dépensait pour les acheter.

Le duc d'Orléans acheva à Blois, dans la retraite, une existence qui n'avait été qu'un long enchaînement de déceptions pour les au-

tres comme pour lui-même. Le célibat fut la seule peine infligée à Mlle de Montpensier; la vieillesse ne tarda pas à venger le cardinal de Mmes de Montbazon, de Châtillon et de Chevreuse; déchu de sa royauté des halles et de sa popularité de carrefour, M. de Beaufort ne fut plus qu'un homme grossier, qui mourut transpercé par les épigrammes de Saint-Évremond. Si le prince de Conti ne fit pas une fin plus héroïque, il tira du moins un meilleur parti de sa position, et en sollicitant, après quatre années d'hostilités, la main et la dot de l'une des nièces du cardinal, l'ancien généralissime des Parisiens donna la mesure de l'esprit de la fronde et de la dignité personnelle de ses auteurs. A l'exemple de son second frère, Mme de Longueville s'accommoda avec la cour, puis, chose plus difficile, avec son époux. Cette princesse s'était jetée dans les troubles « par la croyance qu'elle passerait pour en avoir beaucoup plus d'esprit, qualité qui faisait sa passion dominante (1), » selon le témoignage d'une femme qui fut injuste peut-être envers elle, mais qui certainement la connaissait bien; elle en sortit avec une réputation flétrie, et comme noyée dans un océan de tristesse où son âme se retrempa pour la véritable grandeur. A l'exemple des ducs de Bouillon, de Rohan, d'Elbeuf et de tous les acteurs de cette pièce, La Rochefoucauld ne tarda pas à traiter de son côté avec le ministre, dont il était plus profitable d'avoir été l'adversaire que le serviteur. Entré dans la guerre civile par amour, comme il l'affirme, ou par calcul, comme l'ont prétendu des contemporains, il en sortit désabusé de tout, et se préparant à condenser les déceptions de sa vie dans des sentences, médailles impérissables d'une époque dont l'étude décourageait de la liberté, de la vertu et presque de l'honneur.

Dans cette cohue de femmes galantes et de vulgaires ambitieux, un seul homme s'était donc rencontré en face de Mazarin, et celui-là demeura longtemps encore debout et le front haut sur la scène où venaient de se succéder tant d'intrigues et tant de travestissemens. Si Condé ne fut pas un grand esprit politique, il eut du moins l'âme assez forte pour aller aux extrémités de ses haines. Durant six campagnes, il prêta à l'ennemi de son pays et de sa race le double concours de son nom et de son épée : trahison consommée toutefois avec tant de hauteur et une sérénité de conscience tellement inexplicable qu'elle ne pénètre pas moins d'étonnement que de tristesse, et qu'elle provoque l'esprit aux plus sérieuses méditations. D'une part, en effet, on voit Condé, descendu au rang de simple général espagnol et condamné à mort par un arrêt solennel du parlement (2), « porter

(1) *Mémoires* de la duchesse de Nemours. On sait que cette princesse, issue d'un premier mariage de son père, était belle-fille de la duchesse de Longueville.

(2) Le 27 mars 1653, le parlement de Paris avait déclaré le prince de Condé « con-

si loin les avantages de la première maison de l'univers qu'il consent à peine à traiter avec l'archiduc, quoique frère et fils de tant d'empereurs, et que la maison de France garde son rang sur celle d'Autriche jusque dans Bruxelles (1); » de l'autre, ce sont la plupart des régimens appartenant à sa maison, et dont l'effectif, d'environ dix mille hommes, comprenait la meilleure noblesse du royaume, qui passent sans hésiter les frontières de la patrie et qui s'engagent dans une longue guerre contre la France pour ne point abandonner le prince auquel ils se considèrent comme liés par les devoirs de la fidélité militaire. Comment ne pas conclure d'une désertion aussi éclatante, provoquée par le prince le plus illustre de son temps, qu'à cette époque les traditions féodales survivaient, dans les rangs de la noblesse militaire, aux institutions abolies, et qu'après les grands coups portés par Richelieu la victoire de Mazarin était encore nécessaire pour constituer enfin la nationalité française dans une unité sacrée pour toutes les consciences?

Depuis le rétablissement de l'autorité monarchique jusqu'à l'ouverture des négociations des Pyrénées, un grand spectacle fut donné aux hommes de guerre de tous les siècles. On vit s'engager cette admirable lutte entre Turenne et Condé dans laquelle la prudence triompha presque toujours d'une impétuosité contrariée par la lenteur espagnole. La France reconquit une portion notable des places qu'elle avait perdues, soit par la complicité de l'insurrection avec l'étranger, soit par l'impuissance militaire qui en avait été la suite. Dans cet intervalle de six années, Mazarin gouverna avec la toute-puissance d'un visir d'Orient. Toujours maître des affections d'Anne d'Autriche, encore qu'au dire de témoins oculaires il affichât pour elle, depuis son retour en France, une indifférence qu'on pouvait qualifier d'ingratitude (2), il continuait à la dominer par l'irrésistible ascendant que l'habitude ajoute à la tendresse. Surintendant de l'éducation du roi, il exerçait également sur celui-ci une autorité sans bornes, et la

vaincu des crimes de lèse-majesté et félonie; comme tel, déchu du nom de Bourbon et condamné à recevoir la mort en la forme qu'il plairait au roi. »

(1) Bossuet, *Oraison funèbre du prince de Condé.*

(2) « Le ministre triompha de tous ses ennemis, et il eût été le plus glorieux homme du monde s'il se fût contenté d'abattre ceux qui lui avaient résisté et de jouir paisiblement de l'excès de grandeur où la fortune l'avait porté, sans vouloir détruire la puissance légitime de celle qui l'avait soutenue si hautement, comme il fit sitôt qu'il se vit rétabli dans sa première place, car il réunit tout d'un coup en sa personne l'autorité de la mère et du fils, et se rendit le tyran de leur volonté plutôt que le maître. Il devint la seule idole des courtisans, il ne voulut plus que personne s'adressât à d'autres qu'à lui pour demander des grâces, et il s'appliqua avec soin à éloigner d'auprès du roi tous ceux qui y avaient été mis par la reine sa mère. » (*Mémoires* de Mme de Motteville, année 1657.)

déférence constante du jeune monarque fut le résultat spontané d'un respect tempéré par l'affection pour l'homme qui l'avait tenu sur les fonts de baptême (1). Il ne tenta jamais de se soustraire à l'influence du cardinal, quoique celui-ci n'achetât cet ascendant par aucune faiblesse, peut-être même, pourrait-on dire, par aucune complaisance. L'éducation donnée à Louis XIV fut sévère presque jusqu'à la dureté. En face de son ministre et de sa mère, le prince le plus fier et le plus ardent de son siècle se maintint toujours dans les voies de la modestie, pour ne pas dire de la timidité. Mazarin était tellement assuré de la filiale soumission de son maître, qu'il ne songea jamais à le ménager dans ses faiblesses, et il arriva, chose étrange, que celui-ci fut peut-être le seul homme de son royaume pour lequel le cardinal ne se montra ni empressé ni facile.

Ce fut en apprenant à obéir que Louis XIV apprit à commander. La direction donnée à son éducation par le cardinal fut généralement parlant irréprochable, quoi qu'en aient pu dire les valets de chambre congédiés, encore que cette éducation ait été trop négligée sous le rapport des études classiques. Mazarin aimait peu les lettres, le marquis de Villeroy les aimait moins encore; mais toute la correspondance du cardinal, qu'elle soit datée de Brühl, lieu de son exil, ou écrite durant les longues conférences des Pyrénées, constate combien il se préoccupait du soin de former l'esprit du roi aux affaires, et témoigne de ses constans efforts pour lui en inspirer l'intelligence et le goût (2). Dans vingt lettres adressées au roi pour lui exposer les phases quotidiennes de ces négociations laborieuses, Mazarin insiste pour le préparer à diriger lui-même un jour les affaires de son état, sans l'intermédiaire d'un premier ministre. L'entretien fameux qui, après la mort du cardinal, étonna si fort les secrétaires d'état réunis pour la première fois en conseil, et la résolution exprimée par le jeune roi de gouverner désormais par lui-même, furent une suprême inspiration du cardinal à laquelle il avait depuis longtemps préparé son royal élève, soit qu'il considérât comme utile d'ajouter à la force de la royauté le prestige de l'action personnelle du prince, soit qu'il voulût par-delà la tombe écarter tout successeur. Le ministre entendait laisser au roi MM. Letellier, de Lyonne, Fouquet et Colbert comme des instrumens utiles, et qu'il avait façonnés lui-même, mais il n'admettait pas qu'aucun d'entre eux fût jamais en mesure de le remplacer. Le gouvernement direct par le roi était son vœu mani-

(1) Le 21 avril 1643, le cardinal Mazarin avait tenu la place du pape au baptême du jeune dauphin.

(2) *Lettres du cardinal Mazarin pour la paix des Pyrénées*, 2 vol. in-12, Amsterdam 1745.

feste, et Mazarin dut mourir dans la ferme persuasion qu'il y avait disposé Louis XIV.

En témoignage de ses efforts constans pour préparer le jeune prince à prendre la direction personnelle des affaires, on pourrait citer presque toutes les lettres de Mazarin. Je me borne à quelques lignes extraites de celle qui ouvre sa correspondance avec le roi. « Je vous dirai sans exagération que j'ai lu votre lettre avec une extrême joie, car elle est fort bien écrite, et vous vous engagez d'une telle manière à vouloir vous appliquer aux affaires, et vous n'oubliez rien de ce que vous croyez nécessaire pour devenir un grand roi. Vous jugez aisément combien cela me touche, puisque vous savez en quels termes j'ai pris la liberté de vous parler si souvent là-dessus. Je vous réplique de nouveau qu'il ne dépendra que de vous seul d'être le plus glorieux roi qui ait jamais été, Dieu vous ayant donné toutes les qualités pour cela, et n'étant à présent besoin d'autre chose que de les mettre en usage, ce que vous ferez avec facilité et toujours de bien en mieux, acquérant par l'application aux affaires la connaissance et l'expérience qui vous est nécessaire. J'ai tâché de vous bien servir, au moins j'y ai employé mes petits talens, et il a plu à Dieu de bénir ma conduite par la bonté qu'il a pour votre personne sacrée et pour le royaume qu'il vous a soumis. Si une fois vous prenez le gouvernail, vous ferez plus en un jour qu'un plus habile que moi en six mois; car est d'un autre poids et fait un autre éclat et impression ce qu'un roi fait de droit fil, que ce que fait un ministre, quelque autorisé qu'il puisse être. Je serai le plus heureux des hommes si je vous vois, comme je n'en doute pas, exécuter la résolution que vous avez prise, et je mourrai très satisfait et content à l'instant que je vous verrai en état de gouverner de vous-même, ne vous servant de vos ministres que pour entendre leurs avis, en profiter de la manière qu'il vous plaira, et leur donner après les ordres sur ce qu'ils auront à faire (1). »

La lecture de cette correspondance suffit pour démontrer ce qu'il y a de mal fondé dans l'opinion trop généralement entretenue sur l'ignorance politique où ce ministre se serait efforcé de maintenir Louis XIV. Le peu de goût que le jeune monarque témoigne quelquefois pour les affaires y devient l'occasion de reproches journaliers; les obstacles qu'il menace de créer par sa conduite et par sa faiblesse aux négociations importantes ouvertes pour son mariage et pour le rétablissement de la paix générale provoquent chaque jour des plaintes bien plus amères encore, et le ministre les exprime avec une telle rudesse de langage, qu'elle a fait de nos jours soupçonner la

(1) Le cardinal Mazarin au roi. De Notre-Dame-de-Cléry, 29 juin 1659.

vérité de ces lettres, quoique l'authenticité en soit démontrée jusqu'à la dernière évidence.

Ceci nous conduit au dramatique incident qui, aux dernières années de la vie de Mazarin, vint mettre les devoirs de l'homme d'état en opposition avec les intérêts du chef de famille, en soumettant le cardinal à une épreuve qu'il sut traverser avec la plus honorable fermeté. Les relations journalières qu'entretenait le monarque avec les nièces du premier ministre avaient eu des conséquences imprévues pour la sollicitude paternelle de celui-ci. Après un goût passager pour Olympe Mancini, mariée depuis à un prince de Savoie, et qui fut la mère du prince Eugène, le roi s'était épris pour sa sœur cadette d'une passion d'autant plus sérieuse qu'elle était alors naïve et pure comme sa vie. Douée d'une beauté médiocre, mais pourvue d'un esprit entreprenant et résolu, Marie Mancini cultiva avec un art profond une tendresse à laquelle les promesses de l'astrologie judiciaire avaient rattaché l'espérance d'une couronne. Anne d'Autriche et Mazarin ne virent d'abord qu'une distraction sans péril dans cet attachement dont ils n'avaient pas soupçonné le caractère; mais lorsqu'il fut question du mariage du roi avec l'infante d'Espagne, et que cette union fut devenue la condition fondamentale de la paix, dont les préliminaires venaient d'être arrêtés entre le cardinal et les ministres espagnols, quand Louis XIV fut dans le cas de s'acheminer lui-même vers la frontière pour se préparer à cette alliance, on se trouva placé dans la situation la plus embarrassante.

Les détails de la vie intime du Palais-Royal devinrent l'entretien de toutes les cours étrangères, les amis du prince de Condé ne manquèrent pas de les transmettre avec force commentaires à Bruxelles et à Madrid, pendant que le roi, venant en aide à la malveillance par le redoublement de tendresse qu'il témoignait à Marie Mancini, laissait soupçonner des engagemens qui, si extravagans qu'ils pussent être, n'étaient pas moins à redouter de la part d'un prince auquel il était donné de mettre sa toute-puissance au service de son amour. Mazarin comprit le péril et prit la résolution d'éloigner sa nièce. Marie partit pour La Rochelle, à peu près brouillée avec son oncle, et n'ayant au sein de sa famille que sa sœur Hortense pour approbatrice et pour confidente. Cet éloignement provoqua chez le roi un désespoir dont l'explosion publique présenta bientôt, pour les grands intérêts alors débattus entre le cardinal Mazarin et don Louis de Haro, des inconvéniens plus graves encore. Cédant à cette considération et aux prières d'un roi de vingt et un ans, qui suppliait lorsqu'il pouvait lui prendre la tentation d'ordonner, la reine sa mère consentit à ce que les deux amans se revissent un seul jour dans la ville de Saint-Jean-d'Angély, où le roi passa en se diri-

geant sur Bordeaux. L'effet de cette rencontre fut, comme il aurait été naturel de le prévoir, de resserrer des liens que l'absence seule pouvait rompre. A cette époque, Mazarin était déjà parti pour les Pyrénées, et ce fut à Saint-Jean-de-Luz qu'il apprit avec une vive anxiété et la déplorable condescendance de la reine et les conséquences qu'elle avait provoquées. Engagé depuis plusieurs mois dans une négociation sur laquelle l'univers avait les yeux, il se pouvait voir exposé au reproche d'avoir indignement joué la cour d'Espagne, avec laquelle il aurait traité du mariage de son maître en entretenant dans son cœur la pensée d'une infâme et égoïste trahison. Les lettres qu'il recevait chaque jour de la reine, de Mme de Venel, gouvernante de ses nièces, du secrétaire d'état Letellier et de ses agens au dehors, et qui toutes portaient le témoignage de la passion du roi et de la publicité que celle-ci avait acquise, plongeaient le ministre dans des tristesses qui plus d'une fois touchèrent au désespoir. Il n'est guère de page de sa volumineuse correspondance qui ne retrace la saisissante peinture de ces douloureuses perplexités.

« Les lettres de Paris et de Flandre et d'autres endroits disent que vous n'êtes pas connaissable depuis mon départ, que vous êtes en des engagemens qui vous empêcheront de donner la paix à la chrétienté et de rendre vos sujets et vos états heureux par le mariage, et que si, pour éviter un si grand préjudice, vous passez outre à le faire, la personne que vous épouseriez sera très malheureuse, sans être coupable. On dit que vous êtes toujours enfermé à écrire à la *personne,* et que vous passez plus de temps à cela que vous ne faisiez à lui parler quand elle était à la cour; on ajoute que j'en suis d'accord, et que je m'entends en secret avec vous, vous poussant à ces choses pour satisfaire mon ambition et pour empêcher la paix. On dit que vous êtes brouillé avec la reine, et ceux qui en écrivent en termes plus doux disent que vous évitez, autant que vous pouvez, de la voir. J'apprends aussi, par les avis que j'ai de La Rochelle, que vous n'oubliez rien pour engager tous les jours la *personne* de plus en plus, l'assurant que vos intentions sont de faire des choses pour elle que vous savez qui ne se doivent pas, et qu'aucun homme de votre état ne pourrait en être d'avis, et enfin qui sont par plusieurs raisons entièrement impossibles.

« Plût à Dieu que, sans contester votre réputation, vous pussiez vous ouvrir de vos pensées à d'autres; car par ce qui vous serait dit depuis le premier jusqu'au dernier de votre royaume, vous seriez au désespoir de les avoir eues, et je ne me verrais pas dans le plus pitoyable état où j'aie jamais été, étant accablé de douleur, ne pouvant dormir un seul moment et en un mot ne sachant ce que je fais, ce qui est à un tel point que, quand je voudrais passer sur

toutes sortes de considérations pour vous servir, je n'aurais pas l'esprit pour le faire en l'assiette qu'il est avec sujet, ni pour vous rendre un aussi bon compte de vos affaires, comme j'ai fait jusqu'à présent. C'est pourquoi je vous dis hardiment qu'il n'est plus temps d'hésiter, et quoique vous soyez le maître, en certain sens, de faire ce que bon vous semble, néantmoins vous devez compte à Dieu de vos actions pour faire votre salut, et au monde pour le soutien de votre réputation; car quelque chose que vous fassiez, il en jugera, selon que vous lui en donnerez occasion (1). »

« Je commencerai par vous dire, sur le point de votre lettre du treizième, qui regarde les bons sentimens que la personne a pour moi, et toutes les autres choses qu'il vous a plu me mander à son avantage, que je ne suis pas surpris de la manière dont vous m'en parlez, puisque c'est la passion que vous avez pour elle qui vous empêche de connaître ce qui en est, et je vous réponds que sans cette passion vous tomberiez d'accord que cette personne n'a nulle amitié pour moi, qu'elle a au contraire beaucoup d'aversion, parce que je ne la flatte pas dans ses folies, qu'elle a une ambition démesurée, un esprit de travers et emporté, un mépris pour tout le monde, nulle retenue dans sa conduite, qu'elle est plus folle qu'elle n'a jamais été depuis qu'elle a eu l'honneur de vous voir à Saint-Jean-d'Angély, et qu'au lieu de recevoir de vos lettres deux fois par semaine, elle en reçoit à présent tous les jours. Vous verriez enfin qu'elle a mille défauts et pas une qualité. Vous témoignez en votre lettre de croire que l'opinion que j'ai d'elle procède des mauvais offices qu'on lui rend; est-il possible que vous soyez persuadé que je sois habile et pénétrant dans les grandes affaires, et que je ne voie goutte dans celles de ma famille?... Si je suis si malheureux que la passion que vous avez vous empêche de connaître la vérité, il ne me restera plus qu'à exécuter le dessein que je vous écrivis déjà de Cadillac et à quitter la France; car enfin il n'y a puissance qui me puisse ôter la libre disposition que Dieu et les lois me donnent sur ma famille, outre que mon honneur, — Jésus-Christ, qui est le modèle de l'humilité, disait qu'il ne donnerait son honneur à personne, *honorem meum nemini dabo* (2), — m'oblige à ne pas différer davantage à faire ce qu'il faut pour sa conservation... Il est temps de vous résoudre et de déclarer votre volonté, sans aucun déguisement; car il vaut mieux tout rompre et continuer la guerre, sans se mettre en peine des misères de la chrétienté, que d'effectuer ce

(1) Le cardinal Mazarin au roi. Lettre de Cadillac, 16 juillet 1659.

(2) N'en déplaise au cardinal, Jésus-Christ n'a jamais rien dit de pareil, et ceci est sans doute une paraphrase plus que libre d'un texte d'Isaïe : *Gloriam meam alteri non dabo*. 48, 11.

mariage, s'il n'a à produire que votre malheur et ensuite nécessairement celui de ce royaume. Pour moi, je vous proteste au surplus que rien n'est capable de m'empêcher de mourir de déplaisir, si je vois qu'une personne qui m'appartient de si près vous cause plus de préjudice en ce moment que je ne vous ai rendu de services à vous et à votre état du premier jour que j'ai commencé à vous servir (1). »

On sait que Louis XIV ne tarda pas à comprendre tous les devoirs qui lui étaient rappelés avec tant de fermeté, et que la jeune infante Marie-Thérèse fit d'ailleurs sur lui une vive et douce impression. Marie Mancini ne laissa pas même une trace dans ce cœur qu'allaient transformer les séductions de la toute-puissance. Quoi qu'il en soit, Mazarin remplit sa tâche jusqu'au bout avec une persévérance demeurée l'honneur de sa vie. Sans prétendre en rien diminuer cette gloire, il est juste toutefois de remarquer qu'une autre conduite aurait été moralement impossible dans les circonstances où venait de se dérouler ce petit drame. Le mariage de l'infante, désiré avec passion depuis plusieurs années par Anne d'Autriche et Mazarin, était la base même du traité auquel ce ministre, enfin lassé d'une guerre qui lui avait été depuis quinze ans moins utile que nuisible, attachait alors l'éclat de son nom et le repos de ses derniers jours. M. de Lyonne, secrètement envoyé à Madrid deux ans auparavant, en avait fait l'ouverture au nom du cardinal, et celui-ci venait d'engager solennellement sa parole à Lyon, à don Antonio Pimentel, venu dans cette ville pour offrir enfin la paix et la main de l'infante. Mazarin avait fait plus : il venait de rompre lui-même une promesse de mariage donnée à la princesse Marguerite de Savoie, en arguant, pour adoucir la rudesse d'un tel procédé, de l'intérêt sacré de la chrétienté. Oser dans une pareille situation donner les mains à une faiblesse qui aurait servi ses intérêts aux dépens de son honneur et probablement de sa sécurité, se poser en face de la France et de l'Europe comme l'obstacle personnel à la conclusion de la paix, insulter à la fois une petite-fille de Henri IV et une petite-fille de Charles-Quint pour faire monter la seule de ses nièces qu'il n'aimât point sur un trône au pied duquel se seraient agitées toutes les factions, c'eût été là un crime et une faute, et lors même que Mazarin manquait d'élévation, il ne manquait jamais de sagacité.

Mais si clairement que parlassent ses intérêts et ses devoirs, on peut bien croire cependant qu'il dut en coûter beaucoup au cardinal pour repousser une perspective qui aurait élevé sa famille à des hauteurs inespérées. Grandir et enrichir celle-ci, créer aux siens, par

(1) Lettre au roi. De Saint-Jean-de-Luz, 28 août 1659.

l'accumulation des honneurs et de la fortune, des situations quasi royales, telle fut durant les dernières années de Mazarin la constante préoccupation de sa pensée, le principal souci de sa vie. Si au début de sa carrière il avait eu le bon esprit de subordonner ses intérêts d'argent à ses intérêts politiques, il se dédommagea amplement de ce retard sitôt qu'il n'eut plus à s'inquiéter de ses ennemis. Depuis son retour au pouvoir jusqu'à la mort, il consacra tous ses soins à l'agrandissement de sa fortune; ne rencontrant point d'obstacles dans les institutions et se croyant autorisé par l'exemple de ses prédécesseurs, il l'eut en quelques années élevée à un chiffre presque fabuleux. Cent millions de notre monnaie, des palais, des bibliothèques, des tableaux, des statues, des diamans d'un prix inestimable, vingt-trois abbayes dont le roi le laissa souverainement disposer, un inventaire à effrayer l'imagination, tel fut le résultat d'une administration de huit années.

En offrant au roi, par une disposition qu'il savait être dérisoire, cet amas de richesses qu'aucun sujet n'avait encore possédées, Mazarin crut-il en purifier la source? alla-t-il même jusqu'à penser qu'une telle consécration fût nécessaire pour le repos de sa conscience? On peut en douter, si l'on tient compte des habitudes qui dominaient au sein de la haute administration dans ces temps où le contrôle de l'opinion publique ne s'exerçait ni par les lois ni par aucune sorte de publicité. C'est l'honneur de nos mœurs nouvelles d'avoir rendu dans les matières d'état et l'honnêteté plus stricte et l'opinion plus exigeante. En recevant un intérêt dans le produit de toutes les fermes et de tous les monopoles, en prenant ouvertement une part dans tous les marchés, en confondant enfin ses finances avec celles du royaume, à ce point que le roi, pour ses besoins personnels, s'adressait plus souvent au cardinal qu'au surintendant, Mazarin agissait comme l'avaient fait presque toujours les premiers ministres, et l'on peut croire que M. Colbert, son agent, ne pensait point voler le public en enrichissant son maître. Le monstrueux accroissement de la fortune du cardinal compromit gravement sans doute la réputation de Mazarin, mais ce fut sous le rapport de l'avarice plus que sous celui de la probité, et durant sa vie l'homme d'état, que nous flétririons aujourd'hui comme concussionnaire, ne s'entendit guère reprocher que son avidité.

En accumulant tant de trésors, Mazarin ne recherchait pas, on peut le croire, des jouissances raffinées pour la précoce vieillesse dont il sentait déjà les atteintes. Son but était d'assurer des établissemens princiers aux belles jeunes filles qui formaient comme la couronne de ses cheveux blancs. Des deux nièces que lui avait conduites en France la signora Martinozzi, sa sœur aînée, l'une eut l'honneur

d'entrer dans la famille royale, et de sceller, par son mariage avec le prince de Conti, l'humiliation de la fronde; l'autre fut admise dans la plus grande maison souveraine d'Italie, en épousant Alphonse d'Este, héritier du duché de Modène. Les cinq filles de la signora Mancini ne furent pas moins recherchées et moins grandement pourvues. Laura, la première de ses nièces établie par Mazarin, avait été demandée, au plus fort de la guerre civile, par le duc de Mercœur, de la maison de Vendôme; le ministre avait fait revivre pour l'autre, en faveur du prince de Savoie, son époux, le titre éteint de la branche royale de Soissons; mariée au connétable Colonne, Marie Mancini alla, dans les grandeurs de Rome, écouler tristement une vie empoisonnée par les rêves de sa jeunesse; une autre sœur épousa le duc de Bouillon après la mort du cardinal. Hortense enfin, la plus belle personne de son temps, vainement recherchée par le roi Charles II durant l'incertitude de sa fortune, fut destinée à perpétuer le nom du ministre en unissant son titre ducal à celui du duc de La Meilleraye, que Mazarin voulut faire l'héritier principal de ses grands biens, les plaçant ainsi, par un honorable sentiment de reconnaissance, dans la famille du cardinal de Richelieu.

De ses trois neveux, l'un était mort bravement à la bataille du faubourg Saint-Antoine; l'autre, encore enfant, avait péri victime de la cruelle imprudence de ses condisciples; à celui qui survivait il laissa un legs considérable avec un établissement princier en Italie et le titre de duc de Nivernais créé pour lui. Il n'y eut pas jusqu'au frère de Mazarin, pauvre moine oublié au fond d'un cloître d'Italie, qui, sous le couvert de ce nom devant lequel s'abaissaient toutes les barrières, n'arrivât en France pour y devenir archevêque d'Aix et bientôt après cardinal.

Le triomphe de Mazarin sur les deux factions qui lui disputèrent le pouvoir eut sans doute les plus importantes conséquences par la consolidation de la puissance monarchique; mais on reste dans les termes de la plus stricte vérité en maintenant que l'administration intérieure de ce ministre durant les dernières années de sa vie se réduisit à peu près à l'exploitation du royaume au profit de sa famille. A quels résultats pratiques aboutit entre ses mains, dans la seconde période de sa carrière, le pouvoir le moins partagé et le moins disputé qui ait jamais été conféré au premier ministre d'une grande monarchie? Quels jalons le cardinal a-t-il plantés sur cette route où il marcha neuf années sans qu'il s'élevât sur ses pas aucun obstacle? Il ne s'occupait ni des finances, que Fouquet livrait de compte à demi à l'avidité des traitans, ni de la législation générale, dont il comptait bien ne plus entendre parler depuis qu'il avait fait taire messieurs du parlement; ce ministre ne parut pas soupçonner

que la France eût à se créer une marine, à élever son commerce, à rétablir son agriculture, à fonder des colonies, à développer son génie dans les sciences et dans les lettres (1), à cultiver enfin tant d'intérêts vitaux pour l'intelligence et pour la grandeur nationales, auxquels son prédécesseur n'avait pas consacré moins de soins qu'aux plus délicates transactions diplomatiques.

Cette partie du gouvernement de Mazarin fut, à bien dire, stérile; il semblait n'en pas même soupçonner l'existence. Exclusivement préoccupé des négociations avec les cabinets étrangers et plus encore des négociations ouvertes avec ses adversaires personnels, il n'avait de temps à donner ni aux réformes législatives qui servent les intérêts, ni aux réformes administratives qui développent la richesse. Distribuer des faveurs, des abbayes et des pensions, tel fut le souci principal de l'homme qui tenait sa mission pour accomplie depuis qu'il avait triomphé. C'est à peine si l'on trouve durant ces années calmes et vides quelques traces de l'initiative du ministre. Celle-ci n'apparaît avec quelque vivacité que dans sa persévérance à provoquer l'exécution de la bulle pontificale rendue contre les cinq propositions de Jansénius. Mazarin fit contre les jansénistes des efforts presque passionnés, qui contrastent avec ses choix épiscopaux trop souvent cyniques, et surtout avec ses antipathies bien connues contre la cour romaine. Toutefois il était en ceci très conséquent avec lui-même, car l'une de ses appréhensions les plus vives était de voir un jour l'opposition politique renaître sous le couvert de l'opposition religieuse.

II.

Des discussions délicates avec les Suisses et les Hollandais, une négociation beaucoup plus importante avec Cromwell, remplirent les années dont je viens de signaler la stérilité sous le rapport administratif, et Mazarin déploya, comme il le faisait toujours en pareille matière, les éminentes qualités de son esprit. Les Suisses menaçaient de ne pas renouveler leurs capitulations, car on leur devait des sommes considérables que le trésor épuisé était dans l'impossibilité de leur payer, et l'on disait déjà : *Point d'argent, point de Suisses.* « Le cardinal, dit un de ses négociateurs, aurait bien voulu les satisfaire, mais sans argent, car il regardait les trésors du roi comme lui appartenant, et il ne pouvait se résoudre à les dépenser, quelque

(1) Il ne faudrait point opposer à ce jugement la création du collége des Quatre-Nations et le don de la bibliothèque Mazarine, que le cardinal n'opéra que par dispositions testamentaires.

avantage qu'il en pût retirer (1). » Quoi qu'il en soit, secondé par les expédiens du surintendant Fouquet, Mazarin satisfit nos vieux alliés. Il se résolut aussi, après des débats qui faillirent provoquer une rupture avec les états-généraux, à payer aux Hollandais la rançon d'une quantité considérable de bâtimens marchands capturés par nos croiseurs, que la malveillance prétendait être commandités par les fonds mêmes du ministre. Enfin Mazarin reprit avec le rude soldat qui venait de faire tomber la tête du gendre de notre Henri IV une négociation qui antérieurement avait été de sa part l'objet de tentatives réitérées, mais infructueuses. Depuis la proclamation de la république d'Angleterre, le cardinal entretenait à Londres des agens secrets dont Brienne nous a conservé les rapports. M. Gentillot et M. d'Estrade, hommes d'un vrai mérite, avaient vu leurs avances repoussées par le flegme hautain du protecteur et avaient dû quitter le sol britannique; mais lorsque Cromwell se fut pris à délibérer plus résolument avec lui-même sur la forme définitive à donner à sa puissance, quand il eut compris qu'il importait de ne point s'isoler, et que son alliance était d'un prix égal pour la France et pour l'Espagne, il écouta avec plus de complaisance les flatteuses paroles qui lui arrivaient simultanément de Paris et de Madrid.

Le cabinet de l'Escurial offrait de faire rendre à l'Angleterre la ville de Calais, cette porte de la France qu'elle avait occupée si longtemps; celui du Palais-Royal s'engagea à conquérir Dunkerque avec le concours des flottes anglaises, et à remettre à Cromwell cette possession tant convoitée, en ne retenant pour lui que Gravelines. A cet appât, l'imagination de Mazarin joignit beaucoup d'autres séduisantes perspectives. « Nous nous prévalûmes, dit le commissaire délégué par le cardinal pour cette négociation, du désir de la nation anglaise d'avoir un pied dans les Indes, et lui faisant voir la facilité qu'elle avait d'y réussir, nous lui fîmes oublier l'étroite amitié dans laquelle elle avait vécu avec les Espagnols. Nous insinuâmes que l'espérance d'un bon commerce ne devait pas empêcher les Anglais de songer à se rendre maîtres des richesses des Indes occidentales; ce qui fit impression sur l'esprit de Cromwell, d'autant plus qu'il voyait bien que si les Anglais n'étaient occupés, ils auraient peine à souffrir l'autorité qu'il prenait sur eux (2). »

On voit qu'en diplomatie comme en guerre civile, le cardinal Mazarin payait très cher le succès; peut-être même l'acheta-t-il a un prix exorbitant lorsque, pour obtenir le concours d'une flotte anglaise, il

(1) *Mémoires* du comte de Brienne, deuxième partie, année 1655.
(2) *Ibid.*, année 1656.

abandonna une position telle qu'était celle de Dunkerque, en joignant à cela la perspective de la conquête des Indes occidentales. Il va sans dire d'ailleurs que les deux cours qui se disputaient alors l'alliance de l'Angleterre, et par lesquelles Cromwell se faisait marchander tour à tour, protestaient d'une admiration égale pour le grand homme, et luttaient d'empressement à qui interdirait son territoire aux fils du monarque infortuné dont l'un versait alors pour la France l'auguste sang que lui avait transmis sa mère (1).

Quoi qu'il en soit, Mazarin ne perdit ni le profit de ses avances ni celui de ses flatteries, et Cromwell consentit à être salué par le cardinal-ministre des titres jusqu'alors réservés aux plus grands rois. Mazarin prit et livra Dunkerque en gardant Gravelines, et la guerre faite en commun par Louis XIV et par le protecteur fixa enfin la fortune. L'Espagne comprit que cette alliance aggravait tous ses périls, et que les troubles qui l'avaient servie si longtemps étaient arrivés à leur terme. Elle se retrouvait donc, en 1658, dans une situation non moins critique que celle à laquelle la fronde l'avait si heureusement arrachée dix années auparavant. De plus, Ferdinand III était mort, et la diplomatie française à Francfort avait fait introduire dans les capitulations acceptées par le nouvel empereur d'Allemagne l'engagement formel de ne seconder d'aucune manière la branche espagnole de la maison d'Autriche. Pressée par la France et par l'Angleterre, isolée de l'empire, ayant à cœur de retrouver la disponibilité de toutes ses forces pour écraser le Portugal, qu'elle ne considérait pas comme pouvant lui opposer une résistance sérieuse, la cour de Madrid en vint à désirer la paix aussi vivement qu'elle l'avait souhaitée à Munster avant les premiers troubles de Paris.

Les pertes que ces troubles avaient fait essuyer à la France, en la contraignant de son côté à restreindre ses prétentions, écartaient d'avance des négociations les difficultés contre lesquelles elles avaient échoué si longtemps. L'Espagne, en effet, avait recouvré la Catalogne par la défection du comte de Marchin, l'un des adhérens du prince de Condé; elle avait pacifié la Sicile et reconquis le royaume de Naples, la guerre civile et la faiblesse de notre marine ayant contraint ce royaume de limiter dans des bornes trop restreintes les secours donnés à l'insurrection dans laquelle le duc de Guise vint terminer par une page de roman la glorieuse histoire de sa maison. Le cabinet de Madrid comprenait d'ailleurs l'impossibilité de disputer plus longtemps à la France les conquêtes faites en Artois, en Flandre et dans le Luxembourg, et qui remontaient pour la plupart

(1) Le duc d'York était lieutenant-général dans l'armée de M. de Turenne. Il a laissé des *Mémoires* d'un intérêt véritable, particulièrement sur les opérations militaires de 1654 à 1657.

aux premiers temps de la guerre déclarée par Louis XIII à Philippe IV. Il s'était aussi résigné à lui abandonner le Roussillon et les territoires situés au-delà des Pyrénées, résignation commandée par d'évidentes nécessités, puisque l'Espagne n'avait pu les recouvrer lorsqu'elle était servie par l'épée de Condé et par l'émigration d'une si nombreuse noblesse militaire.

Les concessions auxquelles sa faiblesse conduisait cette cour étaient d'ailleurs adoucies pour elle par la perspective de donner une reine à la France. Le roi catholique avait alors deux jeunes fils; l'union de sa fille aînée avec le roi de France ne semblait donc pas devoir amener pour l'avenir de complications politiques. La nation espagnole se faisait des illusions, que son gouvernement ne pouvait partager, sur la valeur du désistement préalable que donneraient Louis XIV et l'infante de leurs droits éventuels sur la succession de Philippe IV, au cas qu'il mourût sans enfant mâle. Dans les longues négociations des Pyrénées, Mazarin toucha le plus légèrement possible aux dangereuses questions soulevées par les renonciations qu'il était dans l'obligation de souscrire, et c'est une justice à rendre à la sagacité de don Louis de Haro, que celui-ci parut singulièrement douter lui-même de l'efficacité de pareilles clauses, si les événemens fournissaient jamais à une puissante monarchie un prétexte pour s'y dérober (1).

Une objection insoluble avait seule retardé, depuis la mission secrète de M. de Lyonne à Madrid, la signature des préliminaires de paix. Il répugnait au roi d'Espagne de paraître manquer de reconnaissance pour le grand général qui lui avait prêté un si puissant concours; il lui répugnait davantage de décourager pour l'avenir les princes et les seigneurs disposés à imiter l'exemple de Condé, car c'était renoncer à la politique traditionnelle de l'Espagne. Le cabinet de l'Escurial exigeait donc, pour prix des concessions faites à la France, le rétablissement de M. le Prince dans les bonnes grâces du

(1) « Don Louis de Haro ajouta qu'il voulait sur ce propos me dire confidemment que, nonobstant que dans le conseil de son roi on n'ait jamais pensé à l'alliance qu'avec les renonciations, il n'y eut personne qui fût d'avis de marier l'infante avec le roi, parce qu'ils avaient soutenu, comme lui aussi le croyait, que nonobstant ces renonciations, si son maître venait à perdre ses deux enfans, il serait à souhaiter, et non pas à espérer, que la France ne prétendît pas de succéder, et qu'elle ne prît toutes les plus fortes résolutions pour cela. »

Cette opinion paraît avoir été partagée par Philippe IV lui-même, qui ne doutait aucunement du droit éventuel de sa fille malgré les renonciations. D'après une conversation avec Anne d'Autriche, Mme de Motteville prête ces mots au roi d'Espagne : *Esto es una pataratta, y si fallasse el principe, de derecho mia hija ha da heredar;* — c'est une sottise; si le prince mourait, ma fille devrait de droit hériter. — Déclaration d'autant plus importante à recueillir qu'au moment où la faisait Philippe IV, des deux enfans vivans à l'ouverture des négociations, le plus jeune était mort.

roi, et sa réintégration dans la plénitude de ses biens, honneurs, charges et gouvernemens; mais Mazarin, représentant convaincu et victorieux de l'autorité monarchique, se refusait avec autant de raison que de persévérance à cette réhabilitation, entendant ne rouvrir les portes de la France au prince qui l'avait si longtemps combattue qu'en vertu de lettres d'abolition, dont le seul effet aurait été de lui rendre ses biens personnels. L'obstacle fut insurmontable pendant trois ans; peut-être l'aurait-il été longtemps encore sans l'alliance que Mazarin parvint à conclure avec l'Angleterre, et sans un expédient dont l'habileté est moins contestable que la convenance. Il résolut de faire à la régente de Savoie des ouvertures, avidement accueillies par cette fille de Henri IV, et de simuler un projet de mariage entre Louis XIV et sa jeune cousine. On sait que Marguerite de Savoie, déjà saluée reine de France, fut conduite à Lyon par sa mère, et que le cabinet de Madrid, voyant s'évanouir la chance d'une paix qui lui était si nécessaire, expédia en toute hâte un agent secret à Mazarin, pour offrir l'infante en acceptant toutes les conditions antérieurement proposées par le ministre.

Les difficultés étaient levées : il n'y avait plus qu'à donner une forme à l'accord destiné à rendre la paix au monde, en constatant enfin l'irrévocable suprématie acquise par la France. L'heureuse fortune de Mazarin lui valut l'honneur insigne que son génie n'avait pu assurer à Richelieu. Avec un appareil inconnu jusqu'alors, les ministres des deux cours, dont l'une résumait toutes les grandeurs du passé, l'autre toutes celles de l'avenir, s'acheminèrent vers la frontière. Dans une île ignorée, limitrophe des deux empires, s'ouvrirent des conférences, retardées et plus d'une fois suspendues par les puérilités d'un cérémonial dont l'esprit très libre de Mazarin fait en toute occasion bonne justice, mais dont les minuties ne déridèrent jamais le flegme espagnol, heureux de dissimuler sous la stricte égalité dans la forme l'inégalité dans la puissance.

En abordant le premier ministre de Philippe IV, le cardinal s'attendait à n'avoir à rédiger qu'un contrat de mariage et un traité dont les bases avaient été fixées d'avance. On était d'accord en effet, et sur l'union royale, avec la clause des renonciations, moyennant une simple dot en argent, et sur les rétrocessions faites par la France à l'Espagne, et sur les territoires cédés par celle-ci dans les Pays-Bas et aux frontières des Pyrénées; mais l'écueil contre lequel on s'était déjà brisé reparut tout à coup, et durant quatre mois l'Europe retomba dans des perplexités dont les lettres du cardinal retracent le tableau saisissant et mobile (1). Philippe IV avait prescrit à son mi-

(1) La correspondance diplomatique de Mazarin s'ouvre le 29 juin pour finir au

nistre de tenter les derniers efforts pour le rétablissement complet du prince de Condé et du duc d'Enghien, son fils. Si difficile que fût cette tâche, don Louis de Haro, circonvenu par les nombreux agens de M. le Prince, au premier rang desquels se faisait remarquer Pierre Lenet, conçut l'espérance de l'accomplir en opposant l'impassibilité castillane à la vivacité bien connue du cardinal. Il attaqua celui-ci par son tempérament, multipliant à chaque conférence les formalités, les lenteurs et les plus subtiles inventions de l'esprit dilatoire. Don Louis comptait sur l'ennui profond qu'inspirait au ministre un séjour prolongé dans un bourg des Pyrénées; il espérait quelque chose de la mauvaise santé du cardinal, aggravée par l'insalubrité des lieux; il comptait sur le désespoir qu'il ne manquerait pas d'éprouver au milieu de ces âpres montagnes, en voyant approcher l'hiver avec ses neiges et ses frimas, sans que rien fût encore terminé entre les deux cabinets.

Mais Mazarin fit une défense aussi résolue que l'attaque, et, convaincu que la patience allait devenir le premier élément du succès, il demeura jusqu'au bout pleinement maître de lui-même. A la tactique qui consistait à ne point conclure, sans toutefois s'exposer à rompre, il opposa péremptoirement la menace d'une rupture à laquelle il savait fort bien que ne s'exposerait pas la cour d'Espagne, quelque passion qu'elle mît à servir les intérêts du prince. Il fallut donc changer de batterie pour entamer l'inflexible résolution du cardinal. Don Louis de Haro y parvint en annonçant, sur l'ordre formel du roi son maître, que celui-ci renonçait à fléchir le roi de France en faveur de son parent malheureux, mais que, ne pouvant sans déshonneur abandonner un homme qui s'était fié à elle, sa ma-

7 novembre 1659, jour de la signature du traité. Voici quelles furent les principales dispositions de ce grand acte.

Le traité des Pyrénées contient cent vingt-quatre articles. Les premiers déterminent les conditions du mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, laquelle, moyennant le paiement d'une dot de 500,000 écus d'or, renonce, conjointement avec son époux, à tout droit de succession sur les états du roi d'Espagne, par quelque titre que ce puisse être (art. 1er à 35).

L'Espagne cède à la France tout l'Artois, à la réserve de Saint-Omer et Aire. Elle cède en outre dans le comté de Flandre Gravelines, Bourbourg, Saint-Venant et leurs dépendances; dans le comté de Hainault, Landrecy et Le Quesnoy avec leurs bailliages et annexes; dans le duché de Luxembourg, Thionville, Montmédy, Damvilliers, Ivoy, Chevaucy, Marville et leurs dépendances; dans le pays entre Sambre et Meuse, Marienbourg, Philippeville et Avesnes; enfin elle abandonne les comtés du Roussillon et de Conflans (art. 35 à 43). — La France, de son côté, restitue à l'Espagne toutes les places et territoires non compris au traité et qu'elle occupe en Bourgogne, dans les Pays-Bas, en Italie, etc. Par l'article 60, la France s'engage à ne donner aucune assistance directe ou indirecte au roi de Portugal contre l'Espagne. Enfin d'autres dispositions règlent les intérêts des ducs de Lorraine, de Savoie et de Modène.

jesté catholique constituerait une souveraineté indépendante au prince de Condé, soit dans les Pays-Bas, soit dans une partie de ses possessions d'Italie. Un tel acte, qui n'aurait point excédé le droit du roi d'Espagne, n'allait à rien moins qu'à établir dans les meilleures places de Flandre un asile permanent pour les factieux. Mazarin comprit que sur une semblable proposition il fallait ou briser à l'instant, au risque de recommencer une guerre dont l'impopularité aurait fini par l'accabler, ou transiger de bonne grâce en tirant le meilleur parti possible d'une concession devenue nécessaire. Le cardinal eut le bon esprit de faire passer l'intérêt permanent de la France avant celui de son amour-propre. Il offrit de donner à Condé, non le gouvernement de Guienne, dont ce prince avait profité pour faire la guerre à son roi, mais celui de la Bourgogne, vieil apanage de sa maison, en attribuant sa charge de grand-maître au duc d'Enghien, innocent des fautes de son père; mais, pour prix de cette concession, faite d'un ton qui n'admettait plus de milieu entre une adhésion et une rupture, il demanda qu'aux nombreuses cessions territoriales déjà stipulées l'Espagne ajoutât celle des villes d'Avesnes, de Philippeville, de Marienbourg dans les Pays-Bas, avec le comté de Conflans du côté des Pyrénées. Il exigea de plus que Philippe IV rendît au duc de Neubourg la ville de Juliers, se désistant sur ce point-là du bénéfice des préliminaires qui l'avaient maintenu en possession de cette place.

Ces exigences étaient considérables sans doute; mais Mazarin avait enlacé son adversaire dans un cercle d'où il fallait désormais sortir par la guerre, et le cœur manquait à l'Espagne pour aller jusqu'à cette extrémité-là. Cette cour céda donc, en s'efforçant de couvrir par les pompes du mariage l'aveu de sa déchéance, et elle paya la rançon de Condé d'une manière digne d'un aussi grand homme. Le jour où ce prince se réconcilia avec la France, il lui fut en effet donné d'apporter à sa patrie autant de profit par le prestige de son nom qu'il aurait pu le faire par une victoire.

Le traité des Pyrénées fermait glorieusement pour Mazarin une carrière dans laquelle s'étaient accomplies tant de grandes choses. Quelques mois plus tard, le traité d'Oliva faisait participer le nord de l'Europe à la paix que venait d'assurer aux puissances méridionales l'union de Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse. Les aspirations de liberté politique qui avaient si vivement agité le monde au début de la carrière du cardinal étaient partout vaincues ou comprimées. En France, la monarchie absolue l'avait définitivement emporté; en Angleterre, la restauration des Stuarts était opérée; en Italie, l'Espagne avait triomphé de la démocratie à Naples et de l'aristocratie sicilienne à Palerme; en Danemark enfin, le despotisme venait

de recevoir, par la révolution de 1660, une consécration régulière et légale. L'idée dont Mazarin avait été l'instrument habile triomphait donc sur tous les points à la fois, et ce ministre pouvait se promettre pour son œuvre un avenir séculaire. Ce fut dans la plénitude de ses succès et de ses espérances qu'il dut payer sa dette à la mort. De cuisantes souffrances qui lui annonçaient une fin prochaine rappelèrent enfin cet esprit tout plein des intérêts de la terre à la salutaire contemplation de leur vanité. Le cœur de Mazarin n'avait battu durant vingt années que pour la puissance et pour la richesse; on l'avait vu dans les derniers temps de sa vie « prendre encore plaisir à faire repasser par ses mains quasi tout le royaume pour le donner pièce à pièce à ses nièces et à ses amis. » Cependant celui que la plus bienveillante des femmes soupçonnait « d'être à peu près sans religion » trouva, soit dans les lointains ressouvenirs de l'enfance, soit dans de miséricordieuses visitations, assez de force pour remplir d'une manière édifiante tous ses devoirs de chrétien, et pour faire jusqu'au bout « bonne mine à la mort, en la regardant avec une intrépidité pareille à celle des plus grands hommes (1). »

Ainsi finit le ministre pour lequel la postérité a commencé depuis deux siècles sans qu'il y ait encore conquis sa place définitive. J'ai voulu me donner à mon tour quelque droit de juger cette mémoire ballottée entre l'intrigue et la grandeur. J'ai dit par quelle inspiration naturelle de la régente le cardinal était monté au pouvoir pour l'aider à défendre contre les grandes factions princières le dépôt alors si menacé de l'autorité monarchique; je l'ai montré aux prises avec des difficultés surmontées quelquefois par sa souplesse, mais aggravées le plus souvent par son imprévoyance. En recueillant les témoignages contemporains, j'ai constaté l'encouragement donné aux factions par une guerre extérieure systématiquement continuée dans la pensée de les empêcher de naître. Durant la fronde, nous avons vu le cardinal courageux, mais hésitant, nouant simultanément les intrigues les plus contraires, suivant d'ordinaire les événemens sans les dominer; et si dans la victoire du représentant de l'autorité royale nous avons salué celle de la France, attaquée dans sa puissance, compromise dans son unité, nous avons dû, dans cette victoire, faire à l'impéritie des vaincus une part plus grande qu'à l'habileté du vainqueur. Sans méconnaître les rares qualités de l'homme pour lequel ni les cabinets ni les consciences n'avaient de secrets, je n'ai trouvé dans les actes de son administration intérieure ni vues, ni projets, ni rien qui s'élevât au-dessus de la manutention

(1) *Mémoires* de Mme de Motteville. Mazarin mourut le 9 mars 1661, à l'âge de cinquante-neuf ans.

des plus tristes intérêts et des plus sordides préoccupations domestiques. Mazarin écrivit sans doute pour nos ministres en Westphalie de merveilleuses dépêches, il déploya lui-même aux conférences des Pyrénées les qualités les plus précieuses du négociateur; mais les glorieux résultats consignés dans les traités signés par lui étaient assurés du vivant du cardinal de Richelieu, dont la politique les avait préparés, et tout l'honneur de son successeur fut de les avoir maintenus. Écrivain politique et ambassadeur consommé, aussi sagace pour deviner les faiblesses que peu scrupuleux pour en profiter, Mazarin fut moins un grand ministre qu'un admirable diplomate, et il demeure le premier des hommes du second ordre.

Si le génie n'illumina point l'intelligence de Mazarin, si aucun souffle généreux n'échauffa son cœur, un bonheur sans égal le servit dans la perpétration de son œuvre. Durant dix-huit années de ministère, il n'avait poursuivi qu'un but, l'anéantissement de toutes les résistances au profit de l'autorité monarchique. A son lit de mort, il n'entretenait qu'une espérance, celle d'avoir pour successeur dans l'exercice du pouvoir le royal élève qu'il avait formé. Or ce but fut atteint pour plus d'un siècle, et les premières paroles de Louis XIV en quittant la chambre mortuaire attestèrent que le vœu du cardinal allait recevoir la plus solennelle des consécrations.

III.

De toutes les forces qui s'étaient si longtemps heurtées dans la société française, il n'y survivait plus qu'une royauté exercée par un prince de vingt-deux ans, qui était en même temps et le cavalier le plus brillant de son royaume et l'homme le plus convaincu de l'impiété de toutes les résistances. La bourgeoisie venait de voir s'évanouir sous la fronde les vagues espérances qu'elle conservait encore depuis la ligue. Introduite au XIVe siècle dans les assemblées de la nation, elle avait atteint dans les luttes du XVe l'apogée de son importance politique, car si depuis lors le tiers-état alla toujours grandissant en richesse et en lumières, sa place se restreignit de plus en plus dans la constitution de l'état. Une circonstance dont la portée a été trop peu comprise avait surtout concouru à ce résultat : la bourgeoisie française avait compromis son indépendance vis-à-vis de la royauté en se jetant dans les cours de justice au lieu de s'établir solidement sur le terrain des états-généraux; elle avait donné au pouvoir prise sur elle, en développant outre mesure l'importance des compagnies judiciaires, au détriment de la véritable et légitime représentation nationale. N'ayant dès lors à invoquer, pour participer à l'action législative, que des titres aussi contestables que ceux

de ces cours elles-mêmes, elle en prit les allures incertaines, au point que, par la suite, elle conserva toujours quelque chose de timide et d'abaissé jusque dans les plus violens paroxysmes de la faction.

Un sort non moins funeste attendait l'aristocratie française. Les hauts barons et les princes apanagés qui succédèrent à ceux-ci occupaient dans la hiérarchie féodale une trop grande place pour avoir, comme les seigneurs anglais, besoin de recourir incessamment à la nation afin de résister à la couronne; ils combattaient la royauté avec leurs seules forces, et bien plus dans l'espoir de lui échapper par une quasi-indépendance qu'avec la volonté de restreindre son pouvoir, en conquérant des droits pour eux-mêmes. Au lieu de limiter la puissance du trône, ils aspirèrent à la briser, et furent toujours un péril pour la puissance de la France sans devenir jamais un point d'appui pour la liberté. Aussi le concours de l'étranger fut-il pour eux une sorte de tradition qu'ils envisageaient comme ne présentant rien d'incompatible ni avec le devoir ni avec l'honneur. Depuis les ducs de Bourgogne jusqu'aux princes de Condé, sous les Valois comme sous les Bourbons, on les vit, sans plus d'hésitation que de remords, ouvrir le royaume aux Anglais ou bien y appeler les Espagnols.

De toutes les forces qui s'étaient développées dans la France de nos pères, une seule n'avait jamais déçu les espérances de la nation. Tandis que les deux classes principales de la société s'agitaient d'une manière aussi stérile, la royauté avait été l'instrument de tous les progrès accomplis, et avait exercé durant dix siècles un rôle constamment utile, constamment identique avec lui-même. Elle avait arraché la Gaule aux barbares, maintenu le christianisme en Europe, affranchi les serfs, émancipé les communes, appelé autour d'elle le tiers état, grandi à l'ombre de son autorité tutélaire. La royauté avait jeté dans la légende les noms de Clovis et de Clothilde; elle avait mis sur les autels l'image de saint Louis; elle avait éveillé sous son toit solitaire l'héroïsme de Jeanne d'Arc; elle seule avait entretenu, durant les luttes contre l'étranger, le long espoir des générations mortes à la peine. Dans un symbolisme patriotique et religieux, l'idée monarchique résumait donc, à l'heure où elle s'incarnait dans un jeune souverain dont la nature avait plus fait un roi qu'un homme, toute la poésie, tous les souvenirs et la plupart des intérêts vitaux de la nation.

Les doctrines de toutes les écoles venaient, concurremment avec les déceptions de tous les partis, rehausser l'institution royale pour la transfigurer. Nourris dans les traditions romaines, les magistrats retrouvaient dans les chefs de la monarchie les continuateurs des césars, et les ecclésiastiques voyaient briller à leur front un reflet du sacerdoce royal institué dans Israël par le Seigneur lui-même,

lorsqu'il changeait en sceptre d'or le bâton pastoral de David. La *politique sacrée* de Bossuet fut la substitution la plus hardie en même temps que la plus sincère de l'idée judaïque à l'idée nationale. Cette transformation était alors si universellement opérée dans les esprits et dans les consciences, que Massillon n'étonnait personne lorsqu'il l'élevait à la hauteur d'une sorte de vérité dogmatique, en prêchant devant l'enfant destiné à faire tomber si bas la puissance que l'orateur sacré semblait associer à l'essence des choses divines (1).

La royauté allait donc briller d'un éclat inconnu jusqu'alors sur le sol labouré par la révolution et par les siècles; elle allait devenir la forme même dans laquelle s'encadreraient naturellement et sans effort les institutions, les idées et les mœurs de cette France façonnée à son image. La génération que nous avons vue si inquiète et si bruyante se mit en parfaite harmonie avec l'ère nouvelle, dont elle avait en vain tenté de retarder l'avénement, et acheva ses jours sous le joug universellement accepté d'une discipline forte et puissante. Ces hommes voués à l'esprit de faction, ces femmes vouées à l'intrigue et à la galanterie, devinrent les plus soumis des sujets ou les plus héroïques des pénitentes, et l'ordre rentra dans les âmes sitôt qu'il fut rentré dans la société. Ce fut seulement alors que cette génération dévoyée se mit en pleine possession de toutes ses vertus. Dans les camps et à la cour, Condé ne fut pas seulement le plus réservé des princes, il fut encore le serviteur le plus soumis, le caractère le plus facile, et les événemens le transformèrent à ce point qu'un grand homme ne s'est jamais moins ressemblé à lui-même. Il en fut ainsi de tous les acteurs de ces scènes si vite oubliées. La postérité ne connaît guère de la princesse palatine que « ces années durant lesquelles ses yeux si délicats faisaient leurs délices des visages ridés et des membres courbés sous les ans; » et si les austérités de Mme de Longueville ne furent pas, comme celles d'Anne de Gonzague, données en exemple au monde par le grand panégyriste chrétien, il était réservé à la sœur du grand Condé d'apparaître de nos jours, sous le pinceau d'un grand maître, plus radieuse dans ses douleurs que dans sa beauté.

Le règne de Louis XIV ressemble si peu aux temps qui l'ont immédiatement précédé, qu'on éprouve quelque étonnement en retrouvant les mêmes personnages dans des pièces aussi dissemblables. Ce n'est jamais sans une sorte d'hésitation et presque d'effroi que les hommes de cette époque reportent leurs pensées « vers ces tempêtes par où le ciel avait besoin de se décharger pour préparer le travail de la France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis (2). »

(1) Petit carême prêché en 1717 devant Louis XV.

(2) Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*

Cette société, formée sous l'aile de la royauté triomphante, vécut en quelque sorte sur elle-même, dédaigneuse du passé, étrangère surtout aux préoccupations de l'avenir. Et pourtant dans l'étroit espace où elle se trouva confinée, entre la régence d'Anne d'Autriche et la future régence du duc d'Orléans, elle eut une incomparable grandeur et quelque chose de cette quiétude qui n'appartient qu'aux idées immortelles. C'est qu'elle croyait posséder la plénitude de la vérité religieuse et sociale, c'est que dans son sein tous vivaient de la même vie, et qu'aucune note discordante n'y venait troubler l'harmonieux accord de toutes les pensées. Cet accord se révélait dans les manifestations les plus diverses de l'activité humaine : les peintures triomphales de Le Brun, les groupes de Puget et les jardins de Lenôtre en rendaient témoignage, comme les discours de Bossuet et les drames de Racine. Une génération prédestinée cueillait enfin la fleur de l'arbre arrosé par tant de sang. L'unité s'était faite non-seulement dans le territoire, mais dans les idées; jamais travail n'avait aussi complétement réussi, à ce point que tous les périls nouveaux allaient sortir de l'excès même du triomphe.

En ne poursuivant pas avec moins d'ardeur l'unité dans le pouvoir que l'unité dans la nation, en brisant les résistances au lieu de les surmonter, Richelieu, Mazarin, et tous les ouvriers de l'œuvre monarchique, lui avaient en effet préparé des épreuves aussi sérieuses que celles dont leur génie l'avait fait triompher. La seconde moitié du XVIIe siècle exprima ce qu'il y a certainement de plus passager et de plus rare parmi les hommes, l'équilibre complet entre les faits et les croyances. Pour qu'un tel état fût durable, pour qu'il pût surtout servir de base à une théorie politique, deux choses auraient été nécessaires : l'infaillibilité dans le pouvoir et l'infaillibilité dans l'esprit humain. Or les rêves de domination universelle provoquèrent les désastres du grand règne, et la société la mieux ordonnée qu'eût vue le monde alla finir bientôt dans les orgies de la régence. Bossuet vivait encore que déjà naissait Voltaire, et les protestans n'étaient chassés que pour faire place aux encyclopédistes. Le pouvoir avait marché d'entraînement en entraînement, et la pensée d'audace en audace. Malheureusement le premier restait sans aucun point d'appui pour se défendre contre lui-même, et l'anéantissement de toutes les forces régulières allait donner à l'autre les allures désordonnées de l'esprit de faction : si l'on avait assuré le présent à la royauté absolue, on avait donc donné l'avenir à la révolution.

L. DE CARNÉ.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

I.

FORMATION DU TERRITOIRE. — INONDATIONS ANCIENNES ET RÉCENTES. — DESSÉCHEMENT DU LAC DE HARLEM.

Il y a un pays où les fleuves coulent, pour ainsi dire, suspendus sur la tête des habitans, où de puissantes villes s'élèvent au-dessous du niveau de la mer, qui les domine et qui les presse, où des portions de champs cultivés ont été tour à tour envahies, cédées et reprises par les eaux, où le cours naturel des rivières a rattaché d'anciennes îles au continent par un lien de sable, et où d'anciennes parties du continent, détruites, naufragées, ont formé des îles récentes : ce pays est la Hollande. A la vue d'une constitution géographique si étrange, qui s'écarte de toutes les lois connues, on ne s'étonne point seulement qu'avec une poignée d'hommes la Hollande ait saisi et maintenu son indépendance, que sans carrières de pierre elle ait bâti des villes et des édifices remarquables, que presque sans bois elle ait construit des navires qui ont disputé la mer aux plus formidables flottes; on ne s'étonne point même qu'avec des terres stériles, inondées, défiant le soc de la charrue, elle ait fait de ses cités des marchés de bestiaux et des greniers d'abondance. Non, ce qui étonne avant tout, c'est qu'un tel pays existe. Ce qui intéresse ici le voyageur plus encore

que les accidens du paysage, le caractère des habitans, l'étendue et la prospérité du territoire, c'est le mystère d'une formation et d'une destinée singulière, qui s'expliquent en partie par la nature, en partie par l'industrie humaine.

Uni et plat comme une mer parfaitement calme, échancré par des golfes ou des baies, entrecoupé de lacs intérieurs, baigné par des fleuves qui se ramifient en plusieurs petites rivières, le sol de la Hollande paraît avoir été le théâtre d'une lutte entre la terre et les eaux. L'état actuel du pays, sorte de transaction entre les deux élémens, est évidemment la conséquence d'événemens curieux et de causes particulières. Ces événemens ne sont pas aussi anciens qu'on pourrait le croire. Quand la science veut remonter au berceau géologique des autres parties de l'Europe, elle est contrainte de s'adresser à des monumens sur l'interprétation desquels l'histoire est muette. Le génie humain poursuit à travers des ténèbres et des ruines le fil des événemens qui ont dû s'accomplir sur la terre dans un temps où l'homme, selon toute vraisemblance, était encore absent de la création. Ici, en Hollande, s'offre un spectacle plus singulier et plus nouveau : ces golfes, ces lacs, ces groupes d'îles, ces terrains d'alluvion qui constituent des provinces entières, l'homme les a vus naître; il a vu depuis les temps historiques la bouche des fleuves se fermer sous le dépôt toujours croissant des sables; il a vu la terre se convertir en eau et les mers intérieures se dessécher. Plusieurs des causes physiques auxquelles les naturalistes rapportent les très anciens changemens survenus dans l'économie du globe terrestre, — telles que les déluges, les vents, les marées, les mouvemens dans le niveau de la terre et de la mer, — sont restées, même depuis l'établissement des villes, en pleine activité sur le sol des Pays-Bas. Longtemps après que la structure du continent européen était plus ou moins arrêtée, la Hollande a commencé, a poursuivi, aujourd'hui même elle poursuit encore le cours de ses formations géographiques. L'histoire naturelle des variations du sol revêt donc ici un intérêt tout particulier. Cette histoire se lie aux destinées sociales du peuple qui habite les Pays-Bas; c'est de la géologie d'hier et d'aujourd'hui, de la géologie en action, et même, à un certain point de vue, de la géologie politique. Jusqu'ici les voyageurs et les moralistes ont trop négligé de reconstruire le théâtre physique sur lequel les diverses civilisations de l'Europe sont venues s'établir. La date et la nature de ce théâtre, les conditions au milieu desquelles il s'est formé, ne sont pourtant pas étrangères aux faits essentiels de la nationalité. Les peuples sont ce que les influences extérieures des pays qu'ils habitent les déterminent à être, ce que les font l'eau, le ciel et la terre. La valeur de ces causes topographiques augmente encore, quand une nation se

trouve placée dans des conditions uniques de position entre le continent et la mer. La géographie de ce peuple est alors la préface de son histoire, la racine de ses mœurs, de ses institutions et de son génie.

On peut savoir, à l'aide de documens certains, ce qu'était la Hollande à l'origine, ce qu'elle a subi de changemens par suite de l'action des fleuves et de la mer, ce qu'elle est devenue sous la main de l'homme, en un mot comment la Hollande s'est faite. Ce que l'action des fleuves a de puissant et souvent de terrible s'est révélé dernièrement encore dans les inondations qui ont désolé plusieurs provinces néerlandaises : c'est sur ce théâtre de désastres récens que nous l'étudierons. L'action de la mer, nous pourrons l'observer dans la région des dunes; celle de l'homme, sur tous les points du territoire, mais particulièrement aux environs de Harlem. Les élémens de l'histoire géographique de la Hollande nous seront ainsi fournis par les monumens mêmes de la nature, que viendront compléter d'autres documens tirés des collections scientifiques, trop peu connues, qui existent dans les Pays-Bas.

I.

En 1851, une commission fut nommée pour explorer scientifiquement le sol de la Néerlande (1). Cette commission établit sa résidence à Harlem, célèbre par ses orgues, par le siége soutenu en 1572 contre les Espagnols, et par l'honneur d'avoir donné naissance à Laurent Coster, qui est regardé en Hollande comme l'inventeur de l'imprimerie. Un autre titre désignait Harlem aux préférences de la commission : c'est l'abondance des documens scientifiques que renferme cette ville, dont les habitans ont eu de tout temps le goût des collections. On sait que Harlem est la ville des fleurs. Là vivent les descendans de ces fameux amateurs de tulipes qui plaçaient leur fortune et leur amour-propre dans un oignon. Aujourd'hui ce n'est plus une fureur, une manie, mais c'est encore un goût, et des plus délicats. Il y a tout un art de créer des variétés nouvelles, d'assembler des couleurs, de produire des ornemens artificiels, en un mot d'inventer des fleurs que n'avait pas prévues la nature. Sans être connaisseur, il est impossible, au mois de mai, de ne point voir avec intérêt ces riches cultures de jacinthes et de tulipes jetées en plein champ, quelquefois même sur le sable de la dune, comme un

(1) Le mot de *Néerlande* (terre basse) a été adopté de préférence à celui de Hollande pour désigner l'ensemble des provinces constituées, depuis la séparation de la Belgique, sous le titre de « royaume des Pays-Bas. » La Hollande proprement dite ne forme en effet que deux provinces de ce royaume.

châle de Perse ou de Cachemire. Des collections de fleurs, le goût s'est porté dans ces derniers temps sur les collections d'objets d'art et d'histoire naturelle. Seulement la plupart des voyageurs qui traversent la ville de Harlem à vol d'oiseau ou de vapeur ne soupçonnent pas même l'existence de ces richesses. En France, les trésors scientifiques sautent aux yeux; en Hollande, il faut les chercher. Ces dépôts, chefs-d'œuvre de patience et d'étude, la plupart des habitans eux-mêmes les ignorent, les livres n'en parlent point, et une modeste sollicitude les conserve religieusement sous clé. Ici la science sait être riche avec discrétion, mais pourtant elle n'est point avare. Une véritable urbanité hollandaise, sans faste et sans recherche, ouvre volontiers la porte aux amateurs.

A la tête des institutions estimables qui fleurissent dans la ville de Harlem, se place d'abord la *Société hollandaise des sciences,* dont un professeur distingué, M. van Breda, est le secrétaire perpétuel. Cette société existe depuis cent trois ans. Il est curieux de voir une sorte d'académie indépendante de l'état, et qui, soutenue par les contributions annuelles d'une trentaine de ses membres, possède un cabinet d'histoire naturelle, donne des prix de 1,000 florins, publie un grand nombre de mémoires. Ces créations particulières sont tout à fait dans les mœurs et dans le caractère de la Hollande. A Harlem vécut un honnête homme qui s'appelait M. Teyler : ce n'était point un savant, c'était un fabricant et un bourgeois de la ville; mais en mourant il laissa une somme considérable pour fonder, entre autres établissemens, un musée qui porte aujourd'hui son nom, le *Musée Teylérien* (1). Là, dans une maison extérieurement simple, intérieurement vaste et splendide, se cachent une bibliothèque riche en livres de science et de voyages, une galerie de tableaux dans laquelle figurent les meilleurs ouvrages des peintres hollandais vivans, un cabinet de minéralogie et de physique, une rare collection de fossiles (2). On sera peut-être étonné d'apprendre que ce musée, dont toutes les villes de la France et de l'Europe envieraient les trésors, a été fondé seulement par douze personnes. Plus libéraux encore que le donateur, les directeurs actuels admettent deux fois par semaine le public de Harlem dans ce sanctuaire de l'art

(1) Nous avons recueilli cette inscription commémorative, gravée en lettres d'or sur marbre blanc : *Musæum Teilerianum ex testamento viri optimi de posteritate bene merentis ædificandum curaverunt...* Suivent les noms des commissaires qui ont exécuté les intentions du testateur.

(2) Parmi les ruines de l'ancien monde, nous avons remarqué quatre beaux échantillons du *mystriosaurus*, reptile qui vivait et courait sur la terre, une série d'insectes trouvés dans le terrain jurassique, des débris de *squallodon* ou grand serpent de mer, huit exemplaires de la salamandre, quelques os de l'oiseau géant de la Nouvelle-Zélande, et beaucoup d'autres monumens uniques ou précieux d'une création qui n'est plus.

et de la nature; mais c'est une tolérance, on pourrait presque dire une généreuse infraction au testament.

Aux portes de Harlem s'élève un bois qui rivalise en agrément et en beauté avec celui de La Haye. Ces deux bois ont été touchés par la main de l'homme, mais avec cet art délicat et parfait qui respecte la nature en l'ornant. On n'imagine point, en été, de plus délicieuse promenade; ces parcs où errent en demi-liberté des cerfs et des daims, ces îles peuplées par des cygnes, ces pièces d'eau sur lesquelles s'écroulent pour ainsi dire des masses de fraîche et opulente verdure, ces clairs-obscurs qu'interrompt tout à coup la lumière, ces silences troublés par la voix des oiseaux, tout cela tient de l'enchantement et du rêve. Quelques parties du bois de Harlem sont évidemment de plantation récente; mais, dans les allées sombres, on rencontre des arbres au port superbe et centenaire, à l'allure vaillante, qui ont avec les arbres de La Haye un air de famille. Des naturalistes ont même cru que ces deux bois étaient les lambeaux d'une ancienne forêt, située autrefois à une assez grande distance de la mer, et qui avait été déchirée par les révolutions du sol.

C'est à l'entrée du bois de Harlem, dans une ancienne résidence royale dont on a fait un musée de tableaux, que la commission de géologie nationale a déposé le résultat de ses recherches. Ce musée des antiquités naturelles de la Hollande est encore à l'état embryonnaire : on y trouve pourtant des exemplaires curieux, — la tourbe à ses différens degrés de formation, les sédimens des rivières de la Hollande et des mers qui baignent les côtes, les variétés de couches trouvées dans les puits artésiens aux différentes profondeurs du forage, de nombreux fossiles du terrain tertiaire, les mêmes qui se retrouvent dans les environs de Paris, de Londres et de Bruxelles. La commission, composée de trois membres, MM. van Breda, président, Miquel et Staring, se propose de publier une carte géologique des Pays-Bas. A l'aide des documens recueillis, on peut déjà se former une idée de ce que sera cette carte. Sablonneuses ou argileuses dans les régions situées près de la mer, les terres de la Néerlande se transforment en craie du côté de l'Allemagne, et en faibles couches de houille du côté du Limbourg. Ces muets monumens de la nature demandent d'ailleurs à être interprétés par les vues de la commission et par l'histoire scientifique des faits.

On peut diviser en trois temps la formation du sol néerlandais sous l'action des eaux douces : — une période antérieure à l'existence du Rhin, — une autre période durant laquelle le fleuve s'est ouvert un passage vers la mer, — enfin une dernière période durant laquelle il a tracé la forme actuelle de la Hollande.

Avant la naissance du Rhin, la plus grande partie des Pays-Bas

était une mer. Limitée du côté de l'Allemagne par une chaîne de rochers, cette mer a laissé dans son ancien lit des dépôts de coquilles marines, des ossemens de baleine, de rhinocéros et de mammouth, fracassés, brisés. Ces colosses du vieux monde se retrouvent partout; la Mer du Nord est pleine de pareils débris. Ce qui étonne le plus sur le théâtre de cet océan disparu, desséché, c'est la présence d'énormes blocs de granit et de gneiss dont l'origine est aujourd'hui connue. On retrouve en effet les masses d'où ils ont été détachés, en un mot la souche de ces blocs, dans les montagnes de la Scandinavie. Il ne reste plus qu'une question à résoudre : comment sont-ils venus là? Selon toute vraisemblance, ces quartiers de roche sont venus de la Suède et de la Norvége sur des radeaux de glace. L'existence de ces glaçons voyageurs n'est point une chimère géologique : ils se promènent encore aujourd'hui sur nos mers. Ces îles flottantes, dont quelques-unes ont l'éclat blanchâtre et cristallin du sucre, ont été vues dans ces dernières années : l'une d'entre elles a même atteint le cap de Bonne-Espérance. Du temps où la Hollande était encore sous l'eau, ces bancs de glace arrivaient des mers polaires, ou bien encore c'étaient des ruines d'énormes glaciers qui, du haut des montagnes de la Scandinavie, descendaient en s'écroulant jusque dans la mer. Les quartiers de roche tombaient pêle-mêle avec les neiges. Ces débris, enlevés loin de leur gisement naturel par la rapidité de la chute, se voyaient ensuite comme portés et voiturés sur les glaçons qui traversaient en tout sens l'Océan. Les blocs erratiques se retrouvent en masse; la Mer du Nord en est pavée. Il est probable que, le radeau de glace venant à fondre, la plupart de ces blocs ont échoué sur des bancs de sable, peut-être même sur quelques îles basses, d'où ils s'élevaient à fleur d'eau, comme des pierres druidiques dans un champ de blé.

A l'époque reculée où nous nous plaçons, toute la masse imposante des Ardennes, plissée du nord-est au sud-ouest, se dressait, formant un rempart entre cette ancienne mer et des lacs grossis dans l'intérieur de l'Allemagne par l'écoulement des rivières. La mer battait les chaînes de montagnes, les blocs erratiques entraient dans les anfractuosités de ce mur, et s'arrêtaient collés aux parois comme une pierre lancée par la fronde. Un jour (si l'on peut appeler jours ces époques de la nature), soit qu'une impulsion fût communiquée à la masse des eaux douces par des tremblemens de terre, soit que la force de gravitation seule ait déterminé un conflit, les Ardennes et leurs dépendances furent battues en brèche; les lacs emprisonnés dans une ceinture de rochers s'émurent. L'obstacle était gigantesque, mais il céda, car les rochers, que le langage humain a choisis comme des termes de comparaison pour exprimer la force de résis-

tance, cèdent toujours dans la nature à la puissance formidable et lente des eaux comprimées. Une partie des montagnes fut emportée. Ce premier bond du Rhin (car c'était lui) dans la mer fut terrible. L'ouverture par laquelle il s'élança est encore là, visible, béante : cette ouverture, beaucoup plus considérable que le cours actuel du fleuve, montre par quelle masse d'eau la barrière primitive fut forcée. Les traces d'une si prodigieuse débâcle ne sont point encore effacées sur le sol de la Néerlande : l'œil les suit pour ainsi dire au loin; les ruines de la muraille du Rhin ont été portées de deux côtés à des distances énormes. Les débris de l'immense brèche ouverte par le fleuve ont servi à former des provinces entières. Le sol de la Gueldre, de l'Over-Yssel et de l'île du Texel est jonché de cailloux roulés, dans lesquels on reconnaît les fragmens des roches de basalte, de granit et de porphyre qui bordent, en Allemagne, le cours du fleuve. Ces Titans du règne minéral ont été foudroyés par l'explosion des eaux.

On le voit, le Rhin s'est fait lui-même; il s'est creusé parmi des décombres la voie orageuse qui devait le conduire à des formations nouvelles. Ici nous sortons de la nuit des âges, nous sortons de la géologie conjecturale pour entrer dans la géologie positive. Partout les fleuves tracent la physionomie des contrées qu'ils traversent; mais cette action exercée par les cours d'eau n'éclate nulle part si manifestement que dans la configuration du sol néerlandais. On a dit que l'Égypte était un présent du Nil; on pourrait dire, avec non moins de vérité, que la Hollande est un présent du Rhin. Il serait pourtant injuste de rapporter au Rhin seul l'honneur de cette formation géologique. L'ensemble des eaux courantes du pays constitue, à travers mille caprices, les deux côtés d'un triangle dont l'Océan est la base. La terre, composée en grande partie d'alluvions fluviatiles, et qui se trouve renfermée dans ces lignes d'eau, présente ainsi la figure plus ou moins régulière de la lettre grecque Δ. La Hollande est un delta du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut.

La plupart des voyageurs se sont contentés de décrire l'état actuel du Rhin; il y aurait une série d'études nouvelles à ouvrir, il y aurait à faire l'histoire de ce fleuve. Nous venons de voir que le Rhin n'avait pas toujours existé : il n'est pas maintenant ce qu'il était à sa naissance; la direction de ses eaux et le niveau de son lit ont varié depuis les temps historiques. L'homme, qui vit peu, se figure aisément que la nature ne change pas; mais celui qui étend sa pensée dans les âges et qui consulte les monumens de la science ne tarde point à reconnaître qu'il n'y a pas dans le monde physique de formes éternelles. Le cours des fleuves est lui-même temporaire, provisoire, soumis à toutes les causes de variation qui influent sur l'économie

générale des continens. Il faut connaître la loi qui préside à ces changemens, si l'on veut expliquer les événemens qui ont tracé la forme présente de la Hollande. Cette loi, la voici : — deux grandes forces sont en antagonisme perpétuel sur notre globe, les fleuves et la mer. La masse des eaux courantes rencontre aux embouchures l'action opposée des vagues, des marées et des sables. Plus que tout autre endroit du globe, la Hollande se trouve être, depuis son origine, le théâtre de cette lutte naturelle; on peut même dire que l'existence du sol néerlandais est due, en grande partie, à la rivalité du Rhin et de l'Océan. L'histoire du fleuve mérite, à ce point de vue, toute notre attention, car elle se lie à l'histoire physique de la contrée que nous cherchons à connaître.

Nous avons vu par quels obstacles les eaux avaient été retenues : une fois le passage ouvert, on vit commencer l'opposition séculaire de l'Océan et du Rhin. D'abord ce fut le fleuve qui obtint l'avantage; l'Océan recula. Tous les géologues savent que la puissance des rivières est assez forte pour jeter dans la mer des terrains d'alluvion qui prolongent, au bout d'un certain nombre de siècles, l'extrémité des continens. Le sol de la Hollande se constitua et s'étendit en vertu de ce mécanisme. Formée des sables voyageurs que le Rhin apportait de l'Allemagne, la Hollande a flotté, si l'on ose ainsi parler, dans les eaux du fleuve, tenue quelque temps en suspension par la rapidité orageuse du courant, puis déposée couche par couche au sein de l'Océan, qui battait en retraite. Les progrès du delta ne s'accomplirent d'ailleurs qu'à travers des réactions immenses. Les eaux douces et les eaux salées se disputaient tour à tour le terrain occupé maintenant par les deux plus riches provinces des Pays-Bas. Cependant le fleuve conservait une supériorité marquée; il refoulait la mer : tout annonce que le niveau relatif de la côte et des marées différait alors de ce qui existe maintenant. Puis, par un de ces reviremens de la fortune qui atteignent les puissances mêmes de la nature, le résultat de cette lutte paraît avoir tourné, depuis deux mille années, en faveur de l'Océan. Le Rhin a été vaincu; il traîne dans le cours humilié de ses eaux le sentiment de sa décadence. Entendez-vous sa plainte? Cette plainte, ce murmure étouffé des flots qui se souviennent de leur grandeur passée, tout cela ressemble à de la poésie, mais tout cela est en même temps de l'histoire. Le Rhin, dont il est si souvent parlé dans les auteurs du XVIIe siècle, finit, comme le règne de Louis XIV, par la division et l'amoindrissement.

On pourrait comparer le cours des fleuves à celui de la vie humaine : ils ont une enfance, une jeunesse, une caducité. La vieillesse du Rhin ne manque, elle, ni de mélancolie, ni de grandeur. Au nord de Clèves, un peu au-dessous du village de Pannerden, ce fleuve

se divise en deux rivières, dont l'une prend le nom de *Wahal*, tandis que l'autre retient le nom de *Vieux-Rhin*. Affaibli bientôt par des divisions nouvelles, perdant à chaque pas ses eaux et son nom, le fleuve orgueilleux de la grande Allemagne court misérablement vers sa perte. Quoi! c'est le Rhin, cela? Les habitans eux-mêmes ne le connaissent plus : ils appellent ses eaux les *eaux de la Potence*. Ce n'est pas tout, il a fallu que l'art lui vînt en aide et lui prêtât en quelque sorte la main pour le porter jusqu'à la mer, car, au commencement de ce siècle, il se mourait honteusement dans les sables (1).

Tous les fleuves de la Hollande sont en décadence. La Meuse paraît avoir été moins soumise aux changemens que le Rhin; il s'en faut pourtant que le cours de cette rivière soit aujourd'hui ce qu'il était anciennement. L'embouchure de la Meuse, près de Brielle, s'est beaucoup rétrécie depuis seulement deux siècles. C'est de là que, le 22 avril 1691, Guillaume III se rendit en Angleterre avec sa flotte, et maintenant c'est à peine si un petit bateau peut entrer dans cet étroit passage. Un auteur hollandais a constaté qu'en 1606 et 1611 cette embouchure était quatre fois plus large qu'en 1730. L'Escaut a également perdu de son importance; sa bouche a été déformée par des irruptions de la mer. Ces changemens dans le cours des fleuves ne se sont point accomplis sans de grandes perturbations intérieures. Ici les inondations ont été en quelque sorte périodiques. La force d'immobilité de la mer opposée à la force des eaux courantes, la tendance des fleuves à ensabler leurs embouchures, la violence des vents du sud-ouest, l'abondance des pluies, surtout pendant l'hiver, les dégels, toutes ces causes ont fait refluer et déborder les rivières. Les eaux, en se répandant, ont laissé dans le pays des marais, des lacs, presque des mers, dont la formation successive n'a pas peu contribué à changer, depuis les temps historiques, la physionomie de la Hollande. L'histoire des inondations connues est une histoire longue et lamentable. Grâce à des cartes anciennes, à des notices commémoratives, qu'a réunies dans sa riche collection géographique un habitant de Leyde, M. Bodel Nyenhuis, nous avons pu suivre, surtout depuis 1702, la trace de ces fléaux répétés. Notre siècle avait vu deux inondations fluviales tristement célèbres, celles de 1809 et de 1820. Il faut y ajouter maintenant une troisième date, 1855.

C'était au mois de mars dernier. Après un dur hiver, qui avait suspendu le cours du Rhin et de la Meuse, le printemps était brusque-

(1) Le Rhin n'avait pas toujours fini de cette façon. Il existe une ordonnance de 1165 qui enjoint de faire disparaître une espèce de barrage dans le Rhin près de Zwammerdam, afin de ne point interrompre le cours de la rivière, — preuve évidente que l'embouchure de Katvijk existait alors.

ment venu pour la partie de ces deux fleuves située au midi, tandis que la partie située au nord restait pétrifiée sous le froid. La surface solide du Rhin s'étant à moitié brisée, la débâcle rencontra en Hollande la masse du fleuve qui était encore gelée. Un fleuve immobile, des glaçons mouvans, ce fut un épouvantable choc. La force de résistance opposée à la force d'expansion devait amener une catastrophe. Il y eut un moment solennel et terrible durant lequel le fleuve, en lutte avec lui-même, fit entendre un sourd frémissement. Tout à coup la couche de glace gronde et se fend. Alors la force tumultueuse des eaux, exaspérée par les lourds glaçons qui s'entrechoquent, ne connaît plus d'obstacles ni de frein. Le fleuve mugit et se lève comme une mer; il déborde. Si fortes et si hautes que soient les digues, elles sont emportées, coupées par la glace comme par une lame de rasoir. Toute la campagne se change en eau. Ce n'est plus une débâcle, c'est un déluge. Les glaçons se précipitent sur les glaçons : ces ruines du dégel détruisent, arrachent, écrasent tout ce qui se rencontre sur leur passage. De grands chênes tombent brisés, fracassés, dans l'eau qui monte, monte toujours. De tous les côtés, les flots accourent comme un troupeau de loups hurlans. Le Rhin a déjà saisi un quart de la Gueldre et de la province d'Utrecht : cette terre est à lui, il s'y précipite. Une partie du Brabant septentrional a disparu sous les eaux de la Meuse. Ne cherchez plus les grasses prairies, les rians *polders*, les riches cultures hollandaises : tout ce qui se trouve au-dessous du niveau des deux fleuves est comblé par les flots débordans. Dans quelques endroits, l'eau s'élève au-dessus du toit des maisons. De frêles barques, qu'entoure un cercle de rochers mouvans et flottans, luttent seules contre cette tempête de glace. Les remparts, les ponts, sont rasés. De clocher en clocher, le tocsin s'agite, et le canon d'alarme se fait entendre le long de la ligne menacée. Une désolation infinie descend avec la nuit sur les villages, les fermes, les étables. On entend retentir sur tous les tons de la douleur et de l'épouvante ces mots : « La digue est rompue! » Les hommes craignent pour leurs foyers, pour leurs richesses rustiques, pour leurs provisions d'hiver, pour leur bétail; ils craignent pour eux-mêmes, ils craignent surtout pour leurs femmes et leurs enfans. Devant l'ennemi qui avance, sombre, irrésistible, inévitable, on abandonne les habitations; on se réfugie sur les coteaux, dans des édifices bâtis sur des lieux élevés, tels que les églises et les moulins. C'est de là que le regard effaré des habitans s'étend sur les campagnes noyées, sur les villages où l'on a laissé des amis. Apercevez-vous là-bas cette maison où brille une petite lumière? Une ombre de femme se dessine sur la vitre éclairée. Cette femme a refusé de prendre la fuite; un glaçon énorme heurte la maison et l'emporte. De moment en mo-

ment passent, dans un tourbillon d'eau et de glace, des toits, des meubles, des cadavres d'animaux domestiques. Hélas! n'avez-vous pas vu flotter un berceau vide? Qu'est devenu l'enfant? qu'est devenue la mère? Une pitié morne, taciturne, glacée comme le ciel, a d'abord engourdi les bras. Cependant tous les courages ne se laissent point abattre. Grand est le désastre, mais grand aussi est le dévouement, et l'homme se montre aussi magnanime que la nature est inexorable. Il est beau de voir, au milieu de ce fléau, des malheureux luttant avec sang-froid contre la grandeur du danger, non pour eux-mêmes, mais pour leurs semblables, qu'ils ramènent à bord tremblans, évanouis et sauvés. Le désespoir, la terreur, la joie, toutes les émotions de l'âme qui rendent l'homme fou se croisent et se combattent au milieu de la confusion des élémens, comme si les lois du monde physique et du monde moral étaient à la fois bouleversées.

Les inondations de 1855 présentent trois grands théâtres : 1° les pays submergés à partir du Wesel jusqu'à la rivière de l'Yssel, et même en-deçà, près de Deventer et jusqu'au Wahal, près de Nimègue; 2° les campagnes entre la Meuse et le Wahal, ainsi qu'entre le Wahal, le Rhin inférieur et le Leck; 3° la vallée de la Gueldre. Le déluge, embrassé dans son ensemble, défie en quelque sorte la compassion humaine, car c'est une des infirmités de notre nature de ne saisir l'ensemble de rien, pas même des grandes douleurs. Il convient donc d'arrêter notre attention sur un des points saillans du désastre. A quelques minutes du chemin de fer qui relie Utrecht et Harlem, s'élève le petit village de Venhendal (1). Assis sur d'anciennes tourbières qui ont été jadis exploitées et qui ont laissé un terrain humide, coupé de fossés remplis d'eau, surtout en hiver, il est habité par une population pauvre, dont la principale industrie consiste à filer de la laine. Il y avait cent quarante-quatre ans que ce village n'avait été inondé. Cette longue trève avait inspiré aux habitans une confiance funeste et leur avait fait négliger les précautions que commandait la nature du sol. Le 5 mars 1855, on apprit que la digue, située entre deux collines, et qui sert de rempart à la vallée de la Gueldre, venait de se rompre. Des messagers à cheval apportaient de moment en moment des nouvelles alarmantes. Le village le plus voisin, Elst, venait d'être saisi par l'inondation. Les habitans se portèrent aussitôt dans la direction du fléau; mais, arrivés à moitié chemin, ils virent un paysan qui, pâle, éperdu, accourait en toute hâte et leur donna le conseil de retourner pour n'être point coupé par l'ennemi. Ils revinrent. A leur entrée dans le village, ils trouvèrent tous les

(1) *Venhendal* signifie en hollandais « vallée des tourbières. »

visages inquiets : les femmes étaient éplorées, les petits enfans s'accrochaient aux mères et poussaient des cris de détresse. Plus hardis, les jeunes gens, les adolescens même, aidaient à porter les meubles sur des chariots, à sauver le bétail; on enlevait les malades. Cependant les eaux ne paraissaient pas encore. A deux heures de la nuit, on vit, au clair de la lune, la glace se dresser dans les flots qui s'avançaient. L'effroi fut universel. La blancheur des glaçons rejaillissait en une lumière électrique assez semblable à celle que dégage dans la nue un tonnerre lointain. Cet éclair de glace fut suivi d'un long et terrible craquement. Les habitans des parties les plus basses du village se réfugièrent dans les parties élevées, et surtout dans l'église : les pauvres fuyards s'y précipitèrent comme pour demander à Dieu l'hospitalité. La nuit se passa dans des angoisses inexprimables. Le lendemain, les eaux pénétrèrent dans le village; elles envahirent successivement les rues et la grande route, qui furent sillonnées de bateaux (1). Deux jours plus tard, la partie la plus élevée de Venhendal était atteinte, et les chaloupes passaient sur le marché comme sur un lac. Heureusement, pendant ces tristes journées, le ciel resta calme : si le vent eût soufflé, un quart de la province eût été emporté.

A la suite de tels bouleversemens de la nature arrive un fléau plus triste encore, la faim. Les malheureux qui s'étaient réfugiés dans l'église de Venhendal manquaient de vivres. Des caravanes de femmes, d'enfans, de vieillards, erraient silencieuses et sombres autour du théâtre de l'inondation, cherchant la terre ferme et un toit pour s'y reposer de leurs fatigues. Par suite de l'entassement de toutes ces misères humaines dans les granges, des maladies commençaient à se déclarer. Cinq cents des plus pauvres habitans de Venhendal furent alors dirigés, par les ordres du roi, sur la ville d'Utrecht (2). Une vieille église de cette ancienne cité avait été disposée pour les recevoir. Les dons affluèrent: on envoyait du linge, des habits, de l'argent. Une commission, qui s'était formée volontairement, recevait les offrandes et dirigeait le service : elle se montra constamment intelligente pour le bien et supérieure aux difficultés. Nous visitâmes les pauvres inondés de Venhendal dans leur église, à l'heure du repas qu'ils prenaient en commun, autour de tables très simples, mais proprement et abondamment fournies. La figure de ces malheureux respirait un air d'indifférence et même de joie qui contrastait avec leur triste condition. La vérité est que quelques-uns

(1) Les habitans de Venhendal, comme d'ailleurs beaucoup de paysans néerlandais, se servaient, en temps ordinaire, de barques pour transporter les engrais et les produits de la terre.

(2) Une moitié du village dépend de la province d'Utrecht et l'autre de la Gueldre.

d'entre eux ne s'étaient jamais vus si bien traités : la charité publique leur avait fait des loisirs qui succédaient doucement à de pénibles émotions et à une vie de dur travail. Une vieille femme, à laquelle on demanda si elle ne s'ennuyait pas, répondit avec une naïveté touchante : « Comment voulez-vous que je m'ennuie ici? je n'ai rien à faire. » La plupart des fileuses de laine avaient cependant repris leurs occupations ordinaires; des rouets en mouvement palpitaient sous leurs doigts. Quelques-unes de ces femmes avaient cette beauté du malheur qui pénètre l'âme. Leur costume était rustique, mais convenable. Les dames de la ville avaient tout d'abord envoyé des objets de leur garde-robe pour habiller ces infortunées : le président de la commission jugea avec un goût parfait que ces vêtemens de luxe, bien loin de rehausser la condition de ces pauvres villageoises, feraient d'elles les caricatures vivantes de la bienfaisance publique. La plupart de ces femmes avaient des enfans, quelques-unes étaient même accouchées depuis la catastrophe. Ces pauvres petites créatures aux yeux bleus, aux cheveux blonds, à la figure ignorante du mal, étaient caressées par leurs mères avec un orgueil et une tendresse qui n'avaient rien d'étudié. Dans toutes les conditions de la vie, dans tous les rangs de la société, la femme ne se montre jamais si bien mère qu'après un danger qui a mis son existence en question et celle de son enfant. L'église, convertie en lieu d'asile, était appropriée, non sans art, à la nouvelle destination, et, si on l'ose dire, au culte nouveau qui venait de s'y établir. Les exercices de la journée étaient marqués par le son de la cloche : l'ordre le plus parfait régnait, et le lien de la discipline était visiblement la reconnaissance. Une partie du bâtiment avait été préparée pour la nuit: les hommes et les femmes couchaient séparément dans des cases, sur un lit de paille. Dans cette église, d'où le service religieux s'était retiré pour céder la place au soulagement des misères humaines, le christianisme en était revenu à l'histoire de la crèche. Des murs sanctifiés naguère par la prière, sanctifiés maintenant par la bienfaisance publique, des victimes rachetées par le sentiment qui honore le plus les civilisations modernes, des souffrances consolées, tout cela était bien placé dans la maison de celui qui préférait la miséricorde au sacrifice.

Le lendemain de notre visite aux inondés, nous nous rendîmes par le chemin de fer sur le théâtre même de l'inondation. Par le même convoi, des femmes que nous avions vues la veille dans l'église d'Utrecht retournaient à Venhendal; elles allaient retrouver leurs pauvres maisons et s'assurer par elles-mêmes de l'étendue des désastres. Le chemin de fer avait été lui-même frappé et rompu par les vagues : la circulation n'était rétablie que depuis une semaine. Ar-

rivé à la station, près de Venhendal, nous demandâmes la voiture qui conduisait au village; on nous montra une barque. Les chemins en effet étaient encore sous l'eau. Ce fut un triste et pénible voyage. Nous allions, à vrai dire, reconnaître un village perdu. La vue seule des lieux pouvait donner une idée des pertes que les habitans avaient essuyées. A chaque instant, le long d'une mare profonde qui avait été jadis une chaussée, nous rencontrions des toitures dont les tuiles avaient, pour ainsi dire, été effeuillées, des pans de muraille renversés, déchirés, des portes enfoncées, des vitres brisées, des greniers rompus qui pendaient tristement sur des pilotis mis à nu, en un mot des squelettes de maisons. Ailleurs, ce n'étaient plus que des lambeaux de maçonnerie, des amas de décombres et de briques, un fouillis sans nom. Plus nous avancions dans l'intérieur du village, et plus notre émotion redoublait à la vue de ces habitations sans habitans, de cette petite église qui avait servi d'arche au milieu du déluge, de ces rues qui étaient une rivière. Notre barque s'arrêta. Nous entrâmes dans quelques maisons : les moins maltraités d'entre ces pauvres gens étaient occupés à réparer ce qui pouvait encore être sauvé de leurs meubles et de leurs instrumens de travail. Une ligne onduleuse marquait sur les murs intérieurs la hauteur à laquelle les eaux s'étaient élevées. Nous avions partout devant les yeux la désolation, la destruction, la misère.

La barque que nous avions frétée se remit en route et se dirigea vers la campagne avoisinante. Ce n'était qu'une mer, au-dessus de laquelle s'élevaient des têtes d'arbres. Une bande de canards folâtres nageait avec des cris autour de la barque et insultait par sa joie à la mélancolie du paysage. Si loin que s'étendît le regard, on voyait l'eau, toujours l'eau. Un rayon de soleil était répandu comme un sourire de réconciliation ou d'ironie sur cette vallée, creusée naguère par la bêche et la charrue, labourée maintenant par la rame. Si nous avions pu oublier l'homme, nous nous serions volontiers complu dans la contemplation de ce lac, sous lequel les semailles et les espérances de l'année étaient ensevelies. La nature se montre belle jusque dans ses ravages. Nous eûmes la curiosité d'aller jusqu'à l'endroit où la digue du Rhin s'était rompue. La blessure à travers laquelle le fleuve avait perdu ses eaux était fermée par des travaux provisoires. La vue de cette cicatrice durcie au flanc du géant était bien faite pour inspirer une grande idée des ouvrages de l'homme et des forces tumultueuses de la nature. Quant au Rhin, il était rentré dans son lit, tranquille et sommeillant comme un lion dans son antre après un mauvais coup.

Si l'homme se montre supérieur à la puissance aveugle des élémens, c'est surtout par le courage moral, par l'oubli de soi-même et

par l'exercice de la générosité publique. La poésie et la peinture s'emparèrent bientôt de ces scènes locales où la sympathie, l'admiration et la pitié s'étaient égalées aux proportions terribles du fléau. On avait vu dans le pays inondé par le Rhin ce que peut le sentiment du devoir aux prises avec la fureur des élémens. Devant une calamité semblable, devant un héroïsme si désintéressé, toute la Hollande s'émut. Une souscription fut ouverte et devint une affaire nationale. Les troncs coururent de ville en ville. La Haye, à elle seule, contribua pour une somme de 65,000 florins. Dans ce pays, où chacun est en quelque sorte menacé par l'eau dans ses foyers et dans ses autels, il existe entre tous les Hollandais une fraternité touchante et soudaine pour les victimes de chaque grande inondation. Cette compassion naît de la communauté du danger, mais elle est aussi dans le sang, car la race néerlandaise se montre généralement charitable. L'émotion produite par les derniers malheurs s'est étendue au-delà des frontières hollandaises : de la Belgique, de l'Angleterre, de l'Allemagne, des secours sont arrivés aux victimes de l'inondation (1). Puisse ce généreux mouvement se propager et attirer quelques dons nouveaux sur des populations dont les plaies saignent encore ! La conscience antique frémit le jour où un acteur récita sur la scène romaine ces simples mots : *Homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Il est temps, il est juste que les nations se disent de même : « Je suis peuple; rien de ce qui arrive aux autres peuples ne m'est étranger. »

Aujourd'hui les traces du dernier déluge ne sont pas entièrement effacées; les eaux se retirent, mais lentement, et cette retraite découvre de plus en plus l'étendue des ravages. D'énormes troncs d'arbre ont été coupés par la glace; des maisons pourries par les eaux s'écroulent encore tous les jours. Cependant le paysage renaît. C'est un spectacle tristement beau, unique dans le monde, que cet archipel d'îles, ces fermes, ces campagnes, ces villages sortant avec le printemps des flots d'une mer qui s'abaisse. Semblables à la baigneuse qui secoue au soleil ses membres retrempés et vigoureux, les terres de la Gueldre, de l'Over-Yssel, du Brabant septentrional se remontrent plus fécondes qu'avant l'inondation. Des colombes viennent, comme au temps de Noé, reconnaître que le pays est desséché et ramènent l'espérance. Il était depuis longtemps question de creuser dans la province d'Utrecht un canal vers le Zuiderzée : les eaux, depuis la dernière inondation, ont tracé elles-mêmes le plan de ce

(1) Tout dernièrement encore, une société de musique est venue de Malines donner des concerts en faveur des inondés, à La Haye, à Rotterdam, à Dordrecht. Toutes ces villes étaient pavoisées comme pour une fête. C'était une réconciliation de la Belgique et de la Hollande sur l'autel de la charité.

canal, en se frayant un passage vers le golfe. On dirait comme une nouvelle rivière provisoire que s'est donnée la Néerlande. Les changemens introduits ainsi dans la configuration du delta par le débordement des fleuves ont dû être considérables. A chaque inondation nouvelle, des terres stériles se sont trouvées fécondées par le limon de la Meuse ou du Rhin, sorte d'engrais voyageur que les eaux traînent après elles, tandis que d'autres parties fertiles de la province se sont au contraire changées en sables. Sur certains points le niveau des terres s'est élevé, sur d'autres il s'est abaissé. Cette action des fleuves est lente, il faut plusieurs déluges successifs pour qu'on puisse même la constater; mais nous devons toujours nous souvenir que les siècles sont comme de la poussière dans le sablier de la nature. Ces changemens seraient d'ailleurs plus rapides, si la main de l'homme n'était là, toujours présente, pour effacer les traces d'altération, et pour ramener le pays aux conditions artificielles de la culture des terres. Dans les temps anciens, le lit des fleuves étant bien plus incertain que maintenant et l'intervention de l'homme étant moins efficace, les inondations ont dû être plus fréquentes, et les conséquences de ces débordemens beaucoup plus graves. Une grande partie de la Hollande consiste effectivement en terrains d'origine récente, dus principalement à l'action des eaux. Ces terrains, l'époque historique les a vus naître, et ils se forment encore tous les jours sous nos yeux. Une création incessante, et dont les signes sont visibles, ne doit point nous étonner dans un pays où les déluges, qui ailleurs sont de l'histoire ancienne, presque de l'histoire fabuleuse, constituent de l'histoire toute moderne. Des fouilles nombreuses ont prouvé en outre que les terrains dont l'origine se rapporte aux eaux douces alternaient, en Hollande, avec les terrains que déposent les eaux salées. Pour expliquer le mystère de cette nouvelle formation, il est nécessaire de recourir à un autre ordre de phénomènes naturels, qui sont plus ou moins particuliers à la géographie des Pays-Bas.

II.

Nous venons d'indiquer à grands traits l'histoire des inondations fluviales : il existe pour la Hollande un autre ennemi plus terrible encore, la mer. Le Rhin et la Meuse ont plusieurs fois désolé ce pays; mais, à l'exemple du Nil, ces fleuves débordés fécondent en ravageant. Il n'en est pas ainsi des inondations marines : ces dernières laissent au contraire derrière elles la stérilité, la mort. Nous avons dit que, dans sa lutte avec l'Océan, le Rhin paraît avoir été vaincu : les défaites du fleuve peuvent s'évaluer par les empiétemens de la

mer sur le sol de la Néerlande. C'est sur ces progrès de la mer que notre attention doit maintenant se porter.

Que la forme primitive de la Hollande ait été altérée dans le cours des siècles, que, par suite des invasions successives de la mer, l'étendue de cette contrée se soit trouvée de plus en plus circonscrite, c'est un fait dont témoignent à la fois des récits douteux et des documens positifs. Il existe une ancienne tradition qui veut que, dans les temps reculés, on ait aperçu des côtes de la Hollande les côtes de l'Angleterre. Un des changemens les plus considérables qu'une portion des Pays-Bas aurait subis se rattacherait, selon quelques géologues, au cataclysme qui sépara, dit-on, la Grande-Bretagne du continent. On conçoit en effet que la langue de terre qui s'étendait entre Douvres et Calais ayant été brisée, la mer ait dû maltraiter dans ce mouvement les côtes anciennes de la Batavie.

Nous ne nous arrêterons point à ces récits plus ou moins fabuleux, à ces cataclysmes peut-être imaginaires, ou tout au moins sur la date desquels les savans ne sont pas d'accord : il est un autre ordre de monumens plus certains qui prouvent que la constitution physique du pays a changé depuis des époques relativement récentes. Il suffit de visiter avec attention les côtes du sud de la Hollande pour juger par soi-même de l'étendue des changemens introduits dans la forme du delta. Cette plage désolée qui s'étend depuis Ostende jusqu'à Harlem et depuis Harlem jusqu'au Helder, ces dunes sapées par la vague, ces bancs de sable déchirés, tout cela porte la trace des ravages de l'Océan. Au mois de mars (c'est le mois des tempêtes), nous avons vu, sur plusieurs points, les côtes de la Hollande battues, ébranlées par la fureur des vagues, que poussait un formidable vent d'ouest : c'était à croire que la terre allait s'enfoncer. Il est malheureusement trop certain que les barrières élevées contre les flots ont cédé, l'une après l'autre, sur plus d'un rivage depuis les temps historiques. Des chaînes de dunes ont été dévorées, cette perte augmente constamment, et l'on peut déjà prévoir le jour où cette défense naturelle devra être remplacée par une digue. C'est seulement au moyen de remparts artificiels que, plus loin vers le nord, quelques places ont pu être maintenues contre les forces assaillantes de la mer, et encore ces ouvrages de pierre s'affaissent-ils de divers côtés. La forme seule de la Hollande est en contradiction avec celle des autres deltas, et indique par cela même une altération lente, mais continuelle. Trois fleuves comme le Rhin, la Meuse et l'Escaut, qui déchargent concurremment leurs eaux presque sur le même point géographique, ont dû étendre autrefois dans la mer un promontoire ou tout au moins une langue de terre semblable à celle que projette le Mississipi. Or aujourd'hui on cherche en vain ce promontoire : les contours de la

Hollande sont au contraire affaissés, rentrés, comprimés; ils décrivent une courbe concave, une échancrure.

La mer ruine les côtes de la Hollande, c'est un fait constaté : l'œil peut suivre, à travers des écroulemens de sable, ce triste et silencieux travail de destruction; mais il existe de ce cataclysme perpétuel des témoins plus irrécusables encore. A Katvijk, le village de pêcheurs dont nous avons parlé, près de l'endroit où, soutenu par de magnifiques travaux d'art, le Rhin s'écoule laborieusement dans la mer, nous avons vu, par les marées basses, les fondations d'un château romain (la *maison des Bretons*) qui dominait la bouche du fleuve dans un temps où le Rhin, alors plus jeune et plus vigoureux, se portait lui-même dans l'Océan. C'est une preuve évidente que le sol a reculé; mais ce n'est point la seule. On a conservé le souvenir d'une antique forêt qui couvrait autrefois la Hollande méridionale, et qui s'étendait même très avant vers le nord; les arbres qu'on retrouve couchés dans les tourbières, à une heure et demie de la côte, sont, selon toute vraisemblance, les cadavres de cette ancienne forêt, que le vent ou les inondations ont dépeuplée, que la hache a détruite. Tout porte à croire que ces géans de la végétation du Nord s'élevaient sur des terres alors éloignées de la côte. Ces conjectures ont pour fondement certains faits positifs. Plusieurs tourbières, qui doivent leur origine à l'eau douce, se rencontrent aujourd'hui, spécialement du côté du Zuiderzée, sous le niveau de la mer. Tout dans la physionomie actuelle du delta indique donc de vastes et profondes révolutions. Une partie de ces changemens s'est accomplie presque sans désastres; d'autres fois au contraire l'homme a été non-seulement témoin, mais acteur de ce grand drame de la nature. Les anciens habitans de la Hollande ont péri par milliers au milieu des guerres intestines de la terre et de la mer. Les événemens géographiques dans lesquels se sont trouvés enveloppés des villes, des villages, des populations entières, fournissent, depuis l'ère romaine, le sujet d'une histoire tristement authentique, à laquelle ne manquent ni les dates, ni les récits des contemporains. La Hollande, ce vaste radeau flottant sur les vagues de la Mer du Nord, a vu plusieurs fois la tempête déchirer ses flancs, et lui enlever une partie de ses hommes, de ses troupeaux, de ses richesses.

Du temps des Romains, il y avait une plaine d'une grande fertilité à l'endroit où l'Ems entrait dans la mer par trois bras. Cette contrée basse projetait une péninsule au nord-est, du côté de Emden. En 1277, un déluge détruisit d'abord une partie de cette péninsule : trente-trois villages périrent (1). A cette incursion de la mer est due

(1) Le souvenir de ce désastre est consigné dans une carte géographique faite pour retracer le souvenir de l'événement; on y lit cette inscription brève et triste comme une

l'existence du Dollard, ce golfe dont le nom en hollandais signifie le *furieux*, sans doute pour exprimer l'impétuosité du choc qui rompit les défenses naturelles et ouvrit le passage aux vagues. D'autres inondations survinrent à différentes périodes dans le cours du xve siècle. En 1507, une partie seulement de Torum, ville considérable, était demeurée debout : le reste de cette ville, en dépit de l'érection des digues et du barrage des rivières, fut enfin emporté; cinquante monastères disparurent, engloutis, balayés par les flots.

Une des plus mémorables entreprises de la mer est encore celle qui éclata le 18 novembre 1421. Sur une réunion d'îlots formés par les sables de la Meuse s'élevaient soixante-douze villages : en un instant, les sables furent remplacés par un désert d'eau. La marée avait fait éclater une écluse près de Wieldrecht, dont il n'est resté que le nom. Trente-cinq villages furent irrévocablement perdus : on n'a pu en découvrir aucun vestige, si ce n'est pourtant une vieille tour, morne, solitaire, appelée la *maison de Merwed*. Plus tard, pour fixer les lieux où il était permis aux pêcheurs de jeter les filets, on reconstitua par conjecture le cours de la rivière, le vieux Maas, qui traversait le pays avant la submersion. Chercher dans l'eau où fut une rivière, quelle sombre et biblique figure du déluge! L'endroit où les villages ont été détruits porte encore aujourd'hui le nom de *Biesbosch*, bois de joncs (1).

Tous ceux qui ont vu La Haye connaissent le village de Scheveningue, auquel conduit une des plus agréables routes qui existent dans le monde. Scheveningue était autrefois éloigné de la mer, et maintenant il touche à la plage. En 1570, la moitié de l'ancien village a disparu sous les flots. L'église actuelle, dont le charmant clocher semble demander grâce à la mer, fut élevée au milieu des sables pour en remplacer une qu'on avait construite à deux mille pas plus avant sur la côte, au centre du village d'alors, et qui fut anéantie (2). Plus loin, vers Katvijk, autre village de pêcheurs, la mer, en quinze années, et cela au xviie siècle, avait fait disparaître quatre-

épitaphe : *Anno* 1277 *maris inundatione* 33 *pagi hoc in loco periere*. Une autre carte manuscrite, en parchemin, représente les trente-trois villages qui existaient avant l'inondation, avec le cours des rivières et le tracé des routes. Cette carte est d'ailleurs conjecturale : les cartes positives ne remontent point en Hollande plus haut que le milieu du xvie siècle.

(1) A ces exploits de la mer se rattachent des chroniques locales. On raconte qu'un enfant de l'un des villages sur lesquels l'inondation allait s'étendre vit, en pompant de l'eau, sortir des poissons de mer. Tout surpris, il avait divulgué le fait, mais on en avait ri. Lui, plus sage, se décida à prendre la fuite. Peu de jours après, la catastrophe survint. Cet enfant fut le seul de son village ou presque le seul sauvé. Malheureusement la tradition ajoute que l'enfant, devenu homme, fit un mauvais usage de sa sagacité : il vola et fut pendu.

(2) Lors de sa destruction, elle venait d'être érigée en paroisse, après avoir été longtemps une chapelle.

vingts maisons. Il y avait deux rues qu'on cherchait et qu'on ne trouvait plus. Nous abrégerons cette trop longue histoire. Ceux qui croient que notre planète doit périr par l'eau trouveront dans les tragiques annales de la Hollande un avant-goût de leurs sinistres prophéties. Là, l'homme a senti de siècle en siècle la terre manquer sous ses pieds; il a vu les abîmes de l'Océan monter au-dessus des contrées les plus florissantes et les balayer comme le flot qui raie le sable.

Les auteurs latins ne font aucune mention de l'énorme golfe par lequel la mer pénètre aujourd'hui si avant dans les Pays-Bas. Divers récits indiquent au contraire que la Frise touchait alors à la Hollande par la terre ferme. Il existe une carte de 1584 dans laquelle l'auteur, Abraham Ortelius, reconstruit, sur le témoignage des historiens, l'ancienne configuration du pays avant l'existence du Zuiderzée. Là s'étendait une vaste région, entrecoupée par différens lacs intérieurs : le plus considérable de ces lacs était le lac Flevo (*Vlieland*), dont parle Tacite. Ce lac s'était formé, selon Pomponius Mela, par les débordemens du Rhin. Il était traversé par une rivière du même nom (*Flevum*), qui avait son embouchure dans la mer. Un jour l'Océan s'élança, creusa un isthme et entra dans le lac Flevo : renforcé de cet auxiliaire, l'ennemi ne tarda point à s'avancer dans l'intérieur du pays. Les invasions successives par lesquelles une grande partie du territoire fut transformée en une baie commencèrent et finirent avec le XIIIe siècle. Des documens certains, des relations écrites par les habitans des provinces voisines, témoins contemporains du désastre, ne laissent aucun doute sur la formation récente du Zuiderzée. C'est par des mouvemens réitérés de la mer qu'une immense étendue de terres basses a été ensevelie. En l'année 1205, l'île appelée maintenant Wieringen, au sud du Texel, faisait encore partie de la terre ferme; elle en fut détachée par plusieurs déluges dont on connaît les dates : en 1251, la séparation était achevée. Encouragée par ces premiers succès, la mer se jeta sur un isthme riche et populeux, qui s'étendait au nord du lac Flevo, entre Staveren en Frise et Medenblick en Hollande; vers l'an 1282, toute cette région était anéantie. Il est impossible de promener ses regards sur les côtes du Zuiderzée, si belles l'été, si calmes parfois, sans songer aux catastrophes qui ont fait cette mer, aux cités florissantes qui ont trouvé leur tombeau dans ses vagues.

Ces révolutions de la nature ont exercé une influence sur l'histoire politique des Pays-Bas. La destinée des villes qui touchent aujourd'hui les bords du golfe a été modifiée par suite des changemens survenus dans la géographie de cette contrée. L'importance d'Enkhuisen, de Medenblijk, de Hoorn, anciennes métropoles de la Frise au temps où l'espace occupé maintenant par le Zuiderzée faisait

encore partie du continent, a successivement décru depuis la formation de la baie. C'est à ce déclin et aux événemens qui l'ont amené qu'Amsterdam doit d'être aujourd'hui une des principales villes du monde et un des ports les plus fréquentés par les vaisseaux. Les voyageurs qui passent à Amsterdam négligent trop généralement de visiter Marken, Urk et Schokland; ces trois îles du Zuiderzée sont les derniers vestiges du continent qui a sombré. Tout homme qui se livre à l'étude des pays et des peuples doit entreprendre ce voyage, qui est en même temps un cours d'histoire. Les habitans de ces trois îles séparées de la terre ferme et comme démembrées l'une après l'autre par de terribles inondations en sont restés aux divers degrés de l'échelle morale où le cataclysme les a saisis. Voyager dans le Zuiderzée avec ce point de vue, c'est revenir dans le passé. Quel ne fut pas notre étonnement de voir ces débris de races anciennes sortant de l'abîme des eaux et de l'océan des âges avec les mœurs, le langage, les traditions, les coutumes et les figures d'un autre temps! C'était pour nous comme une apparition des anciennes sociétés. Les Bataves et les primitifs Frisons ne sont pas morts; vous les retrouvez là. Dans ces îles, dernières traces de la terre ferme, et sur les côtes voisines du Zuiderzée, on est surpris de rencontrer un étrange assemblage de traits particuliers, de caractères physiques et surtout de costumes qui ne se retrouvent ailleurs que chez plusieurs nations différentes. Ces médailles vivantes attestent l'origine d'anciennes races qui ont conservé leur genre de vie, leurs travaux habituels, leurs modes, leur physionomie distincte. On a de la sorte sous les yeux non-seulement la preuve matérielle d'anciens déluges qui ont laissé partout des monumens de destruction, mais encore des fossiles d'un ordre nouveau qui détachent, pour ainsi dire, dans la vie les formations successives de l'histoire. A mesure qu'on s'éloigne des côtes du Zuiderzée, c'est-à-dire du théâtre des anciennes catastrophes, on voit en grande partie disparaître, chez les habitans de l'intérieur du pays, les caractères de cette originalité saisissante. Les types s'effacent dès que les communications géographiques se rétablissent. Le naufrage d'une partie du continent a donc isolé certaines populations de la société des Pays-Bas, et, en les détachant de la terre ferme, il les a, pour ainsi dire, pétrifiées dans les formes anciennes, mais diverses, de la civilisation.

La formation tempêtueuse du Zuiderzée paraît avoir été la conséquence de désastres encore plus anciens. Tout au nord de la Hollande, on rencontre une série d'îles égrenées dans l'Océan comme les perles d'un collier dont le fil est rompu. Ces îles sont les derniers reliefs d'une côte qui servait autrefois de rempart aux Pays-Bas; ce rempart a été enfoncé, et les débris en ont été dispersés dans la Mer

du Nord. Le nombre de ces îles a diminué environ d'un tiers depuis le temps de Pline, car ce naturaliste en comptait vingt-trois entre le Texel et l'Eider, tandis que nous n'en comptons plus maintenant que seize. Encore ces îles ne sont-elles que les ruines d'une ruine. L'an 800, Héligoland, situé à l'embouchure de l'Elbe, commença d'être tourmenté par les vagues; dans les années 1300, 1500 et 1649, d'autres parties de terres furent abîmées, jusqu'au moment où enfin un seul débris de l'île originelle restât debout. Un rocher de marne rouge, haut environ de deux cents pieds, est là qui surnage au désastre, comme un de ces grands chênes qui survivent aux forêts disparues.

Pour être juste envers l'Océan, nous devons placer, en face de cette sombre liste de villes détruites, noyées, de villages perdus, de régions entières supprimées, le tableau plus consolant des restitutions de la mer. Aux grandes destructions de terres succède généralement une réaction sur une certaine échelle. Entre Anvers et Nieuport s'étend une contrée basse qui consistait, du temps des Romains, en bois, marais, tourbières, et qui était protégée contre l'Océan par une chaîne de dunes; cette chaîne céda, vers le ve siècle, à la fureur des tempêtes. De mer qu'elle était devenue par suite de l'irruption des eaux, cette contrée est aujourd'hui terre ferme et supporte une assez nombreuse population. Il est vrai que ce changement est dû, en partie du moins, à l'industrie et au courage des habitans, qui ont su profiter des bancs de sable déposés par la mer pour reprendre, en quelque sorte pied à pied, le sol que la mer leur avait enlevé. Le même fait s'est reproduit dans le *Biesbosch;* là aussi l'eau a rendu une partie des terres qu'elle avait ravies. L'emplacement des villages submergés est indiqué maintenant par des terrains d'alluvion qui s'élèvent peu à peu. D'immenses plaines, portant déjà d'abondantes moissons de grains, ont pour ainsi dire oublié que là fut la mer. La vue de ces anciennes terres déchiquetées par l'eau et aujourd'hui renaissantes est un des spectacles les plus faits pour dévoiler la marche de la nature, qui crée avec la destruction même. L'eau débordée, furieuse, dépose avec le temps sur le théâtre de l'inondation le contre-poids de ses conquêtes et de ses violences. Par le mouvement naturel des choses, il se forme de siècle en siècle des bancs de sable que recouvre un limon fertile : ainsi la terre, envahie, vaincue, engloutie, se relève à la longue et se fortifie en quelque sorte de ses défaites.

Intéressante au point de vue de la géographie et de l'histoire, la formation de la Hollande ne l'est pas moins au point de vue de la géologie philosophique. Les savans se sont plus d'une fois demandé si les lois en activité sur le globe, durant l'âge embryonnaire de

notre planète, différaient beaucoup de celles qui déterminent l'économie actuelle de la nature. La réponse à cette question est peut-être dans l'histoire physique, ou, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans la genèse de la Hollande. Il n'y a pas deux systèmes dans la nature, il n'y a pas une géologie morte et une géologie vivante : partout où les causes neptuniennes ont agi dans les âges les plus reculés du globe, elles ont dû agir comme elles se comportent depuis les temps historiques sur le sol des Pays-Bas. Le duel de la terre et de la mer, qui joue dans les cosmogonies antiques un si grand rôle, se prolonge ici et amène les mêmes conséquences, — des déluges, des catastrophes, des changemens dans la forme du delta. L'Océan se retire de certaines côtes pour en occuper d'autres, rendant quelquefois ce qu'il a saisi, et saisissant de nouveau ce qu'il a lâché, sans que la loi de ces mouvemens soit encore parfaitement connue. A ce point de vue, l'histoire géographique de la Hollande est, en partie du moins, le secret de la création révélé. L'ensemble des événemens auxquels le sol néerlandais doit sa naissance, les variations qu'il a subies, nous mettent en effet sur la voie des causes qui ont plusieurs fois modifié et qui peuvent modifier encore la constitution physique de notre univers.

Quelques faits récens prouvent que l'Océan n'a pas renoncé à ses prétentions sur la Hollande. Le 4 février 1825, la mer se souleva; les eaux coururent dans l'Over-Yssel, dans la Frise, dans la Nord-Hollande et dans la Gueldre. Cette inondation gigantesque fut, il est vrai, de courte durée : elle se retira avec le reflux, mais en laissant derrière elle le sentiment du danger qu'avaient couru les Pays-Bas. A la vue de cette contrée que menace le niveau des fleuves, que secouent les vents, qu'accablent de tout leur poids les marées, on aurait lieu de craindre pour le sol de la Hollande, pour ses richesses, pour son existence même, si dans cette lutte n'intervenait un agent d'un ordre nouveau, une force morale qui fît contre-poids aux puissances aveugles de destruction. Cette force existe : jusqu'ici nous avons vu le travail de la nature; il nous reste à parler des changemens introduits dans la forme géographique des Pays-Bas par la main de l'homme.

III.

Lorsque les premiers habitans arrivèrent sur le sol de la Néerlande, que trouvèrent ils? Un marais. — Heureusement ces anciens pionniers étaient les Bataves et les Frisons : les Bataves appartenaient à la race saxonne, race patiente et forte contre les choses, née pour la conquête du sol; les Frisons, d'origine orientale, étaient une

branche du rameau scandinave. Ils venaient à la suite des glaces et des blocs erratiques, car les déluges d'hommes suivent le chemin tracé par la nature aux grandes débâcles des élémens. Ces barbares manquaient de patrie; ils jurèrent de s'en donner une. C'était un monde à faire; il fallait commencer, comme dans les cosmogonies antiques, par séparer la terre d'avec les eaux. Ce *fiat lux* de la puissance humaine, cette seconde création dans laquelle l'industrie se montre constamment la rivale de Dieu, ce triomphe de l'intelligence sur la matière, sur le chaos, tout cela ne fut pas l'œuvre d'un jour. L'homme ne crée point d'une parole; il crée, comme la nature, avec le concours du temps et le développement successif de ses forces. Quelques terres stériles, vagues, effondrées, que se disputaient alternativement les crues des rivières et les hautes marées, voilà le berceau des Pays-Bas. Le génie néerlandais a grandi dans une lutte contre les élémens. Cette contrée, qu'habite une population nombreuse et florissante, est un véritable pays artificiel. Sans les Hollandais, la Hollande n'existerait pas. Cette patrie est leur ouvrage, leur création, et comme le Dieu de la Bible, ils ont le droit de trouver que ce qu'ils ont fait est bien fait, *et vidit quod esset bonum.* Sans l'art, jamais une telle région n'eût vu le jour; sans l'incessante vigilance de ses habitans, elle se perdrait bientôt. Sa naissance est un miracle du génie humain, sa conservation est un prodige. Nous allons étudier les conditions au milieu desquelles cette annexe du continent s'est affermie; nous rechercherons les procédés techniques à l'aide desquels l'industrie des habitans a repoussé les eaux, fondé des villes sur des sables mouvans que réclamait et que réclame encore la mer, enchaîné le cours des fleuves, introduit l'agriculture dans des terres basses et inondées, converti en un mot la Hollande primitive, — moins un sol qu'un mélange confus de terre et d'eau, — en une des plus délicieuses patries qui existent.

On peut partager l'histoire hydraulique des Pays-Bas en trois périodes : — les travaux d'endiguement entrepris contre la mer et les fleuves, — la création des polders, — l'application des machines à l'asséchement des lacs intérieurs.

Les premiers habitans se campèrent sur des tertres et des monticules qu'ils avaient eux-mêmes élevés. Cette position était sans cesse inquiétée par l'état primitif des fleuves, sortes de torrens vagabonds, inconstans dans leur lit, qui ravageaient à chaque instant les timides essais de culture. Il a fallu que l'art donnât des bords aux rivières et que les eaux apprissent à couler régulièrement vers la mer. La première date de l'endiguement du pays ne saurait être fixée. On croit que les Cimbres avaient établi des digues qui ont été détruites, puis relevées plus tard sur les mêmes bases. Ces rivages artificiels ont protégé la civilisation naissante; sans eux, la Hollande serait

restée ce qu'elle était à l'origine, une terre inhabitable. Une tradition veut que la première digue de la Hollande méridionale ait été établie contre le Rhin, aux environs de Leyde, dans le plat pays. Ce système se répandit : on se servit de semblables ouvrages pour prévenir les irruptions de la Meuse. Les historiens ne sont point d'accord sur l'origine des travaux; les uns les attribuent aux seigneurs, les autres au peuple. La noblesse avait autrefois une part dans l'établissement des digues; mais ce serait une erreur de croire que les châteaux formassent les points de départ du système hydraulique; beaucoup de châteaux, qui dominent le cours des fleuves et des rivières, sont au contraire de date beaucoup plus récente que l'endiguement. Ces remparts de terre ont été construits d'abord par districts; les propriétaires du sol se cotisaient et formaient une sorte d'assurance mutuelle pour se prémunir contre le débordement des eaux. Les districts hydrauliques furent plus ou moins étendus, plus ou moins bien constitués selon les besoins de la défense. Non-seulement la noblesse féodale fut étrangère à ce mouvement, mais encore l'administration des eaux (le *waterstaat*) donna naissance à une noblesse nouvelle, d'origine toute plébéienne. Les comtes des digues, comme on appelait les inspecteurs chargés de la surveillance des fleuves, jouissaient de pouvoirs très étendus, qui surpassaient même, dans les temps de crise, l'autorité des comtes proprement dits. Partout la noblesse s'est greffée à l'origine sur les conditions de la conquête; comme en Hollande l'ennemi c'était le sol, les fonctions qui avaient pour but la victoire de l'homme sur les élémens furent de tout temps honorées. Les travaux entrepris dans les Pays-Bas pour rectifier le cours des rivières ont été véritablement prodigieux. Avant l'ère chrétienne, Drusus avait fait creuser un canal pour joindre l'Yssel avec un bras du Rhin; un demi-siècle plus tard, les Romains lièrent un autre bras du Rhin avec le Leck, qui n'était jusque-là qu'une petite rivière; enfin, de notre temps, de gigantesques ouvrages ont réuni ce même Rhin à la Mer du Nord. Il serait trop long de rappeler les autres conquêtes obtenues sur les rivières de la Hollande, ces ennemies intimes du pays. La Bible nous représente quelque part le génie de Babylone assis superbement sur les quais de la ville, et se disant à lui-même : C'est moi qui ai fait l'Euphrate! A la vue des magnifiques canaux qui relient ensemble les bras errans des rivières, à la vue de ces fameuses digues qui retiennent, comme les bords d'une coupe, les flots toujours prêts à déborder, le génie de la Hollande peut dire avec encore plus de vérité : C'est moi qui ai fait le Rhin! c'est moi qui ai fait la Meuse! — La nature n'avait donné aux Pays-Bas que des cours d'eau incertains et ravageurs : de ces cours d'eau, l'industrie nationale a fait des fleuves.

Les procédés d'endiguement varient avec la nature des obstacles

qu'il s'agit de surmonter. Ici, les digues sont de simples murailles de terre; ailleurs, on couvre le sol inégal ou mou d'une couche de fascines, quelquefois même il est nécessaire de soutenir ces remparts avec de la brique. Malgré ces grands ouvrages, bien faits pour donner une idée considérable du peuple qui les a élevés, l'état des rivières de la Hollande laisse encore à désirer. Une commission, nommée par Guillaume Ier, publia en 1827 un volumineux rapport sur les meilleurs moyens de provoquer l'écoulement des eaux. La plupart de ces projets pour l'amélioration des rivières ne figurent encore que sur la carte : les difficultés d'exécution, jointes à l'embarras des finances, les ont fait remettre à un temps indéterminé. D'un autre côté, une opinion toute contraire s'est produite depuis ces dernières années. De ce que le système d'endiguement n'est pas toujours efficace contre le débordement des eaux, quelques écrivains ont conclu qu'on avait eu tort d'endiguer les rivières. Ce paradoxe a été soutenu par Bilderdijk, un des plus grands poètes et un des meilleurs esprits de la Hollande. Le principal grief sur lequel on s'appuie pour accuser l'intervention de l'art dans les ouvrages de la nature est tiré de l'état actuel des rivières. Le lit des rivières en Hollande s'élève insensiblement et toujours; les digues doivent s'élever dans la même proportion, et en s'élevant elles faiblissent. Fort des dangers que suspend sur le pays cette situation des eaux, on s'est demandé s'il n'aurait pas mieux valu abandonner les rivières à tous leurs caprices. Ces rivières, dit-on, auraient tracé elles-mêmes leur vie à travers les terrains d'alluvion, et la Hollande se trouverait aujourd'hui moins menacée d'être emportée. Ces visions poétiques rentrent dans le système de Jean-Jacques Rousseau, — l'optimisme de l'état de nature. Sans les travaux d'endiguement, les fleuves ne se seraient point tenus dans leur lit, l'agriculture n'aurait point obtenu le rang qu'elle a conquis en Hollande, les élémens de l'état social ne se seraient jamais dégagés de la confusion et de la barbarie. L'art doit soutenir la nature. « Si, par suite de la résistance opposée aux forces aveugles et aux élémens destructeurs, la nature proteste, si même elle se venge par des menaces de la contrainte qu'on lui impose, c'est à l'industrie humaine de découvrir dans ses ressources toujours croissantes de nouvelles armes pour combattre le danger. Malgré l'élévation des digues, qui montent, il est vrai, sur certains points à des hauteurs considérables, les ruptures et les inondations sont aujourd'hui moins fréquentes en Hollande que dans les derniers siècles. Ces fleuves qui coulent au-dessus des terres voisines se laissent mieux contenir qu'autrefois dans leurs rivages artificiels. Il est curieux, quand on voyage en barque ou en bateau à vapeur, de jeter, du haut des rivières, un regard sur les campa-

gnes, qui se trouvent comme encaissées, et de suivre, le long des bords élevés par la main de l'homme, le cours de ces eaux mécontentes, mais enchaînées.

L'éducation des rivières, qu'on nous permette cette image, n'aurait encore rien été sans un système d'endiguement et de protection contre la mer. L'Océan, cette grande force de destruction, se limite lui-même par ses dunes; mais l'industrie humaine a dû soutenir et fortifier la ceinture de sables derrière laquelle s'abritent les Pays-Bas. La première fois qu'on voit moutonner de loin ce troupeau de collines nues ou recouvertes d'une sèche végétation, on est frappé du caractère sérieux qu'elles donnent aux côtes de la Hollande. Les habitans distinguent trois rangs de dunes : les dunes extérieures, c'est-à-dire celles qui touchent la mer, les dunes du milieu, qui sont les plus hautes et les plus larges, et les dunes intérieures, qu'on croit être les plus anciennes. Cette triple défense naturelle, dont les géologues attribuent la formation à l'action combinée des vagues et des vents, pourrait servir à déterminer la date de la naissance des côtes, si la proportion suivant laquelle les sables s'avancent dans l'intérieur des terres n'était variable, et ne rendait, par conséquent, ce chronomètre fort douteux. Comme le pays est généralement plat, ces dunes forment des chaînes de montagnes relatives. Ces ouvrages avancés, qui servent de boulevart contre les eaux et d'abri contre les tempêtes, exigent un constant entretien. Les Hollandais garnissent leurs dunes avec une espèce de jonc ou de roseau qui est connu sous le nom de *arundo arenosa*, roseau des sables. On le plante au printemps ou en automne, et on l'abrite des vents dangereux avec de la paille. Quand cette herbe a pris racine, elle relie et consolide la masse mouvante des sables : c'est le ciment végétal des côtes de la Hollande. Les dunes ont, outre les vents, un ennemi très sérieux, le lapin. Cet infatigable mineur attaque sourdement le sol desséché qui s'élève comme un bourrelet entre la mer et l'intérieur du pays. Il faut donc une continuelle surveillance pour réparer les dégâts commis par ce faible animal. Sur tous les points du littoral où les dunes, ces digues naturelles, n'existaient pas, on les a créées; quelquefois même il a été nécessaire de soutenir par des ouvrages de bois, de pierre ou de cailloutage les côtes ruinées. La vue de ces travaux donne une grande idée de la puissance de l'homme. Il est difficile d'imaginer ce que les Hollandais ont mis de persévérance, de courage et de sagacité dans ce système combiné de défense naturelle et artificielle qui forme aujourd'hui le bouclier de la Hollande contre la mer.

Pour comprendre l'étendue et la nature des dangers auxquels échappent tous les jours les Pays-Bas, il faut se représenter ce que

les ingénieurs hollandais appellent l'échelle des eaux. On sait déjà qu'une grande partie de la Néerlande est située fort au-dessous du niveau de la mer et des rivières. Pour évaluer ces différences de position, l'art a tracé une ligne imaginaire qu'on a nommée le niveau d'Amsterdam. Ce plan est aux autres degrés de l'échelle hydraulique ce que le zéro du thermomètre est aux différens degrés de la température. En partant de cette base, on a pu se former une idée de la situation relative de la terre et des eaux dans le royaume des Pays-Bas. Les résultats de ces calculs, il faut bien le dire, n'ont rien de rassurant. Durant les mauvais temps ou, pour parler la langue locale, durant la tempête du nord-ouest, la marée monte, près de Katvijk, à 3m40; la marée de la Meuse, près de Rotterdam, s'élève à 3m20, et celle du Leeck, près de Vianen, s'élance à 5m80 au-dessus du niveau d'Amsterdam. On voit d'ici ce que deviendrait un pays placé dans de telles conditions, si la main de l'homme venait à se retirer. L'industrie a tiré la Hollande du néant; c'est l'industrie qui la conserve. Au système des digues se lie, comme moyen de défense contre les eaux, le système des écluses. — On a dit que les Hollandais n'avaient pas d'architecture : quelques monumens civils ou religieux protestent contre cette opinion beaucoup trop exclusive; mais il faut se souvenir que toujours l'art de bâtir se moule sur la nature et sur les nécessités d'un pays. Or en Hollande l'architecture vraiment nationale est l'architecture hydraulique. Celle ci a jeté des constructions immenses, colossales. Les premières écluses étaient de bois : aujourd'hui ce sont des monumens de pierre, et les plus magnifiques ouvrages qu'on puisse voir. Le propre de cet art n'est pas l'élégance, c'est la force. Pour se faire une idée du style de pareils travaux, il faut visiter les grandes écluses d'Amsterdam, et surtout les constructions de Katvijk. Cette forteresse, élevée contre la mer, a vraiment un caractère sévère et imposant. Trois écluses se succèdent à l'embouchure du Rhin, dans le canal destiné à soutenir le cours défaillant des eaux, et protégent de ce côté la Hollande. Les jours de grande tempête, on juge prudent de faire des concessions à la mer : les portes de l'écluse la plus avancée vers l'embouchure du fleuve livrent passage aux vagues, qui courent furieuses jusqu'à la seconde écluse et s'y brisent. Ces masses de pierre qui tiennent tête à l'Océan, ces puissantes machines que dirige un art fondé sur l'expérience, ces portes qui s'ouvrent et se ferment selon le courant et le niveau des eaux, selon la direction des vents, tout cela révèle l'existence d'un système admirable et compliqué; tout cela annonce une sorte de providence administrative qui veille sur la Hollande. Dans les autres pays de la terre, *celui qui met un frein à la fureur des flots*, c'est Dieu; ici, on dirait volontiers que c'est l'homme.

Les digues, les écluses, tous ces grands ouvrages de défense élevés contre les *eaux extérieures*, comme on appelle ici les fleuves et la mer, n'auraient point suffi à rendre la Hollande habitable, si le pays n'eût trouvé encore l'art de se débarrasser des *eaux intérieures*. Par suite des pluies, des crues et des débordemens de rivières, il s'était, de date immémoriale, formé des flaques, des lagunes, de perpétuels marais, qui s'étendaient très avant dans les terres, et qui défiaient partout la culture. Une autre cause de la présence des eaux était l'extraction de la tourbe. Manquant de bois, les habitans se virent contraints de fouiller la terre pour se chauffer, et les tourbières exploitées ne tardèrent point à se changer en lacs. La Hollande présentait alors ce singulier spectacle d'un peuple sans cesse menacé par les inondations et occupé sans cesse, malgré lui, à faire de l'eau. C'est contre un tel état de choses et contre de tels dangers que l'art hydraulique était appelé à réagir par la création des *polders*. On appela ainsi, d'un mot hollandais qui veut dire *terres endiguées*, les anciens marécages que les premiers habitans entourèrent d'enclos, de faibles digues, et qu'ils munirent de grossières écluses. Le système des *polders* se développa avec les progrès de l'agriculture et de l'industrie. Dans l'enfance de l'art hydraulique, on ignorait l'emploi des machines. Ce n'est que plus tard qu'on mit à contribution, pour le desséchement des terres, un des ennemis de la Hollande, le vent. On ne saurait dire où l'on a construit d'abord les premiers moulins occupés à tirer l'eau des *polders*. Une tradition porte à croire que ce système fut pratiqué en Hollande vers le commencement du xve siècle. On raconte qu'en 1408, il y avait à Alkmar, dans la Hollande septentrionale, un certain Florent Alkmade, qui avait établi un moulin hydraulique à vent. Ce moulin servit de modèle à beaucoup d'autres machines du même genre, et l'invention se répandit bientôt dans les districts même éloignés.

D'abord ces moulins étaient chétifs et incomplets; ils ne pouvaient fonctionner que dans une seule direction du vent, celle du nord-ouest, mais peu à peu ils grandirent en puissance. A la fin du xve siècle, l'emploi des moulins dans les polders hollandais s'était généralisé. De cette époque datent l'endiguement régulier des terres basses, l'établissement des fossés pour la décharge et la conduite des eaux, la construction d'écluses pour maintenir le niveau entre les réservoirs, en un mot un système tant soit peu scientifique d'asséchement. Par cette découverte, l'état intérieur du pays fut changé, l'agriculture put naître. Aujourd'hui des moulins de toutes formes et de toutes dimensions s'élèvent au milieu des riches campagnes qu'ils déchargent du superflu des eaux; leurs ailes agitées se confondent à distance dans un ciel tranquille, et donnent au paysage un caractère singulier. Quel-

ques-uns de ces moulins sont de véritables édifices qui vont chercher le vent à des hauteurs considérables; d'autres plus petits, construits en brique ou en bois, n'en étalent pas moins un véritable luxe : recouverts d'un manteau de chaume qui les abrite contre la pluie, ils montrent avec orgueil l'axe qui porte les ailes orné de reliefs et de dorures (1). Cette coquetterie champêtre, ces grandes voiles qui frémissent dans l'air comme les ailes d'oiseaux gigantesques et fabuleux, ce *tic-tac* mêlé au bruit entrecoupé des eaux, tout cela répand sur la nature si calme de la Hollande un mouvement et un charme qu'on ne peut définir. Ailleurs les moulins, ces monumens de la vie pastorale, ne sont guère appropriés qu'à un seul usage; ici au contraire, ce sont des machines hydrauliques, des scieries, des instrumens de mouture. On voit des *polders* desservis par un seul petit moulin, on en rencontre d'autres que plusieurs grands moulins travaillent à dessécher. Autrefois on se bornait à débarrasser des eaux superflues les terrains peu bas; mais depuis que la science a fait des progrès, on met le vent à l'attache pour épuiser même les marais profonds. L'art des *polders* a fait à la Hollande une seconde nature. Ce pays se trouve placé, sous le rapport agricole, dans des conditions toutes particulières : ailleurs il faut créer les produits du sol, ici il a fallu créer le sol lui-même. Lorsque maintenant on voit cette terre, créée et entretenue par la main de l'homme, se couvrir, l'été, de gras pâturages, de fruits et de légumes, souvent même d'abondantes moissons, on ne saurait trop admirer les conditions de l'art qui ont changé un sol perdu sous les eaux en un jardin de plaisir et de fertilité.

Une des difficultés consistait à maintenir l'équilibre entre les intérêts particuliers des *polders* et les intérêts généraux du système hydraulique auquel la Hollande doit son existence. Tout cela ne pouvait être réglé que par une administration pourvue de connaissances précises et délicates. Quand on songe que la mer est pour la Hollande un ennemi infatigable, quand on réfléchit à ce réseau de digues, de remparts, de canaux qui se relient entre eux et se rapportent à un système d'unité, quand on calcule les conséquences terribles de la moindre négligence dans un pays où un trou de taupe ou de rat peut mettre en question la sûreté d'une digue et ouvrir le passage aux eaux, on ne s'étonne plus que de tout temps les fonctions du *waterstaat* aient été considérées comme très importantes. Ces fonctions étaient conférées par les états-généraux et seu-

(1) Il faut voir à Delft, dans la salle des modèles, toutes les modifications, tous les genres de perfectionnement que ces machines à vent sont susceptibles de recevoir. Les grands moulins en pierre servant aux desséchemens profonds coûtent jusqu'à 30,000 florins.

lement aux hommes du culte réformé. A Delft, il existe aujourd'hui une école spéciale dans laquelle on forme des élèves pour le génie hydraulique. Ce corps d'ingénieurs civils est la véritable armée qui veille à la défense du pays. On ne se figure point avec quelle science doivent manœuvrer les écluses pour ne point ouvrir les portes à l'ennemi, ni quel art pratique et minutieux doit présider dans tout l'intérieur du pays à l'harmonie des eaux. Notre conviction est que les Hollandais sont seuls capables de cette surveillance continuelle et méthodique, de ce travail sans distraction, faute duquel leur pays disparaîtrait à chaque instant sous les fleuves ou sous la mer. C'est à leur persévérance, aux lumières de leurs ingénieurs, à des dépenses énormes, au concours de tous les citoyens, que la Hollande doit de lutter contre les flots et de surnager, *luctor et emergo.*

Les succès obtenus dans l'asséchement des *polders*, dont quelques-uns se trouvent placés à quatre et cinq mètres au-dessous des terrains naturels, devaient inspirer à l'homme une grande confiance dans ses forces. Ce fut en effet comme une prime d'encouragement pour ouvrir des travaux plus hardis encore. Au XVIIe siècle, des étendues de terre considérables furent pour ainsi dire tirées du sein des eaux. Le premier desséchement sur une grande échelle se fit dans la Hollande septentrionale en 1614. Des lacs formés par la nature, notamment ceux du Beemster, du Purmer et du Shermer, se changèrent sous la main de l'industrie en une des campagnes les plus belles et les plus riches des Pays-Bas (1). Un observateur de ce temps-là, William Tempel, nous raconte sa surprise et son admiration quand il vit un ancien lac de deux lieues de large (le Beemster) sur lequel paissaient des bœufs! Ce sol, divisé en canaux, traversé par des voies régulières, des avenues d'arbres, formait déjà de son temps le plus joli paysage qu'on pût imaginer. De 1608 à 1640, vingt-six lacs se transformèrent ainsi dans la même province en *polders*. En 1820, on comptait dans la Hollande septentrionale plus de six mille hectares mis à sec. Dans la Hollande méridionale, le chiffre des terres restituées à l'agriculture était en 1844 de vingt-neuf mille

(1) Une chronique locale rapporte que les desséchemens dans la Hollande septentrionale furent faits par un particulier. C'était un marin ou un pêcheur. Il avait vu la grande flotte envoyée par Philippe II contre la Hollande et l'Angleterre; il avait été aussi témoin du désastre de cette flotte battue par la tempête, qui perdit de tous les côtés ses vaisseaux; il avait surtout gardé le souvenir d'un beau navire tout chargé de fer et d'or qu'il avait vu couler à fond. Ayant entendu parler des frais considérables que devait entraîner le desséchement du Purmer, il se mit en tête de reprendre à la mer les richesses qu'elle avait englouties sous ses yeux. Il se rendit dans cette intention sur la côte d'Irlande, fit plusieurs voyages mystérieux, et sut enfin, par des manœuvres habiles, découvrir la Californie sous-marine. C'est avec l'or tiré de la caisse du bâtiment espagnol que, selon la chronique, le lac aurait été converti en terre ferme.

hectares. Dans ces derniers temps, on a encore épuisé les eaux du *polder* Nootdorp, qui était un marais, et où il y a maintenant un petit village. La Hollande, à laquelle la nature semble avoir dénié tous les élémens, pour nous servir des expressions de Dante, a su se donner par le travail ce que la nature lui avait refusé. Cette histoire de terres appelées du fond des eaux et répondant à l'homme: « Nous voici, » semblerait une histoire merveilleuse, si les moyens à l'aide desquels s'opéra ce miracle de l'industrie n'étaient connus. Ces moyens sont d'ailleurs très simples : jusqu'ici tous les desséchemens ont été accomplis par le travail des moulins à vent, et ce n'est qu'à une époque récente qu'on a mis en œuvre des agens plus puissans, dont il nous reste à parler.

Malgré tant de victoires remportées sur l'ennemi intérieur, un hôte dangereux et remuant inquiétait la province de Hollande; nous voulons parler du lac de Harlem. Ce lac, les Hollandais l'avaient vu naître. L'histoire de sa formation doit être étudiée sur les anciennes cartes : on suit alors pas à pas les développemens de cette masse d'eau, qui avait fini par intimider la ville de Leyde et la ville d'Amsterdam. Il existait en 1531, dans les environs de Harlem, quatre petits lacs insignifians, et à côté de ces lacs florissaient trois villages, dont les noms ont été conservés : Nieukerk, Dorp Ryk et Wijk Huysen (*Cinq-Maisons*). En 1591, un des trois villages avait déjà disparu; en 1647, c'en était fait des deux autres. Les lacs étaient d'abord séparés; en 1531, il existait entre le lac de Harlem et celui de Leyde une ouverture encore si étroite qu'on pouvait la passer sur une planche; en 1647, les quatre lacs s'étaient réunis, et leurs noms particuliers s'étaient confondus dans celui de *Haarlemmer meer*. Il n'y avait plus qu'un point de terre, le Beinsdorp, qui surnageait; en 1687, le Beinsdorp avait diminué, et le lac s'accroissait toujours (1). Dans ces derniers temps, il avait atteint onze lieues de circonférence. C'était une mer, et une mer orageuse. Sur cette mer s'étaient livrées des batailles navales, des flottes de soixante-dix bâtimens plats avaient manœuvré, plusieurs vaisseaux avaient péri (2). Nous avons vu à Harlem, dans le cabinet d'histoire naturelle du docteur van Breda, deux individus du genre *silurus glanis,* qui avaient

(1) Voici des chiffres exacts sur la proportion de ces agrandissemens successifs :

En 1531, le lac avait	6,585 *morgen*	ou arpens de Hollande.
En 1591,	12,375	id.
En 1647,	17,080	id.
En 1687,	18,000	id.
En 1806,	20,000	id.

(2) Il existe à la bibliothèque de La Haye un livre hollandais avec des gravures représentant ces vaisseaux et leurs manœuvres de combat.

été pêchés dans le lac, et qui appartiennent à la plus grande taille des poissons d'eau douce. Tour à tour d'humeur calme ou violente, ce lac paraissait se comporter selon des lois à lui. Le 1er novembre 1755, on l'avait vu s'émouvoir au moment du fameux tremblement de terre de Lisbonne, et l'on n'apercevait rien de cette agitation dans la mer. La traversée de ses eaux était périlleuse; il y avait eu des naufrages. Comme ces animaux qui deviennent plus méchans avec les années, le lac de Harlem se montrait de jour en jour d'un caractère plus tempêtueux. A chaque gros temps, on voyait dans cette mer intérieure des montagnes d'eau se soulever, battre avec une grande force les ouvrages de défense, et s'écrouler sur les bords avec beaucoup d'écume. C'était un voisin incommode et dangereux; si les ouvrages dans lesquels on le contenait à peine fussent venus à céder, le lac se serait jeté dans d'anciennes tourbières inondées et eût recruté là de nouvelles forces pour menacer toute la Hollande. On dépensait, d'un autre côté, à combattre ses empiétemens et à le refouler dans son lit autant d'argent qu'il en eût fallu pour le mettre à sec. Cependant le lac de Harlem continuait d'exister, lorsque, le 9 novembre 1836, les eaux, chassées par un vent d'ouest furieux, s'élancèrent par-dessus les digues et les routes, et arrivèrent jusqu'aux portes d'Amsterdam. Cet événement décida du sort du *Haarlemmer meer*. Le lac avait menacé Amsterdam, Amsterdam dit au lac : Tu disparaîtras.

De ce jour en effet, son arrêt fut prononcé; il ne s'agissait plus que de trouver les moyens pour exécuter la sentence. Le desséchement du lac de Harlem avait été plusieurs fois proposé, et divers systèmes avaient été mis au concours. En 1643, un ingénieur et *faiseur de moulins* dans la Nord-Hollande, Jean-Adrien Leegh Water, voyant le péril qui menaçait la Hollande, si le lac de Harlem continuait d'exister, avait publié à Amsterdam un petit ouvrage dont la conclusion était : « Il faut se débarrasser de cette masse d'eau ruineuse et envahissante, *ergo delendum est mare!* » A cet ouvrage, — *Haarlemmer meer Boek*, — étaient joints un plan de desséchement et une carte. L'auteur du projet avait besoin de cent quarante moulins pour déverser l'eau du lac dans la mer. Ce projet rencontra plus d'un genre d'objections : il aurait fallu que le vent se fît sentir vite et longtemps dans la même direction pour que les moulins travaillassent convenablement. Beaucoup d'autres systèmes se produisirent; mais pour extraire cette puissante masse d'eau, il fallait une force considérable, indépendante des variations de l'atmosphère, soumise seulement et entièrement à la volonté de l'homme. Ces plans embryonnaires n'étaient, relativement aux moyens d'exécution, que des utopies; il leur manquait une découverte qui levât tous les obstacles

et qui rendît praticables toutes les hardiesses du génie humain, il leur manquait la vapeur. La force de la vapeur trouvée, l'assèchement du lac de Harlem était décrété en principe. Cette invention moderne changea en effet de fond en comble les conditions de cette œuvre difficile et jusque-là téméraire. Au mois d'avril 1840 partit de la Hollande pour se rendre en Angleterre une commission chargée de faire des recherches sur la vapeur et sur les machines d'épuisement. On sait quel parti la Grande-Bretagne a tiré du nouveau moteur, à quelles profondeurs elle est allée chercher l'eau de ses mines, et à l'aide de quelles puissantes pompes elle a chassé cette eau vers la surface; mais rien de tout ce qui avait été fait et pratiqué jusque-là n'était applicable à l'entreprise du lac de Harlem : il fallait un système de machines tout nouveau. Après quelques essais, les principaux organes du nouvel appareil furent constitués. C'était moins une machine qu'un être colossal et animé; on lui donna le nom de *Leegh Water*, en souvenir de celui qui, le premier, avait osé conseiller le desséchement de cette mer (1). Le *Leegh Water* commença tout seul l'épuisement des eaux le 7 juin 1848. Deux autres machines, le *Cruquius* et le *Lijnden*, vinrent à son aide, l'une le 7 juin 1848, et l'autre au commencement d'avril 1849. Aujourd'hui le desséchement est un fait accompli. Lorsque nous visitâmes dernièrement le lac de Harlem, cette redoutable mer intérieure n'existait déjà plus. Le *Leegh Water* travaillait encore, mais c'était à soutirer les eaux superflues d'un petit bassin, faible et dernier vestige de ce qui avait été le *Haarlemmer meer*. L'édifice qui contient la machine est une tour ronde, placée au midi de l'ancien lac et assise sur une forêt de pilotis. Les constructions de l'industrie moderne ressemblent quelquefois à celles de la féodalité; dans les unes et les autres, l'art s'est proposé d'installer la force matérielle. Seulement dans les anciennes tours résidait la puissance de destruction, tandis que ce bastion colossal, debout au milieu des eaux vaincues, effacées, représente ici la puissance d'utilité. A cette tour est adossé un bâtiment carré pour les chaudières. Il nous a été permis de visiter les pièces intérieures du *Leegh Water*, dont quelques-unes sont d'une grandeur inconnue jusqu'ici dans le monde mécanique. Le *Leegh Water* ne fonctionne pas; il travaille, il vit, tant une économie intelligente préside à tous ses mouvemens. Onze pompes, vastes et puissans suçoirs, fixées au flanc de la tour, lui donnent l'air d'un polype gigantesque occupé à boire les eaux du lac (2).

(1) Ceux qui croient à la prédestination des noms peuvent s'exercer sur celui-ci : *Leegh Water* signifie en hollandais *vide-eau*.

(2) Pendant les trente-neuf mois qu'avait durés le desséchement, les machines en pleine

Nous venions surtout reconnaître le fond du lac mis à nu par le travail des machines. Ces terres récemment desséchées et comme étonnées de voir le jour, ces chemins à peine tracés où l'on marche et où hier on naviguait, ces oiseaux qui chantent où nageaient les poissons, tout cela forme un spectacle unique et sérieux. A propos d'oiseaux, nous rencontrâmes, chemin faisant, quelques bandes d'espèces aquatiques, venues avec le printemps et toutes surprises de ne plus retrouver le lac qu'elles avaient connu. Les pauvres bêtes se demandaient si elles avaient perdu la tête, ou bien si c'était la nature qui était devenue folle. Ni l'un, ni l'autre : c'était l'homme qui avait passé là; sous son souffle, les mers aujourd'hui se dessèchent. Dix-huit mille hectares de terres retrouvées ont été vendus et bien vendus (1). Le sol se remontre triste, nu, et tel que reparaîtrait le sol de l'Europe après trois siècles, s'il eût été couvert par un déluge universel. La civilisation recommence dans le désert, et elle recommence par le travail. Nous avons rencontré Robinson qui était occupé à construire sa hutte avec de la terre. D'autres cabanes provisoires en planches ou même en paille annonçaient le retour de la vie pastorale dans ces lieux qui furent autrefois le domaine de l'homme, et d'où l'homme s'était retiré. Quant aux anciens villages engloutis, on n'en a pas même retrouvé la trace; du moins ces villages sont vengés : leur ennemi n'est plus. On s'attendait à recueillir au fond du lac mis à sec des pièces de monnaies, des médailles, des ouvrages d'art, et les débris des vaisseaux qui ont autrefois fait naufrage. Jusqu'ici ce qu'on a trouvé est peu de chose; mais l'agriculture, en remuant ces terres, déterrera probablement d'autres richesses. Un trésor plus certain du reste que les pièces d'or ou d'argent enfouies dans le sol, c'est celui dont parle le fabuliste : *travaillez, prenez de la peine.* Ce fonds qui manque le moins est déjà cherché, exploité par la bêche. Des essais de culture ont été tentés sur l'emplacement de l'ancien lac, et ont réussi au-delà de toute attente. L'année dernière, on a semé du colza; c'est toujours par là qu'on commence dans les *polders* desséchés : la première récolte a été magnifique, et l'on n'espère pas moins de la seconde. La terre est en ce moment toute jaune de fleurs, et des industriels ont amené des abeilles exotiques pour butiner cette moisson d'or. On a vu là

activité avaient tiré 924,266,112 mètres cubes d'eau, et consommé 25,789,920 kilogrammes de houille.

(1) Cette vente a donné lieu à une singulière discussion. Les habitans de Leyde ont réclamé ces terres, comme les ayant autrefois possédées, et en vertu de ce principe du droit romain, *æterna auctoritas esto,* la revendication est éternelle. L'état se trouverait de la sorte avoir desséché à leur profit des terres qui leur appartenaient; mais la difficulté sera sans doute de produire des titres authentiques de propriété.

comme un présage des richesses que ce sol doit produire entre les mains des cultivateurs hollandais. Jusqu'ici les habitations s'étaient élevées sans ordre, et les terres n'étaient point classées. Quelques enfans étant venus au jour par hasard dans ces maisonnettes de bois ou de brique, on ne savait à quelle commune rapporter leur état civil. La loi n'avait pas prévu qu'on dût naître dans cet endroit-là. Aujourd'hui des circonscriptions ont été tracées, des villages et des églises s'élèvent, des canaux, des routes, des avenues d'arbres doivent bientôt varier la figure de cette plaine monotone et telle que l'ont faite les eaux. C'est un monde qui naît. Dans quelques années d'ici, ces mêmes enfans, dont il y a six mois la patrie n'existait pas encore sur la carte, seront les habitans d'une riche campagne, peut-être même les propriétaires d'une ferme, où les vaches reviendront le soir, les flancs pleins d'herbe et le pis gonflé de lait.

La vapeur est appelée à introduire une révolution dans le sol de la Hollande : le vent sera toujours préféré comme moteur économique pour l'asséchement des petits *polders;* mais les moulins céderont désormais la place aux machines dans tous les grands travaux d'art. Déjà plusieurs projets considérables sont à l'étude. Il existe un autre lac semblable à celui de Harlem, le *Leymeer*, qui présente une superficie de deux mille quatre cents hectares, et dont il est question de faire une prairie. Pour ouvrir les travaux il ne manque qu'une somme de 14 à 1,800,000 francs : on la trouvera. Une idée plus gigantesque encore, on pourrait même dire effrayante d'audace, a surgi dans ces derniers temps, c'est celle de mettre à sec le Zuiderzée. Quelques personnes traitent ce projet de chimérique et d'extravagant; mais après les dernières conquêtes de l'industrie, après la découverte de la vapeur, après surtout le desséchement du lac de Harlem, il n'y a plus rien d'impossible. Il faut en effet se souvenir que les vues de Leegh Water, ce faiseur de moulins, avaient d'abord rencontré le même sentiment de doute, sinon de malveillance et d'incrédulité. Une différence très sérieuse existe toutefois entre les deux entreprises : le lac de Harlem ayant des bords, les travaux s'appuyaient du moins sur une masse d'eau prisonnière et limitée, tandis que, le Zuiderzée communiquant à la Mer du Nord par une large ouverture, on opère, dans ce dernier cas, sur l'infini. Avant de dessécher le Zuiderzée, il faudrait lui donner des rivages. Aussi l'intention des ingénieurs qui rêvent ce grand projet serait-elle d'élever du côté de l'Océan une digue, une barrière qui isolerait les eaux du golfe. La création d'un tel *polder*, l'obligation de détourner les rivières qui se jettent aujourd'hui dans le golfe, tout cela présente des difficultés immenses; cependant nous ne croyons pas ces difficultés insurmontables. Si les Hollandais conçoivent froidement et lentement, ils ne reculent de-

vant aucun obstacle quand le jour de l'exécution est arrivé. Les travaux d'asséchement ont pour eux un intérêt suprême. La sûreté du pays est au prix du zèle que les habitans témoignent pour de tels sacrifices. L'eau appelle l'eau, les lacs appellent la mer : par ces lacs parasites, l'Océan a déjà, on peut le dire, un pied dans les terres. Dessécher des bassins comme le lac de Harlem, c'est rejeter l'ennemi hors de l'intérieur du pays, c'est repousser en quelque sorte l'invasion. Une autre considération toute politique fait du système de desséchement un système de vie ou de mort pour la Hollande. Cette revendication des terres que les eaux leur ont ravies équivaut pour les Hollandais à de véritables conquêtes. Un pays qui regorge d'habitans, et auquel le sol manque, se donne tout ce que la nature lui a refusé, quand il profite de son industrie pour s'élever au rang des premières puissances du second ordre. La race géante des Bataves a poussé jusqu'au bout du monde les conquêtes de la guerre, de la navigation et du commerce. Les Hollandais modernes n'ont même plus besoin de jeter de nouvelles colonies sur les côtes lointaines : pour étendre leur territoire, il leur suffit de rester chez eux. Ce peuple industrieux et honorable, dont les ancêtres ont fait la terreur des mers, trouvera désormais dans les machines de desséchement les ressources qu'il demandait autrefois à l'éclat de ses armes. Un géographe hollandais donnait déjà, il y a deux siècles, à ses compatriotes le conseil d'agrandir leur territoire sans en étendre les limites :

Quis furor, o Batavi, peregrinas quærere terras?
Ecce alio terram littore quæris : — habes.

Nous avons vu quel avait été le berceau des Pays-Bas, et comment l'industrie néerlandaise avait transformé un désert marécageux en une des plus agréables contrées du globe. A qui sera la terre? A la mer ou aux fleuves? L'homme intervient en Hollande, et les conditions de la lutte sont changées. Malgré tous les avantages obtenus par l'industrie, quelques géologues ne se montrent point rassurés sur les résultats définitifs de cette victoire. La Hollande, disent-ils, est conquise sur la mer; mais c'est une conquête que la mer reprendra tôt ou tard. Cette opinion est appuyée sur certains faits et contredite par d'autres. Si l'on regarde au cours ordinaire et logique des choses, on est plutôt porté à la confiance qu'à la crainte. Les forces de la nature n'augmentent point, tandis que la somme des moyens de réaction dont l'homme dispose sur le globe, et particulièrement en Hollande, pour résister aux élémens, augmente chaque jour avec la vapeur, avec les progrès des arts mécaniques, avec les lumières de

la science. Donc la victoire n'est pas douteuse. Une seule circonstance géologique pourrait déconcerter tous ces calculs, et donner raison aux pessimistes : c'est si, comme le croit M. Elie de Beaumont, le sol de la Hollande a subi une dépression lente et continue. Des fouilles entreprises à Amsterdam, à Rotterdam et sur les bords du Zuiderzée indiquent, il est vrai, que les terres se sont enfoncées, sur plusieurs points, au-dessous de leur ancien niveau. De tels faits ont conduit à présager, pour un temps donné, la submersion totale de la Hollande. Il ne faut pourtant point se hâter d'accueillir cette conséquence. D'abord les changemens de la nature ne s'accomplissent point avec la rapidité légère qui caractérise les œuvres de l'homme et les révolutions politiques. Toutes les civilisations de la vieille Europe auraient vraisemblablement le temps de vivre et de disparaître avant que le sacrifice de la Hollande, cette intéressante portion du continent actuel, fût consommé. Nous aimons d'ailleurs à croire que, dans le cas contraire, le génie humain grandirait avec l'étendue même du danger. Rien ne prouve que l'Atlantide n'aurait pas pu être sauvée, si les habitans de cette île plus ou moins fabuleuse avaient eu à leur service toutes les forces mécaniques dont disposent les civilisations modernes. D'un autre côté, la Hollande aurait eu depuis longtemps le sort de l'Atlantide, et ne figurerait plus que dans les récits des historiens, sans les connaissances de ses ingénieurs, sans les gigantesques ouvrages et les admirables remparts derrière lesquels ce pays s'est fortifié contre les eaux. Si le sol s'affaisse, le génie humain s'élève, et la lutte continue. On peut comparer la Hollande à un navire, et même à un navire menacé, qui déjà prendrait eau de toutes parts sans les manœuvres persistantes et les soins infatigables des pilotes expérimentés qui le dirigent. Soutenu par de telles mains, il se conserve depuis les âges historiques, et se conservera sans doute longtemps encore à un haut degré de puissance maritime, de grandeur commerciale et de prospérité.

ALPHONSE ESQUIROS.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LA

QUESTION DE L'OR

Deux états du continent ont démonétisé l'or; en France, des économistes distingués conseillent d'imiter cet exemple. Le public, vivement ému des périls qu'on lui signale, daignera-t-il accueillir avec indulgence des recherches nouvelles sur cette grave question et une conclusion différente?

Les vérités économiques ne sont pas des dogmes mystérieux qui commandent la foi, elles doivent être déduites de l'observation des faits et dégagées de phénomènes souvent obscurs et compliqués. Nous essaierons d'analyser quelques-uns de ceux qui dominent la question des monnaies, et loin de demander au législateur une solution d'urgence, nous l'engagerons à s'abstenir d'abord, et à prendre le temps d'examiner si les remèdes qu'on propose à des maux qui n'existent pas encore n'auraient pas le double inconvénient d'être inefficaces et de faire naître des embarras plus graves et plus certains que ceux qu'on redoute?

I.

Le premier point à éclaircir, c'est la question de savoir si l'abondance des métaux précieux, de l'or en particulier, est un bien ou un mal, une cause de ruine ou de prospérité pour les nations.

Les faits qui s'accomplissent depuis cinq ans avec tant d'éclat sous

nos yeux vont répondre à cette question. La découverte des nouveaux gisemens aurifères, en jetant dans le monde civilisé un capital, soudainement produit, d'environ 3 milliards, a donné à l'esprit d'entreprise un essor et une énergie dont l'histoire, même moderne, ne fournit aucun exemple. Sans doute la navigation à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe électrique, la liberté du commerce et de la navigation pratiquée par l'Angleterre, avaient imprimé au monde une impulsion puissante; mais cette impulsion même se serait vite arrêtée, ou aurait infailliblement amené des crises financières terribles, si la marche n'en avait été régularisée par l'afflux continuel d'une masse de capitaux réels, venant à chaque instant combler les vides que les besoins d'entreprises gigantesques ne cessaient de faire dans la circulation.

En 1846 et 1847, l'insuffisance des récoltes en France et en Angleterre a donné lieu à d'énormes importations de grains d'Amérique et de Russie, et à des exportations corrélatives d'or et d'argent. Dans les deux pays, des crises monétaires et commerciales se sont immédiatement déclarées, elles ont causé les plus graves embarras, et mis en danger la Banque de France et celle d'Angleterre. On doit conclure de la similitude des circonstances que, sans les arrivages réguliers de l'or de Californie et d'Australie, la disette de 1854 et la cherté de 1855 auraient amené des résultats plus funestes encore. La crise se serait en effet proportionnée à la hardiesse et à l'étendue colossale des entreprises en cours d'exécution en France et dans le monde entier. Au contraire, le temps de la disette s'est écoulé sans perturbation, sans apporter même de suspension appréciable dans la consommation générale, ni de temps d'arrêt dans le travail des manufactures et des ateliers de toute sorte. De plus, il a été possible à l'état de réaliser sans peine deux emprunts montant ensemble à 750 millions, d'exporter en numéraire sur le théâtre de la guerre la plus grande partie peut-être de cette somme, et en même temps le capital disponible a pu faire face aux émissions d'actions et d'obligations des villes, des compagnies industrielles, des chemins de fer, etc., qui se sont élevées à près d'un milliard.

Dans ces faits extraordinaires, et qui sont communs au monde civilisé tout entier, il n'y a pas un observateur attentif qui ne reconnaisse que la production croissante des métaux précieux, de l'or surtout, a joué le plus grand rôle.

Voilà le bien. Où donc est le mal? — L'abondance de l'or en déprécie la valeur, dit-on; la même quantité d'or n'achète plus la même quantité de pain, de viande, de matières premières, etc. Dans dix ans peut-être, cette dépréciation sera de 50 pour 100, et alors tous les créanciers d'engagemens à long terme seront remboursés avec une

perte de 50 pour 100. Tous les rentiers seront de fait privés de la moitié de leur revenu, tous les fonctionnaires de la moitié de leur traitement.

Distinguons ici entre le présent et l'avenir, entre le fait réalisé et l'hypothèse qu'on présente comme une tête de Méduse à l'imagination des masses.

Dans le présent, il est admissible, mais il n'est pas certain, que l'or joue un rôle direct dans la hausse des prix. S'il a une influence, c'est moins comme monnaie que comme un capital nouveau qui s'est répandu sur tous les marchés en y faisant des commandes étendues. Cette influence au reste est si limitée, que M. Chevalier ne l'a pas chiffrée, et qu'un autre écrivain, plus réservé encore, M. Baudrillard, hésitant à l'affirmer, expose au contraire avec beaucoup de sagacité quelques-unes des causes véritables de la hausse actuelle des prix. Parmi les principales, il faut signaler sans doute celles qui frappent tous les yeux : pour le vin, la destruction d'une partie des vignobles et la stérilité du reste; pour le blé, l'insuffisance des dernières récoltes; pour la viande, le ralentissement de la production après la révolution de 1848.

Mais ordinairement, lorsque les prix des subsistances s'élèvent, tous les autres prix s'abaissent, tandis qu'aujourd'hui c'est tout le contraire : la hausse est générale. Telle est l'anomalie qu'il s'agit d'expliquer.

On a remarqué, il y a longtemps, que les prix tendent généralement à s'élever dans les pays où la population est nombreuse et la richesse en progrès, et à rester bas dans les pays à populations stationnaires et clair-semées. La vie, comme on dit vulgairement, est plus chère à Paris qu'à Lyon ou à Bordeaux, plus chère surtout que dans un village du Languedoc ou de la Bretagne. Elle est plus chère en Angleterre qu'en France, quoique les termes de la comparaison tendent beaucoup à se rapprocher depuis une vingtaine d'années. C'est que, chez les nations en progrès, le travail et l'épargne accroissent chaque année le capital ou, si l'on veut, la richesse acquise, et ce capital nouveau, développant les anciennes entreprises ou en créant de nouvelles, vient sur le marché augmenter, quelquefois dans des proportions très considérables, la demande de la main-d'œuvre et de tous les objets de consommation. L'offre restant d'abord la même, les prix s'élèvent inévitablement, jusqu'au point où cette hausse détermine une production en rapport avec les nouveaux besoins. Les prix devraient alors reprendre leur ancien niveau, et c'est ce qui arrive en effet pour les objets dont le progrès des arts et des sciences diminue les frais de production et dont la matière première est à peu près illimitée; mais l'expérience montre que, dans les pays en progrès, l'ac-

croissement de la richesse tend constamment à élever assez la demande au-dessus de l'offre pour qu'au milieu des oscillations de hausse et de baisse la tendance à la hausse l'emporte toujours. La raison fondamentale de ce phénomène, c'est qu'il y a des produits dont la quantité ne peut être augmentée que par une plus forte dépense, par conséquent par une élévation de prix. Le blé, le vin, sont dans ce cas; d'autres produits sont absolument limités, et une forte demande les place dans une situation de monopole; d'autres enfin ne peuvent pas instantanément se proportionner à la demande : il faut plusieurs années pour faire un bœuf et un cheval, il faut des années aussi pour rendre plus productifs de fourrages les champs et les prairies destinés à les nourrir. Mais l'élément qui doit le plus fixer l'attention dans la question actuelle, c'est le prix de la main-d'œuvre ou plutôt du travail de l'homme, depuis l'ingénieur jusqu'au journalier. Si le progrès de la richesse et de l'industrie est, à un moment donné, plus rapide que celui de la population, les ateliers de toute nature auront besoin d'employés instruits et d'ouvriers en plus grand nombre que le pays ne peut en fournir. Les entrepreneurs se les disputeront par des élévations de salaires de plus en plus considérables. Les ouvriers, qui, à cause de leur grand nombre, sont les plus grands consommateurs du marché, accroîtront leur dépense dans la proportion de l'accroissement de leur salaire; il en résultera sur tous les marchés une hausse considérable sur les subsistances. Cette hausse des salaires et des subsistances, réagissant bientôt sur les frais de production de toutes les industries, augmentera les prix de toutes choses. La hausse sera plus marquée, si à des circonstances naturelles extraordinairement favorables au développement de l'industrie on ajoute l'influence d'excitations artificielles, telles que la formation de grands ateliers de travaux publics, par exemple ceux de la ville de Paris, qui passent pour occuper plus de 100,000 ouvriers; elle fera des progrès plus sensibles encore si, en présence d'une demande de main-d'œuvre déjà hors de proportion avec le nombre des ouvriers disponibles, des circonstances politiques telles que la guerre viennent encore diminuer le nombre des bras, si comme en ce moment nos flottes retiennent 30,000 ou 40,000 marins et charpentiers du commerce qu'il faut remplacer par des hommes enlevés à d'autres industries, si le recrutement atteint 140,000 hommes au lieu de 80,000, si les libérations du service militaire sont moindres qu'en temps de paix. C'est en effet sous l'influence de toutes ces circonstances réunies que la main-d'œuvre s'est élevée de 10, de 25, de 50 et quelquefois de 100 pour 100, et cette élévation a réagi principalement sur les loyers et les subsistances, déjà très élevés par d'autres causes, sur tous les commerces de détail et sur toutes les choses

dont la main-d'œuvre et les salaires sont le premier élément de production.

En dehors de ce cercle, les prix ont été faiblement affectés par la tendance générale; le prix des tissus ordinaires, par exemple, est resté à peu près stationnaire; le prix des propriétés rurales a sensiblement baissé : une propriété qui aurait valu 300,000 fr. en 1847 se vendrait difficilement plus de 250,000 fr. aujourd'hui; cependant les propriétés sont du nombre des valeurs qui échappent à la dépréciation des métaux précieux, et qui doivent hausser quand ceux-ci baissent.

La vraie cause de la hausse dans le présent, c'est donc le progrès de la richesse dans le monde civilisé (1), l'ardeur de la spéculation, la hausse des profits, celle des salaires surtout, et en fin de compte une disproportion marquée entre la demande et l'offre des loyers et des subsistances : toutes les lois monétaires du monde n'y changeraient rien.

Quant à l'avenir, c'est le domaine des conjectures et de l'imagination. On peut admettre sans doute qu'une offre de métaux précieux hors de proportion avec la demande abaissera leur valeur; mais quand on voit avec quelle rapidité et avec quelle régularité la production annuelle se classe chez toutes les nations, il n'y a pas lieu de prévoir de graves et subites perturbations. Ce qui s'est passé dans les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis la découverte de l'Amérique est aussi de nature à rassurer les esprits. On estime qu'à l'époque de la découverte de l'Amérique, les métaux précieux existant en Europe pouvaient s'élever à 1 milliard; la production de ces métaux s'est élevée depuis à environ 40 milliards, et, de l'aveu des personnes les plus éclairées, leur valeur ne s'est abaissée en 355 ans que des 5/6es. Une dépréciation de 5/6es est énorme considérée dans son ensemble; mais, répartie sur 355 ans, elle est insignifiante : c'est 2,34 pour 1,000, et en nombres ronds 1/4 pour 100 par an. Il est donc permis de dire qu'en moyenne, après la découverte de l'Amérique, la marche de la dépréciation a été assez lente pour ne troubler gravement aucun intérêt existant. Rien n'annonce encore qu'il en doive être autrement aujourd'hui. Au XVIe siècle, la population était rare et peu industrieuse, l'esprit d'entreprise était peu répandu, et une importation continue d'or et d'argent était bien plus propre que de nos jours à déranger le ni-

(1) Une des causes les plus énergiques et les moins étudiées de ce progrès, c'est l'énorme économie de capital résultant pour toutes les industries du bon marché et surtout de la célérité des transports par les chemins de fer et la marine à vapeur. Les fabricans et les marchands renouvellent toutes les semaines et même tous les jours les approvisionnemens qu'ils gardaient six mois ou un an avec déchets et pertes d'intérêt.

veau des prix. En ce moment, l'or est aspiré par les canaux avides du commerce et de l'industrie de manière à s'y absorber promptement, comme nous le voyons depuis trois années; il s'ajoute à l'épargne annuelle pour commanditer des entreprises nouvelles; il sème la richesse et le bien-être dans toutes les branches de l'activité humaine, et lorsqu'il peuple et enrichit avec une rapidité magique la Californie, l'Australie et les déserts de l'Oural, il ne peut être une cause de ruine pour les nations des deux mondes qui ont construit des flottes entières afin d'aller le chercher en échange des produits de leur industrie.

Admettons cependant l'hypothèse d'une dépréciation rapide de l'or, et voyons s'il est possible de le remplacer par une monnaie d'une valeur assez fixe pour rassurer les intérêts inquiétés.

II.

La valeur de la monnaie est *essentiellement* mobile et variable; pour le démontrer, nous serons obligé d'entrer dans quelques détails techniques, mais nous les abrégerons afin d'arriver vite au cœur de la question, l'exclusion (légale) de la monnaie d'or et le maintien de la seule monnaie d'argent.

L'or et l'argent, même chez les peuples de civilisation rudimentaire, servent d'intermédiaires aux échanges, parce qu'ils sont doués de certaines propriétés particulières. Ils sont les mêmes dans tous les pays, ils sont divisibles à l'infini sans rien perdre de leur valeur, ils se transportent facilement, et les maniemens répétés auxquels toute monnaie est sujette ne les altèrent que d'une manière insensible. Toutes ces qualités ne sont cependant qu'accessoires; la qualité fondamentale de ces métaux, c'est d'être des marchandises ayant une valeur propre à cause de leurs divers usages, et d'être ainsi un équivalent réel et substantiel des objets contre lesquels on les échange.

Dire que l'or et l'argent sont des marchandises, c'est affirmer implicitement qu'ils sont régis par le va-et-vient de l'offre et de la demande, qu'ils sont sujets à la hausse et à la baisse. En devenant monnaie, c'est-à-dire en recevant des empreintes et des dénominations fixées par la loi, l'or et l'argent n'échappent pas à la hausse et à la baisse, parce qu'ils ne perdent pas leur caractère essentiel d'objets commerçables et régis par le cours du marché.

L'or et l'argent employés comme monnaie ne sauraient donc être, dans le sens rigoureux du mot, une mesure de la valeur des objets qui se vendent et s'achètent. Le gramme et le mètre sont des mesures de poids et d'étendue, parce qu'ils expriment des quantités immuables. Un mètre est en tout temps et en tout lieu l'expres-

sion d'une longueur invariable, un gramme l'expression d'un même poids. Un franc composé de cinq grammes d'argent à $\frac{900}{1000}$ ne représente pas toujours la valeur de la même quantité du même blé, pas même la valeur d'un même poids d'argent à $\frac{900}{1000}$ non monnayé : il est immuable matériellement, commercialement il est soumis à toutes les oscillations du prix du marché; mais, la dénomination monétaire étant constante, la variation de la valeur des monnaies se traduit par l'élévation ou l'abaissement du prix des objets en échange desquels on les donne.

Les monnaies sont cependant un terme de comparaison entre toutes les valeurs, puisqu'elles servent d'intermédiaire à tous les échanges; mais si l'on s'en sert pour mesurer les autres valeurs, il ne faut jamais oublier que ce sont des mesures trompeuses dont l'inexactitude doit être corrigée dans les transactions à long terme et d'un lieu sur un autre. Si vous recevez aujourd'hui 10,000 fr. pour les rendre dans vingt ans, il est à peu près certain que dans vingt ans vous rendrez une somme d'argent qui vaudra plus ou moins que celle que vous avez reçue, et cela était aussi vrai du temps des Grecs et des Romains, au moyen âge ou dans les derniers siècles qu'aujourd'hui. En un mot, tout engagement à terme est un contrat aléatoire; il n'y a aucune différence sous ce rapport entre celui qui a stipulé la livraison de 100 kilos de blé et celui qui a stipulé une somme, c'est-à-dire un certain poids d'or ou d'argent. L'un et l'autre se libèrent en livrant la chose promise, quelque changement de valeur qu'elle ait subi depuis la date du contrat. Celui qui gagne aurait pu perdre, son bénéfice est légitime; celui qui perd aurait pu gagner, il n'a pas le droit de se plaindre.

Tout a été tenté pour donner aux monnaies une valeur fixe, et par conséquent différente de celle du marché, et tout a échoué. Les expériences sont assez complètes pour qu'il soit permis de dire que la question est résolue, et que la variabilité est une infirmité incurable de tout système monétaire. Chercher une monnaie de valeur fixe, c'est chercher la quadrature du cercle.

La monnaie est donc une marchandise, et à l'origine des sociétés cette marchandise se vendait et s'achetait au poids. Il en est encore ainsi en Chine et en quelques autres pays (1). Les divisions de la monnaie n'ont été d'abord que des divisions de poids, et n'auraient jamais dû être autre chose. Si les acheteurs et les vendeurs livraient ou recevaient pour solde de leurs comptes des grammes et kilogrammes d'or ou d'argent, il n'y a pas un marchand au détail, pas une revendeuse de fruit ou de poisson, pas un journalier qui ne connût

(1) Dans l'Amérique espagnole, l'once d'or est encore en usage.

la théorie des monnaies aussi bien que les plus savans économistes : tous sauraient qu'ils échangent leur marchandise contre une autre, que la valeur de la marchandise qu'ils reçoivent, — la valeur de l'or ou de l'argent, — ne peut pas plus être garantie par le gouvernement contre la hausse ou la baisse, que ne le sont les denrées ou valeurs qu'ils donnent en échange; mais il n'en est pas ainsi. Dans l'antiquité aussi bien qu'au moyen âge et dans les temps modernes, des gouvernemens aussi avides que peu éclairés sur leurs véritables intérêts ont altéré les poids et les titres des monnaies, ont supprimé les dénominations déduites de leur poids, et les ont remplacées par des termes arbitraires empruntés à des noms de souverains, de peuples, etc., n'exprimant aucun rapport avec la valeur des monnaies, et masquant leur qualité essentielle de marchandises, à ce point que plusieurs siècles de labeurs scientifiques ont à peine suffi pour la leur restituer. L'usage une fois établi et le droit de battre monnaie étant devenu un attribut de la souveraineté, chaque état s'est créé une nomenclature arbitraire; de là les *couronnes* et les *souverains* en Angleterre, les *ducats* et les *florins* d'Allemagne, les *piastres* d'Espagne, les *aigles* des États-Unis, les *sequins* de Venise, les *impériales* de Russie, les *frédéricks* de Prusse et les *francs* de notre monnaie, etc.

Toutes ces dénominations et bien d'autres, créées par autorité ou par coutume, n'expriment pour la plupart de ceux qui s'en servent que des idées obscures et confuses. Combien y a-t-il de Français, par exemple, qui sachent ce que c'est qu'un franc (1) ? Peut-être pas dix mille sur trente-six millions; un franc est, pour la majeure partie du public, quelque chose de mystérieux et de cabalistique. Si un phénomène monétaire se produit, ceux qu'il favorise en profitent sans chercher à s'en rendre compte, et ceux qui en souffrent vont soumettre l'énigme au gouvernement, qu'on croit volontiers en France un docteur de *omni re scibili et quibusdam aliis*. Le gouvernement, animé du désir de justifier la confiance qu'on lui montre, n'est que trop disposé à résoudre le problème par ce qu'on pourrait appeler la panacée française, une ordonnance ou un règlement. Heureusement, depuis les grands principes enseignés à Mirabeau par Darcet et développés par ce puissant génie devant l'assemblée constituante de 1789, le gouvernement s'est maintenu dans les strictes limites de ses attributions monétaires normales, et, sauf quelques écarts sans importance, il a marché depuis soixante ans dans la voie indiquée par la nature des choses à l'origine des sociétés, et retrouvée par la science après des siècles de tâtonnemens et d'erreurs.

(1) 4 1/2 grammes d'argent fin, ou, suivant la définition légale, 5 grammes d'argent à $\frac{900}{1000}$ de fin.

La monnaie est donc douée d'une valeur variable comme toutes les marchandises, et toutes les dénominations législatives ne sauraient lui donner une fixité contraire à sa nature. Cependant l'or et l'argent peuvent ne pas varier d'une manière égale; la valeur de l'un peut se soutenir pendant que celle de l'autre fléchit : ne pourrait-on pas prendre pour monnaie légale celui de ces métaux dont la valeur serait le plus fixe, et parer ainsi aux inconvéniens les plus graves de la variabilité naturelle du prix des métaux précieux? L'argent, dont la production semble plus limitée que celle de l'or, remplit-il cette condition?

Les hommes se servant de métaux précieux presque depuis le commencement du monde, il semble que cette question devrait être facilement résolue par les témoignages de l'histoire. Il n'en est pas ainsi pourtant. Les auteurs grecs et romains étaient peu initiés aux questions commerciales, et ils ont été sur ces matières d'assez mauvais observateurs. Si Hérodote, Strabon, Pline ou Tite-Live avaient été des changeurs ou des publicains, ils nous auraient transmis sur les monnaies de l'antiquité les documens précis et positifs que les érudits modernes se sont efforcés de suppléer par des recherches savantes. Il faut honorer les travaux aussi ingénieux que profonds de MM. Letronne, Bœck, et surtout de M. Dureau de La Malle, mais il faut regretter que leurs démonstrations soient parfois incomplètes et trop souvent contradictoires.

D'après Xénophon, le rapport de l'or à l'argent était de son temps de 1 à 10, Hérodote le porte de 1 à 13; il descendit à moins de 1 à 9 quelques siècles après, lorsque César, plus heureux que Catilina, eut pris Rome et partagé à ses complices le trésor public, qui contenait une quantité d'or correspondante à 2 milliards de notre monnaie. Ce rapport se releva un siècle après de 1 à 11 et à 12, puis, suivant une loi de Valentinien, au IVe siècle, de 1 à 14,4, et enfin, suivant une loi d'Honorius et de Théodose le Jeune, de 1 à 18 (1).

Sans discuter l'exactitude plus ou moins rigoureuse de ces chiffres, empruntés à des textes authentiques, mais susceptibles d'interprétations diverses, tant à cause de la différence des valeurs légales et des valeurs commerciales qu'à raison des titres différens des monnaies, surtout de celles d'argent, il faut remarquer que les variations du prix de l'or et de l'argent ont été aussi considérables et même plus considérables dans l'antiquité que depuis la découverte de l'Amérique; il faut observer surtout qu'elles ont été alternatives, tantôt en faveur de l'argent, tantôt en faveur de l'or, et que c'est au milieu de la plus grande de ces variations, sous Jules César, que

(1) Dureau de La Malle, *Économie politique des Romains*, t. Ier, p. 85 et suivantes.

l'unité monétaire romaine a commencé à être frappée en or. Malgré les variations qui suivirent, cette base monétaire se maintint jusqu'au Bas-Empire.

Toutefois ces faits, si intéressans qu'ils soient, ne sont pas assez concluans dans la question; ils seraient d'une plus grande importance si les historiens nous entretenaient des réactions qu'ils ont exercées sur les affaires publiques et privées, s'ils nous montraient que l'abaissement de la valeur de l'or entraîne un abaissement analogue dans la valeur absolue de l'argent, ou s'ils nous apprenaient quelles ont été les conséquences des lois établies pour rapprocher à chaque variation la valeur nominale de l'or et de l'argent, nécessairement troublée par la relation de la demande et de l'offre, ou les déplacemens produits par le pillage et les conquêtes.

L'histoire du moyen âge est au point de vue de la monnaie plus obscure que celle de l'antiquité à cause du faux monnayage universel, et aussi peu instructive par l'absence d'observations spéciales. On estime que du IXe au XVIe siècle, c'est-à-dire depuis Charlemagne jusqu'à l'arrivée en Europe des métaux précieux du Nouveau-Monde, le rapport de l'or à l'argent a varié entre 1 à 12 (1) et 1 à 10, et que les variations ont été tantôt en faveur de l'or, tantôt en faveur de l'argent. Ces faits ne paraissent pas avoir vivement frappé l'attention des historiens, quoiqu'ils aient tenu grand compte des fraudes monétaires de cette période et de leurs funestes effets. On pourrait en conclure que la variation du rapport des métaux a été insensible et n'a donné lieu à aucune perturbation particulière appréciable, et l'on serait conduit à dire que nous, qui, après cinquante ans, sommes en présence d'une variation à peine constatée du rapport des métaux précieux, nous nous préoccupons de dangers et de difficultés imaginaires.

Mais laissons ces temps peu connus : l'histoire moderne nous offrira les lumières qu'ils nous refusent et nous permettra de nous appuyer sur deux ordres de faits aussi certains que concluans. Premièrement, en tenant compte des erreurs que les dénominations trompeuses des monnaies ont souvent fait commettre, les écrivains les plus autorisés admettent que dans les deux derniers siècles le rapport de l'or à l'argent s'est élevé de 1 à 14 à 1 à 16; il y a cinquante ans, ce rapport était de 15 1/2 et à peu près ce qu'il est en ce moment. Ce n'est que momentanément que les guerres de l'empire et dernièrement la révolution de 1848 l'ont élevé jusqu'à 16. En second lieu, nous savons que depuis la découverte de l'Amérique

(1) M. Leber, dans son mémoire sur l'*Appréciation de la fortune privée au moyen âge*, cite le passage suivant de l'édit de Pistes de 864 : *Ut in omni regno nostro, non amplius vendatur libra auri nisi duodecim libris argenti.*

jusqu'en 1848 on peut évaluer la production des métaux dans ce pays à 37 milliards 148 millions, composés de 122 millions de kilogrammes d'argent et 2,910,000 kilogrammes d'or (1); en d'autres termes, sous l'influence de l'exploitation des mines d'Amérique, la production de *l'argent à l'or* a été comme 33 : 1, et, malgré cette disproportion énorme, le rapport du prix de l'or à l'argent, qui était de 1 à 13 ou 14, ne s'est élevé que de 1 à 15 1/2, tandis qu'il aurait dû s'élever de 1 à 33, si le rapport des valeurs dépendait des quantités produites. Enfin, dix ans avant la découverte de la Californie, la production de l'or avait plus que doublé sous l'influence des exploitations de l'Oural et de l'Altaï, et cependant le prix de l'or n'avait pas cessé de tendre à la hausse.

Plusieurs économistes, et entre autres M. Michelsen, ont montré cette anomalie apparente, et se sont bornés, pour la résoudre, à dire que le prix de l'or et de l'argent ne dépend pas de leurs quantités respectives, mais de l'offre et de la demande, de l'état du marché. Cette réponse est vraie, mais elle ne donne pas la raison spéciale de l'anomalie signalée; il y a une considération d'une nature plus topique qui nous paraît résoudre le problème, c'est que les monnaies d'or et d'argent sont solidaires, et qu'à part de petits mouvemens accidentels circonscrits, les métaux précieux haussent ensemble et baissent ensemble.

Nous avons de cette vérité une démonstration saisissante. On accorde généralement que la puissance de la monnaie a baissé de 6 à 1 depuis la découverte de l'Amérique, et cela est vrai de la monnaie d'or comme de la monnaie d'argent, malgré la rareté de la première et l'abondance de la dernière. Ici c'est la baisse de l'argent qui a entraîné la baisse de l'or, comme de nos jours, si la production de l'or vient à déborder la demande, ce sera la baisse de l'or qui entraînera la baisse de l'argent. En effet, quand on considère le mouvement spontané des deux métaux dans le monde entier, on voit que la monnaie agit partout dans sa double forme : l'Angleterre et les États-Unis donnent la préférence à la monnaie d'or; mais ils se servent secondairement de monnaie d'argent à l'intérieur, et ils achètent et vendent continuellement des masses de lingots d'argent pour payer leurs dettes extérieures. La Hollande et la Belgique, qui ont démonétisé l'or, en empruntent sans cesse au dehors, soit pour leurs usages intérieurs à cause de la supériorité de cette monnaie, soit pour le solde des achats qu'ils font en Angleterre et aux États-Unis. Il est même probable que si tous les législateurs s'imaginaient de démonétiser l'or, ce métal ne continuerait pas moins à jouer un

(1) Michel Chevalier, *De la Monnaie*, p. 307.

rôle important dans la circulation, à cause des qualités qui lui sont propres, et qui lui donneront toujours la supériorité sur l'argent.

La monnaie est donc une unité composée de deux parties; quand une des parties s'accroît, le tout s'accroît d'autant. Si le tout ainsi accru excède la demande sur le marché, le tout se dépréciera.

La solidarité des prix entre l'or et l'argent n'est pas particulière à ces deux marchandises. Elle existe à des degrés divers pour toutes celles qui par leur analogie sont de nature à se suppléer l'une l'autre. Le blé est dans ce cas par rapport à l'orge, au seigle, à l'avoine. Le blé est-il à un prix de disette, il fait hausser les autres grains; s'il est abondant, il baisse et les fait baisser. La houille aussi réagit sur le charbon de bois, et les toiles de coton sur les toiles de lin, etc.

Il ne paraît donc pas admissible que l'or puisse, dans une dizaine d'années, baisser de 50 pour 100, tandis que l'argent conserverait à peu près sa valeur intégrale, comme le suppose M. Michel Chevalier dans un article publié par le *Journal des Débats* du 4 mai 1855. En ce moment même, l'argent est bien loin d'avoir la stabilité qu'on lui attribue. L'année dernière, il gagnait une prime qui s'est élevée jusqu'à 36 fr. par 1,000 fr.; cette prime est retombée à Paris à 13 et à 15 fr., et au mois de mai dernier, l'or gagnait une prime à Londres et à Marseille.

A côté de ces faits, il ne faut pas perdre de vue que l'argent peut être, dans un avenir prochain, aussi exposé que l'or aux inconvéniens d'une production illimitée. Les exploitations de Buenos-Ayres, du Chili, du Pérou, n'ont pas cessé d'être en progrès depuis le commencement du siècle, et il en eût été de même sans doute de celles du Mexique, si les révolutions qui se succédèrent dans ce malheureux pays n'y avaient ralenti le travail des mines. Malgré ces circonstances défavorables, la production annuelle de l'argent est de près de 200 millions de francs, et des améliorations peut-être prochaines dans le travail des mines d'Amérique pourraient l'élever au niveau de celle de l'or. En effet, le minerai argentifère de l'Amérique est inépuisable. M. de Humboldt écrivait, il y a quarante ans, qu'il y avait assez d'argent dans les mines de la Nouvelle-Espagne pour en inonder le monde. M. Saint-Clair Duport, qui a visité les mines du Mexique, dit que les gisemens travaillés depuis trois siècles ne sont rien auprès de ceux qui restent à explorer (1). M. Michel Chevalier écrivait en 1850 : « Les variations des deux métaux précieux ne sont pas arrivées à leur terme. Il est dans la nature des choses qu'elles n'y soient jamais. Pour l'instant, il semblerait que l'or dût baisser bientôt relativement à l'argent, mais on peut croire

(1) *De la Production des métaux précieux*, p. 378.

qu'une tendance opposée se manifesterait ensuite (1). » Un accroissement dans la production de l'argent, comparable à celui qui se réalise pour l'or, n'est probable à la vérité que dans le cas où l'industrie des mines passerait aux mains d'un peuple entreprenant et avancé en civilisation; mais ce temps est-il très éloigné, quand les Américains du Nord ont déjà conquis la moitié du Mexique et construit un chemin de fer bien au-delà sur l'isthme de Panama?

Il y a un autre métal qui jouit au plus haut degré des propriétés monétaires, et qui semblerait au premier abord bien plus propre que l'argent à préserver la monnaie de la dépréciation dont on se préoccupe, c'est le platine. Ce métal n'a en effet que deux gîtes connus, l'un dans l'Oural, l'autre au Choco dans la Nouvelle-Grenade, et la géologie ne fait pas prévoir la découverte ultérieure d'autres dépôts importans. Le platine est de plus dans des conditions métallurgiques telles que les frais de production auxquels il donne lieu ne peuvent ni augmenter ni diminuer sensiblement. Il est, à la vérité, un peu plus difficile à élaborer que ne le sont l'or et l'argent; mais la différence est faible, et disparaîtrait bientôt par les perfectionnemens qu'apporterait un travail constant et régulier (2). De 1828 à 1845, le gouvernement russe a émis une monnaie de platine dont le total en dix-sept ans s'est élevé à environ 20 millions de francs; mais cette expérience intéressante est restée incomplète. Il paraît que des employés chargés de l'affinage, profitant des obscurités de cette opération, ne portèrent le rendement qu'à 60 pour 100 au lieu de 75 pour 100, et firent vendre à vil prix, à Paris et à Londres, le métal ainsi détourné. Le prix du platine tomba de 1,100 francs à 800. Le gouvernement russe, ne connaissant pas alors la cause de cette dépréciation, ou ne pouvant la faire cesser, démonétisa le platine. Quoi qu'il en soit de cette tentative, nous ne croyons pas que le platine puisse avoir dans la circulation une valeur plus fixe que l'or et l'argent. Une fois entré dans la masse monétaire, il en subirait la solidarité, et sauf de légers écarts il hausserait et baisserait comme cette masse. Les quantités existantes et celles qu'on pourrait produire sont d'ailleurs si faibles, que la circulation du platine ne pourrait pas former la monnaie exclusive d'une grande nation; enfin le petit nombre des exploitations permettrait aux états qui les possèdent des spéculations aux conséquences desquelles il ne serait pas sage de s'exposer.

(1) *De la Monnaie*, p. 358.

(2) La grande différence qui existe à Paris dans le commerce entre le platine vieux et le platine neuf tient à ce que l'affinage de ce métal est à l'état de monopole.

III.

Il nous reste à examiner les effets que produirait en France la démonétisation de l'or. C'est un point de vue pratique trop négligé, et qui mérite la plus sérieuse attention.

En montrant que la monnaie d'argent ne jouit pas du privilége de la fixité, nous avons fait voir le côté le plus faible de la théorie de la démonétisation de l'or; ce n'est pas le seul. L'argent est, pour la fonction monétaire comme pour les usages domestiques, inférieur à l'or. Il est moins beau, moins inaltérable, plus encombrant. Cette dernière imperfection est plus grave qu'on ne le croit communément, les paiemens en argent étant ou coûteux ou même matériellement impossibles, dès qu'ils ont quelque importance. On y supplée jusqu'à un certain point par les billets de banque, les viremens de comptes, les effets de commerce; mais ces moyens de solder les dettes n'existent pas partout, ne sont généralement pas gratuits, et n'empêchent pas des transports considérables de métaux précieux dont le fret et l'assurance sont toujours beaucoup plus élevés pour l'argent que pour l'or. Aujourd'hui préférer l'argent à l'or, c'est préférer la poste aux chemins de fer, c'est s'imposer des pertes certaines qui se multiplient comme les affaires elles-mêmes. Les nations qui jouent le premier rôle dans le commerce du monde, les États-Unis et l'Angleterre, produisent l'or en abondance, et s'en servent presque exclusivement dans la fonction de monnaie. Adopter exclusivement l'argent, c'est jeter des complications dans les relations internationales avec ces deux grands états, c'est de plus rendre moins facile et moins lucratif le commerce avec les pays si importans déjà qui produisent l'or et n'ont pas d'autre retour à offrir.

Ces considérations n'ont pas frappé la Hollande ni la Belgique, et ne les ont pas arrêtées dans leur préférence pour l'argent; mais il paraît que toutes deux commencent à ressentir les inconvéniens du parti qu'elles ont pris. La monnaie d'argent ne les a pas mises à l'abri de la hausse des prix. La Belgique même en est plus affectée que la France. Le pain, la viande, les logemens, le sol, y sont plus chers, surtout dans les campagnes vouées aux travaux industriels. En revanche, ces deux pays ont dû remplacer la monnaie d'or par de petits billets de banque de 100 à 20 francs, et par l'admission de l'or français à la Banque et dans les caisses publiques, sous la faible retenue de 1/4 pour 100. Aussi, quelque récente que soit la démonétisation de l'or, il ne manque pas d'esprits sérieux qui doutent de l'efficacité d'une telle mesure.

Ce n'est pas la découverte des nouveaux gîtes aurifères qui a conduit la Hollande à la démonétisation de l'or. Lorsqu'en 1836 la première idée en fut exprimée par le gouvernement de ce pays, le rapport légal établi entre les deux métaux précieux, étant trop favorable à l'or, avait fait exporter toute la monnaie d'argent. Il ne restait qu'un rebut composé de pièces usées, déformées ou rognées; il y avait nécessité de réformer un tel état de choses. A cette époque, la production de l'argent était beaucoup plus abondante que celle de l'or, et l'expérience avait appris qu'à cause de cette rareté les crises monétaires étaient plus fréquentes dans les pays dont ce métal forme la monnaie; cela devait être sensible, surtout pour un pays aussi petit que la Hollande. On songea donc à changer le rapport légal de l'or et de l'argent, et à le combiner de manière à empêcher pour l'avenir l'exportation de l'argent. Une loi de 1839 ordonna en effet la refonte de la monnaie d'argent et l'établissement entre les deux métaux d'un rapport légal favorable à l'argent.

Les choses étaient en cet état lorsque la disette des années 1846 et 1847 détermina une énorme importation de céréales en Angleterre, et par suite la crise monétaire, qui porta particulièrement sur l'or. Frappé de cette coïncidence remarquable, le gouvernement hollandais adopta à l'égard de l'or un parti plus absolu qu'il ne l'avait fait en 1839; il en proposa la démonétisation, qui fut adoptée par une loi du 26 novembre 1847. Il est certain qu'à une époque où les dépôts aurifères de la Californie et de l'Australie étaient encore inconnus ou inexploités, cette résolution avait pour elle la raison et l'expérience; mais la facilité avec laquelle l'Angleterre et la France ont traversé la période de rareté des céréales de 1853 et 1854, grâce à l'abondance de la monnaie d'or, montre que désormais la monnaie d'argent a perdu la seule supériorité qu'elle eût.

L'exemple de la Hollande, on le voit, est sans autorité dans la question actuelle. Si cette nation éclairée a donné la préférence à la monnaie d'argent, ce n'est pas par crainte de la dépréciation de l'or, que personne ne pouvait prévoir en 1839 et en 1847 : c'est pour remédier à des désordres réels et pour prévenir des dangers que des circonstances récentes avaient signalés. Il est vrai que la démonétisation, qui ne devait avoir lieu qu'à la fin de 1850, a été hâtée de quelques mois par une loi de 1849, rendue sous l'influence de la production croissante de l'or : c'eût été une négligence blâmable que d'agir autrement. L'opération une fois votée, il fallait profiter de la prime de l'or pour la réaliser plus facilement, ou au moins ne pas s'exposer à payer une prime sur l'argent qu'on devait acheter. On a beaucoup approché de ce résultat.

Pour la Belgique, il en est autrement; elle a démonétisé l'or pour

conserver sa monnaie d'argent et dans l'espoir d'échapper aux effets de la dépréciation de l'or; sa mesure a même été plus radicale que celle de la Hollande, car elle a retiré toute la monnaie frappée et interdit le monnayage de l'or à l'avenir. La Hollande a simplement ôté le caractère légal à la monnaie d'or et offert le remboursement au pair à ceux qui le demandaient. L'inquiétude de la dépréciation de l'or était si peu prononcée, que sur 175 millions de florins, soit environ 360 millions de francs, à peine la moitié a été présentée à l'échange contre argent.

Si cette mesure était appliquée à la France, elle y causerait une perturbation proportionnée à l'importance que la monnaie d'or a déjà prise dans la circulation, à la grandeur des entreprises que l'abondance des capitaux a fait naître et multiplie chaque jour, et aux besoins que les emprunts causés par la guerre rendent aussi vastes qu'impérieux. Il a été frappé en France depuis 1848 pour plus de 1,300 millions de monnaie d'or; on peut supposer que le mouvement du commerce en a fait exporter 2 ou 300 millions, et il est probable qu'il en reste un milliard. Si cette masse d'or était démonétisée, le gouvernement serait obligé, dans un délai très court, de la remplacer au pair aux mains des porteurs par des pièces d'argent, comme l'ont fait loyalement les petits états de Belgique et de Hollande. Une demande de 1 milliard en lingots d'argent dans un temps où la production annuelle ne dépasse guère 200 millions ferait peut-être monter la prime, non à 36 fr., taux où nous l'avons vue l'année dernière, mais à 100 fr., et dans ce cas l'opération, de ce chef seul, coûterait à l'état 100 millions, auxquels il faudrait ajouter quelques millions pour frais d'affinage, commission, etc. A côté de ces pertes directes (1) il faudrait mettre en ligne de compte la perturbation temporaire de tous les prix en France par l'effet de la prime que la mesure elle-même produirait. L'opération de la Hollande n'a porté que sur 80 millions de florins (environ 160 millions de francs), et elle a sensiblement affecté les grandes places de commerce, quoiqu'elle ait été facilitée par des moyens d'exécution dont le succès serait moins assuré en France. En Hollande, des billets de mêmes coupures que les pièces d'argent ont remplacé la monnaie retirée, et ont circulé sans difficulté; de plus, la monnaie d'or exportée en Angleterre et en France a été frappée, dans ces deux pays, en souverains et en pièces de 20 francs, qui se sont substitués sans secousse aux lingots d'argent de la banque d'Angleterre et aux pièces de cinq francs vendues à la Hollande. Les

(1) La Hollande, opérant en 1849, n'a eu à supporter que quelques faux frais sans importance. La Belgique a supporté, sous forme de perte d'intérêt, une prime de 4 à 5 pour 100.

choses ne se passeraient pas si simplement parmi nous. D'abord il est permis de douter que 1 milliard de billets de 20 francs et de 10 francs, non remboursables à vue, circulassent au pair avec la monnaie d'argent, quelque bien garantis qu'ils fussent par des dépôts d'or démonétisé. En second lieu, l'argent à monnayer devant être pris en grande partie à la masse monétaire des pays où l'argent presque seul remplit les canaux de la circulation, on ne pourrait pas l'y remplacer par de l'or; il s'y produirait un vide qui causerait une disette de monnaie (1), une baisse de tous les prix, une crise commerciale générale (2).

La France, réduite à la monnaie d'argent, souffrirait de son isolement monétaire dans ses vastes relations avec l'Angleterre et les États-Unis, qui ont adopté la monnaie d'or (3), et qui ne songent pas à y renoncer. Notre commerce d'exportation recevrait aussi par la démonétisation de l'or une atteinte irréparable. Nos lois de douane sont en effet combinées de manière à limiter nos importations et à obliger nos armateurs à faire une partie considérable de leurs retours en métaux précieux, et aujourd'hui en or. Les opérations basées sur des retours d'or, ou liquidées en cette valeur, seraient arrêtées, et quelques centaines de millions peut-être de nos produits manufacturés devraient chercher au rabais de nouveaux acheteurs. On verrait alors qu'il y a plus d'inconvénient à retirer quelques centaines de millions à la circulation de l'Europe qu'à y laisser ajouter plusieurs milliards par le cours naturel des choses.

Les partisans de la démonétisation n'ont pas parlé de toutes ces difficultés, mais on voit qu'ils les ont pressenties. Au lieu de conclure purement et simplement, ils ont déclaré qu'ils se bornaient à soulever une question grave, et qu'ils en abandonnaient la solution à de plus experts.

On a émis une opinion moins réservée sur un autre point qui serait aussi très délicat, s'il n'était depuis longtemps résolu. On a dit, à l'occasion de la démonétisation de l'or, que la loi du 7 germinal an XI, constitutive de notre système monétaire, donnait aux créanciers le droit d'exiger dès à présent leur paiement en argent. C'est une erreur qu'aucun jurisconsulte n'aurait commise. La loi de l'an XI déclare que le franc est l'unité monétaire, et qu'il contiendra

(1) L'accroissement des billets de banque pallierait le mal; mais sur le continent, c'est une ressource limitée par les habitudes du public.

(2) En 1846, l'importation du blé en France a fait exporter 120 à 130 millions de francs, et ce faible déplacement a causé une grande gêne.

(3) La monnaie d'or et celle d'argent ont un cours légal aux États-Unis; mais le rapport des deux métaux, favorable à l'or, a fait exporter la plus grande partie de la monnaie d'argent.

5 grammes d'argent au titre de $\frac{9}{10}$; elle déclare en outre qu'il sera fabriqué des pièces d'or de 20 francs et de 40 francs, et en détermine le poids et le titre. Une nouvelle loi peut changer l'unité monétaire ou le rapport de l'or à l'argent ainsi établi, mais aucun créancier d'une obligation exprimée en francs ne peut refuser les offres de paiement que lui fait son débiteur en monnaie légale d'or ou d'argent, à son choix. Si la solution était moins évidente, il faudrait regretter que la question ait été posée. En matière de finances, on doit se garder de jeter des doutes là où il n'y en a jamais eu. La loi de l'an XI est absolue; mais le fût-elle moins, ce serait offenser la foi publique que de changer la manière dont elle est comprise et pratiquée depuis près de soixante ans par le bon sens universel.

N'y a-t-il donc rien à faire? En matière de monnaie tous les changemens sont dangereux, et les combinaisons les plus réfléchies ne sont pas à l'abri de tout inconvénient. La Hollande, à l'occasion d'une refonte nécessaire de sa monnaie d'argent, a diminué le poids du florin, son unité monétaire, et a autorisé tous les débiteurs à se libérer avec un poids d'argent moindre que celui qu'ils s'étaient obligés de fournir. La monnaie d'appoint peut supporter ces déviations, mais pour la monnaie courante elles sont très sujettes à critique.

Notre système monétaire ne gêne pas les transactions, il les favorise notablement au contraire. Au point de vue de l'art, la monnaie n'est-elle pas droite de poids et de titre et appréciée même en pays étranger? Pourquoi la changer? On exporte, dit-on, la monnaie d'argent et on lui substitue la monnaie d'or; mais où est l'inconvénient si la monnaie d'or ne peut pas être dépréciée sans que la monnaie d'argent le soit aussi? C'est une erreur de croire que la France y perd. Quand l'argent sort, c'est avec sa prime, c'est en achetant plus de marchandises étrangères que la même somme en or ne pourrait le faire. Quand l'or s'importe, c'est le contraire; le marchand français exige un prix plus élevé. Si l'or s'échange au pair contre des pièces de 5 francs, c'est que l'argent ne gagne pas de prime, et c'est là le fait le plus général. Jusqu'à présent, la prime n'est que l'exception et ne s'applique qu'aux affaires des grandes places.

Les États-Unis ont introduit une modification récente à leur système monétaire, afin de retenir dans leur circulation la menue monnaie, que l'exportation leur enlevait à mesure qu'elle était frappée. Traitant la menue monnaie comme une monnaie d'appoint, ils ont frappé, à un poids assez faible pour décourager l'exportation, des demi-dollars et des quarts de dollar pour une somme qui atteint déjà 90 millions de francs (1). Ils ne se sont pas autrement préoc-

(1) La presque totalité de la monnaie d'argent qui avait cours aux États-Unis avait

cupés de l'exportation de l'argent et ont au contraire accru le nombre de leurs hôtels des monnaies, afin de faciliter le monnayage de l'or. Malgré les ressources nouvelles qu'ils y ont puisées, ils n'ont pas échappé, en 1854, à une crise qui a fait baisser chez eux tous les prix, même ceux du fret maritime, si élevés dans toute l'Europe.

Les Anglais n'ont pas eu de mesures à prendre pour arrêter l'exportation de l'argent. Lorsqu'après la paix générale ils renoncèrent au régime du papier-monnaie, ils adoptèrent un système monétaire d'une simplicité qui fait honneur à leur génie. Ils établirent que les débiteurs ne pourraient faire d'offres légales (*legal tender*) à leurs créanciers qu'en monnaie d'or, toutes les fois que la somme due serait de plus de 50 francs, et après avoir réduit l'argent à l'humble rôle de monnaie d'appoint, ils purent, sans inconvénient, lui donner une valeur intrinsèque assez inférieure à sa valeur nominale pour en empêcher l'exportation. Si à cette combinaison ils avaient ajouté la numération décimale, leur règlement monétaire serait irréprochable.

Nous ne pensons pas que la France, dans les circonstances actuelles, doive recourir au système américain ni au système anglais; mais s'il se présentait plus tard des circonstances graves et imprévues, si la petite monnaie d'or ne se classait pas bien dans la circulation française, et si l'exportation de l'argent continuait de manière à gêner les appoints et les paiemens qui se font en menue monnaie, il serait peut-être nécessaire d'aviser. Il nous semblerait sage alors d'aller chercher des exemples chez les deux nations les plus riches et les plus commerçantes du monde, et dont les intérêts, par leur nature et par leurs vastes proportions, ont avec les nôtres une analogie économique évidente. Il faudrait peut-être même se concerter avec elles et profiter de l'occasion pour essayer de résoudre cette grande question d'une monnaie internationale qui, depuis de longues années, préoccupe les esprits sérieux en Angleterre, aux États-Unis et en France.

L'expérience est ici le guide le plus sûr, les spéculations abstraites ont leurs périls. Il y a longtemps qu'on l'a dit : en finances, deux et deux ne font pas quatre. C'est qu'en effet les formules des équations n'y ont jamais cette simplicité. Leurs termes se composent de coeffi-

été exportée et remplacée par de la monnaie d'or peu convenable pour les appoints et les petits paiemens. Le manque de menue monnaie avait donné lieu à l'émission de petits billets de banque d'une valeur douteuse. Une loi du 3 mars 1853 a statué qu'il serait frappé des demi-dollars et des quarts de dollar d'un poids de 3 ou 4 pour 100 inférieur à l'ancien poids légal, et cette mesure a eu un plein succès. Le directeur des monnaies des États-Unis le déclare dans un rapport officiel que vient de publier le journal anglais l'*Economist*.

ciens indéterminés auxquels chacun donne une valeur arbitraire. De là tant de mécomptes de bonne foi, tant de divergences sur les théories. Que nous enseigne l'expérience du passé? Que l'or et l'argent ont fait la richesse de ceux qui les ont possédés (1); que la consommation qui s'en fait en dehors de la circulation monétaire est énorme (2); que la valeur relative de l'or et de l'argent ne dépend pas des quantités produites; que si l'un des deux se déprécie, l'autre éprouve une dépréciation à peu près égale; que les pays les plus commerçans ont directement ou indirectement réduit l'argent au rôle de monnaie d'appoint et ne se sont pas préoccupés de la démonétisation de l'or. Obéissons avec confiance à ces enseignemens, et ne nous alarmons pas plus de l'invasion de l'or dans notre vieille Europe que de l'action de tout autre grand moteur industriel. Si elle froisse des intérêts respectables, c'est que rien n'est parfait dans ce monde, où la fécondité de la terre même fait des victimes. N'avons-nous pas vu, il y a peu d'années, une suite de récoltes abondantes faire baisser le prix du blé et gêner les fermiers, tout en encourageant la demande et faisant hausser les prix des autres marchandises? L'abondance des métaux précieux produit des phénomènes analogues : la valeur de ces métaux baisse, et tous les prix haussent. Les créanciers à long terme y perdent quelque chose; mais toutes les entreprises sont prospères, le champ du travail s'agrandit, les solitudes se peuplent, et la civilisation étend son empire.

VICTOR LANJUINAIS,
ancien ministre.

Tréjet (Loire-Inférieure), le 20 juin.

(1) M. Chevalier a dit dans un bon livre qu'il a publié en 1850 : « Tout a enchéri depuis la découverte de l'Amérique, sans que la société devînt plus pauvre, au contraire. » (*La Monnaie*, p. 448.)

(2) Sur 40 milliards d'or et d'argent produits depuis la découverte de l'Amérique, il n'en existe plus que 10 à 12 milliards dans la circulation des nations civilisées.

DES INTÉRÊTS

DU NORD SCANDINAVE

DANS LA GUERRE D'ORIENT.

II.

LA SUÈDE SOUS GUSTAVE IV.

PROGRÈS DE LA POLITIQUE RUSSE. — DÉCHÉANCE DU DERNIER VASA.

La révolution du 13 mars 1809, qui a renversé du trône de Suède le fils de Gustave III, Gustave IV Adolphe, dernier rejeton couronné de l'antique famille de Vasa, marque le moment précis où la Suède, presque ruinée par les attaques violentes ou les secrètes menées de la Russie, descend au dernier degré d'épuisement et de misère. Tout le fruit du règne de Gustave III est perdu (1); cet habile monarque, dont il est trop souvent de mode à Stockholm de médire, parce qu'il s'appuyait sur la politique et les idées françaises, avait du moins accompli deux utiles desseins : il avait renversé, malgré la Prusse et la Russie, la constitution de 1720, qui présageait à la Suède le sort de la Pologne, et il avait porté les armes suédoises jusqu'à quelques lieues de Saint-Pétersbourg, qu'il avait fait trembler. En 1809, au contraire, la Russie vient de s'emparer de toute la Finlande; ses canons, établis dans les îles de la Baltique, sont à dix-huit lieues de

(1) Voyez sur ce règne, dans la livraison du 15 février 1855, le premier article de cette série.

Stockholm, et sa frontière nord-ouest empiète sur le territoire essentiellement suédois; de plus, le contre-coup de cette perte cruelle est à l'intérieur une révolution. Gustave IV a été plus malheureux encore dans sa lutte contre Alexandre que Charles XII dans sa rivalité avec Pierre le Grand; il faut reconnaître qu'il a été moins héroïque et tout aussi téméraire.

Certes il est permis de regretter aujourd'hui que les dispositions secrètes de la paix de Tilsitt aient livré à la Russie un avant poste aussi important que la Finlande, et l'on peut bien estimer que cette fois encore la France n'a pas apprécié sainement ou connu entièrement les avantages que peuvent procurer l'alliance et la coopération des peuples du Nord; mais on doit avouer que, d'une part, Gustave IV Adolphe avait attiré par ses imprudences la conquête russe, et que, de l'autre, il s'était montré ennemi tellement acharné et violent de Napoléon, que l'empereur n'aurait pas pu le défendre, même s'il avait renoncé à le punir. Tout se tient dans cette déplorable et curieuse histoire des rapports de la Suède avec la Russie : Gustave III, allié de la France, avait maîtrisé les intrigues de la Russie et s'en était fait respecter; Gustave IV, ennemi de la France, est vaincu par les Russes et renversé par ses propres sujets. Ces deux derniers épisodes, la perte de la Finlande et la révolution de 1809, sont intimement liés entre eux. Ils contiennent d'ailleurs trop d'enseignemens conformes aux vues que nous avons émises sur les conditions politiques généralement imposées à la Suède, et ils sont assez peu connus pour que nous désirions y insister. Nous le ferons à l'aide de documens nouveaux, soit que nous mettions à profit les mémoires récemment publiés en Suède, soit que nous nous servions des documens précieux qui sont conservés dans les archives françaises.

I.

Dernier représentant de l'absolutisme en Suède, le roi Gustave IV a exercé, par son seul caractère, une déplorable influence sur les destinées du peuple que sa naissance l'appelait à gouverner. Né en 1778, il fut roi à quatorze ans, mais ne prit le pouvoir qu'à sa majorité, le 1er novembre 1796. Son père l'avait fait élever avec un soin scrupuleux, auquel il sembla de bonne heure avoir répondu, tant il se montrait confiant, pur de mœurs, profondément honnête et loyal. Toutefois il était facile de distinguer que son imagination, mal conduite, n'avait acquis aucune indépendance, et ne s'affranchirait pas des préjugés dans lesquels l'orgueil du rang ou une éducation imprudente par quelque endroit pourrait l'envelopper. Hors un certain goût pour les nobles émotions que procure la musique, ce faible es-

prit ne s'était frayé aucune ouverture; il était également insensible aux attraits de la lecture, à la séduction des arts, presque à tout plaisir, et il semblait que nulle vive passion ne fît battre ce cœur glacé. De là sans doute l'obstination terrible qu'il montra plus tard. L'homme dont l'intelligence est clairvoyante et étendue peut seul être vraiment maître de lui-même et de ses résolutions; sa réflexion soutient son énergie; rien de plus commun au contraire que de voir un esprit étroit par nature ou comprimé par l'éducation se heurter, s'il essaie une fois de prendre un essor, à deux ou trois maximes auxquelles il reste attaché, parce qu'à son gré elles contiennent la vérité tout entière avec la solution de toutes les difficultés et de toutes les combinaisons que peut offrir la destinée humaine. Dans le sentiment de sa dignité royale, Gustave IV puisa non pas seulement le respect étroit du devoir, mais l'entêtement de cette idée, qu'il était, comme tous les rois, l'élu du Seigneur et supérieur aux autres hommes, grâce à un caractère sacré. Le soir même de ses noces, il ordonna à la reine sa femme de lire à haute voix dans la Bible le premier chapitre du livre d'Esther, et lui déclara, avec plus de franchise que de douceur, qu'elle devait se préparer à lui obéir ponctuellement, vu qu'il voulait, comme Assuérus, être maître dans son palais. Il frappa un jour son fils, âgé de huit ans, jusqu'à le renverser le visage en sang, parce que le jeune prince ne s'était pas incliné assez profondément devant le roi. Il parlait d'ordinaire à voix basse, avec solennité, et l'étiquette dont il s'entourait faillit plus d'une fois lui coûter la vie. On comprend qu'un tel prince devait rester étranger aux idées nouvelles que son temps avait vues naître; il fut particulièrement inaccessible aux principes de la révolution française; il la traitait de honteuse révolte, et prétendait, si les grandes puissances de l'Europe se montraient inactives ou lâches, prendre en main la cause des Bourbons, seule légitime à son gré, et les rétablir sur le trône où Dieu avait placé leurs ancêtres. Une sorte de religiosité superstitieuse s'empara aussi de bonne heure de son intelligence, qu'elle écarta du droit chemin et finit par plonger dans une folie réelle. Il croyait fermement à la métempsycose, en raisonnait à fond, et déclara un jour qu'il portait en lui l'âme de Charles XII.

Plus que jamais, sous un tel roi, la Suède devait s'entourer d'alliances étrangères qu'elle pût opposer aux intrigues de la Russie, constantes sous Gustave III. Voyons comment Gustave IV s'aliéna au contraire toutes les puissances, et particulièrement la France, son ancienne et sa plus naturelle amie. Pendant la minorité du roi, la régence de Suède avait renoué prudemment des relations cordiales avec le gouvernement républicain; mais Gustave, devenu seul maître du pouvoir, n'eut pas de défense contre les instigations des

anciens serviteurs de son père, entièrement dévoués aux Bourbons. Il écouta surtout les conseils de ce comte Axel Fersen, devenu si célèbre par son zèle pour Marie-Antoinette et Louis XVI, et plus tard par sa mort cruelle. Après la fuite à Varennes, pendant laquelle il avait lui-même, comme on sait, conduit le carrosse de la reine, le comte Fersen était resté près de la frontière et s'était épuisé en efforts pour sauver les prisonniers du Temple. Il avait travaillé à former une coalition en leur faveur et intercédé auprès de toutes les cours; il avait osé rentrer une fois en France, venir incognito à Paris, et s'était même ménagé une entrevue avec la reine dans sa prison. Le 21 juin lui avait causé un désespoir dont l'impression est profondément gravée dans ses lettres : « Je ne cesse de penser à cette malheureuse reine et à ses enfans, écrit-il au baron Frédéric Taube, et cette pensée déchire mon âme. Je ne devrais plus t'en parler, je devrais éloigner des souvenirs qui me rendent si malheureux; mais comment oublier, hélas! celle qui a si bien mérité de ma part l hommage éternel que je lui ai voué?... Je ne cesse de penser à ces malheureux enfans. » « Tout ce que j'ai perdu, écrit-il à sa sœur, est sans cesse présent à mon souvenir et rend ma vie misérable. Toutefois ne t'inquiète pas, chère Sophie, ma santé résistera, puisque je ne suis pas mort le 21 juin. »

On comprend quelles durent être les inspirations d'un tel conseiller, lorsque Fersen, qui s'était vu éloigné des affaires par la régence, devint tout-puissant auprès de Gustave. Ce fut lui précisément qui fut choisi pour représenter au congrès de Rastadt le roi de Suède, non pas en sa qualité de duc de Poméranie, membre de la confédération germanique, mais bien comme l'un des souverains garans du traité de Westphalie. Tel était le rôle que prétendait remplir Gustave IV; mais Bonaparte avait déjà fait connaître, par le traité de Campo-Formio, qu'il n'entendait pas admettre dans le congrès d'autres représentans que ceux de la Prusse et de l'Autriche, et qu'il s'agissait de mutiler le traité de Westphalie, non pas de le confirmer et de le défendre. « La situation de l'Europe avait bien changé depuis 1648, dit-il à Fersen pendant l'entrevue particulière qu'il lui accorda; la Suède exerçait alors sur l'Allemagne une grande influence; elle était à la tête du parti protestant; elle brillait encore de tout l'éclat que lui avait donné le grand Gustave; la Russie n'était point devenue un état européen; la Prusse n'existait pas. Ces deux puissances, en grandissant, ont fait reculer la Suède en arrière et l'ont réduite au rang de puissance de troisième ordre. » Comme Fersen, pour combattre ce raisonnement, se retranchait sur le droit, supérieur à la force matérielle, Bonaparte rompit assez brusquement l'entretien : « Monsieur, dit-il, la république française ne reconnaîtra jamais

d'ambassadeur de Suède au congrès; elle n'y saurait particulièrement admettre un envoyé dont le nom est peut-être inscrit sur les listes d'émigrés. » Ce dernier argument ne laissait pas d'être redoutable; on fit comprendre à Fersen qu'il devait au plus tôt quitter la ville, de peur d'être enlevé par l'ordre du directoire, à titre d'émigré.

Voilà quelles furent les premières relations de Gustave IV avec le gouvernement français. Elles fortifièrent en lui l'idée de s'ériger contre ce gouvernement en défenseur de l'ancien système européen. On put cependant croire un instant, lorsque le baron de Staël-Holstein, en février 1798, reprit à Paris son poste de ministre de Suède, et même encore au commencement du consulat, quand M. de Bourgoing nous représentait auprès des deux cours du Nord, que Gustave reconnaîtrait à la France le droit de disposer d'elle-même et de régler son gouvernement; mais la Suède était destinée à ce malheur d'avoir presque successivement à sa tête deux souverains qu'une rivalité et une inimitié devenues personnelles contre le dominateur de l'Europe allaient entraîner, et le pays avec eux, dans une lutte dont ils auraient dû prévoir la redoutable issue. Le malheureux voyage que fit Gustave IV en Allemagne de 1803 à 1805 l'y précipita.

Après avoir refusé, comme on l'a vu (1), la main de la grande-duchesse de Russie Alexandra, fille de l'empereur Paul Ier, le jeune roi de Suède avait épousé en 1797 la quatrième fille du margrave de Bade, la princesse Frédérique, sœur de l'impératrice Élisabeth, femme d'Alexandre. Le prétexte d'une visite à la cour de Carlsruhe servit à dissimuler la résolution qu'avait formée Gustave d'intervenir dans les affaires de l'Allemagne, et on le vit avec inquiétude, suivant le triste exemple de Charles XII, son modèle, quitter pendant plus de dix-huit mois son royaume, encore divisé par les factions, pour se lancer dans une carrière aventureuse contre un adversaire dont il n'avait pas su reconnaître le génie. A peine arrivé en Poméranie, Gustave IV fut entouré des principaux émigrés, qui enflammèrent sa vanité en lui offrant la gloire de relever le trône de France. A la cour de Carlsruhe, sa belle-mère, la margrave de Bade, et avec elle le général Armfelt, le comte d'Antraigues, beaucoup d'autres, ennemis acharnés de la France, excitaient sa haine contre Bonaparte. Il avait reconnu le 18 brumaire, mais la déclaration de l'empire et la mort du duc d'Enghien, qu'il aimait personnellement et qu'il essaya de sauver, le livrèrent de nouveau à toute sa passion. Il faut ajouter que, vers la même époque et à cette même cour de Bade, Gustave-Adolphe avait rencontré le fameux mystique allemand Jung, qui, par

(1) Dans la *Revue* du 15 février 1855.

ses bizarres doctrines, avait achevé d'égarer son imagination. Ce prétendu philosophe, d'abord garçon tailleur, puis maître d'école, ensuite habile oculiste, professeur d'économie politique à Marbourg en 1787, s'était établi en 1803 dans l'intimité du grand-duc de Bade. Son explication de l'Apocalypse, telle qu'il l'avait donnée dans son livre *sur le Triomphe de la Religion chrétienne*, publié en 1798, avait, au milieu des émouvantes vicissitudes de cette époque et au sortir de tant de catastrophes, étonné les esprits et séduit les imaginations malades. L'Apocalypse contenait, suivant cette interprétation, une prophétie de l'histoire universelle, un tableau complet, pour qui savait le pénétrer, des destinées prochaines de l'humanité. Les révolutions de l'antique Orient, celles des Grecs et des Romains, de 89 et de 93, tout cela s'y trouvait, suivant le philosophe allemand, exactement prédit, et c'étaient de grands traits faciles à reconnaître dans un si vaste tableau; mais il s'agissait surtout ensuite pour l'interprète moderne d'expliquer à l'avance les prophéties qui regardaient les temps non encore écoulés. Ici commençait sa témérité ou son inspiration. Qu'était-ce que *la bête à sept têtes et dix cornes... qui doit s'élever de l'abîme et aller à sa perte*, et quel devait être ce *cheval blanc monté par celui qui s'appelle le fidèle et le véritable, qui juge et combat justement?* « Je vis *la bête* et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à celui qui était monté sur le cheval blanc et à son armée; mais *la bête* fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait devant elle des prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient reçu le caractère de *la bête* et ceux qui avaient adoré son image, et tous deux furent jetés vivans dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Le reste fut tué par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval blanc, et tous les oiseaux se soûlèrent de leur chair. » Jung avait une réponse pour chacune de ces mystérieuses énigmes. — La bête, c'est quelque avide conquérant qui rêvera d'imposer sa domination à tout le genre humain; il ira en avant jusqu'à ce que le Christ lui-même, monté sur le cheval blanc, se rende visible aux regards des hommes, s'avance vers lui avec ses armées et le terrasse. Ce grand combat doit être prochain; Jung l'attend pour l'année 1838 environ; aussitôt après commencera le règne de mille ans du Christ sur la terre. — Voilà quelles étaient les rêveries dans lesquelles Gustave croyait reconnaître le tableau anticipé de l'avenir, et que sa fantaisie s'obstinait à revêtir de formes précises. Dans Napoléon, il vit *la bête*, dans les alliés, *les cavaliers du fidèle et du véritable*. Dès lors ce fut pour l'infortuné roi de Suède comme un devoir de conscience de promettre le concours de ses armes à quiconque détestait Napoléon, ce génie du mal sur la terre, cet ennemi

de Dieu et des hommes. La petite cour de Carlsruhe devint le foyer de toutes les intrigues anti-françaises, et il n'est pas bien sûr que Gustave IV n'ait pas été dans le secret de la conspiration ourdie en Angleterre par Cadoudal et Pichegru.

Toutes ces obscures menées n'échappèrent pas à celui qu'on espérait vainement arrêter. Si Gustave était entouré d'émigrés et d'ennemis du nouvel empereur, autour de lui veillaient sur toute sa conduite et tout son langage une foule d'espions de tout rang et de toute espèce. Une certaine baronne entre autres était venue assez récemment s'établir à Carlsruhe; elle avait suivi, disait-elle, l'armée de Condé, et se montrait toute dévouée aux intérêts de l'émigration. Belle, aimable, donnant de grandes fêtes où elle faisait parade de ses sentimens royalistes, elle était facilement parvenue à lier amitié avec la princesse de Rohan, naguère mariée secrètement au duc d'Enghien; on l'entendait parler du prince avec une vive admiration, et sa voix émouvante arrachait des larmes quand elle chantait sur la harpe sa romance favorite; bien plus, elle avait fait dresser dans une partie retirée de son appartement une sorte de chapelle où ses amis la voyaient, à la clarté d'une sombre lampe, en habits de deuil, agenouillée devant un autel que surmontait une image du duc d'Enghien couverte de crêpes. Au demeurant, avenante, gracieuse et spirituelle, séduisante par sa feinte douleur ou son élégance fardée, elle s'introduisit dans les bonnes grâces et dans l'intimité des principaux personnages qui entouraient Gustave IV, et finit par être si bien avec le ministre de Suède, qu'elle prit connaissance, dans son bureau même, de ses papiers et de ses notes les plus secrètes. Rien n'échappa donc à Napoléon des intrigues ourdies par Gustave de concert avec l'émigration; il s'irrita contre « ce petit roi qu'il effacerait de la carte d'Europe, s'il voulait seulement permettre à ses voisins, qui l'en pressaient, d'occuper ses états. » Tantôt il lui faisait donner avis par le prince de Bade de quitter Carlsruhe et de s'éloigner des frontières de France, tantôt il parlait de le faire enlever, comme le duc d'Enghien, et de l'amener prisonnier à Paris. Le bruit se répandit même que le ressentiment de l'empereur allait donner lieu à un partage de la Suède. Ce qui semble plus certain, c'est que Talleyrand et Duroc détournèrent à cette époque Napoléon de toute extrémité; mais il leur disait encore, après que Gustave eut quitté le pays de Bade (12 juillet 1804) : « Vous verrez ce qui en résultera; en politique, il ne faut s'inquiéter de rien quand il s'agit de mettre un ennemi hors d'état de vous nuire. »

Le reste du voyage de Gustave en Allemagne ne fut en effet qu'une suite de négociations contre la France, et les rapports diplomatiques furent définitivement interrompus entre les cabinets de Stockholm

et de Paris en septembre 1804. A la fin de la même année, Gustave conclut un traité secret avec l'Angleterre, qui lui promettait 80,000 livres sterling pour défendre Stralsund et la Poméranie, avec un secours de troupes hanovriennes. Un second traité, dont les dispositions n'ont jamais été bien connues, réunit la Suède à la Russie le 14 janvier 1806. L'alliance pouvait sembler purement défensive, mais un article secret stipulait la guerre immédiate contre la France; 15,000 Russes, avec 25,000 Suédois et 10,000 Anglais ou Hanovriens, devaient faire une diversion en Allemagne, principalement afin de délivrer le Hanovre attaqué et d'opérer contre la Hollande. Un second article secret donnait le commandement de cette armée de diversion au roi de Suède, dont les troupes seraient soldées par l'Angleterre.

En même temps qu'il préparait ainsi le rétablissement des Bourbons, Gustave IV leur avait offert un asile dans ses états. Le comte de Lille (Louis XVIII), jusque-là errant, tantôt à Varsovie, tantôt sur les terres du roi de Prusse, accepta cette offre, et assigna Calmar aux princes de sa maison comme un lieu tranquille et sûr pour un rendez-vous. Lui-même arriva le 30 septembre 1804 de Riga à Calmar avec le duc d'Angoulême, pendant que le comte d'Artois arrivait d'Angleterre avec une suite nombreuse et choisie. On donna à Louis XVIII une garde particulière, et les autorités locales eurent ordre de traiter leur hôte comme le roi de France actuellement régnant. Gustave l'envoya complimenter par Fersen, mieux accueilli cette fois qu'il ne l'avait été à Rastadt. Les émigrés qui vinrent du continent complétèrent une petite cour où se retrouvèrent et le cérémonial et les prétentions de l'ancienne cour de France : quand le duc d'Angoulême, au jeu du roi, donnait les cartes, il le faisait debout, et à la dernière s'inclinait profondément, comme aux Tuileries ou à Versailles. On sait d'ailleurs quels actes publics Louis XVIII signa de l'antique ville de Calmar pendant ce séjour de trois semaines; le principal fut la déclaration, qui fut répandue dans l'Europe à quatre-vingt mille exemplaires, des principes destinés à devenir les bases de la restauration et de la charte de 1814.

A mesure que Gustave s'était engagé plus avant dans son hostilité contre la France, on avait vu paraître son inhabileté, ses incertitudes et l'obstination qui devait amener sa ruine. Admis par les puissances alliées dans chacune de leurs coalitions, il ne l'était pas dans leurs plans de campagne, et sentait son amour-propre blessé de cette défiance. Dans le moment même où il était en proie à ces perplexités, reprochant aux alliés leurs ménagemens envers l'ennemi commun et voulant marcher, lui seul, s'il le fallait, sur la frontière de France pour rétablir Louis XVIII, — Napoléon, vainqueur

de l'Autriche à Ulm et Austerlitz et de la Prusse à Iéna et Auerstedt, lui offrait, avant de s'engager dans la lutte qu'il méditait contre la Russie, de terminer leurs dissentimens. Un aide de camp du maréchal Mortier fit même entendre au baron Essen, qui commandait l'armée suédoise en Poméranie, que l'empereur, connaissant l'entêtement du roi dans certaines idées fixes, ne mettrait pas en question la reconnaissance de son titre impérial. Malheureusement plus que jamais les images de l'Apocalypse étaient présentes à l'imagination de Gustave; c'eût été à ses yeux un effroyable sacrilége que de traiter avec le Belzébuth, et il eût cru y perdre son âme. On lui insinuait tout au moins de rester neutre; il s'y refusa, parce qu'il ne pensait pas pouvoir se soustraire à la mission, qu'il disait avoir reçue de Dieu même, de châtier l'usurpateur et de venger la légitimité. Comme l'incurie et, à son gré, l'aveuglement des autres cours le laissaient à peu près sans finances, et que ses propres ressources étaient d'ailleurs presque nulles, on le vit recourir, pour s'en procurer de nouvelles, aux moyens les plus bizarres. Il songea, et avec obstination pendant quelque temps, à vendre la flotte militaire de la Suède à des compagnies particulières, qui en feraient ensuite argent comme elles l'entendraient; il imagina un autre jour d'arrêter au passage les subsides payés par l'Angleterre à la Russie, et d'en séquestrer sous quelque prétexte une somme qui pût lui suffire. Un autre expédient s'était enfin présenté à son esprit : c'était de vendre la Poméranie. Au commencement de 1806, il avait envoyé à son ministre à Saint-Pétersbourg l'ordre de l'offrir à ce cabinet pour 6 ou 7 millions d'écus; mais le comte de Stedingk lui avait répondu : « Sire, je n'ai pas présenté à sa majesté impériale une telle proposition; vous pouvez perdre une province; la vendre, jamais. J'en appelle à l'ombre du grand Gustave, dont votre majesté porte le nom et le cœur... » Les obstacles étaient donc innombrables devant lui; aucun cependant ne pouvait vaincre son entêtement, parce qu'il avait les plus incroyables illusions sur la mission qu'il s'attribuait lui-même et sur les sentimens des autres hommes, qu'il ne pouvait concevoir différens des siens. Il avait commencé à former autour de lui, à Stockholm, sous le commandement du duc de Pienne, un régiment d'émigrés et de prisonniers français auquel il avait donné le nom de *régiment du roi*, et qui comprit jusqu'à trente-cinq hommes; il espérait réunir sous ce drapeau tous les Français restés fidèles à la légitimité. C'est par suite de la même confiance, qui lui tenait malheureusement lieu de toute réflexion et de tout calcul, que Gustave IV s'embarqua de nouveau pour la Poméranie. « Le roi laisse pousser ses moustaches, écrivait quelques jours auparavant son secrétaire : grave présomption en faveur de son prochain départ. »

On a vu à combien de fautes avait donné lieu son premier séjour en Allemagne, de 1803 à 1805; celui-ci ne fut pas moins malheureux. Les Français étaient déjà, comme on sait, maîtres de toute l'Allemagne du nord; ils occupaient une partie de la Poméranie et assiégeaient Stralsund. Ils étaient commandés par le maréchal Brune. Gustave ne douta pas que l'autorité de sa présence, et au besoin de ses exhortations personnelles, ne dût ramener le maréchal au service des Bourbons; il voulut avoir avec lui une entrevue; elle eut lieu à Schlatkow, sur la frontière de la province, le 4 juin 1807.

« — Maréchal, dit le roi, avez-vous donc oublié que vous avez un roi légitime? — Je ne sais pas même qui serait ce roi, répondit Brune. — Tenez, reprit Gustave en ouvrant un écrin dans lequel se trouvait un médaillon représentant Louis XVIII, reconnaissez-vous ce portrait (1)? — Je le connais, dit Brune avec indifférence. — Louis XVIII est malheureux, exilé, mais il n'en est pas moins votre roi légitime, et ses droits sont inviolables. Il ne demande en ce moment qu'une chose, c'est de pouvoir rassembler ses fidèles sujets sous ses drapeaux. — Mais ces drapeaux, où sont-ils? — Vous les trouverez toujours dans mon camp, s'ils ne peuvent se déployer ailleurs! — Mais le prince a cédé, assure-t-on, ses droits au duc d'Angoulême? — Je n'ai jamais entendu pareille chose. Au contraire Louis XVIII a publié une déclaration, gage de sa pensée, à laquelle Monsieur et tous les princes du sang ont souscrit. La connaissez-vous? — Non, sire. — Le duc de Pienne est ici; peut-être l'a-t-il sur lui. Je le ferai venir, si vous voulez... Mais peut-être cela attirerait-il trop l'attention?... — Si votre majesté veut me l'envoyer sous un pli aux avant-postes, je la lirai et la montrerai à mes officiers. — Dans cette déclaration, le roi promet à tous les militaires qui reviendraient à leur devoir de les maintenir dans leurs grades ou fonctions... Mais dites-moi, général, croyez-vous que l'état présent des choses puisse durer longtemps en France? — Tout peut changer dans ce monde. — Ne pensez-vous pas que la Providence, après vous avoir permis de notables succès, puisse vous les retirer pour venger le droit et la bonne cause? — Ne peut-il pas arriver, sire, que des hommes bien intentionnés, agissant d'après leur conviction, se trouvent en désaccord avec les volontés de la Providence?... — Si le choix vous était de nouveau offert entre le service de votre roi légitime et celui de la cause dans laquelle vous êtes engagé, que feriez-vous? Répondez-moi franchement. — C'est une question qui mérite examen. — Il ne me semble pas ainsi. Dites seulement si vous êtes disposé à rentrer dans le devoir ou à défendre les principes que vous avez adoptés — Pour ce qui est de ces principes-là, oui, sire, je les défendrai toujours. Pour ce qui est du présent, je ferai mon devoir. — Savez-vous que Bonaparte a proposé au roi de traiter de ses droits avec lui? C'est la meilleure preuve qu'il est obligé de les reconnaître. — Je ne sais rien de pareil. — Savez-vous aussi que le roi s'y est

(1) Nous avons entendu raconter que Gustave, tirant un cordon, leva un rideau derrière lequel se trouvait Louis XVIII en personne. Nul document sérieux, à notre connaissance, ne confirme cette singulière anecdote.

nettement refusé, et qu'il a dit comme François Ier : Nous avons tout perdu, fors l'honneur! — C'était la devise du roi chevalier. — Je sais ce qu'est le roi; il mérite d'être connu pour ses grandes et belles qualités... En cas d'un changement de gouvernement, que deviendrez-vous, maréchal? — Je mourrai honorablement, sire, les armes à la main. Soldat, je suis à tout moment exposé à la mort. La question n'est donc pas de mourir un peu plus tard, mais de bien mourir. — Cela dépend un peu de la destinée; ce qui n'en dépend pas, c'est ce bonheur qui consiste dans le calme de l'âme, dans le bon témoignage de la conscience; voilà celui que Bonaparte n'aura jamais. Il pouvait, s'il avait rendu la couronne à son roi, s'assurer une gloire immortelle; peut-être aura-t-il encore des succès passagers, de la célébrité parmi les hommes : il n'aura pas le repos de la conscience. — Mais son génie, ses grandes qualités, ses exploits immortels, est-il un seul Bourbon qui les égale? — Il y a des circonstances favorables, il ne s'agit que de bien savoir en profiter. — Peut-être bien. — Et la mort du duc d'Enghien? quelle monstruosité! — J'étais alors à Constantinople et ne puis pas l'expliquer. — Et quelle suite d'illégalités et de crimes que toute cette révolution française! — Sire, j'appartiens à la révolution; elle s'est faite par la volonté du peuple. — Non, ce n'est pas le peuple français, c'est votre populace qui l'a faite. On voit bien aujourd'hui ce que valent ces révolutions des rues, qui veulent abaisser tout ce qui est élevé en imposant partout leur niveau... Ces principes-là sont déjà abandonnés, vous en êtes une preuve, maréchal. — Si votre majesté eût été à la place de Louis XVI, la révolution n'eût jamais eu lieu... »

Cette dernière phrase du maréchal était-elle une réponse flatteuse ou ironique, ou bien le maréchal s'était-il vraiment laissé séduire? Il est difficile de le décider. Ce qui paraît certain, c'est que le roi de Suède crut avoir fait une conquête, car il fit, quelque temps après, publier cette conversation (1), et un peu plus tard Napoléon mécontent disgracia le maréchal. On sait quelles furent les vicissitudes de ses dernières années et sa mort cruelle en 1815. Peut-être fut-il de ceux que les réactions dans tous les cas doivent atteindre.

Au moment où la paix de Tilsitt terminait les hostilités de la France avec la Russie et la Prusse, quand Napoléon avait devant Stralsund ou sur les frontières de la Poméranie une armée nombreuse et inoccupée, Gustave IV dénonce l'armistice de Schlatkow; il feint de ne pas savoir que ses alliés l'abandonnent, il envoie des lettres à Frédéric-Guillaume, à Alexandre, à Louis XVIII, pour leur proposer un nouveau plan d'attaque; il veut ramener en triomphe Louis XVIII à Paris; lui-même, sans attendre de réponses, il veut commencer par délivrer Stralsund : ce sera le premier pas de sa course. On lui amène en grande pompe son cheval de bataille; le capitaine Tede, une espèce de fou allemand qu'il avait à son service, charge grave-

(1) Elle parut d'abord dans le journal intitulé : *Inrikes Tidningar*, 11 août 1807.

ment deux énormes pistolets qui avaient appartenu à Charles XII; Gustave les reçoit avec majesté, puis, toutes les têtes découvertes, il prononce une harangue émouvante qu'il termine par le souhait « d'être assez heureux pour pouvoir, à l'aide de ces armes redoutables, placer une balle dans la tête de son ennemi. » On marche au combat. Dès la première attaque, l'armée suédoise est battue. Gustave propose une nouvelle trève au maréchal; mais Brune renvoie le parlementaire en disant que, « pour qui prétend imiter Charles XII, c'est un peu trop tôt de demander une trève avant que la guerre n'ait duré au moins quelques heures. » Puis, dès que le feu recommence, Gustave est le premier à donner des éperons à son cheval; il rentre au grand galop dans l'intérieur de la forteresse. — Il était évident que la place ne pouvait résister aux Français, qu'il fallait à tout prix éviter les horreurs d'un assaut, et sauver, s'il était possible, l'armée suédoise; mais Gustave, ne voulant rien entendre, ne s'occupait qu'à rédiger et à écrire lui-même des appels à la désertion qu'il ordonnait de répandre dans les rangs de l'ennemi. Il fallut que ses généraux prissent quelque parti, sous leur responsabilité et malgré lui-même. L'un d'eux, le baron Essen, eut dans le camp suédois une entrevue avec le général Reille, qui assistait ou surveillait le maréchal Brune. Le général ne dissimula pas que les possessions allemandes du roi de Suède étaient fort menacées, mais il ajouta qu'il répugnait à l'empereur d'être obligé de combattre les Suédois pour les fautes et l'obstination de Gustave. — Quand on rapporta à Gustave ces paroles, sa colère éclata : « Je vous ordonne d'arrêter ce général, dit-il au baron Essen; je verrai après ce que j'en devrai faire. L'insolent! séparer mes intérêts de ceux de mes sujets! Je vous ordonne de l'arrêter. — Que votre majesté se rappelle, répondit Essen, qu'il est venu en parlementaire, sous la protection du droit des gens et de notre honneur. Votre majesté n'a pas le droit de disposer de lui. — Je vous ordonne de l'arrêter immédiatement. — Sire, cela est impossible. — Quoi! refusez-vous de m'obéir? — Sire, je ne consentirai jamais à me charger d'une action déshonorante et injuste, et je ferai tout au monde pour empêcher votre majesté d'en ordonner une pareille. » Déjà Essen tirait son épée pour la rendre au roi; celui-ci finit par céder. Reille put se retirer librement; mais Essen fut, dès le lendemain, renvoyé dans l'île de Rügen. — Finalement, voici l'expédient qu'on trouva pour sauver l'armée et la population de Stralsund : l'armée, pendant la nuit, se transporta secrètement à Rügen; le roi lui-même, seul avec son secrétaire Wetterstedt, fit la traversée dans un petit bateau. Il était fort abattu. Ce qui le consolait dans cette disgrâce, c'est que Charles XII avait quitté Stralsund en même équipage; il remarquait seulement,

et cela au départ, que le secrétaire de Charles XII avait été tué au milieu de cette courte expédition.

Pendant que s'opérait le transport des troupes, sans encombre et avec beaucoup d'ordre, et quand la forteresse n'était pas encore entièrement évacuée, tout à coup survient un ordre royal d'arrêter toutes les opérations; deux heures après, un autre message ordonne de les reprendre et de les pousser vigoureusement. Lorsque, le lendemain, le général Wrede interrogea Gustave à ce sujet, le roi répondit, après l'avoir regardé d'un air mystérieux : « Écoutez-moi, vous avez ma confiance... Voyez-vous, dit-il en montrant au général l'ongle de son pouce, voyez-vous ici cette petite tache blanche? — Oui, sire. — Aussi longtemps que cette tache conserve sa blancheur, le bonheur doit me sourire; quand elle pâlit, cela signifie malheur. Comme je remarquai hier au soir que son éclat s'altérait, je fis interrompre le mouvement des troupes; je l'ai fait reprendre quand elle eut retrouvé sa blancheur ordinaire, et vous voyez que tout nous a réussi. »

Mais ce n'était pas assez de sauver la garnison de Stralsund; les Français, entrés dans cette place le 20 août, menaçaient déjà de faire une descente dans l'île de Rügen, et Gustave s'obstinait plus opiniâtrément que jamais à ne point traiter. « Rien ne saurait m'y engager, écrivait-il alors même au duc de Brunswick-Oels; ce serait signer mon malheur dans ce monde et ma damnation dans l'autre. » Heureusement Gustave, mal soutenu par un tempérament faible et valétudinaire contre les réactions de son irritation habituelle et de sa fiévreuse activité, tomba malade et se trouva incapable d'exercer le commandement. Il fallait, dans les circonstances qui menaçaient déjà si gravement la Suède et en présence d'un roi presque insensé, quelques hommes assez dévoués à leur pays pour assumer sur leur tête une responsabilité redoutable. Le général Toll, qui l'accompagnait dans Rügen, montra cette résolution et ce dévouement. Voici la curieuse scène qui se passa au quartier-général de Gustave le 6 septembre 1807. Le roi malade était étendu sur un sopha; Essen, Toll et Wetterstedt, le secrétaire du cabinet, se trouvaient réunis autour de lui pour délibérer sur la marche des affaires. Après quelques détails indifférens, Toll parla des dangers qu'offrait une invasion prochaine des Français dans l'île. Il fallait, disait-il, aviser au plus vite aux moyens de traiter avec eux, pour que tout au moins la Suède ne perdît pas, dans l'extrémité où elle était déjà réduite, l'armée qui avait défendu Stralsund, et qui devait préserver la Scanie. Il demandait que le roi lui donnât à cet effet des pleins pouvoirs. Gustave lui ordonna de rédiger ses argumens, puis, après une longue hésitation et non sans une visible répugnance, il écrivit au bas ces lignes : « En

conséquence des raisons exposées ci-dessus par le général baron Toll, ledit général est chargé de prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder l'honneur et la sûreté de l'armée. » Le roi avait omis de signer. Toll lui tendit le papier pour qu'il y ajoutât sa signature; mais Gustave, égaré par la colère, lui arracha le plein-pouvoir, le froissa avec emportement et le jeta loin de lui sans répondre ni signer. Toll le ramassa, et, le donnant au secrétaire : « Écrivez, monsieur, lui dit-il, que le roi m'a donné ce plein-pouvoir, mais que sa majesté est malade et n'a pu signer... » Et pendant que le secrétaire obéissait courageusement, Toll, marchant à grands pas dans la chambre, se parlait à lui-même : « La signature est indifférente après tout; à la rigueur, je n'ai pas besoin de ce papier, car à l'heure du danger l'homme courageux ne craint pas d'exposer sa tête. » Puis, s'arrêtant tout à coup, et se tournant vers le roi : « Sire, je ne vous demande qu'une chose, c'est de presser votre départ aussitôt que les vaisseaux de Carlscrona seront arrivés. » Le malheureux roi, à qui son humiliation ôtait la parole, lui fit brusquement signe de s'en aller. Toll prit le plein-pouvoir et sortit sans même fermer la porte; de l'autre chambre, il dit à haute voix, en se retournant vers Gustave : « Évidemment sa majesté n'est pas en état de prendre une résolution; » et au baron Essen : « A partir de ce moment, je ne connais plus aucun pouvoir au-dessus de moi, si ce n'est Dieu et ma conscience. » Le même jour, on conduisit Gustave à un petit port voisin, on le descendit, enveloppé d'un grand manteau, dans une barque, et une frégate le conduisit en Suède.

On comprendra facilement qu'un pareil concours de circonstances exceptionnelles et bizarres dut exciter des rumeurs de toute sorte, soit dans l'armée suédoise, soit dans l'armée ennemie. Des bruits de maladie et même de mort du roi, de révolte parmi ses généraux et d'abdication forcée, se répandirent dans les deux camps. Toll se garda bien de les démentir, il chargea au contraire ses espions de les faire circuler parmi les Français. Bientôt ceux-ci furent convaincus qu'une révolution militaire avait éclaté dans Rügen, et que le nouveau gouvernement se montrerait moins opposé au système politique de l'empereur. Le terrain était ainsi préparé, quand le général Toll demanda au maréchal Brune une entrevue à Stralsund. Il s'y rendit avec quelques aides de camp à qui il avait recommandé de ne point parler du roi, de se montrer incertains de l'état de sa santé, de paraître même ignorer où il se trouvait, de ne s'exprimer enfin que très vaguement sur les dispositions de l'armée, sur l'état de la garnison de Rügen, et en général sur tout ce qui concernait la guerre. Toll était cependant attendu des Français à Stralsund avec une vive impatience; on lui servit, ainsi qu'à ses aides de camp, un brillant dé-

jeuner, mais dont la délicatesse et les bons vins ne purent vaincre le flegme suédois. Après le repas, Toll proposa une convention militaire qui serait signée du maréchal Brune et de lui. « Pourquoi ne pas conclure, dit le maréchal, un traité formel entre nos deux souverains, et pourquoi ne serait-il question que d'une convention militaire? — C'est que, dit Toll avec un visage expressif et une voix grave, de manière à donner du poids à ses paroles, il ne faut pas, pour certaines raisons, que le nom du roi de Suède se trouve dans cet acte; d'ailleurs sa ratification ne serait pas nécessaire en ce moment. » Ces paroles énigmatiques semblaient trop bien confirmer les soupçons qu'on avait. Après quelques momens d'embarras, Reille se prononça le premier en faveur de la proposition. Il pensait, ainsi que le maréchal, que la politique suédoise allait se séparer de celle de l'Angleterre, qu'il fallait donc épargner l'armée de Rügen, afin qu'elle retournât au plus vite en Scanie pour protéger cette province contre une attaque vraisemblable des Anglais, postés en Seeland. La convention fut conclue selon les termes que Toll avait proposés, et l'armée suédoise, à sa grande surprise, et bien qu'entièrement vaincue, eut la liberté de retourner en Suède avec ses armes, ses munitions, ses bagages, et sans avoir perdu un seul homme. Toll se contint jusqu'au bout malgré sa joie. Seulement, lorsqu'il quittait Stralsund et qu'il passait avec son état-major entre les derniers ouvrages de la forteresse, il ne put retenir, en savourant une prise de tabac, ces trois petits mots : « Eh! c'est fait! *Io! det lyckades.* » Ce fut tout ce que son entourage sut par lui. — Avant la fin du mois, l'armée suédoise, plus de dix mille hommes, était heureusement débarquée sur la côte de Suède.

Gustave était-il devenu plus sage au milieu de telles extrémités? Non. Pendant ce même mois de septembre, il avait reçu à Carlscrona une nouvelle visite de Louis XVIII et du duc d'Angoulême, et s'il ne leur avait pas renouvelé, malade et humilié qu'il était, ses offres récentes de mettre son bataillon d'émigrés au service du roi de France, de le faire couronner dans la cathédrale de Wismar ou de Greifswald, et de le conduire ensuite triomphalement à Paris, il avait du moins encouragé Louis XVIII à préparer une descente en Vendée avec le secours de l'Angleterre; lui-même, d'accord avec cette puissance, il rêvait encore d'aller occuper l'île de Seeland, et de ne la rendre qu'en échange de la Poméranie pour la Suède et du Hanovre pour ses alliés. Les Anglais lui offraient de leur côté, pour l'engager plus avant dans ce projet, de lui abandonner Surinam ou que que autre colonie. Il cédait à ces excitations avec un facile entraînement, et le jour où lord Cathcart et l'amiral Gambier enlevaient la flotte danoise, — témoin de cette violence, du quai de Helsingborg, où il

était, Gustave se trouvait très honoré du salut que lui décernait l'artillerie anglaise. Il n'était pas possible d'être plus provoquant envers la France ou ses alliés, plus extravagant dans sa haine personnelle contre Napoléon (on assure qu'il avait récemment juré de ne jamais traiter avec *la bête,* et qu'il avait sanctionné cet engagement au pied de l'autel, en recevant la communion); il n'était pas possible surtout de se montrer plus oublieux des intérêts de tout un peuple livré par le hasard de la légitimité et le vice de l'absolutisme à ce fou malade.

Si Gustave se croyait en conscience obligé de combattre Napoléon malgré les dangers d'une pareille lutte, au moins devait-il essayer de la rendre moins inégale en resserrant son alliance avec l'Angleterre ou avec la Russie; tout au contraire sa conduite envers l'une et l'autre de ces deux puissances fut sans cesse capricieuse, et il sembla surtout prendre à tâche d'irriter et de pousser à bout le cabinet de Saint-Pétersbourg. De ce côté, en présence d'ambitieux projets et de menées perfides, non-seulement ses fautes, mais ses bonnes qualités, sa loyauté, sa simplicité de cœur, ses scrupules de conscience, contribuèrent à l'aveugler et à le précipiter avec la Suède dans les piéges qu'on lui tendait.

La politique avait rétabli entre Paul Ier et Gustave une confiance que le souvenir de leurs premières relations personnelles semblait devoir leur interdire. Au commencement de l'année 1800, au moment où le roi de Suède était inquiété à l'intérieur par les attaques de l'opposition à la diète de Norrkœping, Paul Ier fit mander un jour le ministre de Suède, le baron général Stedingk : « On vient de me rapporter, dit-il, qu'il règne en Finlande une certaine agitation des esprits, et que les discussions de la diète n'y manqueront pas d'échos. Mon dévouement pour le roi votre maître et tout aussi bien l'intérêt de ma propre sécurité exigent que je prête une grande attention à tous les mouvemens qui pourraient se manifester dans cette province. On pourrait bien vous donner de graves sujets d'inquiétude de ce côté-ci du golfe pendant que le roi serait occupé de la diète, et que l'état de la mer empêcherait les communications; aussi ai-je pris mon parti. Une armée est prête; je vous la donne et je la mets sous votre commandement. Au moindre mouvement, et sans même avoir besoin de m'en prévenir, mettez-vous à la tête de ces troupes. Mon fils Constantin en aura le commandement nominal, mais il n'exécutera que vos ordres, et sa présence vous sera un gage de ma loyauté et de mon désintéressement... Il est là-haut, dans mon cabinet; je viens de lui dicter à ce propos un plan d'opérations que je veux vous soumettre... Vous acceptez ma proposition, n'est-ce pas? » — On comprend l'embarras du diplomate, pris au dépourvu. Le tsar était

pressant, il semblait presque ému; il protestait de son zèle pour les intérêts du roi de Suède, il prenait les mains de Stedingk, l'accablait d'amitiés. « Le roi nous a donné, aux miens et à moi, bien des sujets de chagrin, disait-il, mais je n'y veux plus penser : nous autres souverains, nous ne pouvons pas suivre les mouvemens de nos cœurs; il faut bien obéir à la raison d'état... »

L'arrivée du grand-duc Constantin interrompit ces dernières confidences; mais, au lieu de mettre fin aux perplexités de Stedingk, elle ne faisait que hâter le moment décisif. Sur l'ordre de son père, le jeune prince donna lecture du curieux document que voici :

Plan dressé par sa majesté impériale en vue d'étouffer avec une armée russe toute révolte qui surviendrait en Finlande contre le gouvernement de sa majesté suédoise.

« Sa majesté propose les mesures suivantes à prendre aussitôt que la nouvelle d'un pareil mouvement arriverait : entrer en Finlande par trois points, par la grande route qui traverse Abborfors, par la route qui va par Memel à Helsingfors, par celle qui conduit par Mendouhari à Tavastehus; s'emparer de quelques positions importantes; laisser à droite, vers Neickler, un corps d'observation. Sa majesté désire que le ministre de Suède, baron Stedingk, accompagne l'armée, afin que sa majesté suédoise ait une garantie de notre loyauté. Sa majesté impériale occupera les positions que l'armée aura choisies jusqu'à ce que les troupes suédoises viennent relever les siennes, qui se retireront alors.

« Fait à Saint-Pétersbourg, le 3 mars 1800.

« PAUL. »

La lecture achevée dans le plus profond silence, le tsar signa ce papier, puis présenta la plume à Stedingk. Après une hésitation visible et sur les instances réitérées de son interlocuteur, le baron accepta et mit au bas ces lignes :

« Reconnaissant dans toute son étendue la magnanimité de l'offre que sa majesté impériale a daigné me faire pour le roi mon maître afin de sauvegarder la sécurité de la Finlande, je déclare, au nom du roi, que j'approuve le plan qui m'a été communiqué par sa majesté impériale, et je concourrai à son exécution complète, dans le cas où une insurrection survenue en Finlande menacerait dans cette province l'autorité de sa majesté le roi de Suède.

« Fait à Saint-Pétersbourg, le 3 mars 1800.

« Baron STEDINGK. »

Ce n'était pas tout, et le malheureux ambassadeur n'en avait pas fini avec son redoutable protecteur. Paul, quelques jours après, l'invita à toucher au nom du roi de Suède, sous la dénomination de premier subside, une somme importante à titre de fonds secrets

destinés à gouverner la diète turbulente de Norrkœping. — La protection devenait cette fois trop évidemment une menace; le diplomate suédois s'en défendit, non sans mettre en avant divers prétextes.

Il est vrai que Paul Ier se livrait tout entier et sans feinte à ses impressions du moment. Nous ne voudrions pas affirmer qu'il fût de mauvaise foi en proposant au roi de Suède l'appui de ses finances et de ses armées, mais ne semble-t-il pas qu'il fût alors, à son insu peut-être, l'organe de cette politique russe que nous avons vue préoccupée sans cesse d'intervenir dans les affaires intérieures de la Suède, et d'attirer à soi la Finlande? Les causes de dissensions intestines qui avaient troublé le règne de Gustave III n'avaient pas disparu sous son faible et malheureux fils; elles avaient grandi au contraire, et la prévision, devenue presque générale, des malheurs qui menaçaient la patrie avait concouru à les développer. La Finlande en particulier pressentait évidemment ces malheurs; la noblesse y méditait des entreprises factieuses, et ce n'était pas la première fois que de folles idées d'indépendance s'agitaient dans cette province. Paul Ier pouvait, à la vérité, craindre ce turbulent voisinage; mais le plus sûr est évidemment que la Russie voulait en profiter, et il faut reconnaître d'ailleurs que, pour les Suédois, son excès d'amitié devait bien paraître, à peu de chose près, aussi redoutable que ses hostilités ouvertes. Gustave réduit à ne pouvoir conserver la Finlande qu'à l'aide des baïonnettes russes et le tsar traçant déjà sur la carte par quels chemins il fallait envahir et par quels postes occuper cette province, c'étaient là de terribles présages pour un prochain avenir.

Au milieu de tant d'écueils, la conduite de Gustave, nous l'avons dit, fut un modèle d'inconséquence et d'inhabileté. En 1801, quand Paul Ier se fait le chef de la neutralité du Nord, il se joint à cette ligue, mais ne fortifie pas la rive suédoise du Sund, que la flotte anglaise va traverser aisément; il laisse bombarder Copenhague. En 1807, quand Alexandre, son beau-frère, l'invite à relever ce même drapeau de la neutralité armée et à fermer pour sa part la Baltique, il se joint à l'Angleterre et rejette avec indignation les offres qui lui sont faites. Son idée fixe, sa haine personnelle contre Napoléon, explique à elle seule toutes ces fautes. C'était le moment où l'empereur, obsédé par les intrigues de *ce petit roi* qu'il méprisait, avait enfin, pour écraser cette résistance, abandonné la Suède à l'avidité de la Russie; on connaît les fameux articles secrets du traité de Tilsitt; cette menace ne servit pas à désarmer Gustave, mais au contraire à exciter sa colère et son obstination. Pendant la nuit du 30 novembre au 1er décembre 1807, une dépêche de Stedingk lui apprit qu'il était question

autour du tsar d'un partage prochain de la Suède entre la Russie et le Danemark, et que le ministre de France à Saint-Pétersbourg en parlait comme d'une entreprise fort prochaine, qui ne souffrirait pas de difficultés. Il fit mander aussitôt le général Toll, qui le trouva marchant à grands pas dans sa chambre, le visage bouleversé, en proie à des mouvemens convulsifs, mais exprimant la colère plutôt que la douleur. « Que l'empereur Alexandre fût faible de caractère, s'écria-t-il aussitôt d'une voix qu'il contenait à peine, et qu'il fût d'assez mauvaise foi, je le savais; mais que la crainte ou la cupidité pût lui faire accepter le déshonneur, je ne l'aurais jamais cru. Lisez cette dépêche. Bonaparte veut faire marcher une armée russe en Finlande, et son ambassadeur dit tout haut que mon règne est fini, et que la Suède doit être effacée de la carte!... Et l'instrument de ces décrets, ce sera l'empereur, mon parent, mon beau-frère! Il laisse dire de pareilles infamies dans sa capitale!... Voyez, lisez. »

Tout cela n'était que trop vrai. Savary, notre ministre, parlait en maître à Saint-Pétersbourg, et Alexandre l'écoutait. Alexandre était heureux d'avoir sauvé le roi de Prusse et lui-même; il croyait qu'il fallait céder au torrent et attendre des temps meilleurs; il avait d'ailleurs bien des fois représenté au roi de Suède quel danger le menaçait, et, l'engageant à traiter, il traitait lui-même. Quant aux forces réunies sur la frontière de Finlande, et qui inquiétaient Stedingk : « Rassurez-vous, disait Alexandre, ce n'est qu'une mesure de précaution contre une attaque des Anglais, que nous devons redouter. Vous n'êtes pas en état de vous défendre en pareil cas; ils s'empareraient de votre flottille, et je m'en trouverais fort mal... Écrivez bien au roi, répéta-t-il, que le danger ne vient pas de mon côté. *Dieu m'est témoin que je ne désire pas un seul village dans les états de votre maître.* Le danger vous viendra du côté de la Norvége et de la Scanie; c'est là que vous devrez veiller. » Ces paroles, qui rappellent le beau dévouement de Paul Ier envers la Suède, ne pouvaient satisfaire Stedingk, ni, avouons-le, aucun esprit prévoyant. « Sire, dit-il au tsar, le péril est plus grand qu'on ne peut croire. Je sais que M. de Caulaincourt a prédit à la Suède non-seulement la guerre extérieure, mais encore une révolution intestine..... » A ce mot de révolution, Alexandre laissa éclater sa mauvaise humeur : « Ah! s'écria-t-il, ce M. de Caulaincourt!... Croyez-moi, monsieur, si le roi de Suède était menacé d'une révolution, j'irais moi-même à son secours... — Et pourtant, sire, reprit l'ambassadeur, vous vous unissez à ses ennemis et vous travaillez à notre perte. Pour l'amour de Dieu, pendant qu'il en est temps encore, sauvez-nous, sire, et sauvez-vous vous-même! » L'empereur était visiblement embarrassé. « Le salut ne peut venir que de votre roi, dit-il; qu'il se soumette,

qu'il s'unisse à moi, qu'il subisse la loi de la nécessité, au moins pour quelque temps, et tout sera sauvé... J'ai 200,000 Français sur mes frontières, et je n'ai que 100,000 hommes pour leur tenir tête. — Mais votre majesté, dit Stedingk, peut refuser d'attaquer la Suède en déclarant que cela est contre son honneur et sa conscience; Bonaparte se gardera bien de le trouver mauvais. Voyez la conduite de l'Autriche..... — L'Autriche, interrompit brusquement Alexandre, obéit à Bonaparte, et n'a d'autres volontés que les siennes; j'en ai les preuves en mains; l'Autriche est d'une soumission sans exemple... » Stedingk terminait ainsi sa dépêche au roi de Suède : « Je ne puis dissimuler que je n'ai rien gagné sur le point principal. Le mal est sans remède. L'empereur Alexandre est attiré comme par une puissance irrésistible vers un abîme qui menace d'engloutir d'abord la Suède. Ses intentions ne sont peut-être pas mauvaises, mais il est tellement dominé par la terreur des Français, qu'il n'ose rien contre eux. Ses ministres et les grands de son empire sont courbés sous la même crainte, et la haine profonde du comte Romanzof pour l'Angleterre lui fait penser qu'il ne restera au pouvoir qu'en se jetant dans les bras de la France. »

Cette curieuse conversation entre Alexandre et Stedingk avait lieu le 16 février 1808, et l'invasion de la Finlande par l'armée russe est du 20 de ce mois. Alexandre pouvait-il être de bonne foi lorsqu'il protestait de son dévouement envers Gustave IV, dont il allait envahir le territoire quelques jours après? M. Thiers pense qu'il n'y a pas de raison d'en douter. Il croit qu'Alexandre ne désirait pas alors et ne désira jamais la conquête de la Finlande, qu'il ne s'y détermina que sur les instances de Napoléon voulant forcer par tous les moyens le roi de Suède à fermer le Sund aux Anglais, et dans l'espoir d'obtenir du maître de l'Europe la possession bien plus importante à son gré de la Moldavie et de la Valachie. — D'une part, nous savons que les assertions de l'illustre historien du consulat et de l'empire reposent sur de graves et précieux documens, sur un grand respect de la vérité historique et sur un jugement d'une rare sûreté; d'autre part, il en coûte à qui respecte les hommes de paraître empressé à saisir les premières apparences du mensonge et de l'insigne mauvaise foi, et de les rencontrer justement parmi ceux qui sont placés à la tête de leurs semblables; mais il s'agit enfin d'un épisode mal connu de nos annales contemporaines, dont nous subissons aujourd'hui les conséquences, dont l'intelligence importe peut-être à la direction de la lutte dans laquelle notre pays et l'Europe sont engagés et certainement à la moralité de l'histoire. — Il est vrai que la campagne de Finlande ne fut point populaire à Saint-Pétersbourg, mais par cet unique motif qu'elle était la conséquence d'une alliance

détestée avec la France. Il se peut bien qu'Alexandre se soit irrité au présage de mouvemens révolutionnaires qu'on lui représentait comme suscités par Napoléon dans un pays si voisin de ses états et placé jusqu'alors sous son influence; mais pouvait-il être entièrement de bonne foi lorsqu'il affirmait en février 1808 que le péril ne viendrait jamais de son côté? Avait-il donc renoncé aux projets que lui avaient légués tous ses prédécesseurs, depuis Pierre le Grand (car Pierre avait lui-même essayé le premier cette conquête, et, en établissant sa capitale sur les bords de la Baltique, il avait évidemment désigné cette mer à la domination de la Russie)? Alexandre avait certainement accueilli les espérances que Napoléon venait de lui suggérer; eh bien! que ne déclarait-il au roi de Suède, pour le forcer à traiter, les conventions de Tilsitt? Peut-être eût-il ainsi vaincu l'entêtement de son beau-frère et lui eût-il épargné beaucoup de maux; dans le cas contraire, il ne compromettait pas sa conquête. Dira-t-on que, forcé par Napoléon d'envahir la Finlande, il voulait seulement l'occuper pour forcer Gustave à se soumettre? Mais aussitôt que ses armées ont franchi la frontière, le voilà qui déclare la Finlande réunie pour toujours à l'empire russe. Comment pouvait-il redouter, ainsi qu'il le dit, une invasion anglaise en Finlande au mois de février? Il savait bien que la glace préserverait pendant tout l'hiver cette province d'un tel danger, il savait aussi que l'hiver la priverait des secours de la Suède, et c'est au milieu de cette mauvaise saison qu'il l'a attaquée; il y a fait entrer ses troupes le 20 février 1808, sans déclaration de guerre; apparemment ses préparatifs étaient faits d'avance, tout au moins depuis un ou deux mois. « La proposition qu'il fit à Gustave IV, dit le baron Ehrenheim, ne fut qu'un prétexte pour dissimuler la trame ourdie contre nous. *Dès la fin de* 1807, un officier russe avait déjà parcouru la frontière, des troupes avaient été réunies, et des magasins établis et approvisionnés (1). » L'auteur d'une histoire estimée de *la Guerre de Finlande*, Gust. Montgomery, assure qu'à la fin de décembre le manifeste russe invitant les Finlandais à la révolte était déjà imprimé, l'occupation et la réunion de la Finlande déjà résolues. Stedingk enfin, ministre de Suède à Saint-Pétersbourg, avait écrit dès le 7 décembre que l'attaque aurait lieu, comme il arriva en effet, sur trois points différens; sa dépêche du 23 janvier donnait le plan de campagne. Et cependant le 2 février le ministre des affaires étrangères à Saint-Pétersbourg, le comte Romanzof, assurait encore au baron Stedingk que l'empereur n'avait

(1) Voyez l'examen critique du *Précis de la Guerre de Finlande*, du général Suchtelen, par le baron Ehrenheim, dans le *Medborg. Militar-Tidning* de 1828, n° 12. Voyez aussi l'introduction de l'ouvrage de G. Montgomery sur *la Guerre de Finlande*, 2 vol in-8°, 1842 (en suédois).

pas changé de dispositions, que la parole de sa majesté impériale en devait être un gage sacré, qu'elle ne songeait à aucune hostilité envers la Suède, et le 16 du même mois l'empereur lui-même prenait Dieu à témoin de son désintéressement!

Évidemment le gouvernement suédois a été joué indignement, ce qui n'excuse pas son aveugle confiance, mais ce qui accuse et condamne Alexandre et la Russie. Tout n'était pas perdu cependant, si le roi montrait quelque sagesse en présence du danger : la suite de la guerre a fait voir que la Finlande pouvait se défendre elle-même, pourvu qu'on la laissât faire, jusqu'à ce que les troupes suédoises pussent venir à son secours; mais Gustave, par ses bizarres instructions, sembla prendre à tâche d'empêcher toute résistance, et pendant ce temps Svéaborg fut livrée à prix d'argent. Gustave devait resserrer son alliance avec l'Angleterre, la seule amie qui lui restât : il n'en fit rien; on le vit exiger du cabinet britannique des subsides supérieurs aux précédens, et s'irriter étourdiment d'un refus. Le ministre d'Angleterre étant venu lui apporter cette réponse le 24 février 1808, le roi entra dans un violent accès de rage; il se précipita droit sur le ministre. Celui-ci, persuadé qu'il voulait lui passer son épée au travers du corps, s'inclina et trouva la porte. Gustave, l'air sauvage et égaré, revint s'asseoir dans son cabinet et écrivit aussitôt un ordre d'embargo sur tous les navires anglais dans les ports de Suède, une déclaration de guerre au cabinet de Londres, etc. Il écrivit aussi dans son transport une lettre où il annonçait au roi de Danemark qu'il voulait s'unir à lui contre la Grande-Bretagne; mais on vint lui apprendre que le Danemark lui-même songeait à envahir la Scanie. En effet Gustave, désespérant de pouvoir secourir en ce moment la Finlande, semblait avoir abandonné cette province, sauf sans doute à essayer de la reconquérir après la mauvaise saison, et il avait donné récemment l'ordre à une armée d'aller, en compensation, conquérir la Norvége. On comprend quelle avait dû être l'irritation du cabinet de Copenhague, à qui cette province appartenait alors. Avant même que Gustave eût fait partir les lettres qu'il venait d'écrire, le 24 février au soir, on lui apporta quelques exemplaires des proclamations que des ballons danois, lancés des côtes de Seeland, avaient répandues en Scanie; on y engageait les paysans à se replacer sous la domination de Frédéric VI; on leur annonçait une invasion prochaine qui les délivrerait du joug suédois. Ehrenheim, président de la chancellerie, voulut profiter de cette conjoncture pour amener Gustave à traiter avec la Russie ou à se réconcilier avec l'Angleterre, afin de ne pas être seul contre tous ses ennemis; à peine fut-il écouté. « Je me battrai avec eux tous, répondit le roi en frappant du poing sur sa table, mais d'abord et surtout avec les

Anglais, parce qu'ils sont orgueilleux et impertinens; je les mettrai bien à la raison. On veut, en m'effrayant, me faire conclure la paix; mais je montrerai que je n'ai peur de personne,... pas même de vous, monsieur le baron... » Et le roi fit un pas vers Ehrenheim en lui mettant le poing sous le visage. « Je prie votre majesté, répondit tranquillement le conseiller, d'être convaincue que mon intention n'a jamais été de l'effrayer, mais seulement de remplir un devoir en lui montrant le danger auquel elle expose la nation, la famille royale et elle-même. — Je suis fatigué de tout cela, reprit le roi avec la même violence et en marchant à grands pas, je n'entends parler que d'ennemis et de dangers; eh bien! je mourrai, mais je veux mourir avec honneur...» Tout à coup il s'arrêta, et se tournant vers Ehrenheim : « Vous parlez toujours devant moi de la nation et de ses droits,... eh! que signifie votre nation à côté de mon honneur? Elle sera punie, cette nation, de sa conduite envers mon père... »

Ehrenheim put seulement obtenir la révocation de l'embargo sur les navires anglais et l'acceptation des subsides sur le pied des années précédentes. L'arrivée de la flotte britannique dans les Belts empêcha seule probablement une invasion de l'armée franco-espagnole qui était arrivée en Holstein dès le 1er mars. Dès le mois de mars enfin, le prince Christian d'Augustenbourg était passé en Norvége pour reprendre la défensive, et menaçait d'envahir lui-même la Suède par le nord-ouest. Ajoutez les progrès rapides que faisaient les Russes en Finlande. Que Napoléon ait ou non donné ordre (1) à Bernadotte, qui se trouvait en Danemark avec 20,000 hommes, d'aller déposer Gustave et opérer le démembrement de la Suède entre le Danemark et la Russie, il n'en est pas moins certain qu'une pareille issue était imminente; la Suède, envahie à l'est par les Russes, à l'ouest et au sud par les Danois et les Français, allait certainement périr sans la révolution du 13 mars 1809.

II.

L'obstination de Gustave à ne point traiter avec la France et le ressentiment que laissa dans les cœurs des Suédois la perte de la Finlande, voilà quelles ont été les causes extérieures de la révolution de 1809. Il nous reste à voir comment fut amenée à l'intérieur et comment s'accomplit la journée du 13 mars.

Les premières années du nouveau règne avaient paru, malgré quelques fautes, assez rassurantes pour l'avenir; mais on avait re-

(1) Voyez l'ordre adressé au prince de Ponte-Corvo en date du 23 mars 1808, dans les *Mémoires* de Constant.

marqué, au retour du voyage qu'avait fait Gustave en Russie, pendant l'hiver de 1800 à 1801, que le sentiment de sa royauté était devenu chez lui une passion aveugle, un entêtement de despotisme; il s'était épris de l'apparente soumission d'une cour esclave dont on lui avait donné le spectacle, et il n'avait pas prévu que, quelques mois après, Paul Ier verrait se transformer en assassins grossiers des courtisans si dociles. Gustave eut certainement la pensée de modeler la Suède sur la Russie; il se conduisit en despote envers sa famille et son entourage; il se crut supérieur aux institutions de son pays, institua une censure sévère proscrivant les livres et journaux français, puis les livres danois, puis tous ceux des puissances alliées à la France; il prétendit imposer même ses caprices et ses visions bizarres à tous ses sujets; il ordonna qu'on écrivît seulement « M. Neapoleon Buonaparte » le nom du nouveau souverain de la France (1). Il avait de graves motifs pour prescrire cette orthographe, qui seule reproduisait, suivant ses calculs, le nombre de la bête de l'Apocalypse, 666. Quant aux droits de la nation qu'il était appelé à gouverner, Gustave se rappelait avec défiance quels obstacles les diètes précédentes avaient opposés aux volontés de son père Gustave III, et le coup de pistolet d'Ankarström, sans cesse présent à son esprit, lui inspirait un éloignement invincible pour la noblesse suédoise. Il observait surtout avec dépit et colère quels progrès avaient faits en Suède les opinions libérales et même les principes républicains. Il n'était pas une maxime de la révolution française, on peut presque dire pas un de ses excès, qui n'eût trouvé en Suède son écho. La jeune noblesse elle-même n'avait pas résisté à cette influence, et plusieurs de ses membres, lors de la diète de Norrkœping, en 1800, s'étaient démis de leurs titres, de leurs fonctions et de leurs priviléges. Les universités avaient adopté les mêmes idées avec une incroyable ardeur. A Upsal, un club secret, appelé *la Junte,* affichait une démagogie cynique; on y pérorait, on y chantait des couplets contre le despotisme et pour la liberté, et, ce qui était plus grave encore que toute cette débauche intellectuelle, on y professait ouvertement des doctrines irréligieuses et immorales dont rougiraient aujourd'hui, dit un écrivain suédois, ceux qui s'en faisaient alors les bruyans organes. La seconde université du royaume, celle de Lund, n'était pas restée en arrière, car un de ses clubs avait un soir, à l'unanimité, déclaré aboli le prétendu dogme de l'existence de Dieu. La ville de Stockholm était remplie de ces réunions démagogiques, où le buste de

(1) Napoléon répondit : « L'M qu'il fait mettre en avant de mon nom, je la ferai mettre à la suite du sien. » Et l'on prétend (je n'ai pas vérifié le fait), que *le Moniteur* écrivit un jour : *Gustave-Adolphe M.,* c'est-à-dire *Gustave-Adolphe Munck,* sanglante allusion aux bruits répandus sur la naissance de Gustave IV.

l'assassin de Gustave III était rangé parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité. Bien que fermés par le gouvernement de Gustave IV, ces clubs, nés pendant sa minorité, s'étaient transformés en sociétés secrètes et avaient laissé dans les esprits de redoutables semences. Sans parler d'ailleurs de tels excès, les idées constitutionnelles et sagement libérales s'étaient répandues parmi toute la nation; non-seulement les esprits dans les villes n'étaient plus disposés à subir longtemps le despotisme, mais les habitans même des campagnes s'élevaient contre les priviléges et les redevances au nom de la justice mieux entendue, au nom de l'égalité.

C'était en présence d'une nation ainsi disposée que Gustave IV déployait toutes les prétentions de la légitimité, et le spectacle de cet orgueil puéril, qui allait se briser contre d'invincibles obstacles, eût offert plus d'une fois un contraste voisin du grotesque, si les destinées de tout un pays n'y eussent été engagées. Qu'on se représente l'étrange scène que dut offrir, au milieu des discussions orageuses de cette diète de Norrkœping qui se montra d'une si ardente opposition, la cérémonie du couronnement de Gustave IV avec ses formes symboliques et traditionnelles. C'était le 3 avril 1800; une pluie constante avait rendu plus sales encore que de coutume les rues de la petite ville et la maison de bois que seule on avait pu offrir à sa majesté. Le cheval richement caparaçonné que montait le roi témoignant plus d'ardeur qu'il ne convenait, Gustave voulut le dompter; malheureusement il avait négligé d'avertir les chambellans qui tenaient par derrière son manteau royal, et ces deux dignitaires, en habit de gala, durent courir à grand'peine, dans une boue épaisse, derrière le cheval qui caracolait à droite et à gauche, afin de ne point lâcher le manteau, ce qui eût été une infraction à leur devoir, et de se maintenir bravement au poste que leur dignité leur assignait. De plus, en passant avec la procession devant une maison où son cavalier ordinaire faisait souvent visite, l'animal voulut s'y arrêter suivant son habitude, et Gustave, jugeant cette fois que la résistance de la bête serait énergique, descendit de cette monture pour se rendre à la petite et pauvre église de Norrkœping. La journée finit sans autre incident, mais elle laissa dans les esprits le souvenir d'une scène triviale, ou même, comme on le disait, d'un fâcheux présage.

En quittant son royaume pendant près de deux années, Gustave laissa le champ libre à tous les ressentimens qu'avaient excités ses premières fautes, aux doctrines ennemies de sa légitimité et à tous les germes de désordre intérieur. On trouva un jour ces mots inscrits sur la porte du château à Stockholm : « grands et beaux appartemens à louer pour un temps indéfini. » En effet, on ne croyait plus

au retour de Gustave; on pensait qu'il consumerait sa vie, comme Charles XII, à courir d'imprudentes aventures. La France, qu'il attaquait, n'avait cessé, malgré ses excès ou ses fautes, d'être admirée, d'être aimée des Suédois; Napoléon, contre lequel il osait s'élever, était déjà pour eux le vainqueur de l'Europe, aux triomphes duquel ils eussent voulu s'associer et prendre part. A chaque pas dans cette triste histoire des règnes de Gustave IV et de Charles XIII, au moment où ses rois l'entraînent contre nous, à l'heure même où Napoléon, dans l'égarement où le pousse sa rivalité ardente contre l'Angleterre, jette la Finlande à la Russie et se montre tout prêt à la sacrifier elle-même, on verra la Suède manifester encore, en dépit de tous ses malheurs, sa haine pour la domination ou l'alliance de Saint-Pétersbourg et ses sympathies invincibles pour la France. Gustave-Adolphe n'avait donc pas seulement à vaincre la France et Napoléon; il lui fallait d'abord vaincre ses propres sujets.

Avant même la perte de la Finlande, alors que les Suédois n'eussent pas cru possible de la part d'Alexandre une telle iniquité, la honteuse campagne de Poméranie avait déjà suffi pour éveiller dans l'armée entière un sentiment d'humiliation et de colère. Nous avons raconté par quelle ruse le général Toll avait sauvé la garnison de Stralsund; nous aurions pu ajouter qu'il n'eut pas de peine à faire répandre le bruit que la couronne et la vie du roi avaient été menacées. De cette époque en effet datent les premiers complots ayant en vue ce double dessein. Quelques officiers songèrent d'abord à se saisir du roi pendant la traversée d'Allemagne en Suède, pour l'envoyer aux Indes. Son fils lui aurait succédé avec une régence. On ne se cacha pas d'un pareil projet au baron Essen, gouverneur général en Poméranie. Quelques jours avant qu'il ne quittât l'armée par suite de la mauvaise humeur du roi, les officiers s'en ouvrirent à lui. Essen les arrêta : « Sans doute, messieurs, leur dit-il, je suis, autant que vous l'êtes, convaincu de la nécessité d'un changement dans l'état; mais le temps n'est pas encore arrivé, le roi est encore un saint aux yeux du peuple, qui ne connaît pas son insuffisance et son obstination. De plus, il ne convient pas qu'une armée conspire sous les armes. » Un colonel Mörner composa des vers dont voici la traduction, et qu'il laissa dans l'antichambre du roi : « Faites la paix, faites la paix, majesté, et que Bonaparte soit empereur!... N'oubliez pas le proverbe allemand : Il faut vivre et laisser vivre les autres. » Le second couplet, moins innocent, contenait tout simplement un avis au médecin du roi, Hallman, pour l'engager à délivrer son pays : « Un peu d'une certaine poudre suffirait à l'affaire. » L'impatience était déjà devenue si grande dans l'armée de Poméranie, qu'on avait projeté d'embarquer Gustave dans un navire préparé à l'avance, et

que l'on devait couler avec lui pendant la traversée. Quelques marins étaient d'accord pour faire le coup et se sauver eux-mêmes dans une chaloupe. Gustave échappa, nous l'avons dit, à ces malheurs, grâce sans doute au dévouement et à la résolution du général Toll. Cependant la pensée de son abdication nécessaire était à cette époque si naturelle et si inévitable, qu'on l'avait aussi accueillie à Stockholm. Toutefois, comme il n'était pas certain que la reine acceptât la régence, on voulut encore essayer de fléchir l'esprit de Gustave à son retour. Humilié profondément lui-même d'avoir perdu la Poméranie, il tarda à rentrer dans la capitale. A peine de retour au palais, il eut à subir encore les prières des plus vénérables magistrats et de ses plus dévoués serviteurs, qui le suppliaient de conclure la paix. « Non, leur répondait-il, ne vous figurez pas que je sois le faible Alexandre. — Mais, sire, lui disait-on, la Suède n'est point en état de lutter contre un ennemi qui aura bientôt avec lui l'Europe entière. — Les hommes et l'argent ne nous manquent cependant pas, reprenait-il en colère, c'est la bonne volonté qui manque. » En vain le comte Axel Fersen lui-même, cet ennemi de la France nouvelle, lui adressa-t-il ses supplications pour le fléchir; en vain essaya-t-on, en lui soumettant le beau projet du baron Platen pour unir par une seule ligne navigable la Mer du Nord et la Baltique, de détourner vers ces magnifiques travaux son imagination inquiète : rien ne put l'éloigner de la route fatale qui devait aboutir à sa ruine.

Des complots se tramèrent donc à Stockholm aussi bien que dans l'armée de Poméranie pendant cette période qui précède la guerre de Finlande. Un des plus sérieux, pour les conséquences qu'il pouvait entraîner, fut celui que certains esprits dévoués à l'Angleterre et à ses institutions parurent avoir ourdi de concert avec cette puissance. Un certain Brown (l'auteur d'un livre sur *les Cours du Nord*) vint à Stockholm, sans doute pour suivre cette négociation. La couronne devait rester dans la famille de Gustave IV, en passant sur la tête de son oncle, le duc de Sudermanie, celui qui fut plus tard Charles XIII. Le duc étant déjà vieux et sans postérité, on lui désignerait pour successeur, non pas le fils de Gustave, mais le duc de Glocester, le plus jeune frère de George III, qui avait passé à Stockholm tout l'hiver de 1802 à 1803. Cette intrigue paraît avoir duré jusqu'à la fin de 1808. Le ministère anglais déclina formellement à cette époque toute intervention dans les affaires de la succession suédoise, et Canning écrivit au ministre de Suède à Londres : « Le roi votre maître est de toutes parts menacé par des projets de révolution. » Gustave fit répondre à la dépêche par laquelle on lui donnait cet avis qu'il n'y voulait pas croire; il se confiait dans la fidélité des Suédois et la regardait comme inviolable.

Cependant la conquête de la Finlande venait d'infliger encore aux armées suédoises un nouvel affront, et en ce moment même Gustave, aigri sans doute par le malheur et se livrant plus que jamais à ses fureurs, prodiguait aux officiers et aux soldats, comme à ses ministres et à ses proches, les mauvais traitemens et l'insulte. Il affectait de préférer les soldats allemands, ceux de Poméranie, aux militaires suédois; il avait sans cesse présent à l'esprit le souvenir du meurtre de son père, préparé sans nul doute par la noblesse, dont beaucoup de membres faisaient partie de l'armée, et son ressentiment, sa défiance, se trahissaient à chaque instant par des sarcasmes au moins imprudens. Un jour, parcourant avec quelques officiers les îles qui précèdent la côte de Finlande, il rencontre une division de l'armée suédoise, qui, toute en déroute après une tentative de résistance inégale, s'éloignait d'une petite ville que les Russes venaient de surprendre et de livrer aux flammes : l'officier qui commandait ces braves gens, mandé par lui, explique ces circonstances; mais Gustave refuse d'y croire, il s'emporte en grossières injures, accuse ses soldats de lâche trahison, et s'oublie jusqu'à arracher de sa main la décoration que cet officier portait sur sa poitrine. Sans doute le désespoir l'égarait; on le vit errer, presque au hasard, sur un bâtiment dont il voulait que le capitaine obéît à ses caprices, dans cette mer des Aland qui allait bientôt cesser d'être à lui; on le vit aussi braver dans sa bizarre folie non pas les nobles dangers de la guerre pour sauver sa patrie et sa couronne, mais, sans utilité ni dessein, le mauvais temps, les écueils et le mal de mer, dont il souffrait beaucoup. Il était humilié de voir ces îles et ces côtes échapper à sa domination; il semblait vouloir les retenir en s'y attachant, au lieu de les préserver en les défendant. Ce fut sa dernière campagne; il revint à Stockholm morne, abattu, tantôt pleurant sur son malheur, tantôt parlant de suicide, prêt quelquefois à déposer la couronne, et surtout n'épargnant jamais les imprécations à la Suède et à son armée.

Peu de temps après son retour, une circonstance qui n'avait en elle-même aucune gravité suffit pour lui faire consommer la faute qui contribua peut-être le plus à précipiter sa ruine. On lui remit un matin une lettre anonyme trouvée dans un corridor du château, et annonçant que des intrigues révolutionnaires agitaient l'armée. La police ne put recueillir à ce sujet aucune autre information; mais dès ce moment Gustave voulut avoir des espions qui lui fissent de continuels rapports sur l'esprit des soldats, sur le langage et les sentimens de chaque officier des gardes. Ces *régimens des gardes* étaient justement ceux où servaient les assassins de son père; il s'imagina qu'il avait tout à redouter d'eux; il leur ôta d'abord les postes d'hon-

neur auprès de sa personne et dans le château, et il les remplaça par deux régimens poméraniens; puis, donnant pour prétexte les défaites subies par ces régimens en Finlande, où tous n'avaient pas été envoyés, il les licencia par ordonnance du 12 octobre 1808. Une telle violence allait faire de ces hommes frappés injustement autant de conjurés. Gustave refusait de plus en plus de comprendre les avertissemens qui lui étaient prodigués. Prières et menaces, annonces mystérieuses ou publiques du danger, témoignages même de sa conscience et prévisions involontaires, il méprisa tous ces signes avant-coureurs, et sa manie les tourna au contraire au service de son idée fixe. Un jour du commencement de mars 1809, il dit à un de ses confidens qu'il avait eu un rêve remarquable; il avait vu la *dame blanche,* ce spectre qui n'apparaît que lorsqu'un danger menace le roi ou la famille royale de Suède. A son avis, la signification du prodige n'était pas douteuse; c'était une apparition divine pour le fortifier dans son dessein de ne jamais traiter avec *la bête.* Un autre jour cependant, feuilletant un album qui contenait les portraits des Vasa, il s'aperçut que le premier manquait, le fit chercher et ne le retrouva qu'au fond d'un coffret en forme de cercueil; il en conclut cette fois avec chagrin que la famille royale s'éteindrait prochainement. Vers cette époque enfin parut et circula le récit d'une prétendue vision de Charles XI, connue en France par le saisissant tableau qu'en a tracé en quelques pages M. Mérimée. On connaît en Suède, sous le titre de *Vision de Charles XI,* deux pièces de dates différentes, sur l'origine et l'interprétation desquelles l'esprit public n'a jamais été bien fixé; l'une, en vieux langage, expose comment Dieu, entre autres signes de sa grâce envers le pieux roi, permit que l'avenir de la Suède lui fût révélé.

« Pendant les premiers mois de l'année 1697, dit l'auteur anonyme, le roi Charles souffrait de la maladie qui devait le conduire au tombeau. Le 2 avril, à six heures du matin, après une longue insomnie, il crut tout à coup entendre du bruit dans la chambre des états, contiguë à son appartement. Il chargea un de ses écuyers d'aller voir ce que c'était et de faire cesser le bruit. L'écuyer revint en assurant que la salle était fermée, complétement vide, et qu'on n'y entendait rien. — Une heure après, le roi fut saisi de la même idée; un chambellan qui était là fut envoyé et rapporta la même réponse. — A peine l'horloge sonnait-elle dix heures que le roi se leva sur son séant, fit faire silence, et dit : « Messieurs, n'entendez-vous pas du bruit dans la salle des états? — Non, sire! fut la réponse générale. — Nous irons donc nous-même vérifier ce que cela peut être, » dit le roi, — et, sans écouter aucune objection ni aucun conseil, il se fit habiller et aider à descendre. Arrivé aux dernières marches de l'escalier, il s'arrêta tout à coup et parut en proie à un trouble profond. Il continua cependant sa marche; à peine entré dans

la salle des états, il s'assit sur un banc placé auprès de la porte, et ne cessa, dans un profond silence, d'avoir les yeux fixés sur le trône... Puis, se tournant vers le comte Stenbock et ceux qui l'entouraient : « Ne voyez-vous rien? leur dit-il. — Rien absolument, » répondirent-ils ensemble. Alors le roi, cédant à son inquiétude, prononça ces mots à haute voix : « Quand cela doit-il arriver? » Une voix claire, qui fut entendue de tous ceux qui étaient présens, répondit : « Sous ton cinquième successeur. » Et le roi, se tournant vers ceux qui l'entouraient, dit : « Remerciez Dieu de ne pas vivre dans ce temps-là. » On l'aida ensuite à remonter dans sa chambre; il était fatigué et sombre; lorsqu'il eut repris quelque force, il dicta ces lignes : « Quand nous fûmes arrivés dans la salle des états, nous vîmes un jeune homme assis sur le trône, la couronne en tête et l'épée dans la main droite. Autour du trône étaient une multitude de seigneurs, sans doute les grands du royaume. En avant du trône était étendu un drap rouge sur lequel étaient placés plusieurs billots, et, sur un signe d'un gros homme qui était là, les seigneurs s'approchaient l'un après l'autre, se mettaient à genoux, et étaient décapités par les bourreaux. » Le roi mourut trois jours après cette vision, le 5 avril 1697. »

Voilà le premier de ces deux documens, qui ne semble pas, comme on voit, contenir une prophétie d'une signification bien précise, mais on a imprimé de plus un *certificat* signé du roi, en date de 1676, qui contient des détails différens.

« Moi, Charles XI, aujourd'hui 16 décembre 1676, malade et fatigué d'une longue insomnie, je m'éveillai vers une heure et demie d'un court assoupissement, et, en jetant les yeux sur la fenêtre de ma chambre, j'aperçus une vive lumière dans la salle des états. Je dis au grand-chancelier Bielke, qui était auprès de moi : « Quelle est cette lueur dans la salle des états? Serait-ce un incendie? — Non, sire, répondit-il, c'est le reflet de la lune dans les vitres. » Je me contentai de cette assurance, et je me tournai vers la muraille pour chercher quelque repos; mais j'étais tourmenté de je ne sais quelle inquiétude : je me dressai de nouveau, et j'aperçus encore cette lueur... Sur la même réponse, je me tranquillisai; un instant après, je crus apercevoir qu'il y avait du monde dans la salle des états. En un instant je me levai, je mis ma robe de chambre, j'ouvris, et je vis que toutes les croisées étaient flamboyantes. « Messieurs, m'écriai-je, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Vous savez que celui qui craint Dieu ne redoute rien ici-bas; j'irai donc, et je veux savoir ce que cela peut être. » J'ordonnai aussitôt qu'on allât avertir le gardien afin qu'il apportât les clés. Arrivé au bout du corridor qui conduisait de ma chambre à l'entrée, je lui commandai d'ouvrir; mais, effrayé qu'il était, cet homme me supplia de l'en excuser. J'en chargeai donc le grand-chancelier, qui refusa; puis le brave et intrépide Oxenstierna, qui me répondit : « J'ai juré de donner mon sang et ma vie pour votre majesté, mais je ne saurais ouvrir cette porte. » Je commençais à hésiter moi-même, mais je rappelai mon courage, je pris les clés, et j'ouvris. Nous vîmes alors toute la salle tendue de noir, les murs, le plafond et le plancher. Je fis un pas, puis je me retirai tout à coup saisi d'horreur. Enfin je dis : « Me suivrez-vous, messieurs, afin que nous sachions ce que tout cela signifie? » Ils ré-

pondirent : « Oui, » en tremblant. Nous entrâmes. Nous vîmes tous une grande table entourée de seize juges avec de grands livres devant eux. Au milieu d'eux, on voyait un jeune roi, la couronne sur la tête et le sceptre dans la main. A droite se tenait un majestueux seigneur; à gauche était un vieillard de soixante-dix ans environ. De temps en temps, le jeune roi faisait signe de la tête, et alors ces nobles juges frappaient d'une main sur leurs livres. Et j'aperçus à quelque distance de la table des billots dressés et des bourreaux qui décapitaient les victimes l'une après l'autre, si bien que le sang commençait à couvrir tout le plancher... c'étaient presque tous de jeunes seigneurs qui périssaient de la sorte. Enfin, en détournant mes regards, j'aperçus derrière la table, dans le coin de la salle, un trône presque abattu, et, tout à côté, un homme d'une quarantaine d'années, qui semblait le chef de l'état. Je tremblai à cette vue, je me retirai un peu vers la porte, et je criai : « Dieu du ciel! quand est-ce que tout cela doit arriver? » Je n'obtins pas de réponse. Je criai de nouveau; pas de réponse; seulement le jeune roi fit plusieurs signes de tête, et les nobles juges frappèrent fortement sur leurs livres. Je criai de nouveau et plus fortement : « O mon Dieu! quand est-ce que tout cela doit arriver? Aie pitié de nous, grand Dieu! » Alors le jeune roi me répondit : « Rien de tout cela n'arrivera pendant ta vie, mais bien pendant le règne de ton sixième successeur. Il sera du même âge et de la même figure que tu me vois aujourd'hui; son tuteur ressemblera à ce prince qui est debout ici, et le trône, pendant les dernières années de sa régence, sera précipité vers sa ruine par quelques jeunes membres de la noblesse. Mais le régent, après avoir persécuté le jeune roi, prendra en mains sa cause, et ils relèveront le trône, ils le fortifieront; jamais la Suède n'aura eu un si grand roi, jamais elle n'aura été si prospère... La dette sera éteinte, le trésor public regorgera...; toutefois, avant que ce règne ne s'affermisse, il y aura un grand massacre, tel qu'on n'en aura jamais vu et qu'on n'en verra jamais de semblable. Toi qui règnes aujourd'hui sur la Suède, transmets à ce roi ces célestes avertissemens. » Après ces paroles, tout s'effaça, et nous revîmes la salle des états dans sa solitude accoutumée. Nous remontâmes dans mon appartement, et je consignai dans cet écrit, du mieux que je pus, tout ce que je viens de raconter. Cela est arrivé de tout point comme je l'ai écrit. Je l'affirme sur mon serment : puisse Dieu assister mon corps et mon âme, comme il est vrai que j'ai dit la vérité!

« CHARLES XI, aujourd'hui roi de Suède (1). »

Tels sont ces deux documens, à coup sûr fort bizarres. Ils ont été écrits au plus tard dans les premières années du siècle, car ils se trouvent dans les portefeuilles manuscrits d'un écrivain célèbre en Suède, Höppener, qui mourut en 1804, et dont les papiers sont conservés à la bibliothèque royale de Stockholm. Des notes expliquent certains détails, probablement conformes à la version adoptée par l'opinion publique. Suivant ces notes, le jeune roi dont parle le *certificat* n'est autre que Gustave IV; le majestueux seigneur est le véné-

(1) Cette relation est suivie d'une attestation qui la confirme et qu'ont signée C. Bielke, grand-chancelier, U. V. Bielke et Oxenstierna, ministres d'état, et P. Gransten, concierge de la salle des états.

rable grand-chancelier Wachtmeister, le vieillard de soixante-dix ans est le chancelier Fr. Sparre, tous personnages qui ont joué un rôle important auprès de Gustave; le régent enfin est le duc de Sudermanie (plus tard Charles XIII). Une dernière note, au sujet de la date du second document, dit : « Quiconque lit dans notre temps cette relation s'aperçoit facilement qu'elle a été fabriquée après les événemens de 1796, » c'est-à-dire après la régence du duc de Sudermanie et pendant le règne de Gustave IV. — Si le roi Charles XI a eu réellement une vision semblable, pourquoi ces différences de dates et de récit, et comment des témoins ont-ils pu attester la réalité de faits si étranges? — Si ces deux pièces ne sont que des pamphlets, comme il est probable, quelle en a été l'intention? On dit souvent en Suède qu'ils émanaient de la noblesse, mécontente de la constitution de 1772 et annonçant les dangers de la royauté absolue. M. Mérimée, d'accord avec cette interprétation, en a fait une prophétie très transparente de l'assassinat de Gustave III; mais on voit bien, lorsqu'on étudie cette tradition, comme nous venons de le faire, dans sa source même, qu'il ne s'agit de rien de semblable. Ces pamphlets ne paraissent-ils pas au contraire opposés à la noblesse, dont ils prédisent le châtiment? Ne semblent-ils pas annoncer que le pouvoir royal, menacé, presque renversé même un instant par ces nobles et par un régent infidèle, se relèvera de sa ruine pour devenir plus fort que jamais? Quoi qu'il en soit, à une époque où un mysticisme bizarre séduisait dans le Nord un grand nombre d'esprits visionnaires ou illuminés (nous en rencontrerons dans la suite de notre récit beaucoup d'exemples, et le duc de Sudermanie lui-même était grand partisan du magnétisme et de la franc-maçonnerie), ces étranges écrits devinrent presque populaires; ils furent interprétés selon la fantaisie de chacun, et le malheureux Gustave IV ne fut pas des derniers à vouloir y trouver une explication de l'avenir et des argumens en faveur de sa politique.

Au milieu de cette agitation bizarre, la pensée d'un grand changement devenu nécessaire, d'une révolution, s'était présentée à tous les esprits et leur était devenue familière. Des complots avaient déjà été formés contre Gustave, lorsque celui qui devait amener la journée du 13 mars fut résolument arrêté par les officiers qui commandaient l'armée de l'ouest. De tous les corps de l'état, nul n'avait été plus humilié que l'armée suédoise; elle rougissait, bien qu'elle en eût été empêchée par son roi lui-même, de n'avoir pas sauvé la Finlande; elle croyait qu'une alliance avec Napoléon ferait recouvrer à la Suède cette province ou la Poméranie, toutes les deux peut-être. Nous avons dit enfin combien de mauvais traitemens et d'insultes particulières elle avait dû subir, et quel ressentiment le licenciement des gardes lui avait laissé. L'armée de l'ouest en par-

ticulier, après avoir été envoyée vers la frontière norvégienne dans le dessein d'obtenir de ce côté une compensation à la perte de la Finlande, s'était vue tout à coup condamnée à l'inaction, quand Gustave, gouverné par son caprice, avait résolu d'abandonner cette entreprise et de porter ses efforts vers une campagne en Seeland. Cette armée, officiers et soldats, avait adopté chaleureusement le but qu'on avait proposé à son ardeur, la conquête de la Norvége; elle ne renonçait pas à donner à sa patrie ce beau complément de territoire et de puissance en échange de ce qu'elle avait perdu, et lorsque cette fois encore Gustave commit la faute d'arrêter lui-même ses efforts, elle voulut cependant obtenir à tout prix, même au prix de la défection et de la révolte, ce qu'elle aurait voulu devoir à sa fidèle obéissance envers un roi protecteur et non pas meurtrier de ses sujets. Le colonel, plus tard général et baron Adlersparre, qui commandait l'aile droite de cette armée, se trouva désigné par l'estime générale pour devenir le chef de la conspiration. Il n'accepta un tel rôle que comme un devoir envers la patrie, et non point par vengeance ou par ambition personnelle. Homme instruit, écrivain élégant, un peu poète, c'était avant tout une intelligence élevée, généreuse, mais se possédant toujours elle-même dans son dévouement. « Dès l'automne de 1808, dit le baron Adlesparre dans une histoire des dernières années de Gustave IV qu'il a publiée, tous les esprits étaient convaincus de la nécessité d'un changement... Je dois reconnaître que je n'étais pas aussi empressé. La perspective d'une ruine si complète et si violente, la crainte d'une conflagration générale m'arrêtaient, bien que je visse mon pays courbé sous une terrible nécessité, et que la confiance sans limites de mes compagnons d'armes et de mes concitoyens ne me permît pas le refus. » Adlersparre prit du moins toutes les mesures pour circonscrire le nombre et le cercle d'action des conjurés; il eut des entrevues avec le prince Christian-Auguste, chargé par le roi de Danemark de défendre la Norvége; il en sut obtenir une trève immédiate, et peut-être la promesse d'accepter la succession au trône de Suède après le duc de Sudermanie, qui n'avait pas d'héritier naturel. Ce projet conservait pour le moment la couronne dans la famille du roi détrôné; on espérait de plus que l'avénement du prince Christian terminerait les guerres avec le Danemark et avec la France, son alliée; on comptait obtenir enfin par la médiation du prince la cession de la Norvége en dédommagement de la Poméranie. Le jeune fils de Gustave, âgé alors de onze ans, était écarté, afin d'éviter les nouveaux périls d'une minorité, dont la vieillesse du duc de Sudermanie rendait l'éventualité prochaine. Comme les dispositions étaient les mêmes dans toute l'armée suédoise, des correspondances furent bientôt organisées entre les différens corps dispersés dans les provinces, et là où les officiers su-

périeurs, par exception, n'entrèrent pas dans le complot, les sous-officiers et même bon nombre des soldats en firent partie. Il fut convenu que l'armée de l'ouest marcherait sur la capitale, et qu'à ce signal les autres divisions lèveraient l'étendard de la révolte, pendant qu'on saisirait le roi dans Stockholm. Le duc de Sudermanie serait mis immédiatement à la tête des affaires, et la diète convoquée pour le proclamer roi et désigner un successeur à son adoption.

Mais quels étaient dans Stockholm les conjurés sur l'aide desquels comptait Adlersparre ? Dans cette ville, comme dans l'armée, dont l'opinion gouvernait les provinces, le mécontentement était général et extrême, il est vrai, et l'abdication du roi paraissait le seul moyen de sauver le pays. Toutefois les hauts fonctionnaires de l'ordre civil, les chefs de la magistrature, de l'administration et ceux du clergé n'avaient pas admis avec autant de promptitude que les militaires la pensée d'une révolution. Ils croyaient qu'il était encore possible d'amener Gustave à plier en présence du péril évident qui se dressait devant lui. Les plus respectables d'entre eux, les serviteurs dévoués qui avaient blanchi au service de Gustave III, conçurent l'espoir de faire consentir son malheureux fils à une abdication, tout au moins à une convocation de la diète, et tentèrent auprès de lui de suprêmes efforts qui servirent seulement à renouveler ces scènes étranges où se déclarait l'égarement incurable du roi, et qui annoncent, expliquent à l'avance et excusent la révolution de 1809. On comptait sur le besoin absolu d'argent pour vaincre forcément l'obstination de Gustave. « Je n'ai pas besoin de la diète, disait-il au grand-chancelier, pour faire un emprunt. — Soit, répondit le magistrat, mais votre majesté n'aura pas d'argent parce que le pays est épuisé. — Eh bien! j'emprunterai au dehors. — Il faut en ce cas à votre majesté une garantie donnée par la diète. Il y a deux choses que votre majesté ne peut pas faire sans le concours de la diète : c'est d'emprunter au dehors, et de porter la main sur la banque, et Dieu préserve votre majesté de songer à ce dernier moyen ! — A-t-on jamais entendu parler de la sorte? Quoi! ma parole royale a-t-elle moins de poids que celle de votre diète? Voilà qui est curieux! Je sais bien ce que je ferai. Je formerai un fonds d'amortissement qui donnera confiance au prêteur... J'ai bien le droit de lever des impôts en temps de guerre, apparemment? Le nierez-vous? — Sire, je ne le nie pas, mais il faut que ce soit proportionnellement à chaque fortune particulière.—Oui. Le riche donnera plus, le pauvre moins... — Très bien, mais il faut que ce soit établi d'après une règle commune, non d'après le bon plaisir ni d'après une appréciation arbitraire de chaque fortune. — Soit ! je décréterai un impôt pour la guerre, non pas un impôt de rien comme le dernier; j'en veux un sérieux cette fois; il me servira de fonds d'amortissement pour éteindre la nouvelle dette étrangère.

— Mais, sire, à la fin de la guerre il faudra convoquer la diète, la constitution l'ordonne, et alors cesseront tous les subsides; votre majesté n'en obtiendra pas sans interruption jusqu'à l'extinction de la dette. — Où est-ce que cela est écrit, s'il vous plaît? — Sire, dans la constitution... — Que m'importe? Je ferai un fonds d'amortissement, et les impôts continueront jusqu'à l'extinction de la dette. Et si à la fin de la guerre les états se réunissent, je les forcerai bien à y consentir.... Une autre chose! On lit dans votre constitution que je dois prendre avis de la nation; mais qui a dit que la diète représente la nation? Où cela est-il écrit? Pouvez-vous me le montrer!... Par tous les diables, je jure que je mettrai tous ces gens-là à la porte, et je leur ferai voir que je peux gouverner seul mon royaume! »

Il était cependant plus facile de proférer toutes ces menaces que de les exécuter. Quand le roi donna ordre au comité des finances de préparer une ordonnance pour un impôt de quinze millions : « Votre majesté, lui dit le président, n'en trouvera pas deux. — Maudit pays! s'écria Gustave en colère. Vous voulez donc tâter de Buonaparte : eh bien! vous l'aurez, je le souhaite bien sincèrement, afin que le diable vous emporte, vous et lui; mais en attendant je vous prendrai jusqu'à votre dernier sou! » Le roi s'irritait ainsi contre toutes les représentations, et en même temps il dédaignait toutes les prières. « Au nom de la patrie, — lui dit le vieux baron Liljecrantz, octogénaire, ministre des finances de Gustave III, — au nom de ce peuple qui a déjà tant souffert, que votre majesté cède aux circonstances, afin de ne pas attirer des malheurs incalculables sur la famille royale et sur elle-même! — Vous voulez que je traite avec Buonaparte? répondit Gustave, que je tende la main à cet Alexandre qui m'a lâchement trahi? Mon honneur, mon caractère, ma religion s'y opposent; c'est impossible... La Finlande est perdue; nous la recouvrerons. D'ailleurs je prendrai ma revanche en conquérant la Norvége. Au reste, tout ceci ne peut durer longtemps. La Providence a mis un terme, soyez-en sûr, à la toute-puissance de Buonaparte. La nation souffre, mais du moins elle ne s'est pas avilie. Dieu peut nous secourir au moment même où l'œil humain n'aperçoit plus de ressource... Enfin je ne veux pas mériter la damnation éternelle!... — Sire! continua le vieillard les larmes aux yeux, le royaume est tout près de sa ruine; on entend déjà de sourds murmures; du mécontentement au désespoir il n'y a qu'un pas; que votre majesté ne tarde pas plus longtemps à convoquer les états et à conclure la paix, ou bien, si ses scrupules religieux l'en empêchent, qu'elle consente à se démettre de la couronne... » Ces derniers mots produisirent sur Gustave une commotion subite; il y vit la menace d'un attentat qui mettait avec son trône sa vie en danger; les lèvres tremblantes et les yeux hagards, il frappa avec violence sur la garde de

son épée. — « Savez-vous ce qu'il en peut coûter, s'écria-t-il, de m'oser parler comme vous venez de le faire? Savez-vous que votre tête en ce moment tient à la pointe de mon épée? — Sire! répondit le fidèle conseiller avec une mâle assurance, il ne manque plus à votre majesté que d'avoir sacrifié un vieillard de quatre-vingts ans, un ancien serviteur qui a osé vous dire la vérité! Je suis trop près de la tombe pour craindre la mort, et la mort du martyr pourrait m'être honorable, mais j'ai trop de respect pour la mémoire de vos ancêtres pour ne pas détourner votre majesté de cette mauvaise action... » Gustave l'interrompit : « Allez-vous-en, dit-il, et estimez-vous heureux que je ne vous aie pas traité comme vous le méritez, en traître et en factieux! »

Il n'était plus temps de sauver Gustave, quand il l'aurait voulu lui-même. A chaque échec de ses plus dévoués serviteurs, il était devenu plus évident que la Suède était absolument perdue sans quelque mesure singulièrement énergique. Les hauts fonctionnaires, qui formaient le parti de la légalité, durent céder devant l'imminence du péril et l'anxiété de l'esprit public, et des officiers de la garnison de Stockholm, d'accord avec Adlersparre, se préparèrent à agir. A leur tête se trouvait le général baron Adlercreutz : il venait de terminer la campagne de Finlande. Après que le brave comte G. de Löwenhjelm (aujourd'hui ministre de Suède à Paris) avait été fait prisonnier par les Russes à la journée de Pyhejocki, le 16 avril 1808, c'était Adlercreutz qui avait pris le commandement; il avait fait reculer l'ennemi, l'avait battu en plusieurs rencontres, et s'était finalement illustré par une belle retraite. Accablé par le nombre et par les fautes de son gouvernement, il avait du moins sauvé l'honneur suédois. Quand il rentra dans Stockholm, tous les regards se tournèrent vers lui, et l'opinion le désigna pour marcher courageusement avec Adlersparre vers l'accomplissement de l'œuvre d'où la Suède attendait son salut.

Tout à coup, le soir du 8 mars 1809, Gustave apprend du comte Stedingk et d'un émigré français, le colonel Rodais, qui lui restaient dévoués, que l'armée de l'ouest, révoltée, s'est mise en marche vers Stockholm; c'est ce que tout le monde savait déjà depuis vingt-quatre heures dans la ville. Gustave quitte aussitôt le petit château de Haga, près de la capitale, pour venir préparer le châtiment des rebelles et faire arrêter leurs complices; mais une menace de délation arrête les magistrats, qui tous ont trempé au moins par leur silence dans la conjuration; ils persuadent alors au roi que le danger est imaginaire, et cela au moment même où l'on presse l'arrivée du général Adlersparre et les dernières mesures. Il était convenu qu'Adlercreutz veillerait surtout à ce que Gustave ne sortît pas de Stockholm, parce que l'opinion des provinces ne semblait pas assez décidée pour éloigner

toute crainte de guerre civile. Trois jours se passent sans que le roi reçoive d'informations exactes sur la marche de ses ennemis, tant il est vrai que la conspiration est devenue générale et que tout le monde en est complice. Le malheureux roi d'ailleurs avait trop mal traité ceux qui l'avaient averti les premiers pour qu'on voulût risquer, sans un bien rare dévouement, de s'intéresser à sa cause. Il avait durement reproché à Stedingk (c'était le vieux et respectable ministre de Suède à Saint-Pétersbourg) et à Rodais d'avoir voulu le tromper, et, dans un de ces accès de colère multipliés par le désespoir, il avait failli percer Stedingk de son épée. Durant ces trois jours cependant les conjurés avaient combiné à l'aise toutes leurs manœuvres. Le 12 au soir, Gustave reçoit d'Orebro l'avis officiel que les révoltés viennent d'arriver dans cette petite ville, située à une soixantaine de lieues à l'ouest de la capitale. Une de ses premières pensées est d'envoyer demander pardon à Stedingk, à ce fidèle serviteur, et on le voit pleurer sur une erreur qui devait lui montrer d'une seule fois tout son aveuglement passé. L'indécision et le trouble président à ses résolutions, et personne pour le conseiller ou du moins l'assister. La reine est restée à Haga; le duc de Sudermanie, son oncle, est peut-être complice. Gustave ordonne de fermer les portes de la ville, celles du château; il convoque les dignitaires de l'état; il restera dans la ville, il se défendra jusqu'à l'extrémité dans le palais; puis, changeant d'avis, il ordonne d'imprimer et de répandre par tout le pays une proclamation; il sortira le lendemain de Stockholm, ira rejoindre l'armée du sud, qu'il croit fidèle comme son général (Toll); il transportera dans une ville de Scanie le siége du gouvernement, et il verra bien si la capitale osera trahir la cause de son roi et persister longtemps dans sa révolte. Par contre, aux derniers avis de ceux qui le supplient encore d'accepter les conditions de la Russie, il répond par des argumens tirés de l'Apocalypse; il sait bien d'ailleurs que le mois de mars doit lui être funeste, tant son esprit est plein de confusion et de vertige. La nuit du 12 au 13 se passe dans les préparatifs du départ. Le lendemain matin, Gustave, qui manque d'argent, fait avertir les commissaires de la banque qu'ils aient à lui remettre les fonds de l'état, et sur leur refus il s'apprête à faire enlever de vive force une somme de deux millions. Il n'eut pas le temps d'exécuter cette violence : Adlercreutz, en apprenant l'ordre donné par le roi pour le départ, s'était souvenu de ses engagemens, et la catastrophe finale avait été dès lors résolue dans son esprit.

Stockholm offrait, pendant la matinée du 13 mars, un singulier spectacle. Les voitures préparées pour le départ du roi, les chariots de bagage et ceux du train nécessaires aux troupes désignées pour le suivre encombraient les rues et particulièrement les abords du château. Aides de camp, courriers et ordonnances se croisaient en

tout sens, occupés, les uns de hâter le départ, les autres de le prévenir. Les habitans de Stockholm, pour qui l'entreprise projetée commençait à n'être plus un secret, circulaient par les rues et entouraient le château. L'attente de grands événemens était peinte sur tous les visages, mais rien de plus; cette foule paraissait indifférente. Avec cette curiosité inepte de la multitude prête à obéir aux destinées que lui préparaient quelques hommes courageux, elle regardait le château et en interrogeait des yeux les portes et les fenêtres. Cette vague inquiétude ne laissait pas d'être le pressentiment de la gravité du drame qui allait s'y accomplir.

Après s'être entendu de nouveau avec les plus hauts fonctionnaires et les principaux officiers de la garnison, Adlercreutz, à huit heures du matin, se rend avec le comte de Klingspor au château. Il y trouve ses aides de camp, comme il était convenu. Il ordonne quelques dispositions intérieures : comme les drabans ni les soldats de la garde allemande ne savent rien du complot, il les disperse, il les éloigne autant que possible; ils sont d'ailleurs peu nombreux, plus de trente officiers répandus dans le château les surveilleront, et l'on peut compter en ville sur presque toute la garnison.

Le roi donnait quelques audiences. Il venait de faire appeler le duc de Sudermanie; il mande aussi le comte de Klingspor. Quelques instans après, on l'entend se livrer à un de ces emportemens qui lui étaient devenus habituels : le sujet de la querelle était le refus du duc de Sudermanie de se rendre à Gripsholm suivant l'ordre du roi, et l'assurance de Klingspor que le départ royal allait être le signal des plus grands malheurs, qu'il fallait rester et convoquer la diète, unique refuge. Adlercreutz juge que le moment est venu d'en finir. « Suivez-moi, messieurs, » dit-il à ses aides de camp, et il entre dans la chambre où se trouve le roi. On se figure l'étonnement de Gustave en le voyant entrer de lui-même avec six officiers. « Sire, dit aussitôt Adlercreutz, la nation est consternée de voir votre majesté quitter sa capitale dans les circonstances difficiles où nous sommes. Les hauts fonctionnaires, l'armée et tous les bons citoyens m'ont chargé de prévenir une mesure aussi funeste, et nous venons... — Qu'est-ce que cela veut dire? s'écrie le roi avec violence. Il n'y a que des factieux et des traîtres qui puissent parler ainsi! — Sire, répondent les officiers, nous venons pour sauver votre majesté et notre patrie; nous ne sommes ni factieux ni traîtres. — Je vous dis que c'est de la trahison, répond Gustave d'une voix forte, et vous êtes tous perdus, si vous continuez de la sorte. » Et comme Adlercreutz approchait, le roi, reculant un peu, tire son épée et dit : « Personne ne m'enlèvera ce fer, sinon avec la vie. » Il fallait empêcher à tout prix une rixe sanglante; Adlercreutz s'élance sur le roi et le saisit des

deux bras pendant qu'on le désarme. Aux cris de Gustave, qui se débat violemment, les drabans se précipitent vers la chambre; mais les officiers d'Adlercreutz les contiennent un instant, lui-même vient les assurer qu'aucun danger ne menace la vie du roi; puis, prenant en main le bâton de commandement de l'adjudant-général du palais : « C'est moi qui commande ici, » dit-il d'une voix qui ne souffre pas de contradiction, et il fait arrêter ceux qu'on croit le plus à craindre. Gustave avait paru se calmer après la lutte; mais pendant que ses gardiens veillent à ne laisser entrer personne dans la chambre où il est prisonnier, il s'empare tout à coup par ruse d'une épée et s'échappe par une porte de derrière. Alors commence dans les corridors et les escaliers du palais une sauvage poursuite dont Adlercreutz attend avec anxiété l'issue. Que ne serait-il pas arrivé peut-être si Gustave eût soulevé en sa faveur la garde allemande et une partie de cette population que pouvait entraîner la pitié, puis l'ardeur de la lutte? Greiff, capitaine des chasses, met fin à ces incertitudes en saisissant Gustave au milieu de sa course. Épuisé, presque évanoui, le roi se laisse porter dans sa chambre, d'où on le transfère le soir même, sous bonne garde, dans un château situé à quelque distance de la ville.

Le duc de Sudermanie, frère de Gustave III, consentit, après s'être fait beaucoup prier, à se mettre à la tête des affaires en qualité de lieutenant-général du royaume jusqu'à ce que la diète fût réunie. Il restait à savoir si l'on organiserait le nouveau gouvernement sur des principes nouveaux; mais dès ce moment on avait éloigné la cause de ruine immédiate qui menaçait la Suède. Le 13 mars sauva peut-être ce pays d'un démembrement; il sauva certainement Stockholm d'une invasion russe; 70,000 Russes, établis dans les Aland, s'étaient déjà mis en marche vers cette capitale, et c'était dans le palais des Vasa qu'Alexandre prétendait venir dicter la paix à Gustave IV. En présence des événemens du 13 mars, le tsar dut renoncer à cet audacieux projet. Ces événemens, qui changeaient complétement la situation intérieure de la Suède, ne devaient pas exercer une moins décisive influence sur sa politique extérieure. Le gouvernement proclamé le 13 mars comprenait une nécessité que Gustave IV n'avait jamais su admettre, — la nécessité de chercher dans un bon accord avec la France la plus puissante des garanties contre les tentatives de l'ambition russe. Une ère nouvelle semblait s'ouvrir ainsi avec l'avénement de Charles XIII, pour le royaume de Suède; mais de terribles vicissitudes lui étaient encore réservées, et ce n'était qu'au prix des plus cruelles perplexités que le peuple suédois, — nous aurons à le montrer bientôt, — devait acquérir l'intelligence de ses véritables intérêts.

A. Geffroy.

LES

ANIMAUX REPRODUCTEURS

CONCOURS DE 1855 A PARIS.

De toutes les parties de l'exposition universelle, celle qui a le plus complétement atteint son but est la plus neuve, celle des animaux reproducteurs. Sous des tentes très bien disposées au Champ-de-Mars se rangeaient dans un ordre parfait 1,600 animaux, dont un tiers environ venu des pays étrangers. On n'avait encore vu nulle part, même en Angleterre, un pareil assemblage. Les expositions anglaises, si belles, si complètes, ne contiennent que des animaux anglais. Ici on a pu comparer entre elles les principales races nationales et étrangères, représentées par des échantillons supérieurs. Les Anglais surtout ont bien fait les choses : ils avaient amené leurs plus beaux types, et le nom de leurs premiers éleveurs a retenti dans la distribution des prix tout aussi bien qu'aux derniers concours de Glocester ou de Lincoln. De notre côté, c'est bien quelque chose que d'avoir mis en ligne 1,000 têtes de choix appartenant à nos variétés nationales; une telle réunion eût été impossible il y a quelques années.

Ce résultat est dû, il faut le reconnaître, au système suivi avec persévérance par l'administration de l'agriculture. J'aime assez peu en général l'ingérence de l'autorité dans les matières industrielles et agricoles, mais il n'y a pas de règle sans exception, et quand l'initiative personnelle fait défaut, il n'est pas mal que l'action publique la remplace. L'administration a commencé par la base : elle a insti-

tué d'abord des concours régionaux. La France a été partagée en huit régions; j'en aurais mieux aimé quinze ou seize, car les circonscriptions actuelles me paraissent trop étendues, mais ce n'est là qu'une question de détail; chaque région a tous les ans son concours spécial d'animaux reproducteurs, qui se tient tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, pour faciliter à tous les points du territoire l'accès de ces solennités champêtres; puis à Paris a lieu un concours général, qui tend à réunir les animaux primés dans les concours régionaux; une somme de 150,000 fr. environ, portée maintenant à 250,000 par l'établissement du concours universel, et suffisante pour exciter l'émulation sans imposer une charge sérieuse aux contribuables, se distribue en prix. Cette organisation a réussi.

Je ne dis pas que ce succès soit bien profond : il commence à peine, il n'a pas eu le temps de se généraliser; tout est concentré encore dans un petit monde plus ou moins officiel, et l'effet réel sur la production nationale est jusqu'ici peu sensible. Il faut du temps pour tout, pour l'agriculture en particulier, qui marche d'autant plus lentement qu'elle a de plus grands intérêts à remuer. Cependant chaque année on fait un pas; les vrais cultivateurs arrivent peu à peu, le nombre des animaux exposés dans chaque région s'accroît, leur qualité s'améliore, une discussion publique s'établit sur les meilleurs moyens de tirer du bétail le plus grand profit, les idées pénètrent et s'infiltrent goutte à goutte. Le programme des concours se perfectionne lui-même par l'expérience, une foule de questions s'y rattachent qui tiennent en éveil les hommes spéciaux. L'année dernière, on a admis les femelles qu'on avait exclues à tort auparavant; cette année, on a introduit des catégories d'âge qui manquaient; l'année prochaine, ce sera probablement autre chose, car il y a encore beaucoup à dire. Le principe est bon, c'est l'essentiel.

L'année 1855 marquera dans l'histoire de cette institution naissante. L'idée de l'exposition universelle était une innovation hardie; si elle avait échoué, l'avenir des concours, même nationaux, eût été compromis; heureusement c'est le contraire qui arrive. On a osé faire payer à la porte pour entrer, et le public n'en est pas moins venu; 80,000 curieux en trois jours ont apporté leur petit tribut, bien que la chaleur fût excessive, et le théâtre de l'exposition très éloigné du centre de Paris. Dans cette ville de spectacles, le concours d'animaux reproducteurs est désormais un spectacle de plus, accueilli et recherché par la foule. On peut considérer l'institution comme fondée, ce dont il faut toujours se féliciter dans un pays capricieux comme le nôtre. Il entre sans doute beaucoup de frivolité dans cet empressement, le Champ-de-Mars a été encore une fois une annexe de l'Hippodrome; il faut bien prendre le public français comme

il est, et le conduire à l'utile par l'amusement, ou, comme disait si bien M. de Chateaubriand, *à la réalité par les songes.*

Essayons quant à nous de nous rendre compte des enseignemens sérieux qu'apporte avec elle une exhibition de cette importance. Je n'aborderai que les idées les plus générales; s'il fallait entrer dans les détails, nous n'en finirions pas. Ce n'est pas d'ailleurs une petite affaire que de se tenir aujourd'hui au courant de cette science nouvelle et grandissante qu'on appelle la zootechnie. Mon ancien collègue à l'Institut national agronomique, M. Baudement, dont cette science est la spécialité, et qui la cultive avec un grand esprit d'observation, peut seul en parler en pleine connaissance de cause. Je ferai le moins possible excursion dans son domaine, et je chercherai surtout le côté économique du sujet, qui m'est le plus familier.

La zootechnie est avant tout une division de la physiologie. Elle recherche comment il faut s'y prendre pour faire avantageusement de la viande, du lait, de la laine, de la force vivante, de l'agilité, enfin tout ce qu'on demande aux diverses espèces animales. Elle doit étudier les fonctions de la respiration, de la digestion, dans toutes les situations données, avec leurs effets sur la production. Elle a besoin d'immenses travaux anatomiques, pour constater positivement l'influence des conditions extérieures sur les organes, et l'action spéciale de chaque organe sur chaque produit déterminé. Dans les conditions extérieures sont comprises, avec les climats et les soins hygiéniques, toutes les variétés d'alimentation; de là des études de physiologie végétale très compliquées, pour connaître la nature et l'effet de chaque aliment. On peut pressentir par là le nombre et la gravité des problèmes que la zootechnie se pose, et dont la solution profitera quelque jour à l'espèce humaine, car il y a de grands rapports entre l'animal et l'homme; on doit comprendre aussi quelle réserve il convient de s'imposer pour en parler, quand on n'est pas soi-même physiologiste.

Si l'exposition avait été véritablement universelle, ce n'est pas un coin du Champ-de-Mars, c'est le Champ-de-Mars tout entier qui aurait à peine suffi pour la contenir. La seule Europe renferme peut-être cent races distinctes de bêtes à cornes et un nombre plus grand encore de races ovines; la France à elle seule en possède un quart ou un tiers, quoiqu'elle soit loin d'occuper une place correspondante sur la carte. Depuis le petit bœuf du Morvan et la petite vache bretonne jusqu'aux colosses du Cotentin ou de l'Agenais, depuis le mouton rabougri des Landes ou des Ardennes jusqu'au flandrin et au mérinos perfectionné, nous avons une variété de types suffisante pour offrir à l'observation un champ indéfini. C'est qu'en effet les races d'animaux domestiques, souples et malléables comme Dieu

les a faites, se moulent avec une docilité merveilleuse sur les besoins et les ressources des lieux où elles vivent.

Deux sortes de circonstances influent sur la constitution d'une race, les conditions physiques, comme la nature du sol et du climat, et les conditions économiques, comme l'état des capitaux et des débouchés. De là cette immense diversité, car les combinaisons possibles de ces deux grands élémens sont innombrables : — plaines et montagnes, rochers et marécages, terres granitiques, calcaires, argileuses ou siliceuses, soleil d'Andalousie ou de Norvége, climats excessifs ou tempérés, secs ou humides, variables ou constans. Et quand à cette multitude de régions naturelles que forment les différences de latitude, d'altitude, de composition géologique, viennent s'ajouter les différences non moins sensibles qui proviennent de l'histoire politique, du développement de la population et de la culture, de l'état de la civilisation, on devine ce qui doit en résulter. Les conditions physiques agissent directement sur ce que, dans la langue scientifique, on appelle l'*offre*, les conditions économiques sur ce qu'on appelle la *demande*, et de l'action réciproque de l'*offre* et de la *demande*, c'est-à-dire des ressources de la production et des besoins de la consommation, naissent les familles locales.

Mais si la nature des choses le veut ainsi, l'art de l'homme n'est pas désarmé. Il peut agir sur la demande par l'ouverture de nouveaux débouchés, il peut modifier l'offre par la création de nouveaux moyens de production, il peut enfin chercher les procédés les plus sûrs et les plus rapides pour proportionner la demande à l'offre ou l'offre à la demande. Tous ces effets se produisent d'eux-mêmes avec le temps; mais l'homme peut les précipiter, les diriger, quand il sait bien se rendre compte du but qu'il veut atteindre et du chemin qu'il faut suivre pour y arriver. De là l'intérêt de ces concours et leur utilité réelle, bien qu'ils ne présentent pas toujours le tableau complet des faits existans. C'est moins ce qui est que ce qui peut et doit être qu'il s'agit de savoir. Parmi les innombrables espèces d'animaux domestiques répandues sur la surface de l'Europe, les trois quarts n'ont pas d'importance, en ce sens que, si elles sont aujourd'hui ce que veulent les circonstances locales, ces circonstances peuvent changer demain ; ce qui importe, ce sont les types supérieurs dans tous les genres, ceux dont les autres doivent se rapprocher le plus possible, et ces types sont peu nombreux. La connaissance de tous n'est nécessaire que pour faire apprécier les difficultés de toute amélioration, la lutte du présent contre l'avenir et du fait contre l'idée. Sous ce point de vue, l'exposition était à peu près suffisante; il n'y avait que peu de lacunes.

D'abord venait l'espèce bovine, représentée par 500 têtes, moitié

françaises, moitié étrangères. C'était un spectacle magnifique que ces longues files de beaux animaux, d'une taille énorme pour la plupart, et, comme dit Virgile dans sa langue incomparable, *corpora magna boum*. Ils étaient divisés par races, d'après le programme. La question du mode de classement n'est pas une des moindres de ces concours; on a critiqué la division par races, on a proposé en échange celle de *variétés de boucherie, variétés de travail, variétés laitières;* ce serait évidemment plus conforme à la théorie, mais les faits actuels commandent, à mon sens, l'autre division. La Société royale d'agriculture d'Angleterre l'a adoptée. Les races sont des faits considérables, anciens, résultant de conditions matérielles qu'il n'est pas toujours possible de changer de fond en comble, et qui dans tous les cas résistent au changement; ces faits présentent à l'esprit une idée nette, facile à saisir, qui concorde avec les circonscriptions géographiques de province ou de nationalité, et qui réveille des souvenirs historiques ou pittoresques. La division par races n'a d'ailleurs rien d'exclusif et de systématique, quand on encourage dans chaque race les perfectionnemens et qu'on ne repousse pas les croisemens eux-mêmes.

La perfection d'un animal réside sans doute dans l'organisation la mieux adaptée à sa destination spéciale; mais les ressources manquent quelquefois pour lui donner complétement cette organisation, et d'un autre côté le débouché peut être tel que la destination la plus profitable soit mixte. Le principe de la *spécialisation,* qui est sans aucun doute celui du progrès, reçoit alors un double échec. Des trois spécialités indiquées, il en est une, le travail, dominante aujourd'hui, qui est destinée à disparaître plus ou moins. C'est déjà faire une concession que de l'admettre au nombre des qualités primées; la concession est même plus grande, car tout en acceptant les races on peut primer exclusivement dans chacune d'elles les qualités de boucherie et de laiterie. Le travail des bêtes bovines est le signe d'une situation arriérée : il faut bien l'accepter quand on ne peut pas faire autrement, et la division par races satisfait à cette nécessité, puisque celles qui ne travaillent pas ne sont pas admises à concourir avec celles qui travaillent; mais il est bon de ne jamais le reconnaître comme fondamental et définitif.

Les races étrangères, et surtout les races anglaises, avaient à l'exposition une supériorité marquée sur les nôtres. Pourquoi? J'ai déjà essayé de le dire ici, je n'y reviendrai pas. Au premier rang de ces espèces améliorées se trouvait celle à *courtes-cornes* ou de Durham. Tout le monde connaît maintenant, au moins de nom, cette race célèbre qui offre le type le plus parfait du bœuf de boucherie. L'expérience ayant démontré que la facilité à se mettre en chair et à s'engraisser

tenait surtout à l'appareil respiratoire, ces bœufs se distinguent par la profondeur de leur poitrine. On admire en même temps la petitesse de leurs os et l'énorme développement des parties de leur corps qui donnent la viande la plus estimée.

Depuis quelques années, la race de Durham tend évidemment à se répandre en France. Sur les cinq cents animaux présens au Champ-de-Mars, une centaine environ appartenaient à cette race pure, et sur ces cent, la moitié étaient nés chez nous. Le premier prix a été obtenu par un taureau né en Angleterre chez un des plus grands éleveurs du Wiltshire, mais acheté, importé en France et présenté au concours par M. le marquis de Talhouet, propriétaire dans la Sarthe. Les deux vacheries nationales du Pin (Orne) et du Camp (Mayenne), qui en avaient exposé une vingtaine hors concours, ne sont plus seules à en avoir, et puisque l'industrie privée a commencé à s'en emparer, on peut dire que la race est désormais naturalisée.

Il n'y a pas beaucoup plus de dix ans que l'on s'en occupe sérieusement. Outre les établissemens de l'état, l'honneur de cette initiative appartient surtout à deux éleveurs qui se sont longtemps partagé les prix, M. le marquis de Torcy (Orne) et M. de Béhague (Loiret). Malheureusement ils étaient l'un et l'autre, M. de Béhague surtout, placés dans des contrées qui se prêtaient peu à l'introduction d'animaux perfectionnés. Le Loiret est en général un pays peu fertile et peu riche, voisin de régions plus disgraciées encore, où la culture ne fait que de lents progrès. L'Orne est dans des conditions meilleures, mais là se présentait un autre genre de difficultés, l'existence d'une race indigène, ancienne et estimée, qui n'a pas cédé la place aisément. Ces deux circonstances ont fait que, pendant plusieurs années, les *courtes-cornes* ne se sont pas répandus; les étables de MM. de Torcy et de Béhague n'étaient que des exceptions brillantes.

La question semble résolue aujourd'hui, mais sur un autre point. Les départemens de la Mayenne et de Maine-et-Loire sont au nombre de ceux qui, par des circonstances particulières, ont fait dans ces derniers temps les plus grands progrès agricoles. Un des élémens les plus actifs de l'heureuse transformation qui s'y opère a été l'essai du sang durham. Cette contrée possédait une race particulière, la mancelle, qui n'avait pas d'assez grandes qualités pour lutter, et qui paraît destinée à s'absorber rapidement. Les autres conditions agricoles et économiques se sont rencontrées. Aujourd'hui, la race courtes-cornes y pénètre jusque chez les simples métayers. Ce beau résultat est dû surtout à un homme qui soutient avec une rare énergie et une grande originalité d'esprit une véritable croisade en faveur des durham, M. Jamet, ancien représentant; il a été aidé dans ses efforts

par l'habile directeur de la vacherie publique du Camp, et par un propriétaire du pays que d'autres genres de succès avaient illustré, M. de Falloux.

L'Anjou paraît donc devoir être pour la France ce qu'est en Angleterre le nord du Yorkshire, le centre de la production des *courtes-cornes*. L'émulation s'en mêle; tous les jours on apprend que, dans les ventes des étables les plus renommées d'Angleterre, des échantillons distingués ont été achetés par des propriétaires angevins, et à des prix élevés. Notre *herd-book* français s'enrichit ainsi rapidement des noms les plus célèbres du *herd-book* anglais, dont les descendans viennent chez nous faire souche.

Pour l'acclimatation, au moins dans la région du nord-ouest, il ne peut rester le moindre doute, quand on a vu les animaux exposés cette année, tant par des éleveurs privés que par les vacheries publiques. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de plus beaux types. Ceux qui avaient été amenés d'Angleterre par le prince Albert, lord Feversham, lord Talbot, M. Richard Stratton, etc., n'étaient pas sensiblement supérieurs. Plusieurs générations se sont succédé déjà sur notre sol, sans qu'on ait vu la moindre apparence de dégénérescence; nous pouvons dire que nous possédons, même pour la race pure, de quoi rivaliser. Quant aux croisemens, c'est toute une carrière nouvelle dont il est impossible de prévoir le terme. Déjà de nombreux essais ont été faits avec des succès divers; une cinquantaine d'animaux appartenant à diverses catégories de croisemens figuraient au Champ-de-Mars.

Je ne veux pas entrer ici dans la grande question du croisement et du métissage qui se débat en ce moment, et qui est à coup sûr une des plus obscures et des plus ardues de la zootechnie. Je dirai seulement que toute solution systématique me paraît dangereuse; je ne voudrais ni proscrire ni recommander en principe la formation de races intermédiaires, tant que l'expérience n'aura pas prononcé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, pour quelques exemples du moins, le métissage paraît en voie de réussir. Il y avait à l'exposition des durham-charolais, des durham-flamands, des durham-normands, des durham-manceaux, des durham-lorrains, des durham-bretons, des durham-suisses, qui semblaient fournir des argumens péremptoires en faveur de semblables tentatives. Ce n'est pas que les races pures ne me paraissent en général préférables, quand on peut s'y tenir : avec elles, on sait ce qu'on fait ou à peu près, tandis qu'avec les croisemens et les métissages on marche dans le vague et l'inconnu; mais, dans ces situations mixtes où l'on veut commencer à sortir de l'ornière sans avoir les moyens de tout changer à la fois, je ne puis m'empêcher de croire que les croisemens ont leur valeur, valeur le plus

souvent transitoire, j'en conviens, comme la situation qui les provoque, mais qui peut aussi devenir fixe et permanente par la création d'une sous-race, quand les circonstances s'y prêtent, c'est-à-dire quand les deux familles qu'il s'agit d'accoupler ont entre elles des affinités suffisantes pour s'allier intimement.

On dit que des raisons physiologiques s'opposent à la fusion réelle et profonde des races, et que si un individu né d'un premier croisement présente en apparence un terme moyen entre le père et la mère, ce n'est pas une raison suffisante pour le croire apte à fonder une sous-race réunissant toujours les mêmes caractères. L'expérience prouve en effet que cette création rencontre des difficultés; l'influence des aïeux est si puissante qu'elle reproduit purement et simplement la plus ancienne des deux races après deux ou trois générations issues d'un seul croisement; et, ce qui est pire encore, le mélange des germes amène souvent des résultats monstrueux qui déconcertent tous les calculs. Que conclure de ces observations? Qu'il faut être très prudent avant de rien entreprendre de pareil; mais de ce que le métissage est difficile, je ne puis en conclure qu'il soit impossible. Les races les plus fixes et les plus précieuses, comme celle des bœufs *courtes-cornes* eux-mêmes, sont les produits d'un métissage bien fait. Autrefois on croisait à tort et à travers, sans savoir précisément ce qu'on voulait faire; on est un peu plus avancé aujourd'hui : c'est une raison pour qu'on réussisse plus souvent. Il est d'ailleurs à remarquer que les adversaires du métissage ne proscrivent pas les croisemens en général; ils admettent les bons effets d'un premier croisement, ce qui est déjà considérable, et ils recommandent l'absorption d'une race inférieure par une supérieure, au moyen de l'emploi continu de mâles de la seconde; ils ne contestent que la formation de races intermédiaires, ce qui est en effet chanceux.

Dans le nord-ouest, où la race bovine est généralement exclue du travail, on peut, je crois, introduire à peu près partout le sang durham avec avantage. Je dirai même que, dans beaucoup de cas, j'aime mieux le croisement que la race pure; le durham a d'éminens avantages, mais il a un défaut, surtout pour nous Français : sa viande est d'une qualité inférieure et trop chargée de graisse. Quand il perdrait un peu de sa précocité pour gagner une saveur plus appropriée à nos goûts, il n'y aurait pas grand mal. C'est ce qu'on obtient par des croisemens avec les races qui donnent chez nous les meilleures qualités de viande. — Quant à nos espèces du midi, à celles de montagne et en général à celles qui travaillent, c'est tout autre chose. Il est bon d'y regarder à deux fois avant de les croiser. C'est là surtout que l'entreprise du métissage me paraîtrait illogique et dangereuse; tout au plus peut-on essayer, quand on se trouve dans

des circonstances exceptionnelles, d'un premier croisement. Le plus sûr est de s'en tenir à la race locale, en l'améliorant autant que possible par elle-même, c'est-à-dire en se servant de reproducteurs de choix. Il faut se garder d'altérer mal à propos le tempérament nécessaire à la principale destination des animaux par un mélange avec des races molles et lymphatiques créées pour d'autres besoins.

Cette réserve faite, la part qui reste chez nous à la race de durham est encore belle. Elle peut s'implanter dès à présent dans un quart de la France, soit comme race pure, soit comme source féconde de croisemens et de métissages, et dans l'avenir elle pourra pénétrer partout où le travail de l'espèce bovine reculera. Elle promet d'augmenter notablement notre production en viande de boucherie. Sans les établissemens de l'état, tels que le Pin, le Camp, l'Institut agronomique, elle aurait été plus lente à se répandre; c'est un service important que l'agriculture française doit à ces établissemens, et qui prendra rang un jour à côté de ceux qu'a rendus dans d'autres temps la bergerie nationale de Rambouillet.

Auprès des durham, les autres races bovines anglaises perdent beaucoup de leur intérêt. Celles de Hereford et de Devon étaient représentées à l'exposition par une trentaine d'animaux presque tous venus d'Angleterre. C'est lord Berwick qui a eu le prix des *hereford* et M. George Turner celui des *devon;* ces deux éleveurs sont en effet aujourd'hui les premiers de l'Angleterre pour ces deux races, et remportent les prix dans les concours nationaux. Comme importation, elles ont l'une et l'autre peu de succès, et je ne crois pas qu'elles soient destinées à en avoir jamais beaucoup; mais comme exemples, elles méritent l'attention, en ce qu'elles montrent comment d'anciennes races de travail, qui ne sont pas toujours dans les meilleures conditions d'alimentation, peuvent être transformées, par des soins persévérans, pour acquérir presque des qualités égales à celles des durham. Il n'existe pas de meilleurs modèles; ceux de nos éleveurs qui ont entrepris d'améliorer nos races par elles-mêmes, n'ont rien de mieux à faire que d'étudier et d'imiter. J'en dirai autant de la race noire sans cornes, dite d'Angus, que représentait un magnifique animal envoyé par lord Talbot; on a donné un prix à lord Talbot pour cette unique tête, et on a eu bien raison.

Comme on voit, les Anglais eux-mêmes ne mettent pas partout du sang durham. Ils ont conservé un petit nombre de races locales qui se perfectionnent et se développent à part. Depuis quelque temps, les durham gagnent du terrain; presque partout, même en Écosse, on commence à les voir pénétrer dans des contrées qui leur avaient été fermées jusqu'ici, à mesure que le *high farming* fait des progrès. Néanmoins on peut affirmer que de longtemps ils n'envahiront la Grande-

Bretagne tout entière; ils ne peuvent prospérer véritablement que dans des conditions qui, même en Angleterre, ne se rencontrent pas toujours. L'amour-propre local résiste, aussi bien chez nos voisins que chez nous. L'Écosse tient à ses bœufs noirs sans cornes comme au costume pittoresque de ses montagnards; ils font partie de ses traditions et de son histoire; leur disparition devant les durham serait pour elle comme une nouvelle conquête. Le nord du Devonshire n'a pas tout à fait les mêmes raisons patriotiques, mais cette jolie race est une des plus élégantes qui existent; elle est parfaitement appropriée au sol et arrivée à un haut point de perfection. Les hereford persistent par d'autres causes; ils s'élèvent dans une région déterminée, et vont s'engraisser ailleurs, comme il arrive à beaucoup de nos variétés françaises. Toutes trois sont des races de montagne, et, dans leur lutte contre le durham, elles ont un avantage que j'ai déjà signalé chez plusieurs des nôtres, la qualité de leur viande. Dans la plupart des fermes anglaises appartenant à des grands seigneurs, on engraisse des durham pour la vente, mais on a des angus ou des devon pour la table du maître.

Il est cependant une race anglaise qui paraît reçue chez nous avec autant de faveur que les durham, je veux parler de la race laitière du comté d'Ayr en Écosse. 30 de ces animaux figuraient à l'exposition, presque tous nés en France ou appartenant à des Français. 3 provenaient du domaine impérial de Villeneuve-l'Étang, où leurs parens avaient été transportés après la destruction de l'Institut agronomique; les autres avaient été présentés par trois amateurs principaux qui se sont partagé les prix, M. le marquis de Vogué, M. le marquis de Dampierre, et M. F. Bella, directeur de l'école d'agriculture de Grignon. Le prince Albert avait envoyé une vache. La race d'Ayr n'est connue en France que depuis cinq ans environ; on voit qu'elle a fait en peu de temps de sensibles progrès. Elle continuera probablement à en faire, car elle a pour elle, outre ses qualités productives, le charme irrésistible de la grâce. Sa supériorité sur les nôtres pour la quantité et la qualité du lait est contestée; je crois cependant que, somme toute, elle doit l'emporter. L'examen anatomique de ses organes a démontré en elle la meilleure machine organisée pour la production du lait. Si elle a paru quelquefois inférieure à nos cotentines ou à nos flamandes, c'est parce qu'elle est d'une plus petite taille; elle convient mieux qu'elles à des pays d'une fertilité médiocre, comme ses montagnes natales; il est vrai que, sous ce dernier rapport, elle rencontre une rivale redoutable dans notre petite race bretonne, mais elle offre plus de ressources pour la boucherie. L'expérience est en bonnes mains; d'ici à peu d'années nous saurons à quoi nous en tenir.

Ici finissent les races anglaises. Deux autres pays étrangers seule-

ment ont pris part à l'exposition, la Hollande et la Suisse. Ce sont en effet les seuls dont les races nationales aient de grands mérites, la Hollande surtout. Je ne vois jamais sans un profond sentiment d'admiration ces magnifiques vaches, que je regarde comme la souche commune du plus beau bétail de l'Europe. Presque tous les caractères que l'art a cherché à reproduire ailleurs se présentent naturellement, et avec une ampleur exceptionnelle, chez ces énormes bêtes, qui donnent à la fois des montagnes de viande et des fleuves de lait, et qui ont inspiré, par leur beauté native, des artistes comme Paul Potter, Berghem ou Ruysdael.

Malheureusement la race pure paraît avoir besoin, pour prospérer, des riches pâturages et de l'air salin qui lui ont donné naissance. Quelques importations ont été essayées en France; elles ont laissé peu de traces. Il en est de même, au moins sur la plus grande partie du territoire, de ces belles espèces suisses de Berne et de Fribourg, qui avaient fourni à l'exposition cinquante animaux de choix; on ne peut en importer que dans le Jura français, où elles retrouvent à peu près leurs conditions premières. Rien n'est plus regrettable assurément, car ces deux familles sont superbes; leur aspect fait rêver des digues de la Hollande et des vallées des Alpes, ces premiers boulevards de la liberté moderne; on se demande par quelle loi mystérieuse les plus beaux produits sont dus aux peuples les plus forts et les plus fiers. Les vaches suisses surtout ont l'air d'avoir, comme leurs pâtres, le sentiment de l'indépendance nationale; chacune avait suspendue auprès d'elle la cloche qu'elles portent au cou, et qui sert à guider le troupeau au milieu des rochers et des précipices. Il y a quelques années, la race de Schwitz était en France assez en faveur; on espérait y trouver la meilleure réunion connue du travail, de la viande et du lait. Aujourd'hui les idées ont changé; on s'attache moins à cette union, qu'on regarde avec raison comme difficile ou même impossible, et on aime mieux des animaux qui poussent très loin une qualité spéciale. L'exposition des schwitz, quoique remarquable, a été reçue avec froideur, peut-être même est-on tombé à leur égard dans un autre excès.

L'Allemagne n'avait rien envoyé, ainsi que le nord et le midi de l'Europe. Il ne paraît pas qu'on y ait beaucoup perdu; on dit cependant du bien de la vache du Tyrol et d'une espèce dite de l'*Allgau*, répandue en Souabe et en Bavière.

Parmi les variétés bovines françaises, il n'y avait que les dix principales, mais ces dix suffisent pour donner une idée générale de nos richesses. En tête venait la race normande ou cotentine, qui comptait 30 animaux, la plus renommée de nos espèces, mais non la plus irréprochable. Depuis longtemps en possession d'alimenter Paris en viande

et en beurre, c'est elle qui fournit habituellement le bœuf gras, et pour cette circonstance extraordinaire elle a produit des animaux dont le poids s'est élevé jusqu'à près de 2,000 kilog. Quant au beurre, il suffit de nommer Isigny et Gournay pour donner une idée de sa qualité et de sa quantité. La race normande s'étend sur cinq ou six départemens; elle se partage en deux variétés, la grande, qui est préférée pour la boucherie, et la petite qui est la laitière par excellence. Trois circonstances ont contribué à la développer à ce point, l'excellence des pâturages, l'ancienneté du débouché de Paris, et l'absence à peu près complète de travail. Cependant les connaisseurs lui reprochent de s'être formée d'elle-même, sans que les éleveurs se soient proposé, comme les Anglais, un but raisonné; il en est résulté que ni la grande ni la petite ne satisfont complétement par leur conformation, quel que soit d'ailleurs leur produit : la grande est encore trop osseuse, elle n'a pas ces formes cylindriques qu'on admire dans les durham, et la petite n'est pas tout à fait aussi bien constituée pour la laiterie que la vache d'Ayr.

On peut porter remède à ces défauts de deux façons, ou par des croisemens avec les races anglaises, ou par un choix désormais mieux entendu d'animaux reproducteurs, pris dans la race elle-même. Ces deux procédés sont maintenant employés concurremment. J'ai déjà dit que je préférais le premier comme plus expéditif, et les meilleurs agronomes normands sont de mon avis : le premier prix des croisemens a été précisément obtenu par un durham-normand exposé par M. Grégoire (Orne); mais le plus grand nombre préfère le second, et on a déjà obtenu dans cette voie de beaux résultats. Parmi les animaux de race pure présentés à l'exposition, il y en avait une douzaine, déjà primés pour la plupart dans les concours régionaux de Rouen et de Caen, qui ne laissaient plus que peu de chose à désirer. Au fond, le résultat est le même; le chemin est un peu peu plus long pour y arriver, mais il est accessible à un plus grand nombre, ce qui est bien quelque chose. Soit pure, soit croisée, la race normande était déjà une des mieux nourries, des mieux exploitées en vue du profit, et elle gardera ces avantages.

J'estime que la Normandie doit produire annuellement environ 100,000 bœufs gras, d'un poids moyen considérable, ou le quart environ de la viande consommée en France. La moitié vient se faire manger à Paris; le reste sert à la consommation locale. Ces cinq départemens nourrissent en outre 500,000 vaches, et leur population bovine doit être en tout d'un million de têtes, ou le dixième de la France entière. Relativement à la superficie, c'est la même proportion qu'en Angleterre, ou une tête sur trois hectares. Outre la Normandie proprement dite, la race cotentine s'étend encore dans les

départemens qui entourent Paris, et y forme une nouvelle population de 3 à 400,000 têtes, vaches pour la plupart. Ces départemens, n'ayant pas de race à eux et n'entretenant de vaches que pour le lait, s'approvisionnent surtout en Normandie, et y ouvrent ainsi un nouveau débouché.

Il n'y avait à l'exposition que cinq échantillons de la race mancelle pure. Cette race a pourtant beaucoup d'importance; elle fournit de temps immémorial pour le marché de Paris presque autant de bœufs gras que la Normandie, et elle couvre quatre départemens des plus riches en bétail. On aura sans doute pensé qu'étant destinée à disparaître, elle ne devait figurer que pour mémoire.

La flamande comptait environ 20 têtes. La Flandre n'a pas tout à fait les mêmes conditions que la Normandie. Beaucoup plus peuplée, elle trouve en elle-même son propre débouché, et, comme tous les pays d'extrême population, elle recherche moins la viande que le lait. La race flamande est principalement laitière; comme telle, elle est à peu près arrivée à la perfection. Je ne crois pas qu'il soit possible de trouver beaucoup mieux, même dans la race d'Ayr, que la plupart des flamandes exposées. Tout en elles était fin, délicat, féminin, et je suis sûr que leurs douces mamelles laissent facilement échapper plus de 3,000 litres de lait par an. J'aurais, pour mon compte, plus de respect pour la race flamande que pour la cotentine; je serais plus disposé à la préserver de tout croisement. La Flandre française est un pays plus productif qu'aucune région de l'Angleterre; nulle part dans le monde il n'y a plus de bétail, et du meilleur, de même que nulle part il n'y a une agriculture plus intensive. Ces deux faits se suivent et sont la conséquence l'un de l'autre. Les cinq départemens de la Flandre et de l'ancienne Picardie contiennent 600,000 vaches; le département du Nord à lui seul en possède près de 200,000. Dans l'arrondissement de Lille, on est arrivé à une tête bovine par hectare, et chacune de ces têtes nourrit une famille : c'est le *maximum* connu de la production. Depuis quelque temps, la vache flamande lutte, comme laitière, sur le marché de Paris, avec la cotentine, et elle doit finir par l'emporter, si celle-ci ne s'améliore pas, car elle lui est réellement supérieure. Elle tend à se répandre, dans le nord, partout où il devient possible de lui donner les conditions de soin et d'alimentation qui lui sont nécessaires. Cette race n'est pas non plus sans qualités pour la boucherie, et je la placerais au premier rang parmi les nôtres.

Les cinq départemens de la péninsule de Bretagne figurent parmi les points de la France et du monde qui possèdent le plus de bêtes bovines. On n'y compte pas moins de 1,500,000 têtes sur une superficie totale de 3 millions et demi d'hectares, soit près d'une tête

par deux hectares. La Normandie et l'Angleterre n'en ont pas autant; il est vrai que, pour la grosseur et le produit, une tête bovine bretonne est tout au plus la moitié d'une normande ou d'une anglaise : 34 animaux de cette catégorie figuraient à l'exposition, preuve de l'intérêt qui commence à s'y attacher. Pendant longtemps, elle a été dédaignée, à cause de sa petite taille; mais depuis que des idées plus justes en zootechnie se sont répandues, on a ouvert les yeux sur sa valeur, et on peut dire maintenant qu'elle est à la mode. Toutes les bêtes exposées ne venaient pas de Bretagne, ce qui montre que la race attire, hors de son pays natal, l'attention des hommes spéciaux et des gens du monde. Qui ne connaît et n'aime ces jolies bêtes, au pelage noir et blanc, aux jambes et à la tête fines, à l'air doux et intelligent?

Cette petite race est par excellence celle des landes arides; elle trouve le moyen de vivre et de pulluler où les autres mourraient de faim. Les vaches sont peut-être celles qui donnent le plus de lait relativement à la quantité de nourriture consommée, et ce lait est excellent, surtout pour le beurre. Le beurre de Bretagne a depuis longtemps une réputation faite. A ces qualités déjà connues est venue depuis peu s'en ajouter une qu'on ne soupçonnait pas à cette race : on a découvert qu'en la plaçant dans de meilleurs pâturages, en lui donnant une nourriture plus choisie, elle engraissait rapidement, et finissait par faire à peu de frais des bœufs de boucherie, d'un rendement extraordinaire et d'une exquise qualité. Dès ce moment, sa fortune a été faite, tout le monde en a voulu, et le prix de ces petits animaux a doublé dans les lieux de production. Outre ses mérites comme race pure, elle a celui de se prêter sans difficulté à tous les genres de croisement; elle s'unit à merveille avec la race d'Ayr et celle de Durham. L'école d'agriculture de Grand-Jouan (Seine-Inférieure) avait exposé des échantillons vraiment admirables de ces deux croisemens; le dernier surtout paraît avoir un succès exceptionnel.

Un peu au sud de la péninsule bretonne, et séparée d'elle par la Loire, mais unie encore par de grandes conformités de sol et de climat, se trouve l'ancienne Vendée. Là s'est développée une autre race dont les types principaux portent les noms de Chollet (Maine-et-Loire) et de Parthenay (Deux-Sèvres). C'est une de celles qui fournissent le plus de bœufs gras à Paris; elle vient, sous ce rapport, immédiatement après la mancelle, comme la mancelle après la normande. Chollet est plutôt le marché où les bœufs se vendent, et Parthenay le centre du pays où ils s'élèvent. Ils sont d'une taille moyenne, faciles à engraisser, et leur viande est d'une qualité excellente. Ils étaient représentés à l'exposition par 12 animaux de pur sang. L'un

des prix a été obtenu par le supérieur du monastère de la Trappe, à Meilleraye (Loire-Inférieure), où l'on se livre avec grand succès à l'élève du gros bétail. Là comme à la Grande-Chartreuse et chez les trappistes de Staouéli, en Afrique, on aime à voir reprendre la tradition des anciennes abbayes, qui, en France comme partout, ont rendu de si grands services à l'agriculture.

La race de Parthenay a des partisans fanatiques; il est à remarquer que, parmi les nombreux essais de croisement envoyés à l'exposition, il n'y en avait aucun où elle jouât un rôle. Je ne serais pas tout à fait aussi exclusif, mais je reconnais volontiers que, dans l'immense majorité des cas actuels, il y aurait danger à y rien changer. Le patriotisme vendéen s'attache à tout, même à la couleur des animaux. Respectons ce sentiment conservateur qui sert à faire reconnaître les races pures : celle de Parthenay est brune, avec le bout des cornes noir. De toutes celles du nord-ouest, c'est la seule qui travaille; voilà son caractère principal, celui qui doit le plus la défendre contre toute tentative de croisement. Si jamais elle cessait de travailler, ce qui viendra bien quelque jour, il n'en serait pas tout à fait de même; mais n'essayons pas de prévoir ce temps, qui sera pour la fidèle Vendée, le pays aux traditions tenaces, aussi douloureux qu'une révolution.

La race vendéenne est la dernière de cette région : elle touche au midi. Si l'on tire une ligne droite de l'embouchure de la Charente dans l'Océan aux sources de l'Oise sur la frontière de Belgique, en passant par Paris, on enferme une sorte de péninsule dont la Bretagne forme la pointe, et qui contient, avec cette province et la Vendée, la Flandre, la Picardie, la Normandie, le Maine, l'Anjou et l'Ile-de-France, soit une vingtaine de départemens ou le quart du territoire. Là se trouvent réunis les quatre dixièmes du bétail national, ou quatre millions de têtes, divisées entre les trois grandes familles normande, bretonne et flamande, et leurs deux annexes, la mancelle et la vendéenne; là viennent s'engraisser, par une série de migrations, un grand nombre de bœufs d'autre origine; là se concentrent jusqu'ici presque toutes les importations d'animaux de race étrangère, comme les durham, et presque toutes les tentatives de croisement; là enfin s'obtient la moitié du lait et de la viande produits en France.

Toutes les autres races bovines de France sont plus ou moins employées au travail, et sont par conséquent inférieures sous les autres rapports. Les vingt départemens qui forment l'angle du nord-est comprennent deux millions et demi de têtes : c'est la région la plus riche après le nord-ouest. Cette population se concentre surtout dans la partie montagneuse qui forme les dix départemens des Vosges,

du Haut et du Bas-Rhin, de la Haute-Saône, du Doubs, du Jura, de l'Ain, de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne. On la divise en plusieurs variétés distinctes, dont les principales sont la charolaise, la lorraine et la comtoise. La lorraine, bien qu'une des plus importantes, n'était représentée que par cinq individus, mais qui ont presque tous été primés; on remarquait surtout deux taureaux, au pelage blanc et rouge, déjà couronnés aux concours régionaux de Vesoul et de Besançon. La comtoise se divise en deux branches, celle de plaine, qui sert avant tout au travail, et celle de montagne, qui est principalement laitière. Cette dernière a été modifiée profondément par des croisemens avec les races suisses, et n'a presque plus les caractères de la race pure, mais elle n'en vaut que mieux. Je n'ai aperçu qu'un échantillon de ce croisement, une vache venue de la Haute-Saône, qui avait été primée au concours de Besançon. Je regrette qu'il n'en soit pas venu davantage. Le Jura est déjà un peu loin de Paris, mais il a maintenant un chemin de fer qui arrive jusqu'au pied de ses montagnes. Cette partie de notre territoire mérite le nom de Suisse française : je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas aussi riche en beau bétail que la véritable Suisse, puisque les mêmes conditions de sol et de climat s'y rencontrent à peu près.

Dès qu'une province se trouve hors du rayon habituel de l'approvisionnement de Paris, on dirait qu'elle cesse de nous intéresser; aujourd'hui ce rayon s'étend : il n'était autrefois que de cinquante à soixante lieues, il arrive maintenant bien au-delà, et quand il ne s'étendrait pas, Paris n'est pas toute la France. On consomme aussi ailleurs, quoique beaucoup moins en proportion. Ce sont aussi des Français, et de bons Français, que les habitans de l'est. Moins avancée que dans la région du nord-ouest, par suite de causes anciennes, la culture y est en progrès. A mesure que le travail des chevaux s'étend et que les cultures fourragères s'accroissent, la race comtoise peut faire, tout comme les autres, de grands pas comme race de boucherie; quant à la variété laitière, ce n'est pas non plus un intérêt à négliger, car elle sert en grand à la fabrication du fromage, et le fromage n'est pas moins que la viande un élément important de la nourriture des peuples.

De toutes les races de l'est, la plus connue à Paris, parce qu'elle arrive sur ses marchés, est la charolaise, ainsi nommée de l'ancien comté de Charolles, qui était autrefois le premier des états de Bourgogne, et qui donnait son nom aux héritiers du duché. Cette race a pris en effet naissance dans le Charolais, où son développement a été favorisé par le voisinage du marché de Lyon; mais elle s'est maintenant étendue à tous les pays voisins, comme le Nivernais et une partie du Berry, et elle couvre autant de départemens que la coten-

tine. Elle est blanche, de grande taille et d'une constitution vigoureuse. C'était d'abord une race de travail; depuis quelque temps, de nouveaux débouchés s'étant ouverts par le perfectionnement des communications, elle a pris un essor remarquable pour la boucherie. Cette région n'envoyait pas autrefois de bétail gras à Paris; aujourd'hui elle en fournit presque autant que la Normandie elle-même. Il en est résulté ce qui arrive en pareil cas, la race tend à se dédoubler. Une moitié reste affectée principalement au travail, l'autre ne travaille presque plus, et tend surtout vers les qualités de précocité et de rendement qui donnent le plus de viande. Sous ce rapport, la race charolaise avait des dispositions naturelles que l'art des éleveurs s'est attaché à perfectionner.

Au point où ils sont aujourd'hui parvenus, grâce à des soins intelligens et persévérans, les charolais élevés exclusivement pour la boucherie serrent de près les races anglaises. M. Louis Massé, du Cher, le plus ancien et le plus habile de ceux qui ont entrepris cette tâche, avait exposé un taureau et une vache de race pure, très semblables à des durham; le taureau n'a pas été primé, je ne sais pourquoi, mais la vache a eu le premier prix des femelles. C'est M. le comte de Bouillé (Nièvre) qui a eu le premier prix des mâles pour un taureau fort beau aussi, mais peut-être un peu moins parfait de formes. De tous les animaux de race française présens à l'exposition, ceux de M. Massé s'approchaient le plus du type idéal du bœuf de boucherie. Je ne veux pas dire par là qu'il n'y ait absolument aucun profit à croiser, quand on est dans des conditions convenables; le beau durham-charolais exposé par M. de Béhague, et qui a eu le second prix des croisemens, prouverait au besoin le contraire; mais je constate avec plaisir que ce n'est pas nécessaire, et que les charolais présentent par eux-mêmes de grandes ressources. En agriculture comme en tout, un résultat médiocre obtenu en grand vaut mieux qu'un résultat supérieur obtenu en petit. N'oublions pas que la race charolaise, qui alimente à la fois les deux plus grands marchés de France, Paris et Lyon, avec les populations intermédiaires, doit produire tous les ans environ 50,000 bœufs gras, ou le dixième de la France entière. Le département de Saône-et-Loire, qui est le point de départ de la race, est un des plus riches de France, peut-être le plus riche, en gros bétail.

La race charolaise a d'ailleurs cet avantage, qu'étant connue, nombreuse, toute portée, elle tend plus sûrement à absorber les variétés locales qui lui sont inférieures. Il y avait autrefois dans les montagnes du Morvan une petite espèce de bœuf de travail d'une énergie particulière, qui servait à des transports de bois par des chemins affreux; cette race n'a pas encore tout à fait disparu, mais

elle n'a plus la même raison d'être, depuis que les communications se sont améliorées. La charolaise tend à la remplacer, comme plus productive. Toutes les autres variétés du Bourbonnais et de la Bourgogne se fondent plus ou moins dans le même type, ce qui n'arriverait pas aussi vite, s'il s'agissait d'une espèce étrangère.

Si de l'est nous passons au centre, nous trouvons encore une réduction dans l'effectif. Cette région ne contient plus que 2 millions de têtes sur une superficie égale à celle qui en nourrit 4 dans le nord-ouest, et 2 et demi dans l'est; la nature de son sol et de son climat est cependant des plus favorables au gros bétail; mais ici les causes économiques ont agi avec une puissance funeste. Si nous avons dans la Flandre, la Normandie, la Picardie, l'Ile-de-France, l'analogue des contrées les plus riches de l'Europe, nous avons dans les provinces du centre l'analogue des plus pauvres. Le quart de cette immense surface reste inculte et couvert de bruyères; les trois autres sont misérablement cultivés. La terre vaut en moyenne 500 fr. l'hectare, et à ce prix elle est payée le plus souvent trop cher, non pas à cause de sa valeur propre, mais de l'état où elle est. La population, bien que peu nombreuse, car on n'y compte qu'une tête humaine par 2 hectares, et bien que composée en partie de petits propriétaires, vit dans un affreux état de misère, qui la force à demander à l'émigration des ressources supplémentaires et encore insuffisantes. D'où vient cette triste condition de tout un quart de la France, tandis qu'en Angleterre des régions absolument analogues, comme les comtés de Devon, de Nottingham, de Derby, les *lowlands* d'Écosse, et en France même le Cotentin et une partie de la Bretagne, sont dans la situation la plus florissante? De plusieurs causes qu'il serait trop long d'énumérer, mais dont la principale est le défaut séculaire de communications. Le centre n'a pas, comme le nord et le midi, un magnifique développement de côtes, de larges fleuves et de vastes plaines; situé loin de la mer, il ne possède pas une rivière navigable, et sa plus grande partie est hérissée de montagnes naturellement impraticables. Les hommes l'ont encore plus maltraité que la nature; pendant que le reste du territoire se couvrait de routes, de canaux, de chemins de fer, il est resté délaissé; il a payé pendant des siècles des impôts dont il ne profitait pas; chacune de ces vallées a été jusqu'à nos jours comme un monde à part où rien n'arrivait du dehors, et qui n'entendait parler du gouvernement central que pour lui payer tribut.

Ce déplorable abandon, qui a fait de cette région l'Irlande de la France, cesse un peu, mais il faudrait des efforts qu'on ne fait pas pour réparer complétement les torts du passé. L'amélioration marche pas à pas. Un chemin de fer vient à peine d'arriver jusqu'à Clermont;

un autre parviendra l'année prochaine jusqu'à Limoges, un troisième promet de traverser le Cantal et de joindre Clermont à Périgueux; quelques autres embranchemens se préparent, on parle d'une ligne transversale de Limoges à Moulins, et de communications directes avec l'Océan, les Pyrénées et la Méditerranée : projets utiles, nécessaires, et que commande impérieusement le moindre sentiment de justice distributive, mais tardifs, d'une exécution difficile, et qui prendront probablement bien des années avant de s'accomplir, tandis que le nord est sillonné de chemins de fer, et qu'ils commencent à traverser le midi. Les autres voies de communication ne vont pas beaucoup plus vite, réduites pour la plupart aux pauvres ressources des départemens; l'impôt central continue à épuiser le pays sans lui rien rendre.

C'est l'espèce bovine qui a sauvé cette région d'une ruine totale. N'ayant pas et ne pouvant pas avoir d'industrie, faute de moyens de transport, car tous les autres élémens d'un grand développement industriel s'y trouvent, la partie montagneuse a dû avoir recours à la seule production qui, se transportant d'elle-même, pût se passer de communications perfectionnées. On sait d'ailleurs que l'air et le sol des montagnes sont presque aussi avantageux à l'espèce bovine que les rives humides de l'Océan. Bien qu'infiniment moins nombreuse qu'elle ne pourrait l'être, la production du bétail est la première et presque la seule richesse de cette partie. Trois races principales s'y sont formées de longue main, toutes trois fort différentes de celles du nord et réunies par le programme dans une seule catégorie sous le nom commun de *races de montagne*, celle de l'Auvergne, dont le plus beau type est originaire de la petite ville de Salers, celle du Limousin, et celle de l'Aveyron.

Les trois départemens du Puy-de-Dôme, du Cantal et de la Haute-Loire nourrissent environ 500,000 têtes de bétail, presque toutes réparties sur les montagnes volcaniques qui les traversent dans tous les sens et dont les principaux pics s'élèvent à près de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les cimes des Alpes et des Pyrénées dépassent seules, en France, ces hauteurs. C'est la portion la plus riche en bétail : si le reste en avait autant en proportion, le centre n'aurait presque rien à envier à la Normandie. La race d'Auvergne est pour le moment une de nos plus précieuses. Ce n'est pourtant pas la spécialité qui la distingue : elle sert à la fois au travail, à la laiterie et à la boucherie; mais c'est précisément cette absence de spécialité qui fait sa valeur, parce qu'elle répond à des besoins anciens et profonds. La Haute-Auvergne, produisant peu de céréales, emploie peu de bœufs de travail; elle a aussi très peu de ressources pour l'engraissement, tandis que ses pâturages produisent naturel-

lement un lait nourrissant et fortement chargé de caséum. En même temps s'étendent au pied de ses montagnes des régions que la nature a peu douées de pâturages, et qui, dans l'état de leur culture, ont besoin de faire venir d'ailleurs leurs bœufs de charrue. Un peu plus loin, en se rapprochant de la mer, reparaissent des pâturages propres à l'engraissement, avec des cultures meilleures et des débouchés plus sûrs pour la viande grasse. De là tout un système organisé depuis des siècles et parfaitement lié dans toutes ses parties.

L'Auvergne nourrit principalement des vaches; quand les veaux naissent, on en sacrifie un sur deux, ce qui permet d'utiliser la moitié du lait; avec ce lait, on fait des fromages bien connus en France; puis, quand les veaux sont grands, on garde les femelles pour remplacer les mères, avec le petit nombre de taureaux nécessaire, et on vend les autres mâles après les avoir châtrés. Ceux-là vont traîner la charrue dans les provinces voisines qui ne font pas d'élèves; puis, quand ils ont atteint l'âge de sept ou huit ans, ils sont revendus aux herbagers de l'ouest, qui les engraissent pour Paris. De leur naissance à leur mort, ils parcourent ainsi un demi-cercle d'environ deux cents lieues. Je ne crois pas que ce commerce puisse durer toujours sans modification; il repose tout entier sur la demande de bœufs de travail pour la région intermédiaire. Si jamais la culture fait assez de progrès dans cette région pour amener le remplacement des bœufs par les chevaux, et si l'extension des cultures fourragères lui permet de produire elle-même ses bêtes bovines, tout s'écroule; mais nous sommes encore loin de ce moment, et en attendant, la demande de jeunes bœufs de travail ne cesse pas. Une autre cause peut aussi tout bouleverser : c'est le cas où le producteur auvergnat trouverait de lui-même plus de profit à faire du fromage avec tout son lait qu'à élever des veaux. Cette dernière cause est peut-être la plus probable, surtout si l'on s'attache à perfectionner les procédés grossiers actuellement suivis pour la confection du fromage; la race deviendrait alors exclusivement laitière, et elle subirait des transformations destinées à la rendre plus productive dans ce sens. Il n'en est rien encore. Tant que ces nouveaux besoins ne se seront pas produits, elle continuera à être exploitée sous le triple point de vue du travail, de la laiterie, de la boucherie; c'est ainsi qu'il faut la juger dans son état actuel, et il est juste de reconnaître qu'elle y répond admirablement. Les animaux qui passent leur jeunesse sur ces montagnes y puisent une vigueur qui les rend propres à tout. Il y avait à l'exposition cinq échantillons de la race de Salers; son pelage est rouge et sa taille forte.

Les montagnes du Limousin sont moins élevées que celles d'Auvergne; l'air y est moins vif, le climat moins humide, le sol moins

propre à la végétation de l'herbe sur les hauteurs. En revanche, les bas-fonds abondent en excellentes prairies qu'arrosent d'innombrables sources, et la terre s'y prête davantage à la culture des racines et des plantes fourragères. L'espèce bovine s'y trouve donc dans des conditions un peu différentes, mais qui ne seraient point inférieures en somme, sans deux circonstances fâcheuses, nées toutes deux de l'absence de débouchés : l'une est une culture de céréales beaucoup trop étendue pour la nature du sol, l'autre l'emploi presque général des vaches pour le travail. De là une diminution sensible, soit dans le nombre des bêtes bovines, soit dans leurs produits.

Les trois départemens que peuple la race limousine, la Haute-Vienne, la Creuse et la Corrèze, contiennent environ 400,000 têtes, c'est-à-dire un cinquième de moins que les trois départemens auvergnats. De plus, la race est plus petite, moins vigoureuse, nullement laitière, suite inévitable de l'excès de travail et de l'insuffisance de nourriture. Elle rachète ces défauts par une grande docilité et une bonne qualité de viande. Paris consomme à peu près tous les ans 20,000 bœufs limousins, dont les deux tiers lui arrivent directement du pays de provenance, et le reste après avoir passé par les herbages de la Vendée ou de la Normandie. C'est à peu près toute la production de la race en bœufs gras, car la contrée d'où elle vient n'est pas assez riche pour consommer beaucoup de viande, surtout de la viande de bœuf. Les limousins sont estimés sur le marché de Paris; ils étaient représentés à l'exposition par dix animaux dont un taureau qui a eu le prix, même sur les *salers*. Leur pelage est couleur de blé..

A mon avis, rien n'est plus facile que de doubler ou de tripler la production de la viande en Limousin, même sans rien changer à la race. Il suffit de multiplier les irrigations, qui sont déjà parfaitement entendues, de mieux soigner les prés et surtout les pacages, qui sont en général abandonnés aux mauvaises herbes et aux eaux croupissantes, d'améliorer par des sarclages et autres soins le pâturage des terres incultes, d'étendre considérablement la culture des racines et surtout des turneps, connue et pratiquée depuis un temps immémorial, de réduire le plus possible aux meilleures terres la culture des céréales, de diminuer d'autant le travail des bêtes et surtout des vaches, de mieux nourrir les élèves dans le jeune âge et de les faire moins vieillir sous le joug, enfin de s'attacher à bien choisir les reproducteurs qui présentent les formes les plus rondes et la peau la plus souple. Tout cela se fait déjà peu à peu et se fera naturellement de plus en plus, à mesure que la demande de viande pénétrera plus profondément.

Parmi les croisemens possibles, il en est quelques-uns assez en

faveur dans le pays, qui ne me paraissent pas très bien entendus; tel est entre autres le mélange avec la race agenaise, dont la limousine n'est originairement qu'une variété, et qui a conservé plus de taille et de vigueur, mais qui consomme davantage et qui a moins de finesse. La séduction de la taille est si grande, que beaucoup d'éleveurs s'y laissent prendre, et je ne suis pas bien convaincu que la plupart des limousins envoyés à l'exposition n'eussent plus ou moins de sang agenais. Pour mon compte, j'aime mieux la race pure, comme plus appropriée au sol et plus avantageuse pour la boucherie. J'en dirai autant du croisement avec les salers et même avec les charolais; les salers sont encore trop grands, et la viande des charolais est inférieure; je préférerais le mélange avec la race de Parthenay, et, — quand on peut augmenter l'alimentation et supprimer le travail, — avec les races anglaises, comme le devon ou le durham.

Il n'est pas de pays en France plus propice que le Limousin à l'imitation de la culture anglaise; il n'en est pas où l'emploi de quelques capitaux dans la culture puisse porter des fruits plus lucratifs et plus sûrs. Ajoutons que c'est, au jugement d'Arthur Young, qui s'y connaissait, la contrée la plus pittoresque de France. « Je ne crois pas, dit-il, qu'il y ait quelque chose d'aussi charmant en Angleterre ou en Irlande. Ce n'est pas seulement une belle perspective qui s'offre de temps en temps aux yeux du voyageur, c'est une succession continuelle de paysages qui seraient célèbres en Angleterre et sans cesse visités par les curieux. Quelques endroits d'une beauté singulière me retinrent en extase. Partout de fraîches prairies, partout de clairs ruisseaux, dont les eaux, arrêtées par des chaussées, font une multitude de petits lacs d'un effet délicieux; partout des montagnes boisées formant le fond de la scène. *Pour faire de chaque site un superbe jardin, il suffirait de le nettoyer.* » En Angleterre, un pareil pays serait couvert de parcs et de châteaux, tandis qu'on n'y rencontre guère que de pauvres villages assez semblables à ceux de la Grande-Kabylie.

Je connais moins la race de l'Aveyron, qui tire son nom de l'ancienne abbaye d'Aubrac, et qui n'était représentée à l'exposition que par quatre bêtes, dont une a eu le premier prix des femelles parmi les races de montagne. On la dit bonne à la fois, comme les salers, pour le travail, la laiterie et la boucherie, ce qui veut dire apparemment que, comme les salers, elle n'excelle dans aucune spécialité, mais les réunit toutes trois suffisamment pour donner en somme un bon produit. Celle-là aussi doit convenir tout à fait aux besoins actuels du pays qu'elle habite, et ce serait grand dommage d'y toucher sans nécessité pour satisfaire au principe théorique de la *spécialisation* des animaux. Je fais des vœux seulement pour qu'elle se multiplie, car

elle est encore peu nombreuse, et les départemens voisins de l'Aveyron, comme le Lot, la Lozère, l'Ardèche, ne possèdent que bien peu de gros bétail. Cette partie des montagnes du centre est de beaucoup celle qui en a le moins, sans doute parce qu'elle était la plus isolée, la plus éloignée des débouchés, et que le climat, plus méridional, commence à être plus sec, moins favorable à la pousse de l'herbe. Puisqu'elle a à sa portée une race satisfaisante, il est bien à désirer qu'elle en profite pour augmenter sa production. La race d'Aubrac est petite et trapue; son pelage est d'un gris foncé.

Outre sa partie montagneuse proprement dite, la région du centre contient encore le Berry, le Forez, le Poitou, l'Angoumois et le Périgord; la population bovine de ces provinces est rare, et elle n'a rien d'original; nous avons vu qu'on y fait peu d'élèves, et que ses bœufs de travail sont presque tous nés dans les montagnes voisines.

Vient enfin la quatrième région, le midi; celle-là possède encore moins de bétail que le centre, puisque ses vingt départemens ne contiennent en tout que 1,500,000 têtes, et la production en viande et en lait y est encore moins importante en proportion. On sait que l'usage dans le midi est de se servir très peu de beurre pour la préparation des alimens, et de le remplacer par la graisse et l'huile; on y consomme aussi peu de lait proprement dit, les paysans n'en ont pas l'habitude, ils le remplacent par du vin. Ces différences dans la consommation ont été d'abord des effets, et ont fini par devenir des causes. La demande a commencé par se régler sur l'offre, l'offre s'est ensuite limitée sur la demande. En fait de viande, on mange plus habituellement de la volaille, qui est un des produits les plus abondans et les plus spontanés; du mouton, qui, ayant moins de volume, se débite plus aisément; du porc, qui se conserve par la salaison; et, ce qui est plus grave, on consomme moins de viande sous toutes les formes, d'abord parce que la population est moins nombreuse, ensuite parce qu'elle est moins riche, enfin parce que le besoin d'une nourriture animale est moindre dans les pays chauds. On jugera de ce qu'était dans le midi la demande de viande de bœuf par les prix qu'elle atteignait il y a quelques années. A Toulouse, elle se vendait sur l'étal 85 centimes le kilo, après avoir acquitté les droits d'entrée, les frais de tout genre et les bénéfices de boucher; à Bayonne, 66 centimes seulement. Ces prix, dans l'intérieur des villes, supposent pour le producteur une moyenne de 50 centimes. Il est bien évident qu'à ce taux il n'y avait aucun avantage à en faire.

Quand même l'intérêt eût été plus grand, l'entreprise en elle-même était difficile. Le climat est un sérieux obstacle, non pas également partout, mais sur beaucoup de points. A mesure qu'on avance vers l'ouest, dans le midi comme dans le nord, l'air est plus humide et plus favorable à la production du bétail. Les départemens rive-

rains de l'Océan, comme la Gironde, les Landes, les Basses-Pyrénées, ceux qui forment la riche vallée de la Garonne, ceux qui s'échelonnent sur la pente des Pyrénées peuvent encore produire assez facilement les végétaux nécessaires; mais dès qu'on arrive sur les bords du Rhône et de la Méditerranée, la sécheresse devient excessive. Les dix départemens qui vont des Pyrénées-Orientales au Var peuvent figurer parmi les pays du monde les plus pauvres en gros bétail, et sur ces dix il en est quatre, les Bouches-du-Rhône, le Gard, l'Hérault et Vaucluse, dont on peut presque dire qu'ils n'en ont pas du tout; ce n'est rien moins que la moitié de la région à soustraire, on ne peut compter que sur l'autre.

Dans cette moitié elle-même, les circonstances locales ne sont pas toujours bonnes; les variétés y sont nombreuses et inégales, bien que pouvant être ramenées à un type commun. La plus belle est celle dite *agenaise*, parce qu'elle s'est développée dans les fertiles plaines de l'Agenais, et sans contredit, grâce à la riche alimentation qu'elle reçoit, c'est une des plus grandes, des plus fortes et des plus massives de France. Puis vient la *gasconne*, nourrie sur les coteaux du Gers, et par conséquent moins puissante; la *bazadaise*, plus petite encore, parce qu'elle approche des Landes, mais mieux faite pour la boucherie; la *landaise* proprement dite, qui a quelque rapport avec celle du Morvan; la *béarnaise*, qui peuple les pâturages des Pyrénées de l'ouest, etc. Toutes sont des races de travail, énergiques, peu laitières, peu propres à l'engraissement. Il en est à qui peut justement s'appliquer cette boutade spirituelle d'un de nos agronomes : «Nous excellons à produire des bœufs de course et des chevaux de boucherie.» Ce sont en effet de véritables bœufs de course que quelques-uns de ces agiles animaux des Landes et des Pyrénées, qui prennent le trot comme des chevaux, et qui, dans les jeux populaires du pays, luttent de légèreté avec les jeunes *écarteurs*.

Maintenant que la demande devient plus active par l'ouverture des chemins de fer, quelques-unes de ces variétés peuvent être développées au point de vue de la viande; d'autres, comme la béarnaise, ont des qualités laitières; mais en règle générale elles sont plus propres à donner de la force. La nature du travail l'exige aussi bien que le climat. Les terres du midi sont plus dures à remuer que celles du nord, et le travail y est plus pénible à cause de la chaleur. Une des meilleures solutions de la difficulté, tant que la nécessité du travail subsistera, serait la distinction en deux classes, les bêtes de travail et celles de rente. Si cette distinction s'établit, le sud-ouest peut produire, en étendant ses cultures fourragères, plus de viande et de lait; sinon il restera toujours en arrière. Les animaux envoyés au concours étaient à deux fins; je ne crois pas que ce soit la meilleure direction à suivre. J'admets cependant

qu'elle vaut mieux que rien, elle est peut-être jusqu'ici la seule possible. Tout le midi n'était représenté que par onze animaux, dont trois venus de Limoges.

Après les bœufs, les moutons. Ceux-ci forment en effet le second capital de l'agriculture, et sur beaucoup de points leur importance égale ou dépasse celle du gros bétail. La supériorité des Anglais sur nous est ici plus marquée; ils possèdent trois fois plus de moutons en proportion et d'une bien plus grande valeur moyenne. Il ne faut pas croire cependant que nous soyons tout à fait dépourvus. La répartition de la population ovine sur notre sol est beaucoup plus égale que celle de la race bovine; chaque région possède à peu près son contingent numérique, mais il y a moutons et moutons, et ceux du nord l'emportent beaucoup sur ceux du centre et du midi. Cet utile animal se trouve à la fois au point de départ et au point culminant de l'agriculture. L'exposition contenait 600 béliers ou brebis, ce qui formait un assez beau troupeau, dont un quart environ en espèces étrangères. Comme pour les bœufs, les principaux types étaient seuls représentés. Il était venu de Prusse un bélier et cinq brebis de la célèbre race mérine de Saxe, qui produit une laine si estimée; il était venu aussi des mérinos d'Angleterre, descendus pour la plupart du troupeau importé en 1806 par George III et lord Somerville, mais si les saxons ont paru à la hauteur de leur réputation, les autres étaient bien inférieurs à nos mérinos. Les Anglais ont largement pris leur revanche avec leurs races nationales; ils avaient envoyé une quarantaine de *dishleys*, une vingtaine de *south-downs* et autant de *costwolds*. Jamais la puissance de l'homme sur la nature vivante n'a été plus visible que dans ces merveilleux animaux, pétris à volonté comme l'argile. J'ai dit ici par quels procédés l'illustre Bakewell avait fait de ses moutons ce qu'il avait voulu, et comment son exemple avait été suivi par ses compatriotes. Ceux qui en doutaient ont pu se convaincre par eux-mêmes de la vérité de mes assertions. Les dishleys de M. Creswell et de M. Kingdon, les south-downs de M. Jonas Webb et de M. Rigden, les costwolds de M. Beale Browne et de M. Ruck étaient véritablement incomparables. Il y avait un bélier costwold d'un an, un des plus beaux animaux que j'aie jamais vu; entre le poids de ce bélier et celui d'une vache bretonne, la différence ne doit pas être bien sensible. Cette race de costwold est une des plus nouvellement perfectionnées, et elle promet de dépasser toutes les autres. Il devient impossible de prévoir où s'arrêtera chez nos voisins cette refonte systématique de l'espèce ovine.

Comme pour les bœufs durham et les vaches d'Ayr, nous possédons maintenant en France un assez grand nombre de sujets de ces races artificielles pour espérer de les naturaliser. M. Allier, directeur de Petit-Bourg, qui paraît s'être donné la mission d'importer en

France ce qu'il y a de mieux ailleurs, et qu'un grand nombre de prix ont récompensé de ses efforts, avait exposé des dishleys, des cotswolds et des south-downs achetés chez les premiers éleveurs d'Angleterre, et d'autres nés chez lui. On pouvait compter en tout une centaine de béliers ou brebis de race pure appartenant à des Français, sans compter ceux qui composent la bergerie nationale de Montcavrel (Pas-de-Calais), dont les produits, vendus tous les ans aux enchères, commencent à être recherchés par nos éleveurs.

Parmi nos races nationales, la première place était occupée de plein droit par les mérinos, qui comptaient près de 200 têtes, tous issus, de près ou de loin, de la belle race formée dans la bergerie de Rambouillet. Cette bergerie existe maintenant depuis trois quarts de siècle; la richesse qui en est sortie est incalculable. Tous les pays voisins, et en particulier la Brie et la Beauce, doivent leur prospérité agricole à ces mérinos; les départemens de Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Oise, Aisne, Eure-et-Loir, en possèdent 4 millions de têtes sur 3 millions d'hectares. Ce n'est pas encore autant qu'en Angleterre, mais pour nous c'est beaucoup. Les principaux animaux primés venaient de l'Aisne, d'Eure-et-Loir, de la Côte-d'Or, qui rivalise maintenant avec les pays plus rapprochés de Rambouillet. On peut dire, et je le crois pour mon compte, que la richesse produite eût été plus grande encore, si, au lieu de s'attacher principalement à la laine, on s'était attaché à la viande, comme en Angleterre; mais au temps où s'est formée la race de Rambouillet, la laine fine était plus demandée que la viande en France. On peut s'en assurer en comparant le prix de l'une et de l'autre à cette époque. Maintenant que la demande de viande s'est accrue, et que celle de la laine fine a plutôt diminué, les conditions changent; mais la bergerie de Rambouillet n'en a pas moins l'honneur d'une création qui rivalise presque avec celle de Bakewell, quoique destinée à rendre d'autres services. On n'a qu'à comparer le mérinos pur, tel qu'il a été importé d'Espagne, à celui de Rambouillet, pour voir le progrès accompli en taille et en laine.

C'est encore une variété de la même race que celle à laine soyeuse, dite de Mauchamp, produit d'un accident habilement exploité, et qui montre une fois de plus ce qu'on peut obtenir avec quelque persévérance.

Le programme confondait dans une seule catégorie toutes les races françaises autres que les mérinos, et même les sous-races provenant de croisemens quelconques, soit français, soit étrangers. C'est bien peu qu'une seule catégorie pour ce qui forme encore les trois quarts de nos troupeaux. A part quelques brebis berrichonnes, flamandes et picardes, nos races pures n'avaient rien donné; leur absence était d'autant plus regrettable, que la plupart d'entre elles ne peuvent

guère s'améliorer par des croisemens. C'est surtout à propos de l'espèce ovine qu'il faut savoir se contenter de ce qui est possible. Parmi nos variétés indigènes, il en est beaucoup dont le mérite principal, comme pour la vache bretonne, consiste à tirer parti des plus maigres pâturages. Celles-là demandent à être examinées et primées à part. Si elles ne sont remarquables ni par la taille ni par la laine, elles ont quelquefois un mérite qu'il ne faut pas dédaigner, la qualité de la viande. Les Anglais vantent avec beaucoup de raison leurs races énormes et précoces, faites pour nourrir abondamment les populations ouvrières; mais ils savent rendre justice au mouton du pays de Galles, qui n'est ni plus gros ni mieux fait que nos ardennais ou nos sologuots : un gigot gallois se paie aussi cher qu'un gigot dishley, quoiqu'il pèse beaucoup moins. Est-ce que nous n'estimons pas, nous aussi, nos moutons dits de *présalé?* Paris mange la meilleure viande de bœuf et de veau qui soit au monde, mais la viande de mouton y est mauvaise généralement, parce qu'elle provient de vieux mérinos. N'est-ce pas là un besoin à signaler?

J'ai remarqué une autre lacune non moins fâcheuse, celle des brebis laitières, qui font la fortune du Rouergue et du Béarn. Le fromage de lait de brebis, dont le meilleur type vient de Roquefort (Aveyron), constitue une industrie toute nationale, qui mérite d'être connue, encouragée et répandue. J'aurais voulu enfin voir au moins rappelée par quelque chose l'espèce des moutons dits *transhumans,* qui jouent un rôle si important dans le sud-est.

Les croisemens étaient mieux représentés, surtout celui des dishleys avec les mérinos. Je ne sais si ce mélange est en soi parfaitement entendu, et s'il n'y a pas quelque contradiction entre la spéculation sur la laine, qui suppose la récolte successive de plusieurs toisons, et la précocité pour la boucherie, qui est le caractère principal des dishleys; c'est une question que l'expérience ne peut manquer de résoudre, car l'ambition d'unir la viande et la laine se présente si naturellement qu'elle a tenté bon nombre d'éleveurs. A leur tête est M. Pluchet de Trappes (Seine-et-Oise), dont le troupeau sans pareil excitait à bon droit l'admiration. Il y avait aussi des dishley-normands, des dishley-flamands, des south-down-berrichons, etc. : tentatives à mon sens plus rationnelles, quoiqu'elles aient un succès moins éclatant; mais ce qui me paraît l'emporter sur tous les essais faits en France jusqu'ici, c'est la sous-race de la Charmoise (Loir-et-Cher), due au regrettable M. Malingié et entretenue avec un soin religieux par ses fils. Voilà une véritable création, tout à fait sur le modèle des races anglaises; je ne sais si elle aura beaucoup de durée, car ce qui est abandonné en France à l'initiative individuelle, quelque résolue qu'elle puisse être, a bien des chances contre soi, mais elle mérite de durer et de prospérer, comme le plus grand exemple

de l'esprit d'entreprise qui ait été donné encore parmi nous. Cette sous-race a remporté à plusieurs reprises le premier prix des moutons gras au concours de Poissy, pour des animaux arrivés à tout leur développement avant l'âge de quatorze mois; elle commence à se répandre dans le centre, qui est son domaine naturel, car elle est sortie de brebis berrichonnes avec des béliers anglais.

Les porcs étaient peu nombreux, relativement aux autres espèces. On en comptait environ 60 en tout, dont douze appartenant à des races nationales, le reste en races anglaises. En France comme en Angleterre, le porc n'est absolument élevé que pour sa viande; ni le travail, ni le lait, ni la laine, ne viennent compliquer la question, *animal propter convivia natum*. Les différences de climat et de fertilité ont elles-mêmes peu d'importance, car le porc vit peu au grand air, il doit être surtout nourri à l'étable; rien ne s'oppose donc sérieusement à l'adoption pure et simple des races anglaises par nos plus petits cultivateurs. Leur supériorité est plus manifeste encore que pour les autres espèces animales; tout s'y trouve, la qualité comme la quantité, et quand on a vu une fois un essex, un new-leicester, un coleshill, un hampshire, il n'est plus permis d'hésiter. Autant il me paraît prudent de bien étudier avant d'entreprendre un croisement quelconque pour les bœufs et les moutons, autant l'avantage me paraît immédiat et évident pour les porcs, tant nos races sont encore défectueuses pour la plupart.

Ceci commence à être compris, car les prix, même pour des animaux de race anglaise, ont été généralement obtenus par des Français, bien que des éleveurs anglais eussent aussi concouru. Je ne connais pas les porcheries de la plupart de nos éleveurs primés, mais j'ai vu celle récemment construite par l'un d'eux, M. Allier, directeur de Petit-Bourg, et je puis affirmer qu'il n'y a rien de mieux en Angleterre. Il est bien à désirer que cet exemple se propage, car de toutes les spéculations agricoles il n'en est pas de plus simple, de plus sûre, de plus facile; la viande de porc entre déjà pour un tiers dans notre alimentation nationale.

Quelques boucs et chèvres appartenant aux races d'Angora et de Cachemire figuraient à côté des moutons. C'est sans doute une louable entreprise que d'essayer de naturaliser ces élégantes espèces, mais nous avons déjà chez nous un type précieux dont on ne parle pas assez; c'est tout bonnement la chèvre laitière, l'ancienne Amalthée, qui peut bien nourrir aujourd'hui les hommes, puisqu'elle nourrissait autrefois les dieux. Ce n'est pas sans raison que les anciens avaient fait d'une corne de chèvre la corne d'abondance; de tous les animaux domestiques, celui-là est peut-être le plus productif. Outre qu'il fournit la matière première d'une de nos industries de luxe, la ganterie, il produit en abondance des fromages recher-

chés. J'aurais voulu voir à l'exposition des chèvres du Mont-d'Or, près Lyon, dont on estime le produit brut annuel à 125 francs par tête. L'objection ordinaire contre la chèvre, c'est qu'elle détruit tout, mais on n'est nullement obligé à la laisser paître en liberté; celles du Mont-d'Or ne sortent jamais et elles ne s'en portent pas plus mal. Ces chèvres, bien nourries, donnent jusqu'à 600 litres de lait par an; la plupart de nos vaches n'en donnent pas autant et elles consomment beaucoup plus.

Après les chèvres venaient les lapins. Tout le monde connaît le traité célèbre sur *l'art de se faire avec les lapins* 3,000 *francs de revenu;* il faut croire que cette promesse n'est pas tout à fait illusoire, car il y avait à l'exposition trente familles de lapins dont trois ont été primées. On a raison de ne rien négliger, quand il s'agit de ce qui se mange. Je lisais, il y a quelque temps, dans un journal anglais, que l'élève des lapins était devenu, dans les environs d'Ostende, une industrie très lucrative, et que des milliers de ces animaux étaient embarqués régulièrement pour l'Angleterre. Je n'ai pas vérifié le fait. Ce qui est certain, c'est que dans tous les temps on a eu des garennes et des clapiers. Le vieil Olivier de Serres les recommandait vivement il y a deux siècles et demi. Je suis porté à croire qu'on pourrait les multiplier avec avantage. La grande objection est la mortalité, mais on peut y échapper en leur donnant plus d'air et d'espace qu'on ne le fait communément.

Une exposition d'oiseaux de basse-cour fermait la marche; poules, canards, oies, dindons, faisans, pigeons et pintades de toute espèce remplissaient environ cent cinquante cages. C'était encore une innovation, car dans les premiers concours on n'avait pas admis ces produits, qui, pour être modestes en apparence, n'en deviennent pas moins par leur nombre d'énormes richesses. J'estime à 200 millions par an le produit des œufs et des volailles en France, et je ne crois pas avoir exagéré. Ici seulement je regarde comme bien inutile l'importation de types étrangers. Rien dans le monde ne vaut nos volailles. Depuis quelques années, une variété nouvelle de poules dite *cochinchinoise* a fait assez de bruit, soit en France, soit en Angleterre, à cause de sa taille gigantesque; mais peu à peu l'engouement diminue, et on revient aux anciennes races. La poule cochinchinoise peut avoir quelque mérite comme couveuse, elle peut servir à augmenter par des croisemens la taille des nôtres, mais elle est mal faite, et sa chair est inférieure. On parle aussi avec éloges de la poule anglaise dite de Dorkings, du nom d'un district du comté de Surrey, dont elle est originaire. Cette variété obtient maintenant tous les prix en Angleterre, le prince Albert en avait envoyé un très bel échantillon : je ne la crois pourtant ni supérieure ni même égale à notre poule de Crèvecœur, pas plus qu'à notre variété bressanne, à

celle du Mans, à celle de Barbezieux, etc. Nous avons fait depuis longtemps pour nos volailles ce que les Anglais font maintenant pour les bœufs, les moutons et les porcs : nous les avons développées dans le sens de l'engraissement précoce et du rendement supérieur; nous y avons ajouté la finesse, la blancheur, la saveur exquise, car en fait de goût nous sommes plus délicats, le succès universel de nos cuisiniers en est la preuve. Ce que les Anglais ont de mieux à faire, au lieu d'aller chercher des espèces extraordinaires sur les bords du Gange, en Chine ou en Malaisie, c'est d'importer nos propres espèces et nos procédés d'engraissement. Quant à nous, nous n'avons qu'à persévérer. Une seule cause contrariait chez nous le progrès de cette industrie rurale, le bas prix des produits; elle n'existe plus.

Telle a été dans son ensemble cette belle exposition. On nous en promet de pareilles pour 1856 et 1857. C'est peut-être bien près; il est difficile que d'ici à un an on ait à constater quelque résultat sensible. On dit que de nouveaux perfectionnemens seront introduits dans le programme. Un des plus importans consisterait à obtenir des administrations de chemins de fer le transport gratuit des animaux, comme en Angleterre. Il paraît qu'on persiste à exclure du concours les chevaux, comme soulevant des passions et des querelles étrangères à la question agricole. Cette décision est regrettable; une exposition d'étalons et de jumens compléterait la série des animaux reproducteurs, et ajouterait à l'intérêt du concours. On a remarqué avec raison qu'il y avait des espèces de chevaux de trait et de travail qui tiennent de près à l'agriculture, et qui ne donnent pas lieu aux mêmes contestations que les chevaux de selle et de course. La Société royale d'agriculture d'Angleterre, qui exclut les chevaux de course, admet les chevaux de trait.

La proclamation des prix a eu lieu devant un nombreux concours d'éleveurs français et étrangers. Le héros de la journée a été un Anglais, M. Jonas Webb, dont les moutons south-down avaient, aux yeux des connaisseurs, la palme du concours; il a été couvert d'applaudissemens unanimes. Le lendemain, on a procédé, aux termes du programme, à la vente des animaux. La plupart ayant été cédés à l'amiable, les prix ne sont pas généralement connus; on dit qu'ils ont été modérés. Nos éleveurs ont pu se procurer, sans de trop grands sacrifices, des types supérieurs. Malheureusement l'état d'engraissement excessif de la plupart des animaux, surtout des Anglais, ne permet pas d'en attendre de grands services pour la reproduction.

Maintenant gardons-nous de nous exagérer les effets de ces concours : ils sont utiles sans doute; mais, comme toute chose au monde, cette utilité a des bornes. Pouvons-nous, par exemple, en attendre à bref délai une baisse sensible dans le prix de la viande? Je ne le crois pas. Les causes de la cherté sont trop profondes pour céder si

vite; elles sont, comme toujours, de deux sortes : l'une physique, l'autre économique.

Les causes physiques sont la maladie des pommes de terre et les intempéries exceptionnelles de ces trois dernières années. On ne se rend pas compte suffisamment de la portée du fléau qui a frappé les pommes de terre; on voit cependant qu'en Irlande il en est résulté la mort d'un million d'hommes et l'expatriation de deux autres millions. En France, le mal, pour être beaucoup moins grave, n'en est pas moins réel. La production annuelle des pommes de terre était évaluée à 100 millions d'hectolitres, et s'élevait probablement plus haut; une moitié environ servait directement à la nourriture des hommes, l'autre moitié à celle des animaux. Cette ressource manque plus ou moins depuis bientôt dix ans, et n'a pas encore été remplacée. La pomme de terre entrait, soit par elle-même, soit par sa transformation en viande, pour un dixième environ dans l'alimentation nationale; en supposant que la perte soit seulement de moitié, c'est un vingtième qui fait défaut régulièrement, et dans un pays comme le nôtre, qui produisait tout juste ce qui lui était nécessaire, un déficit d'un vingtième n'est pas à dédaigner; c'est la nourriture de près de deux millions d'hommes.

De plus, je n'apprendrai rien à personne en disant qu'à deux reprises différentes, en 1846 et 1847 d'abord, en 1853 et 1854 ensuite, nous avons eu une température anormale et très peu favorable à la production. Deux fois en huit ans, nous avons vu une véritable disette. Comment s'étonner alors que les prix se soutiennent? Tout le monde reconnaît qu'il y a eu un déficit sensible dans la production des céréales; celle de la viande a diminué par la même cause. Quand les céréales manquent pour la nourriture des hommes, la portion qui sert d'ordinaire à l'engraissement des animaux est plus ou moins détournée pour parer à des besoins plus pressans. Le temps n'a pas été beaucoup plus favorable aux herbages qu'aux céréales; l'extrême humidité du printemps de 1853 a provoqué de nombreuses épizooties, surtout parmi les moutons. Ce que nous avons perdu en moutons par la cachexie aqueuse est incalculable; des contrées entières ont vu disparaître presque tous leurs troupeaux. On peut oublier de pareilles crises, mais leurs traces restent profondément marquées dans les faits, et il faut plusieurs années pour réparer le mal produit par une seule.

Quant aux causes économiques, elles ne sont pas moins apparentes. La première est la révolution de 1848 et la période de découragement qui l'a suivie. Ces tristes temps sont encore si près de nous, qu'il devrait être inutile de les rappeler. Au moment où la production avait à faire de grands efforts pour réparer les mauvaises

années de 1846 et 1847, l'impôt extraordinaire des 45 centimes, et plus encore la baisse subite de toutes les denrées, amenée par une diminution spontanée de confiance et de consommation, ont porté dans la culture une perturbation profonde. On a vu, sur beaucoup de points, les fermiers abandonner leurs fermes; la plupart des propriétaires endettés ont été ruinés du coup, et la valeur des propriétés rurales a baissé de 50 pour 100. En présence de pareils faits, le mouvement naturel d'une société en progrès s'est arrêté. On a cessé presque partout de faire des avances à la culture; on a moins bâti, moins semé, moins acheté d'engrais, moins renouvelé son mobilier aratoire et son cheptel. La plupart des bestiaux que nous mangeons aujourd'hui ont dû naître vers cette époque, où l'agriculture vivait sur son capital, et ne songeait à l'avenir que pour s'en épouvanter. Il ne faudrait pas beaucoup d'années comme celles-là pour ruiner un pays aussi riche que le nôtre.

Au moment où nous commencions à nous remettre de ces secousses, la guerre est venue, guerre légitime et héroïque sans doute, mais qui enlève beaucoup de bras à la culture et qui consomme une grande partie du capital national. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas tout faire à la fois: quand le dixième de la population virile est sous les armes, il est impossible que son absence ne se fasse pas sentir dans les travaux productifs; quand les épargnes du pays servent à faire des canons et des boulets, à transporter des masses d'hommes et de munitions à huit cents lieues de nos frontières, elles ne peuvent être utilement employées ailleurs. Rien ne peut se faire en agriculture sans capitaux, et les capitaux s'éloignent aujourd'hui de la terre plus qu'ils ne s'en rapprochent, absorbés qu'ils sont par les emprunts publics que la guerre nécessite, et qui offrent un placement plus commode, en même temps qu'ils satisfont un autre intérêt national.

Il y a donc eu diminution dans la production, je n'en doute pas. Je voudrais croire qu'il y a eu plutôt, comme quelques personnes l'affirment, augmentation dans la demande; malheureusement je ne le puis. La consommation a sensiblement augmenté à Paris et sur les autres points où se font de grands travaux publics extraordinaires; dans l'ensemble, elle ne s'est pas accrue. Un fait incontestable le démontre : le progrès de la population s'est à peu près arrêté. De 1841 à 1845, la population avait monté en cinq ans de 1,170,000 âmes ou 234,000 par an; de 1847 à 1851, elle n'a monté que de 415,000 ou 83,000 par an; nous ne saurons que l'année prochaine quel aura été le progrès de 1851 à 1856, mais les résultats connus par la comparaison des naissances et des décès permettent d'affirmer qu'il ne sera pas beaucoup plus sensible.

Quelles que soient les causes, comment remédier à la cherté? Le gouvernement a supprimé, comme on fait toujours en pareil cas, tous les droits perçus à l'entrée des denrées alimentaires. Cette mesure est excellente en soi, et il est bien à désirer qu'elle soit maintenue à tout jamais, car elle fait disparaître une illusion qui trompait l'agriculture française sur ses véritables intérêts; mais elle n'a eu et ne pouvait avoir aucun effet sur le prix de la viande et du pain. L'approvisionnement d'une nation comme la nôtre ne peut lui venir que d'elle-même; c'est ce qui est démontré aujourd'hui par les faits. On me permettra de rappeler que je l'avais annoncé d'avance, en 1850, en rendant compte dans cette *Revue* de la session du conseil général de l'agriculture et du commerce, dont j'avais eu l'honneur de faire partie. « Il est surabondamment démontré pour nous, disais-je alors, contrairement à toutes les opinions en vogue parmi les agriculteurs, qu'il n'est au pouvoir d'aucun pays étranger d'exercer sur nos marchés une influence appréciable sur le prix de la viande. L'importation pourra satisfaire quelques besoins locaux extrêmement restreints, mais au-delà de la zone frontière, l'effet en sera complétement insensible sur l'immensité du marché national. » Ce que je disais alors, je le répète aujourd'hui, avec l'autorité d'une expérience faite dans les conditions les plus décisives, car s'il y a jamais eu avantage à introduire du bétail étranger en France, c'est aujourd'hui, à cause de la cherté.

Un remède plus efficace, le seul qui le soit véritablement, c'est le perfectionnement des communications, qui porte la demande des denrées alimentaires sur tous les points du pays et facilite partout à l'offre des moyens de se produire. Ce perfectionnement continu nous a sauvés depuis dix ans; sans le progrès des chemins de fer et des chemins vicinaux, les crises que nous avons traversées auraient été infiniment plus graves. L'ouverture d'une nouvelle communication, même d'un simple chemin vicinal, et à plus forte raison d'une voie de fer, répare bien des maux. Ce n'est pas un des moindres fléaux de la révolution de 1848 que d'avoir paru compromettre un moment l'exécution des chemins de fer. Les principales concessions qui ont eu lieu depuis quelques années, la ligne de Lyon à Avignon, celle de Bordeaux à Cette, celle du Grand-Central avec ses embranchemens, auront des conséquences inestimables pour l'agriculture, comme pour le commerce et l'industrie des contrées traversées. Quant aux chemins vicinaux, la loi de 1831 poursuit sans relâche et sans bruit son œuvre bienfaisante; cette loi est sans comparaison ce qui a été fait de plus utile depuis un demi-siècle pour la prospérité nationale; elle a fait dépenser un milliard en vingt-quatre ans, et il n'y en a pas eu de mieux placé.

Est-ce assez? Oui, sans doute, si l'on ne peut pas faire davantage, mais il serait bien à désirer qu'on pût doubler, tripler même ces dépenses fécondes. Tout un ordre de voies nouvelles, les chemins ruraux, réclament impérieusement des allocations; 10,000 kilomètres de chemins de fer sont concédés, mais 5,000 à peine sont ouverts, et ce n'est pas 10,000 kilomètres qu'il faut à la France, mais 40,000 pour être seulement arrivée au point où en est aujourd'hui l'Angleterre. Si l'on ne va pas plus vite, il ne faudra pas moins de cinquante ans pour les faire; on parle beaucoup des chemins de fer, on ne travaille pas en proportion; on n'a ouvert que 600 kilomètres nouveaux en 1854, et on n'en ouvrira probablement pas beaucoup plus en 1855. Nous sommes encore bien en arrière de l'Allemagne elle-même. Espérons que, quand il aura été possible de faire la paix, tous ces travaux seront poussés avec plus d'énergie. Espérons aussi que notre pays ne se passera plus la fantaisie de révolutions radicales. L'agriculture ne peut fleurir qu'à ces conditions. Les capitaux ne sont pas instinctivement attirés vers elle; il suffit du moindre courant pour les détourner. Sa réputation n'est pas bonne sous ce rapport; elle passe pour un gouffre qui absorbe et ne rend rien. Le public français ne sait pas bien faire la distinction entre l'argent placé en terre, qui ne rapporte en effet que 2 à 3 pour 100, et l'argent placé dans la culture, qui doit rapporter 8 ou 10. Tout a contribué à implanter sur les deux tiers de notre sol une ignorance et une pauvreté tenaces, qui résistent encore à toute amélioration, même quand les causes s'atténuent ou disparaissent. Quand on songe à ce qu'il faut de capitaux pour le moindre progrès agricole et à tous les obstacles qu'ils rencontrent, on ne s'étonne pas de la lenteur de notre marche. Même en supposant un placement à 10 pour 100, ce qui est beaucoup pour une moyenne, il ne faut pas moins de 10 milliards pour augmenter nos produits agricoles d'un cinquième, il en faut 50 pour les doubler comme en Angleterre.

On voit qu'une nation ne peut pas se proposer une œuvre plus gigantesque; il n'en est pas non plus de plus utile. Avec le progrès agricole, tout grandit : le commerce, l'industrie, la population, la puissance; sans lui, tout est arrêté. Le système des expositions peut contribuer à accélérer le mouvement, mais il ne peut pas le produire à lui seul. Le concours de cette année prouve du moins que l'agriculture française fait à peu près tout ce qu'elle peut dans la condition où elle se trouve, et qu'elle est prête à de nouveaux efforts, pour peu que les circonstances générales lui soient propices.

LÉONCE DE LAVERGNE.

REVUE MUSICALE

JAGUARITA. — JENNY BELL. — LES VÉPRES SICILIENNES.

L'exposition universelle est définitivement ouverte, car la musique vient de la compléter en faisant aussi son apparition à ce grand bazar des produits de l'esprit humain. Trois opéras nouveaux ont été représentés aux trois seuls théâtres lyriques que possède Paris, ce qui donne la mesure du rang assez modeste qu'occupe l'art musical dans les goûts de la France. Au milieu de vingt spectacles de tout genre qui s'adressent à toutes les classes de la société, en face d'une galerie improvisée des beaux-arts qui renferme plus de trois mille ouvrages venant de tous les coins du monde, la musique ne possède en France que trois théâtres où l'on ne représente pas dix opéras nouveaux par an. Encore n'est-ce que la musique dramatique qui est admise à ce concours des œuvres du génie, car la symphonie et les autres formes de la musique instrumentale y brillent par leur absence. Il faut convenir que si l'art musical n'avait à présenter à ce congrès de la civilisation du monde que les trois ouvrages dont nous avons à parler aujourd'hui, il n'y aurait pas lieu de réclamer pour lui une plus large part dans l'estime des hommes. Son infériorité serait évidente vis-à-vis de ce nombre considérable de tableaux, de statues et d'objets d'art de toute nature; mais il est juste de remarquer que la galerie de l'avenue Montaigne ne renferme pas seulement les ouvrages récens, fruits de quelques années de travail : chaque artiste a voulu grouper autour de son nom tous les titres qui peuvent le recommander à la postérité. Or, si l'on prend pour exemple l'exposition de MM. Ingres et Eugène Delacroix, l'observateur a devant lui une perspective de cinquante ans, car plusieurs tableaux de M. Ingres remontent jusqu'à l'année 1801. C'est donc le résultat d'un demi-siècle d'activité et de labeur que nous avons

sous les yeux, et en accordant à la musique les mêmes avantages, nous n'aurions plus à rougir pour l'art admirable qui est l'objet de nos plus chères affections.

Si nous avions mission de produire à l'exposition universelle les noms et les œuvres qui ont illustré l'art musical depuis le commencement du siècle, nous aurions à tracer le tableau d'une époque aussi grandiose que féconde. L'Italie se présenterait avec Cherubini, Spontini, Paer, Rossini, Donizetti, Bellini, Mercadante et M. Verdi, l'Allemagne avec Beethoven, Weber, Spohr, Mendelssohn, Schubert et M. Meyerbeer; la France serait entourée de Méhul, Boïeldieu, Nicolo, Hérold, MM. Auber, Adam et Halévy. En rapprochant les noms de ces compositeurs plus ou moins célèbres des peintres et sculpteurs dont la France admire le talent, il y aurait d'assez curieuses remarques à faire. Par exemple, si on nous offrait M. Ingres en échange de la gloire de Rossini, aurions-nous beaucoup à nous louer du marché? On ne trouve, à notre avis, dans l'œuvre de l'auteur de l'*Apothéose d'Homère* rien qui égale le finale de *Semiramide* ou celui du troisième acte de *Moïse*. Nous aimerions mieux donner pour M. Ingres Cherubini, dont le peintre d'*Homère* a fait un si beau portrait. Ces deux grands artistes se ressemblent par l'élévation et la sévérité du style, par la netteté du plan où se renferme leur pensée, et aussi par l'absence de cette étincelle créatrice qui appartient au génie. Tous deux sont des représentans de la tradition et des principes éternels de l'art. M. Auber et M. Horace Vernet pourraient s'échanger sans trop grande difficulté, avec cette restriction en notre faveur, qu'il y a dans l'auteur de *la Muette* et du *Domino noir* une élégance de style qui ne se trouve pas dans le procédé de l'autre, ce nous semble; mais tous deux sont des artistes plus aimables que forts, plus légers que profonds, plus spirituels que passionnés, qui ne peignent guère que la surface de la vie et des sentimens. M. Halévy ne serait-il pas une compensation suffisante pour M. Lehman? Enfin, pour en venir à M. Adam, nous consentirions à l'échanger contre M. Meissonnier; mais il est probable qu'on exigerait de nous un appoint, car si le peintre comme le musicien se plaisent à traiter des sujets populaires, l'un ennoblit tout ce qu'il touche de son savant pinceau, tandis que l'autre s'abandonne sans contrainte à son instinct d'enfant de Paris. Mais quel est le peintre et le sculpteur modernes qui pourraient égaler la puissance de coloris, le relief et la profondeur de conception qu'on admire dans *Robert le Diable*, dans *les Huguenots* et le finale du quatrième acte du *Prophète*? Quant au génie de Beethoven, c'est au musée du Louvre qu'il faut aller pour trouver son pareil, dans Michel-Ange, dans Rubens et le Corrége.

Le Théâtre-Lyrique a donné, il y a quelques semaines, un nouvel opéra en trois actes de M. Halévy, *Jaguarita l'Indienne*. Le sujet, tiré de je ne sais plus quel roman obscur, a été poétisé par MM. Saint-George et de Leuven pour le compte de l'auteur de *la Juive*, qui semble décidément voué aux fables absurdes, dont on ne comprend pas qu'il accepte la solidarité. Dieu nous garde de commettre la même faute en analysant un libretto où la vulgarité des situations et des caractères n'est certes pas relevée par l'intérêt et les finesses du style! Jaguarita est une reine sauvage du genre des héroïnes bibliques de M. Chopin. Son cœur de tigresse s'adoucit et s'humanise à la

vue d'un bel officier hollandais, qu'elle finit par élever jusqu'au rang suprême. Le bon public des boulevards trouve cette sauvagerie à l'estompe parfaitement de son goût, et il applaudit comme un bienheureux les lazzis infiniment trop prolongés d'un certain major impossible, dont tout le monde s'efforce de transformer la poltronnerie notoire en actes d'héroïsme. Sur cette bouffonnerie, M. Halévy a composé une partition qui n'est certes pas un chef-d'œuvre, mais qui renferme des détails ingénieux et quelques morceaux qui méritent d'être signalés : au premier acte, par exemple, la stretta syllabique d'un trio entre Jaguarita, l'officier Maurice et Petermann, — et le chœur final : *O nuit tutélaire*, dont la phrase est d'un beau caractère et bien rhythmée. Il est fâcheux que ce chœur ne termine pas le premier acte, et que M. Halévy y ait ajouté un complément qui en affaiblit l'effet. Au second acte, on remarque un très joli chœur pour voix de femmes et quelques vocalises de Jaguarita, une romance pour voix de ténor d'une mélodie un peu vague, et le duo entre Jaguarita et l'officier hollandais, morceau qui pourrait être plus saillant, mais qui renferme de bonnes parties. Les couplets très élégans de la reine : *Je te fais roi*, — un chœur de voix d'hommes très énergique et la *chanson de mort* du sauvage Jambo remplissent à peu près le troisième acte.

Malgré les morceaux que nous venons d'énumérer et d'autres parties accessoires sur lesquelles il est inutile d'insister, la *Jaguarita* de M. Halévy ne vivra pas plus que *la Cour de Célimène* de M. Ambroise Thomas. Ces deux compositeurs, qui ont beaucoup de ressemblances au milieu de contrastes que tout le monde peut saisir, tombent souvent dans l'afféterie par la crainte qu'ils ont du commun et du populaire. M. Halévy surtout s'ingénie à dépouiller sa phrase mélodique des notes accentuées, il se complaît à la renfermer dans un réseau d'accords qui excitent plutôt la curiosité du connaisseur que les sympathies du public. De crainte de s'éclabousser et de salir sa longue robe de docteur, M. Halévy, qui a de la distinction dans l'esprit et dans le cœur, marche avec précaution et un peu péniblement, tandis que M. Adolphe Adam se moque du *qu'en dira-t-on* et s'enfonce hardiment dans le ruisseau jusqu'au jarret. Il faut toujours revenir à ce lieu commun, que sans idées il n'y a pas d'accessoires, si artistement tissus qu'ils soient, qui puissent faire vivre un ouvrage après la saison qui l'a vu éclore. *Jaguarita* subira donc le sort commun, et ce ne sont pas les points d'orgue audacieux de Mme Cabel qui empêcheront le cours de la justice. La justice, hélas ! elle s'est déjà accomplie pour cette charmante cantatrice, qui méritait peut-être un meilleur destin. Nous le lui avions bien prédit, la voilà condamnée à rouler comme Sisyphe des monceaux de croches et de doubles croches, sans pouvoir jamais chanter une bonne phrase de musique qui l'aurait consolée de son triste esclavage !

> Si vous voulez que j'aime encore,
> Rendez-moi l'âge des amours;
> Au crépuscule de mes jours
> Rejoignez s'il se peut l'aurore,

a dit Voltaire dans un âge fort avancé. M. Auber, qui est un peu de sa famille, ne pense pas de même, et, bien qu'il n'ait pas encore accumulé sur

sa tête fine et spirituelle un aussi grand nombre d'années légères, il chante toujours plus dispos que jamais et ne s'imposera silence, assure-t-on, que lorsqu'on ne voudra plus l'écouter. Nous aimons à croire que cette déconvenue n'arrivera jamais; mais pourquoi s'y exposer? Que manque-t-il donc à M. Auber pour finir paisiblement une carrière déjà longue et illustrée par tant de charmans chefs-d'œuvre? Il a tout ce qu'on peut demander à la fortune, une place éminente à la tête de l'école française, une gloire incontestée et le respect de tous. J'entends bien la réponse que pourrait nous adresser l'auteur de *la Muette* et du *Domino noir* : — j'ai assez longtemps fait de la musique pour amuser les autres, il doit m'être permis d'en faire maintenant un peu pour mon plaisir. A Dieu ne plaise que nous contestions à M. Auber un droit si légitimement acquis! Nous persistons à croire cependant qu'il y a plus de force et de courage à s'arrêter à temps qu'à prolonger un beau discours suffisamment entendu. En déposant la plume après avoir écrit *Guillaume Tell*, Rossini a prouvé qu'il n'avait pas moins d'esprit que de génie. C'est un cheval fougueux qui s'arrête court au milieu de la carrière, en dédaignant les excitations de la foule ébahie. A moins d'avoir une vieillesse forte et passionnée comme celle de Gluck, qui à l'âge de soixante-cinq ans donna son plus beau chef-d'œuvre, *Iphigénie en Tauride* (1), nous pensons qu'il faut laisser un intervalle entre la dernière chanson et l'heure suprême, et ne pas oublier ces jolis vers de Voltaire :

Un oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours;
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Quoi qu'il en soit de nos craintes respectueuses, voici un nouvel opéra-comique en trois actes, dû à la collaboration antique et spirituelle de MM. Scribe et Auber. Qu'est-ce que *Jenny Bell?* Tout ce que vous voudrez, *la Sirène*, *l'Ambassadrice*, *le Concert a la Cour*, enfin un sujet que M. Scribe a tourné et retourné cent fois. Jenny Bell est donc une cantatrice, anglaise cette fois, qui au milieu du XVIIIe siècle faisait les délices de Londres. Pauvre orpheline, elle fut recueillie par un inconnu et placée dans une pension où elle a reçu la meilleure éducation. Au comble de la célébrité et de la fortune, adulée, adorée et respectée de tous, elle retrouve son bienfaiteur dans la personne du duc de Greenwich, devenu amiral et ministre. Par un stratagème qui est aussi connu que le théâtre de M. Scribe, il arrive que Jenny Bell se sent le cœur touché par un jeune compositeur obscur, qui vient implorer sa protection. Il se trouve encore que ce jeune compositeur n'est autre que Mortimer, le fils unique et l'héritier du duc de Greenwich. On entrevoit le combat de générosité qui s'établit entre la cantatrice vertueuse et le grand seigneur, combat qui se termine par un bon mariage de Jenny Bell avec Mortimer. Sur cette donnée assez vulgaire, M. Scribe a brodé une suite de scènes qu'on voit défiler sans trop d'ennui, grâce à la musette de M. Auber. L'ouverture est un de ces petits morceaux de symphonie que M. Auber com-

(1) Représenté à l'Académie royale de Musique le 18 mai 1779.

pose habituellement avec un ou deux motifs empruntés à la partition même et qui ne se font pas autrement remarquer. Au premier acte, on peut signaler le récit que fait Jenny Bell de son enfance délaissée : *Habitans de la grande ville,* dont le caractère légendaire ne manque pas d'une certaine élévation de style; les couplets de l'orfévre Dodson, qui se terminent en un duo pour voix d'hommes très élégamment accompagné; certaines parties du duo entre le duc de Greenwich et Jenny Bell; un trio plein d'entrain et de fraîcheur pour soprano, baryton et tenor, et le finale, qui n'est pas autre chose qu'une vocalise pour deux voix de femmes avec accompagnement du chœur. Au second acte se trouvent les jolis couplets de *la rose,* adressés à Jenny Bell par un admirateur désintéressé, George Leslie, que M. Couderc représente avec une désinvolture aisée; un duo pour soprano et ténor entre Jenny Bell et Mortimer, lorsque celui-ci s'introduit chez la prima donna sous le nom supposé d'un compositeur obscur. Cette scène, qui est fort heureusement amenée, a été également très bien saisie par M. Auber, qui en a tiré un duo remarquable par des éclats de sentiment qu'on rencontre rarement dans son œuvre. Le trio qui vient après entre George Leslie, Mortimer et la soubrette est aussi très piquant, particulièrement la rentrée de George Leslie : — *Je lui parle de toi.* — Malgré le succès qu'obtient au troisième acte l'air de baryton, que M. Faure, dans le personnage du duc de Greenwich, chante avec goût :

Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,

nous préférons à cette morale de père noble la romance de ténor que dit Mortimer avec le chœur qui l'accompagne sur le thème national : *God save the king.*

Certes il y a plus d'élégance, de grâce et de véritable jeunesse dans la nouvelle partition de M. Auber que dans la plupart des opérettes que nous donnent les compositeurs récemment éclos de l'Institut. Mlle Duprez prête au personnage de Jenny Bell la distinction de sa personne et le style contenu et ferme qui caractérise son talent. Que n'a-t-elle aussi suivi nos conseils, en ménageant plus qu'elle n'a fait ce filet précieux d'une voix fragile? La pièce, fort bien jouée, obtient un succès légitime, et M. Auber doit être fier et content. C'est une raison de plus pour que nous insistions sur le danger que peut courir une renommée qui est chère à la France. M. Auber a eu deux grands bonheurs dans sa vie : il a rencontré Rossini assez à temps pour modifier sa manière et s'allumer aux feux de son génie, et puis il a eu la chance de voir mourir jeune l'auteur de *Marie,* de *Zampa* et du *Pré aux Clercs.* Si Hérold avait vécu, M. Auber ne serait que le second dans Rome. Qu'il ait donc la prudence d'un chef d'armée, et qu'il n'expose pas trop facilement dans sa personne le salut de tous.

L'événement important de la saison, c'est un opéra en cinq actes, *les Vêpres siciliennes,* que M. Verdi a composé expressément pour Paris, et dont la première représentation a eu lieu le 13 juin. Une grande curiosité s'attachait à l'apparition de cet ouvrage, qui pouvait être le signal d'une nouvelle transformation de la musique dramatique; aussi la salle de l'Opéra présentait-elle ce jour-là un spectacle curieux : les partisans du compositeur italien s'y étaient donné rendez-vous en masse, et ce n'est point une exagération de

dire que presque tous les *dilettanti* aisés de Milan, de Turin et d'autres villes de la Lombardie assistaient à cette solennité, qui avait pour eux l'importance d'un événement politique. En effet, les questions d'art ne sont pas pour les Italiens d'aujourd'hui de simples problèmes de goût qui se posent et se débattent dans les régions sereines de l'esprit; les passions et les intérêts actuels de la vie s'y trouvent engagés, et dans le succès d'une virtuose, d'un artiste ou d'un ouvrage de n'importe quelle nature, les Italiens voient un succès de nationalité, un titre de plus à l'estime de l'Europe civilisée. Le lendemain du début de la troupe des comédiens italiens, je rencontrai sur les boulevards un personnage grave et respecté, un des plus nobles caractères politiques qu'ait produits l'Italie depuis 1848. — Êtes-vous allé au Théâtre-Italien hier soir? me dit-il avec curiosité. — Oui, certainement, lui répondis-je. — Et comment ont-ils été accueillis par le public, *i nostri concittadini?* — Avec sympathie d'abord, puis aux acclamations de la salle entière. — Et la Ristori, quel effet a-t-elle produit? — Immense, et, au jugement de tous les vrais connaisseurs, c'est un des plus grands talens dramatiques qu'on ait vus depuis longtemps. — Ah! dit-il en me serrant la main avec effusion, que vous me faites plaisir en me disant cela! *Cara Italia, tu non sei ancora morta* (chère Italie, tu n'es pas encore morte)! ajouta-t-il en essuyant une larme qui vint mouiller ses paupières. Après m'avoir quitté, revenant tout à coup sur ses pas, il reprit : — Savez-vous bien que toutes les premières danseuses de l'Opéra sont aussi des Italiennes? — Et il s'en alla joyeux comme un enfant.

Nous avons rapporté ce fait pour donner la mesure de l'importance que les Italiens les plus sérieux attachent aux événemens qui touchent à leur pays, car le noble personnage auquel nous faisons allusion n'entre jamais dans un théâtre et supporte dans la solitude les plus grandes douleurs de l'exil. C'est l'honneur éternel de l'Italie qu'après deux civilisations aussi différentes que celles de la Rome d'Auguste et de Léon X, elle ait pu survivre à l'oppression qui s'est appesantie sur elle depuis le milieu du XVIe siècle. C'est par les arts, les lettres et les sciences que ce beau pays a toujours protesté contre les misérables gouvernemens qui se sont efforcés d'étouffer en lui toute vie morale. Aussi s'explique-t-on l'exaltation des Italiens quand ils ont à défendre leurs poètes, leurs artistes et leurs savans contre la critique des étrangers. Les questions de goût sont pour eux des questions de vie ou de mort, et contester la gloire de leurs hommes célèbres, c'est contester leur nationalité. Ceci nous ramène à M. Verdi et à son opéra des *Vêpres siciliennes*, dont il s'agit d'apprécier le mérite.

Il faut avouer que MM. Scribe et Duveyrier auraient pu choisir un sujet plus convenable que celui des *Vêpres siciliennes* pour être mis en musique par un Italien et représenté sur la première scène lyrique de la France. Il y a des convenances qu'on fait toujours bien de respecter au théâtre, et le champ de l'histoire est assez vaste pour que M. Scribe ne fût pas embarrassé de trouver un thème quelconque au petit nombre de combinaisons dramatiques qu'il reproduit si volontiers et sans les varier beaucoup. En tête de son livret des *Vêpres siciliennes* se trouve une note où il est dit : « A ceux qui nous reprocheront, comme de coutume, d'ignorer l'histoire, nous nous em-

presserons d'apprendre que le massacre général connu sous le nom de *vêpres siciliennes* n'a jamais existé. » Suit une petite dissertation historique où les auteurs se donnent l'agrément de citer Fazelli, Muratori, Giannone, historiens italiens sur lesquels s'appuie leur érudition de fraîche date. Ils se gardent bien de citer un livre connu et très estimé sur la matière, *la Guerra del Vespro siciliano*, de M. Michele Amari, dont la quatrième édition a paru à Florence en 1851. Si l'infatigable librettiste prenait le temps de se recueillir un peu, il aurait pu lire dans le cinquième chapitre de l'excellent ouvrage de M. Amari, page 102, que le 31 mars de l'année 1282 il y eut à Palerme une révolte contre la domination tyrannique de Charles d'Anjou, révolte qui se répandit dans toute la Sicile, et dans laquelle furent massacrés, au dire de Villani, *quatre mille Français*. Ce sont des fables intéressantes plus ou moins bien appropriées au talent du compositeur qu'on demande à M. Scribe, et non le savoir d'un bénédictin. On sait de reste, par *l'Étoile du Nord* et *la Czarine*, ce qu'il fait de l'histoire, quand il lui arrive de la consulter.

Guy de Montfort, lieutenant de Charles d'Anjou, est gouverneur de la Sicile et siége en souverain dans la ville de Palerme, qu'il opprime de son despotisme. Il a enlevé une femme du pays, dont il a eu un fils, et qui s'est sauvée avec son enfant. Cette femme, qui abhorrait dans son ravisseur le tyran de la Sicile, lui écrit en mourant :

Toi qui n'épargnes rien, si la hache sanglante
Menace Henri Nota, l'honneur de son pays,
Épargne au moins cette tête innocente :
C'est celle de ton fils.

Ce fils en effet, qui ignore sa naissance, entre dans une conspiration contre le gouverneur de Palerme. Il est poussé à ce crime par amour pour son pays et par affection pour la duchesse Hélène, sœur du jeune Frédéric d'Autriche, décapité sur l'échafaud avec Conradin, et qui s'est promis de venger sa mort : c'est là le nœud de la pièce. La duchesse Hélène, Procida et Henri Nota, le fils inconnu du gouverneur, forment une conjuration pour délivrer la Sicile de la domination étrangère en assassinant Guy de Montfort. Lorsque Henri Nota apprend de la bouche même du gouverneur qu'il est son propre fils, son cœur hésite entre les devoirs que lui impose la nature et les liens qui l'attachent à la belle duchesse. Il se décide cependant à avertir son père du danger qu'il court, et lui apprend que des conjurés se sont introduits dans son palais sous un déguisement qu'autorise la fête où ils sont invités, et qu'ils doivent attenter à ses jours. Sur cet avis, Guy de Montfort fait arrêter les assassins, qui sont Procida et la duchesse Hélène. Désespéré d'avoir trahi le secret d'une conspiration dont il faisait partie, Henri emploie toute l'influence que lui donne la tendresse de son père pour sauver Hélène et Procida, qui attendent la mort. Guy de Montfort se rend au vœu de son fils, à la condition qu'il le reconnaîtra publiquement pour son père. Henri, après de cruelles hésitations, se décide, et obtient non-seulement la grâce de ses amis, mais aussi la main de la duchesse Hélène. Ce mariage, qui fait le bonheur des deux fiancés et qui pourrait consolider la domination des Français sur la Sicile, n'entre pas dans les intentions de Procida, qui con-

seille à la duchesse de simuler un consentement nécessaire à ses projets. A un signal donné pour célébrer le nouvel hymen, comme dit M. Scribe, les cloches sonnent, les Palermitains se soulèvent et se précipitent sur les Français.

Frappez-les tous. Que vous importe?
Français ou bien Siciliens,
Frappez toujours! Dieu choisira les siens!

s'écrie Procida en répétant le mot fameux de saint Dominique contre les Albigeois. Telle est la fable conçue par MM. Scribe et Duveyrier, dépourvue, je ne dirai pas de vraisemblance, mais d'intérêt. Le caractère de la duchesse Hélène est complétement manqué; elle hésite constamment entre le désir de venger la mémoire de son père et son amour assez tiède pour Henri; celui-ci n'a aucune physionomie, et Procida n'est qu'un tribun vulgaire; Guy de Montfort seul laisse échapper quelques accens de tendresse paternelle. Les principales situations sont empruntées aux *Huguenots*, à *Robert*, à *Gustave*, à *Dom Sébastien*, et sont amenées, bon gré mal gré, pour la grande gloire du compositeur.

M. Verdi, qui n'a que quarante et un ans, occupe dans l'histoire de la musique italienne une place toute particulière, qui le distingue de ses prédécesseurs : depuis Rossini, c'est le compositeur qui a eu le plus de retentissement dans son pays, et il doit sa grande renommée moins encore à son talent incontestable qu'aux circonstances dans lesquelles ce talent s'est produit. L'Italie, il faut bien le reconnaître, est dans un tel état d'irritation morale et d'émotion politique, qu'elle serait incapable de prêter son attention à toute manifestation de l'art qui n'aurait pas les qualités et les défauts dont elle est pénétrée. Beyle faisait déjà cette remarque en 1834 : « L'Italie, écrivait-il de Civita-Vecchia, n'est plus comme je l'ai adorée en 1815; elle est amoureuse d'une chose qu'elle n'a pas. Les beaux-arts, pour lesquels seuls elle est faite, ne sont plus qu'un pis-aller; elle est profondément humiliée, dans son amour-propre excessif, de ne pas avoir une robe lilas comme ses sœurs aînées la France, l'Espagne, le Portugal; mais, si elle l'avait, elle ne pourrait la porter. Avant tout, il faudrait vingt ans de la verge de fer d'un Frédéric II pour pendre les assassins et emprisonner les voleurs. » Sans discuter ici l'opinion de Beyle sur l'incapacité de l'Italie à jouir au moins de l'indépendance politique, qui est le plus cher de ses vœux, nous nous bornerons à faire remarquer que l'existence du Piémont et le spectacle qu'il donne à l'Europe depuis quelques années prouvent évidemment le contraire. Il est certain que la situation de l'Italie ne la dispose guère à goûter un génie placide et serein comme Raphaël et Palestrina, si elle pouvait en produire de nos jours. Dans une autre lettre que Beyle écrivait de Trieste en 1831, il remarque plus judicieusement que « les Italiens, en fait d'art, veulent du nouveau. Bellini se joue partout aujourd'hui, et les belles dames l'appellent : *Il mio Bellini*. On parle de Rossini maintenant comme on parlait de Cimarosa en 1815. Admiration immense, mais sous la condition qu'on ne le jouera pas. » Cette fureur de vouloir à tout prix du nouveau, jointe à l'absence de fortes études et d'une ville souveraine qui puisse être le centre de la tradition, jette l'Italie dans les bras du premier joueur de guitare qui vient la distraire de l'ennui qui la

dévore. Il est douteux que si Rossini lui apparaissait aujourd'hui, elle pût apprécier cet éclatant génie, qui ne s'occupe pas plus des folles théories politiques de Mazzini que s'il n'avait jamais existé, et qui chante purement et simplement les joies et les douleurs charmantes de la vie. Et, pour citer un autre exemple en faveur de la thèse que nous soutenons, est-il bien certain que l'Italie, dans les dispositions où elle se trouve, ait eu conscience de la femme supérieure qui s'est révélée à Paris depuis quelques mois? La génération qui a pu élever M. Verdi au rang de compositeur de génie, en le comparant à Rossini, ne pouvait apprécier ce qu'il y a d'incomparable dans le talent de Mme Ristori. Quelle chasteté dans l'expression des sentimens les plus inouis! quels gestes à la fois contenus et énergiques! quelle pantomime noblement aisée, et comme elle sait rendre cette lutte terrible qui s'établit dans son cœur de vierge entre la tendresse filiale et la passion incestueuse que lui souffle l'implacable Vénus! Ah! c'est là le vrai beau, c'est là l'idéal qui justifie les sévérités de la critique. Nous n'avions pas besoin de la présence de Mme Ristori pour reconnaître que Mlle Rachel, au temps même de ses plus beaux succès, ne possédait guère que deux accens, celui de la haine et de l'ironie, et qu'elle était dépourvue des dons les plus rares, de cette sensibilité profonde et variée que possède à un si haut degré l'artiste italienne. On ne remarque aucun procédé vulgaire dans le talent de Mme Ristori; l'étude disparaît sous la richesse de la nature; les artifices du métier sont absorbés par le courant de l'inspiration. Ce n'est point là un modèle d'atelier élevé laborieusement par des professeurs émérites de déclamation; c'est une *gentil donna* romaine qui a eu sous les yeux dès l'enfance les monumens des Phidias et des Praxitèle, et qui n'a eu qu'un léger effort de mémoire à faire pour ressaisir à travers les siècles les poses et le langage de ses ancêtres. Pour revenir à la musique, nous comparerions Mlle Rachel à une lyre qui n'a que deux seules cordes, la *tonique* et la *dominante*, tandis que Mme Ristori possède toute la gamme! Ah! s'il nous était donné d'entendre un jour une cantatrice aussi parfaite, nous n'aurions plus qu'à nous écrier : *Nunc dimittis, Domine, quia viderunt oculi mei salutare tuum.*

Il est certain que c'est à l'intelligence, au goût, à l'attention sympathique du public parisien que Mme Ristori doit l'éclosion de ses grandes et belles qualités de tragédienne. L'artiste se plaît elle-même à reconnaître qu'elle n'était point en Italie, devant ces assemblées tumultueuses et distraites dont se plaignait déjà Alfieri, ce qu'elle s'est trouvée devant ces nouveaux Athéniens, dont l'opinion sera pour longtemps encore celle de l'Europe. Si le goût de la France a le droit de revendiquer sa part dans le succès du *Comte Ory* et de *Guillaume Tell*, qui marque la dernière évolution du génie de Rossini, il nous reste à voir quelle influence aura eue Paris sur le dernier opéra de M. Verdi, *les Vêpres siciliennes*.

L'ouverture commence par un léger frémissement des timbales et des *pizzicati* des contrebasses, qui marquent les linéamens d'un rhythme onduleux, et, après quelques mesures d'introduction où domine un solo de clarinette dont le chant connu se retrouvera au premier acte, se présente une assez belle phrase confiée aux violoncelles, et qui s'arrête un instant sur une note culminante un peu trop à la manière des chanteurs. Reproduite une seconde

fois avec un nouvel accompagnement, cette phrase, d'ailleurs assez courte, serpente le long d'une stretta chaleureuse. Cette ouverture, sans être un chef-d'œuvre, n'est point déplacée en tête d'un ouvrage qui commence, sur la grande place de Palerme, par un chœur assez dramatique :

Beau pays de France,
Je bois dans l'absence
A tes bords chéris!

L'entrée de la duchesse et toute cette scène préparatoire, où les Français avinés insultent les Siciliens et contraignent Hélène elle-même à chanter pour leurs menus plaisirs, manquent de relief. On voit que le musicien est fort embarrassé de ces détails et de ces récitatifs, sans lesquels pourtant les morceaux développés ne peuvent produire leur effet. La cavatine que chante la duchesse, autant pour obéir à l'injonction qu'elle a reçue d'un soldat français que pour exciter les Siciliens à patienter jusqu'à l'heure de la vengeance,

Du courage!... du courage!

a de la vigueur; mais elle rappelle trop, par certains éclats de voix, *lampi di gola*, familiers à M. Verdi, la cavatine du premier acte d'*Ernani*. Un trio qui se termine en quatuor et presque sans accompagnement, puisqu'il n'est soutenu que par quelques accords de l'orchestre, pénible à son début, se débrouille à la fin, et devient un morceau qui n'est point à dédaigner par l'heureuse concentration des parties et le bon effet qui en résulte. Le duo pour ténor et baryton entre Guy de Montfort et le jeune Sicilien Henri Nota renferme quelques bonnes parties, particulièrement la phrase de l'ensemble :

Non, non, point de grâce!

qui est celle de l'ouverture confiée aux violoncelles. Dans le duo que nous venons de mentionner et qui termine le premier acte, il y a tel passage du dialogue entre Guy de Montfort et Henri :

Quoi! malgré vos complots, échapper au trépas!

où l'on reconnaît l'influence du style de Meyerbeer sur le talent de M. Verdi. Cette influence, qui frappe dès les premières mesures de l'ouverture, a laissé plus d'une trace encore dans le nouvel opéra.

Le second acte, dont la scène se passe dans un beau vallon près de Palerme, sur une plage où vient aborder le conspirateur Procida, s'ouvre par un air d'une tournure assez large :

O mon pays, pays tant regretté,
L'exilé te salue après trois ans d'absence!

Le motif de la cavatine que chante ensuite Procida,

Dans l'ombre et le silence,

est une mélodie dans la manière connue de M. Verdi, qui ne présente rien de bien nouveau. L'effet obtenu ici est tout entier dans la belle voix de

basse de M. Obin, qui abuse cependant des notes suspendues et trop longtemps prolongées. Le duo pour soprano et ténor entre la duchesse Hélène et Henri est d'une bien grande pauvreté de style et d'harmonie dans tout ce qui précède la jonction des deux voix, qui exhalent alors un charmant nocturne avec un point d'orgue harmonisé bien ingénieux pour une situation aussi grave. Pour un compositeur qui vise surtout à la logique dramatique, ce joli madrigal est-il bien à sa place dans la bouche d'une femme et d'un jeune homme obscur qui se promettent de longues et fidèles amours, après avoir versé le sang des oppresseurs de la Sicile? Eh! mon Dieu! M. Verdi a fait comme tous les esprits systématiques : il est souvent et très heureusement inconséquent. Le finale du second acte exige, pour qu'on puisse en apprécier le mérite, qu'on définisse la situation des différens personnages qui remplissent la scène. Sur cette même plage où vient d'aborder le conspirateur Procida se trouve une chapelle de sainte Rosalie, qui est l'objet d'un culte populaire. Douze fiancées du pays et douze garçons arrivent en dansant pour célébrer leur union prochaine. Ce spectacle affriande les soldats français, qui, excités par les railleries provoquantes de Procida, dont le plan est de soulever l'indignation de la foule, enlèvent les Siciliennes comme jadis les Romains ont enlevé les femmes des Sabins. Les maris et les amans outragés s'avancent sur le devant de la scène en exprimant leur indignation dans une sorte de récit entrecoupé et vigoureux :

Interdits, — accablés — et de honte — et de rage...

Pendant que cet ensemble se déclame sourdement, on entend derrière les coulisses un chant d'allégresse, et puis on voit arriver au fond, sur une mer d'azur, une tartane remplie de soldats français et des femmes enlevées, qui paraissent se consoler de leur esclavage en chantant une barcarolle ravissante de rhythme et de couleur mélodique :

O bonheur! ô délice!
Plaisir, sois-nous propice!

Après quelques mots de récitatif échangés entre Procida, Hélène et des hommes du peuple, le chant de fureur recommence et s'unit à la barcarolle, et les deux motifs forment un ensemble d'un très bel effet qui termine le second acte.

Nous sommes, au troisième acte, dans le palais du gouverneur, à Palerme, où Henri a été conduit de force après avoir refusé de se rendre à l'invitation de Guy de Montfort. Un duo pour ténor et baryton entre le lieutenant de Charles d'Anjou et le jeune Henri, dont Guy s'efforce de captiver la tendresse, en lui apprenant qu'il est son père, contient d'assez bons passages, entre autres cette phrase que chante le gouverneur :

Quand ma bonté toujours nouvelle
L'empêchait d'être condamné,

et le premier ensemble où les deux voix se réunissent dans une phrase ample et pleine d'émotion :

Pour moi, quelle ivresse inconnue
De contempler ses traits chéris!

Le vers suivant est surtout mis en relief avec un grand bonheur :

Mon fils!... mon fils! c'est là mon fils!

M Bonnehée le dit d'une voix éclatante et remplie d'onction paternelle. La musique du divertissement des *quatre saisons* est au moins suffisante, surtout celle de l'*automne*, qui ferait honneur à un compositeur qui n'aurait pas d'autres prétentions. Ceci nous rappelle que lorsqu'on commença à répéter à l'orchestre les deux premiers actes du *Prophète*, l'un des deux hommes d'esprit qui dirigeaient alors le théâtre de l'Opéra s'approcha de Meyerbeer et lui dit avec un bon vouloir inappréciable : — Cher maître, si vous étiez embarrassé pour faire la musique du divertissement des *patineurs*, au troisième acte, je vous donnerais un collaborateur qui vous soulagerait de cet ennui. — Merci, répondit Meyerbeer avec la finesse pleine de bonhomie qui le caractérise; je tâcherai de faire de mon mieux. — Et il a tenu parole, puisqu'il a fait un chef-d'œuvre. J'ignore si on a fait à M. Verdi la même proposition, mais dans tous les cas il a prouvé, beaucoup moins bien que Meyerbeer sans doute, qu'il n'avait pas besoin non plus de collaborateur.

Le finale du troisième acte est un morceau assez vigoureux pour mériter une analyse. L'enlèvement d'Henri par les soldats de Guy de Montfort, à la fin du second acte, a excité la sollicitude de ses amis Procida et Hélène, qui ont résolu de le délivrer en pénétrant, sous un déguisement, à la fête que donne le gouverneur. Averti par son fils, qui ne se décide qu'à la dernière extrémité à trahir le secret des conjurés, dont il partage les sentimens, Guy de Montfort fait arrêter Procida et Hélène, et il en résulte une situation compliquée dans laquelle Henri, Procida, Hélène et le gouverneur expriment les passions diverses qui les agitent. L'ensemble commence avec une phrase dite à l'unisson d'abord par les conspirateurs désarmés et confus, répétée par le gouverneur, son fils et les courtisans français, et reprise une troisième fois par le chœur et tous les assistans. Cette progression ascendante vient éclater dans un *tutti* formidable d'un grand effet. C'est très court, mais puissant.

Le quatrième acte, dont la scène se passe dans une forteresse où sont renfermés Procida et Hélène, commence par un air de ténor que chante Henri. La mélodie de cet air :

O jour de deuil et de souffrance!

est un souvenir un peu trop fidèle du chant de la pâque dans *la Juive* de M. Halévy. Le duo qui suit entre Hélène et Henri, venant se justifier d'avoir été la cause innocente du malheur de son amante, débute assez péniblement par des lambeaux de récit dont M. Verdi est toujours embarrassé. L'ensemble de ce duo est cependant d'une mélodie heureuse, ainsi que le solo d'Hélène, qui forme une romance agréable :

Ami..., le cœur d'Hélène
Pardonne au repentir!

mais je n'aime pas le point d'orgue chromatique descendant qui en est la conclusion. La partie saillante et vraiment délicieuse de ce duo, c'est l'ensemble qui le termine :

Pour moi rayonne
Douce couronne.

La phrase mélodique dite séparément par les deux personnages, avec un accompagnement de harpes, gagne à être entendue plusieurs fois, et le public enchanté l'a fait répéter. Ce morceau aura autant de succès dans le monde qu'il en obtient au théâtre, où Mlle Cruvelli chante sa partie avec plus de goût qu'on n'était en droit de l'espérer. Procida et Hélène, qui attendent leur supplice, sont en présence d'Henri, qui est parvenu à se justifier à leurs yeux. Il leur raconte dans quelle perplexité cruelle il s'est trouvé en face de son père, Guy de Montfort, qu'on allait assassiner. Il promet d'employer toute son influence pour sauver la femme qu'il adore et son ami Procida. Le gouverneur, qui survient, ne met qu'une seule condition à la grâce des deux condamnés, c'est qu'Henri le nommera publiquement son père. De cette situation résulte un quatuor dont le commencement est pénible et sans caractère, et qui ne se relève un peu dans l'ensemble avec l'adjonction du chœur qu'en rappelant des effets connus, et particulièrement l'incomparable trio de *Guillaume Tell*. Sur un ordre du gouverneur, les deux prisonniers vont être conduits à la mort, et déjà l'on entend, dans une grande salle qui s'ouvre tout à coup devant le public, un *De Profundis* dont les notes lugubres forment un contraste avec la situation des personnages qui sont sur la scène. Cette opposition confuse et maladroitement cimentée est loin de produire le même effet que le chant du *Miserere* dans le quatrième acte du *Troratore*.

Tout rempli de chants et de bruits joyeux qui annoncent le mariage d'Hélène avec Henri, le cinquième acte ne contient de remarquable qu'un boléro fort ingénieux que Mlle Cruvelli lance en l'air d'une voix vigoureuse, et qu'on lui fait répéter sans qu'on puisse entendre une seule parole des deux couplets qui le composent :

Merci, jeunes amies,
D'un souvenir si doux!

puis une romance pour voix de ténor :

La brise souffle au loin plus légère et plus pure,

dont la mélodie gracieuse rend avec assez de bonheur le sentiment qui remplit le cœur d'Henri au moment où il croit épouser Hélène; enfin le trio qui suit entre Procida, Henri et Hélène, morceau mal dessiné, mais duquel jaillit une certaine flamme qui annonce le soulèvement des Palermitains et la catastrophe de la pièce, qui gagnerait à ne durer que trois heures au lieu de cinq.

Nous venons d'énumérer scrupuleusement tous les morceaux et toutes les parties plus ou moins saillantes de la partition de M. Verdi : — au premier acte, le chœur d'introduction, la cavatine d'Hélène, le quatuor sans accompagnement et certains passages du duo entre Guy de Montfort et Henri; — au second, l'air que chante Procida en abordant en Sicile après trois ans d'absence, accompagné par un chœur qui rappelle un chœur et un air semblables du second acte du *Troratore*, le duo entre la duchesse Hélène et Henri, et la barcarolle délicieuse qui forme le thème du finale; le duo entre Guy de Montfort et son fils Henri, la musique du divertissement et le finale du troisième

acte; au quatrième, l'air de ténor et surtout le beau duo entre Hélène et Henri; enfin au cinquième, le boléro original où Mlle Cruvelli se fait justement applaudir, et quelques passages de la romance que chante Henri.

Si nous essayons maintenant de tirer de ces observations de détail une conclusion qui reste le bénéfice de l'esprit, il nous sera facile de signaler dans l'opéra des *Vêpres siciliennes* les deux qualités que nous avons toujours reconnues au talent de M. Verdi : le sentiment dramatique dans les situations violentes et une certaine tendresse élégiaque, c'est-à-dire les deux notes extrêmes du clavier de la passion. En cela, le compositeur italien est parfaitement de son temps, et surtout de l'école littéraire dont il s'est particulièrement inspiré. En effet, rien n'est plus commun de nos jours que ces brusques rapprochemens d'ombres épaisses et de lumières éclatantes, de masses chorales qui se heurtent dans un *tutti* puissant à côté d'une simple cantilène qu'on s'en vient soupirer sur des pipeaux rustiques. Les défauts qu'on peut reprocher à M. Verdi, et qu'il partage d'ailleurs avec un grand nombre d'artistes et de poètes, c'est l'absence d'un style soutenu qui procède sans violence, et sustente l'oreille dans les momens périlleux de la transition. La transition, qu'Horace et Boileau considéraient comme une des plus grandes difficultés de l'art d'écrire, la transition est pour le musicien d'une bien autre importance encore, car on peut affirmer qu'elle renferme tous les secrets de la composition. Ce discours limpide, sans cahots et sans dissonances extrêmes, qui circule librement tout le long d'un sujet donné, qui ne se soulève et qui ne s'apaise que pour exprimer les élans et les défaillances de l'âme, dont il prépare et fait pressentir les catastrophes; ce langage des maîtres, où l'image et la modulation n'apparaissent que pour éclairer l'idée ou le sentiment, et non pour en usurper la place; cette *tessatura* homogène selon l'expression des Italiens, cet empâtement lumineux qui caractérise le style des grands peintres comme celui des grands musiciens tels que Mozart, Weber et Rossini, manque complétement à M. Verdi, comme il manque à M. Hugo, qui a exercé une si grande influence sur le compositeur italien.

M. Verdi n'a pas fait de bonnes études musicales, ses partitions sont là pour le prouver à ceux qui savent lire; mais doué d'un tempérammment vigoureux et tendre, d'un esprit impétueux et patient à la fois, il a acquis une certaine pratique de l'art d'écrire et de faire manœuvrer les masses chorales qui lui a valu les grands succès qu'il obtient en Italie depuis vingt ans. De beaux chœurs, des morceaux d'ensemble vigoureusement *intrecciati*, c'est-à-dire noués avec un instinct de progression ascendante qui lui est propre, un certain nombre d'idées mélodiques de courte haleine, mais colorées et ne manquant pas de quelque originalité, une instrumentation grossière, bruyante et vide, presque toujours disposée en deux corps de bataille qui ne se réunissent que rarement, les instrumens à cordes d'un côté, et les instrumens à vent de l'autre, — telles sont les qualités et tels sont aussi les défauts qu'on a pu remarquer dans *Nabucco*, dans *I due Foscari*, *Ernani*, *Luisa Miller* et dernièrement dans *Il Trovatore*, le meilleur ouvrage de M. Verdi avant *les Vêpres siciliennes*. On ne peut nier que le compositeur italien n'ait fait cette fois de louables efforts pour s'élever à cette égalité de style qui lui a toujours manqué jusqu'ici. En effet, l'opéra

des *Vêpres siciliennes* est beaucoup mieux écrit que ses précédens ouvrages : il constate un progrès véritable aussi bien dans la manière de traiter les voix que dans les accessoires de l'instrumentation; on y trouve sans doute un grand nombre d'effets connus, certaines formules inévitables, puisqu'elles sont inhérentes à la manière de sentir du compositeur; mais les mélodies sont moins tourmentées et se développent volontiers sur les cordes faciles de la voix, les duos et les morceaux d'ensemble sont mieux dessinés, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire à M. Verdi dans cette partie difficile de la charpente, de l'*ossature* dramatique. C'est là qu'on voit le doigt des grands maîtres; c'est à dessiner un finale comme celui de *Don Juan* et du second acte des *Nozze di Figaro*, comme celui du *Barbier*, d'*Otello*, de *Semiramide*, de *Moïse*, du quatrième acte des *Huguenots*, du quatrième acte du *Prophète* et de la *Lucia*, que se montre le génie créateur, armé de la science de déduction, dont plaisantent les beaux esprits parce qu'ils en ignorent les secrets. M. Verdi est encore loin de ces modèles, mais il marche évidemment dans leur voie, car plusieurs morceaux des *Vêpres siciliennes* accusent la noble ambition de s'élever au rang des vrais maîtres, parmi lesquels Meyerbeer surtout a les préférences du compositeur italien. La partition des *Vêpres siciliennes*, depuis les premières mesures de l'ouverture jusque dans les moindres détails de l'instrumentation, — tels que l'emploi fréquent des violons suraigus, pendant que des instrumens à vent, la flûte, le hautbois, la clarinette, remplissent au-dessous l'harmonie, — prouve de reste que l'auteur d'*Ernani* et d'*Il Trovatore* procède de l'auteur de *Robert* et des *Huguenots*, comme Rossini procède de Mozart et de Cimarosa. Ce croisement de races dans les productions de l'art forme un des phénomènes les plus curieux de l'histoire. Ce ne sont pas là des imitations, mais des natures similaires qui se rapprochent et se fécondent comme des plantes qu'on greffe l'une sur l'autre. L'originalité du fils n'en est pas moins réelle pour avoir quelques traits de ressemblance avec celle du père. Seulement l'assimilation des élémens absorbés n'est pas encore complète chez M. Verdi, et il lui faudra quelque temps de gestation pour revendiquer la propriété exclusive des emprunts qu'il a faits.

Quoi qu'il en soit, M. Verdi a déjà ressenti, comme ses prédécesseurs, l'heureuse influence du public parisien, et le succès des *Vêpres siciliennes* n'est pas contestable. L'exécution aura contribué pour sa part à ce bon résultat. Mlle Cruvelli, dans le rôle d'Hélène, n'altère pas trop les effets que le compositeur lui a ménagés : elle chante avec assez de goût sa partie dans le beau duo du quatrième acte, et au cinquième elle lance avec fierté le boléro à la tête de ses adversaires. M. Gueymard se tire adroitement du rôle ingrat d'Henri, dont il chante plusieurs morceaux avec succès, et M. Bonnehée est remarquable dans le personnage de Guy de Montfort, dont sa belle voix de baryton fait ressortir la tendresse paternelle. En somme, les admirateurs de *la cara Italia* doivent être satisfaits. Le succès toujours croissant de Mme Ristori et celui que vient d'obtenir M. Verdi sur la scène de l'Opéra prouvent que la séve italienne est loin d'être épuisée, et que ce beau pays peut espérer de meilleurs jours.

P. Scudo.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 juin 1855.

Quelque complication d'intérêts qu'il y ait dans la grande crise où l'Europe se voit engagée, quelques diversions que créent par instans les négociations et les efforts des cabinets, le regard ne peut se détacher de cette presqu'île de Crimée où la lutte apparaît dans ce qu'elle a de plus simple et de plus énergique. Là, il n'y a en vérité ni diplomatie savante, ni subtilités ingénieuses, ni tactiques évasives : c'est le sang de nos armées qui coule, c'est un héroïsme chaque jour renouvelé. Et depuis huit mois déjà il en est ainsi dans ce coin de terre, où l'on dirait que s'est concentrée toute la force de résistance de la Russie. Après les cruelles fatigues de l'hiver, l'heure des opérations plus actives est arrivée. Au milieu de ces opérations mêmes, l'épidémie vient encore éprouver chefs et soldats : rien ne peut affaiblir la mâle et stoïque intrépidité de ces armées durcies par le feu et par les souffrances. Il y a peu de jours, c'était ce combat du 7 juin, qui laissait les soldats alliés en possession du Mamelon-Vert et des redoutes du Carénage après une mêlée sanglante et rapide. Hier encore, le 18, c'est l'attaque de la tour Malakof et du *grand redan*, tentée par les Français et les Anglais. La prise de Malakof eût sans doute précipité les événemens; cette première attaque n'a malheureusement point réussi, bien que nos soldats eussent pris pied déjà dans l'ouvrage russe. Il n'est resté pour le moment de cette tentative qu'un accident de la guerre à réparer et des pertes douloureuses dont le chiffre indique assez la puissance de l'attaque et la vigueur de la résistance. Ce chiffre s'élève à plus de trois mille hommes mis hors de combat, et plusieurs généraux paraissent avoir été atteints. L'un d'eux même, le général Brunet, qui commandait une des divisions d'attaque, a succombé. C'est là une de ces inévitables et passagères alternatives de l'un des siéges les plus mémorables qui se soient vus assurément. En même temps que ces opérations se poursuivent devant Sébastopol, l'expédition de la mer d'Azof s'est achevée avec un plein

succès. Elle a obtenu le seul résultat désirable : elle a amené l'évacuation d'Anapa, elle a fait sentir le poids de nos armes aux ports russes, et après avoir chassé le pavillon moscovite de ces eaux intérieures, elle a pu se retirer en laissant une garnison à Yeni-Kalé. De toutes les opérations entreprises jusqu'ici, l'expédition de la mer d'Azof est celle qui paraît avoir produit la plus profonde impression à Saint-Pétersbourg. Ce coup a été ressenti plus que tous les autres, soit qu'il fût imprévu, soit qu'il doive exercer une influence sérieuse sur la situation des armées russes en Crimée.

Quoi qu'il advienne, tout l'indique assez, cette guerre qui est allée choisir son champ de bataille à l'extrémité de l'Europe n'est point certainement une guerre ordinaire. La Russie sait bien qu'elle est réduite à défendre une politique séculaire, toute une tradition de conquêtes et d'envahissemens. Bien plus, la Russie savait qu'elle aurait un jour ou l'autre à livrer ce suprême combat. Sans cela, comment se serait-elle trouvée prête au moment voulu? Dans quelle pensée aurait-elle élevé ces forteresses formidables, certes fort inutiles pour la défendre contre la Turquie? Pourquoi s'obstinerait-elle encore dans une guerre où la seule condition de paix qu'on lui veuille imposer, c'est de désarmer son ambition? De leur côté, les puissances occidentales savent bien qu'il s'agit désormais pour elles de livrer l'indépendance de l'Europe ou de la raffermir. S'il n'en était point ainsi, comment prodigueraient-elles leurs soldats, leurs trésors et leurs vaisseaux dans une lutte dont les difficultés et les proportions dépasseraient le but? La guerre actuelle a cela de particulier, qu'elle n'est le fruit d'aucune animosité nationale; c'est le choc violent de deux politiques, dont l'une est une menace incessante pour l'Occident, dont l'autre est l'expression réfléchie des intérêts les plus élevés de la civilisation. Tel est le conflit qui tient en ce moment l'Europe attentive et qui se poursuit dans ces terribles engagemens devant Sébastopol, en attendant qu'il se dénoue par la victoire.

Il n'est point en effet d'autre issue maintenant. C'est à la puissance des armes de réaliser ce que la diplomatie n'a pas pu faire, et si les armes restent le seul arbitre de cette grande question, sur qui donc peut peser la responsabilité de la continuation de la guerre? Le dénoûment même des conférences de Vienne est là pour le dire. C'est le 4 juin que les négociations ont été définitivement closes et que le dernier protocole a été signé. Par le fait, avant cette dernière formalité, on savait déjà que les négociations étaient désormais sans but, que les propositions de l'Autriche n'avaient pu être acceptées par la France et par l'Angleterre, et qu'ainsi il ne restait plus même un élément de discussion entre les représentans des diverses puissances réunies à Vienne. Or de tout ce travail de la diplomatie que résulte-t-il avec une palpable évidence, si ce n'est que la résistance de la Russie a été le seul, l'invincible obstacle à une pacification? Rien n'est plus curieux certainement qu'un article publié dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, en réponse à une circulaire de M. le ministre des affaires étrangères de France. C'est avec une modération calculée et l'art le plus subtil que le nouveau manifeste russe arrive à représenter tous les actes de la conférence de Vienne comme autant de témoignages spontanés de l'esprit de conciliation du cabinet du tsar. Il semble même en vérité que quelques-unes des conditions débattues

dans la conférence émaneraient de l'initiative du gouvernement russe, et il n'y aurait plus qu'à se demander après cela comment la guerre a pu éclater. Est-il question de la liberté de la navigation du Danube, la Russie assure que l'Angleterre et la France n'ont pas besoin de verser leur sang pour un résultat désormais acquis. Il n'est pas moins vrai que ce résultat est le prix de la guerre et du sang versé. S'agit-il des principautés, la Russie proclame que sa tâche est accomplie et que tous les vœux de sa politique sont comblés dès que les immunités des provinces danubiennes sont placées sous la garantie collective de l'Europe. Le manifeste du cabinet de Pétersbourg s'étend assez complaisamment sur les bienfaits dont le protectorat russe a doté les principautés : bienfaits d'une singulière nature, il faut l'avouer, et redoutés des Moldo-Valaques encore plus que la suzeraineté ottomane! La Russie oublie qu'il y a deux ans à peine elle envahissait les principautés en pleine paix, sans nul motif, ce qui était étrangement respecter leurs immunités, et qu'il a fallu l'arrivée des armées alliées en Orient, la menace de l'intervention autrichienne, pour la faire reculer derrière le Pruth. La Russie oublie que la mission du prince Menchikof date de deux ans à peine, qu'à cette époque elle ne voulait souffrir aucune intervention dans ses différends avec la Turquie, et que la première note de Vienne elle-même disparaissait sous le coup de ses hautaines interprétations. En un mot, la Russie oublie comment est née la guerre et comment l'Occident a été nécessairement conduit par la force des choses à poser le principe d'une limitation de la puissance moscovite.

Il faut bien l'observer en effet : la guerre est là tout entière aujourd'hui, ou elle est sans objet. Toutes les autres conditions ne sont que des corollaires ou l'application de ce principe de limitation. Puisque la Russie est en si bonne voie de dispositions pacifiques dans ses manifestes, il semblerait naturel qu'elle eût réservé un peu de ces dispositions pour arriver à résoudre la question dans laquelle se résume toute la guerre désormais. Et sur ce point quel a été son système de conduite? Elle n'a cessé de repousser toute limitation de forces. L'article officiel du *Journal de Saint-Pétersbourg* fait même connaître que le prince Gortchakof n'avait accepté les quatre garanties qu'en les interprétant à sa manière. L'intention de la Russie de ne rien concéder a éclaté assez clairement dans les négociations de Vienne, et elle est devenue plus palpable encore dans la dernière conférence, dont le protocole est aujourd'hui public. L'Autriche présentait un projet de pacification. Ce projet reposait sur le principe de la limitation, ainsi que l'a fait remarquer M. de Bourqueney. Le représentant du tsar a-t-il admis ce principe? Il a nettement articulé au contraire un nouveau refus. Dès lors à quoi pouvait-il servir d'en référer à Saint-Pétersbourg, comme l'a offert le prince Gortchakof? Il n'y avait plus de but pour la discussion; par le fait même, la conférence se trouvait rompue, et la responsabilité de cette rupture pèse évidemment tout entière sur la Russie. Le cabinet de Pétersbourg affirme, dans son dernier manifeste, que ce sont les puissances occidentales qui ont rendu les négociations infructueuses par leur refus d'accéder aux propositions autrichiennes. On voit ce qui en est. La vérité est que l'Angleterre et la France n'ont point trouvé le projet de l'Autriche efficace dans la forme, et que la Russie en a

repoussé le principe même. Ce principe, la Russie l'a rejeté avec une extrême netteté, on doit lui rendre cette justice. Il faut seulement en conclure que ces négociations étaient frappées dès l'origine d'une virtuelle impuissance par la volonté arrêtée du cabinet de Pétersbourg. On pourrait dire que la Russie les avait rompues avant qu'elles fussent ouvertes.

C'est donc ici pour les affaires de l'Europe le point de départ d'une phase nouvelle qui peut être féconde en incidens et en péripéties. La première et la plus grave question qui s'y rattache aujourd'hui sans aucun doute est celle de la politique autrichienne. Intéressée dans tout ce qui s'agite en Orient, mêlée au premier rang comme grande puissance dans la crise actuelle, liée à la France et à l'Angleterre par le traité du 2 décembre, l'Autriche est arrivée à un moment d'épreuve décisive pour son influence et sa considération. Il s'agit de savoir quelle idée elle se fait de son propre rôle, quel sens elle attache aux engagemens qu'elle a contractés. Malheureusement il est difficile de nourrir de grandes illusions sur la politique de l'Autriche. La dernière circulaire de M. de Buol, relative aux communications que le cabinet de Vienne avait reçues de la France à l'occasion de ce qu'on a nommé les propositions autrichiennes, un discours récent de lord Clarendon dans le parlement anglais, laissent peu de doutes sur l'attitude de notre alliée du 2 décembre. C'est l'attitude d'une puissance qui veut et qui ne veut pas, qui avait peut-être conçu plus d'espérances qu'il ne fallait de son intervention en faveur de la paix, et qui, émue de son insuccès même, se réfugie dans l'abstention justement à l'heure où la force des choses semblait la mettre en demeure d'agir. Un des traits les plus frappans de toute cette politique, c'est la contradiction permanente entre les paroles et les actes. Par les paroles, l'Autriche a été une grande puissance; il lui resterait à montrer qu'elle l'est également par les actes. L'Autriche ne saurait s'y tromper : l'attitude qu'elle semble prendre, qui se dessine chaque jour davantage, n'est point une attitude de pure expectative; c'est une situation parfaitement rétrograde, qui peut dégénérer en une véritable retraite. Il y a peu de temps, le gouvernement de l'empereur François-Joseph avait sur pied une armée puissante; il sollicitait de l'Allemagne la levée des contingens fédéraux : aujourd'hui il réduit lui-même son effectif. A l'ouverture des conférences, M. de Buol disait que l'empereur acceptait les conséquences de son alliance avec l'Occident, quelque graves qu'elles pussent être; maintenant il déclare que l'Autriche attendra « de pied ferme la marche des événemens et le moment propice pour renouer des négociations de paix. » Chose étrange, dans cette même circulaire, le ministre de l'empereur François-Joseph affirme qu'il est d'accord avec la France sur la nécessité de réduire la puissance politique de la Russie en général! Mais s'il en est ainsi, l'Autriche pense-t-elle que cette réduction de la puissance russe s'opérera toute seule? Ou bien est-elle persuadée que les forces de la France et de l'Angleterre suffisent pour atteindre le but, sauf à se féliciter quand le résultat sera acquis? Le cabinet de Vienne n'a point semblé dédaigner jusqu'ici ce rôle commode, qui consiste à attendre le bénéfice des événemens. C'est là cependant une route périlleuse par où l'Autriche pourrait arriver à un isolement complet. Le gouvernement autrichien est dans cette situation particulière, que son isolement même ne

peut pas être une neutralité. Une déclaration de neutralité entraînerait nécessairement la retraite de l'armée autrichienne des principautés, et on dit que l'Autriche, dans les momens où elle ressent le plus l'embarras de sa situation, parle de quitter en effet les provinces danubiennes; mais la retraite des principautés serait la violation d'un engagement formel contracté avec l'un des belligérans. Dès lors ne serait-il pas plus simple pour l'Autriche de se rattacher nettement à l'esprit de l'alliance de l'Occident et d'en accepter les conséquences avec la fermeté d'une grande puissance? Peut-être même l'effet de cette résolution ne se ferait-il pas attendre, si, comme on l'assure, quelque lassitude se fait sentir à Saint-Pétersbourg, et s'il est vrai que des agens russes aient fait depuis peu des insinuations pacifiques. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les tergiversations du gouvernement autrichien paraissent avoir remis un moment la Prusse en humeur d'intervention. Il faut bien s'entendre : la Prusse n'est nullement disposée à prendre un rôle actif; mais elle a cherché, dit-on, à se rapprocher des cabinets de l'Occident, et il n'est point impossible qu'elle n'ait vu dans les faiblesses de l'Autriche un moyen de regagner son ascendant en Allemagne. L'alliance du 2 décembre n'a point répondu jusqu'ici à toutes les espérances qu'on avait conçues, cela est certain. Dans tous les cas, les puissances occidentales n'ont point à s'en accuser, et elles n'ont nullement à regretter leurs déférences envers l'Autriche. Leur but était bien clair. — Une alliance active avec la première puissance allemande, c'était une guerre moins longue, moins compliquée, une pacification plus prompte et plus facile. — Si l'Autriche manque à ce grand rôle, que tout lui assignait, la conséquence est malheureusement facile à prévoir. La guerre peut se prolonger et s'étendre. C'est une grande question où l'Autriche peut n'avoir plus de rôle, et où, par une singularité assez frappante, elle peut voir sa place prise par le Piémont, qui aura certainement un négociateur dans les conférences d'où sortira la paix. Le Piémont aujourd'hui gagne son rang d'état de premier ordre; par le fait, n'est-il pas en ce moment la quatrième puissance? n'a-t-il pas montré une décision qui semble manquer à l'Autriche? Ainsi donc se dessine aujourd'hui la situation de l'Europe au lendemain de ces conférences de Vienne, qui ont eu du moins pour résultat de marquer le point où est arrivée la question d'Orient.

C'est à la France et à l'Angleterre maintenant de poursuivre seules ce grand but d'une pacification durable qu'elles auraient voulu poursuivre de concert avec l'Autriche. Même sans ce secours elles sont en mesure de l'atteindre, et, quels que soient les efforts qui restent à accomplir, elles obtiendront le prix de la lutte maintenant engagée. L'Angleterre multiplie les moyens pour avoir des soldats, et on dit aujourd'hui que lord Raglan va quitter le commandement de l'armée anglaise de Crimée, ce qui pourrait bien donner une nouvelle activité aux opérations militaires dans la péninsule. D'un autre côté, des mesures financières vont être sans doute décrétées en France. Le corps législatif et le sénat viennent d'être convoqués extraordinairement. Ils auront probablement à voter un emprunt, peut-être une nouvelle levée d'hommes. La rapidité avec laquelle a été couvert l'emprunt récent de la ville de Paris indique assez que les ressources de la France ne sont point au-dessous des besoins de la guerre. C'est dans les opérations financières

et dans les travaux du corps législatif que va se renfermer pendant quelques jours la vie intérieure, vie tranquille et monotone où vient se mêler heureusement parfois quelque incident littéraire, une de ces séances de l'Académie qui rassemblent un instant un monde choisi et lettré.

Il y avait donc ces jours derniers à l'Institut une séance solennelle pour la réception de M. de Sacy. Par une coïncidence singulière, M. de Salvandy, qui avait eu déjà à recevoir M. Dupanloup et M. Berryer, se trouvait encore chargé de recevoir M. de Sacy. Après la chaire sacrée et la tribune politique, la presse avait son tour. Autre coïncidence : l'académicien auquel succédait M. de Sacy avait été lui-même un journaliste renommé autrefois, et depuis, hélas! oublié : c'était M. Jay, le fondateur de deux journaux fameux, le polémiste classique toujours prêt à guerroyer contre les tentatives littéraires nouvelles. Il avait écrit un livre auquel il avait donné le nom de *Conversion d'un Romantique*. Un classique était naturellement l'auteur de cette conversion. « Pure vanterie! a dit spirituellement M. de Sacy; personne n'a converti les romantiques. En gens d'esprit, ils se sont convertis tout seuls, » et ils sont à l'Académie. M. Jay, à ce qu'il paraît, employait d'habitude mieux son temps qu'à convertir les romantiques. Il était heureux et vivait retiré dans le calme de la vie de famille, dans cette obscurité des hommes qui n'ont plus d'histoire. A vrai dire, la vie de M. Jay n'a été qu'un épisode dans les discours des deux orateurs. L'intérêt réel de cette séance était dans cette sorte de bienvenue donnée à la presse au sein de l'Académie. Bien loin de décliner le caractère de journaliste dans son ingénieux et remarquable discours, M. de Sacy l'a revendiqué au contraire; il a tenu à constater qu'il était reçu pour des articles de journaux. Et le journal, par le fait, n'est-il pas devenu dans notre temps une forme littéraire, une tribune politique quand il y avait des tribunes politiques, — une puissance véritable parfois? Il s'est assoupli à tout et a fini par être un peu la littérature d'un siècle qui se hâte de vivre; c'est une œuvre permanente, une improvisation de tous les instans, un livre qui recommence toujours, comme on l'a dit; mais de cette œuvre rapide, de cette flamme de tous les jours, que reste-t-il bientôt? Chose étrange, c'est à une époque où il semblait que la presse dût avoir le plus de puissance, qu'elle a reçu le plus rude coup! C'est sous la république, quand l'obligation de la signature a été imposée, ce jour-là, le caractère collectif de la presse s'est effacé. Un des mérites de M. de Sacy, c'est qu'en honorant sa profession il l'aime, et il ne l'a point caché. Il a mis ainsi une sorte de coquetterie à faire entrer la presse avec lui dans l'enceinte académique. Un autre héros de cette fête, c'est l'Académie elle-même, dont les deux orateurs ont exalté la grandeur en lui décernant le gouvernement des intelligences. Peut-être même sous ce rapport M. de Sacy et M. de Salvandy ont-ils vu ce qui devrait être plus encore que ce qui est. Si l'Académie, en effet, est quelquefois exposée à essuyer des critiques, n'est-ce point parce qu'elle manque de cette initiative, de cette puissance de direction qui assure l'influence des grands corps littéraires? Les discours de M. de Salvandy et de M. de Sacy ont été du reste un éloquent enchaînement d'aperçus, de jugemens littéraires et même politiques, où les deux orateurs se sont rencontrés souvent, où ils ont différé quelquefois. Il y a eu un instant comme

un éclair de polémique au sujet de Richelieu. M. de Sacy avait émis quelques doutes sur l'utilité réelle de l'œuvre du grand cardinal. Il s'était demandé si, en frappant à coups redoublés l'aristocratie, Richelieu n'avait pas détruit un intermédiaire utile, sans lequel un pays risque de flotter sans cesse entre l'anarchie et le despotisme. M. de Salvandy a défendu Richelieu, et il n'a point admis que la noblesse eût disparu à ce point de la France depuis le passage du cardinal; il l'a montrée partout au contraire. La vérité est-elle dans le jugement de M. de Salvandy ou dans celui de M. de Sacy? Elle est peut-être dans l'un et dans l'autre. Oui, sans doute la noblesse a continué d'exister — individuellement, si l'on peut ainsi parler; elle s'est illustrée, mais elle n'a point été un corps politique, comme en Angleterre. Et n'est-ce pas là une des causes des perturbations qui ont rempli l'histoire de notre pays?

Ainsi, même à l'Académie, surtout à l'Académie, pourrait-on dire aujourd'hui, se retrouve cette invincible préoccupation des destinées publiques, comme si, à tout prendre, il était difficile de parler de Richelieu, de Bossuet, de Montesquieu, sans revenir à tout ce qui nous émeut et nous intéresse, à tous les problèmes qui s'agitent encore. C'est le privilége et c'est aussi le péril des lettres contemporaines, de n'être plus seulement le luxe d'une société ordonnée et polie; elles touchent à tout, à la vie politique pour en exprimer les vicissitudes, à la vie morale pour en préciser les règles, aux événemens pour en dégager le sens, à l'histoire pour en résumer les lumières. C'est le côté par où les lettres sont une puissance. De cette sévère et forte inspiration est née l'*Histoire de Jean Sobieski et du royaume de Pologne*, que M. de Salvandy publiait il y a trente ans, et qu'il réédite aujourd'hui en y ajoutant des développemens nouveaux. Ce n'est plus ici la France de Richelieu ou de notre temps dont M. de Salvandy parlait l'autre jour à l'Académie; c'est une France du nord, abandonnée et à demi éclipsée, que mille liens rattachent encore à la France du midi. Depuis le passage de Henri III sur le trône de Pologne, il semble que ce pays n'ait plus été un étranger pour nous, tant les rapports de goûts, d'affections et d'alliances se sont multipliés, et le malheur n'a fait que redoubler cet intérêt. Il y a trente ans, le livre de M. de Salvandy était une étude historique élevée et substantielle; dans les circonstances présentes, il a presque le mérite de l'à-propos, car il remet à nu ces deux choses éternellement instructives : l'anarchie épuisant toutes les forces d'un peuple et une iniquité qui a laissé l'Europe sans défense sur un de ses points les plus vulnérables. La Pologne a péri par sa propre faute, cela n'est point douteux; l'héroïsme même n'a été qu'un piége pour elle, un moyen de se dissoudre avec toutes les apparences chevaleresques. C'était à coup sûr une gigantesque anarchie que cette république sans bases populaires, cette monarchie sans garantie de permanence et de durée, ces confédérations de seigneurs rebelles, ce *liberum veto*, qui, sous prétexte de sauvegarder la liberté individuelle, faisait de la volonté d'un seul l'arbitre des destinées du pays, en exigeant l'unanimité des suffrages dans le vote des lois. La décomposition d'un peuple par le vice de ses mœurs et de ses institutions est là tout entière palpitante et douloureuse. C'est le côté intérieur de l'histoire de la Pologne; le côté européen, c'est le démem-

brement qui est la conséquence de cette anarchie, c'est ce rapt concerté et exécuté par trois gouvernemens, comme si le malheur ou la faiblesse d'un pays autorisait à se partager ses dépouilles.

Il est resté de curieux témoignages des sentimens dans lesquels les auteurs du partage de 1772 accomplirent cet acte. Catherine de Russie marchait dès longtemps à son but, intervenant par tous les moyens, revendiquant une sorte de protectorat, pratiquant en un mot la même politique que ses successeurs ont pratiquée depuis à l'égard de la Turquie. S'il ne suggéra pas le premier la pensée du partage, le roi de Prusse, le grand Frédéric, saisit du moins l'occasion aux cheveux, comme il le dit. Marie-Thérèse d'Autriche est la seule qui ressent quelque trouble de ces combinaisons ténébreuses. On dirait que le souvenir de Vienne sauvée par Sobieski lui revient comme un remords. Elle signe ce partage, « puisque tant de grands et savans personnages veulent qu'il en soit ainsi; mais longtemps après ma mort, dit-elle, on verra ce qui résulte d'avoir foulé aux pieds tout ce que jusqu'à présent on a tenu pour juste et pour sacré. » Il y a près d'un siècle déjà que ce premier partage s'est accompli « très paisiblement, » comme le disait Frédéric, et toutes les fois que l'Europe s'agite, elle souffre de cette vieille blessure, qui se rouvre aussitôt. Ce spectre de la Pologne se relève et vient embarrasser ceux qui se sont distribué ses dépouilles. Jamais peut-être il n'y eut plus terrible exemple de ce qu'il en coûte pour tuer un peuple qui ne veut pas mourir. Et qu'on remarque bien ici comment le droit se confond avec l'intérêt le plus évident, le plus positif. Il y avait au nord une barrière entre la Russie et l'Europe; cette barrière a été supprimée. Ce jour-là, l'équilibre de l'Europe a été rompu, et il n'est point rétabli encore. L'Autriche et la Prusse ont cru agrandir leurs domaines; elles n'ont fait que travailler au profit de la Russie en la rapprochant de l'Allemagne. C'est depuis ce moment que la Russie a étendu son influence sur les états germaniques, captant les uns, neutralisant les autres. En cet instant même, si l'Autriche se sent faible en Galicie, à quoi cela tient-il, si ce n'est à la proximité de la Russie? A quoi tiennent les tergiversations de la Prusse, si ce n'est à la crainte secrète de se voir envahir par les provinces polonaises? Pour l'Autriche et la Prusse, cette spoliation a été une faiblesse; pour la Russie seule, elle a été un agrandissement. On voit que tout n'est point vérité dans ce mot de Frédéric au sujet du partage : « Tout dépend des occasions et du moment où les choses se font! »

Certes, s'il est un tableau éloquent et fait pour parler à l'imagination, c'est celui de tous ces peuples qui sont les acteurs du drame de la civilisation et qui remplissent la scène de leur gloire ou de leurs malheurs. Tout change et se renouvelle en eux; une seule chose reste immuable, c'est le ciel qui éclaire tous ces contrastes ou ces évolutions d'une même destinée, et qui semble faire partie aussi de l'histoire de certains pays. M. Antoine de Latour a visité l'Espagne avec le sentiment délicat et fin de tous ces contrastes de la vie d'un peuple. Il ne ressemble pas à beaucoup de voyageurs, il s'occupe à peine du présent, ou du moins il ne le cherche pas dans ce tourbillon d'événemens et de crises qui s'élève de temps à autre à la surface. L'auteur des *Études sur l'Espagne* n'est point un statisticien, un économiste

faisant un inventaire des pauvretés et des élémens de fortune de la Péninsule. C'est un voyageur de l'esprit pour ainsi dire, qui étudie les monumens, la littérature et les mœurs, non pour en reproduire simplement l'aspect extérieur, mais pour en ressaisir le sens, l'idéal en quelque sorte. Entre tous ces royaumes qui ont fini par se fondre dans un royaume unique, au milieu de l'Espagne même, M. de Latour a choisi cette Espagne plus accentuée et plus originale qu'on nomme l'Andalousie et Séville. C'est qu'en effet l'Andalousie est un monde à part et entièrement distinct par le ciel, par les mœurs, par tous les souvenirs. On n'y peut faire un pas sans rencontrer l'image de toutes les civilisations différentes qui ont régné tour à tour. Des rues de Séville portent encore des noms qui rappellent l'histoire de don Pèdre le Justicier, plus loin vous trouverez les souvenirs de la conquête de saint Ferdinand, et à côté, arrêtez-vous au pied de la tour de la Giralda : elle ressemble à une captive mauresque laissée en pays chrétien, et jetant mélancoliquement les heures depuis quatre siècles aux générations qui passent. C'est de là aussi que partaient au XVIe siècle tous ces hardis navigateurs qui allaient conquérir un monde. La bibliothèque colombine est restée comme le dépôt de ces traditions avec les archives des Indes, qui gardent encore les pages inconnues de ce grand poème de la découverte de l'Amérique écrit par Colomb, par Fernand Cortez, par Pizarre lui-même, bien qu'il demeure incertain si Pizarre savait écrire. Séville a eu enfin son école littéraire, ses poètes, tels que Herrera le *divin*, Rioja, Jauregui, Cespedes, et elle a eu surtout son école de peinture, qu'on ne peut bien connaître que là. C'est à Séville que Murillo a laissé quelques-unes de ses plus belles œuvres, et au premier rang *la Vision de saint Antoine de Padoue*. L'auteur des *Études sur l'Espagne* n'avait qu'à regarder autour de lui pour voir se relever tout ce monde familier à l'imagination populaire. Il va sur une place de Séville, sur la place de Doña Elvire, et là il trouve au berceau la comédie espagnole avec le batteur d'or Lope de Rueda; il frappe à une maison, et il est dans la demeure de doña Estrella de Tavera, cette autre Chimène d'un autre Cid, que Lope de Vega a immortalisée sous le nom de *l'Étoile de Séville*. Ainsi la réalité ramène sans cesse au passé, dont elle se sépare à peine. C'est qu'en effet le passé vit partout en Espagne. Le présent tend chaque jour sans doute à l'envahir; le présent fait parfois des usines avec des cloîtres, ou il supprime ces cloîtres pour ouvrir des rues et des places : il en reste encore assez cependant pour saisir l'imagination et la retenir captive au spectacle de la lutte du passé et du présent. Nulle part peut-être n'apparaît mieux cette lutte émouvante que dans une excursion du voyageur à quelques lieues de Séville. D'un côté sont les ruines d'Italica, les souvenirs romains de l'Espagne : c'est là que naquit Trajan; — à peu de distance est le monastère de Saint-Isidore, qui résume tout un épisode de l'histoire chrétienne de l'Andalousie; — tout près est une humble maison où mourut Fernand Cortez : — n'est-ce point là l'assemblage de tous les souvenirs? Entrez au monastère de Saint-Isidore : c'est aujourd'hui une prison de femmes depuis la suppression des couvens. De la réunion de tous ces contrastes naît l'attrait profond et saisissant de la vie espagnole, et cet attrait passe dans le livre de M. de Latour sous le voile d'une délicate et ingénieuse observation. N'échappe-t-on

pas ainsi au spectacle des perturbations vulgaires de l'Espagne actuelle?

La vie politique n'est point heureusement partout agitée des mêmes troubles. Rien ne ressemble moins aux débats intérieurs de l'Espagne que les laborieuses discussions qui remplissent depuis quelque temps la session des chambres hollandaises. La Hollande est tout entière à des questions pratiques et utiles. Au premier rang est la mesure présentée par le gouvernement pour l'abolition des droits d'accise sur la mouture. Plusieurs propositions avaient été faites déjà par des députés. Le projet du gouvernement se distinguait de ces propositions en ce qu'il allait plus loin et abolissait les droits d'une façon plus complète. Ce projet n'a point laissé de rencontrer une certaine opposition parmi quelques amis du cabinet qui, malgré l'amélioration réelle des finances, s'effrayaient d'une abolition d'impôts aussi étendue. Il s'agissait en effet d'une suppression de quatre ou cinq millions. D'autres accusaient le cabinet d'une certaine inconsistance dans cette question. Le ministre des finances, M. Vrolik, et le ministre des affaires étrangères, M. van Hall, ont vivement défendu cette réforme; ils se fondaient sur ce qu'une abolition partielle des droits de mouture n'atteindrait nullement le but qu'on se proposait, celui de faire baisser le prix des substances alimentaires de première nécessité. Ils faisaient remarquer d'ailleurs que les bonis coloniaux étaient devenus assez réguliers pour combler le déficit créé par cette abolition d'impôts. C'est certainement la première fois qu'un gouvernement a eu à lutter pour réduire des taxes contre une chambre disposée à les maintenir. La réforme n'en a pas moins été adoptée par la seconde chambre. Un autre projet avait trait à la reconstitution de la marine. Depuis longtemps, la marine hollandaise était dans un sensible déclin, et les chambres comme le gouvernement se préoccupent de la rétablir sur un pied respectable. Au commencement de cette année, le budget de la marine avait été repoussé, parce qu'il ne présentait pas de moyens suffisans et définis pour arriver à cette reconstitution. Ce vote amena la retraite du ministre de la marine, M. Ensly, qui fut remplacé par M. Smit van den Broecke. Le nouveau ministre a préparé tout un plan de réformes tendant à faire dominer dans la marine hollandaise la vapeur et l'hélice, et qui s'exécuterait dans un laps de temps de douze années. Une augmentation de un à deux millions de florins au budget était nécessaire pour l'exécution de ce plan. Le projet du gouvernement n'a rencontré qu'une faible opposition, plus encore sur la forme que sur le fond, et une majorité considérable l'a sanctionné.

Il se présentait devant les chambres de La Haye deux questions d'une autre nature. La première était la convention signée avec la France pour la garantie de la propriété littéraire et la suppression de la contrefaçon. Le principe n'a point été contesté, et il ne pouvait pas l'être. Des objections ont été seulement élevées au sujet de l'égalisation des droits d'entrée et de sortie sur les livres. C'est, si l'on s'en souvient, la seconde convention de ce genre négociée dans ces dernières années; la première, conclue en 1852, avait été repoussée par les chambres hollandaises. Le gouvernement a fait assez clairement une question de cabinet de la convention actuelle, qui est le résultat de laborieuses négociations, et qui consacre un principe juste en lui-même, outre qu'elle contient certaines concessions faites par la France

à la Hollande. Ici encore le vote de la chambre a été approbatif; mais un autre traité a été moins heureux : c'est celui qui avait été négocié avec le Portugal pour une délimitation meilleure des possessions hollandaises et portugaises dans l'île de Timor. Le principal motif du rejet de ce traité est l'absence d'une disposition qui consacre la liberté religieuse en faveur des Hollandais qui passent sous la domination portugaise par l'échange des territoires, tandis que cette liberté existe en faveur des catholiques qui passent sous le pouvoir hollandais. La question de délimitation reste donc incertaine, et la Hollande se trouve privée d'un territoire qui contient justement des mines de cuivre. Enfin le gouvernement hollandais vient de conclure des traités avec la France, la Belgique et les États-Unis pour l'admission d'agens consulaires aux Indes orientales : acte intelligent qui ne peut avoir pour résultat que d'étendre ou de consolider les rapports du commerce, et qui a été favorablement accueilli en Hollande. Dans quelques jours, la session des chambres de La Haye va se clore, et elle n'aura point été inutile aux intérêts du pays.

Au-delà de l'Atlantique, les *know nothing* (1) ont le privilége d'absorber l'attention du public américain. Grâce à eux, la question de Cuba a pu sommeiller paisiblement pendant toute cette année, et les expéditions toujours projetées contre le Mexique ou tel autre pays du nouveau continent ont pu être étouffées en germe. C'est ce qui est arrivé notamment au colonel Kinney, chef d'une expédition pour la *colonisation* du Nicaragua, qui s'est vu arrêter au moment où il allait s'embarquer. Le colonel Walker a été plus heureux : il est parvenu à s'échapper de San-Francisco avec soixante-cinq hommes, et il est parti pour la conquête ou la *colonisation* du Nicaragua. Espérons que sa nouvelle entreprise obtiendra aussi peu de succès que sa dernière tentative contre la Basse-Californie.

Ce sont donc les *know nothing* qui attirent en ce moment l'attention de l'Amérique. Au mois de mai, ils ont tenu une réunion à New-York, et ce mois-ci, dans une convention tenue à Philadelphie, ils ont formulé leur programme définitif. Un grand avenir semble réservé à ce parti nouveau, dont on connaît maintenant tous les principes et toutes les tendances. Le parti des *know nothing* est une réaction à la fois contre l'élément européen amené en Amérique par l'émigration et contre l'égoïsme des anciens partis, qui, en se fractionnant à l'infini, étaient devenus des coteries où des intérêts de localité, de camaraderie ou même de famille avaient fini par l'emporter sur les intérêts du pays. En outre ce parti se donne comme plus national que les whigs et les démocrates; il ne représente ni le nord ni le sud, il représente l'Union tout entière; enfin il replace la république des États-Unis sur sa base première, le protestantisme. L'Amérique accuse, si l'on peut ainsi parler, de plus en plus son *individualité* comme nation. Avec le parti des *know nothing*, elle cherche à mettre un peu d'ordre dans le chaos qu'ont produit soixante ans de liberté illimitée, et que les anciens partis semblaient vouloir éterniser. Ce mouvement commence à peine, et il faut s'attendre à le voir amener

(1) *Know nothing*, c'est-à-dire ceux qui ne savent et ne veulent rien savoir de ce qui n'est pas américain et commun à la république tout entière.

des conséquences incalculables. Les émigrans ne recevront plus à l'avenir un accueil aussi facile; les lois de naturalisation seront révisées : il ne sera plus permis à des Irlandais ou à des Allemands débarqués de la veille de bouleverser le résultat des élections. L'élément européen, en un mot, ne ouera plus le même rôle dans les affaires américaines. Peu à peu par conséquent le flot de l'émigration se détournera des États-Unis, qui développeront leurs forces normales et nationales sans avoir à compter avec des étrangers habitués à des idées et à des mœurs contraires aux leurs. La propagande catholique, en dépit de l'article de la constitution qui assure à tous les cultes la tolérance la plus complète, ne pourra plus s'exercer avec la même liberté. Déjà des couvens ont été visités, et ces visites ont donné lieu à quelques scènes scandaleuses ou ridicules, mais qui sont un indice de ce qui se prépare. Un des articles du programme des *know nothing* est d'ailleurs formulé ainsi : « hostilité aux prétentions du pape, dont les prêtres et les prélats de l'église catholique romaine sont ici, dans cette république arrosée et fécondée par le sang protestant, les intermédiaires. » Un autre article recommande la liberté d'éducation pour toutes les sectes, mais avec la *Bible parole de Dieu* pour base universelle. Ainsi les deux élémens européens principaux, l'émigration et le catholicisme, vont se trouver d'ici à peu de temps ouvertement attaqués et restreints. Sur la question de l'esclavage, les *know nothing* s'en tiennent aux principes du compromis, qu'aucun des deux partis américains n'est plus en état de défendre, et qui est cependant la sauvegarde de l'Union. Les whigs en effet, généralement abolitionistes, après avoir perdu leurs chefs modérés, Daniel Webster et Henri Clay, dont ce compromis était en partie l'œuvre, ont échoué à la dernière élection présidentielle, parce que leur candidat le plus éminent était accusé de tendances abolitionistes et se présentait sous le patronage de M. Seward, et les démocrates, qui ont triomphé en s'appuyant sur ces principes, ont été infidèles à leurs promesses. M. Pierce et son cabinet ont montré une tendance *free soiliste* très prononcée. Ni les whigs, ni les démocrates modérés ne sont en état de former une majorité suffisante pour assurer le choix d'un président favorable au compromis, et la prochaine élection présidentielle sera probablement l'œuvre des *know nothing*.

Les Américains gouverneront l'Amérique, tel est le premier article du programme *know nothing*. Plus d'élémens étrangers ni d'influence étrangère, et quant à la fédération, plus de nord ni de sud, d'est ni d'ouest : il n'y aura qu'une république, une, indivisible et américaine. Ainsi l'Amérique, riche d'élémens de prospérité épars et sans lien, cherche à les unir; elle cherche un frein contre l'anarchie et l'éparpillement des forces morales et matérielles. Le programme des *know nothing* est son premier pas vers la concentration des forces, la cohésion, l'homogénéité et l'unité.

CH. DE MAZADE.

SOUVENIRS MILITAIRES DE LA RÉPUBLIQUE ET DE L'EMPIRE, par le baron Berthezène (1). — Les documens historiques sur les guerres du consulat et de l'empire abondent en ce moment. L'*Histoire de la Campagne de* 1800, par

(1) 2 vol. in-8°. Dumaine, 1855.

le duc de Valmy, les extraits d'une *Histoire des Guerres de l'empire*, par le duc de Bellune, les *Mémoires de Masséna*, du *maréchal Soult*, la *Campagne de* 1812 par le lieutenant-général Fezensac, les *Souvenirs militaires* du baron Berthezène, tiennent le premier rang parmi ces travaux. Ce dernier ouvrage, qui est aussi le plus récent, est peut-être également le plus utile à consulter, pour le côté stratégique qui s'y trouve amplement développé et pour la franchise dont l'auteur fait preuve en toutes circonstances. Ces *Souvenirs militaires* comprennent les campagnes d'Italie 1797-1800, de Prusse 1806-1808, d'Autriche 1809, de Russie 1812, d'Allemagne 1813, de Belgique 1815. Le général Berthezène a été acteur dans toutes ces campagnes, acteur important dans quelques-unes, et il fait défiler devant nos yeux tous les menus détails, le côté intime et vulgaire, stratégiquement parlant, de ces grandes guerres que nous voyons dans le lointain comme une masse confuse, et qui sont déjà devenues pour nous l'histoire, cette sorte d'histoire généralisée par une vague tradition. Le général expose avec concision, avec netteté, les grands mouvemens de guerre, les manœuvres qui amènent les armées en présence, et les combinaisons qui décident la victoire sur le champ de bataille. Ses narrations de la campagne de Russie et de la bataille de Waterloo peuvent être, sous ce rapport, rangées au nombre de nos meilleures pages d'histoire militaire. Dans un tel cadre, on comprend que la personnalité de l'auteur apparaisse rarement. Pourtant quelques considérations politiques et sociales sur les pays où il a fait la guerre, sur l'état de la France pendant l'empire, des observations sur les rivalités des généraux, sur l'arbitraire, l'incurie et les rapines de l'administration, quelques discussions des plans ou de la politique de Napoléon, nous ont permis d'apprécier la sincérité du narrateur. Ses jugemens sont généralement sévères et formulés en peu de mots; ses réflexions indiquent un esprit sérieux et observateur. Nous sommes loin néanmoins d'adopter toutes ses idées. Dans ce livre, c'est presque toujours le soldat qui parle; de là proviennent les qualités et les défauts, — l'utilité, l'autorité pour tout ce qui touche à la stratégie, à l'art, à l'histoire purement militaire, — la bonne foi, mais la partialité incontestable pour ce qui est la philosophie de l'histoire. Le général Berthezène jette sur la France de l'empire le regard de l'officier supérieur heureux et victorieux; on comprend qu'il y a place pour d'autres points de vue qui ne mènent ni aux mêmes éloges, ni à la même satisfaction. Après l'empire, c'est encore le même regard qu'il jette autour de lui, le regard de l'officier supérieur, mais passionné, exaspéré par les défaites, se préoccupant uniquement d'une partie glorieuse de la France, l'armée. Nul ne peut l'en blâmer; mais nos pères, si vivement attaqués, ont pu penser que la gloire achetée au prix de tant de sang et de misères n'est pas tout pour une nation. La possibilité de la vie physique et morale, la paix après une telle dépense de vies humaines, la liberté après une telle contrainte, le large développement de l'intelligence, de la littérature et de l'art, entrent pour quelque chose aussi, ce nous semble, dans l'existence, le bonheur et la dignité d'un peuple. C.-D. D'HÉRICAULT.

V. DE MARS.

L'HISTOIRE ROMAINE

A ROME.

VI. [1]

LES DERNIERS TEMPS DE LA RÉPUBLIQUE.

Morts des Gracques sur le Capitole et sur l'Aventin. — Sylla et Marius, leur souvenir. — Cicéron, son portrait, sa destinée : le Forum, Tusculum, Formies. — Cicéron et Démosthène. — Portrait d'Antoine le triumvir. — Statue de Pompée, mort de César et meurtre de Rossi. — Portrait de Brutus. — César et Alexandre. — Jardins de Salluste, corruption des mœurs. — Portrait du jeune Octave, l'empire.

L'influence de la Grèce sur les destinées de Rome m'a retenu longtemps. Il me fallait montrer dans l'art cette influence liée si intimement à celle que la Grèce exerça sur la société elle-même. Comment aurais-je pu l'oublier en présence des nombreux monumens où elle est pour ainsi dire écrite, et qui témoignent si hautement des conquêtes de l'esprit grec, conquêtes brillantes et funestes qui firent la splendeur de Rome et préparèrent sa ruine? Je me suis arrêté sur ce sujet avec plaisir. Je rentre avec tristesse dans l'histoire proprement dite. Les beaux temps sont passés. Nous allons assister à l'agonie de la liberté et à l'avénement de l'empire.

Le dernier souffle de la liberté expire avec les Gracques, nobles frères qu'a souvent calomniés l'histoire. On a vu dans les lois agraires, auxquelles ils sacrifièrent leur vie et attachèrent leur nom, une sorte de communisme insensé, et ceux qui poursuivirent ces rêves

(1) Voyez les livraisons des 15 février, 15 mars, 15 avril, 1er et 15 juin.

en invoquant à tort le souvenir des Gracques ont achevé d'égarer la postérité. Les Gracques ne songèrent jamais à une division nouvelle de la propriété : ils ne voulaient dépouiller personne d'un droit justement acquis; tout ce qu'ils demandaient, c'était une répartition moins inégale des terres publiques usurpées par les patriciens sur la loi. Les patriciens ne leur pardonnèrent pas une tentative à leurs yeux si criminelle et les assassinèrent l'un après l'autre. Ce n'est pas pour nous une raison de les flétrir comme des séditieux et des ennemis de toute société.

Les Gracques commirent un crime encore plus grand : ils eurent le sentiment italien. Les premiers ils osèrent proclamer d'autres droits que ceux de l'égoïste cité romaine. Ce n'est pas non plus une raison de les maudire aujourd'hui, même à Rome. Mais où trouver des vestiges de leur mémoire? Aucun monument ne la rappelle. Leur père avait bâti un temple à la liberté, eux ne songèrent qu'à reconstruire la liberté elle-même. Ils ne purent, malgré leurs efforts, réparer cet édifice qui s'écroulait; ils n'en ont pas élevé d'autre. Je n'ai point rencontré leurs statues ou leurs bustes. Leurs nobles familles rougirent probablement de ces patriciens qui avaient aimé le peuple, et le peuple, avec son ingratitude ordinaire, n'a pas conservé leurs images.

Mais du moins on connaît les détails de leur mort; on peut les suivre pour ainsi dire à la trace dans leurs dernières luttes contre les adversaires qu'ils accusaient de spolier les plébéiens, et qui leur répondirent en les égorgeant.

De *leur* généreux sang la trace nous conduit.

Tiberius Gracchus périt là où est maintenant la place du Capitole, et où était alors une place d'où l'on montait par un escalier au temple de Jupiter Capitolin, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui celui qui conduit à la porte latérale de l'église d'Ara-Cœli, située sur l'emplacement de ce temple.

P. Scipion Nasica, dur patricien de la vieille roche, bien que parent des Gracques, enveloppa sa main gauche dans un pan de sa toge, ce qui était un signe de guerre déclarée, et s'élança sur les degrés du temple de Jupiter en criant : « Que ceux qui veulent sauver la république me suivent! » Alors les patriciens, les sénateurs, une partie des chevaliers et même un certain nombre de plébéiens se précipitèrent vers Gracchus, qui était sur la place avec son monde, « appelant à lui, dit Velleius Paterculus, toute l'Italie. » C'était surtout ce cri qu'on ne lui pardonnait pas. Bientôt il fut forcé de fuir, et comme il descendait la pente du Capitole, il mourut atteint

par un morceau de banc, car les patriciens avaient brisé des bancs qui se trouvaient là pour les jeter à la tête de Gracchus et de ses amis. Les récits les plus hostiles n'accusent ceux-ci d'aucune violence. Ce fut donc une émeute patricienne. Des assommeurs patriciens dépêchèrent ainsi contre toute légalité l'homme qu'ils redoutaient.

Quelle plus touchante histoire que celle des Gracques? Tiberius Gracchus a été massacré. Son héroïque mère, Cornélie, porte son deuil et vit dans une retraite profonde; mais elle ne détourne point Caïus, son autre fils, de suivre le même dessein et de s'exposer pour la même cause à un sort semblable. Au contraire, elle l'entretient dans les sentimens que la mémoire sacrée d'un frère lui inspire. Caïus devait succomber à son tour à peu près de la même manière. Seulement la scène tragique est transportée du Capitole sur l'Aventin. Cette fois il y eut une lutte violente. Caïus Gracchus savait comment les meurtriers de son frère répondaient à des discours. Vaincu, il se réfugia dans le temple de Diane, là où est aujourd'hui l'église de Sainte-Sabine, et, s'étant mis à genoux (ce trait est à noter au sein du paganisme), il demanda à la déesse qu'en raison de leur ingratitude et de leur trahison, les Romains ne fussent jamais libres : cette prière du désespoir devait être exaucée; puis il tâcha de fuir. Il avait des amis dévoués. L'un, Pomponius, je me garderai bien de ne pas le nommer, fit face aux adversaires vers la porte de la ville, l'autre, nommé Lætorius, sur le pont de bois, renouvelant presque, pour défendre son ami, l'exploit d'Horatius Coclès, que ce pont rappelait. Le fugitif, suivi d'un seul esclave dont le nom était Philocrate, parvint jusqu'au bois des Furies, sur la rive droite du Tibre. C'est là que l'esclave Philocrate, par son ordre, lui donna la mort et se tua sur le corps de son maître. Je ne sais si Caïus Gracchus invoqua les divinités du lieu, mais depuis ce jour, qui ouvrit l'ère des guerres civiles, elles se déchaînèrent sans pitié sur la république romaine.

Si le lecteur trouvait quelque émotion dans ce récit, c'est qu'en le traçant je me rappelais, en présence de l'Aventin et du Capitole, une leçon d'histoire romaine que j'ai entendue il y a vingt-cinq ans de la bouche de Niebuhr à l'université de Bonn. Niebuhr n'était pas révolutionnaire : la révolution de 1830, dont il s'était exagéré les périls, a en partie causé sa mort; mais Niebuhr aimait la liberté. L'âme de cet homme, dont l'érudition avait quelque chose de fabuleux, était vive et tendre. Au milieu de ses discussions subtiles et profondes sur les points obscurs de l'histoire romaine, quand il arrivait à une belle action ou à une belle mort, le professeur s'attendrissait. On sentait que ce savant avait un cœur. Je n'oublierai ja-

mais avec quel accent pathétique il nous raconta la fuite de Caïus Gracchus descendant la pente de l'Aventin, suivi de son esclave fidèle. Rome est mon excuse pour ce souvenir donné en passant à la mémoire de son docte et ingénieux historien. J'ai été heureux de rendre sur le Capitole cet hommage à celui dont le souvenir et l'image y sont présens dans le docte institut qu'il a fondé, celui auquel je dois moi-même, avec le goût de l'antiquité, d'avoir compris l'abîme qui peut séparer ces deux choses, — révolution et liberté. L'éducation de mes sentimens politiques devait être complétée par l'ami auprès duquel j'achève ce travail commencé à Rome, l'auteur de *la Démocratie en Amérique.*

« Quand Caïus Gracchus, a dit Mirabeau, tomba sous le fer des patriciens, il ramassa une poignée de poussière teinte de son sang et la lança vers le ciel. De cette poussière naquit Marius. » La phrase un peu emphatique de Mirabeau est vraie. Les pat iciens n'avaient rien voulu céder aux Gracques, et ils furent décimés par Marius. La lutte changea de nature; on ne se combattit plus avec des lois, mais avec des proscriptions.

Marius, c'était la plèbe incarnée; inculte, impitoyable comme elle, il avait quelque chose de Danton, si Danton eût été soldat. Sylla est bien le chef du parti aristocratique; sa cruauté est froide comme la férocité de Marius est emportée et violente. Il y a du dédain patricien dans sa réponse à ce Romain qui, poussé à bout par l'horreur, osa lui demander : Quand cesseras-tu de proscrire? — Je ne sais pas. — Le même flegme de grand seigneur faisait dire à Sylla un jour qu'il parlait au sénat dans le temple de Bellone, et comme on entendait les cris de deux mille prisonniers égorgés par son ordre dans la *Villa publica :* N'y faites pas attention, pères conscrits; ce sont quelques factieux que je fais châtier. Il y a un peu loin de la *Villa publica* au temple de Bellone, c'est-à-dire aujourd'hui de l'église Saint-Ignace à la *Piazza Margana;* mais le sénat était silencieux quand Sylla parlait, et deux mille hommes qu'on égorge font quelque bruit.

Il n'existe pas à Rome de portrait authentique de Marius ou de Sylla. Marius et Sylla, leurs médailles le prouvent, ne ressemblaient pas à leurs bustes prétendus du Vatican et du Capitole. On a donné ces noms à ces bustes parce qu'on leur trouvait l'air méchant : c'était bien une raison; mais elle n'était pas suffisante, surtout pour Sylla. Celui qui a dit les mots que je viens de rapporter devait avoir une figure dure et froide, portant l'expression altière du dédain. Du reste il n'est pas étonnant qu'on ne possède point, au moins à Rome, des portraits authentiques de Sylla et de Marius. Proscrits

alternativement, leurs partisans ont dû, pendant qu'ils triomphaient, détruire les effigies du chef du parti contraire, et tous deux ont été punis des proscriptions qu'ils décrétèrent par ces proscriptions mêmes, dont l'effet a été d'anéantir leurs images.

Ces hommes, qui ont tant détruit, n'ont rien laissé. Marius, le plus destructeur des deux, car Sylla était conservateur à sa manière, n'a pas, qu'on sache, construit beaucoup d'édifices. Sylla au contraire en avait élevé et réparé plusieurs. Il n'en reste pas trace à Rome. Il n'y subsiste de lui, comme partout, que le souvenir d'une cruauté, d'une audace et d'une fortune extraordinaires. Les monumens élevés en leur honneur ou à leur mémoire ont également péri. Le tombeau de Sylla était placé dans le Champ-de-Mars, au bord de la voie Flaminienne, aujourd'hui le Corso, et ne devait pas se trouver très loin de la place du Peuple. S'il existait, ce serait le premier monument que rencontreraient les voyageurs en entrant à Rome. Ils peuvent se consoler que leur arrivée dans la patrie de tant d'honnêtes gloires ne soit pas saluée par le tombeau de Sylla.

Près de là, dans le lieu où est aujourd'hui la place d'Espagne, s'élevait un monument en l'honneur de Marius; ses trophées étaient au Capitole. Le monument a disparu, et je ne le regrette pas plus que le tombeau de Sylla et la tombe de Néron. On voit bien de prétendus trophées de Marius au haut de la rampe du Capitole, mais évidemment ils ne sont pas de son époque. M. Lenormant a très bien prouvé que le monument qu'ils ornaient n'a jamais eu rien à faire avec les trophées du vainqueur des Cimbres. Là était un château d'eau placé sur une ligne d'aqueducs, et l'empereur Alexandre-Sévère y avait fait construire un de ces édifices dédiés aux nymphes qu'on appelait *nymphées*.

Je trouve qu'il y a un certain plaisir à s'assurer qu'il ne subsiste à Rome aucun vestige de ces deux hommes. Ils instituèrent les premiers une tyrannie sanglante, mais passagère, qui ne fut surpassée que par les progrès de l'empire.

Quand on a franchi les deux noms sinistres qui planent sur cette sombre époque, l'on respire en prononçant le nom de Cicéron. N'acceptez point comme ayant jamais pu ressembler à Cicéron le buste de ce gros homme à la face pleine, aux épaules carrées, que donne pour tel le catalogue du musée Capitolin, et que vous retrouverez dans la galerie du Vatican; mais celle-ci renferme un buste dont la ressemblance avec les médailles de l'orateur romain est frappante : tête fine et spirituelle, regard intelligent et un peu incertain, physionomie exprimant l'ardeur plutôt que la résolution. Reconnaissez ici l'image de ce bel et noble esprit que tourmentaient à la fois les petits calculs de la vanité et les généreux instincts de la gloire. De

ces lèvres fines ont pu jaillir des traits piquans ou s'épancher des périodes harmonieuses; sur ce visage animé, inquiet, vous pouvez lire une vie mêlée d'élans courageux et de faiblesses passagères rachetées par une noble mort.

Allez au Forum, comme dit Byron, encore tout enflammé de Cicéron, *burns with Cicero :* vous y verrez les vestiges du temple de la Concorde, où le sénat s'était rassemblé pour juger Catilina. La base des rostres anciens est encore debout. La tribune aux harangues elle-même est figurée sur un bas-relief de l'arc de Constantin. Rien ne vous empêche donc de la relever par la pensée et d'écouter Cicéron y prononçant ses *Catilinaires,* s'adressant au sénat réuni dans le temple de la Concorde, qui est à sa gauche, et au peuple, qui est dans le Forum, à sa droite, c'est-à-dire à vous, *ad senatum et ad vos,* comme il dit lui-même. Remplissez les alentours de tumulte et de désordre; que Cicéron, menacé par des bandes de gladiateurs, vienne, entouré de jeunes patriciens, appeler sur les complices de Catilina le supplice qui les attend à deux pas, dans la prison Mamertine, où il les fera étrangler. Toute la destinée de Cicéron est en ce lieu : ici, aux rostres anciens, sa lutte victorieuse, sa gloire, son triomphe; retournez-vous : à l'autre extrémité du Forum, vous reconnaîtrez le lieu où étaient les rostres nouveaux, élevés par César. Là Cicéron a aussi parlé, là il a prononcé contre Antoine ces *Philippiques* mordantes que le triumvir ne devait point lui pardonner. C'est à ces rostres nouveaux, où Antoine lui-même avait prononcé, en présence du corps sanglant de César, le discours qui, en changeant les dispositions du peuple, décida peut-être de l'avenir de Rome, c'est là qu'ont été clouées les mains coupées et la langue muette du grand orateur, lâchement accordé aux rancunes d'Antoine par l'ingratitude d'Octave.

Entre ces deux momens de la destinée de Cicéron et entre les deux extrémités du Forum, théâtre de cette destinée, se placent bien des souvenirs qui le concernent. Là bas était la curie qui fut consumée par l'incendie qu'allumèrent les amis de Clodius en brûlant son cadavre. Vous transportant en esprit dans l'antiquité, vous pourrez voir d'ici, sur le Palatin aujourd'hui désert, le lieu où la maison de Cicéron (au sujet de laquelle il prononça les deux discours que vous connaissez) s'élève parmi les maisons de Lucullus, de Catulus, dans le beau quartier de Rome. Ces splendides demeures qui bordent le Palatin, d'où elles ont une vue si magnifique sur les monumens du Forum et les temples du Capitole, vous empêchent de découvrir un peu en arrière la maison de Catilina, le mortel ennemi de Cicéron, et qui était son voisin.

Si vous voulez suivre l'histoire du procès de Milon, vous trou-

verez à Bovillæ, un peu avant d'arriver à Albano, le lieu où Milon tua Clodius. Une fois là, vous irez jusqu'à Frascati pour monter à Tusculum et visiter Cicéron dans sa belle villa, d'où César vient de sortir et où il compose en ce moment une *tusculane* qu'il pourra vous lire. Enfin, près de Gaëte et de sa villa de Formies, vous retrouverez l'endroit où, arrêté par les sicaires d'Antoine, tout ce qu'il y avait de romain en lui se retrouva pour bien mourir, et où, avançant sa tête au-devant du glaive, il la tendit hors de la litière aux assassins, en attachant sur eux un regard qui les épouvanta.

A côté du buste de Cicéron est placé le buste bien connu et souvent reproduit de Démosthène : la planche qui les porte tous deux offre ainsi un parallèle tout fait, à la manière de Plutarque; mais si vous voulez comparer réellement les deux plus célèbres orateurs de l'antiquité, ce qu'il faut opposer au portrait de Cicéron dont j'ai parlé, c'est la statue de Démosthène qui est placée dans le *Braccio-Nuovo*. Cette admirable statue, où sont empreintes une énergie mâle et une simplicité vigoureuse, exprime merveilleusement la contention de la volonté, la concentration de l'esprit. La différence des deux personnages est marquée dans leurs portraits. Cicéron peut être le plus séduisant des orateurs et le plus aimable des hommes, mais César vainqueur de ses amis ira souper chez lui et parler littérature; Démosthène est un orateur invincible et un mortel d'une autre trempe : il tiendra tête à Philippe, il luttera contre Alexandre.

Cette statue de Démosthène a été trouvée à Frascati, dans la villa Mondragone, pas très loin de Tusculum et par conséquent de la villa de Cicéron. On aimerait à penser qu'elle provient de cette villa, et qu'inspiré par une noble émulation, Cicéron avait voulu avoir constamment sous les yeux son rival et son modèle.

Le nom de Cicéron rappelle le nom de son meurtrier. On ne connaissait qu'un portrait d'Antoine, c'est le buste d'un homme dont l'embonpoint est prononcé, qui a le col gros, de larges épaules, et on s'explique en le voyant comment sur les médailles Antoine est représenté en Hercule. Les traits ont peu d'expression et peu de caractère. C'est l'Antoine de Cléopâtre, le soldat voluptueux qui s'est épris d'une reine coquette; amolli loin de Rome dans les fêtes et les festins d'Alexandrie, il fuira à la bataille d'Actium et ira honteusement mourir dans les bras d'une femme qui, tout en le pleurant, déjà songe à le remplacer. Cet Antoine-là est assez débonnaire, et peut-être un grand repas ou une partie de pêche au bord du Nil lui auraient fait oublier de se venger. Mais on a découvert, il y a plusieurs années, un autre buste d'Antoine ou plutôt le buste d'un autre Antoine. Celui-ci, c'est le triumvir, car son portrait se trouvait avec

ceux d'Octave et de Lépide. Il est jeune, plutôt maigre que gras; il a l'œil mauvais et la bouche méchante; ces lèvres sèches demanderont la tête de Cicéron, et ce n'est pas cet autre triumvir, le froid Octave, qui, bien qu'il ait appelé Cicéron son père, s'il y trouve l'intérêt du moment, la lui refusera. Quant au comparse du triumvirat, Lépide, c'est un assez beau garçon qui a l'air fort content de sa personne, et qui ne causera pas aux deux autres grand embarras. Il signera de cet air aimable que voilà autant de proscriptions qu'on voudra.

La mode sanglante des proscriptions est interrompue. C'est par la guerre civile, qui vaut mieux, bien qu'elle soit une triste chose, c'est par la guerre civile que se combattent maintenant les deux grands champions de la cause patricienne et de la cause populaire. Perdues l'une et l'autre, désormais elles ne seront plus qu'un prétexte pour l'ambition de Pompée et de César.

Pompée a une figure un peu lourde, mais assez honnête, *os probum*. On y remarque une certaine satisfaction de soi-même qu'ont volontiers les hommes dont la valeur est moindre que le rôle. Je crois que Pompée était un de ces hommes et qu'il fut toujours, en dépit de son nom, *Magnus*, plus vain que grand. Une certaine rondeur molle dans les contours annonce l'indécision qui le perdit. On sent que ses lenteurs et ses incertitudes échoueront contre l'énergie et la décision de César. La différence de ces deux hommes est manifeste dans tout ce qu'on sait d'eux, mais rien ne les peint mieux que deux inscriptions qu'ils composèrent. Celle de Pompée disait : « *Cn. Pompeius Magnus imperator*, ayant terminé une guerre de trente années, ayant battu, mis en fuite, tué, réduit en captivité cent quatre-vingt mille hommes, ayant abîmé ou pris sept cent quarante navires, reçu la soumission de quinze cent vingt-huit forteresses, ayant subjugué toutes les contrées qui s'étendent de la Mer-Rouge jusqu'aux Palus Méotides.... » Quand aura-t-il tout dit? L'inscription de César était plus brève : « *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. » Évidemment l'auteur de celle-ci devait battre celui qui avait rédigé l'autre.

Il n'y a pas à Rome de plus historique statue que la statue de Pompée, qui avait été relevée par César, et au pied de laquelle César fut frappé. Le lieu où elle a été trouvée rend ce fait à peu près certain. On sait que le meurtre de César s'accomplit dans la curie attenant au portique de Pompée, et l'on sait où était ce portique voisin de son théâtre, dont les fondemens subsistent sous un palais de Rome. On sait encore qu'Auguste avait fait enlever de la curie et placer sur un *janus* la statue de Pompée au-devant de la basilique

qui portait son nom. Ces indications conduisent précisément vers la rue des *Lautari*, où elle a été trouvée. Quel souvenir, quelle scène! César frappé en présence de cette statue, et cette statue est celle de Pompée!

Mais l'est-elle bien véritablement? Cruel scepticisme qui vient souvent vous glacer à Rome en présence des reliques parfois apocryphes de l'antiquité. Non, celle-ci paraît de bon aloi. Après beaucoup d'objections et de discussions, la foi archéologique a triomphé. Une circonstance surtout avait soulevé des doutes; la tête et les épaules n'ont pas l'air d'aller ensemble, mais c'est que la malheureuse destinée de Pompée s'est attachée à sa statue et l'a poursuivie à travers les siècles, comme elle avait poursuivi Pompée à travers le monde. La tête a été séparée du corps et assez mal rajustée. Ainsi Pompée devait être de nouveau décapité après sa mort. Il courut encore un autre danger. L'effigie de l'illustre Romain s'étant trouvée sous un mur mitoyen, les deux propriétaires limitrophes s'en disputèrent la possession. Un Salomon barbare proposa, dit-on, de partager entre les contendans l'objet en litige, et de donner à chacun une moitié du grand Pompée. Les aventures de la statue ne s'arrêtent pas là. Pendant la première occupation de Rome, les tragédiens français, qui avaient imaginé de jouer dans le Colysée *la Mort de César*, eurent l'idée de transporter sur la scène la célèbre statue de Pompée, pour que César mourût une seconde fois à ses pieds. Pendant le dernier siége de Rome, les boulets de la France républicaine, — qui ne l était guère, il est vrai, — pénétrèrent jusque dans la salle du palais Spada, où se conserve l'image de Pompée, et respectèrent, comme ils le devaient, l'adversaire de César.

La nouvelle république romaine, qui a eu son très faux Gracchus dans Ciceruaccio, a eu son non moins faux Brutus dans l'assassin de Rossi. Absurde parallèle qui a été fait entre un misérable et un grand homme! Le christianisme nous a enseigné que le meurtre est toujours un crime; mais Brutus ne connaissait pas la morale chrétienne. Il immolait César au nom de la loi romaine, qui prescrivait de mettre à mort celui qui voulait se faire roi, et que les patriciens avaient appliquée sans autant de raison à plus d'un tribun. Le noble et sage Rossi ne menaçait pas la liberté des Romains, il la servait avec intelligence et courage, et seul pouvait peut-être la sauver. A Rome, on a toujours, depuis Crescence et Rienzi, invoqué d'une manière plus ou moins vaine, ou plus ou moins déraisonnable, les souvenirs politiques de l'antiquité. Dans le désir de la retrouver partout, on a été jusqu'à prétendre que Rossi avait été frappé à l'endroit même où César était tombé, parce que le palais de la chancellerie,

lieu du meurtre, est voisin de la rue où l'on a trouvé la statue de Pompée; mais, comme je l'ai dit, cette statue avait été enlevée par Auguste de la curie où César périt, et placée à quelque distance de là, devant la basilique voisine du théâtre de Pompée. La joie de cette coïncidence topographique ne peut donc pas être accordée aux sanguinaires archéologues qui l'ont rêvée.

L'art italien a expié le crime d'une main italienne. M. Tenerani, qui avait déjà exécuté un buste de Rossi d'une grande ressemblance et d'une grande vigueur, vient d'achever une statue qu'un noble Romain, de la famille Massimi, le duc de Rignano, destine à être placée dans sa villa, située sur l'emplacement des jardins de Salluste. Le pape, qui aimait Rossi, lui a élevé un petit monument dans l'église de Saint-Antoine, à côté du palais de la chancellerie, où il a été assassiné.

Retournons à la Rome du VIIe siècle; il n'est rien resté de l'opulent Crassus que la tombe de sa fille. Le hasard des souvenirs qui subsisteront ne peut pas plus s'acheter que la gloire. On connaît la place des jardins de Lucullus, occupée aujourd'hui par l'école française à Rome. Ces jardins rappellent les délices de sa vie : c'est toute la mémoire qu'il a méritée. Mais celui que je cherche surtout, c'est César, personnage extraordinaire qui a dominé cet âge et le termine; César, le grand ennemi de la république romaine, et qui en a été puni en donnant son nom glorieux à tant de vils empereurs.

On sait où demeurait César. En démagogue avisé, le noble descendant des Jules s'était logé dans la Suburra, au cœur du quartier plébéien, où la tradition plaçait la maison de Servius Tullius, de populaire mémoire. Pompée, moins habile, demeurait assez près de là, dans le quartier opulent et patricien des Carines; c'est aujourd'hui un des lieux les plus abandonnés de Rome. Le nom de la Suburra (*Piazza Suburra*) s'est conservé, et ce quartier est plus animé que les Carines, sans être aussi bruyant qu'au temps de Martial, *clamante Suburrâ*.

Mais ce qui importe surtout de César, c'est son portrait : il y a de lui à Rome plusieurs bustes et statues. J'ai été de l'un à l'autre, cherchant à pénétrer par eux dans l'âme de ce mortel auquel nul n'a été semblable, qui n'est pas cependant pour moi le plus grand des hommes. Que de fois au Capitole (1) j'ai contemplé cette physionomie froide et un peu effacée, mais qui exprime l'intelligence claire de toute

(1) Il y a une statue de César sous le péristyle de la cour du palais des Conservateurs, et un buste dans la salle où se trouvent les portraits des empereurs. Je n'ai pas à parler ici de ceux qui ne sont pas à Rome.

chose, le discernement sûr, le coup d'œil infaillible, et aussi l'absence d'émotion, l'indifférence absolue au bien et au mal, à la colère et à la pitié ! Sans doute la politique de César ne fut pas cruelle, et, il faut le dire, celle de Pompée ne le fut pas davantage; mais les atrocités de César dans les Gaules révoltèrent même le sénat romain. Ces atrocités ne lui coûtaient pas plus que la clémence. Je crois qu'il entrait dans celle-ci, avec une mansuétude naturelle, un peu de calcul, car la clémence peut être utile, et beaucoup de ce dédain paisible pour l'humanité, qui fait paraître magnanime parce qu'on ne daigne pas s'irriter de si haut. Lisez les *Commentaires :* c'est un style d'une netteté et d'une fermeté singulières, c'est le style de l'action; mais ce style est sans image et sans passion. L'émotion est étrangère au langage de César comme à ses traits; si elle naissait dans son âme, elle serait maîtrisée et contenue par une volonté supérieure. César a tout connu et ne croit à rien. Il est matérialiste, comme le prouve son discours au sujet des autres complices de Catilina, discours dont l'impiété scandalisa Caton. Doué d'ailleurs comme nul homme ne le fut jamais, il est grand général, grand administrateur, grand orateur, poète même, et, s'il lui plaît, il sera grammairien. Il fait ce qu'il veut de son génie. L'empire du monde étant à sa portée, il mettrait la main sur cet empire, n'était un petit homme pâle dont le buste est aussi au Capitole. Ce buste de Brutus est excellent : le visage est maigre, les joues sont creuses; c'est bien le Brutus de l'histoire, moins tendre et moins scrupuleux que ne l'a fait Shakspeare, mais agité avant l'action, incertain après. Il y a dans la bouche une grande énergie, et le regard est inquiet. Ce n'est pas la farouche et inflexible résolution du premier Brutus, dont le buste n'est pas loin. Marcus Brutus doutera avant de frapper, et, vaincu à Philippes, il s'écriera : Vertu, tu n'es qu'un nom ! — L'autre Brutus n'eût pas dit cela.

Pour César, en présence du poignard, auquel il n'y a pas de réponse à faire, même pour le génie, il se voilera la tête et tombera sans plainte, sauf un mot peut-être, mais où je vois surtout l'expression de la surprise : « Et toi aussi, Brutus ! » — du reste impassible et indifférent à la vie et à la mort jusqu'au bout.

Si je descends de l'homme historique à l'homme privé, je trouve sur ce front chauve et dans cette physionomie blasée l'empreinte d'une vie de désordres effrénés, qui surpassa la licence ordinaire des mœurs romaines avant l'empire, et fit rougir même les contemporains de César. C'est surtout une tête voilée de César en grand pontife qu'il faut aller voir au Vatican. Il y a comme une ironie dans le contraste de ce costume sacerdotal et de ce visage flétri, ridé, qui

semble celui d'une Messaline vieillie dans le vice. Oui, il faut voir aussi ce César-là, qui est le César de Suétone, pour avoir une idée complète de la créature la plus intelligente, la plus corrompue et la plus athée qui fut jamais.

Il y a aussi au Capitole un buste d'Alexandre divinisé. Quelle différence entre lui et César! Quelle noblesse! quel élan! Ce regard, au lieu de se fixer sur la terre, se tourne vers le ciel et se perd dans l'infini. On sent que cet homme est capable de crimes et de vertus, de vraie passion et de vraie magnanimité; il tuera Clitus, mais il le pleurera; César n'eût ni tué ni pleuré son ami. Qui fut l'ami de César? Alexandre aimait la gloire pour elle-même, César la voulait surtout pour arriver à la puissance. César a possédé au plus haut degré l'intelligence, qui est la moitié de l'homme; Alexandre avait reçu le don de l'enthousiasme, qui fait les demi-dieux.

César est mort, Octave va venir s'emparer de son héritage. Du reste tout préparait l'empire. César faisait pour s'en rapprocher ce qu'avait fait aussi Pompée et ce que firent après eux les empereurs : il bâtissait des monumens publics, magnifique captation du peuple. Pompée avait élevé le premier théâtre qu'ait vu Rome, et qu'on appelait *théâtre de marbre*, tant le marbre, luxe nouveau des dernières années de la république, et qui sera le luxe de l'empire, y était prodigué. Derrière son théâtre, Pompée avait fait construire un portique à quatre rangs de colonnes auxquelles de riches tentures étaient suspendues, et qui s'élevaient parmi des arbres et des fontaines. Il y avait joint un autre portique nommé les *Cent colonnes;* César donna un nouveau forum au peuple romain, comme firent depuis Auguste, Domitien et Trajan. L'achat du terrain lui avait coûté 2 millions et demi (10 millions de sesterces), et il en dépensa en constructions plus de 60. Dans ce forum, il éleva un temple à son aïeule Vénus, dont il était un digne descendant, sans doute pour rappeler aux Romains la grandeur de son origine, et les préparer à accepter un roi du sang des dieux. Un jour on le vit, assis devant ce temple, recevoir, sans se lever, les hommages du sénat. Au centre du Forum était une statue équestre d'Alexandre, œuvre de Lysippe, César fit remplacer la tête du Macédonien par la sienne; ceci encore est déjà une pratique de l'empire. Il plaça dans son forum, avec le sans-gêne cynique d'un souverain qui honore publiquement les objets, quels qu'ils soient, de ses goûts, le portrait de sa maîtresse Cléopâtre, et celui de son cheval favori, lequel avait, dit-on, des pieds pareils à ceux d'un homme, ce qui faisait, ce me semble, un assez mauvais cheval. Caligula devait aller plus loin et songer à créer le sien consul; mais on était sur le chemin.

Il reste peu de chose des monumens de cette époque, et surtout des monumens privés des Romains; mais ce qui en reste est instructif et fait connaître ce qu'était le luxe de la république à ses derniers momens, les grandes existences qu'elle renfermait, et combien l'opulence démesurée de quelques citoyens et la corruption qu'elle entraînait étaient pour la liberté une cause de ruine.

Nul ne doute de cette vérité; ce qui subsiste des jardins de Salluste est bien fait pour la rendre sensible. Quand on voit un homme comme Salluste, qui dans son histoire comprend si bien et déplore si énergiquement la dépravation de son siècle, qui aime si fort en théorie l'ancienne sévérité romaine, qui, même dans son goût d'écrivain pour les mœurs antiques, se plaît à employer les vieux tours et les vieux mots; quand on le voit, par la mollesse de sa vie, par cette passion pour les richesses qui lui attira une condamnation de péculat, démentir scandaleusement le double archaïsme de ses maximes et de son style, ne sent-on pas que tout est perdu depuis que l'éloge de la vertu et la condamnation du vice ne sont plus qu'un exercice de rhétorique sans conséquence dans la pratique de la vie? *Ut declamatio fias.*

Salluste écrivait son histoire, où respire l'honnêteté des âges simples, au milieu de ses magnifiques jardins, qui couvraient une partie du Quirinal. On y voit encore l'emplacement d'un cirque et les débris d'un temple de Vénus. Les vastes substructions qui soutenaient ses terrasses ressemblent presque aux substructions du palais des Césars. Cette fastueuse existence de Salluste était si bien une anticipation de l'empire, que plusieurs empereurs habitèrent sa demeure, entre autres Néron. Tandis que Rome voyait des particuliers jouir de ces immenses richesses, César trouva trois cent trente mille citoyens auxquels on distribuait du blé, c'est-à-dire qui vivaient de la charité publique. Il en réduisit le nombre à cent vingt-cinq mille; il ne put faire davantage, tout César qu'il était. Cette populace de mendians fut l'appui du trône des empereurs, qui l'amusaient de spectacles et la nourrissaient d'aumônes. *Panem et circenses.*

Avant la fin de la république, les mœurs de l'empire existaient déjà. Un général romain, pour dédommager sa maîtresse de lui avoir, en le suivant à l'armée, sacrifié les plaisirs de l'amphithéâtre, faisait égorger un Gaulois devant elle. On croit en être à Héliogabale.

Ce sont de pareils traits qui, bien que l'imagination ne puisse écarter de tristes rapprochemens de décadence, font sentir que notre civilisation, animée d'un principe supérieur, n'est pas tombée jusqu'au degré où était alors descendue la moralité humaine, et permettent d'espérer que d'autres destinées l'attendent, qu'elle n'est

pas menacée de se traîner à travers l'ignominie séculaire de l'empire romain.

Est-il étonnant dès lors que la pensée de l'empire flottât dans tous les esprits? On s'y accoutumait, on y prenait par degré davantage, à mesure que la société se désorganisait plus profondément. Du reste, les noms seuls étaient nouveaux : on connaissait la tyrannie; Sylla avait régné, il avait tellement régné qu'il avait abdiqué. Il est surprenant que le diadème essayé par Antoine sur le front de César, malgré les refus si sincères de celui-ci, ait soulevé tant de répugnances. Il faut que la comédie ait été mal exécutée, car on avait permis à César d'assister au spectacle assis sur un siége d'or, ce qui ressemblait beaucoup à un trône, une couronne d'or sur la tête. Ce fut le diadème au lieu de la couronne qui choqua les Romains; mais le pas se pouvait franchir. On avait aussi accordé à Pompée quelques honneurs semblables : le sénat lui avait permis de porter habituellement la couronne triomphale. Sa statue du palais Spada montre le défenseur de la république, celui auquel on immolait César, tenant dans sa main un globe et une petite victoire ailée, comme on représenta depuis les empereurs. Peut-être pensa-t-il lui-même à le devenir. Ni Pompée ni César ne devaient être empereurs, mais l'empereur n'était pas loin.

Il y a au Vatican un admirable buste qu'on appelle *le petit Auguste*, et qu'on devrait appeler le jeune Octave. Quand on ne saurait rien de ce qu'on vient de lire, quand tout n'eût pas annoncé le changement qui allait s'accomplir, quand n'eussent pas existé à Rome la mollesse et la corruption que rappellent les jardins de Salluste, ce prolétariat mendiant pour lequel Pompée bâtissait son théâtre et ses portiques, auquel César ouvrait son forum; quand les insignes de la puissance impériale ne se fussent point montrés par avance dans la main de Pompée et sur le front de César, il suffirait d'aller au Vatican interroger la figure d'Octave presque adolescent, ces traits délicats, qui ont encore un peu le charme de l'enfance, mais qui révèlent déjà tant de ruse et de fermeté, cette bouche fine et froide, ce regard implacable, ce jeune front si sombre, pour dire : L'empire est venu!

J.-J. Ampère.

LE ROMAN

DE MŒURS POPULAIRES

EN RUSSIE

M. GRIGOROVITCH.

Il y a tout un aspect de la Russie que les voyageurs n'observent guère, mais dont les conteurs nationaux commencent avec raison à se préoccuper : nous voulons parler des mœurs des paysans. « Le souvenir de nos villages, dit un écrivain russe peu disposé à juger favorablement son pays (1), n'a point été effacé de ma mémoire par les environs de Sorrente et de Rome, ni même par les vallées des Alpes et les gras pâturages de l'Angleterre. La campagne en Russie a un caractère qui lui est propre. Ces plaines sans fin, couvertes d'une verdure uniforme, respirent le calme et la confiance; elles font pénétrer dans l'âme une émotion douce et triste. On éprouve un indicible bonheur à s'asseoir, à l'entrée d'un village russe, à l'ombre d'un bouleau ou d'un tilleul. Devant vous s'étend une longue rangée d'*isbas* (cabanes), qui, pressées l'une contre l'autre, semblent disposées à brûler ensemble plutôt que de se séparer. L'air est embaumé par la fumée des séchoirs, par l'odeur des meules de foin que le soleil échauffe dans les prés, et par les émanations de la forêt voisine. Rien ne trouble le silence, rien, si ce n'est le grincement

(1) M. Alexandre Hertzen. Voyez, sur les romans de M. Hertzen, la *Revue* du 1er septembre 1854.

rauque de la longue bascule d'un puits ou le bruit d'un chariot vide, dont le cheval, excité par la voix sonore du conducteur, ébranle en passant les rondins du pont. Quant à la population qui vit au sein de ces pauvres villages, elle réunit des qualités morales et physiques fort remarquables. Grâce à des formes sociales précieusement conservées, le paysan russe n'a vraiment pas son pareil dans le monde; il n'a rien de l'air contraint et grossier des paysans occidentaux. »

Ainsi parle M. Hertzen, et l'on doit reconnaître qu'en faisant cet éloge des campagnes de son pays, il n'est véritablement pas allé trop loin. Les groupes d'*isbas* russes et leurs paisibles habitans forment sans contredit un ensemble original et poétique. C'est dans ce monde naïf et sauvage qu'on peut saisir quelques-uns des traits primitifs et caractéristiques de la société moscovite. Comment se fait-il pourtant que les tableaux de mœurs rustiques aient été pendant longtemps si rares en Russie? La réponse à cette question est dans l'histoire même de ce pays. Les grandes crises qui ont fait reparaître l'élément national dans la littérature russe sont de date toute récente. Depuis le XVIIe siècle jusqu'au milieu du XIXe, l'expression de la vie populaire y est absente en quelque sorte. On la trouve çà et là dans quelques essais dont les auteurs sont restés inconnus, et dont les érudits seuls se souviennent. Ces essais sont presque tous antérieurs au règne de Pierre le Grand. Au XIXe siècle seulement, le peuple russe retrouve des conteurs, grâce à l'impulsion que les événemens politiques du règne d'Alexandre donnent à l'esprit moscovite. Résumer dans ses traits principaux l'histoire des conteurs populaires de la Russie et donner une idée des récits d'un écrivain qui représente dignement cette famille trop peu nombreuse, ce ne sera pas seulement étudier une curieuse tentative littéraire : ce sera aussi pénétrer par quelque côté dans la vie sociale d'un pays d'où nous arrivent à peine de bien rares écrits; ce sera nous éclairer sur quelques-unes des causes de la faiblesse et de la grandeur de l'empire russe.

I.

Bien avant le règne de Pierre le Grand, la Russie eut ses chants et ses légendes populaires, qu'on aimait à répéter dans les maisons des grands comme dans les plus pauvres chaumières. Cependant ces naïves productions n'ont pas toujours un cachet précisément national. Nos romans de chevalerie, traduits probablement du tchèque ou du polonais, circulaient dans les campagnes, et l'*Histoire d'Octavien, la Belle Maguelone, le Livre de Mélusine*, transportés dans la langue russe, ont gardé leur physionomie étrangère, sans avoir au-

cun titre réel à notre curiosité. Il faut arriver à la première moitié du XVIIe siècle pour rencontrer de véritables essais de roman populaire. Un conte intitulé *Sava Groudtsine* a un caractère vraiment russe. L'auteur inconnu met en scène un jeune marchand qu'un désespoir d'amour décide à pactiser avec le diable, qui lui promet les plus grands succès, pourvu qu'il se donne à lui par un acte en règle. Le jeune homme y consent, et en effet, à partir de ce moment, tout lui réussit. Il s'engage comme soldat dans les troupes du tsar Mikhaïl Fedorovitch, marche sur Smolensk et y fait des prodiges de valeur. Une maladie grave vient enfin le rappeler à des pensées de repentir et de pénitence. Après de longues souffrances, Sava se rétablit et échappe au pouvoir du diable. Il finit ses jours en paix, et s'efforce de racheter sa faute par toute sorte de bonnes œuvres.

Au commencement du XVIIIe siècle, on voit paraître un autre roman, *Frol Skobief*, tout à fait national pour le fond et pour la forme. Une rapide analyse fera saisir aisément toute l'originalité de cette conception. Le seigneur Frol Skobief habite avec sa sœur le district de Novgorod. Débauché et sans fortune, il noue une intrigue amoureuse avec Anouchka, fille d'un riche *stolnik* (1) du voisinage, Nadine Nachtchokine. La duègne d'Anouchka se laisse corrompre, et Skobief pénètre sous des vêtemens de femme dans le château, où une fête donnée par Anouchka réunit toutes les jeunes filles des environs. Le jeu de *la mariée* fournit à Skobief une excellente occasion de mener à fin ses projets criminels. Les deux époux qu'on a désignés sont Anouchka et Skobief. Les jeunes filles conduisent le couple en grande pompe dans la chambre nuptiale, et s'éloignent. Quand elles viennent chercher les prétendus mariés, Anouchka est visiblement émue, et Skobief a pu s'apercevoir que sa passion était partagée. Quelque temps après cette fête, Anouchka est rappelée à Moscou par son père, qui veut lui trouver un mari. Elle se rend en hâte dans la capitale. Skobief la suit. Les deux amans recourent à mille artifices pour multiplier les occasions de se voir. La fille du *stolnik* disparaît enfin de la maison paternelle avec Skobief, à qui l'unit un mariage secret. Le vieux Nachtchokine court chez le tsar, qui lui a toujours témoigné beaucoup d'affection, et lui apprend son malheur. Le tsar fait publier un avis proclamant la disparition d'Anouchka. Skobief commence à s'effrayer; il se rend chez un de ses amis, le *stolnik* Lovtchikof, lui avoue toutes ses fautes, et lui demande conseil. — Amende-toi, lui dit le *stolnik*. Tu t'es mis dans une fâcheuse position; mais je ferai ce que je pourrai pour t'en tirer. — Il lui donne ensuite rendez-vous pour le lendemain au sortir de la messe

(1) Officier de bouche des tsars.

sur la grande place d'Ivane Vélikoï, où les *stolniks* ont coutume de se réunir. Cette place est le théâtre d'une scène touchante. Lovtchikof aborde le *stolnik* Nachtchokine, et sollicite son indulgence pour Skobief. Celui-ci paraît presqu'au même instant, et se jette aux pieds du vieillard. Nachtchokine lève son bâton, il s'emporte, il apostrophe vertement le jeune homme; puis, quand il connaît toute l'étendue de son malheur, quand il apprend que Skobief a épousé sa fille, ses jambes fléchissent, et il tombe évanoui. Lorsqu'il reprend connaissance, il veut retourner près du tsar et lui demander justice. Skobief réussit à conjurer ce nouveau péril. « Anouchka, dit-il, est en danger de mort. Ce n'est pas l'anathème, c'est la bénédiction de ses parens qu'attend la jeune fille. » Le vieux *stolnik* se laisse attendrir, il envoie sa bénédiction et de l'argent aux deux époux. Tout est oublié : Anouchka revoit ses vieux parens, et l'habile Skobief est reçu à la table du *stolnik*. Quelques années plus tard, le vieux Nachtchokine rédige un testament d'après lequel il lègue tous ses biens, meubles et immeubles, à Skobief, qui, à sa mort, se trouve être un des plus riches propriétaires du pays.

Ce gentilhomme campagnard qui arrive à la fortune par le libertinage et par la ruse personnifie énergiquement quelques-uns des vices de la société russe au XVIIe siècle. *Frol Skobief* marquait ainsi au roman de mœurs en Russie une voie essentiellement nationale. Malheureusement les réformes introduites par Pierre le Grand ne tardèrent pas à changer la direction des tentatives littéraires. Les œuvres locales retombèrent dans l'oubli, et une littérature empreinte d'un caractère européen remplaça la littérature populaire. Quelle place firent les nouveaux écrivains à l'étude des mœurs russes? Leurs préoccupations, à vrai dire, furent généralement tournées ailleurs. Trétiakovski et Lomonosof s'occupèrent avant tout de créer la langue. Leurs successeurs imitèrent ou traduisirent les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Vers la fin du XVIIIe siècle seulement, Derjavine arracha la poésie aux influences que les successeurs de Lomonosof avaient trop favorisées; le théâtre reprit en même temps la tâche commencée par les conteurs inconnus d'avant Pierre le Grand, mais les esquisses qu'on vit se produire alors sur la scène russe étaient presque toujours empreintes d'une exagération de mauvais goût. Un seul écrivain dramatique, Oblessimof, ne craignit point de copier fidèlement les mœurs villageoises dans un petit opéra plein de naturel et de grâce, *le Meunier*. Il ne fut point encouragé. Les usages occidentaux triomphèrent dans les classes supérieures, et le théâtre national fut alors décidément sacrifié.

Au début de notre siècle, Karamsine fit dans ses nouvelles, *la Pauvre Lise, Nathalie, Marpha,* quelques efforts pour ramener la

littérature russe aux sources de son originalité primitive. Malheureusement, quoiqu'il eût étudié à fond nos grands écrivains, Karamsine ne sut pas se soustraire à l'influence de l'école mignarde et langoureuse représentée en France par Florian et Marmontel. Après lui, le fabuliste Krylof indiqua plutôt qu'il ne fraya complétement une voie nouvelle. Il fallait arriver à l'époque des guerres contre la France pour voir le réveil du patriotisme provoquer dans la littérature russe de sérieux efforts d'affranchissement.

Les années qui s'écoulèrent de 1808 à 1815 furent surtout fécondes en manifestations lyriques. Joukovski arracha vaillamment la muse nationale aux influences énervantes qui avaient si longtemps pesé sur elle. Des hymnes et des chants de guerre répandirent partout des inspirations viriles, et la rupture avec l'esprit du XVIIIe siècle fut accomplie. Notre plan n'est pas de retracer ici dans ses détails le mouvement littéraire qui s'est poursuivi en Russie depuis la guerre de 1812 jusqu'à nos jours. Nous ne voulons y saisir que l'épanouissement graduel du genre particulier de littérature dont relèvent les récits qui seront l'objet de cette étude. Nous laisserons donc de côté les nombreuses tentatives d'imitation provoquées par les romans de Walter Scott. Les paysans russes qu'on fait figurer dans ces tableaux historiques ne sont guère plus vrais que ceux qui nous apparaissent dans les histoires langoureuses du XVIIIe siècle. Les premiers sont calqués sur les montagnards écossais, comme les seconds l'étaient sur les héros de Florian. Dans cette mêlée littéraire, dominée par les puissantes créations de Pouchkine, nous ne nous attacherons qu'à un seul poète, qui marche indépendant et obscur dans la voie où Gogol entraînera plus tard les romanciers de son pays. Ce poète est un paysan nommé Slépouchkine. Son recueil contient une suite de tableaux où les mœurs de la campagne sont décrites avec une touchante simplicité. Qu'on en juge par cette page naïve intitulée *l'Isba,* que nous croyons devoir citer tout entière.

« Amis, je veux vous parler de la vie paisible du village : je vais vous dire comment une honnête famille passe sa vie dans les champs. La pauvre cabane qu'elle habite est entièrement couverte en chaume; ses murs sont percés de deux fenêtres étroites; tout y est simple. Près de la porte est une image devant laquelle brûle, suivant l'usage, une bougie de cire jaune; plus loin, une grande table de chêne, ordinairement dégarnie, à moins qu'il ne s'y trouve un puisoir en érable, rempli de bonne bière. Le long du mur règne un banc de bois; quelques tabourets complètent l'ameublement. Les pelisses sont suspendues en bon ordre, et les pots entourés d'écorces qui remplissent les étagères sont propres et bien tenus. Dans le coin est un grand four : c'est là qu'en hiver, après le travail, toute la famille passe la nuit et dort comme dans le meilleur lit. Un enfant repose paisiblement dans son

berceau suspendu à une longue perche, et sa mère veille auprès de lui en filant. Le grand-père est assis sur le four; il y tresse avec les enfans des souliers de nattes et chante une joyeuse chanson du vieux temps. Les filles sont sur les bancs; elles filent. Les femmes, placées à leurs métiers, tissent des étoffes rayées ou du drap. Au milieu d'elles se tient la grand'mère; elle s'adresse à toute la famille et dit : « Que devons-nous conserver soigneusement et qu'est-ce qui nous est le plus utile? » Chacun médite en silence; on n'entend plus que le bruit des navettes et des fuseaux. La bonne vieille reprend la parole : « Voilà, dit-elle en montrant le four; sans lui, nous ne pourrions vivre. Il nous réchauffe dans les froids rigoureux, il prépare le pain de la famille, console le vieillard et égaie les petits enfans. La fumée même qu'il répand nous est salutaire : voyez-la sortir en tourbillons épais le matin, quand on le chauffe; elle sèche les murs de l'*isba* (1). Le four nous conserve la santé, il nous donne le courage et le repos. »

Il y a une simplicité, une douceur tout enfantine dans les chants de Slépouchkine; mais cette voix trop faible fut à peine écoutée. Heureusement l'œuvre d'initiation à la vie populaire, contrariée jusqu'alors par tant d'influences diverses, fut enfin tentée par les jeunes romanciers qui se groupèrent à la suite de Gogol. Dès lors un programme net rendait toutes déviations impossibles. On sait quels étaient les principes de Gogol : s'affranchir de toute imitation et reproduire avec impartialité, dans tous leurs détails, les sujets empruntés à la vie nationale, telle était la règle dont Gogol poussa souvent l'application jusqu'à ses extrêmes limites. Aujourd'hui encore c'est la tendance féconde représentée par Gogol qui prévaut, mais alliée à des instincts de critique et d'art qui la corrigent et la tempèrent.

M. Grigorovitch est l'un des écrivains les plus distingués du groupe littéraire où figurent M. Tourguenief, l'auteur des *Mémoires d'un Chasseur*, et deux autres romanciers fort aimés du public russe, M. Pisemski et M. Dahl. Sa vie s'est passée en grande partie à la campagne. Né en 1822, dans le gouvernement de Simbirsk, il fut destiné d'abord par ses parens à servir dans l'armée russe. Il fit ses premières études dans une école du génie. Apostrophé rudement un jour par le grand-duc Michel à propos de sa tenue, il renonça à la carrière qu'il avait embrassée et rentra dans la vie civile. Ce n'est pas seulement vers la littérature qu'une fois maître d'écouter sa vocation, il se sentit entraîné d'abord. M. Grigorovitch eut un moment la velléité d'appliquer à la peinture les facultés d'observation qu'il devait porter plus tard dans le roman. Il suivit les cours de l'Acadé-

(1) Certaines *isbas* n'ont point de cheminées : on les appelle des *isbas* noires par opposition aux *isbas* blanches, ou pourvues de cheminées. Il est évidemment ici question d'une *isba* noire.

mie des Beaux-Arts, et le peintre Brulof le compta parmi ses élèves. Dégoûté bientôt de la peinture comme il l'avait été des études militaires, M. Grigorovitch s'engagea dès lors résolûment dans la voie qu'il ne devait plus quitter. Sa première nouvelle, *le Village*, publiée en 1846, révéla à la Russie un talent original. Familier avec la vie populaire et habile à en reproduire les plus humbles aspects, M. Grigorovitch y préludait aux nombreux récits où il devait combattre les abus du servage, en montrant ce que la domination d'un *starosta* ou maire de village a parfois d'excessif et de tyrannique. L'héroïne du *Village* était une pauvre jeune fille, une orpheline, à qui le ressentiment d'un *starosta* enlevait même la sécurité du foyer, puisque le maître de l'orpheline, trompé par des avis perfides, l'unissait à un paysan ivrogne, devenu sans le savoir le brutal instrument des vengeances du *starosta*. Cette donnée touchante s'encadrait dans des scènes et des descriptions dont la réalité pittoresque faisait reconnaître l'ancien disciple de l'Académie des Beaux-Arts. Il y avait là et on a pu remarquer depuis dans tous les récits de M. Grigorovitch une fidélité d'observation qui tenait du peintre autant que du romancier. Au *Village* succéda bientôt *Antone Gorémyka* (Antoine Souffre-Douleur). Cette lamentable histoire, dont nous chercherons plus loin à donner une idée, acheva de fonder la réputation du jeune écrivain. Dès ce moment, ses écrits se suivirent assez rapidement, et aujourd'hui sa carrière littéraire peut se partager en deux périodes, — l'une, de 1846 à 1849, marquée par quelques récits, quelques esquisses rapides; — l'autre, qui se continue encore et que remplissent des compositions plus étendues. Dans les nouvelles de la première manière de M. Grigorovitch, *Bobyl* (1), *le Village, la Vallée de Smédova, le Maître de chapelle Souslikof, Antone Gorémyka*, l'action est à peine marquée : le tableau de mœurs se substitue au récit; mais le but du conteur n'est pas un instant douteux. Ce qu'il s'est proposé, on le devine aisément : il veut nous inspirer l'horreur du servage, et rien ne lui coûte pour éveiller en nous l'indignation qui l'anime. Rien de plus louable assurément. Remarquons toutefois que l'exagération de certaines teintes a, dans les esquisses de M. Grigorovitch, un inconvénient véritable, et que les critiques russes ont relevé avec amertume. L'amélioration du sort des paysans a été dans ces derniers temps une question à la mode en Russie, et quelques écrivains ont trouvé leur compte à flatter la disposition des hautes classes de la société russe à s'apitoyer sur le sort des classes populaires. N'auraient-ils pas dû comprendre que

(1) *Bobyl*, paysan vagabond. C'est en effet un épisode de la vie du mendiant nomade encadré dans un touchant tableau d'intérieur qui sert de thème à cette nouvelle.

procéder ainsi, c'était affaiblir la portée d'un mouvement qui eût pu atteindre à quelques résultats utiles, s'il se fût maintenu dans le domaine des réalités sérieuses? M. Grigorovitch a payé un tribut à cette tendance passagère; mais s'il faut regretter que ses récits y aient perdu en vérité, on ne peut qu'applaudir au sentiment généreux dont cette erreur est après tout le témoignage.

Les dernières compositions de M. Grigorovitch ne soulèvent heureusement pas la même objection. Ce qu'il faudrait y relever, ce serait plutôt une tendance qui ne s'accorde guère avec le principe fondamental de l'école nouvelle; l'imitation étrangère y a laissé plus d'une trace. *Les Chemins de traverse*, roman assez volumineux, publié il y a peu d'années et composé d'une suite d'études détachées, rappellent visiblement le *Pickwick's Club* de Dickens. Dans une de ses plus récentes compositions, *Une Soirée d'hiver*, figure un joueur de clarinette qui semble aussi emprunté aux romans du conteur anglais. Il faut reconnaître toutefois que si le cadre adopté rappelle l'auteur anglais, les détails et les types principaux sont entièrement russes. Dans *les Chemins de traverse*, par exemple, M. Grigorovitch a groupé plusieurs types qui appartiennent tous à la classe des petits propriétaires. Ce livre nous déroule une vaste galerie de portraits, auxquels on ne peut reprocher que d'offrir des calques un peu trop serviles de la réalité. Toutes ces physionomies ont beau être vraies, elles n'en sont pas moins insignifiantes et vulgaires. Ce qui rachète ce défaut, c'est l'ampleur de la conception destinée à relier tant d'épisodes et de figures diverses. On retrouve d'ailleurs dans les détails ce mérite d'exactitude pittoresque propre à l'auteur d'*Antone Gorémyka* (1). Dans d'autres récits, M. Grigorovitch s'est souvenu un peu des romans villageois de George Sand; mais il a poussé dans cette voie la réminiscence bien moins loin que d'autres conteurs russes d'aujourd'hui. M. Pisemski est à cet égard bien plus répréhensible, et un écrivain mort depuis peu, M. Kokoref, avait donné en plein dans ce travers. Enfin M. Avdeïef, dans son *Serpent de Feu*, petit roman prétendu populaire, avait exagéré l'imitation jusqu'au ridicule, et ce n'était pas à la vie russe, c'était à *la Petite Fadette* qu'il avait emprunté les détails de ce récit. On peut s'expliquer cette manie, si l'on se rappelle que le monde qui brille dans les

(1) Malgré le succès qu'ont obtenu ses études sur les paysans russes, M. Grigorovitch paraît avoir renoncé pour le moment à nous en parler; il se borne à étudier la classe populaire des grandes villes. La dernière production qu'il vient de publier dans un des recueils littéraires de son pays est intitulée *Svistoulkine*. Le personnage que nous y voyons figurer est assez curieux : c'est un dandy de bas étage, produit de cette civilisation toute superficielle qui descend peu à peu des classes supérieures de la société russe dans la bourgeoisie et le peuple.

salons de Saint-Pétersbourg ressemble par plus d'un côté à la société des salons parisiens du dernier siècle. Le goût des pastiches n'a pas cessé de prédominer parmi les grands seigneurs russes. M. Grigorovitch a parfois dans ses romans cédé à ce penchant aristocratique, comme dans ses nouvelles il flattait outre mesure la sympathie manifestée en faveur des serfs. L'essentiel est que la vérité de ses peintures n'en ait pas trop souffert, et en fin de compte il est difficile de refuser à ses récits le premier rang parmi les études consacrées en Russie aux mœurs populaires.

Deux de ces récits nous montreront sous son double aspect le talent de M. Grigorovitch. Dans *Antone Gorémyka*, c'est l'éloquent défenseur des serfs que nous allons entendre; dans le roman des *Pêcheurs*, c'est un peintre exact et sobre qu'il nous faudra apprécier. Avant d'introduire le lecteur dans ces deux compositions, il faut rappeler par quelles qualités M. Grigorovitch se distingue des autres romanciers russes. Ses écrits n'ont pas le cachet d'élégance et de finesse qui recommande ceux de M. Tourguenief; ils le cèdent en chaleur et en verve humoristique à ceux de M. Hertzen. Ce qui les recommande, c'est le sentiment et la connaissance parfaite de la vie populaire. L'intérêt naît ici d'une reproduction fidèle de la réalité plutôt que des complications romanesques. Nous saisissons dans ses traits rudes et naïfs la physionomie du paysan russe; nous l'entendons, serf ou affranchi, nous raconter avec simplicité ses joies et ses douleurs. Pour le lecteur étranger, les récits de M. Grigorovitch ont donc le mérite d'une sorte d'enquête sur la condition et les mœurs d'une classe d'hommes qui, en Russie même, est imparfaitement connue. C'est à ce titre surtout que nous les interrogerons ici.

II.

Antoine souffre-douleur, telle est la signification de ce nom d'*Antone Gorémyka*, donné par M. Grigorovitch au personnage principal d'un de ses plus touchans récits. L'auteur a voulu montrer, par un exemple saisissant, à travers quelle série de traitemens iniques certains serfs russes, martyrs d'un intendant rapace ou cruel, sont conduits quelquefois de la misère à un état de révolte contre les lois sociales dont l'exil ou la captivité est l'inévitable terme. Dans le tableau tracé par le romancier russe, l'action tient peu de place. Elle se réduit à quelques scènes essentielles qu'il nous suffira de résumer pour saisir nettement la pensée du conteur.

Qu'on imagine la fin d'une journée d'automne en Russie. Le temps est froid, le ciel est sombre. La forêt de Troskino est dépouillée de

ses derniers feuillages. Voici, au milieu des broussailles, le serf Antone Gorémyka rassemblant en paquets les branches que vient d'abattre sa hache. L'heure est venue de rentrer au village, assez éloigné encore de la forêt. Le pauvre paysan trouvera-t-il du pain dans sa chaumière? A cette journée si rude une plus sombre nuit ne va-t-elle pas succéder? — C'est une question qui semble vaguement préoccuper Antone. Dans son regard terne, sur ses traits flétris, on peut lire tour à tour l'inquiétude et l'abattement. Grand et maigre, courbé déjà par l'approche de la vieillesse, le malheureux bûcheron n'en travaille pas moins avec cette résignation qui est le trait caractéristique des paysans de la Russie. Antone n'est pas seul : à cinquante pas de lui, un enfant à demi nu grimpe péniblement à un vieux sapin dont la cime est couronnée par des nids de corbeaux. Plus près, à l'entrée du fourré, un *telega* (chariot), attelé d'un petit cheval bai-brun assez vigoureux, attend le chargement qu'Antone doit ramener au village.

Telle est donc la scène, et dans ces premiers détails du tableau il règne une tristesse qui est en harmonie avec l'action où va figurer le serf *souffre-douleur*. Les feuilles mortes couvrent le sol et tourbillonnent sur l'eau verdâtre des mares que les pluies d'automne ont creusées çà et là au milieu des bruyères. Le silence est profond. Le paysan jette un coup d'œil sur l'enfant, qui est son neveu; il l'appelle d'une voix éteinte et rauque. L'enfant est toujours au haut du sapin; loin d'obéir, il se met à grimper de plus belle. Enfin son oncle lui promet de le laisser monter à cheval, et Vaniouchka (c'est le nom du jeune paysan) descend de l'arbre avec la rapidité d'un écureuil. On reprend la route du village de Troskino, et on arrive bientôt à l'*isba* d'Antone.

« Cette *isba* était située au bout du village, et se faisait remarquer par sa vétusté. Comme les poutres dont elle se composait étaient presque entièrement pourries du côté qui donnait sur les prés, elle était fortement inclinée dans cette direction. Le toit de paille qui la couvrait penchait en avant; elle n'avait point de cheminée; un pot de terre, dont le fond avait été troué, en tenait lieu. L'unique fenêtre qui l'éclairait était encadrée d'une bande de terre glaise et bouchée par un paquet de haillons. Enfin des supports de bois la soutenaient de tous côtés; on eût dit un vieillard qui s'appuyait sur des béquilles. La vue de cette pauvre demeure inspirait une profonde tristesse; il n'y avait pas jusqu'au voisin, le vieux Stépane Bitchouga, qui tenait fort peu cependant aux choses de ce monde, dont le cœur ne se serrât toutes les fois qu'il portait les yeux de ce côté.

« Quoi qu'il en soit, Antone et son neveu avaient hâté le pas, et à mesure qu'ils approchaient, leurs figures s'épanouissaient. Le petit Vaniouchka s'écria même plusieurs fois dans l'excès de son bonheur : — Oncle Antone, nous voici arrivés! vois-tu, oncle, la maison là-bas! elle est là!

« Lorsqu'ils entrèrent dans la cour, une petite fille de six ans environ vint à leur rencontre; elle se mit à courir en criant et en battant des mains autour du *telegi*, et finit par s'accrocher à la *touloupe* (1) d'Antone. Celui-ci la prit dans ses bras, lui montra la charrette du doigt, tira de son sein, en souriant avec malice, un petit rameau et le lui donna; puis il la caressa de nouveau et la posa doucement par terre. L'enfant paraissait ivre de joie.

« — Allons, Vania, cria-t-il au garçon, tu dois en avoir assez, descends et rentre avec ta sœur dans l'*isba;* allez vous coucher sur le four. Mais vous devez avoir faim?

« — Oncle Antone, mon tourtereau, mon trésor, laisse-moi dételer le cheval; je mangerai ensuite.

« — Tu es gelé, comment pourrais-tu t'en tirer? tes mains sont toutes raides.

« — Oncle Antone, mon tourtereau, reprit Vania, je t'en supplie! Toi, petite, rentre; tu as froid... je vais venir.

« Le paysan céda à ces instances, et quelques momens après ils entrèrent tous trois dans l'*isba*. La femme d'Antone n'était pas seule, et le personnage qui était sur le banc, à quelques pas d'elle, parut faire sur Antone une impression assez désagréable. C'était une vieille femme dont tout l'extérieur annonçait la plus profonde misère. Un teint jaunâtre, un nez pointu, des yeux gris enfoncés, mais perçans, lui donnaient l'apparence d'une *babaiaga* (2), ou pour le moins d'une sorcière de village. »

Entre cette vieille mégère et Antone Gorémyka s'engage une conversation où l'auteur introduit habilement toutes les formules hypocrites des mendians russes. Antone rapporte à la vieille femme les bruits qui courent sur elle. On assure qu'elle a mis de l'argent de côté. La vieille s'en défend avec force et crie misère : elle n'a point de gîte, et son fils a été fait soldat; elle est seule au monde. Tout en parlant ainsi, elle prend adroitement quelques renseignemens sur les paysans riches du village, et Antone lui répond sans méfiance. Peu à peu il paraît même se laisser aller à causer amicalement. Il fait asseoir la mendiante à ses côtés et lui offre de partager son repas.

« — Varvara, que fais-tu là dans ton coin? Sers-nous à dîner; je meurs de faim, les enfans aussi probablement, et la vieille mangera bien un morceau avec nous.

« — Que veux-tu que je te donne Antonouchka (3)? Nous n'avons rien.

« — Je croyais qu'il restait des oignons.

« — Non, il n'y en a plus, les enfans les ont mangés ce matin. » Et la pauvre femme poussa un profond soupir.

« — Allons! donne-nous du pain et du *kvas* (4), et ne sois donc pas triste comme cela.

(1) Tunique de peau de mouton.

(2) Divinité malfaisante dont le nom revient souvent dans les anciens contes populaires.

(3) Diminutif d'Antone.

(4) Boisson ordinaire des paysans russes : elle est faite de farine de seigle et de drèche.

« Varvara se leva, prit un pot qui était sur la planche, y versa du *kvas*, tira du tiroir de la table le reste du pain noir, une salière ébréchée, un couteau, et posa le tout en silence devant son mari. Cela fait, elle alla s'asseoir au fond de la chambre, les bras croisés, et se mit à regarder Antone d'un air attentif. Les deux enfans, qui s'étaient blottis sur le four, vinrent prendre part à ce triste régal; la vieille avait déjà mangé avec Varvara. Antone reprit la conversation.

« — Eh! la mère, — dit-il à la vieille, tout en caressant la petite fille qui s'était cramponnée à son cou, — j'espère que voilà des enfans gâtés! mais il le faut bien; ils ne reverront plus leur père sans doute et n'auront après moi que misère...

« — Ainsi, lui répondit assez brusquement la vieille, ton frère Yermolaï ne t'a plus donné le moindre signe de vie?

« — Non, depuis qu'il a été fait soldat, ni lui, ni sa femme ne m'ont donné de leurs nouvelles. Nous en avons demandé à des militaires qui se sont arrêtés dans le village l'année dernière; ils nous ont dit qu'ils n'en avaient jamais entendu parler. Ce n'est pas que nous le regrettions, lui : c'était un paresseux et un ivrogne qui vivait à mes dépens; mais sa femme était douce et travailleuse, oui. Au reste telle était sans doute la volonté de Dieu.

« A peine avait-il achevé, qu'il se renversa contre le mur; puis sa physionomie douce et naïve s'assombrit peu à peu. Il était facile de voir que tout sentiment de bonheur s'était éteint dans son cœur, mais il semblait craindre de manifester cet abattement devant sa femme, car il la regardait de temps en temps à la dérobée. Il se redressa bientôt et continua en ces termes :

« — Il y avait un temps, vieille mère, où je ne vivais pas plus mal qu'un autre : ma réserve était pleine et mon champ me donnait de bonnes récoltes; j'avais trois vaches dans mon étable et deux chevaux. Maintenant me voilà trop heureux d'avoir à manger une croute de pain, et si j'ai quelque chose de mieux, c'est lorsqu'il y a un mort dans le village; je le veille en lisant des psaumes, et cela me vaut toujours un *grivennik* (1) ou deux...

« Mais ici il jeta les yeux sur Varvara; elle s'était caché la figure avec les mains et pleurait. Antone se troubla. — Oui, la vieille, dit-il en élevant la voix, c'est comme ça, et cependant moi et ma femme nous supportons notre sort avec courage, nous ne le reprochons pas au ciel, — et toi, tu te plains toujours! C'est un crime, car enfin telle est la volonté de Dieu : la vie est amère pour nous autres paysans, mais il faut s'y résigner...

« Varvara se leva vivement, ouvrit la porte et disparut. A peine fut-elle sortie, qu'Antone reprit en baissant la voix : — C'est elle qui me tourmente le plus; elle ne sait pas supporter cela! Mais je vais m'ouvrir à toi maintenant. Ah! va, nous sommes perdus, nous et ces enfans! perdus sans retour. Ce morceau de pain que voilà, eh bien! c'est amer à dire, mais il n'est pas à nous; je l'ai emprunté au voisin Stegnéi. Trop heureux qu'il me l'ait donné!

« — Et tout ça vient sans doute de l'intendant? dit la vieille. Vous lui déplaisez sans doute.

« — Si ce n'était que cela, reprit Antone, le mal ne serait pas si grand. Qui est-ce qui lui plaît? Et cependant ils vivent tous tant bien que mal. Mais il y

(1) Pièce de dix kopeks argent.

a longtemps que le misérable a juré de me perdre, de me chasser d'ici-bas, et sais-tu pourquoi ? Un jour, il y a quatre ans de cela, les paysans, fatigués du monstre, se décident à le dénoncer aux jeunes maîtres qui vivent à Pétersbourg. Comme je sais écrire, on me charge de faire la lettre, et elle est envoyée. Malheureusement il a des amis là-bas, dans les antichambres, et au lieu d'être mise sous les yeux des maîtres, la lettre lui revient. Il réunit les paysans, et à force de les tourmenter, il apprend d'eux que la dénonciation a été écrite par moi. Voilà mon crime. A partir de ce moment, il ne sait qu'inventer pour me punir. Après avoir fait mon frère soldat, il m'a accablé de corvées, si bien que je n'ai plus eu le temps de cultiver ma terre; il me l'a changée pour une autre qui ne vaut rien. Je suis ruiné; c'en est fait de moi. Ainsi maintenant voici le moment de payer l'*abrok* (1). Où prendrai-je de l'argent? Il m'a réduit à la mendicité et me menace de me faire soldat ou de m'envoyer aux colonies (2), sans pitié pour ma femme. Ah! si j'étais seul! Mais non. Ah! il faut que je sois bien coupable devant Dieu.

« Il se tut, car Varvara rentra précipitamment, et lui annonça qu'on frappait à la porte de la cour. Antone courut à la fenêtre et demanda : — Qui est là? — On ne répondait pas. Il répéta sa question. Une voix argentine se fit entendre, et une petite fille d'une douzaine d'années parut dans l'*isba*. A ses traits délicats et à son costume, il était aisé de voir qu'elle n'appartenait pas à la classe des paysans.

« — Que veux-tu, Fatimouchka? lui dit Antone d'une voix émue. Veux-tu des *tiourki* (3)? Tiens.

« — Non, merci, oncle Antone, répondit la petite encore toute haletante. C'est Nikita Fédorovitch qui te demande tout de suite.

« A cette nouvelle, Varvara se mit à fondre en larmes, et Antone lui-même parut comme atterré. — Allons! s'écria-t-il, le jour de malheur est arrivé; c'est sans doute pour la redevance. Varvara, tais-toi. Qu'y faire? »

Antone se hâte de se rendre à l'invitation de l'homme impitoyable qui dispose de sa vie. Il l'aborde en tremblant. L'intendant réclame le paiement de la redevance. « Écrivez aux maîtres, répond Antone avec calme. Je subirai le châtiment qu'on m'imposera, mais il m'est impossible de payer. » L'intendant se souvient alors qu'il reste à Antone un cheval en vie. Qu'Antone vende ce cheval, et le paiement est assuré. C'est en vain qu'Antone le supplie au nom de sa femme et de ses deux enfans adoptifs de lui laisser ce vieux compagnon de travail. — C'est demain jour de foire à la ville, répond l'intendant : va vendre ton cheval, et qu'après-demain l'argent soit au complet.

Cet ordre va décider de la destinée d'Antone. Le lendemain il part,

(1) Redevance pécuniaire.

(2) Les seigneurs et les communes libres ont le droit d'envoyer un paysan en Sibérie, lorsqu'il est prouvé que c'est un mauvais sujet incorrigible. Ce sont ordinairement des hommes impropres au service militaire que l'on expédie ainsi; on les dirige sur les colonies.

(3) Boulettes de pain trempées dans du *kvas*.

il emmène son cheval à la ville voisine : triste voyage, animé toutefois par quelques rencontres qui fournissent à M. Grigorovitch l'occasion de mettre en relief certains traits curieux de la vie du serf et du paysan libre en Russie. Le contraste de la bonne humeur du paysan libre et de la tristesse résignée du serf est vivement rendu, par exemple, dans la scène que nous allons citer.

« Comme Antone s'avançait, il entendit retentir devant lui un refrain joyeux, et bientôt après il aperçut, au détour de la route, deux jeunes gens qui marchaient d'un pas dégagé dans la même direction que lui. L'un d'eux, celui qui paraissait le plus âgé, avait les cheveux et les yeux noirs comme jais; l'autre était blond, et sa barbe était naissante. Ils portaient des tuniques courtes en peau de mouton et encore couvertes de craie (1), des casquettes de bourgeois à visière, ornées sur le devant d'une plume de paon. Chacun d'eux avait une paire de bottes neuves qui lui ballottait sur le dos. Enfin l'un et l'autre avaient à la bouche une petite pipe avec une garniture de cuivre.

« A peine Antone les eut-il atteints, qu'ils s'arrêtèrent, et l'aîné d'entre eux lui cria en montrant une rangée de dents blanches comme des perles : — Bonjour, frère paysan, veux-tu nous prendre en croupe? — Après quelques plaisanteries sur sa monture, plaisanteries auxquelles Antone répondit aussi gaiement qu'il put, le plus jeune des deux, Matiouchka, prit la parole à son tour :

« — De quel endroit Dieu t'amène-t-il, homme du Christ?

« — Nous sommes du village de Troskino, répondit Antone en soupirant, et vous?

« — Nous? du village de Doubinovka, près du bourg de Khvorostinovka, commune de Kalotilovka (2), répondit sérieusement le jeune gars à la barbe noire.

« — Ah! diables que vous êtes! dit Antone. Mais quel est votre métier?

« — Tu veux le savoir? Arrivés dans un village, nous frappons à grands coups de gourdin à une fenêtre. — Eh! vous toutes, disons-nous, femmes, jeunes filles et maîtresses de logis, avez-vous de l'ouvrage à nous donner? Si vous en manquez, servez-nous au moins de la *braga* (3); nous sommes de bons vivans.

« — Vous êtes sans doute tailleurs?

« — Oui, et de fameux lurons! Allons, Seneka, cria le jeune paysan à son camarade, tu es donc endormi; entonnons quelque chose.

« Ils se mirent à chanter. Antone les écouta en silence.

« — Combien payez-vous d'*abrok?* leur demanda-t-il d'un air soucieux dès qu'ils eurent cessé.

« — Pas un kopeck, lui répondit l'un d'entre eux.

« — Comment cela?

(1) Toutes les touloupes sont blanchies avec de la craie, lorsqu'on les met en vente.

(2) Ces trois mots sont dérivés des suivans : *doubina*, massue, *khvorost*, fagot, *kolotilo*, battoir.

(3) Boisson faite d'orge et de millet.

« — Mais oui, frère, nous sommes libres, nous vivons sans souci et sans maîtres. — Et ils se mirent à chanter de plus belle. Les voyageurs avaient atteint un monticule au sommet duquel était un cabaret, et ils s'arrêtèrent.

« — Allons, crièrent les tailleurs à Antone, descends, il faut nous rafraîchir le cœur; voici justement une *apothicairerie* de l'état (1).

« — Non, merci, frères; vrai, je vous remercie, répondit-il en détournant les yeux et en se grattant la nuque.

« — Ah! ne fais donc pas le dégoûté; allons boire ensemble à notre rencontre?

« — Je n'ai pas le temps, je ne suis pas comme vous, moi. D'ailleurs je n'ai pas d'argent.

« — Le beau malheur! tu laisseras quelque chose en gage, et tu le prendras en repassant.

« Antone était sur le point de succomber; mais après quelques instans de lutte, il reprit avec force : — Non, avec l'aide de Dieu, je n'entrerai pas.

« — Tu ne bois donc pas?

« — Si fait, mais je n'irai pas. — Et fouettant son cheval, il s'éloigna rapidement. »

Comment Antone arrive à la ville, comment il hésite à se séparer de son cheval malgré les marchés favorables qu'on lui offre, comment il est introduit par un compagnon officieux dans une auberge où on doit le loger à crédit, ce sont des incidens trop complaisamment développés peut-être par M. Grigorovitch. Entrons tout de suite dans l'auberge où doit séjourner Antone. Le pauvre serf, une fois installé dans ce triste gîte, y est victime de la confiance qu'il s'est trop hâté d'accorder à son complaisant introducteur. L'hôte, dont cet homme est le complice, accueille sans difficulté le paysan *souffre-douleur;* échauffé par quelques libations d'eau-de-vie, celui-ci ne tarde pas à s'endormir. La nuit s'écoule; mais à peine le jour commence-t-il à poindre, que des gémissemens réveillent en sursaut tous les dormeurs. C'est Antone qui pousse ces cris; il est dans le plus profond désespoir, il s'arrache les cheveux et se tord les bras. On l'entoure, et il entraîne tous les spectateurs au fond de la cour, à la place où il avait attaché son cheval; elle est vide. Qui peut avoir commis ce vol? L'hôte est interpellé avec vivacité par tous les assistans, que la douleur d'Antone fait sortir de leur calme habituel. L'aubergiste paraît d'abord un peu décontenancé par ces vociférations : il essaie néanmoins de se justifier, et donne à entendre que le paysan dont Antone était accompagné, et qui a disparu, peut bien avoir fait le coup; mais il ne le connaît pas. — « Que faire? s'écrie Antone; je suis perdu, ruiné sans retour, moi, ma femme et nos pauvres orphelins. L'intendant va me dévorer. — Cours

(1) C'est ainsi que les hommes du peuple désignent quelquefois ironiquement les cabarets en raison de la protection que leur accorde le gouvernement.

au tribunal, lui dit un des assistans, déposes-y ta plainte. — Mais je n'ai pas d'argent! — Ah! tu n'as pas d'argent! s'écrie aussitôt l'aubergiste changeant de ton. Coquin que tu es! tu viens boire et manger chez d'honnêtes gens sans avoir de quoi les payer? » A ces mots, l'auditoire populaire n'ose plus prendre la défense d'Antone; on commence à se demander qui il est, d'où il vient; personne ne peut le dire. L'hôte triomphe, il exige qu'Antone se dépouille de sa touloupe et la lui donne en gage. Le pauvre Antone reste en chemise au milieu de la cour. Il commence à pleuvoir; Antone ne sent rien, et comme il continue à se tourmenter, quelques bonnes âmes, qui persistent à s'intéresser à son sort, l'engagent à aller lui-même à la recherche de son cheval. Mais où aller? Les uns lui indiquent un village mal famé à vingt verstes de là, d'autres l'envoient d'un côté tout opposé; personne n'est d'accord. Il finit par se mettre en route au hasard. A peine est-il parti, que tous les donneurs d'avis s'accordent à dire qu'il va courir en pure perte, et que, puisqu'il n'a pas d'argent, il ne saurait rentrer en possession de son cheval dans le cas où il le retrouverait. Après avoir ainsi sagement devisé, ils rentrent dans l'*isba*, car la pluie redouble.

Quel sera le dénoûment de cette sombre histoire? Antone, poussé au désespoir, deviendra le complice de son frère Yermolaï, un déserteur vagabond qui, avec le fils de la vieille sorcière déjà entrevue au début du récit, court le pays pour dévaliser les voyageurs. Le serf se transformera donc en voleur; cette vie commencée dans le travail s'achèvera dans l'ignominie, et l'inhumanité d'un intendant cupide aura été la cause de cette transformation.

Une semaine s'est écoulée depuis cette aventure. Les voleurs ont été surpris, Antone a été arrêté avec eux. On les condamne à finir leurs jours en prison, et presque tous les habitans du village de Troskino sortent des maisons pour assister au départ des prisonniers. La foule est nombreuse et animée; paysans, paysannes, jeunes filles et enfans de tout âge entourent deux charrettes attelées chacune d'une paire de chevaux vigoureux. Les charrettes sont vides, mais deux hommes d'un âge mûr se tiennent accoudés contre l'une d'elles; ils portent des tuniques très courtes fortement sanglées autour du corps par une courroie; des plaques de cuivre brillent au côté droit de leur poitrine; ce sont les *sotski* (centeniers) du bureau de police du district. Ils causent amicalement l'un et l'autre avec un jeune gars auquel est échue la triste corvée de conduire les détenus jusqu'à la prison voisine. A quelques pas de ce groupe, un soldat appuyé sur son fusil tourne le dos au conducteur du second *telega*, enfant de seize ans environ, et frise son épaisse moustache en regardant les paysannes. De l'autre côté du *telega*, le forgeron Vavila

et son aide sont assis sur les essieux. Ce dernier tient un sac de cuir d'où sort l'extrémité d'une pince et d'un marteau; il se gratte la nuque d'un air insouciant et regarde le ciel, qui est couvert de nuages. Ce sont surtout ces deux personnages qui attirent l'attention de la foule. Chacun s'efforce de voir les *kalodki* (1) de bouleau qui sont entassés devant le forgeron; un vieux paysan ne peut même point se retenir, il les pousse du pied.

« — Quelles machines! dit-il en retirant vivement le pied.

« — De quoi te mêles-tu? fit Vavila d'un ton sévère; est-ce que tu n'en as jamais vu?

« — Non; c'est la première fois, reprit-il d'un air de regret, c'est curieux.

« — Dis donc, oncle Vavila, dit une paysanne, cela doit être bien lourd. — Et elle tendit en avant son long cou hâlé par le soleil.

« — Sans doute que c'est lourd, répondit le forgeron; essaie-les. — Allons! où te fourres-tu? dit le vieux paysan à la jeune femme. Veux-tu t'en aller, ou je te... Et l'ayant repoussée, il fixa de nouveau les yeux sur l'objet de la curiosité générale.

« — Où les as-tu coupées, oncle Vavila? Est-ce dans le bois de sapins? demanda une jeune fille aux joues cramoisies qui se tenait derrière une vieille femme couverte de rides.

« — Qu'est-ce que cela te fait?

« — Ah! notre Antone aura à quoi penser maintenant, dit un des spectateurs : voilà pour ses vieux jours une paire de bottes qui a de fameux revers.

« — Et il les a méritées, le brigand! Pourquoi s'est-il chargé la conscience d'un pareil crime? Dévaliser un homme, quelle bagatelle!

« — Oui, frère, ajouta un autre; qui l'en aurait cru capable? Personne ne pouvait deviner qui volait dans le village... Il paraît que c'étaient eux, et qu'Antone était chargé d'indiquer les vols à commettre. Étais-tu là, tante Fédocia, lorsqu'on a amené la vieille mendiante?

« — Non, je n'y étais malheureusement pas; on dit qu'elle est la mère de l'un des malheureux.

« — Oui; mais elle est si méchante, que lorsqu'on a voulu la lier, elle a failli mordre Trifone à la main. La vieille diablesse! elle qui paraissait si douce, si tranquille! Chacun lui donnait quelque chose.

« Les conversations continuèrent ainsi pendant quelque temps; mais tout à coup le bruit augmenta, et une voix cria : — On les amène, les voici.

« Le cortége que l'on attendait si impatiemment parut en effet à l'extrémité du village; l'intendant marchait en tête d'un air affairé; il était entouré de *sotski* et de *starosta*. La haie était formée par des soldats en tenue d'escorte. Antone marchait le dernier, et entre lui et la foule, qui suivait en silence, venait Varvara se traînant avec peine; Vaniouchka et sa petite sœur étaient près d'elle, et poussaient des gémissemens qui résonnaient d'un bout du village à l'autre. Quelques groupes d'enfans couraient sur les côtés.

« — Allez-vous-en, cria avec force l'intendant en repoussant la foule.

(1) Entraves de bois que l'on fixe aux jambes des prisonniers.

Qu'est-ce que vous faites là? Allons, dit-il au forgeron, lève-toi et mets-leur les *kalodki*. Et vous, ajouta-t-il en s'adressant d'un air souriant aux *sotski* et aux soldats, faites bien attention. — Cela dit, il se retira de quelques pas. Le forgeron entra immédiatement en besogne.

« La foule devint morne et attentive; les coups de marteau retentissaient au loin.

« — Eh! frère Vavila! lui dit hardiment Yermolaï lorsqu'il avança le pied, qui aurait dit que nous nous reverrions un jour pour cela? Te rappelles-tu le temps où nous buvions ensemble? Ah! tu étais alors un fameux luron.

« — Monte, misérable! lui cria l'intendant; attends un peu, et on t'apprendra à rire.

« Les *sotski* aidèrent Yermolaï à monter dans un des *telega* où étaient déjà la vieille mendiante et son fils.

« Quand il s'agit de faire subir la même opération à Antone, le forgeron lui dit de s'asseoir sur l'essieu du *telega*. Au premier coup qu'il frappa, une sourde rumeur s'éleva dans la foule, et Varvara vint se jeter aux pieds de son mari; les paysans y poussèrent aussi les deux enfans.

« — Oh! père, s'écria Varvara dans son désespoir, ne nous quitte pas! ne te laisse pas emmener! Qu'allons-nous devenir?

« — Eh! frères, s'écria Yermolaï en couvrant la voix de Varvara, ne manquez pas, au nom de notre ancienne amitié, de protéger mes pauvres enfans. Ils ne sont pas coupables... Eh! vous, les filles, mes tourterelles en jupons, mes petites pies au blanc corsage, ajouta-t-il en faisant signe aux jeunes paysannes qui étaient dans la foule, ayez bien soin des pauvres orphelins.

« En ce moment, les yeux d'Antone, qui jusqu'alors était resté complétement impassibles, se mouillèrent de larmes, et il releva lentement la tête. Son voisin Bitchouga s'approcha de lui.

« — Eh! frère Antone, lui dit-il tristement, tu avais là un vilain commerce; ça me fait de la peine, vrai.

« — Que veux-tu! répondit tristement Antone, j'étais né sans doute pour le malheur. Il faut savoir s'y résigner; mais les enfans me chagrinent. Au reste j'ai eu tort, je me suis fourré parmi des voleurs : je suis coupable, j'aurais dû prévenir l'autorité; mais comment le faire? C'était livrer mon frère... Maintenant tout est fini. — Il voulait encore ajouter quelques mots, mais il fit un signe de la main, s'essuya les yeux avec le pan de sa *touloupe* et parut complétement résigné à son malheureux sort.

« — Allons, faites-le monter! cria l'intendant aux *sotski*. — Varvara se prosterna devant lui; les sanglots étouffaient sa voix.

« — Tante Varvara! s'écria Yermolaï, tais-toi donc! tu n'obtiendras rien de ce drôle-là. Vois comme il s'étale; il avait juré de perdre Antone le jour où celui-ci l'a dénoncé.

« — Partez! dit l'intendant d'un air furieux. — Et le convoi se mit en mouvement. La foule suivit les prisonniers jusqu'à la barrière du village et y resta jusqu'à ce qu'on les eût entièrement perdus de vue. »

Ainsi se termine souvent la vie d'un serf russe. Remarquons cepen-

dant que, préoccupé de montrer les abus du servage, M. Grigorovitch a un peu assombri les teintes du tableau. Quoi qu'il en soit, il y a dans le récit d'*Antone Gorémyka* assez de traits exacts, assez de révélations douloureuses pour que le défaut de mesure, signalé dans quelques détails, ne détruise ni l'intérêt ni la signification de l'ensemble.

Autour d'*Antone Gorémyka*, on peut grouper toute la série des nouvelles de M. Grigorovitch inspirées, comme celle-ci, par cette horreur du servage qui a dicté de nos jours aux romanciers russes quelques-uns de leurs plus éloquens récits. D'autres compositions, plus calmes et de plus longue haleine, n'ont plus, nous l'avons dit, ce cachet de plaidoyer, de protestation passionnée : ce n'est pas le serf, c'est le paysan libre qui nous apparaît alors, et M. Grigorovitch, ennemi du passé en ce qui touche le servage, s'en montre le défenseur, quand il s'agit de décider simplement entre les vieilles mœurs et les mœurs nouvelles, entre la Russie patriarcale et la Russie moderne, dont le contraste n'est pas moins saisissant dans les campagnes que dans les villes. Que l'on en juge par cette curieuse histoire des *Pêcheurs*, type des derniers romans de M. Grigorovitch, comme *Antone Gorémyka* est le type de ses premières nouvelles. Nous n'avons plus ici à nous attendrir, à nous indigner : nous avons devant nous des paysans libres; seulement l'ancien paysan est opposé au nouveau, le culte du passé au goût des changemens, et c'est de la lutte de deux tendances contraires que naît l'intérêt.

L'histoire d'*Antone Gorémyka* s'ouvrait par une description qui était en harmonie parfaite avec le sujet du récit. C'était au milieu d'une nature désolée, à la fin d'une sombre journée d'automne, que nous rencontrions le serf *souffre-douleur*. Dans *les Pêcheurs*, le paysage, calme et grave, est d'accord aussi avec les incidens qu'il doit encadrer. Transportons-nous dans le gouvernement de Toula, près d'un gros bourg nommé Komarévo; dirigeons-nous vers cette rivière de l'Oka que borde une longue rangée de collines, descendons-en les bords jusqu'à l'endroit où un ravin profond se creuse un passage entre ces hauteurs couvertes de sapins. Au milieu du ravin s'élève une maison de paysan, construite en bois, comme le sont toutes les demeures des paysans russes. Derrière la maison s'étend un petit verger arrosé par un ruisseau. Plus loin, un sentier mène à la forêt. Quelques filets suspendus aux broussailles, un bateau amarré sur le bord de la rivière, annoncent que ce lieu est habité par une famille de pêcheurs. Tel est le paysage où vont se dérouler les principales scènes du drame dont il faut maintenant passer en revue les acteurs.

Le chef de cette petite colonie perdue au bord de l'Oka se nomme

Gleb Savinitch. C'est un paysan libre du village de Sasnovka; il abandonne les champs qui lui reviennent comme membre de la commune pour avoir le droit de pêcher sur ce point de la rivière. S'est-il enrichi à ce pénible métier? Il serait difficile de le dire. Un paysan russe, quels que soient ses profits, ne modifie nullement sa manière de vivre; il continue à habiter son *isba* enfumée, à porter le même *kaftane* (1); sa femme et ses enfans marchent toujours pieds nus. Il serait possible cependant que Gleb eût de l'argent en caisse. C'est maintenant un homme d'une soixantaine d'années, encore plein de vigueur et d'entrain. Quoique d'un caractère ardent, Gleb est presque toujours maître de lui-même; mais lorsqu'il est poussé à bout, ses yeux s'animent, il élève la voix, et les plus blessans sarcasmes s'échappent de ses lèvres. Anna, sa femme, est une petite vieille très alerte et occupée du matin au soir à faire marcher son ménage. La pauvre Anna est d'ailleurs aussi bonne que résignée, et tout despote qu'il est, Gleb apprécie les qualités de sa compagne. Jamais il ne s'est permis de lever la main sur elle; mais il la rudoie sans pitié lorsqu'elle se hasarde à lui donner un avis, un conseil, avec cette abondance de paroles que l'on reproche généralement aux femmes; tout ce que Gleb exige d'elle, c'est que la maison soit en ordre.

Le laborieux pêcheur a trois fils. Le plus jeune d'entre eux, Vania, est un charmant blondin de huit ans, d'un caractère doux et mélancolique; le second, Vassili, ne le cède point à son frère pour la douceur, mais il est beaucoup plus vif; quoiqu'il ait douze ans à peine, c'est déjà un solide gaillard aux larges épaules, aux mains nerveuses, et un travailleur infatigable. Quant à Petre, l'aîné des enfans de Gleb, il a vingt-quatre ans et ne ressemble en rien à ses deux frères. Il est d'une taille gigantesque, et pourtant ses membres grêles et sa poitrine étroite annoncent un pauvre ouvrier; sa figure basanée exprime une énergie sauvage, et il a dans le regard quelque chose de sinistre. Quoique marié depuis un an, il continue, suivant l'usage des paysans russes, à demeurer avec sa jeune femme et son enfant dans la maison paternelle; mais il supporte assez impatiemment le joug que Gleb impose à tous les membres de sa famille. Il lui tarde d'aller exercer son métier dans un riche village qui se trouve à deux cents *verstes* de l'*isba* paternelle, et où on lui a dit qu'il gagnerait sa vie sans grandes fatigues. Il a déjà laissé entrevoir cette intention à son père; celui-ci ne veut pas en entendre parler; il ne saurait se passer des services de Petre, et ne veut point louer un ouvrier pour le remplacer. Bien des années se seraient écoulées avant que ce dif-

(1) Tunique de drap.

férend se fût arrangé à l'amiable, si une circonstance tout à fait imprévue n'était venue y mettre fin.

On est à la fin de l'hiver; une neige épaisse couvre encore le sol, mais déjà la température annonce le printemps. La vieille Anna est assise avec Vania devant le perron qui donne sur la cour, et son tablier est rempli de petits gâteaux moulés en forme d'oiseaux; elle les jette sur le toit l'un après l'autre, et sa douce physionomie est rayonnante de bonheur. Au moment où elle se livre à cette occupation, un paysan très mal vêtu, accompagné d'un enfant d'une dizaine d'années, paraît sur le sentier de la forêt; lorsqu'il est arrivé à quelques pas d'Anna, il la salue respectueusement. La bonne vieille pousse une exclamation; elle vient de reconnaître un de ses parens éloignés qu'elle avait perdu de vue depuis bien des années. L'homme qui vient de se présenter inopinément devant Anna se nomme Akime. Il est d'un village des environs. A la mort de son père, il a hérité d'une *isba* bien construite, de plusieurs chevaux et de quelques pièces de bétail; néanmoins, peu habitué au travail dans son enfance, il a bientôt vu la misère succéder à sa rustique opulence. Tour à tour marinier, meunier, berger, il en est venu à mener la vie de l'ouvrier nomade, et on ne l'a vu se fixer qu'une seule fois chez la femme d'un soldat, dans un village du gouvernement de Toula. Comment a-t-il pu rester cinq ans au service de cette femme, connue pour sa dureté impitoyable? Un enfant que la mégère avait mis au monde un an après l'arrivée d'Akime explique cette patience. A la mort de son hôtesse, Akime a chargé l'orphelin sur son dos, et après plusieurs démarches infructueuses pour trouver du travail, il vient frapper à la porte de Gleb le pêcheur. La vieille Anna accueille avec joie sa demande; mais son mari se montrera-t-il aussi charitable? Elle tremble qu'il ne refuse; elle indique à Akime toutes les précautions qu'il faut prendre, et celui-ci promet de les suivre de point en point. Bref l'*oncle* Akime est reçu dans la maison de Gleb; celui-ci a calculé en effet que l'enfant dont Akime est accompagné pourra avec le temps devenir un bon ouvrier. Au moment même où ces nouveaux hôtes s'installent sous le toit paternel, Petre obtient de Gleb la permission depuis longtemps sollicitée, celle de chercher du travail dans un riche village des environs, et il part avec son frère Vassili, laissant sa femme et ses enfans sous la garde du pêcheur.

L'oncle Akime est désormais le plus heureux des hommes; mais le petit Grichka, l'enfant qu'il a adopté, est beaucoup moins satisfait, il veut repartir. Grichka, il faut bien le dire, est peu digne d'intérêt : il est vicieux et sournois. Quelques corrections cependant le remettent sur le droit chemin, et on le voit bientôt se lier avec l'aimable et doux Vania, le plus jeune des fils du pêcheur. Un jour ils condui-

sent ensemble une nacelle sur la rivière de l'Oka, qui coule près de l'habitation. Jetés sur le bord opposé, ils se décident à aller demander secours à quelques bergers. Tout à coup ils rencontrent une jeune fille de leur âge qui, en les voyant, s'arrête interdite. Ils reconnaissent Dounia, fille d'un vieux pêcheur nommé Kondrati, qui venait de s'établir depuis peu sur les bords de l'étang. Les enfans lui racontent leur mésaventure; Dounia les conduit vers son père, qui leur fournit des avirons, et ils regagnent la maison sans que Gleb se doute de leur escapade. A partir de ce jour, des relations assez fréquentes s'établissent entre Dounia et les deux enfans; mais on touche déjà à la fin de l'été, voilà plus de cinq mois que l'oncle Akime est dans la maison du pêcheur : l'ennui commence à le gagner, et malgré toute la crainte que Gleb lui inspire, il néglige les travaux dont on le charge pour se livrer, suivant son habitude, aux occupations les plus futiles. On le voit passer des heures entières à confectionner des jouets d'enfans; il élève au milieu de la cour une huche à étourneaux très habilement faite. Le pêcheur perd patience; il le tance sévèrement et lui signifie qu'il ait à vider les lieux ou à reprendre au plus tôt la rame et le filet. L'oncle Akime se sent profondément humilié; il trouve ces reproches injustes et cherche une autre place. La Providence lui épargne ce soin. Un jour qu'il tombait une neige glaciale mêlée de pluie, le pêcheur charge l'oncle Akime d'une commission pressante. Il s'agit de se rendre au village. Le pauvre Akime s'exécute; mais il rentre au milieu de la nuit, mouillé jusqu'aux os, et se couche sur le four. La fièvre se déclare, et peu de jours après, au moment où tous les membres de la famille viennent de souper en commun dans l'*isba,* l'oncle Akime pousse un long gémissement.

« — Qu'as-tu? lui demanda Gleb avec impatience.

« — Père, répond Akime d'une voix haletante, je sens... oh! oui, je sens que la mort n'est pas loin. Ne me laissez pas mourir sans que j'aie mis ordre à ma conscience.

« Le pêcheur fit un signe de tête à Vassili, et celui-ci courut à Sasnovka chercher le prêtre. Il l'amena vers minuit dans un *telega*. Après avoir confessé le malade, le prêtre lui donna la communion, essaya de le consoler et repartit. Akime demeura pendant quelque temps plus tranquille, mais aux premières lueurs du jour ses gémissemens recommencèrent. On le porta sur le banc près des images, et toute la famille se rangea autour de lui. Personne ne pleurait, mais toutes les physionomies étaient recueillies, tous les regards étaient fixés avec une sorte de respect sur la figure pâle et amaigrie du moribond.

« — Que veux-tu? lui demanda Anna en se baissant vers lui, les yeux mouillés de larmes.

« — Grich... Grichouchka, dit-il à demi-voix.

« Le pêcheur prit l'enfant et le plaça devant Akime. Celui-ci tourna vers

lui ses yeux ternes et hagards, le regarda longtemps, puis il leva la tête et essaya de parler; mais il se mit à sangloter, laissa retomber sa tête sur sa poitrine, étendit la main et parut chercher quelque chose autour de lui.

« — Allons, mon bon père, lui dit Anna en se couvrant la figure de son tablier, ne te tourmente pas. Dieu viendra à ton secours, tu te rétabliras.

« L'oncle Akime hocha la tête et jeta de nouveau les yeux sur l'enfant. — Écoute-moi bien, Gricha, lui dit-il enfin en élevant la voix afin d'être entendu de tous les assistans, je vais bientôt... tu resteras seul. Sois bien obéissant... à Gleb Savinitch; respecte-le comme un père... Gricha... Gricha,... adieu!

« Le pauvre mourant prit la main de l'enfant, la posa sur sa poitrine et resta silencieux pendant quelques instans; mais de grosses larmes roulaient sur ses joues décharnées. Des gémissemens étouffés s'élevèrent dans le coin où se tenait la femme du pêcheur.

« — Gleb, reprit Akime en cherchant des yeux le pêcheur, qui était en face de lui, Gleb et toi, tante Anna, — mais sa voix s'éteignait de plus en plus, — protégez l'orphelin. Il y a là une petite chemise qui est encore presque neuve, donnez-la au pauvre orphelin,... et ses petites bottes,... dans l'armoire... tout... donnez-lui tout!... Gricha!... O Seigneur!

« L'oncle Akime ajouta quelques autres paroles, mais elles étaient tout à fait inintelligibles; puis ses yeux qui étaient arrêtés sur Gricha se fermèrent insensiblement. Le pêcheur fit un signe de croix, rapprocha les bras du défunt, prit une image et la lui posa sur la poitrine. La femme de Petre et les enfans sortirent en poussant des cris déchirans. Il ne resta dans l'*isba* que Gleb, Vassili et Anna. Celle-ci avait embrassé les pieds du cadavre et murmurait une prière en pleurant. Le pêcheur dit à Vassili d'aller prier le père Kondrati de venir lire des psaumes et s'éloigna lentement. Il trouva Grichka et Vania sur les marches de l'escalier.

« — Allons, Grichka, dit-il en posant la main sur la tête de l'enfant, ne pleure pas; c'est la volonté de Dieu. Pourquoi pleurer?

« — Comment ne pas pleurer? lui répondit Grichka en s'essuyant les yeux : voilà bien les bottes qu'il me faisait, mais il y en a une qui n'est pas finie; il n'a pas eu le temps.

« — Et toi, dit le pêcheur à son fils, pourquoi te désoles-tu?

« — C'est à cause de lui, répondit l'enfant : ça me fait de la peine.

« Le pêcheur poussa un soupir, promena la main sur son large front, et se rendit dans la cour pour y construire une bière. »

Après cette mort, qui fournit à M. Grigorovitch l'occasion de mettre en relief le caractère doux et résigné du paysan russe, l'habitation de Gleb rentre dans le calme. Nous passerons rapidement sur les incidens qui suivent les funérailles de l'oncle Akime, sur la liaison de Grichka et de la fille de Kondrati, sur les entrevues des deux amans, que Vania finit par découvrir. Les fêtes de Pâques approchent, et en même temps qu'on annonce un recrutement ordonné par l'empereur, on apprend que les fils de Gleb, Petre et Vassili, vont venir passer quelques jours dans leur famille. On attend avec impatience le retour des deux jeunes gens. La famille du pêcheur

court à tout instant vers l'Oka, dont la surface est encore couverte de glace, et chaque fois qu'un groupe de paysans paraît de l'autre côté de la rivière, la vieille Anna pousse des cris de joie que le pêcheur écoute en haussant les épaules. L'auteur met à ce propos en scène des paysans russes aux prises avec le danger et le bravant avec la froide insouciance qui les distingue.

« Une bande de ces ouvriers villageois qui parcourent la Russie dans tous les sens s'avance sur la glace. Le trajet est des plus périlleux; la chaleur a déjà fait fondre la glace, et ils enfoncent souvent jusqu'aux genoux dans l'eau qui la couvre. Des crevasses et des trous les arrêtent à tout moment, et ils font de grands détours pour les éviter. Pendant qu'ils marchent ainsi, au risque de voir la glace se rompre sous leurs pieds, la vieille Anna et les femmes des jeunes pêcheurs leur crient à tue-tête de prendre tantôt à droite, tantôt à gauche, mais ils ne tiennent aucun compte de ces charitables avertissemens. Celui d'entre eux qui est en avant paraît chargé de diriger la bande; tous les autres marchent avec une entière confiance sur les traces de ce conducteur, espèce de colosse qui s'avance d'un air résolu, avec une énorme scie suspendue à son épaule droite.

« Lorsqu'ils eurent franchi la moitié de la rivière, Gleb lui-même ne put retenir un cri d'effroi en voyant la direction qu'ils allaient prendre. — Arrêtez! s'écria-t-il. N'allez point par là! — Le chef de la bande s'arrêta, et tous les autres en firent autant. — Que dites-vous? cria le conducteur.

« — Ne prenez point par là, reprit Gleb; vous vous noierez. Hier une charrette s'y est enfoncée.

« L'homme à la scie recula de quelques pas, et redressa son bonnet. Puis il jeta les yeux à droite; une vaste nappe d'eau couvrait la glace dans cette direction. Il tourna la tête à gauche; l'eau s'y étendait encore plus loin. Il redressa de nouveau son bonnet, fit sonner la lame de sa scie, et continua de marcher en ligne droite avec un calme parfait, mais en s'arrêtant de temps à autre pour tâter du pied la glace couverte d'eau sur laquelle il s'avançait. Tous ses compagnons le suivirent sans faire la moindre observation. Les prédictions du pêcheur ne se réalisèrent pas; ils gagnèrent tous le rivage sans le moindre accident. »

Après bien des jours d'attente, signalés par des incidens pareils, Petre et Vassili paraissent enfin, l'un presque méconnaissable, tant sa physionomie, déjà sombre avant le départ, est devenue sinistre, l'autre toujours souriant comme autrefois. Les deux jeunes gens sont reçus d'abord par leur mère, puis par le pêcheur; mais leur attitude, tour à tour hautaine et familière vis-à-vis d'Anna, est singulièrement respectueuse vis-à-vis de Gleb.

« Lorsque Pierre aperçut sa mère, sa femme et son enfant qui accouraient à sa rencontre, il ne manifesta aucune joie de les revoir. Arrivé dans la cour, il commença par jeter à terre le sac qu'il avait sur les épaules, et posa dessus son bonnet. Cela fait, il embrassa les deux femmes avec autant de calme

que s'il ne les avait quittées que la veille. A toutes les exclamations qu'elles poussaient dans l'ivresse de leur joie, et en le couvrant de baisers, il se contenta de répondre à plusieurs reprises : — « Vous vous portez bien ? » — Puis il se tourna vers son enfant, le regarda attentivement de la tête aux pieds, reprit son sac et le replaça sur son dos.— Il n'aimait pas à perdre son temps, disait-il, avec les femmes et les enfans : il laissait à son frère le soin *de sucer leurs lèvres*. Celui-ci s'en acquittait effectivement à merveille; il ne cessait d'embrasser sa vieille mère, la femme et l'enfant de son frère et sa propre femme, avec laquelle il avait à peine eu le temps de faire connaissance lorsqu'il était parti. Mais dès que Pierre et Vassili eurent aperçu leur vieux père, qui approchait avec Vania et l'orphelin, ils quittèrent le groupe au milieu duquel ils se trouvaient et s'avancèrent vers Gleb leur bonnet à la main.

« — Bonjour, père ! — lui dirent-ils en s'arrêtant à trois pas de lui et en faisant un profond salut.

« — Bonjour, mes garçons, bonjour ! — leur répondit Gleb en les regardant attentivement.

« Après avoir donné à leur père quelques explications laconiques sur leurs moyens d'existence, les jeunes pêcheurs rejoignirent les femmes, qui se tenaient à distance, et confièrent mystérieusement à Anna qu'ils trouvaient au vieux pêcheur un air plus sérieux que de coutume. Celle-ci leur apprit qu'il en était ainsi depuis quelque temps, et cette nouvelle parut contrarier l'aîné; mais il se donna garde d'avouer la raison de son mécontentement à sa mère, qui en eût été vivement affectée. Ce n'était point en effet dans la seule intention de revoir leur famille qu'ils étaient venus. Petre avait résolu de s'affranchir entièrement de l'autorité paternelle; il se proposait de prendre avec lui sa femme et son enfant, et d'aller s'établir au loin pour son propre compte. Il n'avait pas eu de peine à y décider également Vassili, et c'était là surtout ce qui les ramenait. Toutefois ils se résignèrent à attendre encore quelque temps avant d'en instruire leur père, qui allait sans doute fort mal accueillir cette résolution. »

Ce mépris des femmes et ce profond respect de l'autorité paternelle sont des traits caractéristiques du paysan russe. Petre et Vassili, si résolus, si dédaigneux devant leur mère, tremblent devant le vieux Gleb. Pour le disposer favorablement, ils conviennent de l'assister avec ardeur dans ses travaux. Le moment est propice; la débâcle de l'Oka vient d'avoir lieu, et la rivière est rentrée dans son lit. Partout sur les prés encore couverts de limon accourent des troupes de paysans et de paysannes, armés de seaux pour ramasser les poissons que l'eau, en s'écoulant, a laissés dans les fossés et dans les champs. Le vieux pêcheur retrouve tout son entrain; il ne songe plus qu'à reprendre sa laborieuse profession. Grâce au concours de ses fils, tous les instrumens de pêche sont tirés du hangar où ils ont passé l'hiver et remis en état le jour même. Le soir venu, Gleb se décide à essayer une pêche aux flambeaux. On se dirige vers la rivière, les femmes prennent place sur le rivage, et Gleb, aidé de ses enfans, s'apprête à tenter le sort.

« Le soleil venait de se coucher, le ciel était étincelant d'étoiles. Les jeunes gens entourent leur père et attendent respectueusement ses ordres; le silence le plus profond règne sur le rivage. — Allons! Vaniouchka, s'écria-t-il, cours à l'*isba* chercher du feu.

« L'enfant part, et Gleb se met en devoir de fixer la *kosa* (sorte de réchaud rempli de poix) à la proue du bateau. Puis il recouvre ce réchaud de paille et examine attentivement la pointe de la fourche qui est destinée à piquer le poisson. L'enfant ne tarda point à reparaître, une lanterne allumée à la main. Peu d'instans après, la poix du réchaud petillait, une lueur rougeâtre éclaira la figure du pêcheur et se projeta sur le rivage.

« — Allons, père! s'écria Petre, que faut-il que nous fassions?

« — Écoutez-moi, reprit vivement le vieillard : Toi, Petre, tu vas te placer avec la fourche, près de moi, à la proue. C'est cela. Attention; ne t'endors pas!... Vous autres, Gricha et Vaniouchka, mettez-vous aux avirons. Allons vite; mais ne ramez pas sans mon ordre : le poisson dort, ne le réveillons pas avant l'heure. Le gouvernail est-il en état?

« Grichka lui répondit par un signe de tête.

« — Allons, tout est prêt; Vania, c'est toi qui gouverneras. Êtes-vous tous à vos places?

« — Tous! lui répondirent d'une voix les jeunes gens.

« — C'est bien; mais silence, reprit-il, ne parlez que des yeux. Poussez au large.

« Vassili, qui tenait la chaîne, la détacha vivement et sauta dans le bateau, qui quitta aussitôt le rivage.

« — Allons, dit Gleb, le voilà parti; à la grâce de Dieu!

« Pendant que le bateau suivait lentement le cours de l'eau, la tante Anna et les jeunes femmes ne quittaient pas des yeux la flamme du réchaud. Quelquefois cette flamme disparaissait, ainsi que le bateau et les pêcheurs qu'elle éclairait; mais on la voyait bientôt briller plus loin. Parfois elle redoublait d'intensité; c'est que les pêcheurs venaient de jeter un morceau de poix dans le réchaud. Alors Gleb et Petre, qui se tenaient penchés sur l'eau, armés d'une fourche, se dessinaient si vivement au milieu de l'obscurité, qu'ils semblaient suspendus au-dessus de la rivière. »

Enfin le moment vient pour Petre et Vassili de déclarer leurs projets, et voulant se donner du courage, ils recourent à des boissons spiritueuses. C'est à moitié ivres qu'ils signifient leurs intentions au vieillard. — Partez, s'écrie le vieux pêcheur indigné, mais à mon lit de mort vous n'aurez point ma bénédiction. — L'arrêt paternel est suivi aussitôt d'exécution : les fils de Gleb partent avec leurs femmes, et le pêcheur reste seul avec Vania.

Le lendemain, Gleb court chez Kondrati. Il veut se créer une nouvelle famille en mariant Vania à la fille de son voisin, à Dounia. Le consentement des parens est donné; mais Dounia se retire à l'écart, elle verse des larmes, et Vania sait ce que signifie son trouble, car il a surpris le secret de Dounia et de Gricha. Cependant le pêcheur retourne à son habitation, et il trouve sa femme toute en larmes. La

commune demande une recrue à Gleb. Son parti est bientôt pris : il livrera Gricha; sa femme seule a quelques scrupules. Leur est-il permis de sacrifier ainsi un jeune homme qu'ils ont adopté? Le pêcheur ne s'arrête point à ces considérations, il veut qu'on prépare tout de suite les effets du jeune conscrit; mais Vania, qui vient d'apprendre la décision de son père, lui déclare qu'il n'en sera rien : c'est lui qui partira. Une pareille détermination est bien faite pour surprendre Gleb, et il presse son fils de lui en découvrir le motif. Malgré toutes les instances, Vania se borne à lui répondre que c'est par amitié pour Gricha. Après de longs débats, le pêcheur est forcé de céder à la résolution du jeune homme, et dès le lendemain Vania est prêt à partir. Il dit adieu à Gricha, qui l'embrasse sans laisser paraître la moindre émotion, prend congé de sa vieille mère, place dans son sein l'image qu'elle lui donne, fait un signe de croix et rejoint Gleb, qui a pris les devans, silencieux et triste. Quelques jours après, Gleb revient au village, mais c'est pour repartir encore à la recherche d'un ouvrier qui doit aider dans ses travaux le vieux pêcheur, dont Gricha est resté le seul compagnon. Il se rend au bourg de Komarévo. Ici s'offre un curieux tableau de mœurs.

« Les paysans de Komarévo appartenaient jadis à l'un des plus riches seigneurs du pays; ils s'étaient rachetés moyennant un demi-million de roubles. Cette somme énorme ne les avait point appauvris, et Komarévo était maintenant le centre commercial de tout le district. Le commerce des bois, la pêche et surtout la fabrication des indiennes étaient les principales branches d'industrie auxquelles les habitans se livraient, et plusieurs d'entre eux avaient cent mille roubles de capital et même davantage : aussi avaient-ils une sorte de célébrité; ils auraient rougi de porter des *lapti* (1), on n'en voyait dans les rues du bourg que les jours de marché, car alors les paysans des environs arrivaient de toutes parts.

« Lorsque Gleb entra à Komarévo, il faillit être étouffé par la foule; il y avait foire depuis la veille. Comme notre campagnard ne connaissait personne dans le bourg, il se dirigea vers une maison décorée du titre de *restauration* et qui donnait sur les champs. C'était un établissement considérable où étaient réunis à la fois une auberge pour les voyageurs, une *isba* pour les rouliers, et un cabaret particulièrement fréquenté par les nombreux ouvriers du lieu. Au moment où Gleb allait gravir le petit escalier de bois qui conduisait dans la salle de l'auberge, le maître de la maison parut sur le pas de la porte. C'était un homme efflanqué, blême, aux yeux éteints, à la démarche nonchalante; mais ces dehors inoffensifs cachaient le plus rusé coquin de tout le district. Les hommes de ce genre ne sont pas rares dans le pays, et le peuple russe leur applique un nom qui les peint à merveille; il les appelle des *coquins sombres*. A son état d'aubergiste Guérasime, c'est ainsi que se nommait le personnage en question, joignait celui de marchand, et

(1) Chaussures en écorce de tilleul.

il faisait commerce de toutes choses. On pouvait acheter chez lui une vache et un quarteron de beurre, une voiture de poissons salés et une poignée de goujons secs, du goudron, de la graisse, des touloupes, des clous, du sel, des mouchoirs imprimés, des chandelles, des roues, en un mot tout ce dont un paysan fait usage. Quoiqu'il n'honorât jamais de sa présence les assemblées communales, aucune affaire ne se concluait sans lui. On venait le consulter; il ouvrait sa bourse à tous ceux qui s'adressaient à lui, pourvu qu'ils lui donnassent en gage un objet quelconque, qui surpassait de beaucoup, bien entendu, la somme qu'il avançait, et ces nantissemens restaient presque toujours entre ses mains. Il n'en agissait ainsi toutefois que dans le cas d'emprunts considérables. Ordinairement, lorsqu'un paysan s'adressait à Guérasime dans un moment de gêne, celui-ci lui prenait sa tunique de gala ou le mouchoir de soie de sa femme, et lui proposait des patins de traîneau ou tout autre objet usuel dont l'emprunteur se défaisait à moitié prix. S'il revenait à la charge, Guérasime l'obligeait encore de la même façon, et au bout de quelques mois tout le ménage du pauvre paysan était entassé dans les vastes hangars de notre aubergiste. Personne néanmoins n'osait se plaindre de Guérasime; le paysan n'attaque point plus puissant que lui; au village, la crainte fait toujours taire l'envie. Jamais Gleb n'avait eu besoin, bien entendu, de recourir à l'aubergiste. Comme tous les paysans qui savaient se suffire à eux-mêmes, il le considérait avec une parfaite indifférence, quoiqu'il sût fort bien ce qu'il fallait penser de lui. A peine l'eut-il aperçu, qu'il traversa le groupe d'ivrognes qui se tenaient sur l'escalier de l'auberge en chantant à tue-tête, et lui demanda s'il ne connaissait pas un bon ouvrier. L'aubergiste lui répondit d'une manière évasive; mais un des assistans parla d'un nommé Sakhar qui devait se trouver sur la place du bourg. Notre pêcheur se transporta aussitôt en ce lieu avec l'officieux paysan. Ce n'est pas sans peine qu'ils traversèrent la foule bruyante qui se pressait de tous côtés autour d'eux. A peine étaient-ils arrivés sur la place, qu'un spectacle assez étrange frappa les yeux du vieux campagnard.

«Un grand nombre de spectateurs des deux sexes étaient rangés en cercle autour d'un ours au poil roux paresseusement étendu à côté de son conducteur, Tatar borgne dont la tête rasée était coiffée d'une vieille calotte. Tenant d'une main la longue chaîne qui aboutissait aux narines de l'animal, il frappait de l'autre sur un tambour d'écorce; un autre Tatar, qui remplissait la fonction de *kozilatnik*, raclait un violon et accompagnait cette musique sauvage des plus bizarres contorsions. Ils étaient l'un et l'autre fortement pris de boisson; plusieurs *chtofs* vides étaient couchés à quelque pas d'eux, près d'un vieux sac sous lequel reposait la chèvre qui faisait partie de la troupe. Plusieurs jeunes gens, des ouvriers en goguette, dansaient et chantaient à tue-tête au milieu du cercle; l'un d'eux s'accompagnait d'un accordéon : le public les excitait de la voix et du geste. »

Mais Sakhar est absent; il est allé chercher de l'eau-de-vie à l'auberge pour régaler les Tatars et les danseurs. Au bout de quelques instans, il reparaît, et il n'apporte point d'eau-de-vie. Toutes ses instances ont été inutiles; l'aubergiste n'en donne point à crédit, et

Sakhar, qui a fait à lui seul jusqu'à présent tous les frais de la fête, n'a plus d'argent, il a même eu recours à un moyen extrême pour suffire à la dernière tournée : son *kaftane* est entre les mains de l'honnête aubergiste. On l'accueille avec des huées; mais cette réception ne l'intimide nullement. Après avoir longuement examiné Sakhar pendant qu'il répond aux lazzis de la foule, le pêcheur se décide à l'aborder et lui propose d'entrer à son service. Malgré la modicité du salaire que Gleb lui offre, Sakhar, dont la bourse est à sec, consent à cette proposition, pourvu qu'il lui donne de l'argent d'avance. A peine a-t-il touché cette somme, qu'il crie aux Tatars de recommencer le spectacle et court chercher de l'eau-de-vie. Quant au pêcheur, il s'empresse de quitter cette scène de débauche, et reprend le chemin de la maison.

Le personnage de Sakhar, si vivement dessiné dès son entrée en scène, va tenir la première place dans le roman. C'est le type du jeune paysan, le représentant et l'introducteur des mœurs nouvelles au village. Fils de pauvres bourgeois, Sakhar a été placé par eux dans un atelier dès l'âge de sept ans, et il y est resté sans relâche jusqu'à dix-sept. A cette époque, ses parens étant morts, un de ses oncles, riche meunier, qui n'avait point d'enfans, l'a pris à son service. Les débuts de Sakhar dans la maison du meunier ne sont point heureux; il se trouve bientôt mêlé, avec quelques autres jeunes gens de son âge, à des aventures qui appellent l'intervention du *stanavoï* (1). Son oncle prend le parti de le tenir sévèrement; il reconnaît bientôt que Sakhar est incorrigible. Quand il meurt, au lieu de laisser son bien à Sakhar, comme celui-ci le croyait, il le consacre à des œuvres saintes. Ce contre-temps oblige Sakhar à chercher un refuge chez son beau-père, autre meunier des environs. Il continue à y mener le même train de vie, et manifeste bientôt les mêmes prétentions. Le beau-père ne connaît pas encore son gendre à fond, il prend le mal en patience; mais Sakhar pousse les choses un peu loin : lorsqu'il se trouve à court d'argent, ce qui lui arrive souvent, il dispose du bien de son beau-père, et particulièrement des sacs de farine qui sont en magasin; il va les vendre secrètement au marché. La femme de Sakhar étant venue à mourir de chagrin sur ces entrefaites, à la suite des mauvais procédés de son mari, le vieux meunier s'empresse de chasser Sakhar de la maison. Réduit à gagner sa vie, Sakhar reprend son ancien métier; mais il a désormais des habitudes et des prétentions qui ne conviennent nullement à un ouvrier. Buveur intrépide, joyeux convive, il se fait de nombreux amis. Chanteur aimable, il reçoit un jour les félicitations d'un seigneur campagnard et de ses nobles

(1) Commissaire de police de l'arrondissement.

invités, venus pour assister à une fête populaire. Les assignats pleuvent dans sa casquette, et les applaudissemens les plus flatteurs accompagnent chacun de ses refrains. Désormais Sakhar ne doute plus de son mérite et obéit à tous les entraînemens de son amour-propre. Son humeur changeante le pousse par malheur d'atelier en atelier; sa prodigalité le réduit à la misère, et c'est alors qu'il est entré au service de Gleb.

Les premiers jours se passent bien. Sakhar ne trompe point les espérances de Gleb; c'est un ouvrier modèle. En homme prudent, il veut d'abord observer le caractère du maître, il ne songe nullement à braver le mécontentement de Gleb; il sait de reste que si celui-ci venait à le renvoyer, il ne trouverait point d'ouvrage ailleurs, car sa réputation est faite. D'ailleurs Gleb, qui tient à le garder jusqu'à l'entrée de l'hiver, ne lui refuse jamais les avances qu'il lui demande sur son salaire. Par ce moyen, il est sûr de le retenir jusqu'à l'époque où il n'aura plus besoin de lui. Sakhar ne tarde pas cependant à se lier avec Gricha et à exercer sur lui une fâcheuse influence. Il garde complaisamment le bateau pendant que Gricha fait des visites nocturnes à la fille de Kondrati. Un jour que Gleb est allé couper des branches de saule dans le bois, le vieux Kondrati vient le trouver et lui apprend d'une voix altérée que Gricha a abusé de l'inexpérience de sa fille. Gleb promet d'infliger au coupable une sévère correction. Kondrati l'apaise; il lui fait comprendre qu'un mariage est le seul moyen de réparer cette faute. Gleb y consent, et Gricha n'est même point consulté; on lui signifie qu'il épousera Dounia, et le jour de la cérémonie est fixé.

La vie de famille va donc commencer pour Gricha, mais sous de tristes auspices. Les noces sont célébrées avec la gaieté bruyante propre à ces solennités en Russie. Le lendemain de la fête, la maison du pêcheur reprend son aspect accoutumé. L'automne arrive, et Gleb donne congé à Sakhar. Le nouveau marié accompagne son ami jusqu'aux bords de l'étang, et dans ce trajet Sakhar ne dément point son caractère; il marche en sifflant d'un air décidé et ne paraît nullement soucieux de l'avenir, quoique par le fait il ignore complétement ce que le sort lui réserve. En prenant congé de Gricha, il retrace sous les plus brillantes couleurs l'existence qu'il va mener et s'apitoie très sincèrement sur la triste condition de son jeune ami. Ces dernières paroles bouleversent l'esprit de Gricha. Il se trouve en effet le plus malheureux des hommes, et lorsqu'en remettant le pied sur le rivage il y aperçoit Dounia, qui l'attend pour lui donner une commission dont Gleb l'avait chargée, l'expression inquiète et sombre de ses traits épouvante la jeune femme.

Une année s'est écoulée. Dounia mène la vie laborieuse des femmes

russes. Gricha la traite avec une sorte de mépris ironique. On voit qu'il se souvient des leçons de Sakhar. Enfin, par une belle journée de printemps, Dounia est occupée à laver du linge sur les bords de l'Oka, lorsque tout à coup elle entend marcher derrière elle et aperçoit Sakhar, qui s'avance le sourire sur les lèvres. Elle s'éloigne; mais Sakhar se présente bientôt chez Gleb lui-même. L'ouvrier vagabond vient réclamer de nouveau une place et du travail sous le toit du pêcheur. Malgré les avis de la vieille Anna, celui-ci profite du dénûment dans lequel Sakhar se trouve pour l'engager à bas prix.

Sakhar est donc de nouveau installé dans la maison, et Gricha, suivant le triste exemple qu'on lui donne, prend bientôt avec sa femme un ton leste et hardi. Il affiche en même temps un profond dédain pour le vieux Gleb. Les deux amis sont maintenant inséparables, et Dounia les trouve à tout instant ensemble au bord de l'eau ou au fond de quelque hangar. Sakhar chante ou joue de l'accordéon (1); Gricha l'écoute attentivement, et s'essaie à fumer. Maintes fois il arrive à Dounia d'entendre qu'ils parlent d'elle avec éloge. L'amitié que Sakhar ressent pour Gricha devient si vive, qu'il s'intéresse aussi de plus en plus à sa femme. Il a pour elle toute sorte de petites attentions. Gleb enfin perd patience; il voit dans Sakhar le mauvais génie de sa famille et se décide à l'expulser. Quelques momens de calme suivent le départ de l'ouvrier; mais ce dernier effort a épuisé l'énergie de Gleb. Une maladie causée par les premiers froids de l'automne ne tarde pas à l'emporter, et ce douloureux événement précipite Gricha dans la voie criminelle où depuis longtemps Sakhar l'a devancé. Il court rejoindre à Komarévo son ancien ami, qui va être son complice, car ils s'entendent tous deux pour dérober les modiques économies laissées par le pêcheur. Dès lors le châtiment ne se fait point attendre. Les deux amis ont eu l'audace de revenir dans la maison théâtre de leur attentat, de s'asseoir au repas de famille avec la vieille Anna et Dounia; mais des conducteurs de bestiaux ont découvert le vol. Eux-mêmes aussi ont à se plaindre de Sakhar et de son complice, qui ont exercé à leurs dépens leur coupable industrie. Sakhar est lié, conduit au bourg et livré à la police. Gricha réussit à s'évader, mais quelques jours après on retrouve son cadavre sur les bords de l'Oka. La maison du pêcheur voit alors reparaître ses anciens hôtes, Petre et Vassili, qui reviennent prendre possession de la demeure paternelle. Dounia retourne vivre avec son enfant chez le vieux Kondrati; elle passe dans la retraite dix années, au bout desquelles un soldat libéré du service revient tendre sa main

(1) Ces instrumens, qui ont remplacé l'ancienne *balalaïka* nationale, se fabriquent à Toula; ils se sont répandus jusqu'au fond de la Sibérie.

à la veuve de Gricha, qui sera sa femme. Le soldat, on l'a deviné, c'est le doux et généreux Vania.

Tel est ce roman des *Pêcheurs*, regardé comme une des productions les plus remarquables de M. Grigorovitch. Malgré la multiplicité des incidens, ce n'est pas, on le voit, par la rapidité de l'action qu'il se distingue. Ce qu'il faut surtout y signaler, c'est l'attention avec laquelle le romancier subordonne tous les détails du récit au but qu'il s'est proposé. Ce but, on ne le perd pas un instant de vue : c'est le contraste des mœurs nouvelles et des mœurs anciennes tel qu'on peut l'observer en Russie dans la classe des paysans libres. D'un côté Akime, Gleb et Kondrati représentent le paysan russe dans sa rudesse et sa naïveté primitive; de l'autre Gricha et Sakhar personnifient cet élément de désordre et d'ambition aventureuse qui pénètre chez certaines classes du peuple russe et les pousse à la ruine. Dans *les Pêcheurs* comme dans *Antone Gorémyka*, il y a une leçon cachée sous le récit; seulement la leçon s'adresse cette fois au peuple même, au lieu de s'adresser à ceux qui le gouvernent. C'est à ce dernier point de vue qu'il faut se placer pour rendre complète justice au romancier russe : il faut chercher au-delà de ses romans les questions qu'ils soulèvent et les examiner un moment en elles-mêmes. On pourra ainsi contrôler la fiction par les réalités au milieu desquelles elle prétend intervenir.

III.

Antone Gorémyka est, nous l'avons dit, un plaidoyer contre le servage; *les Pêcheurs* sont un tableau des dangers et des difficultés qui menacent le paysan libre. Quelle est la situation des deux classes sociales dont quelques représentans viennent d'agir sous nos yeux? C'est par les serfs et le servage que nous commencerons.

Qu'est-ce donc que cette institution si vivement flétrie par le conteur russe? Nous n'avons plus à discuter les inventions de M. Grigorovitch : ce qui doit nous préoccuper, ce sont les intentions, les vues politiques dont il se fait l'organe. Eh bien! nous serons forcé de reconnaître que, si l'institution du servage n'est plus digne de notre siècle, elle n'en a pas moins été politiquement indispensable en Russie à une certaine époque. Autrefois le paysan russe était parfaitement libre, et pouvait se transporter d'un village à l'autre, suivant son bon plaisir. La seule obligation qui lui fût imposée était de payer au propriétaire du bien sur lequel il vivait une redevance qui variait suivant la nature du sol. L'histoire atteste que cet état de choses n'était pas sans inconvénient. On nous dit qu'un grand nombre d'hommes allaient anciennement grossir les rangs des hordes sau-

vages qui vivaient alors sur les bords du Don. C'était là un fait très fréquent; ces fuyards étaient désignés sous le nom de *brodniki*. Longtemps après, au milieu du XVIe siècle, une foule de vagabonds se réfugiaient encore au sein des forêts. Lorsque Pierre Ier établit le recrutement, plus de trente mille paysans quittèrent leurs foyers et allèrent se joindre aux Kosaks du Don. De nos jours même, dans les plaines immenses qui bordent la Sibérie, le peuple, dans son langage expressif, donne le nom de *sentiers des orphelins* aux chemins isolés que suivaient ces fugitifs.

Comment expliquer cet étrange penchant du paysan russe à changer de lieu? On ne saurait l'attribuer qu'à un fait bien connu : le paysan russe, qu'il soit libre ou non, n'est point propriétaire; le sol qu'il cultive appartient à la commune dont il fait partie. Cette habitude entraîna des conséquences de plus en plus fâcheuses à mesure que la population augmenta (1). Des employés spéciaux chargés de recueillir la taille et les impôts de la couronne, qui, dès le XVIe siècle, se prélevaient sur les feux et non sur les terres, étaient obligés de vérifier continuellement le nombre des habitans fixés dans chaque district, car ce nombre variait sans cesse. Les grands propriétaires et les couvens, dont les terres étaient franches d'impôts, offraient aux paysans des avantages qui les séduisaient, et les autres terres restaient incultes. Bien plus, les maisons tombaient en ruines, des villages entiers et même des bourgs devenaient de véritables déserts. Ces inconvéniens décidèrent le tsar Ivan Vassilievitch à restreindre la liberté dont jouissaient les paysans; il leur fut enjoint de ne plus changer de village qu'une fois par an, dans la semaine qui précède la Saint-George d'automne et la suivante. Le tsar Fedor Ivanovich confirma cette ordonnance en 1597; les paysans fugitifs qui avaient enfreint la loi rendue par Ivan durent revenir sur les terres qu'ils habitaient, et il leur fut défendu de les quitter. Cette mesure mécontenta naturellement les possesseurs de grands domaines et le clergé; aussi en 1602 Godounof révoqua cette ordonnance, qu'il dut bientôt après remettre en vigueur sous la pression des petits propriétaires. Enfin en 1607 le tsar Vassili Chouïski la confirma officiellement avec le consentement du clergé et des boyards.

On conçoit que les paysans ne renoncèrent point sans regret à une habitude immémoriale. Les chants populaires l'attestent; ils parlent du jour de la Saint-George avec une tristesse touchante. Les peines portées contre les paysans fugitifs par les tsars Mikhaïl Fedorovitch et Alexis Mikhaïlovitch, père de Pierre le Grand, prou-

(1) On retrouve des traces de cette coutume en Serbie, province slave où le paysan a encore son caractère primitif. Des communes entières y changent souvent de lieu.

vent que les populations des campagnes cherchèrent par tous les moyens à recouvrer leur ancienne indépendance. Il fallut céder cependant, et on doit reconnaître que des considérations d'intérêt public justifiaient les mesures prises pour soustraire le paysan à l'influence de ses habitudes nomades. C'est au XVIIIe siècle que l'institution du servage fut détournée de son but véritable, et que les seigneurs étendirent peu à peu leur domination sur les paysans au-delà des limites fixées par la législation. On serait tenté de croire que les changemens introduits dans les mœurs des classes supérieures par la politique de Pierre le Grand furent favorables aux paysans; il n'en fut rien. Les grands propriétaires prirent de plus en plus l'habitude de vivre dans les villes, au sein d'un luxe ruineux; ils se firent remplacer par des intendans, et ceux-ci, obligés de fournir sans cesse aux prodigalités de leurs maîtres, pressuraient les paysans avec une dureté jusqu'alors sans exemple. En parcourant l'Europe, qu'ils connaissaient à peine, les seigneurs russes apprirent bientôt qu'une meilleure administration de leurs biens pouvait en augmenter les revenus; ils revinrent dans le pays plus exigeans que jamais, et des intendans étrangers, habitués aux procédés de la culture occidentale, mais infiniment plus cruels que les indigènes, furent chargés d'exploiter les terres. Pendant longtemps le gouvernement ne fit rien pour combattre ces abus. Catherine II est la première qui prit en main la cause des serfs. Enfin, à partir des premières années de ce siècle, le gouvernement commença à introduire dans ses propres domaines des réformes favorables aux paysans, et en 1803 il constitua la classe des agriculteurs libres, qui tend à favoriser l'émancipation. Les affranchissemens individuels furent encouragés, et il arriva même plus d'une fois que le gouvernement contraignit des seigneurs à libérer des serfs qui, grâce à des passeports délivrés par leurs maîtres (1), avaient acquis une certaine aisance dans l'industrie ou le commerce. L'usage odieux de vendre les paysans sans les terres fut déclaré contraire aux lois, et les seigneurs n'eurent plus le droit d'appliquer de leur propre autorité des châtimens corporels; ils furent tenus de confier ce soin à la police. Bien que ces mesures aient rencontré d'assez graves obstacles dans le mauvais vouloir de certains propriétaires, on ne peut

(1) On sait que les seigneurs ont le droit de donner des passeports à leurs serfs. Ceux-ci en profitent pour se livrer à diverses professions et apportent ou envoient annuellement à leurs maîtres la redevance qu'ils se sont engagés à payer, et qui varie suivant l'état qu'ils exercent. Il y en a qui acquièrent des fortunes considérables dont ils jouissent comme s'ils étaient libres; mais les petits propriétaires spéculent d'ordinaire sur le talent des serfs auxquels ils accordent des passeports et leur imposent des charges très lourdes. Le nombre des serfs seigneuriaux s'élève à 20,612,150 dans tout l'empire.

contester qu'elles aient déterminé une amélioration réelle dans la condition du paysan.

Ainsi donc le servage maintenu, mais corrigé dans quelques-uns de ses inconvéniens essentiels, tel est l'état actuel de l'institution imposée à la Russie par le tsar Ivan Vassilievitch. Sans se préoccuper de ces modifications partielles, les libéraux russes réclament avec une insistance croissante l'émancipation de tous les serfs. — Les paysans sont dignes de la liberté, disent-ils. Qu'attend-on pour les émanciper? — De là cette sorte d'agitation littéraire qui a produit les écrits de M. Grigorovitch et de M. Tourguenief. « Agissez! s'écrie le plus fougueux des publicistes russes, M. Hertzen. Depuis quand le gouvernement est-il devenu si scrupuleux en fait d'administration? Au XVIIIe siècle, Catherine II a bien su introduire le servage dans la Petite-Russie; on a bien trouvé au XIXe siècle les moyens les plus propres à convertir les uniates au culte grec, et à transformer la Pologne en province russe! Lorsque la famine désolait les provinces occidentales de l'empire, le gouvernement n'a point hésité à transporter une partie de la population dans les steppes de la Sibérie. Il retarde l'affranchissement des serfs parce qu'il a peur; mais que craint-il? On ne saurait vraiment le dire. Ce n'est assurément pas la noblesse; il n'est permis qu'aux feuilles étrangères de croire encore aux sauvages boyards russes, toujours prêts à attenter à la vie du tsar : c'est là un épouvantail dont il serait bien temps de faire justice. »

Nous partageons pleinement les opinions de ces adversaires du servage. Les paysans russes sont dignes d'être affranchis; l'expérience l'a prouvé. Tous ceux d'entre eux, et leur nombre est assez considérable, qui jouissent déjà d'une indépendance complète, n'en ont point abusé (1). Quant aux publicistes étrangers qui voient sans cesse le gouvernement russe aux prises avec *de sauvages boyards*, M. Hertzen a raison de ne pas prendre leurs affirmations au sérieux. Le nombre des seigneurs qui sont opposés à l'émancipation

(1) La classe des agriculteurs libres est encore, il est vrai, assez peu considérable; mais les paysans de la couronne sont maintenant à peu près sur le même pied, si ce n'est toutefois qu'ils sont soumis à une administration spéciale, et que le sol cultivé par les communes appartient à l'état. On comptait l'année dernière 18,590,371 individus des deux sexes sur les domaines de la couronne : c'est près du tiers de la population totale de l'empire. Plusieurs autres catégories de cultivateurs peuvent être classées au nombre des paysans libres; tels sont les *adnodvortsy*, qui s'élèvent à 1,500,000 individus mâles, et les *palovniki*, sorte de fermiers qui habitent principalement le nord. Enfin en Sibérie tous les paysans sont libres; ils peuvent s'adonner au commerce ou à l'industrie, posséder des biens mobiliers et immobiliers; ils jouissent de la liberté de transmigration et sont autorisés à s'établir dans les villes; ils choisissent dans leurs rangs les chefs auxquels ils obéissent; ils ont leurs propres tribunaux, et la voie des instances leur est ouverte comme à tous les autres sujets.

des serfs est sans doute considérable, mais il serait souverainement ridicule de supposer que le gouvernement les redoute. Lorsqu'il était question de cette réforme sous le règne du tsar Nicolas, quelques récalcitrans s'avisèrent de colporter en secret une lettre dans laquelle le grand-duc héritier, l'empereur actuel, semblait approuver leur manière de voir. Le gouvernement ne fit aucune attention à ces menées de salon; il savait que d'un mot il les ferait rentrer sous terre. Quelle est donc la raison, demanderons-nous à notre tour, qui lui a fait différer l'abolition du servage? C'est que l'entreprise n'est pas, quoi qu'on en pense, d'une exécution facile dans un empire où la population est aussi nombreuse et l'administration aussi imparfaite. De tristes exemples montrent qu'une réforme de l'administration serait indispensable pour assurer le succès d'un acte de cette importance. On vit, il y a peu d'années, dans un village peu éloigné de Moscou, un *stanavoï* rançonner les paysans, en se présentant devant chaque *isba* suivi de quelques soldats de police et d'un homme chargé de chaînes. L'homme enchaîné était un voleur, et il accusait les divers propriétaires d'être ses complices. Ceux-ci étaient innocens, mais, comprenant le but de cette sinistre tournée, ne cherchaient pas à se défendre; ils demandaient à parler en particulier au *stanavoï*, et un billet de trente-cinq roubles terminait bien vite l'instruction commencée. De pareils expédiens sont familiers aux agens de la police rurale, et il faut tout l'ascendant des seigneurs pour les prévenir ou en faire justice. Qu'arriverait-il si les paysans étaient affranchis et se trouvaient seuls en présence de cette armée d'oppresseurs? Ce déplorable état de l'administration paralyse, on le comprend sans peine, le bon vouloir du gouvernement. Toutefois, s'il ajourne l'accomplissement de la réforme, il sait en même temps la préparer. Plusieurs arrêtés, entre autres un ukaze publié en 1842, tendent à faciliter un arrangement amiable entre les serfs et leurs seigneurs. On peut même dire que dès à présent le servage n'a plus en Russie d'existence strictement légale, car un des articles de l'ordonnance de 1842 reconnaît aux paysans serfs le droit de passer des contrats de libération avec leurs maîtres. Ainsi il serait injuste de prétendre que le gouvernement russe est peu favorable à l'affranchissement des serfs seigneuriaux; il se propose de l'amener graduellement, et tout porte à croire qu'il ne s'arrêtera pas dans cette voie; les droits qu'il a accordés dernièrement aux paysans de ses domaines et le bien-être dont ceux-ci commencent à jouir auront pour résultat inévitable d'exciter les serfs seigneuriaux à supporter leur joug avec moins de résignation. C'est ce que les propriétaires russes ont fort bien compris, et la plupart d'entre eux voient ces réformes avec une vive appréhension.

Le système de temporisation que le gouvernement russe semble avoir adopté ne présente du reste aucun danger pour le moment; rien n'indique que les serfs soient disposés à enlever de force les avantages qu'on leur concède peu à peu. On a généralement attribué, en Angleterre et en France, une portée excessive aux symptômes d'agitation qui se sont manifestés récemment parmi les serfs russes. On s'empresse trop d'évoquer à ce propos le souvenir de la fameuse insurrection de Pougatchef. Ce vaste embrasement qui menaça toute la Russie orientale était nourri par des élémens tout à fait particuliers. Le plus actif de ces élémens était sans contredit l'esprit de secte dont Pougatchef sut tirer parti avec beaucoup d'habileté. Ce hardi révolutionnaire disposait d'ailleurs d'un grand nombre de Kosaks, hommes aguerris et qui lui étaient fort dévoués. N'oublions pas en outre que le servage avait été établi, peu d'années auparavant, au sein des gouvernemens sur les frontières desquels Pougatchef parut avec ses bandes. Il lui était donc facile d'y recruter des adhérens. Enfin le gouvernement ne put lui opposer, dans les premiers temps, que des forces tout à fait insuffisantes. Aucun soulèvement général n'a eu lieu depuis parmi les serfs russes, et les manifestations tumultueuses auxquelles ils se sont laissé entraîner parfois sur divers points de l'empire ont été facilement réprimées. Pendant le règne de Paul Ier, un officier aux gardes venant de Saint-Pétersbourg avait annoncé dans quelques villages du gouvernement de Tver que l'empereur voulait affranchir les serfs, et des signes d'insubordination s'y manifestèrent; mais il suffit de démentir cette nouvelle pour rétablir l'ordre (1). Il en fut de même il y a quelques années dans le gouvernement de Tchernigof et de Simbirsk, dont la population est peut-être la plus turbulente de l'empire. Lorsque le bruit se répandit que le gouvernement voulait abolir le servage, les paysans se portèrent en foule au chef-lieu et y assiégèrent le gouverneur de plaintes contre leurs seigneurs. Une agitation du même genre se déclara dans quelques districts des environs de Yékatérinoslaf; les paysans serfs se disposaient à émigrer en masse vers les provinces méridionales de l'empire. Les injonctions des autorités locales suffirent encore pour mettre fin à ces manifestations. Quelques insurrections un peu plus sérieuses éclatèrent, il est vrai, sur les confins de la Sibérie, et on a reproché avec raison au gouver-

(1) Un fait curieux se passa quelques années plus tôt, en 1784, sous le règne de Catherine. Le bruit se répandit à Saint-Pétersbourg parmi les *dvorovi* (domestiques serfs) que le grand-duc voulait recevoir à Gatchina, son château de plaisance, tous les esclaves qui voudraient s'y réfugier, et qu'ils seraient libres. Dans l'espace de huit jours, plus de huit cents *dvorovi* se présentèrent à Gatchina. Une fois détrompés, les uns retournèrent chez leurs maîtres, les autres se répandirent dans les bois.

nement de les avoir châtiées trop sévèrement, car elles furent de même apaisées presque sans déploiement militaire. Le paysan russe ne tient pas contre la force armée : il ne fuit pas lâchement comme les émeutiers anglais devant une troupe de constables ou un piquet de dragons; mais il ne sait pas se défendre, il se laisse tuer. Au reste, il n'a point d'autres armes que sa hache ou une faux, et ces moyens d'attaque sont assurément fort insuffisans. Ce qui entrave puissamment d'ailleurs en Russie tout soulèvement populaire, c'est le climat, c'est aussi la distance qui sépare les villages. Il est impossible de méconnaître ces difficultés, pour peu qu'on ait étudié sérieusement le pays (1). Le gouvernement du tsar aurait-il donné des armes aux serfs, comme il vient de le faire, s'il n'avait pas été sûr de leurs dispositions? Rien ne contredit plus formellement l'esprit que l'on prête aux paysans russes.

Ce sont presque toujours des motifs de vengeance qui ont provoqué les mouvemens partiels dont nous avons parlé; ils ne se rattachent à aucun plan général. Quelquefois même ces révoltes se passent sans la moindre effusion de sang. Un fait remarquable qui se produisit en 1850 dans un des gouvernemens de la Petite-Russie caractérise nettement l'esprit d'opposition, plutôt railleur que violent, qui domine souvent dans ces sortes d'agitations. Lassés des mauvais traitemens de leur maître, des paysans de ce gouvernement résolurent de l'en punir, et ils n'imaginèrent rien de mieux que de lui infliger le châtiment dont il avait si généreusement usé à leur égard; ils le fouettèrent d'importance. Le seigneur ne s'en vanta point : d'ailleurs les paysans avaient exigé de lui un acte par lequel il s'en-

(1) On a beaucoup parlé depuis quelque temps du paysan russe dans nos journaux; dernièrement encore on lisait dans *le Moniteur* un article où, s'appuyant sur l'impossibilité de provoquer les paysans russes à seconder par l'insurrection une invasion française dans leur pays, on les déclarait impropres à la liberté. L'auteur de cet article, M. Amanton, dit qu'en 1825 les révolutionnaires russes échouaient complétement lorsqu'ils essayaient de parler politique aux paysans russes. Cela n'est point étonnant : les paysans russes n'entendent absolument rien au catéchisme révolutionnaire; mais ils n'en apprécieraient pas moins l'avantage de n'être point pressurés et battus injustement, si le gouvernement le leur assurait. C'est au pouvoir que l'initiative de toutes les grandes réformes sociales a appartenu jusqu'à ce jour, et il en sera ainsi pendant longtemps. Une émeute que M. Amanton vit réprimer très promptement à Sébastopol lui fournit l'occasion de déclarer que les paysans russes sont incapables de résister à la force armée; mais il oublie que la population de Sébastopol est entièrement composée de Tatars. Le même écrivain affirme que le paysan russe n'est nullement religieux; cela seul suffirait à prouver qu'il le connaît fort mal. L'incrédulité des campagnards français n'a point pénétré en Russie, il n'y en a même point trace dans les villes. On peut dire que le paysan russe joint à une foi aveugle dans les dogmes de son culte toutes les qualités qui constituent le fond du christianisme, une résignation, un esprit de tolérance et surtout une charité vraiment exemplaires. Qu'on nous permette de citer à ce propos un fait qui confirme cette opinion. Quelques-uns des prisonniers russes qui

gageait à garder le silence; mais quelque temps après ce seigneur eut l'imprudence de fournir pour recrue un des hommes qui s'était le plus signalé dans l'exécution qu'il avait dû subir. Celui-ci ne manqua pas de déclarer au chef de la commission de recrutement que son maître l'avait fait soldat parce qu'il l'avait fouetté avec quelques autres de ses camarades. Comme on hésitait à le croire, il tira de sa poche le document en question. On l'expédia au ministre de l'intérieur, qui en référa à l'empereur, car un pareil cas ne s'était jamais présenté. L'empereur ne se contenta pas de faire rayer le seigneur du service, il lui intima l'ordre de quitter l'empire et de n'y plus reparaître sans son autorisation.

Ce que nous venons de dire du servage et de la grande réforme réclamée par les écrivains russes explique l'intérêt qui s'est attaché aux premiers récits de M. Grigorovitch. Quant à ses romans, où figurent des paysans libres, ils appellent l'attention à un autre titre. De même qu'*Antone Gorémyka* nous a servi d'occasion pour exposer l'état actuel du servage, *les Pêcheurs* peuvent nous aider à caractériser la situation du paysan libre. Pour ces classes qui jouissent enfin de l'indépendance, il ne s'agit plus de réclamer des réformes politiques : il s'agit de savoir qui l'emportera, des vieilles mœurs ou des nouvelles. Il existe une sorte de lutte sourde entre les hommes de l'ancienne génération, encore profondément attachés aux principes de leurs pères, et ceux qui, sous l'influence des mœurs adoptées par les classes supérieures, commencent à s'affranchir des coutumes d'autrefois. Le sujet est assurément très digne d'intérêt. Pour nous en tenir aux personnages groupés dans le roman des *Pêcheurs,*

sont actuellement en France se trouvaient dernièrement employés par un propriétaire du Berry. Une difficulté s'étant élevée entre lui et les travailleurs, il leur dit qu'ils devaient pourtant s'estimer heureux de se trouver en France, au lieu d'être en Crimée. « Non! lui répondit l'orateur de la bande : en Crimée nous combattons pour notre foi. —Oui, reprit le châtelain, mais vous auriez à supporter une foule de privations. — Le Christ, répliqua le soldat, en a supporté bien d'autres. » Le paysan russe en est encore à cet égard au point où se trouvaient nos serfs au moyen âge. L'opposition politique même prend chez lui un caractère religieux. Sous le mouvement des sectes, si nombreuses en Russie, se cachent souvent des passions politiques. Ce sont les sectaires qui ont fomenté la seconde révolte des strelitz sous Pierre le Grand. C'est surtout depuis le règne de Pierre le Grand que le nombre des sectes a augmenté. On peut considérer toutes celles qui se sont formées depuis cette époque comme une véritable protestation populaire contre les changemens apportés par le gouvernement à l'ancien ordre de choses. C'est Moscou qui en cette qualité est la métropole des sectaires; seuls, les *skoptsi* (*origénites* russes) ont une vénération particulière pour Saint-Pétersbourg. Le travail qui s'opère au sein des sectes demeure secret, il est impossible de savoir si elles tendent à augmenter ou à diminuer; cependant il est certain que le corps des marchands, qui leur a toujours fourni un grand nombre d'adhérens, commence à se ressentir de l'indifférence en matière religieuse qui se répand en Russie par l'intermédiaire des classes supérieures.

on pourrait reprocher au conteur de les avoir faits trop expansifs. Le paysan russe n'aime point à étaler ses sentimens. Lorsqu'il se livre à des sorties éloquentes, c'est presque toujours pour donner le change sur ses véritables dispositions. On regrette de rencontrer dans ce roman la mélancolique physionomie de Vania. Ce personnage n'a rien de russe. Ce n'est pas que le trait dont notre romancier fait honneur à Vania soit sans exemple : l'esprit de sacrifice n'est pas éteint chez le peuple russe; mais jamais homme de cette classe ne renoncera à son indépendance pour favoriser une intrigue. L'invention de l'auteur est inadmissible; l'amour du paysan russe ne s'élève guère au-dessus de l'instinct physique et n'occupe par conséquent à ses yeux qu'une place très secondaire dans l'ordre des affections morales.

La plupart des autres personnages du roman sont d'une fidélité irréprochable. L'oncle Akime surtout est d'une ressemblance parfaite, il mérite même une attention toute particulière. Quelque sévère que soit en effet le régime auquel le paysan russe est soumis depuis plus de trois siècles, on retrouve encore çà et là dans les villages des hommes qu'il n'a point modifiés, ou dont la transformation est imparfaite. Tel est celui dont M. Grigorovitch nous a fait une peinture si vive dans ce roman; il est évident que l'oncle Akime a toute l'insouciance et la mobile humeur de ses pères. Chez Sakhar, on retrouve les traits distinctifs de l'ouvrier russe; le caractère que l'auteur lui prête ne donne pas une très haute idée de l'influence que l'industrie exerce en Russie sur les classes inférieures. Le pays a tiré de notables avantages des nombreuses fabriques qu'on y a élevées depuis le commencement du siècle; il peut maintenant se passer en partie d'un grand nombre de produits qu'il tirait jadis des pays étrangers. C'est là sans contredit un fort beau résultat; mais d'un autre côté le goût du luxe commence à se répandre parmi les paysans, et la vie des ateliers les déprave de plus en plus. C'est principalement l'ivrognerie que les manufactures tendent à propager avec une effrayante rapidité. Le paysan russe, qui vit paisiblement dans son village, est rarement infecté de ce vice. Lorsqu'il abandonne le village pour embrasser une profession industrielle, les choses changent : une fois séparé des siens et sollicité par le pernicieux exemple de ses nouveaux camarades, il se met ordinairement à boire avec une sorte de frénésie sauvage (1) et en contracte l'habitude pour toujours. Chacun sait que le gouvernement russe est complice de ces désordres, il les encourage même en quelque sorte,

(1) On donne en Russie à cette intempérance normale le nom de *sapoï*. C'est une véritable fureur vineuse qui vient par accès, et que la satiété seule peut calmer.

car la fabrication de l'eau-de-vie étant affermée par l'état et lui rapportant des sommes considérables, il a grand intérêt à en augmenter la consommation (1). Toutefois les *apothicaireries impériales,* dont le gouvernement autorise la construction sur tous les points du pays, présenteraient beaucoup moins de dangers, si les manufactures n'attiraient point dans les villes la population des campagnes. Puisque le gouvernement tenait à répandre la pratique des arts manuels, il aurait dû ne point encourager, comme il l'a fait, la construction des manufactures, et favoriser les travaux industriels auxquels les paysans se livrent en commun depuis un temps immémorial dans leurs villages. On rencontre de ces associations dans toutes les provinces; elles offrent l'avantage de ne point enlever le paysan à sa famille ni aux travaux des champs. Au lieu de développer la production industrielle sous cette forme nationale, on a préféré introduire en Russie le système de fabrication qui est suivi dans les pays étrangers. C'est encore l'esprit d'imitation qui l'a emporté; il y a longtemps que la Russie n'a point d'autre guide.

Quelle est en définitive la situation des serfs et des paysans libres en Russie? — L'affranchissement semble dépendre, pour les uns, d'une réforme de l'administration impériale; l'amélioration du sort des autres suppose nécessairement une meilleure direction donnée aux travaux industriels. Ce sont là deux graves questions bien dignes de la sollicitude qui s'y attache de plus en plus, et si le gouvernement réussit un jour à les résoudre, les écrivains russes pourront revendiquer l'honneur d'avoir noblement secondé ses efforts. Parmi ces écrivains, M. Grigorovitch est peut-être celui qui a rempli sa tâche avec le plus d'ardeur et de persévérance. On doit espérer que son exemple sera suivi. C'est en marchant dans cette voie que la littérature russe peut se créer des titres réels, non seulement à l'intérêt de son propre pays, mais à l'attention des lecteurs européens.

H. Delaveau.

(1) En 1837, on comptait déjà 1 cabaret pour 701 âmes dans les domaines que la couronne possède au centre de l'empire, tandis que cette proportion n'était que de 1 pour 2,691 dans les propriétés particulières.

ACHIM D'ARNIM

II.

DRAMES ROMANTIQUES ET POPULAIRES.

Au théâtre comme dans le roman (1), il a été dans la destinée d'Arnim de marquer ses tentatives d'un double caractère, d'accomplir une intime alliance entre une fantaisie profondément individuelle et un respect inaltérable du génie et de la tradition germaniques. Celui qui n'accepterait comme représentant l'art dramatique en Allemagne que l'école dont Goethe et Schiller sont restés les chefs illustres s'exposerait à ne comprendre parfaitement ni quelques-unes des plus belles œuvres d'Arnim, ni même toute une famille d'écrivains oubliés, qui, bien avant les auteurs d'*Egmont* et de *don Carlos*, prétendirent donner à l'Allemagne un théâtre national. Arnim a fréquenté cette famille, il a tenu commerce avec ces productions bizarres qui, au XVIe et au XVIIe siècle, trouvaient dans les plus humbles classes du peuple allemand un public empressé. Avant d'évoquer quelques-uns des drames les plus remarquables de l'auteur d'*Isabelle d'Égypte*, il convient donc de parcourir un peu le chemin qu'a suivi Arnim lui-même, et de n'arriver à lui qu'en traversant ce groupe des écrivains allemands du XVIIe siècle, dont le vieil André Gryphius personnifie si nettement les qualités et surtout les défauts.

C'est au commencement du XVIIe siècle, en effet, que la scène allemande s'ouvrit pour la première fois à des tentatives plus sérieuses

(1) Voyez la livraison du 1er juin.

que les farces populaires ou les moralités dialoguées des âges précédens. Une troupe de comédiens parcourait alors l'Allemagne, jouant les pièces des contemporains de Shakspeare et celles de Shakspeare lui-même. Cette compagnie était composée de jeunes Allemands du comptoir de la Hanse à Londres, lesquels, en rapportant dans leur pays les pièces les plus en vogue d'un répertoire étranger, tentaient tout simplement une de ces spéculations théâtrales comme il s'en est tant vu depuis. Cette fois la spéculation réussit on ne peut mieux : les rois, les électeurs, les villes libres se disputèrent à prix d'or les heureux histrions, qui durent bientôt livrer à l'impression ce fameux répertoire, objet d'un si universel enthousiasme. Un premier volume parut d'abord sous ce titre agréablement diffus : *Comédies et tragédies anglaises, ou choix des plus belles pièces, tant comiques que tragiques, sans excepter les facéties et joyeusetés, qui, traduites de l'anglais en allemand, ont, par l'aimable tour de l'invention aussi bien que par l'intérêt historique du drame, charmé les cours des rois et des électeurs, non moins que les villes libres anséatiques. Elles paraissent aujourd'hui imprimées pour la première fois.* A ce premier volume un second succéda bientôt, puis enfin un troisième, par lequel l'ouvrage fut complété. Tels qu'ils sont, ces trois volumes, publiés en 1610, contiennent à peu près toutes les origines du théâtre allemand, et forment une sorte de *compendium* où les générations n'ont pas cessé de venir puiser l'une après l'autre. Des soixante-dix pièces environ qui composent l'*Opus Theatricum* d'un poète de ce temps, Ayrer (1), il n'en est pas dix, comédies, tragédies ou farces, qui ne se rattachent par le sujet ou les personnages à quelque invention de ce répertoire, à quelqu'un des motifs dramatiques importés d'Angleterre par ces aventureux comédiens. Ce sont eux aussi qui, selon toute vraisemblance, introduisirent en Allemagne le *Faust* de Marlowe, quoiqu'en général les marionnettes revendiquent l'honneur d'avoir naturalisé en Allemagne la légende de *Faust*. Cela du reste revient au même, le génie dramatique de l'Angleterre ayant également, et vers la même époque, modifié le répertoire des marionnettes allemandes, qui, régénérées en quelque sorte physiquement et moralement, eurent à dépouiller, comme on dit, le vieil homme, grâce aux ingénieux perfectionnemens apportés dans leur mécanisme.

L'année où mourut Shakspeare, Andréas Gryphius vint au monde, tête de savant qu'un vague rayon de poésie éclaire par intervalle,

(1) Jacob Ayrer, notaire et procureur à Nuremberg, et dont la période dramatique s'étend de 1610 à 1620. L'œuvre de ce poète est un progrès sur celle de Hans Sachs, bien qu'Ayrer se contente d'imiter le vieux théâtre anglais, auquel il emprunte son *clown*, qu'il reproduit dans toutes ses pièces, et qui deviendra ce fameux *Jahn*, personnage célèbre dans les *Possen* (farces) du théâtre populaire allemand.

et qui s'avisa de traduire à la scène les Grecs et les Romains, avec lesquels ses études de latiniste le mettaient en rapport. La tragédie antique vue à travers Sénèque, un mélange du théâtre de Shakspeare et des mystères du moyen âge, tel est le procédé dramatique de cet étrange précurseur, qui, si Goethe fut le Corneille de la scène allemande, en a été, lui, le Garnier. De nos jours, l'école romantique a repris divers sujets traités par Gryphius, entre autres cette amoureuse histoire de Cardenio et Celinde, empruntée dans l'origine à une nouvelle espagnole de Montalban, et qu'Arnim intercale en manière d'épisode dans son étrange comédie épique intitulée *Halle et Jérusalem. Les Arméniens, la Mort de Papinien, Catherine de Géorgie*, comment nommer tous les chefs-d'œuvre de Gryphius?

J'en ai de violens, j'en ai de pitoyables.

Ce que dit dans *Polyeucte* cet excellent Félix de ses propres sentimens s'appliquerait à merveille aux innombrables pièces du dramaturge allemand. Il en a en effet de violentes où l'on voit, comme dans *Catherine de Géorgie*, l'héroïne écorchée vive au cinquième acte, et il en a de pitoyables, comme celle qui nous représente le roi Charles Ier d'Angleterre aux prises avec le bourreau. Gryphius a aussi transporté sur la scène allemande une version du *Songe d'une nuit d'été,* qui arrivait à lui défigurée par deux ou trois arrangemens successifs. On a quelque peine à comprendre comment une pareille comédie, enlevée ainsi du cadre poétique qui la relève et l'ennoblit, put réussir devant un public peu ou point au courant du répertoire anglais, et qui, partant, n'entendait rien aux allusions et aux parodies dont elle abonde. Néanmoins le succès fut très grand, en dépit, peut-être même, hélas! faut-il le dire? à cause des suppressions, corrections et transpositions du barbare arrangeur. Se figure-t-on *le Songe d'une nuit d'été* sans Titania? Gryphius a rayé d'un trait ce personnage; il est vrai qu'en revanche il en ajoute plus d'un auquel Shakspeare n'avait point pensé, nommément ce fameux Pickelhaering, acteur indispensable de la farce allemande, et qu'un poète du bon temps se garderait fort d'omettre.

On le voit, c'est au génie dramatique de la vieille Angleterre qu'il faut s'adresser pour avoir le secret des origines du théâtre en Allemagne. La France eut certes aussi son influence sur cette partie de la littérature germanique, et je ne pense pas que personne au-delà du Rhin cherche à le contester; mais cette influence vint plus tard, et s'exerça surtout chez certains grands esprits que leur sens critique entraînait involontairement vers l'éclectisme. Les romantiques, plus naïvement poètes, plus religieusement inspirés, se bornèrent à re-

monter en ligne directe le cours des traditions nationales, cherchant l'avenir dans le passé. Tandis que Goethe traduisait Voltaire et Diderot, tandis que Schiller, multipliant les essais de côté et d'autre, allait du drame bourgeois à la tragédie antique avec chœurs, d'*Intrigue et Amour* à *la Fiancée de Messine*, l'école nouvelle, à qui suffisait un seul enthousiasme, se contentait de retrouver Shakspeare, de le découvrir en quelque sorte. Ses recherches si actives sur les origines de l'art national y conduisaient tout droit. Toutefois il arriva à quelques-uns de s'arrêter, chemin faisant, autour des vieux maîtres du terroir, et sans tenir compte d'une imitation qui avait cherché ses modèles au-delà de Shakspeare, de prendre les copies d'Ayrer ou de Gryphius pour des originaux. Pour ma part, quand je vois inscrits en tête d'une pièce de ce temps ces trois mots, très souvent reproduits : *nach altem Deutschen*, c'est-à-dire, d'après une ancienne pièce allemande, je sais que penser de cette épigraphe, et que ce prétendu vieil allemand est tout bonnement du vieil anglais.

Arnim, à ce point de vue, doit beaucoup au répertoire publié dans les trois volumes de 1610, et très souvent ce sont les précurseurs de Shakspeare qui lui fournissent les emprunts qu'il croit faire à Gryphius. Je me hâte d'ajouter que ces emprunts, quels qu'ils soient, ne sauraient affecter qu'une partie du théâtre d'Arnim, la partie la moins littéraire sans doute, mais non la moins curieuse, et sur laquelle je reviendrai, celle des *Possen* ou farces romantiques dans le goût populaire, car pour ses grandes conceptions il ne relève que de Shakspeare et de l'histoire nationale. C'est par ce caractère que se recommande particulièrement une de ses créations les plus puissantes, l'*Auerhahn* (*le Coq de bruyère*), oiseau rare, dit-on, et sur la trace duquel on aimera sans doute à nous suivre, car on fera ainsi le tour du monde du poète.

Avant d'aborder le domaine de l'imagination, il faut cependant parcourir la chronique de Thuringe, et nous verrons mieux ensuite quel parti Arnim a su tirer des plus héroïques figures qui s'y rencontrent. Louis II, né vers 1129, était encore sous la tutelle de sa mère lorsque l'empereur Konrad III sanctionna ses titres et sa dignité de landgrave de Thuringe. D'un naturel doux et clément, mais fort enclin au plaisir, Louis grandissait étranger à toute préoccupation politique, ne demandant qu'à s'amuser et à bien vivre. Or, pendant ce temps, que faisaient les seigneurs ses feudataires? Ils opprimaient le pauvre peuple et l'écrasaient d'impôts. En vain de toutes parts s'élevaient les murmures, en vain les plaintes éclataient; ni les murmures, ni les plaintes n'arrivaient aux oreilles de Louis, qui, tantôt courant le monde à la recherche des aventures, tantôt endonjonné dans son château de la Wartbourg, ne savait rien des misères

de ses sujets, non plus que de l'orage qui déjà grondait parmi eux contre lui et ses vassaux. Les choses en étaient à ce point, lorsqu'un soir le landgrave, s'étant égaré à la chasse, vint frapper seul et sans escorte à la hutte d'un forgeron de Ruhla, village situé dans la montagne, aux environs d'Eisenach. Et comme à la vue de cet homme d'armes le forgeron fronçait le sourcil : « Je suis, lui dit Louis, un veneur de la suite du landgrave, j'ai perdu mon chemin, la nuit est noire en diable, et je vous demande un gîte pour moi et mon cheval jusqu'à demain. » Le forgeron, à ces mots, devint plus sombre, et d'une voix sourde où frémissait l'accent d'une haine concentrée : « Fi! murmura-t-il; comment osez-vous prononcer un pareil nom sans vous essuyer la bouche aussitôt? L'hospitalité, je vous la donne, mais point, croyez-le bien, en faveur de qui vous la réclamez. Menez votre cheval à l'écurie, vous y trouverez de la paille pour vous étendre, car chez nous autres, pauvres gens, il n'y a pas de lit. » — Le landgrave fit comme on lui disait de faire; mais il eut beau se retourner, le sommeil ne vint pas; la sentence du forgeron lui travaillait l'esprit. Pendant ce temps, l'artisan s'était remis à l'œuvre, il battait l'enclume à coups redoublés, et s'écriait en maugréant : « Courage donc, Louis, cœur de poule! endurcis-toi! endurcis-toi! » Puis, s'il suspendait quelques instans sa rude besogne, c'était pour raconter à ses compagnons les exactions des nobles et la pitoyable indifférence du landgrave à l'endroit des horribles traitemens infligés par eux au peuple. « Honte, poursuivait-il en plongeant le fer dans l'eau pour le durcir, à qui voudrait vivre sous un pareil maître, incapable de maintenir ses grands vassaux! L'un pille votre maison, l'autre vous prend votre fille, un troisième vous ouvre la veine en manière de plaisanterie pour vous barbouiller la figure avec votre propre sang! Ventre-Dieu! Louis, cœur de poule! endurcis-toi! et tâche enfin de te montrer à nous tel que ce fer que nous battons! »

Or Louis entendit tout, et la leçon, — soit qu'elle vînt d'une âme naïve et simple, frémissant sous le coup d'une récente injure, soit, comme certains chroniqueurs le prétendent, qu'elle fût malicieusement adressée à qui de droit, — la leçon ne fut point perdue. Au jour naissant, Louis remercia son hôte et s'éloigna; mais combien en quelques heures il s'était transformé! Une nuit avait suffi pour changer la nature accommodante et bénigne du landgrave, et faire du roseau flexible une verge de fer. A dater de cette époque, Louis fut intraitable et devint pour ses grands vassaux un si terrible justicier, que ceux-ci entreprirent de briser sa puissance. Au premier signal du soulèvement, Louis lève une armée dont tant de malheureux délivrés par lui s'empressent de grossir les rangs, et c'est avec

ces hommes altérés de représailles qu'il fond sur les révoltés, pille leurs territoires, rase leurs *burgs* et les emmène eux-mêmes prisonniers. « Infâmes, leur dit-il, vous tremblez pour vos têtes; rassurez-vous, elles seront épargnées, bien que vous ayez mérité cent fois la mort! Je vous réserve un autre châtiment. » Là-dessus il les conduit dans un champ, et choisissant entre eux les plus coupables, les attelant à la charrue, il se met à labourer le sol avec ce bétail humain, qu'il chasse devant lui à coups de fouet jusqu'à ce que la terre soit pleinement retournée. Le landgrave fit ensuite entourer ce champ de pierres et le libéra de toute redevance. Aujourd'hui encore, on montre, à Freiburg-sur-l'Unstrut, cette place fameuse, qui a conservé le nom de *Champ des Nobles*. Les prisonniers châtiés de la sorte eurent à prêter un nouveau serment au landgrave. On devine dans quelles conditions ils s'y résignèrent; aussi Louis, se tenant sur ses gardes, revêtit à cette occasion une cuirasse de fer qu'il portait toujours, et d'où lui est venu son surnom dans l'histoire.

Nulle existence plus que celle du personnage dont je parle n'offre cette union de la légende et de l'histoire dont s'accommoda de tout temps le drame populaire. Avec les élémens romantiques qui la composent, la vie de Louis le Ferré devait tenter un poète, et c'était bien là un sujet digne d'inspirer le génie d'Arnim. *Le Coq de bruyère* est la vie de Louis le Ferré, mise en action dans le style de ces drames populaires où la légende et l'histoire se confondent. A coup sûr on ne doit point s'attendre à rencontrer ici l'idéal des tragédies de Goethe et de Schiller. Les caractères sont brutalement accusés, et l'action s'enchaîne et se dénoue bien moins par les habiles combinaisons de l'art que par ce que j'appellerai la force des choses. Peu de souci du détail, plus d'élan poétique et de spontanéité que de réflexion; mais en revanche, dans l'ensemble, je ne sais quelle grandeur fruste et sauvage, quelle impétuosité, quelle furie de touche. De vastes horizons largement peints, des masses dramatiquement disposées, le fracas musical de l'opéra dans la tragédie, une peinture à fresque emportée de main de maître, tel est le théâtre d'Arnim, théâtre, je le répète, plus voisin de Shakspeare que de Goethe et de Schiller, et qui, depuis le choix du sujet jusqu'au style du dialogue, réunit, selon moi, toutes les conditions du genre populaire, je dirais du mélodrame, n'était l'idée anti-littéraire que provoque chez nous ce mot d'une signification néanmoins très vraie et très caractéristique. Au reste, l'analyse de cette histoire romantique intitulée *le Coq de bruyère* et de nombreuses citations de cette œuvre, aujourd'hui encore si peu connue des Allemands eux-mêmes, nous semblent les meilleurs argumens à donner, et le lecteur nous saura gré de les produire en abondance.

I. — LE COQ DE BRUYÈRE.

Nous sommes en 1140. Louis II, plus communément désigné sous le nom de Louis Ier, parce qu'il fut le premier landgrave de Thuringe, vient de mourir à la Wartbourg. Outre les trois fils et les quatre filles que l'histoire lui reconnaît, le vieux landgrave a laissé plusieurs bâtards. Ottnit, Franz et Albert, frères naturels du nouveau maître de la Thuringe, sont encore en possession du château de Marbourg, et s'attendent d'un moment à l'autre à voir arriver le landgrave, incertains du traitement que celui-ci leur réserve. Cette scène est caractéristique. Dès l'exposition, les rôles s'y dessinent, car ces bâtards, enfans du même père, sont nés de femmes différentes, et si chez Franz et Albert de grossiers instincts se manifestent, on sent tout de suite chez Ottnit la trempe d'un héros. Vous devinez à son premier aspect un de ces personnages qui, dans ces drames de l'histoire auxquels la fatalité préside, sont appelés à faire revivre en eux les races destinées à périr.

(Une vaste salle du château de Marbourg; Franz est assis devant une table et déjeune.)

« FRANZ. — Aussi longtemps que mon père a vécu, j'ai souhaité d'être mon propre maître; aujourd'hui me voilà libre, et je ne sais que devenir. (Entre Ottnit, son arbalète dans une main, et portant de l'autre un coq de bruyère qu'il vient de tuer.)

« OTTNIT. — Vois, frère, un coq de bruyère! Vive Dieu! c'est avoir du bonheur, le premier qu'on ait encore vu dans la contrée! A peine l'aube commençait à poindre, l'ivresse d'amour le tenait si fort qu'il n'y voyait goutte; il s'est laissé surprendre. Je veux planter à mon bonnet ses plus belles plumes. (A part.) Mieux encore, les offrir à Jutta, ma bien-aimée, pour qu'elle en orne les feuillets de son missel.

« FRANZ. — Quel goût a cet oiseau? Est-ce bon à manger?

« OTTNIT. — Bon à manger! Que m'importe? Quelle heure est-il?

« FRANZ. — L'horloge vient de sonner quelque chose, mais si lentement que, pendant qu'elle sonnait, j'ai oublié ce qu'elle sonnait.

« OTTNIT. — Paresseux! voilà tantôt cinq heures que je bats la forêt, et je te retrouve à peine habillé!

« FRANZ. — Celui qui dort ne pêche pas. D'ailleurs je ne sais que faire de mon temps. L'air du matin avec sa fraîcheur me fait bâiller, et quand je suis là tout seul à déjeuner, les jambes étendues sous la table, il me semble qu'à force de m'étirer, mes membres s'allongent. (Entre Albert, enveloppé d'une ample robe de chambre. Il se parle à lui-même et s'assied dans le fauteuil de l'aïeul.)

« ALBERT. — Ouf! huit heures! l'heure à laquelle j'aidais mon père à s'habiller. Avec quelle bonhomie, quand il était content, il me donnait les croûtes de son pain qu'il ne pouvait plus mordre! Hélas! maintenant j'ai sa défroque pour me vêtir, son fauteuil pour me prélasser, et quand je me suis

mis dans ses chausses, quand je me suis assis dans son fauteuil, tout ce qu'il me disait me revient. Tiens! il me semble que je l'entends : « Approche ici, mon enfant; tu es jeune, toi, et moi je suis vieux et caduc, réchauffe à ton souffle mes pauvres mains que le vent d'hiver a glacées. » Hi! hi! hi! (Il pleure.)

« FRANZ. — Bon! encore des bêtises! Que diantre! les uns s'en vont, les autres viennent! D'ailleurs qu'avons-nous tant perdu à la mort de notre bon vieux père? ne sommes-nous pas libres désormais? ne sommes-nous pas les maîtres de céans?

« OTTNIT. — Nous, libres! nous, les maîtres de céans! lorsqu'à chaque minute notre sire Henri peut survenir, Henri *le Ferré* (1), m'entends-tu bien? et nous chasser comme de simples garçons de ferme qu'on envoie à la charrue! Les bâtards, il faut en convenir, sont une race à part et faite pour dérouter l'opinion d'un chevalier. Nous ne sommes en effet ni chair ni poisson, ni jour ouvrier ni dimanche. Même alors qu'il vous offense, on aime son frère légitime : vis-à-vis d'un étranger, à défaut d'affection, on conserve encore certaines bienséances qui sont les lois de la chevalerie; mais le malheur veut qu'aux yeux de Henri, notre frère, nous ne soyons ni des étrangers, ni des parens. Bien plus, nous nous appelons ses frères et nous pourrions être ses fils, et nos cœurs s'ouvrent à la vie que déjà sa tête a grisonné au milieu des travaux et des périls.

« FRANZ. — Sa tête a grisonné, dis-tu? J'aimerais pourtant à le voir.

« OTTNIT. — Et que lui diras-tu quand il viendra?

« FRANZ. — Belle question! Je n'y ai point songé encore. D'ordinaire ce que j'ai à dire me pousse sur les lèvres à l'instant comme une folle ivraie qui vient sans qu'on la sème.

« OTTNIT. — Tremble qu'à ton tour il ne te traite en mauvaise herbe et ne t'arrache impitoyablement du sol natal.

« ALBERT. — Quant à moi, j'avise que nous devons aller au-devant de lui sans trop d'humilité ni d'arrogance, et lui dire avec un regard loyal et une franche et bonne étreinte que nous sommes disposés à l'aimer tous trois comme un père!

« FRANZ. — Pas mal, et voici comme je poursuivrai : « Maître Henri, soyez le bienvenu sous notre toit. Ça, quelles nouvelles nous apportez-vous? Mettez-vous à votre aise. Pour moi, j'ai coutume de me débotter après une longue course à cheval; faites comme si vous étiez chez vous. »

(1) Pourquoi ce nom de Henri attribué au second landgrave de Thuringe, lorsque le personnage qu'Arnim va mettre en scène s'appelait Louis? Il y a ici une erreur historique ou peut-être simplement quelqu'un de ces caprices trop familiers au poète, et qui semblent n'avoir d'autre but que de dérouter le lecteur. Il est vrai, — et c'est la seule explication d'une telle méprise, — qu'on pourrait croire qu'Arnim a confondu Louis *le Ferré*, second landgrave de Thuringe, avec un landgrave de Hesse, du nom de Henri, et qui paraît également avoir porté ce sobriquet; mais, quand on y pense, il ne saurait y avoir le moindre doute sur l'identité du héros. C'est bien à Louis II de Thuringe, dit Louis *le Ferré*, que nous avons affaire. A défaut des traits généraux du caractère, on en aurait la preuve dans certaines anecdotes rapportées textuellement dans le drame, celles du forgeron de Ruhla par exemple et des seigneurs attelés à la charrue, anecdotes dont la chronique n'a jamais fait honneur qu'au personnage dont il s'agit.

« ALBERT. — Et que répondra maître Henri à cela?

« OTTNIT. — Monsieur le bélitre, dira-t-il, je n'ai que faire de vos complimens; ce château m'appartient, et votre place est à l'écurie.

« FRANZ. — Qu'est-ce là, mon prince? Je crois que tu te gausses de moi, parce que ma mère n'était qu'une fille de campagne. Et la tienne, s'il vous plaît, qu'était-elle donc? Une espèce d'aventurière qui a fini par se jeter dans un puits, — tandis que ma mère, à moi, vit encore, et qu'elle a épousé messire Jost, un homme qui a du bien.

« OTTNIT. — Si ma mère s'est jetée dans un puits, c'est du désespoir qu'elle eut de voir ton père s'amouracher d'une servante. Maintenant pas un mot de plus, si tu ne veux que je..... C'était un rude et singulier père que le nôtre.

« ALBERT. — Ne dis pas de mal du père! Quand vous parlez ainsi tous deux, vous pensez qu'il n'est plus au milieu de nous, parce qu'il est mort. Eh bien! figurez-vous que le bailli l'a vu en personne, et pas plus tard qu'hier sur le midi, marchant dans le jardin et détachant la mousse des arbres du bout de son bâton. Le bailli en a pris si grand'peur, qu'il s'est sauvé à toutes jambes.

« FRANZ. — Le bailli est un vieux poltron et un rêve-creux.

« ALBERT. — C'est possible. Il n'en est pas moins vrai que depuis cette aventure, chaque fois qu'on marche dans le corridor, il me semble entendre les pas de feu notre père.

« OTTNIT. — Quelqu'un vient, on dirait en effet son pas.

« FRANZ. — Si c'est lui, que je sois le premier à lui donner le bonjour! »

Franz se trompait, et lorsqu'il s'élance vers le seuil les bras ouverts, croyant aller au-devant du spectre aimé de son vieux père, c'est contre l'armure de fer du landgrave Henri qu'il se heurte. Henri entre accompagné de son neveu Günther. Pour donner libre cours à sa haine si longtemps refoulée, il n'a pas attendu d'être en présence de ses frères; la seule vue du château qu'ils habitent a suffi pour remuer en lui l'antique levain des récriminations. C'est l'injure et la menace à la bouche qu'il aborde ses hôtes et prélude à leur expulsion.

« HENRI. — Que faites-vous dans ce château?

« OTTNIT. — Monseigneur n'ignore pas que son père était aussi le nôtre, et que la volonté de notre père fut que nous eussions après sa mort la garde de ce château, où sa tendresse nous avait rassemblés de son vivant. »

Cette réponse ne désarme pas Henri, et les bâtards seront éloignés du château, malgré cet appel à la volonté dernière du vieux landgrave, qui a voulu, avant de mourir, pourvoir à la destinée de ces enfans de sa vieillesse. Bientôt cependant le chancelier et les membres de la cour se présentent pour prêter au nouveau souverain le serment de foi et hommage, et Henri apprend d'eux, à n'en pas dou-

ter, que ces bâtards qu'il vient de renvoyer ignominieusement ont à réclamer chacun une part de son héritage.

« HENRI LE FERRÉ au chancelier. — Cette volonté dont vous êtes le dépositaire, pouvez-vous m'en exposer les termes?

« LE CHANCELIER. — Hélas! monseigneur, je ne sais si je dois... Tout ce que je puis dire, c'est que les bornes de vos états sont très circonscrites, et que le landgrave confère par cet acte la plupart de vos grands domaines à ses enfans du côté gauche.

« HENRI. — En vérité, mon digne chancelier! Et sans doute aussi je dois pourvoir à ce que ces domaines se trouvent dans les meilleures conditions : les *burgs* bien remplis de soldats et de vivres, les coffres largement fournis d'espèces, les armoires de vaisselle d'or, les écuries de chevaux, et les étables de bétail?

« LE CHANCELIER. — Telle est sa volonté suprême.

« HENRI. — Et pour enrichir leurs celliers, ne donnerai-je point aussi mes plus vieux vins? Et quand ils dormiront, ces chers petits anges, n'aurai-je point à me tenir là pour chasser les mouches?

« LE CHANCELIER. — Revenez à vous, monseigneur, et songez aux biens immenses que vous a ménagés l'économie de votre père; pensez aussi que ces enfans furent l'unique consolation de ses derniers jours!

« HENRI. — Et moi, n'étais-je rien pour lui? N'y avait-il donc que le vice pour lui enseigner le chemin de l'amour paternel, et pourquoi m'a-t-il dès mes jeunes ans éloigné de sa présence, livrant ma vie à tous les hasards, à tous les expédiens de la guerre, devenue pour moi un métier, une sorte de gagne-pain, quand elle aurait dû n'être qu'un passe-temps chevaleresque? Parce qu'il avait contraint ma mère à entrer dans son lit par violence, était-ce une raison pour haïr l'enfant de ce lit? Oh! que de calamités et de misères cet homme n'a-t-il pas amoncelées sur le passé, sur le présent, sur l'avenir! Ses arrogans décrets me font prendre en horreur ceux-là que j'aurais pu chérir comme des frères, s'il les eût confiés à ma générosité. Non, je ne me dessaisirai pas pour eux de ces domaines! Par la mort-Dieu! qu'ils y renoncent! J'aimerais mieux les donner à l'église! »

Ce testament néfaste qui, dans le cœur de Henri le Ferré, ravive tant de récriminations et de haines, l'empereur l'a sanctionné, les princes de sa famille l'ont reconnu; impossible d'y rien changer! Aussi quelle fureur et quels blasphèmes! « Cher neveu, dit-il à Günther, veille qu'après ma mort je sois enseveli loin de mon père, car je sens que là où repose mon père, il ne saurait y avoir de paix pour moi, et dans ce château où il a vécu pèse une atmosphère de colère, de discorde et de scandale qui me suffoque. » Mais nous ne sommes encore qu'au début, et d'autres articles de l'acte posthume du premier landgrave vont révéler de bien plus infernales dispositions. Henri le Ferré a trois enfans, deux fils et une fille, Henri, Othon et Jutta. L'implacable aïeul, après avoir de son vivant retenu

ces enfans loin de leur père, après les avoir élevés, selon que leur naturel y semblait incliner davantage, — celui-ci, l'aîné, pour les ordres, — celui-là, le cadet, pour les armes, — a voulu encore régler du fond de son tombeau la destinée de Jutta, et sa volonté suprême est qu'elle épouse Ottnit. Par ses soins, les deux jeunes gens se sont connus, lui-même a ménagé ces premières entrevues, lui-même a présidé à leurs fiançailles, et si bien arrangé toute chose que déjà les cœurs ont parlé. A de si abominables desseins, Henri le Ferré refuse d'abord de croire. A mesure qu'on avance, les termes du testament deviennent de plus en plus outrageans. Marié en secret avec la mère d'Ottnit, le vieux landgrave, avec l'assentiment des princes de sa famille et la sanction de l'empereur, a reconnu à cet enfant tous les droits d'un fils légitime, et cette décision, Ottnit seul l'ignore, son père ayant voulu éviter de lui offrir par là un sujet de s'estimer au-dessus des bâtards ses frères.

Les transports de sa colère un moment apaisés, Henri demande ses enfans. Othon paraît d'abord, Othon, le fier, l'aventureux jeune homme dont les instincts guerriers, opposés à la vocation mystique de son frère aîné, ont amené l'aïeul à intervertir en sa faveur l'ordre de succession, privilége que Henri va se refuser à reconnaître, dût-il, pour rétablir les droits héréditaires, faire violence à la nature. Dès les premiers mots que le fils échange avec son père, l'ombre du vieux landgrave semble sortir du sol pour se dresser entre eux. « Quelle joie de vous revoir! s'écrie Othon en s'élançant dans les bras de Henri; quand la voix du sang ne me dirait pas qui vous êtes, comment pourrais-je m'y tromper lorsque vous ressemblez tant à notre aïeul de bienheureuse mémoire, et qui s'en est allé là-haut sans avoir la consolation de vous embrasser comme je fais! — Silence! répond Henri, ne prononce jamais ce nom devant moi; j'ai peu de temps, es-tu disposé à m'obéir? » Et là-dessus il dicte à Othon ses volontés imprescriptibles. « Mon père destinait votre frère à la vie monastique, et selon ces projets vous deviez, vous, régner après moi; mais votre frère est l'aîné et ne saurait renoncer au droit qu'il tient de sa naissance. Vous allez donc, dès aujourd'hui, vous rendre à Cologne pour vous y livrer à des études qui vous conduiront infailliblement aux plus hautes dignités de l'église. » Othon résiste, il met en avant ses goûts et ses habitudes. « Autant, s'écrie-t-il, vaudrait me dire d'apprendre à coudre et à filer comme une femme. » Henri demeure inexorable. D'ailleurs la vie du cloître n'est point telle qu'on se l'imagine; il y a aussi moyen de s'amuser dans la docte et belle Cologne, et la théologie n'exclut ni la chasse ni l'amour. Ainsi s'écoule la jeunesse, puis viennent les dignités : on est évêque, électeur, et la part qu'on a dans les grandes affaires de ce monde ne le

cède en rien à l'influence qu'exercent les hommes de guerre. « J'ai veillé à ce que ton escarcelle fût bien garnie; prends mon cheval noir, mon arbalète, et chemin faisant tâche de te divertir de ton mieux. Ah! ce beau pays du Rhin! le cœur me bat rien que d'y penser, et j'envie ton bonheur. »

Cependant une procession sort du cloître voisin bannières déployées; quel est ce jeune homme pâle et fluet qui s'avance en chantant des psaumes, un missel dans ses mains allongées, et dont les traits émaciés respirent l'ardeur extatique des têtes de Giotto? Arrivé à la porte du *burg*, il se détache de ses compagnons, qui s'inclinent respectueusement devant lui, et monte l'escalier du pas timide d'une vierge. Horreur et désespoir! dans ce novice encapuchonné, dans ce moinillon couvert de scapulaires, Henri reconnaît l'aîné de ses fils, l'héritier naturel et légitime de sa couronne. On se figure avec quelle explosion de colère et de brutale raillerie le landgrave accueille ce rejeton abâtardi d'une longue race de guerriers, et combien ce tempérament soldatesque est peu fait pour comprendre cette physionomie candide et tendre, cette âme angélique et suave, que le moindre reproche émeut jusqu'aux larmes : douce et mélancolique fleur qu'un talon de fer va broyer! La seule vue de cet Éliacin pudibond inspire au grossier landgrave des plaisanteries d'un cynisme tel que le pauvre enfant n'en rougit même pas.

« Henri le Ferré. — Ça, mon fils, puisque fils il y a, car ta mère m'a toujours dit que tu l'étais, et je ne suppose point qu'elle eût quelque raison de me tromper,... ça, mon fils, je te trouve pâle et d'une mine à faire peur. Il te faut de l'exercice, les processions vont trop lentement; la prière non plus ne te vaut rien, et je te veux payer à beaux deniers une douzaine de sacristains pour marmotter tes patenôtres. Foin du maigre et des abstinences! Le bon vin et les belles filles, suis-moi ce régime, et tu verras comme on devient par là robuste et joufflu! En attendant, tu quittes le cloître et vas me dépouiller sur l'heure ces accoutremens ridicules. La vraie robe de chœur des chevaliers, c'est une cotte de mailles, seul équipage qu'il te soit permis d'endosser pour défendre la cause de Dieu.

« Henri (son fils). — Hélas! mon père, c'est une dure loi que vous me faites de me contraindre à renoncer à tout ce qui était la paix et le contentement de ma vie; mais, puisque vous l'ordonnez, il ne me reste qu'à obéir, et sans doute Dieu m'enverra les forces nécessaires pour la tâche nouvelle qui m'est imposée. »

Resté seul avec le jeune comte Günther, en faveur de qui le sombre landgrave a disposé de la main de sa fille, le fils de Henri le Ferré se met en devoir de complaire aux volontés de son père; mais que deviendra, au milieu des intrigues, des passions, des voluptés de ce monde, cette nature chaste et séraphique vouée au recueillement de la prière, aux solitaires méditations du cloître? Ah! plutôt que

de se résigner à hurler avec les loups dévorans, plutôt que de consentir à se mêler au tumulte du carnage, l'agneau sans tache tendra sa gorge au couteau fatal et tombera, victime expiatoire des iniquités d'autrui. Günther veut épouser Jutta, Henri lui promet de parler à sa sœur. Dès les premiers mots que le timide enfant balbutie pour engager sa sœur à épouser Günther, Jutta l'arrête par une de ces confidences catégoriques qui déconcertent les plus résolus. Jutta aime Ottnit, le fils de son aïeul, Ottnit le bâtard, celui-là même que nous avons vu tout à l'heure expulsé par Henri le Ferré du manoir paternel. Sous les yeux du vieux landgrave, qui favorisait cette union, les deux jeunes gens se sont juré de vivre l'un pour l'autre; Ottnit est errant et malheureux, Jutta n'a désormais qu'une pensée, aller rejoindre dans son exil le jeune héros qu'elle considère comme son époux. Mais par quel moyen tromper la vigilance des sentinelles? Comment sortir du *burg?* sous quel déguisement? La robe monacale que le jeune clerc a quittée, pour revêtir l'armure de Günther, est restée là; résolûment Jutta s'en empare, et son frère, d'abord épouvanté d'une si audacieuse tentative, finit par y prêter la main. Au spectacle de la douleur de Jutta, de ses larmes et de son désespoir, l'extatique enfant se trouble, et sans plus songer à la responsabilité qu'il assume sur sa tête, oubliant tout à l'idée de voir souffrir un être qu'il chérit, il se fait innocemment l'auxiliaire de cette coupable escapade, dont il aura bientôt à rendre un compte terrible à son père.

« Qu'ai-je fait? que dira Günther? et mon père, que dira-t-il? J'ai trahi à tous deux leur confiance. O Seigneur, ayez pitié de moi! (Regardant par la fenêtre.) La voilà qui s'enfuit au galop de son cheval; d'une main, elle se cramponne à la selle, tandis qu'à tous les vents flottent les plis de sa robe. Vainement je m'efforce de la rappeler; elle court au-devant du monde, et derrière elle monte un nuage de poussière qui déjà la dérobe à mes yeux. Fuite criminelle que je n'ai point à me reprocher, Dieu le sait, mais dont j'ai mérité la peine! — Quelle paix au dehors! comme tout est calme et souriant! Les oiseaux chantent sur leurs nids, le ciel brille d'un bleu si pur! et les arbres étendent jusqu'à cette fenêtre leurs rameaux verts et parfumés. Tout entiers à leur éclosion printanière, ils ne pensent guère à ce qu'ils deviendront, et si leur bois servira plus tard à former la planche d'un cercueil, l'image d'un saint ou la hampe d'une lance. O sainte mère de Dieu, si jamais tu agrées ma prière, daigne protéger la fugitive et l'envelopper du manteau de ta grâce. »

Mais bientôt se répand dans le *burg* la nouvelle du départ de Jutta; le clairon d'alarme retentit; des archers sont lancés à sa poursuite; Günther accourt tout effaré, et sur ses pas se précipite le landgrave en proie aux convulsions de la fureur.

« HENRI. (Il entre haletant, éperdu.) Eh bien! avoue-t-il vers quel endroit elle a fui?

« GÜNTHER. — Il prétend n'en rien savoir. (*Exit.*)

« HENRI LE FERRÉ. — Tu n'en sais rien, lâche entremetteur! monstre qui viens de trahir mon sang, tu n'en sais rien! Avoue-le, misérable, ou tu es mort! (Il tire son épée.)

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Mon père, par les saintes plaies du Christ, je vous le jure, j'ignore le chemin qu'elle a pris; j'ignore les lieux où sa fuite se dirige.

« HENRI LE FERRÉ. — Qui a donné la robe? qui a fourni le manteau et le capuchon sous lesquels ma fille s'est échappée?

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Moi, mon père, moi; je m'en accuse.

« HENRI LE FERRÉ. — Et sans doute tu comptais qu'elle s'en servirait pour aller au bal masqué? Ah! tu trembles, maintenant que tu te vois découvert. Vilain singe habitué à grimacer des *oremus*, serpent que j'ai réchauffé dans mon sein, c'est pour le coup que je t'arracherai du sol comme une mauvaise herbe! Retiens bien ceci, misérable : quiconque a senti le poids de mon bras s'appesantir sur lui dans ma colère est à jamais renié par moi. (Il le frappe de son épée.) »

Cette première rage assouvie, Henri s'éloigne comme un homme ivre, comme un insensé, ne se doutant pas même de l'acte exécrable qu'il vient de commettre; la brute féroce quitte la place, laissant sur le carreau l'infortunée victime qui mourrait sans secours, si le chancelier, survenu à la dernière minute, et qui a vu tomber le pauvre enfant, ne s'approchait pour l'assister.

« LE CHANCELIER. — Mon prince! mon cher fils! oh! parlez! Au nom de Dieu, parlez! Le sang ruisselle de vos tempes, emportant votre vie dans ses flots.

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Merci, digne vieillard. Vous voyez la cause, vous, et me la révélez. J'ignorais pourquoi mes forces m'abandonnaient ainsi. Hélas! dans cette horrible angoisse de ma terreur, je n'avais rien senti et ne me doutais point que la mort fût si proche. Mon malheureux père! vous le lui cacherez, n'est ce pas? Écoutez, je veux me confesser à vous comme si vous étiez un prêtre, mais à une condition, c'est que ce déplorable secret qui me pèse tant, une fois que je vous l'aurai transmis, vous me le rendrez scellé du sceau de votre absolue discrétion, pour que je l'emporte avec moi dans le tombeau. Que jamais mon père ne sache qu'il a versé mon sang, et n'oubliez point que de chaque parole imprudente que vous laisseriez échapper, je vous demanderais compte au tribunal de Dieu!

« LE CHANCELIER. — Quelle main a répandu ce sang, quelle main ouvrit cette blessure, j'atteste que de ma bouche aucun ne l'apprendra. Je me tairai, mais je vous vengerai : ainsi l'ordonne mon devoir de membre de la sainte Vehme.

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Par pitié, point de vengeance! J'ai mérité mon sort; moi seul ai tout perdu par ma coupable étourderie; c'est moi qui donnai à ma sœur les vêtemens sous lesquels elle a fui, et quand mon père a tiré l'épée contre moi, il ne voulait que me châtier. Dans la sévérité se manifeste l'amour du père; celui de l'enfant se montre dans la patience et la

résignation. Vous vous tairez, n'est-ce pas, mon ami? Donnez-moi votre main, tenez secrète l'histoire de ce malheureux événement; dites que je souffrais depuis longtemps d'un mal intérieur, et que le saisissement de cette vie nouvelle, l'ennui de me voir ainsi arraché à la solitude du cloître et à la prière a seul causé ma mort.

« LE CHANCELIER. — Dieu me donne la force de garder au fond de mon cœur cet affreux mystère! Je te jure que jamais, du moins par ma volonté, il ne sera révélé au monde; mais j'en dois la confidence au tribunal secret.

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Merci, mon père, et maintenant il ne me reste plus qu'une prière. Je sens que je m'affaiblis; si je meurs sans les saints sacremens, mon âme flottera ballottée entre l'enfer et le ciel.

« LE CHANCELIER. — Je cours appeler le chapelain du château.

« LE FILS DU LANDGRAVE. — Hélas! il n'est plus temps. Ne vous éloignez pas, de grâce, ne me quittez pas; il me semble que si ce regard fidèle venait à me manquer, je perdrais tout espoir et tout amour. J'avais fait vœu de me rendre à Cologne en pèlerinage au tombeau des saints rois. Ce vœu, mon digne ami, promettez-moi de l'accomplir à ma place. Priez pour moi et pour mon père, et dépensez à faire dire des messes pour le repos de mon âme ce petit trésor, fruit de mes épargnes, que je vous confie. Déjà le monde s'obscurcit et se trouble, et mes yeux, pour trouver la lumière, ont besoin de regarder au dedans de mon âme. Adieu! portez-moi vers la fenêtre afin que ma vue se repaisse une dernière fois de cette belle verdure, taillez mon cercueil dans ces arbres, que leurs fleurs servent à tresser ma couronne, ou plutôt, non! les oiseaux chantent si volontiers sur leurs branches! Laissez-moi mourir seul et vous contentez de m'ensevelir à leur ombre, là où nulle fleur ne pousse, où nulle branche ne verdoie, et que rien à cause de moi ne soit dérangé de sa place! Dieu vous protége, vous, mon père, ma sœur et mes frères! Je me sens si calme, si heureux! Jesus, Maria... (Il meurt.) »

Je ne sais si je me trompe, mais cette fin douce et résignée du pauvre enfant si impitoyablement immolé m'apparaît comme un des plus mélancoliques épisodes de la poésie, et quant à l'ensemble lumineux et suave de cette figure, je ne pourrais mieux définir le sentiment qu'il m'inspire qu'en disant que Fra-Beato la revendiquerait pour augmenter d'un séraphin de plus la légion céleste de ses blonds adolescens aux longues mains ornées de lis et de palmes, aux mystiques profils chaperonnés de nimbes d'or. Aimable et souriante apparition, aussitôt évanouie qu'entrevue, fragile sensitive qui se froisse au contact d'un gantelet de fer! La force brute écrasant la faiblesse et l'innocence, le loup égorgeant la brebis, c'est là sans doute une bien vieille histoire et qui ne date point seulement du moyen âge; mais jamais, selon moi, le symbole ne fut rendu sous des couleurs plus poétiques, et la plume d'Arnim, pour l'idéal et l'ingénu, vaut ici le pinceau de l'ange de Fiesole.

Au second acte, c'est sur les bords du Rhin, dans les états du prince de Clèves, que nous retrouvons l'un après l'autre nos per-

sonnages. Il va sans dire que de l'étrangeté de ces allées et venues, du merveilleux de ces combinaisons, non plus que des invraisemblances de toute espèce à travers lesquelle le drame s'achemine, on n'en saurait beaucoup tenir compte. N'oublions pas qu'il ne s'agit point ici d'une pièce de théâtre dans les conditions ordinaires, mais d'une chronique mise en action. Faire revivre le moyen âge allemand dans la rudesse épique de ses mœurs et la naïveté de ses croyances, marier l'histoire à la légende, le réel à la fantaisie, voilà, je le répète, le but que se propose Arnim, usant en ceci du large procédé d'un peintre de fresques, et fort disposé d'ailleurs à passer condamnation sur l'inexpérience de certains détails, si l'effet poétique est atteint.

En promettant à son père d'aller à Cologne étudier la théologie et revêtir le froc, Othon a promis plus qu'il ne lui était donné de tenir. A peine sur la route, ses instincts guerriers le reprennent; un daim lancé part dans la clairière, il l'abat d'un trait; survient le chasseur furieux qui lui demande compte de son audace, il tue le chasseur, et le voilà menant la vie errante d'un braconnier et parcourant un chemin qui chaque jour le rapproche plus de la potence que de Cologne la Sainte. Ce beau manége dure depuis tantôt deux mois, lorsqu'un matin il débarque sur le territoire du prince de Clèves, en compagnie d'un jeune clerc qu'il a recueilli dans son esquif pendant la tempête. Comment dans ce gentil adolescent qui vient chercher asile à la cour d'Élisabeth, fille du duc de Clèves sa parente, le farouche Othon ne reconnaît-il pas sa sœur Jutta? — Il faut, pour s'expliquer ce mystère assez étrange, se rappeler que les deux jeunes gens, élevés à distance l'un de l'autre, ne se sont pas vus depuis des années. Tout à coup du haut de la tour des Cygnes résonne un appel de fanfares : « Qu'est cela? s'écrie Othon. — Singulière demande, » répond une jeune fille qui cueille des fleurs pour la fête, et qui apprend à Othon l'origine de ce tir, institué en souvenir d'un héros des légendes, d'un archer qui, ayant mérité par son adresse la main de l'héritière du duché de Clèves, a disparu le jour même fixé pour la cérémonie du mariage. Ce tir annuel, dont le prix est un baiser donné au vainqueur par la fille du duc régnant, a pour but de ramener le merveilleux tireur qu'on n'a jamais revu. Dès qu'Othon connaît la récompense promise, il quitte Jutta pour courir au lieu de la fête, tandis que la jeune fille, toujours sous son déguisement de clerc, va se présenter à la princesse Élisabeth et lui fait connaître son nom : « Par grâce ne me repoussez pas, je ne suis point ce que vous croyez, mais une pauvre jeune fille de maison souveraine, Jutta de Thuringe, votre parente, échappée des états de son père, et s'il vous faut une preuve, voyez cette chaîne d'or que tout enfant je reçus de vous lorsque

jadis vous vîntes à la Wartbourg avec votre père! » Après les premiers épanchemens, on songe à trouver un moyen pour introduire au château la belle fugitive sans mettre le vieux duc de Clèves dans la confidence de son équipée. On convient donc que la jeune fille gardera ses habits d'emprunt et passera pour un novice, frère de l'une des dames de la suite d'Élisabeth, ce qui permettra à Jutta de Thuringe d'habiter aux alentours des appartemens de la princesse.

A ce moment, les fanfares retentissent, de nouveaux cris de joie éclatent de toutes parts; Othon a gagné le prix du tir : « Vive Othon, le roi des archers! » Le duc de Clèves, entouré de ses chevaliers, de sa cour, de son peuple, décerne la couronne d'or; mais il est une récompense mille fois plus précieuse, à laquelle Othon ne saurait maintenant renoncer. Élisabeth, troublée par le regard souverain du héros, cherche à s'éloigner, le duc la retient, insistant pour que le programme de la fête soit accompli loyalement, et le baiser solennel est donné, baiser fatal qui porte jusqu'au fond du cœur de la princesse l'étincelle d'une flamme inconnue dont lui-même, Othon, ignorait naguère le secret, et qui va désormais le posséder tout entier. Frémissante, éperdue, Élisabeth s'enfuit, *fugit ad salices;* Othon reste comme sous l'enchantement d'un songe qui vient de lui révéler sa destinée; mais son extase est bientôt troublée. Jutta, qui passe toujours pour un jeune novice, est présentée au duc sous le nom de frère Hyacinthe. Elle porte une couronne, gage d'amitié que lui a donné la princesse Élisabeth. A cette vue, Othon sent la jalousie le mordre au cœur. Cet enfant vers lequel l'attirait tantôt quelque sympathie lui devient tout à coup odieux. Plus de doute, c'est un rival, et le voilà s'ingéniant à se créer des fantômes. « On dit que les amoureux de cette sorte ne déplaisent point aux femmes; quant à moi, je ne puis souffrir celui-là. Je le hais à penser qu'il va voir Élisabeth à chaque heure, loger dans le voisinage de ses appartemens, tandis que moi, confondu dans la valetaille!... » Ainsi sa colère s'exalte, sa fureur, concentrée d'abord, tend à se faire jour. Quand Jutta va pour s'éloigner avec la cour, il fond sur elle, et l'étreignant de son poignet de fer : « Pas un mot, pas un mouvement. Cette couronne! vite, donne-la-moi; en échange de ces fleurs, je te donnerai ma couronne d'or. Mais il me la faut à l'instant, car elle m'appartient, et serait-elle suspendue aux cornes de la lune, j'irais l'y chercher! »

« JUTTA. — Bon Dieu! que de menaces! Eh! prenez, prenez; qui vous la dispute? Je ne l'ai ni demandée ni méritée; vous pouvez la mettre à côté de votre couronne d'or que vous avez si bien gagnée, et dont, moi, je n'ai que faire.

« OTHON. — Eh quoi! tu ne sais pas mieux la défendre? quand pour un

pareil gage j'eusse appelé au combat toute la chevalerie, quand pour un pareil gage on me verrait aller nu-pieds jusqu'au saint sépulcre! Merci, mon doux enfant, merci! Laisse que je t'embrasse, Hyacinthe, et reçois en échange ce riche bandeau!

« JUTTA. — Non, de par tous les saints! je ne prendrai pas cette couronne, glorieux prix de votre adresse. C'est pour le coup, mon maître, que tous les archers se moqueraient de moi.

« OTHON. — Eh bien! tu la déroberas à leurs yeux; mais prends-la, je le veux. N'échauffe point de nouveau ma colère par ta résistance; prends, ou je la jette dans le Rhin.

« JUTTA. — Non! non! Vous êtes fou, et je sens que la peur me talonne. (Elle s'enfuit et disparaît.)

« OTHON. — Prends-la donc, toi, vieux Rhin, et qu'elle orne tes blanches tresses! (Il jette la couronne dans le Rhin.) »

Cependant le duc a enrôlé Othon parmi ses fauconniers. Quelques semaines après le jour du tir, Othon, son filet sur le dos, son sifflet d'argent pendu au cou, poursuit un matin sous les ombres du parc les bouvreuils et les chardonnerets, quand des pas furtifs glissent dans l'herbe humide; un léger frémissement des branches trahit une présence aimée : c'est Élisabeth, échappée avant l'aube à sa couche inquiète, et qu'amène justement à cette place ce hasard bénévole, toujours ingénieux à rapprocher les cœurs épris. La scène qui résulte de cette entrevue, on la connaît d'avance : éternelle variation d'un motif qui ne vieillit pas. On se rappelle Roméo et Juliette dans les jardins de Vérone, Arnold et Mathilde sur les glaciers du Rutli; c'est la même scène et la même chanson, avec cette différence qu'ici la musique me semble être de Weber, tant le romantisme s'exhale à vives bouffées de ce gracieux épisode qui se joue en pleine nature, entre le daim matinal épiant au loin le son du cor et le coucou des bois modulant sa complainte.

Soudain une voix lugubre et solennelle retentit dans les profondeurs de la forêt : « Faites pénitence, car le jour du jugement est proche! » A cette morne alerte, les deux amans se séparent. Quel hôte sinistre vient ainsi jeter son appel discordant au milieu des harmonies d'une matinée de printemps? Qui donc ose parler de pénitence au sein de cette nature qui prêche la joie et le bonheur de vivre par l'explosion de ses mille concerts? Ce pèlerin à la longue barbe, à la haute stature, courbée par l'âge et les épreuves, ce vieillard qui s'avance promenant comme Jérémie le deuil et les larmes sur ses pas, c'est le chancelier de Thuringe, c'est Henri de Hombourg, celui qui fut témoin du meurtre commis par le père sur son fils, et qui, en recueillant les derniers soupirs de la pauvre victime, lui jura de se rendre à Cologne et d'aller prier pour son âme sur le tombeau des trois rois : vœu sacré qu'il accomplit maintenant. Le

chancelier a bientôt reconnu le fils de son maître, il va instruire Othon des événemens survenus à la Wartbourg, et par lesquels il se trouve appelé à la couronne, lorsque tout à coup le duc de Clèves apparaît au bout d'une allée. « Chut! s'écrie en s'éloignant le fils du landgrave, et souvenez-vous, jusqu'à ce que je vous explique ce mystère, qu'il n'y a point ici de prince de Thuringe, mais tout simplement Othon l'archer. »

Le duc de Clèves a vu de sa fenêtre la scène qui vient de se passer, et son premier mouvement est d'interroger le pèlerin sur les titres, noms et qualités du personnage devant lequel il tombait à genoux tout à l'heure. Le chancelier de Hombourg commence par éluder la question, mais son altesse n'est point homme à se payer de vaines défaites. « N'essayez pas de me tromper davantage, poursuit le prince, je vous ai vu de cette fenêtre verser des larmes de joie et vous prosterner à ses pieds en le retrouvant; or ce n'est point ainsi qu'on se salue entre égaux, et à moins que cet archer ne soit un saint, ce que je ne puis guère supposer... Et vous-même, plus je vous examine, plus il me semble vous reconnaître, bien qu'à vrai dire mon grand âge m'ait quelque peu brouillé avec les physionomies. Parlez, qui êtes-vous? » Henri de Hombourg se nomme et raconte au duc de Clèves les récens désastres qui ont frappé la maison de ses maîtres, la mort tragique du fils aîné du landgrave, ainsi que la disparition de Jutta et d'Othon que l'on croit perdus, sur quoi le vieux prince, l'interrompant : « Très bien, mon digne compère, je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage, et votre joie vous a trahi. Oui, faites l'étonné! Je vous dis, moi, que je sais maintenant tout ce que je voulais savoir, et que l'archer Othon n'est autre que le second fils de votre maître. »

« Le Chancelier. — Quelle idée, monseigneur! qui pourrait vous porter à croire?... A coup sûr je n'ai rien dit qui...

« Le duc de Clèves. — Je vous répète que je ne me trompe pas, et que bien lui en prend d'être ce qu'il est, car tout à l'heure, à cette même place, je l'ai surpris causant avec ma fille sur un ton de familiarité criminelle. Déjà ma main avait armé mon arc, et la flèche allait frapper au cœur cet arrogant vassal; c'est alors que vous êtes survenu, et que les marques de déférence que vous lui prodiguiez m'ont fait suspendre son châtiment.

« Le Chancelier. — Je vois qu'il est inutile de prolonger le mensonge. Oui, prince, Othon est l'héritier du trône; il aime votre fille et veut tenter la fortune de l'amour sans rien devoir à l'éclat de son rang ni à la gloire de ses aïeux. Pardonnez-lui, monseigneur.

« Le duc de Clèves. — Eh! que parlez-vous de pardonner? Othon est le meilleur archer qu'on renomme, et je crois, Dieu me damne! que je lui donnerais ma fille si c'était l'unique moyen de le garder auprès de moi. Je ne connais pas d'homme qui me plaise davantage, et si le ciel n'eût pris soin de

le pourvoir d'un royaume, il serait de trempe à s'en conquérir un avec son arc. Et puis quelle vaillante mine! quel grand air! Il faudrait, sur mon âme, n'avoir point d'yeux, et je me flatte que ma fille en a. Elle d'ordinaire si altière, si indifférente, croiriez-vous que je l'ai vue s'émouvoir à ses discours et rougir en lui parlant? Or vous devez savoir ce que cela veut dire, vous mon maître, qui, si je m'en souviens, étiez dans votre temps un joyeux compère. »

Les choses ainsi posées, il ne reste plus qu'à s'assurer du consentement du landgrave, qui par la plus heureuse rencontre se trouve justement dans le voisinage. Henri le Ferré, sous le coup des remords qui l'obsèdent, a entrepris, lui aussi, son pèlerinage à Cologne la sainte. Il est donc convenu que le chancelier s'en ira au plus vite rejoindre le landgrave son maître et lui faire part des projets du duc de Clèves, projets que cet humoristique vieillard prétend voir se réaliser dès le lendemain même. Or, tandis que tout s'arrange à souhait pour l'accomplissement de ses plus doux vœux, que devient Othon l'archer? Othon court les bois à la recherche du coq de bruyère, oiseau rare et presque introuvable en ces contrées, et dont notre hardi chasseur se propose de régaler les hôtes de la fête. Le voilà donc à travers les torrens et les broussailles, lancé à la poursuite du royal gibier qu'il traque avec une frénésie qu'augmente encore son désespoir amoureux, car instruit des noces qui se préparent au château, il ne se doute pas que c'est à lui que la main d'Élisabeth est destinée. Leurré de place en place par le cri décevant de son insaisissable proie, il arrive jusqu'à la limite du parc et s'arrête épuisé sous un grand chêne qui fait face aux appartemens de la jeune princesse.

« Othon. — La rage de l'amour m'aveugle, les oreilles me tintent; il me semble ouïr au loin des musiques de fête et voir passer la fiancée! En attendant, la nuit est noire en diable! Quelle damnée chasse à travers ces bois inconnus! N'importe, si folle que soit l'entreprise, elle irrite la fièvre de mes sens, et je suis sûr au moins que ma fureur ne s'allanguira pas d'ici jusqu'à l'aube prochaine!. Ou je me trompe, ou l'oiseau que je chasse n'est pas loin, mélancolique oiseau dont la plainte amoureuse me déchire le cœur! Tout à l'heure je l'ai vu se lever au clair de lune, sa plume laissait derrière elle un sillon de phosphore, et sa voix avait comme des vibrations humaines; mais pendant que je traversais le bac du moulin, la lune s'est voilée, et maintenant tout est silencieux, tout est sombre, et je n'entends plus que les coassemens des grenouilles du Rhin et le cri monotone des grillons de la plaine auxquels se mêlent çà et là les battemens d'ailes des oiseaux de basse-cour effarés par l'approche du renard qui rôde. Où suis-je? Il me semble que cette obscurité même où je marche ne m'est pas inconnue. Bientôt la nuit s'éclaircira, car le vent commence à souffler et les nuages se dispersent. Bon! voilà l'écusson d'argent qui reparaît; je ne sais qui me tient de lui décocher une flèche qui le clouerait du moins pour longtemps à l'azur du ciel! Oui, je me

reconnais : ce grand arbre isolé, ces massifs de fleurs, cette pelouse, c'est là que mes lèvres ont effleuré sa joue, et que mon amour a forcé son amour au point que ses yeux semblaient enhardir mon courage! Et dire qu'on vient me l'arracher! Hypocrite vieillard! avec quel mystère et quelle hâte il a mené son œuvre afin de la séduire par surprise! Mais patience; on compte sans un hôte qui se charge de creuser dans la froide terre le lit nuptial du fiancé!... Qu'entends-je? Ah! le coq de bruyère! Enfin je l'aperçois. Bon! maintenant il quitte la branche et saute sur le balcon de ma maîtresse. Qu'a-t-il donc à regarder ainsi dans son alcôve avec des yeux embrasés de convoitise? Est-ce une hallucination? Ma tête se perd! Il faut que je sois le jouet d'un infernal sortilége; n'a-t-on pas vu des enchanteurs se changer en oiseaux? Si c'était un rival! Oh! je ne le tuerai pas! On dit que cet oiseau, quand l'amour le fascine, oublie ses instincts sauvages, et qu'alors les chasseurs peuvent l'approcher jusqu'à le saisir avec la main. Tentons l'épreuve. »

Ici s'offre une scène dont à coup sûr je n'oserais répondre devant un public français, mais que dans le milieu romantique qui l'encadre le poète de *Cymbeline* ne désavouerait pas. En proie au double démon de l'amour et de la chasse, Othon grimpe dans l'arbre et déjà touche à l'extrémité de la branche qui avoisine le balcon d'Élisabeth, lorsque soudain il s'arrête stupéfait. Dans cette chambre où son œil plonge par la fenêtre restée ouverte aux tièdes brises de la nuit, le royal archer aperçoit la fille du duc de Clèves mollement endormie sur sa couche, et à côté d'elle, la main dans sa main, sa tête adolescente noyée dans les blonds cheveux d'Élisabeth, — Hyacinthe, le jeune clerc, celui-là même que nous avons vu exciter chez Othon de si jaloux transports à propos d'une couronne de fleurs donnée par la princesse! Après de tendres confidences échangées au clair de lune, Jutta et Élisabeth ont cédé au sommeil, elles reposent enlacées à la lueur d'une lampe d'albâtre. — Othon, que la fureur met hors de lui, s'élance sur le balcon. A ce bruit, Élisabeth et Jutta se réveillent épouvantées; la lampe tombe, en un moment l'alarme est dans le château, et tout le monde arrive avant que le poignard du féroce archer se soit teint du sang de ses victimes. Le duc de Clèves, le chancelier de Hombourg, le landgrave Henri le Ferré, se précipitent sur les pas l'un de l'autre, et de rapides explications viennent à propos couper court aux catastrophes. Othon reconnaît sa sœur dans Jutta, laquelle de son côté tombe aux pieds du landgrave son père, qui d'abord fronce le sourcil et finit par se laisser fléchir à l'endroit de la folle escapade. Othon épousera Élisabeth, princesse de Clèves; Jutta, princesse de Thuringe, épousera Ottnit, ce fidèle amant cause de ses pérégrinations romanesques; tel est le vœu de tous.

Par malheur les combinaisons de l'amour ne sont pas celles du destin, et rassérénée pour un instant, l'atmosphère soudain s'assom-

brit de nouveau. Si Dieu n'a pas permis à l'aveugle jalousie d'Othon d'accomplir son crime, la terrible scène qui vient de se passer a produit sur Élisabeth une commotion foudroyante. Aux sinistres éclairs de ce poignard, dont la lame a effleuré son sein, qu'empourprent quelques gouttelettes de sang, — collier de rubis sur l'albâtre, — la timide jeune fille a senti les ressorts de la vie se briser en elle. Évanouie et se voyant au moment de rendre l'âme, elle s'est donnée tout entière à la Vierge, et ce vœu tacite qu'elle a prononcé au fond de sa conscience, dans le crépuscule de l'être et du non-être, lui revient au cœur et à l'esprit lorsque ses sensations se réveillent. Vainement Othon implore pitié, vainement le vieux duc de Clèves joint ses larmes paternelles aux sanglots du fougueux amant : la douce et chaste jeune fille ne se laisse toucher ni par le désespoir ni par les remontrances, et sans amertume comme sans regrets apparens, le sourire des anges sur les lèvres, prend au milieu de ses compagnes le chemin du cloître, où désormais Dieu seul aura les confidences de cette âme de sensitive mortellement froissée au premier souffle des passions. En véritable héros du moyen âge, Othon se décide alors à échanger la vie des armes contre l'austérité monastique, et la grâce opérant son miracle, il ressaisit spontanément ce froc que l'inexorable volonté de son père, le landgrave au cœur de fer, fut naguère impuissante à lui faire endosser. Henri le Ferré survient au moment où les portes du sanctuaire viennent de se refermer sur Élisabeth, et où l'aventureux archer a fait serment d'entrer sur ses traces dans la voie du Seigneur.

« HENRI. — Que signifient ces chants lugubres? Pour qui tinte cette cloche? (Des jeunes filles descendent en pleurant les marches de l'église.) Dites-moi, vous autres, que se passe-t-il donc?

« UNE JEUNE FILLE. — Belle et noble princesse! renoncer ainsi au monde et à ses pompes; quant à moi, je n'aurais pas ce courage, et pourtant je ne suis ni princesse, ni belle!

« HENRI. — Là, répondrez-vous? Quelqu'un est-il mort céans?

« UNE DEMOISELLE. — Elisabeth, la fille du duc de Clèves, prend le voile et se fiance à Jésus-Christ notre Seigneur!

« HENRI. — Me prend-on pour un enfant, et se moque-t-on de moi? Élisabeth au cloître, quand l'heure va sonner de son mariage avec mon fils! (Passe le duc de Clèves.) Ah! c'est vous, Hubert; pourquoi ces larmes? Serait-ce vrai?

« LE DUC. — Ne m'interrogez pas, mes dernières forces s'éteignent; voilà donc mes états destinés à tomber en des mains étrangères! O sainte fille, prie pour ton pauvre père. (Il s'éloigne.) »

A ce nouveau coup, le landgrave demeure consterné, et quand il apprend que l'unique fils qui lui reste a résolu de se faire moine,

que cet Othon, qui tout à l'heure, par son mariage avec Élisabeth, semblait devoir joindre le duché de Clèves à la couronne de Thuringe, renonce au monde dans un accès de mélancolie amoureuse, l'idée de la fatalité qui pèse sur sa maison s'empare décidément de son esprit et ne le quitte plus. Ainsi de ses deux fils, l'un, doux et timide enfant, a péri par sa main; l'autre, naguère plein de fougue chevaleresque et de la trempe des héros, va s'enterrer vivant dans un cloître. Et sa fille, en qui désormais reposent les suprêmes espérances de son sang, sa fille aime un bâtard, Ottnit, l'odieux rejeton d'un père dont ce cœur de fer ne se lasse pas de blasphémer la mémoire! Une antique tradition, accréditée parmi les populations superstitieuses de la Thuringe, raconte que l'un des ancêtres d'Henri, le comte Asprian, dont l'existence fantastique se perd dans la nuit des âges, étant devenu fou sur ses vieux jours par passion de vénerie, abandonna sa couronne à son fils aîné et s'en alla vivre dans les taillis de la forêt. Bientôt on n'entendit plus parler de lui; le bruit courut qu'il était mort et que son âme avait passé dans le corps d'un oiseau des bois, d'un miraculeux coq de bruyère que de loin en loin les gardes-chasse avisaient en quelque épais fourré, et qui, doué de la parole humaine, entamait avec eux, au clair de lune, du haut de son perchoir, des conversations souverainement judicieuses, si bien qu'à dater de ce jour il fut défendu de tirer sur les coqs de bruyère, et que de génération en génération s'établit la croyance que la destinée de la maison de Thuringe était attachée à l'existence du fabuleux volatile dont la mort entraînerait fatalement la ruine de cette race illustre. Or, pressentiment terrible! la veille au soir, en retrouvant sa fille, le landgrave a vu briller à la toque de Jutta la plume mordorée d'un de ces oiseaux superbes, et sa fille lui a répondu que c'était un présent d'Ottnit, qui, dans une de ses chasses, avait abattu la royale proie. Cette sombre coïncidence lui montre de plus en plus, dans l'époux que Jutta s'est choisi, l'antagoniste que la fatalité oppose à sa dynastie, le rameau vivace que le sort (sa haine se refuse à prononcer le nom de Dieu) tient en réserve pour féconder la souche foudroyée de sa descendance! « Ainsi j'aurais vécu pour rien, ainsi je ne serais qu'une misérable poupée dont l'aveugle destin tient le fil! Quand j'étais enfant et qu'on me disait une histoire, je voulais toujours en savoir la fin dès le commencement. Rien, à mon sens, ne marche assez vite. Croule donc, rocher qui menace ma race, écrase mon corps sous tes débris, et qu'après moi règne Othon! qu'il règne uniquement pour me venger! »

La nuit est devenue plus sombre; tout à coup des pas glissent sous la feuillée; au tressaillement de sa rage, Henri croit deviner la présence d'Ottnit, et l'épée à la main il se dirige à tâtons vers le bruit.

Qu'importent les ténèbres? les lueurs sinistres de l'acier éclaireront toujours assez la place du combat. « Qui vive? s'écrie le landgrave d'une voix sourde et dont il s'efforce de déguiser l'accent, qui vient ainsi dans l'ombre braconner sur les terres de mon maître le seigneur de Clèves? Par tous les diables de l'enfer, je la lui garde bonne! »

Or celui qui s'entend provoquer de la sorte n'est pas Ottnit, comme on le suppose, mais le propre fils du landgrave, Othon, que la fatalité pousse au-devant de l'épée meurtrière. Quand une race doit tomber, la terre s'entr'ouvrirait plutôt pour l'engloutir. Dans le prétendu garde-chasse du duc de Clèves, Othon ne reconnaît pas son père; il est vrai qu'il pourrait se nommer, mais un motif secret l'en empêche. Au moment où cette brusque interpellation arrive à son oreille, l'infortuné jeune homme allait escalader les murs du cloître d'Élisabeth, vers qui le ramène irrésistiblement la violence d'une passion qui désormais a prévalu contre les plus fermes desseins. Sur la menace de Henri, Othon dégaîne; on se cherche, on se trouve, on se heurte. Au milieu des ténèbres, un duel s'engage, duel acharné, féroce, qui se termine par la mort d'Othon. Le père a tué son fils, et c'est au moment où sa victime expire que la vérité apparaît dans toute son horreur aux yeux de cet Atride du moyen âge, deux fois teint du sang de ses enfans!

« HENRI. — Que là où mon épée rencontrera ton épée, soit la place du combat! (Ils croisent le fer.)

« OTHON. — Trève aux amours! trève aux souffrances! Dans l'ivresse du combat, aux éclairs de l'acier, tout s'évanouit comme aux lueurs de l'aube nouvelle.

« HENRI. — Bien frappé! Je crois, Dieu me damne, que ma haine, sur ce terrain de mort, se change en estime. Je n'ai jamais rencontré si vaillant adversaire. Même chez les bâtards se retrouve le sang des aïeux.

« OTHON. — Patience! Tes aïeux, tu ne vas pas tarder à les rejoindre. Qui de nous d'ailleurs sait quel est son père?

« HENRI. — Tiens, pare ce coup, c'est le bon!

« OTHON. — En effet, je suis touché! Mais, crois-le bien, tu ne m'aurais pas atteint si mon pied n'eût pas glissé dans le sang! Qui a vaincu?

« HENRI. — La mort!

« OTHON. — Oui, la mort! De l'air, j'étouffe! Ah! Élisabeth! Élisabeth!

« HENRI. — Que divagues-tu d'Élisabeth?

« ÉLISABETH, apparaissant derrière les grilles de sa cellule. — Quel bruit d'épées trouble la sainte solitude de ces lieux? Une voix connue a prononcé mon nom. Est-ce vous, âmes des trépassés, qui flottez dans les vents? Que la paix du Seigneur vous accompagne!

« OTHON. — C'est Othon qui t'appelle avec le dernier souffle de sa vie. Ame sainte, prie Dieu pour lui, et veille qu'on lui creuse une fosse dans ce voisinage; il t'aimait tant, qu'il n'a pu résister au désir de te le dire une

dernière fois. La mort le guettait sous ta croisée! Ame sainte, âme chérie, adieu!

« ÉLISABETH, étendant vers lui la croix. — Que ce signe divin efface dans ton cœur toute image terrestre! la paix du ciel soit avec toi! (Othon meurt, Élisabeth tombe évanouie sur le carreau de sa cellule.)

« HENRI. — Othon! Othon! Il expire sans connaître la main forcenée qui vient de le frapper aveuglément. Malheur! j'ai tué ma race, je suis le bourreau de mes enfans, et ce que j'ai conquis de mes mains, les biens que j'héritai de mes aïeux, aujourd'hui vont échoir en partage à cet Ottnit, objet de ma haine et de toutes mes malédictions. Oh! ma race! oh! mes enfans! Avec la raison qui me revient commencent mes tortures. Enfer, éteins la flamme intérieure qui m'obsède. Malheur! malheur! malheur! (Il expire.) »

Les destins sont accomplis, la race condamnée a cessé d'être. Henri le Ferré et ses deux fils morts tous les trois, Ottnit arrive au trône. Ottnit épousera Jutta, et de cette union que la Providence bénissait, et contre laquelle vainement a lutté l'implacable landgrave, une souche nouvelle sortira. — Cependant les portes du couvent s'ouvrent, une longue file de religieuses voilées et portant des cierges s'avance processionnellement en chantant le *Dies iræ*. On enlève les cadavres des deux champions illustres, et tandis que le cortége s'achemine au bruit des cloches vers les caveaux funèbres, un salut triomphal s'élève de la multitude en l'honneur d'Ottnit proclamé landgrave de Thuringe.

Tel est ce drame, qui, malgré de graves imperfections, atteint parfois à des beautés d'un ordre supérieur, et dont tous les personnages portent l'empreinte tragique du temps. Si je me suis complu longuement dans cette analyse, si j'ai cru devoir citer beaucoup, c'est que cette œuvre, jusqu'ici l'une des plus ignorées d'Arnim, me semble, parmi ses pièces de théâtre, celle qui résume le mieux ses qualités et ses défauts. Peut-être n'aurai-je réussi qu'à donner une idée de ses défauts, qui sont en général beaucoup plus faciles que les beautés à faire passer dans une langue étrangère. Quoi qu'il en soit, ma conviction reste la même, et si je consens à dire comme les Espagnols : Excusez les fautes de l'auteur, c'est à la condition qu'on admirera ses grandes qualités, plus nombreuses ici que partout ailleurs. « Arnim, disait Wilhelm Grimm, m'a toujours fait l'effet d'un homme qui, s'interrompant tout à coup au milieu d'une conversation grave et sensée, vous quitterait subitement pour s'en aller au fond des bois se retrouver seul avec ses idées. » Ce mot a du vrai et peint bien les inégalités de cet âpre génie. Souvent le verre est trop petit et le vin déborde, d'autres fois il est trop grand et le vin n'arrive plus qu'à la moitié du cristal qu'il devait remplir; mais la liqueur pourprée, à quelque dose qu'on la mesure, ne perd jamais son goût

naturel et réconfortant. Les réserves de la critique faites, et pour ne considérer que l'ensemble de l'œuvre, on n'imagine pas une peinture plus vigoureuse de ces époques semi-héroïques, semi-barbares, un tableau plus puissant que cette large ébauche, où se retrouvent accusés d'une main de maître, de la main de Shakspeare dans *Macbeth*, les grands traits caractéristiques de ces races destinées à périr, et qui, soit qu'il s'agisse de l'antiquité ou des temps modernes, se meuvent toujours dans un milieu plus ou moins obscur, comme si la nuit historique, la nuit cimmérienne, pouvait seule convenir à ce duel immense qu'elles livrent à la destinée sur le seuil des âges!

II. — HALLE ET JÉRUSALEM. — LE THÉATRE POPULAIRE.

Les drames d'Arnim s'adressent à la masse, au peuple, à ce sens de la poésie et du vrai qui veille éternellement au cœur des multitudes, et que les grands esprits sont toujours certains d'avoir pour auxiliaires dans leur lutte contre la routine et l'empire du faux. Qu'on se figure ce qu'était devenu, vers l'époque où Arnim écrivait l'*Auerhahn*, le public prétendu littéraire, et de quelles niaiseries sentimentales il faisait son régal. Le règne de la *queue* (en France nous disons *perruque*) avait mis en fuite la poésie pour introduire à sa place je ne sais quel pédantisme sermonneur qui s'évertuait à prêcher la morale à la société la plus dissolue. L'histoire et la religion n'existaient plus, pour ainsi dire, que dans la forme, et pour ne pas avoir à s'occuper de Dieu, on l'avait relégué dans une sphère à part, tout à fait en dehors de la nature, où sa présence aurait plus ou moins gêné tout le monde. Maintenant, qu'au sein d'une telle misère quelques généreux esprits aient rêvé de meilleurs jours; qu'en se tournant, les uns vers le passé, les autres vers l'avenir, ils soient tombés dans une entière contradiction avec leur temps, on ne saurait voir là qu'une simple conséquence des faits, et le romantisme en tout ceci faisait cause commune avec Schelling renversant le système des catégories et proclamant la vie universelle, absolue, avec Schleiermacher retrouvant dans le sentiment religieux les vrais principes du christianisme, avec Fichte évoquant de sa voix de tonnerre l'idée de liberté et d'indépendance nationale.

D'après les nombreux extraits que j'ai cités, d'après la peinture que j'ai essayé de donner de son génie, on peut se faire une idée de la manière dont Arnim comprenait le théâtre, de l'éloignement profond, incalculable qu'il se sentait pour le langage conventionnel, la fausse sentimentalité et les formules *bourgeoises* des auteurs dramatiques de profession. Remuer des idées, voilà en somme sa grande affaire; que d'autres passent leur vie à en polir une seule, lui répand

à pleines mains tantôt cailloux grossiers, tantôt diamans et topazes; à nous de ramasser et de choisir. A cette classe d'œuvres impossibles à tous les points de vue, et qui, tout en fourmillant d'admirables beautés, ne trouveront jamais qu'un public excessivement restreint, se rattache *Halle et Jérusalem*, ébauche originale et puissante, qu'Arnim intitule plaisamment une *tragédie en deux comédies*. *Halle et Jérusalem*, à pareille affiche on ne saurait guère se méprendre, et nous devinons d'avance à quels bizarres conflits d'idées nous allons assister. Le moyen âge et l'heure présente, les étudians tapageurs des universités allemandes et les pèlerins en terre-sainte, le monde réel et le monde mystique, — on entrevoit du premier coup tout le tableau; mais ce dont nul ne se rendra compte avant d'avoir curieusement étudié l'ouvrage en ses moindres parties, c'est du grand art avec lequel ces élémens si dissemblables sont mêlés et fondus, de l'harmonie singulière qui règne dans ce tissu de sons qui paraîtraient devoir s'exclure.

C'est la fameuse histoire de Cardenio et Celinde, déjà chantée en Allemagne par Gryphius, qui, reprise à nouveau par Arnim, forme le nœud de cette composition. Ahasverus, le Juif errant, dont, par des combinaisons qu'il serait trop long de raconter ici, la destinée se trouve mêlée à celle des deux jeunes gens, les accompagne dans leur aventureuse et romanesque traversée de Halle au saint sépulcre. Les premières scènes nous offrent la peinture vraie et pittoresque de la vie des universités en Allemagne. Libertins rêveurs et duellistes, joyeux garnemens, hanteurs de tripots, piliers de tavernes, vous les voyez aller, venir, fumer, boire, faire l'amour, philosopher, se battre, se tuer, que c'est une joie, un délire, un vacarme à en avoir les oreilles assourdies et la cervelle troublée! Du sein de cette mascarade humaine, reproduite à la manière de Callot, une figure pâle et dédaigneuse se détache. A ce noble front que la pensée a marqué de son empreinte, à ce regard où brille la flamme languissante d'une passion éternellement inassouvie, à ce sillon que l'ironie a creusé aux deux coins de sa bouche, à cet air à la fois hautain et mélancolique, vous reconnaissez Cardenio, le jeune professeur, que tout le monde admire et craint. Mélange de Faust et de Charles Moor, à vingt ans Cardenio a touché le néant de la science et de l'amour, et ce qui survit en lui seulement, c'est un insatiable besoin de domination, une sainte fureur de se poser partout en redresseur de torts, de mener une guerre incessante, acharnée, contre toutes les petites misères de ce monde, et de poursuivre ce rêve de liberté qui pousse le héros du drame de Schiller à se faire brigand. Toujours l'épée à la main, toujours en humeur de pourfendre son homme sur la moindre contradiction, Cardenio vous tue le joueur avec lequel il se prend de

querelle autour du tapis vert tout aussi bien que l'infortuné rationaliste qui a le mauvais goût de lui rompre en visière dans la discussion. Quelle ardeur inquiète, quelle fiévreuse angoisse, quelle incapacité d'apaisement une semblable nature doit apporter dans ses rapports avec les femmes, on le comprend de reste. Olympie et Celinde, la vertu naïve et froide et la vierge folle qui rachète par le martyre de l'amour les impuretés du passé, se le disputent alternativement jusqu'à ce qu'il cède enfin à un insurmontable besoin de conversion et de retour sur lui-même.

J'ai dit qu'Arnim avait emprunté aux trois volumes du répertoire anglais de 1680 divers motifs déjà traités et variés par Gryphius; mais c'est principalement dans ces petites pièces, dans les *Possen*, que le cas se présente. Ici j'ajoute un mot sur le genre que les romantiques appelaient *populaire;* populaire, entendons-nous, beaucoup plus par la tendance des poètes que par l'initiative d'en bas, et qui, tout en adoptant les mœurs des scènes inférieures, tout en parlant la langue traditionnelle du clown, du *Pickelhaering* ou du Pierrot, s'efforçait de conserver en soi quelque littérature. On a beaucoup discouru chez nous sur la pantomime et les *funambules;* de spirituels excentriques ont même cru entrevoir des mondes de sublimité

Dans ce sac ridicule où *Pierrot* s'enveloppe.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de tout temps les poètes se sont préoccupés de cette *forme de l'art*. Ne rions pas trop, c'en est une, et il y a certes là quelque chose à faire. Plusieurs en ont eu l'instinct, plusieurs ont tenté, mais sans trop réussir que je sache, et leurs essais isolés en ce genre, qui devaient exclusivement s'adresser au peuple, ont fini par devenir le partage de quelques rares lettrés. Quant à Léandre, Colombine, Cassandre et Pierrot, ils ont continué, la routine aidant, à s'appliquer, après comme avant, de gros baisers sur la joue et d'énormes coups de pied dans l'échine, et le *mieux* tant rêvé par les esprits d'élite, les conditions nouvelles que la critique et l'esthétique ne cessaient pas de proclamer indispensables, tout cela finalement n'a servi qu'à procurer des habits neufs à la troupe. Lorsqu'on a eu taillé une souquenille au vieux Cassandre, une jupe de satin plus courte à Colombine, il s'est trouvé qu'on avait fait pour l'art à peu près tout ce qu'il y avait à faire. Et cependant, comme on aimerait à voir se produire sur une de ces scènes prétendues populaires certains échantillons du petit répertoire d'Arnim, de ce théâtre de marionnettes et d'ombres chinoises dont on sent qu'une main de poète fait mouvoir les ressorts! J'indiquerai, pour citer un exemple, l'aimable boutade intitulée *la Pierre philoso-*

pha'e, qui ne demanderait que le lustre et les violons pour tenir gaiement sa place en pareil lieu. — Cassandre a épousé Colombine, et bien lui en cuit, car l'infortuné bonhomme est, dès le lendemain de ses noces, à concevoir les doutes les plus affligeans sur la vertu de sa frivole et pimpante moitié.

L'alouette qui s'éveille
Dans le buisson
Fredonne à l'aube vermeille
Une chanson.

Et moi, comme l'alouette,
Je veux chanter
A mon amoureux qui guette
Pour m'écouter.

Ainsi parle Colombine, qui ne veut remplir aucun soin du ménage, et court la pretantaine avec Léandre sous les charmilles du jardin, laissant mourir sur pied les tulipes du vieux botaniste, trop malheureux pour pouvoir arroser lui-même ses précieuses fleurs. « Depuis ce damné jour de mon mariage, je ne vois partout qu'insulte et raillerie; les épis me semblent des doigts qui me montrent quand je passe, et les oiseaux, de mauvais plaisans qui me sifflent. J'enrage, mon esprit s'enfonce de plus en plus dans un abîme, et j'aimerais peut-être mieux la certitude que le doute. On parle partout dans le pays d'un sorcier fameux que le diable assiste : je vais le trouver de ce pas, afin qu'il me dise mon fait. » Voilà donc le seigneur Cassandre sur la route; mais l'amour, qui devine tout, a pris par la traverse, et Léandre, arrivé le premier, endosse la robe et la perruque de l'alchimiste. Il tient gravement tête à son visiteur, qui dès l'abord se sent pénétré d'admiration.

« CASSANDRE, à part. — C'est là certes un savant homme. (Haut.) Comment se fait-il que vous m'appeliez par mon nom? Il me semble que c'est la première fois de votre vie que vous me voyez en face.

« LÉANDRE. — Il ne faut point que cela vous étonne. Nous autres sorciers, nous avons des signes certains pour connaître le nom des gens et les accidens que l'avenir leur réserve.

« CASSANDRE. — Ainsi vous avez vu du premier coup que l'on m'appelait Cassandre?

« LÉANDRE. — Tout comme si vous le portiez écrit sur votre front. Il nous suffit d'entendre tousser un homme pour savoir que penser de lui, et je me souviens d'avoir fait pendre un voleur sur un simple accès de toux qui le prit comme je traversais la place... Toussez un peu, je vous prie...

« CASSANDRE. — Hum! hum! hum!

« LÉANDRE. — Vous êtes un excellent homme, et sans une certaine humeur jalouse qui vous tient, on vous supporterait encore.

« CASSANDRE. — Tant de science me confond, et je me sens sur le point de tomber à vos genoux.

« LÉANDRE. — De grâce, modérez ce beau zèle! Vous êtes ici dans un lieu plein d'enchantemens, et si par malheur il vous arrivait de mettre un pied dans ce cercle magique, le diable vous sauterait à la gorge sans qu'il me fût possible de l'empêcher.

« CASSANDRE. — Que veut dire ceci? Comment donc craignez-vous le diable, vous qui prétendez être son maître? (A part.) Voilà une question qui va furieusement l'embarrasser, je suppose.

« LÉANDRE. — Il ne faut pas non plus toujours s'en tenir à la lettre... Il est écrit : « L'homme est le maître de la femme, » et vous savez mieux que tout autre qu'il n'en est pas souvent ainsi. »

Après avoir mis le prétendu sorcier au courant de ses infortunes conjugales, Cassandre finit par lui demander s'il n'aurait pas sous la main quelque moyen magique de savoir ce qui se passe au logis pendant son absence, sur quoi le docteur Léandre, se souvenant de l'anneau de Gygès, passe au doigt de sa pauvre dupe une topaze qu'il suffit, dit-il, de se poser sur le front pour prendre à l'instant même l'air et la mine de la personne à qui l'on pense et dont il vous plaît de tenir la place. Muni du précieux talisman, maître Cassandre revient chez lui, et la première figure qu'il aperçoit devant sa porte est ce damoiseau de Léandre, en bel habit de taffetas, et qui se promène de l'air d'un homme attendant l'heure du berger. « Corbleu, se dit le jaloux, l'occasion s'offre belle, et je ne suis pas fâché d'éprouver un peu ce qu'il faut croire de la vertu de cette pierre. » A ces mots, il lève lentement le bras, et fait, du plus beau sérieux du monde, miroiter l'anneau magique au-dessus de son front. Léandre n'a garde de manquer à son rôle, et, dès qu'il aperçoit le vieux, feint aussitôt de se troubler et de perdre contenance.

« LÉANDRE. — Ai-je donc la berlue? et la porte de cette maison est-elle de cristal pour me renvoyer ainsi ma ressemblance au nez? Mon père ne m'a point fait double, que je sache, et voilà une illusion qui me lorgne d'un air bien impertinent. Il y a là-dessous quelque maléfice. Çà, mon cher, ne me direz-vous pas qui vous êtes?

« CASSANDRE.—Mais, comme vous, un joyeux compagnon qui ne demande qu'à trouver le vin bon, les femmes jolies et les maris absens.

« LÉANDRE. — Et peut-on savoir où vous demeurez?

« CASSANDRE. — Dans la maison voisine, et, si vous êtes un loyal camarade, vous viendrez sur-le-champ me faire raison d'une bouteille de vin vieux qui sort de la cave du docteur Cassandre.

« LÉANDRE. — Un digne homme que je respecte, et dont je ne souffrirai pas qu'on parle mal en ma présence.

« CASSANDRE (à part). Ce garçon-là s'exprime bien.

« LÉANDRE (d'un air troublé). Mais votre nom, monsieur, votre nom!

« CASSANDRE. — Il est vrai; j'oubliais de vous dire mon nom : je m'appelle Léandre.

« LÉANDRE. — Traître! dites donc Belzébuth! A l'aide! au voleur! je suis ruiné! je suis mort! où me cacher? où fuir? Mon visage n'est plus à moi, et le diable m'a volé mon nom! »

Ravi de son expérience et ne doutant plus du pouvoir qu'il a de se transformer désormais à volonté, le bonhomme accoste sa femme, et continue autour d'elle le personnage de Léandre, s'efforçant de la presser de ses galanteries, et se promettant *in petto* de se démasquer si d'aventure il lui arrivait de trop bien réussir sous sa mine d'emprunt; mais dame Colombine est une rusée commère, une fine mouche qui n'a pas besoin qu'on lui donne le mot, et la mystification va gaiement son train.

« COLOMBINE. — Oser me conter de pareilles sornettes, à moi, la femme de monsieur Cassandre! Retire-toi, coquin, ou je crie au scandale. En vérité, le joli merle pour me faire oublier mon devoir! A d'autres, pendard, à d'autres! J'aime mon pauvre mari, tout vieux qu'il est, et tu perdrais ton temps et ta peine dans ma maison.

« CASSANDRE. — Quelle femme je possède là! J'avoue que je n'aurais point cru être aimé de la sorte.

« COLOMBINE (revenant avec un bâton). Ah! drôle, je te retrouve! Tiens, voilà pour ta visite, voilà pour tes baisers d'hier et pour ceux d'aujourd'hui. (Elle le frappe.) Tiens, coquin! tiens! tiens!

« CASSANDRE. — Aie! aie! aie! (Bas.) Jamais coups de bâton ne m'ont fait tant de plaisir à recevoir, et je les aime autant que des caresses. »

En attendant, le bois vert daube sur sa carcasse, et le faux Léandre estime que, s'il ne veut être rompu vif, il est grand temps pour lui de rentrer dans son personnage ordinaire. — Écoute, femme, s'écrie-t-il en mettant l'anneau magique dans sa poche, tel que tu me vois, je suis un grand sorcier. Regarde un peu, qui suis-je maintenant?

« COLOMBINE. — Eh pardine! quel autre que mon pauvre Cassandre! un vieux compère appuyé sur sa canne, un crâne tout pelé recouvert d'une barrette de velours, un dos voûté où pend un habit de damas jaune, dont les paremens à ramages se rejoignent sur un ventre plus creux qu'un nid de linottes en été. Oh! les gentilles fleurs du tissu, comment peuvent-elles s'épanouir sur ce cœur glacé qui ne bat plus que pour marquer les lentes pulsations de l'existence! Oh! les jolis oiseaux, comment peuvent-ils chanter en cet hiver de la vie et de l'amour! et pour soutenir tout ce triste échafaudage d'os caducs, deux petites jambes fluettes qui tremblottent comme des saules plantés d'hier! »

Le bonhomme avoue qu'il ne manque pas une ligne au portrait; de plus en plus ravi d'aise, il renouvelle à tout venant son expérience, et quand Léandre égaré, pâle, les cheveux en désordre, jouant le

trouble et le désespoir de Pierre Schlemil, à qui le diable a pris son ombre, reparaît pour dire avant de mourir un suprême adieu à ses amis, l'honnête Géronte ne peut se défendre d'un mouvement de compassion au récit de sa misère. Tout penaud d'avoir inquiété le repos d'un si brave homme, il s'empresse de confesser le stratagème qui lui a si bien réussi, et de jeter à l'eau, comme Polycrate, la merveilleuse pierre à laquelle il doit la certitude désormais imperturbable d'être le moins trompé des Sganarelles.

Presque toutes les petites pièces d'Arnim s'inspirent du vieux répertoire allemand. Celle-ci, dans Ayrer, s'appelle *la Reine de Chypre*, et le théâtre anglais en contient la première trace. C'est donc presque toujours à d'anciens sujets remis en œuvre que nous avons affaire, et pour l'esprit, le style, la bonne grosse verve comique, le contingent qu'apporte le poète en ces manipulations souvent très ingénieuses ne laisse pas d'avoir son mérite. *Le Siége d'Oppenheim* et *la Délivrance du Wesel* sont aussi de fort curieux tableaux de genre, où l'histoire intervient, quoique discrètement, et comme il sied à de pareils ouvrages, lesquels, s'adressant à la foule, doivent nécessairement subordonner le fait historique, que tout le monde ignore, au fait humain, dont chacun de nous trouve dans sa conscience l'instinctive révélation.

III. — LE ROMANTISME EN ALLEMAGNE. — QUELLE PART Y PRIT ARNIM.

Le mouvement romantique, lorsqu'il éclata en Allemagne de 1798 à 1812, était si bien l'expression des idées et des besoins du temps, que son action se fit sentir dans toutes les branches de la science et de l'art. Sans prétendre écrire son histoire, je voudrais, à propos des tentatives littéraires d'Arnim, indiquer ici quelques points généraux, insister en passant sur quelques traits caractéristiques.

Issu de la réflexion et de la science, comment nier l'influence rétroactive que le romantisme exerça à son tour sur la science, de plus en plus poussée vers le naïf et la tradition populaire, de plus en plus entraînée vers le domaine de l'imagination? Le symbolisme de Görres et de Creutzer, les investigations des frères Grimm, non moins que les tendances d'Arnim et de Brentano, procèdent du romantisme, auquel se rattachent aussi les retours de Schelling vers Jacob Bœhm, et tant de généreux efforts pour fonder une philosophie du christianisme. Prédilections d'artiste, raisons de sentiment! Il y avait, je le sais, chez tous ces beaux esprits plus d'esthétique et de théorie que de vraie foi, plus d'élan vers la spéculation et le symbole que de conviction dogmatique et de piété. En un mot c'étaient, pour la plupart, d'excellens catholiques, à cela près qu'ils ne prati-

quaient pas. Je dis la plupart, car il y en eut dans le nombre que leur romantisme conduisit droit au sanctuaire. Je veux parler de Clément Brentano, qui se fit moine, de Zacharias Werner, qui regrettait qu'il n'y eût pas dans la langue un seul et même substantif pour signifier ces deux choses selon lui synonymes, l'art et la religion, et qui, indigné de voir ses amis Schleiermacher et Tieck continuer à faire des vers *après comme avant*, leur tourna le dos brusquement. Je veux parler surtout de Novalis, dont ce serait le cas de citer une belle page, omise dans les œuvres complètes, et que je trouve dans un fragment publié en 1799. «C'étaient de splendides et glorieux temps, écrit, en parlant du moyen âge et non sans quelque fougue ultramontaine, le chantre inspiré de *Henri d'Ofterdingen*, l'Europe alors ne formait qu'un seul pays chrétien; partout la religion, partout un grand intérêt commun, partout l'autorité! Aussi, n'insisté-je pas sur la valeur d'institutions dont les bienfaits sont assez démontrés par le développement organique des facultés les plus diverses, par la suprême perfection qu'il fut donné à chaque individu d'atteindre dans la science et dans les arts. Malheureusement, pour ce règne de Dieu sur la terre, l'humanité n'était point mûre, il s'écroula! Et nous eûmes cette insurrection que l'histoire appelle le *protestantisme*. Aujourd'hui, au lendemain de la révolution française, au sortir de cette crise universelle de renouvellement, les temps sont venus d'une résurrection fondamentale, et pour quiconque a l'instinct de l'histoire, un pareil fait ne saurait être douteux. La religion enfante dans l'anarchie; du sein de la destruction, elle élève sa tête glorieuse, et crée un nouveau monde. Nous n'en sommes encore qu'aux préludes, mais ces préludes annoncent au clairvoyant une nouvelle histoire, une nouvelle humanité : le souriant hyménée d'une église jeune avec un Dieu d'amour..... Les forces temporelles ne sauraient désormais se remettre en équilibre d'elles-mêmes, la religion seule peut régénérer l'Europe. Un christianisme approprié à la vie humaine, un christianisme fait homme, telle fut l'antique foi catholique; sa présence continuelle dans la vie, son amour de l'art, sa profonde humanité, l'inviolabilité de ses mariages, son infinie compassion, son culte de la pauvreté, de l'obéissance, du devoir, tous ces signes évidemment caractéristiques d'une religion vraie renferment les principes fondamentaux de son organisation nouvelle. Il faut que l'église véritable se constitue, et nous verrons alors naître ces temps d'éternelle paix où la moderne Jérusalem sera la métropole du monde! »

La réaction religieuse devait naturellement faire cause commune avec la réaction politique, et le romantisme eut son publiciste dans Adam Müller, qui du haut de sa chaire de Dresde reprochait, en 1803, à la politique et à la critique de son temps de n'être qu'une abstrac-

tion, alors qu'elles pouvaient exercer une influence immédiate si puissante sur l'état de l'Allemagne. Adam Müller, Frédéric de Schlegel, Achim d'Arnim et Frédéric de Hardenberg (Novalis) accomplirent donc à cette période de restauration une œuvre en tout semblable à celle que M. de Châteaubriand entreprit chez nous vers la même époque, et je retrouve dans le *Génie du Christianisme* beaucoup de ce dilettantisme religieux qu'on reprochait aux romantiques allemands. Pauvres romantiques! quelles guerres terribles n'eurent-ils pas à soutenir et contre l'esprit de l'antiquité classique, représenté par Goethe, et contre l'esprit du présent, dont ils combattaient à outrance les tendances révolutionnaires! Goethe, qui, dans l'occasion, touchait assez volontiers à leur élément, mais qui détestait au fond tout ce monde de visionnaires et de somnambules, Goethe appelle le romantisme *une période de talens forcés*. « Un corps naturellement bien constitué, mais que travaille une maladie incurable, » voilà comme en quatre mots il décrit Henri de Kleist. Au sujet d'Arnim, la sentence affecte le même laconisme; c'est la critique littéraire réduite à la simple rubrique d'une note de pédagogue : « naturel, féminin; substance, chimérique; contenu, sans consistance; composition, molle; forme, flottante; effet, illusoire (1). » Son *Essai sur le dilettantisme* peut également passer pour un manifeste à l'adresse des romantiques. « Ce qui manque surtout au dilettante, c'est la faculté architecturale dans l'acception élevée du mot, cette force pratique qui crée, ordonne et constitue; il n'en a qu'une sorte de pressentiment, et s'abandonne corps et âme à son sujet, qui l'entraîne, le domine, alors qu'il en devrait au contraire être le maître. » Mais Goethe, dans ces oracles qu'il rend contre le romantisme, juge les choses au seul point de vue de l'homme, du poète, et se contente de battre en brèche, avec quelque animosité pourtant, ces prétendues extravagances auxquelles répugne son calme et froid tempérament. Quant aux principes par lesquels ce mouvement se rattachait à la politique, l'illustre penseur, à quelques réserves près, les goûtait trop lui-même pour leur faire une guerre bien acharnée. Ce noble soin devait échoir à d'autres qui, naturellement plus doués de ce fameux sens de l'avenir que le poète de Weimar, ne pouvaient manquer de tomber à bras raccourcis sur cette légion de cerveaux creux et d'âmes enivrées du mysticisme de l'art. « Les romantiques détestaient la révolution, écrit M. Robert Prutz, parce qu'elle les troublait dans leur quiétude; les princes la détestaient, parce qu'elle les troublait dans leurs possessions. Les romantiques voulaient le moyen âge, parce qu'il est poétique; les princes le voulaient, parce que le moyen âge

(1) Voyez Goethe, *Würdigung's Tabelle der poetischen Production der letzten Zeit*, b. 32, s. 449.

est l'âge d'or des rois. Les romantiques voulaient la stabilité des trônes par amour pour la stabilité ; les princes la voulaient par amour pour leurs trônes mêmes. Entre les deux partis, c'était l'égoïsme qui servait de trait d'union (1). »

Ce qu'il y a de certain, c'est que cette période, incontestablement l'une des plus brillantes de la poésie allemande, a toujours été fort impopulaire au-delà du Rhin, et que, pour médire de cet aimable passé, les poètes du présent et les républicains de l'avenir semblent s'être donné le mot. Que signifie pourtant ce mauvais vouloir entêté, cette aigreur atrabilaire de certains esprits contre une école dont il faut bien, en dernière analyse, qu'ils s'avouent les disciples? Spéculerait-on par hasard sur cette ignorance où nous vivons des vrais maîtres, ignorance qui ne pourrait cesser qu'aux dépens de cette espèce d'originalité qu'on s'arroge? Le malheur des romantiques, c'est d'avoir, comme on dit, trop remué d'idées et d'avoir par là trop intéressé de gens à nier leur existence. Tel qui passe, aux yeux des générations nouvelles, pour un talent plein d'invention leur doit le meilleur de son bagage, et certes, à ce compte, ce n'est point être si malhabile que de faire pleuvoir sur eux le sarcasme et de représenter leurs œuvres comme un obscur fatras dont les honnêtes gens ne sauraient trop se tenir loin. Étonnons-nous ensuite qu'Arnim soit si peu connu! Il y a en Allemagne tout un monde pour qui ce grand poète n'est et ne sera jamais que le mari de Bettina, laquelle avait sans doute accaparé tout le génie de la communauté! Et ce que je ne pardonne pas à la sœur de Clément Brentano, c'est de n'avoir jamais rien fait pour redresser l'opinion du public sur ce point, de n'avoir jamais élevé la voix pour que justice pleine et entière fût enfin rendue à qui de droit. Arnim au contraire ne cessait de parler à tout propos du génie de sa femme, et son enthousiasme là-dessus ne connaissait pas de bornes. « On n'imagine point, écrit une spirituelle contemporaine, Mme Helmine de Chezy, qui avait beaucoup vu le jeune ménage aux heureux momens de la lune de miel, on n'imagine point quel zèle fougueux, quel feu chevaleresque il mettait à proclamer la supériorité de sa femme, dont il s'accusait indigne par les qualités du cœur et de l'esprit, ce qui ne laissait pas de m'amuser légèrement, moi qui les avais connus dès les premiers jours de leur mutuelle tendresse, et qui savais l'amour brûlant et passionné de Bettina pour Arnim à cette époque. Comment faisait ce beau feu, cette ardeur virginale, pour s'accorder avec la correspondance avec Goethe, c'est à Bettina elle-même de l'expliquer, si elle le trouve bon et si la chose lui paraît convenable. Toujours est-il qu'Arnim, âgé de vingt ans environ, était alors une des

(1) Voyez M. R. Prutz, *Vorlesungen über die Litteratur der Gegenwart*, s. 169.

plus nobles et des plus agréables figures qui se puissent rencontrer. L'élévation de son intelligence, la pureté de ses mœurs, la sérénité de son âme étaient à l'unisson. Il avait à la fois la beauté physique et la beauté morale, et tout respirait en lui cette franchise et ce calme d'une jeunesse qu'aucune souillure n'a profanée. Ses premières poésies furent assez mal accueillies de la critique; peut-être, en effet, pour la forme et la couleur y avait-il trop sacrifié au goût de la nouvelle école. Schlegel, avec lequel il était pourtant fort lié, ne vit même rien dans ces débuts qui annonçât une vocation poétique, sentence dont Arnim appela bientôt, avec quel succès chacun le sait! Achim d'Arnim est devenu un poète national, et ses œuvres, mieux appréciées avec le temps, pénétreront de jour en jour davantage dans le cœur du peuple. »

Ces poésies d'Arnim, jugées trop romantiques, et qui, aux yeux de ses meilleurs amis, ne révélaient pas un poète, n'étaient autres que les *Révélations d'Ariel*. Né à Berlin le 17 janvier 1781, Arnim comptait à peine, lorsqu'il les écrivit, dix-huit ans, et déjà, avant de publier ces vers jugés trop romantiques par les romantiques eux-mêmes, il avait débuté dans le monde de la science par sa *Théorie sur les phénomènes de l'électricité*, imprimée à Halle en 1798. Ses longs voyages à travers l'Allemagne le mirent en communication habituelle avec le peuple des villes et des campagnes, dont il sut saisir et reproduire les différens types dans leurs variétés particulières. Si, comme on l'a dit, le peuple est le maître de langue par excellence, ce fut à son école qu'Arnim alla s'instruire et colligea tant de précieux élémens de poésie rassemblés dans le *Knaben Wunderhorn* (1); puis vinrent successivement ses divers volumes de nouvelles, ses romans et ses drames, dont le recueil parut en 1813. Il s'en faut toutefois que ces publications aient vu le jour à des distances régulières. Achim d'Arnim était d'un naturel trop impressionnable, d'une organisation trop susceptible aux fréquens orages qui bouleversaient l'atmosphère de son pays, pour pouvoir vaquer tranquillement à des travaux littéraires pendant la terrible période qui s'étend en Allemagne de 1806 à 1813. En ces jours de misères et d'affliction publique, l'écrivain disparut complétement pour ne laisser survivre que le gentilhomme qui ne connaissait plus d'autres préoccupations que celles de la patrie et du foyer. A la paix seulement, et lorsqu'il se sentit tout à fait rassuré à l'endroit de cette nationalité allemande, objet d'un si pieux enthousiasme, Arnim reprit la plume et publia les *Kronenvaechter* en 1817. Ce fut là son dernier ouvrage, il négligea même de l'achever. A dater de ce mo-

(1) 2 volumes, Heidelberg, 1806.

ment, il renonça aux lettres et se retira dans sa terre de Wiepelsdorf, où il vécut quelques années encore en *country gentleman*, et mourut d'une subite attaque de paralysie le 21 février 1831.

A défaut du caractère trop souvent bizarre et peu accessible de ses compositions, ces quelques détails biographiques suffiraient pour faire comprendre comment la popularité lui a toujours manqué. Écrivain à bâtons rompus, poète, mais seulement aux heures de rêverie et d'inspiration, et quand tous ses devoirs de société et de famille lui permettaient de l'être, Arnim n'avait rien en soi de l'homme de lettres tel qu'on se le représente, rien de cet esprit de suite et d'application qui commande le succès. La littérature ne fut jamais pour lui une carrière, mais tout simplement un noble exercice des facultés de l'intelligence, le goût et la fantaisie d'un honnête homme qui ne demande à l'étude que les jouissances de l'étude, et qui serait le premier à s'étonner si on venait lui dire que la fortune et la renommée lui seront données par surcroît. Je ne parle pas de ces misérables pratiques de camaraderie, alors comme aujourd'hui en usage dans le monde des lettres, et dont il va sans dire qu'il se tint constamment éloigné. Même parmi les romantiques, il vécut à l'écart, et ces alliés sur lesquels il aurait dû naturellement compter, lui trouvant sans doute trop d'indépendance, ne l'adoptèrent jamais qu'avec certaines réserves. Tieck, le garde-note de la communauté, ne parle jamais d'Arnim qu'incidemment, et quand par hasard il le cite, c'est pour l'appeler du bout des lèvres M. d'Arnim. Or on sait ce que signifie en pareil cas ce style de cérémonie. Tous ces motifs réunis compliquaient singulièrement pour nous la tâche du critique et du biographe, Arnim n'ayant pour ainsi dire laissé de trace nulle part, si ce n'est dans ses œuvres, lesquelles dorment çà et là dispersées sous la poussière des bouquinistes de Berlin et de Francfort. Aussi était-ce une vraie joie, dans nos promenades, de les retrouver, et avec elles souvent d'autres productions de cette période si féconde en beaux esprits trop oubliés aujourd'hui. Le nom d'Arnim, quoi qu'on en pense, ne saurait demeurer englouti dans l'abîme du temps. L'Allemagne y reviendra, car nul poète n'a mieux connu la fibre populaire. Pour moi, c'est ce caractère profondément humain qui me le fait aimer. Même en ses fantaisies les plus bizarres et ses plus folles divagations, vous retrouvez vestige d'un noble cœur, plein de compassion pour les souffrances de ses semblables, de sympathies pour leurs misères, et vous vous rappelez involontairement cette tradition si connue de tous les forestiers de la vieille Allemagne, et qui dit que toute balle porte, alors que nous l'avons d'avance trempée dans notre propre sang.

HENRI BLAZE DE BURY.

TYPES MODERNES

EN LITTÉRATURE

WERTHER.

J'ai lu *Werther* bien des fois, et je ne l'ai jamais lu sans être ému profondément. Je l'ai lu à l'âge où l'on pressent tout sans avoir encore rien éprouvé. Je l'ai lu à l'âge où l'on a déjà trop senti pour être facilement ému, et toujours le héros à l'habit bleu et à la culotte nankin a exercé sur moi la même séduction. J'ai raffolé de bien des héros de poèmes et de romans qui sont maintenant effacés de mon esprit comme les affections oubliées. Je puis avouer aujourd'hui que j'ai été dupe de bien des inventions de poète et rire d'anciennes admirations; mais il n'en est pas ainsi pour Werther, et toutes les fois que je reprends le récit de sa lamentable destinée, je sens renaître mon affection pour lui. J'éprouve même une recrudescence d'affection pareille à celle que l'on ressent au retour d'un ami absent depuis longues années, et qu'on retrouve tel qu'on l'avait aimé autrefois. Non, Werther n'a rien perdu pour moi. J'ai eu avec lui une récente entrevue, il est bien encore tel que je l'ai connu jadis : éloquent, romanesque, exalté, si fiévreux et pourtant si doux, si naïf et pourtant si retors en sophistique, si simple d'habitudes et cependant d'une intelligence si subtile, si raffinée, si apte à pénétrer les choses compliquées, si timide dans ses relations avec le monde et si hardi avec lui-même, si gauche dans ses manières et pourtant si gracieux. Sur son intéressant et mélancolique visage, l'étrangeté de ces contrastes

répand quelque chose de douloureux. On sent qu'il voudrait vivre et qu'il ne le peut pas, qu'il ne le pourra pas. Pauvre Werther! toute sa personne exprime d'une manière muette ces mots fiévreux qu'il laissa échapper dans sa dernière entrevue avec Charlotte : « Cela ne peut pas durer, non, cela ne se peut pas! »

J'ai lutté contre mon affection pour lui et me suis mainte fois reproché, comme un sentiment coupable, la sympathie qu'il m'inspirait. A l'âge où l'on se défie volontiers de son jugement, on me dit un jour que ce personnage était immoral et que sa fréquentation était dangereuse; comme cet argument mérite considération, je fis tout au monde pour me persuader qu'il était vrai. J'appris à confondre Werther avec les héros de lord Byron, avec René et je ne sais quels autres personnages, tous pleins de désirs plus criminels les uns que les autres, en quoi je lui faisais certainement tort. Le pauvre Werther, qui est la candeur même, n'a rien de commun avec ces personnages. Il est trop honnête pour s'être jamais complu dans des pensées incestueuses, trop bourgeois pour avoir la pensée de jamais attenter à la vie d'autrui. J'ai toujours été étonné de la filiation qu'on essayait d'établir entre Werther et les héros de Byron. Ce qui caractérise Werther, c'est l'impuissance d'agir, et ce qui caractérise les héros de Byron, c'est précisément l'action poussée jusqu'à ses dernières limites; non-seulement ils se tuent, mais ils tuent autrui, et quelquefois après l'avoir détroussé. De tels moyens d'action peuvent convenir peut-être aux aristocratiques Lara, Manfred, Conrad et *tutti quanti;* mais ils ne sont pas à la portée de Werther, le jeune, timide et honnête bourgeois.

Comme mon admiration pour Werther a persisté en dépit de toutes les leçons de morale que j'ai lues sur ce sujet et de toutes les suppositions calomnieuses que j'avais inventées moi-même à l'égard de l'inoffensif Allemand, je m'en suis demandé la cause, et j'ai fini par la trouver précisément dans la comparaison du roman de Goethe avec les poèmes de Byron. Les héros de Byron n'ont jamais plu qu'à mon imagination. Il m'est impossible de voir en eux des types humains ni des types du temps présent; je ne consentirai jamais à calomnier à ce point la nature humaine, ni même notre époque, qui n'a pas besoin qu'on la calomnie; je ne puis voir dans les héros de Byron que des conceptions toutes personnelles, enfans d'une puissante nature devenue dépravée, mais conservant encore des restes de noblesse première et remplaçant au moins les vertus qu'elle n'a plus par la haine de la vulgarité. Dans Byron éclate en paroles enflammées le mépris des vices mesquins et de la vulgaire corruption sociale. Par malheur pour lui, il aime la dépravation, mais son âme est trop ardente pour se contenter de ce qui l'entoure, et il invente

un monde baroque et impossible où ses désirs puissent trouver leur satisfaction. Qu'avez-vous à m'offrir? dit Byron à la société; d'ennuyeuses orgies, d'ignobles fourberies, de prosaïques adultères et des courtisanes médiocrement attrayantes. J'ai connu, j'ai senti, j'ai rêvé des choses beaucoup plus belles. Votre corruption ne me satisfait point. Chez vous, tout respire le mensonge, le calcul et les parfums rancis. Vous êtes avares, économes, rangés dans le vice, et vos passions les plus folles obéissent à je ne sais quels calculs de boutiquier. Venez, je vais vous montrer un monde merveilleux, plein de péchés, mais exempt de souillures et de malpropretés. Là des rivaux s'entretuent avec rage sous les frais rayons de l'aurore qui étincellent sur leurs épées, de sauvages amans mêlent leurs adieux au retentissement des cascades, ou échangent leurs sermens au bord des précipices; des barques de pirates fuient sur les flots illuminés par la pourpre du couchant. Là la passion, le meurtre, le brigandage lui-même sont nobles et séduisent par leur air de grandeur. Ce monde plein de crimes est exempt de vices sordides et bas. On y tue, mais on n'y ment jamais. Tel est le caractère des héros de Byron; ils n'expriment rien autre chose que les imaginations du poète, et je m'étonne qu'on ait voulu y voir des types du temps présent. Ces héros n'appartiennent à aucune classe ni à aucun pays, et ne veulent rien dire, sinon que leur père, nature essentiellement aristocratique, trouve la société moderne beaucoup trop bourgeoise pour lui, qu'il souffre, non pas des douleurs de cette société, mais d'être lui-même condamné à y vivre, qu'il n'a que du mépris pour elle, et qu'il ne veut pas plus de ses vices que de ses vertus.

Les personnages de Byron sont donc des créations tout individuelles et qui ne représentent aucun type général de notre temps; ils n'expriment rien que lord Byron lui-même. En faisant un effort d'esprit, je parviens à les comprendre, mais ils n'excitent en moi aucune sympathie; il n'y a rien en eux qui corresponde à ma nature; je ne les ai jamais connus, et j'espère bien ne les connaître jamais. Quant à Werther, nous l'avons connu, celui-là; il est du même sang que nous, il appartient à la même classe sociale. Son père était un honnête bourgeois de notre voisinage; sa mère et la nôtre étaient amies. Enfans, nous avons joué ensemble; ensemble nous avons été élevés dans le même collége, ensemble nous avons passé la saison de l'adolescence. Je le connais donc depuis longues années; je sais les causes de son ennui, car je les ai observées jour par jour. Son grand malheur, c'est d'avoir été éprouvé plutôt par des souffrances mesquines que par de grandes douleurs. Tracasseries de la destinée, circonstances déplaisantes, médiocrité de fortune et de

condition, solitude forcée, légers froissemens d'un susceptible amour-propre, petites souffrances incessamment renouvelées, petites humiliations durement senties, sourd ressentiment contre la destinée et les hommes, dépendance impatiemment supportée, j'ai vu tous ces chagrins vulgaires ruiner comme des mites cet arbuste gracieux, sucer sa sève et piquer ses fleurs. N'est-ce pas que nous l'avons tous connu? Nous savons quel dépit a imprimé sur son front cette ride imperceptible, et à quelle illusion déçue il doit cet air mélancolique. L'ambassadeur dont il nous parle l'a beaucoup tracassé; il a eu beaucoup à souffrir de ses emportemens, de ses sourires d'imbécile, de ses froides réprimandes, de sa supériorité usurpée. Il ne pouvait s'empêcher de comparer sa nature à celle de son supérieur officiel, et de faire la réflexion que, s'il y avait inégalité entre elles, cette inégalité était à son avantage, et que lui, Werther, était le réel supérieur. Cette réflexion le torturait d'autant plus à chaque humiliation nouvelle, qu'il se rappelait avec quelle douceur, lui, le pauvre employé, traitait ses inférieurs, et qu'il osait à peine leur faire une observation lorsqu'ils avaient mal ciré ses bottes ou brossé ses habits. La brutalité des puissans, la froide cruauté mondaine blessaient toujours à coup sûr cette nature délicate et sensible à l'excès. Aucune piqûre, si légère qu'elle fût, ne manquait son effet. Enfin, lorsqu'éclata l'orage qui devait l'emporter, il était prêt pour la mort. Il ne fallait qu'une occasion pour terminer ce drame, et elle se présenta heureusement. Nous disons heureusement, et en effet concevez-vous Werther vieillissant au milieu de ces tracasseries et de ces ennuis, sa mélancolie poétique se changeant en humeur chagrine, Werther devenant aigre, grognon, insociable? Il vaut mieux qu'il soit mort jeune, car il reste fixé dans notre souvenir avec son attitude juvénile, avec sa grâce et son éloquence, avant qu'aucun défaut trop prononcé nous ait appris à moins l'aimer et à parler de lui avec un sourire ironique. Un vieux Werther, quelle déplaisante image s'éveille en nous à ces mots! Un vieux Werther! cela ressemble presque à un paradoxe.

Oui, Werther est bien un type vrai et vivant. Il n'est pas vrai d'une vérité éternelle, comme les créations de tel autre grand poète; mais il est vrai d'une vérité temporaire et relative. Il est un type de transition, et il ne cessera d'être vrai que lorsque la transition elle-même aura cessé. Ne nous faisons pas illusion sur ce malheureux suicidé, car il est plein de défauts, toutes ses vertus sont incomplètes, — et cependant n'allons pas en pharisiens lui jeter la pierre. Il faut laisser cette sale et sotte besogne aux pédans, aux parvenus et à tous ces pauvres diables qui, dans l'argot du moment, s'intitulent des hommes *modernes*, mais qui ne valent guère mieux que des

machines, et dont tout le mérite consiste à se vanter effrontément de n'avoir point d'âme. L'homme *moderne*, pauvres gens, il existe; mais il n'est pas aussi heureux que vous. N'enviez pas sa destinée et ne prenez pas son titre, il pourrait vous en arriver malheur. L'homme moderne digère mal, ses journées sont pleines d'inquiétudes et ses nuits pleines de rêves qui chassent le sommeil. L'homme moderne! mais c'est Werther, c'est quiconque lui ressemble, de près ou de loin.

Werther est un bourgeois, un enfant des classes moyennes. Avec lui commence dans la littérature une nouvelle série de héros; il est le premier d'une longue liste de personnages nouveaux dont la littérature ancienne n'avait fait aucune mention. C'est lui qui met réellement fin à la littérature chevaleresque et aristocratique. Avec lui s'éteignent les sentimens du moyen âge; avec lui, une vie nouvelle entre en scène. Il représente bien le moment précis où les classes moyennes, qui avaient croupi si longtemps dans des mœurs grossières et plébéiennes, qui pour toute littérature n'avaient eu si longtemps que d'obscènes fabliaux et des contes grivois, sont arrivées à cette culture d'esprit, à ce raffinement de pensée, à cette délicatesse de sentimens qui font l'orgueil et le charme de la vie. La vie bourgeoise prend, à partir de *Werther,* droit de cité dans la littérature. C'est encore à Goethe qu'on doit cette innovation, beaucoup plus qu'aux tentatives dramatiques de Diderot et de Lessing, beaucoup plus qu'à Jean-Jacques et à son Saint-Preux, personnage équivoque, fiévreux et bas, fier et servile, image de Jean-Jacques lui-même, et qui n'est, pas plus que les héros de Byron, un type général. Adieu maintenant pour toujours aux personnages et aux types d'autrefois; adieu à ces passions et à ces sentimens dont le dernier accent expire avec le XVIIe siècle, et qui, de la féodalité au XVIIIe siècle, avaient régné sous des formes très diverses, dans tous les pays de l'Europe! Adieu à Tristram et Yseult, à Chimène et au Cid, à Titus et à Bérénice, à Louis XIV et à Madame! Charlotte et Werther, deux personnages très modestes, deux jeunes bourgeois, vont se faire une réputation qui égalera celle de tous ces chevaleresques et royaux amans, ils vont exprimer des sentimens passionnés qui enflammeront des millions de cœurs (1).

(1) Il est singulier que tandis que les classes moyennes fournissaient dans les trois derniers siècles tant d'individualités remarquables et d'hommes de génie, elles n'aient pas fourni à la littérature un seul type noble et élevé. On cherche en vain dans l'ancienne littérature un type de bourgeois supportable. Au XVe siècle, la littérature possède un type de bourgeois: il est repoussant; c'est Patelin. Dans Rabelais, le bonhomme Gargantua et le bon Pantagruel, un roi et un prince, expriment seuls des sentimens élevés; Panurge est un personnage fort comique, mais un drôle de la pire espèce. Les héros de

L'*idéalité* dans la passion et dans le sentiment, la délicatesse d'âme dans l'amour, la perception fine et subtile de la beauté morale, l'*idéalité* en un mot, cette chose enviable qui éclate dans l'amour de Tristram et d'Yseult, de Roméo et de Juliette, et qui était le privilége bien réel des classes élevées par la féodalité, cette *idéalité* de sentiment, plus précieuse que la grandeur et les couronnes, ce cher Werther l'a conquise pour nous. Comme tout cet intérieur bourgeois décrit par Goethe est plein d'idéal! L'ameublement est bien modeste, les personnages n'empruntent aucun éclat à leurs aïeux, leur condition ne leur sert pas de piédestal; mais aussitôt qu'ils parlent et qu'ils agissent, la noblesse des sentimens exprimés, l'élégance de l'allure et du geste, la profondeur de la passion, vous font demander si ce sont bien de simples bourgeois que vous écoutez. Les trois personnages de *Werther* sont également nobles. Quelle belle et remarquable nature est celle d'Albert : prudent, froid, réservé, indulgent, voyant d'un œil clair et net tout le péril de la situation sans s'étonner ni s'emporter, et faisant face à tous les dangers au moyen de cette faculté si délicate et si rare, le tact! Et Charlotte! n'est-elle pas l'idéal de la femme bourgeoise? La pauvre Charlotte est à l'antipode des sentimens chevaleresques et de la vie chevaleresque. Il y a et il doit y avoir une contradiction entre sa vie morale et sa vie matérielle. Ses désirs, ses passions, doivent rester chez elle à l'état abstrait. Intelligente, sensible, bien élevée, son unique devoir est de distribuer à ses petits frères les tartines beurrées et de compter la lessive. Ce devoir, elle l'accomplit sans dépit et sans croire qu'elle est capable de choses plus élevées. Elle peut pleurer sur les héroïnes de Goethe et de Schiller sans se croire le droit de sentir comme elles. Sa poitrine se soulèvera d'enthousiasme et son cœur débordera de tendresse aux sons de la musique de Mozart et de Beethoven; mais ces émotions fortes et dangereuses cesseront avec la magie des sons. Lorsqu'elle s'écriera : Oh! Klopstock! à la vue de l'arc-en-ciel, ne croyez pas que cette exclamation soit autre chose qu'une exclamation littéraire. La vie de Charlotte restera paisible et monotone comme un village de province, tandis que son esprit sera peuplé de sentimens, de passions et de rêves. Elle représente bien, la bonne Charlotte, cette invention des classes moyennes, la vertu des femmes, idéal essentiellement bourgeois, et dont aucune

Corneille, de Racine, de Mme de La Fayette, sont nobles; les bourgeois de Molière sont des imbéciles. On sait ce que vaut Gil Blas. La première exception à citer, c'est le vicaire de Wakefield; mais qui ne voit que ce personnage doit son élévation d'âme surtout à son caractère de ministre? Lui seul dans la famille a réellement de la noblesse. Ses fils sont de braves garçons, et ses filles sont charmantes; mais les enfans, dépouillés du caractère de leur père, lui sont fort inférieurs.

autre classe de la société ne s'est, à tout prendre, jamais beaucoup souciée.

Mais des trois personnages, le plus intéressant, c'est le plus malheureux, c'est Werther. Supposez que son amour contrarié n'existe point, qu'il n'ait jamais connu Charlotte, et sa destinée sera la même. Charlotte n'est dans sa vie qu'un accident qui sert à précipiter le dénouement; voilà tout. Le grand malheur de Werther, c'est qu'il existe une contradiction entre sa condition et ses sentimens. Werther pourra penser comme un prince, il ne sera jamais qu'un bourgeois; il pourra sentir comme la nature la plus fine et la plus exquise, il ne sera jamais qu'un employé. Grâce à cette contradiction, l'action lui est interdite, et il devra rester forcément oisif. Comment agir en effet? Pour cela, il lui faudrait une nature plus grossière et moins noble, il lui faudrait une nature capable, comme dit Shakspeare, de manger des crapauds et d'avaler des couleuvres. Ah! s'il avait seulement un levain de bassesse, si léger qu'il fût, quel chemin il ferait dans le monde! Malheureusement Werther en est absolument dépourvu. Pour agir, combien il lui faudrait nouer d'intrigues, accepter d'humiliations, faire de courbettes, débiter de mensonges, inventer de flatteries! Werther est incapable de tout cela; il préfère rester oisif, et nous ne pouvons le condamner; mais cette oisiveté forcée ne convient pas à sa nature fiévreuse, et qui a besoin du dérivatif de l'action. Il va donc se dévorer lui-même et se nourrir de son propre cœur. Sa vie est manquée, et peu à peu, dans l'inaction, il finit par oublier que l'existence humaine a un but, que plus la nature de l'homme est noble, plus ce but est élevé. Werther a d'ailleurs commis un calcul faux et tout à fait impardonnable : enfant d'un siècle nouveau, animé de sentimens nouveaux, dépourvu de tout préjugé, Werther a cru que tout le monde était aussi franchement dénué que lui des superstitions du passé. Il s'est trompé. Il n'a pas vu que l'ombre du passé s'étendait sur lui, absolument comme l'ombre du moyen âge s'étend sur Hamlet. Il pense comme un homme moderne, et il ne voit pas que le spectre de l'ancien régime le poursuit. A chaque pas qu'il va faire, il lui arrivera quelque mésaventure. Ici il se heurtera contre une vieille ruine remplie de corbeaux effarouchés qui s'envoleront en croassant contre lui; là un fantôme se dressera sous ses pas et le regardera d'un air étonné; plus loin un préjugé impitoyable, sous la forme de quelque ambassadeur ou de quelque ministre, lui adressera mille impertinences. Werther n'appartient plus à ce passé, il en souffre, et, malgré ses souffrances, il ne peut se résigner ni à l'accepter, ni à lutter contre lui.

Werther souffre aussi de lui-même. Il sent tout ce qu'il y a d'imparfait et d'incomplet en lui, et cette pensée le tourmente. Il a un

sentiment très vif de ses défauts et de ses ridicules, et il se reproche durement chacune de ses étourderies ou de ses faiblesses. Il n'a pas, comme tant d'autres, la ressource de pouvoir s'abuser sur son compte, car l'esprit d'analyse est chez lui très éveillé et lui tient toujours l'œil ouvert sur lui-même. Sa terrible imagination complète encore l'horreur de cette situation, en lui présentant sans cesse des choses plus belles que celles que la réalité lui offre. Ses désirs ont des ailes, mais sa puissance d'action porte des chaînes. Son amour de la vie est énergique, car Werther aime la vie autant qu'on peut l'attendre d'une nature aussi riche (une des nombreuses sottises qui aient été dites sur ce remarquable personnage est de lui supposer je ne sais quel amour malsain de la mort); mais il ne peut en jouir. Toutes les choses de la terre se présentent à lui décolorées. Il n'aime plus rien que Charlotte; c'est elle qui peut encore lui faire retrouver quelques-unes de ces émotions naïves et puissantes qu'il trouvait autrefois dans une promenade au fond des bois, dans la conversation d'un ami, dans la lecture de son Homère. S'il se résigne à ne plus aimer Charlotte, il devra se résigner aussi à ne plus rien aimer dans sa vie. Elle possède encore le secret magique qui peut faire battre son cœur. Si la magicienne disparaît, ce cœur se taira pour toujours. Terrible situation que celle-là! Qui se résignerait à vivre comme un fantôme, sans espérance, sans illusion, sans amour et sans haine, avec les ombres d'un passé douloureux, à s'entretenir avec des souvenirs cruels sans espoir de renaître un jour à la vie? Peut-être vaut-il mieux mourir. Werther se tue.

Le suicide de Werther n'est donc pas un suicide ordinaire; ce n'est pas un de ces actes de folie inspirés par un égarement momentané ou une passion insensée : c'est un acte de froid calcul inspiré par la perception très nette de l'impossibilité de *vivre* plus longtemps dans le sens réel du mot. Oui, Werther pourrait continuer à vivre, si l'on entend par là déjeuner et dîner, dormir et bâiller, marcher ou parcourir d'un œil ennuyé les pages d'un livre qui ne dit plus rien à l'esprit; mais si par vivre l'on entend aimer, sentir, s'émouvoir, désirer, Werther ne le peut plus. Lorsque quelqu'un d'entre nous a éprouvé quelque grande douleur, il peut trouver autour de lui des sources de consolation. La bonne nature (*alma mater*) nous ouvre ses bras, nous berce et nous endort en nous chantant ses vagues complaintes de nourrice; elle nous fait oublier nos douleurs à force de nous en entretenir, et, par une alchimie particulière et bienfaisante, transforme ces douleurs en joies radieuses et en souvenirs affectueux. Ces peines et ces chagrins, qui nous mordaient le cœur comme des lutins malicieux, deviennent nos bons anges. Dans notre cœur, touché par la magique baguette de la nature, s'ouvrent de nou-

velles sources, plus fécondes que les anciennes, et alors les sentimens qui circulaient en nous, semblables à de petits ruisseaux aux faibles murmures, capables de refléter à peine notre propre image, jaillissent comme des cascades à la voix sonore, ou roulent comme de beaux fleuves au cours tranquille, réfléchissant dans leurs claires ondes le paysage entier de leurs rives et le ciel qui les recouvre avec son lumineux soleil ou ses myriades d'étoiles. Puis, après la magie de la nature, nous avons la toute-puissance du temps, qui sait si bien cacher nos chagrins sous d'épaisses couches de gazon, et qui sur les ruines de nos affections sait faire germer et éclore tant de fleurs que nous n'espérions plus. L'étude est là aussi avec ses ressources sévères, et le travail, précepteur indulgent qui nous réprimande avec douceur malgré son aspect austère. Grâce à lui, nous pouvons nous oublier et nous distraire de nous-mêmes dans la contemplation des douleurs d'autrui et de la vie universelle. Puis enfin, si tout cela ne réussit pas, il reste la religion, avec ses perspectives infinies et ses opiniâtres espérances. Mais Werther a épuisé toutes ces sources de consolation. Pour lui, la nature est vide et décolorée, elle a été son premier amour, et maintenant, oubliée pour une passion ardente, elle se vengera en rivale dédaignée. Ses chansons enfantines, sa physionomie gracieuse ou sévère, mais toujours naïve, son innocence, n'auront plus de charmes qui agissent sur Werther. L'étude n'a plus d'attrait pour lui, il a épuisé à peu près tout l'esprit de ses livres favoris, et il n'y trouve plus que des mots. Il a eu assez à se plaindre de ses semblables pour ne pas essayer de chercher des consolations dans leur société, et quant à la religion, hélas! Werther est un enfant du XVIIIe siècle, il ne peut pas se donner le conseil qu'Hamlet donne à Ophélia : *Go to a nunnery!*

Comment ce personnage ne serait-il pas intéressant? Il est jeune, noble, bien doué, et il lui est défendu de vivre. Les malheurs de Werther ne sont pas imaginaires pour être en grande partie abstraits. Il y a d'autres situations intolérables qu'une mauvaise situation matérielle. Il y a des situations d'âme qui sont plus terribles que la gêne pécuniaire, qu'une vie précaire, que les angoisses même de la faim, par exemple celle-ci : être obligé de marcher seul, n'avoir aucun appui dans le passé ni dans le présent, être à la fois le levier et la masse, et se consumer en efforts terribles pour soulever le poids de la destinée. C'est la situation de Werther, et n'est-ce pas beaucoup la nôtre à tous, enfans d'un siècle nouveau, sans traditions, sans passé, nous qui bégayons des paroles que nos pères ne comprennent plus, que nos aînés même ne comprennent pas toujours sans peine, nous qui sentons plus que nous n'agissons, et dont les sentimens sont encore si nouveaux même pour nous, qu'ils nous

étonnent souvent et nous effraient? Nous sommes en effet des êtres pour ainsi dire abstraits, notre cœur et notre cerveau sont comme les habitations où est venu loger tout un peuple de pensées et de sentimens avec lesquels nous ne sommes pas encore familiers, et qui sont pour nous-mêmes pleins de mystères. De là le vague de notre langage et l'indécision de notre caractère. De là vient aussi la disproportion qui existe entre nos sentimens et l'expression que nous leur donnons. Le sentiment est vigoureux et profond, l'expression est incomplète et faible. Nous avons tous, comme Werther, une originalité en germe, un caractère moderne *en puissance* qui ne s'est pas encore développé, et dont la croissance, lente et douloureuse, nous fait mortellement souffrir. Il y a chez nous tous, comme chez Werther, une contradiction entre notre vie intérieure et notre vie extérieure : nos aspirations morales sont singulièrement hardies, élevées et nobles; mais notre vie extérieure, nos manières et nos mœurs ont forcément quelque chose de vulgaire et de commun qui causera toujours je ne sais quel dépit amer et quelle honte à une âme bien née. Oui, Werther, encore une fois, c'est bien nous, enfans des classes moyennes, avec nos habitudes d'esprit, notre tournure de pensée, notre excessif raffinement intellectuel, notre fatale intelligence des choses les plus subtiles et notre condition équivoque, flottante comme Délos, la patrie du dieu qui fit cesser sur la terre le règne des Titans et inaugura le règne des hommes. En vérité, si nous écrivions notre histoire, nous pourrions tous inscrire en tête le titre du roman de Goethe, *les souffrances du jeune Werther*. — Et dites-moi, ces simples mots ne contiennent-ils pas pour vous tout un monde de rêveries plus nombreuses que celles qu'éveillaient chez l'éloquente Mme de Staël les orangers du royaume de Grenade et les citronniers des rois maures?

Je viens incidemment de nommer le dieu qui fit cesser le règne des Titans et inaugura le règne des hommes. Dans notre XIXe siècle, le règne des Titans a aussi cessé pour toujours, et nous essayons d'inaugurer le règne des hommes. Ne nous y trompons pas cependant, cette société moderne qu'on se vante d'avoir établie n'existe pas en réalité, elle existe dans l'abstraction et dans l'idéal : elle existe en nous, chez les quelques millions d'hommes cultivés et moralisés qui foulent le sol de notre planète; mais que de temps s'écoulera encore avant que cette abstraction soit devenue un fait, cet idéal une réalité, et combien de Werthers auront eu l'occasion de se suicider! Oh! quand je pense à la société moderne, — je pense inévitablement à la position de Werther à la soirée du comte de C..., et je vois défiler devant lui Mme de S... et son époux, et leur grand oison de fille, le baron de F..., couvert de toute la défroque du couronnement de

François Ier, et le ridicule J..., homme habile à unir les contraires et qui mêle dans tout son habillement le gothique à la mode la plus nouvelle. Pauvre Werther, qui n'as pour te défendre que beaucoup de noblesse dont on ne tiendra pas compte et beaucoup d'ironie dont tu ne pourras pas user! Pauvre société moderne, assaillie d'ennemis, qui n'as pour te soutenir que la bonne volonté et le ferme espoir de quelques nobles cœurs! L'une après l'autre se dressent contre toi des armées d'ennemis qui prétendent tous que tu leur appartiens, et qui travaillent tous à te tuer en germe, souvent même en croyant te servir; brillans escadrons de cavaliers, restaurateurs de l'art gothique et de la monarchie légendaire, importans parvenus bouffis de pédantisme, prolétaires socialistes, enfiévrés et impatiens, *and that last Ghost, the most horrid of all*, le saint-simonisme pratique, spectre obscène et rétrograde, proclamant la prédominance absolue de l'industrie, et introduisant la superstition mosaïque du fait, de la lettre, de la matière, dans une société à qui le Christ a déclaré qu'elle ne devrait vivre que d'esprit. Ah! pauvre esprit moderne, pauvre Werther!

Pour toutes les raisons que je viens d'énumérer, je donnerai donc à toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui ne sont pas honteuses d'avoir une âme, et qui ont encore l'audace de le laisser voir, le conseil de ne jamais dire de mal du bon, gracieux, aimant, candide Werther, de garder en secret à sa mémoire la sympathie qu'il mérite, et de le défendre bravement en public, lorsqu'il sera méchamment attaqué. Ames scrupuleuses et pieuses, ne craignez pas de vous charger de ce devoir : on défend tous les jours bien des gens qui ne valent pas Werther, et on les défend à juste titre. Il ne faut jamais laisser attaquer les gens qui, au milieu même de beaucoup de défauts, ont eu une vertu, quelle qu'elle soit. Il me serait impossible de laisser un démagogue attaquer sottement ce funeste grand homme, — Philippe II, roi d'Espagne; je ne pourrais jamais entendre un voltairien débiter son chapelet d'injures contre Ignace de Loyola sans avoir envie de prendre sa défense, et je les défendrais en vertu de ce principe incontestable, que la noblesse d'âme, même mal dirigée, est préférable à l'absence de noblesse. Faites donc pour Werther, ce pauvre jeune Allemand trop calomnié, trop critiqué, ce que je ferais volontiers pour des hommes plus dangereux qu'il ne le fut et ne le sera jamais : vous serez récompensés de votre bonne action, et son ombre vous remerciera en vous envoyant de beaux songes pleins de grâce, de mélancolie et d'amour.

Pour moi, si je l'ai défendu, c'est par un goût tout particulier, qui n'a, je le crois, aucune raison puérile, goût fondé sur les qualités nobles et sérieuses qui sont l'apanage de Werther. Ce n'est pas

sa fièvre que j'aime, c'est son tourment; ce n'est pas sa susceptibilité que j'aime, c'est sa délicatesse d'âme; ce n'est pas son inertie passive et son inaction que j'aime, c'est cette fière indépendance qui lui fait préférer l'inaction à une action accomplie par des moyens honteux; ce n'est pas sa sentimentalité rêveuse que j'aime, c'est la violence et la profondeur de sa passion. Ce que j'aime, bien plus ce que je respecte et ce que je salue chez ce jeune fou, amoureux d'une femme qui ne lui appartient pas et qui se débarrasse par le suicide d'une passion sans issue, c'est une âme ardente, ouverte, sympathique, et en dépit de sa fièvre et de sa sentimentalité indépendante, fière, mâle, incapable de se courber sous les fourches caudines du monde, incapable de rendre ses armes, que ses ennemis pourront prendre, s'ils le veulent, sur son cadavre, mais pas auparavant ni autrement. Voilà le vrai Werther que l'on découvre aisément sous le nuage de rêverie dont il s'enveloppe. C'est le personnage de la littérature moderne que j'aime le plus; il n'est pas le plus grand, mais il est le plus touchant. A vrai dire, dans la littérature des trois derniers siècles il y a trois personnages qui m'inspirent à peu près une égale sympathie, le prince Hamlet, le gentilhomme Alceste et le bourgeois Werther, et c'est pourquoi j'ai la plus grande vénération pour les trois castes qui ont pu produire ces trois grands caractères. Tous les autres héros de drame ou de roman me touchent beaucoup moins et me paraissent tous un peu des Polonius ou des Philinte. Malgré toute ma sympathie pour le prince Hamlet et l'illustre Alceste, j'ai un penchant plus grand encore pour Werther, d'abord parce qu'il est plus récent et pour ainsi dire notre contemporain, ensuite parce qu'il est moins séparé de moi par le rang et la naissance. Il m'est plus familier, je le tutoie, j'ai joué aux barres avec lui dans mon enfance, et à mesure qu'il a grandi, il m'a fait part de ses douleurs.

Un mot encore. Si par hasard dans les pages qui précèdent j'ai heurté les sentimens de quelques âmes sincères (il y en a beaucoup) hostiles à Werther, je leur demande pardon de cette offense involontaire; mais quant aux partisans d'une certaine morale conventionnelle, ennemie par cela même de la vraie morale, qui seraient tentés de répéter pour la millième fois le plaidoyer de Rousseau contre le suicide, ou de renouveler contre Werther les vieilles accusations connues, je leur dirai que Werther leur a répondu d'avance le jour de cette dernière et immortelle entrevue avec Charlotte, alors qu'il parcourait d'un pas convulsif l'appartement de sa bien-aimée : « On pourrait imprimer cela, Charlotte, et le recommander à tous les instituteurs. »

ÉMILE MONTÉGUT.

LE PATELIN

RECHERCHES NOUVELLES SUR LA COMÉDIE ET L'AUTEUR

Maître Pierre Patelin, texte revu sur les manuscrits, les plus anciennes éditions, avec une introduction et des notes, par F. Génin, 1 vol. in-8o.

Maître Pierre Patelin, arrangé pour le théâtre moderne par Brueys et Palaprat, et demeuré en faveur, grâce non à l'imitation qu'ils en ont faite, mais à la verve comique de l'original, n'a pas besoin d'être rappelé au lecteur. Ce qui intéresse ici, ce qui est nouveau, c'est l'édition elle-même, les efforts curieux pour rendre au texte sa pureté, les recherches à l'effet de connaître l'auteur (resté anonyme) de ce petit chef-d'œuvre, et les comparaisons de langue et de grammaire avec le français plus ancien que le *Patelin* et avec le français plus moderne.

Patelin est une farce, mais une farce sortie de la main de quelque Molière du XVe siècle, — du moins un Molière auteur de *Scapin* et du *Médecin malgré lui*. Ce genre de pièces abondait; elles allaient au goût de la foule et coulaient sans peine de cet esprit narquois et plaisant qui avait produit tant de fabliaux. Dès le XIIIe siècle, on en trouve. Au XIVe, Oresme, qui traduisit tant de livres pour le roi Charles V, dit dans son *Éthique :* « Et ce peut assez aparoir par les comédies des anciens et par celles que l'on fait à présent. » Plusieurs de ces pièces ont, comme maint fabliau, passé dans des compositions plus modernes, dans les *Contes* de La Fontaine, et le fabuliste lui-

même nous apprend que la jolie fable de *la Laitière et le Pot au lait* était une farce ancienne :

> Le récit en farce en fut fait;
> On l'appela le *pot au lait*.

En regard d'une production aussi active, il est curieux de remarquer que le moyen âge n'a pas connu la tragédie. De ce côté-là, il en est toujours resté aux mystères. Ceux-ci sont fort anciens; ils remontent jusqu'aux XIe et XIIe siècles, précédant naturellement tout le reste du théâtre; mais, au lieu de se développer, comme dans la Grèce antique, en actions qui, tout en tenant à l'histoire religieuse, y introduisaient une vie plus humaine, les mystères s'arrêtèrent au premier seuil et ne firent jamais que mettre en scène les récits des livres saints. Aucun génie hardi ne se sentit inspiré à toucher les âmes par le spectacle des destinées de l'homme en conflit avec les sévérités ou les faveurs du ciel.

Et pourtant ni le talent ni le génie ne manquaient. Si les chansons de geste ne se sont pas élevées jusqu'au génie, plusieurs se sont élevées jusqu'au talent. La gloire de Charlemagne, les désastres de Roncevaux, l'héroïsme de Roland et de ses compagnons, les âpres mœurs de la féodalité peintes avec tant de vigueur dans *Raoul de Cambrai*, le vaillant Gérart déchu de ses grandeurs et solitaire avec sa femme fidèle dans une forêt, la lutte avec une religion ennemie, tout ce mélange de fiction et d'histoire composait un fonds qui valait certainement OEdipe et sa famille, les Atrides et Troie, et qui néanmoins s'éteignit sans rien produire de tragique. Ce ne fut pas non plus du côté de la tragédie que se tourna le grand génie poétique du moyen âge, Dante, qui rivalise avec Homère, et dont le poème l'emporte sur l'Énéide, si le poète ne l'emporte pas sur Virgile. Cette *Divine Comédie*, si riche en épisodes ou touchans ou terribles, n'a, malgré son titre, rien de commun avec le théâtre. Décidément les temps n'étaient pas venus, et le moyen âge ne pouvait dépasser, soit d'un côté les mystères, soit de l'autre les farces.

Tout à l'heure, en regard de l'antiquité, j'ai mis non pas seulement la France ou l'Italie, mais les deux pays conjointement; même je ne m'arrêterais pas là, et j'y mettrais tout l'Occident chrétien. Rien, à mon sens, de plus intéressant et de plus fructueux que de comparer le moyen âge avec l'antiquité, dont il dérive pour la langue, pour les institutions, pour les sciences, pour les lettres, pour les arts. Seulement il faut se faire une idée exacte du champ de la comparaison. L'antiquité classique n'est pas simple, elle est formée de deux parties distinctes qui font un seul corps, la Grèce et Rome, le grec et le latin, Homère et Virgile, Démosthène et Cicéron, Thucy-

dide et Tacite, Miltiade et les Scipion, Alexandre et César. A plus forte raison, le moyen âge n'est pas un : il se divise en cinq groupes principaux, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre et l'Allemagne; mais ces groupes, étant joints par une tradition commune reçue de l'antiquité, par une religion commune dont le chef unique siégeait à Rome, par des institutions communes dont la féodalité était la base, représentaient un corps politique qui avait plus de puissance et plus de cohésion que l'empire romain, et qui en était la continuation directe. Donc l'antiquité gréco-latine a pour terme corrélatif dans le moyen âge l'ensemble des cinq populations, héritières par indivis de l'héritage de civilisation.

Pourquoi le théâtre, dans son expression la plus haute, tragédie et comédie, a-t-il fait défaut au moyen âge? Je crois en trouver une des causes dans l'état de la société. Divisée en seigneurs féodaux, bourgeois des communes et gens de la campagne, elle ne présentait nulle part un public approprié à ce genre de littérature et de plaisir. Les seigneurs vivaient dispersés dans leurs châteaux; ils ne se réunissaient que pour les tournois, fêtes guerrières et lucratives (car les vaincus payaient des rançons, et les vainqueurs gagnaient des chevaux et des armes) qui les captivaient tellement, que les défenses des rois et des papes purent à peine mettre des bornes à ces luttes simulées, mais si souvent dangereuses. C'était alors aussi que ces assemblées représentaient les scènes de la Table-Ronde mises dans toutes les mémoires par une foule de poèmes, et que dames ou chevaliers prenaient le nom, le costume et le rôle de Tristan, d'Arthur et de la belle Yseult. Dans cet état, ce qui plaisait aux seigneurs et aux nobles dames, c'était la poésie qui venait les chercher dans leurs demeures féodales. Le jongleur arrivait chantant la *geste* de Roncevaux, les aventures de Guillaume au Court-Nez, les exploits d'Ogier le Danois; puis, quand il avait amusé ceux qui l'écoutaient, il en recevait des cadeaux, de riches vêtemens, des fourrures précieuses. Ou bien les chevaliers devenaient, pour leur compte, trouvères ou troubadours, suivant qu'on était sur la rive droite ou sur la rive gauche de la Loire, et ils composaient non pas des chansons de geste, mais des chants d'amour et de guerre. Je ne sais pourquoi l'on a fait dans ces temps à la noblesse française un renom d'ignorance profonde, l'accusant d'être tout à fait illettrée : je crois qu'on a pris l'exception pour la règle. Aux XIIe et XIIIe siècles, on trouve parmi les poètes les plus célèbres beaucoup de noms appartenant aux princes et aux barons : le roi Richard, le châtelain de Couci, Quesnes de Béthune, le comte de Champagne, la dame de Fayel, et bien d'autres, ont chanté leurs amours, déploré les traverses qu'essuient les fidèles amans, et gémi que la croisade, dette de foi et

d'honneur, les séparât de l'objet aimé. Le goût des lettres était vif dans cette classe, qui les cultivait non sans succès et sans charme.

Malheureusement cette société dispersée ne faisait pas un public pour le théâtre; pour une autre raison, ce public manquait dans les villes. Les villes étaient des communes qui s'étaient formées par l'affranchissement, tantôt acheté à prix d'argent, tantôt conquis par la révolte et par la force. Il y avait là sans doute des hommes riches et puissans, mais c'étaient des marchands et des gens de métier, ayant peu de loisir et tout occupés de leurs affaires. En un mot, la bourgeoisie et la noblesse vivaient trop séparées pour exercer une influence l'une sur l'autre et pour constituer un monde capable, comme le monde grec, de se plaire aux émotions et aux beautés du théâtre. Aussi le théâtre du moyen âge ne commença-t-il que quand ce mélange se fut opéré par les événemens politiques qui changèrent profondément la vie féodale et constituèrent les grandes villes comme des centres où tout aboutissait, je veux dire la fin du XVIe siècle, car je ne vois aucun moyen de rattacher le théâtre espagnol de ce temps et le grand tragique anglais à la renaissance. Tout l'art de Shakspeare, toute son inspiration émanent du moyen âge. On y chercherait vainement la marque de la tragédie antique, on y chercherait vainement aussi les avant-coureurs de la tragédie de Corneille et de Racine, créant des compositions mixtes entre les modèles classiques qu'ils se proposaient d'imiter et la société du XVIIe siècle dont l'esprit les animait.

En revanche, dans le courant du moyen âge, nul obstacle à la farce, dont le *Patelin* reste une expression excellente. Donner un bon texte de cette pièce était un service à rendre aux lettres et à la langue. C'est ce que M. Génin a entrepris; mais beaucoup de difficultés arrêtaient l'éditeur. Au premier rang, on mettra l'excessive rareté des manuscrits. Une œuvre dramatique est particulièrement confiée à la mémoire des comédiens. La vogue même de la pièce dut lui être une cause perpétuelle d'altérations : selon les provinces où ils récitaient, les comédiens remplaçaient un mot suranné par une expression courante : on changeait un proverbe, une rime, un vers devenu obscur; un changement en appelait un autre. C'est dans cette pénurie de bons textes qu'il faut interpréter les locutions tombées en désuétude, corriger les phrases altérées, remettre sur leurs pieds les vers boiteux, et donner à chaque mot l'orthographe qui lui convient. Remarquez une complication de plus : au XVe siècle, la langue est dans une transition; elle se sépare déjà, par des caractères tranchés, de celle des XIIe et XIIIe siècles, et n'est pourtant pas encore celle qui prévaudra dans le XVIe. L'éditeur doit être constamment en éveil pour ne pas faire une correction qui soit relativement ou ar-

chaïsme ou néologisme, et pour ne pas prêter à *Patelin* une locution plus vieille que lui ou plus moderne. Entre ces écueils, l'érudition au goût fin et au tact exercé, l'habitude des textes, la connaissance de l'histoire littéraire sont requises. De tout cela le nouvel éditeur a ample provision. Aussi le *Patelin* s'en est-il ressenti, et j'ai pris un singulier plaisir à lire ces phrases régulières, ces vers exacts, ce dialogue vif, dans un volume d'une très belle impression et corrigé avec un soin extrême. Voilà, se peut-on dire en tenant le livre et en l'écoutant parler, voilà comme nos aïeux d'il y a trois cents ans causaient entre eux! Voilà les tournures de leurs conversations, les formules dont ils s'abordaient et se saluaient, les plaisanteries qui leur plaisaient, les allusions qui avaient cours! Tout cela est très différent de notre langage actuel : les formes, les mots, les locutions ont varié, et il faut quelque habitude (habitude, du reste, qui se prend très vite) pour lire un texte du xve siècle. Voyez cependant quels changemens considérables un changement graduel et à peine sensible finit par apporter! Pour arriver à *Patelin* et pour trouver celui de nos aïeux qui assistait à ces anciennes représentations, il suffit de compter le douzième de nos ancêtres. Dans ce trajet, qui ne comprend que douze personnes, chacun de nous a reçu le français de la bouche de son père, qui le tenait du sien, et ainsi de suite jusqu'au douzième, sans aucune solution de continuité dans la transmission d'un langage toujours compris. Pourtant le changement est devenu à la longue si notable, d'imperceptible qu'il paraît d'une génération à l'autre, que, si nous nous trouvions devant ce douzième aïeul, nous éprouverions quelque peine à suivre son discours et à entretenir conversation avec lui.

Nous venons d'indiquer de quelles difficultés l'éditeur du *Patelin* avait à se préoccuper. Arrivons à son travail, dans lequel deux parties surtout sont à étudier, — la restitution du texte et les recherches sur l'auteur. C'est sur ces deux points que se portera successivement notre attention.

I.

Celui qui a corrigé des épreuves d'imprimerie sait que, plus une feuille est chargée de fautes, plus lui-même en laisse échapper. Au contraire, si l'épreuve qu'il a sous les yeux est déjà très correcte, alors les moindres méprises du typographe lui sautent aux yeux. Il en est de même d'un vieux texte altéré par les copistes. Le *Patelin* était cette mauvaise épreuve : M. Génin est ce correcteur pénétrant et attentif qui l'a rendue bonne, et moi, la tenant en main, j'aperçois maintenant les minuties qui jusque-là étaient perdues dans le nom-

bre. Il y a même, en un texte habilement restauré, une vertu particulière qui aide à l'épurer davantage. La restauration fait voir immédiatement des analogies qui étaient cachées sous quelque faute, des comparaisons qui ne pouvaient se faire, puisque quelqu'un des termes avait disparu, des règles qui ne semblaient pas assez sûres parce que des exceptions fautives les compromettaient. De tout cela je parle par expérience. Moi aussi j'ai passé bien du temps à collationner des manuscrits, à rassembler des variantes, à les discuter, à en tirer le meilleur parti pour rendre à un vieux texte sa correction et sa pureté. Quelque minutieux que puisse sembler un pareil travail, je n'ai point trop à m'en plaindre. Il est bon qu'un esprit facilement enclin à la recherche des généralités soit contraint de s'appesantir sur des détails, très petits, mais très positifs. De même je conseillerais volontiers à des esprits qu'entraîne le goût des détails et des choses spéciales de prendre comme contrepoids quelques momens pour philosopher.

Il est vrai qu'il s'agissait pour moi d'un texte grec et d'un auteur vieux de plus de vingt-deux siècles; mais, malgré ces prérogatives, je prétends qu'il ne faut pas traiter autrement les monumens qui proviennent de notre moyen âge français, et qu'on doit faire partout ce qu'a fait M. Génin pour son *Patelin*, s'efforcer de remédier aux erreurs des copistes et aux imperfections des copies. Une fausse opinion, assez naturelle du reste, prévalut longtemps à l'endroit de ces écrits. Le temps qui les avait vus naître était réputé barbare; quoi de plus simple alors que de considérer comme des barbarismes tout ce qui différait de la langue moderne? Il était manifeste que ce français ancien provenait d'une corruption du latin; pourquoi dès lors chercher des règles en ce patois corrompu? Le français avait notablement changé dans les derniers siècles, et en même temps s'étaient produits des écrivains qui l'avaient illustré, des grammairiens qui l'avaient régularisé : comment aurait-on songé à ôter une rouille qui semblait non quelque chose d'accidentel, mais quelque chose d'inhérent? Pourtant tout cela était illusion. Les barbarismes ne peuvent pas être à l'origine de la langue, puisque c'est à cette origine qu'elle a ses principes. Le français est né de la corruption par rapport au latin; mais, par rapport à lui-même, c'est une décomposition qui a ses lois régulières et qui n'est rien moins que barbare. Enfin de fait il y a sur ces vieux monumens une rouille due à l'ignorance des copistes, à l'absence de règles écrites, à la diversité des provinces. Pénétrez dans l'intérieur de ces livres, comparez-les, cherchez les règles implicites, et bientôt vous reconnaîtrez qu'une critique judicieuse peut, sans arbitraire et sans innovation, y établir une correction relative qui ajoutera beaucoup à la clarté du livre, à la satisfac-

tion du lecteur. Si vous tenez un bon auteur de ces temps, soyez sûr qu'il ne faut imprimer ni solécismes ni barbarismes, sauf les licences, les exceptions, les irrégularités inévitables; soyez sûr également qu'il ne faut jamais imprimer un vers faux : ceux qui ont créé ou employé les premiers la versification qui est encore la nôtre ne commettaient point d'erreur contre la mesure, et quand on en trouve (et on en trouve beaucoup dans certains manuscrits), c'est la faute du copiste. En un mot, les éditeurs de ces textes doivent maintenant les épurer comme on l'a fait pour les textes grecs et latins. On a pu, on a dû, au début, publier les manuscrits tels qu'ils étaient, car c'est avec ces textes publiés qu'on est parvenu à reconnaître et à établir les règles; mais dorénavant aux règles appartient une intervention qui profitera aux lettres du moyen âge.

La langue du XVe siècle est intermédiaire entre la langue plus ancienne qui se parlait aux XIIe et XIIIe siècles, et qui a produit tant d'œuvres, particulièrement en vers, et celle qui, maniée et travaillée par le XVIe siècle, est devenue la langue actuelle. L'ancien français et le français modernes ont des différences profondes, qui ne tiennent pas seulement à l'introduction de mots nouveaux, à la désuétude de mots vieillis, mais qui dépendent de changemens dans la syntaxe. J'ai plus d'une fois cherché à me rendre compte d'un phénomène aussi singulier; j'ai plus d'une fois fait effort pour comprendre comment, à la fin du XIVe siècle et au XVe, il s'était fait une telle destruction du langage, comment la tradition s'était rompue en plusieurs chaînons, et comment les fils avaient si rapidement cessé de parler, dans sa plénitude, la langue de leurs pères. Ici même, dans cette *Revue* (1), j'ai signalé une cause tout extérieure, mais que je crois très considérable, à savoir les malheurs des temps, cent années de guerres, des invasions prolongées, le mélange des hommes d'armes de l'Angleterre, du nord et du midi de la France. A cela de nouvelles réflexions m'ont fait ajouter une cause tout intérieure, à savoir la persistance, dans l'ancien français, d'une partie des cas latins. L'ancien français avait réduit la déclinaison latine à deux cas, le sujet et le régime, mais ces cas n'avaient ni la régularité, ni la généralité du modèle d'où ils provenaient; de là donc la fragilité qui leur était inhérente. On trouvera également fragile la règle qui faisait le masculin et le féminin semblables dans les adjectifs dérivés d'adjectifs latins, où ces deux genres n'avaient pas de différence : *feal* de *fidelis*, *loyal* de *legalis*, *gentil* de *gentilis*, étaient aussi bien féminins que masculins; mais le sentiment de cette différence, qui avait son origine dans le

(1) Voyez, dans la livraison du 1er juillet 1854, *la Poésie épique dans la société féodale.*

latin, comme celui des cas, ne pouvait durer si les circonstances cessaient d'être favorables aux lettres, à la transmission des études, et si le trouble public laissait prévaloir les affinités générales de la nouvelle langue.

Ces affinités prévalurent en effet, grâce à la perturbation séculaire qu'infligèrent à la France la guerre étrangère, la guerre civile, les ravages des grandes compagnies, les soulèvemens des communes, les insurrections des paysans. C'est dans le XVe siècle que ce grand changement se marque décidément, mais c'est là aussi qu'on trouve souvent en conflit les formes nouvelles avec les formes anciennes. Ainsi la règle des adjectifs, dont je viens de parler, tantôt est observée, et tantôt fait place à la règle moderne qui les traite tous de la même façon. On trouve :

Telz noises n'ay-je point aprins (*Patelin*, v. 559).
Mais vous trouverez bien tel clause (v. 1119).
A la foire, gentil marchande (v. 65).
Qu'oncques mais ne senty tel rage (v. 1258).
Malade? et de quel maladie (v. 1526)?

Ici la règle ancienne détermine l'accord; mais vous rencontrez :

Et ne sçavez-vous revenir
A vostre propos, sans tenir
La court de telle baverie (v. 1283)?

et :

Monseigneur, par quelle malice (v. 1310)...

Ici, c'est la règle moderne qui prévaut. Toutefois on peut reconnaître qu'à ce moment du moins, chez l'auteur du *Patelin*, l'habitude de ne donner qu'un genre aux adjectifs était la plus puissante; mais on reconnaît aussi que l'habitude nouvelle, effaçant une exception apparente, ou plutôt une règle dont le sens était perdu, allait bientôt l'emporter, surtout dans un temps où l'on comprenait et lisait de moins en moins les textes qui auraient pu la conserver.

Deux personnages, en affirmant quelque chose, disent, l'un : *par m'ame;* l'autre, *bon gré m'ame.* Nous dirions aujourd'hui : *par mon âme, bon gré mon âme.* Ce sont des espèces de sermens qui ont sans doute conservé la forme antique, car on lit ailleurs dans le *Patelin*, vers 1280 :

Je l'ay nourry en *son* enfance.

C'est ainsi que nous parlerions. Seulement cela aurait été un cruel solécisme pour les XIIe et XIIIe siècles, qui auraient dit : *en s'enfance.* En effet, les pronoms possessifs féminins *ma, ta, sa,* s'élidaient devant une voyelle de la même manière que nous élidons l'article, et l'on écrivait et prononçait *m'ame, s'espée, s'enfance.* Il est manifeste,

sans que je le dise, que *mon, ton, son*, avec des noms féminins, font solécisme, que l'habitude seule nous fait passer là-dessus, que l'euphonie n'est pas une raison suffisante, car nous élidons l'*a* de l'article féminin, et l'adjonction, avec le substantif, de la lettre *l*, représentant de l'article, n'est ni plus ni moins euphonique que l'adjonction des lettres *m, t, s*, représentant les pronoms possessifs *ma, ta, sa*. Ce qu'on peut dire, c'est qu'au moment où cette innovation antigrammaticale s'est établie, la population perdait le sens de ces adjonctions, qui rendaient le mot plus complexe et plus difficile à saisir; que, pour remédier à cette diminution du sens, elle a fait le pronom possessif plus saillant, même au risque de ne pas l'accorder avec son substantif, et qu'ainsi elle avait le sentiment analogique moins délicat que celle qui l'avait précédée. Ce n'est pas en analogie, en régularité, que les langues gagnent en vieillissant; c'est par d'autres qualités que donnent la culture et la civilisation progressive. Néanmoins elles feront toujours bien de connaître et d'étudier leur passé, source vive qui entretient leur fraîcheur. M. Génin dit : « Le *Patelin* nous montre cette alliance des deux genres pratiquée au XVe siècle, et en voici un exemple qui remonte au XIIIe (si le passage n'est altéré); » puis il cite un vers du *Roncisvals*. Roland à l'agonie s'écrie :

Dame Diex père, mon ame et mon cors à vous rent;

c'est-à-dire : « Seigneur Dieu père, je vous rends mon âme et mon corps; » mais le passage est certainement altéré. Le vers n'y est pas, et justement pour qu'il y soit, il suffit, au lieu de *mon ame*, de lire *m'ame*, comme le veut la grammaire ancienne; ou si, comme je le suppose, le vers est, non de douze syllabes, mais de dix, on lira :

Dame Dex père, m'ame et mon cors vous rent.

Sylvius, dont la grammaire parut en 1531, dit que les mots féminins *estable, exemple, evangile, œuvre, espée, ame, espouse, estoile, amoureuse*, s'unissent au pronom possessif masculin pour éviter une élision, et qu'il serait trop dur de dire : *m'estable, m'exemple, m'espée*, etc. Pour ma part, je ne vois rien de dur à cela; seulement la remarque de Sylvius prouve que dès lors cette anomalie était pleinement entrée dans l'usage, de sorte que l'oreille jugeait dur ce qui lui était étrange, genre d'illusion dont l'oreille est très souvent la dupe dans les langues. Cependant, vu l'absence de tout exemple d'une pareille connexion dans les siècles antérieurs, vu la présence de cet usage dans les textes du XVe siècle, je ne doute pas qu'il se soit introduit vers la fin du XIVe et le commencement du XVe, alors qu'agirent les causes qui modifièrent profondément le français.

La règle des adverbes, qui est liée à celle des adjectifs, est obser-

vée dans le *Patelin*. On y trouve *vraiement, hardiement, loyaument*, qui sont les formes correctes, au lieu de *vraiment, hardiment, loyalement*, qui sont des formes incorrectes. L'adverbe roman est formé de l'adjectif avec la terminaison *ment*, qui, étant le substantif latin *mens*, esprit, est du féminin. De là vient que, dans l'adverbe, l'adjectif est toujours au féminin, et que nous disons *bonnement*, c'est-à-dire « d'un esprit bon. » Pour cette raison aussi, nos aïeux disaient : *vraiement, hardiement*, transformés, quand on eut perdu le sens primitif des mots, en *vraiment, hardiment*, c'est-à-dire un adjectif masculin avec un substantif féminin. Quant à *loyalment* (prononcé et souvent, comme ici, écrit *loyaument*), il est régulier, puisque *loyal* est un de ces adjectifs qui avaient le féminin semblable au masculin. Et nous, en disant *loyalement*, nous avons, à la vérité, rétabli l'accord de *ment* avec son adjectif, comme nous le déclinons maintenant, mais troublé l'analogie, puisque, dans l'état actuel, parmi les adverbes, les uns ont l'adjectif au masculin et les autres au féminin, tandis que, dans l'ancien français, il est absolument impossible de rencontrer aucune dérogation à la formation régulière de l'adverbe.

Si dans le *Patelin* l'orthographe des adverbes est conforme à l'ancienne règle, il n'en est pas de même de la prononciation, qui varie, et tantôt est l'ancienne, tantôt la moderne. Je rencontre deux fois *hardiement :*

> Si me desmentez hardiement (v. 74).

Et

> Dites hardiement que j'affole (v. 1186).

Antérieurement, cet adverbe aurait été de quatre syllabes; ici, il n'est que de trois, comme nous faisons aujourd'hui (les vers du *Patelin* sont des vers de huit syllabes à rimes plates). Peut-être, si ce mot se rencontrait plus souvent dans la pièce, on le trouverait valant quatre syllabes. Du moins une telle variation se voit pour *vraiement*, toujours écrit de la sorte, à l'antique, mais valant parfois trois syllabes, et deux parfois. Dans ce dernier cas, il se prononçait comme aujourd'hui. D'autre part, dans des vers comme ceux-ci :

> Quel drap est ce cy? vrayement (v. 208);
> Je m'en garderay vrayement (v. 1178),

et plusieurs autres exemples que je pourrais citer, il est, comme le prouve la mesure, de trois syllabes. Le nouvel éditeur du *Patelin* ne dit pas comment il pense que nos aïeux prononçaient ce mot d'une façon trisyllabique; mais il donne une règle générale qu'il formule ainsi : « Les voyelles *i, u,* accompagnées d'une autre voyelle, avec

laquelle elles ne forment pas diphthongue, emportent toujours dans la prononciation, avec leur valeur comme voyelles, leur valeur comme consonnes. *I* vaut *i, j; u* vaut *u, v; parmi le col* soye *pendu*, prononcez *soi-je.* » Je ne puis donner mon assentiment à cette règle. Non-seulement on ne trouve rien dans les textes qui l'autorise, mais encore elle me paraît contraire à l'analogie. En étudiant la forme française, il faut toujours avoir présente à l'esprit la forme latine dont elle dérive, et qui en donne les linéamens; il faut pouvoir du latin descendre au français, ou du français remonter au latin; sans cette double condition, les étymologies, les règles, sont chancelantes. Or considérons à cette lumière le dire de M. Génin, et, au lieu de *je soye*, qui n'est pas si commode, attendu qu'il ne dérive pas directement de *sim*, mais d'une forme allongée — *siam*, prenons les imparfaits, dont la finale *oie* est dissyllabe aussi : *je pensoie*. Cette finale provient de la finale latine *abam : pensabam*. Suivant la règle française, le *b* est tombé; la finale latine *am*, étant non accentuée et sourde, est devenue un *e* muet. L'*a* long qui restait devant cet *e* muet a été changé en une voyelle longue correspondante. Voilà l'analyse complète de la formation; mais si elle était *je pensoije*, elle serait tout à fait rebelle à l'analyse, car, ramenée au latin, il serait absolument impossible de rendre compte de ce *j*, et si on le réintroduisait dans l'élément latin, on arriverait à une forme *pensabiam*, qui donnerait régulièrement : *pensoije*, mais qui ne peut être imaginée.

Rejetant ainsi la prononciation proposée par M. Génin, on me demandera peut-être quelle est celle que je suppose. J'imagine que nous en avons encore aujourd'hui la reproduction fidèle dans certaines prononciations que nous entendons tous les jours, bien qu'elles tombent graduellement en désuétude. Voyez, par exemple, le verbe *employer*, — à la troisième personne *il emploie*. La prononciation bonne à présent est : *il emploi;* mais plusieurs personnes disent : *il emploi ye*, faisant trois syllabes, qui en effet comptaient comme telles dans les vers de Regnier et d'autres. Eh bien! suivant moi, *je pensoie, je cuidoie*, et tous les autres imparfaits, se prononçaient *je pensoi ye, je cui doi ye*, etc. Cette prononciation s'applique à *vraiement*. *Payer*, par exemple, est parallèle à *employer; il paye* se prononce aujourd'hui *il pai;* mais beaucoup disent aussi en deux syllabes : *il pai ye*, et cela se trouve dans Molière. C'était ainsi que nos aïeux prononçaient cette combinaison de lettres : *vrai ye ment*. Ils disaient *une plai ye*, et non, comme nous maintenant, une *plaie;* une *voi ye*, et non, comme nous, une *voie*.

Dans l'ancien français, les finales des participes *eu, receu, deceu*, etc., sont de deux syllabes, et, appliquant sa règle, M. Génin dit qu'on prononçait *evu, recevu, decevu*. Il est vrai que, encore main-

tenant, le peuple de Paris, au lieu de *eu*, prononce *évu;* mais cela ne suffit pas pour prouver qu'en général la prononciation dans tous les cas intercalait un *v* qui n'était jamais écrit. N'avoir jamais été écrit, c'est là une objection, à mon sens, insurmontable, et si une telle prononciation avait été commune, elle se retrouverait çà et là dans ceux du moins des manuscrits dont l'orthographe peu soignée se rapproche davantage du parler populaire. Il n'en est pas de même de *eaue,* qui était dissyllabique dans l'ancien français; ce mot se prononçait très certainement *éve* ou *ave;* mais là il n'y a pas lieu de supposer un *v* intercalaire; l'*u,* servant à la fois de consonne et de voyelle, était ici consonne. Au reste, ceci se rattache à une théorie de l'éditeur du *Patelin,* d'après laquelle la langue de nos aïeux fuyait curieusement l'hiatus. M. Génin est, à ma connaissance, le premier qui, dans son livre des *Variations du langage français,* ait traité lumineusement de la prononciation de l'ancien français, tirant de là des enseignemens pour la prononciation présente, qui aujourd'hui est livrée à tant d'incertitudes et de mauvais usages. Pour retrouver la prononciation ancienne, il est parti d'un principe très certain : de même que le français moderne est, pour le gros des mots, la reproduction de l'ancien, de même il le représente aussi pour le gros des articulations. C'est de cette façon que M. Génin a établi quelques règles générales qui ont déjà rendu de notables services à la lecture, et partant à l'intelligence de nos vieux textes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre beaucoup, il a fait voir que la combinaison de lettres *ue* chez nos aïeux répondait à notre combinaison *eu,* et que, quand on trouvait dans un vers *les bues,* il ne fallait pas le prendre pour un mot dissyllabique, encore moins y mettre un accent (*bués*), comme on a fait bien longtemps dans les éditions, ce qui rompait la mesure, mais prononcer exactement comme nous prononçons *les bœufs.* Or les clartés qu'il a répandues sur cette matière engagent à disserter avec lui de certains points dans lesquels il me semble avoir exagéré son principe. Tel est le cas de l'hiatus.

Ce qui l'a poussé à supposer que dans l'ancienne langue l'hiatus n'existait pas, et que partout où il paraissait exister, il fallait imaginer une consonne intermédiaire qui le sauvait, mais qui ne s'écrivait pas, c'est la tendance qu'a le peuple à faire des liaisons et à intercaler des consonnes entre les mots. M. Génin pense que c'est une tendance traditionnelle qui témoigne que le vieux français avait une répugnance instinctive pour le concours des voyelles; mais, à vrai dire, je ne puis voir sur quoi cela est fondé. Tout semble, au contraire, indiquer que l'ancien français recherchait les hiatus, c'est-à-dire la rencontre des voyelles aussi bien dans l'intérieur des mots que d'un mot à l'autre. Pour l'intérieur des mots, la chose est évi-

dente; une des conditions de la transformation d'un mot latin en un mot français est la chute des consonnes intermédiaires. Ainsi *securus* fait *seür*, *maturus* fait *meür*, *redemptio* fait *reançon*, *traditor* fait *traître*, *castigare* fait *chastier*, et ainsi à l'infini. Penser que dans ces cas il y a eu une consonne intermédiaire toujours prononcée et jamais écrite, c'est aller contre le témoignage perpétuel de l'écriture d'une part, d'autre part contre le témoignage même du français moderne, car si une consonne intercalaire avait été prononcée, il n'y aurait eu aucune raison pour que les mots *seür*, *meür*, *reançon*, *traître*, etc., se réduisissent en une contraction qui est évidemment le résultat uniforme de la fusion de deux voyelles consécutives sans aucune consonne intermédiaire. Enfin on a, en quelques cas, la trace qu'en effet nulle consonne ne s'interposait. Ainsi le mot *traître*, qui est devenu *traître*, se trouve parfois écrit *trahître*, ce qui ne se pourrait si en effet une consonne avait été prononcée, sans être écrite, entre les deux voyelles. Passe-t-on de l'intérieur des mots à l'examen de leur rencontre, c'est la même chose : les hiatus se présentent en foule. Il n'est besoin que de lire quelques vers pour se convaincre que les anciens poètes n'évitaient pas le concours des voyelles, du moins sur le papier. Supposera-t-on qu'en lisant à haute voix ou en récitant, on les évitait de fait par l'intercalation de consonnes? C'est ce que pense M. Génin; mais cette supposition n'a pas en sa faveur des témoignages contemporains, et, faute de ces témoignages, elle reste une supposition. D'ailleurs l'idée qu'on se fait de l'euphonie et de la nécessité d'éviter les hiatus est une idée toute relative et variable. Il y a des langues qui recherchent le concours des voyelles, et l'on sait que le dialecte ionien, renommé pour sa douceur, se distinguait justement par là des autres dialectes de la Grèce. Il y a des hiatus durs sans doute à l'oreille, du moins à l'oreille française et de notre temps; mais il y en a aussi de fort doux, et là-dessus, au fond, la règle est (hiatus ou non) celle de Boileau :

> Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Je crois même qu'on peut reconnaître des indices montrant qu'à une certaine époque nos aïeux ont recherché les hiatus. Pour les très anciens textes, on trouve les troisièmes personnes du singulier des verbes écrites avec un *t*; — *il at* pour *il a*, *il aimat* pour *il aima*, *il donet* pour *il donne*, etc. C'est manifestement le *t* latin : *habet*, *amavit*, *donat*. Devant une voyelle, le *t* de *amat* se prononçait il? Je n'en sais rien; cela est possible, bien que ce ne soit pas sûr, car il est certain que le *t* de *donet* ne se prononçait pas. Puis, quand on quitte ces textes très anciens et que l'on passe à l'âge immédiatement suivant, on trouve que les *t* sont tous omis; on n'écrit plus que

il a, il aima, il fu, il done, etc. Comment se serait fait ce changement contre l'étymologie, s'il n'avait pas dû représenter la prononciation? — et si le *t*, qui était donné et par l'étymologie et par l'orthographe antécédente, s'était fait entendre devant les voyelles, comment aurait-il disparu de l'écriture? Ce que nous écrivons *aime-t-il, donne-t-il,* s'écrivait dans le XVIe siècle *aime il, donne il*, et pourtant se prononçait, comme nous faisons aujourd'hui, *aime-t-il, donne-t-il :* les grammairiens du temps nous informent expressément que la prononciation fait là entendre un *t* que l'écriture ne figure pas; mais l'on se tromperait tout à fait si l'on arguait de là que ces mêmes formes, *done il, aime il*, qui sont aussi dans les auteurs du XIIIe siècle, se prononçaient à cette époque avec un *t*. La mesure des vers ne laisse pas de doute sur ce point : *done il, aime il,* sonnaient comme ils étaient écrits et ne comptaient que pour deux syllabes. Cette modification apportée à l'orthographe étymologique, et qui consista à supprimer plusieurs consonnes finales, me paraît montrer qu'alors ces consonnes étaient devenues complétement muettes, et que l'oreille cherchait plutôt qu'elle n'évitait la rencontre des voyelles.

Étudier la prononciation d'une langue dans le passé est un travail toujours délicat et comportant des incertitudes très étendues. Il faut constamment se demander de quel temps il s'agit et de quelle province, car la prononciation varie ou est sujette à varier suivant les provinces et suivant les temps. Nous avons, pour nous éclairer, différens élémens : — le mot latin d'où le mot français émane, les manières dont on l'a écrit, la prononciation actuelle tant dans le français que dans les patois, enfin les vers qui nous enseignent le nombre des syllabes de chaque mot, et qui distinguent, parmi les finales en *e*, celles qui sont accentuées et celles qui sont muettes. — Les vers donnent des renseignemens positifs; les autres élémens sont beaucoup moins sûrs et exigent, pour être utilisés, autant de réserve que de sagacité. Malgré ces difficultés, on est arrivé à des déterminations fort heureuses, et à M. Génin revient l'honneur d'avoir ouvert la voie, corrigé mainte erreur et établi mainte vérité.

Dans le *Patelin,* il reste à peine quelque trace des cas qui appartenaient à l'ancienne langue. La déclinaison s'éteignit en effet dans le XVe siècle. J'ai noté *homs*, qui est *homme* au sujet : l'ancien français déclinait : *li homs, le homme,* et Patelin dit :

> Comment l'a il voulu prester,
> Luy qui est ung homs si rebelle?

Nos noms en *eur*, tels que *donneur, trompeur*, etc., avaient dans l'ancien français un sujet *doneres, tromperes,* et un régime *doneor, trompeor*. On lit dans le *Patelin :*

Il a mon drap, le faulx *tromperes!*
Je luy baillay en ceste place (v. 760).

Mais ailleurs :

Par mon serment, c'est le *greigneur* (le plus grand)
Trompeur... (v. 1361),

ce qui est la forme actuelle. Dans le vers où Aignelet équivoque sur le terme *mot* et trompe Patelin :

Dieux! à vostre mot vrayement
Mon seigneur (je vous payeray) (v. 1209),

il ne faut pas croire que *dieux* soit au pluriel, c'est le sujet singulier écrit anciennement *diex* ou *dex*, et prononcé sans doute *dieux* ou *deux;* mais rien ne témoigne mieux que le *Patelin* qu'au moment où cette farce a été composée, la vieille déclinaison était ruinée.

L'existence des cas permettait à l'ancien français de rendre le rapport de possession sans l'emploi de la préposition *de*, qui est pour nous devenu obligatoire. Ainsi, au lieu de : *le serf du roi*, on aurait dit : *li sers le roi*, sans aucune amphibologie, car le roi est au régime, et réciproquement *le roi du serf* aurait été *li rois le serf*, où les cas indiquent nettement les rapports. De cette syntaxe il ne nous reste, je crois, que l'*hôtel-Dieu*, c'est-à-dire l'hôtel, la maison de Dieu. Il n'en restait guère davantage dans le xve siècle, ces tournures n'ayant pu subsister après la perte des cas. Cependant on y rencontre :

Et qui diroit à vostre mere
Que ne feussiez fils vostre pere (v. 147),

c'est-à-dire *le fils de votre père*, et :

Il ne m'a pas pour rien gabbé :
Il en viendra au pié l'abbé (v. 1014),

c'est-à-dire *aux pieds de l'abbé*, locution équivalente à celle dont on se sert encore quelquefois : *il viendra à jubé*. Il est probable qu'on aurait beaucoup embarrassé l'auteur du *Patelin* en lui demandant pourquoi dans ces locutions il ne mettait pas le *de*. Il aurait sans doute répondu que son oreille était accoutumée à cette tournure dans quelques cas exceptionnels, mais qu'il n'en voyait pas la raison, tout comme répondraient la plupart de ceux qui disent ou écrivent l'*hôtel-Dieu*, si on leur demandait pourquoi ils ne disent pas l'*hôtel de Dieu*.

La plupart des contractions qui sont dans le français moderne se trouvent déjà dans le *Patelin* : — *marchand* au lieu de *marcheant*, *mesme* au lieu de *meïsme*, *gagner* au lieu de *gaagner*, *royne* au lieu

de *roïne*. Une *oie* se disait anciennement une *oe;* le *Patelin* dit quelquefois une *oe* et le plus souvent une *oie*. Le *quelque... que*, tournure à laquelle M. Génin fait la guerre toutes les fois qu'il la rencontre, est en plein usage dans le *Patelin*. L'ancien et bon usage avait en place une locution bien plus légère : on disait par exemple *quel coup qu'il donne*, et non *quelque coup qu'il donne*. Nous avons singulièrement alourdi la phrase en doublant le *que*, mais ce vice de langage a droit de bourgeoisie dès le XVe siècle. Au contraire, *c'est il* au lieu de *c'est lui* — est un archaïsme, la vieille langue ne confondant jamais *il*, qui est un sujet, et *lui*, qui est un régime. C'est encore un archaïsme que *donge* au subjonctif pour *donne :*

> Je n'ay point aprins que je *donge*
> Mes drapz en dormant ne veillant (v. 720),

et *donras* au futur pour *donneras :*

> Que *donras*-tu, si je renverse
> Le droit de ta partie adverse (v. 1122)?

Tant qu'il n'y aura pas un bon dictionnaire de l'ancien français, ne pouvant s'en rapporter qu'à des notes ou à sa mémoire, on sera plus d'une fois embarrassé pour savoir si tel mot, telle locution, telle tournure sont anciennes dans la langue et ne s'y sont introduites que tardivement. M. Génin, rencontrant *tandis que*, sinon dans le *Patelin*, du moins dans des écrits du XVe siècle, regarde cela comme une corruption du langage, *tandis* étant non une conjonction construite avec *que*, mais un adverbe ayant le sens de *pendant ce temps*. Le fait est que *tandis que* est beaucoup plus vieux. En voici un exemple du XIIIe siècle, pris à la célèbre épopée allégorique et burlesque du *Renart :*

> Et *tandis que* il les assemble,
> Renart ses coroies lui emble,
> Qu'il avoit près d'un buisson mises (v. 16944).

Segrais raconte que, Boileau récitant devant quelques amis le morceau de son *Lutrin* où se trouve ce vers :

> Les cloches dans les airs de leurs voix *argentines*....

Chapelle, qui était du nombre des auditeurs, arrêta court le poète, lui disant qu'il ne pouvait lui passer ce mot, et qu'*argentin* n'était pas français. Un autre des assistans prit parti pour Chapelle et condamna Boileau. Le temps a donné tort à l'ennemi d'*argentin*, et ce joli mot est non pas devenu, mais redevenu français, si tant est qu'il eût jamais cessé de l'être et qu'il eût d'autre défaut que d'être inconnu à Chapelle. Le fait est que Boileau n'en est pas l'auteur et

qu'on ne le prenait pas là en délit de néologisme; il employait seulement ou, si l'on veut, remettait en usage un mot qui existait depuis longtemps. En effet, bien avant lui, Marot avait dit :

Où decouroit un ruisseau argentin,

et Du Bellay :

Je voy les ondes encor
De ces tresses blondelettes
Qui se crespent dessous l'or
Des argentines perlettes.

Voyez encore ceci. Il y a un conte de La Fontaine où, une nonne ayant failli, l'abbesse qui va la punir est soudainement obligée à l'indulgence par un vêtement masculin que dans sa hâte elle apporte avec elle. La Fontaine, qui inventait peu, mais qui mettait admirablement en œuvre, avait pris son conte sans doute dans Boccace, mais peut-être aussi dans une farce du XVIe siècle, dont M. Génin loue l'originalité et même la finesse, — finesse cependant toute relative, car ce n'est pas dans les temps antérieurs que l'on trouve les récits moins graveleux, les expressions moins licencieuses, les enluminures moins grossières. Loin de là, le XIIIe siècle ne le cède pas au XVIe, et si l'on est de ceux qui pensent que le monde va en se gâtant et qu'il suffit de remonter en arrière pour voir reparaître l'innocence dont nous sommes si malheureusement déchus, on sera du moins forcé de convenir que cette innocence n'était pas facile à effaroucher. J'aime la langue de nos aïeux, plus correcte que la nôtre, la grammaire plus régulière, l'analogie mieux conservée; mais c'est là tout, et de la pureté de la grammaire je ne conclus en rien à la pureté des mœurs. Dans cette farce, la nonne coupable, s'apercevant de la singulière pièce d'habillement que l'abbesse a mise sur sa tête, lui dit :

Ce qui vous pend devant les yeux....

Sur quoi M. Génin remarque en note : « Voilà probablement l'origine de cette façon de parler populaire : autant vous en pend à l'œil. L'ancien théâtre doit avoir enrichi la langue d'allusions autant que le moderne. » Il est vrai que l'ancien théâtre a enrichi la langue, mais cela n'est point vrai pour la locution *pendre à l'œil.* Elle se trouve dans un texte bien plus ancien que la farce dont il s'agit, car on lit dans *Renart le Nouvel :*

Teus (tel) rit au main (matin) qui au soir pleure;
Et si redit-on moult souvent :
Chascuns ne set qu'à l'oel lui pent.

Malheureusement je ne puis que détruire la conjecture de M. Génin,

sans avoir rien à mettre à la place quant à l'origine de cette locution.

Le *Patelin* n'est point une comédie que le goût des modernes soit allé chercher dans l'oubli où elle avait toujours été gisante. « Parmi les écrivains d'élite et les plus spirituels du XIVe siècle, dit M. Génin, on tient à honneur de posséder son *Patelin*, et les allusions à cette excellente comédie sont une friandise dont Rabelais, Verville, Noël du Faïl, Bourdigné, Marot et jusqu'à Pierre Gringoire se piquent d'assaisonner leur style. Il est arrivé à la farce de *Patelin* comme aux pièces de Molière d'entrer tout à coup dans la popularité, et si profondément, qu'elle a laissé dans la langue des empreintes ineffaçables. Pasquier a fait un chapitre exprès des mots et façons de parler qui dérivent de cette origine; il a relevé *patelin, pateliner, patelinage, payer en baye, revenir à ses moutons*, et quelques autres; mais il en a oublié. Pour exprimer un homme subtil et qui en sait long, on disait proverbialement : « Il entend son *patelin, jargon patelin; — parler patelin* ou *patelinois*. » — « Mon ami, dit Pantagruel à l'escolier limousin, parlez-vous christian ou pathelinois? » Ce qui nous montre que dès ce temps la scène où Patelin parle divers langages était réputée inintelligible. Il est impossible, on le voit, d'être mieux recommandé que *Patelin*, et pourtant, malgré cette faveur et ce renom, l'auteur est inconnu.

Le *pathelinois*, mot dont se sert Rabelais, a suggéré à M. Génin une conjecture sur l'étymologie de *patois*. Suivant lui, *patois* est une contraction de *patelinois*, auquel il ne saurait assigner d'autre étymologie. Citant ce vers de La Fontaine :

> L'âne, qui goûtoit fort cette façon d'aller,
> Se plaint en son *patois*...

il dit : « Se plaint en son *patelinois*, en son jargon à lui seul intelligible, » et il ajoute que déjà, en 1549, Eutrapel emploie cette forme resserrée du mot : « Aller rondement à la besogne, et parler son vray patois et naturel langaige. » A ne considérer que l'étymologie et ses règles, il aurait été difficile de faire venir *patois* de *patelinois* sans aucun intermédiaire qui marquât la filiation; mais, indépendamment de toute considération de ce genre, il y a une raison péremptoire contre la conjecture de M. Génin : c'est que *patois* est plus ancien non-seulement qu'Eutrapel, non-seulement que les *Cent Nouvelles nouvelles*, où il est employé, mais même que le *Patelin*. En effet, il se trouve plus de deux cents ans auparavant dans le *Roman de la Rose :*

> Lais d'amour et sonnés cortois
> Chantoit chascun en son *patois* (v. 710).

J'en dirai autant de l'opinion de Pasquier, qui attribue la locution proverbiale *payer en baye* au *Patelin,* ou du moins je pense que cet auteur a fait quelque confusion. On sait que le berger Aignelet, continuant à répondre *bê* à toutes les demandes d'argent, paie son avocat en *bê.* Il est possible que *payer en baye* vienne de là; cependant l'orthographe excite déjà quelque doute, car on ne voit pas comment *bê* aurait été changé en *baye,* ou plutôt on le voit très bien, et l'on reconnaît la confusion quand on se rappelle qu'il y avait une ancienne locution, — *faire payer la baie,* — qui signifiait « être cause d'une attrape, d'une déconvenue. » Elle se rencontre dans les *Cent Nouvelles nouvelles* (1), recueil qui a été composé durant le temps de la jeunesse de Louis XI. On touche du doigt la méprise. Il y avait une ancienne locution : *faire payer la baie* (remarquez, *la baie,* et non *en baie*); d'un autre côté, Pasquier se rappelait qu'Aignelet avait payé son avocat en *bê.* De là une confusion par laquelle lui ou peut-être l'usage avait changé la vieille locution pour l'accommoder à celle que suggérait la farce de *Patelin;* mais, cela reconnu, on ne peut pas tirer la conséquence que M. Génin avait tirée, à savoir que, quand les *Cent Nouvelles nouvelles* furent composées, le *Patelin* existait déjà et avait gagné la faveur publique, puisqu'elles en avaient emprunté une phrase caractéristique. L'argument tombe du moment que *faire payer la baie* et *payer en bê* ou *en baie* n'ont plus rien de commun. Maintenant, d'où vient cette locution *faire payer la baie,* qui n'est pas et ne peut pas être *bê?* Il y a dans le français actuel un verbe *bayer* qu'on doit prononcer comme *payer,* mais qu'une prononciation vicieuse tend constamment à confondre avec *bâiller,* et qui, pour cette raison, tombe en désuétude. Autrefois, c'est-à-dire dans les XIIIe et XIIe siècles, il s'écrivait *beer.* Ce verbe avait un substantif *bée,* qui est devenu *baie,* comme *beer* devenait *bayer,* et qui signifiait vaine attente. Voyez ces vers du *Lai du Conseil :*

> Dame, gardez-vous de la bée
> Qui, en maint lieu, par la contrée
> S'areste et fait la gent muser;

et ceux-ci : — la dame,

> Par tel bée, par tel désir,
> Passe tant vespre et tant matin,
> Que sa biauté va à déclin.

Dans une chanson du XIIIe siècle, de Hugue de Lusignan, une jeune pastourelle repousse un chevalier qui la trouve seule et lui tient doux langage; puis, quand elle le voit s'éloigner, elle lui crie :

(1) T. II, p. 102, édition de 1843.

Por Deu, sire chevalier,
Quis avez la bée;
Moult vous doit-on peu prisier,
Quant, sans prendre un douz baisier,
Vous sui eschapée.

Vous avez quis la bée, — vous avez cherché la bée; — plus tard on a dit : *vous avez payé la bée*. La bée, c'est donc l'attente, l'attrape. Dans *les Cent Nouvelles nouvelles*, un gentilhomme engagé dans une partie de chasse retient ses compagnons dans la campagne après la fermeture des portes, leur promettant l'hospitalité dans un château du voisinage. Ils vont, et, au lieu de l'excellent accueil auquel ils s'attendaient, la dame du logis leur fait impitoyablement fermer la porte au nez. L'auteur de la déconvenue s'excuse en ces termes : « Messeigneurs, pardonnez-moi que je vous aie fait payer la *bée*. » Ils ont bayé à la porte, qui est restée fermée, et la locution dit « qu'ils ont payé la bée, » comme nous dirions « qu'ils ont croqué la bée, » si nous ne disions pas vulgairement *croquer le marmot*.

La faveur dont le *Patelin* a joui tout d'abord est-elle uniquement due à la jovialité de cette farce, ou bien faut-il faire entrer en ligne de compte un certain mérite de style et un certain talent d'écrivain? Il est impossible de ne pas répondre affirmativement sur ce dernier point. La lecture montre partout un homme habile à manier sa langue avec correction et avec élégance. En un mot, l'auteur du *Patelin* sait écrire. Cela impose d'autant plus à l'éditeur le soin d'effacer la rouille que le temps et les éditeurs négligens et mal informés ont laissé s'étendre sur cette œuvre. A cet effet, le *Patelin* ne pouvait mieux rencontrer que M. Génin : un goût exercé de long temps à savourer les délicatesses de la vieille langue, un esprit qui a toute sorte d'affinités pour le vieil esprit gaulois, une érudition étendue, quelquefois téméraire, mais presque toujours ingénieuse et sachant toujours rendre attrayant ce dont elle parle. Aussi, quand M. Génin dit en terminant sa préface : « *Patelin*, tout recommandé qu'il était par son antique renommée, attendait encore un éditeur qui fît de lui l'objet d'un travail sérieux; puisse-t-il l'avoir enfin rencontré! » j'ajouterai, sans craindre d'être démenti par celui qui lira l'introduction, le texte et les notes, que le *Patelin* a enfin trouvé un éditeur digne de lui. Mais ce serait vraiment faire tort à *Patelin* et à son éditeur, si le critique qui s'est complu à tous les deux ne s'essayait pas aussi sur quelques passages qui restent ou lui paraissent rester sujets à étude et à correction.

J'ai examiné dans *Patelin* tous les verbes qui se trouvent à la première personne du singulier de l'imparfait et du conditionnel que nous écrivons par *ais*, qu'au XVIIe siècle on écrivait par *ois*, et que

dans les siècles antérieurs on écrivait par *oye* ou par *oie*. Il faut remarquer que l'*y* grec est moins ancien que l'*i* simple. Dans le *Patelin*, la plupart, et à beaucoup près, sont écrits par *oye;* un très petit nombre est écrit par *oy* sans *e*, et deux seulement présentent l'*s* que les modernes ont adopté, contre toute logique grammaticale. L'un de ces exemples est :

Vien ça; t'avoïs je fait ouvrir
Ces fenestres? (v. 611)

Les anciennes éditions du XVe siècle et les manuscrits, qui d'ailleurs, comme le fait voir M. Génin, ont peu d'autorité pour le *Patelin*, portent sans doute l'*s*; néanmoins je n'hésiterais pas à ôter cette *s*, à effacer une disparate qui est condamnée par tout le reste, et à écrire *t'avoye je fait ouvrir*. L'autre exemple est encore plus reprochable; non-seulement il y a une *s*, mais encore un *a* au lieu d'un *o* :

Ne le oserais-je demander (v. 549)?

Non pas que je conteste le moins du monde à M. Génin ce qu'il affirme avec toute raison, à savoir que cette orthographe dite de Voltaire se trouve dans des textes très vieux, et était en usage aussi anciennement que l'autre. Il faut pourtant s'entendre là dessus et faire une distinction. Ces formes de conjugaison ne coexistent pas dans les mêmes textes, et elles appartiennent respectivement à des provinces, à des dialectes différens : c'est le mélange des dialectes et l'influence des provinces qui les a introduites dans la langue commune pour la prononciation d'abord, et finalement pour l'orthographe; mais ici, dans le *Patelin*, comment admettre que, sur un très grand nombre de cas, tous, excepté un, aient l'*o*, et un seul l'*a*? Il me paraît incontestable que l'*a* est le résultat de quelque faute d'impression et de copie; quant à l'*s*, elle est condamnée par l'ensemble des exemples, et je mettrais sans hésiter :

Ne l'oseroy-je demander?

Dans l'ancienne langue, ces terminaisons étaient dissyllabiques; le *Patelin* vacille entre l'ancien usage, qui se perdait, et l'usage moderne, qui ne les compte que pour une syllabe. Ainsi :

Parmi le col soient pendus (v. 650),
Car je cudoye fermement (v. 705),
Il semble qu'il doye desver (v. 774),

sont des exemples où ces finales sont de deux syllabes; mais en somme le nombre de ceux où elles ne valent que pour une l'emporte notablement.

Quelques vers sont faux. Or, l'auteur de *Patelin* sait trop bien la

langue et versifie trop correctement pour qu'on ne s'efforce pas de lui ôter ces fautes, qui ne proviennent certainement pas de lui.

S'il convient que je m'applique (v. 41);

il manque une syllabe. Lisez :

Se il convient que je m'applique.

Dans les temps antérieurs, et pour *Patelin* aussi, *se* (c'est-à-dire *si*), *que*, *je*, *me*, etc., devant une voyelle comptent ou ne comptent pas, à la volonté du poète. Aussi je pense que M. Génin aurait dû, dans tous les cas où cet *e* s'élide, indiquer l'élision par une apostrophe, pour la plus grande facilité des lecteurs.

Dans le vers :

Ses denrées à qui les vouloit (v. 173),

il y a une syllabe de trop, car la finale *ées* compte toujours pour deux syllabes dans la langue antérieure. Je mettrais :

Ses denrées à qui vouloit.

Au reste le nombre de syllabes régulier se rencontre dans le vers

Ses denrées si humblement (v. 426),

et dans le vers:

Ta journée, se bon te semble (v. 1056).

Il y a aussi une syllabe de trop dans le vers :

Escus? voire, se pourroit-il faire
Que ceulx dont vous devez retraire
Ceste rente prinssent monnoye?

Effacez *il*, et en même temps cette correction, exigée par la mesure, améliore le sens en ôtant le point d'interrogation. Le drapier dit : « Vos écus? vraiment il se pourrait faire que ceux avec lesquels vous comptez retirer cette rente prissent monnaie, » c'est-à-dire « fussent dépensés; » et Patelin répond : « Oui, sans doute, si je le voulais. » Quant à la suppression des pronoms personnels, elle est autorisée par l'usage du *Patelin;* on en rencontre plus d'un exemple.

M. Génin pense que dans le vers

Tout est à vostre commandement (v. 224),

où il y a une syllabe de trop, on prononçait *vostre* monosyllabe; mais dans le *Patelin* l'*e* muet, ainsi placé, compte toujours pour la mesure; il faut prendre une des deux leçons qu'il rapporte en variante :

Tout à vostre commandement,

ou

Tout est à vo commandement.

Vo est une forme archaïque pour *vostre*. Je n'accepte pas non plus la raison qu'il donne pour justifier la leçon qu'il a adoptée dans le second de ces deux vers :

Mais vous ne prisez un festu
Entre vous, riches, les pouvres hommes (v. 326).

Suivant lui, dans le commun discours, on ne tenait pas compte de l'*s* du pluriel; mais, en relisant avec soin tout le *Patelin*, j'ai vu au contraire que partout ces *s* comptent quand elles sont devant une voyelle. Il n'y a d'exception qu'ici (et encore les éditions du XVIe siècle retranchent *les*, ce qui donne la mesure et est même meilleur pour la phrase), et dans cet autre vers :

Tant fussent-elles saines et fortes.

Ici encore M. Génin admet une prononciation populaire; mais, pour moi, c'est autrement que je voudrais corriger le vers. Il s'agit des brebis que Aignelet assommait pour les manger, quelque saines et fortes qu'elles fussent, — après quoi il ajoute :

Et puis je lui fesoye entendre,
Affin qu'il ne m'en peust reprendre,
Qu'*ilz* mouroient de la clavelée.

Voilà un *ilz* qui me paraît fort suspect. Dans ce qui précède et dans ce qui suit, il n'y a que des féminins se rapportant à brebis, et ici on trouve *ilz*, masculin qui ne se rapporte à rien. Je pense que ce *ilz* cache une faute, et qu'il faut lire *el*, qui est un archaïsme, pour *elle* ou *elles*. *El* pour *elle* se trouve dans le *Patelin* même :

Hé! vostre bouche ne parla
Depuis, par monseigneur saint Gille,
Qu'*el* ne disoit pas euvangile (v. 286).

El est donc autorisé par l'usage même de notre auteur, et c'est aussi *el* que je proposerais dans le cas que j'ai rapporté.

S'il n'avait pas été préoccupé de ce commun parler supprimant les *e* muets, lequel est étranger à Patelin, M. Génin n'aurait pas laissé *m'envoise* dans ce vers :

..... Male peste
M'envoise la saincte Magdalene (v. 308)!

Ce n'est pas *m'envoise* qu'il faut lire, mais *m'envoie*, comme au vers 1282 que lui-même cite ici. Le verbe *envoyer* ne peut faire *envoise;* c'est une faute de copiste suggérée par une confusion avec le subjonctif du verbe *aller*, qui est en effet : *que je voise, que je m'envoise.*

Je viens de soumettre, sous les yeux du lecteur, la pièce de *Patelin* à un examen grammatical véritablement microscopique; j'en ai considéré les formes archaïques, j'ai recherché celles qui montrent la transition à l'usage moderne, j'ai compté les syllabes des vers; il en résulte que le *Patelin* est écrit avec une grande correction, que la versification en est exacte et soignée, et qu'il sort d'une main littéraire, d'un homme habitué à tenir la plume ou du moins à manier sa langue. Il en résulte aussi que M. Génin a singulièrement purgé de leurs erreurs les textes qui nous ont été transmis, et redonné régularité à ce que les copistes ou imprimeurs avaient souvent estropié, élégance à ce qu'ils avaient défiguré, et clarté à ce qu'ils n'avaient pas compris. Nous citerons comme exemple ce vers que les éditions ou les manuscrits mettent sous la forme : *Or charnouart austiné;* ou bien : *or cha Renouart à tiné!* Cela est parfaitement inintelligible. « D'autres, dit M. Génin dans sa préface, ont corrigé ici *Renouart ostiné;* c'étaient les Brunck et les Bentley de la philologie française au XVIe siècle. J'imagine qu'on les eût fort embarrassés de leur demander qui était ce Renouart et sur quoi portait son *ostination.* » L'éditeur se moque ici des érudits qui suppléent par des conjectures téméraires à ce qu'ils ignorent; mais, ne lui en déplaise, il a été en ce cas-ci, grâce à sa grande érudition en notre ancienne littérature, un Brunck, un Bentley de bon aloi, en reconnaissant sous ce texte altéré une allusion à une ancienne chanson de geste. Il faut lire (c'est le moment où Patelin parle picard, et *chà* est pour *ça*) :

Or cha, Renouart au tiné (v. 886).

Renouart est le héros d'une des branches du roman épique de *Guillaume au Court-Nez.* Renouart, avant d'être un héros, était marmiton à Laon, dans les cuisines du roi. Prêt à suivre Guillaume d'Orange à la guerre, ce nouvel Hercule va couper dans les jardins un gros sapin qu'il fait cercler de fer, et il s'en escrime si bien, que de ce *tinel,* c'est-à-dire de cette massue, lui est demeuré le sobriquet de *Renouart au Tinel.* Sa renommée, grande au XIIIe siècle, durait encore au XVe, comme le prouvent les mots du *Patelin.* Il en était de même de Roncevaux. Quand Patelin dit : Je sçay aussi bien chanter

Que se j'eüsse esté à maistre (à l'école)
Autant que Charles en Espaigne (v. 26),

il fait allusion à ces vers :

Charles li rois, nostre empereres magne,
Set ans tout pleins a esté en Espaigne;

allusion qui ne pouvait échapper au savant éditeur de la *Chanson de Roland.*

II.

La pièce de *Patelin* est anonyme; on ne sait qui en est l'auteur. Le XVIe siècle, qui l'a tant goûtée, était là-dessus tout aussi ignorant que nous, et dès la fin du XVe les éditeurs qui l'imprimaient étaient dans l'impuissance de mettre un nom au frontispice. Naturellement M. Génin s'est beaucoup occupé de cette question. Naturellement aussi il l'a trouvée encombrée de toutes sortes d'hypothèses hasardées, et il a fallu faire place nette. La première chose était de déterminer, s'il était possible, des limites en-deçà et au-delà desquelles il ne fût pas possible de reporter cette composition. Quelle est donc la limite la plus reculée? Au premier abord, un petit détail aperçu par M. Génin pourrait faire croire que la pièce appartient au XIVe siècle, l'auteur paraissant mettre la scène sous le règne du roi Jean. Du moins, c'est seulement sous ce règne qu'on trouve le franc valant seize sous et l'écu valant vingt-quatre sous, comme cela semble ressortir de la vente des six aunes de drap. Pourtant il est impossible que la pièce soit de cette époque. M. Génin s'appuie, pour le nier, sur un arrêt du parlement de Paris qui permet aux confrères de la Passion de rouvrir en 1402 leur théâtre, qui avait été seulement ouvert en 1398. A cet argument, qui a peut-être besoin d'explication (voyez ce que j'ai rapporté plus haut d'Oresme, qui est du XIVe siècle, et qui parle des comédies de son temps); à cet argument, dis-je, j'en joindrai un autre qui est tiré du caractère de la langue. On n'a qu'à comparer des textes écrits sous le roi Jean, c'est-à-dire dans le milieu du XIVe siècle, avec le *Patelin*, et l'on demeurera convaincu que ces textes et la pièce ne peuvent être contemporains : celle-ci est plus récente. Voilà pour la limite au-delà. Voici pour la limite en-deçà : M. Génin a très heureusement mis la main sur un passage décisif. Dans des lettres de rémission, il est rapporté qu'un certain Jean de Costes, se trouvant dans une hôtellerie à Tours, s'étendit sur un banc au long du feu, disant : « Pardieu! je suis malade. Je veuil couchier céans, sans aller meshui à mon logis. » Sur quoi une personne qui était là reprit : « Jean de Costes, je vous congnois bien; vous cuidez *pateliner* et faire du malade pour cuider couchier céans. » L'acte est de 1470. Or, comme ici il est évidemment fait allusion à Patelin contrefaisant le malade, on ne peut douter qu'à cette date la farce n'existât et n'eût déjà gagné assez de notoriété pour que des locutions en eussent passé dans le langage de la conversation.

Telles sont les deux limites entre lesquelles la recherche doit être concentrée : on ne peut remonter au-delà du XVe siècle, on ne peut descendre au-delà de l'an 70 de ce même siècle. Cette remarque

seule élimine bien des opinions. Elle élimine Jean de Meung et Guillaume de Loris, qui, étant l'un du commencement du XIVe siècle, et l'autre du milieu du XIIIe, ne peuvent avoir composé une pièce du XVe; elle élimine aussi Pierre Blanchet, à qui, depuis quelque temps, on s'accordait pour attribuer le *Patelin*. Pierre Blanchet, qui faisait jouer, comme on voit par son épitaphe, sur échafauds des jeux satiriques, et de qui du reste on ne connaît aucune composition, mourut en 1519 à l'âge de soixante ans; il n'avait donc que dix ans en 1470. Mais elle favorise beaucoup l'opinion de M. Génin, qui est que le *Patelin* est d'Antoine de La Sale.

Antoine de La Sale appartient justement à cette époque, étant né en 1398. C'est un écrivain bien connu par le joli roman du *Petit Jehan de Saintré*. Un écrit satirique, *les Quinze Joies du Mariage*, paraît être de lui, et il est un des joyeux conteurs qui ont contribué à la rédaction des *Cent Nouvelles nouvelles* pour l'ébattement de Louis XI, alors dauphin. Il est certain que c'est une bonne fortune de trouver un auteur aussi ingénieux qu'Antoine de La Sale pour une pièce anonyme aussi ingénieuse que le *Patelin*, et M. Génin en a profité avec complaisance. Il s'appuie sur deux argumens principaux : le premier, c'est qu'entre les ouvrages avoués de La Sale et la farce, on sent une conformité qui porte la conviction; le second est une sorte de témoignage indirect. Sans doute des inductions et, si je puis ainsi parler, des sensations littéraires aussi pleines de finesse, d'érudition et de sagacité, sont d'un grand poids; mais les témoignages sont encore plus positifs et ferment plus péremptoirement la bouche à l'objection. Voyons donc d'abord le témoignage. Le rapport des sous, francs et écus paraît, cela a été dit plus haut, se rapporter au règne du roi Jean. Or Antoine de La Sale a visiblement reporté sous le règne du roi Jean l'action de son roman, *le Petit Jehan de Saintré*, disant au début : « Au temps du roi Jehan de France, etc.; » de plus, dans les chapitres où il est question de l'équipement du petit Saintré en linge, habits, coiffures, chaussures, bijoux et chevaux, avec le prix énoncé à chaque objet, l'évaluation des monnaies, M. Génin l'a vérifié, répond exactement à celle du *Patelin*. M. Génin en conclut qu'il y a un lien entre ces deux choses, et que le même homme qui avait étudié pour son roman les usages du XIVe siècle s'est servi de ses études pour la composition de sa pièce. Je ne nie pas ce qu'il y a de remarquable dans cette coïncidence. Toutefois je suis frappé d'une difficulté : rien, à part cela, n'indique dans le *Patelin* que la scène est sous le roi Jean; ce prince n'y est pas nommé; point d'allusion à aucun événement de son règne, de sorte qu'il n'y aurait de propre au temps supposé que la mention d'un rapport de monnaies. Mais, d'un autre côté, comment

croire que dans une farce, dans une pièce populaire par excellence, on s'avise d'évaluer les choses, non pas en monnaies courantes, mais en monnaies tombées en désuétude depuis près d'un siècle? Comment les spectateurs devaient-ils savoir que cela rappelait justement le roi Jean? Je ne puis, je l'avoue, passer par là-dessus; je suis conduit à l'une ou à l'autre de ces deux alternatives : ou bien il y avait une vieille farce, un vieux fabliau, composé sous le roi Jean, et usant par conséquent des monnaies de ce temps, lequel a été rajeuni dans le xve siècle, sans qu'on ait changé les termes du marché entre Patelin et le drapier, ou bien l'opinion de Pasquier est véritable, à savoir que ces sous sont des sous parisis, dont 24 valent 30 sous tournois. Le drapier vend six aunes de drap à 24 sous l'aune, faisant à la fois, en deux évaluations différentes, 9 francs et 6 écus. Les 144 sous parisis vaudront, si Pasquier a raison, 180 sous tournois, ou 6 écus de 30 sous, ou 9 francs de 20 sous. De la sorte, en mon esprit, le témoignage, s'il n'est pas tout à fait écarté, est beaucoup atténué.

Néanmoins le second argument n'a, pour cela, rien perdu, Antoine de La Sale pouvant avoir remanié aussi bien que composé le *Patelin* et les *Cent Nouvelles nouvelles*. « Dans *le Petit Jehan de Saintré* et *les Quinze joies du Mariage*, dit M. Génin, il me paraît impossible de méconnaître, même au premier coup d'œil, un air de famille et des analogies multipliées avec la farce de *Patelin*. Vous y retrouvez partout le poète dramatique dont l'habileté se complaît à filer une scène dans un dialogue rapide, empreint d'une certaine ironie douce et d'une naïveté satirique. C'est partout le même art, la même grâce dans la peinture des caractères; partout l'auteur se cache pour laisser parler ses personnages. Le style a certaines allures, certaines habitudes, des reliefs si nettement accusés, qu'il ne peut se laisser confondre avec un autre. Vous le reconnaissez tout de suite à cette profusion de sermens, de proverbes, dictons, adages, métaphores familières et pittoresques, dont il est assaisonné, pour lesquels personne, si ce n'est peut-être Regnier, n'a montré depuis une égale affection. La forme de la phrase, les tours grammaticaux, ne permettent pas plus d'incertitude. » Et pour exemple, entre beaucoup, M. Génin cite le vers :

Qui me payast, je m'en allasse;

nous dirions : « Qui me paierait, je m'en irais. » Mais cet accord des temps entre des membres de phrases subordonnés et cet emploi de l'imparfait du subjonctif au lieu du conditionnel sont plus anciens que *Patelin*. Et en somme, les tours que M. Génin cite me paraissent moins caractériser un auteur qu'appartenir en commun à une certaine époque. Quant à l'appréciation plus intime de la manière, je

subordonne sans peine mon jugement à celui de M. Génin, avec la réserve pourtant de ne regarder que comme probable la détermination qu'il a faite. Ce qui est plus que probable, ce qui est désormais acquis à la critique, c'est qu'il faut chercher l'auteur du *Patelin* dans les soixante premières années du XVe siècle, et qu'à ce moment même il se rencontre un homme très capable de l'avoir composé, et dont certaines touches semblent faire reconnaître la main.

Rechercher la paternité d'un livre anonyme est parfois, on vient de le voir, fort difficile. Rechercher la paternité d'un mot souvent ne l'est pas moins. Aussi, en lisant les notes de M. Génin avec fruit (elles sont savantes), avec plaisir (elles sont spirituelles), me suis-je heurté contre des étymologies que je n'accepte pas. A la page 312, remarquant très justement qu'on a confondu à tort *ébaubi* avec *ébahi,* il tire le premier de *balbus*, bègue, ce qui est incontestable, et le second de *hiare*, demeurer bouche béante, ce qui l'est beaucoup moins. Les formes correspondantes dans les langues romanes sont : provençal *esbaïr*, italien *sbaire* et *baire*. C'est donc un mot composé de la préposition *es* et d'un simple *baire*. Dès lors il ne peut être question de *hiare*. Du reste, l'étymologie du mot est obscure, et je ne cherche pas ici à aller plus avant. M. Génin suppose que *verve* vient de *ver*. D'abord, les lois de la dérivation étymologique se prêtent peu à ce que le latin *vermis,* qui a donné *ver*, donne aussi *verve;* mais sachant que, dans le français ancien, *verve* veut dire caprice, on en trouve l'origine dans le latin *verva*, tête de bélier, le bélier se trouvant au fond de la signification primitive de verve, comme la chèvre se trouve au fond de la signification de caprice. — *Achoison* (p. 255) ne me paraît pas dériver de *à* et *choir;* c'est simplement une autre forme de *ochoison*, qui est la transformation directement française du latin *occasio*, occasion étant une reprise faite de seconde main au latin. Le changement de l'*o* latin en *a* n'est pas rare, témoin *dame* de *domina*. Enfin je n'admets pas non plus que le futur *j'irai* soit une contraction de *istrai* (p. 247), venant du verbe *issir*, qui signifie sortir, et dont nous avons conservé *issu*. On trouve en provençal *ir*, et en italien *ire*, qui viennent du latin *ire,* et notre futur français n'a pas d'autre origine.

Je me méfie de moi quand je ne suis pas d'accord avec M. Génin; je suis plus rassuré quand je marche côte à côte avec lui. Guillemette, la femme de Patelin, dit qu'elle se fait *forte* de... Or l'Académie déclare que, dans cette locution, *fort* est invariable, décision qui n'est pas conforme à l'usage de notre ancienne langue. M. Génin cite plusieurs exemples du XVe et du XVIe siècle, où *fort* est variable suivant le genre et le nombre. Est-elle plus conforme à la logique? Non sans doute, car se faire *fort de*, c'est se porter *assez*

fort pour... Fort doit donc être accordé. Aussi M. Génin conclut-il résolument que les écrivains sans préjugés comme sans superstitions littéraires doivent toujours faire accorder *fort*. Pour moi, je ne vois rien qui puisse autoriser la décision de l'Académie. Il y a eu en effet dans la langue un temps où *fort*, comme tous les adjectifs dérivés d'adjectifs latins n'ayant qu'une terminaison pour le masculin et le féminin, valait pour les deux genres; mais cela ne pourrait servir à expliquer l'invariabilité de cet adjectif au pluriel : *ils se sont faits fort* de... Évidemment cette locution a été l'objet de quelque méprise grammaticale.

La même Guillemette, parlant toujours congrûment et bon français, dit :

Souviegne-vous du samedy.....

et non *souvenez-vous*, forme moderne qui choque le bon sens non moins que l'étymologie. « Je ne sais, dit M. Génin, comment La Fontaine a pu oublier sa langue naturelle, la vieille langue française, jusqu'à écrire :

Je ne me souviens point que vous soyez venue
Depuis le temps de Thrace habiter parmi nous.

Il était ce jour-là bien distrait! Peut-être aussi y avait-il sur son manuscrit *il ne me souvient point*, et les imprimeurs sont-ils les vrais coupables d'une faute à laquelle La Fontaine n'aurait pas pris garde. Cette distraction-là se conçoit mieux. Ce sont de tels solécismes que l'Académie française devrait signaler et proscrire. Elle en obtiendrait facilement la répression, grâce à l'autorité dont elle jouit et dont elle ne saurait faire un meilleur usage. Pourquoi préfère-t-elle les ratifier et les consacrer? » Ce n'est pas seulement en cet endroit que La Fontaine a usé de ce verbe, qui est aussi barbare que le serait *je m'importe*, au lieu de *il m'importe*. Mais que faire? Ce barbarisme a pris pied, et l'effacer serait, je crois, dommageable maintenant, car si on y réussissait, on rendrait insupportables des passages de La Fontaine et d'autres auteurs qu'aujourd'hui notre oreille accepte grâce à l'habitude.

Je signalerai aussi une locution vicieuse qu'à ma connaissance un grammairien savant et pénétrant, M. Jullien, a le premier relevée : c'est *se faire moquer de soi*. *De soi* est monstrueux, et n'est susceptible d'aucune construction. Il faut dire simplement : *se faire moquer*. Cependant je dois remarquer qu'on trouve déjà cette locution bizarre et incorrecte dans des auteurs du XVIIe siècle. La Bruyère a dit : « Les nouveaux enrichis se ruinent à se faire moquer de soi. » Et on lit dans Saint-Simon : « Albergotti s'évanouit chez Mme de Maintenon, et, tout à la mode qu'il fût, se fit moquer de lui. »

Il faut finir ces remarques de grammaire, de versification, de vieille langue, d'archaïsme, et il faut les finir par les très jolis vers en excellent français moderne que l'éditeur du *Patelin*, en guise de dédicace, a mis en tête de sa publication :

Les hoirs de défunt Patelin,
Inconnus chez Plaute et Térence,
Ont envahi toute la France,
Car ils sont bénis du Malin,
Les hoirs de défunt Patelin!

On en voit pulluler l'engeance
Sous le drap, la bure et le lin;
Prêtre ou laïc, noble ou vilain,
Tout est de leur intelligence,
Tout cède à leur persévérance;
Ils font si bien la révérence!
Ils parlent si doux et câlin!
On les rencontre à l'audience,
A l'église, au bal, au moulin;
Les champs, la ville, tout est plein
Des hoirs de défunt Patelin!

Au temps des livres sur vélin,
Un honnête homme très enclin
A railler de papelardie
En fit une farce hardie,
De nos ayeux plus applaudie
Que le vieux roman de *Merlin*.
L'âge qui tout mène à déclin
L'ayant de sa rouille enlaidie,
Cette piquante comédie,
Digne de notre Poquelin,
Je la débrouille et l'étudie
Dans ce livre que je dédie
Aux hoirs de défunt Patelin.

S'ils prennent sous leur patronage
Cet écrit sur un badinage
Où leur maître est représenté,
S'ils le font vivre d'âge en âge
Autant que le patelinage,
Ce sera l'immortalité.

É. LITTRÉ.

ÉTUDES

SUR

LA CHALEUR STATIQUE

DULONG ET PETIT.

On voit souvent deux hommes habiles associer leurs efforts afin d'étudier ensemble une branche des sciences d'observation ; ils mettent en commun leurs espérances, leurs travaux, leurs succès, et laissent à la postérité, qui ne les sépare plus, des noms indissolublement unis. Dans les œuvres de l'imagination, de pareilles collaborations, plus rares et moins durables, naissent de circonstances spéciales avec lesquelles elles meurent : elles enfantent des œuvres sans unité, où l'on devine aisément l'influence de deux individualités qui ne cessent de se combattre et se hâtent de reprendre leur liberté. Rien au contraire n'est plus heureux, plus fécond, plus durable, que la communauté des travaux dans l'étude de la philosophie naturelle : un fonds d'estime et d'amitié réciproques, une éducation scientifique égale qui, en donnant à l'esprit des habitudes communes, n'exclut pas la diversité des aptitudes, suffisent pour former, développer et maintenir des liaisons que le succès vient encore resserrer. Là, point de divergence de goûts, point de sacrifice d'opinions, car les vérités scientifiques se composent de faits que l'on observe, elles ne sont point des croyances que l'on discute.

Les deux hommes dont nous avons à examiner les travaux étaient dignes de se rencontrer. Dulong et Petit, dont les décou-

vertes se lient aux récens progrès de la physique moderne dans une de ses directions les plus fécondes (1), avaient à peu près le même âge et sortaient à peine de l'École polytechnique. A cette institution célèbre, devenue, par un heureux privilége, comme le berceau des savans français, ils avaient recueilli avec le même succès une éducation mathématique profonde, tempérée par l'étude des sciences d'observation. Ils avaient tous les deux apprécié l'importance de l'expérimentation, senti le besoin de la rendre précise, et compris la nécessité d'exprimer les lois naturelles par le langage des mathématiques, qui seul peut les développer et les coordonner. Avec ces élémens communs, ils montraient des esprits entièrement dissemblables : Petit avait l'intelligence vive, la parole élégante et facile; il séduisait par des dehors aimables, il s'attachait aisément, et s'abandonnait à ses tendances plutôt qu'il ne les gouvernait; on lui reconnaissait une facilité d'intuition scientifique en quelque sorte instinctive, une puissance d'invention prématurée, présages certains d'un avenir assuré que chacun prévoyait et même désirait, tant était grande la bienveillance qu'il avait su inspirer. Dulong était tout l'opposé; son langage était réfléchi, son attitude grave et son apparence froide. Une surveillance constante sur lui-même, un sentiment sévère du devoir, enlevaient à sa personne le charme de l'abandon, en lui assurant l'estime de tous ceux qui le connaissaient. Il travaillait lentement, mais avec sûreté, avec une continuité et une puissance de volonté que rien n'arrêtait, je devrais dire avec un courage qu'aucun danger ne faisait reculer. A défaut de cette vivacité de l'esprit qui invente aisément, mais qui aime à se reposer, il avait le sentiment de l'exactitude scientifique, le goût des expériences de précision, le talent de les combiner, la patience de les achever, et l'art, inconnu jusqu'à lui, de les porter jusqu'à la limite possible de l'exactitude. Quand l'âge eut développé les qualités de son esprit et de son cœur, Dulong avait conquis une autorité immense et un respect universel. Tels sont les traits principaux de ces deux hommes célèbres. Petit avait plus de tendance mathématique, Dulong se montrait plus expérimentateur; le premier portait dans le travail plus de facilité brillante, le second plus de continuité; celui-là représentait l'imagination, celui-ci la raison, qui la modère et la contient. L'on peut dire que de l'effort commun de ces deux esprits si élevés, mais si diversement doués, appliqué à une même étude, il sortait comme une intelligence unique à laquelle les qualités les plus brillantes et les plus solides auraient été dévolues.

(1) Les études sur la chaleur. Voyez, sur *la Chaleur rayonnante* et les travaux d'Herschel et de Melloni, la *Revue* du 15 décembre 1854.

C'est vers l'année 1815 que commença entre Dulong et Petit cette communauté scientifique qui devait avoir de si féconds résultats. Une occasion toute naturelle en fut la cause. Newton avait, dans ses opuscules, étudié, entre autres problèmes importans, celui du refroidissement que les corps éprouvent quand, après avoir été échauffés, ils sont librement suspendus et abandonnés à eux-mêmes dans l'air. Tout le monde comprend qu'ils exhalent peu à peu la chaleur qu'on y a accumulée, et qu'ils en perdent dans le même temps des proportions d'autant plus grandes qu'ils en contiennent davantage, c'est-à-dire qu'ils sont plus échauffés. Or Newton avait admis qu'un corps à 100 degrés perd deux fois plus de chaleur qu'à 50 et cent fois plus qu'au moment où sa température dépasse de 1 degré celle de l'air qui l'entoure, ou, pour accepter le langage ordinaire des sciences, que tout corps chaud perd des quantités de chaleur proportionnelles à l'élévation de sa température sur celle de l'enceinte.

Cette loi était d'une simplicité remarquable, elle avait une grande probabilité théorique, et bien qu'elle n'eût pas été pratiquement vérifiée par Newton, elle fut accueillie comme l'étaient toutes les opinions de ce grand génie. On l'admit de confiance, et quand on songea à la soumettre au contrôle de mesures précises, c'était plutôt avec l'intention de la justifier qu'avec la pensée de la combattre. Cependant les expériences se firent, et l'attente de ceux qui les avaient entreprises se trouva déçue; la loi de Newton, à peu près exacte quand les corps sont peu chauds, cesse de représenter fidèlement le refroidissement des substances portées à une température élevée. Malgré ces enseignemens de l'expérience, on ne se résolut à renoncer à l'œuvre de Newton qu'après avoir épuisé tous les subterfuges. Un homme qui eut dans la science une grande autorité et qui la devait encore plus à son imagination qu'à la rigueur de ses recherches, Dalton, fut un de ceux que cette inexactitude de la loi de Newton embarrassa le plus; mais, loin de la vouloir abandonner pour cette raison qu'elle était fausse, il chercha à modifier les principes des thermomètres pour la conserver. Cette étrange méthode n'eut pas de succès : la loi de Newton, comme toutes les opinions inexactes, comme toutes les erreurs, tomba dans un complet discrédit après avoir provoqué plus de discussions pour la détruire qu'il n'aurait fallu d'expériences pour la corriger. Tout à coup, au moment où personne ne songeait plus à la défendre, cette loi reprit un intérêt inattendu : Fourier venait d'étudier mathématiquement la distribution de la chaleur dans les corps, et son travail, si justement célèbre, supposait précisément que la loi de Newton présidait au mouvement de la chaleur. C'était prendre pour principe un fait démontré faux, c'était bâtir une théorie mathématique sur une base qui manquait

de solidité; mais ce qui étonna davantage, c'est que le calcul de Fourier expliqua tous les faits connus, et qu'il en fit découvrir qui ne l'étaient pas : on suspectait les principes, et l'on se voyait contraint d'accepter les conséquences. La question du refroidissement reprenait ainsi un intérêt tout nouveau, et acquérait une importance qu'elle n'avait jamais eue. L'Académie des Sciences fit appel aux physiciens, et mit le sujet au concours; c'est à cette occasion que Dulong et Petit se réunirent pour le traiter en commun, c'est par l'ensemble d'études ainsi provoqué que commence leur vie scientifique.

Les sciences d'observation sont loin de procéder, comme les mathématiques, par des méthodes d'exploration tellement sûres, que l'erreur y soit impossible. Dans les sciences exactes, les découvertes sont des déductions logiques de principes, qui s'enchaînent avec la rigueur la plus absolue : elles sont acquises à tout jamais du moment qu'elles ont été énoncées. Le développement des sciences physiques, au contraire, résulte de l'ensemble d'observations éparses, souvent incomplètes, quelquefois mal faites, exécutées par des personnes qui n'ont point de but commun, qui y apportent une habileté individuelle très inégale, et qui sont à chaque instant exposées ou à généraliser indûment des faits particuliers, ou à mesurer inexactement les phénomènes qu'elles observent. De là vient qu'à chaque époque la physique se résume dans un certain nombre de lois admises, parmi lesquelles il en est qui sont vraies, comme on en voit qui ne le sont pas absolument. Ces lois se composent d'un mélange de notions précises et de connaissances approximatives, sans qu'on puisse distinguer les vérités qu'il faut conserver des erreurs qu'il faut détruire. Si c'est là le sort des sciences d'observation à chacune des phases qu'elles parcourent, c'est surtout leur grande imperfection quand elles commencent, et l'étude de la chaleur naissait à peine au moment où Dulong et Petit résolurent de s'y consacrer. Ils héritaient de toutes les idées vagues, de tous les préjugés des époques passées, et ils reconnurent qu'une revue minutieuse des principes qui allaient les diriger, des instrumens dont ils feraient usage, devait être leur premier soin et leur plus judicieux devoir. On va comprendre que jamais précaution ne fut plus indispensable.

Pour découvrir les lois qui règlent le refroidissement des corps, il fallait prendre l'un d'eux, l'échauffer sur un foyer, l'exposer librement dans l'air, et observer d'instans en instans la marche successive et décroissante de sa température : l'emploi d'un thermomètre était donc indispensable. Or, depuis Drebbel et Galilée, chaque physicien avait pour ainsi dire inventé son thermomètre. Loin de manquer d'instrumens, on en avait un trop grand nombre; mais étaient-ils compa-

rables ou ne l'étaient-ils pas? C'était ce que l'on savait à peine. Quel était celui qu'on devait préférer? C'est ce qu'on ne discutait guère. On se contentait d'examiner leurs indications, et l'on disait que la température est égale à 10, 15 ou 20 degrés, quand le liquide thermométrique s'arrête vis-à-vis ces chiffres sur l'échelle de l'appareil; mais on ignorait de la manière la plus complète ce que cette température signifie, et par quelle relation elle se lie à la cause qui échauffe les corps. Toutes les discussions qui avaient été soulevées sur cette matière n'avaient fait que l'obscurcir; le thermomètre était resté un instrument très imparfait, et ses indications n'avaient aucune signification théorique. Dulong et Petit sentirent dès les premiers pas l'insuffisance des connaissances que l'on possédait sur cette question, et résolurent, en la reprenant de plus haut, de la traiter plus complétement; ils voulurent en premier lieu comparer les dilatations des corps, afin de pouvoir comparer les thermomètres entre eux, discuter leurs indications, et donner à la mesure des températures une signification précise. Sans doute ce plan d'études était long et allait les entraîner bien loin, mais il était sûr et logique. En le concevant et en l'exécutant, les deux jeunes physiciens donnèrent le premier signe de l'étendue de leurs idées et de l'enchaînement philosophique qui réunissait dans leur esprit les diverses parties de la science. C'est ainsi qu'ils furent conduits, en voulant traiter les questions contenues dans le programme de l'Académie, à en reculer les bornes et à en préparer la solution par des recherches préliminaires, se réservant déjà de les continuer par des développemens ultérieurs. Une fois ce plan adopté, Dulong et Petit allaient avoir à porter leur attention sur quelques-uns des problèmes les plus importans de la physique, et en faisant aujourd'hui l'étude de leurs travaux, nous aurons l'occasion de parcourir les principaux phénomènes que la chaleur développe dans les corps en les échauffant, comme en suivant Herschel et Melloni nous avons précédemment parcouru les lois de la chaleur rayonnante.

I.

La chaleur se révèle par deux ordres de phénomènes entièrement dissemblables. Quelquefois elle est lancée dans l'espace par les astres ou les foyers; elle se propage alors avec une vitesse immense, elle traverse l'air sans s'y arrêter, elle pénètre les corps transparens sans y laisser aucune trace de son action : elle est alors *chaleur rayonnante*. Puis, quand un de ces flux calorifiques rencontre un corps opaque interposé à dessein dans le chemin qu'il parcourt, il s'y arrête et se transforme; le corps prend, sous l'influence de cette chaleur, quand on en prolonge l'effet et qu'on en augmente l'inten-

sité, des propriétés progressivement différentes : il était froid, il s'échauffe, et quand nous le touchons avec la main, nous sentons une impression, d'abord douce et agréable, bientôt cuisante et insupportable, enfin brûlante et destructive. Il était solide et avait un volume déterminé : nous le voyons se dilater, c'est-à-dire augmenter peu à peu ses dimensions, puis se fondre et devenir liquide, et se réduire en dernier lieu en vapeur ou en gaz.

Nous assistons ici à un phénomène dont la signification a besoin d'être précisée. La chaleur vient de subir une transformation radicale : elle se propageait rapidement, elle vient de s'arrêter; elle était en mouvement, elle devient *statique;* elle traversait les substances sans les modifier, maintenant elle les échauffe, elle s'y accumule, elle prend un deuxième mode d'existence avec des propriétés toutes différentes, par une métamorphose complète.

Plaçons maintenant dans l'air le corps que nous venons d'échauffer, il se refroidira progressivement, en émettant de la chaleur rayonnante, en rendant à l'état de mouvement ce qu'il avait absorbé à l'état statique, de façon que si d'une part la chaleur rayonnante peut être absorbée, perdre sa vitesse de propagation et se condenser momentanément dans la matière, de l'autre la chaleur statique peut à son tour reprendre la forme rayonnante. Tous les phénomènes de la chaleur sont ainsi occasionnés par des transformations alternatives d'un principe unique, quelquefois accumulé dans les corps, quelquefois en mouvement de circulation à travers l'espace.

A peine a-t-on aperçu ces deux modes d'existence de la chaleur, qu'on en demande l'explication; mais c'est là une question qu'il est plus facile de poser qu'il n'est aisé d'y répondre. On avait autrefois un genre d'hypothèse commode qui suffisait à satisfaire la curiosité sans résoudre aucune question. On avait imaginé, pour expliquer les diverses classes de phénomènes obscurs, certaines causes peu définies que l'on désignait sous le nom générique de *fluides;* les actions électriques étaient rapportées à un fluide, les propriétés magnétiques s'expliquaient de la même manière, et c'étaient encore des fluides qui servaient à personnifier la lumière et la chaleur. On n'avait, il est vrai, que des idées très vagues sur la constitution de ces agens. On les supposait impondérables parce que la balance ne les accusait pas; ils étaient invisibles, intangibles, incoërcibles, c'est-à-dire qu'aucune propriété physique n'en pouvait démontrer l'existence, et qu'on s'était contenté de les nommer sans en préciser la nature; mais, par cela même qu'ils étaient un produit de l'imagination ou un rêve de l'esprit, on était libre de leur attribuer toutes les propriétés que l'on voulait inventer. En les créant, on les constituait tels qu'ils eussent tout expliqué s'ils avaient existé, et quand on venait à découvrir un phénomène nouveau, on s'empressait

d'ajouter à la liste de leurs qualités une vertu nouvelle qui rendait compte du fait observé. L'habitude en était tellement prise, que l'existence des fluides semblait un fait démontré, et qu'on n'hésitait pas à en inventer de nouveaux à mesure que le besoin s'en présentait. La chaleur était donc un fluide, elle pouvait être lancée par certains corps échauffés dont elle s'éloignait en émanations divergentes, et d'où elle tombait comme une pluie de projectiles extrêmement petits sur les corps opposés. A cet état elle était *rayonnante*, mais quand elle venait à s'accumuler dans une substance interposée sur son passage, elle devenait *statique* et occasionnait l'échauffement. Rien n'était simple comme cette explication, mais rien n'était vague comme elle, et l'on doit convenir qu'elle résultait du même procédé d'imagination que celui dont les anciens faisaient usage en attribuant la réflexion du son aux plaintes de la nymphe Écho et la foudre aux carreaux de Jupiter.

On fit un grand progrès philosophique quand on s'aperçut que des hypothèses n'étaient pas des explications, que les *fluides* étaient des mots, que l'intervention de ces principes imaginaires n'avait d'autre effet que de dissimuler l'ignorance où l'on était des causes réelles. L'étude de la lumière à un point de vue plus rationnel fit justice du fluide de Newton: on démontra que la lumière était un mouvement vibratoire de l'éther, et cette théorie s'étendit à la chaleur rayonnante; mais après cette explication si rationnelle et tout à fait mathématique du rayonnement, on dut chercher la cause de la chaleur statique. Vraisemblablement elle est elle-même une manifestation de mouvemens intestins dans les molécules des corps échauffés. Ces substances, quand elles rayonnent la chaleur, sont dans des conditions de mouvement analogues à celles des instrumens sonores au moment où ils émettent le son. Soutenue par Ampère, cette explication a été développée par lui dans des calculs ingénieux, et confirmée par des travaux récens. Nous la mentionnons pourtant sans la développer, parce qu'elle est encore vague et que nos connaissances sur ce point sont loin d'être complétées. Un tel aveu ne coûte pas dans les sciences d'observation; reconnaître que l'on ne sait pas vaut mieux qu'inventer une explication: c'est promettre d'apprendre, et le meilleur des procédés pour arriver à la découverte d'une cause inconnue, c'est d'en étudier et d'en mesurer les effets. Dulong et Petit n'ont jamais essayé de traiter cette question de la nature de la chaleur. Ils étaient trop sérieux pour se payer d'explications vagues, et trop clairvoyans pour ne pas reconnaître que le moment d'une généralisation n'était pas arrivé. Ils se condamnèrent à l'étude des phénomènes de la chaleur sans en rechercher la cause, tâche moins brillante peut-être, mais plus utile sans doute. Ils commencèrent par la dilatation.

Tous les corps s'agrandissent quand on augmente leur température; c'est une loi que révèlent les observations même les plus simples. Faites rougir une barre de fer et mesurez-la, vous la trouverez allongée; remplissez un flacon avec un liquide, il débordera quand vous le chaufferez; observez un ballon qui s'élève dans l'air, vous le verrez se gonfler quand les rayons du soleil tomberont sur l'enveloppe qui renferme le gaz intérieur. Ces augmentations de volume ou de longueur, bien que généralement fort petites, sont cependant loin d'échapper à nos mesures : un chemin de fer qui serait formé de rails continus, mesurant 1,000 kilomètres, pourrait s'allonger de plus de 1,000 mètres par les variations extrêmes de l'atmosphère. On comprend qu'un phénomène si général, quelquefois si étendu, ne sera pas sans influence dans les opérations des arts ou de l'industrie. La dilatation agrandit les feuilles de zinc qui couvrent les édifices et les déchire; si on n'y prend garde, elle brise ou elle courbe les tuyaux de fonte qui conduisent le gaz ou les eaux; elle avance ou retarde les horloges en changeant la longueur des balanciers; elle intervient dans les détails de la vie intime elle-même. On ne s'étonnera donc point qu'en vue de toutes ces applications les physiciens se soient occupés des changemens de dimensions occasionnés par les variations de la température. Les plus illustres d'entre eux y ont mis tous leurs soins et ont minutieusement mesuré et comparé les dilatations des divers corps. Laplace, Lavoisier, Dalton, Gay-Lussac et beaucoup d'autres savans avaient laissé sur cette matière des travaux étendus. Loin d'aborder un sujet neuf, Dulong et Petit s'adressaient à un de ceux qui avaient été le mieux étudiés et peut-être le plus approfondis; ils eurent néanmoins l'art de lui rendre de l'intérêt, en considérant la question à un point de vue plus général et en imaginant pour la résoudre des appareils ingénieux dont nous essaierons de donner une idée.

En voulant mesurer la dilatation des liquides, ils furent immédiatement arrêtés par une difficulté grave. On peut, il est vrai, enfermer un liquide dans un tube de verre disposé comme ceux des thermomètres, et mesurer l'augmentation de l'espace qu'il occupe quand on l'a échauffé de quelques degrés, mais on fait alors une épreuve compliquée dans laquelle deux actions différentes interviennent à la fois. Il est bien vrai que le liquide se dilate et que son niveau doit s'élever dans le tube; mais d'un autre côté le tube se dilate lui-même, sa capacité s'agrandit au moment où il s'échauffe, et ces deux effets se combinent et se superposent. Supposons un instant qu'ils puissent se produire successivement au lieu de se développer simultanément : on verrait d'abord le liquide baisser dans le tube au moment où le vase prendrait un plus grand volume, et remonter ensuite quand il se dilaterait lui-même. L'une

des actions est ainsi opposée à l'autre, et si l'on mesure la dilatation apparente dans le tube de verre, on obtient uniquement la différence des augmentations de volume individuellement éprouvées par le liquide et le vase. On est donc conduit à chercher un procédé différent pour mesurer la dilatation des liquides. Dulong et Petit le trouvèrent et l'appliquèrent sûrement.

Que l'on se figure deux tubes de verre verticaux communiquant entre eux par un canal horizontal qui les réunit par le bas. Si l'on y verse du mercure, il s'établit dans les deux branches à la fois, il prend le même niveau dans les deux parties de l'instrument, et les deux colonnes de mercure, égales en hauteur, se tiennent mutuellement en équilibre. Mais il n'en sera plus ainsi, si, l'un des tubes contenant toujours du mercure, on verse dans l'autre un liquide plus léger, je veux dire moins dense; la colonne la moins pesante prendra une longueur plus grande; l'eau, par exemple, s'élèvera treize fois plus que le mercure, parce qu'elle pèse treize fois moins. Ces principes posés, replaçons du mercure dans les deux parties de l'appareil; seulement chauffons l'une et refroidissons l'autre : nous dilatons le mercure dans l'un des côtés, ce qui le rend plus léger; nous le contractons dans l'autre, ce qui le rend plus lourd, et nous observons alors entre les deux niveaux une différence de hauteur d'autant plus sensible, qu'ils ont été plus inégalement chauffés, et qui peut servir à calculer la dilatation. Cette méthode était neuve, elle était exacte, elle a donné des mesures extrêmement précises; Dulong et Petit obtinrent en la pratiquant la dilatation que le mercure aurait éprouvée s'il avait pu être enfermé dans un vase indilatable. C'est ce que l'on nomme la dilatation *absolue*. On a trouvé que 5,550 litres de mercure à zéro s'augmentent d'un litre quand on élève leur température d'un degré.

Ce que l'on doit le plus remarquer dans les travaux que nous étudions, c'est la continuité, c'est l'enchaînement qui rattache le dernier résultat au premier fait observé. Pour d'autres expérimentateurs, la connaissance précise de la dilatation du mercure n'eût été peut-être qu'un élément isolé, n'ayant qu'une importance individuelle. Pour Dulong et Petit, elle devient une donnée capitale dont ils vont faire usage dans la recherche des dilatations de tous les corps qu'ils examineront. Ils remplissent en effet avec du mercure, et à la température de zéro degré, un tube de verre terminé en pointe fine, puis ils l'échauffent progressivement, et, comme on doit s'y attendre, ils voient progressivement sortir le mercure à mesure qu'il s'échauffe et se dilate. Seulement, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, le liquide sorti du tube n'exprime plus la dilatation absolue, puisque le vase s'est agrandi; il mesure ce qu'on nomme la *dilatation apparente*, et la différence entre les deux dilatations repré-

sente exactement la quantité dont le vase s'est augmenté. Voilà donc un moyen de mesurer la dilatation du verre, et si on répète successivement la même expérience en enfermant du mercure dans des tubes de fer, de cuivre ou d'une substance quelconque, on sera conduit à la détermination exacte des dilatations de tous les solides dont on se sera servi. Ce n'est pas tout. On peut choisir un de ces vases dont on vient de mesurer la dilatation, le remplir d'un liquide quelconque, et faire avec lui l'expérience qui vient d'être exécutée avec du mercure; on obtiendra la mesure de la dilatation apparente du liquide, et quand on y ajoutera l'agrandissement du vase, on aura la valeur de la dilatation que le liquide éprouverait dans une enveloppe non dilatable. C'est donc la même méthode, les mêmes procédés d'expérience qui s'emploient indifféremment pour la recherche des dilatations des corps solides, liquides et même gazeux, et les physiciens qui apprécient dans tous ses détails l'exactitude extrême des procédés dont nous venons d'exposer les principes savent qu'elle est irréprochable. Dulong et Petit se trouvèrent, par l'exécution de ces diverses mesures, en possession de résultats numériques nombreux, plus vrais que tous ceux que l'on connaissait de leur temps; il leur restait à les discuter et à comparer entre eux les thermomètres divers dont on se sert habituellement.

Quand on veut construire un thermomètre, on prend un tube de verre allongé; on soude à l'une de ses extrémités un réservoir dont on calcule à l'avance la capacité, on emplit ce vase avec du mercure, et on ferme la partie supérieure du tube en fondant son extrémité. Quand on vient à échauffer cet appareil, on voit le mercure s'élever dans le tube; quand on le refroidit, on le fait descendre, et si le degré d'échauffement ne change point, la colonne liquide reste stationnaire. Réduits à cette simplicité, les thermomètres n'auraient entre eux aucune relation, mais on les rend concordans par une graduation identique : on les plonge alternativement dans la glace fondante et dans la vapeur d'eau bouillante, on marque les points où s'arrête le sommet du mercure dans les deux cas, on écrit zéro au premier, 100 au second, et, après avoir tracé 100 divisions égales entre ces deux repères, on les numérote. Telle est la recette simple pour faire un thermomètre. On peut maintenant abandonner cet appareil dans l'air; on s'apercevra que le sommet de la colonne s'arrêtera tantôt vis-à-vis la division 10, tantôt en face du numéro 15, et l'on dira que la *température* est ou de 10 ou de 15 degrés.

Avant l'invention du thermomètre, on avait l'idée générale de la température. Nous assistons à chaque instant à des variations considérables dans le degré d'échauffement de l'air qui nous entoure et des substances que nous touchons; nous en sommes profondément affectés; la nécessité de nous garantir contre les excès de chaleur ou

de froid nous enseigne bientôt que l'état calorifique des corps change perpétuellement, et cet état, nous l'exprimons par le mot général de *température*. Seulement il arrive ici, — ce qui se présente dans presque toutes les questions, — que nous n'avons pas la connaissance intime des causes de nos impressions, et que nous ne pouvons les mesurer autrement que par les effets qu'elles développent. Nous ignorons absolument en quoi consiste l'état calorifique des corps; mais nous voyons les variations qu'il subit déterminer dans un thermomètre des changemens de volume que nous pouvons apprécier : alors nous prenons l'effet pour mesurer la cause, et la température d'un corps à un moment donné s'exprime par la dilatation d'un thermomètre. Nous prenons comme terme de comparaison le degré thermométrique: c'est une unité convenue que nous avons choisie, comme celle de nos monnaies, de nos poids, de nos mesures, et qui varie même d'un pays à un autre. L'idée de température est ainsi devenue plus précise; au lieu de représenter une qualité vague, elle s'est matérialisée dans un effet physique, et se mesure par les variations de cet effet. Toutefois ce qu'il ne faut point oublier, c'est que la température ainsi définie ne nous donne aucune notion sur la nature de la chaleur, sur la quantité que les corps en contiennent; elle ne comporte, elle ne rappelle aucune connaissance théorique : elle n'exprime que la dilatation d'un thermomètre spécial.

Après avoir ainsi précisé la signification et la valeur des indications du thermomètre, nous devons faire remarquer que le choix qu'on a fait du mercure pour le construire ne se justifie que par des raisons de convenance pratique, mais que tous les liquides connus pourraient le remplacer dans le tube de verre. On comprend également que tous les corps de la nature, se dilatant par la chaleur, sont propres à devenir des thermomètres. On en peut faire et on en a fait avec des métaux, on peut en construire en mesurant la dilatation des gaz. Tous ces instrumens se graduent de la même manière, on les plonge alternativement dans la glace et dans l'eau bouillante, et les températures se mesurent par la dilatation de chacun d'eux. Si donc nous voulons comparer les indications qu'ils fourniraient dans des circonstances identiques, il suffira de comparer leurs dilatations, et c'est ce qu'ont fait Dulong et Petit. Ils reconnurent alors que ces appareils ne seraient pas d'accord, et pour ne citer qu'un exemple, nous dirons avec ces physiciens qu'au moment où l'air donnerait 300 degrés, le mercure indiquerait 320 et le fer 372 degrés. Nous arrivons ainsi à ces deux conséquences : la première, qu'on peut employer comme substance thermométrique un corps quelconque; la deuxième, que la température mesurée, outre l'inconvénient d'être une donnée empirique, offrira celui d'être

exprimée par des nombres différens avec des thermomètres de diverses natures. Ces résultats tout à fait inattendus imposaient l'obligation de faire un choix parmi les divers thermomètres et de le motiver par des raisons sérieuses. Dulong et Petit passèrent alors à un ordre tout différent de considérations qui devaient les diriger.

Quelle que soit la nature de la chaleur statique, qu'elle résulte d'un mouvement vibratoire des molécules ou de l'existence d'une matière spéciale encore inconnue, il faut reconnaître qu'elle s'accumule dans les corps quand ils s'échauffent et qu'elle les abandonne quand ils se refroidissent, et l'on peut, sans rien préjuger sur sa nature intime, comparer entre elles les quantités de chaleur aussi aisément que l'on compare des poids ou des longueurs. Deux exemples très simples le feront concevoir; voici le premier : quand on brûle un gramme de charbon, on produit de la chaleur; si on en consume seulement un demi-gramme, on développe encore de la chaleur, mais on en produit moitié moins, et en général la quantité de chaleur qui prend naissance au moment de la combustion est proportionnelle au poids du charbon que l'on brûle. Je cite encore l'exemple suivant : un kilogramme d'eau à la température de zéro ne peut s'échauffer jusqu'à 100 degrés qu'à la condition d'absorber une portion définie de chaleur, mais 2 kilogrammes du même liquide en exigeraient une quantité double, et 1,000 kilogrammes en prendraient mille fois plus. On peut donc concevoir, j'imagine, que la chaleur s'accumule et se produit dans des proportions grandes ou petites, mais comparables entre elles, et l'on peut admettre, sans que je doive l'expliquer, que la physique possède des procédés exacts pour mesurer les chaleurs, comme elle en a pour mesurer toutes les autres grandeurs.

Or un thermomètre, quand il s'échauffe, absorbe comme l'eau, comme tous les corps, une certaine quantité de chaleur, et c'est après cette absorption qu'il se dilate et que sa température s'élève. Il y a entre le premier et le dernier de ces phénomènes un rapport de cause à effet. Admettons que ce thermomètre passe successivement de 0 à 100, de 100 à 200 et de 200 à 300 degrés : les températures qu'il indique croissent progressivement de quantités égales, les dilatations qu'il éprouve entre chacun de ses états successifs sont aussi égales, et tout porte à penser qu'il absorbe, pour passer de chaque température à la suivante, des quantités égales de chaleur. Eh bien! Dulong et Petit ont montré qu'il n'en est rien, ces quantités de chaleurs sont croissantes. Après avoir constaté ce fait inattendu pour le thermomètre à mercure, ils l'ont vérifié pour tous les autres instrumens du même genre que l'on forme avec d'autres substances. Leurs recherches sur toute cette matière avaient ainsi

pour conséquence fâcheuse d'avoir démontré, par des preuves décisives, que la température n'a pas de signification théorique, que les thermomètres formés avec des substances différentes ne sont pas concordans, et de plus, que des augmentations égales de température ne résultent pas d'absorptions de quantités de chaleur égales. C'était avoir montré, aussi complétement que possible, que ces thermomètres étaient des instrumens très compliqués, très imparfaits, et dont on ne pouvait espérer aucun usage théorique.

Mais s'il était possible de rencontrer une classe de substances qui fussent exemptes des complications que nous venons de regretter, ce seraient elles qu'il faudrait évidemment choisir comme matière thermométrique; car, si en accumulant successivement dans le thermomètre des quantités de chaleur égales, on produisait des dilatations successives égales, il serait permis, en mesurant les températures, de dire qu'elles expriment les proportions de chaleur que ce thermomètre reçoit. Les températures auraient alors une signification théorique, et, sans cesser d'avoir autant de valeur dans les applications, l'instrument que l'on aurait choisi serait apte à exprimer les lois de la chaleur. Or, suivant Dulong et Petit, ces substances existent : ce sont les gaz. Dès lors ils n'hésitent pas à abandonner le thermomètre à mercure et à le remplacer par un instrument fondé sur la dilatation des gaz, le *thermomètre à air*, moins commode, il est vrai, dans la pratique, mais incontestablement supérieur par sa sensibilité, sa comparabilité absolue, et aussi par la valeur théorique de ses indications.

J'ai voulu exposer, sans l'interrompre, cette longue série d'expériences difficiles et de raisonnemens précis; je désirais en faire ressortir l'importance et l'enchaînement. Je dois maintenant m'arrêter un instant avant de poursuivre, et accomplir avec regret une tâche moins agréable, — celle de montrer qu'au moment même où ils passaient en revue les travaux de leurs devanciers pour les coordonner, Dulong et Petit laissaient subsister, et, ce qui est plus fâcheux, confirmaient par leurs propres mesures une de ces erreurs capitales qu'ils avaient pour but de détruire : tant il est vrai que les fausses doctrines, une fois introduites dans les sciences, opposent ensuite à leurs progrès des obstacles plus insurmontables que l'ignorance elle-même! Gay-Lussac venait d'exécuter, sur la dilatation des gaz, un travail que l'on avait admiré; il avait étudié séparément l'air, l'azote, l'acide carbonique et quelques autres fluides; il n'avait reconnu aucune différence entre la quantité dont ces corps se dilatent. Il avait cru pouvoir généraliser ces résultats et énoncer comme loi physique absolue que la dilatation de tous les gaz est mathématiquement égale. Ceci, s'ajoutant à d'autres phénomènes observés avant lui, fit penser que les propriétés des gaz avaient cette

simplicité et cette généralité que l'on se plaît à admettre comme un des attributs de la nature, et l'erreur matérielle qu'il avait commise, recueillie à la fois par les chimistes, les mathématiciens et les physiciens, fit accepter pour les gaz une constitution idéale dont on tira des conséquences absolues. La réputation d'habileté, la légitime autorité de Gay-Lussac ne permirent aucune contestation sur la loi qu'il établissait; Dulong et Petit eux-mêmes, malgré leur défiance habituelle, n'eurent pas un moment la pensée de douter, et, loin de vouloir infirmer des résultats qu'ils croyaient irréprochables, ils firent des expériences destinées à étendre la loi de Gay-Lussac; ils y réussirent malheureusement, et devinrent ainsi les complices d'une erreur qui devait leur être durement reprochée.

Pour savoir jusqu'à quel point ils furent coupables, il n'est pas sans intérêt de préciser leur erreur : elle paraîtra si futile que l'on comprendra à peine comment une si petite cause a pu amener de telles conséquences. On ignorait à cette époque, ou si on le savait on ne s'en préoccupait guère, que le verre attire énergiquement l'humidité de l'atmosphère, et que les parois d'un vase formé de cette substance sont pour ainsi dire tapissées d'un enduit liquide, à la vérité très mince, mais qui n'est pas nul, et qu'on ne peut chasser qu'avec une extrême difficulté. Or Gay-Lussac d'abord, Dulong et Petit ensuite enfermaient un gaz dans un tube de verre, puis ils le chauffaient. Alors l'eau adhérente formait de la vapeur qui se mêlait au gaz et augmentait son volume; on croyait ne mesurer que le gaz dilaté, c'était le gaz augmenté de la vapeur que l'on observait. Il n'est point étonnant que l'on ait trouvé une dilatation exagérée, et que les erreurs commises aient été telles que l'inégalité des dilatations de chaque gaz spécial soit restée inaperçue. Rudberg reconnut quelques années après la faute que l'on avait commise, il la corrigea, et nous apprit à dessécher un vase, ce qui fut un plus grand progrès qu'on ne peut le croire. M. Regnault vint ensuite, qui montra comment les gaz ont tous une dilatation qui leur est propre, quoique très près d'être la même. Alors disparurent à tout jamais les idées théoriques sur la constitution des gaz et les conséquences qu'on avait pu en tirer. Néanmoins, tout en détruisant les principes sur lesquels Dulong et Petit s'étaient appuyés, M. Regnault justifia l'emploi du thermomètre à air et proscrivit plus énergiquement encore l'appareil à mercure.

Dulong et Petit ont maintenant accompli la tâche qu'ils s'étaient donnée, de préparer les élémens de leurs recherches ultérieures; ils abordent alors, avec des idées mieux fixées et une réputation déjà faite, l'étude du refroidissement, qui était leur but principal. Nous n'insisterons cette fois ni sur l'exactitude des expériences ni sur la rigueur des lois mathématiques qui les résument : ce serait nous

condamner à ne présenter que des détails arides et des résultats sans intérêt, malgré leur extrême importance; mais toutes les sciences ont leurs procédés généraux d'investigation, et lors même que les faits spéciaux qu'elles étudient n'attirent pas l'attention, la méthode qui conduit à les découvrir excite un intérêt philosophique d'une portée plus haute que la curiosité des faits. C'est à ce point de vue que nous allons nous placer pour analyser dans son ensemble le mémoire de Dulong et Petit sur le refroidissement, le voulant proposer comme modèle aux jeunes savans qui suivent la carrière des sciences précises, et comme exemple de la méthode expérimentale à ceux qui, sans la cultiver, étudient dans ses principes généraux la philosophie naturelle.

Il fallait, nous l'avons déjà dit, échauffer un corps et observer sa température pendant qu'il se refroidit. Le choix de la substance n'était pas indifférent : dans un boulet de fer rougi, par exemple, le centre conserve pendant longtemps une température très haute, et la surface arrive bientôt à l'équilibre avec l'air; la distribution de la chaleur devient très inégale à l'intérieur, et le refroidissement se complique de la facilité plus ou moins grande avec laquelle la chaleur se répand du centre au contour extérieur. Ce n'est pas par ce cas complexe qu'il fallait commencer. Avec un vase plein de liquide, les choses deviennent plus simples: il se fait pendant le refroidissement des mouvemens intérieurs qui mêlent et confondent les couches inégalement échauffées, et donnent à la masse entière une température uniforme. Le cas réalisé par un liquide offre donc une complication moins grande, c'est celui que l'on étudia.

Une idée ingénieuse compléta l'appareil. On aurait pu mesurer ces températures du liquide par un thermomètre indépendant plongé dans l'intérieur; on aima mieux donner au vase la forme d'un gros thermomètre. On le remplissait de mercure ou du liquide quelconque que l'on voulait examiner, on le graduait en le comparant avec un thermomètre à air, et la position de la colonne du mercure dans le tube indiquait à chaque moment la température du liquide contenu dans le réservoir. Pendant tout le temps du refroidissement, le sommet du mercure s'abaissait d'une manière continue; il était en mouvement comme un projectile lancé ou comme un corps qui tombe, il passait successivement vis-à-vis les degrés de l'échelle thermométrique et les parcourait avec une rapidité plus ou moins grande. On imagina alors d'exprimer la progression du refroidissement par la marche descendante de l'appareil, et l'on disait que la vitesse du refroidissement est égale à 1, 2 ou 3 degrés, quand la température baisse de 1, 2 ou 3 degrés pendant une minute.

Le problème que l'on voulait résoudre était de chercher la valeur exacte de la vitesse du refroidissement pour tous les thermomètres

possibles, dans toutes les circonstances où on peut les mettre. Avan de rien entreprendre, Dulong et Petit firent le dénombrement complet de toutes les causes qui peuvent amener quelque variation dans la vitesse du refroidissement; elles sont nombreuses. On voit quelquefois des laves volcaniques conserver une chaleur sensible plusieurs années après leur émission, tandis que les coulées de fonte sont froides au bout de quelques heures. On sait que des vases de métal poli, remplis d'eau bouillante, se refroidissent plus lentement que lorsqu'ils sont rugueux et noircis; on peut, en descendant du grand au petit, admettre que des thermomètres différens offriront à l'observateur attentif des vitesses inégales de refroidissement. Changez leur grosseur, leur forme, la nature du liquide qu'ils contiennent, ou bien la matière de leur enveloppe, ou seulement son degré de poli, et vous aurez autant de modifications de la loi que l'on cherche. Toutes ces influences, il faudra les reconnaître, les étudier, les mesurer, il faudra exprimer l'effet spécial occasionné par chacune d'elles. En supposant que nous observions toujours le même thermomètre, cet instrument pourra se trouver à des températures ou très élevées, ou moyennes, ou basses; il sera placé au milieu d'une enceinte ou chaude ou froide; à chaque moment, suivant que ces circonstances seront modifiées, la rapidité de la marche descendante du thermomètre se transformera. Il ne faut pas oublier, en dernier lieu, que les corps perdent une partie de leur chaleur statique en échauffant les gaz qui les enveloppent, et le pouvoir refroidissant de ces fluides ne restera pas le même, si leur nature, leur pression, leur température, éprouvent quelques changemens. En résumé, toutes les variations dans l'état du thermomètre, tous les changemens possibles dans leurs températures ou dans celles de l'enceinte, toutes les modifications imaginables dans les conditions des gaz qui les enveloppent, auront, dans la marche du refroidissement, une influence spéciale qu'il faut exprimer. On reconnaîtra qu'il fallait un certain degré d'audace pour continuer une étude dont on avait si bien mesuré la difficulté. On va voir cependant toute cette complication se réduire peu à peu.

Si le thermomètre était placé au milieu d'une enceinte absolument vide, il perdrait peu à peu la chaleur qu'il contient par le rayonnement direct; mais dans le cas général il est entouré d'un gaz dont les molécules, agitées d'un mouvement continuel, arrivent froides sur sa surface et s'en éloignent chaudes, enlevant et transportant au loin une portion de la chaleur du thermomètre. Le refroidissement résulte ainsi de deux actions distinctes dont les effets se superposent; il était indispensable de les étudier séparément, et nous allons indiquer le procédé ingénieux qui rendit cette étude possible.

On commence par placer l'instrument dans un vase fermé au milieu duquel on fait le vide, et comme alors son refroidissement résulte d'une action unique, il devient plus simple et se règle par des lois plus faciles à découvrir. On prépare ensuite plusieurs thermomètres différens; les uns renferment du mercure, mais ils sont plus ou moins gros; les autres contiennent de l'eau ou de l'alcool; ceux-ci sont sphériques, ceux-là cylindriques, quelques-uns ont une surface de verre, quelques autres ont été noircis ou argentés; on les échauffe et on compare leurs refroidissemens. Comme on devait s'y attendre, on voit leur température baisser avec des rapidités très inégales, mais on découvre bientôt une relation très simple entre eux. L'un d'eux, par exemple, montre à 300 degrés une vitesse double d'un autre : à 200, à 100 degrés, et en général, à une autre température quelconque, il a encore une vitesse deux fois plus grande. Tous les corps de la nature se refroidissent donc plus ou moins lentement; mais si l'on connaissait la loi de progression suivant laquelle varient les vitesses de l'un d'eux, il suffirait de les multiplier ou de les diviser par un même nombre pour avoir aux mêmes températures les vitesses de tous les autres. La loi du refroidissement dans le vide sera aussi la même pour tous les corps, et quand on l'aura découverte pour un thermomètre, on l'aura exprimée pour tous les autres; il sera permis de la généraliser, de l'appliquer même au soleil, même à tous les astres qui nous éclairent, et qui finiront un jour par être aussi dépourvus de chaleur que le globe terrestre.

Il est essentiel de bien remarquer comment on a déjà franchi un pas immense. On a reconnu que les refroidissemens résultent de deux causes distinctes, de l'action de l'air et du rayonnement direct; on a supprimé la première en opérant dans le vide, puis on s'est assuré que tous les corps suivent une loi commune dans le refroidissement. On ne connaît pas encore cette loi, mais on a réduit à une simplicité comparativement très grande une étude qui se présentait avec une effrayante complication : il ne s'agit plus que d'étudier dans le vide un thermomètre que l'on choisit à volonté.

Ce thermomètre envoie de la chaleur vers les parois de l'enceinte, mais cette enceinte elle-même n'est pas dépourvue de chaleur; si elle en reçoit, elle en rend, et pendant que le thermomètre se refroidit par la chaleur qu'il perd, il se réchauffe par celle qu'il gagne. Entre le thermomètre et l'enceinte, il se fait un échange continuel, et l'abaissement de température que l'on observe tient uniquement à l'inégalité des quantités de chaleurs envoyées et reçues. Pour en connaître la loi, il faut donc avoir exprimé ce que le thermomètre envoie à l'enceinte et ce que l'enceinte rend au thermomètre; ce raisonnement dirige les expériences. On commence par élever progres-

sivement la température de l'enceinte, on étudie les variations des vitesses du refroidissement, on les compare, et on reconnaît suivant quelle loi varie la quantité de chaleur renvoyée au thermomètre; puis, en second lieu, on fait varier la température de cet instrument, et en comparant les refroidissemens observés dans les divers cas, on trouve l'expression de la chaleur envoyée vers l'enceinte. Ces quantités de chaleurs envoyées et reçues se peuvent calculer par des formules mathématiques, qu'il serait sans intérêt de chercher à faire comprendre. Ce que nous avons voulu montrer, c'est l'art remarquable avec lequel on a réduit à ses élémens simples un phénomène soumis à des causes tellement nombreuses de perturbations, qu'il semblait défier l'habileté des expérimentateurs. Ce que nous avons désiré faire comprendre, c'est cette méthode qui s'attaque successivement à toutes les influences qui compliquent les questions naturelles et qui les isole successivement pour les étudier l'une après l'autre. On concevra aisément comment, par le développement des mêmes procédés de réduction, on a pu ensuite opérer dans les gaz et reconnaître les lois de leur action.

Jusqu'à présent, nous avons rencontré dans les travaux de Dulong et Petit des expériences précises, mais des résultats dont la complication est extrême; ils ont mis de l'ordre dans une science encombrée de matériaux incomplets et donné à la méthode d'investigation une puissance qu'on ne lui soupçonnait pas, mais ils n'ont découvert aucune de ces lois capitales qui font la fortune des savans et sont la richesse des sciences. Ils étaient des chefs d'école; ils n'étaient pas des inventeurs. Ce bonheur cependant ne leur a pas manqué; nous allons les voir extraire des actions complexes occasionnées par la chaleur une des plus remarquables propriétés de la matière, et, pour la faire apprécier, nous entrerons dans quelques explications nécessaires.

Les substances matérielles absorbent, avons-nous dit, quand elles s'échauffent, des quantités définies de chaleur. Supposons que l'on prenne un kilogramme des divers corps de la nature, qu'on les maintienne d'abord à la température de zéro, et qu'on leur donne à tous la proportion de chaleur nécessaire pour les élever jusqu'à un degré : on trouvera que l'un d'eux en exigera plus ou moins qu'un autre. Une comparaison grossière fera mieux comprendre ce fait important. Prenons plusieurs vases, mesurons la quantité d'eau nécessaire pour les remplir; elle sera différente pour chacun d'eux, et nous dirons que leurs capacités sont inégales. En assimilant pour ainsi dire les corps à des vases, la chaleur à un liquide, on appelle *capacité calorifique* leur aptitude à recevoir, pour s'échauffer, des quantités inégales de chaleur; mais il faut avant tout constater et mesurer ces capacités diverses. On y parvient par une expérience dont

la simplicité frappera tout le monde. On jette dans un vase plein de glace un kilogramme de fer, ou de cuivre, ou d'eau, primitivement porté à la température de 100 degrés; il se refroidit jusqu'à zéro, abandonne la chaleur qu'il avait accumulée en s'échauffant, et fond une portion de glace que l'on pèse et que l'on trouve différente avec chacune des substances employées. Plus ces substances ont fondu de glace, plus elles contenaient de chaleur; leur capacité calorifique est donc mesurée aisément par un phénomène aussi simple que facile à observer.

Avant Dulong et Petit, les capacités calorifiques avaient été comparées par des méthodes nombreuses, mais qui n'avaient point alors le degré d'exactitude qu'elles pouvaient acquérir. Ils acceptent l'une d'elles, la perfectionnent, et parviennent à déterminer avec précision les capacités d'un nombre considérable de corps; ils connaissent ainsi ce qu'il faut dépenser de chaleur pour échauffer un, ou deux, ou trois kilogrammes d'une espèce quelconque de matière; mais ils veulent aller plus loin : ils se proposent de trouver la capacité calorifique des atomes des corps, ou de comparer les quantités de chaleur absorbées par les molécules des diverses espèces de substances, quand elles s'échauffent également. Ce problème, en apparence insoluble, est en réalité bien facile, quand on sait ce que nous entendons par atomes et quel est le poids relatif de chacun d'eux.

Sans se préoccuper des discussions stériles qui avaient séparé les philosophes sur la manière dont on devait comprendre la divisibilité de la matière, sans penser même que cette question fût dans son domaine, la chimie avait été, par le progrès naturel de ses découvertes, insensiblement conduite à la résoudre, et de la manière la plus heureuse : elle avait attentivement suivi les circonstances qui accompagnent les combinaisons des corps et raisonné, comme nous allons le faire, en prenant pour exemple un cas particulier. L'oxygène et l'hydrogène peuvent être mêlés l'un à l'autre dans un vase, et se maintenir, aussi longtemps qu'on le désire, dans un état de voisinage intime sans perdre aucune des propriétés qui les distinguent quand ils sont séparés, sans donner lieu à aucune réaction, à aucun phénomène observable; mais cette situation de repos cesse brusquement d'exister sous certaines influences particulières, et notamment aussitôt qu'on introduit dans le mélange une bougie en combustion. L'inaction se transforme en un mouvement énergique, on assiste à une convulsion momentanée qui se révèle par une flamme vive, par un énorme développement de chaleur, par une détonation qui brise le plus souvent les vases employés. Ce bouleversement général est essentiellement passager, à peine a-t-il commencé qu'il se termine, et à cette commotion subite succède une nouvelle période de repos qui, à son tour, se prolonge indéfiniment.

En voyant ces actions énergiques, il nous est facile de prévoir que des modifications importantes ont dû se produire dans l'état des deux gaz qui avaient été mêlés, et si, pour nous en assurer, nous ouvrons le vase, nous n'y trouvons ni oxygène ni hydrogène, ils ont disparu, et à leur place nous trouvons de l'eau, qui précédemment n'y existait pas. Nous pensons naturellement que les deux gaz se sont intimement réunis pour ne former plus qu'une même substance qui les résume, et nous en sommes pour ainsi dire certains en remarquant que le poids de l'eau formée est égal à celui des gaz employés, et surtout en observant que l'eau, sous l'action de la pile de Volta, se résout elle-même en oxygène et en hydrogène. Cette convulsion est une combustion, cette association intime des deux élémens se nomme une *combinaison*.

Il est essentiel de noter, pour en tirer bientôt des conclusions, toutes les circonstances du phénomène que nous venons de décrire : l'oxygène et l'hydrogène étaient tous les deux à l'état de gaz, le produit qui les résume est liquide; l'hydrogène brûlait, l'eau ne se consume point; l'oxygène enflammait les combustibles, l'eau les éteint, et pour tout dire en un mot, aucune des propriétés physiques ou chimiques reconnues dans les deux gaz avant leur transformation ne se retrouve dans le liquide dont ils sont les élémens : l'eau a son existence à part, ses propriétés distinctes, ses réactions spéciales, et rien n'y rappelle son origine. Ce que nous venons de dire pour un exemple particulier se répète dans tous les cas possibles.

Mais on a fait une remarque plus précieuse que les précédentes. Quand le vase contient 100 grammes d'oxygène et 12 d'hydrogène, les deux gaz se combinent en totalité; il n'en est plus de même si nous enfermons plus de 100 parties d'oxygène ou plus de 12 d'hydrogène : l'excès de l'un ou de l'autre des deux corps demeure sans emploi, persiste après la combustion et se retrouve dans les vases avec ses propriétés primitives. Il convient donc non-seulement d'exprimer que les deux gaz se combinent, mais il faut ajouter qu'ils se combinent dans des proportions constantes, parfaitement définies et absolument invariables. Il ne suffit pas de dire que l'eau est un composé d'oxygène et d'hydrogène, il est nécessaire d'exprimer qu'elle est formée par la réunion de 100 parties pondérales du premier contre 12 parties de l'autre. Cette loi, l'une des plus générales que l'on connaisse, l'une des plus précieuses, car elle est la base incontestée de la chimie moderne, s'exprimera en disant que les corps se combinent dans des rapports invariables pour former des composés dont les propriétés sont définies. L'analyse chimique mesure ces rapports dans tous les cas particuliers qui s'offrent aux expérimentateurs.

Quand nous voulons expliquer par quel mécanisme les combinaisons chimiques prennent naissance, notre pensée se porte nécessai-

rement sur les deux hypothèses qui ont voulu expliquer la constitution de la matière : ou bien elle est divisible à l'infini, ou bien elle se compose de petites masses élémentaires qui ne peuvent être partagées, qui se placent à des distances déterminées les unes des autres, et forment par leur réunion des agglomérations, des masses étendues, pesantes et visibles, et qui sont les corps matériels. Entre ces deux hypothèses, il était impossible de choisir tant que les réactions chimiques étaient inconnues, mais il n'en est plus ainsi depuis que les lois des combinaisons ont été observées; nous accepterons celle des deux qui expliquera ces lois, nous refuserons celle qui ne pourra pas les prévoir.

Il n'est pas nécessaire de réfléchir pendant longtemps pour voir que si la matière de l'hydrogène et celle de l'oxygène formaient un ensemble continu dans lequel on ne trouvât aucun centre moléculaire, il ne pourrait se former entre elles que des mélanges intimes, et non des combinaisons; elles se pénétreraient mutuellement sans perdre leurs caractères propres; on ne comprendrait ni les commotions qui signalent la combustion, ni les transformations des propriétés des élémens, ni surtout la constance des proportions qui règle leur réunion. Toutes ces actions se présentent au contraire comme des nécessités quand on admet l'hypothèse des atomes. L'oxygène et l'hydrogène pourront d'abord se mêler mécaniquement entre eux, les atomes de l'un s'introduiront entre les atomes de l'autre, sans perdre leurs caractères spéciaux, leurs réactions particulières, et le corps qui résultera de cette pénétration mutuelle aura à la fois les propriétés des deux gaz qui le constitueront. On trouverait un exemple grossier de cette espèce d'action en versant dans un vase deux espèces de sable, la première teinte en jaune, la deuxième en rouge; les grains diversement colorés se mêleraient sans se confondre, et, par un triage patient, il ne serait pas impossible de séparer les uns des autres. On comprend donc qu'entre deux gaz divers des mélanges peuvent se former et se perpétuer sans altération ; mais on conçoit également qu'ils peuvent se transformer en combinaisons. On conçoit que les molécules des deux gaz, jusque-là disséminées et indépendantes, puissent, sous des influences encore inexpliquées, mais reconnues, s'attirer, se rapprocher, se réunir deux à deux, et enfin se souder l'une à l'autre pour ne plus former qu'un centre matériel dont l'existence persistera. Il n'y aura plus alors d'atomes d'oxygène ou d'hydrogène, il y aura des groupes de molécules assemblées deux à deux; les deux gaz élémentaires auront cessé d'exister, et un nouveau corps les remplacera, qui sera aussi formé d'atomes, mais d'atomes qui ne seront plus simples; tant qu'ils persisteront, le composé durera; quand ils se réduiront dans leurs élémens, le composé reproduira les corps qui l'avaient constitué.

Et l'on doit remarquer qu'aucune des circonstances qui accompagnent la combinaison ne reste sans explication. Nous ne savons, il est vrai, absolument rien des forces qui s'exercent entre les atomes des corps; mais, sans rien préjuger sur leur nature ou leurs lois, il est évident qu'au moment même ou la combustion s'opère et où les molécules antagonistes se réunissent, un mouvement intestin s'établit, et de là naît cette convulsion transitoire qui se révèle par une détonation, par une production de chaleur et de lumière. Quand cette transformation a été accomplie, le composé nouveau est constitué, ses molécules sont plus pesantes que les atomes composans, les forces qui président à leur distribution sont changées, et les propriétés des élémens ne se retrouvent plus dans le produit de leur réunion. Ainsi la combinaison s'explique, les phénomènes de la combustion se conçoivent, et les transformations de propriétés se prévoient. Il y a plus, la constance des proportions des élémens est une conséquence forcée de la théorie atomique. Si l'oxygène et l'hydrogène se combinent, c'est que toutes les molécules du premier de ces corps se réunissent chacune à un atome du second; il y a donc le même nombre d'atomes dans les proportions des deux gaz qui se réunissent, il y a entre elles un rapport mathématique absolument invariable. Tout ce que nous connaissons vient de s'expliquer, tout ce qu'il nous reste à apprendre pourrait aisément se deviner. Je pourrais montrer comment un atome d'un corps simple, s'agglutinant avec un, deux trois ou quatre molécules d'un autre, peut produire autant de composés définis et distincts, ce que l'expérience justifie; je pourrais montrer aussi ces atomes se réunissant en couches régulières, se superposant comme les assises des monumens pour former des édifices symétriques que l'on nomme des cristaux; j'aurais à parler du rôle des atomes dans la physique générale, dans l'électricité, dans l'optique : j'aime mieux réserver ces développemens, et tirer de cette digression déjà longue les conséquences en vue desquelles je l'ai commencée. Dire que 100 grammes d'oxygène et 12 grammes d'hydrogène se réunissent pour constituer l'eau, c'est exprimer que dans ces deux poids des deux gaz se trouve un nombre égal d'atomes, ou, ce qui est la même chose, si les atomes de l'oxygène pèsent 100, le même nombre de molécules d'hydrogène pèse 12, on enfin, comme dernière expression, un atome d'oxygène pèse 100, et un atome d'hydrogène pèse 12. La chimie arrive ainsi à ce résultat merveilleux non-seulement de démontrer l'existence des atomes, mais encore de comparer leurs poids. Elle a fait par l'ensemble de ses analyses sur tous les corps simples ce que nous venons d'expliquer spécialement pour les deux gaz qui nous servaient d'exemple : elle a dressé le tableau des poids atomiques de toutes les substances de la nature.

N'oublions pas maintenant que Dulong et Petit ont traité cette

autre question bien différente : — comparer les chaleurs qu'il faut donner à diverses substances pour les échauffer d'un même nombre de degrés. Cette comparaison leur permet de calculer combien absorbent 100 grammes d'oxygène, 12 grammes d'hydrogène et un nombre de grammes de tous les autres corps simples égal à leurs poids atomiques. Ils arrivent ainsi à cette loi : tous les atomes des corps simples prennent autant de chaleur pour s'échauffer également.

Toutes les découvertes qui établissent une relation numérique bien constatée entre deux ordres de phénomènes jusqu'alors considérés comme indépendans les uns des autres sont les plus précieuses conquêtes que puissent faire les sciences. Outre la satisfaction immédiate de curiosité qu'elles procurent, elles deviennent les élémens de théories physiques qu'elles préparent et les bases de rapprochemens ou de généralisations dont elles font prévoir la possibilité. Dans l'ignorance où nous sommes sur la nature de ce mouvement intestin qui produit la chaleur, nous n'avons pour nous éclairer que les phénomènes par lesquels il se révèle, et nous ne pouvons qu'attendre le moment où l'expérience les aura tous étudiés et mesurés; or nous venons d'apprendre que les atomes matériels interviennent d'une manière simple dans les actions calorifiques, et la relation que nous avons exprimée sera un jour une des données que l'on invoquera pour faire la théorie rationnelle de la chaleur : c'est à ce point de vue surtout qu'il faut la juger, plutôt comme une espérance que comme un fait accompli. En lisant le mémoire qui, sous un titre modeste, contient cette découverte importante, on devine à la fois le plaisir qu'elle causait aux inventeurs, la valeur qu'ils lui reconnaissaient et le désir qu'ils avaient de la faire apprécier. Également soucieux des faits et de l'expression, ils donnent à leur style une ampleur inusitée et une richesse qui n'exclut pas la précision des termes scientifiques. On sent que la pensée s'élève avec le sujet, et que des considérations plus générales prennent la place des préoccupations de détail. Ils discutent longuement les explications données avant eux sur le développement de la chaleur, montrent la nouvelle face sous laquelle se présente la question, et annoncent les divers travaux qu'ils vont exécuter pour compléter ce qu'ils ont si bien commencé. Ce programme malheureusement ne put être rempli. Ils lisaient leur mémoire à l'Académie des Sciences le 12 avril 1819, et une année après, le 29 juin 1820, Petit, à l'âge de vingt-neuf ans, fut emporté par une maladie de poitrine qui le consumait depuis longtemps. Arrêtons-nous ici un moment pour placer un mot sur la vie du savant à côté de l'appréciation de ses travaux.

Petit, né à Vesoul, s'était fait remarquer dès sa plus tendre jeu-

nesse par l'aptitude extraordinaire qu'il montrait à comprendre les plus délicates questions des mathématiques. A l'âge de dix ans, il avait, à l'école centrale de Besançon, complété les études exigées pour l'admission à l'École polytechnique. Cette extrême précocité et l'abus qu'on en fit dans son éducation l'obligeant à attendre, il vint compléter et fortifier à Paris, dans une école préparatoire, les études qu'il avait déjà faites, et il s'y montra tellement supérieur aux camarades qu'il y trouva, qu'on lui confia les fonctions de répétiteur. Il put, grâce à ces circonstances, acquérir avant l'âge une sorte de maturité d'esprit. La nature l'avait doué d'une élocution facile, et l'usage qu'il en fit dans ce premier essai du professorat lui donna, quand il subit ses examens, une supériorité décidée sur ses compétiteurs. Il la conserva pendant les deux années qu'il passa à l'École polytechnique et sans s'y donner plus de peine qu'il n'en fallait, il en sortit comme élève hors ligne et y resta comme répétiteur. A vingt-trois ans, il y devint professeur et garda ces fonctions, qu'il remplit avec une grande distinction, jusqu'à sa mort. Avec la supériorité de son esprit, Petit n'eut jamais aucun rival, et par l'amabilité de son caractère, il évita de se faire des ennemis; aussi ne connut-il jamais l'envie, ni pour l'avoir sentie, ni pour l'avoir inspirée. Son existence ne fut d'abord troublée par aucune déception, elle fut au contraire embellie par les charmes d'une union douce et désirée, qui le rendit beau-frère d'Arago, auquel il était déjà lié par l'amitié. Ainsi introduit dans une famille qui occupait par ses divers membres une haute situation scientifique, voyant déjà le moment où les promesses du passé allaient se réaliser dans l'avenir, Petit ne pouvait concevoir que des espérances séduisantes; elles furent tristement déçues, sa femme mourut en lui laissant le germe de la maladie qui devait l'emporter à son tour. Ce coup l'ébranla profondément, et lui laissa comme une lassitude de corps et d'esprit contre laquelle il n'essaya pas de lutter. L'exemple de Dulong, dont l'activité ne se démentait jamais, ses continuelles excitations, et quelquefois ses reproches, parvenaient rarement à le réveiller; il paraissait avoir épuisé dans des efforts prématurés ce que la nature lui avait donné de force dans l'esprit. Il s'éteignit comme épuisé sans avoir accompli toutes les espérances qu'il avait fait naître et emportant des regrets universels, dont les plus touchans furent ceux de ses élèves : ils lui élevèrent, au cimetière de l'Est, un petit monument où on lisait : *A Petit les élèves de l'École polytechnique!*

II.

La mort de Petit fut pour Dulong un événement cruel; elle lui enlevait un ami qui avait partagé ses espérances et qu'il était habitué

à considérer comme faisant partie de lui-même; elle réduisait ses forces et lui laissait à soutenir seul le poids d'une grande réputation commune. C'était un héritage lourd; il le reçut sans en être accablé, et poursuivit dans le même esprit les vues que renfermait le travail sur les chaleurs atomiques. Il savait que les molécules des corps matériels interviennent dans les propriétés de la chaleur. Il espérait que leur influence se retrouverait dans toutes les actions physiques, et il se proposa de la mettre en évidence par une suite de travaux malheureusement trop complexes pour que nous puissions en faire une analyse détaillée.

Quand les corps se combinent, avons-nous dit, et au moment même où la réunion de leurs atomes s'accomplit, une énorme quantité de calorique se dégage subitement. C'est ce qui arrive quand nous brûlons du charbon ou de l'hydrogène, c'est-à-dire quand ces substances se combinent avec l'oxygène de l'air. Il paraissait extrêmement probable que la chaleur dégagée devait avoir un rapport avec les quantités des atomes qui se réunissent. Dulong attaqua cette question en même temps que M. Despretz l'étudiait de son côté. Les résultats qu'il obtint furent loin d'être simples; les atomes des corps, qui exigent pour s'échauffer également des quantités égales de chaleur, en produisent des proportions très différentes au moment de leur combinaison. Dulong ne put extraire aucune loi philosophique de son travail; il n'arriva qu'à la mesure de nombres dont l'intérêt est exclusivement pratique. C'est à la combinaison en effet que les diverses industries demandent le calorique qu'elles emploient, et il leur importe de savoir la quantité qu'elles en dépensent.

Dulong n'abandonna pas cependant l'idée qui dirigeait ses travaux; il rechercha la vitesse de la lumière quand elle traverse des gaz simples ou composés. Cette vitesse était-elle ou non liée avec la composition atomique de ces gaz? On avait pu le penser d'après les idées que Newton avait admises sur la nature de l'agent lumineux; mais l'expérience démontra que rien de semblable ne se produit. La vitesse de la lumière ne paraît avoir aucun rapport avec la composition des gaz.

En dernier lieu, nous voyons Dulong chercher la vitesse du son dans ces mêmes gaz. Il exécuta sur ce sujet un travail où il donna plus que jamais la preuve de son habileté expérimentale, et qui à lui seul aurait suffi pour l'illustrer; mais s'il énonça quelques résultats généraux, il ne put reconnaître aucune liaison entre la vitesse du son et la composition moléculaire. Ainsi Dulong poursuivit en vain l'idée que le travail sur la chaleur atomique lui avait inspirée. Il parvint à des mesures précieuses sur les vitesses de la lumière et du son dans les gaz, à des déterminations exactes de la chaleur dégagée par la combustion, et il apprit aux physiciens que ce n'était

pas dans cette direction qu'il fallait chercher des lois simples; il enrichit la science de résultats numériques nombreux, il continua de donner des modèles à suivre dans l'art de l'expérimentation; mais il n'eut pas le bonheur de découvrir de nouvelles lois générales et simples, quoiqu'il eût fait tout ce qui était en lui pour les chercher. Ce qui nous reste à dire des travaux de Dulong va nous éloigner un peu du plan d'études qui a donné tant d'unité aux recherches précédentes; mais les deux mémoires qu'il nous reste à analyser ont trop d'importance et trop d'intérêt pour que nous puissions les passer sous silence.

C'est un fait reconnu par les observations générales que les animaux se maintiennent à une température toujours plus élevée que celle des milieux dans lesquels ils vivent. Certains oiseaux atteignent dans nos climats plus de 43 degrés, l'homme en marque 37; les poissons eux-mêmes sont notablement plus chauds que l'eau qui les entoure, et comme toutes les substances tendent à se mettre en équilibre calorifique avec les objets qui les avoisinent, on verrait les corps organisés partager la température des milieux qui les contiennent, si une cause digne d'être étudiée ne reproduisait à chaque moment la chaleur qu'ils perdent par le rayonnement. On doit donc considérer les corps organisés comme des foyers en combustion perpétuelle, et rechercher dans les actions physiologiques qui s'accomplissent au milieu de leurs organes la source incessante de cette chaleur. Lavoisier devina la cause de ce phénomène et la formula ainsi. — Les animaux des ordres supérieurs qui vivent dans l'air possèdent, enfermé dans la cavité thorachique, un organe que l'on nomme le poumon; il s'ouvre dans l'arrière-bouche par un conduit en communication avec l'air extérieur. Ce conduit pénètre dans la poitrine, s'y bifurque et donne naissance à deux tubes, les bronches, lesquelles se divisent en rameaux de plus en plus nombreux et de plus en plus déliés comme les branches d'un arbre, et se terminent enfin à de petites cavités fermées en forme de sacs. Le jeu des muscles dilate et comprime alternativement la capacité de ces tubes, et l'air extérieur, amené et expulsé alternativement, se met en contact avec les parois de ces cavités aériennes et se renouvelle constamment. D'un autre côté, un tronc artériel, sortant de la cavité droite du cœur, se dirige en sens inverse, se divise comme la trachée-artère en canaux ramifiés, dont les derniers, extrêmement fins, entourent les conduits aériens, puis se réunissent peu à peu et retournent par un conduit unique à la partie gauche du cœur; le sang les parcourt et se trouve ainsi, à travers le double tissu des artères et des voies aériennes, en contact avec l'air amené de l'extérieur. Pendant que ces mouvemens s'accomplissent, une action chimique se développe : l'air possède en entrant une forte proportion d'oxygène et une quan-

tité insignifiante d'acide carbonique; à sa sortie il a perdu beaucoup du premier gaz; il a gagné du second : il a subi une altération semblable à celle que l'on observe au moment où il entretient la combustion du charbon. Ce charbon existe dans le sang; il est brûlé par l'oxygène de l'air, et l'action chimique exercée au milieu du poumon est identique à celle qui se remarque dans les foyers. Or, si cette dernière développe de la chaleur, la première en produit nécessairement et en égale quantité. D'après Lavoisier, la machine animale est alors gouvernée par trois fonctions principales, la respiration, qui consomme de l'oxygène en le combinant avec les principes du sang et qui produit la chaleur; la digestion, qui comble les vides creusés par la respiration, et l'exhalation, qui rétablit l'équilibre entre les deux premières actions.

Quand un homme de génie, et personne n'a mieux mérité ce titre que Lavoisier, établit une théorie générale, il est rare qu'il la complète; il laisse à ses successeurs la tâche de la justifier dans ses détails et de la vérifier numériquement. Celle de Lavoisier, accueillie avec admiration, fut étudiée avec les soins qu'elle méritait; la physiologie vint la modifier à son point de vue; la physique et la chimie se chargèrent de mesurer à la fois les altérations chimiques de la respiration et la chaleur dégagée pendant qu'elle s'exerce. Il fallait démontrer que tout le développement calorifique occasionné par un animal quelconque est égal à celui que produirait la combustion des élémens qu'il consume. Dulong et M. Despretz se rencontrèrent encore sur ce terrain commun; les expériences de l'un se sont trouvées en tout point conformes à celles de l'autre.

Dulong fit construire une petite caisse métallique que l'on pouvait ouvrir et fermer par un couvercle hermétique; on la garnissait d'un plancher d'osier, on y déposait l'animal que l'on voulait soumettre à l'observation, on l'y enfermait, et on plongeait la boîte dans une cuve plus grande remplie d'eau. Dans cette espèce de cloche à plongeur, le patient respirait à l'aise, dégageait de la chaleur, échauffait l'eau dont il était entouré; il était comme le foyer au milieu d'une chaudière, et la quantité de calorique qu'il produisait, absorbée intégralement par l'eau, se mesurait aisément par l'élévation de température qu'elle déterminait. Toutefois la gêne de l'animal se fût peu à peu augmentée et sa mort eût été certaine, si on n'eût pris le soin de renouveler à chaque moment l'atmosphère de la caisse. La respiration produit de l'acide carbonique; ce gaz est vénéneux, et l'animal se fût empoisonné par ses propres exhalaisons. Aussi un gazomètre rempli d'une quantité mesurée d'air pur injectait continuellement ce gaz dans la boîte, qui se vidait d'autre part dans un deuxième vase où elle versait peu à peu l'air vicié à mesure qu'il

était remplacé. Rien n'était plus facile que d'analyser ensuite le gaz sorti et de reconnaître chimiquement les principes qu'il avait perdus et ceux qu'il avait gagnés. On avait, par cette ingénieuse disposition, le moyen de mesurer à la fois les deux actions que l'on voulait comparer. Quand l'expérience avait duré pendant plusieurs heures, on rendait la liberté à l'animal. On trouvait naturellement qu'une notable quantité d'oxygène avait disparu. Une portion s'était combinée avec du charbon, elle avait dégagé de la chaleur, on la calcula; une autre portion avait servi à brûler de l'hydrogène et s'était transformée en eau : c'était une deuxième cause de développement calorifique dont on chercha la valeur, et l'animal avait dû produire une somme de chaleur égale à celle qui résultait de ces deux combustions. D'un autre côté, l'observation de la température de l'eau échauffée faisait connaître la quantité de calorique qu'il avait effectivement produit, et il ne restait qu'à comparer le résultat du calcul à celui de l observation pour justifier ou contredire la théorie de Lavoisier. Il se trouva que pour tous les animaux soumis à l'expérience la chaleur réellement produite était supérieure à celle que les combustions avaient développée, et que si on avait brûlé dans un foyer autant de charbon et d'hydrogène que l'animal en avait consumé dans ses poumons, on aurait obtenu moins de chaleur qu'il n'en avait fait naître. On devrait par conséquent chercher dans les divers actes de la vie, outre celui de la respiration, d'autres causes de réchauffement. Sans doute elles existent, bien qu'elles échappent à nos mesures; elles résultent de toutes les transformations chimiques qui s'exécutent à la fois dans tous les organes. Et bien que Lavoisier ait eu la gloire de signaler la plus importante des actions réchauffantes, il a conclu d'une manière trop absolue en pensant qu'elle était la seule. On sait aujourd'hui qu'il faut faire entrer en ligne de compte les mouvemens exécutés par les animaux; c'est une cause de développement calorifique qu'il faut ajouter à la respiration.

En 1824, la machine à vapeur, qui venait d'être inventée, commençait à se répandre dans toutes les industries; cette nouvelle puissance inspirait presque autant de crainte que d'admiration, et l'on se préoccupait également des dangers qu'elle faisait naître et des merveilleux effets qu'on lui devait. Comme l'art de la gouverner était à peu près inconnu, des explosions fréquentes et toujours très graves affligeaient les usines où le nouveau moteur était établi. Le gouvernement, justement alarmé, fit appel aux lumières de l'Académie des Sciences; elle accepta la mission, et nomma, suivant l'usage, une commission qu'elle chargea d'une étude devenue nécessaire. Dulong en fut l'âme et le chef avoué, Arago en fit partie avec d'autres savans; mais pendant le temps très long que dura son tra-

vail, la commission, souvent démembrée et reconstituée, finit par être réduite aux deux noms que nous venons d'écrire. On peut dire sans flatterie pour l'un, sans injure pour l'autre, que Dulong se donna plus de peine que son confrère. Tous deux prirent cependant une égale part aux dangers que leur mission entraînait. A cette époque, on ne possédait que des données très incertaines sur les lois de variations de la puissance expansive de la vapeur aux diverses températures; il fallait donc exécuter des expériences sur une grande échelle, et comme elles devaient entraîner des dépenses considérables, le gouvernement fit les fonds; c'était la première fois qu'une recherche scientifique allait devenir une entreprise nationale.

Il fallait d'abord imaginer un appareil qui pût à chaque minute mesurer la force élastique de la vapeur au moment où elle prend naissance dans la chaudière; c'est en effet par cette étude préliminaire qu'il convenait de commencer les recherches, et, pour la traiter, on se rappela une donnée expérimentale introduite autrefois dans la science par Boyle et par Mariotte au sujet de la compressibilité des gaz. Ces deux savans avaient chacun de son côté remarqué que le volume d'une certaine quantité de gaz diminue progressivement quand on le comprime davantage, qu'un litre d'air atmosphérique, par exemple, se réduit à un demi-litre lorsqu'on le presse deux fois plus, et à un quart si la pression devient quadruple, — en général que le volume diminue exactement dans la même proportion que la compression augmente. On comprend tout de suite le parti que l'on pouvait tirer de cette propriété : il suffisait de comprimer de l'air au moyen de la vapeur et de mesurer la diminution de son volume pour connaître là force élastique, ou la force expansive, ou la puissance comprimante de la vapeur; mais avant d'accepter ce procédé de mesure, il était essentiel d'en connaître l'exactitude, de savoir si la loi de Mariotte est vraie ou seulement approximative, car elle avait été établie sur la foi d'expériences peu étendues, et dont la précision était douteuse. On résolut alors de la vérifier avec une attention spéciale; c'est par là que l'on commença.

On s'établit dans la vieille tour de Clovis, aujourd'hui encore enclavée dans les bâtimens du lycée Napoléon; on fixa sur le sol un vase de fonte fermé très résistant, dans lequel plongeaient deux tubes de verre verticaux solidement mastiqués. L'un d'eux était court, fermé à sa partie supérieure; il était rempli d'air; on l'avait gradué soigneusement et desséché avec des précautions minutieuses; l'autre s'élevait de la base au sommet de la tour. L'installation de ce tube présentait quelques difficultés : comme on ne pouvait se procurer un tube continu de 25 mètres de long, on employa treize morceaux séparés de 2 mètres chacun, que l'on réunit l'un à l'autre par des viroles métalliques; ils étaient appuyés contre un mât vertical

solidement relié aux charpentes de l'édifice, et chaque tube était isolément suspendu par des contre-poids qui l'équilibraient. De cette manière, les tubes supérieurs n'appuyaient pas sur les inférieurs, et par les changemens de température, la colonne tout entière pouvait s'élever ou s'abaisser, s'allonger ou se raccourcir, sans que l'on eût à redouter aucune rupture.

Le vase de métal au sein duquel plongeaient les deux colonnes creuses de verre était plein de mercure; il communiquait par une tubulure percée à son sommet avec une pompe de compression, qui servait à injecter de l'eau dans l'intérieur; au moment où l'eau y pénétrait, elle forçait le mercure à monter à la fois dans le tube fermé, où il comprimait l'air, et dans le tube ouvert, où il s'élevait librement. A chaque moment de l'expérience, l'air confiné éprouvait à la fois la pression initiale que l'atmosphère exerce sur lui et celle de toute la colonne mercurielle soulevée dans la branche ouverte; l'on pouvait donc en même temps mesurer et le volume de l'air et la pression qu'il éprouve, et rien n'était plus facile que de voir si l'une augmente dans la même proportion que l'autre diminue, c'est-à-dire si la loi de Mariotte est parfaitement exacte, ou bien seulement approximative. La comparaison put être poussée jusqu'à trente atmosphères, et le résultat des mesures a montré que la diminution observée dans le volume, quoique toujours un peu plus considérable qu'il ne conviendrait, est à fort peu de chose près celle que la loi de Mariotte indique; mais, comme les différences sont fort petites, et que l'on devait nécessairement faire une part aux erreurs inévitablement commises dans les mesures, on admit que la loi se vérifierait mathématiquement, si ces erreurs pouvaient être évitées.

Quand on a pu, à la faveur de circonstances exceptionnelles, construire et employer une machine aussi coûteuse, il est juste que la science y trouve son compte, et que, tout en se préoccupant du problème pratique, on veuille l'étendre dans un intérêt purement scientifique. La commission comprit sa tâche à ce double point de vue, et résolut de répéter sur les divers gaz connus les mêmes séries d'épreuves que sur l'air, afin de reconnaître s'ils étaient soumis sans exception à la même loi de compressibilité. Une circonstance à peine croyable s'y opposa; l'administration des bâtimens civils intima aux savans l'ordre formel de quitter, dans le plus bref délai, le monument qui leur avait été prêté. J'ignore les motifs d'une mesure qui fit peu d'honneur à ceux qui la prirent; mais qu'elle ait été provoquée par l'ignorance encore trop commune des intérêts scientifiques ou par ce besoin de taquinerie mesquine qui se rencontre dans les esprits étroits, j'aurais aimé à la laisser ignorer, si d'une part Dulong n'en avait tiré vengeance en la signalant au public, et si d'une autre elle n'avait eu pour sa gloire et pour l'avancement des sciences

une conséquence malheureuse. Si la commission avait pu librement donner suite à ses projets, elle aurait reconnu indubitablement que tous les gaz ont leur mode spécial de compressibilité, que l'hydrogène se contracte moins et l'acide carbonique plus que l'air, et que l'énoncé de Mariotte n'est qu'une loi d'approximation dont les gaz divers se rapprochent ou s'éloignent plus ou moins sous l'influence de causes perturbatrices individuelles. On aurait restitué à chaque corps ses propriétés propres, au lieu de les confondre tous dans des caractères communs. Ce que Dulong et Arago n'ont pu voir, d'autres physiciens l'ont reconnu, il est vrai, mais plus tard; ce ne fut qu'après les expériences de M. Despretz et les études plus complètes et plus décisives de M. Regnault, que la question a reçu sa solution définitive. Il a fallu près de vingt ans de retard, de grandes dépenses d'argent et de travail pour réparer le tort qu'avait fait à la physique le caprice de quelques personnes. Contraints d'émigrer, nos savans transportèrent péniblement leurs appareils dans un asile où la science était chez elle, à l'Observatoire; mais le long tube ne put être replacé, et la loi de Mariotte fut admise. Heureusement on en savait assez pour continuer, et on s'occupa de la vapeur. C'est ici que commencèrent les dangers.

On fit construire une chaudière en fer, aussi solide, aussi bien fermée qu'elle pouvait l'être alors, on la garnit de soupapes de sûreté, on y versa de l'eau et on la chauffa. Il fallait mesurer à chaque moment la température de la vapeur qui se formait et la force d'expansion qu'elle acquérait; on ne pouvait songer à introduire dans la chaudière des thermomètres de verre qui se fussent écrasés, on les plongea dans des canons de fusil qui pénétraient dans l'intérieur, et pour connaître la pression, on faisait arriver la vapeur par un tube au-dessus du mercure contenu dans le vase de fonte dont nous avons parlé : elle le comprimait, le faisait monter dans le tube qui était resté plein d'air, et la diminution du volume de ce gaz servait à mesurer la pression de la vapeur. On vit alors qu'à 100 degrés la pression de la vapeur fait équilibre à l'atmosphère; elle augmente ensuite avec une incroyable rapidité, quand la température s'élève. Elle a six fois plus de puissance à 160 degrés, elle atteint trente atmosphères à 230 degrés. A ce moment, elle exerce sur une surface égale à un mètre carré un effort de 310,000 kilogrammes; c'est plus que le poids de dix locomotives du plus fort échantillon. Ce nombre donne la mesure des dangers auxquels Dulong et Arago s'étaient volontairement soumis. Ils ne connaissaient, à cette époque, absolument rien de précis sur la résistance des chaudières, ou plutôt ils savaient qu'elles éclatent souvent à des pressions beaucoup plus faibles, ce qui n'était pas une raison pour les rassurer. Ils voyaient l'eau filtrer à travers les parois et s'élancer en

jets assez nombreux pour vider la chaudière en peu de temps. Ils entendaient la vapeur s'échapper avec des sifflemens qui témoignaient de sa puissance, leurs observations elles-mêmes, en mesurant le progrès de la pression, leur rappelaient celui des dangers qu'ils couraient. Ils étaient seuls, et chacun d'eux, sous l'impression de préoccupations solennelles, continuait et notait ses observations en silence. « De telles expériences, dit Dulong, exigent un dévouement que l'Académie n'aurait peut-être pas le droit de demander à chacun de ses membres. »

Toutes les observations recueillies et coordonnées furent résumées ensuite dans un tableau unique où l'on a mis en regard de leur température les forces expansives de la vapeur. Ce fut pour les constructeurs de machines un guide sûr et une des bases des règlemens auxquels on soumet ces appareils dans l'intérêt de la sécurité publique; ce fut pour la science une acquisition précieuse.

Nous venons de rappeler tous les titres scientifiques de Dulong et de Petit. Avant d'arriver à une conclusion sur l'ensemble de leurs travaux, nous croyons utile de compléter pour Dulong, comme nous l'avons fait pour Petit, l'appréciation par la biographie. Ce que nous raconterons des événemens et de la vie de Dulong montrera combien il était digne d'estime, et comment la bonté de son cœur, la droiture de son âme, aussi bien que l'élévation de son esprit, l'ont rendu digne des hautes positions qu'il a occupées.

Pierre-Louis Dulong naquit à Rouen, rue aux Ours, le 13 février 1785; mais il n'y fut point élevé. Resté orphelin dès l'âge de quatre ans, il fut recueilli par sa tante et marraine, Mme Faurax, qui l'emmena à Auxerre, où elle prit soin de son éducation avec toute la tendresse d'une mère. Si l'on avait voulu chercher dans les premiers instincts de l'enfant une révélation des aptitudes futures de l'homme, on se serait étrangement trompé. Une jolie voix et une disposition musicale très développée avaient fait de Dulong un enfant de chœur accompli, qui avait à la cathédrale des succès de vogue. Il promettait un musicien; mais son indifférence pour l'étude, qui désolait sa tante et lui attirait des reproches, ne semblait pas le destiner à devenir un savant. Le développement de son intelligence ne fut ni prématuré ni tardif; il fut régulier, et ne s'arrêta pas. A seize ans, les études mathématiques l'avaient séduit; il fut admis à l'École polytechnique. On le classa dans l'artillerie au moment où il en sortit. A cette époque, une maladie qui mit ses jours en danger et affaiblit encore une constitution qui n'était pas robuste le sauva d'une carrière qui ne lui promettait pas d'avenir, car il n'y était pas propre. Libre de tous ses engagemens envers l'état et de toutes ces influences de famille qui dirigent quelquefois, mais qui imposent souvent le choix d'un état social, ayant assez de ressources pour sa-

tisfaire à ses besoins, d'ailleurs très modestes, Dulong résolut de se consacrer aux sciences, dont il avait pris le goût, et il choisit la médecine, qui lui parut les résumer et les appliquer toutes, en même temps qu'elle offre à celui qui la pratique le bénéfice d'une carrière honorable et productive.

Le futur auteur des expériences sur le refroidissement passa ainsi sans déroger de l'École polytechnique à l'École de médecine, appliquant dans l'une les principes exacts qu'il avait puisés dans l'autre, et corrigeant par l'étude des sciences naturelles ce qu'il y a quelquefois de trop absolu dans le raisonnement mathématique, quand on l'applique à des vérités d'observation. Cependant, prévoyant déjà le terme de ses études médicales, il comprit qu'il allait être docteur à un âge où un médecin ne peut inspirer la confiance qui amène une clientèle. Il lui fallait donc non pas acquérir des connaissances, mais des années, et c'est avec une joie sincère qu'il se vit en possession d'un temps précieux qu'il pouvait dépenser à sa fantaisie. On vit alors cet homme si jeune et déjà si instruit employer à des acquisitions intellectuelles les loisirs qu'il avait mesurés, se tracer et suivre un plan de conduite morale à un âge où la préoccupation des plaisirs efface trop souvent les besoins de l'esprit. Je cite une lettre de Dulong à un de ses amis, dans laquelle il se peint lui-même avec autant de modestie que de sincérité.

« ..... Dans trois ou quatre ans, je serai assez instruit dans la plupart des sciences physiques ou abstraites pour en être arrivé au point où l'on doit choisir celle qui doit devenir l'objet particulier de vos méditations sans cependant perdre de vue les autres.

« Jusqu'à présent, ayant le même succès dans les unes et dans les autres, je n'aurais pas de raison pour en choisir une plutôt qu'une autre; mais toutes ne sont pas également propres au médecin, toutes ne sont pas également propres à le faire connaître. La chimie me semble réunir le double avantage de faire comme partie de la médecine et de fournir facilement un nom. C'est donc à la chimie que je consacrerai ces dix belles années que le préjugé public me force de passer dans l'obscurité.

« ..... J'ai disposé mes occupations de manière à cultiver avec fruit toutes les sciences que j'étudie sans oublier la littérature et les langues...

« Je débute chaque jour par un morceau de Corneille ou de Racine, que je ne me lasse pas de relire; ensuite je consacre une heure, une heure et demie à l'étude des mathématiques, travail pénible qui doit être longtemps continué avant de rien produire, mais indispensable à tout homme qui veut être vraiment instruit; je vais ensuite à ma clinique, et, de retour, je m'occupe pendant deux heures des maladies que j'ai observées. Immédiatement après, je lis quelques ou-

vrages, soit de chimie théorique, soit de physiologie; enfin je termine mon travail par la littérature et les langues latine et grecque alternativement. Je me suis imposé pour première loi d'aller toujours du meilleur au plus mauvais, par la raison que le goût est la chose essentielle pour moi. Aussi ai-je commencé par voir Racine, Corneille, Boileau, et je n'en ai point vu d'autres. Je me suis imposé la même loi pour le théâtre. Comme j'en faisais un objet d'instruction plutôt que d'amusement, je n'allais voir que des pièces de Corneille ou de Racine, et lorsque je les avais lues ou méditées auparavant... J'ai aussi cherché à me former le goût dans la composition de la musique, en fréquentant les meilleures sources que je connaisse, l'opéra italien. Ajoute à cela que je m'occupe de botanique, d'histoire naturelle, et que je consacre deux jours par semaine à la pratique de la chimie, et tu auras une idée complète de la manière dont j'emploie mon temps. »

Cependant si la médecine, au point de vue de la science générale, conservait toujours pour Dulong le charme qui l'avait attiré, le côté de la pratique perdait tous les jours les attraits qu'il s'y était promis. Dulong avait l'âme sensible, et les douleurs qu'il voulait guérir lui inspiraient de la tristesse. Une circonstance bien pénible augmenta ses doutes. Mme Faurax, à laquelle il avait rendu pour les soins qu'elle lui avait donnés toute l'affection d'un fils, tomba malade à Auxerre, et quand il alla lui porter ses secours, il apprit que la médecine peut être réduite à l'impuissance, même quand elle est soutenue par l'affection, et qu'elle devient quelquefois criminelle quand elle est faite comme un métier par des hommes ignorans. Celui qu'il trouva près de sa tante paraît avoir été du nombre. Il fut pris d'un insurmontable dégoût, et envisagea l'avenir sous le plus triste aspect; « car tel est, dit-il, un de mes plus grands défauts, que je tire plus de conséquences pour l'avenir d'une circonstance fâcheuse où je me suis trouvé que de celle que m'offrirait une perspective agréable. » A partir de ce moment, les autres sciences prirent dans ses occupations la place que perdait la médecine. On le surprenait quelquefois à plaisanter au sujet de ceux qui l'exercent avec le plus de distinction. Il était allé consulter Chaussier à l'occasion de maux d'estomac qu'il éprouvait, afin d'apprendre « comment on s'en tire quand on n'a rien à dire. » Tout en cessant de voir dans cette profession le but de ses études, il continuait de la pratiquer pour le bien qu'elle peut faire. Il avait pour clientèle des jeunes gens ses camarades, qu'il visitait gravement, ponctuellement, sans en rien recevoir que leur amitié et presque leur respect; il donnait surtout ses soins aux ouvriers nécessiteux du quartier Saint-Victor, qu'il habitait. Il se fit parmi eux une réputation qui s'étendit rapidement, et il la devait encore plus aux secours qu'il

distribuait qu'au talent de guérir dont il faisait preuve. Ses amis remarquaient que ses ressources diminuaient à mesure que ses cliens augmentaient; cette remarque est un éloge délicat qui méritait d'être recueilli.

Les succès qu'il obtenait dans l'étude et la pratique de la chimie valurent enfin à Dulong la protection de Berthollet et lui ouvrirent le laboratoire d'Arcueil; dès lors sa carrière fut fixée. Il avait tant de conscience dans l'accomplissement de ses moindres devoirs, tant d'égalité dans son humeur, de régularité dans ses mœurs et dans toute sa personne, un si heureux mélange de modestie et de dignité, qu'il acquit aisément la bienveillance et même l'amitié des savans illustres qui composaient alors la société d'Arcueil, où il se fit bientôt une place par sa persévérance au travail et l'immense étendue de ses connaissances. Il pouvait en effet raisonner à la fois sur la botanique, les mathématiques, la physique et l'astronomie avec les Decandolle, les Laplace, les Biot, les Arago. Bientôt, tirant parti des ressources que lui offrait le laboratoire, il publia sur la décomposition des sels un mémoire qui le mit en lumière, et il fut nommé répétiteur à l'École normale, sous la direction de M. Thénard, dont il prépara les leçons.

En 1811, Dulong dut à une découverte importante une célébrité qu'il allait payer cher; il fit arriver du chlore au milieu d'une dissolution de sel ammoniac et vit se former une substance huileuse qu'il recueillit. En consultant les affinités des corps mis en présence dans cette réaction, il crut pouvoir établir que le nouveau composé était une combinaison de chlore et d'azote, et il en étudia les propriétés. La plus remarquable de toutes, c'est que les élémens qui le composent ne sont associés que d'une manière très fugitive, et qu'ils se séparent sous des influences diverses avec une telle rapidité, qu'ils brisent les vases avec une détonation terrible et en projetant les éclats avec autant d'énergie que la poudre quand elle s'enflamme. Si on note que la moindre augmentation de température, le plus léger frottement suffisent pour déterminer cette action, que même elle se peut produire spontanément, on comprendra quelle dangereuse acquisition Dulong avait faite, et combien de périls il avait amassés sur lui. Une première explosion le blessa gravement sans le guérir de sa curiosité : il ne voulait abandonner le sujet qu'après avoir au moins établi par des expériences irrécusables la composition encore problématique du chlorure d'azote, et il disposa des appareils pour en faire l'analyse. Comme toutes les personnes exposées souvent à des dangers, les chimistes arrivent à les mépriser, et, par une imprudence sans excuse, négligent trop fréquemment les précautions qui les mettraient en sûreté. Dulong n'avait ni prévu ni redouté

l'explosion qui le menaçait; elle eut lieu avec une énergie inaccoutumée au moment où, la main placée sur ses appareils, il observait attentivement la réaction. Il y perdit un œil et deux doigts de la main droite. Il n'était pas homme à exploiter à son profit l'intérêt qui s'attache aux victimes de leurs imprudences scientifiques, mais il était de ceux qui n'en tiennent aucun compte. A peine guéri, il était prêt à s'exposer à de nouvelles mutilations, si M. Thénard n'avait, par des défenses formelles, imposé des limites à un dévouement qui n'était pas justifié.

Sa réputation comme chimiste était déjà établie et commençait à s'étendre. L'École polytechnique se l'attacha comme examinateur des élèves, et l'école vétérinaire d'Alfort comme professeur de physique. Son sort était dès lors honorablement fixé dans le professorat, son bonheur intime était assuré par un mariage contracté en 1804, dans lequel il avait suivi les inspirations de son cœur, et sa vie s'écoulait paisiblement entre la culture des sciences et les joies de la famille, qu'il mit toujours au-dessus des satisfactions du monde, pour lesquelles il n'avait jamais eu que de l'éloignement. C'est au milieu de ces élémens de joies personnelles et de situation sociale qu'il forma avec Petit l'association dont nous avons longuement fait connaître les résultats, et qui ne cessa d'être un des charmes de sa vie qu'au moment où la mort de son ami la vint rompre. Dulong recueillit l'héritage d'une réputation acquise en commun et succéda à Petit dans ses fonctions de professeur à l'École polytechnique. Ce ne fut pas une consolation après une si grande perte.

Un nombre considérable de travaux accomplis avec conscience et activité valurent à Dulong les plus honorables récompenses. Il était membre de l'Académie des Sciences depuis 1823, et avait été choisi pour remplacer Cuvier comme secrétaire perpétuel; il occupait une chaire à l'École polytechnique et une autre à la Faculté des sciences, et il apportait dans ses diverses fonctions le soin, le zèle, la conscience qui étaient dans son caractère. Ses leçons, toujours soigneusement préparées, étaient méthodiques et nourries; il n'avait ni la puissance ni l'entraînement de M. Thénard, ni la vive activité de Gay-Lussac, ni l'éloquence abondante de M. Biot. Il était clair et précis; jamais on ne le voyait s'abandonner à l'inspiration; il s'étudiait à purifier son langage, il parlait avec lenteur, choisissait ses expressions, et les attendait au besoin; l'art de faire un cours se confondait chez Dulong avec celui de l'écrire, il négligeait l'action. Ce soin continuel de bien dire, les hésitations qui en résultaient, une gravité qui ne se démentait jamais, et surtout une apparence timide qui venait de la modestie et qu'on prenait pour de l'embarras, répandaient dans ses leçons une froideur qui se com-

muniquait à l'auditoire et de là réagissait sur le professeur. A la Sorbonne, où les auditeurs, moins rompus aux mathématiques, ont besoin de plus d'abondance dans les détails et demandent à être attirés par un certain appareil d'expériences curieuses, il effrayait par la profondeur de ses développemens et n'attirait pas la foule; mais le petit nombre d'élèves qui lui restaient fidèles lui suffisait; il aimait mieux instruire quelques hommes sérieux qu'amuser beaucoup de gens désœuvrés. Après ses leçons, il ne croyait pas avoir suffisamment rempli son devoir; il recevait ses auditeurs dans son cabinet, provoquait leurs objections, les écoutait sérieusement, qu'elles fussent sensées ou non, et les résolvait toutes avec une patience parfaite et une bonté toute paternelle. Cette bonté qui se lisait dans tous ses traits était, avec la justice, la plus grande richesse de son âme; il soulageait toutes les douleurs qu'il connaissait et protégeait tous ceux qui le méritaient; ses élèves l'adoraient, et chacun le vénérait. « Il fallait que Dulong fût bien recommandable, a dit de lui un de ses collègues, puisque dans une carrière scientifique de trente ans, il n'a jamais été le sujet d'aucun écrit, d'aucune phrase susceptible de lui faire quelque peine. »

En 1830, au moment de la réorganisation de l'École polytechnique, Dulong y fut nommé directeur des études. Rien de ce qu'un homme peut ambitionner ne lui manquait alors. Heureux dans sa famille qu'il ne quittait pas, à la tête d'une école où il avait été élevé aux sciences, membre de toutes les académies de l'Europe, secrétaire perpétuel de l'Institut, aimé de tous ses collègues, vénéré de tous ses élèves, toujours modeste, n'ayant fait que le bien, il jouit pendant quelques années de ce bonheur qu'il avait acquis par son travail et par son caractère. Il remplit tant qu'il le put ses nombreux devoirs, et quand sa santé commença à s'affaiblir, il résigna les fonctions qui l'honoraient davantage pour garder celles où il était le plus utile. Il mourut sans avoir connu le repos le 18 juillet 1838; il avait cinquante-trois ans.

Depuis cette époque, la science qu'avaient cultivée Dulong et Petit a poursuivi son développement. Plus habile encore qu'ils ne l'avaient été eux-mêmes, éclairé d'ailleurs par leurs travaux, averti par leurs fautes, M. Regnault a soumis toutes leurs expériences à une révision sévère, et les a contrôlées comme ils avaient fait jadis au sujet de leurs devanciers. Grâce à ces nouveaux progrès, nous sommes préparé à juger sans engouement, mais sans injustice, la valeur des recherches dont nous avons résumé les points principaux. Si pour un moment nous oublions les résultats obtenus, et que nous comparions la manière de procéder de Dulong et Petit à celle des phy-

siciens qui les ont précédés, nous voyons ceux-ci employer, sans en avoir étudié la signification, des thermomètres très variables, et ceux-là commencer leur campagne scientifique par un examen approfondi de cet instrument, sur lequel allaient reposer toutes leurs mesures. Avant eux, on imaginait théoriquement, comme le faisait Dalton, des lois que l'on ne se donnait pas la peine de justifier, ou bien l'on se contentait de quelques expériences vagues, sans les discuter, sans se préoccuper de les rendre précises, puis on les généralisait. Dulong et Petit signalèrent, dès les premiers pas qu'ils firent, l'insuffisance de cette méthode, en montrant toutes les erreurs qu'elle avait introduites. Devenus sévères pour eux-mêmes comme ils l'étaient pour les autres, ils multipliaient les mesures, attachaient de l'importance aux moindres détails, les décrivaient avec soin, comme s'ils avaient voulu enseigner à leurs lecteurs par quelle minutieuse et continuelle surveillance on parvient à réduire toutes les chances d'erreur, si nombreuses qu'elles puissent être. Au lieu d'exprimer en gros, par une formule générale, la marche d'un phénomène, nous les avons vus, dans l'étude du refroidissement, rechercher avec soin toutes les influences qui le compliquent, puis attaquer séparément chacune d'elles pour en mesurer l'effet, et arriver enfin à nous donner la loi finale et vraie dans laquelle interviennent toutes les causes qui concourent à modifier les actions naturelles. Il arriva que ces exemples si nombreux, et qui s'appliquaient à des études compliquées, transformèrent presque subitement les habitudes des expérimentateurs. Le laisser-aller disparut, le sentiment de l'exactitude se développa, la méthode d'expérimentation se perfectionna, et une école nouvelle fut fondée. Ces progrès généraux, dus aux enseignemens et aux exemples de Dulong et Petit, sont leur plus grand et leur plus impérissable titre à la reconnaissance; il n'est pas le seul. L'ensemble imposant de leurs découvertes prouve qu'ils savaient joindre l'exemple au précepte. La loi sur les capacités des atomes leur assure une gloire impérissable, et le travail sur le refroidissement sera toujours lu comme un modèle de l'art expérimental. Sans doute ils ont commis des erreurs, et nous les avons signalées : ils admettaient que tous les gaz se dilatent également et se compriment de la même manière, ce qui n'était qu'une approximation insuffisante; mais pour apprécier à leur valeur les travaux plus habiles qui ont dévoilé ces inexactitudes, il n'est pas nécessaire que l'on soit injuste envers Dulong et Petit, et qu'on leur reproche trop sévèrement de n'avoir pas atteint la perfection qu'ils poursuivaient. Il faut les juger, non pas sur ce qu'ils ont laissé ignorer, mais sur les vérités qu'ils ont découvertes.

J. Jamin.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

SA VIE ET SES OUVRAGES.

XII.[1]

L'ÉDUCATION DE LA FEMME DANS L'*ÉMILE*.

Le corps, l'esprit et l'âme de l'élève de Rousseau sont formés : il est homme; il faut maintenant lui trouver une compagne. Ici vient Sophie, — et Rousseau, qui fait plutôt un ouvrage d'éducation qu'un roman, ayant à parler de Sophie ou de la femme, ne manque pas cette occasion de traiter de l'éducation de la femme, comme il a traité de l'éducation de l'homme. Nous devons examiner rapidement quelles sont ses idées sur ce sujet, si souvent traité avant lui et après lui.

Je ne veux pas ici comparer les idées de Rousseau avec celles des différens auteurs qui ont écrit sur l'éducation des filles : ce serait le sujet d'un livre; mais je profiterai de la publication récente que M. Lavallée vient de faire des lettres de Mme de Maintenon sur l'éducation pour comparer rapidement les principes de Rousseau sur l'éducation des femmes avec ceux de Mme de Maintenon. Il n'y a pas assurément dans le monde deux esprits plus différens que Jean-Jacques Rousseau et Mme de Maintenon; l'un semble la chimère même ou plutôt le paradoxe, l'autre est la raison même. Cependant ils tiennent l'un à l'autre plus qu'on ne pourrait le croire, car il y a

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier, 15 février, 1er mai, 1er août, 15 novembre 1852, 15 juin, 1er septembre, 1er octobre 1853, 1er août, 15 septembre et 15 décembre 1854.

dans Mme de Maintenon, en dépit du préjugé public à son égard, un goût de la perfection, et par conséquent du progrès et de l'innovation, qui touche à la chimère, du côté où la chimère touche à l'idéal. C'est une grande erreur de se représenter Mme de Maintenon comme un esprit ferme jusqu'à être étroit, méthodique jusqu'à être routinier, qui n'eut jamais ni ardeur, ni enthousiasme, ni engouement, et qui méprisait ou craignait toutes les nouveautés. Mme de Maintenon était un esprit ardent, désireux du bien, croyant à l'empire de la raison (1); mais cette ardeur de zèle et ces élans vers le bien étaient réglés à la fois par le bon sens, qui était le propre de son génie, et par la défiance de soi-même qu'inspire le christianisme.

La fondation de Saint-Cyr ne fut pas seulement une grande et magnifique charité inspirée à Louis XIV par Mme de Maintenon. Ce fut plus : ce fut une grande innovation. Saint-Cyr en effet n'est pas un couvent, c'est un grand établissement consacré à l'éducation laïque des demoiselles nobles, c'est une sécularisation hardie et intelligente de l'éducation des femmes. En fondant Saint-Cyr, Mme de Maintenon voulait élever non des religieuses, mais des mères de famille, des femmes destinées à vivre dans le monde; elle avait seulement le projet de les y faire vivre avec plus d'esprit, plus d'instruction et plus de vertu en même temps que n'en comporte le monde. Une fois donc que Mme de Maintenon n'a plus à nos yeux cet air sec et dur que la tradition lui a prêté, une fois qu'elle est un peu novatrice, nous pouvons, sans inconvénient et sans inconvenance, comparer ses idées sur l'éducation des filles avec celles de Rousseau.

Mme de Maintenon aussi bien n'est pas le seul novateur de son temps en ce qui touche l'éducation des filles. En 1681, c'est-à-dire cinq ans avant la fondation de Saint-Cyr, Fénelon, dans son *Traité de l'Éducation des Filles* (2), montrait combien il est important de bien élever les filles : « Ne sont-ce pas, dit-il, les femmes qui ruinent ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout le détail des choses domestiques, et qui par conséquent décident de ce qui touche le plus à tout le genre humain? » Il faut donc, dans l'intérêt des familles et dans l'intérêt de l'état, « qui n'est que l'assemblage de toutes les familles, » que les femmes soient bien élevées. Suffit-il pour bien élever une fille de la mettre au couvent? Les bons couvens assurément valent mieux que les familles licencieuses ou frivoles, mais

(1) « Vous savez, dit-elle dans un de ses *Entretiens*, que j'aime mieux persuader que soumettre, et qu'on me reproche que ma folie est de vouloir faire entendre raison à tout le monde » (*Entretiens*, éd. Lavallée, p. 111.)

(2) Le *Traité de l'Éducation des Filles* fut composé en 1681; mais il ne fut publié qu'en 1687, un an après la fondation de Saint-Cyr, quand cette fondation venait de mettre en lumière l'importance de l'éducation des filles.

l'éducation qu'une bonne mère donne à sa fille en la gardant auprès d'elle vaut mieux que l'éducation des meilleurs couvens. « J'estime fort l'éducation des bons couvens, dit Fénelon; mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère, quand elle est libre de s'y appliquer... Si un couvent n'est pas régulier, dit-il encore, les filles y verront la vanité en honneur, ce qui est le plus subtil de tous les poisons pour une jeune personne; elles y entendront parler du monde comme d'une espèce d'enchantement, et rien ne fait une plus pernicieuse impression que cette image trompeuse du siècle qu'on regarde de loin avec admiration, et qui en exagère les plaisirs sans en montrer au contraire les mécomptes et les amertumes... Si au contraire un couvent est dans la ferveur et dans la régularité de son institut, une jeune fille de condition y croît dans une profonde ignorance du siècle. C'est sans doute une heureuse ignorance, si elle doit durer toujours; mais si cette fille sort de ce couvent et passe à un certain âge dans la maison paternelle où le monde aborde, rien n'est plus à craindre que cette surprise et ce grand ébranlement d'une imagination vive... Elle sort du couvent comme une personne qu'on aurait nourrie dans les ténèbres d'une profonde caverne et qu'on ferait passer tout d'un coup au grand jour. Rien n'est plus éblouissant que ce passage imprévu et que cet éclat auquel on n'a jamais été accoutumé. Il vaut beaucoup mieux qu'une fille s'habitue peu à peu au monde auprès d'une mère pieuse et discrète, qui ne lui en montre que ce qu'il lui convient d'en voir, qui lui en découvre les défauts dans les occasions, et qui lui donne l'exemple de n'en user qu'avec modération pour le seul besoin (1). »

Cette idée, — qu'il est nécessaire d'élever les filles pour la famille et non pour le couvent, — est l'idée qui a présidé à la fondation de Saint-Cyr. Mme de Maintenon et Louis XIV surtout, « qui ne voulait pas souffrir de nouveaux établissemens, » c'est-à-dire la fondation de nouveaux couvens (2), évitèrent avec grand soin dans les commencemens tout ce qui pouvait donner à Saint-Cyr l'air et le caractère d'un couvent. Ainsi point de vœux absolus, « de peur qu'une communauté engagée par des vœux solennels et complétement séquestrée du monde ne donnât aux demoiselles des manières et une éducation religieuses. » Le père de La Chaise était du même avis. « Des jeunes filles, disait-il, seront mieux élevées par des personnes tenant au monde. L'objet de la fondation n'est pas de multiplier les couvens, qui se multiplient assez d'eux-mêmes, mais de donner à l'état des femmes bien élevées. Il y a assez de bonnes reli-

(1) *Lettre à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille.*
(2) Voir, p. 32, *Lettres* de Mme de Maintenon, éd. Lavallée.

gieuses et pas assez de bonnes mères de famille. L'éducation perfectionnée à Saint-Cyr produira de grandes vertus, et les grandes vertus, au lieu d'être enfermées dans les cloîtres, devraient servir à sanctifier le monde. » La préface d'*Esther,* qui semble n'avoir trait qu'à l'instruction littéraire qu'on voulait donner aux jeunes filles de Saint-Cyr, montre aussi quel était le but où visait Mme de Maintenon, c'est-à-dire de rendre les demoiselles de Saint-Cyr « capables de servir Dieu dans les différens états où il lui plaira de les appeler, » par conséquent d'en faire, non des religieuses, mais des chrétiennes mères de famille. Enfin un ouvrage publié en 1687, un an après la fondation de Saint-Cyr, et dédié à Mme de Maintenon, l'*Instruction chrétienne pour l'éducation des jeunes filles,* témoigne aussi de l'esprit laïque qui animait tous ceux qui s'occupaient alors de l'éducation des filles et de la répugnance qu'on avait pour l'instruction des couvens. « Il ne faut pas, dit l'auteur de l'*Instruction chrétienne,* qui préfère, comme Fénelon, l'éducation domestique à l'éducation des cloîtres, il ne faut pas tenir les filles toujours liées et toujours captives, comme on fait en Italie et en Espagne; ce serait les traiter en esclaves et leur donner plus d'envie de goûter du monde, dont on les éloigne si fort... Les mères peuvent faire voir le monde à leurs filles, mais le monde chrétien, le monde civil et poli, afin qu'elles prennent cette bonne grâce, cet air de liberté et de politesse, cet air honnête et civil qui distingue celles qui voient le monde d'avec celles qui ne l'ont jamais vu... Prenez garde, dit encore l'auteur, que les filles ne prennent un air galant et enjoué; mais il est bon qu'elles aient de la bonne grâce, un port dégagé et un maintien naturel qui ne se compose et ne se déconcerte point (1). »

Assurément nous sommes loin de la sévérité de la vieille éducation, plus loin encore de la vieille ignorance, et j'ai recueilli ces divers témoignages pour montrer quel était alors le nouvel esprit qui s'introduisait dans l'éducation des filles. Fénelon, le père La Chaise, l'auteur anonyme de l'*Instruction chrétienne pour l'éducation des filles,* Mme de Maintenon, Louis XIV, l'église et la cour pensent de même sur ce point. Il faut instruire les filles, il faut les élever pour la famille et pour le monde, où elles doivent vivre; il faut les tirer de l'ignorance où on les tenait, soit que cette ignorance fût seulement l'effet de la négligence, soit qu'elle fût l'effet d'un système, car cette ignorance est funeste. « Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses, dit Fénelon, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent... Au contraire les filles mal instruites

(1) *Instruction chrétienne,* etc., p. 156 et 177.

et inappliquées ont une imagination toujours errante (1). » Comme les éducations frivoles ressemblent trait pour trait aux éducations ignorantes, avec la prétention de plus, elles produisent les mêmes effets; elles laissent de même s'égarer l'imagination. Si l'ignorance ne faisait jamais que des ignorantes et la frivolité que des frivoles, il n'y aurait que demi-mal; mais qui sait quelle fausse et fatale éducation peuvent se donner à elles-mêmes ces têtes qu'on laisse vides de toute bonne occupation? Il suffit d'une lecture mauvaise ou mal entendue pour enivrer ces cervelles vides. Je lisais, il y a déjà plusieurs années, ces paroles tirées des *Mémoires* d'une femme qui, ayant une nature perverse, la pervertit encore par une éducation qui n'était que frivole, et qu'elle rendait romanesque. « J'écrivais, je lisais avec ardeur, dit Mme Lafarge; j'habituais mon intelligence à poétiser les plus minutieux détails de la vie, et je la préservais avec une sollicitude infinie de tout contact vulgaire ou trivial. J'ajoutai à ce tort de parer la réalité pour la rendre aimable à mon imagination celui plus grand encore de sentir l'amour du beau, de remplir plus facilement l'excès du devoir que les devoirs mêmes, de préférer en tout l'impossible au possible (2). » L'affreuse condamnée qui écrivait ces lignes se faisait évidemment et à dessein romanesque et visionnaire pour paraître moins empoisonneuse. Il n'en est pas moins vrai qu'elle explique comment les éducations frivoles se tournent aisément en éducations romanesques, et qu'elle confirme par son dédain de la réalité ce que dit Fénelon de ces filles qui, s'étant nourries des chimères de leur imagination inoccupée, ne veulent pas descendre aux détails du ménage.

Quand Fénelon et Mme de Maintenon rejetaient pour les filles l'éducation du cloître, ce n'était pas pour leur donner une éducation d'académie. Aucun des grands esprits du XVIIe siècle n'aime les femmes savantes. Molière les joue en plein théâtre. Mme de Maintenon, avertie par l'expérience, corrige sévèrement à Saint-Cyr l'abus de l'esprit, après en avoir d'abord favorisé le goût. Fénelon craint le bel esprit chez les femmes, et surtout l'application du bel esprit à la théologie. « J'aime bien mieux, dit-il, que votre fille soit instruite des comptes de votre maître d'hôtel que des disputes des théologiens sur la grâce... Tout est perdu si elle s'entête du bel esprit et si elle se dégoûte des soins domestiques (3). »

Quelle est donc l'éducation que le XVIIe siècle voulait donner aux femmes? Une éducation conforme à leur vocation dans la vie. Or quelle est cette vocation? quels sont les emplois de la femme dans

(1) *Education des Filles*, ch. II.

(2) *Mémoires* de Mme Lafarge, t. Ier, p. 154.

(3) Fénelon, *Lettre à une dame de qualité sur l'éducation de sa fille.*

la famille? « Elle est, dit Fénelon, chargée de l'éducation de ses enfans, des garçons jusqu'à un certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se marient ou se fassent religieuses, de la conduite des domestiques, de leurs mœurs, de leur service, du détail de la dépense, des moyens de faire tout avec économie et honorablement..... La plupart des femmes négligent l'économie comme un emploi bas qui ne convient qu'à des paysans ou à des fermiers, tout au plus à un maître d'hôtel ou à quelque femme de charge; surtout les femmes nourries dans la mollesse, l'abondance et l'oisiveté, sont indolentes et dédaigneuses pour tout ce détail : elles ne font pas grande différence entre la vie champêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur parlez de vente de blé, de culture de terres, des différentes natures de revenus, elles croient que vous les voulez réduire à des occupations indignes d'elles. » Qu'on ne pense pas que ce soit seulement par le goût qu'il a des anciens que Fénelon parle ainsi. Les pères de l'église prêchent la science du ménage comme faisait Xénophon. Ils ne veulent pas mettre la femme dans le cloître, ils ouvrent même volontiers la porte du gynécée; mais ils retiennent la femme dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, et ils se gardent bien de la livrer au monde. Les pères de l'église, et saint Clément en particulier dans son *Pédagogue*, se plaisent à répéter contre la femme du monde les railleries et les malédictions de la comédie grecque. « Le soin de leur famille et de leur domestique n'embarrasse guère ces sortes de femmes, dit *le Pédagogue;* elles ne sont attentives qu'à vider la bourse de leurs époux pour satisfaire à leurs folles dépenses. »

Pourquoi transcrire ici toutes ces citations? Est-ce pour prouver la conformité de la sagesse antique et de la sagesse chrétienne sur l'attachement que la femme doit avoir aux soins de la famille et du ménage? Est-ce par hasard que je trouve que toutes ces maximes d'économie et d'activité domestique seraient fort de mise dans la société de nos jours, si la société de nos jours voulait y donner quelque attention? Est ce que j'ai la prétention de remettre en honneur la vieille et simple règle de Fénelon, qui veut que les femmes soient élevées d'une manière conforme à leur vocation dans le monde? A Dieu ne plaise! Je suis trop de mon temps pour ignorer que je prêche des convertis, la pire espèce de pécheurs. Notre société ne conteste pas l'excellence des vieilles maximes; seulement elle ne les suit pas, non par présomption ou parce qu'elle préfère des maximes contraires, mais par mollesse et par insouciance. Il y a encore de bonnes mères de famille et de bonnes ménagères; qui en doute? Mais celles-là mêmes élèvent soigneusement leurs filles à faire tout ce qu'elles ne feront plus une fois qu'elles se-

ront mariées, et à ne pas faire ce qu'elles auront à faire une fois qu'elles auront un ménage et une famille. L'éducation du couvent (je parle des anciens) était mauvaise, parce qu'elle ne préparait pas à la famille. L'éducation du monde ne prépare pas mieux à la famille. Nos filles sont bien heureuses d'avoir beaucoup de bon sens et de finesse : cela les sauve des dangers de l'éducation qu'elles reçoivent. Sans ce bon sens et cette finesse, elles pourraient croire qu'elles n'auront jamais autre chose à faire dans le monde qu'à être belles et aimables, ce qui est le charme des honnêtes femmes, mais ce qui ne peut pas être leur occupation.

La prédication de cette grande science de l'économie, que Fénelon veut enseigner aux femmes, a de nos jours surtout un grand défaut : elle a l'air de s'opposer au luxe, qui est devenu une maxime d'état. Il faut de nos jours gagner et dépenser beaucoup, et cela au nom même des principes de l'économie politique, fort contraire en cela à l'ancienne économie domestique. Je n'ai rien à dire contre ces nouvelles règles, sinon qu'en transformant les hommes et les familles en grandes machines de circulation pour la richesse, il doit arriver nécessairement que les hommes et les familles, dans ce mouvement de circulation, seront soumis à une instabilité singulière. Je ne dis pas qu'il y a de nos jours plus de pauvres et moins de riches qu'autrefois; je crois seulement que l'on est plus souvent riche et plus souvent pauvre qu'autrefois, que les familles sont sujettes à plus de révolutions, et que de cette manière, loin que l'instabilité dans l'état soit compensée par la stabilité dans les familles, les deux instabilités s'ajoutent l'une à l'autre.

L'éducation de Saint-Cyr semble réglée sur le *Traité* de Fénelon, ou du moins c'est le même esprit qui anime l'ouvrage de Fénelon et la grande institution de Mme de Maintenon. Comme Fénelon, Mme de Maintenon veut que les filles soient élevées pour leur emploi dans le monde. « Faites-leur voir, dit-elle aux dames de Saint-Cyr en leur parlant de leurs élèves, faites-leur voir que la vraie piété est de remplir ses devoirs; qu'elles apprennent celui des femmes, celui des mères, les obligations envers les domestiques (1)... » Elle veut surtout qu'elles soient bien persuadées d'avance que tous ces devoirs de femme, de mère, de ménagère, sont pénibles et durs, afin qu'elles n'aient pas de désappointemens et de découragement, quand il les faudra remplir. Les filles s'imaginent souvent qu'avoir un mari et un ménage, c'est avoir dans le mari un serviteur empressé et dans le ménage une occasion de commandement. Il n'en est rien : le mari est souvent bourru ou ennuyé; il faut adoucir le bourru, il faut dis-

(1) *Lettres sur l'Éducation*, p. 94.

traire l'ennuyé. Le ménage est un tracas et une fatigue; il faut sans cesse surveiller, ordonner, réprimander, presser. Le commandement n'est pas une charge qui soit douce dans le monde, pas plus quand il s'agit d'un ménage à conduire que quand il s'agit d'un état à gouverner. Il y faut une attention et une activité perpétuelles. Point de mollesse, point de relâchement. Qu'on ne croie pas que les choses du ménage aillent toutes seules et qu'une maison, une fois arrangée, n'ait plus besoin que d'être remontée tous les quinze jours ou tous les mois comme une bonne horloge. Dans une maison, si bien organisée qu'elle soit, les ressorts étant des hommes, il y a sans cesse à corriger et à remettre en ordre. Les machines humaines ne peuvent jamais être laissées à elles-mêmes. Si donc vous voulez être bien servi, prenez la peine de bien commander. Agissez beaucoup, comme il convient à une maîtresse de ménage, c'est-à-dire agissez en surveillant et en ordonnant. Mme de Maintenon recommande sans cesse à ses filles le *courage;* elle appelle ainsi l'activité domestique. Elle ne veut pas de femmes indolentes et délicates. Que faire de cela dans la famille? Et de même qu'elle recommande le courage, c'est-à-dire l'activité domestique, elle gourmande la lâcheté. « J'appelle lâcheté, ma chère fille, écrit-elle à une maîtresse de classe, cette recherche continuelle des commodités qui ferait établir des machines qui apportassent toutes les choses dont on a besoin, sans étendre le bras pour les aller prendre, cette frayeur des moindres incommodités comme du vent, du froid, de la fumée, de la poussière, des puanteurs, qui fait faire des plaintes et des grimaces comme si tout était perdu,... cette indifférence que ce qu'on a fait soit bien fait, cette peur d'être grondée qui est la seule chose qui occupe,... ces portes et ces fenêtres mal fermées pour ne pas s'en donner la peine,... cette impossibilité de s'acquitter d'une commission exactement, parce qu'on s'en remet sur la première personne qu'on trouve, sans se soucier jamais du fait,... cette impatience de ne pouvoir attendre en paix... — J'étais en bon train, ma chère fille; mais je n'ai pu continuer ma lettre. Adieu, je vous donne le bonsoir (1). »

J'ai copié cette lettre parce qu'elle est pleine du goût du ménage et tout à fait conforme aux maximes de Fénelon sur l'économie domestique. Notez-le bien, l'ordre et la vigilance que Mme de Maintenon veut inspirer à ses filles n'est pas l'ordre minutieux du couvent, c'est l'ordre qui convient au ménage et à la vie de famille. Il est curieux de voir avec quel soin Mme de Maintenon préserve ses filles de toutes les petitesses d'esprit qui sont fréquentes dans les

(1) *Lettres sur l'Éducation,* p. 103.

couvens. Elle ne veut ni fausse modestie ni pruderie ridicule. Elle a de ce côté une liberté d'esprit et une fermeté de bon sens vraiment admirables. « On m'a dit, écrit-elle à Mme du Tourp, maîtresse générale des classes en 1694, qu'une des petites fut scandalisée au parloir de ce que son père avait parlé de sa culotte; c'est un mot en usage. Quelles finesses y entendent-elles? Est-ce l'arrangement des lettres qui fait un mot immodeste? Auront-elles de la peine à entendre les mots de curé, de cupidité, de curieux, etc.? Cela est pitoyable. D'autres ne disent qu'à l'oreille qu'une femme est grosse. Veulent-elles être plus modestes que notre Seigneur, qui parle de grossesse, d'enfantement, etc.? Une petite demoiselle s'arrêta avec moi quand je voulus lui faire dire combien il y a de sacremens, ne voulant pas nommer le mariage : elle se mit à rire, et me dit qu'on ne le nommait point dans le couvent dont elle sortait. — Quoi! un sacrement institué par Jésus-Christ, qu'il a honoré de sa présence, dont ses apôtres détaillent les obligations et qu'il faut apprendre à nos filles, ne pourra pas être nommé! Voilà ce qui tourne en ridicule l'éducation des couvens! Il y a bien plus d'immodestie à toutes ces façons-là qu'il n'y en a à parler de ce qui est innocent et dont tous les livres de piété sont remplis. Quand elles auront passé par le mariage, elles verront qu'il n'y a pas de quoi rire. Il faut les accoutumer à en parler très-sérieusement, et même tristement, car je crois que c'est l'état où on éprouve le plus de tribulations, même dans les meilleurs (1). »

Ce que Mme de Maintenon veut surtout qu'on apprenne aux filles, c'est donc ce qu'on appellerait, dans le jargon de nos jours, le sérieux de la vie, et elle a raison, car c'est là en vérité la maîtresse science. Sa maxime favorite est : « Il faut rendre les femmes capables de soutenir tout le bien et tout le mal qu'il plaira à Dieu de leur envoyer. » Point de petites pratiques de dévotion, point de piété mesquine. « Quand une fille instruite dira et pratiquera de perdre vêpres pour tenir compagnie à son mari malade, tout le monde l'approuvera. Quand elles auront pour principes qu'il faut honorer son père et sa mère, quelque mauvais qu'ils soient, on ne se moquera point; quand une fille dira qu'une femme fait mieux de bien élever ses enfans et d'instruire ses domestiques que de passer la matinée à l'église, on s'accommodera très bien de cette religion; elle la fera aimer et respecter. Prêchez sincèrement, ma chère fille, cette dévotion pratiquée selon l'état où Dieu nous a appelés (2). »

Que deviennent, après ces conseils de sagesse, les reproches de

(1) *Lettres sur l'Éducation*, p. 126.
(2) *Ibid*, p. 311.

bigoterie que le préjugé fait à Mme de Maintenon? Personne n'a mieux su et n'a mieux dit ce que l'esprit du monde doit emprunter à l'esprit de la religion, et ce que l'esprit de la religion peut recevoir de l'esprit du monde : elle veut que les femmes soient des chrétiennes; mais elle veut aussi que ces chrétiennes soient des épouses, des mères et des ménagères qui remplissent scrupuleusement tous les devoirs de leur état, sans mollesse et sans indolence, sans petitesse et sans fausse pruderie. En même temps qu'elle élève les filles pour la famille, elle veut aussi les élever pour la bonne compagnie, car le goût de la bonne compagnie et de la conversation aimable et sérieuse, qui en fait le charme, était un des traits particuliers du caractère de Mme de Maintenon. Elle voulait même faire de Saint-Cyr une sorte de séminaire de la bonne compagnie, pensant que les jeunes filles nobles qui en auraient pris le goût dans leur éducation le porteraient et le répandraient ensuite partout où elles iraient. De là les soins infinis qu'elle donne à leur éducation; elle veut qu'elles aient l'esprit poli et non raffiné, instruit et non savant; elle veut même aussi, Dieu me pardonne, qu'elles aient une belle taille et de bonnes manières. Elle se fâche tout rouge quand elle s'aperçoit que la taille d'une demoiselle se gâte, et cela faute de lui donner le corset qu'il lui faut. Elle écrit à Mme de Berval, maîtresse générale, « qu'il faut donner des *corps* aussi souvent qu'il en est besoin pour conserver la taille. Songez, dit-elle, au tort que vous faites à une fille qui devient bossue par votre faute, et par là hors d'état de trouver ni mari, ni couvent, ni dame qui veuille s'en charger! N'épargnez rien pour leur âme, pour leur santé et pour leur taille. Nourrissez-les durement, accoutumez-les à toute sorte de fatigues : elles sont pauvres, et apparemment elles le seront toujours; élevez-les donc dans l'état où il a plu à Dieu de les mettre, mais n'oubliez rien pour sauver leur âme, pour fortifier leur santé et pour conserver leur taille (1). »

Ces paroles, qui pour nous ont presque l'air d'une plaisanterie, ne sont que l'expression vive et familière du goût que Mme de Maintenon avait pour les allures et la contenance de la bonne compagnie. Prenant pareil soin de l'extérieur, elle se gardait bien de négliger l'intérieur. Si la bonne compagnie n'aime pas les bossues, elle aime encore moins les sottes, et les défauts de l'esprit la choquent plus que les défauts du corps; elle peut s'accoutumer aux uns, elle ne peut pas supporter les autres, car ils la détruisent. Que faire donc pour donner aux filles de Saint-Cyr cet esprit à la fois aimable et sérieux qui est le propre de la bonne compagnie? « Il faut, dit ad-

(1) *Lettres sur l'Éducation*, p. 198.

mirablement Mme de Maintenon, réjouir leur éducation et diversifier leur instruction. » Quelle excellente pédagogie dans ces deux mots! Les éducations tristes et mornes n'ont point de prise sur l'âme; les instructions monotones n'ont point de prise sur l'esprit. Il faut de la gaîté et de l'entrain dans le gouvernement de la jeunesse, afin que la jeunesse, se sentant égayée dans le cercle de la règle, ne soit point tentée de chercher la joie hors du devoir. Il faut aussi de la variété et de la liberté dans l'esprit pour instruire la jeunesse, afin que, la variété des leçons répondant à la diversité des vocations, chaque élève puisse trouver dans l'enseignement du maître ce qui convient à son esprit, et qu'aucune intelligence ne reste stérile.

Nous retrouvons dans Jean-Jacques Rousseau beaucoup des maximes de Fénelon et de Mme de Maintenon, et quiconque ne ferait attention qu'aux ressemblances entre le cinquième livre de l'*Émile* et le *Traité* de Fénelon ou les *Lettres* de Mme de Maintenon serait tenté de croire à une conformité de principes bien plus grande que celle qui existe au fond. Voyons d'abord ces ressemblances, nous viendrons ensuite aux différences, et nous en expliquerons la cause et la portée.

Comme Fénelon et Mme de Maintenon, Rousseau veut que Sophie se « soit appliquée à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine et l'office, elle sait le prix des denrées, elle en connaît les qualités, elle sait fort bien tenir les comptes, elle sert de maître-d'hôtel à sa mère. Faite pour être elle-même mère de famille un jour, en gouvernant la maison maternelle, elle apprend à gouverner la sienne; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques et le fait toujours volontiers. On ne sait jamais bien commander que ce qu'on sait exécuter soi-même. C'est la raison de sa mère pour l'occuper ainsi (1). » Ainsi l'économie domestique et ses détails familiers ne déplaisent pas plus à Rousseau qu'à Mme de Maintenon, et il n'attache pas moins d'importance qu'elle à voir les filles apprendre les soins du ménage. Il veut aussi qu'elles sachent travailler. « Ce que Sophie sait le mieux et qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point, comme de tailler et de coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté (2). » Ainsi Sophie aime, parmi les travaux de l'aiguille, ceux qui lui seyent le mieux, et Rousseau ne blâme pas cette coquetterie. Les motifs de Mme de Maintenon sont

(1) *Émile*, livre v.
(2) *Ibid.*

fort différens, quand elle veut qu'on enseigne aux filles le goût de l'ouvrage. « Comptez, dit-elle aux dames de Saint-Cyr, que c'est procurer un trésor aux filles que de leur donner le goût de l'ouvrage, car sans avoir égard à la qualité de pauvres demoiselles qui les mettra peut-être dans la nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit et ne laisse pas le loisir de penser au mal; il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à toute sorte de maux (1). » Ici le travail est recommandé et loué pour sa plus grande cause, qui est la nécessité, et pour son plus grand effet, qui est le calme et l'honnêteté qu'il inspire, non point pour son agrément et l'attitude élégante qu'il donne aux jeunes filles. Je ne m'étonne point de cette différence entre les motifs du travail dans Rousseau et dans Mme de Maintenon. Nulle part, dans Rousseau, le travail n'est sérieux et sincère. Or il faut que le travail soit sérieux et obligatoire pour avoir toute sa vertu morale. Si vous y cherchez l'amusement ou une contenance gracieuse, vous l'y trouverez peut-être, parce que le travail a toute sorte de ressources; mais, comme vous l'aurez efféminé à plaisir, n'y comptez plus pour avoir de la force : n'y comptez plus que pour la grâce, et pour une grâce qui aboutira bientôt à l'affectation.

Nous avons vu comment Mme de Maintenon à Saint-Cyr gourmandait les filles délicates qui craignaient « la fumée, la poussière, les puanteurs jusqu'à en faire des plaintes et des grimaces, comme si tout était perdu. » Sophie aurait été grondée par Mme de Maintenon, car « elle est d'une délicatesse extrême sur la propreté, et cette délicatesse poussée à l'excès est devenue un de ses défauts : elle laisserait plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher sa manchette; elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paraît malpropre; sitôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur. » Rousseau blâme bien un peu Sophie de ce défaut; mais son blâme est tout près d'un éloge. Si Sophie est trop délicate sur la cuisine et sur le jardinage, c'est qu'elle est très propre. Je sais bien pourquoi Rousseau est si indulgent et Mme de Maintenon si sévère : les personnages de Rousseau sont des personnages de roman, et jamais héros de roman n'est mort ou n'a souffert de la faim pour un dîner jeté au feu afin de ne point tacher ses manchettes. Cette indifférence sied dans le roman; mais elle n'est point de mise dans les pauvres familles nobles où Mme de Maintenon va chercher les filles de Saint-Cyr. Mme de Maintenon a

(1) *Entretiens sur l'Éducation*, p. 54.

affaire avec la vérité. Il faut donc que ses pauvres filles nobles ne prennent pas dans leur éducation des habitudes de délicatesse qu'elles ne pourront pas garder dans les ménages modestes et économes qu'elles auront à conduire; il faut qu'elles soient décidées à tacher leurs manchettes plutôt qu'à faire jeûner leur famille; il faut qu'elles sacrifient la bonne grâce et le bel air au devoir.

Rousseau ne veut pas plus que Fénelon et Mme de Maintenon d'une éducation solitaire et renfermée qui laisse ignorer le monde. Il veut même que la mère de famille ne se tienne pas trop recluse dans son intérieur; il lui demande de voir le monde, ou plutôt de le faire voir à sa fille. En effet, montrer le monde à sa fille n'est pas du tout la même chose que le chercher pour soi-même. Si la mère va dans le monde pour son propre compte, au lieu seulement d'y accompagner sa fille, l'instruction que peut donner l'usage du monde est perdue : il ne reste plus que l'usage des plaisirs autorisé par le goût de la mère. Comment alors la fille n'aimerait-elle pas le monde? Au lieu de juger ces plaisirs et de voir ce qu'ils valent, au lieu de les prendre pour ce qu'ils sont, comment la fille ne croirait-elle pas qu'ils sont le véritable emploi de la vie des femmes? « Quand je veux qu'une mère introduise sa fille dans le monde, dit Rousseau, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est..... Mères, dit-il encore, donnez à vos filles un sens droit et une âme honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder : les bals, les festins, les jeux, même le théâtre, tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente jeunesse peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plus tôt elles en seront dégoûtées (1). »

Fénelon et Mme de Maintenon ne vont pas si loin ; ils se bornent à préférer l'éducation de la famille à celle du couvent, afin que les filles soient mieux préparées à la vie qu'elles doivent mener. Il n'y a pas encore cependant sur ce point de différence notable entre leurs principes et ceux de Rousseau. Voulant, comme Rousseau, que la femme soit élevée pour vivre dans le monde et non dans le cloître, il est naturel qu'ils permettent aux filles la connaissance des plaisirs du monde, ne serait-ce que pour qu'elles n'en aient pas un trop grand étonnement après le mariage. Il est naturel aussi, comme les plaisirs du monde sont ce que les fait l'intention de ceux qui les prennent, et qu'à cause de cela les plaisirs ont une portée et un effet différens selon les temps et surtout selon la compagnie, il est naturel aussi que l'interdiction du bal et des spectacles soit plus ou moins sévère. L'usage du monde, l'intention de la mère, sont

(1) *Émile*, liv. v.

les motifs qui rendent la fréquentation du bal et du théâtre innocente ou dangereuse selon les temps et selon les gens. Aussi, quoique Rousseau comprenne les bals, les festins et les spectacles dans ce qu'il appelle le monde, et que Fénelon et Mme de Maintenon ne semblent comprendre par ce mot que la famille, cependant, comme c'est la famille *où le monde aborde* (1), je trouve que sur ce point il y a encore une sorte de ressemblance entre les maximes de Rousseau et celles de Fénelon et de Mme de Maintenon; mais cette ressemblance n'est qu'extérieure, et plus j'analyse cette conformité de préceptes, plus je vois percer la différence essentielle de principes et de méthode, de but et de route. C'est cette différence qu'il est temps de signaler.

Rousseau passe pour un philosophe sauvage et dur, et il a pris quelquefois ce rôle par calcul ou par caprice. Néanmoins dans le cinquième livre de l'*Émile* et dans tout ce qui touche à l'éducation de la femme, si vous ôtez çà et là quelques boutades de mauvaise humeur, Rousseau est beaucoup moins sévère et en même temps beaucoup moins élevé que Fénelon et Mme de Maintenon. « La femme, dit Rousseau, est faite spécialement pour plaire à l'homme. Si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance; il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même (2). »

Que veulent dire ces étranges paroles qui nous font sortir de la société pour nous transporter dans cet état de nature où Rousseau veut toujours trouver le type véritable de l'homme, et où il ne trouve jamais que son image dégradée ou incomplète? Quelle est cette histoire naturelle substituée à l'histoire morale? Ici l'homme s'appelle le mâle, et la femme la femelle. Ici la nature, comme le dit Rousseau, précède l'amour ou l'opprime; mais quelle est donc cette nature antérieure à l'amour? Est-ce que l'amour n'est pas dans la nature même de l'homme? est-ce que Dieu ne l'a pas fait aimant comme il l'a fait fort? est-ce qu'il ne lui a pas donné les sens de l'âme et non pas seulement ceux du corps? est-ce qu'il n'a pas voulu qu'il aimât et qu'il fût aimé, c'est-à-dire qu'il choisît et qu'il fût choisi? Il y a dans l'homme l'être brutal et l'être moral, mais l'un n'a pas précédé l'autre, et l'être moral doit dominer l'être brutal. Quand c'est le contraire, je ne reconnais plus l'homme : c'est la violence du sauvage dégradé, la frénésie du libertin, ou l'emportement du soldat un jour d'assaut; ce n'est plus l'homme.

(1) *Lettre à une dame sur l'éducation*, Fénelon.
(2) *Émile*, livre v. — *Sophie, ou la Femme.*

Je sais bien que Rousseau, pour relever la femme telle qu'il la prend dans cette histoire naturelle qu'il invente, lui donne la pudeur, dont il fait une qualité naturelle. « Dieu, dit-il, a donné la raison à l'homme pour gouverner ses passions; il a donné à la femme la pudeur pour contenir ses désirs. » Je consens à ce que la pudeur soit naturelle à la femme, mais elle est naturelle à la portion morale de son être. La pudeur est une qualité de l'âme, ce n'est pas seulement un instinct, et précisément parce que la pudeur n'est pas un instinct, mais une qualité morale, elle peut d'une part se perdre, comme peuvent se perdre toutes nos bonnes qualités; d'une autre part, elle peut s'augmenter et se perfectionner par les inspirations d'une conscience ou d'une loi plus délicate, comme a fait la pudeur chrétienne. Je sais bien que Rousseau n'étudie la pudeur physique que pour arriver à la pudeur morale; mais quel horrible chemin il fait, et de plus inutile! car comment distinguer la pudeur physique de la pudeur morale? Comment dire ce qui est de l'une et ce qui est de l'autre, puisque, la pudeur étant la qualité essentielle de l'âme des femmes, il est naturel que l'âme imprime au corps les mouvemens de la pudeur qu'elle ressent? La pudeur du corps est le signe et l'effet de la pudeur de l'âme; c'est pour cela qu'elle est belle et gracieuse.

Rousseau fait aussi un instinct naturel du charme que la femme exerce sur l'homme, au lieu d'en faire une des qualités de son âme et de la nôtre. « C'est, dit-il, une troisième conséquence de la constitution des sexes que le plus fort soit le maître en apparence, et dépende en effet du plus faible. » Et comme le philosophe craint avec raison que cette force qui cède l'empire à la faiblesse ne dénote trop clairement que nous sommes sortis ici, quoi qu'il en dise, de l'histoire naturelle pour entrer dans l'histoire morale, c'est-à-dire dans l'étude des rapports délicats et charmans que l'âme de la femme a avec l'âme de l'homme, Rousseau se hâte d'ajouter que si le fort dépend en effet du plus faible, « ce n'est point par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la nature. » Il explique alors, en termes dont je ne puis répéter que les meilleurs, que l'homme, dans sa victoire, a besoin de douter « si c'est la faiblesse qui cède à la force ou si c'est la volonté qui se rend. » Or, je le demande, à quoi tient ce doute qui est si doux à l'homme, sinon à la nature même de son âme? Ce doute-là ne fait rien du tout au corps, tant partout la nature morale reparaît dans l'homme et dans la femme! Aussi je ne comprends pas bien comment Rousseau fait si grand fi, dans cet endroit, *des frivoles usages de la galanterie*, puisqu'il explique en même temps comment l'homme, même dans l'histoire naturelle, aime mieux solliciter que se battre et obtenir que vaincre. C'est là de la

galanterie, celle des forêts peut-être, mais qui, sauf les formes et le costume, ressemble trait pour trait à la galanterie des salons.

En prenant la femme dans ce prétendu état de nature qu'il a supposé, Rousseau lui a ôté l'égalité qu'elle peut avoir en face de l'homme. — C'est par l'âme, en effet, que la femme est l'égale de l'homme; par le corps, elle lui est inférieure, puisqu'elle est moins forte, et c'est là, pour le dire en passant, ce qui rend l'état de nature tout à fait chimérique et tristement chimérique; il ne connaît dans l'homme que l'être brutal; il oublie l'être moral. Or, encore un coup, la nature de l'homme étant double, n'en prendre que la moitié, c'est la défigurer étrangement. De plus ici, c'est nier l'égalité de la femme, qui ne se soutient devant l'homme que par les prises qu'elle a sur son âme. Cela est si vrai que le plus ou moins de dignité de la femme dans la société dépend du plus ou moins de culture de l'homme. Chez les sauvages, la femme est esclave; dans les classes grossières, elle est maltraitée; dans les classes élevées, elle est honorée. Rousseau, qui a pris la femme dans l'état de nature, et par conséquent dans un état d'infériorité, essaie de lui rendre son rang en lui attribuant je ne sais combien de facultés physiques qu'il transforme peu à peu en qualités morales, la pudeur comme frein contre elle-même, le charme et la grâce comme garantie et comme ascendant envers l'homme; mais l'effort et l'embarras du paradoxe se sentent dans cette reconstruction qu'il fait de la femme, après avoir commencé par la détruire en supprimant dans l'homme la nature morale.

Fénelon et Mme de Maintenon sont bien plus à leur aise pour conserver à la femme son égalité en face de l'homme : ils commencent en effet par ne pas la lui ôter; ils ne font point d'histoire naturelle, ils prennent la femme avec sa nature morale, en face de la nature morale de l'homme, et ce qu'ils ajoutent des idées chrétiennes à ces idées d'égalité morale ne fait qu'ajouter encore à l'égalité de la femme, car les femmes sont nos sœurs en Jésus-Christ, qui les a, comme nous, rachetées de son sang et destinées à la vie éternelle. L'égalité de la femme a toujours été une vérité de l'ordre moral; dans le christianisme, cette vérité est de plus un droit consacré par l'histoire de l'église. Les femmes n'ont pas eu moins de martyres que les hommes, et le ciel n'a pas moins de saints que de saintes, parce que la société des bienheureux est la plus parfaite expression de la société humaine.

Chose singulière, et qui n'est pas cependant tout à fait inattendue pour le moraliste : en partant de l'histoire naturelle et de ce que j'appelle la brutalité, Rousseau arrive à la frivolité de la femme du monde, tandis que Fénelon et Mme de Maintenon, en prenant la

femme selon la véritable nature humaine, et en y ajoutant la loi chrétienne, arrivent à la gravité douce et pure de la mère de famille. Comment se fait, chez Rousseau, la métamorphose de la femme naturelle en la femme du monde? Rousseau ne trouve dans la femme naturelle qu'une seule chose, le don de plaire. La femme est faite pour plaire à l'homme; voilà, selon Rousseau, sa véritable vocation, et les conséquences qu'il fait sortir de cette vocation unique sont curieuses à signaler, moins encore pour leurs effets qu'à cause de leur principe et de leur influence. Expliquons notre pensée par une citation. « La prémière et la plus importante qualité d'une femme, dit Rousseau, est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices et toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice et à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. ..... L'aigreur et l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux et les mauvais procédés de leurs maris. Ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes et persuasives pour devenir acariâtres; il ne les fit point faibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colère (1). » A Dieu ne plaise que je critique de pareils préceptes! Ils sont excellens, et la loi chrétienne elle-même n'en donnerait pas d'autres, mais elle les donnerait autrement. D'où vient en effet que Rousseau exhorte les femmes à la douceur et les dissuade de l'aigreur et de la querelle? C'est que de cette manière elles manquent à leur vocation naturelle, qui est de plaire, et voilà pourquoi Rousseau leur rappelle en termes si galans tous les moyens qu'elles ont de plaire, cette parole insinuante, cette douce voix et ces traits gracieux et délicats. Oui, la femme doit plaire, qui en doute? mais ce don de plaire qu'elle tient de la nature n'est pas, quoi qu'en dise Rousseau, sa seule et véritable vocation. Dans l'état de nature et à Constantinople, dans le sérail, il est possible que la vocation de la femme soit seulement de plaire; mais cette vocation même fait son esclavage. Le don de plaire à l'homme est un des moyens que Dieu a donnés à la femme pour remplir sa vocation; ce n'est pas sa vocation même : la chose est fort différente. La vocation de la femme, à prendre la véritable nature humaine et la loi de Dieu, est d'être la compagne de l'homme dans la bonne et dans la mauvaise fortune, de l'aider à supporter les maux attachés à la vie humaine et d'être la mère de ses enfans. En tout cela, elle doit plaire; ce don est un des moyens

(1) *Émile*, livre v.

de l'union de l'homme et de la femme; il n'en est point le principe et la cause, qui est plus haut. Il n'est pas bon que l'homme soit seul; voilà pourquoi Dieu lui a donné une compagne et une compagne qui lui plaît, parce que Dieu met volontiers le beau dans le bon et la grâce près de la vertu, quand il veut créer quelque chose de grand et de durable.

Rousseau, qui prescrit la douceur aux femmes afin qu'elles plaisent toujours, ne leur défend pas d'être un peu coquettes, et cela encore afin de plaire. J'ai même tort de dire qu'il ne défend pas la coquetterie, il la recommande. « Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier. » Et ailleurs : « Je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste et vraie, on en fait une loi de l'honnêteté (1). » Moraliste ordinairement sévère et même un peu bourru, voilà Rousseau devenu bien indulgent. Ne vous en étonnez pas, il faut que la femme plaise; c'est là sa vocation, c'est là le principe unique du rang qu'elle tient dans ce monde. Qu'elle se garde bien surtout, voulant plaire, de prendre trop au sérieux ses devoirs de mère de famille et de ménagère ou ses devoirs de chrétienne! « A force d'outrer tous les devoirs, dit Rousseau, le christianisme les rend impraticables et vains; à force d'interdire aux femmes le chant, la danse et tous les amusemens du monde, il les rend maussades, grondeuses, insupportables dans leurs maisons... On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devrait pas être, j'entends fort bien; mais, moi, je dis que cela devait être, puisqu'enfin les chrétiens sont des hommes. Pour moi, je voudrais qu'une jeune Anglaise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura qu'une jeune Albanaise les cultive pour le harem d'Ispahan (2). » Quelle étrange boutade, qui aboutit pour conclusion à la femme du sérail ou à la femme du monde, en laissant de côté la mère de famille! Mais regardez au fond de cette boutade. Il y a là encore l'idée que la femme n'est faite que pour plaire à l'homme, et qu'elle n'a pas d'autre raison d'être ici-bas : raison insolente et fausse. Cette obligation de plaire aux hommes dont Rousseau fait le fondement de la condition des femmes, comment ne voit-il pas qu'elles peuvent l'accomplir de diverses manières, et que la manière qu'il indique est la plus frivole et la plus trompeuse? On dirait, à l'entendre, que la femme ne peut plaire à son mari que par sa beauté ou par ses talens, par son chant ou par sa danse. Elle peut plaire aussi par là, mais je la plains si elle ne plaît que par là. Je ne veux

(1) *Émile*, livre v.
(2) *Ibid.*

point opposer ici à Rousseau les préceptes des docteurs chrétiens, il les tient pour suspects quand il s'agit de l'art de plaire; je lui oppose les conseils d'une femme du monde, de Mme de Lambert, qui enseignait à sa fille, non pas la sagesse chrétienne, mais l'art de se conduire dans le monde, et qui lui disait : « Il ne faut pas négliger les talens ou les agrémens, puisque les femmes sont destinées à plaire; mais il faut bien plus penser à se donner un mérite solide qu'à s'occuper de choses frivoles. Rien n'est plus court que le règne de la beauté; rien n'est plus triste que la suite de la vie des femmes qui n'ont su qu'être belles... Les grâces sans mérite ne plaisent pas longtemps, et le mérite sans grâces peut se faire estimer sans toucher. Il faut donc que les femmes aient un mérite aimable, et qu'elles joignent les grâces aux vertus (1). »

Voilà la femme du monde, non pas du monde frivole ou voluptueux que Rousseau semble avoir en vue, mais du monde à la fois élégant et honnête, où les bonnes qualités de la femme ne sont pas moins de mise que ses grâces ou ses talens. Je ne suis pas de ceux qui croient que le ménage n'a pas besoin de grâces et d'agrémens : c'est un superflu très nécessaire, et j'ajoute très naturel entre personnes qui s'aiment; mais le ménage a besoin aussi des vertus de la femme. Le ménage n'est pas une fête perpétuelle : il est de la vie humaine, par conséquent il a ses malheurs et ses chagrins. Comment la femme, dans ces jours de tristesse, consolera-t-elle son mari? Est-ce par ses talens ou par ses vertus, et surtout par les vertus qui sont propres à la femme, la douceur affectueuse, la résignation sans indifférence, l'intelligence des plaies de l'âme et de leurs remèdes? La danse et la musique ne sont pas de tous les jours et surtout de tous les momens de l'âme, l'homme ne demande pas toujours à la femme de lui plaire : il lui demande souvent aussi de le soutenir et de le calmer; cette assistance, c'est à l'âme de la femme, à ses bonnes qualités qu'il la demande, et non à ses talens. Chagrins et plaisirs, consolations et jouissances, que de choses dans le ménage qui viennent de l'âme et qui ne dépendent que d'elle! Les premiers sourires d'un enfant, ses premiers bégaiemens, ses premiers pas sous l'œil enchanté de la mère, valent pour un père de famille toutes les musiques et toutes les danses du monde. Le ménage n'est ni le salon ni le sérail, et dans les singulières paroles que j'ai citées, Rousseau en vérité ne semble avoir songé qu'à la femme du monde ou du sérail. D'où vient à Rousseau cet oubli soudain de la douceur du ménage, lui qui en a si bien vanté le charme et la dignité? d'où cela lui vient-il, sinon de ce principe qu'il met en tête de ses préceptes

(1) *Avis d'une mère à sa fille*, par Mme la marquise de Lambert, p. 23 et 24.

sur l'éducation de la femme : que la femme est faite pour plaire? Ne nous y trompons pas, si la femme n'a que cette vocation frivole et misérable, le sérail et le salon ont raison contre le ménage; mais alors aussi, en recommandant aux femmes de plaire, Rousseau devait leur recommander de ne pas vieillir.

Je viens de montrer jusqu'où un faux principe pouvait conduire Rousseau; mais on sait comment l'auteur d'*Émile* sait habilement se sauver du paradoxe par l'inconséquence. Le paradoxe chez lui n'est qu'une enseigne faite pour attirer le public blasé et curieux. Une fois le public attiré, Rousseau se hâte de revenir à la raison, en tâchant d'y conduire avec lui son public. Je trouve ici une application curieuse de ce procédé. Voulant prendre la femme dans l'état de nature et ne lui reconnaissant d'autre vocation que celle de plaire, il a bientôt vu où le conduirait son principe et quelle femme il aurait. Aussi, pour échapper à cette fatale conséquence, il a donné à la femme, même dans l'état de nature, la pudeur, en tâchant, il est vrai, de faire de la pudeur un instinct physique plutôt qu'une bonne qualité morale. Seulement, comme il importe peu aux bons sentimens de savoir à quel titre ils entrent dans l'âme humaine, et qu'une fois entrés, ils font leur effet salutaire, Rousseau, à l'aide de cette bonne qualité morale qu'il avait introduite comme par contrebande dans sa femme naturelle, Rousseau a pu reconstruire peu à peu la femme; il avait une base. Il trouvait encore un autre avantage à donner la pudeur à la femme, l'avantage de contredire la plupart des philosophes de son siècle, qui traitaient la pudeur de convention et d'habitude sociale. « Je vois, dit-il, où tendent les maximes de la philosophie moderne en tournant en dérision la pudeur du sexe et sa fausseté prétendue, et je vois que l'effet de cette philosophie serait d'ôter aux femmes de notre siècle le peu d'honneur qui leur est resté. »

Si la femme a la pudeur, nous pouvons être tranquilles, elle restera femme, et elle visera à être une honnête femme, non pas à être un honnête homme, ce qui est la plus insupportable et la plus odieuse prétention dans une femme. « Dans le mépris des vertus de son sexe, Ninon de Lenclos, dit Rousseau, avait conservé, dit-on, celles du nôtre. On vante sa franchise, sa droiture, la sûreté de son commerce, sa fidélité dans l'amitié; enfin, pour achever le tableau de sa gloire, on dit qu'elle s'était faite homme. A la bonne heure; mais, avec toute sa haute réputation, je n'aurais pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtresse. » Et Rousseau ajoute en note : « Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point prétendent bien se faire valoir de cette franchise, et jurent qu'à cela près il n'y a rien d'estimable qu'on ne

trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne? Et de quel honneur feront-elles cas après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister; *nec fœmina, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit.* Jamais auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes que celui qui a dit cela (1)? » Voyez comme ici nous retrouvons Rousseau et ce bon sens admirable qu'il montrait, comme tous les grands écrivains, aussitôt qu'il avait rompu avec le paradoxe. Oui, c'est un des mystères les plus curieux et les plus sacrés du cœur humain que ce soit toujours le plus délicat de nos scrupules qui soit le plus puissant à protéger et à garder tous les autres. Qu'est-ce que la pudeur chez les femmes et l'honneur chez les hommes? Quel est cet instinct de l'âme (car n'en déplaise à Rousseau, il faut mettre la pudeur dans l'âme), à la fois si timide et si fort, qu'un rien effarouche et que rien ne peut vaincre, qui fait la rougeur de la jeune fille et qui fait aussi le courage des vierges martyres? Quel est ce sentiment dans l'âme de l'homme qui s'appelle l'honneur et qui veille avec inquiétude sur nos actions, sur nos paroles, sur celles qu'on nous adresse, sur les regards même qu'on tourne vers nous? Quel est ce sentiment si vulnérable et si invincible? Quelle est enfin la mystérieuse alliance de ces deux sentimens, la pudeur dans la femme et l'honneur dans l'homme, puisqu'il n'y a pas de femme qui veuille d'un homme sans honneur ni d'homme qui veuille d'une femme sans pudeur, et puisque même, par une confiance où le raisonnement n'entre pour rien, l'homme confie son honneur à la pudeur de la femme et l'en fait gardienne, avec cette singulière obligation, que si la gardienne trahit le dépôt, elle a le crime, mais que l'homme a la honte, et que dans le code de l'honneur la honte est presque pire que le crime? Pourquoi en même temps ces vertus délicates et ombrageuses sont-elles, dans l'homme et dans la femme, le plus fort rempart de toutes les autres? Pourquoi Dieu a-t-il voulu que nos devoirs, ceux que la raison justifie et que la loi prescrit, soient sous la surveillance et la protection de deux scrupules si vifs et si soudains, qu'ils semblent avoir la promptitude irrésistible de l'instinct? Le devoir ne se suffit-il pas à lui-même? Oui, dans les âmes d'élite, où la conscience est toujours éveillée; mais dans les âmes ordinaires, il faut en face des passions des sentinelles toujours vigilantes, toujours armées, aussi prêtes à la résistance que les passions sont prêtes à l'attaque. La loi, la raison, le devoir, sont une excellente garnison, mais une garnison qui a besoin d'être avertie.

(1) *Émile,* livre v.

C'est la pudeur et l'honneur qui sont chargés de donner l'alarme, et c'est pour cela que Dieu leur a donné l'ouïe, la vue et le toucher si sensibles, non pour le dehors seulement, mais pour le dedans. Estimons donc ces vertus délicates et tenons-les pour les plus sûres. De même que nous faisons cas de la sensibilité, parce qu'elle nous fait sentir le bien et le mal dans le monde physique et nous avertit de chercher l'un et de fuir l'autre, de même, et à plus forte raison, devons-nous faire cas de ces qualités délicates qui, dans le monde moral, nous avertissent, avant la raison, du bien et du mal et nous font rechercher l'un et éviter l'autre. Gardons-nous de l'indifférence dans les sentimens et du cynisme dans les paroles, de tout ce qui émousse cette sensibilité morale dont les deux plus beaux attributs sont la pudeur et l'honneur. La femme qui reste chaste et honnête est toujours capable de toutes les vertus de son sexe, et il a suffi à Rousseau de conserver la pudeur à la femme pour lui rendre, à l'aide de cette seule qualité, sa véritable vocation. Cette seule idée juste a compensé tous ses paradoxes, de même que dans la femme qu'il refaisait, cette seule vertu a compensé et rétabli toutes les autres.

Nous avons vu comment Rousseau traite de l'éducation de la femme en général. Voyons maintenant comment il peint Sophie et la met en scène. Ici nous touchons au roman qui est contenu dans l'*Émile*.

Ce n'est point à Paris ni dans une grande ville qu'Émile doit trouver Sophie, c'est à la campagne : non que Sophie soit une bergère d'idylle ou une paysanne, elle m'a bien l'air d'être une fille de château, comme Émile est aussi un jeune gentilhomme; mais elle a été, comme Émile, élevée à la campagne, loin de Paris. Les amours d'Émile et de Sophie doivent être, tels que Rousseau les conçoit et les annonce, des amours ingénus et qui se rapprochent de la pastorale, sauf la condition des personnages. Il n'en est rien malheureusement, et ces amours, encadrés plus ou moins à propos dans un traité d'éducation, sont, d'une part, guindés comme des exemples, et d'autre part ils manquent de pureté et de délicatesse, ce qui est le défaut de tous les amours de Rousseau, soit dans ses romans, soit dans ses *Confessions* (1). Émile et Sophie ne s'aiment pas pour leur propre compte, si je puis ainsi dire; ils s'aiment pour servir d'exemples et de leçons; ils ne vivent pas, ils enseignent à vivre. A chaque scène, il me semble les entendre dire aux spectateurs qu'ils ont et qu'ils

(1) « Avec le tempérament d'une Italienne et la sensibilité d'une Anglaise, Sophie a pour contenir son cœur et ses sens la fierté d'une Espagnole. » Tous ces mots me répugnent. L'antiquité est plus chaste, même quand elle dit :

In me tota ruens Venus
Cyprum deseruit. (HORACE, liv. Ier.)

savent avoir, non pas : voilà comme nous nous aimons, — mais : voilà comme on doit aimer. Cette perpétuelle admonestation ôte à l'amour d'Émile et de Sophie une grande partie de son charme. Comme les scènes qu'invente Rousseau doivent toujours avoir un sens instructif, elles ont aussi quelque chose de gauche; la préparation s'y fait sentir. Ainsi, comme Rousseau fait apprendre à Émile le métier de menuisier, Sophie vient avec sa mère voir Émile travaillant dans l'atelier. « Émile les voit, jette ses outils et s'élance avec un cri de joie. Après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir et reprend son travail; mais Sophie ne peut rester assise : elle se lève avec vivacité, parcourt l'atelier, examine les outils, touche le poli des planches, ramasse des copeaux par terre, regarde à nos mains, et dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il est propre. La folâtre essaie même d'imiter Émile; de sa blanche et débile main, elle pousse un rabot sur la planche : le rabot glisse et ne mord point. Je crois voir l'Amour dans les airs rire et battre des ailes; je crois l'entendre pousser des cris d'allégresse et dire : Hercule est vengé (1) ! »

Est-ce là une scène d'atelier ou d'opéra? Vous jouez, Sophie, en prenant ce lourd rabot, qui n'est pas fait pour votre main; mais Émile joue aussi en le prenant. Seulement son jeu est plus grave que le vôtre, sans être plus sérieux, car il est menuisier, non point par nécessité, mais par système d'éducation. Que le précepteur ne s'adresse donc point à Sophie d'un ton emphatique, qu'il ne lui dise point : « Femme, honore ton chef! c'est lui qui travaille pour toi; voilà l'homme (2) ! » Non ! ce n'est point là l'homme, c'est l'acteur; non, ce n'est point là l'ouvrier travaillant pour sa femme et ses enfans et qui par là sanctifie sa sueur. Ce n'est point non plus la femme entrant dans l'atelier et encourageant l'homme au travail par sa gaieté et par ses grâces. Il y a, j'en suis persuadé, de douces et gracieuses idylles dans l'atelier et dans le ménage des jeunes et bons ouvriers, et nulle part le travail, si nécessaire qu'il soit, n'ôte à l'âme humaine, quand elle est honnête, la grâce et la joie qui sont en elle; mais l'atelier de Rousseau est un atelier de comédie, et voilà pourquoi il y met sans scrupule l'Amour dans les airs qui rit et qui croit Hercule vengé d'avoir filé pour Omphale, parce qu'il voit Sophie raboter pour Émile.

Comme dans ce roman d'Émile et Sophie rien n'est laissé à l'ordre naturel des choses et des sentimens, quand les deux amans s'aiment bien et au moment où Sophie consent à épouser Émile, les deux

(1) *Émile*, livre v.
(2) *Ibid.*

amans se séparent, et Émile va voyager pendant deux ans avec son précepteur. Pourquoi cela? Parce qu'Émile et Sophie sont encore trop jeunes, selon Rousseau, pour se marier : l'un a vingt-deux ans, et l'autre dix-huit. Mais pourquoi, s'ils doivent se séparer pour deux ans, avoir pris tant de soins pour les faire amoureux l'un de l'autre? Parce qu'il faut qu'Émile ait dans le cœur un bon et vif amour qui le préserve du désordre. J'entends : le précepteur a réponse à tout; mais le roman souffre de cet assujettissement au précepteur : il est froid et guindé. Au bout de deux ans, Émile revient, toujours fidèle et toujours amoureux. Il épouse Sophie, et à ce coup j'espère que le précepteur va se retirer. « Puisque notre jeune gentilhomme est près de se marier, dit Locke à la fin de son *Traité de l'Éducation des enfans*, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse. » Rousseau n'est point de cet avis. Il règle et gouverne encore les deux amans le jour même de leur mariage, il se fait le directeur et le casuiste de leur lit nuptial, et le philosophe qui a fait un si bel éloge de la pudeur la fait fuir par ses conseils de l'asile même qui a le plus besoin de s'en honorer, et tout cela pour y introduire je ne sais quelle sagesse ou quelle hygiène indécente.

Je ne puis pas, puisque je parle du roman qui est dans l'*Émile*, oublier tout à fait le sixième livre que Rousseau a ajouté sous le titre d'*Émile et Sophie*, qui n'est que l'esquisse d'un long roman qu'il n'a pas achevé, et que, pour ma part, je ne regrette point. Qu'est-ce que voulait montrer Rousseau dans ce long et triste récit des malheurs qui viennent accabler Émile? Voulait-il prouver que l'homme qui a reçu une bonne et forte éducation peut supporter les caprices de l'adversité, que la félicité de l'homme n'est point dans les choses et dans les événemens extérieurs, mais dans son âme même; que, comme le dit Mentor dans *Télémaque*, « le plus libre de tous les hommes est celui qui peut être libre dans l'esclavage même..., qui, dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux dieux et à sa raison; » qu'étant élevé à être homme, Émile saurait l'être en tout et toujours? Je reconnais avec Rousseau que le malheur est la grande épreuve de l'homme, et que, voulant savoir si Émile a été bien élevé, il faut voir comment il sait supporter l'adversité. Tout cela est vrai; je ne puis cependant pas m'accoutumer au genre d'infortune d'Émile. Une femme d'esprit disait que les pires malheurs ne sont pas les grands, mais les vilains malheurs, ceux qui, si vous êtes général d'armée, vous donnent l'air d'un traître, ceux qui, si vous êtes marié et père de famille, font retomber sur vous les fautes de votre femme ou les égaremens de vos fils, ceux enfin qui jettent l'âme non pas seulement dans la tristesse, mais dans l'amertume. Ce sont là les malheurs que Rous-

seau rassemble à plaisir sur la tête d'Émile. Émile et Sophie sont venus à Paris, et ils se sont laissé pervertir par les mœurs du temps. « Tous mes attachemens s'étaient relâchés, dit Émile à son maître en lui racontant ses malheurs; toutes mes affections s'étaient attiédies; j'avais mis un jargon de sentiment et de morale à la place de la réalité. J'étais un homme galant sans tendresse, un stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies; je n'avais plus de votre Émile que votre nom et quelques discours. » Quant à Sophie, « changement cent fois plus inconcevable! comment celle qui faisait la gloire et le bonheur de ma vie en fit-elle la honte et le désespoir? » Je ne demande assurément pas aux héros de roman d'être toujours heureux et toujours vertueux, ils ne seraient plus hommes; mais j'ai droit de demander à Émile et à Sophie plus qu'aux autres hommes : A quoi bon en effet avoir été élevés comme ils l'ont été, s'ils doivent faillir comme tout le monde? A quoi bon avoir une éducation d'exception pour aboutir à une destinée de lieu-commun? Mais, dit Rousseau, ils savent supporter leurs malheurs, ils savent se repentir de leurs fautes; c'est là leur supériorité. Je ne veux pas mettre tout le mérite de leur repentir sur le compte du malheur, qui est aussi un grand maître d'éducation. J'aime mieux remarquer ici le procédé habituel de Rousseau dans la création de ses personnages. Comme il les fait tous à son image, il les fait tous pénitens et repentis, ayant failli, mais revenant à la vertu. Saint-Preux et Julie ont péché; mais quelle triomphante régénération! Je ne conteste pas le mérite; j'y voudrais seulement plus de modestie. Émile et Sophie pèchent aussi afin d'avoir lieu de se repentir, et une fois que Sophie s'est repentie, Émile s'écrie dans son récit : « Ah! si Sophie a souillé sa vertu, quelle femme osera compter sur la sienne? Mais de quelle trempe unique doit être une âme qui put revenir de si loin à tout ce qu'elle fut autrefois! » C'est le mot de Rousseau dans ses *Confessions,* quand, se supposant devant Dieu, il s'écrie orgueilleusement : « Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables; qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères! Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis, qu'un seul te dise, s'il l'ose : Je fus meilleur que cet homme-là! »

Pour examiner l'*Émile*, j'ai interrompu l'histoire de la vie de Rousseau; j'y puis revenir maintenant. Le temps pendant lequel fut composé l'*Émile* est encore un des temps heureux de cette vie. Après l'*Émile* et le séjour à Montmorency, Rousseau voit commencer l'existence errante et inquiète qu'il a menée jusqu'à sa mort.

SAINT-MARC GIRARDIN.

LES ÉMEUTES

DU DIMANCHE A LONDRES

Le 10 avril 1848 fut une journée mémorable dans les annales de l'Angleterre, et que rappellent encore avec orgueil ceux qui y prirent part. Ce jour-là, la cause de l'ordre remporta dans les rues de Londres un triomphe aussi éclatant que paisible, et sans l'effusion d'une seule goutte de sang. La révolution de février venait de mettre le feu aux quatre coins du continent; la traînée de poudre allumée à Paris avait fait éclater presque simultanément toutes les mines creusées sous la faible croûte de la société. L'Angleterre seule avait échappé à la conflagration générale : non pas qu'elle ne renfermât dans son sein d'aussi nombreux élémens de combustion que les autres pays, mais parce que ses institutions libres lui donnaient plus de soupapes de sûreté, parce que des réformes toutes récentes dans la législation économique avaient satisfait le peuple, ensuite parce qu'il y a dans la nature et dans le caractère des Anglais un profond, intime et invincible sentiment de personnalité qui les fait réagir contre toute influence extérieure et leur fait haïr toute apparence d'intervention étrangère dans leurs affaires domestiques. Or à ce moment-là toute tentative de révolution en Angleterre était considérée comme une importation continentale, et était sûre de provoquer le soulèvement du sentiment national. Ce fut là l'erreur des chartistes et des rares républicains qui organisèrent la démonstration populaire du 10 avril; ils s'appuyèrent sur l'élément démocratique étranger et sur l'élément rebelle irlandais, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus antipathique aux Anglais, et leur manifestation ne fut qu'une immense farce. On avait devant les yeux l'exemple des grandes processions parisiennes où un

coup de pistolet était le signal d'un bouleversement universel, et on voulait éviter ce genre de résultat inattendu. Le vieux duc de Wellington, dont le nom seul était une légion, s'était chargé de la défense de la ville, et avait pris ses mesures avec une expérience aussi politique que militaire. Il avait évité toute occasion de contact entre ses troupes et la foule, et il s'était borné à placer des garnisons dans la Banque, dans la Bourse et dans les principaux édifices publics. La garde des rues était laissée à la police; mais il y avait ce jour-là une armée volontaire qui à elle seule rendait impossible toute insurrection. Plus de deux cent mille citoyens s'étaient enrôlés comme *constables* spéciaux, des citoyens de toutes les classes, depuis le prince jusqu'à l'ouvrier. Cette armée improvisée s'était mise en rang devant ses maisons, ses hôtels et ses boutiques, armée du petit bâton des *policemen*, et ce fut entre ces deux files silencieuses et résolues que les débris de la procession chartiste vinrent expirer aux portes du parlement.

La république française est morte, l'Irlande a disparu; Feargus O'Connor, le chef des chartistes de 1848, est mort dans une maison de fous; l'Angleterre est aujourd'hui livrée à elle-même, et ce sont des mouvemens exclusivement anglais, pour ainsi dire indigènes, dont nous avons en ce moment le spectacle. Nous ne voulons point attacher une importance exagérée aux troubles qui viennent, à plusieurs reprises, de jeter l'alarme dans Londres, nous voulons encore moins en attendre des conséquences immédiates; mais nous sommes convaincu qu'ils sont d'une nature plus grave qu'on ne le croit ou qu'on ne veut le dire. Nous ne parlons point des carreaux cassés le dernier dimanche, ce qui est précisément le côté le moins dangereux, nous pourrions dire le plus heureux pour la tranquillité publique, parce que c'est un avertissement pour les gens sérieux qui s'étaient mêlés au mouvement. Nous parlons des démonstrations des deux dimanches précédens, qui ont eu pour résultat de faire capituler la législature et de forcer la main au pouvoir exécutif. Quand on compare la manifestation de 1855 à celle de 1848, il est impossible de ne pas remarquer entre elles cette différence fondamentale, c'est qu'en 1848 le public prenait parti pour la police, et qu'en 1855 il a pris parti contre elle. Nous disons « le public, » parce que ce mot comprend toutes les classes de la communauté. Or il est certain que la démonstration de Hyde-Park a non-seulement eu pour elle l'assentiment de la masse, mais qu'elle a trouvé des défenseurs dans le parlement, et qu'elle a été appuyée par la presse presque tout entière, presque sans exception. Ce public, qui était proverbialement cité pour prêter toujours main-forte à la police contre toute perturbation de l'ordre, s'est retourné cette fois avec une sorte de rage contre les représentans de l'autorité. Ce vigoureux et comfortable *policeman*, avec son habit boutonné, son chapeau verni et son petit bâton, ce calme protecteur de la rue, cet ami des bonnes, ce guide de l'étranger, avec lequel nous sommes tous familiarisés maintenant par les voyages et par les images, le voilà devenu pour le peuple un ennemi politique, et

ce qu'on appelle un suppôt du pouvoir. Ce sont là, selon nous, des symptômes graves, et le plus grave de tous, c'est que parmi les cent ou cent cinquante mille hommes qui ont participé à la démonstration de Hyde-Park il y avait beaucoup de ceux qui s'étaient enrôlés le 10 avril 1848 comme constables spéciaux; cette fois ils changeaient de côté.

Le mécontentement populaire, si violemment manifesté contre la législation du dimanche, ne peut raisonnablement être attribué à cette seule cause. Il vient de plus loin. Exaspéré des désastres de son armée, profondément irrité de l'état de désordre, d'anarchie, d'incapacité et d'impuissance qu'a tout à coup révélé son administration, le peuple anglais se retourne instinctivement contre la classe qui l'a gouverné jusqu'à présent; il s'en prend à l'aristocratie, il s'en prend à elle de tout, même de ce qui ne la regarde pas. Nous avons déjà signalé ce sentiment croissant de colère et d'amertume, d'autant plus dangereux qu'il était contenu. On a dit que le silence du peuple était la leçon des rois; mais les Anglais en général ne sont pas silencieux : ils aiment à se plaindre. On dit chez eux : *An Englishman must grumble*, il faut toujours que l'Anglais grogne, c'est nécessaire à son tempérament, et c'est à cette condition qu'il ne s'insurge pas. C'est pourquoi ce qui nous a paru de plus frappant dans l'état de l'Angleterre depuis un an, c'est surtout le silence, l'immobilité de la population, quand il était certain pour tout le monde qu'elle était profondément mécontente. Un homme dont le nom est universellement populaire, Charles Dickens, faisait l'autre jour un discours, pour la première fois de sa vie, dans un *meeting* pour la réforme administrative, et il disait : « Le silence lugubre dans lequel le pays est tombé en apprenant l'état de ses affaires est à mes yeux le spectacle le plus sombre qu'ait depuis longtemps offert un grand peuple. En voyant la honte et l'indignation qui pèsent sur toutes les classes de la société, en voyant ces nouveaux élémens de discorde s'accumuler sur cette base mouvante d'ignorance, de pauvreté et de crime qui est toujours sous nos pieds, que le parlement ne voit pas et n'a pas l'air de comprendre; en voyant le mécanisme du gouvernement et de la législature continuer à tourner, toujours tourner, et le peuple faire de plus en plus la solitude autour de lui, comme pour lui laisser accomplir sa fonction dernière, celle de sa propre destruction, alors je pense et je me dis que la seule chance de salut est de secouer le sommeil du peuple, de lui rendre la voix, et de l'unir dans un effort pacifique pendant qu'il est temps encore... »

Les Anglais, disions-nous tout à l'heure, n'aiment pas les jugemens étrangers. Eux qui ne se privent pas de se mêler des affaires des autres, ils n'aiment pas qu'on se mêle des leurs. Quand on en parle, ils ont presque l'air de vous regarder comme des intrus, comme quelqu'un qui n'est pas présenté, *not introduced*. Aussi ont-ils coutume de dire qu'on ne connaît absolument rien à ce qui se passe chez eux, et ils haussent les épaules quand on dit que tout n'est pas pour le mieux dans leur monde. C'est pourquoi nous

nous attachons ici, autant que possible, à les faire peindre par eux-mêmes, et nous nous bornons à raconter et à citer. L'association pour la réforme administrative, qui est, comme on sait, composée de négocians, de banquiers, et en général de citoyens fort peu hostiles à l'ordre et à la propriété, disait dans son programme : « Nous croyons que le silence du peuple est une cause d'alarme; nous croyons que si on n'organise pas une expression publique de l'indignation populaire, il se fera bientôt un mouvement dont il est impossible de prévoir les suites. — Là où il y a une souffrance, disait Burke, il faut qu'il y ait un cri, parce qu'il vaut mieux être réveillé par le tocsin que de périr dans les flammes. »

Il y avait donc au fond des désordres populaires de Londres autre chose qu'une protestation contre la législation du dimanche; il y avait l'expression violente d'un mécontentement général, s'adressant non pas à tel ou tel ministre, mais à toute la classe qui gouverne. Ce qui prouve à quel point le peuple anglais est monté contre l'aristocratie, monté jusqu'à l'aveuglement, c'est que précisément l'aristocratie était entièrement étrangère aux lois contre lesquelles il s'est si violemment insurgé. Ce sont des lois puritaines, des lois méthodistes, que l'aristocratie laissait passer et votait avec indifférence, parce qu'elles ne la gênaient pas, mais dont l'initiative venait des classes moyennes et des régions supérieures de la classe ouvrière. L'exemple en était venu du pays le plus démocratique du monde, ce qui ne veut pas toujours dire le plus libre; il était venu des États-Unis d'Amérique, où l'observation judaïque du dimanche est imposée en ce moment avec une rigueur qui menace d'y engendrer aussi des guerres civiles. Il y a des états américains où la vente des spiritueux est non-seulement interdite le dimanche, mais interdite tous les jours d'une manière absolue. Dans l'état de New-York, et dans la ville la plus populeuse de l'Union, il y a un article de loi ainsi conçu : « Personne ne mettra en vente le dimanche aucune marchandise, ni fruits, ni légumes, ni aucun article de commerce, excepté la viande, le lait et le poisson, qui pourront être vendus seulement jusqu'à neuf heures du matin. Les articles exposés seront confisqués au profit des pauvres. »

En présence des lois somptuaires et religieuses de la république américaine, les lois anglaises ne sont que des lois de tolérance. Cette assertion peut paraître étrange à quiconque a eu l'occasion de subir un dimanche anglais, c'est pourtant la vérité. Le bill appelé « bill sur la vente de la bière et des liqueurs le dimanche, » qui est en exécution depuis l'année dernière, se borne à faire fermer les tavernes pendant certaines heures. Le bill du dimanche, contre lequel ont eu lieu les récens mouvemens populaires, et qui vient d'être retiré avant d'avoir été voté, avait pour objet d'interdire la vente des objets de consommation, le dimanche, après neuf heures du matin. Bien que cette mesure fût présentée dans le parlement par un membre de l'aristocratie, lord Robert Grosvenor, ce n'est pas lui cependant qui l'avait inventée; il ne s'en était trouvé chargé que parce qu'il était représentant du comté

qui comprend la ville de Londres. Il s'en était chargé à la requête d'un grand nombre de marchands qui ne demandaient pas mieux que de fermer boutique et d'aller se promener, mais qui voulaient une loi qui forçât tous les autres à en faire autant. En même temps la mesure était soutenue surtout par le parti puritain, méthodiste, calviniste et presbytérien, qui veut rendre les gens religieux par ordre et vertueux par acte de parlement. C'est contre cette espèce de contrainte par corps appliquée aux consciences que le peuple anglais a protesté, et si ce genre de législation continuait, il n'aurait d'autre résultat que de rendre la masse du peuple en Angleterre aussi impie, aussi athée, et aussi païenne qu'elle l'est en Italie par les mêmes raisons. L'aristocratie anglaise n'était pour rien dans l'affaire : elle est en général de l'église établie, qui n'est pas si sévère; mais comme la loi proposée ne dérangeait point la quiétude ni le libre arbitre des gens riches, elle n'avait rencontré dans le parlement qu'une faible opposition. Quand donc l'opposition populaire s'est manifestée sous la forme d'une clameur contre l'aristocratie, le plus étonné de tous a été lord Robert Grosvenor lui-même, qui croyait de la meilleure foi du monde proposer une mesure démocratique.

Par le fait cependant, la législation du dimanche affecte surtout les classes populaires et les classes pauvres. Les riches ont des maisons de campagne, ils ont leurs clubs qui leur sont toujours ouverts, parce que ce sont des propriétés privées; ils n'ont pas besoin d'acheter le dimanche, parce qu'ils peuvent avoir des provisions chez eux. L'homme du peuple au contraire, quand il va se promener dans la campagne, n'a pas d'autre maison à lui que l'auberge, et il la trouve close de par la loi; en ville, il n'a ni club ni cave; il est payé le samedi soir et n'a pas le temps de faire les provisions du dimanche. Si donc l'on ne peut pas dire que la loi soit faite pour le riche, et à son bénéfice, cependant elle ne l'atteint pas, et elle ne touche que le peuple. Nous croyons devoir donner cette idée générale de la législation du dimanche pour mieux faire comprendre comment elle a servi de prétexte, sinon de raison, aux désordres que nous allons raconter.

Le premier dimanche, c'était le 24 juin, le rassemblement se borna à une vingtaine de mille hommes. Les jours précédens, des affiches placardées sur les murs et des avis publiés dans les annonces de journaux avaient convoqué les populations des quartiers démocratiques à venir voir dans Hyde-Park « comment les aristocrates observaient le sabbat. » Vers deux ou trois heures en effet quelques milliers d'individus qui, par leur mise et leur tournure, appartenaient évidemment à la classe aisée des travailleurs, se réunirent dans les jardins de Kensington. La police avait reçu l'ordre d'empêcher toute réunion organisée et tout discours, parce que les parcs, étant du domaine de la couronne, n'étaient point considérés comme un lieu public. Toutes les tentatives d'éloquence foraine furent donc successivement arrêtées par l'intervention des *policemen*, et les rassemblemens formés autour de plusieurs orateurs improvisés se dissipèrent sans tumulte; mais alors la

scène changea de face. Quelques voix crièrent : « A l'allée des voitures! » et la foule suivit le cri. Nous n'allons pas faire ici une description du parc; quiconque l'a vu sait qu'il s'y trouve une allée dans laquelle les voitures prennent la file, comme ici aux Champs-Élysées. C'est là que le rassemblement se porta et se forma sur deux rangs. La première voiture qui apparut fut saluée d'une telle explosion de cris et de sifflets, que les chevaux prirent peur et s'emportèrent; il en fut de même avec d'autres, et les cris ne s'arrêtèrent pas. Des voix menaçantes criaient : « *Allez à l'égl se!* ne faites pas travailler vos domestiques le dimanche! A bas le bill! A bas le sabbat! » Plusieurs personnes furent forcées de descendre de voiture, et ces scènes se prolongèrent jusqu'à huit heures du soir, répandant dans la ville une inquiétude générale.

Le lendemain, des interpellations, comme nous disions autrefois, furent adressées aux ministres dans la chambre des communes. On demanda à lord Palmerston s'il n'avait pas l'intention de faire retirer le projet de loi. Comme on sait, le projet de loi ne venait pas du ministre, mais de lord Robert Grosvenor; lord Palmerston ne demandait pas mieux que d'en être débarrassé, et il s'empressa de répondre : « Si mon noble ami entend les applaudissemens qui ont accueilli cette question, je suis sûr qu'il en fera son profit. » Le ministre de l'intérieur, sir George Grey, déclara de son côté que le bill n'émanait pas du gouvernement et qu'il n'en était pas responsable; mais à son tour lord Robert Grosvenor déclara à la chambre qu'il n'entendait pas rester seul responsable d'une mesure déjà sanctionnée par plusieurs majorités, que c'était l'affaire de la chambre autant que la sienne, et qu'il était décidé à persister. Il adressa aussi une lettre au *Times*, dans laquelle il expliquait sa persistance. Il refusait de considérer la démonstration de Hyde-Park comme l'expression véritable de l'opinion populaire, et il ajoutait : « Quand je vois à quels extravagans mensonges on a recours pour exciter la population contre cette mesure, je suis amené à conclure qu'il y a là quelque machination ténébreuse..... »

Dès ce moment, l'affaire prit des proportions plus grandes et plus graves, et il devint clair que le peuple se préparait à une résistance ouverte. De nouveaux placards couvrirent les murailles; il y en avait qui disaient : « Concitoyens! lord Robert Grosvenor prétend que nous ne sommes pas de la classe respectable du peuple... Ayez donc soin de venir dimanche prochain au parc dans vos meilleurs habits, et tâchez d'avoir aussi bon air que vos supérieurs. Amenez vos femmes habillées comme des Colombines, amenez vos enfans en blouses propres et en collerettes blanches.... »

Voici encore un autre placard : « Grande représentation, dimanche prochain, à Hyde-Park. Fête en plein air et concert monstre sous le patronage de la société des *laissez-nous tranquilles*. Le domaine de la couronne sera ouvert au public. L'eau chaude sera fournie par lord Robert Grosvenor, qui en a à revendre. Les dîners, la bière, le vin, les liqueurs, le tout

de première qualité, seront fournis par les clubs aristocratiques pendant les heures où la loi ferme les cabarets et les tavernes. Entrée gratis pour les membres des deux chambres, pour les évêques et pour le clergé. »

Citons-en un dernier : « *Allez à l'église!* Lord Robert Grosvenor veut nous forcer à aller à l'église. Allons-y avec lui dimanche prochain. Nous irons le prendre à son hôtel à dix heures et demie, nous irons à l'église avec lui; puis nous irons dîner, puis nous serons revenus à temps dans Hyde-Park. Ayez soin de venir bien mis, car sa seigneurie est très difficile sur ce chapitre... »

La caricature, toujours puissante en Angleterre, se mit aussi de la partie. Vendu à profusion dans les rues, dans les chemins de fer, dans les bateaux à vapeur, et affiché aux vitres des tavernes, le *Punch* mettait en regard le luxe du riche et la diète forcée, non pas du pauvre, mais du travailleur. D'un côté, c'est un ouvrier qui, après une excursion du dimanche avec sa femme et ses enfans, essuyant la sueur de son front, s'arrête vainement devant la porte close d'une auberge où il ne rencontre que la figure impassible du *policeman;* de l'autre, c'est un comfortable *gentleman,* lord Robert Grosvenor, si l'on veut, qui déguste tranquillement à son club un verre de hock et d'eau de Seltz.

Nous le répétons, l'aristocratie proprement dite n'avait rien à voir dans le bill du dimanche, et n'en était aucunement responsable. Les promeneurs en voiture qui étaient au parc n'étaient pas des aristocrates, car à Londres pas plus qu'à Paris les gens « comme il faut » ne vont au bois le dimanche. C'est précisément cette circonstance qui donne à la démonstration de Hyde-Park un caractère plus dangereux, car elle prouve que le peuple ne faisait point de distinction entre les différentes espèces de riches, et les confondait tous dans un même sentiment d'hostilité. C'était par hasard que le bill du dimanche s'était trouvé sous le patronage d'un lord, et, comme le disait un journal, lord Derby et lord Palmerston, les deux chefs des deux grands partis dans le parlement, et tous les deux aristocrates jusque dans la moelle des os, auraient de tout leur cœur souhaité lord Robert Grosvenor et son bill dans le fond des tranchées de Sébastopol. Un membre d'un des grands clubs de Londres, qui venait d'être sifflé et hué au parc, écrivait le lendemain au *Times :* « Dieu sait que mes compagnons et moi, et la majorité de ceux qui se promenaient en voiture, ne demanderaient pas mieux que de rendre le dimanche aussi agréable que possible au peuple; mais ce sont des mesures imprudentes et maladroites comme celles-là qui font que le peuple, avec sa rude logique, enveloppe les classes supérieures tout entières dans une même inimitié, et les regarde comme composées d'oppresseurs..... Et après tout il ne faut pas trop nous en étonner, quand nous considérons comment la législature s'attache perpétuellement à forcer le peuple à l'observation du dimanche, en laissant au riche la jouissance illimitée de sa liberté le même jour. Ainsi par exemple, en revenant du parc, je suis allé à

mon club, et pendant les heures où pas un pauvre diable ne pouvait trouver au dehors une goutte de bière, je me suis fait servir ce que j'ai voulu. Deux minutes après passait au grand trot devant nos fenêtres la voiture d'un évêque, avec une paire de chevaux bien soignés, un cocher et des laquais en grande livrée, et contenant deux révérends *gentlemen*, qui sans doute avaient prêché le matin sur le texte : Le dimanche garderas... »

L'aristocratie portait donc cette fois le poids d'une inimitié qu'elle n'avait ni méritée ni provoquée; la rude protestation de la multitude s'adressait, non pas tant aux nobles en particulier qu'aux riches en général et à tous ceux qui font les lois. Le cri qui, à travers les sifflets et les huées, saluait les voitures et faisait bondir les chevaux : *Allez à l'église!* voulait dire : Si vous voulez prêcher, prêchez d'exemple; si vous voulez nous faire jeûner, jeûnez les premiers; si vous voulez nous faire faire pénitence, commencez par vous mortifier vous-mêmes. C'était une protestation contre l'hypocrisie et le pharisaïsme, et dont le plus déplorable effet était de convertir en des objets de risées et de haine les mots et les choses les plus habituellement respectés. Il a été dit avec raison que cette intervention maladroite de la législation n'aura eu d'autre résultat que de faire du jour du Seigneur un jour d'émeute, et de faire passer à l'état d'*argot* le langage de la religion. Le mot : Allez à l'église! *go to church!* est désormais devenu un proverbe, une locution de place publique; on vous envoie à l'église comme on vous enverrait dans un autre lieu moins bien habité, et le mot du gamin, dans les rues ou dans les combles des théâtres, c'est : Va-t-en à l'église! « Les pharisiens, disait l'*Examiner*, ont réussi à profaner les mots et les idées les plus dignes de respect, et de plus ils ont commencé à apprendre au peuple la plus terrible leçon qu'il puisse apprendre, la haine du riche. C'est la leçon que le peuple français savait par cœur quand éclata la révolution, et c'est l'A B C de cet infernal rudiment que le peuple anglais répétait dimanche... En vérité, ces gens-là, si on les laissait faire, brutaliseraient notre pays. Ils en feraient deux camps, celui des hypocrites d'un côté, et celui des débauchés et des sauvages de l'autre. Une foule anglaise a toujours été renommée pour sa bonne humeur, et c'est sur la provocation des pharisiens que, pour la première fois, elle s'est montrée sauvage. Qu'on fasse attention à ce symptôme, car il est grave et sinistre. Il y a deux grandes classes dans ce pays : les classes de loisir et les classes de travail; prendre aux classes qui souffrent leur pauvre pitance de plaisir, c'est à la fois cruel et imprudent, car c'est ne leur laisser d'autre jouissance que celle de la vengeance contre la société qui les traite aussi durement... »

On commençait à s'inquiéter sérieusement de la disposition des esprits, et, en présence du rendez-vous général annoncé pour le dimanche suivant dans Hyde-Park, le gouvernement fit de son côté ses préparatifs de répression. Ce fut en vain cependant que la police fit afficher la défense de tout

rassemblement; la lutte était engagée, et le dimanche un irrésistible flot populaire couvrit comme une marée montante le vaste espace de Hyde-Park. On estima à plus de cent cinquante mille, dans tous les cas à plus de cent mille, le nombre des individus réunis sur ce point, parmi eux beaucoup de femmes et d'enfans, la grande majorité vêtus très décemment, et appartenant aux classes moyennes et à la classe d'ouvriers qui font fortune la semaine et aiment à prendre l'air le septième jour. Jamais, dit-on, le parc n'avait présenté un pareil spectacle; les arbres même étaient peuplés. De nombreux détachemens de police occupaient les allées pour protéger les rares voitures qui se hasardaient dans la bagarre, et une réserve considérable était casernée dans deux bâtimens à l'intérieur du parc.

Des engagemens eurent lieu sur plusieurs points à la fois. Quelques orateurs populaires voulurent haranguer la foule, mais ils furent interrompus par l'arrivée des *policemen*, qui, pour arriver jusqu'à eux, frappèrent de droite et de gauche avec leur bâton. Il en fut de même du côté des voitures, où se renouvelèrent les scènes du dimanche précédent. Les *policemen* voulurent s'emparer de ceux qui sifflaient et criaient : *A l'église!* La résistance devenant sérieuse, les détachemens de police tenus en réserve firent une charge à fond sur la masse, et il y eut de part et d'autre un nombre considérable de têtes fêlées. En dernier résultat, force resta à la loi, et au milieu des sifflets, des grognemens, et des cris de : A bas les assommeurs! environ une centaine d'individus furent, les uns mis sous clé, les autres jetés dans des fiacres et expédiés dans les dépôts de la police.

Cette histoire ressemble à celle de toutes les émeutes, et surtout des émeutes anglaises, où il est rare qu'on voie apparaître l'uniforme d'un soldat. Cette fois l'uniforme se montra, mais ce ne fut pas du côté de la légalité. Plusieurs soldats se trouvaient dans la foule, et parmi eux des revenans de Crimée portant la médaille, c'est-à-dire la décoration tout récemment accordée par la reine. Il y en eut un qui se permit de dire que les *policemen* se conduisaient comme des Russes; les *policemen* se jetèrent sur lui, ses camarades prirent sa défense, le délivrèrent; un immense rassemblement se forma autour d'eux; ils furent l'objet d'une ovation populaire; la foule poussa trois hurrahs pour les grenadiers, et trois grognemens à l'anglaise pour la police. Ceci ressemblait beaucoup, si nous ne nous trompons, aux émeutes françaises, dans lesquelles on crie : Vive la ligne!

Le peuple finit par se disperser, non sans avoir brisé toutes les haies et toutes les barrières. Une bande nombreuse alla faire une démonstration de sifflets et de grognemens devant la maison de lord Robert Grosvenor, située auprès du parc, et qui avait une forte garnison de *policemen*, et ainsi se termina cette journée malencontreuse.

Cependant ce ne fut pas tout, et les scènes de désordre se renouvelèrent le lendemain au tribunal de police. Il avait été fait, comme on l'a vu, une

centaine d'arrestations. Les prisonniers furent amenés le lundi au tribunal de Marlborough-Street, qui est présidé par un magistrat très aimé, très populaire et très éclairé, M. Hardwick. En arrivant à la cour, le magistrat trouva les rues encombrées par une foule tumultueuse, et fut accueilli par un mélange d'applaudissemens et de grognemens. De tous côtés on lui criait : Soyez juste! soyez juste! Dans l'enceinte du tribunal, il se passa une scène tout à fait anglaise; c'étaient les défenseurs des prévenus qui faisaient l'interrogatoire des *policemen*, c'étaient eux qui avaient l'air de siéger et de mettre la justice en accusation. En somme, le gouvernement jugea à propos d'user de douceur, et l'accusation fut abandonnée dans beaucoup de cas. Une vingtaine d'individus seulement furent condamnés à des amendes, ou, à défaut de paiement de l'amende, à quelques jours de prison; mais le lendemain les amendes se trouvèrent payées par une souscription, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que cette souscription fut faite par des hommes riches, par des défenseurs de l'ordre, qui jugèrent politique d'étouffer l'affaire. On put voir en même temps dans les annonces des journaux des avis ainsi formulés : « L'insulte de Hyde-Park. — Tous ceux qui ont eu à souffrir des brutalités de la police dimanche dernier sont invités à adresser leur plainte et à faire leur déposition dans tel ou tel bureau d'avocat. » Suivaient les noms et les adresses.

Pendant que ces scènes fâcheuses se passaient dans l'enceinte de la justice, la chambre des communes reprenait ses séances, et après l'exemple de l'étourderie elle donnait celui de la faiblesse. Elle n'avait pas voulu céder devant vingt mille hommes, elle cédait devant cent mille; ce n'était plus qu'une question de force. Ce fut le noble lord Goderich qui demanda au noble lord Robert Grosvenor s'il avait l'intention de persévérer dans son projet de loi, et lord Robert Grosvenor, qui s'était montré si décidé la semaine précédente, s'empressa de déclarer que, sa mesure étant incomprise, il demandait la permission de la retirer. L'homme qui ce jour-là comprit le mieux la situation fut un radical, ce fut M. Roebuck, qui, bien qu'opposé au projet de loi, sentit les conséquences désastreuses qu'entraînait dans l'avenir la pusillanimité de la chambre. « Je ne veux, dit-il, faire qu'une seule observation. C'est en présence d'une émeute que le projet de loi est retiré. Je dois dire qu'il est extrêmement malheureux pour cette chambre qu'on y présente des mesures qu'on est obligé d'abandonner en face d'une violente ébullition populaire. » Ces brèves paroles produisirent une grande impression sur la chambre; au dehors, l'impression générale fut plus vive encore. Les journaux, qui, en Angleterre, peuvent véritablement s'appeler les organes de l'opinion publique, prirent en majorité le parti de l'émeute contre la loi. Le premier de tous, le *Times*, célébra ouvertement la victoire populaire, et il dit : « Les Londoniens se sont débarrassés du bill du dimanche, en se dispensant de tous ces procédés dilatoires qui font des délibé-

rations parlementaires un modèle d'ennui. Nous voilà revenus aux coutumes de nos ancêtres anglo-saxons, qui, en dernier ressort, se rassemblaient en rase campagne, rayaient les solutions des notables, et décidaient sans appel par voix d'acclamation de toute la tribu. Hyde-Park a été dimanche le champ de Mars de la race anglaise, et là il a été décidé que le bill ne passerait pas, et que si lord Robert Grosvenor persistait à le faire passer, ce qu'il avait de mieux à faire était de se sauver quelque part à la campagne... Et maintenant quelle est la situation? La chambre des communes a vu sa volonté dominée par la voix de l'émeute, et le plus grand malheur, c'est que l'émeute avait raison. La capitale a été le théâtre de scènes de désordre un dimanche... On aurait pu se croire revenu au 10 avril 1848, sauf les constables spéciaux, car on n'aurait pas trouvé un constable pour une cause pareille. En dernier résultat, on a fait un mal incalculable en excitant la jalousie et l'amertume entre les différentes classes de la société. Le mépris et la haine envers les législateurs deviennent promptement le mépris et la haine envers la loi... Ce qu'il y a de plus sage, c'est de se tenir tranquille, au moins pour quelque temps, car le peuple est exaspéré outre mesure par la folie de nos législateurs du dimanche... »

La chambre avait capitulé, le projet de loi était retiré, l'émeute avait triomphé, on pouvait croire que la question était vidée. Pas encore. La colère publique demandait une réparation, et elle se tourna contre le gouvernement et contre la police. Les représentans de Londres, qui naturellement tiennent à soigner leur réélection, demandèrent une enquête sur la conduite des *policemen* dans la journée du dimanche. Ils apportèrent devant la chambre un nombre considérable de pétitions et de plaintes, et M. Duncombe dit en les présentant : « Je parle ici pour remplir un devoir. Je parle dans l'intérêt de la propriété, de la sécurité publique, dans l'intérêt de la paix pour dimanche prochain... Je vous affirme qu'il règne au dehors une très grande exaspération. Je vous donne ma parole que je crois fermement qu'il faut faire quelque chose; il faut faire une enquête... La loi a été retirée, c'est vrai; mais qui est-ce qui est compromis? C'est la chambre... Il faut que vous fassiez quelque chose, si vous voulez que la tranquillité soit maintenue dimanche. Je sais que les mêmes hommes sont décidés à retourner dimanche au parc, que si on les maltraite, ils s'y rendront en armes, et je vous le demande, si dimanche dernier ils avaient eu des armes, que se serait-il passé? Il faut que vous trouviez un moyen de leur donner satisfaction... Je vous ai dit ce que je sais, la chambre est instruite maintenant..... »

Le gouvernement fit d'abord mine de défendre ses agens, et le ministre de l'intérieur déclara que l'ordre serait protégé; mais cette velléité de courage ne devait pas être de longue durée. Ce que M. Duncombe avait dit dans la chambre, il devait le savoir en effet par ses relations avec les radicaux et

les réfugiés. Le gouvernement était prévenu que le dimanche suivant une démonstration devait être faite, non plus seulement dans Hyde-Park, mais dans Pall-Mall, c'est-à-dire dans la région des grands clubs et dans le quartier le plus somptueux de la ville. La majorité de la presse prenait ouvertement le parti des mécontens, et demandait une enquête. Ici nous laissons encore parler le principal journal anglais : « La première impression de tout homme raisonnable, disait-il, est de se demander pourquoi on veut encore faire une démonstration. Le bill du dimanche n'est-il pas rentré dans l'oubli? C'est vrai, mais ce n'est pas tout. Tous ceux qui ont eu soit un parent, soit un ami, brutalisé par le bâton des *policemen* brûlent de la soif des représailles. Nous payons les *policemen* pour protéger nos maisons et nos poches, et non point pour casser nos têtes. Ils sont nos serviteurs et non pas nos maîtres. Il est donc de première importance qu'il soit fait justice à toutes les plaintes légitimes avant que le renouvellement de la lutte n'arrive. Le grief dont le peuple se plaignait dimanche n'existe plus, mais ce jour-là un autre grief a été créé... Ce que le gouvernement a de mieux à faire, c'est de déclarer publiquement, avant qu'il soit trop tard, qu'il sera fait une enquête sérieuse sur la conduite de la police... La vérité est que le gouvernement se trouve dans un mauvais pas, et il a besoin de la plus grande fermeté comme de la plus grande prévoyance pour s'en tirer. Le ministre de l'intérieur a encore quelques heures devant lui pour réfléchir; ce soir il faudra se décider, et demain se préparer... »

Le soir même, en effet, la question fut reprise dans la chambre des communes. M. Duncombe demanda encore l'enquête. Il demanda ce qu'on avait fait des soldats arrêtés dimanche dans la foule. « Si ces soldats, dit-il, se sont rendus coupables d'un délit civil, ils ne doivent être traduits que devant un tribunal civil. Qu'un homme porte un habit rouge, ou qu'il porte une veste ou une blouse, pour un délit civil il n'est justiciable que d'un tribunal civil. » M. Duncombe se mit ensuite à justifier la conduite du peuple, qui, disait-il, serait resté paisible, si on ne l'avait pas provoqué, et il répéta que le dimanche suivant les rassemblemens devaient avoir des armes.

Le ministre de l'intérieur fit comme avait fait lord Grosvenor. Le jeudi il avait refusé l'enquête, le vendredi il l'accorda, il la promit pleine et entière. La séance ne se passa pas sans une scène que nous devons signaler, parce qu'elle est caractéristique et du pays et de la situation. Un membre de la chambre, M. Dundas, qui avait été le témoin des désordres de Hyde-Park, prit la défense de la police, traita les émeutiers de canaille, et suggéra que la meilleure réponse à leur faire était le canon. « J'ai vu, dit-il, la police refouler toute cette canaille derrière les grilles. Sans doute il a bien fallu user de la force. J'ai vu un homme avec une entaille sur la figure, qui en faisait beaucoup de tapage; mais nous savons tous qu'il faut bien peu de sang pour faire de l'étalage. » Interrompu ici par quelques murmures, l'honorable

membre reprit : « J'ai peu l'usage des formes de la chambre, mais je regrette infiniment que le projet de loi ait été retiré devant une pareille démonstration. Nous montrons peu de dignité en cédant à la clameur populaire... Ainsi donc il paraît qu'on nous promet quelque chose du même genre pour dimanche prochain, et on viendra en armes pour attaquer la police. J'espère que le gouvernement prendra des mesures. Je lui rappellerai qu'il vaut encore mieux prévenir que réprimer; j'irai plus loin, et je dirai que rien n'a plus d'influence sur la populace que le bruit sur le pavé d'une pièce de six. » Cette sortie produisit une vive impression, et elle ne fut pas immédiatement relevée; mais sans doute la chambre comprit l'effet que de pareilles paroles pouvaient faire au dehors, et quelques momens après M. Roebuck se leva et dit : « Il a été prononcé ici des mots qu'un *gentleman* anglais ne devrait point prononcer dans cette chambre. Un honorable membre a conseillé au gouvernement de braquer une pièce de six sur le peuple... » M. Dundas interrompit pour dire qu'il avait conseillé seulement de prendre des mesures de défense, et M. Roebuck reprit : « Alors j'espère que l'honorable membre fera des excuses. Il a tenu un langage que ni un Anglais ni un *gentleman* n'a le droit de tenir envers le peuple de ce pays. Après l'avoir traité de canaille, il a conseillé de lui répondre avec une pièce de six. Je dis que ce langage est indigne d'un gentleman... » Nous avons vu que les journaux français avaient en général rapporté le commencement de cette scène; ce que nous n'avons retrouvé dans aucun, c'est la fin. On croyait l'incident terminé, mais probablement l'improvisateur imprudent qui avait parlé d'artillerie reçut des avis plus sages, car dans la suite de la séance il jugea à propos de faire des excuses, et il les fit en ces termes : « Il y a quelques instans, dit-il, j'ai été entraîné à me servir d'une expression à laquelle on a attaché un sens qui n'était pas dans ma pensée. Je regrette donc de m'en être servi. Tout ce que je puis dire, c'est que je m'en remets à l'indulgence de la chambre. Ce que j'ai voulu dire, c'est que j'espérais que le ministre de l'intérieur prendrait des mesures pour maintenir l'ordre et la paix dimanche prochain. »

Le gouvernement et le parlement avaient donc une seconde fois cédé. Le pouvoir exécutif, après avoir d'abord refusé toute enquête, avait fini par en promettre une entière, sans réserve. Les journaux, qui jusque-là avaient soutenu les réclamations populaires, jugèrent qu'il était temps de s'arrêter, et se mirent alors à prêcher la paix et la modération. On avait obtenu tout ce qu'on voulait : le retrait de la loi d'abord, puis la censure de la police; l'insurrection restait définitivement maîtresse du terrain.

C'est là que se termine véritablement la campagne, et les scènes qu'il nous reste à rapporter n'en sont que la queue. Le dimanche suivant, il y eut encore des rassemblemens dans le parc; mais d'un autre côté il ne s'y trouva point de police, de sorte qu'il n'y eut aucune occasion de collision. La foule

commençait à s'en aller vers cinq heures, et la journée se serait passée sans mal, si une bande de quelques centaines de gamins n'avaient pris, pour s'en retourner, le chemin où sont les habitations les plus aristocratiques de Londres, le quartier de Belgrave. Il y avait là beaucoup de cailloux et seulement quelques rares *policemen* égarés dans la solitude du dimanche. Un nombre infini de carreaux furent mis en pièces. Nous disions plus haut que c'était le côté le moins sérieux de toute cette affaire, parce qu'en effet si ces scènes de brutalité se renouvelaient, le public reprendrait promptement le parti de la police, et probablement dimanche prochain on verra reparaître une assez grande quantité de constables spéciaux qui protégeront les portes et les fenêtres.

Ce qui est plus grave, c'est le discrédit profond dans lequel sont tombés le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, qui ont abdiqué devant l'intimidation populaire et laissé faire la loi dans la rue. C'est un coup fatal, irrémédiable, porté à des pouvoirs déjà fortement ébranlés. L'exemple ne sera point perdu, et cette première victoire de la menace portera ses fruits. Il faut remarquer aussi le grand changement qui s'est opéré dans les rapports de la police avec le public. Jusqu'à présent ou jusqu'à une période récente, la police anglaise avait conservé un caractère exclusivement municipal et bourgeois; elle a pris depuis quelque temps un caractère politique et militaire; elle s'est centralisée et a passé sous le contrôle du gouvernement; elle tend de plus en plus à devenir un instrument du pouvoir existant. Un journal anglais, commentant avec tristesse les derniers troubles, disait : « Si importante que soit la discipline de l'armée, celle de la police l'est encore plus, et si elle vient jamais à perdre la confiance et le respect du public et à exciter la haine populaire, fût-elle trois fois plus forte, elle ne suffira pas pour préserver la paix publique. » Nous avons exposé brièvement la situation telle qu'elle est. S'il n'y avait que le ministère actuel compromis, ce ne serait peut-être pas un grand mal, pour ce qu'il vaut; mais il y a bien autre chose en question, et il est difficile de prévoir où s'arrêtera cette dislocation générale de pouvoirs et d'institutions qui reposent principalement sur des fictions convenues. Cette Angleterre, avec ses airs rangés et bien ordonnés, nous réserve peut-être les plus grandes surprises de ce temps-ci.

JOHN LEMOINNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juillet 1855.

Au milieu des pénibles et émouvantes épreuves dans lesquelles l'Europe est condamnée à vivre, à travers ces complications toujours nouvelles qui se succèdent, il y a un fait qu'il est impossible de ne point remarquer, parce qu'il peint notre temps : c'est la rapidité avec laquelle tout se divulgue, c'est l'obligation où sont les cabinets eux-mêmes de se rendre à ce besoin universel de tout connaître. Jamais crise plus grave et impliquant plus d'intérêts ne s'est mieux déroulée au grand jour. Les actes sont à peine accomplis, qu'ils passent dans le domaine public. Il y a peu de temps, la conférence de Vienne n'avait point fini son œuvre, qu'on connaissait ses travaux et ses délibérations. Les gouvernemens les plus divers se soumettent à cette puissance nouvelle de l'opinion générale, et ils lui rendent hommage en recherchant sa faveur, en plaidant, pour ainsi dire, leur cause devant elle. Ce n'est pas seulement dans les pays libres depuis longtemps et façonnés aux habitudes de discussion, comme l'Angleterre, que ce fait se produit; il en est ainsi partout. En France, l'autre jour, à l'ouverture de la session extraordinaire des chambres, l'empereur exposait notre situation diplomatique et militaire à l'appui d'une demande de ressources nouvelles, et la commission du corps législatif chargée d'étudier un projet d'emprunt ne s'est point crue obligée de s'abstenir de tout examen dans la mesure qui lui est assignée. La Russie elle-même se sert de la publicité. Récemment encore, on a vu le cabinet de Saint-Pétersbourg chercher à prévenir le jugement de l'opinion au sujet de cette triste affaire d'Hango, dans la Baltique, où des marins anglais allant en parlementaires ont eu à essuyer le feu des soldats russes. L'Autriche et la Prusse suivent l'impulsion, et livrent aux journaux les savantes énigmes de leur politique. La diplomatie peut avoir des secrets, elle en a qu'elle ne dévoile pas, sans nul doute : il y a aussi toute une partie publique. La diplomatie se fait même quelquefois par la presse, et chaque incident est suivi

de commentaires ou de dépêches qui sont comme un compte-rendu successif à l'opinion générale : tant il est vrai qu'il y a aujourd'hui une conscience européenne devant laquelle chacun se sent responsable de ses actes, et éprouve le besoin d'avoir raison! C'est devant cette conscience publique que le débat s'agite, que nos soldats combattent, que notre diplomatie poursuit l'accomplissement de sa mission, et que chaque puissance a sa politique à maintenir.

On a cherché à conclure récemment de cette intervention permanente de la publicité, que la presse de l'Occident avait pu exercer une influence nuisible, surtout au-delà du Rhin, en excitant des susceptibilités et des méfiances. C'était certainement exagérer un peu et tirer parti contre la presse de quelques exceptions. S'il s'agissait, dans la guerre actuelle, d'une entreprise exclusivement française ou anglaise, il serait en effet assez inopportun d'aller rechercher ce que pensent ou ce que font l'Autriche et la Prusse; mais il s'agit d'un intérêt commun, de la défense de l'Allemagne aussi bien que du reste de l'Europe : la presse occidentale a bien le droit d'interroger la politique germanique, et de lui demander ce qu'elle doit faire pour ces principes de sécurité commune auxquels nos soldats seuls jusqu'ici dévouent leur héroïsme et leur sang. Et en vérité ce sang et cet héroïsme ne sont point épargnés. Il y a un an à peine que cette guerre est commencée, et on pourrait prononcer un éclatant éloge funèbre, comme après la première année de la guerre du Péloponèse. Le chef de l'armée anglaise lui-même, lord Raglan, vient de mourir; il a suivi de près le maréchal Saint-Arnaud, et comme lui il a disparu sans voir la fin de cette campagne de Crimée. Lord Raglan avait soixante-sept ans. Il y avait près d'un demi-siècle que ce vieux serviteur de l'Angleterre était dans les camps. Formé à la guerre sous Wellington, il avait combattu avec lui en Espagne; il s'était retrouvé à ses côtés à Waterloo, la fatale journée dont le souvenir disparaît dans la gloire fraternelle de l'Alma. Lord Raglan avait supporté ce dernier hiver, si terrible pour l'armée anglaise, et il avait eu à subir l'épreuve, plus cruelle encore, des accusations qui lui revenaient de Londres. Était-ce un grand homme de guerre? C'était du moins un brave et fidèle serviteur de son pays. « La main qui devait recevoir des récompenses, a dit lord Palmerston, est aujourd'hui froide et raide dans la tombe, » et tous les partis se sont réunis pour honorer cette fin. Lord Raglan a succombé à la même maladie qui emportait le maréchal Saint-Arnaud. Seulement celui-ci mourait au lendemain d'une victoire, le chef anglais est mort au lendemain d'une tentative infructueuse. C'est le général Simpson qui a remplacé lord Raglan à la tête de l'armée anglaise, c'est sous ses ordres que se poursuivent les opérations nouvelles pour reprendre dans des conditions plus favorables l'attaque qui a échoué le 18 juin.

Ce n'est point certes l'intrépidité qui a manqué ce jour-là à nos soldats. Les causes de l'insuccès sont dans le rapport même du général Pélissier. C'est surtout un défaut d'ensemble qui a paralysé l'attaque. Une division s'engageait avant le signal, et son chef, le général Mayran, tombait mortellement blessé dès les premiers instans. Une autre division n'avait point achevé ses dispositions de combat, et tandis que quelques-uns de nos soldats allaient

planter leur drapeau dans la tour Malakof, il leur manquait l'appui qui eût assuré le succès, sans lequel ils ne pouvaient que mourir héroïquement. Depuis ce moment, de nouveaux travaux ont été entrepris pour serrer de plus près l'ouvrage russe, et tout annonce une action prochaine qui peut décider de l'issue du siége. Là est le nœud de la guerre. Jusqu'à ce que ce nœud soit tranché, la situation ne changera pas évidemment. Ce n'est point que la guerre soit nécessairement terminée par cela même; mais la puissance de nos armes se sera manifestée victorieusement, et l'état de l'armée russe deviendra d'autant plus périlleux en Crimée, que les difficultés d'approvisionnement et de ravitaillement s'accroissent tous les jours. C'est là un des résultats de l'expédition dans la mer d'Azof. Ainsi on peut croire qu'un succès des armées alliées serait décisif aujourd'hui. Il réduirait à son dernier effort, à ses dernières ressources, cette résistance dont on ne peut méconnaître l'obstination et la vigueur.

Voilà l'état présent des choses au point de vue militaire. Des luttes nouvelles, de nouveaux efforts, telle est la perspective offerte aux quatre armées réunies autour de Sébastopol, pour abattre ce nid d'aigle de la puissance russe. Ceci est l'œuvre de la France, de l'Angleterre, de la Turquie et du Piémont. Quant à la possibilité d'attirer sur le terrain de la lutte commune d'autres puissances de l'Europe en présence de l'échec des dernières négociations diplomatiques, il faut reconnaître que cette chance a notablement diminué depuis que l'Autriche a déclaré sa résolution de ne point sortir de son immobilité, et a confirmé sa résolution en licenciant une partie de son armée. L'Autriche était le pays d'Allemagne sur lequel l'Europe comptait et avait le droit de compter dès que les négociations de Vienne trouvaient dans la volonté de la Russie un invincible obstacle : elle paraît aujourd'hui se placer sur un terrain tout particulier, où son isolement même fera sa faiblesse. L'Autriche prétend rester fidèle au traité du 2 décembre et vivre moralement en alliance avec les deux puissances occidentales. Elle continuera à défendre les principautés du Danube contre la Russie, ou plutôt à les occuper, car elles ne seront probablement pas attaquées. Elle ne s'opposerait en aucune façon, si l'on veut, au passage des Turcs et des alliés dans le cas d'opérations dirigées contre la Bessarabie; mais elle ne prendra point part à la guerre. Elle restera en un mot immobile, expectante et sympathique. C'est là pour le moment le résumé de la politique du cabinet de Vienne. Or l'Autriche remplit-elle ainsi les engagemens du 2 décembre? S'est-elle déliée de toute obligation par les dernières propositions dont elle a pris l'initiative, et qui n'ont point été acceptées? Sa position actuelle, qui la place au rang de la Prusse, est-elle la conséquence de la politique ostensible qu'elle a suivie jusqu'à ces derniers temps? La réponse palpable est dans une série de faits consécutifs, dans le texte même du traité du 2 décembre, dans l'interprétation adoptée en commun des quatre garanties, dans le langage persistant du cabinet de Vienne au sein des conférences qui ont eu lieu, et qui ont si tristement fini. On se souvient des termes du traité du 2 décembre : il y est dit que si le rétablissement de la paix sur la base des quatre garanties n'est point assuré, l'Autriche, la France et l'Angleterre entreront sans retard en délibération sur les moyens effectifs d'atteindre le but de l'alliance.

Quelle est d'un autre côté l'une de ces garanties de paix, telle qu'elle est explicitement formulée dans le protocole du 28 décembre? Elle consiste à mettre fin à la prépondérance russe dans la Mer-Noire. Ainsi donc s'ouvrent les conférences, et dès l'ouverture des négociations M. de Buol déclare que l'Autriche accepte les conséquences des obligations qu'elle a contractées dans tout ce qu'elles peuvent avoir de plus sérieux. Les négociations se poursuivent, et en effet le cabinet de Vienne reste invariablement fidèle à la politique inaugurée le 2 décembre. Lorsque M. Drouyn de Lhuys présente un premier projet qui fixe le nombre des vaisseaux que la Russie pourra entretenir dans la Mer-Noire, M. de Buol soutient dans toute sa force le principe de la limitation. Quand le prince Gortchakof présente un plan illusoire, le ministre de l'empereur d'Autriche déclare lui-même que ce plan n'a nullement pour résultat de faire cesser d'une manière normale la prépondérance de la Russie. Jusque-là, on le voit, il n'y a aucun doute. L'Autriche est d'accord avec la France et l'Angleterre sur le sens et la portée des conditions de paix, et quant aux obligations que peuvent lui créer les éventualités futures, elle les a d'avance acceptées à l'origine des négociations. Que l'œuvre de la conférence se termine en ce moment, comme cela semblait naturel en présence du refus de la Russie de reconnaître le principe de la limitation, il n'est point de situation plus nette que celle de l'Autriche. La nécessité d'aviser aux moyens effectifs d'atteindre le but de l'alliance existe par le fait même.

Cette nécessité était claire, évidente. Maintenant l'Autriche s'est-elle affranchie de tout devoir parce qu'elle a mis au jour des propositions qui n'ont point semblé acceptables à ses alliés? Est-elle fondée à dire à l'Angleterre et à la France, comme elle le dit : « Vous vous étiez réservé le droit d'exiger plus que les quatre garanties; je m'étais réservé celui de ne point aller plus loin : chacun reste dans sa position, vous en poursuivant la guerre, moi en restant dans ma pacifique expectative? » Il y a ici une double subtilité à dissiper. L'Angleterre et la France ont si peu dépassé les limites fixées par le traité du 2 décembre, que l'Autriche elle-même a sanctionné jusqu'au bout tout ce qu'elles réclamaient. Le projet mis en avant par le cabinet de Vienne était si peu dans l'esprit des stipulations formulées, qu'il créait tout un système nouveau. Nous ne parlerons pas de la seconde proposition de l'Autriche, qui consistait dans un traité direct de limitation réciproque entre la Turquie et la Russie, et qui s'est produite dans la dernière conférence de Vienne. Il serait inutile d'y insister, parce que d'un côté la Russie en déclinait le principe, et que de l'autre le gouvernement de l'empereur François-Joseph ne s'engageait pas à en faire l'objet d'un ultimatum à Saint-Pétersbourg, en sorte que les puissances occidentales seraient entrées dans une négociation où la Russie apportait un refus, et où l'Autriche n'apportait pas le poids d'obligations effectives. — Reste la seule, la vraie proposition autrichienne. On connaît cette combinaison plus ingénieuse que sérieusement efficace. Elle adoptait comme point de départ le nombre des vaisseaux russes actuellement flottans dans la Mer-Noire, et, par un système de pondération progressive, elle plaçait à côté un certain nombre de navires européens qui aurait pu s'accroître à mesure que la Russie aurait elle-même

augmenté ses forces navales. Il s'y joignait un projet de traité permanent entre l'Autriche, la France et l'Angleterre, qui auraient pris les armes le jour où la Russie aurait eu le nombre de vaisseaux qu'elle avait avant la guerre actuelle. Ce n'était nullement, on le voit, la limitation des forces de la Russie, c'était la création d'une force rivale; ce n'était point la cessation de la prépondérance moscovite dans la Mer-Noire, c'était l'organisation d'une lutte permanente de prépondérances ennemies, lutte qui pouvait dégénérer sans cesse en conflagration. Au lieu d'imposer une restriction au développement menaçant de la Russie, que rien ne liait dans ce système, l'Autriche imposait des charges à l'Europe. Était-ce là réellement la solution la plus conforme à l'esprit et aux termes mêmes des stipulations qui avaient réuni l'Autriche, l'Angleterre et la France?

Le seul, le grand avantage de cette combinaison, on ne saurait le méconnaître, c'était l'alliance permanente qu'elle créait comme une force incessamment dirigée contre la Russie. C'est l'idée qui dut séduire M. Drouyn de Lhuys et lord John Russell lui-même, ainsi que ce dernier l'a déclaré dans ses explications récentes devant le parlement. Lord John Russell l'a avoué, il voyait là un moyen de terminer la guerre avec honneur, et d'obtenir, sinon la certitude, du moins la probabilité d'une paix durable. Bien d'autres ont eu la même opinion. Qu'on y réfléchisse cependant, cette alliance, qui se présente au premier abord comme le bouclier de l'Europe, elle existait moralement avant que la guerre eût définitivement éclaté : a-t-elle rien empêché? Elle existe encore par le fait du traité du 2 décembre : qu'est décidée à faire l'Autriche? Si le cabinet de Vienne n'a rien fait jusqu'ici malgré ses ses engagemens, s'il est résolu à rester simple spectateur dans une lutte où il a cependant accepté un rôle, quelle garantie offre l'alliance permanente pour l'avenir? Chose étrange, l'Autriche, par son attitude actuelle, prend soin elle-même de montrer la fragilité de sa combinaison. Et puis, s'il faut tout dire, la proposition autrichienne reposait sur une hypothèse : c'est que les puissances alliées resteraient constamment dans un intime accord de vues et de pensées, c'est qu'il ne s'élèverait jamais entre elles aucune de ces questions qui diminuent singulièrement l'efficacité des alliances quand elles ne les dissolvent pas, c'est qu'enfin elles auraient à tous les instans la disposition de leurs forces. Or qui pourrait garantir qu'il en sera toujours ainsi, que tous les états européens seront maîtres de leurs résolutions dans toutes les circonstances qui peuvent s'offrir? Examinée sous ses faces diverses, cette combinaison proposée par l'Autriche tendait donc en réalité bien plutôt à éluder qu'à résoudre la question redoutable qui a mis les armes dans les mains de l'Europe. Elle ne supprimait point le danger, elle le constatait au contraire, et elle ajournait la lutte à un temps où elle pourrait s'engager peut-être dans des conditions moins favorables. Il résulte de ces faits, ce nous semble, que, même en présence de la proposition autrichienne, l'Angleterre et la France n'avaient point d'autre issue que de continuer la guerre, pour atteindre le but qu'elles ont assigné à leurs efforts. L'Autriche se croit libre de tout engagement par cela seul qu'elle n'a point vu sa tentative de pacification couronnée de succès. Les puissances occidentales ne lui feront pas la guerre sans nul doute pour la contraindre à rem-

plir des obligations qui à leurs yeux n'ont point cessé d'avoir toute leur force. Elles attendront qu'une meilleure inspiration relève à sa juste hauteur la politique du cabinet de Vienne. Qu'on observe cependant quelle est la situation singulière où s'est placée l'Autriche. Adversaire de la Russie, elle lui prête le secours de son immobilité. Alliée de l'Angleterre et de la France, elle décline toute solidarité avec elles dès qu'il faut agir. Puissance européenne intéressée au premier rang dans une des plus grandes luttes publiques, elle apporte ce contingent redoutable, — une proposition! Elle jette une subtilité nouvelle dans le monde des subtilités diplomatiques. A quelque point de vue qu'on observe aujourd'hui la politique du cabinet de Vienne, on ne peut y voir que le symptôme d'une secrète faiblesse qui contraste avec cette attitude de fermeté dont il ne s'était pas départi jusqu'au dernier moment des négociations.

Ce n'est pas que nous méconnaissions la part qui peut revenir encore à l'Autriche. En Angleterre comme en France, on ne cesse point sans doute d'attacher un grand prix à sa coopération, fût-elle simplement morale. Cela résulte surtout des derniers discours qui ont été prononcés dans le parlement anglais, d'abord par lord Clarendon et plus récemment par lord John Russell. Les dernières propositions autrichiennes ont eu même pour conséquence de soumettre l'existence du ministère anglais à une épreuve nouvelle dont l'issue est encore incertaine, et qui est née des explications de lord John Russell sur le rôle qu'il a joué à Vienne. C'est une étrange destinée politique, il faut le dire, que celle de lord John Russell depuis quelque temps. Il semble qu'il soit l'homme indispensable de toutes les combinaisons, et partout où il paraît, il devient tout au moins un élément de dissolution. C'est lui, on s'en souvient, qui avait amené la décomposition du cabinet de lord Aberdeen, et il ne serait point impossible que le cabinet de lord Palmerston ne finît par une semblable aventure. Lord John Russell était revenu de Vienne, à ce qu'il paraît, dans des dispositions assez favorables à la proposition d'arrangement émanée de l'Autriche. Il avait promis de la soutenir, et il l'a soutenue en effet. Cette proposition n'a point été accueillie pourtant par le cabinet de Londres, comme on le sait. L'ancien plénipotentiaire de Vienne a dû se rendre à la décision du gouvernement dont il fait partie; mais, à vrai dire, il a conservé son opinion et ne paraît point éloigné de croire qu'il y avait dans le projet autrichien tous les élémens d'une pacification convenable. Seulement il s'élève ici une question. Si lord John Russell a gardé cette conviction, comment est-il resté dans le cabinet? C'est ce qu'il a expliqué au sein du parlement. Il ne s'est point retiré par un sentiment patriotique, pour ne point ajouter à l'instabilité ministérielle dans un moment où le pouvoir lui-même en Angleterre est en butte à des hostilités menaçantes. Lord John Russell a obéi à un mobile élevé sans contredit; mais dès qu'il restait dans le cabinet, il est difficile de comprendre comment il s'est cru obligé de publier les divisions intérieures du gouvernement sur le point le plus grave de la politique. Il s'ensuit qu'après avoir voulu, par patriotisme, éviter une crise ministérielle, il peut en provoquer une nouvelle en divulguant ses dissentimens. L'opposition n'a point manqué en effet de s'emparer des aveux de lord John Russell, et M. Bulwer a déposé une motion

proposant à la chambre des communes de déclarer que le gouvernement n'a plus la confiance du parlement. Tout compte fait, en peu de temps c'est la troisième ou quatrième motion contre laquelle le ministère anglais se trouve avoir à se débattre. Il a échappé à celle du parti de la paix; échappera-t-il encore à celle de M. Bulwer? Lord John Russell se verra-t-il obligé de donner sa démission, et se retirera-t-il seul, ou entraînera-t-il avec lui le ministère tout entier? La question essentielle aujourd'hui est le maintien d'un gouvernement en présence d'une guerre à conduire, et la difficulté serait peut-être de former un autre ministère que celui qui existe, au milieu de l'incohérence des partis.

Quant à la France, elle vient d'avoir une session législative moins troublée par les motions et les interpellations. C'est le 2 juillet que les chambres se sont réunies et que l'empereur a inauguré leurs travaux par un discours où il exposait l'état de la guerre et de nos rapports diplomatiques; la session est maintenant finie. Quelque court que soit cet intervalle cependant, il a a suffi pour que des mesures importantes aient été adoptées. Toutes ces mesures au surplus se rattachent à la guerre. L'une d'elles est la loi qui autorise une levée de cent quarante mille hommes. En elle-même, cette levée n'a rien d'extraordinaire. C'est un retour à un usage suivi jusqu'à ces dernières années, et qui consistait à voter la loi du contingent, comme le budget, une année à l'avance. C'est donc la classe de 1855 qui sera appelée, et la loi actuelle fournira les moyens de hâter la formation du contingent dès les premiers jours de l'année prochaine.

Le corps législatif a eu également à voter diverses mesures financières qui sont des charges nouvelles : c'est là un des résultats de la guerre. Trois lois étaient proposées par le gouvernement et ont été adoptées. L'une a pour but d'assurer la garantie de la France à un emprunt contracté par la Turquie. L'Angleterre a sa part dans cette garantie collective. La seule chose qu'on pût faire était de stipuler que ces ressources seraient consacrées à la guerre par la Turquie, et en outre de donner quelques sûretés à l'Angleterre et à la France elle-même : c'est ce qui a été fait par un traité signé à Londres. Le gouvernement français a d'ailleurs un emprunt à contracter pour son propre compte. Il s'élève à 750 millions, et se fera vraisemblablement comme par le passé, par la voie d'une souscription nationale. D'après le rapport de la commission législative, cet emprunt nouveau doit suffire à la fin de l'année actuelle et à l'année prochaine tout entière. Malheureusement tous ces emprunts, s'ils grèvent l'avenir, constituent aussi une charge pour le présent : c'est le service des intérêts qui va grossir le budget des dépenses. Quelque progrès qu'il puisse y avoir dans les revenus ordinaires, cela ne suffit pas évidemment. De là la nécessité de nouveaux impôts. Le gouvernement a proposé d'augmenter le droit sur les alcools, de faire porter sur la totalité, au lieu du tiers du prix de la place, le droit de transport auquel sont soumis les voyageurs par les chemins de fer, et enfin d'ajouter un nouveau décime de guerre au principal des contributions indirectes sujettes à l'ancien décime. En fait d'impôts, le mieux serait de n'en point payer certainement. Pourtant, la nécessité admise, pouvait-on trouver d'autres combinaisons? La commission législative a essayé d'en chercher, à ce qu'il

paraît. On a proposé une taxe sur les valeurs mobilières, même l'impôt sur le revenu. En fin de compte, c'est le projet du gouvernement qui a été voté, comme cela était facile à prévoir. Ainsi la guerre apporte ses charges matérielles, tandis que le pays subit des pertes bien plus cruelles encore, celles de tant de vaillans soldats qui meurent chaque jour en Crimée pour la cause de la civilisation et de l'Europe.

Dans ce flot d'événemens qui se pressent, il y a une part qui entre à chaque instant dans le passé. Les hommes eux-mêmes disparaissent de la mêlée, touchés par un doigt invisible, et deviennent des personnages de l'histoire. C'est une coïncidence singulière, et fatale assurément, qui a fait mourir en quelques mois, de la même mort, ces deux chefs dont nous parlions, lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud. Appelés les premiers à porter le poids de cette formidable lutte, ils différaient par leur nature autant que ces armées mêmes qu'ils étaient chargés de mener au combat. L'un avait le calme, le sang-froid, la lenteur prudente et opiniâtre du soldat britannique; l'autre portait en lui ce feu d'intrépidité et ce besoin d'action de la race militaire française. Lord Raglan aura sans doute son histoire en Angleterre, telle qu'il la mérite. Le maréchal Saint-Arnaud s'est fait lui-même d'avance, et sans y songer, son propre historien, dans ces *Lettres* qu'on publie aujourd'hui, et où l'on voit se refléter toute une carrière, toute une vie, surtout un caractère plein de ressort et de vigueur. Les *Lettres du Maréchal Saint-Arnaud*, comme tous les documens de ce genre, ont cela de curieux, qu'elles portent l'empreinte de leur origine. Ce sont les confidences intimes d'une nature qui sent vivement et qui rencontre sans effort l'expression juste et colorée, souvent ingénieuse et saisissante. C'est une sorte d'autobiographie animée et dramatique. Que de choses en effet dans cette existence, depuis le jour où Saint-Arnaud entrait à dix-sept ans, en 1815, dans les gardes du corps jusqu'au moment où il succombait le lendemain de l'Alma! C'est entre ces deux dates que se déroule cette carrière où il y a les périodes obscures à côté de la période de brillante émulation guerrière. Poussé par l'esprit d'aventure, le jeune soldat allait même en Grèce à l'époque de l'insurrection hellénique, et il faut ajouter qu'il n'en revint pas avec un enthousiasme très vif pour les Hellènes. Il ne se doutait guère alors que dans ces contrées qu'il parcourait en volontaire inaperçu, il se retrouverait un jour à la tête des armées de la France. Saint-Arnaud ne reparaît dans l'armée que vers 1831, d'abord faisant la guerre dans la Vendée contre les chouans, puis bientôt comme lieutenant de la légion étrangère en Afrique. C'est là que cette destinée commence à se dessiner et à se fixer; là commence cette lutte d'une volonté énergique au milieu des émotions fébriles de la vie militaire. On voit le lieutenant de la légion étrangère s'élever successivement de degré en degré jusqu'à ce sommet où il n'aurait pas osé aspirer, et où un coup imprévu l'a porté. C'est durant cette longue période qu'il se raconte en quelque sorte lui-même familièrement. Dans ces *Lettres*, écrites au jour le jour, il se révèle incontestablement une rare nature de soldat. Qu'il y eût des orages dans cette vie, Saint-Arnaud ne songe guère à le nier. « La sagesse n'est pas donnée à tout le monde, dit-il en 1839; mon pauvre ami, je suis arrivé tard à l'appel quand on la distribuait. On a beau dire, cela dépend beaucoup du

tempérament, et on naît sage comme on naît peintre... Moi, je suis né soldat, avec beaucoup des défauts du métier et quelques-unes de ses qualités. » Il a en effet les qualités du soldat. Il a l'instinct, on pourrait dire l'amour de la guerre, et c'est lui qui prétend qu'à l'odeur de la poudre il relève la tête comme un cheval de course. Il a le coup d'œil, la promptitude de décision et d'action, et par-dessus tout une volonté indomptable sous laquelle il fait tout plier, même son corps; car ce combat qu'on l'a vu soutenir dans ses derniers jours contre la maladie, ce fut la lutte de presque toute sa vie militaire : il semble n'échapper au feu que pour se mesurer avec cet autre ennemi. Ce sont ces qualités qui ont fait la fortune du maréchal Saint-Arnaud, et elles se retrouvent dans sa correspondance sous une forme libre et vive, originale et souvent piquante. Ce soldat de trempe vigoureuse est évidemment un homme d'esprit, soit qu'il parle de lui-même, soit qu'il cherche à pénétrer les mystères de la vie africaine, soit qu'il esquisse en passant quelque tableau de mœurs arabes avec une verve singulière.

Telles qu'elles sont, les *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* reproduisent plus ou moins, sans nul doute, la vie de tous ces officiers qui ont grandi en Afrique pendant vingt ans, et qui sont aujourd'hui partout à la tête de nos soldats. Des luttes, de la misère, le péril toujours renaissant, des embuscades sanglantes, la maladie alternant avec le feu, une activité toujours dévorante, voilà cette vie. Il y a eu peut-être aussi le goût des récompenses, l'amour du grade supérieur; mais où donc ne poursuit-on pas le grade supérieur, sans avoir toujours autant de titres? Encore, dans cette noble et hasardeuse existence, combien de fois un mot ne suffit-il pas pour endormir la blessure d'une espérance déçue! Une bonne parole d'un chef sur la brèche de Constantine, une citation à l'ordre de l'armée, c'est assez pour faire attendre plus patiemment la promotion; puis on repart, puis avec un peu de bonheur on se réveille quelque jour sans savoir comment ont passé ces années fiévreuses et en se disant : « Me voilà général! » Lorsqu'on mettait si souvent en doute la conservation de l'Afrique, qui aurait dit que là se formaient les hommes qui disposeraient en quelque façon de la France, qui l'abriteraient sous leur épée? Saint-Arnaud dans ses *Lettres* s'occupe peu de politique; en vrai soldat, il ne voit de la politique que ce qui conduit à la guerre. « Tu crains la guerre, dit-il en 1847, moi je l'appelle de tous mes vœux; c'est peut-être le seul moyen de nous tirer d'affaire : c'est une grande et noble crise qui fera taire toutes les autres. Que le canon gronde, et l'on ne se révoltera plus... Les battemens de l'aile du coq rappelleraient l'aigle qui dort. Tout le bonheur et la réussite des guerres est dans le moral des armées... Le secret de la gloire de Napoléon est dans le moral dont il avait su cuirasser ses soldats, moral né en Italie et en Égypte, malade à Leipzig et mort de consomption à Waterloo. L'Afrique l'a retrempé; un bon chef le relèverait plus que jamais. Le maréchal Bugeaud est l'homme qui opérerait le plus vite cette grande cure. » Si le maréchal Saint-Arnaud s'est mêlé depuis à la politique plus directement, s'il a aidé à tuer la république, il faut reconnaître qu'il n'a tenu que ce qu'il promettait. Dès 1842, il annonçait qu'il combattrait toujours la république, parce qu'elle lui était odieuse, et après 1848 il ajoutait encore qu'avant de subir le joug socialiste, il se ferait

chef de bande. Tout cela est exprimé avec feu, avec originalité, dans cette correspondance où, à côté du langage du soldat, se retrouve l'accent ému et viril de l'homme songeant toujours à sa famille, et ne séparant point ses enfans de ses rêves de gloire. Ainsi se révèle cette vigoureuse nature, l'un des types les plus curieux des guerres africaines, par ce mélange d'activité nerveuse, d'esprit et de bonne humeur militaire. Les *Lettres* du maréchal Saint-Arnaud resteront sans contredit sa meilleure histoire. L'homme s'y peint tout entier, comme il se laissait pressentir déjà dans ces derniers rapports de Crimée qui conservent une sorte de teinte émouvante et funèbre adoucie par l'éclair de la victoire.

Voilà cependant comment les destinées s'enchevêtrent dans le mouvement de la vie, et comment les œuvres intellectuelles elles-mêmes viennent reproduire la diversité et la confusion d'une époque. Le maréchal Saint-Arnaud laisse des *Lettres* qui peignent l'âme de l'homme et du soldat dans cette période qui s'achève à peine; M. Dupin, l'homme de loi et de parlement, écrit aussi ses *Mémoires*, et profite des loisirs qui lui sont faits pour fixer ses souvenirs, pour rassembler ses réflexions sur les études et les travaux de sa longue carrière, afin de les léguer à sa famille, à ses amis, à la patrie « et à la postérité enfin, s'il doit aller jusqu'à elle. » M. Dupin est certainement, lui aussi, une des natures originales de notre temps par le bon sens, par la verve de l'esprit, par une certaine rudesse qui ne laisse point de s'allier parfois à une certaine flexibilité. Il a eu un grand rôle, soit comme homme politique, soit comme avocat, et il a été mêlé à presque tous les événemens publics contemporains depuis 1815, époque où il était déjà membre de la chambre des représentans, jusqu'au 2 décembre 1851, qui le trouvait président de l'assemblée législative. Or quel témoignage apporte-t-il sur ces événemens? quelle lumière nouvelle a-t-il à révéler? C'est ici peut-être qu'est le plus grand embarras. M. Dupin a beau dire : *Quæque miserrima vidi et quorum pars fui!* il ne raconte point ce qu'il a vu, les catastrophes où il a eu une part. Ses *Mémoires* sont des notices sur les causes qu'il eut à soutenir dans sa carrière; ce sont des *défenses continuées* selon sa propre expression, ou, si l'on veut, des supplémens de dossier.

Dans M. Dupin, il y a, ce semble, plusieurs hommes : il y a celui qui a fait une figure politique, il y a l'avocat, et il y a un dernier homme enfin qui admire les deux autres. C'est celui-ci qui écrit ses *Mémoires*. M. Dupin plaide sa cause auprès de la postérité, et il lui rappelle quels illustres cliens il a eu à défendre, quels tableaux lui ont été offerts, comment il a été peint dans telle attitude, prononçant telle phrase. L'auteur n'oublie pas même les fragmens de journaux qui le comblent d'éloges. L'intérêt des *Mémoires* de M. Dupin naît moins de leur nouveauté et des révélations qu'ils contiennent que d'une impression mélancolique qu'ils éveillent. Toutes ces causes dont parle l'auteur sont en effet, à un certain point de vue, le résumé de notre histoire; elles en marquent pour ainsi dire les jalons. Beaucoup sont oubliées aujourd'hui, quelques-unes dans leur temps passionnèrent les esprits ou les attristèrent. Vous trouverez là l'histoire tragique du maréchal Ney et le fatal souvenir des luttes civiles dans tous ces procès qui se succèdent. Puis viennent les luttes de la presse. De toutes ces causes, un petit nombre seulement

a échappé à l'oubli. Le reste est un peu de cendre froide qui tiendrait dans la main. M. Dupin continue trop, il nous paraît, à voir toute cette histoire de l'œil de l'avocat. Une des plus curieuses aventures que M. Dupin se plaît à remémorer est sans nul doute celle de Saint-Acheul. Le célèbre avocat est appelé à Amiens vers 1826 pour plaider; là il est invité à dîner par le directeur de la maison des jésuites de Saint-Acheul, le fameux père Loriquet en personne. Très bon catholique, il ne se refuse point à assister à une procession et à porter un cordon du dais; mais aussitôt les journaux libéraux signalent la *grande trahison* de M. Dupin, les progrès du fanatisme, et voilà M. Dupin obligé d'engager une correspondance avec les journaux et avec le père Loriquet pour défendre sa liberté en se défendant d'être jésuite. L'aventure fut chaude; l'auteur des *Mémoires* s'en tira, à ce qu'il dit. A travers tout cependant il y a dans ce livre un passage où M. Dupin émeut en étant vrai et sincère : c'est quand il raconte sa visite à la reine Marie-Amélie en 1850, au moment où viennent de mourir le roi Louis-Philippe et la reine des Belges. M. Dupin baise pieusement la main de cette reine éprouvée, et involontairement il fléchit le genou devant cette image vivante et sacrée de la douleur. Si on dit à M. Dupin qu'il fut un courtisan en fléchissant le genou, il peut s'en consoler : ce jour-là il fut le courtisan du malheur.

De ce monde de l'histoire et des lettres, il faut revenir aux affaires des peuples, qui sont elles-mêmes quelquefois un drame éloquent. N'y a-t-il point ici en effet, sur le terrain des choses positives, tous les intérêts et toutes les passions en présence? De tous les pays de l'Europe, l'Espagne est celui qui se débat en ce moment dans la plus périlleuse épreuve intérieure. L'anniversaire de la révolution de juillet va être célébré à Madrid, et on pourrait demander de terribles comptes à cette révolution. Bien loin de s'améliorer, depuis quelque temps la situation de la Péninsule s'aggrave et se complique chaque jour, comme à la veille d'une crise décisive. Ce serait déjà fait, si l'Espagne n'était pas la contrée où l'on s'accoutume le plus au désordre. Détresse financière, agitations ouvrières dans la Catalogne, mouvemens carlistes, impuissance et puérilité révolutionnaire des cortès, indécision du gouvernement, faiblesse de tous les pouvoirs combinée avec l'anarchie universelle, tout se réunit aujourd'hui pour donner à cette situation un caractère indéfinissable et alarmant. Voilà une demi-année déjà que le gouvernement et le congrès en sont à chercher les moyens de faire face aux dépenses des services publics; on ne les a point trouvés, et la détresse financière en est venue à dominer la politique elle-même, tout en s'y rattachant intimement. L'histoire des finances espagnoles est en vérité assez curieuse depuis la révolution. On se rappelle comment ont débuté les cortès : elles ont commencé, pour se donner un peu de popularité, par abolir l'impôt de consommation. C'était enlever au trésor une recette de plus de 150 millions de réaux, sans qu'il en soit résulté aucun profit pour les consommateurs. Depuis ce moment, il a fallu vivre d'expédiens, d'autant plus que toutes les autres recettes ont diminué par le fait de l'incertitude universelle. Le premier de ces expédiens a été un emprunt de 40 millions, c'est-à-dire que pour avoir 40 millions effectifs, il fallait émettre pour 120 millions de titres. Cette merveilleuse opération était à peine accomplie, que le gouvernement était obligé de

recourir à un emprunt bien plus considérable : il demandait aux cortès l'autorisation d'émettre pour 2 milliards de titres, afin d'avoir 500 millions effectifs. On avait eu de la peine à négocier le premier emprunt, il est aisé de présumer quelles facilités devait rencontrer la négociation du second. M. Madoz était alors ministre des finances, et comme les paroles ne suffisaient point pour trouver de l'argent, il se tirait d'embarras en déclarant périodiquement que ses ennemis conspiraient contre lui, parce qu'il était progressiste. M. Madoz a vécu ainsi pendant quelques mois, en se proclamant et en se faisant proclamer le sauveur des finances espagnoles. Le grand moyen de salut devait être la loi de désamortissement. Le fait est que cette loi a été jusqu'ici une difficulté encore plus qu'une ressource, ce que voyant, M. Madoz a saisi le premier prétexte pour se retirer du ministère, et il est en ce moment, dit-on, en Navarre.

Le nouveau ministre des finances, M. Bruil, s'est trouvé tout de suite en présence d'une dette flottante de plus de 600 millions de réaux, et d'un déficit pour l'année de 200 millions. Comme M. Bruil ne paraît pas avoir l'imaginative de M. Madoz, il a tout simplement proposé un plan de finances qui repose sur l'établissement de quelques impôts. Vous croyez peut-être que les cortès, qui ont créé le déficit par l'abolition de l'impôt de *consumos*, sont venues en aide au gouvernement. La commission du budget a commencé par repousser le plan qui lui était présenté sans rien proposer à son tour. Les besoins pressaient cependant, et le général O'Donnell est venu déclarer que si on ne prenait pas un moyen quelconque, l'armée était sans solde, tous les employés de l'état allaient être sans ressources. Alors les cortès se sont émues et ont voté un emprunt national, qui sera volontaire dans les trente premiers jours, et forcé ensuite. Ce n'est rien autre chose qu'un expédient pour remplir pendant quelque temps les caisses de l'état; mais on n'a point le choix aujourd'hui.

Dans quel moment, en effet, l'Espagne se trouve-t-elle réduite à ces extrémités financières? Sur tous les points règne une vague fermentation. L'insurrection est mal apaisée en Aragon, et une bande carliste vient de se montrer en Catalogne sous les ordres d'un chef assez connu, Marsal. Ce n'est pas là au surplus le seul danger qu'il y ait aujourd'hui en Catalogne; le plus grand péril est dans cette sorte d'insurrection ouvrière qui s'est manifestée tout d'abord par les plus odieux attentats contre des fabricans. L'un de ceux-ci, M. Sol y Padris, ancien député, a été assassiné à Sanz, près de Barcelone, au moment où on venait de le forcer à signer un nouveau tarif pour les salaires. Un autre a été également frappé de plusieurs coups de poignard à Igualada, et sa femme a eu le même sort. A Barcelone, les ouvriers se sont à peu près emparés de la ville, où ils ont arboré un drapeau rouge sur lequel ils avaient inscrit ces mots : *l'association ou la mort!* A côté se trouvait cet autre mot : *vive Espartero!* Deux choses rendent en ce moment cette agitation redoutable : c'est d'abord l'organisation puissante des ouvriers. Ils versent chaque semaine une certaine somme dans une caisse dont les administrateurs sont inconnus, et qui vient à leur aide dans les momens où il leur plaît d'interrompre tout travail. Il s'ensuit que ces masses aveugles sont dans la main de quelques meneurs qui les conduisent à un

but inconnu. Et comme cette organisation s'étend à toute la Catalogne, l'agitation qui naît sur un point se manifeste partout en même temps. C'est ce qui arrive aujourd'hui. Un autre fait rend ce mouvement plus redoutable, c'est que depuis la révolution de 1854 la milice nationale est composée tout entière de cet élément populaire. Aussi a-t-on vu récemment la milice refuser de marcher contre les ouvriers. Il y a longtemps que cette terrible question existe en Catalogne. La révolution dernière est venue lui donner un caractère nouveau de gravité, et peut-être les autorités qui se sont succédé à Barcelone ont-elles contribué à laisser empirer cet état de choses. M. Madoz surtout, qui a été gouverneur de Barcelone après la révolution de juillet, a peut-être sa part de responsabilité. M. Madoz aime la popularité, et son système était de traiter avec les ouvriers, de les flatter, de leur faire des concessions. Il assistait même à leurs conciliabules, et un jour, dit-on, il put entendre l'étrange proposition d'égorger cent fabricans. Il s'en indigna en honnête homme; mais c'était un indice de l'esprit de ses alliés. Quand la situation ne fut plus tenable, M. Madoz se retira, comme il vient de se retirer du ministère des finances. On voit aujourd'hui le résultat. Pour réprimer un tel mouvement, il faudrait des mesures vigoureuses. La première serait la dissolution de la milice nationale, une autre serait une loi qui n'existe pas, sur les coalitions. Il y aurait surtout à fortifier les tribunaux. Aujourd'hui il n'y a qu'un juge : dès qu'un homme dangereux se présente, le juge acquitte, parce qu'il craint d'être assassiné.

Mais ces mesures nécessaires pour la pacification de la Catalogne, le gouvernement les adoptera-t-il? Malheureusement, dans le partage du pouvoir entre le ministère et les cortès, c'est à qui n'agira point, à qui évitera de prendre une responsabilité. On vient de le voir tout récemment, une commission des ouvriers catalans est allée à Madrid. Le duc de la Victoire a d'abord refusé de la recevoir, puis il a écouté ses doléances, et il vient d'envoyer à Barcelone un de ses aides de camp avec une lettre où le chef du cabinet semble ménager encore ces étranges perturbateurs. Ce n'est point, à coup sûr, qu'Espartero pactise avec eux; mais il parle comme un homme qui veut rester populaire. L'effet de cette lettre a été peu favorable à Barcelone, et pendant ce temps on expédie de Madrid des troupes vers la Catalogne. Là, comme sur tous les points, il n'y a d'autre salut pour l'Espagne que dans un pouvoir qui se décide enfin à rétablir la sécurité ébranlée, et à mettre un frein à tout ce déchaînement d'instincts révolutionnaires.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE ANGLAISE

Ce serait mal profiter de l'occasion qui nous est offerte de comparer les différentes écoles de peinture et de sculpture que de nous en tenir à l'examen des œuvres exposées au palais des beaux-arts. C'est là sans doute la partie principale de notre tâche; toutefois l'examen le plus impartial ne contenterait qu'à demi la curiosité des esprits studieux. Il me semble indispensable de consulter l'histoire des différentes écoles avant de prononcer nos conclusions. La route à parcourir sera plus longue, mais le lecteur, après cette rapide excursion dans le domaine du passé, comprendra mieux ce que nous aurons à dire des tableaux et des statues. Quand il s'agit d'une école unique, dont les œuvres capitales sont placées, depuis son origine jusqu'à nos jours, sous nos yeux, et que nous avons à juger les œuvres des vivans, nous pouvons, à la rigueur, nous passer du secours de l'histoire, car les maîtres les plus habiles de cette école sont là pour nous dispenser de tout retour vers le passé. Il nous suffit de rappeler leurs noms sous forme incidente pour éclairer pleinement notre pensée. Les conditions qui nous sont faites cette année nous obligent à changer de méthode. Cependant nous ne devons pas oublier que l'histoire n'est pour nous qu'un moyen d'argumentation et n'a droit

dans notre travail qu'à une place très modeste. Lui accorder un large espace serait méconnaître la nature du but qui nous est assigné : il ne faut pas confondre le moyen et le but.

Mais à quoi bon invoquer l'histoire à propos de l'exposition universelle des beaux-arts? J'entends déjà les impatiens transformer en intention pédante l'idée, très naturelle pourtant, d'interroger le passé pour expliquer le présent. Je ne m'arrêterai pas à ce reproche. Tous ceux en effet qui ont le goût et l'habitude de la réflexion n'ont pas besoin d'être édifiés sur l'utilité de l'histoire. Quant à ceux qui veulent tout apprendre en courant, c'est-à-dire tout savoir sans rien étudier, nous acceptons d'avance leur dépit comme la récompense prévue de notre sincérité. Nous avons la simplicité de croire que la connaissance du passé est nécessaire à l'intelligence du présent : c'est peut-être chez nous un signe de faiblesse, mais à coup sûr le pédantisme n'a rien à démêler avec cette croyance. Nous allons même jusqu'à penser que, pour tout esprit impartial, il n'y a dans un tel aveu qu'une preuve irrécusable de modestie. On aura beau faire et beau dire, c'est du côté des impatiens que se trouve l'orgueil, car ils prétendent deviner en quelques heures, souvent même en quelques minutes, ce qui nous semble mériter plusieurs jours et parfois plusieurs semaines d'investigations. Pour mettre l'orgueil de notre côté, il faudrait commencer par transformer en signe d'orgueil la défiance de soi-même; or le plus habile ne saurait opérer cette transformation. Interroger l'histoire de l'école allemande et de l'école anglaise pour expliquer les œuvres de Cornelius et de Landseer ne passera jamais, aux yeux des hommes de bon sens, pour un signe d'orgueil, pour une intention pédante. Cette accusation d'ailleurs, nous vînt-elle des quatre points cardinaux, ne réussirait pas à nous affliger. Si nous n'épargnons rien pour nous éclairer, si nous renonçons à rien deviner, nous attendons sans impatience que le temps nous donne raison, quand nous croyons tenir la vérité; la contradiction la plus obstinée ne nous décourage pas. Nous avons pris la route la plus longue, qui nous semblait la plus sûre pour atteindre le but désigné. Quand il s'agit de vulgariser ce que nous croyons vrai, un délai de quelques mois n'a rien qui nous effraie.

L'opinion généralement accréditée sur la nature et la mission des arts du dessin est une opinion que le bon sens réprouve, que la réflexion réduit à néant. La foule croit volontiers que la peinture et la statuaire doivent se proposer l'imitation, l'imitation littérale de la nature, comme le but suprême et définitif : au-delà de l'imitation, la foule n'aperçoit rien qui mérite son attention et sa sympathie. Il s'agit de ruiner cette erreur obstinée; or, pour la ruiner, l'histoire nous sera d'un secours très puissant. Je ne prétends pas af-

firmer, encore moins démontrer que toutes les écoles possèdent au même degré le sentiment et l'intelligence de l'idéal : l'histoire me démentirait trop facilement; mais je soutiens, l'histoire à la main, que la valeur d'une école en tout temps, en tout lieu, se mesure à l'intelligence, à l'expression de l'idéal. Envisagée sous ce rapport, l'exposition universelle des beaux-arts est une excellente occasion de remettre en lumière et en honneur les vrais principes, trop souvent méconnus par les praticiens aussi bien que par la foule. L'histoire à la main, nous trouverons sans peine que les maîtres les plus glorieux doivent la meilleure partie de leur renommée à leurs constans efforts pour s'élever au-dessus de l'imitation littérale. L'intelligence et l'expression de l'idéal varient selon les temps et les lieux; mais pour peu qu'on prenne la peine de pénétrer les vrais caractères des œuvres les plus célèbres, de celles mêmes où la foule ne découvre qu'une lutte engagée avec la nature, une lutte habilement soutenue, on ne tarde pas à comprendre que la foule se trompe. Depuis Raphaël jusqu'à Rembrandt, depuis Léonard de Vinci jusqu'à Rubens, il n'y a pas un peintre en possession d'une solide renommée qui n'ait rêvé, qui n'ait réalisé quelque chose de plus que l'imitation. La reproduction des formes et des lignes que nous offre la nature est, pour le peintre, un moyen de rendre sa pensée : lui commander de s'en tenir à cette reproduction, sans chercher à rien traduire, c'est le réduire tout simplement au rôle de machine. Les formes et les lignes sont une langue; or à quoi sert la connaissance d'une langue quand on n'a rien à exprimer? Pour ceux qui ne pensent pas, le vocabulaire le plus complet, le plus varié, n'est qu'un instrument inutile. Étudiez d'abord avec un soin assidu les lignes et les formes de la nature vivante ou inanimée, rien de mieux, rien de plus sage, puisque ces lignes et ces formes sont la langue de la peinture et de la statuaire; mais quand vous voudrez parler cette langue, n'oubliez jamais d'avoir quelque chose à dire; autrement, vous ressemblerez aux enfans qui récitent des mots sans en comprendre le sens.

L'Italie est la grande institutrice de tous les hommes qui se vouent à la peinture, à la statuaire. C'est à Rome qu'ils se donnent rendez-vous. Il semblerait donc que l'étude de l'Italie suffît pour juger tous les peintres et tous les sculpteurs. Cependant la connaissance la plus complète de l'Italie et de tous les chefs-d'œuvre qu'elle renferme ne fournit pas tous les élémens d'un jugement équitable. A ne considérer que la peinture, l'Italie, malgré sa prodigieuse richesse, n'enseigne pas tout ce qu'il faut savoir. Dans l'heptarchie glorieuse qui domine cette forme de l'imagination, elle compte, il est vrai, pour cinq; mais enfin quiconque ne connaît que sur ouï-dire les deux princes qui ne

lui appartiennent pas est inhabile à discuter les questions soulevées par les œuvres modernes. Si Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien et Allegri doivent être interrogés les premiers lorsqu'il s'agit de la beauté, Rubens et Rembrandt ne peuvent être oubliés sans danger pour la cause de la vérité. Quoi qu'on puisse dire contre la pureté de leur goût, il faut absolument les compter si l'on veut échapper au reproche d'injustice. Ces deux maîtres puissans, inférieurs sans doute aux cinq premiers, car dans l'heptarchie la plus complète tous les princes ne sont pas égaux, ont trouvé moyen de nous émouvoir et de nous charmer sans imiter leurs illustres devanciers. Je dis sans imiter, je ne dis pas sans profiter de leurs leçons, car Rubens relève à la fois de Michel-Ange et de Titien, comme Rembrandt relève du Corrége, malgré la prodigieuse différence qui sépare le chef de l'école hollandaise du chef de l'école de Parme. Pour se prononcer avec équité sur le mérite des œuvres modernes, il est donc indispensable de connaître familièrement tous les membres de cette glorieuse heptarchie. C'est à cette condition seulement qu'on peut espérer, sinon d'avoir toujours raison, ce qui n'est donné à personne, au moins de réunir en sa faveur toutes les chances d'impartialité.

Au commencement du siècle présent, les idées que nous exposons ne jouissaient pas d'un grand crédit; à peine quelques voix osaient-elles les soutenir. Quiconque se hasardait à parler de Rubens et de Rembrandt sous le règne de Louis David passait volontiers pour un malappris, ou tout au moins pour un esprit paradoxal. Rubens et Rembrandt étaient traités avec le plus profond dédain par les maîtres et les élèves, qui prétendaient avoir le monopole du goût. Ces deux mauvais garnemens, qui s'étaient avisés d'avoir du talent et de la renommée en dehors de toutes les lois établies, ne méritaient pas même d'être discutés. Pour comprendre la beauté, pour l'exprimer sous une forme pure et harmonieuse, le premier devoir de tout esprit bien fait était de passer devant leurs œuvres sans les regarder, car la seule vue de ces œuvres hérétiques suffisait pour ébranler la foi, pour troubler la conscience. Aujourd'hui, chez nous du moins, la justice est plus facile. Rubens et Rembrandt sont amnistiés. S'ils ne sont pas encore considérés comme exempts de tout péché, si l'on ne consent pas encore à voir en eux des modèles sans danger, on ne dédaigne plus de les étudier. C'est un grand pas de fait, et le jour de la justice est venu pour eux.

En interrogeant tour à tour les sept princes de la peinture, on peut comprendre et apprécier sans partialité toutes les œuvres qui se produisent sur tous les points de l'Europe. Il ne faut pas seulement nous en réjouir dans l'intérêt de la vérité générale, mais il faut y voir aussi le symptôme d'une réaction excellente contre l'invasion de la

statuaire dans la peinture. Ce n'est jamais impunément que l'un des arts du dessin met le pied sur le domaine d'un art voisin. Peinture sculpturale et sculpture pittoresque sont tout simplement deux blasphèmes, deux hérésies, que le bon sens réprouve et que le goût condamne.

La tyrannie de Louis David, qui n'a pas été sans profit pour l'école française, puisqu'elle réagissait contre le goût déplorable du siècle dernier, contre Boucher, Vanloo et Watteau, avait, en se prolongeant, faussé le goût public et obscurci la notion vraie de la peinture. Elle avait substitué l'étude des statues antiques à l'étude de la nature vivante; elle n'admettait cette dernière étude qu'en la subordonnant à la première, et cette doctrine inflexible, que tous les élèves de David avaient embrassée avec une ardeur dévouée, donnait à la peinture un caractère constant de raideur dont cet art ne saurait s'accommoder. Maintenant les peintres comprennent que les statues antiques, excellentes à consulter sans doute pour le choix et l'harmonie des lignes, ne sauraient dispenser de l'étude assidue de la nature vivante, et que ce dernier élément d'information est le seul qui puisse donner à leurs compositions une vraie souplesse, un véritable intérêt. Or, si nous recherchons les causes de cette transformation dans le goût public et dans le goût des artistes, nous sommes amené à reconnaître que Rubens et Rembrandt peuvent en revendiquer la meilleure part. Tant que Rubens et Rembrandt ont été considérés comme des hérétiques, la notion de la peinture s'est trop souvent confondue avec la notion de la statuaire. La foule s'était habituée à croire qu'une loi unique régissait les deux arts, et par malheur les artistes partageaient l'opinion de la foule. Parmi les grands maîtres italiens, il y en avait au moins deux qui protestaient par leurs œuvres contre cette aberration, je veux dire Titien et Allegri; mais Léonard, Michel-Ange et Raphaël, mal étudiés et mal compris, semblaient donner gain de cause aux admirateurs exclusifs de la statuaire antique. Quoique *la Cène* de Sainte-Marie-des-Grâces, *le Jugement dernier* de la chapelle Sixtine et *l'École d'Athènes* ne soient pas conçus d'après les données de la statuaire, l'amour fervent de ces maîtres illustres pour l'harmonie linéaire et pour la forme écrite donnait beau jeu aux esprits inattentifs et leur permettait de prendre les marbres antiques comme législateurs souverains dans la peinture aussi bien que dans la statuaire. Dès que Rubens et Rembrandt ont retrouvé le crédit légitime qui leur appartient, une telle erreur n'est plus permise, car le maître flamand et le maître hollandais, qui n'ignoraient pas l'antiquité, ont consulté la nature vivante avec une prédilection marquée. J'ai donc le droit d'affirmer que nous devons à l'intelligence de ces deux maîtres le redressement du goût public dans toutes les questions qui se rattachent à la notion vraie de la peinture.

Plusieurs raisons m'engagent à commencer l'examen de l'exposition universelle des beaux-arts par l'école anglaise. En premier lieu, quoique depuis la mort de David Wilkie elle n'ait pas encore retrouvé un maître aussi habile, aussi expressif, elle occupe en Europe une place considérable par les maîtres qui lui restent : il me suffit de nommer Landseer et Stanfield. En second lieu, sauf de très rares exceptions, elle ne paraît pas viser plus haut que l'imitation pure. Enfin elle n'a pour se soutenir que les encouragemens individuels; le gouvernement anglais ne fait rien pour les arts du dessin. Il y a dans chacun de ces trois faits un élément de discussion que nous ne devons pas négliger. Les argumens purement théoriques, si excellens qu'ils soient, ne valent jamais pour la foule une démonstration appuyée sur les faits. L'école anglaise peut donc nous servir à mettre en pleine évidence les principes que nous soutenons depuis longtemps. Nous aurions beau les exposer à plusieurs reprises avec une lucidité parfaite, nous ne réussirions pas à dissiper tous les doutes. Les questions qui se rattachent à l'intelligence, à l'expression de la beauté, sont d'une nature tellement délicate, qu'elles exigent une attention vigilante. Pour vulgariser les principes acceptés comme vrais par les maîtres les plus habiles, il importe d'abandonder parfois les régions purement théoriques et d'entrer dans le domaine de l'application.

L'école anglaise se trouve à propos devant nous pour établir l'insuffisance de l'imitation. L'importance de cette considération ne peut échapper à personne et justifie pleinement notre choix. L'absence de tout encouragement public, je veux dire de tout encouragement donné au nom de l'état, ne joue pas dans l'école anglaise un rôle moins sérieux que le génie national. La peinture et la statuaire peuvent-elles se passer de cette générosité collective qui s'exerce au nom de tous? L'école anglaise peut nous aider à résoudre cette question. On ne saurait dire sans étourderie ou sans ignorance que le génie poétique de la Grande-Bretagne soit inférieur au génie des autres nations de l'Europe; cependant elle n'a produit ni un peintre ni un statuaire qui se puisse comparer, pour la puissance et l'autorité, à ces trois grands poètes, à Shakspeare, à Milton, à Byron. Comment expliquer cette singularité? Par la nature du climat? La réponse ne serait pas satisfaisante. Il me semble qu'il faut en chercher la cause dans la constitution politique et religieuse de la société anglaise. Une nation qui a produit Shakspeare, Milton et Byron ne saurait demeurer indifférente aux arts du dessin, car la peinture et la statuaire sont unies à la poésie par une étroite parenté : elle aime donc la peinture et la statuaire. L'habileté qu'elle a montrée dans l'imitation de la nature vivante prouve assez clairement qu'elle pourrait faire mieux encore, si elle était placée pour

son développement esthétique dans les mêmes conditions que la France et l'Allemagne; mais deux choses lui manquent pour l'épanouissement complet de ses facultés dans le domaine de la statuaire et de la peinture : une religion poétique et l'intervention de l'état. Pour tous ceux en effet qui ont suivi le développement des arts du dessin, il est hors de doute que la foi catholique se prête mieux que la religion protestante à l'expression plastique de la beauté. Quant à l'intervention de l'état, elle me semble indispensable dans les grands travaux. Lors même que le goût deviendrait populaire dans toutes les classes de la nation, lors même qu'au goût du beau viendrait s'ajouter une prospérité générale, les encouragemens individuels ne pourraient jamais remplacer les encouragemens publics.

Toutes ces idées sont depuis longtemps familières aux hommes qui s'occupent des questions esthétiques; cependant je ne crois pas inutile de les rappeler. L'école anglaise n'est pas aujourd'hui ce qu'elle pourrait être, si elle ne devait pas se borner à travailler pour les particuliers. Possédât-elle un peintre de premier ordre, habile à concevoir, habile à exécuter les plus hardies, les plus grandes compositions, comment ce peintre arriverait-il à réaliser sa pensée? Et lors même qu'il trouverait dans son caractère assez d'énergie, dans son patrimoine assez de ressources pour accomplir son vœu le plus ardent, pour faire de son rêve une œuvre splendide, que deviendrait son œuvre? Par qui serait-elle acquise? On me répondra peut-être que les grandes fortunes ne manquent pas de l'autre côté de la Manche; mais, hélas! en Angleterre comme en France, les amateurs ont souvent plus de vanité que de lumières. Ils achètent volontiers sans marchander les tableaux dont la renommée est depuis longtemps consacrée, parfois même des copies qu'ils prennent pour des originaux. Quand il s'agit d'une œuvre nouvelle, ils se font prier ou subordonnent leur générosité à des convenances d'ameublement. D'ailleurs l'or ne suffit pas pour élargir le domaine de l'art : il achète ce qui est fait et ne suscite pas des pensées nouvelles, des pensées qui, pour se traduire, ont besoin d'un vaste espace. C'est à l'état seul que ce rôle appartient. Qu'il y ait en Angleterre quelques Mécènes aussi éclairés qu'opulens, je le veux bien; qu'ils unissent le discernement à la générosité, je consens à le croire : ils ne peuvent pourtant jouer le rôle de l'état. Turner est mort quatre fois millionnaire. Pour les hommes de notre temps, c'est là sans doute un terrible argument. Un peintre qui peut gagner par son travail une pareille somme devrait fermer la bouche à tous ceux qui se permettent d'affirmer l'insuffisance des encouragemens individuels. Cependant, si l'on veut prendre la peine de réfléchir pendant quelques instans, ce terrible argument change bientôt d'aspect. La question en effet n'est pas de savoir si les peintres peuvent s'enrichir en Angleterre, mais

si les encouragemens sont distribués de manière à élever, à maintenir le niveau des études, ou si au contraire les guinées prodiguées par centaines, par milliers, n'appauvrissent pas les facultés pittoresques en les condamnant à choisir un cadre trop étroit. Pour un homme de bonne foi, la réponse ne saurait être douteuse.

Depuis la mort de David Wilkie, le premier peintre de l'Angleterre est sans contredit Landseer. Je pense même que, sous le rapport du métier proprement dit, il est supérieur à Wilkie. L'opinion que j'exprime ici pourra paraître singulière à ceux qui n'ont jamais quitté la France et ne connaissent Wilkie que par la gravure; mais elle paraîtra toute naturelle et très légitime à tous ceux qui ont passé le détroit et comparé les œuvres de ce maître éminent aux planches de Raimbach. Wilkie comme Martin, et je n'entends faire ici aucune comparaison, gagnait beaucoup à la gravure. Je me souviens d'avoir vu à Londres, il y a vingt ans, à Somerset-House, une composition qui obtenait de nombreux applaudissemens et qui les méritait par la finesse et l'originalité des physionomies : *Christophe Colomb faisant l'expérience de l'œuf pour démontrer la légitimité de ses espérances.* Il y avait beaucoup à louer dans ce tableau; mais le maniement du pinceau accusait une certaine gaucherie qui ne se retrouve pas dans Landseer. C'est pourquoi ce dernier peintre me paraît supérieur à Wilkie.

Parmi les neuf tableaux que Landseer nous a envoyés cette année, les deux que je préfère sont *les Animaux à la forge* et *le Bélier à l'attache. Les Singes du Brésil* sont une charmante fantaisie, que Decamps ne dédaignerait pas; *Jack en faction, le Déjeuner, les Conducteurs de bestiaux dans les montagnes d'Écosse,* se recommandent par une vérité frappante, mais ne valent pas, à mon avis du moins, les deux compositions que je viens de nommer. Entre *le Bélier à l'attache* et *les Animaux à la forge,* si j'avais un choix à faire, je me déciderais pour *les Animaux à la forge.* La traduction française placée sur le cadre ne donne qu'une idée inexacte du sujet, qui s'appelle en anglais *le ferrement,* ou plus littéralement encore *la chaussure.* Le cheval est admirablement modelé, toutes les parties du corps sont rendues avec une étonnante vérité. Toutes les attaches musculaires sont accusées avec évidence, avec fermeté. Il y a pourtant dans cette œuvre, si séduisante d'ailleurs, une coquetterie de pinceau que je n'approuve pas entièrement. Je rends pleine justice au savoir de l'auteur, je reconnais volontiers qu'il possède à merveille l'anatomie du cheval; cependant, en fouillant dans mes souvenirs, je trouve le même sujet traité par Géricault, et, tout en admirant le talent de Landseer, la profondeur de son savoir et la finesse de son pinceau, je ne puis m'empêcher de préférer *le Maréchal ferrant* de Géricault aux *Animaux à la forge* du peintre anglais. Je sais tout ce qu'il y a

d'éclatant, parfois même de satiné dans la robe d'un cheval pur sang, et pourtant je trouve que Landseer a mis trop de coquetterie dans l'expression des jeux de la lumière; il s'est trop attaché aux reflets, et cette préoccupation nuit à la pureté de la forme. Les épaules et les hanches de son cheval sont des prodiges d'habileté : qui oserait le contester? mais l'intervalle compris entre les hanches et les aisselles n'est pas modelé assez simplement. Le désir d'accuser tous les jeux de la lumière de cette robe soyeuse donne au cheval de Landseer un aspect qui n'est pas précisément celui de la nature vivante. Rien de pareil chez Géricault : une franchise, une hardiesse que rien ne saurait surpasser. Ces réserves faites, je me hâte d'ajouter que *les Animaux à la forge* sont, à tout prendre, une excellente composition. Le maréchal ferrant ne vaut pas le cheval, je n'en disconviens pas; ses bras ne sont pas modelés avec assez de fermeté, et, pour un homme rompu à ce rude labeur, c'est un défaut dont nous devons tenir compte; néanmoins ce défaut n'est pas assez saillant pour altérer l'harmonie de la composition. Depuis que nous avons perdu Géricault, personne chez nous n'a rien fait qui se puisse comparer à l'œuvre de Landseer, dans la peinture du moins, car, dans la statuaire, Barye est l'égal de Géricault et par conséquent l'égal de Landseer.

Le Bélier à l'attache offrait des difficultés nombreuses, qui n'ont pas besoin d'être indiquées, que tous les peintres connaissent parfaitement. Ils savent tous en effet que l'expression de la forme est d'autant plus laborieuse, d'autant plus pénible, que l'enveloppe du modelé est plus épaisse. Eh bien! Landseer a triomphé magistralement de toutes ces difficultés. Il nous a donné un bélier plein d'énergie et de vérité. La richesse de la toison, qu'il a rendue à merveille, n'enlève rien à la précision de la forme, ce qui est, à mon avis, une victoire souveraine. L'imitation, par la couleur, d'un lion, d'un tigre, d'une panthère, d'un léopard ou d'un jaguar, n'est qu'un jeu, si on la compare à l'imitation d'un bélier, d'un ours ou d'un éléphant. Pourquoi? parce que le tigre et le lion ont une forme vivement accusée, parce que les attaches musculaires se traduisent avec évidence, grâce à la minceur du pelage. Pour le bélier, pour l'éléphant, pour l'ours, le problème à résoudre est bien autrement difficile; la toison, la peau, le poil enveloppe la forme. Pour l'exprimer nettement, il faut tricher, c'est-à-dire ne pas s'en tenir à l'imitation littérale de la nature. C'est ce que Landseer a parfaitement compris. Son *Bélier à l'attache* est fidèlement rendu et n'a pourtant rien de littéral. L'auteur exagère à dessein, avec une sagacité rare, tous les détails qui, copiés servilement, n'auraient pas assez d'évidence, et, grâce à cet ingénieux artifice, il rend le modèle dans toute sa vérité. C'est pour cette raison précisément que Landseer est un artiste éminent, un des

plus grands non-seulement de l'école anglaise, mais de notre âge. Il connaît la nécessité du sacrifice, la nécessité de l'exagération, deux conditions fondamentales de tous les arts d'imitation, auxquels l'imitation pure ne suffit pas malgré le nom qu'ils portent, et c'est parce qu'il tient compte de ces deux conditions qu'il s'élève au-dessus des peintres de son pays, et tient une si grande place dans l'art européen. Son *Belier à l'attache* révèle chez lui le sentiment de l'idéal. Landseer est vrai parce qu'il dédaigne la réalité prosaïque.

M. Mulready est un peintre à la mode, et je reconnais volontiers que ses compositions ne manquent pas d'un certain agrément, je conçois qu'elles plaisent par le tour ingénieux qu'il sait leur donner; mais l'exécution de ses figures n'est pas assez serrée pour contenter un regard attentif. *Le Frère et la Sœur, le Loup et l'Agneau* laissent trop à désirer sous le rapport de la précision. Le défaut que je signale dans ces deux toiles est plus frappant encore dans *les Baigneuses*. La jeune fille au premier plan est modelée d'une manière très incomplète. C'est un motif séduisant traité avec négligence. Le torse ni les membres ne révèlent une étude sérieuse de la nature. C'est un à peu près, et rien de plus. Pour tirer parti d'un tel sujet, il eût fallu regarder longtemps le modèle avant de le copier. M. Mulready s'est affranchi de cette condition. Il a cru qu'il suffisait de montrer une jeune fille nue pour attirer tous les regards et séduire tous les juges : il s'est trompé. Pour peindre le nu, il est nécessaire de posséder un savoir profond, et je ne pense pas que M. Mulready se soit jamais préoccupé de cette nécessité. Il se contente du choix des tons, et la majorité des spectateurs paraît s'en contenter comme lui. Il semble donc que le succès donne raison à M. Mulready; mais le succès obtenu par des moyens si faciles ne saurait être de longue durée. La mode, qui a pris l'auteur sous sa protection, ne tardera pas à l'abandonner, et je doute fort qu'il arrive jamais à conquérir une solide renommée. Cependant, si le savoir lui manque, son coup d'œil n'est pas dépourvu de justesse. Dans *le Loup et l'Agneau*, les deux têtes d'enfans ont une expression fine; dans la *Discussion sur les principes du docteur Whiston*, les deux graves interlocuteurs méritent le même éloge. De toutes les toiles que M. Mulready nous a envoyées, celle que je préfère est une *Vue de Blackheath*. Il y a dans ce paysage une fraîcheur, un éclat, une jeunesse qui révèlent chez l'auteur une aptitude singulière pour la peinture de paysage. Ce n'est pas une œuvre achevée, mais c'est du moins une œuvre charmante.

M. Mulready est donc un homme de talent, dont le plus grand tort est d'avoir pour lui-même trop d'indulgence et de se contenter trop facilement. Je ne sais pas quel a été son maître, mais il n'est pas malaisé de deviner que ce maître, quel que soit son nom, n'a pas dirigé assez sévèrement les études de son élève. Il ne lui a pas re-

commandé assez constamment le respect de la ligne et du contour. Aussi qu'est-il arrivé? M. Mulready, grâce aux dons heureux qu'il a reçus de la nature, est devenu populaire, ou plutôt la mode l'a traité comme un enfant gâté. On ne s'inquiète pas de savoir s'il a étudié sérieusement. Il plaît, il est adopté par les amateurs, et ceux qui s'avisent de discuter la valeur de ses œuvres passent, aux yeux de la foule, pour des esprits chagrins. Pour moi, si je rends pleine justice aux dons heureux de M. Mulready, je ne puis voir sans regret l'usage qu'il en fait. Il est évident qu'il ne tire pas de ses facultés le parti qu'il en pourrait tirer. Il travaille trop vite, et ses œuvres paraissent improvisées. Plus ingénieux qu'habile, plus adroit que savant, il ne s'attache qu'à plaire et dédaigne la réflexion. Puisqu'il a réussi, puisqu'il est applaudi, il peut se moquer de mes objections. Cependant le succès le plus éclatant ne change rien aux conditions de la vérité. M. Mulready ne fait pas tout ce qu'il pourrait faire, et la sympathie même que son talent m'inspire explique mes regrets.

Les paysages et les marines de Stanfield ont une grande importance dans l'école anglaise, et la renommée qu'il s'est acquise dans son pays sera, je crois, facilement ratifiée par les autres nations de l'Europe. *Les Troupes françaises passant à gué la Magra* se recommandent à l'attention par de solides qualités. Les terrains sont modelés avec fermeté, l'eau est vive et transparente. Les figures ne valent pas les terrains et sont rendues avec moins de soin; mais le fond est admirable. Il n'y a qu'un homme familiarisé depuis longtemps avec toutes les difficultés de son art qui puisse traiter un tel sujet avec tant de puissance et de splendeur. Les montagnes sont dessinées de main de maître. *Le Château d'Ischia, vu du môle,* me plaît moins que *le Passage de la Magra.* Ce n'est pas que j'y trouve moins d'habileté; mais il me semble qu'en peignant le ciel de cette composition, Stanfield a consulté l'Angleterre plutôt que l'Italie. Ce que je dis du ciel, je pourrais le dire avec une égale justesse des vagues qui occupent le premier plan; je ne reconnais là ni le ciel d'Ischia ni la couleur de la Méditerranée. Pour jouir librement de cette composition savante, il faut oublier le nom qu'elle porte. A cette condition, la toile de Stanfield n'obtiendrait que des éloges; mais dès qu'il s'agit d'Ischia, dès que le peintre veut nous montrer les flots de la Méditerranée, nous devons lui dire qu'il s'est trompé sur le choix des tons. Il est probable que ce tableau n'a pas été peint sur les lieux, et que le peintre, en le commençant, n'avait sous les yeux qu'un croquis à la mine de plomb. Si au lieu de ce croquis il eût rapporté une aquarelle rapidement ébauchée, il n'aurait pas donné à la Méditerranée la couleur de l'Océan. Il s'est fié à sa mémoire pour retrouver ce qu'il avait vu, et la mémoire a trompé son espérance. Le ciel et les flots qu'il avait devant lui ont troublé ses

souvenirs. C'est pourquoi, en croyant peindre l'Italie, il a peint son pays; mais s'il s'est trompé dans le choix des tons, il a fait preuve d'une grande habileté dans le dessin de l'architecture et dans la forme qu'il a su donner à l'écume des vagues. D'ailleurs la différence que j'indique entre la couleur de l'Océan et celle de la Méditerranée, bien que facile à constater, n'est pas familière à tous les spectateurs, et parmi ceux mêmes qui ont vu le ciel et les flots d'Ischia, il y en a beaucoup dont la mémoire n'est pas assez fidèle pour contredire le tableau qu'ils ont devant les yeux. Si j'insistais plus longtemps sur le reproche que j'ai adressé à Stanfield, ils m'accuseraient de pousser la sévérité jusqu'à l'injustice, et mon intention n'est pas d'exagérer la gravité de sa méprise. Tel qu'il est, malgré les réserves que j'ai cru devoir faire, son *Château d'Ischia* est à mes yeux un charmant tableau qui tiendrait glorieusement sa place dans les plus riches galeries. Je n'aurais pas discuté le choix des tons, si cette composition n'avait pas pour moi une grande valeur. Quand on a devant soi l'œuvre d'un maître habile, la meilleure manière de prouver l'état qu'on fait de lui, c'est de n'omettre aucun détail, c'est d'analyser son travail dans toutes ses parties. Stanfield occupe dans l'école anglaise un rang trop élevé pour qu'il soit permis de parler de lui en passant. Pour son pays et pour l'Europe, c'est un peintre amoureux de son art, qui a voyagé le crayon à la main, dont le regard est pénétrant, et dont la main docile traduit fidèlement la pensée. Je ne devais donc rien négliger pour légitimer l'opinion que j'exprimais.

M. Leslie jouit dans son pays d'une grande renommée, mais je crois fermement que hors de son pays il n'atteindra jamais à la popularité. Ce n'est pas qu'il manque de talent; il faudrait fermer les yeux pour ne pas reconnaître son habileté. Seulement il y a dans sa manière un excès de précision qui va souvent jusqu'à la sécheresse. Chacune de ses œuvres atteste une profonde réflexion, un grand amour de la vérité, et c'est là ce qui explique le succès qu'il obtient dans son pays, car les sujets qu'il choisit sont presque toujours des sujets nationaux. Il est donc facile à ses compatriotes d'apprécier la valeur de l'expression qu'il sait donner à ses personnages. Dans le reste de l'Europe, la nature même de ces sujets les rend plus difficiles à comprendre : on se préoccupe alors exclusivement de la peinture proprement dite, et je ne m'étonne pas qu'on se montre plus sévère. Il suffit de regarder pendant quelques instans les compositions envoyées à Paris par M. Leslie pour se rendre compte de cette diversité d'appréciation. Prenons *la Reine Victoria recevant le saint sacrement le jour de son couronnement;* pour nous, ce tableau est complétement dépourvu d'intérêt, car nous ne connaissons pas les personnages que l'auteur a groupés autour de la souveraine. Le

seul attrait qu'il puisse nous offrir est celui de la peinture. Or M. Leslie s'est médiocrement préoccupé du côté pittoresque; il s'est attaché avant tout à l'exactitude. A proprement parler, il a voulu dresser le procès-verbal de la cérémonie, et comme celui qui avait ordonné le programme de la fête songeait aux priviléges héraldiques bien plus qu'aux effets de couleur que pourrait offrir la réunion des costumes, il est tout simple que ce tableau nous laisse parfaitement indifférens. Quant aux Anglais, ils admirent la fidélité des portraits. Pour ceux d'entre eux qui ne connaissent pas les grandes écoles de l'Italie, de la Hollande et de la Belgique, M. Leslie est un maître accompli. Pour nous, qui n'avons pas assisté au couronnement de la reine, qui n'avons jamais vu aucun des acteurs, nous en sommes réduits à condamner formellement la sécheresse de la peinture. On aura beau nous vanter l'expression exacte des physionomies, nous aurons toujours le droit de demander pourquoi les groupes ne sont pas disposés plus heureusement, pourquoi l'ensemble de cette composition offre un aspect monotone.

Catherine et Petruchio, *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman, Sancho Pança et la duchesse*, nous offrent le talent de M. Leslie sous une forme plus heureuse que *le Couronnement de la reine*. Cependant la dernière de ces trois compositions ne saurait être acceptée comme une œuvre correcte, car la cuisse droite de la duchesse est d'une longueur démesurée, et la forme du genou et de la jambe n'est pas assez nettement accusée. La scène est bien comprise, et comme le génie de Cervantes est justement populaire dans toute l'Europe, chacun de nous peut estimer tout à son aise la vérité des personnages. Dans le tableau emprunté à Sterne, *l'Oncle Tobie et la veuve Wadman*, la finesse des physionomies réduit presque au silence les objections que soulève encore la partie technique de l'exécution. C'est une peinture qui manque de largeur, mais tous ceux qui ont lu et relu *Tristram Shandy* retrouvent avec bonheur sur la toile de M. Leslie un des épisodes les plus ingénieux de ce livre singulier, qui, malgré la parenté bien évidente qui le rattache à Rabelais, est empreint pourtant d'une véritable originalité.

J'arrive à Eastlake, président de l'Académie royale de peinture, c'est-à-dire au représentant officiel de l'école anglaise. Pour justifier sans doute les fonctions qui lui sont confiées, sir C.-L. Eastlake a cru devoir traiter un sujet grec, *le Spartiate Isadas repoussant les Thébains*. C'est une œuvre insignifiante, qui ne fournit aucun élément de discussion. Ses *Pèlerins arrivant en vue de Rome* ont le défaut très grave de n'être ni beaux ni vrais à force de vouloir être jolis. Les pins qui les abritent sont dessinés avec coquetterie, comme les visages des pèlerins. Pour quiconque a vu la campagne romaine et contemplé à loisir les paysans qui viennent passer la nuit sur les

marches de Saint-Pierre ou de Sainte-Marie-Majeure, attendant la bénédiction du pape, il est évident que sir C.-L. Eastlake n'a pas rendu fidèlement le caractère des personnages qu'il a mis en scène. Ses pèlerins n'ont jamais sué sous le soleil, ils ne sont pas vêtus à la mode italienne, mais attifés pour l'Opéra-Comique. Ce tableau ne me rappelle pas ce que j'ai vu. Je ne veux pas discuter *François Carrare, seigneur de Padoue, échappant à la poursuite de Galeazzo Visconti, duc de Milan.* C'est une œuvre sans portée, faiblement conçue, exécutée plus faiblement encore. Qu'on la range à son gré parmi les morceaux historiques ou les morceaux de genre, on n'arrivera jamais à pouvoir la louer. *La Svegliarina*, acquise par le très honorable lord-maire, est considérée par les compatriotes de sir C. Eastlake comme un prodige d'élégance et de grâce. Je n'entends pas contester tout ce qu'il y a d'exquis dans le choix du sujet : une jeune mère éveillant son enfant par une douce mélodie séduit toujours les imaginations capables de compléter le poème inachevé qui leur est offert; mais pour un œil sévère, ce tableau n'a pas une grande valeur. Ni la mère ni l'enfant ne sont modelés avec assez de fermeté. Pour traiter un pareil sujet, ce n'était pas trop du savoir de Léonard, de l'élégance de Solario ou de la grâce ingénue de Luini. Sir C. Eastlake ne s'est pas même élevé jusqu'à l'école de Bologne; aussi j'ai peine à m'expliquer l'engouement de ses compatriotes pour *la Svegliarina.* Il est bon d'aimer son pays, mais il ne faut pas que cette sainte passion ferme les yeux aux défauts d'une telle œuvre. *La Svegliarina* remplace la vérité par l'afféterie. Le respect, le culte de la patrie ne changent rien au culte de la peinture; un dessin mou, un modelé incomplet, à quelque nation qu'ils appartiennent, seront toujours des défauts capables de gâter le plus charmant sujet.

Parmi les trois tableaux de M. Millais, il y en a deux que la discussion ne saurait atteindre, et dont l'exécution mignarde serait admirée comme un prodige de patience dans un pensionnat de jeunes filles : *le Retour de la Colombe à l'arche* et *l'Ordre d'élargissement.* Si ces deux compositions, au lieu d'être offertes à la curiosité publique, étaient proposées aux familles comme un spécimen des leçons données aux élèves, je pourrais, je devrais garder un silence complaisant; mais il s'agit d'œuvres soumises au jugement de la foule, et l'indulgence n'aurait pas d'excuse. La conception, il est vrai, ne manque pas de simplicité; quant à l'exécution, elle est d'une telle mollesse, qu'elle n'a rien à démêler avec la peinture proprement dite. Je ne vois guère que les ascendans ou les descendans de l'auteur qui puissent regarder avec intérêt *le Retour de la Colombe* et *l'Ordre d'élargissement.* L'*Ophélia* mérite une attention bienveillante, car si le choix des tons n'est pas heureux, si M. Millais, en retraçant une des scènes les plus touchantes de Shakspeare, a méconnu les

plus vulgaires conditions de son art, je veux dire les conditions qui régissent la juxtaposition des couleurs, en revanche il s'est préoccupé avec un soin scrupuleux de la nature du personnage. Aussi son *Ophélia*, bien qu'elle blesse les yeux par la crudité des tons, réussit pourtant à émouvoir le spectateur. Il y a dans cette toile, si imparfaite sous le rapport du métier, quelque chose de vraiment poétique, un caractère de mélancolie et de grâce qui reporte la pensée vers le créateur même du personnage, et cette louange, quand il s'agit de Shakspeare, est bien rarement méritée. Je regrette que M. Millais, en peignant *la Mort d'Ophélia*, n'ait pas compris la nécessité de donner à son héroïne une forme plus précise. Le corps, qui flotte sur l'eau au milieu des fleurs, n'offre pas des contours assez nettement arrêtés. En passant du domaine de la poésie pure dans le domaine de la peinture, Ophélia ne pouvait demeurer à l'état de rêve. M. Millais me dira peut-être qu'il a touché le but, puisqu'il reporte la pensée vers le plus grand poète de sa nation. La franchise même de mon aveu à cet égard me donne le droit de ne pas accepter un tel argument. Tout en reconnaissant ce qu'il y a de gracieux et de touchant, d'ingénieux et de vrai dans la composition, je suis fondé à dire que ces qualités, si précieuses d'ailleurs, ne sont pas suffisantes. Nous aurions aimé à trouver dans Ophélia un beau corps, enveloppe d'une belle âme. Or la jeune fille qui flotte au milieu des fleurs ne saurait passer pour belle. C'est une forme ébauchée, ce n'est pas une forme achevée. A parler sans détour, ce n'est pas un tableau, c'est un projet de tableau. C'est pourquoi, tout en approuvant l'intention excellente de M. Millais, je l'invite à traduire désormais sa pensée dans une langue plus claire.

M. Paton a trouvé dans *le Songe d'une Nuit d'été* le sujet d'une composition charmante qui révèle chez lui une grande richesse d'imagination. Je suis très loin de recommander *la Querelle d'Oberon et de Titania* comme une œuvre accomplie; mais je ne puis méconnaître la puissance de fantaisie qui éclate dans toutes les parties de la toile. Depuis les deux personnages principaux jusqu'aux figures qui encadrent la scène, il n'y a pas un seul point dans le tableau où l'invention ne se montre sous la forme la plus élevée, la plus délicate. Le spectateur, en contemplant cette merveilleuse féerie, se sent emporté dans un monde idéal, dans le monde des songes, et oublie pendant quelques instans qu'il a devant lui une œuvre humaine. Lorsque arrive la réflexion, il est bien forcé de reconnaître les imperfections de la scène qu'il vient d'admirer. Il est trop facile en effet de prouver que dans *la Querelle d'Oberon et de Titania* le choix des tons n'est guère plus heureux que dans l'*Ophélia* de M. Millais. C'est le même dédain pour l'harmonie, la même ignorance des lois dont elle se compose. Volontaire ou involontaire, la faute est

grave, et nous devons la signaler; mais il y a dans M. Paton l'étoffe d'un artiste bien autrement doué que M. Millais. Pour concevoir la mort d'Ophélia, il n'est pas nécessaire de posséder une grande puissance d'imagination; le sentiment vrai de la poésie est une mise de fonds suffisante. Pour concevoir, pour représenter la querelle d'Oberon et de Titania, il faut avoir reçu en naissant des facultés plus qu'ordinaires. Aussi, quelques reproches qu'on puisse lui adresser, M. Paton a conquis dès à présent une place éminente parmi ses compatriotes. Il a rendu visible à tous les yeux, je dirais volontiers tangible à toutes les mains, un des rêves les plus charmans du génie anglais par excellence. A ne considérer que l'invention, il me semble difficile de s'associer à la pensée de Shakspeare d'une manière plus intime et plus sincère. Reste à étudier la peinture en elle-même, abstraction faite de l'invention. C'est là le côté vulnérable du tableau. M. Paton, qui conçoit si heureusement, qui sait rattacher à la pensée principale de son œuvre tant d'épisodes ingénieux, oublie trop les deux conditions fondamentales de toute peinture sérieuse : la pureté de la forme et l'harmonie des couleurs. On dirait qu'il n'a jamais vu, qu'il n'a jamais consulté les maîtres vénitiens; or, quand il s'agit de donner un corps à la fantaisie la plus délicate, les maîtres vénitiens veulent être interrogés. Personne peut-être n'a poussé plus loin qu'eux la richesse, la variété, l'harmonie des couleurs. Si Rubens et Rembrandt ont voix délibérative dans une telle question, leur autorité ne domine pas celle de Titien. Que M. Paton, doué d'une fantaisie si puissante, étudie assidument les maîtres de Venise, qu'il leur dérobe le secret de l'harmonie, et les peintres salueront en lui un des artistes les plus charmans de notre génération.

Je ne veux pas quitter la peinture anglaise sans parler de MM. Lee et Maclise, qui jouissent dans leur pays d'une renommée populaire. Je voudrais pouvoir m'associer au sentiment de leurs compatriotes; malheureusement, plus je regarde leurs ouvrages, et moins je comprends la sympathie qu'ils ont excitée. *Le Braconnier* de M. Lee, bien qu'il révèle une incontestable habileté dans le maniement du pinceau, ne saurait être accepté comme un paysage vrai. L'habileté même dont je parle semble abuser l'auteur et détourner ses yeux de l'objet qu'il veut imiter. Ses arbres nous offrent des masses qui ne sont pas mal conçues, mais ceux même qui sont le plus rapprochés de nous ne laissent apercevoir aucune feuille sous une forme individuelle et distincte. Or ce qui convient aux plans éloignés ne convient pas aux premiers plans. La conséquence de cette confusion n'était pas difficile à prévoir, et s'est pleinement réalisée. En effet, le paysage de M. Lee manque d'air et de profondeur. Quant au choix des tons, je n'entends pas le réprouver d'une manière absolue. Je suis prêt à reconnaître que les forêts, au printemps, se présentent à nous sous

cet aspect uniforme; mais je ne renonce pas au droit d'affirmer que le printemps en peinture ne doit être abordé qu'avec la plus grande réserve. L'uniformité de son aspect, que la brise et la lumière viennent parfois corriger, est un écueil dangereux pour les plus habiles. Les jeux de la brise et de la lumière, dont la nature dispose à son gré, faciles à saisir pour un œil attentif, se dérobent trop souvent au pinceau le plus rusé. M. Lee, pour ne s'être pas assez défié du danger que je signale, a fait un tableau monotone. Si, au lieu du printemps, il eût choisi l'automne, son habileté aux prises avec un sujet plus varié, fût peut-être sortie victorieuse de cette épreuve. Tel qu'il est, son *Braconnier*, curieux sujet d'étude pour ceux qui aiment à comparer la nature aux œuvres qui prétendent la rappeler, n'arrête pas les yeux de la foule, et je ne m'en étonne pas, car la forêt de M. Lee n'est qu'une image infidèle des forêts où nous aimons à respirer; ces masses de feuillage sont des masses immobiles que le vent n'a jamais agitées, et qui pèseraient sur notre poitrine comme une chape de plomb. Il m'est donc impossible de voir dans *le Braconnier* la justification de la renommée qui est échue à M. Lee.

En face de M. Maclise, je me trouve bien autrement embarrassé. Si le tableau de M. Lee n'est pas pour moi un paysage vrai dans le sens poétique du mot, ou dans le sens littéral et restreint de l'imitation, j'y reconnais du moins l'intelligence des grandes divisions qui jouent un si grand rôle dans le paysage; mais que dire de M. Maclise? Comment parler de lui sérieusement? comment croire qu'il n'a pas voulu se jouer du public? Pour traduire l'impression que j'ai reçue, je suis obligé de recourir à une comparaison vulgaire : *le Manoir du Baron* ressemble à un jeu de cartes éparpillé confusément par la main d'un enfant. Cette image est la seule qui rende l'aspect du tableau. D'après l'auteur, *le Manoir du Baron* nous offre « la fête de Noël au bon vieux temps. » Je ne veux pas discuter cette qualification bienveillante appliquée au moyen âge : les mérites du régime féodal ne sont pas une question de peinture; mais au bon vieux temps comme au temps présent, les créatures humaines avaient un corps un peu plus épais qu'une feuille de carton, et dans la fête de Noël de M. Maclise, je ne vois que des figures sans épaisseur placées toutes au même plan, et qui pourtant n'ont pas l'air de se gêner mutuellement. Sur quoi marchent-elles? Je n'en sais rien. Où vont-elles? Je ne le sais pas davantage. Ajoutez à ce défaut, déjà si grave, un choix de couleurs crues qu'on pourrait à peine tolérer dans le fond d'une assiette. Je me suis demandé comment M. Maclise avait pu concevoir cet étrange tableau, et la réflexion m'a démontré qu'il avait dû être conduit à cette aberration par l'étude des miniatures peintes sur vélin. Il ne s'est pas borné à les consulter comme docu-

mens, comme témoignages du passé; il a cru ne pouvoir mieux faire que de les copier. Eût-il réussi, sa peinture ne serait pas bonne, car les conditions de la miniature ne sont pas celles d'un tableau; mais il s'en faut de beaucoup que ces figures aient la naïveté des bonnes miniatures. Les images qui ornent les manuscrits sur vélin ne sont pas seulement naïves, elles nous charment encore par le choix harmonieux des couleurs. Rien de pareil dans la fête de Noël : l'harmonie et la naïveté sont rayées du programme de M. Maclise. J'aime à croire que nous ne devons pas chercher dans cette toile l'expression complète de son talent. S'il en était autrement, sa renommée serait une énigme dont je ne me chargerais pas de trouver le mot, ou plutôt ce serait un effet sans cause. Il n'est pas probable que ses compatriotes l'aient applaudi sans raison. S'il eût fait toute sa vie des œuvres telles que *le Manoir du Baron au bon vieux temps*, il serait demeuré parfaitement ignoré.

Je ne parlerais pas des *Vendanges dans le Médoc*, de M. Uwins, si je ne voyais dans le livret que cette composition appartient à la galerie nationale de Londres, et que l'auteur est membre de l'Académie royale. C'est une toile pleine de coquetterie et d'afféterie, où les gens du pays auront grand'peine à reconnaître ce qu'ils voient chaque année. La jeune vendangeuse qui occupe le centre du tableau sourit en montrant ses dents comme une habituée d'Almack, et n'a rien de commun avec les brunes villageoises qui portent la grappe à la cuvée. Pour peindre de telles figures, à quoi bon voyager? C'est vraiment du temps perdu. Puisque M. Uwins voulait transporter sur les coteaux du midi les visages frais et sourians des *keepsake* il n'avait pas besoin de se déranger.

L'Angleterre possède depuis quarante ans les plus beaux débris de l'art antique parvenus jusqu'à nous : les tympans, la frise et les métopes du Parthénon. Il semble donc qu'elle n'aurait qu'à consulter les trésors déposés au Musée britannique pour faire de rapides progrès dans la statuaire; mais malgré la présence de Phidias, qu'elle peut interroger chaque jour, elle ne paraît pas avoir jusqu'ici tiré grand profit de ses conseils. Elle compte des hommes habiles dans le maniement de l'ébauchoir et du ciseau, et pourtant la statuaire n'est chez elle qu'une plante de serre chaude; elle n'est pas entrée dans les mœurs, comme une forme naturelle et spontanée de l'imagination. La contemplation assidue de la *Cérès* et de la *Proserpine*, des *Parques* et du *Thésée*, c'est-à-dire des plus belles figures qui aient été créées par le génie humain, n'a pas éveillé dans l'âme des sculpteurs anglais l'amour de la beauté idéale. Quelques-uns, désespérant de toucher le but qu'ils s'étaient proposé s'ils demeuraient dans leur pays, se sont expatriés et demandent au ciel de l'Italie

l'inspiration qu'ils n'ont pu trouver sur les bords de la Tamise. Je ne veux pas dire que leur espérance ait été complétement déçue; cependant, s'ils ont quelquefois rencontré la grâce, ils n'ont pas encore atteint jusqu'à la grandeur. Après quinze ou vingt ans passés loin de leur pays, ils n'ont pas encore réussi à se faire Italiens par la pensée. Sur les bords du Tibre, ils gardent fidèlement toutes les habitudes prises avant le départ. Je reconnais volontiers tout ce qu'il y a de louable et de courageux dans les efforts tentés par les sculpteurs anglais pour dépayser leur intelligence, pour donner à leur imagination un accent méridional; mais l'estime que m'inspire une entreprise poursuivie avec tant de persévérance ne ferme pas mes yeux à la froideur qui domine dans la plupart de leurs compositions.

En ce qui touche la sculpture, il faut rendre pleine justice à l'aristocratie anglaise : elle supplée autant qu'il est en elle les encouragemens publics dont cette forme de l'art ne saurait se passer, elle paie généreusement les travaux accomplis dans cette voie difficile; mais elle a beau faire, elle a beau prodiguer les guinées, elle ne réussit pas à changer la nature des choses. Malgré sa générosité bien connue, la sculpture en Angleterre demeure fort au-dessous de la peinture. Pourquoi les compatriotes de Shakespeare comprennent-ils la couleur beaucoup mieux que la forme? Je n'essaierai pas de l'expliquer; je me borne à constater un fait qui frappe tous les yeux.

Malgré cette infériorité bien marquée dans la sculpture, l'Angleterre sollicite notre attention par quelques ouvrages d'un ordre élevé. Si elle n'a pas touché le but, ce n'est ni le courage ni le bon vouloir qui lui ont manqué. Parmi les sculpteurs anglais dépaysés, le premier qui s'offre à nous est M. Gibson. Tous ceux qui ont visité Rome savent qu'il n'a rien négligé pour se faire Italien. Ce qu'on ne peut lui contester du moins, c'est un sentiment de l'harmonie linéaire qui n'existe guère chez ses compatriotes. Le *Chasseur* qu'il nous a envoyé est une figure étudiée avec soin, dont les moindres morceaux ont été caressés; mais elle est plutôt gracieuse que virile, et, sous ce rapport, elle ne satisfait pas aux conditions du sujet. L'expression du visage ne manque pas de hardiesse; quant au torse, quant aux membres, ils n'ont rien de mâle, rien qui rappelle l'exercice de la chasse, l'image de la guerre. Pour tous ceux qui connaissent le *Méléagre*, placé au Vatican, il est évident que M. Gibson s'en est préoccupé en modelant sa figure, et, pour ma part, je suis loin de le blâmer. A mon avis, il a très bien fait de consulter le *Méléagre*. Ce que je lui reprocherais plutôt, ce serait de ne l'avoir pas étudié assez attentivement, car la poitrine du *Méléagre* est bien autrement virile, bien autrement puissante que la poitrine du *Chasseur* de M. Gibson; elle offre des masses musculaires hardiment divisées que

je ne retrouve pas dans l'œuvre du sculpteur anglais. Il y a d'ailleurs un autre défaut à signaler dans cette figure, qui révèle pourtant un ardent désir de bien faire. M. Gibson paraît avoir consulté les galeries du Vatican beaucoup plus souvent que la nature : aussi son *Chasseur* manque-t-il de force et de solidité. Les membres ne sont pas attachés comme ils devraient l'être. La cause de cette mollesse n'est pas difficile à deviner. Il n'est pas nécessaire de posséder une grande sagacité pour affirmer que l'auteur n'a pas fait un usage assez fréquent du modèle vivant. Cependant à Rome les beaux modèles ne manquent pas. Il y a parmi les Transtévérins de mâles figures dont la sculpture peut tirer un excellent parti. Les bergers qui gardent leurs troupeaux à cheval, la lance à la main, ne sont pas non plus à dédaigner. Pourquoi donc M. Gibson, après avoir consulté le *Méléagre*, n'a-t-il pas interrogé avec le même soin les Transtévérins et les bergers de la campagne romaine, si fièrement, si solidement campés sur leurs montures? On dirait qu'en modelant son *Chasseur*, il a reculé devant la virilité, devant l'expression mâle et sauvage, comme devant un danger; on dirait qu'en songeant à la galerie du comte d'Yarborough, il a cherché à traiter son sujet en homme bien élevé, habitué aux belles manières. Ce n'est peut-être là qu'une conjecture sans fondement; cependant il est bien difficile de ne pas s'y arrêter quand on pense aux modèles admirables que M. Gibson avait sous la main, et qu'il a négligés. Pour renoncer à de tels modèles, il a dû se donner à lui-même quelque raison puissante, étrangère aux conditions de son art. Il s'est dit peut-être : Mon *Chasseur* sera exposé aux regards des belles dames; il ne faut pas les effaroucher. Si c'est là ce qu'il s'est proposé, j'avouerai qu'il a trop bien réussi. Il a fait une figure élégante, mais son *Chasseur* n'a jamais lutté avec le sanglier.

MM. Bell, Durham, Macdowell et Spence peuvent servir à nous montrer au prix de quels efforts la sculpture s'acclimate en Angleterre. L'*Angélique* de M. Bell révèle assurément le sérieux désir d'imiter la nature; mais cette imitation laborieuse manque absolument d'élégance. Et puis, chose étrange pour un sculpteur, il semble que l'auteur ait reculé devant la nudité pure, qu'il ait craint d'effrayer les yeux en nous offrant la beauté sans voiles : une tresse de cheveux, ramenée sur le corps d'Angélique, paraît demander grâce pour la hardiesse du sujet. A parler franchement, c'est là une puérilité ridicule. La statuaire ne connaît pas, n'accepte pas ces timides ménagemens. La nudité traduite par le marbre n'a rien d'impudique. Pour s'en convaincre, il suffit de regarder les images de Vénus que la Grèce nous a laissées, et qui n'éveillent en nous que l'admiration; qu'on regarde au contraire la *Vénus* de Canova, placée au

palais Pitti, et l'on comprendra sans peine que la nudité pure est plus chaste que le corps à demi vêtu. *Le Destin du Génie*, de M. Durham, n'est qu'une conception banale, dont une exécution fine et savante pourrait seule racheter l'insignifiance. Malheureusement la figure entière est plutôt ébauchée que modelée. Ce qui me blesse dans cette composition, c'est qu'elle me rappelle *l'Esclave* de Michel-Ange, destiné au tombeau de Jules II, et que nous possédons au Louvre. Je ne veux parler, bien entendu, que de l'attitude de la figure. Si c'est là le *destin du génie*, il faut avouer qu'il est singulièrement représenté, car le *Génie* de M. Durham n'a pour lui ni la beauté du corps ni l'expression élevée du visage; c'est tout simplement un jeune homme dévalisé par des brigands, dépouillé de ses vêtemens, et lié au tronc d'un arbre par les malfaiteurs qui lui ont pris sa bourse. En admettant qu'un tel sujet convienne à la sculpture, et je suis loin de le penser, nous aurions le droit d'exiger une expression de souffrance et de résignation dont M. Durham ne semble pas s'être préoccupé.

L'*Ève* de M. Macdowell ne s'accorde guère avec le sujet indiqué par l'auteur, car, s'il faut en croire le livret, nous avons devant les yeux Ève hésitant à cueillir le fruit défendu; or la femme modelée par M. Macdowell ne signifie guère que l'ennui et la somnolence. Ève, le corps à demi renversé, semble chercher un point d'appui; quant à l'hésitation, je n'en vois pas trace sur son visage. Ajoutons, pour être complétement sincère, qu'elle n'est pas belle, et qu'elle rend la complicité d'Adam plus difficile à comprendre. Quand on se rappelle l'Ève peinte au Vatican par Raphaël, on se demande comment le statuaire anglais a pu se croire dispensé de douer la première pécheresse d'une beauté souveraine. Le témoignage de Milton suffisait d'ailleurs pour lui révéler les conditions d'un tel sujet. S'il faut dire toute ma pensée, de toutes les figures envoyées par les sculpteurs anglais, la plus naïve, la plus vraie, la plus spontanée comme conception et comme exécution est celle que M. Spence nous a donnée sous le nom de *Highland Mary*. Si ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est du moins une jeune montagnarde dont le visage respire la candeur et dont les vêtemens sont bien ajustés. C'est de la sculpture de genre, j'en conviens; mais la figure entière se recommande par un accent de vérité que je ne retrouve ni dans l'*Angélique* de M. Bell, ni dans le *Génie* de M. Durham, ni dans l'*Ève* de M. Macdowell, ni même dans le *Chasseur* de M. Gibson.

Et maintenant que faut-il penser de l'état de l'école anglaise? Est-elle en progrès? est-elle en décadence? L'histoire va nous répondre. Personne aujourd'hui dans l'école anglaise, Landseer et Stanfield

exceptés, ne peut se comparer ni à Lawrence, ni à Wilkie, ni à Chantrey. Si nous remontons plus haut dans le passé, nous trouvons des hommes qui représentent avec une fidélité merveilleuse le génie anglais sous un double aspect : l'aspect majestueux et l'aspect satirique, Reynolds et Hogarth. Or on pourrait trouver dans Lawrence le continuateur de Reynolds, et dans Wilkie le continuateur d'Hogarth. Sans vouloir établir aucune comparaison entre ces quatre hommes, doués d'une incontestable originalité, il est permis du moins de les ranger dans la même famille. Les œuvres de l'école anglaise placées aujourd'hui sous nos yeux ne sont pas unies par une évidente parenté aux œuvres de Reynolds et d'Hogarth, de Lawrence et de Wilkie. Nous avons la peinture anecdotique, parfois ingénieuse; mais que nous sommes loin du *Jour de Loyer,* du *Colin-Maillard* et de *l'École révoltée !* Nous avons des portraits, mais où retrouver l'équivalent de *Thomas Lambton?* Ni Lawrence ni Wilkie n'ont été remplacés. Le seul contemporain de ces deux artistes éminens qui garde encore son rang s'appelle Landseer; il n'a rien perdu de son savoir, rien perdu de son ardeur au travail. Il ne s'agit pas de décider si la peinture de portrait et la peinture anecdotique ont plus d'importance que la peinture d'animaux; il s'agit de comparer les œuvres de Landseer aux œuvres de ses compatriotes, et de voir s'il les domine. Or je ne crois pas qu'il y ait deux manières de répondre à cette question. Holbein et Mabuse, Rubens et Van-Dyck, les premiers instituteurs de l'école anglaise depuis Henri VIII jusqu'à Charles Ier, semblent aujourd'hui parfaitement oubliés. Il s'agit avant tout de trouver place dans les galeries particulières, et, pour atteindre ce but, l'école anglaise néglige aussi résolument les œuvres que les écrits de Reynolds, inspirés par l'étude des maîtres italiens. Quant à la sculpture, il est trop évident qu'elle n'atteint pas aujourd'hui à la hauteur de Chantrey, car s'il n'a pas toujours respecté l'harmonie linéaire, Chantrey savait du moins modeler avec fermeté, et la statue de James Watt, placée à Westminster-Abbey, révèle un savoir profond, dont je cherche en vain la trace parmi ses compatriotes. Il est donc permis d'affirmer que l'école anglaise n'est pas en progrès, et pour le prouver, je m'adresse à l'Angleterre elle-même. C'est à l'histoire de cette école que je demande la démonstration de ma pensée. Reynolds, Lawrence, Wilkie et Chantrey expliquent et justifient la sévérité de mon jugement.

GUSTAVE PLANCHE.

LÉGENDES D'ATTILA

TRADITIONS HONGROISES.

I. — MONUMENS TRADITIONNELS DES MAGYARS.

Il existe au milieu de nous une nation qui compte Attila parmi ses rois, et qui entoure d'un respect héréditaire ce nom ailleurs chargé de malédictions. Elle se prétend fille des Huns, et présente à l'Europe comme ses souvenirs domestiques des documens traditionnels où le nom du terrible conquérant est inscrit à chaque page. Ses plus vieilles chroniques, ses légendes nous parlent d'Attila comme d'un patron et d'un père; ses institutions mêmes essaient de remonter jusqu'à lui. Cette nation, on le devine assez, est la noble et infortunée nation magyare. Que faut-il penser de ses prétentions? Ce qu'elle nous donne pour la tradition immémoriale de sa race mérite-t-il à un degré quelconque l'attention de l'histoire, ou devons-nous le rejeter de prime-abord comme un mensonge de la vanité barbare ou une illusion de la piété filiale? Voilà la première question que j'ai dû me faire en abordant une étude longue et incertaine (1).

J'ai entendu dire plus d'une fois avec l'accent de l'incrédulité : « Peut-il y avoir des traditions hongroises sur Attila et sur les Huns?» J'étais tenté de répondre : « Serait-il possible qu'il n'y en eût pas? » Quoi! lorsque la France, l'Italie, l'Espagne, les pays germaniques et jusqu'à la Scandinavie ont rempli le moyen âge de leurs poèmes ou

(1) Cette étude termine la série sur les *Légendes d'Attila;* voyez les livraisons du 15 novembre et du 1er décembre 1852.

de leurs légendes sur les Huns, la Hunnie seule n'aurait pas eu les siens! Héros pour le reste de l'Europe, Attila n'aurait rien été pour cette terre où il régna, où il mourut, et qui recouvre encore ses os! Sa renommée, partout si vivante, serait venue expirer précisément là! Un tel fait, on en conviendra, serait plus surprenant que la continuité du souvenir, et il faudrait le prouver pour qu'on y pût croire. Or c'est le contraire qui se démontre sans peine. Pour admettre l'existence possible de traditions conservées en Hongrie sur le premier empire hunnique et sur Attila, il suffit de réfléchir un peu à l'origine du peuple hongrois et aux circonstances qui accompagnèrent son établissement en Europe.

D'abord on ne saurait douter que les Hongroïs, appelés *Hunnugars* par les Latins, *Ounougours* par les Grecs, ne fussent des Huns. Mélange de tribus ougouriennes et de tribus finno-hunniques, ils se montrent à nous en 650 près des sources du Jaïk, où il font le commerce des fourrures de martre avec la Perse et l'empire romain. Un siècle auparavant déjà, l'historien Priscus signalait entre le Bas-Volga et le Don des populations ounougoures que le progrès des invasions turkes poussa de plus en plus vers l'Occident. Au IXe siècle, le gros de la nation hunnugare campe entre le Don et le Dniéper, sous la vassalité des Khazars, maîtres de la Crimée à cette époque et dominateurs des contrées de la Caspienne jusqu'à l'Oxus. Vers l'an 888, les Patzinakes ou Petchenègues, débouchant de l'Asie centrale avec la violence d'une cataracte, fondent sur les Hunnugars et les rejettent au midi, vers les Carpathes et le Danube. Les Hunnugars forment alors avec l'Europe civilisée leurs premières relations, qui sont, on s'en doute bien, des relations de guerre. Bientôt un puissant renfort leur arrive. Une guerre civile ayant éclaté chez leurs maîtres, les Khazars ou Acatzires, d'origine hunnique comme eux, bien qu'affiliés à la domination turke, huit tribus du parti vaincu vont les rejoindre au pied des Carpathes. Hunnugars et Khazars se mêlent pour ne former qu'un même peuple, et leurs idiomes, voisins l'un de l'autre, se confondent aussi avec le temps. Au nombre des tribus khazares se trouvait celle des *Megers* ou *Moger* (*Magyars*, suivant l'orthographe hongroise actuelle); elle devient la tribu dominante et impose son nom à la communauté. Ainsi se sont constitués le peuple hongrois et la langue hongroise sur la limite de l'Europe et de l'Asie. Les nations latines continuèrent à désigner les nouveau-venus par le nom d'Hunnugars, mais les Grecs les appelèrent Turks à cause des Khazars, qu'ils classaient parmi les Turks. Ces détails, extraits des papiers de la chancellerie byzantine par le savant empereur Constantin Porphyrogénète, presque contemporain des événemens, méritent au plus haut degré notre confiance.

Le nouveau peuple magyar ne reste pas longtemps dans les plaines de la Mer-Noire sans tenter la conquête des pays possédés autrefois par Attila, et un roi de Germanie, Arnulf, lui ouvre par vengeance les défilés des Carpathes. Ennemi de Sviatipolg ou Sventibold, qui venait de fonder le royaume slave de Moravie sur les débris de l'empire avar, Arnulf appelle à lui les Magyars, les excite à la destruction des Slaves, leur livre enfin l'entrée d'un pays qu'ils pouvaient presque réclamer comme leur patrimoine. Sous le duc Almus, ils occupent la Transylvanie et d'autres points élevés de la chaîne des Carpathes; sous le duc Arpad, fils d'Almus, ils descendent de la montagne dans la plaine et envahissent la Pannonie. Ces deux noms d'Almus et d'Arpad, ainsi que les faits auxquels ils se rattachent, sont également connus de la tradition et de l'histoire; seulement la tradition se tait sur le roi de Germanie Arnulf; elle donne pour unique mobile aux entreprises des Hongrois la revendication de l'ancien royaume d'Attila.

Possesseurs de toute la contrée située entre les Carpathes et la Drave, les Hongrois y trouvent des populations qui toutes conservent des souvenirs traditionnels d'Attila et des premiers Huns. Ce sont d'abord les restes des Avars, protégés par les successeurs de Charlemagne contre la férocité des Slaves, puis les Pannoniens et les Valakes ou Roumans. Les Avars possédaient sur les premiers temps de la domination hunnique en Europe la tradition directe, provenant des fils et des compagnons d'Attila; les Valakes et les Pannoniens, la tradition latine, mêlée à de nombreuses notions locales : ce furent deux sources d'information dont les Hongrois purent profiter. Peut-être aussi, comme ils le prétendent, apportaient-ils avec eux d'Asie, touchant Attila et sa famille, certains souvenirs domestiques particuliers à leur race : ce serait une troisième source de tradition. Enfin, si l'on en croit une opinion répandue en Hongrie dès le XIe siècle, les Magyars, à leur arrivée en Transylvanie, y trouvèrent une tribu qui parlait leur langue et se disait issue du peuple d'Attila, la tribu des Szekhely, en latin officiel *Siculi*. Sans m'expliquer sur cette prétention des Sicules, qui fournirait, si elle était vraie, une quatrième source à la tradition, je me bornerai à dire que l'histoire ne la repousse pas absolument; toutefois ne l'admettrait-on pas, qu'il resterait encore assez d'élémens d'une tradition hongroise possible. Ajoutons à cela les importations germaniques, françaises et italiennes, qui, pénétrant peu à peu dans la tradition hongroise, tantôt se sont incorporées heureusement avec elle, tantôt l'ont fait dévier de son sens primitif.

Bien évidemment l'existence de traditions hongroises sur Attila et sur les Huns n'a rien d'impossible; mais ces traditions existent-elles?

Les documens auxquels on donne ce nom remontent-ils à une époque éloignée de nous? ont-ils un caractère suffisant d'authenticité? Voilà la seconde question qui se présente à notre examen.

Entrés en 891 dans le pays qui porte leur nom, les Hongrois recevaient le christianisme vers 972, et dès le milieu du XIe siècle, des chroniques rédigées en latin commencèrent à fixer leurs souvenirs. Ils possédaient un mode de transmission populaire et certain dans la poésie chantée. La poésie semble avoir été d'institution publique chez les nations sorties des Huns. On a pu voir dans la vie d'Attila comment les jeunes filles qui marchèrent à sa rencontre aux portes de la bourgade royale, rangées par longues files, sous des voiles blancs, chantaient des hymnes composés à sa louange, et comment aussi, dans ce repas auquel assista Priscus, les chants des rapsodes, célébrant les actions des ancêtres, animèrent tellement les convives, que des larmes coulaient de tous les yeux. Ces chansons, transmises de génération en génération, formaient les annales du pays. Le même usage exista sans doute chez les Avars, quoique l'histoire ne nous le dise pas positivement; mais elle nous dit qu'il existait chez les Hongrois. Arpad avait avec lui des chanteurs quand il arriva sur le Danube. Tout le monde était poète chez les premiers Magyars, et tout le monde chantait ses propres vers ou ceux des autres en s'accompagnant d'une espèce de lyre ou guitare appelée *kobza* au moyen âge. Non-seulement on était poète et chantre des actions des autres, mais on se chantait fréquemment soi-même, on chantait ses aïeux, et chaque grande famille eut ses annales poétiques. Voici un trait de l'histoire de Hongrie qui ne laisse aucun doute à cet égard. Sous le gouvernement du duc Toxun, aïeul de saint Étienne, une armée magyare avait envahi le nord de la France; mais au passage du Rhin elle fut surprise et enveloppée par le duc de Saxe, qui la guettait. Chefs et soldats furent massacrés ou pendus à l'exception de sept que le duc renvoya, le nez et les oreilles coupées, en leur disant : « Allez montrer à vos Magyars ce qui les attend, s'ils reparaissent jamais chez nous. » Les sept mutilés reçurent mauvais accueil dans leur patrie, pour ne s'être pas fait tuer comme les autres. Séparés de leurs femmes et de leurs enfans et dépouillés de leurs biens par jugement de la communauté, ils furent condamnés à ne rien posséder le reste de leur vie, pas même des souliers pour garantir leurs pieds, pas même un toit pour s'abriter. Ils durent aller mendier de porte en porte leur pain de chaque jour : ils perdirent jusqu'à leurs noms; on ne les connut plus que sous celui de *Hétu-Magyar-Gyak,* les sept Magyars infâmes. A ce comble de misère, soit désespoir et besoin d'exciter la compassion, soit orgueil et désir de braver la honte, ils mirent en vers leurs propres aventures, qu'ils allèrent chanter de village en

village en tendant la main. Après leur mort, leurs enfans en firent autant, puis leurs petits-enfans, et la descendance des Hétu-Magyar-Gyak formait au XIe siècle une puissante corporation de jongleurs que saint Étienne supprima.

L'histoire de Hongrie est pleine de faits qui nous montrent le goût des Magyars pour la poésie nationale et la permanence d'une sorte d'histoire chantée. Ce goût triomphe de toutes les tentatives faites pour le déraciner. Il est général sous les ducs et rois de la dynastie d'Arpad. L'avénement de la maison française d'Anjou au trône de saint Étienne ne change rien à cet état des esprits, ou plutôt Louis Ier, le plus grand roi qu'ait eu la Hongrie et le plus national malgré son origine étrangère, se prend lui-même de passion pour ces chants traditionnels, qui étaient comme l'âme de sa patrie adoptive. Jean Hunyade, fondateur d'une dynastie indigène au XVe siècle, ne connaissait pas d'autre littérature, et Mathias Corvin, tout savant qu'il était, tout admirateur des poètes grecs et romains, avait en prédilection les vieilles poésies magyares : il ne se mettait jamais à table sans qu'il y eût dans la salle du repas des jongleurs armés de leur kobza. Un auteur contemporain de Mathias Corvin, maître Jean Turoczi, nous parle des chansons composées et chantées de son temps en l'honneur d'Étienne Konth, de la maison d'Herderwara. Il serait superflu, je pense, de relever dans les chroniques et dans les légendes des saints tous les passages prouvant la popularité de ce genre de transmission, au moins jusqu'au XVIe siècle.

La poésie nationale eut pourtant chez les Hongrois beaucoup d'ennemis, dont le premier et le plus redoutable fut le christianisme, qui la rencontrait en face de lui comme une gardienne vigilante de la vieille barbarie et un adversaire de toute nouveauté. Les chants magyars, historiques et guerriers, étaient, par leur nature même, saturés de paganisme; on y rapportait aux dieux les exploits et les conquêtes de la nation; on y parlait sans cesse d'*aldumas*, festins religieux où petits et grands, confondus à la même table, s'enivraient en mangeant de la chair de cheval consacrée par les prêtres; le mépris de l'étranger, la haine des croyances étrangères, respiraient dans la poésie d'un peuple qui était alors l'effroi de l'Europe. Aussi poètes, chanteurs et chansons furent-ils l'objet des anathèmes de l'église. Plusieurs conciles fulminèrent des menaces d'excommunication contre quiconque répéterait ces chansons ou les écouterait, les ecclésiastiques eux-mêmes reçurent à ce sujet plus d'un avertissement des canons; mais anathèmes et menaces, tout fut inutile. Pour détruire les chansons nationales, il aurait fallu refaire la nation. Tout se chantait chez les Hongrois, la kobza n'était de trop nulle part. On avait chanté la loi avant de l'écrire, et l'on consulta plus tard les

chansons pour y retrouver les coutumes, les institutions politiques, la loi civile elle-même. Enfin c'était au son d'une formule chantée que le héraut d'armes parcourait le pays, une lance teinte de sang à la main, pour appeler aux diètes de la nation tous les hommes valides. Les révolutions religieuses s'accomplissaient encore au chant de poèmes composés pour la circonstance. L'histoire nous parle d'une révolte païenne arrivée en 1061 sous le règne du roi Béla Ier. Le peuple soulevé déterre les idoles, profane les églises, égorge tout ce qui porte un habit ecclésiastique, tandis que les prêtres païens, grimpés sur des échafauds, hurlent des chansons telles que celle-ci : « Rétablissons le culte des dieux, lapidons les évêques, arrachons les entrailles des moines, étranglons les clercs, pendons les préposés des dîmes, rasons les églises et brisons les cloches ! » Le peuple, en dérision du christianisme, répondait à cette épouvantable oraison : « Ainsi soit-il (1). »

De cette lutte du christianisme avec la poésie populaire naquirent les chroniques hongroises. Impuissant à étouffer son ennemie, le christianisme chercha du moins à la désarmer; il essaya de purifier et de s'approprier dans la mesure possible ces compositions traditionnelles, où l'esprit guerrier de la nation trouvait un stimulant heureux, et les familles nobles une satisfaction d'orgueil. Le peuple hongrois ou du moins ses hommes les plus intelligens s'étaient jetés avec ardeur dans les études dont le christianisme ouvrait la perspective aux nouveaux convertis. Les chapitres ecclésiastiques devinrent des institutions littéraires où l'on enseigna, outre le droit canon et l'exégèse des livres saints, quelques monumens des littératures romaine et grecque. Multipliés, enrichis par les fondations des rois hongrois depuis l'an 1000, et dirigés soit par des évêques nationaux, soit par des docteurs appelés du dehors, ces chapitres organisèrent une guerre de critique littéraire et religieuse contre l'histoire traditionnelle, au nom de la loi chrétienne et de la belle littérature. Dès le règne de saint Étienne, deux écoles ecclésiastiques attiraient la jeunesse magyare dans les murs de Strigonie, aujourd'hui Gran, et d'Albe-Royale, nouvelle capitale de la Hongrie chrétienne et monarchique. Veszprim eut aussi la sienne, célèbre au XIIIe siècle et richement dotée en 1276 par Ladislas le Cuman. Louis le Grand de la maison d'Anjou érigea, sous le nom même d'*académie*, dans le chapitre de Cinq-Églises, un gymnase littéraire calqué sur ceux de la

(1) « Plebs constituit sibi præpositos quibus præparaverunt orcistrum de lignis... Interim vero præpositi in eminenti residentes prædicabant nefanda carmina contra fidem... More paganico vivere, episcopos lapidare, presbyteros exinterare, clericos strangulare, decimatores suspendere, ecclesias destruere, et campanas confringere... Plebs autem tota congratulanter affirmabat : Fiat, fiat. » *Chronicon. Budense.* Ad ann. 1061.

France, et Sigismond son gendre un *athenæum* dans la ville nommée Vieille-Bude. Le mouvement d'instruction ne fit que s'accélérer et s'étendre à mesure qu'on approcha du XVe siècle.

C'est dans ces écoles qu'aux XIe, XIIe et XIIIe siècles, des clercs, savans pour leur nation, et plus pieux encore que savans, firent subir aux chansons traditionnelles une transformation importante, qui, les accommodant aux nécessités historiques du culte nouveau, les réconciliait avec lui et les amnistiait pour ainsi dire. Cette première transformation consista à relier la nation des Huns aux origines du genre humain, telles qu'elles sont enseignées par la Bible et développées par ses commentateurs chrétiens ou juifs. Gog et Magog se trouvaient là fort à propos pour faire de Magog, fils de Japhet et roi de Scythie, le père de la race des Moger ou Magyars, et à travers une suite de patriarches, connus ou inconnus de la Bible, on arriva sans trop de peine au roi Attila, ancêtre du duc Arpad, et commun patron des Magyars et des Huns, double rameau issu de Magog par Hunnor et Mogor, ses fils. On eut soin de comprendre dans la généalogie d'Attila le géant Nemrod, chasseur, guerrier et conquérant. Ce travail de conciliation sur les origines, qui rapprochait Attila des patriarches, fut suivi d'un second, qui le rapprocha de Jésus-Christ, et dont je parlerai plus tard. La foi chrétienne se trouvant ainsi à peu près désintéressée à l'existence des traditions magyares, des clercs les admirent dans l'histoire en les épurant, bien entendu, en les élaguant, surtout en les mettant en prose latine, comme tout ce qui sortait de ces doctes académies. Telle fut la pensée qui inspira les premières chroniques des Hongrois.

La plus ancienne que nous possédions date de la seconde moitié du XIe siècle, mais elle avait été précédée par d'autres essais, plus imparfaits sans doute, puisqu'ils n'ont point survécu. Celle-ci est connue vulgairement sous le nom de *Chronique du Notaire anonyme*, l'auteur, dont on ignore le nom, ayant été notaire, c'est-à-dire secrétaire du roi Béla, ainsi que lui-même nous l'apprend. Plusieurs rois appelés Béla régnèrent en Hongrie. Le premier occupa le trône de 1061 à 1063; le second, couronné en 1131, eut les yeux crevés dans une révolte de magnats; mais l'opinion la plus commune est que le notaire anonyme écrivit sous Béla Ier, et c'est aussi ce qui paraît résulter de son ouvrage. Nous avons donc là un témoin qui sert à fixer la tradition hongroise dès l'aurore de sa transformation, moins de trente ans après la mort de saint Étienne. Une préface placée par l'anonyme en tête de sa chronique explique clairement son but et ses procédés de composition : c'est l'histoire même du livre racontée par l'auteur dans une lettre à un ami sur les instances duquel il l'a composé. Ce curieux morceau, qui nous fait pénétrer dans

les chapitres académiques de la Hongrie au XIe siècle, mérite d'être rapporté ici presque dans son entier.

« P..., ayant le titre de maître, et autrefois notaire du très glorieux Béla de bonne mémoire, roi de Hongrie, à N..., son très cher ami, homme vénérable et profond dans la connaissance des lettres, salut et obéissance à sa demande.

« A l'époque où nous siégions côte à côte sur les bancs de l'école, tu lus avec un intérêt fraternel un volume dans lequel j'avais compilé soigneusement l'histoire de Troie, d'après les livres de Darès le Phrygien et des autres auteurs, ainsi que me l'avaient enseignée mes maîtres; puis tu me demandas pourquoi je n'écrivais pas plutôt la généalogie des rois et nobles de la Hongrie, compilant notre histoire comme j'avais fait celle des Grecs et du siége de Troie. Tu m'ordonnas alors de raconter comment les sept capitaines que nous appelons *Hétu-Moger* (les sept Magyars) arrivèrent de la terre scythique, quelle était cette terre, comment le duc Almus y fut engendré dans un songe, et comment il fut élu premier duc de Hongrie; comment nos rois tirent de lui leur origine, et combien de peuples et de royaumes nos pères les Moger ont réduits sous le joug... Je te promis de le faire, mais, d'autres soins m'entraînant, j'avais presque oublié ma promesse, quand ton amitié est venue me rappeler ma dette... J'ai voulu écrire en toute simplicité et vérité, tâchant de suivre les traditions des divers *historiographes*, et m'assistant de la grâce divine, afin que les actions de nos pères ne périssent point dans l'oubli des générations futures. C'est à mon avis une chose inconvenante et honteuse que la noble nation hongroise n'apprenne qu'en rêve, pour ainsi dire, par les contes grossiers des paysans ou par les chansons des bavards jongleurs, quels ont été les commencemens de sa génération, et quelles grandes choses elle a accomplies dans le monde (1).

« Heureuse donc la Hongrie, à qui tant de présens divers ont été octroyés! Qu'à toutes les heures de son existence, elle se réjouisse du don que lui fait son *lettré* en lui enseignant l'origine de ses rois et de ses nobles (2)! Qu'honneur et louange soient rendus au roi éternel et à sainte Marie sa mère, par la grâce de qui trouvent les rois et nobles de Hongrie règne et heureuse fin ici et à toujours! Amen. »

On le voit par son propre témoignage, ce que l'auteur a voulu faire en compilant cette chronique, c'est remplacer les chansons na-

(1) « Si tam nobilissima gens Hungariæ primordia suæ generationis et fortia quæque facta sua ex falsis fabulis rusticorum, vel a garrulo cantu joculatorum, quasi somniando audiret, valde indecorum et satis indecens esset : ergo potius, a modo de certa scripturarum explanatione et aperta historiarum interpretatione, rerum veritatem nobiliter percipiat. »

(2) « Felix igitur Hungaria, cui sunt dona data varia, omnibus enim horis, gaudeat de munere sui litteratoris, quia exordium genealogiæ regum suorum et nobilium habet. De quibus regibus sit laus et honor regi æterno et sanctæ Mariæ matri ejus, per gratiam cujus reges Hungariæ et nobiles regnum habeant felici fine, hic et in æternum. Amen. »

tionales, où le Magyar apprenait l'histoire de sa race, par une composition chrétienne et plus littéraire, à son avis. Toutefois, malgré son dédain pour les jongleurs et pour leurs chansons, il ne parvient à effacer de ses récits ni la couleur profondément païenne, ni la rudesse poétique des documens traditionnels sur lesquels il travaille. On trouve chez lui des retours de phrases et de pensées qui indiquent clairement la source où il puise. Il cite aussi parfois les formules ordinaires des chansons, mais pour s'en moquer. « Les Hongrois, dit-il, se conquirent bonne terre et bonne renommée, comme parlent nos jongleurs. » Au reste il se pique de discernement dans le choix des matériaux qu'il emploie. « N'attendez pas de moi, dit-il dans un endroit de son ouvrage, que je vous raconte comment Botond (espèce de nain hongrois) est allé jusqu'à Constantinople, et a fendu la porte d'airain d'un coup de sa doloire : n'ayant rien rencontré de pareil dans les livres des *historiographes*, j'ai rejeté cette fable du mien. Si vous en voulez davantage, croyez aux chansons des jongleurs et aux contes des paysans! » Le nom d'Attila revient sans cesse sous la plume de l'anonyme.

Après la chronique du notaire se présente, par ordre d'importance et aussi de date, celle de l'évêque Chartuicius, écrite pour le roi Coloman, entre les années 1095 et 1114, et intitulée *Chronica Hungarorum*. Coloman est ce bizarre roi de Hongrie qui, après avoir écrasé la troupe de Pierre l'Hermite à son passage pour la Terre-Sainte, fit si bon accueil à Godefroy de Bouillon, et qui lui adressa cette lettre de bienvenue : « Ta réputation, mon cher duc, m'a persuadé que tu es un homme puissant et juste dans ton pays, pieux et honorable partout où tu vas, estimé et glorifié par tous ceux qui te connaissent. Aussi t'ai-je toujours aimé, et mon grand désir en ce moment est-il de te voir et de te connaître. » Les ouvrages de Chartuicius, auteur d'une des légendes de saint Étienne, furent en si haute estime aux XIIe et XIIIe siècles, qu'on les déposa dans le chartrier du royaume, où on les consultait comme des documens d'une autorité souveraine, lorsqu'il s'élevait quelque contestation entre le prince et les magnats. C'est dans la *Chronique des Hongrois* que se trouve l'indication du fil mystérieux au moyen duquel Attila se rattache à la Hongrie chrétienne. Chartuicius était fort âgé quand il composa ce livre sur l'ordre du roi Coloman, et il s'excuse avec bonhomie des fautes qu'on pourra reprendre dans sa prose latine. « Je sens que le grammairien Priscianus, autrefois de ma connaissance assez intime, m'a depuis longtemps délaissé, dit-il. Je suis vieux, et les brouillards de l'âge ont obscurci la lumière qui éclaira jadis mon esprit. » Nous avons donc, dans les deux chroniques du notaire anonyme et de l'évêque Chartuicius, deux résumés des traditions nationales, écrits

l'un trente ans, l'autre soixante ans après la mort de saint Étienne, premier roi de Hongrie.

J'arrive à la chronique de Simon Kéza, la plus célèbre de toutes, celle qui a servi de modèle aux chroniqueurs hongrois depuis la fin du XIIIe siècle jusqu'au milieu du XVe. Kéza nous dit lui-même qui il était : dans une dédicace assez bizarre « au très invincible et très glorieux roi Ladislas IIIe » (Ladislas le Cuman), il s'intitule « son fidèle clerc, pour l'aider à contempler celui dont le soleil et la lune admirent la beauté, » c'est-à-dire son chapelain, et ce fut sur la demande expresse de ce roi qu'il rédigea son livre vers l'an 1282. Un grand pas a été fait depuis le notaire anonyme de Béla : l'église, mieux affermie sur ses bases, ne redoute plus les jongleurs, et l'histoire, écrite en prose latine par des clercs, s'ouvre plus largement aux données de la poésie populaire et de la tradition. Non-seulement elle se montre moins ombrageuse à l'égard des chansons et des fables, mais elle leur demande des moyens de succès et de popularité. Ainsi le conte du nain Botond fendant d'un coup de hache la porte d'airain de Constantinople, et terrassant, sous les yeux de l'empereur, un géant grec, ce conte, dont l'anonyme refusait de souiller ses pages, le renvoyant aux paysans et aux jongleurs, Simon Kéza l'insère dans les siennes avec assez de détails. En revanche, il dédaigne de raconter comment Léel, fait prisonnier par les Allemands, enfonça le crâne de l'empereur Conrad d'un coup de trompette. « Il y a des gens qui débitent cela, nous dit-il, mais je leur laisse de telles inepties, qui ne prouvent rien que la légèreté de leur jugement. »

Si le fidèle clerc de Ladislas se préoccupe moins que ses prédécesseurs de la guerre contre les chansons, il en soutient une autre dont l'anonyme ne se doutait pas; il attaque les écrivains allemands, qui déversaient, au profit de leur race, des injures savantes sur la race redoutable et redoutée des Magyars. Un historiographe de l'empereur Othon Ier avait reproduit, en l'appliquant aux Hongrois, l'ancienne opinion des Goths sur les Huns, exposée par Jornandès, à savoir qu'ils étaient issus du mélange des sorcières *Allrunnes* avec les esprits immondes errant dans les déserts scythiques : là-dessus, l'auteur démontrait péremptoirement que les Hongrois avaient eu pour pères des démons incubes. Les chroniqueurs allemands, copiant leur compatriote à qui mieux mieux, enchérissaient encore sur ces injures. Il y avait là de quoi faire frémir des chrétiens moins fervens que le chapelain du roi Ladislas. Kéza prend la plume pour les réfuter, et, dans l'éblouissement de sa colère, il confond l'auteur allemand, qui vivait au Xe siècle, sous les empereurs germaniques, avec Paul Orose, disciple de saint Augustin, lequel écrivait sous l'empereur Honorius, et n'a jamais rapporté ce conte, dont la respon-

sabilité appartient au seul Jornandès. Ces paroles bien connues de l'Évangile selon saint Jean : « ce qui vient de la chair est chair, et ce qui vient de l'esprit est esprit, » servent de texte à la réfutation de Kéza, qui, partant de là, n'a pas de peine à prouver que les Magyars, composés de chair et d'os, ne peuvent venir des démons, qui sont de purs esprits, mais qu'ils tirent leur origine, de même que les autres races humaines, naturellement d'un homme et d'une femme. Ce raisonnement eut un tel succès, on y vit une réponse si décisive aux insinuations malignes des érudits allemands, que les chroniqueurs des époques suivantes, et même plus d'un historien du xve siècle, en ont orné le frontispice de leurs livres. La chronique de Simon Kéza consacre une large place aux traditions sur Attila et sur les Huns; elle a le mérite d'avoir construit la première avec une certaine amplitude la période traditionnelle qui sert d'introduction à l'histoire de Hongrie.

Elle fut lue avec admiration; un clerc de la chapelle du roi Louis Ier la mit en vers léonins, et le xive siècle en vit paraître une imitation développée au moyen de chants nationaux que Simon Kéza, dans sa demi-réserve, avait cru devoir écarter. Ce fut un nouveau pas dans l'emploi de la poésie chantée pour construire l'histoire. De même que Kéza avait admis dans ses récits l'aventure du nain Botond et de sa doloire, si dédaigneusement proscrite par le notaire anonyme, de même la nouvelle chronique, à laquelle on donne vulgairement le nom de *Chronique de Bude*, parce que le manuscrit en fut trouvé au xve siècle dans la bibliothèque de cette ville, ne craint pas d'admettre le conte de Léel, dont Kéza avait fait si bon marché. Ce conte peut être donné comme spécimen de la manière dont l'histoire était accommodée dans les chansons magyares, et quoique résumé, tronqué, poli par le chroniqueur latin, qui le plie à son caprice, il conserve encore quelque chose de l'âpreté sauvage qui caractérisait cette poésie.

On est en 955. Les Hongrois campent devant la ville d'Augsbourg, dont ils font le siége; mais ils se gardent mal, et pendant qu'ils ne songent à rien, l'empereur Conrad tombe sur eux à l'improviste avec une armée d'Italiens et d'Allemands. Serrés entre la ville et la rivière du Lech, dont les eaux sont profondes, ils n'ont que le choix d'être massacrés ou noyés. Deux fameux capitaines, Léel et Bulchu, sont faits prisonniers en essayant de traverser le fleuve à la nage, et on les conduit devant l'empereur. La chanson contient une erreur dont la rectification importe d'ailleurs fort peu pour l'objet qui nous occupe; l'empereur d'Allemagne à cette époque n'était pas Conrad Ier, mais bien Othon le Grand.

« — Pourquoi donc, leur dit l'empereur, êtes-vous si cruels aux

chrétiens? — Nous sommes, répondirent-ils, la vengeance du grand Dieu et le fouet dont il lui plaît de vous flageller. Quand nous cessons de vous poursuivre, c'est vous qui, à votre tour, nous poursuivez et nous tuez.

« — Puisqu'il en est ainsi, s'écrie le césar, choisissez le genre de mort qui vous convient, et je vous l'accorderai. » Léel reprit alors : « Permets, ô empereur, qu'on m'apporte d'abord ma trompette, afin que je joue un petit air avant de te répondre. »

« L'empereur Conrad l'ayant permis, on apporta à Léel sa trompe de combat, et Léel se mit à l'emboucher : tout en sonnant, il s'approchait pas à pas de l'empereur. Quand il fut près de lui, il éleva la trompette en l'air et la lui abattit sur la tête avec tant de force, que le crâne fut enfoncé, et Conrad mourut du même coup.

« Alors Léel fit éclater une grande joie. — Tu meurs avant moi, lui cria-t-il : j'aurai donc un esclave pour me servir dans l'autre monde! » En effet, — ajoute la chronique, — les Hongrois croyaient que ceux qu'ils tuaient pendant cette vie étaient condamnés à les servir pendant l'autre.

« Léel et Bulchu furent aussitôt mis aux fers, et on les pendit au gibet de Ratisbonne. »

Tels sont les trois ouvrages principaux, tous trois antérieurs au xve siècle, dans lesquels nous pouvons à coup sûr consulter les traditions hongroises. J'y joindrai volontiers les deux premières parties de la chronique de Thuroczi, qui écrivait en 1470, sous le règne de Mathias Corvin, mais qui nous dit lui-même qu'il a suivi la route tracée par ses prédécesseurs. Thuroczi est réellement le dernier des chroniqueurs hongrois. A côté de lui s'élevait, sous le patronage de Mathias Corvin, une littérature savante, importée d'Italie, qu'illustrèrent de beaux esprits, et qui a rendu à l'histoire de Hongrie des services incontestables, non pas pourtant en ce qui concerne ses origines. Ni Bonfinius, ni Ranzanus, ni Callimachus n'eurent le goût de la poésie populaire hongroise, qui aurait d'ailleurs assez mal figuré dans des décades composées à la manière de Tite-Live; pour la sentir, il fallait être Hongrois. Ce fut là le mérite de Thuroczi.

De ce qui précède, il résulte, si je ne me trompe, que non-seulement il a pu exister des traditions hongroises, mais que ces traditions existent, et que nous en possédons les monumens dans des livres d'une authenticité incontestable, dont le plus ancien fut écrit trente ans après la mort de saint Étienne et cent soixante ans seulement après l'établissement d'Arpad en Hongrie. Quelle est en Europe la nation qui a rédigé si tôt ses souvenirs?

Il résulte encore de ces détails que la tradition, transmise d'abord par des chants nationaux, a éprouvé une double altération au xie siè-

cle : altération du fond par suite des nécessités qu'avait créées le christianisme, altération de la forme par le passage d'une poésie libre et chantée dans le tissu de chroniques rédigées en latin. Ceci posé, je puis aborder sans hésitation (il me le semble du moins) l'examen des traditions magyares.

II. — ÉPOPÉE MAGYARE. — ATTILA, ARPAD, SAINT ÉTIENNE.

Si l'on aborde l'étude des traditions hongroises pièce à pièce, pour ainsi dire, et indépendamment de l'ensemble, on est choqué de ce qu'elles présentent, au premier coup d'œil, d'incohérent et de bizarre: de grossiers anachronismes y arrêtent le lecteur à chaque pas, et le rôle des personnages historiques y semble interverti comme à plaisir; mais si, se plaçant dans une sphère plus élevée, on cherche à saisir, à travers ces fragmens traditionnels, une pensée d'ensemble, on s'aperçoit qu'ils se relient effectivement les uns aux autres pour ne former qu'un tout. De ce point de vue, l'incohérence disparaît, les anachronismes s'expliquent, les antinomies se perdent dans une vaste unité, et l'on voit se dessiner comme l'esquisse d'une épopée dont les héros seraient Attila, Arpad et saint Étienne : Attila, le père commun et la gloire de tous les Huns; Arpad, le fondateur du royaume des Magyars, et Étienne, leur premier saint et leur premier roi, leur initiateur à la vie chrétienne et civilisée. Attila, Arpad et saint Étienne personnifient les trois époques dans lesquelles se divise l'histoire héroïque du peuple hongrois, et c'est avec ce caractère qu'ils nous apparaissent dans la tradition, concourant à une action commune malgré la différence des temps, et fils les uns des autres non pas seulement par la chair, mais par l'esprit.

Attila plane sur cette trilogie épique; il la domine, il la remplit de son intervention directe ou cachée. Patron inséparable de la nation magyare, il ne reste étranger à aucune des péripéties de son existence; quand elle change, il change avec elle; il subit ses transformations, et il y préside. Qu'elle vienne d'Orient ou d'Occident, des bords de la Mer-Caspienne à ceux de la Théïsse, c'est lui qui l'appelle et la conduit dans le royaume qu'il a préparé lui-même à ses petits-fils; que, cédant à une inspiration du ciel, les Magyars se fassent chrétiens, c'est aux mérites d'Attila qu'ils le doivent : Attila a préparé cette conversion à travers les siècles par sa docilité sous la main de Dieu, dont il était le fléau. Arpad n'est pas seulement son descendant, c'est le fils de son esprit; Almus, père d'Arpad, est une incarnation d'Attila. Si un autre de ses petits-fils, Étienne, obtient du pape, avec des bénédictions et des grâces sans nombre, la sainte couronne de Hongrie, ce palladium de l'empire des Magyars, c'est

en vertu d'un marché conclu entre Attila et Jésus-Christ, aux portes de Rome, pour la rançon de la ville éternelle et des tombeaux des saints apôtres. Il se peut que ceci soit étrange et nous enlève bien loin de l'histoire dans le domaine de la fantaisie; mais s'il y eut jamais, dans la pensée d'un peuple formulant son passé, une idée grande et poétique, c'est bien assurément celle-là.

Telle est l'idée systématique qui se montre au fond de ces traditions éparses, et en constitue pour ainsi dire le nœud. Autour des trois personnages principaux, des héros de la trilogie, se groupent, comme il arrive dans toutes les épopées, de nombreux personnages secondaires, dont les aventures, liées au plan général, composent les épisodes du poème. Les héros inférieurs, on le devine bien, sont les fondateurs de la noblesse magyare, les ancêtres des magnats, qui dominaient la Hongrie aux XIe et XIIe siècles, quand la tradition revêtit sa forme définitive. C'est ainsi que les souvenirs domestiques des petits rois grecs, rattachés à une action commune, donnèrent naissance à l'Iliade, et que l'Énéide consacra dans un cadre national les prétentions de l'aristocratie romaine au temps d'Auguste. La Hongrie n'a pas eu ce bonheur de produire une Énéide ni une Iliade, mais elle a possédé au moyen âge ce que possédaient la Grèce et l'Italie avant Homère et Virgile, des chants nationaux, des traditions de famille et une pensée épique, qui pouvait y porter la vie. Les matériaux sont restés à l'état de chaos : l'Enéide hongroise est morte avant de naître; mais on en peut retrouver le dessin dans les chroniques, dans les légendes, enfin dans quelques chansons encore reconnaissables sous les mutilations de la prose latine. C'est de là qu'il faut dégager cette épopée qui ne fut jamais écrite, et qui se formait d'elle-même, parce qu'elle était dans l'esprit et dans le sentiment de tout le monde. En essayant de la reconstruire ici, je me conformerai au plan même des chroniques qui nous la donnent. Elles divisent la période héroïque de l'histoire de Hongrie en trois époques, savoir : l'époque des Huns, celle des Magyars proprement dits, enfin celle de la conversion du peuple hongrois au christianisme et de la conquête de la sainte couronne. Je désignerai chacune de ces trois époques par le héros qui en est le symbole.

ATTILA.

La tradition nous introduit d'abord dans le *Dentumoger*, berceau de la tribu de Magog, où demeurent les Moger ou Magyars, et près d'eux les Huns, avec lesquels ils se confondent comme enfans de la même race. Aucune contrée de l'univers n'égale en beauté la patrie des Magyars; l'air y est plus salubre, le ciel plus pur, la vie

humaine plus longue que partout ailleurs; l'or et l'argent y naissent à la surface du sol; les fleuves y roulent pour cailloux des émeraudes et des saphirs; les hommes s'y nourrissent de miel et de lait. Là tout le monde est riche, et le bouvier fait paître ses bœufs en manteau d'hermine.

Vers le sixième âge du monde, les Moger, qui se sont multipliés comme le sable des rivages, veulent envoyer un essaim au dehors. Ils réunissent leurs cent huit tribus, qui fournissent chacune dix mille guerriers; c'est là l'armée d'émigration. Elle nomme ses chefs militaires, au nombre de six, trois dans la famille de Zémeïn et trois dans la famille d'Erd. Les trois chefs de la race de Zémeïn sont Béla, Kewe et Kadicha; les trois chefs de la race d'Erd sont Attila, Buda et Rewa. Les six chefs nomment à leur tour un grand-juge chargé de réprimer les crimes et de faire exécuter les criminels, sauf la décision souveraine de la communauté; son autorité va jusqu'à suspendre ou révoquer, en certaines circonstances, les chefs militaires eux-mêmes. Ils élèvent à ce poste suprême, qui balance leur pouvoir et le dépasse quelquefois, Kadar, de la maison de Turda, souche d'une grande famille hongroise, ainsi que Zémeïn et Erd. L'Attila de la tradition a pour père Bendekuz, et non pas Moundzoukh, comme celui de l'histoire; son frère Bléda devient ici Buda, à cause de la ville de Bude, dont on le suppose fondateur, et le roi Roua ou Rewa n'est plus oncle, mais frère d'Attila.

Ce ne sont pas seulement les nobles de la Hongrie que la tradition place autour du futur conquérant, ce sont aussi ses institutions primitives. Attila n'y figure pas comme un roi, mais comme un simple chef, et les Huns y sont organisés en république militaire, à l'instar des premiers Magyars. Il n'est pas jusqu'à cette charge de grand-juge, dont est investi Kadar, qui ne soit une institution contemporaine de l'établissement des Hongrois en Europe. La tradition nous parle encore d'une loi qu'elle appelle *scythique*, et qui aurait été en vigueur parmi les compagnons d'Attila. Chaque fois que la communauté devait se former en assemblée générale pour délibérer sur quelque objet important, tel qu'une expédition de guerre, une levée en masse ou le jugement d'un chef, un crieur public, quelquefois une femme, parcourait le pays de village en village, ou les campemens de tente en tente, brandissant une lance trempée de sang et psalmodiant par intervalle la formule suivante : « Voix de Dieu et du peuple magyar ! que tout homme armé soit présent tel jour, en tel lieu, au conseil de la communauté ! » Celui qui manquait à la convocation sans motif suffisant était traîné devant le juge et éventré avec un couteau. Quelquefois, par grande indulgence, on ne le condamnait qu'à la servitude perpétuelle, et il devenait esclave pu-

blic. Ces mœurs féroces subsistèrent chez les Hongrois jusqu'au temps de Geiza, père de saint Étienne.

Les Huns partent donc, côtoient la Mer-Noire et ne s'arrêtent qu'aux bords du Danube. De l'autre côté de ce fleuve règne le Lombard Macrinus, tétrarque de Pannonie, de Dalmatie, de Macédoine, de Pamphylie et de Phrygie; ce royaume ne lui appartient pas en propre: il le tient de Théodoric de Vérone, que les Romains ont nommé roi d'Italie. A la vue des Huns, qui se déploient sur la rive gauche du Danube, Macrinus pousse un cri de détresse, et Théodoric accourt à son aide avec une armée composée des nations de tout l'Occident. Il se réunit aux Lombards sous les murs de Potentiana; mais tandis que les deux chefs délibèrent sur le point où ils doivent attaquer les Huns, ceux-ci, arrivés pendant la nuit, traversent le Danube sur des outres et dispersent l'arrière-garde romaine. Théodoric se retire dans les plaines marécageuses où s'élèvera plus tard la ville d'Albe-Royale; il y attire les Huns, auxquels il livre à Tarnok-Welg une grande bataille dans laquelle ceux-ci sont vaincus : cent vingt-cinq mille de leurs guerriers restent sur la place, mais Théodoric a perdu deux cent dix mille des siens. Un des capitaines des Huns, Kewe, de la race de Zémeïn, était tombé parmi les morts : les Huns s'en aperçoivent dans leur fuite, et reviennent sur leurs pas pour chercher son cadavre, qu'ils enterrent au bord du grand chemin; puis ils élèvent sur sa fosse une colonne ou pyramide de pierres, à la manière des Huns, ajoute la tradition. Le canton prit dès lors le nom de *Kewe-Haza* (la demeure, le sépulcre de Kewe), qu'il conserva chez les Hongrois. Cette pyramide sépulcrale, où doit un jour reposer Attila, commence la consécration d'un petit territoire qui deviendra, à mesure que les événemens se développeront, le champ sacré de la Hongrie, et réunira successivement dans ses limites la capitale païenne des Huns, Sicambrie, la capitale chrétienne des Hongrois, Albe-Royale, et les trois sépultures d'Attila, d'Arpad et de saint Étienne. On ne devine pas bien à quel événement historique on pourrait rapporter la bataille de Tarnok-Welg, car le tétrarque Macrinus est un personnage imaginaire, comme sa ville de Potentiana est une ville imaginaire. Les Lombards, comme on sait, ne se sont établis en Pannonie que dans la première moitié du VIe siècle, et quant à Théodoric de Vérone, c'est le héros fantastique des poèmes allemands. Toutefois il est difficile de rejeter ces souvenirs comme de pures inventions. Il est probable au contraire que la bataille de Tarnok-Welg et celle qui va la suivre, livrées toutes deux sur la rive droite du Danube, antérieurement au règne d'Attila, appartiennent aux traditions locales de la Pannonie.

Les Huns avaient une revanche à prendre, et ils la prennent glo-

rieusement. A la poursuite de leur ennemi vainqueur, ils l'attaquent à trois milles au-dessus de Vienne, dans un lieu que la tradition appelle Cézunmaur, et qui était, selon toute apparence, la fortification romaine connue sous le nom de mur de Cétius, *Cetii murus*. La bataille dure depuis l'aube du jour jusqu'à la neuvième heure. L'armée romaine et germaine est mise en pleine déroute, Macrinus est tué, Théodoric blessé. Une flèche qui l'atteint au front pénètre dans l'os et s'y fixe : son sang coule comme un déluge; mais il défend qu'on arrache le fer de sa blessure, tant il est impatient de regagner Rome pour instruire le sénat de son désastre. Il saute à cheval, il dévore l'espace, il arrive, il entre dans l'assemblée portant au front le fer et le bois de la flèche, sanglant témoin des luttes qu'il vient de soutenir. Rome apprend par ce narrateur muet et sa propre défaite et la vigueur d'un ennemi qui sait frapper de pareils coups. « Cette aventure, nous dit le vieux récit, valut à Théodoric le surnom d'*Immortel* que lui donnent les Hongrois dans leurs chansons, *Halathalon Detreh.* »

Du côté des Huns, quarante mille guerriers jonchaient la plaine de Cézunmaur, et dans ce nombre les capitaines Béla, Kadicha et Rewa, qui furent inhumés sous la pyramide de Kewe-Haza. Des six chefs militaires qui avaient amené les Huns d'Asie en Europe, il ne restait plus qu'Attila et Buda : Attila est proclamé roi, mais il s'associe son frère, à qui il abandonne le gouvernement des pays situés à l'orient de la Théïsse, se réservant tout ce qui a été déjà conquis et tout ce qu'il doit conquérir lui-même à l'occident de cette rivière. Il pose de sa main la borne séparative des deux états, fixe sa résidence à Sicambrie et veut que cette ville porte désormais son nom. Les rois de Germanie, que la défaite de Cézunmaur a remplis de crainte, viennent lui rendre hommage, et Théodoric à leur tête se déclare son vassal. Flatteur insinuant et perfide, Théodoric déguise sa haine sous un faux semblant d'amitié, et pousse le nouveau roi à des expéditions aventureuses où il espère le voir périr; ainsi il lui met en tête de subjuguer par ses armes tous les royaumes de l'Europe. Attila, enflé d'orgueil, ajoute à ses titres de roi des Huns, petit-fils de Nemrod, ceux de *fléau de Dieu* et de *maillet du monde*, — *flagellum Dei, malleus orbis.*

L'Attila de la tradition magyare est en grande partie celui de l'histoire : basané, court de taille, large de poitrine, la tête rejetée en arrière, il porte en outre une barbe longue et touffue comme les Huns blancs et les Turks, tandis que l'Attila historique est presque imberbe comme les Finno-Huns et les Mongols. On ne lui trouve point non plus dans la fiction traditionnelle cette fière simplicité que l'histoire remarque, et qui le distinguait entre tous les Barbares de

l'Orient. Ici il a les allures somptueuses et l'attirail superbe d'un kha-kan turk. Sa tente d'apparat se compose de lames d'or articulées, qui s'ouvrent et se referment comme les branches d'un éventail; elle a pour supports des colonnes d'or ciselé garnies de pierres précieuses. Son lit, qu'il emporte avec lui dans toutes ses guerres, est la merveille des arts; sa table est d'or, son service d'or, ainsi que ses ustensiles de cuisine. La pourpre et la soie tapissent ses écuries, que peuplent les plus belles races de chevaux; leurs harnais et leurs selles sont d'or incrusté de diamans; c'est en un mot toute la féerie orientale. Attila a pour armes un épervier couronné : cet oiseau, appelé *turul* en vieil hongrois, est peint sur son écu et brodé sur sa bannière; il orna aussi le drapeau des Magyars jusqu'au temps de saint Étienne. L'épervier, dans la poésie traditionnelle hongroise, est le symbole d'Attila et sa personnification : Almus, arrière-petit-fils du roi des Huns, est qualifié d'*enfant de Turul.*

D'après le conseil de Théodoric de Vérone, Attila traverse le Rhin et entreprend la conquête des Gaules. Je ne le suivrai pas dans les détails du récit traditionnel, qui ne fait guère que résumer les légendes des pays latins, en les accommodant à sa guise et les tournant à la gloire des Huns. Il fallait s'attendre à y trouver Attila toujours vainqueur; c'est ce qui arrive en effet, même au combat des champs catalauniques, qui ne se passe point en Champagne, comme le veut l'histoire, mais en Catalogne à cause de la ressemblance des noms. Là, un tiers de l'armée hunnique se sépare du reste, pour aller conquérir l'Espagne et le Maroc, tandis que les deux autres tiers ravagent la Gaule, parcourent la Frise, le Danemark, la Suède, la Lithuanie, et regagnent les bords du Danube par la Thuringe. Ces guerres épisodiques fournissaient aux rapsodes magyars des cadres commodes, dans lesquels la noblesse de Hongrie pouvait aisément intercaler ses aïeux.

Le retour d'Attila à Sicambrie amène entre son frère et lui la sanglante tragédie qui malheureusement appartient à l'histoire comme à la tradition. Buda, animé d'une secrète envie, a déplacé la borne posée par Attila entre leurs deux gouvernemens. Il a fait plus : au mépris des ordres de son frère, qui prescrivait que Sicambrie portât son nom, Buda l'a fait appeler *Budavar*, c'est-à-dire la ville, la forteresse de Buda. Irrité de ces actes de désobéissance, Attila le traite en rebelle et le tue. « Les Germains, frappés de crainte, dit à ce propos Simon Kéza, se hâtèrent de changer le nom de Sicambrie en celui d'*Ethelburg*, ville d'Ethel ou d'Attila; mais les Huns, qui n'avaient pas peur, continuèrent à l'appeler Budavar. » C'est aujourd'hui la ville de O-Bude, Vieille-Bude.

Maître d'une grande partie de l'univers, Attila veut régler la po-

lice de son royaume. Il établit un service de surveillance et de guet qui, de Sicambrie comme d'un point central, se dirige vers les quatre points cardinaux. Des crieurs échelonnés d'espace en espace sur ces lignes, jusqu'à la portée de la voix humaine, se transmettent mutuellement les nouvelles, et chaque jour l'on sait aux extrémités du monde ce que fait le grand roi des Huns.

L'Italie lui manquait encore : il y conduit une armée innombrable. Tandis qu'il ravage d'abord la Dalmatie et l'Istrie, et rase au niveau du sol les magnifiques palais de Salone, Zoard, un de ses capitaines, descend, le long de la mer Adriatique, vers l'Apulie et la Calabre. Zoard parcourt ce pays le fer et la flamme en main; il dévaste la terre de Labour et couronne son expédition par le sac de l'abbaye du Mont-Cassin. Là s'enchaînaient, suivant toute apparence, une série d'épisodes destinés à glorifier les grandes maisons hongroises, principalement celle de Léel, dont Zoard était réputé le fondateur.

La tradition éprouve ici dans les chroniques une sorte de bifurcation que je dois signaler. Celles qui sont postérieures au XIIe siècle ne font guère que copier les traditions locales et les légendes qu'elles ont empruntées à l'Italie : ainsi le prétendu siége de Ravenne, la conférence d'Attila avec l'archevêque arien de cette ville, qui l'engage à marcher sur Rome pour exterminer le pape et la papauté, l'apparition de saint Pierre et de saint Paul armés de glaives et menaçant la tête du roi des Huns tandis que saint Léon le supplie à genoux, toutes ces fables italiennes, dont j'ai parlé dans l'exposé des traditions latines, sont reproduites presque sans variantes par Simon Kéza et par ses imitateurs. Mais les chroniques antérieures au XIIIe siècle ne contiennent rien de ce bagage étranger. C'est donc à elles qu'il faut demander la vraie et pure tradition magyare sur la campagne d'Attila en Italie; nous la trouvons en effet dans la chronique de l'évêque Chartuicius, empreinte d'une originalité et d'une grandeur poétique incomparables. Ce n'est plus ici la peur de deux fantômes qui arrête Attila aux portes de Rome, l'empêche de violer la ville éternelle et sauve de la profanation les tombeaux des apôtres; ce n'est pas même la prière d'un pape agenouillé : c'est Dieu qui vient en personne changer la résolution du barbare. Jésus-Christ ordonne à son *fléau* de respecter les ossemens de ceux qui furent ses vicaires, et il lui promet, pour prix de sa docilité, qu'un de ses successeurs recevra un jour d'un des successeurs de Pierre une grâce qui rejaillira sur toute sa race. Le grand marché est conclu par l'intermédiaire d'un ange, et l'on aperçoit en perspective, dans le lointain des siècles, la conversion des Magyars au christianisme, saint Étienne, le pape Sylvestre et la sainte couronne de Hongrie. Telle est la vraie tradition, ainsi qu'elle était formulée au lendemain de la

mort de saint Étienne. Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette inspiration vraiment épique et les grossières imaginations de la légende italienne! En abrégeant le précieux récit de Chartuicius, je tâcherai de lui conserver son caractère de simplicité biblique et d'énergie parfois sauvage.

« Le roi Attila, dit le vieux chroniqueur, franchit les montagnes des Alpes, et parcourt la vaste plaine de Lombardie toute parsemée de villes florissantes, tout entrecoupée de murailles, toute décorée de hautes tours : il dévaste la campagne, il ruine les villes, il nivelle les tours, il disperse les pierres des murailles, et fait peser tant d'épouvantes et de calamités sur les habitans que ceux-ci le surnomment *la plaie de Dieu.*

« Une seule idée le préoccupe, celle de parcourir l'univers entier et de fouler aux pieds l'empire romain; il fait donc marcher son armée du côté de Rome; lui-même la précède, l'âme cuirassée de férocité. A la première station de la nuit, comme il dormait sous sa tente, un ange du ciel lui apparaît et lui dit : — Écoute, Attila, voici ce que te commande le seigneur Dieu Jésus-Christ. N'entre pas avec ta colère dans la sainte cité, où reposent les corps de mes apôtres; arrête-toi ici et retourne sur tes pas. Quand tu auras de nouveau traversé les Alpes, tu entreras dans la contrée des Croates et des Esclavons; je te la livre, parce que les peuples qui l'habitent ont mérité ma malédiction en s'élevant contre un roi que j'aimais et le faisant périr traîtreusement, car ils ont dit dans leur cœur : Il n'y aura jamais de roi sur nous, mais nous-mêmes nous serons rois. Voici encore ce que je te promets pour prix de ta soumission : un jour viendra où ta génération visitera Rome en toute humilité, et un de tes descendans y recevra le don d'une couronne qui n'aura point de fin. » L'ange disparut à ces mots.

« Quand le matin fut venu, Attila, se rappelant son rêve, obéit aux paroles de l'ange. Il replie ses tentes, donne à son armée le signal du retour, et reprend à travers l'Italie la route qu'il venait déjà de parcourir. On eût dit que ce n'était plus Attila, tant son cœur avait changé. Il entrait dans les villes et ne les pillait point; il passa devant Venise et l'épargna. A quelques milles au-delà, il fait halte sur le rivage de la mer et fonde une grande cité que de son nom il appelle Attileia : ce fut la ville d'Aquilée. Lorsqu'il la voit debout, il recommence sa marche et entre dans les Alpes carinthiennes, où le guide la vengeance céleste. Au revers des montagnes, il aperçoit rangés en bon ordre, avec leurs hommes d'armes, les princes de Croatie et d'Esclavonie, qui cherchent à lui couper le passage. Leurs troupes innombrables couvrent à perte de vue la plaine, les vallées, les collines, et le soleil, répercuté sur les boucliers d'or, embrase les

montagnes comme d'un vaste incendie. Attila descend, et la bataille s'engage. Huit jours entiers on se bat sans repos ni trève; enfin le Seigneur livre aux mains d'Attila la terre des Slaves et des Croates, parce que ces hommes étaient infidèles, et que le roi des Huns avait obéi docilement aux ordres de Dieu.

« Maître de la Croatie et de l'Esclavonie, Attila passe la Drave. Plus il parcourt le pays qu'il a conquis, plus il l'aime. Du pied des Alpes au Danube, ce ne sont que prairies verdoyantes, tapissées de hautes herbes, peuplées de troupeaux et de pâtres, de jumens et de poulains indomptés. Au-delà du Danube et de la Théïsse s'étend une contrée plus spacieuse encore et plus belle, plus riche en prairies, plus abondante en moissons. Longtemps il avait roulé dans son esprit le projet de retourner en Asie, au berceau de ses ancêtres; il délibère de nouveau en lui-même s'il accomplira ce dessein, ou s'il se fixera dans le pays soumis par ses armes. Se souvenant alors de la promesse de l'ange, il se décide à rester, établit son armée à demeure, distribue la terre aux princes et aux barons, et, du consentement de tous, règle que son fils aîné sera roi après sa mort. »

Attila avait alors cent vingt-quatre ans, ce qui n'était pas chez les Huns un âge très avancé, puisque son père Bendekuz vivait encore et gouvernait en Asie la tribu des enfans de Nemrod. A cet âge, il n'a rien perdu de l'ardeur et des passions de la jeunesse. Un peuple de femmes qu'il augmente sans cesse par de nouveaux mariages remplit son palais : à leur tête figurent deux princesses de sang illustre, la Romaine Honoria, fille d'Honorius, empereur de Grèce, et la Germaine Crimhild, fille du duc de Bavière. Chacune d'elles lui a donné un fils, déjà sorti de l'adolescence : le fils d'Honoria se nomme Chaba, celui de Crimhild Aladarius. Enfans de deux mères rivales, ces deux jeunes gens se jalousent, et leur inimitié menace l'empire des Huns de déchiremens et de ruine. Nous trouvons ici un mélange bizarre de la tradition nationale avec la tradition allemande; celle-ci a fourni Crimhild, celle-là Honoria. La vanité asiatique n'a pas voulu que l'amour d'une fille d'empereur romain, si indigne qu'on la supposât, fût perdu pour un roi des Huns, et elle a marié Attila à la petite-fille de Théodose. Elle a fait plus : elle a voulu que sa descendance légitime se perpétuât seulement par cette méprisable folle qu'il ne réclama jamais sérieusement, et qu'il dédaigna quand il put l'avoir. Honoria, dans la tradition magyare, est la véritable épouse d'Attila, la souche féminine des ducs et rois de la Hongrie, l'aïeule prédestinée de saint Étienne.

Cependant arrive du fond de l'Asie à la cour d'Attila une jeune fille d'une incomparable beauté, que son père, roi des Bactriens, offre pour épouse au grand roi des Huns. Elle se nomme Mikolt, et

tous les yeux sont éblouis en la voyant. Attila veut que son nouvel hymen soit inauguré par des fêtes splendides, des courses de chevaux, des combats simulés et un repas qui dure trois jours; mais des pronostics menaçans viennent se mêler aux éclats de sa joie. Son cheval favori meurt subitement le jour même des noces, et quand sa fiancée, le soir, veut entrer dans la chambre nuptiale, elle se heurte le pied droit contre le seuil de la porte si rudement qu'elle est obligée de s'arrêter. « Que tardes-tu? » criait Attila dans son impatience. — « Je viendrai quand il sera temps! » répondit Mikolt. On vit dans cette scène un présage de mort. Le lendemain en effet, Attila est trouvé dans son lit, froid et tout baigné de sang : une hémorrhagie l'a enlevé pendant qu'il dormait. Nous reconnaissons ici la tradition hunnique directe, celle que propagèrent les fils mêmes du conquérant, quand ils firent chanter à ses funérailles que la mort de leur père ne réclamait point de vengeance.

A peine la tombe du roi des Huns est-elle fermée, que ses deux fils, Chaba et Aladarius, tirent l'épée pour s'arracher les lambeaux de son héritage. C'est Théodoric qui les pousse à la destruction du royaume de leur père. Les Germains prennent parti pour le fils de Crimhild, les Huns pour celui d'Honoria, et la lutte à mort va se vider sur un plateau qui domine Bude, ville fatale, déjà marquée par un fratricide. La bataille dure quinze jours entiers sans trêve ni relâche; quinze jours durant, la flèche siffle dans l'air, les boucliers se heurtent et les épées se croisent : on ne vit jamais pareil massacre dans le monde. Chaba est vaincu, mais Aladarius vainqueur meurt de ses blessures. Les Germains donnèrent à cette terrible journée le nom de Crimhild, en souvenir de la princesse germaine, mère d'Aladarius, qui avait semé la haine dans le cœur des deux frères, et qui peut-être présidait à la bataille où périt son fils. « Tant de sang y fut versé, dit Simon Kéza, que si les Allemands ne s'obstinaient pas à mentir par vanité, ils confesseraient que pendant plusieurs jours ni hommes ni bêtes ne purent boire dans le Danube entre Potentiana et Sicambrie, attendu que le fleuve roulait dans son lit moins d'eau que de sang. » Cette phrase nous prouve qu'il existait au moyen âge une rivalité patriotique entre les minnesinger allemands et les rapsodes hongrois, chacun cherchant à exalter son pays aux dépens de l'autre : ce fut au milieu de ces joûtes de l'orgueil national et de la poésie que la tradition revêtit sa dernière forme.

Chaba vaincu se réfugie en Grèce avec quinze mille Huns, débris de son armée. Honorius, son aïeul, d'après la tradition (car la similitude de nom a fait d'Honoria une fille d'Honorius), le reçoit avec tendresse à Constantinople, veut le retenir près de lui, et lui offre pour ses sujets des terres et des femmes. « Non, répond résolu-

ment le fils du Hun, j'ai en Asie, dans le pays des Moger, un autre aïeul que je dois revoir, j'ai une famille et une nation auxquelles je dois demander vengeance de la perfidie des Germains. » Il part donc après un court séjour en Grèce, et trouve dans le pays des Magyars son grand-père Bendekuz encore vivant, mais courbé sous les infirmités et le chagrin. Chaba le console, l'assiste dans le gouvernement de sa tribu et finit par lui succéder. Toutefois le fils d'Attila ne parvient pas à gagner l'affection des Magyars. Fier de sa descendance impériale, il affiche des prétentions blessantes pour sa nation. Les Magyars le rejettent à leur tour et le regardent comme un étranger; leurs filles mêmes s'éloignent de lui, aucune ne consent à le prendre pour époux, et il faut que Bendekuz aille chercher une femme pour son petit-fils chez les tribus du Korasmin. Ce rôle de Chaba parmi les Magyars, son orgueil romain et le souvenir de sa mère Honoria planant sur toute cette histoire, mais à peine indiqué dans les maigres chroniques qui nous restent, donnent lieu de penser qu'ici se développait dans l'épopée hongroise quelque grand épisode se reliant à des traditions asiatiques aujourd'hui perdues. Chaba néanmoins fait oublier son orgueil; sa lignée prend racine dans le Dentumoger, et continue le rameau direct d'Attila jusqu'à la naissance d'Almus, père d'Arpad. Ses fils sont parmi les Magyars les gardiens fidèles des vieux souvenirs et de la renommée de leur aïeul; ils ne cessent d'animer leurs compatriotes à la recouvrance du patrimoine des Huns, envahi par les Germains et les Slaves.

Mais Chaba et ses quinze mille compagnons fugitifs ne sont pas le seul débris du peuple d'Attila; un autre débris parvient à se maintenir en Hunnie. La chaîne des Carpathes, comme on le sait, est couronnée à l'orient par un grand cirque de montagnes abruptes qu'un défilé presque inaccessible ferme au midi, et qui s'ouvre et s'incline doucement du côté du nord. Les forêts séculaires dont ce plateau est couvert lui ont fait donner en langue hongroise le nom d'*Erdele*, terrre des forêts, en latin *Transylvania*. Trois mille guerriers huns échappés au massacre de Crimhild s'y sont retranchés comme dans une forteresse naturelle; mais comme ils voient les Germains acharnés à l'extermination de leur race, ils quittent leur nom de Huns, afin de se mieux cacher et prennent celui de Szekhely (*Siculi*), qui ne signifie pas autre chose qu'*habitans des siéges administratifs* ou des *districts*. A la faveur de ce subterfuge, ils se propagent et conservent leur indépendance, soit contre les Germains, soit contre les Valakes et les Slaves. Du haut des montagnes où il est campé comme en vedette, le Sicule a les yeux incessamment tournés vers l'Asie, d'où il attend Chaba et les Magyars, et avec eux la délivrance de sa terre natale; mais son attente est vaine, il faut qu'il se passe quatre gé-

nérations d'hommes avant que le temps marqué pour cette délivrance soit accompli, et c'est à lui, enfant des compagnons d'Attila, qu'est réservé l'honneur d'introduire les Magyars dans l'héritage des Huns. Le Sicule est en Occident ce qu'est en Orient la tribu de Chaba, le gardien officiel de la tradition. Ce rôle, il le revendiquait au moyen âge, et son langage était plein d'allusions à l'histoire du conquérant et de ses fils. Ainsi il donnait à une plante médicinale de ses montagnes le nom de baume de Chaba, « attendu que Chaba, instruit dans les secrets de la nature, avait employé cette herbe après la bataille de Crimhild à guérir ses soldats blessés et à se guérir lui-même. » On citait de lui, dès le XIIe siècle, un proverbe plein de mélancolie patriotique et de tendresse. Un Sicule se séparait-il de l'ami qu'il craignait de ne plus revoir, il lui disait avec un doux reproche : « Oh ! tu me reviendras, quand Chaba reviendra de la Grèce ! »

Dans toutes ces traditions, il n'est pas question de l'empire avar. Les Avars y sont confondus avec les Huns; leurs guerres de Carinthie, de Dalmatie et d'Allemagne y sont attribuées à leurs devanciers ou à leurs successeurs, et les exploits de Baïan allongent la vie d'Attila. Si quelque vague souvenir du nom d'Avar reste encore dans le moyen âge hongrois, il s'applique à on ne sait quelle race de sorciers et de fées qui aurait construit ces grands remparts des khakans, dont les derniers vestiges ont disparu de nos jours. Quant aux Sicules, l'opinion est unanime depuis le XIe siècle pour les considérer comme un peuple antérieur à l'arrivée des Magyars sur les bords du Danube. En admettant cette antériorité, qui paraît incontestable, on peut encore se demander si les Sicules, comme ils le prétendent, sont un reste des Huns d'Attila, ou simplement un reste des Avars. Historiquement leur descendance directe des Huns n'aurait rien d'impossible, car les faits démontrent qu'il resta parmi les Gépides, devenus maîtres de la Hunnie, plusieurs noyaux de population hunnique, et même un fils d'Attila; toutefois il est plus raisonnable, plus conforme à la nature des choses, de voir dans le peuple sicule une tribu avare que les envahissemens des Slaves n'ont pas eu le temps d'étouffer. L'une ou l'autre hypothèse est indifférente dans la question qui nous occupe. Le rôle attribué aux Sicules par la tradition, d'avoir été les introducteurs des Magyars dans l'ancienne Hunnie et les gardiens des souvenirs d'Attila, s'expliquerait également bien, que les Sicules fussent des Avars, ou qu'ils fussent des Huns.

ARPAD.

Quatre générations se sont écoulées depuis la mort du grand roi des Huns, et Elleud, fils d'Ugek, fils d'Ed, fils de Chaba, fils d'Attila,

règne sur la tribu d'Erd, au pays des Magyars. Elleud est sombre et chagrin, car il n'a point de fils, et sa femme chérie, Emésu, maudit nuit et jour sa stérilité. Une nuit que, lasse de pleurer, elle a cédé au sommeil, elle voit en songe l'oiseau *Turul*, l'épervier, symbole d'Attila, qui, planant au-dessus d'elle, semble l'enchaîner sous son vol, puis replie doucement ses ailes et vient dormir à son côté. Elle rêve ensuite que son sein se brise, et qu'il en jaillit un torrent brillant et brûlant comme du feu, qui parcourt le monde en le couvrant de ruines. Neuf mois après, elle met au monde un fils qu'elle appelle Almus, mot qui signifie également *l'enfant du rêve* et *l'enfant sanctifié* (1); les Magyars le surnomment *l'enfant de l'épervier* (2). Cette incarnation d'Attila dans son petit-fils Almus n'a rien que de conforme aux idées orientales. Aujourd'hui encore les Mongols attendent la venue de Timour, qui doit s'incarner pour relever son peuple et lui rendre la domination de l'Asie. Almus ouvre un nouveau cycle de la poésie magyare, en même temps qu'une nouvelle période de l'empire des Huns.

Il grandit et se développe dans tout l'éclat de la beauté magyare. « Il était brun, tirant sur le noir, dit la tradition; il avait de grands yeux noirs, une taille dégagée et souple, les mains grosses et les doigts longs. Nul ne l'égalait en générosité, en bravoure et en justice, car, bien qu'il fût païen, le Saint-Esprit était avec lui (3). » Il se marie, et son fils Arpad devient homme à ses côtés; mais une inquiétude secrète tourmente Almus. Quelque chose l'entraîne hors de son pays, à la recherche des royaumes jadis conquis par Attila : cédant enfin à sa destinée, l'enfant de Turul se décide à partir et appelle à lui des compagnons. Il s'en présente sept, sept chefs braves et renommés que suit une armée innombrable, et qui portent, dans la tradition, le nom d'*Hétu-Moger*, c'est-à-dire les sept Magyars par excellence. Les Huns, à leur départ d'Asie, comptaient aussi sept chefs, six capitaines et le grand-juge Turda. Les Hétu-Moger choisissent Almus pour commandant suprême ou duc, et se lient entre eux et à lui par un serment terrible. Rangés en cercle autour d'un baquet, le bras gauche étendu, ils s'ouvrent la veine avec leur poignard, et, confondant dans le baquet leur sang qui jaillit, ils jurent de reconnaître pour leurs ducs à perpétuité Almus et ses descendans, de mettre en commun leur butin et leurs conquêtes, de se

(1) « Quia ergo somnium in lingua hungarica dicitur Almu, et illius ortus per somnum fuit prognosticatus, ideo ipse vocatus est Almus, vel ideo vocatus est Almus, id est sanctus, quia ex progenie ejus sancti reges et duces erant nascituri. » Notar. anon., *Chron. hung.*, 3.

(2) De genere Turul. Kes. *Chron.*, II, 1.

(3) « Donum spiritus sancti erat in eo... » Notar. an. *Chron. hung.*, 4.

tenir tous pour égaux, ayant place au conseil du chef; et tandis que leur sang tombe à gros bouillons dans le vase, ils prononcent ensemble ces mots : « Qu'ainsi coule jusqu'à la dernière goutte le sang de quiconque se révoltera contre le chef, ou tentera de diviser sa famille! Qu'ainsi coule le sang du chef, s'il viole jamais les conditions de ce pacte! » Telle fut la première loi de la république des Magyars.

Les Magyars partent sous la conduite d'Almus. Ils traversent les steppes, évitant les lieux habités, mangeant le gibier des broussailles et le poisson des rivières, et ne touchant à rien de ce qu'a produit le labeur de l'homme. Quand ils rencontrent devant eux quelque large fleuve, ils le passent, assis sur leur *tulbou :* ils appellent ainsi les outres de cuir qui leur servent de nacelle (1). Ils arrivent enfin aux bords du Dniéper, que domine la grande et forte cité de Kiev, habitée par les Russes. A la nouvelle que les Magyars approchent et que leur duc Almus est un petit-fils de cet Attila à qui la Russie payait jadis tribut, Kiev ferme ses portes, et les Russes appellent à leur aide les Cumans blancs leurs voisins; mais le duc Almus n'a pas besoin d'aide, car le Saint-Esprit combat pour lui. La bataille commence avec une ardeur égale de part et d'autre, et les Russes poussent des cris féroces qui étonnent un moment les Magyars. « Rassurez-vous, dit le duc Almus à ses soldats : ce sont là des hurlemens de chiens, et quand les chiens ont vu le fouet du maître, ils se couchent à plat ventre et se taisent. » La fureur des combattans redouble; les Russes enfoncés sont mis en fuite, et les têtes tondues des Cumans roulent à terre comme des courges crues.

Kiev ouvre ses portes, et ses principaux habitans, les mains chargées de présens inestimables, viennent trouver le duc Almus dans son camp. « Que veux-tu faire dans notre pays? lui disent-ils. Vois là-bas, au soleil couchant, par-delà la forêt des Neiges, c'est l'ancien royaume d'Attila, la terre de Pannonie. Il n'en est pas de meilleure au monde. Des fleuves remplis de poisson, le Danube, la Théïsse, le Vag, le Maros, le Temèse, la traversent, et des ruisseaux sans nombre la fertilisent. Cette bonne terre est actuellement aux mains des Slaves, des Bulgares, des Valakes et des bergers romains qui s'en sont emparés après la mort du roi Attila. Les Romains ont dit que la Pannonie était leur pacage : ils ont bien dit, car ils font paître leurs troupeaux sans trouble sur le patrimoine des Magyars. » Ces paroles excitent l'impatience d'Almus; il reçoit des Russes un tribut de dix mille marcs d'or, des fourrures et de riches tapis, des chevaux har-

(1) « Super tulbou sedentes, ritu paganismo (*sic*) transnataverunt. » Not. anon., *Chron.* 7.

nachés d'or et des chameaux; puis il emmène leurs otages et part. Sept chefs cumans, voyant sa vaillance, lui demandent la permission de le suivre.

Il traverse le pays de Lodomer sans s'y arrêter; il entre dans la Galicie, mais il y fait halte. Partout on lui livre des otages, partout on lui offre des présens. On lui amène des bœufs harnachés pour porter son bagage : l'or d'Arabie, l'hermine, les riches vêtemens remplissent ses chariots. « Pourquoi restes-tu si longtemps ici? lui dit le duc de Galicie. Là-bas, derrière la forêt des Neiges, s'étend la terre de Pannonie, héritage du roi Attila. Les Romains, les Bulgares et les Slaves la possèdent : les Romains l'ont occupée jusqu'au Danube et y ont placé leurs pasteurs; les Bulgares ont pris ce qui se prolonge au-delà entre le Danube et la Théïsse jusqu'aux frontières des Russes et des Polonais, et les Slaves ont usurpé le reste. Aucun pays au monde ne peut être comparé à ce bon pays; la terre y est grasse et féconde; des fleuves poissonneux l'arrosent, et d'innombrables ruisseaux le fertilisent. »

Almus crut à ces paroles, et reprit gaiement sa marche. Le duc de Galicie lui a donné deux mille archers pour le guider, et trois mille paysans armés de haches et de faux pour lui ouvrir une route dans la forêt des Neiges. Bientôt les Magyars commencent à franchir la pente des montagnes, et leurs guides les abandonnent. Ils montent toujours, et entrent dans un canton sauvage où les aigles perchent sur les rameaux des arbres, serrés comme des nuées de moucherons : à la vue des chevaux et des bœufs des Magyars, ces oiseaux s'abattent sur eux pour les dévorer. Sorti de ce canton inhospitalier, Almus errait à l'aventure, quand il voit arriver des étrangers qui parlent la langue des Hongrois : ce sont les Sicules d'Erdele, qui, instruits par la renommée de l'approche d'un petit-fils de Chaba, sont descendus de leur plateau pour le recevoir. Avec leur assistance, les Hongrois enlèvent la ville de Hung-Var, et s'établissent dans la contrée voisine : ils ont posé le pied sur la terre d'Attila pour n'en plus sortir. Magyars et Szekhely célèbrent ce grand événement et la joie de leur réunion par un *aldumas* qui dure quatre jours : pendant quatre jours, grands et petits s'enivrent en mangeant de la chair de cheval que les prêtres ont consacrée.

La mission de l'enfant du rêve se termine ici, Almus meurt, et son fils Arpad lui-succède comme duc des Magyars. Campés au sommet des Carpathes, les Magyars ne possèdent que d'âpres vallées, tandis que les grasses plaines de Dacie et de Pannonie s'étendent près de là, sous leurs pieds. Elles appartiennent au duc Sviatipolg, chef des Slaves Marahunes ou Moraves, qui réside sur la rive gauche du Danube, dans une ville baignée par les eaux du fleuve. Arpad fait venir

vers lui Kusid, fils de Kund, homme intelligent et rusé. « Va explorer ce pays, lui dit-il, et rapporte-moi s'il est bon et si Sviatipolg est notre ami. » Kusid, fils de Kund, part aussitôt avec une bouteille vide à la main et un sac de cuir sur le dos. Il va trouver Sviatipolg dans son palais et lui adresse ces paroles : « Arpad, mon seigneur, te prie de lui accorder, pour y faire paître ses troupeaux, un coin de ce pays, que son aïeul, le très-puissant roi Attila, posséda jadis tout entier. » Sviatipolg, supposant que les Magyars étaient une nation de bons paysans qui désiraient cultiver sa terre et faire paître leurs troupeaux moyennant tribut, accueille avec joie Kusid, fils de Kund. « Eh bien! dit alors l'espion, permets-moi de puiser dans cette bouteille un peu d'eau du fleuve, et de mettre dans ce sac un peu de terre des champs avec un peu d'herbe des prés, afin que les Magyars jugent si cette terre et cette herbe sont bonnes, et si cette eau vaut celle des fleuves de leur patrie. — Fais comme il te plaira, » lui répond le Morave.

Kusid descend vers le fleuve, remplit d'eau sa bouteille et la rebouche; il s'avance ensuite dans la plaine, prend une poignée de sable noir qu'il met dans son sac, et passe de là dans la prairie, où il en prend une autre de différentes herbes; puis, chargé de ce fardeau, il regagne le chemin de la montagne. Son récit enchante Arpad et les Magyars, on se presse autour de lui, on l'accable de questions; chacun veut voir et goûter l'eau, la terre et l'herbe, que l'on déclare de bonne apparence et de bon goût. Alors Arpad, mettant de cette eau dans sa corne à boire, la verse solennellement sur la terre en prononçant par trois fois cette invocation : *Dieu! Dieu! Dieu!* que les Magyars répètent en chœur.

Quelques jours après, Kusid se remet en marche par le même chemin : il est chargé d'offrir à Sviatipolg, au nom d'Arpad et des Magyars, un grand cheval blanc qu'il conduit par la bride. Le frein de ce cheval est d'or, et sa selle est dorée avec de l'or d'Arabie. « Tiens, dit-il au duc des Moraves, voilà ce qu'Arpad t'envoie pour le prix de la terre que tu lui permettras d'occuper. — Qu'il en occupe tant qu'il voudra! » répond Sviatipolg, toujours dans l'erreur, et s'imaginant qu'on lui envoie ce cheval en signe d'hommage et de soumission. Les Magyars, apprenant sa réponse, descendent de la montagne dans la plaine; ils se répandent par tout le pays, s'emparant de la terre et des villages, non comme des hôtes ou des fermiers, mais à titre de maîtres, en vertu d'un droit héréditaire de propriété. Sviatipolg, à qui ces violences sont rapportées, ne sait plus que penser de la conduite de ces étrangers. Il allait leur dépêcher ses ordres, quand un nouveau messager hongrois se présente et lui dit : « Voici ce qu'Arpad et les Magyars te déclarent par ma bouche : Il

ne convient pas que tu restes plus longtemps dans ce pays que tu nous as vendu, car nous avons acheté de toi la terre au prix du cheval, l'herbe au prix du frein, l'eau au prix de la selle. — Eh bien! donc, s'écria le Morave en poussant un grand éclat de rire, j'assommerai le cheval avec mon maillet, je jetterai le frein dans la prairie, et je noierai la selle dorée dans le Danube. — Quel mal cela fera-t-il à mon maître? reprit tranquillement l'envoyé. Si tu tues le cheval, ses chiens rencontreront le cadavre et en feront leur curée; si tu jettes le frein dans la prairie, ses faucheurs le trouveront et le lui remettront; si tu noies la selle dans le Danube, ses pêcheurs la retireront de l'eau, la feront sécher sur la rive et la reporteront à sa maison. Qui possède la terre, l'herbe et l'eau possède tout. »

Instruit un peu trop tard du caractère de ses hôtes, Sviatipolg essaie de les combattre, mais il est vaincu; son armée est mise en déroute, et lui-même désespéré se jette dans le Danube la tête la première. Arpad, possesseur de la rive gauche du fleuve, passe sur la droite, et bientôt Slaves, Bulgares et Romains sont chassés de la Pannonie ou forcés de se soumettre au nouveau maître. L'armée magyare se trouve grossie d'un nombre immense d'étrangers de toute race qui viennent partager sa conquête. Arpad fait enfin son entrée triomphale dans la ville de Sicambrie, restée déserte depuis la mort d'Attila. Il y retrouve les palais de son aïeul, les uns encore debout, les autres ne présentant plus qu'une grande ruine, et les Magyars remarquent avec admiration que tous ces édifices avaient été construits en pierre. C'est au milieu de ces débris de la puissance des Huns qu'Arpad célèbre l'aldumas destiné à fêter sa victoire. Ce grand aldumas dure vingt jours entiers; des troupeaux de chevaux blancs égorgés et consacrés par les prêtres passent de la boucherie sur des tables, où tous les Magyars sont assis, depuis le duc jusqu'au dernier soldat. Le bruit des instrumens de musique et les chansons des rapsodes égaient les convives pendant le repas. Arpad et les nobles sont servis dans des plats d'or, les simples soldats et le peuple dans des plats d'argent. Enfin, pour couronner dignement les joies de ce long festin, le chef distribue le butin et les terres conquises à ses capitaines, à son armée, aux étrangers qui l'ont assisté.

L'ancienne Hunnie est reconquise; la bannière de l'épervier flotte sur les murs ruinés de Sicambrie, et la pyramide funéraire de Kewe-Haza, qui recouvre les ossemens des Huns, n'est plus sous la domination de l'étranger. La mission d'Arpad se termine là, comme celle d'Almus s'est terminée au sommet des Carpathes, à l'entrée de la terre promise. Il meurt, et les Magyars l'enterrent près de la source d'une petite rivière qui baigne le territoire où doit se fonder plus

tard la cité chrétienne d'Albe-Royale. La sépulture d'Arpad devient celle des chefs hongrois de la première période, ducs et païens : à la limite du canton se trouve celle d'Attila et des Huns, et entre les deux s'élèvera plus tard l'*Église-Blanche* où reposeront les rois chrétiens de la Hongrie. Le tombeau d'Arpad est un nouveau gage de consécration pour ce coin de terre, où se pressent les grands monumens de la nation magyare, les symboles de son passé et de son avenir.

A l'action principale que je viens d'esquisser se joignent dans les récits traditionnels beaucoup de détails, empruntés évidemment aux chansons domestiques. Si l'on en veut croire ces vieilles poésies, les violences et les cruautés des Magyars contre les Allemands ne sont que des représailles de famille, dont l'origine remonte aux guerres d'Attila et de ses fils. Ainsi Bulchu, un des plus épouvantables héros de l'histoire hongroise, que ses actions atroces firent surnommer de son vivant Ver-Bulchu, c'est-à-dire Bulchu le mauvais, commettait ses barbaries dans un esprit de vengeance héréditaire. « Il faisait rôtir à la broche, nous dit Simon Kéza, tous les Allemands qu'il pouvait rencontrer, et buvait leur sang en guise de vin, par la raison que les Germains avaient fait périr cruellement un de ses ancêtres à la bataille de Crimhild. » On aperçoit bien ici comment le lien épique, passant d'une époque à l'autre, formait un seul tissu de toutes ces traditions générales ou particulières. Enfin les documens traditionnels que nous possédons contiennent, outre les faits relatifs à la conquête, l'état du conquis et la désignation des lots attribués à chaque famille par droit de premier occupant ou par concession ultérieure. C'est le *Doomesday-Book* de la Hongrie : à chaque ligne, on y retrouve la mention que le droit de propriété dérive du roi Attila.

SAINT ÉTIENNE ET LA SAINTE COURONNE.

Nous arrivons au dénoûment de l'épopée magyare, et quelques explications historiques préliminaires aideront à bien comprendre le sens profond de cette péripétie, qui clôt les temps héroïques de la Hongrie ainsi que la tradition proprement dite.

De l'époque d'Arpad, nous sommes transportés aux dernières années du xe siècle. Il y a quatre-vingts ans que les Magyars ont fondé un petit état au midi des Carpathes, et quatre-vingts ans que le pillage et la dévastation partent de ce petit état pour aller atteindre jusqu'aux nations européennes les plus éloignées. Une haine instinctive du christianisme et le goût des profanations donnent à ces ravages un caractère particulièrement effrayant pour la chrétienté. On ne peut disconvenir que l'intrusion de cette république de brigands païens

au cœur même de l'Europe n'ait été, pendant près d'un siècle, un vrai fléau pour le christianisme et pour la civilisation. L'Europe eut beau mettre ces brigands hors du droit des nations, attacher les chefs au gibet, et traiter les soldats sans quartier : ce triste système de représailles, en ravalant la civilisation au niveau de la barbarie, n'amenait que l'exaspération de la barbarie même. On songea enfin à l'emploi d'un remède essayé à diverses époques sur les peuples païens de l'Europe septentrionale, et qui consistait dans un certain mélange de coercition morale et de violence armée. Quand un de ces peuples qui gênaient le développement chrétien et monarchique des grands états européens se rendait par trop insupportable à ses voisins, on le pourchassait, on le mettait aux abois, et lorsque, à bout de ressources, il implorait la paix, on la lui accordait telle qu'elle le chargeât d'une double chaîne, au dehors et au dedans. Ainsi on l'obligeait par traité à recevoir des missionnaires chrétiens, à laisser construire des églises et des couvens sur son territoire, à reconnaître les évêques qu'on lui donnerait, et ces instrumens d'une conquête religieuse, mis sous la foi des traités, asservissaient ce peuple en changeant ses mœurs. Dagobert avait usé de ce procédé, non sans succès, avec les Bavarois, Charlemagne avec les Saxons, et les empereurs germains de la maison de Saxe l'éprouvaient à leur tour sur les populations slaves de la Pologne.

La cour de Rome, comme on le pense bien, était toujours de moitié dans l'application de ce remède héroïque, et les armes qu'elle avait en main ne possédaient pas moins de puissance que l'épée temporelle des empereurs d'Allemagne, quoiqu'elles fussent d'une autre nature. La plupart des peuples susceptibles d'être ainsi convertis se trouvaient organisés en aristocraties militaires, sorte de gouvernement essentiellement favorable à l'esprit de turbulence et d'entreprise : tant que cette forme d'administration devait persister, il semblait impossible d'obtenir de ces peuples avec l'exécution sincère des traités un état de paix durable. Force était donc de ruiner le gouvernement aristocratique chez la peuplade qu'on voulait convertir, et d'amener celle-ci à une monarchie fondée sur des principes analogues à ceux des autres gouvernemens européens; c'était là un des premiers soins de la politique chrétienne et civilisatrice. Le but n'était pas très difficile à atteindre, l'ambition des hommes aidant. On faisait briller aux yeux de chefs avides de pouvoir et rivaux les uns des autres la perspective d'une royauté concédée au plus digne, c'est-à-dire à celui qui aurait montré le plus de zèle pour la propagation du christianisme parmi les siens, et c'était au pape, dispensateur des couronnes en vertu du droit divin, qu'appartenaient le choix et l'institution des nouveaux rois. Les évêques et les mission-

naires, agens du pouvoir pontifical près des nations en cours de conversion, travaillaient incessamment l'esprit des chefs, et l'appât d'une couronne manquait rarement son effet. Les choses se passaient ainsi en Pologne dans les dernières années du xe siècle. Commencée à grands coups d'épée par l'empereur Othon Ier, la conversion des Polonais se poursuivait sous des auspices plus pacifiques. Le duc qui les gouvernait alors, Miesco, autrement dit Miecislas, néophyte plus ambitieux que convaincu, s'agitait en tout sens sinon pour consolider l'œuvre chrétienne, du moins pour faire croire au pape qu'il l'avait consolidée, et déjà il réclamait ce titre royal qui était l'aiguillon et la récompense des grands succès.

Ce fut vers cette époque et dans des circonstances à peu près pareilles que la foi chrétienne s'introduisit en Hongrie à la suite d'un traité de paix. Les Hongrois avaient lassé la patience de leurs voisins, soit en leur faisant directement la guerre, soit en entrant comme auxiliaires dans toutes les révoltes qui les déchiraient. Enfin en 955 les Germains se concertèrent pour exterminer cette nation turbulente. Tandis qu'elle assiégeait la ville d'Augsbourg avec une armée qui renfermait toute sa jeunesse, l'empereur Othon Ier, accompagné de forces supérieures, cerna les assiégeans, les culbuta soit contre la ville, soit contre la rivière du Lech, qui la traverse, et, refusant de les recevoir à composition, ne leur laissa que le choix de leur mort. Leurs deux chefs, Léel et Bulchu, furent pendus au gibet de Ratisbonne, ainsi que je l'ai raconté plus haut. Cette terrible défaite abattit l'audace des Magyars, qui demandèrent la paix en supplians; mais l'empereur Othon, après de longs refus, ne l'accorda qu'à la condition qu'ils se feraient chrétiens, ou du moins qu'ils ouvriraient leur territoire au christianisme. Les féroces Magyars reçurent donc des missionnaires, laissèrent construire chez eux des églises, eurent des prêtres et des évêques, mais ne se firent point chrétiens. Leurs prédicateurs périrent presque tous de mort violente, et le duc Toxun, sous le gouvernement duquel avait été conclu le traité, mourut dans l'impénitence païenne. Sous Geiza, son fils et son successeur, le christianisme fit un assez grand pas. Ce duc hongrois, qui paraît avoir eu plusieurs femmes, en aimait une passionnément, et celle-ci, d'un caractère viril et décidé, qui montait à cheval, buvait et se battait comme un homme, avait pris sur lui un ascendant presque absolu. Elle était fille de Gyla, duc de Transylvanie, se nommait Sarolt, et avait reçu des Slaves, à cause de sa grande beauté, le surnom de *Beleghnegini* (1), c'est-à-dire la belle maîtresse. Un beau jour elle se

(1) « Uxor *Beleghnegini*, id est, pulchra domina, sclavonicè dicta, suprà modum bibebat et in equo, more militis, iter agens... » *Ditmar.*, l. VIII.

convertit, et bientôt après Geiza fut baptisé. Jusqu'à quel point l'éclat de cette couronne royale qu'on faisait resplendir dans le lointain aux yeux des néophytes concourut-il, avec les séductions de la *belle maîtresse,* à déterminer la conversion de Geiza? On ne saurait le dire; mais on sait que Geiza, homme d'un caractère faible et incertain, s'il avait convoité la couronne, n'osa pas la mériter. Une révolte survenue parmi ses sujets pour le rétablissement du culte païen le trouve pusillanime et presque renégat; non-seulement il ne la réprime pas, mais il mange du cheval et fait acte de paganisme pour sauver son autorité menacée. Il resta duc, mais il dut renoncer à être roi. Quant à Sarolt, d'une âme mieux trempée et d'une foi plus sincère, elle brava les menaces et ne broncha pas un instant. Si la couronne eût pu être donnée à une femme, Sarolt était digne de la recevoir et l'aurait noblement portée; par malheur, les institutions magyares ne le permettaient point encore, et plus malheureusement Sarolt n'avait point de fils sur qui pût se reverser la reconnaissance de l'église. C'est à ce moment critique pour la race d'Attila et pour les destinées chrétiennes de la Hongrie que nous allons reprendre le cours interrompu des traditions.

« Le temps marqué par les décrets de Dieu est arrivé, » nous dit sur le ton d'une prophétie la chronique de l'évêque Chartuicius. — Il fait nuit, et Sarolt, en proie au chagrin de sa stérilité, n'a cédé qu'avec peine au sommeil, quand un jeune homme lui apparaît dans un rêve. Ce jeune homme tout resplendissant d'une beauté céleste porte le vêtement des diacres chrétiens. Il s'approche de sa couche et lui dit : « Femme, aie confiance en Dieu. Tu mettras au monde un fils, et à ce fils est réservée une couronne d'une durée infinie. Tu auras soin de lui donner mon nom. — Qui donc êtes-vous? demande Sarolt étonnée. — Je suis, reprend la vision, le proto-martyr Étienne, le premier qui versa son sang en témoignage pour le Christ. » Neuf mois après cette apparition, Sarolt accouche d'un fils qu'elle nomme Étienne ou plutôt *Stephanos,* vrai nom du proto-martyr, et, suivant la remarque faite par le légendaire lui-même, ce mot signifie *couronne* (1). Voilà donc le fils de Geiza prédestiné à cette royauté perdue par la faiblesse de son père, reconquise par les mérites de sa mère. Étienne est l'enfant de la femme forte, et l'enfant du rêve comme Almus. Nous retrouvons ici une contre-partie de l'histoire d'Emésu, avec une différence de forme en rapport avec la différence des religions : Almus est une incarnation païenne d'Attila; Étienne est l'enfant de la promesse de Dieu, le petit-fils couronné que l'ange montrait

(1) « Stephanus quippe græce, coronatus sonat latine. Ipsum quippe in hoc sæculo Deus voluit ad regni potentiam, et in futuro corona beatitudinis semper permanentis redimere... » *Legend. S. Stephan.,* 5.

dans le lointain au roi des Huns comme le prix de son obéissance.

Saint Adalbert reçoit Étienne des mains de sa mère pour le diriger et l'instruire. Il façonne au christianisme, il nourrit de sentimens charitables et justes l'adolescent, en qui éclatent déjà l'audace et l'inflexibilité maternelles. A quinze ans, quand il perd son père, Étienne est un homme avec qui les plus turbulens doivent compter. Enhardis par sa jeunesse, les magnats se révoltent, veulent enlever sa mère et le tuer, tandis que les prêtres païens entonnent la chanson des anciens dieux : « Rasons les églises, étranglons les moines et brisons les cloches. » Étienne fait face à tout; il abat les nobles, il disperse les païens, intimide l'ennemi du dehors, qui envenimait les querelles du dedans pour en profiter, et sauve le christianisme d'une ruine presque assurée. A dix-neuf ans, toutes les bouches le proclamaient l'apôtre armé de la Hongrie.

Cependant un événement considérable allait s'accomplir sur la frontière même du pays des Magyars, et donner aux Polonais une sorte de suprématie chrétienne parmi les barbares du nord de l'Europe. Cet événement, c'était l'élévation du duc Miesco à la royauté qu'il ambitionnait si ardemment et depuis tant d'années. Le siége de saint Pierre était alors occupé par un des plus savans hommes qui s'y soient assis, le Français Gerbert, autrement dit Sylvestre II, à qui sa grande perspicacité, ses vastes études et son penchant pour les sciences occultes valurent au moyen âge un certain renom de sorcellerie. Tout sorcier qu'il était ou qu'on le croyait, Gerbert se laissa abuser sur le caractère personnel de Miesco et sur la réalité des conversions que le néophyte prétendait avoir provoquées et obtenues parmi ses sujets. Dans son erreur, il promit au duc tout ce que le duc lui demandait, bénédiction apostolique, titre royal et diadème, et il fit fabriquer à son intention une couronne digne par sa richesse et sa beauté de la munificence du chef de l'église. Déjà même il avait fixé le jour où il recevrait l'envoyé de Miesco, Lambertus, évêque de Cracovie, à qui il voulait remettre de sa main le bref apostolique et le diadème : encore quelques semaines, et le duc des Polonais sera le premier roi chrétien des races du Nord.

Dieu se souvint alors que cinq siècles et demi auparavant la sainte cité de Rome avait été menacée d'une grande profanation, lorsque Attila s'avançait avec toutes ses forces pour l'anéantir. Il se souvint aussi qu'il avait envoyé un ange pour arrêter le barbare dans sa marche, et que l'ange avait promis au nom du Christ « qu'un jour viendrait où la génération du roi des Huns obtiendrait, dans ces mêmes murs de Rome et de la main du successeur des apôtres, une couronne qui n'aurait point de fin. » Le Seigneur comprit que le moment de remplir sa promesse était venu. Aussitôt il inspire au duc

Étienne l'idée de réclamer pour lui-même du souverain pontife la bénédiction apostolique et le titre royal, en récompense de ses mérites et des fruits de son apostolat. Étienne convoque donc à une diète générale les évêques, les magnats et le peuple du duché de Hongrie; il leur expose ses travaux, il leur confie son désir, et tous décident qu'il faut députer à Rome Astricus, évêque de Strigonie, pour mettre aux pieds du saint père la demande d'Étienne et le vœu du peuple hongrois. Astricus part, et les deux ambassades cheminent sur la même route sans le savoir : une seule journée de marche les sépare; mais par la volonté de Dieu, Lambertus s'est attardé, et Astricus a pris les devans. Tous deux ignorent qu'ils se rendent au même lieu, pour le même objet; leurs peuples l'ignorent aussi, et le pape Sylvestre ne sait rien, sinon que l'envoyé polonais doit se présenter devant lui au jour convenu, dès les premiers rayons du soleil. Parée d'ornemens inaccoutumés, la salle du palais pontifical est disposée pour l'audience; la couronne destinée à Miesco est là : les orfévres l'ont fabriquée de l'or le plus pur, incrustée des pierres les plus éclatantes. Jamais l'art n'a rien produit de si beau, et jamais aussi la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ n'a doté un objet matériel de plus de grâces et de promissions pour ce monde et pour l'autre.

Préoccupé de la cérémonie du lendemain, Gerbert commençait à céder au sommeil, quand une vision du ciel éblouit ses yeux. Un ange lui apparaît et lui dit : « Sache que demain, au point du jour, les envoyés d'une nation inconnue, fille de la Hongrie orientale, mais dépouillée de la férocité du paganisme, viendront te demander à genoux une couronne royale pour leur duc. Celle que tu destinais à Miesco, donne-la-leur, car elle leur appartient, et Miesco ne doit point la posséder. De lui sortira une génération maudite qui aura plus de souci de planter des forêts que des vignes, de semer de l'ivraie que du bon grain, qui multipliera les bêtes fauves plutôt que les brebis et les bœufs, les chiens plutôt que les hommes, pour qui l'iniquité sera justice, la trahison concorde, la tyrannie charité. Cette race ressemblera à une couvée d'animaux sauvages se nourrissant de chair humaine, à un nid de serpens rongeant le cœur de la terre. Confiant dans la folie de leur puissance et rejetant comme des fables les saintes prophéties, ces hommes oublieront que je suis le Dieu fort, qui me venge sur la troisième et quatrième génération, qui afflige ceux qui m'affligent et ne laisse pas plus le mal impuni que le bien sans récompense. Quand cette génération aura passé, je prendrai en pitié celle qui suivra, je l'élèverai et je la couronnerai de la couronne des saints. Fais comme je t'ai dit. » Après avoir prononcé ces paroles, l'ange disparaît aux regards de Sylvestre.

Les premiers rayons du jour coloraient à peine le faîte du palais papal, que les envoyés de Hongrie entraient à Rome, et ils sont bien-

tôt devant le pontife. Prosterné aux pieds de son trône, l'évêque de Strigonie expose humblement les travaux du duc Étienne et le vœu du peuple hongrois qui réclame pour son chef la bénédiction apostolique et le titre de roi. Sylvestre en l'écoutant laisse éclater son allégresse, car il se rappelle les paroles de l'ange, et reconnaît la vérité de sa vision. Il l'encourage avec une bienveillance paternelle. Exécuteur des promesses du Christ, il livre, pour être remise au descendant d'Attila, cette couronne qu'il avait fait fabriquer avec tant de sollicitude, et qu'il avait enrichie de tous les dons du ciel et de la terre, gage mystérieux qu'il avait préparé à son insu, prix du marché jadis conclu entre Jésus-Christ et son fléau pour le rachat de Rome et des ossemens des apôtres. Sylvestre, admirant les voies de Dieu, accorde une autre grâce encore au duc Étienne; il lui fait don d'une croix qui doit être portée devant lui comme marque de son apostolat. « Je ne suis que l'apostolique, dit-il à l'évêque Astricus; Étienne est l'apôtre élu de Dieu pour la conversion de son peuple. » Chargée de ces précieux trésors et d'une lettre qui renferme la bénédiction du saint père, l'ambassade se remet en route sans perdre un instant, et regagne à toute vitesse les bords du Danube.

Le lendemain, c'était le tour de Lambertus et des envoyés polonais. Aux premiers rayons du jour, ils entrent dans le palais pontifical; mais le pontife les accueille par les paroles d'Isaac à Esaü : « Un autre est venu qui a dérobé la bénédiction de son frère. » Lambertus à ces mots pousse un cri de surprise et de douleur : « Père très saint, dit-il à Sylvestre, si la couronne a été enlevée à Miesco, qu'il conserve du moins ta bénédiction! » — « Alors, reprend le pape d'un ton sévère, faites pénitence, car le seigneur Dieu est irrité contre vous. Il m'a ordonné par son ange de vous rejeter, et de couronner d'une couronne chrétienne le duc de la nation féroce et indomptable des Hongrois. Cette nation sera grande, les apôtres Pierre et Paul la protègent, et quiconque s'élèvera contre elle encourra leur indignation. » Ainsi, par la vertu d'Attila, non-seulement les Hongrois possèdent cette couronne « d'une durée infinie » qui leur était promise depuis tant de siècles, mais ils l'enlèvent aux Polonais leurs rivaux, leurs prédécesseurs dans la voie du christianisme. Le peuple magyar est l'*Israël* des peuples du Nord, conquis par l'Évangile à la civilisation.

La sainte couronne (c'est le nom qu'elle prit dès lors et qu'elle porte encore aujourd'hui) est reçue triomphalement par le peuple hongrois, accouru en foule au-devant d'elle, duc et sujets, grands et petits. L'évêque de Strigonie la place avec respect sur la tête d'Étienne; puis, soustraite aux regards profanes, elle est déposée dans un sanctuaire comme un objet sacré. Le règne d'Étienne remplit toutes les espérances qu'il avait fait naître : par les soins du

nouveau roi, le christianisme s'affermit et se propage; d'autres révoltes des magnats, d'autres tentatives des prêtres païens échouent contre sa fermeté; l'empereur d'Allemagne, qui cherche à profiter de ces troubles intérieurs pour dépouiller le royaume, est repoussé honteusement. Étienne, avec une confiance sublime en l'assistance de Dieu, défie tous les périls. On raconte qu'un jour, dans une circonstance désespérée, il fit don solennel du royaume et du peuple hongrois à la vierge Marie, « reine et impératrice du ciel et de la terre, » et que la Hongrie fut sauvée.

Etienne donne à son gouvernement des institutions en rapport avec la foi nouvelle. Il fonde à quelques milles au-dessous de Sicambrie, capitale païenne des Huns et des Magyars, la ville d'Albe-Royale, capitale de la Hongrie régénérée par le baptême. C'est là qu'il est enterré, dans l'*Église-Blanche* qu'il a dédiée à la mère de Dieu, « reine céleste des Hongrois. » Sa tombe achève la consécration du petit territoire où tant d'événemens se sont accomplis. Une grande réconciliation s'opère et embrasse tout le passé. Si les mérites d'Attila ont préparé la puissance d'Arpad et la sainteté d'Étienne, la sainteté d'Étienne rejaillit sur ses deux glorieux ancêtres. La croix qui domine l'Église-Blanche éclaire au loin de ses rayons la sépulture du duc magyar et le cippe funéraire de Kewe-Haza.

Ici se termine l'épopée traditionnelle des Hongrois avec l'époque héroïque de leur histoire, et c'est ici que nous nous arrêterons. Les traditions que les temps postérieurs voient naître n'ont plus ni la même poésie, ni le sens profond et mystique qui donne à celle-ci un caractère à mon avis si admirable. On n'y rencontre plus dès-lors que des versions plus ou moins altérées de la réalité.

Qu'était-ce donc que cette sainte couronne, rançon du tombeau de saint Pierre gagnée par le fléau de Dieu dans l'exercice de sa terrible mission, et exécutée par les soins d'un pape français tant soit peu sorcier? Ceux qui l'ont vue et décrite s'accordent à dire que c'était un ouvrage d'une rare perfection, fabriqué d'or très fin, incrusté d'une multitude de pierreries et de perles. Elle présentait la forme d'un hémisphère ou calotte garnie d'un cercle horizontal à son bord et de deux cercles verticaux se coupant en équerre à son sommet, le tout surmonté d'une croix latine. Deux émaux quadrangulaires entourés d'une guirlande de rubis, d'émeraudes et de saphirs, et représentant le Christ et sa mère, étaient placés l'un au front de la couronne, l'autre à l'opposite, et l'intervalle était rempli par des figures d'apôtres, de martyrs et de rois chrétiens. Une suite de médaillons pareils, séparés par des lignes de brillans, recouvraient les cercles verticaux et se reliaient par en bas aux premières images. Vers la fin du XIe siècle, on gâta cette couronne de fabrique italienne et d'une noble simplicité en la superposant à une couronne

ouverte de style byzantin, cadeau fait en 1072 par l'empereur d'Orient Michel Dukas au roi Geiza II, son protégé. Les deux diadèmes, également chargés de pierres précieuses, de figures d'anges et de saints, furent soudés ensemble, de manière à former une coiffure unique d'une grande richesse, mais d'une grande incohérence de style et d'un aspect assez bizarre. C'est dans cet état que la sainte couronne est arrivée jusqu'à nous. Des lettres grecques accompagnent les anges et les saints de la partie byzantine et leur servent de légendes. La croix latine se trouve courbée par suite d'un accident advenu au XVIe siècle, quand la reine Isabelle, sur le point d'être prisonnière, emballa précipitamment la sainte couronne dans un coffre trop étroit et la faussa pour l'y faire entrer. Depuis ce temps, on ne l'a point redressée, tant on craindrait de la profaner en y touchant, et elle a servi, ainsi infléchie, au couronnement de bien des rois.

La sainte couronne n'était pas chez les Hongrois un simple emblème de la royauté, c'était la royauté elle-même : elle contenait sous son enveloppe matérielle les droits divins et humains attachés au pouvoir souverain tel que l'entendait le moyen âge. L'ancien droit magyar la qualifiait de loi des lois et de source de la justice : y porter la main, s'en emparer, c'était crime, non de lèse-majesté seulement, mais de sacrilége. Quoique les rois de Hongrie fussent électifs, l'élection ne constituait pour eux, d'après le droit du pays, qu'une préparation à la royauté, le couronnement seul les faisait rois. Les actes émanés d'un prince élu, mais non couronné, ne devenaient légitimes qu'en vertu d'une sanction donnée par lui après son couronnement. Si, par suite de circonstances quelconques, même par l'effet d'un beau dévouement à la patrie, ainsi qu'il arriva au roi Wladislas sous les murs de Varna, le prince élu mourait sans avoir été couronné, ses actes étaient rescindés comme nuls, et son nom rayé de l'album des rois. Plus d'une fois l'église, dans ses différends avec la noblesse et les rois de Hongrie, essaya de retirer de la sainte couronne les bénédictions qui la rendaient si précieuse, pour les transporter à une autre; ce fut toujours en vain. Les dons mystérieux dont l'avait dotée Sylvestre II étaient réputés inséparables du diadème de Saint-Étienne. Le peuple n'eut jamais foi qu'en celui-là. Les reliques mêmes du saint monarque, dont on essaya un jour de composer une couronne en l'absence de l'autre, furent impuissantes à faire un roi; mais aussi, quand on avait reçu la sainte couronne sur la tête, il fallait mourir ou régner. Comme conséquence de cette doctrine, les épouses des rois de Hongrie qui n'exerçaient pas le pouvoir royal devaient être couronnées sur l'épaule droite; les reines régnantes l'étaient sur le front. Dans ce dernier cas la reine prenait le titre de roi : *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa.*

L'institution politique des Magyars faisait de la sainte couronne

plus qu'une personne civile, comme nous disons dans le langage du droit; elle en faisait presque un être animé. La sainte couronne avait sa juridiction, ses officiers, ses propriétés, qui étaient inviolables, son palais, sa garde. Son palais était tantôt le château de Bude, tantôt la forteresse de Visegrade, tantôt celle de Posonie, suivant les nécessités des temps. A Bude, on la déposait dans un compartiment de l'église du château muni d'une épaisse et solide porte perpétuellement surveillée; elle-même était serrée dans un triple coffre cuirassé de fer et sous une triple clé. Sa résidence de Visegrade était encore plus forte. Construite sur un rocher à pic et protégée à son pied par une seconde forteresse plongeant dans le Danube, la forteresse de Visegrade passait pour imprenable. Une petite chapelle murée y recevait la sainte couronne, toujours enfermée dans sa triple boîte. Deux gardiens nommés *préfets* passaient la nuit à tour de rôle contre la porte murée de la chapelle, et ne la perdaient jamais de vue pendant le jour. Une milice nombreuse et bien armée, placée sous leur commandement, faisait le guet sans interruption, dedans et dehors. Deux grands dignitaires choisis par la diète elle-même dans la plus haute noblesse du royaume et appelés *duumvirs* de la sainte couronne en étaient les conservateurs responsables. Ils juraient de la défendre au péril de leur vie, et de ne point rompre ni laisser rompre la clôture de la porte à moins d'un décret délibéré solennellement par l'assemblée des trois ordres. Ces précautions indiquaient assez que le dépôt qu'on voulait garantir était menacé de bien des périls. Elles furent impuissantes à les écarter. Tantôt des gardiens ambitieux ou corrompus, tantôt la ruse, tantôt la violence armée, forcèrent l'hôte sacré dans le sanctuaire de sa résidence. Les aventures de la sainte couronne, dérobée, emportée même hors du royaume, reconquise ou rachetée, formeraient une curieuse histoire dans l'histoire de Hongrie. Une fois elle fut perdue sur les chemins par un candidat errant qui l'avait mise dans un petit baril pour la mieux cacher; une autre fois, en 1440, elle fut donnée en gage par Élisabeth, mère de Ladislas le Posthume, à Frédéric III, empereur d'Allemagne, pour la somme de 2,800 ducats. L'acte passé à cet effet nous apprend qu'elle était alors ornée de cinquante-trois saphirs, quatre-vingts rubis pâles, une émeraude et trois cent vingt-huit opales, et qu'elle pesait neuf marcs et six onces. Enfin en 1529, lorsque Soliman envahit pour la seconde fois la Hongrie, l'empereur Ferdinand ayant voulu enlever les insignes royaux de Visegrade, les gardiens, par excès de fidélité, s'y refusèrent sans un décret de la diète, et pendant ces débats les Turcs purent prendre Visegrade et la sainte couronne, qu'ils donnèrent au duc de Transylvanie, leur protégé. Chaque fois que, par un événement quelconque, la sainte couronne disparut, la vie politique sembla suspendue chez la nation hongroise. Un contemporain de

Mathias Corvin nous raconte que lorsque ce roi la ramena de Vienne après l'avoir rachetée des mains de Frédéric III, les Hongrois voulurent la traîner avec des rubans et des guirlandes comme si c'eût été Dieu même, et que les paysans accoururent des cantons les plus éloignés pour la reconnaître et se prosterner devant elle. Aujourd'hui encore, malgré tant de révolutions et de si grands changemens dans les mœurs, tout son prestige n'est pas évanoui. Durant la dernière guerre, les insurgés vaincus l'avaient enterrée au pied d'un arbre dans un lieu désert, pour la soustraire à la possession de l'Autriche. L'Autriche a tout fait pour la retrouver, et un Magyar l'a livrée à prix d'argent. Le jour où ce palladium de la Hongrie a pu rentrer dans la chapelle de Bude au milieu d'une armée autrichienne et au bruit des salves d'artillerie, dans l'appareil d'un roi restauré, a été un beau jour pour l'Autriche. « D'aujourd'hui seulement, disait un ministre de cette puissance, nous recommençons à régner en Hongrie. »

Le souvenir du grand roi des Huns continua à se rattacher pendant tout le moyen âge aux destinées de la sainte couronne. Un annaliste hongrois rendant compte du couronnement de Rodolfe en 1572, et voulant donner une haute idée de l'appareil royal qui s'y déploya, en résume le tableau par ces mots : « On eût cru assister à une fête du roi Attila. »

III. — ÉPÉE D'ATTILA. — DERNIÈRES TRADITIONS EN HONGRIE ET EN ORIENT.

La Hongrie possédait au XIe siècle ou croyait posséder une bien précieuse relique d'Attila, son épée, qui, disait-on, n'était autre que l'épée de Mars, idole des anciens Scythes, découverte jadis par une génisse blessée, déterrée par un berger et portée au roi des Huns, qui en avait fait son arme de prédilection. « C'était, dit un vieux chroniqueur allemand, le glaive qu'Attila avait abreuvé du sang des chrétiens; c'était le fouet de la colère de Dieu. » On y attachait l'idée d'une force irrésistible et de la domination sur le monde, et les Hongrois, tout bons chrétiens qu'ils étaient, gardaient l'épée de Mars dans leur trésor national presque aussi religieusement que la sainte couronne. Or il arriva que le jeune roi Salomon, fils d'André Ier, ayant été chassé du trône par une révolte des magnats en 1060, et rétabli en 1063 avec l'assistance d'Othon de Nordheim, duc de Bavière, la reine-mère n'imagina rien de mieux, pour prouver sa reconnaissance au duc de Nordheim, que de lui offrir cette épée, qui promettait à ses possesseurs la souveraineté universelle. Othon, parvenu en peu de temps à une haute fortune, avait encore plus d'ambition que de bonheur; il accepta le don avec empressement, le conserva toute sa vie et le légua en mourant au jeune fils du marquis Dedhi, qu'il aimait beaucoup. Des mains du jeune marquis, mort prématu-

rément, l'épée passa entre celles de l'empereur Henri IV, qui en fit cadeau à son conseiller favori Lupold de Merspurg. Un jour qu'il allait dîner à la villa impériale d'Uten-Husen avec un brillant cortége de seigneurs, comme l'heure pressait, Henri poussa sa monture en avant, et les courtisans, aiguillonnant leurs chevaux, s'élancèrent sur sa trace à qui mieux mieux. Il y eut un moment de désordre, dans lequel le cheval de Lupold se cabra et lança à terre son cavalier, qui en tombant s'enferra de sa propre épée. On remarqua qu'il portait ce jour-là, par honneur, celle dont l'avait gratifié l'amitié de son maître. Si le glaive du roi des Huns avait cessé d'être fatal au monde, il l'était encore au profanateur qui osait le ceindre à son flanc comme une arme vulgaire.

Attila n'eut point à souffrir de la disparition de ses petits-fils, les rois hongrois de la dynastie arpadienne. La dynastie française qui les remplaça, loin de combattre les souvenirs traditionnels chers à sa patrie d'adoption, s'en montra, comme je l'ai dit plus haut, la gardienne intelligente et zélée. En même temps que Louis Ier introduisait chez les Magyars les institutions littéraires de la France au XIVe siècle, il faisait compulser sous ses yeux les documens relatifs aux origines de la nation; c'était s'occuper d'Attila. Jean Hunyade et Mathias Corvin, son fils, qui montrèrent sous le costume hongrois à l'Europe du XVe siècle, si peu chevaleresque et si froidement chrétienne, les deux derniers héros de la chevalerie, s'inspiraient sans cesse des chants magyars et du nom d'Attila. Attila et les Huns devinrent l'objet d'une véritable passion à la cour de Mathias Corvin. Sa femme, la belle et savante Béatrix d'Aragon, pour payer dignement le bon accueil des Hongrois, suscita, avec l'aide des érudits italiens qu'attirait sa protection, une sorte de renaissance des lettres hunniques, comme les papes à Rome et les Médicis à Florence suscitaient une renaissance des lettres latines. Et quand Mathias, vainqueur des Turks et le seul adversaire devant qui eût reculé Mahomet II, fut placé d'une voix unanime à la tête d'une croisade préparée par la chrétienté, l'Europe ne vit pas sans étonnement le nouveau Godefroy de Bouillon proclamé par son peuple un second Attila. On trouve de temps à autre, dans les écrits du XVe et du XVIe siècle, la preuve certaine que les traditions sur Attila vivaient toujours, étaient toujours invoquées avec autorité.

Les longues et poignantes infortunes qui s'appesantirent sur la Hongrie après la funeste bataille de Mohâcz, l'occupation de Bude par les Turks et la transmission de la sainte couronne à une dynastie allemande, jalouse de la nationalité magyare, amortirent la tradition sans l'étouffer. Vint ensuite au XVIIIe siècle l'esprit novateur et moqueur, qui de France souffla en Hongrie comme partout, ébranlant dans bien des cœurs la foi aux traditions, le goût des chants natio-

naux et le respect filial du nom d'Attila. En vain chercherions-nous dans les livres hongrois du dernier siècle le sentiment traditionnel, si vif encore au XVe; s'il s'y trouve, il s'y cache soigneusement, car il rougit de lui-même et craint la raillerie. Il est fort douteux qu'aujourd'hui, malgré le retour aux études de l'antiquité et la mode des vieux blasons, les élégans Magyars de la cour de Vienne osent parler sans rire de leur grand-père Attila. Le peuple seul garde sa mémoire, qui fleurit dans les foires, où se vendent pour les campagnards de rustiques images des rois de Hongrie. Son nom est encore prononcé avec foi sous le chaume du paysan montagnard, principalement en Transylvanie. Là se perpétuent, par la bouche de quelques vieillards, des traditions de plus en plus vagues, qui nous rappellent les chroniques des XIIe et XIIIe siècles. Quant aux chansons nationales, elles semblent être entièrement oubliées : encore un demi-siècle, et le fil de la tradition orale sera rompu.

L'anecdote suivante nous fera voir quelle est encore parfois la susceptibilité du Sicule quand on attaque ses traditions. Un voyageur français parcourait, il y a quelques années, la Transylvanie, dont il se proposait d'observer à loisir les magnificences originales. Les auberges n'abondent pas dans ce beau pays; mais l'hospitalité y supplée, et notre compatriote fut reçu chez un paysan sicule avec la même cordialité et aussi peu d'apprêt qu'autrefois Ulysse chez Eumée. La maison était pauvre, mais assez propre. Sur la muraille, crépie à blanc, deux images grossièrement coloriées, clouées l'une en face de l'autre, attiraient tout d'abord l'attention. L'une d'elles représentait un général qu'à son uniforme vert, à son grand cordon de la Légion d'honneur, surtout à son petit chapeau, le Français reconnut aisément, et étendant la main avec vivacité il s'écria : « Napoléon! » L'autre figure, d'un aspect farouche, était affublée d'une sorte de manteau royal et coiffée d'une couronne à longues dents; elle portait à sa main une bannière sur laquelle on distinguait un épervier. Ce fut cette fois le tour du Sicule, et comme le Français semblait embarrassé d'attacher un nom à cette figure grotesque, son hôte s'écria d'un air triomphant : *Attila Magyarock kiralya!* — Attila, roi des Magyars! — « Attila n'était point roi des Magyars; il était roi des Huns, » dit notre compatriote, choqué apparemment de l'anachronisme qui, confondant les Hongrois avec les Huns, plaçait Attila au IXe siècle. « Il n'était pas roi des Magyars? » reprit le Sicule d'un ton presque suppliant et en fixant sur son interlocuteur un regard qui semblait dicter la réponse. « Non, » répliqua imperturbablement celui-ci. A ce *non* articulé d'une voix ferme, le front du Transylvain s'assombrit; il baissa la tête et se tut. Son hospitalité ne cessa point d'être attentive et polie, mais elle devint froide : la confiance avait disparu. Notre compatriote ne s'expliqua

que plus tard le changement survenu dans les manières de son hôte : il avait blessé mortellement le préjugé filial et l'orgueil du Szekhel. Au regret d'avoir affligé cet homme bon et naïf, il se promit bien de ménager désormais jusque dans ses erreurs de chronologie la fière nation qui prenait Napoléon pour le second de ses héros.

Voilà les traditions qui survivent encore parmi les Huns d'Europe : ceux d'Asie n'ont-ils pas les leurs? Les conquêtes du premier empire hunnique et le nom d'Attila ne sont-ils pas chantés ou racontés, soit dans les contrées de l'Oural, berceau des Huns noirs, soit dans les steppes de la Mer-Caspienne et du Caucase, ancienne patrie des Huns blancs? Pour répondre avec quelque assurance à cette question, il faudrait connaître les peuples de l'Asie septentrionale beaucoup mieux que nous ne les connaissons aujourd'hui. D'après le peu de notions que nous avons sur leurs mœurs, leurs croyances, leur histoire domestique, la question devrait se résoudre négativement. Oui, le nom d'Attila paraît oublié dans le pays qui pourrait avant tout autre revendiquer sa gloire. On dirait que ce monde mobile des nations nomades ne retient la mémoire que de ceux qui l'ont opprimé, ou qui ont frappé directement ses regards par de grandes catastrophes. Les catastrophes assurément n'ont point manqué à la vie d'Attila, mais les ravages de ses guerres et l'action violente de son gouvernement se sont portés surtout hors de l'Asie et loin de l'Asie. Il est arrivé aussi que, depuis lui, des conquérans sortis des mêmes races ont bouleversé ce grand continent et laissé après eux des successeurs pour perpétuer leur renommée. Tchinghiz-Khan et Timour sont aujourd'hui les héros du monde oriental : Attila ne l'est plus.

Si bonnes que semblent ces raisons, on a peine à se persuader néanmoins qu'un aussi grand événement que la destruction de l'empire romain d'Occident par les Huns, et une aussi grande figure que celle d'Attila, n'aient pas laissé chez des races pleines d'imagination quelques souvenirs, si vagues qu'on les suppose. La vie du roi des Huns, fertile en incidens romanesques, a dû fournir plus d'une anecdote à ce recueil d'histoires merveilleuses que les Orientaux se transmettent de génération en génération avec des variantes de temps, de lieux et de noms, et qui constituent le patrimoine littéraire des peuples pasteurs. Il n'est pas douteux qu'on n'en trouvât çà et là plus d'une, si l'on savait les chercher. Je n'en veux pour preuve que le conte suivant, que je prends presque au hasard dans un voyage publié à Paris il y a une vingtaine d'années. L'auteur de ce voyage est un Hongrois qui, à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, s'était mis en quête de la Magyarie orientale, le Dentumoger des traditions de son pays. Avant d'aller chercher, comme certains autres, cette

patrie imaginaire en Sibérie ou au Thibet, il voulut s'assurer si les steppes qui séparent la Mer-Noire de la Mer-Caspienne ne renfermaient pas quelques rejetons de la souche magyare antérieure à l'établissement des Hongrois en Europe. Son attente fut bien heureusement remplie, s'il rencontra dans la vallée du Kouban, ainsi qu'il nous le dit, une peuplade qui non-seulement connaissait le nom de Magyar, mais encore prétendait que ses ancêtres l'avaient porté autrefois. Cette peuplade était celle des Karatchaï. La fraternité, ou du moins la similitude de nom, ayant créé entre notre voyageur et le chef ou *vali* de la tribu une sorte d'intimité, voici ce qu'il entendit sous la tente et de la bouche même de ce chef, un soir qu'ils buvaient ensemble le *tchaïa*, accroupis sur des tapis de Perse. Le voyageur ignorait l'idiome des Karatchaï, mais un interprète turk lui traduisait le récit phrase par phrase, et il s'empressa de le confier au papier dès qu'il fut rentré dans sa tente. Je le donnerai ici en l'abrégeant, et je le ferai avec d'autant plus de confiance, que l'écrivain à qui je l'emprunte semble n'y pas voir autre chose qu'une sorte de féerie orientale où il est question des Magyars.

« A Constantinople vivait jadis un empereur d'humeur bizarre et ombrageuse, pour qui l'honneur de son nom et la considération de sa couronne étaient tout, et qui eût sacrifié au désir de préserver sa gloire — enfans, parens et amis. Le ciel lui avait donné une fille unique, chez qui éclata dès l'enfance la beauté la plus merveilleuse. Craignant que cette beauté n'attirât plus tard quelque catastrophe sur sa maison, il fit élever sa fille loin de Constantinople, dans une petite île de la Propontide, sous la garde d'une matrone sévère et en compagnie de quinze demoiselles attachées à son service. Il défendit aussi par un décret à tout homme, quel qu'il fût, d'approcher de l'île sous peine de la vie.

« Les charmes d'Allemely (c'était le nom de la princesse) se développèrent avec les années; on ne pouvait la voir sans l'aimer. Les élémens en devinrent épris : quand elle se promenait dans la campagne, le vent la caressait de son haleine; quand elle marchait sur le rivage de la mer, les flots accouraient baiser ses pieds : un jour qu'elle s'était endormie sur son sopha, la fenêtre de sa chambre ouverte, un rayon de soleil entra, l'enveloppa amoureusement, et la rendit mère. Bientôt des signes certains révélèrent sa grossesse à tous les yeux. Rien ne peut rendre la colère qu'éprouva l'empereur à cette vue; il résolut de perdre sa fille pour cacher le secret de son déshonneur, mais, n'osant pas la tuer de ses propres mains, il la fit embarquer, avec la matrone qui l'avait si mal gardée et les quinze demoiselles, dans un navire rempli d'or et de diamans, qu'il abandonna aux caprices du vent et des flots.

« Mais le vent poussa doucement l'esquif vers le Bosphore, jusqu'à la Mer-Noire, et cette mer, d'ordinaire si courroucée contre ceux qui osent troubler ses eaux, le berça de rivage en rivage jusqu'aux contrées du Caucase, où dominaient alors les tribus des Magyars. Le hasard voulut que le jeune chef de ces tribus fît une grande chasse du côté de la mer. A la vue du navire orné de banderoles, dont le pont était couvert de femmes richement vêtues qui lui tendaient les bras en signe de détresse, le jeune khan, qui était vigoureux et adroit, décocha une de ses flèches, au bout de laquelle il avait attaché une longue corde de soie, et la flèche étant tombée sur le navire sans blesser personne, les jeunes filles nouèrent la corde autour du mât, et le khan, aidé de ses compagnons, les remorqua sur la plage.

« Allemely lui raconta toutes ses infortunes, sa naissance, son emprisonnement dans une île déserte, et l'aventure merveilleuse par suite de laquelle elle errait sur la mer avec ses compagnes. Le khan ne put se défendre de l'aimer et la conduisit dans son palais. Elle y mit au monde ce fils qu'elle avait engendré au contact du soleil, et ayant épousé le khan, elle lui donna aussi un fils. Ces deux enfans grandirent l'un près de l'autre, divisés par une haine mortelle. En vain le chef magyar, qui les regardait tous deux comme ses fils, essaya de les réconcilier; en vain, sentant sa mort prochaine, il eut soin de régler sa succession : ces jeunes gens, quand il ne fut plus, se disputèrent le commandement, et les Magyars, prenant parti pour l'un ou pour l'autre, se livrèrent une cruelle guerre civile. Tandis qu'ils se déchiraient de leurs propres mains, les étrangers fondirent sur eux; ils furent vaincus, dispersés, et perdirent jusqu'à leur nom : c'est ainsi que finit la nation des Magyars. »

Qui ne reconnaîtrait dans ce récit l'histoire d'Honoria arrangée à la manière orientale? Tout y est — sous des noms différens et avec tous les enjolivemens que la fantaisie peut imaginer : le célibat forcé de la petite-fille de Théodose, sa grossesse par suite d'une intrigue avec son intendant Eugène, son emprisonnement par les ordres de son oncle Théodose II, sa délivrance ou sa fuite, et ses fiançailles avec Attila. On y retrouve de plus la donnée traditionnelle de son mariage avec le roi des Huns, de la naissance de son fils Chaba et des désastres que ce fils attira sur les Huns après la mort de son père. C'est là, je n'en doute point, un lambeau de la tradition asiatique dont j'ai parlé plus haut, et qui donnait un développement tout particulier aux aventures d'Honoria et de Chaba. Ainsi l'écho de cette grande tempête qui, partie de l'Asie au IVe siècle, démolit l'empire romain et couvrit l'Europe de ruines, revient mourir en Asie, comme un soupir d'amour, dans un conte digne des *Mille et Une Nuits*.

AMÉDÉE THIERRY.

HIPPOCRATE

SA VIE ET SES ÉCRITS

LES ÉCOLES DE COS ET DE CNIDE. — LES ÉCOLES MODERNES.

I. *Œuvres complètes d'Hippocrate*, par M. Littré, 8 vol. in-8o, Paris 1839-1853. — II. *Œuvres choisies d'Hippocrate*, par le Dr Ch. Daremberg, 1 vol. in-8o, 1855.

L'histoire des sciences est plus inconnue que l'histoire politique des nations. Ce que les générations qui nous précèdent ont pensé est plus ignoré que ce qu'elles ont fait. Il reste en effet de leurs théories moins de traces que de leurs actions, et l'on comprend qu'il soit difficile de se rendre un compte exact des opinions d'hommes séparés de nous par des milliers d'années, lorsque le langage, les habitudes de l'esprit, la forme et le fond des opinions, la manière même de penser, changent presque une fois par siècle. Il est curieux cependant de rechercher ce que l'on savait dans l'antiquité sur toutes les parties de la science, mais principalement sur celles qui sont encore un peu obscures. Ce n'est pas d'ailleurs un travail stérile. Les anciens n'avaient pas l'esprit scientifique, mais leur génie philosophique entrevoyait la vérité et devançait la preuve rigoureuse. Si leurs opinions étaient des pressentimens plutôt que des théorèmes, c'étaient des pressentimens justes, et il est telle science où la justesse du coup d'œil, l'habileté dans l'art de prévoir, sont peut-être plus utiles que la dextérité de l'expérimentateur, la logique et la certitude des déductions. La médecine est encore à peine une science; elle comporte peu de règles précises, c'est un art peu cer-

tain appuyé sur des sciences, et cependant, pour la bien connaître et la bien exercer, il faut avoir au plus haut degré l'esprit d'observation et d'induction qui fait le fond de l'esprit scientifique. Il faut observer, et l'observation y est plus difficile que partout ailleurs; il faut expérimenter, et les conditions de l'expérience ne sont jamais identiques : elles varient avec le pays où l'on exerce, le médicament que l'on emploie, l'âge, le sexe et les dispositions du malade. Les tempéramens divers mettent à chaque instant l'observateur dans des conditions nouvelles et l'empêchent de conclure avec certitude. Telle blessure, telle maladie sont mortelles pour l'un et légères pour l'autre. Tel homme peut supporter l'ablation du bras, tel autre, qui paraît aussi vigoureux, mourra parce qu'on lui aura coupé le doigt. Bien plus, les mêmes maladies changent de nature sans qu'on puisse assigner une cause à ces variations, et le remède qui les guérissait peut devenir d'un jour à l'autre inutile ou funeste. Chirac disait : Je veux accoutumer la petite-vérole à la saignée. Et cette prétention n'est pas si absurde, lorsqu'on observe combien de maladies sont soulagées aujourd'hui par des remèdes que l'on n'aurait pas osé employer quelques années plus tôt. Pour cette science, la précision n'existe donc pas, et néanmoins, pour la pratiquer, il faut observer et il faut conclure, il faut même agir et agir plus rapidement que dans toute autre, car souvent, a dit Fontenelle, la raison ordonne qu'on agisse sans l'attendre.

Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher ce que l'on sait des origines de la médecine et du commencement de son histoire, en suivant, dans cette étude, les deux savans traducteurs d'Hippocrate, M. Littré et M. Daremberg. A peine connaît-on dans le monde le nom de quelques-uns des grands médecins de l'antiquité, mais en tout cas on ne sait guère s'ils étaient des théoriciens ou des empiriques, on ignore en quoi leurs opinions ressemblent à celles qu'on enseigne aujourd'hui, et en quoi elles s'en distinguent. C'est là ce que nous voudrions exposer pour Hippocrate, après avoir cherché où en était la science au moment où il parut et ce qu'on savait avant lui. Peu de sciences d'ailleurs sont aussi communément ignorées que la médecine; il n'en est pas qui aient donné lieu à des hypothèses plus incroyables. Tout le monde est, a été, ou sera malade, tout le monde au moins a vu des malades, et cependant presque personne ne sait ce que c'est que la maladie. Le langage des gens du monde est rempli d'expressions fausses et de chimériques raisonnemens. Que signifient par exemple ces locutions : Ma goutte m'est remontée dans l'estomac; mon rhumatisme s'est transporté de ma jambe dans mon bras; une fièvre violente a attaqué telle personne? La goutte, le rhumatisme, ou, comme on dit d'une façon encore moins exacte,

l'*humeur rhumatismale ou goutteuse*, sont-ils des êtres qui se transportent d'un lieu dans un autre, qui se promènent sur les muscles des diverses parties du corps, ou qui peuvent sauter d'une jambe dans un bras sans laisser de trace sur la route qu'ils ont parcourue? On ne peut pas plus dire avec exactitude que la goutte s'est portée dans le cerveau — lorsque la manie survient à la suite d'une inflammation dans les jambes — qu'on ne peut prétendre que la folie s'est portée dans le gros orteil lorsque la goutte remplace un accès de délire. Comment d'ailleurs une maladie peut-elle attaquer? Que signifie ce combat? La maladie est-elle une personne réelle qui attaque et qui tue le malade ou qui est vaincue par lui? On dit souvent que certaines affections, la phthisie latente par exemple, passent longtemps pour une autre maladie, puis se démasquent tout d'un coup quelques semaines ou seulement quelques jours avant la mort. Qu'est-ce que cet être malicieux qui se cache d'abord et n'ôte son masque que lorsqu'il est sûr de son coup? On peut même demander ce que signifient ces mots : J'ai une maladie nerveuse, j'ai mal aux nerfs? Y a-t-il au monde une maladie qui ne soit pas nerveuse, un mal qui ne se transmette pas par les nerfs, puisque les nerfs sont les conducteurs de la sensibilité?

Toutes ces expressions, dira-t-on, sont des manières de parler, des figures que les médecins eux-mêmes emploient; mais rien n'est plus dangereux dans les sciences que les figures et les manières de parler, lorsqu'elles ne sont pas exactes. Les hommes tendent toujours à réaliser leurs abstractions, à prendre leurs hypothèses pour des vérités démontrées; on s'imagine très aisément d'ailleurs que l'on comprend ce qu'on dit parce qu'on l'a répété et entendu répéter souvent. Puis, la plupart des expressions que j'ai mentionnées et une foule d'autres qui remplissent les conversations du public viennent d'anciennes théories dont le temps a fait reconnaître la fausseté, mais qui ont laissé des traces dans le langage et contribué à le rendre obscur et inintelligible. Plusieurs d'entre elles remontent jusqu'à Hippocrate, et il est curieux de voir comment des idées justes ou utiles à leur origine sont devenues dans la suite une source d'erreurs. L'exposition de la théorie du médecin grec le montrera, je l'espère, et en tout cas n'est-il pas curieux de connaître ce que pouvait penser sur un sujet à la fois si élevé et si pratique l'un des hommes les plus célèbres de l'antiquité, celui qui tout au moins a laissé le plus grand nom dans la science qu'il a cultivée, un des prédécesseurs de Galien, un contemporain et peut-être un ami de Socrate et de Platon?

Je rapproche à dessein ces deux derniers noms de celui d'Hippocrate. Tous trois ont ensemble plus d'un rapport. L'analogie ne

vient pas seulement de ce qu'ils ont vécu aux plus beaux jours de la Grèce, mais ils sont unis encore par tous les liens qui rattachent la médecine à la philosophie, et qui font de l'histoire médicale un fragment de l'histoire philosophique. Une étude même superficielle montre comment ces deux sciences se sont toujours suivies de près, et combien les progrès de l'une sont liés à ceux de l'autre. Chaque système de médecine a son analogue dans un système de philosophie, son correspondant et son contemporain, et s'il n'en est pas l'image, il en est au moins le reflet. Ainsi, dans l'origine, la médecine, comme la philosophie, était sur un trépied, et rendait des oracles sans raisonner. Elle commença à devenir une science avec la philosophie ionienne. On ne peut méconnaître dans Hippocrate un platonicien. Loin d'être un athée, comme on l'a dit, il est, autant qu'on peut en juger, un philosophe spiritualiste. Il a même, sinon dans le style, du moins dans la manière de raisonner, des rapports avec Platon. Plus tard, la médecine procéda d'Aristote, et Galien en est un exemple éclatant. A Rome, sous les empereurs, elle disparut peu à peu avec la philosophie même. Au moyen âge, elle fut remplie de systèmes et de subtilités comme la scolastique; les savans puisaient à une source commune, l'érudition. Elle fut astrologique avec Paracelse, mystique avec Van-Helmont. Au XVIIe siècle, elle emprunta ses théories à la physique de Descartes, puis à Leibnitz. Le siècle dernier la rendit plus précise et peu à peu matérialiste avec Bichat, Cabanis et Broussais. Enfin de nos jours, éclairée à la fois par des idées générales plus élevées et par des expériences mieux faites, elle devient de plus en plus spiritualiste et éclectique, obéissant ainsi à l'impulsion qu'une main puissante a imprimée à la philosophie.

C'est donc en prenant les philosophes pour guides que l'on doit étudier les médecins; c'est d'après les premiers qu'il faut juger les seconds. En effet, si nous cherchons quels ont été les commentateurs d'Hippocrate, nous trouverons parmi eux autant des uns que des autres. Peu d'ouvrages de l'antiquité d'ailleurs ont été aussi avidement étudiés que ceux qui vont nous occuper; érudits, philosophes et médecins, les ont traduits ou commentés. Les uns en ont combattu les doctrines, la plupart ont admiré le génie de l'écrivain, et l'ont élevé au-dessus de tous les savans du monde. Souvent même ils ont invoqué son autorité, tantôt en faveur des doctrines nouvelles, tantôt contre les médecins contemporains. Galien est le plus célèbre de tous ces commentateurs, et son ouvrage nous reste à peu près en entier; mais il n'est pas à beaucoup près le seul. Dioclès de Caryste, Hérophile le critique, Aristarque, Didyme le médecin, Asclépiade, Thessalus de Tralles avant lui, Oribase, Philagrius, Jean d'Alexandrie, Cassiodore plus tard, se sont occupés, soit des œuvres

complètes d'Hippocrate, soit d'un de ses traités en particulier. Plus récemment, Grimm a traduit Hippocrate en allemand; Sprengel, Ackermann, Spon, Dacier, etc., l'ont commenté et ont exposé, soit sa philosophie, soit ses théories médicales. De notre temps enfin ont paru des travaux qui ont jeté sur Hippocrate et sur la médecine de son époque une lumière plus éclatante. Ce n'est que d'aujourd'hui en effet que date la véritable critique scientifique, et que l'on a commencé à discuter les témoignages des anciens, à ne prendre dans leurs livres que ce que la raison peut avouer. De là est née une science toute moderne que l'on pourrait appeler celle du *bon sens dans l'érudition*. Les plus récens de ces travaux sont les études sur Hippocrate du docteur Houdart, et surtout les deux ouvrages de M. Littré et de M. Daremberg. Ces deux derniers ont publié deux éditions des œuvres d'Hippocrate : l'un a traduit tous les traités qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique*, l'autre ne s'est occupé que de ceux que l'on peut attribuer avec le plus de certitude au médecin dont ils portent le nom. Ces deux ouvrages, qui se complètent et se corrigent l'un par l'autre, ont été encore rectifiés par des articles dus à une foule de médecins et d'érudits, et surtout par les travaux de deux des critiques les plus accrédités de la nation la plus critique du monde, M. Petersen et M. Meinecke. D'ailleurs nos deux compatriotes ont fait leurs preuves. M. Daremberg a déjà publié, outre une édition des œuvres d'Oribase et de Rufus d'Éphèse, le premier volume d'une traduction de Galien; il est peut-être aujourd'hui l'homme le plus versé dans l'histoire des sciences naturelles. Les lecteurs de la *Revue* ont souvent apprécié le grand talent d'exposition de M. Littré, et sont habitués à s'instruire avec lui. Tous deux sont médecins et joignent à une connaissance approfondie de la langue grecque celle de la science moderne et des théories de l'antiquité. Ils savent d'ailleurs, comme l'a dit Galien, que le *véritable médecin est philosophe*.

I.

Des philosophes ont prétendu que les efforts de l'homme tendent toujours naturellement au résultat le plus prochain et le plus pratique. Il songe, dit-on, d'abord à ses besoins, ensuite à ses plaisirs; ce n'est que plus tard que ses pensées s'élèvent et deviennent moins grossières. Il s'occupe d'agriculture, de médecine, de guerre, de politique pratique, puis de poésie et d'art, avant de songer à la philosophie. Pour moi, il me semble que nous sommes plus désintéressés, et que l'esprit humain est moins *utilitaire*, comme on dit aujourd'hui. Les hommes ont cultivé les lettres avant les sciences, et l'ima-

gination a partout précédé la raison. On a composé des poèmes avant d'écrire des ouvrages de physique, et même parmi les poèmes les plus anciens sont aussi ceux qui racontent les aventures les moins réelles. Les tableaux et les statues ont commencé par représenter des objets purement fictifs, des monstres ou des chimères, puis des scènes empruntées à la mythologie, et les peintures du monde réel ont été tardives. On a écrit en vers bien avant d'écrire en prose. La médecine elle-même a dû être inventée fort tard, après la poésie, la philosophie et la musique. Une autre raison devait empêcher les hommes de songer à secourir les malades, c'est la persuasion que toutes les maladies ont pour cause la colère d'un dieu. On ne peut pourtant prétendre qu'Hippocrate ait été le premier médecin et qu'avant lui il y eut à peine des empiriques. Il est sans exemple qu'un homme, quel que soit son génie, ait pu créer une science et la rendre telle qu'apparaît la médecine dans les livres dont nous allons parler. Cela n'arrive pas même pour les découvertes les plus simples, qui, pour être complètes, ont besoin des travaux successifs de plusieurs inventeurs. Il y a longtemps qu'on a dit que les sciences sont plutôt filles du temps que du génie. C'est ce qu'on peut remarquer surtout dans celles où l'observation joue un aussi grand rôle que dans la médecine. Cherchons donc avant tout dans quel état Hippocrate a trouvé les choses. Les travaux de ceux qui l'ont précédé jetteront du jour sur les siens propres. Pour bien déterminer le rang qu'un savant mérite, il faut le rapprocher de ses devanciers, puis mesurer l'influence qu'il a exercée sur ses successeurs.

Aucun monument ne constate l'origine de la médecine. Il ne nous reste aucun des livres publiés avant la LXXXe olympiade, et ils étaient nombreux, car Hippocrate regrette souvent, comme La Bruyère, que les anciens aient enlevé de la science le meilleur et le plus beau, et qu'il ne reste qu'à glaner après eux. Ces livres d'ailleurs existeraient-ils, qu'ils ne nous apprendraient pas grand'chose, car ce n'étaient pas sans doute des histoires de l'art, et l'on en est réduit aux conjectures. Les uns, et Hippocrate est du nombre, ont fait naître la médecine du besoin que les hommes ont peu à peu éprouvé d'avoir un régime plus approprié à leur nature. L'alimentation était d'abord mauvaise, peu abondante en principes nutritifs; tous ceux qui avaient une constitution faible périssaient, et le régime précéda la médicamentation. Pétrir le pain, cuire les viandes, composer les sauces, dit Hippocrate dans son traité de *l'Ancienne médecine*, c'était déjà de la médecine, car c'était un changement de régime. Bientôt aussi on s'aperçut que malgré ces modifications apportées à la nourriture naturelle, il y avait encore des maladies, que le régime de l'homme en santé ne convenait plus à l'homme malade, et après avoir conseillé de manger moins, on composa des bouillies, on fit prendre des

alimens liquides, des infusions de plantes salutaires; on commença de médicamenter. On distingua ensuite quelques maladies; on apprit que telle chose était nuisible dans tel cas, favorable dans tel autre. On tira des conclusions d'après les causes présumées, et la médecine devint peu à peu une science. Isocrate et Strabon témoignent comme Hippocrate que telle était l'opinion de l'antiquité sur la marche des premiers médecins. D'autres historiens ont justement pensé que les sciences ne commencent jamais d'une façon aussi rationnelle, et ne vont pas ainsi logiquement du simple au composé, du régime à la médicamentation. Ils ont cru que le hasard avait conduit quelques malades à essayer de se guérir avec certaines plantes; les uns moururent, les autres guérirent, et ce qui avait paru servir aux uns fut employé, ce qui avait perdu les autres fut rejeté. Une thérapeutique se forma peu à peu, et la pathologie vint plus tard. Une dernière conjecture des historiens, et c'est à notre avis la mieux fondée, c'est qu'on s'occupa d'abord des maladies externes, des blessures. Les lésions apparentes étaient moins effrayantes que les maladies proprement dites, dont les causes intérieures échappaient aux yeux inhabiles des premiers médecins. On appliqua des plantes et des onguens sur les parties malades, et la chirurgie précéda la médecine.

Quoi qu'il en soit de ces trois opinions, il paraît certain que la réflexion et le raisonnement ne présidèrent pas aux débuts de l'art médical. Dans tous les cas d'ailleurs les hommes n'auraient jamais osé tenter de guérir des maux qu'ils attribuaient à la colère céleste, et porter sur eux-mêmes une main téméraire. Les troubles de l'économie les étonnaient et les effrayaient comme des phénomènes divins, et ils s'en remirent aux dieux du soin de leur guérison. Seulement entre la Divinité et les hommes il fallait des intermédiaires, et les prêtres furent les premiers médecins.

En Égypte, où l'on cherche volontiers l'origine de toute civilisation et de toute science, il y eut dès longtemps des prêtres-médecins. Pour appuyer leur influence, ils sentirent de bonne heure le besoin de ne pas se contenter de prières et de sacrifices, et de recourir à des moyens plus humains et plus efficaces. Leur médicamentation, d'abord réduite à quelques herbes et à quelques plantes, devint peu à peu compliquée. Hérodote raconte même que les médecins égyptiens soignaient chacun une partie du corps, les uns les yeux, d'autres les bras ou le ventre, etc. Ils s'occupèrent aussi d'hygiène, et firent un pays très sain d'une terre d'abord inhabitable, où la lèpre et les ophthalmies étaient très fréquentes, et où cette dernière maladie fait encore aujourd'hui de grands ravages. Des règles très précises pour tous les cas étaient consignées dans les livres sacrés, *l'Encyclopédie hermétique*, et les médecins étaient obligés de les suivre, sous peine de mort. Diodore de Sicile raconte qu'on ne

leur pardonnait pas de s'en être écartés, eussent-ils même guéri leurs malades. Cette loi était peu profitable aux progrès de la science, mais elle indique des connaissances assez précises, et c'est ce que témoignent aussi les livres de Moïse. Voici d'ailleurs sur quoi ces connaissances reposaient : on exposait les malades sur le grand chemin, et tous les passans étaient appelés à donner leur avis, à raconter comment ils avaient guéri des maladies analogues. Ces observations recueillies composaient une sorte de manuel. L'anatomie n'était pas inconnue, et les pharaons avaient ordonné des dissections. L'embaumement même contribuait à faire connaître les organes, et les momies prouvent, par l'excellent état de leurs membres et de leurs dents, le savoir et l'habileté des médecins qui les avaient soignées de leur vivant.

L'Égypte était civilisée depuis longtemps, lorsque les Pélasgiens mangeaient encore des glands dans les forêts, et c'est à elle, dit-on, que les Grecs ont emprunté leur civilisation. Esculape passait pour être venu de Memphis. La médecine fut là aussi exercée primitivement par les dieux avec l'intermédiaire des prêtres, et la science naquit de la nécessité de tromper les hommes. Orphée et les orphéens sont les plus célèbres des prêtres-médecins; mais les Grecs ne pouvaient être civilisés à demi : leur esprit était libre, curieux, et en peu de temps l'art de guérir fit de grands progrès. Pline attribue à Orphée un livre perdu sur la botanique, Galien un ouvrage sur les médicamens; on a même considéré la résurrection d'Eurydice comme un fait purement médical, et c'est à Musée, l'un des élèves d'Orphée, qu'Aristophane, dans *les Grenouilles*, attribue l'invention de la médecine et de la magie. Les prêtres grecs d'ailleurs ne prétendaient pas être seulement des intermédiaires chargés d'obtenir des dieux la guérison des malades; ils disaient avoir reçu d'Apollon l'art de guérir. On ne sait rien pourtant de positif sur les médecins antérieurs à Esculape, et l'érudition la plus hardie n'oserait ici rien affirmer. Esculape même, nous ne le connaissons que par ses fils Machaon et Podalire, qui ont assisté au siége de Troie, et la poésie d'Homère a fait de ces temps fabuleux une époque connue de tout le monde.

Machaon et Podalire soignaient les blessés de l'armée grecque. Leur thérapeutique était singulière; on sait que l'un d'eux faisait boire aux blessés une mixtion de vin et de fromage râpé, et cependant un grand médecin comme lui, dit Homère, vaut mieux que des bataillons entiers dans une armée. Après le siége de Troie, un des fils de Machaon éleva un temple à son grand-père, Esculape, qui devint dès lors une divinité, quoique Homère l'appelle simplement le *médecin irréprochable*. Les temples d'Esculape se multiplièrent et furent bientôt remplis de prêtres-médecins. Les plus célèbres sont ceux de Titane près de Sicyone, de Tricca en Thessalie, de Ti-

thorée en Phocide, d'Épidaure, de Cyrène, de Cos et de Cnide. Ils étaient toujours situés dans des lieux salubres, souvent près d'une source d'eaux minérales. Xénophon parle d'eaux chaudes qui coulaient auprès du temple d'Esculape à Athènes. En général, comme le temple de Cos, ces édifices étaient dans un des faubourgs de la ville. On y trouvait toujours une statue du dieu, debout, tenant à la main un serpent et s'appuyant sur le bâton nécessaire aux malades, comme pour justifier cette idée de Platon, que le médecin doit avoir eu toutes les maladies. Un coq et souvent un chien sont couchés à ses pieds. Quelquefois, comme on peut le voir au Musée des antiques, à côté de ce dieu est un personnage plus petit, connu sous les noms de *Telesphore*, *Evamérion* et *Acésius*, qui présidait à la convalescence des malades, et que les Grecs avaient emprunté à la mythologie égyptienne. Peu à peu les prêtres d'Esculape devinrent de véritables médecins, et les cérémonies auxquelles ils soumettaient les malades furent de simples préparations hygiéniques : c'étaient des bains, des boissons, des purifications qui déjà produisaient un soulagement; puis la présence du dieu, l'imagination du malade frappée par un spectacle imposant, enfin un remède qu'on lui donnait à sa sortie, achevaient sa guérison. S'il périssait, c'est que le dieu avait voulu sa mort. Ces prêtres étaient mariés et formaient leurs enfans à l'exercice de leur profession. Tous d'ailleurs croyaient descendre d'Esculape et portaient le nom d'Asclépiades. Ils inscrivaient sur les colonnes du temple la nature de chaque maladie, les remèdes ordonnés et le résultat du traitement. Pausanias a rapporté quelques-unes de ces inscriptions, et un livre perdu aujourd'hui, mais célèbre dans l'antiquité, les *Sentences cnidiennes*, avait été copié par le médecin Euryphon dans le temple de Cnide. Un des traités de la *Collection hippocratique*, les *Prénotions de Cos*, passe pour avoir la même origine.

Vers la L^e^ olympiade, 580 ans avant Jésus-Christ, la science sortit des temples. On oublia l'exemple d'Esculape, foudroyé pour avoir dévoilé les secrets de son art. Les philosophes commencèrent à s'occuper de la médecine, et une science où pénètre la philosophie ne tarde pas à se perfectionner. Alors apparurent Empédocle, qui observa l'action de quelques agens sur l'économie, Anaxagore de Clazomène, qui rechercha les causes des maladies, et les attribua toutes à la bile, destinée à jouer plus tard un grand rôle dans les systèmes des anciens et considérée aujourd'hui comme le liquide le plus inutile de l'organisation; Leucippe et Démocrite, qui s'occupèrent de la respiration, de la nutrition, de la vision; Héraclite, qui conclut de ses systèmes sur l'origine du monde à l'origine et aux causes des maladies, etc. C'est alors aussi que les disciples de Pythagore se répandirent en Grèce. Leurs théories étaient sans doute bien méta-

physiques, et ils songeaient peu à observer la nature; ils ne savaient pas l'anatomie : l'idée si simple d'attribuer à chaque organe une fonction et de penser que la maladie est un arrêt dans cette fonction ne leur venait pas. Cependant leurs travaux si imparfaits eurent de grands résultats. Les Asclépiades s'efforcèrent de suivre le mouvement scientifique et joignirent à leurs précieuses observations les découvertes de la nouvelle philosophie. Leur caractère religieux s'effaça peu à peu, ils sortirent de leurs temples et devinrent des médecins voyageurs ou *periodeutes* et même des écrivains. Le plus illustre d'entre eux est Euryphon, qui inventa un système de pathologie, et dont les opinions furent peu après combattues et détrônées par l'école hippocratique.

Ainsi avant Hippocrate, et c'est surtout là ce qu'il fallait constater, il y avait en Grèce des médecins et des théories médicales. Les anciens temples d'Esculape étaient devenus des écoles véritables où des professeurs enseignaient en public la physiologie, la pathologie, les causes et les divisions des maladies, la gravité des symptômes, etc. Les remèdes employés étaient compliqués et nombreux, les opérations de chirurgie même étaient devenues des prodiges d'habileté pour le médecin, et, il faut le dire aussi, de courage pour le malade. On avait inventé des appareils pour le redressement de l'épine dorsale, pour la luxation des membres, les fractures, l'accouchement et les maladies des femmes, etc. Dans toutes les villes policées de la Grèce, des lois instituaient les médecins et réglaient l'exercice de leur art. Un passage de Platon montre qu'ils soignaient les malades d'après certaines règles : il leur était défendu de donner du poison, de faire avorter; ils étaient responsables devant l'état de leur négligence. Avant d'être reçus à exercer, ils prononçaient en public une espèce de discours ou de thèse. Les uns tenaient boutique et vendaient des potions, recevaient et guérissaient les blessés par accident; les autres parcouraient les villes; d'autres suivaient les armées et étaient enrégimentés comme des soldats. C'est alors aussi que l'on commença de payer directement son médecin. On ne se contenta plus, comme autrefois, d'offrir des présens et des sacrifices au dieu dont il était le prêtre. « On se laisse avec grande douleur inciser et cautériser par les médecins, et, pour ces opérations, on se croit obligé de leur donner un salaire, » a dit Xénophon. On payait aussi pour suivre les cours de l'école de Cos et de l'école de Cnide. M. Littré a recherché quelle pouvait être la quotité de ce salaire. Il n'a guère trouvé que ce passage d'un auteur contemporain des successeurs d'Alexandre, Cratès de Thèbes, qui fait ainsi le budget d'une grande maison : cuisinier, *dix mines* (720 fr.); médecin, *un drachme* (1 fr.); flatteur, *cinq talens* (25,000 fr.); *conseiller de la fumée* ou pourvoyeur de débauche, *un talent* (5,560 fr.); philosophe, *trois*

oboles (0 fr. 45 c.). Si, comme le croit M. Littré, ce passage n'est pas une plaisanterie, on doit avouer que l'honneur d'être assimilé aux philosophes rapportait peu de chose aux médecins. Ils sont plus chers aujourd'hui; il est vrai que le prix des flatteurs a beaucoup baissé.

Ainsi, au VIe siècle avant l'ère chrétienne, la médecine était loin d'être tout à fait inconnue. Elle n'avait nullement disparu depuis la mort d'Esculape, comme on l'a dit. Les théories étaient nombreuses et la pratique compliquée. On connaît mal ces théories, il est vrai, mais elles n'en existaient pas moins, et d'après ce que nous savons sur la philosophie grecque, elles ne pouvaient manquer de grandeur. On commençait à connaître les veines et les artères et à les distinguer; on savait l'ostéologie, on discutait sur le sommeil, sur la vue, etc. Les maladies n'étaient plus des punitions envoyées par le ciel, et que les dieux seuls pouvaient guérir. Cependant on reconnaissait encore une maladie divine, la maladie sacrée ou l'épilepsie, mais c'était la seule, et il était réservé à Hippocrate de détruire ce dernier vestige de l'origine de la science, sans se laisser arrêter par les vains prestiges de la mythologie :

> Quem neque fama Deum, nec fulmina, nec minitanti
> Murmure compressit cœlum...

C'est donc au milieu d'un mouvement scientifique très prononcé que parut celui qui devait faire oublier tous ces devanciers, et réunir sous une gloire qui lui devint personnelle et ses maîtres et ses contemporains.

II.

Hippocrate est né à Cos le 26 du mois *agrianos*, la première année de la LXXXe olympiade (460 ans avant Jésus-Christ), sous le gouvernement d'Abriadès. C'est du moins là ce qu'affirment deux de ses plus anciens biographes, Histomaque et Soranus, auteur d'un ouvrage sur les vies et les sectes des médecins. On ne sait d'ailleurs quel est ce mois de la chronologie de Cos, ni quel est ce magistrat qui gouvernait l'île au Ve siècle. Hercule, comme on sait, exilé par Junon après le siége de Troie, s'était établi à Cos. Ses descendans donnèrent à la Grèce une foule de médecins, et quelques-uns de leurs ouvrages font sans doute partie des livres qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique*. Hippocrate descendait d'Hercule en ligne directe par son père Phénarète, et il était fils d'Esculape par sa mère Héraclide. Son origine était donc tout à la fois céleste, héroïque et médicale. Ces trois caractères sont également mêlés dans ses ancêtres, puisque Hercule descendait de Jupi-

ter, et que l'on a essayé d'expliquer toutes ses actions par des guérisons médicales : la délivrance de Prométhée par l'application de certaines plantes sur le foie rongé par le vautour, la résurrection d'Alceste par une cure habile, la destruction de l'hydre de Lerne et des oiseaux du lac Stymphale par un desséchement hygiénique de marais insalubres ou la découverte de l'*arum colocasia*, plante mystérieuse qu'il employait à la guérison des ulcères. Quant à Esculape, on sait aussi qu'il était élève du centaure Chiron, qu'il descendait d'Apollon, et qu'Homère l'appelle « le médecin irréprochable. »

Malheureusement tout cela est bien précis, on n'ignore même aucun des noms des ancêtres d'Hippocrate appartenant aux dix-sept ou aux dix-neuf générations qui le séparent d'Hercule. Il faut se défier un peu d'une telle exactitude en de si anciens récits. Les Grecs, il est vrai, se distinguent par un grand respect pour les productions de l'esprit humain; mais quant aux auteurs mêmes de ces productions, ils aiment mieux les diviniser que les honorer, et ils croient les grandir en entourant leur vie d'un voile mystérieux. C'est ce qu'ils ont fait pour Hippocrate, et ses admirateurs ne peuvent guère s'en plaindre, puisqu'ils l'ont aussi fait pour Homère. Cependant, malgré les travaux ingénieux d'un savant allemand, M. Petersen, la date de sa naissance semble bien fixée par Soranus; elle concorde avec ce qu'on sait des principaux événemens de sa vie. Elle le fait un peu plus jeune que Socrate, et un peu plus vieux que Platon, qui le met en scène dans ses dialogues et le place au nombre des Asclépiades du temple de Cos. Hippocrate mourut à Larisse, en Thessalie, à un âge avancé, qui varie entre quatre-vingt-cinq et cent neuf ans. Le plus faible de ces deux chiffres se rapproche sans doute plus que l'autre de la vérité, peut-être même mourut-il plus jeune. Pline et Lucien ont tous deux fait un traité sur les hommes qui ont vécu longtemps. Ils citent Carnéade, mort à quatre-vingt-cinq ans; Xénocrate, mort à quatre-vingt-quatre; Platon, mort à quatre-vingts ans, etc., et ils ne parlent pas d'Hippocrate.

M. Littré, M. Daremberg, M. Houdart, M. Petersen, se sont efforcés de démêler le vrai et le faux dans la biographie donnée par Soranus. Chacun d'eux a successivement ébranlé une des dates, un des événemens de la vie d'Hippocrate, une des guérisons opérées par lui, et de ce travail de destruction il résulte qu'on ne peut plus rien affirmer sur sa vie et sur ses voyages. On serait presque tenté de nier son existence dans ce chaos d'incertitudes et de contradictions, comme Wolf a nié l'existence d'Homère; mais si la meilleure preuve de l'existence de Dieu est l'existence du monde et son ordonnance, le seul moyen de prouver qu'un poète ou un médecin ont vécu, c'est de rappeler ses poèmes ou ses doctrines, et c'est ce qu'on peut faire pour Homère et pour Hippocrate. Je conviens, et nous en

verrons tout à l'heure les preuves, que la *Collection hippocratique* renferme des traités dus à des écrivains différens par le temps où ils ont vécu, leur manière d'écrire, leurs doctrines médicales ou physiologiques; mais on y trouve certains ouvrages où se sent la main d'un homme de génie, où l'on découvre une unité de doctrine et de composition qui peut ne les faire attribuer qu'à un seul et unique grand médecin. C'est ce grand médecin qu'il nous faut admirer, qu'il se soit ou non appelé Hippocrate, qu'il soit né à Cos ou à Athènes, que ce soit de lui ou d'un autre que Platon ait parlé, que ce soit son aïeul ou lui-même qu'Artaxerce ait appelé chez lui. Négligeons donc un peu sa personne pour ses doctrines, et ne nous arrêtons que sur quelques points de biographie trop célèbres pour être omis.

Soranus raconte qu'Hippocrate est venu à Athènes lors de la grande peste, accompagné de son gendre et de son fils. Il avait quitté sa patrie après l'incendie de la bibliothèque de Cos, dont on l'accuse, quoiqu'il n'y eût pas alors de bibliothèques et qu'Aristote ait eu le premier l'idée de réunir des livres. Il était venu s'établir en Macédoine. C'est là qu'il guérit le roi Perdiccas II d'une phthisie dont seul il reconnut la cause, — l'amour du prince pour Phila, concubine de son père. Malheureusement, et cela jette bien des doutes sur cette histoire, Érasistrate avait déjà eu la même aventure; il avait découvert l'amour d'Antiochus pour sa belle-mère Stratonice en lui tâtant le pouls devant elle. Hippocrate ne pouvait employer ce moyen, puisqu'il ne connaissait pas la sphygmologie, mais cette coïncidence est fâcheuse pour la confiance que les biographes bienveillans voudraient accorder à Soranus. Les Arabes même ont raconté une histoire analogue d'Avicenne, qui lui aussi, dit-on, avait brûlé la bibliothèque du prince Nouh-ben-Mançour, afin de posséder seul les connaissances qu'il y avait puisées. De Macédoine, Hippocrate se rendit en Grèce. Il y annonça la peste et vint à Athènes pour préserver les habitans. Ce voyage en Attique n'est pas prouvé, et l'on ne sait guère quelle est cette épidémie. La *Collection hippocratique* renferme, il est vrai, deux pièces qui attesteraient la réalité du voyage, mais elles passent pour apocryphes. L'une est un discours de Thessalus, fils d'Hippocrate, qui, voulant détourner les Grecs de détruire la citadelle de Cos, rappelle les services rendus par son père; l'autre est un décret des Athéniens décernant des honneurs au médecin qui les a sauvés. On ne connaît guère cependant d'autre épidémie à Athènes que la peste décrite par Thucydide. Or Thucydide ne parle pas d'Hippocrate, et, suivant son récit, la peste envahit la Grèce en l'année 428. Hippocrate n'aurait eu alors que trente-deux ans, sa réputation n'aurait pu être aussi grande que le dit Thessalus, il n'aurait surtout pas eu deux fils et un gendre médecins. C'est là une

des meilleures raisons que donne M. Petersen, appuyé sur le témoignage d'Aulu-Gelle et quelques paroles de Platon, qui cite Hippocrate comme le contemporain de Phidias, pour faire remonter sa naissance à l'année 475. Il aurait eu alors quarante-sept ans en 428, et il aurait pu avoir des fils médecins et une fille mariée. Malgré l'opinion de M. Petersen, on ne peut oublier que la chronologie de Platon n'est jamais bien exacte, et il est difficile de ne pas reconnaître une pièce apocryphe dans le discours de Thessalus. La peste décrite par Thucydide, la gravité des accidens, l'esprit de folie dont furent saisis tous les citoyens, l'impossibilité d'apporter à leurs maux aucun soulagement, etc., ne ressemblent en rien aux maladies que décrit le médecin de Cos.

C'est à la même époque qu'il faut placer le superbe refus des présens d'Artaxerce, et on doit en faire le même cas. Le roi de Perse, prévoyant, lui aussi, que la peste envahirait ses états, fit, dit-on, proposer à Hippocrate de quitter Athènes et de venir à sa cour. Le Grec répondit qu'il aimait mieux servir ses compatriotes et la liberté que des étrangers et le despotisme; puis, les ambassadeurs insistant et lui promettant un bon maître : Je n'ai pas besoin, dit-il, d'un bon maître. Galien regardait cette histoire comme certaine, et Stobée l'affirme, quoiqu'il la place sous le règne de Xerxès, qui était mort avant la naissance d'Hippocrate. Elle a donné lieu à de savantes dissertations d'histoire et de morale, et tantôt on a approuvé le refus de servir un tyran au nom du désintéressement, tantôt on l'a blâmé au nom de la philantropie. Le seul fondement de ce récit est une lettre écrite par Hippocrate au roi de Perse par l'intermédiaire du satrape Histanès; mais cette correspondance singulière est sans aucun doute l'œuvre d'un faussaire. Ce commerce était fort usité dans l'antiquité, et il l'est encore aujourd'hui. Plutarque raconte qu'il courait de son temps des lettres sous le nom de Lycurgue. On en a aussi attribué à Solon, et personne n'a songé à les croire vraies. Les lettres de Platon même sont sans doute fausses. Ce qui est plus sûr, c'est qu'Hippocrate avait beaucoup voyagé. On a par ses ouvrages des preuves de son séjour en Libye, à Délos, dans l'Asie mineure, en Égypte, où il a séjourné longtemps, à Thasos, dont il a décrit les constitutions médicales, pendant trois années successives, sous le nom d'*Épidémies*. Il est même probablement allé jusque dans la Crimée et la Russie méridionale. Il a recueilli une observation pathologique sur les bords du Danube. Le troisième livre des *Épidémies* prouve qu'il a exercé son art à Abdère, mais il n'est pas prouvé, comme le croit Bayle, que les Abdéritains l'aient appelé dans leur ville pour soigner Démocrite et lui aient payé son voyage dix talens ou 500,000 fr. Cela serait singulier dans un temps où le trésor destiné aux frais de la guerre montait

en Macédoine à soixante-dix talens. Démocrite d'ailleurs était rarement à Abdère, et les lettres citées à l'appui de cette histoire renferment des détails tellement absurdes, que si la vraisemblance du fait ne peut être réfutée en général, du moins on s'aperçoit que les circonstances accessoires sont autant de fables et font douter du fait principal. C'est là en effet qu'Hippocrate s'aperçut qu'une chèvre était noire, à la seule inspection de son lait; qu'une femme avait eu deux enfans, etc. Enfin il mourut à Larisse en Thessalie, et à une époque assez moderne on voyait encore son tombeau entre cette ville et Gyrton. Soranus même rapporte qu'un essaim d'abeilles a longtemps fait du miel sur sa tombe et que ce miel guérissait les aphtes. C'était sans doute le même miel qui avait nourri Homère et Pindare, et que les abeilles de l'Hymette répandaient sur les lèvres de Platon.

On le voit, la biographie d'Hippocrate est peu connue. Ce qu'on sait seulement, c'est qu'il voyagea beaucoup, pratiqua longtemps la médecine, et que sa réputation était grande, même de son vivant. Euripide a cité une phrase d'un de ses livres dans une pièce dont on ne connaît que des fragmens. Aristophane parle de lui dans *les Nuées*, à côté de Socrate. Platon le nomme dans le *Protagoras*, cite ses leçons et son éloquence, met souvent son nom dans la bouche de Socrate, et n'a pas dédaigné de lui emprunter dans le *Phèdre* des pensées et des argumens. Les noms des malades cités dans quelques-uns des ouvrages qui sont certainement de lui ont été habilement commentés par un érudit, qui a éclairci bien des questions obscures et rétabli bien des faits : M. Meinecke. Ils prouvent que les familles de la Thessalie les plus riches et les plus illustres l'avaient choisi pour médecin. On venait même d'Athènes l'entendre professer à Cos et combattre activement les théories de son rival Euryphon, chef de l'école de Cnide. Hippocrate était sans doute à la fois un praticien, un professeur et un philosophe. Un dernier point reste à éclaircir. Si l'on entre au Musée des antiques, au Louvre, on trouve au fond de la première salle, sous le numéro 524, le buste d'un philosophe, et au-dessous est écrit le nom d'Hippocrate. Sa tête est chauve, son front large et ridé, ses yeux ronds et enfoncés, son nez détaché du front par une brusque échancrure, et, il faut en convenir, un peu commun, quoique le reste de la tête soit assez beau, et que son expression sévère ne manque dans l'ensemble ni de grandeur ni d'intelligence. On sait aujourd'hui d'une façon positive que tous les bustes antiques sont des portraits. Celui-ci d'ailleurs, malgré ses qualités, n'est pas assez beau pour être une œuvre de pure imagination. Est-il bien certain cependant qu'il représente Hippocrate? Dans un opuscule sur la physionomie, que l'on

attribue à Aristote, mais dont l'authenticité est incertaine, on trouve le récit suivant : « Des disciples d'Hippocrate portèrent le portrait de leur maître à un excellent physionomiste, nommé Philémon, qui, sans connaître l'original, décida que l'individu dont il voyait l'image était enclin au libertinage et à la mauvaise foi. Les disciples indignés ne laissèrent pas de rapporter à Hippocrate la réponse de Philémon, et le maître déclara que tout cela était vrai, mais qu'il avait vaincu par l'étude les penchans de son esprit, et avait artificiellement obtenu ce que la nature semblait lui refuser. » Le buste que nous possédons a-t-il donné lieu à cette observation ? Le docteur Gall aurait seul pu nous en dire quelque chose. Voici, je crois, ce que l'on sait de plus positif : les bustes qui ressemblent à celui qui porte le numéro 524 sont sans indication du personnage qu'ils représentent ; mais ils sont très nombreux, et cela prouve que ce personnage était considérable. Il existe dans la collection de Fulvius Ursinus une médaille où la même figure est gravée avec le nom d'Hippocrate. Le revers porte le serpent et le bâton d'Esculape et fait mention des citoyens de Cos. C'est d'après ce profil, dont l'authenticité semble certaine, qu'on a donné au buste le nom du médecin de Cos, et en effet les deux types ont une grande ressemblance. Longtemps cette médaille a été perdue, mais M. Visconti l'a retrouvée au cabinet de la Bibliothèque impériale. Les différences qu'on a signalées entre le buste et le profil sont insignifiantes, et si l'archéologie est une science, ce doit être là la figure d'Hippocrate. Il faut remarquer cependant que les anciens, et notamment l'auteur de la vie d'Hippocrate, nous apprennent qu'on représentait toujours les médecins la tête couverte soit d'un bonnet, soit d'une draperie, et que la médaille et le buste ont la tête nue. Ce peut être un hasard ou un caprice du statuaire ; mais quant à l'usage signalé par Soranus, il est certain. Les érudits se sont exercés sur ce sujet, et je ne les suivrai pas. Je ne sais s'il faut attribuer l'habitude de relever sur la tête un pan de la robe soit à la calvitie du médecin, soit à la nécessité d'avoir les mains libres, de pouvoir sortir à toute heure ou de soigner la tête, le siége de la raison. On a été jusqu'à y voir un emblème de l'obscurité des écrits de l'école de Cos. C'est sans doute simplement un signe distinctif de la profession médicale, et on conçoit alors qu'il manque parfois sur les bustes et sur les médailles.

III.

Les livres qui nous sont parvenus sous le nom de *Collection hippocratique* ne forment pas un ensemble complet, un exposé de doctrines bien déduites et également développées dans toutes leurs parties. Ils n'ont pas été publiés du vivant d'Hippocrate, et contiennent

une foule de traités variés dans leur forme comme dans leur sujet. Le style, les opinions, la manière de penser, y décèlent plusieurs mains différentes. Quelques-uns sont des notes à peine rédigées, d'autres sont des traités complets sur certaines parties de l'art médical. Il y a des recommandations sur la manière d'exercer la médecine, comme *la loi* et le *serment*, que l'on prononçait jusqu'au dernier siècle en recevant le bonnet de docteur, et que l'on récite, je crois, encore aujourd'hui à Montpellier, lorsqu'on a passé le dernier examen. Il y a aussi des éloges de la médecine au point de vue général, comme le traité *de l'Art*, des recueils de diagnostics ou d'indications comme le *Prorrhétique* et le *Pronostic*, des descriptions de symptômes comme les *Prénotions de Cos*, des exposés de théories sur l'influence des climats, comme le remarquable traité *des Airs, des Eaux et des Lieux*, puis des recommandations sur le régime à suivre pour la maladie et la santé, des livres d'hygiène et des traités de pathologie générale et particulière. Quelquefois même ce ne sont pas des livres, mais bien des discours destinés à être prononcés en public, et analogues pour la forme à la thèse de Lysias sur l'amour. Les *Aphorismes* sont une collection de formules empiriques, tantôt puériles, tantôt profondes. Enfin la collection renferme encore des traités particuliers sur les articulations, les fractures, les glandes, l'anatomie, etc., des livres destinés à mettre la médecine à la portée des gens du monde, des ouvrages métaphysiques sur la cause première des maladies, sur la création du monde et des êtres, etc. Et tout cela est tantôt vrai, tantôt faux, tantôt fondé sur des observations précises, tantôt hypothétique jusqu'à l'absurde. A côté par exemple d'un traité sur *l'Ancienne médecine* qui expose supérieurement ce qu'on a pensé sur l'art depuis son origine, et dont on pourrait aujourd'hui traduire et imprimer des pages entières pour caractériser la médecine telle qu'elle était il y a à peine un siècle, à côté, dis-je, d'un chef-d'œuvre, il y a des traités de physiologie générale où le primitif est mêlé singulièrement aux conjectures et à des hypothèses sur la formation primordiale des êtres plus absurdes encore que tout ce qu'on a dit depuis lors sur un sujet si ignoré et si fécond, à des opinions inintelligibles sur le chaud et le froid, le sec et l'humide, etc. Une dernière partie de la collection comprend des pièces plus évidemment apocryphes, la correspondance d'Hippocrate avec Artaxerce, le décret des Athéniens, le discours de Thessalus, etc.

Les anciens avaient une grande fécondité, cependant tous ces ouvrages ne peuvent avoir été composés par un seul homme. Ils annoncent une trop grande variété d'aptitudes et de talens. Les uns sont d'un observateur habile de la nature, les autres d'un philosophe spéculatif; quelques-uns indiquent un médecin pratiquant, d'autres sim-

plement un écrivain. Tous cependant sont antérieurs à la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie, à cette renaissance comparable à celle que produisit la découverte de l'imprimerie. Jusque-là en effet les livres n'avaient qu'une publicité très restreinte. On ne pouvait avoir de chacun d'eux un grand nombre d'exemplaires, et la matière sur laquelle on écrivait s'opposait à ce qu'ils passassent par beaucoup de mains. Au temps d'Hippocrate même, on n'employait que des tablettes de cire ou des peaux d'animaux. A l'époque où les Ptolémées fondèrent les grandes bibliothèques, le papier se répandit, la publicité devint plus étendue. Les rois d'Égypte annoncèrent que toutes les copies des ouvrages anciens seraient reçues et bien payées par eux. Ainsi Ptolémée Évergète acheta 64,680 francs une copie des tragédies d'Eschyle. On conçoit que chacun apportait ses manuscrits, et ils étaient admis presque sans vérifications. Parmi les ouvrages de médecine envoyés à Alexandrie, se trouvaient des livres provenant de l'école de Cos, qui formaient sans doute la bibliothèque des médecins de cette île. Cette précieuse collection fut bientôt publiée sous le nom du plus célèbre d'entre eux. Il est évident que les livres d'Hippocrate devaient s'y trouver, mais il est probable qu'ils ne s'y trouvaient pas seuls. On sait aussi d'une manière certaine que ce n'est pas là l'œuvre d'un faussaire, et que le tout vient bien de Cos; l'imperfection même et l'incohérence des traités en sont des preuves excellentes. D'autres indications, tirées de la chronologie médicale et des connaissances anatomiques que l'on avait aux diverses époques de l'histoire, montrent qu'aucun traité n'est antérieur à Hippocrate. La difficulté consiste donc uniquement à décider quels sont les ouvrages qui lui appartiennent en propre, quels sont ceux de ses fils, de son gendre ou des médecins de son école, quels livres enfin doivent être attribués à une école différente et en particulier à la plus célèbre de l'antiquité après celle de Cos, l'école de Cnide.

Le moyen le plus simple de sortir d'embarras, c'est, après avoir consulté quelque peu la chronologie médicale et avoir écarté les traités dont les doctrines diffèrent des théories de l'école de Cos, de décider que les œuvres remarquables, celles qui décèlent un homme de génie, sont d'Hippocrate, puis d'attribuer les autres à ses enfans ou à ses confrères. C'est au fond ce que tout le monde a fait sans s'en rendre compte, M. Littré et M. Daremberg eux-mêmes, et les élémens de la critique sont si incertains que c'est peut-être là le plus sûr moyen d'arriver à un résultat satisfaisant. Pour juger de l'authenticité d'un livre, on ne peut considérer que deux choses : le style et les opinions. Quant au style, comment le connaître si l'on ignore quelles sont les œuvres d'Hippocrate? On l'a beaucoup loué et diversement apprécié, ce style : les uns y ont trouvé la brièveté, d'autres

l'ont jugé obscur; on l'a comparé au style d'Homère pour la quantité de mots nouveaux faits avec des mots anciens réunis. Cependant il y a là un cercle vicieux dont on ne s'est pas assez préoccupé. Le dialecte dans lequel les œuvres de la collection sont écrites pourrait être d'un certain secours. Presque tout malheureusement est écrit en dialecte ionien; du temps d'Hippocrate, ce dialecte était la véritable langue scientifique que la philosophie ionienne avait mise à la mode, comme Platon fit peu après pour le dialecte attique. Souvent d'ailleurs un auteur changeait de dialecte. Il y avait quatre genres d'ionien. La langue employée dans la collection se rapproche de l'ionien d'Hérodote; mais Hippocrate était dorien; on ne peut donc, par le lieu de sa naissance, déterminer comment il devait écrire. Les écrivains de ce temps avaient le singulier privilége de pouvoir se servir dans le même pays de trois ou quatre langues différentes. Voilà donc encore un élément de critique qui n'est ni bien utile, ni bien positif. Quant aux connaissances qui pourraient servir à déterminer l'authenticité, elles ont peu varié dans les cent années qui séparent Hippocrate de la fondation de la bibliothèque d'Alexandrie. Il n'y a eu dans ce siècle aucune de ces découvertes qui changent la face de la science. Enfin les opinions même soutenues dans les livres ne peuvent pas non plus être d'un grand secours. Les théories de tous les médecins de Cos devaient se ressembler beaucoup, et ce système ne ferait rejeter de la collection que le traité *des Affections internes* et le second livre des *Maladies*, qu'il est impossible de ne pas attribuer au rival d'Hippocrate, au chef de l'école de Cnide, Euryphon. Quant aux légères différences de doctrines que l'on trouve dans les autres traités, elles pourraient à la rigueur s'expliquer par les progrès que faisait chaque jour Hippocrate dans une science assez nouvelle. Qui pourrait affirmer aujourd'hui qu'un même homme ne peut avoir eu dans sa vie deux opinions opposées sur la science, l'histoire ou la politique?

Ainsi le plus sûr est, comme je l'ai dit, d'attribuer à Hippocrate ce qui est bon, aux autres ce qui est médiocre. Aucun des systèmes proposés par les commentateurs anciens et modernes, par Galien, Mercuriali, Gruner, Costei, Grimm, par M. Lihk et M. Petersen ne paraît préférable. A peine peuvent-ils servir à écarter quelques traités médiocres que l'on rejetterait dès le premier abord, et lorsqu'on sait à quelles erreurs l'érudition a pu se laisser entraîner, lorsqu'on se rappelle que Scaliger lui-même a publié quelques iambes de Muret comme provenant d'un ancien auteur grec, que Boxhornius a pris des vers de Michel de l'Hospital pour un poème antique, on est saisi d'une grande défiance. On peut déduire pourtant de toute la collection une théorie qui a traversé les siècles sous le nom de *théorie hippocratique*, et qui, bien que fort célèbre, est peu connue.

C'est cette théorie que je voudrais exposer. Jusqu'ici, elle n'a servi que par morceaux à appuyer la doctrine de quelques médecins qui ont cru faire triompher leurs idées en invoquant un grand nom; on l'a rarement développée dans son ensemble. Pour plus de simplicité, je m'occuperai successivement des idées d'Hippocrate sur les quatre sciences qui composent la médecine : l'anatomie, la physiologie, la thérapeutique et la pathologie. Je tâcherai d'exposer ce qu'il savait de ces quatre sciences, comme je le comprends après la lecture des huit volumes de M. Littré, sans analyser chaque traité séparément, car aucun d'eux n'est complet et ne traite un point de doctrine, comme nous le concevons aujourd'hui. M. Littré a justement remarqué que les anciens présentaient leurs théories tout autrement que nous. Leurs raisonnemens ne se suivent que dans les idées et non pas dans les mots; aussi une assez grande habitude les rend seule compréhensibles. Les modernes au contraire raisonnent à la fois avec les idées et avec les mots, et leurs déductions sont bien plus faciles à saisir.

Les superstitions des anciens s'opposaient à la dissection des cadavres et arrêtèrent les progrès de l'anatomie. Vésale, au XVIe siècle, était encore obligé de cacher ses études et craignait de commettre un sacrilége. Il y a deux cents ans à peine, les occasions de disséquer étaient rares. La police en restreignait la permission. On ne s'attend donc pas à trouver dans la *collection* beaucoup de notions anatomiques. Il était d'usage d'enterrer les morts sans retard, et une loi dont parle Antigone dans une tragédie d'Euripide ordonnait de traiter les morts honorablement et de les ensevelir dans les vingt-quatre heures. L'ignorance cependant n'était pas aussi grande qu'on l'admet d'ordinaire. Soit que ces lois n'aient pas toujours existé, soit qu'elles fussent mal observées, il semble certain qu'Hippocrate devait avoir disséqué autre chose que des animaux et observé le corps humain plus souvent et mieux que ne le permettaient les blessures de quelques soldats. M. Littré et M. Daremberg ne paraissent pas avoir insisté sur ce point. Hippocrate connaissait l'ostéologie dans presque tous ses détails. Il nomme et décrit tous les os du crâne et presque tous ceux du squelette. Ce que l'on connaît des *Sentences cnidiennes* prouve que la myologie ou l'anatomie des muscles n'était pas entièrement inconnue. A chaque instant, on trouve dans la *collection* des comparaisons entre l'anatomie humaine et l'anatomie des animaux, des différences ou des analogies signalées. Dans les *Épidémies*, l'intestin de l'homme est comparé à celui du chien; dans le traité *de la Maladie sucrée*, le cerveau et la pie-mère sont assez bien décrits; dans d'autres, la distribution des vaisseaux, les articulations sont exposées; dans le traité *des Chairs*, le cristallin de l'homme est comparé à celui des animaux. L'auteur du traité *des*

Articulations démontre les analogies et les différences de la clavicule chez l'homme et chez le singe, etc. Toujours Hippocrate et les médecins de son école proclament l'utilité de l'anatomie. *Le commencement de la médecine est la connaissance du corps*, dit l'auteur du traité *des Lieux dans l'homme*. On n'a pas trouvé, il est vrai, d'ouvrages élémentaires sur l'anatomie, et celui de la *collection* qui porte ce nom n'est qu'une énumération très courte de quelques-unes des parties que renferme le corps; mais les anciens avaient peu l'habitude de faire des traités élémentaires. On n'en a, je crois, retrouvé aucun, pas même ceux qui servaient à enseigner la lecture aux enfans. On n'apprenait les élémens que par des leçons orales. M. Daremberg a démontré sans doute par des expériences ingénieuses que Galien ne disséquait que des singes, mais il serait difficile, je crois, de prouver la même chose d'Hippocrate.

On peut objecter que si les anciens avaient disséqué, ils n'auraient pas mêlé à quelques idées justes cette foule innombrable de conjectures et d'hypothèses qui déparent leurs ouvrages. Si les anciens médecins avaient jamais ouvert un cadavre, comment auraient-ils si longtemps discuté pour savoir si les artères contiennent de l'air ou du sang? Hippocrate croit que les nerfs, comme les tendons, servent à rattacher les muscles aux os. Les médecins mettaient l'origine des vaisseaux sanguins tantôt dans le foie avec Galien, tantôt dans le cerveau avec Aristote, tantôt dans le poumon, le ventre, les méninges, etc. Quelques-uns avaient pensé que ces vaisseaux forment un circuit et n'ont point d'origine; mais jusqu'à Harvey leur théorie avait été victorieusement réfutée. Il semble que la plus simple observation aurait dû rectifier toutes ces erreurs; cependant il suffit d'avoir un peu disséqué pour voir combien il est difficile de se faire une idée juste de la situation des organes et de leurs relations. Tout paraît confus et mêlé, surtout lorsque les vaisseaux ne sont pas injectés, et l'injection n'a été découverte que par Graaf et Ruysch. Cette science, qui paraît si précise, a donc été longtemps la plus conjecturale de toutes. Une foule de détails sont restés inconnus, même lorsqu'aucune considération ne s'opposait aux expériences. Les vaisseaux lymphatiques, qui parcourent le corps tout entier, n'ont été découverts qu'au XVIIe siècle par Aselli. Chaque jour, on trouve de nouvelles veines, des glandes inconnues, et on s'étonne de ne les avoir pas aperçues plus tôt. Aujourd'hui encore bien des détails sont incertains, et bien des discussions s'élèvent sur des points que les personnes étrangères à la science pourraient croire faciles à vérifier.

La physiologie est intimement liée à l'anatomie, et l'on conçoit que chez les anciens elle ne fût pas non plus fort avancée. Toute la partie de cette science qui s'occupe des organes et de leurs fonctions repose sur des notions très exactes de la situation des parties du

corps et de leur nature intime, que le microscope seul peut nous faire connaître. Elle était donc à peu près ignorée. On confondait les nerfs et les tendons. On ignorait quel organe sécrète la bile, quel autre fait le sang. Les glandes salivaires, le pancréas, les amygdales, les glandes lacrymales, etc., ne sont décrites nulle part, et Galien lui-même, qui a pourtant fait un traité sur l'usage des parties, n'en parle pas. On discutait pour savoir si les artères renferment de l'air ou du sang, et on ne se préoccupait ni des usages du foie ni de ceux du cœur. Pour Aristote, le premier de ces organes ne servait qu'à soutenir les veines, le second qu'à gonfler la poitrine. Dans toute cette portion de la science, le raisonnement n'est rien, l'expérience est tout, et les anciens ne savaient guère expérimenter. Il est impossible de deviner *à priori* pourquoi le foie sécrète de la bile et non de la salive, le pancréas du suc pancréatique et non du sang. L'observation seule, et l'observation fondée sur des connaissances précises en anatomie, doit éclairer cette science, que Haller a pu justement appeler *anatome animata*. Cependant il est une autre physiologie où l'expérience ne règne pas et où les spéculations et les hypothèses ont plus d'importance. Elle traite de la vie d'une manière générale, de l'intelligence et de son siége. C'est de cette physiologie seulement que se sont occupés les anciens, et ils s'étaient fait sur elle des opinions qui sont, sinon admises, du moins fort discutées encore aujourd'hui. Pour eux, cette science se confondait avec la philosophie, mais non à la manière de Broussais, qui n'admettait que la physiologie; les anciens au contraire introduisaient la métaphysique dans la science de la vie. Pour eux, la vie, ce principe qui anime les plantes et les animaux, n'était pas un résultat des organes qui fonctionnent, ni, comme l'a dit Bichat, l'ensemble de ces fonctions; c'était une cause, un principe qui s'unit au corps et qui s'en sépare à la mort. Ce principe est indépendant de l'organisation. Tel ou tel organe peut manquer sans qu'il soit altéré. C'est, comme l'a dit Hippocrate, un agent inconnu qui travaille pour le tout et pour les parties. La matière est inerte, et pour former avec de la matière un être vivant, il faut lui ajouter quelque chose, un principe *animateur*, la vie en un mot; *mens agitat molem*.

Quoique ce principe anime le corps tout entier, cependant il réside plus particulièrement dans un organe, dans le cœur pour les uns, dans le *phren* ou diaphragme (de φρονέω, penser) pour les autres. Hippocrate et son école réfutent toutes ces opinions, et placent le principe vital dans le cerveau. Les raisons qu'on en donne sont singulières. « Ainsi, dit l'auteur du traité *de la Maladie sacrée*, l'un des plus remarquables de la collection, le *phren* doit son nom au hasard et non à la réalité et à la nature. Je ne vois pas quelle influence il peut avoir sur la pensée et l'intelligence. A la vérité, quand on éprouve à

l'improviste un excès de joie ou de chagrin, il tressaille et cause des soubresauts, mais cela tient à ce qu'il est très mince et très large. Il n'a point d'ailleurs de cavité où il puisse recevoir le bien ou le mal qui survient, et il n'est troublé par les passions qu'à cause de la faiblesse de sa nature. Il ne ressent rien avant les autres parties du corps, et s'appelle ainsi sans raison, comme un des appendices du cœur s'appelle oreillette, quoiqu'il ne contribue en rien à l'ouïe. » La vie pour Hippocrate est donc quelque chose de positif qui s'ajoute à la substance matérielle et l'anime. Cette théorie a bien survécu au médecin de Cos. Elle est successivement devenue l'animisme, le naturisme, le système de Van-Helmont, celui de Stahl, et la doctrine encore professée aujourd'hui dans quelques écoles sous le nom de *vitalisme*. Elle ne distingue pas la vie de l'âme, ce qui fait vivre de ce qui fait penser.

C'est une idée très répandue que, les anciens ayant un genre de vie plus simple que le nôtre, leurs remèdes devaient être aussi bien moins compliqués et bien moins nombreux. Tous les hommes, dit-on, vivaient à peu près de même; leur nourriture était plus saine et moins variée, ils devaient avoir moins de maladies. On les compare aux animaux qui, vivant d'une façon très uniforme, ont des maladies très simples. L'art du vétérinaire est plus facile que l'art du médecin. Lemontey a démontré cependant que les recherches de la toilette étaient bien plus raffinées autrefois qu'aujourd'hui. Un ingénieux et savant écrivain, M. Babinet, prétend que les étoffes étaient alors bien plus magnifiques qu'elles ne le sont maintenant. On pourrait prouver de même que la nourriture des anciens était bien plus composée que la nôtre, et aussi leurs médicamens. Ils connaissaient comme nous tous les animaux domestiques et tout le gibier que l'on sert sur nos tables, mais ils mangeaient aussi une foule de bêtes dont l'usage a été abandonné, sans que l'on sache trop pourquoi. Outre le bœuf, le mouton, le veau, le poulet, etc., ils accommodaient les chèvres, les hérissons, les chiens, les chats, les ânes, les chevaux, dont un naturaliste distingué, M. Geoffroy Saint-Hilaire, a dernièrement conseillé l'usage et vanté les qualités nutritives. Ils se servaient de boissons fermentées, de légumes de toute espèce, de sauces variées, de mélanges de vin et de fromage, de miel, etc. Tous ces plats figurent dans les repas décrits par Homère, et une foule de prescriptions de la *Collection hippocratique* en règlent l'usage. Les anciens avaient même sur le régime des idées assez exactes, et le traité *des Affections* contient une excellente dissertation sur les qualités nourrissantes des diverses viandes. Il place la viande de chien à côté de celle de poulet, l'âne auprès du bœuf; la viande de porc lui paraît la plus indigeste de toutes, et il ne la recommande qu'aux athlètes et aux hommes qui travaillent de leurs mains.

Les maladies, en tant qu'elles résultent du régime, n'étaient donc pas pour les anciens aussi simples qu'on se l'imagine, et les remèdes subissaient l'influence de cette complication. Quoique Hippocrate recommande de n'en pas trop employer, quoi qu'il préfère la médecine expectante à la médecine agissante, sa matière médicale renferme une foule de drogues qui sont trop longtemps restées dans l'usage. Jusqu'au dernier siècle, il n'y avait pas de bon remède en France sans momies, et l'on a beaucoup loué le chimiste Lemery d'avoir réduit à cinquante-deux drogues la thériaque d'Andromachus. Ce remède était composé de soixante-quatre médicamens, et tous, à l'exception peut-être d'un ou deux, n'avaient pas plus d'effet sur l'économie que la présure d'âne, le poil de lièvre, la moelle de cerf, la sciure de cyprès, etc., que recommande un des auteurs de la *Collection hippocratique*. Cette foule de remèdes inutiles ne peut donc pas nous surprendre. Ce qui est étonnant au contraire, c'est que quelques malades pussent échapper sains et saufs aux médecins de l'antiquité. Comment, sans connaître aucun des spécifiques qui nous servent aujourd'hui, le quinquina, le mercure, l'opium, l'émétique, etc., ces médecins guérissaient-ils des organes dont ils ignoraient les fonctions et la situation exacte? Comment, avec si peu de connaissances précises, osaient-ils tenter ces opérations terribles qui effraient les chirurgiens modernes, couper des jambes et des bras, remettre des luxations, cautériser même le foie avec un fer rouge? Comment guérir la fièvre sans savoir tâter le pouls, la phthisie sans connaître le mécanisme de la respiration, les gastrites sans savoir comment la digestion s'accomplit? On comprend bien qu'Hippocrate ait dit : « J'ai beaucoup d'admiration pour le médecin qui ne commet que de légères erreurs. » Il est bien vrai que la médecine actuelle a aussi beaucoup de lacunes et n'est que trop souvent empirique. On guérit les hépatites et les splénites, et l'on ignore les fonctions de la rate et du foie; on guérit la fièvre intermittente sans en connaître les causes, le choléra et la variole sans savoir quel virus les produit, et même s'il y a un virus.

J'arrive enfin aux maladies elles-mêmes et à leurs causes; là est le fondement véritable de la renommée d'Hippocrate. C'est sur la pathologie qu'il a eu des idées vraiment originales et sérieuses; dans tout le reste, il n'a guère fait que suivre ses prédécesseurs, avec plus de critique et de raison. Ici il est vraiment lui-même, et aucun doute n'obscurcit sa gloire, car les deux ouvrages où il expose sa théorie sont certainement de lui et ont une supériorité incontestable sur les autres traités de la collection. C'est là qu'on trouve la véritable application de la médecine telle que la définissait Platon dans le *Gorgias* : « Une science qui recherche la nature du sujet qu'elle traite, la cause de ce qu'elle fait, et qui sait rendre compte de chacune de

ces choses. » Ces traités sont intitulés, l'un : *Des Airs, des eaux et des lieux*, l'autre : *De l'Ancienne médecine*. On a beaucoup douté de l'authenticité du second, et je conviens que les preuves historiques données en sa faveur sont faibles; mais à la supériorité du style, à l'élévation des pensées, à la généralité des vues, on reconnaît sans peine l'auteur des *Aphorismes*, des traités *des Airs, des Eaux et des Lieux*, et *du Régime dans les maladies aiguës*. L'ouvrage du reste ne fait qu'exposer très clairement une théorie qui résulte de la collection tout entière, et qui sans doute était la théorie de l'école de Cos. Dans tous les livres de cette école, on retrouve l'alimentation, le régime, le climat, les airs, les eaux et les lieux indiqués comme causes des maladies.

Pour Hippocrate en effet, c'est de toutes ces causes que dépend la santé, et la première occupation du médecin doit être de rechercher les effets que chacune des saisons de l'année peut produire sur les hommes. En arrivant dans une ville nouvelle, on doit en étudier d'abord le climat, les eaux et la nature du terrain. C'est de ces élémens divers que dépendent la constitution et la santé des citoyens, et c'est en les modifiant que le médecin doit guérir. Le traité tout entier expose les effets des vents d'est ou d'ouest, du sud ou du nord sur la santé et même sur l'intelligence et le moral. Chaque maladie est propre à certains pays et à certaines saisons, et la nature du climat doit influer sur le traitement. Souvent la maladie produite par l'été ne se développe que pendant l'automne : c'est une sorte de germe déposé dans l'organisme par une saison et amené par l'autre à sa maturité. Lorsque la seconde saison est tout à fait contraire à la première, la maladie se guérit seule. Le sol enfin a aussi de l'influence sur la constitution des hommes et même sur leurs formes extérieures, leurs qualités morales et leurs facultés intellectuelles. De même que les animaux ne se ressemblent dans aucun pays, de même les hommes subissent l'influence du sol et varient avec lui. Tel climat rend belliqueux, tel autre rend doux et pacifique. Dans les pays tempérés, les hommes sont modérés et incapables des grands crimes comme aussi des grandes actions, et pour connaître le caractère d'une nation, il suffit d'étudier le pays qu'elle habite. Hippocrate cependant n'était pas Grec et n'avait pas habité Athènes impunément : à l'influence du climat il ajoute celle des institutions et des lois. Voici un passage célèbre du traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* qui expose cette restriction à la théorie des climats, et qui pourra donner une idée du génie d'Hippocrate et de la grandeur de ses vues. La traduction en a été faite par un célèbre professeur dans une de ces leçons éloquentes qui ont animé et instruit l'ardente jeunesse de la restauration et qui ont manqué à la nôtre.

« Si les Asiatiques sont plus inhabiles à la guerre et de mœurs

plus douces que les Européens, la cause en est surtout aux saisons qui chez eux ne sont point marquées par de grands changemens de chaleur ou de froid, mais offrent une température presque égale. Il n'y a pas alors ces vives secousses de l'âme et ces fortes révolutions du corps, qui naturellement effarouchent l'humeur et la rendent plus indocile et plus violente qu'elle ne le serait dans une situation uniforme, car ce sont les brusques passages d'un extrême à l'autre qui excitent le moral des hommes et ne le laissent pas en repos. C'est par ces causes, ce me semble, que les Asiatiques sont pusillanimes, et de plus par leurs lois. La plus grande partie de l'Asie est soumise à des rois, et là où les hommes ne sont pas maîtres d'eux-mêmes et libres, mais régis despotiquement, ce n'est pas raison pour eux de s'exercer à la guerre, mais bien plutôt de cacher leur courage, car le danger qu'on leur propose n'est pas également partagé. On les contraint d'entrer en campagne, de souffrir et de mourir pour des maîtres, loin de leurs enfans, de leurs femmes et de leurs amis. Tout ce qu'ils feront de courageux et de viril élève et enracine leurs maîtres, et pour eux, ils ne moissonnent que le péril et la mort. De plus, il est inévitable que la terre de ces pauvres gens soit dévastée par les ennemis et par l'inaction. C'est pourquoi, s'il naît parmi eux quelqu'un de courageux et d'énergique, il est détourné de son génie naturel par les lois. Voici une grande preuve de cette vérité : tous ceux qui dans l'Asie, Hellènes ou barbares, ne sont pas soumis à des maîtres, mais libres sous leurs propres lois, et travaillent pour leur propre compte, tous ceux-là sont très braves; les périls qu'ils courent, ils les courent pour eux-mêmes; ils emportent eux-mêmes le prix de leur valeur, comme ils souffriraient eux-mêmes la peine de leur lâcheté. »

Je n'oserais, après M. Villemain, rechercher ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette théorie, et comparer ce passage avec le chapitre correspondant de Montesquieu. Qu'il me soit permis de remarquer cependant que toutes les théories de ce genre renferment un cercle vicieux. Si les climats ont une influence directe sur le caractère moral et le courage des hommes, ces diverses qualités réagissent à leur tour et influent sur la nature du gouvernement. Si les habitans d'un pays sont courageux, indépendans, s'ils aiment la littérature, la philosophie, tout ce qui grandit l'esprit humain, ils sont libres. Pour être asservi, il faut posséder les vertus de la servitude. Ce ne sont pas les institutions politiques qui agissent sur la nature des hommes, c'est cette nature qui domine les institutions, et les fait varier avec elle. Une nation asservie par hasard peut quelque temps subir l'influence pernicieuse du despotisme, mais elle ne tarde pas à reconquérir l'indépendance, si elle en est digne. Les deux

causes qu'assigne Hippocrate à la constitution physique et morale des citoyens se réduiraient donc à une seule, l'influence du climat. Or évidemment cela ne peut servir à tout expliquer, et il doit y avoir quelque autre cause inconnue qui réside sans doute dans la nature intime, la race même des peuples, car des exemples de tous les temps montrent que des pays très divers ont supporté des gouvernemens très analogues. Platon a dit : *Il ne faut pas que les lois soient en opposition avec la nature des lieux;* mais la règle qui gouverne cette analogie n'est pas découverte. Les pâles rayons qui traversent le ciel blafard de l'Angleterre éclairent un peuple aussi libre que la tribu fameuse qui se baignait dans la lumière du soleil incomparable de l'Attique.

Sans insister sur cette partie trop connue de la théorie d'Hippocrate, disons seulement que, dans ce traité, ses observations, même les plus pratiques, sont en général justes, et que, sauf les théories de chimie et de physique, ou touchant la nature de l'eau et des terres, on ne ferait guère mieux aujourd'hui. Les conclusions seraient les mêmes, seulement on les appuierait mieux. Tous les détails qu'il donne sur les pays et sur les hommes sont vrais, et bien des maladies observées par lui ont été retrouvées de nos jours. Comme lui, nous admettons que chaque terre a ses maladies, comme elle a ses animaux, ses hommes et ses végétaux. Plusieurs commentateurs, pour n'avoir pas compris ce principe, ont nié la justesse de quelques-unes des observations d'Hippocrate, qui ont été vérifiées depuis. C'est pour avoir raisonné sur la Grèce et l'Asie comme on raisonnerait sur la France ou sur l'Angleterre qu'on s'est étonné de la fréquence alléguée de certaines maladies, les inflammations de la rate par exemple; qu'on a nié ses observations sur la luxation spontanée des vertèbres cervicales, maladie qui n'a jamais été vue dans nos climats à l'état épidémique, etc. Les auteurs modernes l'ont justifié de toutes ces accusations. Il faut ajouter toutefois que dès qu'Hippocrate entre dans l'explication des causes, il se trompe. Il voit bien que les maladies changent avec les saisons, mais il veut trouver des causes à ces variations, et il se perd dans des théories sur l'humidité et la sécheresse. Les hommes sont malheureusement nés dogmatiques, et il leur en coûte pour être timides.

La science fondamentale du médecin doit être, d'après Hippocrate, la *séméiotique*, c'est-à-dire la science des signes, ou l'observation des périodes des maladies, de leurs jours de recrudescence ou d'affaiblissement. La maladie est pour lui un être de raison, une sorte de principe immatériel qui affecte le principe vital. On n'est pas malade parce que tel ou tel organe est altéré, bien moins encore parce que telle ou telle fonction ne s'exécute pas bien, mais parce qu'un

principe morbifique est entré dans l'organisme, et c'est ce principe qu'il faut tenter d'expulser, sans se préoccuper des accidens secondaires. Toutes les maladies sont donc analogues, toutes ont la même marche et les mêmes périodes. Pour toutes, il y a des jours saillans, ou *crises*, qui sont d'ordinaire le quatrième, le septième, le onzième, etc. L'art du médecin consiste à savoir si ces jours de crise seront favorables ou défavorables, et quelle issue on doit attendre de la maladie. Ce qui est important, c'est d'aider la nature à chasser de l'organisation le principe morbifique. Ce principe d'ailleurs est mal connu : il est d'ordinaire le produit d'une inégalité dans le mélange des humeurs. Lorsque ce mélange est bien fait, qu'aucune humeur ne prédomine, l'homme est en bonne santé, il y a *crase;* si au contraire ces humeurs, dont Hippocrate n'explique ni la nature ni l'utilité, sont altérées par suite des variations dans les saisons, des changemens dans le régime ou d'autres causes analogues, il y a maladie. Bientôt la maladie se développe, en d'autres termes les humeurs éprouvent le phénomène de la *coction*, et la santé ne revient que lorsque l'humeur altérée est expulsée soit par l'effet des médicamens, soit par une action spontanée de la nature. Cette expulsion, c'est ce que l'on appelle la *crise*. Si elle se fait bien, le malade guérit, sinon il meurt. On peut d'ailleurs prévoir, d'après les accidens éprouvés et d'après les symptômes que plusieurs des traités sont employés à décrire, quel sera l'effet de cette crise. On peut même connaître d'avance le jour où elle aura lieu, car la maladie a des périodes fixes. D'abord les humeurs sont crues, puis elles se cuisent pendant un temps déterminé, puis elles sont expulsées par la *crise*. On a donné comme exemple de cette théorie le *coryza*, ou rhume de cerveau, qui en effet en représente fort bien toutes les phases : d'abord un excès d'humeur, puis la crudité ou l'âcreté, et enfin l'expulsion de l'humeur, adoucie et *cuite*, pour parler comme Hippocrate. Il faut d'ailleurs remarquer que pour lui l'humeur n'est pas un liquide particulier. La théorie des quatre humeurs, le sang, la bile noire, le phlegme et la bile jaune, lui est postérieure. Ainsi, je le répète, car là est toute la pathologie hippocratique, il n'y a ni affections locales, ni dérangemens accidentels dans les fonctions. La maladie n'est pas une succession de phénomènes et d'accidens séparés, et méritant chacun un soin particulier : c'est un enchaînement logique, une sorte de drame en trois actes qui se joue dans l'économie, dont on peut prévoir la durée, et, si l'on est habile, la terminaison. Il en résulte qu'il n'y a d'important que les symptômes généraux, qu'eux seuls méritent d'être observés, tandis qu'on ne doit tenir aucun compte des altérations locales et des symptômes qui n'indiquent pas une des trois grandes phases de la maladie : la *crudité*, la *coction* et la *crise*.

C'est sur ce dernier point surtout que l'école d'Hippocrate différait d'une école voisine de l'île de Cos, et établie sur le continent de l'Asie-Mineure, dans le temple de Cnide. Le médecin le plus célèbre de cette école est Euryphon, dont les ouvrages sont perdus aujourd'hui, mais dont Galien et les attaques d'Hippocrate, un peu plus jeune que son rival, nous font assez exactement connaître les opinions. Il avait publié un ouvrage intitulé les *Sentences cnidiennes*, qui a joui d'une grande réputation, et l'on retrouve ses opinions dans un des bons traités de la *Collection hippocratique*, celui *des Affections internes*. Cette école, que la gloire d'Hippocrate a longtemps éclipsée, ne manquait ni d'hommes distingués ni de théories ingénieuses, plus vraies souvent et plus pratiques que celles du grand médecin qui nous occupe. Ainsi à Cnide on ne s'inquiétait guère des principes de la séméiotique, qui faisaient la base de la théorie et de l'enseignement d'Hippocrate. Lorsqu'un cnidien était appelé près d'un malade, il n'étudiait pas l'état général; mais, considérant chaque symptôme en particulier, il s'efforçait de le combattre. Pour lui, la maladie n'était pas un être qu'il fallait faire disparaître tout entier par un traitement toujours analogue, c'était une succession de phénomènes qu'on devait combattre tour à tour, sans s'inquiéter si les uns étaient plus graves que les autres. C'est là ce que leur reprochait Hippocrate. Tandis que pour lui le principal travail du médecin consiste à distinguer chaque symptôme, à lui assigner son rang, et à ne s'occuper que de ceux qui jettent du jour sur l'état général du malade, pour les cnidiens tous les symptômes sont égaux, et il faut s'occuper de tous également. — Dans vos descriptions de maladies, disait-il à Euryphon, vous vous comportez comme un homme du monde qui ignore la science. Vous mettez sur la même ligne les choses les plus diverses; il en résulte que vous reconnaissez presque autant de maladies que de malades, puisque pour vous chaque symptôme est une maladie qu'il faut traiter séparément, et que les symptômes varient tous avec l'âge, le genre de vie, la personne du malade. La phthisie de l'un n'est pas la phthisie de l'autre. Ainsi s'introduit une grande confusion dans la pathologie, les maladies deviennent fort nombreuses, et les règles absolues sont impossibles. — C'est en effet ce qui arrivait aux cnidiens, et longtemps on a abandonné leurs doctrines, celles d'Hippocrate présentant plus de logique et plus d'ensemble. Au lieu de rechercher les différences des maladies, les médecins de Cos en supposaient ou en prouvaient l'unité, tandis que les cnidiens ne faisaient reposer leur pratique que sur des expériences mal faites, et ne pouvaient enseigner à leurs disciples une science qui pour eux-mêmes n'avait rien de fixe et de précis.

Ces deux théories, on le voit, étaient fort différentes, et elles con-

duisaient en pratique à des diversités plus grandes encore. Ainsi la méthode d'Hippocrate devait être expectante, et il employait peu de remèdes. La *ptisane*, c'est-à-dire une décoction d'orge, que nous avons remplacée par la tisane, est son médicament le plus ordinaire dans les maladies aiguës. Les cnidiens, voulant combattre chaque symptôme, droguaient davantage et cherchaient les spécifiques. Ils employaient même des remèdes très violens, et un auteur comique leur a reproché de couvrir d'escarres le corps de leurs cliens. Cette rudesse de procédés les a souvent conduits à des découvertes. On leur doit des opérations chirurgicales très hardies et très heureuses. Ils ne craignaient pas d'inciser le rein pour enlever des calculs, de trépaner, d'ouvrir la poitrine, de mettre des tubes de métal dans la gorge en cas d'angine, etc. La principale crainte des médecins de Cos était au contraire de déranger la nature dans la voie curative où elle s'engage spontanément. Cette théorie, poussée à l'excès, conduirait à une inaction absolue, et cette inaction a été reprochée à Hippocrate. La statistique qui résulte de ses ouvrages lui est peu favorable; sur trente malades, seize sont morts, ce qui est beaucoup. Un des inconvéniens de cette doctrine est de laisser souffrir le malade sans tenter de le soulager. Aussi un médecin de l'antiquité, Asclépiade, appelait-il la médecine hippocratique *une méditation sur la mort!*

IV.

Aujourd'hui que pense-t-on de toutes ces discussions? Les théories d'Hippocrate et d'Euryphon ont-elles disparu et sont-elles allées rejoindre celle des alchimistes du moyen âge et des physiciens de l'antiquité? Tout le monde est-il d'accord maintenant sur les questions qui divisaient les anciens, et à qui a-t-on donné raison? Il faut bien l'avouer, la querelle n'est pas terminée, et il existe de nos jours des médecins de Cos et des médecins de Cnide. L'anatomie et la physiologie actuelles, il est vrai, n'ont aucun rapport avec celles que professaient les anciens. La thérapeutique est devenue plus précise, s'est enrichie de plusieurs spécifiques inconnus alors, s'est débarrassée d'une multitude de préparations inutiles; mais sur les grandes questions de la pathologie, nous en sommes à peu près au même point, ou du moins les discussions persistent. L'art de guérir a fait des progrès, la science médicale proprement dite en a fait peu. Les sociétés scientifiques, l'Académie de médecine, l'Académie des sciences, entendent chaque jour des disputes très analogues à celles que je viens d'exposer. Des opinions diverses sont soutenues dans toutes les chaires et toutes les thèses des facultés. Les livres

que l'on publie ne se ressemblent en rien par les théories générales, quoique dans la pratique, — à l'exception de ceux qui pensent guérir avec des remèdes pris à très petite dose, lorsqu'une dose plus élevée n'agit pas, avec de l'eau froide, de l'eau chaude, des petites chaînes de cuivre ou de fer, des sachets remplis de poudre, etc., — dans la pratique, dis-je, tous les médecins se ressemblent. Sur les divisions des maladies, sur leurs causes, sur la chose même qu'elles affectent, il n'est peut-être pas deux médecins qui pensent de même, et il serait téméraire de dire aujourd'hui avec Hippocrate : « La médecine est depuis longtemps en possession de toute chose, d'un principe et d'une méthode qu'elle a trouvés, et avec ces guides, de nombreuses et excellentes découvertes ont été faites dans le long cours des siècles, et le reste se découvrira, si des hommes capables et instruits des découvertes anciennes les prennent pour point de départ de leurs recherches. »

Il faudrait, pour exposer ces discussions d'une manière complète, faire une histoire de la médecine, et ce n'est point ici le lieu. Nous nous bornerons à remarquer que les deux théories extrêmes ont subi beaucoup de modifications, et depuis plus de deux mille ans ont donné naissance à bien des sectes. De nos jours même, on en a vu naître une foule, et en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, personne n'est d'accord sur les principes fondamentaux de la science. Toutefois les deux écoles qui représentent le mieux les deux théories antiques de physiologie et de pathologie sont, en France, l'école de Paris et l'école de Montpellier. Nulle part on ne trouve d'opinions aussi diverses et aussi bien tranchées. Sans entrer dans beaucoup de détails, essayons de les caractériser. — Les deux écoles sont d'une antiquité à peu près égale, et elles diffèrent dès leur origine. Elles se sont mises dès l'abord sous l'invocation d'Hippocrate, mais, les œuvres du médecin grec étant mieux connues, son portrait est seul resté sur le sceau de la faculté de médecine de Paris et sur le cachet de sa bibliothèque; quant à ses doctrines, elles n'inspirent plus les élèves de cette faculté. C'est l'école de Montpellier qui seule persiste à s'appeler orgueilleusement *la moderne Cos*. Là encore, en recevant le bonnet de docteur, on prononce le *serment*, autrefois attribué à Hippocrate, qui contient l'exposition des devoirs du médecin et la promesse de les remplir honnêtement. Les médecins de Montpellier ont raison, ils sont de purs hippocratistes. Comme les disciples et les maîtres de l'école de Cos, ils reconnaissent dans l'homme une force vitale, c'est-à-dire un principe indépendant de l'organisation. Ce principe est différent de l'âme, et n'a aucun rapport avec les autres forces du monde physique. Les maladies affectent le principe vital et ne proviennent pas de lésions locales. A Montpellier, on

recherche les conditions communes des maladies et non les diversités. On n'étudie pas les symptômes pour porter remède à chacun d'eux, mais on cherche à déterminer par eux les diverses phases de la maladie et à y trouver des indications sur l'état général. Tout cela repose sur le principe que les maladies sont des modifications de la nature vivante. Les crises aussi font partie de cette méthode. Chaque maladie a sa marche et sa révolution, elle a ses temps d'accès ou de durée, ou, comme dit Hippocrate, *toutes les maladies ont un mode commun.* C'est de l'affection vitale que proviennent les symptômes et les effets organiques, et la vie est toujours attaquée à peu près de la même façon. Dans cette école enfin, l'anatomie, la connaissance du corps que l'on traite, n'est pas d'une importance capitale. On ne se conduit que d'après des règles générales, et l'on est bien près de dire, avec un des auteurs de la *Collection hippocratique*, que l'anatomie est bonne pour les peintres. Les professeurs de Montpellier croient aussi aux jours critiques et aux crises, tantôt favorables, tantôt nuisibles, tout en convenant que ces jours ne sont pas invariables; ils admettent que les deux tiers des maladies guérissent d'elles-mêmes, et que le médecin doit se contenter de diriger la nature dans ses efforts pour amener la guérison.

Les médecins de Paris ne peuvent se vanter d'une uniformité comparable à celle des professeurs de Montpellier. Les sectes auxquelles les progrès de la science ont donné lieu sont nombreuses, tandis qu'il n'en peut exister dans une école qui se fait gloire d'une certaine immobilité. On peut dire pourtant, d'une manière générale et sans entrer dans des détails qui seraient infinis, que, pour la physiologie, on n'admet guère aujourd'hui la force vitale, et on ne distingue pas, comme à Montpellier, une âme des physiologistes et une âme des théologiens. On s'est demandé ce que serait cette force singulière dont on ne peut déterminer ni la cause, ni le mode d'action, ni les effets, quoique depuis si longtemps on l'observe et on la discute, cette force qui fait marcher les animaux, pousser les plantes, sécréter la bile, digérer, respirer! Attribuer à un principe distinct, identique et substantiel tous les phénomènes si divers que présentent les êtres organisés, ne serait-ce pas simplement donner un nom à une chose incompréhensible? Ne vaut-il pas mieux reconnaître que la vie ne peut s'expliquer, ou chercher parmi les forces connues celles qui peuvent produire les effets dont nous sommes tous les jours témoins? Pour les physiologistes de l'école de Paris, la vie est plutôt un résultat de l'organisation qu'un principe particulier et indépendant, et a-t-on jamais vu en effet la vie se réaliser sans organisation? Nous admettons un principe immatériel qui fait penser : à quoi bon en admettre un second qui ferait agir? N'est-ce pas multiplier les dif-

ficultés sans raison? Les forces de la nature dont les effets sont bien déterminés, la chaleur, l'électricité, la lumière, etc., ne pourraient-elles pas, par leurs actions combinées, produire les phénomènes du mouvement et de la vie, ou parfois se transformer, sous l'action de causes inconnues, en forces différentes, comme la chaleur se transforme en mouvement, en lumière ou en électricité? Est-il besoin d'admettre un principe vital essentiellement différent de ces forces et incompatible avec elles?

Sans insister sur ces considérations, il nous suffit d'avoir montré combien diffèrent les principes physiologiques des deux écoles, et comment l'une d'elles se rapproche plus que l'autre des principes du fondateur de la médecine scientifique. La même divergence se retrouve dans la pathologie. On s'est bientôt aperçu que les maladies, telles que les concevait Hippocrate, étaient des êtres imaginaires formés de groupes arbitraires de symptômes, et que là aussi on supposait sans preuve des êtres immatériels dont l'action sur l'organisme était inexplicable. Quoique le langage hippocratique soit encore aujourd'hui le langage usuel, on ne conçoit guère cet être qu'on appelle *la maladie* livrant un combat à cet autre être qui est *la vie*. Si la cause vitale n'est pas connue, ses affections ne peuvent l'être davantage. L'école de Montpellier admet un être immatériel qui agit sur un autre être immatériel, lequel réagit à son tour sur l'organisation. A quoi bon admettre cet intermédiaire, et pourquoi ne pas croire que les causes externes agissent directement? D'ailleurs on n'a jamais été d'accord sur les classifications des maladies, et c'était bien chose impossible. On a voulu les diviser d'après les symptômes, comme on divise les plantes d'après leurs fleurs et leurs fruits; mais les plantes sont des êtres doués d'attributs toujours identiques, et dont nos sens sont frappés dès le premier abord. Les symptômes constitutifs de chaque groupe nosologique ne se sont au contraire jamais présentés dans le même ordre. Les organes ne sont jamais affectés au même degré, et la sensibilité varie à l'infini. On est alors obligé de choisir parmi ces symptômes, de les classer, et ce choix ne peut être qu'arbitraire. Linnée lui-même s'est perdu dans ce travail impossible.

Un médecin de Paris du XVIIe siècle, Bonet, eut le premier l'idée d'examiner les altérations produites dans les organes par les maladies. Son expérience fut plus tard reprise par Barrère et par Morgagni. Tous virent que chaque maladie laisse des traces physiques sur les organes qu'elle paraît avoir envahis. D'abord ils attribuèrent ces traces à la maladie elle-même, mais bientôt ils renversèrent la proposition, et l'idée leur vint que les maladies, au lieu d'être des causes, pouvaient être des résultats, et que les symptômes observés devaient toujours provenir d'altérations du corps. Il n'est pas de fonctions sans organes,

ni de dérangement dans les fonctions sans un dérangement correspondant dans les organes : voilà le principe fondamental de la théorie inaugurée par Morgagni, que la plupart des médecins de l'école de Paris admettent aujourd'hui, et dont Bichat est le représentant le plus illustre. C'est, on le voit, un principe tout à fait contraire à ceux qui dirigent l'école de Montpellier. L'œuvre du médecin doit donc être, avant tout, de déterminer le siége de la maladie, et d'appliquer les remèdes à la partie affectée. Il n'y a pas de maladies alors, à parler en rigueur; il n'y a que des malades, et dans ces malades il n'y a que des organes souffrans. Aussi, lorsqu'on veut désigner par des noms toutes les maladies, est-on obligé d'imiter les médecins de Cnide et de multiplier les espèces et les genres.

Ainsi à Paris les maladies ne sont pas des êtres comme à Montpellier, et, malgré le langage vulgaire qui favorise encore cette supposition, elles n'ont pas une existence indépendante des organes qu'elles affectent. La fièvre typhoïde est pour les uns un principe qui attaque l'homme et qui trahit sa présence par un certain groupe de symptômes dont quelques-uns peuvent varier, mais dont les plus graves sont toujours les mêmes. Pour les autres, c'est une altération physique de l'intestin. Il en est de même de toutes les maladies. Si pour quelques-unes on n'a pas encore découvert l'organe attaqué, c'est que l'on a mal cherché, et l'on doit finir par le découvrir. Quant à la nature de cette altération, elle n'est pas encore précisée. Pour Broussais, c'était toujours une irritation; pour d'autres, c'est tantôt une irritation, tantôt une autre altération physique; pour une école enfin qui eut un grand succès à la fin du siècle dernier, c'est toujours un phénomène chimique, une putréfaction, une fermentation, une combinaison ou une décomposition quelconque. A cette doctrine, dans les détails de laquelle je ne veux pas entrer, on a fait une objection : comment une maladie produit-elle la mort, lorsqu'elle n'attaque pas l'organe essentiel de la vie? Comment peut-on mourir d'une hépatite ou d'une fièvre typhoïde, si l'hépatite et la fièvre typhoïde ne sont que des altérations du foie et de la membrane qui revêt l'intestin? La seule manière de se tirer de cette difficulté, c'est d'admettre ce qu'on appelle la sympathie, c'est-à-dire une propriété que possèdent les tissus organiques de se transmettre les uns aux autres leurs altérations, de les conduire comme le fer conduit l'électricité. Une affection d'un organe peu important peut être ainsi transmise à un organe essentiel et produire la mort. Les nerfs sont les conducteurs de cette sympathie, dont les effets s'observent journellement. Ainsi la maladie d'un œil passe en général à l'autre; un homme blessé à la tête est sans cesse affecté d'abcès au foie; il est difficile de ne pas répéter avec un membre les mouvemens exécutés par l'autre, etc. Il est vrai que cela

ne se comprend guère, mais c'est un fait, et dans les sciences il faut admettre ce qui est démontré; on explique quand on peut.

Je m'arrête ici. Pour aller plus loin, il faudrait exposer la médecine tout entière. J'ai simplement voulu montrer que tout est encore bien douteux, et qu'en médecine le début se cherche encore. On a pu le voir d'ailleurs, l'école de Montpellier, c'est l'école de Cos; celle de Paris, c'est l'école de Cnide. On voit aussi, je pense, que la seconde est plus expérimentale que la première, et dans les sciences l'expérience est du même côté que la raison. La supériorité des médecins de Paris et de leur médecine est un fait éclatant. Et pourtant l'école de Cos est plus célèbre que celle de Cnide, le nom d'Hippocrate a régné dans toute l'antiquité, et il est encore invoqué aujourd'hui. Cela tient d'abord à la supériorité d'Hippocrate sur Euryphon; ses doctrines ont traversé le temps à l'abri de son nom. De plus, à l'origine des sciences, les théories, pour réussir et pour être utiles, doivent différer de celles qu'une science plus avancée peut produire. Les idées générales doivent régner d'abord et former des espèces de cadres où viennent se grouper les faits que la science étudie, sauf plus tard à tirer des conclusions qui dérangent un peu les classifications primitives. Chaque science doit avoir ainsi trois phases pour ainsi dire. Dans la première on raisonne, dans la seconde on observe, dans la troisième on conclut. Les médecins de Cnide n'avaient pas recueilli assez de faits pour défendre leur théorie contre les raisonnemens d'Hippocrate. Ils se perdaient dans des détails mal observés et mal connus. Ils avaient tort alors, ils auraient raison aujourd'hui.

Rendons en terminant une dernière justice à Hippocrate. L'école de Montpellier a emprunté au médecin grec sa théorie, mais elle a négligé sa méthode. Tout en supposant des abstractions, il a été très observateur, il a inauguré l'art et montré le génie de l'observation, et par là la science entière est hippocratique. Il disait bien que l'expérience est trompeuse, mais il disait aussi que le raisonnement est difficile, et il en concluait que pour bien raisonner il faut bien expérimenter. Sa théorie n'est sans doute pas la vérité, mais vingt siècles ont passé sur elle, et elle est encore discutée. En un mot, là comme en toute chose, les Grecs ont eu peut-être des égaux, ils n'ont pas eu de supérieurs, et l'on peut dire hardiment qu'Hippocrate a fait autant pour la médecine que Platon pour la philosophie, Phidias pour la sculpture, Homère pour la poésie, Eschine et Démosthène pour l'éloquence.

PAUL DE RÉMUSAT.

LE

CHEVALIER SARTI

HISTOIRE MUSICALE

TROISIÈME PARTIE. [1]

FARINELLI ET LES SOPRANISTES.

I.

Pendant que Lorenzo épanouissait sa jeunesse dans le tourbillon de Venise et s'abandonnait aux séductions de la Vicentina, la tristesse de Beata s'accroissait chaque jour malgré les efforts qu'elle faisait pour étouffer le sentiment qui s'était glissé dans son cœur. Ni les distractions du monde, ni les devoirs qu'elle avait à remplir auprès de son père, dont les préoccupations politiques accablaient la vieillesse, ne parvenaient à affaiblir l'intérêt que lui avait inspiré Lorenzo. Elle avait beau se dire intérieurement qu'une pareille affection ne pouvait avoir de satisfaction légitime et qu'elle serait dans sa vie une source d'amertumes et de douleurs : plus elle sentait avoir raison contre sa propre faiblesse, et moins elle réussissait à s'en guérir. C'est qu'il en est de l'amour comme de toutes les choses belles, rien ne semble le justifier complétement aux yeux de la raison pratique. C'est un élan généreux, un luxe de l'âme qui plaît d'autant plus qu'il paraît inutile, et qu'on s'efforce vainement à lui trouver

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier et du 15 août 1854.

des titres qui légitiment son empire. *Il est parce qu'il est,* comme la fleur des champs et le Dieu créateur.

Les dissipations où Lorenzo était entraîné depuis qu'il se trouvait à Venise, les dangers qu'il courait au milieu de tant de séductions, et la jalousie dont Beata ne pouvait se défendre en voyant un jeune homme qu'elle avait jusqu'alors conduit par la main comme une fée bienfaisante échapper à sa tutelle et jouir avidement de l'indépendance qu'il avait conquise, tout cela remplissait son cœur d'une affliction d'autant plus grande qu'elle n'avait personne à qui se confier. Discrète, réservée, attentive à se préserver des regards curieux, elle gémissait en silence sans oser prendre un parti décisif. Les femmes, qui ont une si grande force d'inertie pour supporter les douleurs présentes de la vie, manquent, en général, de l'énergie nécessaire pour les éviter. Elles savent souffrir avec résignation et n'ont pas le courage de repousser la main qui s'appesantit sur elles. Victimes souvent admirables, elles n'osent articuler un mot qui pourrait les sauver. Ce mot suprême, Beata n'aurait pu le dire ni à l'abbé Zamaria, qui en aurait plaisanté comme d'une velléité sans importance, ni à son père le sénateur Zeno, dont elle pouvait craindre d'éveiller la susceptibilité aristocratique. Refoulée ainsi sur elle-même, cette noble fille se consumait dans une lutte douloureuse dont rien ne pouvait la distraire, ni les conseils d'un ami, ni le recours à des consolations d'un ordre supérieur. Nous touchons ici à un point très délicat du caractère de Beata.

Privée des soins d'une mère qu'elle avait perdue presque en naissant, la fille du sénateur avait été élevée par des subalternes, sous la direction de son père et de l'abbé Zamaria. Dans cette éducation un peu sévère, où le zèle des instituteurs avait eu plus de part que l'instinct de la nature, Beata avait puisé une instruction variée, l'habitude de se recueillir et de se rendre compte des actes qu'elle accomplissait. La fréquentation des hommes supérieurs, les livres et le monde qui l'entourait avaient développé ce penchant à la réflexion, sans altérer ni la modestie de son langage, ni la soumission de son esprit aux règles qui imposent à notre curiosité un frein salutaire. Mais si Beata pratiquait avec mesure les grands principes du christianisme, qui traverse l'histoire de Venise sans jamais absorber sa politique, si elle suivait sans ostentation les offices et les prescriptions de l'église, si elle admirait la pompe de ses fêtes et la profondeur touchante de ses rites, enfin si elle acceptait sans murmure les usages de son temps et de son pays, c'était bien moins de sa part la manifestation d'une foi naïve que l'effet d'une piété éclairée. La religion contentait son âme sans la dominer, elle s'en exhalait comme un parfum de poésie, et Beata y voyait une discipline néces-

saire de la vie, une solution consolante du problème de notre destinée plus encore qu'une vérité supérieure aux doutes de la raison. Recueillie et aussi chaste par la pensée que dans ses actions, elle ne se rendait pas compte de la nature de ses sentimens sur des questions aussi redoutables. Elle priait, s'humiliait, mais sans trouver peut-être dans l'accomplissement de ce devoir de bienséance publique l'apaisement intérieur qui faisait la force et le bonheur de Catarina Sarti. Mélange de grâce et de tendresse, d'abandon et de dignité, le caractère de Beata répugnait à tout ce qui est extrême, et elle apportait dans toutes ses actions cette réserve pleine de charmes où l'on reconnaissait la fille d'un patricien. Sa religion, qui n'avait rien de bien précis ni d'austère, était comme l'épanouissement d'une âme élevée qui se complaît dans le culte des sentimens aimables; ses prières montaient au ciel comme un encens et se confondaient avec le souffle de l'amour.

Lorsque Beata s'aperçut que Lorenzo était moins assidu à ses études et qu'il passait des journées entières hors du palais, elle fut saisie d'une inquiétude extrême. N'osant pas questionner directement l'abbé Zamaria sur les nouvelles relations qu'avait pu contracter son jeune élève, elle prenait des détours ingénieux pour s'éclairer sur le sujet qui la préoccupait si vivement. Le soir, elle épiait avec anxiété l'arrivée de Lorenzo : si elle ne l'entendait pas marcher dans sa chambre, qui était au-dessus de son appartement, elle était agitée et sonnait sa camériste sous un prétexte ou sous un autre, pour avoir l'occasion de parler de lui.

— Teresa, dit-elle un soir au moment de se coucher, Lorenzo est-il rentré?

— *Signora*, répondit la camériste sans se douter de l'effet produit par ses paroles, *il signor* Lorenzino n'a plus besoin qu'on s'inquiète de son sort ni qu'on lui indique son chemin. Il connaît maintenant Venise mieux que vous et moi, et, si jamais il se perd et tombe dans les lagunes, soyez sans crainte, les *gentildonne*, et surtout la belle Vicentina du théâtre San-Benedetto, iront le pêcher elles-mêmes jusqu'au fond de l'Adriatique.

Demeurée seule après cette remarque de Teresa, qui avait projeté dans son cœur une clarté sinistre, Beata se sentit défaillir. Elle se jeta sur un canapé qui était auprès de son lit, se couvrit le visage de ses deux mains, et resta comme anéantie par le coup qu'on venait de lui porter. Elle aurait voulu pleurer, mais sa douleur était trop forte pour laisser un passage à des larmes qui l'auraient soulagée. Oh! qu'elle eût été heureuse si elle avait pu s'agenouiller aux pieds d'une madone et lui confier le secret de sa vie!

Le lendemain de cette nuit, qui parut un siècle à la noble fille,

ne voyant pas Lorenzo à dîner, Beata ne put y tenir davantage. Elle prit un masque, entra furtivement dans une gondole de place, et se mit à parcourir Venise comme une âme désespérée. Où voulait-elle aller? Elle n'en savait rien. Poussée par l'instinct de la jalousie, elle ordonne aux *barcaroli* de la conduire vers Murano. Elle descend machinalement au *casino di San-Stefano*, bien étonnée de se trouver pour la première fois dans un lieu aussi suspect. Elle entre toute tremblante dans un *camerino*, se fait servir quelques rafraîchissemens, et s'abandonne à ses tristes pensées. Elle y était à peine depuis quelques minutes, que son attention fut éveillée par un bruit de voix venant du cabinet voisin. Elle écoute en tressaillant, met son masque, s'avance vers la fenêtre, et croit apercevoir Lorenzo avec une femme. Ses yeux se troublent, ses genoux fléchissent, et elle tombe évanouie sur le carreau. Elle se relève cependant d'un bond fiévreux, essaie d'humecter ses lèvres ardentes dans un verre d'eau et ne peut avaler une goutte, tant l'émotion avait contracté son gosier. L'oreille collée contre la cloison qui sépare les deux cabinets, Beata s'efforce de saisir quelques-unes des paroles échangées entre ses deux voisins; mais sa respiration haletante l'empêche de percevoir autre chose que des sons inintelligibles. Tout à coup il se fait un grand silence. Beata s'en inquiète, revient se placer à la fenêtre du cabinet, et voit Lorenzo dans les bras de la Vicentina! Elle recule à ce spectacle, et se sauve épouvantée, en jetant sur la table sa bourse remplie de *zecchini* d'or. Enfermée dans la gondole, Beata fut quelque temps immobile sans dire un mot aux *barcaroli* qui lui demandaient où il fallait la conduire. — Où vous voudrez, répondit-elle après un assez long silence. — Puis, se reprenant aussitôt : — Non, non, dit-elle, laissez-moi ici; dussé-je y mourir de douleur, — ajouta-t-elle tout bas, répondant à son cœur déchiré. Elle resta ainsi en face du jardin de San-Stefano jusqu'à la nuit, les yeux attachés à la fenêtre où Lorenzo et la Vicentina étaient voluptueusement accoudés. Lorsque les ombres du soir lui eurent dérobé la vue de ce triste spectacle, Beata s'éloigna lentement de ce lieu funeste, comme une colombe blessée aux sources de la vie. Prenant le chemin de Venise, elle s'arrêta un instant au milieu de la mer silencieuse où son âme brisée exhala ce chant plaintif qui réveilla Lorenzo de son ivresse.

Quelle nuit que celle qui succéda à cette fatale journée! La honte, le remords, l'amour trahi dans ses plus chastes espérances déchirèrent le cœur de Beata. Rentrée furtivement dans son palais sans que personne se fût aperçu de son absence, elle se jeta sur son lit tout habillée sans répondre un mot aux questions pleines de sollicitude que lui adressait Teresa, sa camériste. — Laisse-moi, lui dit-

elle, je n'ai besoin de rien; tu peux te retirer. — Obéissant à regret à l'ordre de sa maîtresse, dont elle ne pouvait s'expliquer l'état extraordinaire, Teresa resta dans l'antichambre une partie de la nuit à épier le moment où l'on pourrait réclamer ses services. Beata ne pleurait pas. Les yeux fermés et les mains croisées sur sa poitrine, comme si elle eût voulu retenir son cœur prêt à se briser, elle poussait de gros soupirs entremêlés d'exclamations douloureuses qui, seules, décelaient l'agitation extrême de son âme. Sa vie si courte encore, et pourtant si remplie, se déroulait devant elle comme une vision de bonheur évanoui. Elle se rappelait cette belle nuit de Noël où Lorenzo lui était apparu conduit par la destinée et cette soirée charmante où son frère d'adoption pleurait derrière un citronnier de la villa Cadolce, larmes délicieuses qui avaient éveillé sa pudeur endormie, et qu'elle aurait voulu essuyer de ses baisers! — Mais, se disait-elle au fond de sa conscience troublée, après avoir épuisé tous les griefs de la passion, ne l'ai-je pas rebuté par la froideur de mon maintien? N'ai-je pas refoulé dans son cœur l'aveu d'un sentiment dont ses regards timides me révélaient chaque jour l'existence? N'est-ce pas moi qui l'ai poussé dans l'abîme, quand un mot de ma bouche eût suffi pour l'enchaîner à mes pieds, docile et tremblant? L'amour aurait préservé son innocence des séductions vulgaires dont il est devenu la victime. — Pauvre Lorenzo! s'écria-t-elle en sanglotant, c'est moi qui t'ai perdu. Malheureuse que je suis!

Elle se leva brusquement de son lit après cette involontaire explosion de douleur, et Teresa ne put contenir plus longtemps son inquiétude. — Signora, dit la camériste en ouvrant discrètement la porte de l'appartement de sa maîtresse, pardonnez à mon zèle si je viens vous importuner encore de ma présence. Qu'avez-vous donc, chère maîtresse? continua Teresa, tout attendrie de l'agitation extrême où elle voyait Beata, ordinairement si calme et si sereine. Je ne vous reconnais plus. — Tu as bien raison de ne plus me reconnaître, répondit Beata en se laissant tomber sur une chaise et en se couvrant le visage de ses deux mains, mouvement qui lui était naturel. Je ne suis plus la même, reprit-elle d'une voix étouffée. — Oserai-je demander à la signora si le chevalier Grimani est pour quelque chose dans ce changement si extraordinaire? — Plût à Dieu! *volesse il cielo!* s'écria Beata avec vivacité; je ne serais pas si à plaindre!

Effrayée de cette réponse et des soupçons qu'elle fit naître tout à coup dans son esprit, Teresa n'osa plus continuer ses questions, et resta muette devant sa maîtresse désolée. Un long silence succéda à cette scène douloureuse. Beata n'était pas moins étonnée de son aveu involontaire que Teresa de ce qu'elle venait d'apprendre, et ces

deux femmes, si différentes et si éloignées l'une de l'autre par le caractère et la condition, confondaient maintenant leur âme dans une préoccupation commune. La passion comme la flamme a besoin d'aliment et ne peut être longtemps comprimée dans le cœur où elle a pris naissance sans le dévorer ou le briser en éclats. Beata avait laissé échapper le secret de sa vie, que Teresa était bien loin de soupçonner : consternées l'une et l'autre par cette clarté sinistre qui s'était faite tout à coup entre elles, elles semblaient craindre de se regarder en face et de se dire tout haut ce qu'elles éprouvaient. Plongées dans une demi-obscurité propice aux tendres aveux et dans un silence éloquent qui n'était interrompu que par quelques cris joyeux qui s'élevaient du Grand-Canal, comme un dernier écho de la nuit profonde, ces deux femmes, montées comme deux harpes à l'unisson d'un sentiment presque analogue, formaient un de ces doux et mystérieux accords qui absorbent les dissonances de l'âme en laissant subsister le contraste des caractères. La douleur de Beata, les tristes pressentimens et la sollicitude de Teresa pour sa noble maîtresse se peignaient dans leurs regards, dans l'accablement et la molle langueur qu'exprimaient leurs attitudes diverses. Rossini seul, dans le duo du premier acte d'*Otello* entre Desdemona et sa confidente, a su traduire, par un ensemble exquis, cette mélancolie touchante de l'amour qui ne peut se contenir et qui cherche dans les épanchemens de l'amitié un aliment à sa propre douleur :

Quanto son fieri i palpiti,
Che desta in noi l' amor!

Quelque temps après cette fatale journée de Murano et la scène douloureuse qui l'avait suivie entre Beata et Teresa, Lorenzo prit une résolution qui n'était pas moins hardie que son émancipation précoce. Honteux de sa chute et plus épris que jamais de la femme supérieure qu'il avait outragée en s'abandonnant à de faciles voluptés qui avaient déposé dans son cœur une amertume ineffaçable, il conçut la pensée de se jeter aux pieds de sa bienfaitrice et d'implorer son pardon; mais, en réfléchissant à ce projet assez audacieux qui lui était inspiré par son amour, par le respect et la reconnaissance qu'il devait à Beata, il comprit, non sans peine, qu'une pareille démarche de sa part laisserait supposer que la noble fille du sénateur Zeno avait pu s'inquiéter de sa conduite et en blâmer les irrégularités. La contenance de Beata à son égard, la froideur de son maintien, les rares paroles qu'elle daignait lui adresser, n'étaient-elles pas des signes évidens de son indifférence pour le fils de Catarina Sarti, dont elle avait bien pu s'occuper un instant dans les loisirs de la villégiature, mais qui ne pouvait pas fixer son attention au milieu des

grandeurs et des plaisirs de Venise? Dans cette perplexité cruelle, entre la crainte d'essuyer un affront qui aurait humilié son orgueil et l'amour dont la voix impérieuse soulevait son cœur à la hauteur de son ambition, Lorenzo transigea avec sa première idée, et dans un moment de transport et de fiévreuse impatience, il écrivit à Beata la lettre qu'on va lire :

« Signora, permettez à un malheureux qui ne saurait vivre plus longtemps sous le poids de votre disgrâce d'implorer son pardon et de vous demander ce qui a pu lui attirer un châtiment si rigoureux! O vous, ange consolateur qui avez tendu à ma pauvreté une main si généreuse, ayez encore pitié de moi et sauvez mon âme, après avoir soustrait mon corps aux vicissitudes de la fortune! Que vos regards *pietosi* ne se détournent plus de moi! Ne repoussez pas les hommages et la reconnaissance d'un cœur plein de votre image, et dont le plus grand crime est de trop vous adorer. Si quelques irrégularités de ma conduite ont mérité votre désapprobation, si ma présence dans votre palais vous est devenue importune, parlez, signora, ordonnez, j'expierai mes fautes, j'obéirai à vos ordres, et je retournerai auprès d'une mère chérie dont j'ai pu oublier, hélas! la tendre affection. Noble femme, Beata pleine de grâce et de douce majesté, achevez votre œuvre, ne repoussez pas dans l'abîme une âme qui aspire à votre lumière, et soyez pour moi comme cette divine créature dont parle le poète de l'expiation et du paradis :

A noi venia la creatura bella
Bianco vestita e nella faccia quale
Par tremolando mattutina stella (1). »

Cette lettre, si remplie d'exaltation juvénile, et qui exprimait assez heureusement les sentimens et les tendances d'esprit de notre adolescent, fut remise par lui à Teresa, mais avec une gaucherie timide qui éveilla la malice de la soubrette. — D'où vient cette lettre? demanda Teresa d'un ton ironique et avec cette jalousie secrète d'une femme et d'un subalterne qui voit un parvenu occuper le cœur de sa maîtresse. — Que t'importe? dit Lorenzo, dont la fierté était si facilement irritable. Fais ton devoir et n'en demande pas davantage. — Voyez-vous ce *bambino!* dit Teresa tout bas en elle-même après le départ de Lorenzo, qui s'était éloigné sans attendre sa réponse : il fait déjà *il padron della casa.* — Teresa, qui était après tout une assez bonne fille fort attachée à sa maîtresse, déposa la lettre de Lorenzo sur la toilette de Beata, ne voulant pas la remettre elle-même pour éviter un embarras et des explications qui répugnaient au caractère réservé de la *gentildonna.*

(1) Dante, *Purgatorio*, chant XII.

Beata lut cette lettre le soir en se couchant et ne put contenir d'abord l'expression de sa surprise et de son ravissement. — Il a osé m'écrire, s'écria-t-elle avec une joie adorable, il m'aime, il est digne de moi! O Dieu puissant de l'amour et des nobles âmes, tu n'es donc pas un vain nom? dit-elle en pressant la lettre sur son cœur et les yeux remplis de douces larmes. Lorenzo, cher Lorenzo, non je ne te repousserai pas, tu ne quitteras pas ce palais où tu fais la joie de ma vie. Tu seras ici, toujours à côté de moi, et puissé-je être la *stella mattutina* qui éclairera tes jours fortunés! O le bien-aimé de mon cœur, cher et beau Lorenzo, tu seras à moi!... En proférant ces dernières paroles avec une gaieté enfantine Beata changea tout à coup de visage. Elle jeta la lettre sur sa table de nuit et murmura entre ses lèvres : — Malheureuse que je suis! Et mon père, que dirait-il s'il apprenait jamais que sa fille unique et chérie a le cœur rempli d'une passion funeste? Donnerai-je à sa vieillesse le triste spectacle d'une affection si contraire à ses idées et à ses préjugés, que je dois respecter? N'est-ce pas assez que sous les prétextes les plus frivoles je retarde de jour en jour mon alliance avec le chevalier Grimani, qui est, après le salut de l'état, le plus cher de ses vœux? Mon âge, ma naissance, le bonheur de mon père et l'intérêt de la république ne sont-ils pas des obstacles insurmontables à la réalisation de mon rêve insensé?

Retombée ainsi dans la perplexité de ses sentimens, poussée par l'amour et contenue par le devoir et les bienséances, Beata ne changea presque pas de conduite. Si son maintien avait quelque chose de moins sévère et si, dans ses regards attendris, on pouvait lire l'intérêt toujours croissant que lui inspirait Lorenzo, elle ne fut pas moins avare de ses paroles et laissa la lettre sans réponse. Cette lutte intérieure, qui minait chaque jour la santé de Beata, échappait complétement à l'inexpérience de Lorenzo. Il ne savait comment s'expliquer le silence obstiné de Beata et la réserve de ses manières, qui impliquaient le dédain ou la désapprobation de la démarche qu'il avait osé faire. S'étant assuré que Teresa avait remis exactement la lettre, il passa tour à tour de l'abattement à l'espérance, épiant un regard de Beata qui pût lui révéler sa destinée et mettre fin à la cruelle incertitude qui l'agitait.

Une grande fête ou *accademia* devait avoir lieu, sous peu de jours, au palais Grimani. Le prétexte de cette *accademia*, où était invitée toute la haute société de Venise, était l'anniversaire de la naissance de Galuppi, compositeur illustre dont l'abbé Zamaria devait prononcer l'éloge; mais en réalité la fête était donnée à l'intention de la famille Zeno et surtout en l'honneur de Beata, dont le chevalier Grimani cherchait à gagner les bonnes grâces en luttant contre la résis-

tance silencieuse qu'elle opposait à l'union projetée, depuis quelques mois, par les deux familles. Le vieux palais Grimani était situé sur le Grand-Canal, en face du palais Mocenigo. OEuvre remarquable de Lodovico Lombardi, il était d'un style plus sévère que le second palais Grimani, appartenant à une autre branche de la même famille, joyau de la plus rare élégance, sorti des mains de l'ingénieur et architecte véronais Sammicheli. L'architecture est celui de tous les arts qui constate avec le plus d'évidence la civilisation d'un peuple. Suscité par un besoin impérieux de la vie, il se développe, grandit avec cette civilisation, et porte le double témoignage de la réalité primitive et des transformations que le temps et le goût lui ont fait subir. A Venise surtout, la nature particulière du sol et les événemens politiques qui donnèrent naissance à cette société miraculeuse imprimèrent à l'architecture un caractère indélébile de solidité et d'élégance fastueuse qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au même degré. Deux grandes époques peuvent se remarquer dans l'histoire de l'architecture vénitienne : l'une, qui commence avec la république même et dont l'église de Saint-Marc, bâtie au xe siècle, est le plus curieux monument; puis la renaissance, où l'on vit surgir comme par enchantement la plupart des magnifiques palais qui garnissent les deux rives du *Canalazzo*. Dans la première époque, on voit régner l'influence de la Grèce antique, celle de la Grèce chrétienne et du monde oriental, qui se reconnaît non-seulement dans la basilique de Saint-Marc, construite sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople, mais sur d'autres monumens qu'il est inutile de citer ici. La seconde époque, qui a sa date au XVIe siècle, est le produit de cette ère glorieuse de rajeunissement et d'immortelle émancipation. C'est alors que Sansovino, Palladio, Sammicheli, Scamozzi, Antonio da Ponte, qui a construit le Rialto, fra Giocondo, à qui on doit le *Fondaco dei Tedeschi* (1), c'est alors, disons-nous, que ces grands artistes, animés tous par l'esprit nouveau qui réjouissait le monde, firent de Venise un lieu d'enchantement et

Del genio uman la più sublime figlia,

comme l'a qualifiée Alfieri.

La famille Grimani, une des plus illustres de la république, était particulièrement connue par son goût et la protection généreuse qu'elle avait toujours accordée aux arts pendant le cours de sa longue prospérité. Non moins ancienne que la famille Zeno, elle comptait aussi dans ses annales domestiques trois doges, deux cardinaux,

(1) Fra Giocondo fut appelé par Louis XI en France, où il a construit le vieux pont de Notre-Dame, puis à Rome, où Léon X, après la mort de Bramante, l'adjoignit à Raphaël pour diriger les travaux de Saint-Pierre.

un grand nombre de procurateurs de Saint-Marc, d'ambassadeurs et de personnages considérables qui, presque tous, s'étaient fait remarquer par l'éclat et la magnificence des habitudes. C'est à un Grimani qu'avait appartenu ce fameux bréviaire enrichi d'or et de pierres précieuses où les peintres flamands qui vinrent à Venise vers le milieu du XVe siècle, Hemmelinck de Bruges, Gérard de Gand et Livien d'Anvers, déposèrent les premiers germes de l'alliance antique et encore mystérieuse qui a existé entre la patrie de Titien et celle de Rubens. C'est également au cardinal Domenico Grimani qu'appartenait la riche bibliothèque du couvent Sant'Antonio qui fut brûlée en 1687. La famille Grimani avait fait construire trois théâtres à ses frais, et c'est sur le théâtre particulier du palais Grimani que fut représenté le 25 avril 1569 *i Pazzi amanti*, un des premiers opéras bouffons que mentionne l'histoire. Du reste toutes les grandes familles vénitiennes avaient le goût des choses de l'esprit, et considéraient comme un devoir de leur haute position de protéger les arts qui relèvent et embellissent la vie. Leurs palais étaient de véritables académies où la peinture, la poésie, l'art dramatique et surtout la musique concouraient à l'éclat de l'existence, dont les nobles faisaient un moyen de gouvernement. Parmi les protecteurs les plus zélés de l'art musical, qui fut toujours si florissant à Venise, nous pouvons citer Sébastien Michele, ami de Pierre Aaron, l'auteur célèbre du *Toscanello della musica*, qui a précédé Zarlino dans la théorie du contrepoint; Cornaro, évêque de Padoue sur la fin du XVIe siècle, qui attira dans la cathédrale de cette ville les meilleurs chanteurs et instrumentistes de son temps; Veniero, qui, pour se distraire de la goutte qui le tourmentait, faisait venir chaque jour autour de son lit de douleur une *brigata* d'habiles musiciens; un autre membre de la famille Cornaro, qui, ambassadeur à Vienne dans les premières années du XVIIIe siècle, protégea Porpora et la jeunesse d'Haydn; Contarini, qui, dans sa villa de Piazzola, avait un théâtre charmant où l'on jouait l'opéra tout l'été; enfin Andrea Erizzo, dont la villa délicieuse de Pontelongo était le rendez-vous des meilleurs *dilettanti* et des virtuoses les plus célèbres de l'Italie.

Il était également dans les habitudes des grandes familles vénitiennes d'avoir à leur service un compositeur renommé pour diriger leur chapelle particulière et présider aux fêtes qu'elles donnaient souvent dans leurs somptueux palais. Galuppi avait été l'organiste de la famille Gritti, il avait été aussi l'ami et le commensal de la famille Grimani, qui le considérait comme un client de la maison. L'anniversaire de sa naissance était donc le prétexte de l'*accademia* qui devait avoir lieu sous peu de jours au palais Grimani, et où l'abbé Zamaria, qui avait beaucoup connu Galuppi, devait lire un

éloge de l'illustre maestro que Venise pleurait encore. Cent jeunes filles choisies dans les quatre *scuole*, — l'*Ospedaletto*, *i Mendicanti*, *gl'Incurabili* et *la Pietà*, — plusieurs chanteurs et instrumentistes de la chapelle Saint-Marc devaient exécuter, sous la direction de Bertoni, un choix des meilleurs morceaux de Galuppi. Toute la société de Venise, les Pisani, les Foscarini, les Contarini, les Balbi, les Malipieri, les Zustiniani, les Cornaro, les Loredano, les Cappello, noms illustres qui sont l'histoire vivante de la république, se trouvaient à cette réunion à côté du sculpteur Canova, du poète élégiaque Lamberti, de Mazzola, auteur du poème ingénieux *i Cavei di Nina* (les cheveux de Nina), de François Gritti, auteur de charmans apologues pleins de gaîté et de finessse, parmi lesquels on distingue *la Briglia d'oro* (la bride d'or), de Pierre Buratti, autre poète vénitien, non moins exquis et non moins joyeux que les précédens, et dont M. Perruchini a mis en musique, de nos jours, presque toute l'odyssée de *concetti amorosi*.

Oh! le ravissant spectacle qu'offrait alors le salon du palais Grimani, rempli de si grands noms et de si belles dames nonchalamment assises, causant, riant, jouant de l'éventail et cachant derrière ce masque mobile de la coquetterie les sourires, les œillades et les mines les plus expressives et les plus délicieuses! La naissance, l'esprit, l'art et la beauté se trouvaient représentés dans cette réunion d'élite, où Beata ressortait comme une rose mystique qui attirait invinciblement le regard et répandait autour d'elle un parfum de poésie divine. Qui aurait dit alors, en voyant ces groupes animés, ces *gentildonne* éclatantes, ces beaux seigneurs, ces artistes, ces poètes et ces chanteurs insoucians et enivrés de la vie, qu'un coup violent de la destinée viendrait bientôt renverser la barque séculaire qui les portait sur l'onde azurée? Il n'y avait que le vieux sénateur Zeno qui, assis dans un coin du salon où il était entouré de sa fille et du chevalier Grimani, portât sur son front vénérable l'expression d'une noble tristesse.

Dans un groupe des plus animés, on voyait s'agiter, comme une branche d'aubépine en fleurs au milieu d'un frais buisson, la longue et belle chevelure noire d'une jeune femme qui tournait en tous sens des regards avides et curieux. Chargés de fleurs et de parfums, ces cheveux, qui se déroulaient en tresses vigoureuses, retombaient sur un cou gras, onduleux, et parsemé d'un léger duvet qui trahissait un sang généreux. Un sourire, qui était plutôt l'expression de la santé et du bien-être que l'indice d'un esprit malicieux, s'égayait sur ses lèvres humides et toujours entr'ouvertes, comme un rayon de soleil sur des gouttes de rosée matinale. Vêtue d'une robe de brocart semée de joyeux dessins, elle tenait à la main un riche éventail

dont elle jouait avec *maestria*, en l'ouvrant et en le fermant avec fracas. Sur cet éventail, qui était un objet d'art assez curieux, on avait reproduit une scène galante tirée d'une comédie vénitienne, et dans laquelle on voyait une *gentildonna* entourée d'un cercle de *zerbinotti* ou petits maîtres, qui la lutinaient de leurs propos agaçans. Cette jeune femme très à la mode, à qui Lorenzo avait été présenté par l'abbé Zamaria dès son arrivée à Venise, s'appelait Hélène Badoer. Elle était mariée depuis quelques mois seulement, et son mari avait complétement disparu derrière l'épanouissement radieux de sa belle épouse. D'une stature plus forte que délicate, avec deux grands yeux noirs ardens et peu discrets, un visage rayonnant, où l'ombre d'un souci ne pouvait se fixer, des bras somptueux que terminait une main blanche et potelée, Hélène Badoer ressemblait à ces types de femmes vénitiennes qu'on voit dans les tableaux de Titien et de Paul Veronèse. Excellente musicienne, possédant une voix de soprano étendue et très sonore, elle chantait avec plus de *brio* que de sentiment, et dans ses manières, dans ses goûts comme dans les instincts naïfs de sa nature, Hélène Badoer exprimait les attraits et le contentement de l'existence. Elle gazouillait comme un oiseau, et les syllabes amorties tombaient de ses lèvres de rose comme des gouttes de miel qu'on eût voulu recueillir dans une coupe d'or. Aussi ne repondait-elle aux mille propos aimables qu'on lui adressait que par quelques paroles insignifiantes, accompagnées d'une petite toux à pulsations légères, qui faisaient résonner sa poitrine sonore et rebondir ses hanches voluptueuses. Plus passionnée qu'intelligente et moins accessible aux séductions de l'esprit qu'à celles de la beauté extérieure, Hélène Badoer ne pouvait voir un homme élégant et bien tourné sans le regarder curieusement et tressaillir, comme tressaille une fleur à l'apparition du jour. Ce n'est pas que les mœurs et la conduite de cette charmante créature eussent jamais été l'objet d'aucune observation maligne; si elle était coquette et cherchait à exercer la puissance de ses charmes sur les hommes qui l'entouraient constamment, c'était bien moins de sa part le désir de nouer une intrigue que le besoin de satisfaire les instincts de sa nature galante. Elle aimait le monde et ses tourbillons enivrans, elle aimait les joies et les fêtes de la vie. C'était une Grecque légèrement modifiée par le christianisme qu'Hélène Badoer, c'est-à-dire une Vénitienne pure et sans mélange.

Lorenzo avait été fort bien accueilli par Hélène Badoer lors de son arrivée à Venise. Présenté par l'abbé Zamaria, il allait souvent faire de la musique avec elle, l'accompagnait au clavecin et se montrait tout fier de la familiarité aimable avec laquelle on le traitait. Plusieurs fois il s'était même enhardi jusqu'à saisir et por-

ter à ses lèvres la petite main blanche qu'elle posait volontiers sur son épaule en signe d'un affectueux abandon, et bien que ce témoignage de galanterie respectueuse fût dans les usages de la société polie de Venise, ce n'en était pas moins, de la part de Lorenzo, un acte assez significatif d'émancipation précoce. Hélène Badoer fut d'abord pour notre adolescent une agréable diversion à son amour pour Beata, une sorte de dérivatif de la sève qui surabonde dans la jeunesse chaste et recueillie. Cependant, depuis qu'il avait rencontré la Vicentina chez le célèbre Pacchiarotti, Lorenzo avait un peu délaissé la belle *gentildonna*, qui, l'apercevant au palais Grimani pour la première fois depuis son mariage, lui dit avec gaieté : — Signor Lorenzo, est-ce que vous composez un *opera buffa* ou un *opera seria*, qu'on ne vous voit plus au palais Badoer? Que c'est mal d'abandonner ainsi ses amis pour des infidèles peut-être! — ajouta-t-elle avec malice et en fixant ses regards avides sur Lorenzo, dont la contenance était assez embarrassée. — Si vous étiez venu me voir ces jours-ci, continua-t-elle, je vous aurais prié de me faire répéter un air de Galuppi que je dois chanter ce soir. J'ai été forcée d'avoir recours au vieux Grotto, qui m'a fort ennuyée de ses jérémiades sur la décadence de l'art. Tous ces vieux maîtres s'imaginent que la bonne musique et le bel art de chanter ont disparu de la terre avec leur jeunesse, dont ils voudraient nous faire porter le deuil. *Io me ne rido!* je me moque bien de ces lamentations égoïstes, et je leur préfère de beaucoup celles que Lotti a mises en musique et qu'on chante une fois tous les ans à San-Geminiano.

Un éclat de rire suivit cette boutade d'Hélène Badoer et s'éleva du groupe de beaux esprits qui l'entouraient, comme le gazouillement d'une troupe d'oiseaux voletant autour d'un rosier en fleurs. Lorenzo était sur les épines d'être forcé de prêter l'oreille à ces vains propos, tandis que son cœur était tout rempli de Beata, qu'il voyait causer familièrement avec le chevalier Grimani. Il craignait d'ailleurs de paraître trop bien dans les bonnes grâces d'Hélène Badoer, dont le caractère était si différent de celui de Beata. Aussi ces deux femmes n'avaient-elles aucun goût l'une pour l'autre, et ne se voyaient, par convenance, qu'à de rares intervalles.

Un grand bruit qui se fit tout à coup à l'extrémité du salon vint interrompre cet *a parte* joyeux et délivrer Lorenzo de ses angoisses : c'étaient les jeunes élèves des *scuole* qui faisaient leur entrée et se plaçaient sur une estrade qu'on avait dressée pour la circonstance. Vêtues d'un uniforme très simple, qui indiquait l'établissement auquel elles appartenaient, et précédées d'une dame respectable qui les surveillait, elles s'assirent sur des banquettes en velours rangées en amphithéâtre. Deux orchestres peu nombreux étaient composés l'un

des instrumentistes de la chapelle ducale, l'autre de jeunes filles qui jouaient du violon, de la viole, du violoncelle, de la contre-basse et même de plusieurs instrumens à vent. Ces orchestres étaient placés au milieu de l'estrade en face de Bertoni, qui les dirigeait. Parmi les élèves de l'école des *Mendicanti*, on remarquait la Vicentina, qui n'avait eu garde de manquer une si belle occasion de se trouver avec Lorenzo, car ils ne s'étaient pas revus depuis la journée de Murano. Grotto, Pacchiarotti et Furlanetto étaient aussi parmi les auditeurs de cette *accademia*, consacrée à l'un des plus heureux génies de l'école vénitienne.

Le compositeur dont l'abbé Zamaria allait prononcer l'éloge, Baldassaro Galuppi, surnommé *il Buranello*, parce qu'il était né dans l'île de Burano en 1703, fut élève de Lotti; mais il n'est pas sorti de l'école *degl' Incurabili*, comme l'ont affirmé à tort quelques biographes, puisque les *scuole* de Venise n'admettaient que des filles. Tout jeune encore, il s'essaya dans la musique dramatique, et se fit remarquer par la vivacité et le naturel de ses heureuses inspirations. Nommé maître de chapelle de l'église Saint-Marc, où il succéda à Saratelli en 1762, directeur de l'école des *Incurables* quelques années après la mort de l'illustre Lotti, son maître, Galuppi dut à sa grande renommée d'être appelé à la cour de Russie par l'impératrice Catherine II. De retour dans sa patrie en 1768, il ne la quitta plus jusqu'à sa mort, arrivée dans le mois de janvier 1785. C'était un homme vif, plein d'esprit et de bonne humeur, que Galuppi. Sa taille mince, sa petite figure fine, blanche et osseuse, ressortaient au milieu de sa nombreuse et belle famille. Adoré de ses jeunes élèves des *Incurables*, fort recherché dans le monde, qu'il amusait par ses saillies et un talent remarquable sur le clavecin, entouré d'aisance et d'une haute considération, Galuppi vécut heureux en conservant jusque dans son extrême vieillesse la gaieté, le *brio* et le feu qui caractérisent ses compositions. Burney, qui le vit à Venise en 1770, en parle avec beaucoup d'intérêt, et la définition qu'il lui attribue de la bonne musique peut être considérée comme la qualification du génie vénitien lui-même. « La bonne musique, disait Galuppi, consiste dans *la beauté*, *la clarté* et *la bonne modulation*. » N'est-ce pas aussi par la beauté des formes, par la clarté du plan et la bonne modulation, c'est-à-dire le coloris, que se distinguent les chefs-d'œuvre de la peinture vénitienne?

Galuppi a écrit des opéras *seria*, des oratorios, divers morceaux de musique religieuse pour la chapelle Saint-Marc, et surtout un nombre considérable d'opéras *buffa*, où son imagination riante et facile était particulièrement à l'aise. Ce n'est pas que la distinction des genres soit bien tranchée dans l'œuvre de Galuppi, et que le

style de ses oratorios et de ses opéras sérieux, par exemple, diffère beaucoup de celui de ses opéras bouffes; il règne dans toute sa musique, comme dans les tableaux de Tiepoletto, son compatriote et son contemporain, une sorte de lumière *blonde* et souriante, qui n'est pas toujours en harmonie avec la gravité du sujet. D'ailleurs cette puissance de transformation, qui peut passer tour à tour du grave au doux et du plaisant au sévère, n'est dans les arts que le partage de quelques génies souverains. C'est donc dans le genre comique et de demi-caractère que le joyeux Buranello, comme on l'appelait à Venise, a particulièrement réussi, et cela n'a rien de surprenant, puisque l'opéra *buffa* est presque né à Venise, vers le milieu du XVIe siècle. On peut en trouver les germes dans les madrigaux burlesques de Jean Croce, surnommé *il Chiozzetto*, qui vivait à la fin du XVIe siècle; dans l'*Anfiparnasso o comedia armonica*, d'Horace Vecchi, et surtout dans l'opéra que nous avons déjà cité : *I Pazzi amanti*, qui fut représenté au palais Grimani en 1567.

Comme directeur de l'école *degl' Incurabili*, dont la belle église, qui n'existe plus de nos jours, était l'œuvre d'Antonio da Ponte, Galuppi composa sur des paroles latines de Pierre Chiari un grand nombre d'oratorios qui eurent beaucoup de succès. Sa *Maria Madalena*, à six voix, fut exécutée aux Incurables en 1763, pour servir d'introduction au fameux *Miserere* de Hasse, qui avait été également directeur de cette école au commencement du XVIIIe siècle. *Daniel dans la fosse aux lions* fut exécuté en 1773. Galuppi avait divisé cette composition en deux chœurs, et on y avait surtout remarqué le chant du prophète plongé dans la fosse, qui formait un contraste saisissant et très dramatique avec celui du roi. L'année suivante, en 1774, il composa *Tres pueri hebraei in captivitate Babylonis*, où le cantique des trois Hébreux excita l'enthousiasme des auditeurs. Le dernier oratorio que Galuppi écrivit pour cette école, qui eut un si grand éclat sous sa direction, c'est *Moïse de retour du mont Sinaï*, qui fut exécuté en 1776. A l'arrivée à Venise du pape Pie VI, en 1783, on chanta aux Incurables, devant sa sainteté, une cantate de Galuppi : *Il Ritorno di Tobia*, dont les paroles italiennes étaient de Gasparo Gozzi. Lotti, Marcello et Galuppi sont les trois grands compositeurs vénitiens du XVIIIe siècle.

Lorsque l'abbé Zamaria eut fini de lire son éloge de Galuppi, qui fut souvent interrompu par les acclamations enthousiastes de l'assemblée, et qui lui valut cette haute approbation du sénateur Zéno : « Tu m'as ému jusqu'aux larmes, cher abbé, en parlant si dignement d'un enfant et d'une gloire de Venise! » les jeunes filles des *scuole* chantèrent avec un ensemble parfait ce cantique des trois Hébreux dont nous venons de parler. Elles étaient divisées en deux

chœurs qui se répondaient l'un à l'autre, et que rattachait ensemble un récit chanté, dans l'origine, aux Incurables avec un immense succès par la Serafina, une des meilleures élèves du Buranello. C'est la Vicentina qui fut chargée de cette partie de coryphée biblique, et elle ne manqua pas de l'embellir d'exclamations et de *portamenti* ambitieux qui firent tressaillir Pacchiarotti sur sa chaise curule. — *Poveretto me!* s'écria tout bas le vieux sopraniste désespéré, en levant au ciel ses mains desséchées comme du parchemin; mais la *prima donna* était trop préoccupée de Lorenzo, qu'elle ne perdait pas un instant de vue, pour prendre garde aux gestes et aux regards effarés que Pacchiarotti échangeait avec Grotto, son voisin. Elle voulait avant tout briller, avoir du succès, et susciter dans le cœur de son jeune amant l'ambition de partager son sort et sa gloire.

Après d'autres morceaux d'ensemble exécutés par les chœurs et les deux orchestres, réunis sous la conduite de Bertoni, l'abbé Zamaria, tout guilleret et plein d'empressement, vint offrir la main à la belle Badoer et la fit monter sur l'estrade en lui présentant un cahier de musique orné de faveurs bleues et roses. Ce cahier contenait un air de soprano d'un opéra *buffa* de Galuppi, *la Calamita dei cuori* (le malheur des cœurs), tout rempli de *gorgheggi* et de caprices mélodiques d'un raffinement ingénieux. L'air fut accompagné par l'orchestre des jeunes filles, composé des meilleurs élèves *della Pietà,* et consistant dans le quatuor, une contrebasse, cor, basson et hautbois. Il fallait entendre comme la voix splendide et facile d'Hélène Badoer se déroulait avec aisance et tombait de point d'orgue en point d'orgue, pareille à une cascade d'eau limpide qui reflète dans ses lames écumantes les mille caprices de la lumière! Elle accompagnait ses trilles, ses gammes et ses arpéges scintillans de petites mines, de *vezzi amorosi* et d'œillades assassines qui étaient bien en harmonie avec ces paroles, d'un goût un peu risqué :

Noi altre femine,
Che siamo dritte,
Vogliamo gli uomini
Un poco storti.
Per le consorti
Non suono buoni
Quei dottoroni
Que fan zurlar (1).

En chantant cet air très connu et très populaire à Venise, comme l'était presque toute la musique de Galuppi, Hélène Badoer excita la gaieté de l'assemblée, qui partit d'un grand éclat de rire à cer-

(1) « Nous autres femmes qui sommes sincères, nous voulons que les hommes soient un peu soumis. Ces grands docteurs pédans et ridicules ne font jamais de bons maris. »

tains passages scabreux dont elle commentait le texte par une pantomime expressive. L'abbé Zamaria se balançait sur sa chaise comme un bienheureux en s'écriant de temps en temps : *Brava, Delinda!* C'était le nom du personnage qui dans l'opéra de Galuppi disait l'air en question. L'abbé était si content de la manière dont Hélène avait rendu la musique et l'esprit du Buranello, il chiffonnait son rabat et roulait ses petits yeux malins d'une façon si comique, que Grotto ne put s'empêcher de dire tout haut : « *Signori*, regardez un peu l'abbé! voyez, il se prélasse, se rengorge et fait le gros dos *come un gatto amoroso*, comme un chat amoureux! » A cette saillie toute vénitienne du vieux sopraniste, l'assemblée fut prise d'un fou rire, et la gaieté générale gagna jusqu'à Beata, qui jusqu'alors avait conservé la noble sérénité de son maintien.

Furieuse du succès que venait d'obtenir Hélène Badoer en présence de Lorenzo, la Vicentina s'avança avec assurance du fond de l'estrade, et vint chanter aussi un air d'un autre opéra *buffa* de Galuppi, *il Mondo alla roversa* (*le Monde à l'envers*). D'un style non moins fleuri que le précédent, l'air de la Vicentina peignait les vicissitudes de l'amour dans toutes les positions de la vie humaine et chez tous les êtres animés :

La pecora, la tortora,
La passera, la lodola,
Amor fa giubilar.

Ces dernières paroles furent accentuées par la *prima donna* avec un *brio* et une puissance de vocalisation qui excitèrent l'admiration du public. Après un duo très brillant pour deux sopranos que la Vicentina et Hélène Badoer chantèrent ensemble, l'*accademia* se termina par un quatuor également tiré d'un opéra de Galuppi.

II.

En sortant du palais Grimani, vers une heure du matin, une grande partie de la société qui s'y était réunie alla se promener sur la place Saint-Marc. Beata monta dans la gondole de son père avec le chevalier Grimani, et Lorenzo avec l'abbé Zamaria dans celle de la belle Badoer, qui fut pendant le trajet d'une gaieté folle. Arrivés sur la *Piazzetta*, qui était remplie de promeneurs, Beata accepta le bras du chevalier selon l'usage de Venise, et Lorenzo donna le sien à Hélène, dont le mari était dans un autre groupe avec la Vicentina, Grotto et Pacchiarotti. La soirée était délicieuse, et la place Saint-Marc offrait un spectacle enchanteur à cette heure avancée de la nuit. Des cafés ouverts, des *casini* remplis de convives, des con-

certs en plein vent, des causeries, mille bruits divers et des épisodes nombreux de galanterie facile égayaient ce vaste tableau de la vie vénitienne, qui se renouvelait tous les soirs et qui tous les soirs présentait un attrait nouveau. Beata cependant paraissait soucieuse au milieu de cette foule étourdie où elle ne voyait pas un ami qui pût l'aider de ses conseils et partager les peines de son âme. Elle ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos du chevalier, qui l'entretenait des différens épisodes de la soirée, et surtout d'Hélène Badoer, dont il critiquait la tenue, plaisantant sur l'empressement qu'elle avait mis à saisir le bras du jeune Lorenzo. Cette observation maligne du chevalier fit tressaillir la noble fille, qui ne put se défendre d'un mouvement de jalousie dont les natures les plus élevées ne sont pas exemptes. Elle craignait d'ailleurs que le chevalier ne devinât en partie son secret, et qu'il ne finît par comprendre la raison du retard qu'elle apportait à leur union. A cette perplexité cruelle, qui empoisonnait sa vie, venait s'ajouter le chagrin de ne pouvoir répondre à la lettre que Lorenzo lui avait écrite, et qui l'avait si vivement touchée. Pendant toute la soirée elle l'avait observé avec inquiétude, épiant sa contenance vis-à-vis de la Vicentina, qu'elle ne perdit pas un instant de vue. Elle avait été heureuse de voir Lorenzo rester insensible aux agaceries de la *prima donna*, et elle aurait voulu pouvoir récompenser par un témoignage de satisfaction cette réserve mêlée de tristesse qu'elle avait remarquée chez son frère d'adoption, et dont elle comprenait si bien la cause. Cet hommage tacite que lui avait rendu Lorenzo au milieu de tant d'objets de distraction avait flatté son âme, tant il est impossible à la femme même la plus chaste d'échapper aux instincts de sa nature, qui est d'aimer et de régner par l'amour qu'elle inspire.

Après une heure de promenade, le chevalier Grimani proposa à la compagnie d'aller achever cette belle nuit au *Salvadego*, célèbre *osteria* près de la place Saint-Marc, qui donnait d'excellens soupers, et où aimaient à se retrouver les plus grands personnages de l'état. L'invitation fut acceptée avec empressement par l'abbé Zamaria et communiquée par lui à quelques personnes qui avaient assisté à l'*accademia* du palais Grimani. Une table de vingt couverts fut bientôt servie dans une grande salle éclairée par des lampes suspendues à de petites corbeilles de fleurs qui tempéraient l'éclat de la lumière. Beata était assise entre son père et le chevalier, Lorenzo à côté d'Hélène Badoer et du poète Lamberti, la Vicentina entre Grotto et l'abbé Zamaria, qui occupait le milieu de la table en face du vieux sénateur Grimani et de Pacchiarotti. Plus loin était Canova à côté du poète François Gritti. Les mets délicats, les pâtes légères arrosées de vins généreux, et surtout de vin de Chypre, eurent bientôt ému l'imagi-

nation des convives et établi entre eux cette familiarité décente qui est le plus grand plaisir de la table. Les dieux eux-mêmes oubliaient dans les festins leurs querelles immortelles.

— Est-il vrai, *signori*, dit un convive d'une voix discrète, qu'il est arrivé à Venise un prince illustre, un frère fugitif du roi de France?

Surpris d'une pareille question, tout le monde leva les yeux sur celui qui avait osé la faire dans un lieu public. C'était Girolamo Dolfin, le mari d'Hélène Badoer, qui n'avait point ouvert la bouche de la soirée, et dont quelques verres de vin de Samos avaient dissipé la timidité naturelle. Après un moment de silence, où chacun semblait interroger son voisin sur l'opportunité d'un tel sujet de conversation : — C'est très-vrai, répondit le chevalier Grimani, *il conte* d'Artois est à Venise depuis quelques jours, et la république se dispose à le recevoir comme elle a reçu jadis son aïeul Henri III, avec les honneurs dus à son rang et à son infortune.

— *Ma*, dit un autre interlocuteur, les choses vont donc bien mal en France pour qu'un prince du sang soit obligé de venir chercher un refuge en Italie?

— Ce n'est pas seulement la France qui est malade, répondit le sénateur Grimani, père du chevalier, c'est toute l'Europe, et vous verrez que l'Italie n'échappera qu'avec peine aux convulsions des idées subversives qui circulent de toutes parts.

— Je bois à la santé de la républiqne, s'écria l'abbé Zamaria en levant en l'air un verre de Murano rempli d'un excellent *rosoglio* de Zara, à la fermeté de son gouvernement qui ne se laisse point imposer par les sophistes, *al nostro serenissimo principe*, Lodovico Manini, le cent vingtième doge qui a l'honneur de présider aux destinées de ce pays, et qui certes ne sera pas le dernier à porter la corne ducale et à jeter à la mer Adriatique son anneau d'éternelle alliance.

— Peut-être, répondit d'une voix basse et creuse un convive qui jusqu'alors avait été peu remarqué. Si la république persiste à fermer les yeux à la lumière, à vouloir s'isoler des grands événemens qui se préparent et qui menacent surtout le repos de l'Italie, elle pourra bien succomber sous les artifices d'une politique égoïste, couarde et surannée.

Celui qui eut la témérité de prononcer ces paroles hardies était un membre de la minorité du grand-conseil, un ami intime de François Pesaro, de cet homme courageux qui voulait forcer la république à secouer la torpeur d'une neutralité funeste. Une stupeur muette se peignit sur tous les visages à cette sortie audacieuse contre le gouvernement de la république, et tout le monde sut gré à Girolamo Dolfin d'oser interrompre le cours de ces idées sombres en disant : — On

parle aussi de l'arrivée prochaine, dans nos lagunes, de la reine Caroline de Naples, et il ne serait pas impossible, assure-t-on, que son frère, l'empereur Léopold, vînt à sa rencontre jusqu'à Venise.

— Connaissez-vous, messieurs, s'écria le poète fabuliste François Gritti, un conte charmant de Voltaire, intitulé *Candide?*

— Oui, vraiment, répondit l'abbé Zamaria, c'est de la philosophie la plus profonde cachée sous les grâces d'un esprit inimitable.

—Eh bien! ajouta Gritti, il y a dans ce chef-d'œuvre de fine raillerie le récit d'un certain souper dans une auberge de Venise, qui pourrait bien se renouveler de nos jours. Peut-être que ce pauvre roi Théodore, qui n'avait pas même de quoi payer son écot, ne serait pas le plus à plaindre aujourd'hui.

— Je le crois bien, répondit vivement l'abbé, qui ne pouvait guère s'empêcher de faire une allusion à son art favori, les rois n'ont pas tous le bonheur d'être chantés par un poète comme Casti et mis en musique par un Paisiello!

— Non, non, le malheur de ce temps-ci, c'est qu'il n'y a plus de castrats, et, *senza castrati*, l'Italie est perdue, *l'Italia è perduta!*

A cette incroyable naïveté du vieux Grotto, à qui le marasquin avait un peu brouillé les idées, les convives poussèrent un éclat de rire vraiment homérique. Grotto était plongé dans une sorte d'extase; il gesticulait, se parlait tout bas à lui-même et poursuivait un soliloque au milieu de la conversation générale. L'abbé Zamaria, qui se roulait sur sa chaise comme un fou et qui n'était pas homme à laisser échapper une si belle occasion de ramener les esprits sur un sujet plus agréable, lui dit de son plus grand sérieux : — *Ma, caro mio*, il me semble que nous ne sommes pas aussi à plaindre que vous voulez bien le dire; qu'en pensez-vous, Pacchiarotti?

Cette remarque maligne de l'abbé n'était pas de nature à tempérer l'hilarité des convives, parmi lesquels la Vicentina et Hélène Badoer se faisaient surtout remarquer par leur gaîté bruyante. — Écoutez donc, *signori*, répliqua Grotto sans se déconcerter, et poursuivant son idée fixe, quand on a entendu comme moi les plus admirables sopranistes qu'ait produits l'Italie, lorsqu'on a vécu dans la familiarité d'un Farinelli, qui est mort presque dans mes bras, lorsqu'on a parcouru l'Europe et qu'on a pu apprécier le style et la manière qui distinguaient chacun de ces incomparables virtuoses qui ont émerveillé le monde, alors seulement on comprend toute la profondeur du mal où nous sommes tombés! J'en appelle au témoignage de l'inimitable Pacchiarotti que voici, le dernier représentant qui nous reste de la grande école. Qu'il dise si mes craintes sont exagérées et s'il n'est pas juste de reconnaître que nous sommes à la veille de voir disparaître un des plus beaux titres de gloire que possède l'Ita-

lie, car c'est à la piété de l'Italie qu'on doit ces lévites consacrés, en naissant, au dieu de la mélodie.

— O mon cher Grotto, s'écria l'abbé Zamaria la bouche souriante et toute pleine de paroles, votre gloire est bien plus ancienne que vous ne croyez! Il est déjà question de vos ancêtres dans la Bible, et, s'il faut en croire un historien, il y en avait beaucoup à la cour de Sémiramis. La Grèce les a connus, et ils étaient si nombreux à Rome, qu'ils furent souvent l'objet de la préoccupation du législateur. Je pourrais même vous citer des vers très irrévérencieux d'Horace contre eux. On en a vu commander des armées, gagner des batailles et gouverner l'empire romain, comme on assure que votre ami Farinelli a gouverné les Espagnes; mais il n'est pas probable que le général de Justinien, que le rival heureux de Bélisaire chantât aussi bien que l'élève de Porpora. Ce qui est certain, c'est que vers le milieu du xve siècle les sopranistes étaient déjà admis dans la chapelle du pape, qu'on les trouve également installés dans notre chapelle ducale de Saint-Marc, dans celles de Saint-Antoine de Padoue et de plusieurs princes de l'Europe, parmi lesquels il faut distinguer le duc de Bavière Albert V, le protecteur d'Orlando di Lasso, qui avait à son service huit sopranistes pour chanter les œuvres de son musicien favori, le contemporain de Palestrina.

— On apprend toujours des choses nouvelles avec vous, monsieur l'abbé, répondit Grotto, un peu étourdi d'une érudition aussi prompte qu'abondante. Mes souvenirs ne remontent pas aussi haut et s'arrêtent à Bernachi, cet élève de Pistocchi, qui a fondé à Bologne une école célèbre de chant où mon ami Farinelli a rencontré un rival redoutable.

— Mais où donc et en quelle année avez-vous connu Farinelli? répliqua l'abbé, alléché par la curiosité.

— A Londres, en 1736, où il luttait victorieusement avec son maître Porpora contre Haendel et Senesino, et puis à Madrid au comble de la fortune. Je l'ai revu à Bologne quelques mois avant sa mort, arrivée le 15 juin 1782, et dont personne mieux que moi ne sait la cause.

— *Per Bacco!* s'écria l'abbé, il est mort de soixante-dix-sept ans bien sonnés.

— Il est mort d'ambition, dit Pacchiarotti, de regret de n'être plus le favori du roi d'Espagne. Ce grand homme a eu la faiblesse d'oublier l'art qui avait fait sa gloire pour les honneurs fragiles du courtisan. Il était plus fier de son titre de chevalier de Calatrava, dont l'avait décoré la reine d'Espagne, femme de Ferdinand VI, que d'avoir été le chanteur le plus étonnant du xviiie siècle. Il a passé ses dernières années dans une tristesse profonde, bourrelé de regrets au milieu d'une existence princière. Au moins son condisciple et son

rival, Caffarelli, a-t-il eu le bon esprit de placer son orgueil, qui était excessif, dans les succès de sa brillante carrière, et je lui pardonne volontiers d'avoir fait mettre sur la façade d'un palais construit peu de temps avant sa mort cette inscription ambitieuse : *Amphion Thebas, — ego domum.*

— Ce qui fit dire à un mauvais plaisant, ajouta l'abbé Zamaria : *Ille cum, tu sine.*

— Je n'entends pas le latin, dit Grotto; mais ce que je sais positivement, c'est que Farinelli est mort d'une peine de cœur!..

— D'amour, répliqua l'intarissable abbé.

— Oui, dit Grotto avec une certaine emphase, mon illustre ami Farinelli a succombé à une passion funeste qu'il avait conçue pour la femme jeune et belle de son neveu, qui était son héritier.

— *Oh! questa è bella!* s'écria l'abbé en se renversant sur sa chaise. Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur! Mais cette histoire doit être remplie d'intérêt, et je suis sûr que la compagnie entendrait avec plaisir le récit d'une passion aussi chaste que malheureuse. — Oui, bien certainement, dit la belle Badoer, nous écouterons avec intérêt une histoire qui paraît devoir être si piquante. — Contez-nous donc, reprit l'abbé, les circonstances qui vous ont rapproché de l'admirable virtuose qui, pendant vingt-cinq ans de sa vie, a consacré ses talens à endormir les rois d'Espagne Philippe V, de triste mémoire, et son fils non moins cacochyme, Ferdinand VI.

— *Signori*, dit Grotto après s'être longtemps frotté les yeux comme un homme qui, réveillé en sursaut, aurait de la peine à saisir le fil de ses idées, les circonstances qui m'ont mis en relations avec Carlo Broschi, connu dans le monde entier sous le nom de Farinelli, sont bien simples, et quelques mots suffiront à vous les expliquer. Je suis né dans un village près de Naples, dans le pays même de Farinelli, de Caffarelli, de Gizzielo, de Millico, d'Aprile, je ne sais dans quel mois de l'année 1718. Je suis le fils d'un pauvre marchand d'oiseaux qui, toutes les semaines, allait vendre sur le marché de la capitale des merles, des pinsons, des sansonnets, des *canarini* et des *cardeletti* ou chardonnerets apprivoisés. Ma mère eut un rêve où la vierge Marie lui apparut du haut des cieux et lui ordonna de faire aussi de son enfant un rossignol des quatre saisons, agréable au Seigneur. Pieuse et très dévote à la *santa vergine Maria,* ma mère obéit; elle suivit l'exemple du saint patriarche Abraham sans qu'aucun ange vînt du ciel empêcher cette fois le sacrifice.

— Bravo! dit l'abbé Zamaria; belle image biblique!

— Je fus donc un sopraniste, et, à l'âge de onze ans, j'entrai au conservatoire *di Santo-Onofrio* de Naples, alors dirigé par Léo, d'illustre et douce mémoire. J'y appris la musique, la composition, et

j'étudiai l'art de chanter avec Domenico Gizzi, qui avait été le maître de Gioachino Conti, devenu si célèbre sous le nom de Gizzielo. Après cinq ans de réclusion et d'études, trompant les espérances de ma mère qui voulait me faire entrer dans une chapelle, je m'élançai dans la carrière en débutant au théâtre San-Bartolomeo dans un opéra de Pergolèse, *Adriano in Siria*. J'y remplissais un rôle de femme, et, malgré la beauté du diable dont j'étais doué, car j'avais à peine seize ans, on me trouva le nez trop gros pour représenter une coquette qui devait enchaîner à ses pieds un empereur romain.

A cette naïveté, la Vicentina partit d'un grand éclat de rire en s'écriant : Ah ! *maestro*, que vous deviez être beau cependant sous le riche costume d'une princesse orientale !

— Après d'autres tentatives plus ou moins heureuses, continua Grotto sans se déconcerter, je quittai Naples deux jours après la mort de Pergolèse, dont le tendre et mélodieux génie s'éteignit à Pouzzoli le 16 mars 1736. Je fus à Rome, où je m'essayai dans un opéra d'Orlandini, *Ercole amante*, en chantant pour la première fois *da primo musico*. Je représentai le fils de Jupiter et d'Alcmène, mais, dans une scène capitale où je provoquais mes amis à partager mes travaux, je restai court... et ne pus achever cette phrase : *Compagnons d'Alcide, avez-vous du cœur?* En me voyant la bouche toute grande ouverte, tremblant et muet, le public m'accabla de moqueries cruelles, et s'écria : — *Si, si, abbiamo cuore*, nous avons le courage de t'attendre, *Ercolino innamorato !* Je m'enfuis de la scène épouvanté, et partis le soir même pour l'Angleterre. J'arrivai à Londres dans le courant de l'année 1736, et j'allai me présenter immédiatement à Farinelli, pour qui j'avais une lettre de recommandation. Il m'accueillit avec bonté, m'encouragea de ses conseils et de sa bourse, car il n'était pas moins généreux que sublime dans son art. Il est vrai qu'il gagnait des sommes fabuleuses et qu'il était vraiment l'idole de l'Angleterre. On le comblait de cadeaux, et les plus grands personnages se disputaient l'honneur de le posséder dans leurs palais. Il allait souvent chanter à la cour, où les princesses de la famille royale ne dédaignaient pas de l'accompagner au clavecin. Pour donner une idée de l'enthousiasme que Farinelli a excité à Londres pendant les deux années qu'il a passées dans cette ville, de 1734 à 1736, il me suffira de citer ce mot qu'un Anglais prononça à haute et intel igible voix, pendant une représentation de l'*Artaxercès* de Hasse : *Il n'y a qu'un Dieu et qu'un Farinelli !*

Il avait alors trente et un ans, étant né à Naples le 25 janvier 1705. D'une figure charmante, grand, élancé, plein de grâce et de distinction, sa personne ajoutait au prestige de la plus belle voix de soprano qui ait jamais existé. Elle avait une étendue de presque trois octa-

ves, depuis le *do* au-dessous de la portée jusqu'à son homonyme supérieur, et cet immense clavier de notes aussi pures que le cristal était d'une égalité parfaite. Aucune difficulté, aucun artifice de vocalisation ne lui était impossible : il accomplissait les tours les plus scabreux et les plus *intrecciati* le sourire sur les lèvres, et sans que son beau visage trahît jamais l'effort. Son trille était lumineux comme celui de l'alouette, et sa respiration si longue et si puissante, qu'aucun instrumentiste ne pouvait lutter avec lui. Tout le monde sait que lorsque Farinelli débuta à Rome en 1722 dans un opéra de son maître Porpora, il soutint, contre un trompette allemand fort célèbre, un assaut de ce genre qui excita l'enthousiasme de ce public atrabilaire et capricieux, dont j'ai eu tant à me plaindre. Dans un air avec accompagnement de trompette obligé, que Porpora avait composé expressément pour la circonstance, il y avait un point d'orgue sur une note culminante qui, après avoir été attaquée, insensiblement enflée, et longtemps suspendue dans l'espace par la trompette, fut reprise par le chanteur avec tant de grâce, d'éclat et de vitalité, qu'après de nouveaux efforts, l'instrumentiste dut s'avouer vaincu. Porpora ménagea encore à son élève chéri un triomphe de ce genre à son début à Londres en 1734, où il éclipsa non-seulement Senesino et Carestini, le chanteur favori de Haendel, mais aussi la Cuzzoni et la délicieuse Faustina. A ces dons de la nature, à ces miracles de bravoure d'un gosier incomparable où il n'a été surpassé que par Caffarelli, il joignait une sensibilité exquise, un goût si pur et un style si élevé, qu'il n'y a que Pacchiarotti qui l'ait égalé de nos jours dans cette partie morale de l'art de chanter. Ah ! *signori,* s'écria Grotto avec émotion en se frappant le front de ses deux mains comme pour en faire jaillir des souvenirs ineffaçables, il fallait lui entendre dire *pallido è il sole* et *per questo dolce amplesso*, deux airs de Hasse, que le roi d'Espagne Philippe V se faisait chanter tous les soirs, pour avoir une idée de ce virtuose admirable qui aurait charmé les anges du ciel !

Dégoûté de la carrière dramatique pour laquelle je ne me sentais plus de vocation, j'acceptai avec empressement la proposition que me fit Farinelli de le suivre en Espagne en qualité d'accompagnateur, car, bien qu'il fût assez habile claveciniste, il n'aimait point à s'accompagner lui-même en public. Nous arrivâmes à Paris dans les derniers jours de l'année 1736. Farinelli fut aussitôt mandé à la cour de Versailles, où il chanta devant le roi Louis XV, qui fut si émerveillé de son talent, qu'en témoignage de sa satisfaction il lui envoya son portrait enrichi de diamans. Quatorze ans après, en 1750, Caffarelli fut aussi appelé à Paris par la grande dauphine, princesse de Saxe, qui était passionnée pour la musique. Il chanta

plusieurs fois au concert spirituel avec non moins de succès que son rival Farinelli, mais il se conduisit avec beaucoup moins de modestie et de prudence. Blessé de n'avoir reçu de la part de Louis XV qu'une simple boîte d'or, l'orgueilleux sopraniste dit au gentilhomme chargé de lui remettre ce cadeau : « Eh quoi! le roi de France n'a rien de mieux à me donner? Si encore on y avait ajouté son portrait! — Monsieur, répondit le gentilhomme, sa majesté ne fait présent de son portrait qu'aux ambassadeurs. — De tous les ambassadeurs du monde, répondit l'élève de Porpora, on ne ferait point un Caffarelli! » Ce fait ayant été rapporté au roi, Louis XV s'en amusa beaucoup; mais la grande dauphine, plus sévère, manda le chanteur dans ses appartemens, et, après lui avoir donné un riche diamant, elle lui remit un passeport en disant : « Il est signé du roi et n'est valable que pour dix jours; je vous engage à en profiter. » Caffarelli dut quitter Paris plus promptement qu'il ne l'aurait voulu.

Après quelques mois de séjour dans la capitale de la France, nous partîmes pour l'Espagne, non sans avoir été plusieurs fois à l'Académie royale de musique, où nous entendîmes un opéra barbare d'un certain Rameau intitulé *Castor et Pollux*, je crois, et une prétendue cantatrice, Mlle Fel, qui criait son amour comme si on l'eût écorchée toute vive. « Sauvons-nous, me dit Farinelli en riant, car le feu doit être à la maison! » Arrivé à Madrid, où il ne devait rester qu'une saison, Farinelli y fut retenu vingt-cinq ans par la faveur la plus étonnante que mentionne l'histoire.

Je ne vous dirai pas, *signori*, reprit Grotto après avoir aspiré une large prise de tabac, ce qui est connu de toute l'Europe, et par quel concours de circonstances Farinelli devint un instrument de la politique. Tout le monde sait que le roi d'Espagne Philippe V était frappé, dans les dernières années de sa vie, d'une sorte de mélancolie noire voisine de la folie qui le rendait impropre aux affaires. La reine Élisabeth de Parme, cette princesse ambitieuse que l'adroit Alberoni lui avait fait épouser en secondes noces, ne sachant plus comment vaincre l'apathie de son triste époux, dont elle punissait si bien les caprices dans les mystères de l'alcôve, eut recours à Farinelli. Elle fit préparer un concert dans les appartemens du roi, où l'admirable sopraniste chanta plusieurs morceaux d'un tendre caractère qui émurent jusqu'aux larmes ce nouveau Saül de la lignée de Louis XIV. Il se réveilla comme d'un long sommeil, combla de caresses son jeune David, consentit à se laisser faire la barbe, et reprit sa place au conseil. Sous Ferdinand VI, qui avec la couronne de son père avait hérité aussi de ses infirmités, Farinelli devint un personnage si important, qu'il eut presque l'autorité d'un premier ministre. Créé chevalier de Calatrava dans une circonstance tout à

fait analogue à celle où il avait conquis la faveur de Philippe V, Farinelli acquit une si grande influence sur l'esprit du nouveau roi, qu'elle s'étendit jusqu'aux affaires de l'état. Dispensateur de toutes les grâces, comblé d'honneurs et de richesses, il se voyait courtisé par les grands d'Espagne, par les *hidalgos* et les plus jolies femmes du royaume. Le ministre La Ensenada ne prenait aucune mesure sans le consulter. Pour vous donner une idée de la faveur dont il jouissait à la cour d'Espagne, qu'il vous suffise de savoir que Marie-Thérèse lui a écrit de sa propre main une lettre que j'ai lue, et qui était des plus flatteuses.

— Je puis attester la vérité de ce fait, dit le sénateur Grimani. Me trouvant à Vienne vers 1762 en qualité de secrétaire d'ambassade, j'entendis un soir au cercle de la cour l'impératrice Marie-Thérèse répondre au reproche qu'on lui faisait d'entretenir une correspondance avec Mme de Pompadour : « Eh ! messieurs, la politique a de cruelles nécessités; *j'ai bien écrit à Farinelli !* »

— Il faut dire à son honneur, reprit Grotto, qu'il supporta cette prospérité inouie avec calme et beaucoup de modestie. Il fut généreux, protégea le mérite inconnu et n'usa jamais de son crédit pour se venger des injures dont il fut souvent l'objet. Directeur général du théâtre et des fêtes au palais de Buen-Retiro, il fit venir à Madrid les artistes les plus renommés, tels que Gizzielo et la Mingotti, sans manifester jamais une ombre de jalousie. Seulement Farinelli était d'une sévérité extrême pour les virtuoses qu'il avait sous sa dépenpendance. Il leur était expressément défendu de chanter hors des réunions de la cour, et il exigeait même qu'ils fissent calfeutrer les fenêtres de la chambre où ils étudiaient leurs rôles. Un jour, il poussa la rigueur à cet égard jusqu'à refuser à une grande dame qui se trouvait dans un état des plus intéressans la permission d'entendre la Mingotti dans son propre appartement. Il fallut un ordre exprès du roi pour lever l'obstacle. Qui ne connaît l'anecdote de ce tailleur mélomane qui, pour se payer d'un habit magnifique qu'il lui apportait, ne demandait que le plaisir d'entendre chanter une seule fois l'admirable sopraniste? Après avoir satisfait au désir de ce brave homme, Farinelli lui remit une bourse qui contenait le double de la somme que pouvait valoir l'habit, en lui disant pour vaincre son refus : « Je vous ai cédé, il est juste que vous me cédiez à votre tour. »

Rappelé à Naples par une maladie que fit ma pauvre mère, j'assistai à l'inauguration du théâtre San-Carlo, qui eut lieu le 4 novembre 1737, le jour même de la fête du roi Charles VII, qui depuis a été Charles III d'Espagne. Ce fut un spectacle magnifique. Commencé dans le mois de mars de la même année, d'après un plan de

l'architecte Madrano, ce théâtre, qui est le plus grand et le plus beau de l'Europe, fut achevé dans le mois d'octobre sous la direction d'un certain Angelo Carasale, dont il fit la fortune et le malheur. A son entrée dans la salle, le roi, frappé d'admiration, appela l'architecte et lui posa la main sur l'épaule en témoignage de sa haute protection. — Je regrette seulement, dit le roi à Carasale, que le théâtre ne communique pas directement avec mon palais. S'il était possible d'établir une galerie intérieure, ce serait plus commode pour moi et ma famille. — Carasale, inclinant la tête, disparut. Après la représentation, il s'approcha du roi et lui dit : — Sire, votre désir est accompli; votre majesté peut rentrer maintenant dans son palais sans sortir du théâtre. Dans l'espace de trois heures qu'avait duré la représentation, l'architecte avait fait abattre de gros murs et improvisé un escalier qu'il fit recouvrir de riches tapisseries. Pendant huit jours, cet incident fut le sujet de toutes les conversations, ce qui n'empêcha pas le pauvre Carasale, quelque temps après, d'être renfermé au château Saint-Elme, où il est mort sous une fausse accusation de péculat (1). En 1744, à ce même théâtre Saint-Charles, j'assistai à une solennité bien autrement intéressante. Le roi, pour célébrer la victoire de Velletri, qu'il venait de remporter sur les impériaux, commandés par le prince de Lobkowitz, avait fait venir à Naples Caffarelli et Gizzielo. Jamais ces deux grands virtuoses n'avaient chanté ensemble, car l'un, plus âgé de onze ans que l'autre, — puisqu'il est né à Bari le 16 avril 1703, tandis que Gizzielo a vu le jour à Arpino le 18 janvier 1714, — était déjà célèbre dans toute l'Europe et ne reconnaissait de rival que son condisciple Farinelli. Aussi leur rencontre dans un opéra de Pergolèse, *Achille in Sciro*, fut-elle un événement dans l'histoire de l'art de chanter. Caffarelli, qui représentait le personnage héroïque d'Achille, venait de chanter un air de bravoure qui avait excité l'étonnement du public, lorsque parut Gizzielo sous le costume de l'astucieux Ulysse.

— Pas mal, répondit l'abbé Zamaria, *per Bacco!* vous avez donc lu Homère, mon cher Grotto?

— Tremblant comme l'oiseau à l'approche du vautour, continua le vieux sopraniste, Gizzielo se recommanda intérieurement à la vierge Marie, et fit vœu de lui consacrer un vase lacrymatoire de l'argent le plus fin, s'il sortait sain et sauf d'une lutte aussi terrible. Il commença d'une voix émue, et puis, encouragé par quelques murmures approbateurs, il se raffermit et développa les notes les

(1) Voyez Coletta, *Histoire du Royaume de Naples*, t. Ier, p. 129 de la traduction française. Le théâtre Saint-Charles, avec les belles peintures de Nicolini, fut brûlé en 1816 et reconstruit immédiatement par l'ordre du roi Ferdinand IV, fils de Charles VII de Naples.

plus suaves avec un style si pathétique et si touchant, que la salle retentit de bruyantes acclamations. La victoire resta indécise entre la prodigieuse flexibilité qui caractérisait surtout la manière de Caffarelli et la grâce mêlée de tendresse qui était le partage de Gizzielo.

— C'est à peu près mon histoire avec la Gabrielli que vous venez de raconter, interrompit Pacchiarotti. Lorsque je me rencontrai pour la première fois à Venise, en 1777, avec cette puissante et fantasque prima donna, que tant de rapports de ressemblance rapprochaient de Caffarelli, je me crus perdu. *Poveretto me*, m'écriai-je, *questo è un portento!* c'est un prodige! Je ne dus mon salut, dans cette circonstance, qu'à un peu de sentiment dont la Gabrielli était complétement dépourvue.

— Je revis Gizzielo à Madrid, continua Grotto, où il fut appelé par mon ami Farinelli en 1749. Les conseils de l'élève de Porpora perfectionnèrent son goût, et je n'oublierai de ma vie la manière dont il chantait un air de la *Didone abbandonata* que Vinci avait composé pour lui à Rome, en 1730, ainsi qu'un autre admirable morceau de l'*Artaserse*, du même compositeur :

E pure sono innocente...

dans lequel Gizzielo faisait pleurer son auditoire. Rappelé à la cour de Lisbonne, où il avait déjà été une première fois en 1743, il y est resté jusqu'en 1754. Comblé de richesses par le roi de Portugal, Gizzielo s'est retiré à Rome, où il est mort presqu'à la fleur de l'âge, en 1761 (1).

Farinelli dut quitter aussi l'Espagne en 1761, peu de temps après la mort de Ferdinand VI. Charles III, en congédiant le grand virtuose avec une pension considérable, lui rendit ce témoignage, qu'il avait usé avec modération de la faveur dont l'avaient honoré ses prédécesseurs. Il eut ordre, je crois, de se retirer à Bologne, dans cette ville studieuse et paisible où trente ans plus tôt il avait rencontré Bernachi, dont l'exemple et les sages conseils eurent une si grande influence sur sa destinée d'artiste. Il aimait à reconnaître qu'après Porpora, qui avait dirigé son enfance, les deux hommes qui avaient le plus contribué à épurer son goût et son style, c'étaient l'empereur Charles VI et le sopraniste Bernachi. Retiré dans une belle habitation qu'il avait fait construire à une lieue de Bologne, entouré de sa sœur et de ses deux enfans, qu'il affectionnait beaucoup, il y vécut somptueusement, en exerçant l'hospitalité d'un

(1) Grétry, qui se trouvait alors à Rome, dit dans ses *Mémoires*, p. 116 : « Un fameux chanteur que j'ai vu à Rome, Gizzielo, envoyait son accordeur dans les maisons où il voulait montrer ses talens, non-seulement de crainte qu'il ne fût trop haut (le clavecin) mais aussi pour la perfection de l'accord. »

grand seigneur. Il recevait nombreuse compagnie, et pas un voyageur de distinction ne passait à Bologne sans désirer lui être présenté. Ses appartemens étaient remplis d'un grand nombre de clavecins, dont chacun portait le nom d'un peintre célèbre. Tantôt il jouait sur le *Rafaello d'Urbino*, et tantôt sur le Titien, le Guide ou le Corrége. Plus souvent encore il se plaisait à chanter en s'accompagnant de la viole d'amour. Parmi les tableaux remarquables qu'il possédait, il y en avait un de son ami Amiconi, où l'artiste avait groupé, dans une composition pleine de grâce, le portrait de Farinelli, de Métastase, de la Faustina et celui du peintre Amiconi lui-même. Sa conversation, abondante en anecdotes curieuses sur les grands personnages qu'il avait approchés, intéressait les visiteurs et les convives qu'il avait constamment à sa table. Il parlait volontiers de son séjour en Angleterre, où il avait connu beaucoup d'hommes distingués, particulièrement lord Chesterfield. Un jour, je l'ai entendu confirmer le fait si souvent rapporté de son entrevue avec Senesino. Engagés, l'un au théâtre de Haendel, l'autre à celui de Porpora, où ils chantaient tous les soirs, les deux célèbres virtuoses n'avaient pu trouver l'occasion de s'entendre, lorsque je ne sais trop quelle représentation extraordinaire les mit en présence dans une scène combinée à cet effet. Senesino représentait un tyran furieux et implacable, et Farinelli un prisonnier chargé de chaînes. S'approchant humblement de son oppresseur, Farinelli chanta un air si touchant et avec une voix si pure, que Senesino, oubliant le caractère de son rôle, courut embrasser son rival aux applaudissemens d'un public ravi.

Parmi les voyageurs de distinction que j'ai vus chez Farinelli, je dois citer l'électrice de Saxe, qui était venue tout exprès en Italie pour voir et entendre l'incomparable sopraniste. C'était, je crois, en 1772. Après un déjeuner splendide qu'il avait donné à la princesse, il se plaça au clavecin, et, d'une voix affaiblie par l'âge, il dit cet air si fameux de Hasse :

Solitario bosco ombroso...

avec un si grand style, que la princesse, non moins émue que l'avait été Senesino, se précipita dans ses bras en s'écriant avec exaltation : « Ah! je mourrai contente désormais, puisque j'ai eu le bonheur de vous entendre! »

Hélas! continua Grotto en poussant un soupir, la gloire, la fortune, l'amitié du père Martini, l'estime dont il était entouré, la vénération que j'avais pour lui, n'ont point empêché ce grand homme de terminer tristement une existence qui avait été si complétement heureuse jusqu'alors. Il ne pouvait se consoler d'avoir été forcé de quitter la

cour d'Espagne, dont il ne parlait jamais sans pleurer comme un enfant. Joignez à ce chagrin d'une grandeur éclipsée la passion funeste que lui inspira la femme de son neveu, et vous aurez une idée de l'amertume de ses dernières années. Cette femme, jeune, belle et distinguée, appartenant à une des plus nobles familles de Bologne, repoussa avec dédain le sentiment que Farinelli éprouvait pour elle. Lui qui, dans sa jeunesse, avait été recherché et adoré, je puis l'affirmer, des plus grandes dames de l'Europe, il me dit un jour d'un accent désespéré : « Je donnerais ma fortune, ma vie et jusque ma part de paradis pour quelques jours de bonheur passés avec *Luccinda!* » Il chantait devant elle, d'une voix chevrotante, les morceaux les plus touchans de son répertoire sans pouvoir adoucir son inhumaine. Enfin il s'oublia jusqu'à éloigner son neveu et se fit le tuteur jaloux et tyrannique d'une jeune femme dont la fierté a empoisonné et abrégé certainement sa vie.

— On pourrait appliquer à ce pauvre Farinelli, répondit l'abbé Zamaria, ces deux vers de l'Arioste :

Che la cagion del suo caso empio e tristo,
Tutto venia per aver troppo visto,

ce qui veut dire que « trop d'expérience nuit au bonheur. »

— Je possède une fort belle gravure d'Amiconi, dit Canova, où Farinelli est représenté assis au milieu d'un portique, ayant à ses pieds un groupe de petits amours qui chantent et folâtrent autour de lui. Une muse lui pose une couronne sur la tête, tandis qu'au fond du tableau on aperçoit la Renommée qui s'élève au-dessus d'un nuage pour annoncer l'avénement du grand artiste. Jeune, beau et plein de grâce, Farinelli tient à la main une guirlande de roses dont il admire la fraîcheur, et au bas de cette gravure, qui a été publiée à Londres, on lit ce vers tiré de l'Énéide de Virgile :

Primam merui qui laude coronam.

— *Signori,* reprit Grotto avec une certaine dignité, Farinelli et Caffarelli, dont le véritable nom était Majorano, comme vous le savez sans doute, sont les deux sopranistes les plus admirables qu'ait produits l'Italie, si féconde pourtant en semblables merveilles. Nés dans la même contrée, l'un à Naples en 1705, l'autre à Bari en 1703, tous les deux élèves de Porpora qu'ils ont laissé dans la misère, ils ont vécu près d'un siècle et sont morts riches et glorieux, mon ami en 1782, et Caffarelli l'année suivante, dans son duché de Santo-Dorato. Doués tous les deux d'un physique charmant et d'une voix de soprano étendue, sonore, limpide, que leur maître avait assouplie dès l'enfance par des exercices si bien gradués, qu'en sortant

de ses mains ils purent aborder les plus grands théâtres de l'Europe, ils déployèrent des qualités différentes avec une égale habileté, et laissèrent le monde indécis, ne sachant auquel des deux *usignuoli* donner la préférence. Si Farinelli se distinguait par la sensibilité, par un goût sévère et contenu, Caffarelli éblouissait par les prodiges de sa vocalisation luxuriante, qu'aucune femme, même la Gabrielli, ne pouvait égaler. L'un touchait le cœur par l'expression des sentimens, l'autre étonnait l'oreille par les caprices et les sensualités de son gosier; le premier vous arrachait des larmes, le second des cris d'admiration; et si Farinelli a été le chanteur des rois, des princes, des femmes sensibles, des grands professeurs et des hommes distingués par la culture de leur esprit, Caffarelli a été celui de la foule ébahie au spectacle de la difficulté vaincue. L'un pourrait être comparé au Tasse, et l'autre à Marini.

— Et pourquoi pas à Homère et à Virgile? répondit l'abbé Zamaria en riant. Puisque vous les avez déjà comparés à deux oiseaux, continua l'abbé avec malice, Farinelli pourrait être assimilé au cygne, l'oiseau favori des muses, qui chantait sur les ondes du Pénée les louanges d'Apollon, et Caffarelli au phénix, dont le plumage d'or, de pourpre et d'azur, selon Pline, faisait l'admiration des hommes et des dieux.

— Quoi qu'il en soit, continua Grotto, Farinelli et Caffarelli doivent être considérés comme les deux sopranistes les plus extraordinaires qui aient existé, l'un dans le chant tempéré et *di mezzo carattere*, l'autre dans le style de bravoure. Autour de ces deux illustres élèves de Porpora, qui se sont partagé l'empire de l'art de charmer les hommes par les inflexions de la voix, on pourrait classer en deux familles distinctes tous les sopranistes célèbres qu'a produits notre pays : dans la lignée de Farinelli, Bernachi d'abord, qui a fondé l'école de Bologne; son savant élève Mancini; Orsini, dont la voix de contralto plaisait tant à l'empereur Charles VI et à son maître de chapelle, Fux; Senesino, qui a eu l'honneur de chanter avec Marie-Thérèse lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, et dont la voix de *mezzo soprano* et le beau visage ont fait les délices de la cour de Dresde, où Haendel est allé le chercher; Carestini, dont la modestie n'était surpassée que par le goût, le talent et l'expression qui distinguaient ce chanteur favori de Haendel; Guarducci, non moins touchant, et qui était si remarquable dans la *Didone* de Piccini; Salimbeni, beau comme l'amour, élève aussi de Porpora, et dont la voix enchanteresse de soprano avait le privilége de toucher le grand Frédéric; Guadagni, que vous connaissez tous, le chanteur inspiré de Glück, l'amant fortuné de la Gabrielli; Millico, qui l'a peut-être égalé, l'ami intime de l'auteur d'*Orfeo* et d'*Alceste;* Aprile, qui fut aussi un

excellent professeur; *il Porporino,* dont la belle voix de contralto n'était pas à dédaigner, non plus que celle de Rubinelli; enfin Pacchiarotti que voici, le sublime Pacchiarotti, qui est, hélas! le dernier grand sopraniste qui nous reste.

— En vous remerciant des éloges que vous voulez bien m'accorder, répondit Pacchiarotti, permettez-moi de ne pas désespérer de l'avenir. J'ai entendu à Rome, il y a quelques années, un certain Crescentini qui promet de devenir un virtuose digne de perpétuer la tradition de Farinelli et de Guadagni.

— Dans la famille des sopranistes qui ont surtout brillé par les artifices de la vocalisation, reprit Grotto, on pourrait classer, avant Caffarelli, Pasi, qui chantait au commencement du siècle; puis Gizzielo, dont j'ai déjà parlé, et dont la voix de soprano égalait au moins celle de l'élève de Porpora; enfin l'idole du jour, Marchesi, que nous avons entendu à Venise, et qui possède, avec une figure charmante, une voix de soprano dont la merveilleuse souplesse excite l'admiration de l'Europe.

Grotto avait à peine terminé son récit, que la porte de la salle s'ouvrit avec fracas, et l'on vit entrer un homme vêtu de noir, portant une barrette ornée d'un gland d'or. A son aspect, tout le monde se leva précipitamment, excepté le sénateur Zeno, qui ne bougea pas de sa chaise. C'était un familier du conseil des dix, qui, en apercevant le père de Beata, s'inclina et disparut sans proférer une parole. On reconnut à cette scène muette et à la contenance du sénateur qu'il était un des trois inquisiteurs d'état. Quelques jours après, on apprit, non sans terreur, que le convive qui avait osé blâmer la politique du gouvernement avait été enlevé de sa maison sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu.

Les convives se retirèrent un peu en désordre, plus ou moins préoccupés de l'incident qui avait mis fin à ce souper improvisé. Il était trois heures du matin. La lune resplendissante éclairait encore quelques promeneurs attardés sur la place Saint-Marc. Lorenzo, dans la confusion de cette scène, voyant Beata seule et séparée du chevalier Grimani, la suivit en silence et l'accompagna jusqu'à la gondole de sa maison, qui était amarrée au *traghetto* de la Piazzetta. Son père s'y étant placé le premier, Lorenzo offrit son bras à Beata pour l'aider à y monter, et se disposait à se retirer lorsque le sénateur lui dit: Vous pouvez entrer. Heureux et confus d'une faveur si inusitée, Lorenzo obéit. Il s'assit humblement en face de Beata et du sénateur, sans dire un mot, mais le cœur agité. A un mouvement que fit la *gentildonna* pour ramener les plis de sa robe, qui traînait à ses pieds, Lorenzo, allant au-devant de ses désirs, rencontra sa main qu'il saisit fortement. Elle ne répondit point à son étreinte, mais elle ne retira

pas sa main, et laissa Lorenzo la presser longtemps avec transport, nuance exquise d'une âme aussi pure que le ciel. Lorenzo était ivre de bonheur. C'était le premier témoignage d'affection qu'il recevait de Beata; ce contact innocent qu'il avait provoqué, et dont il s'exagérait certainement la portée, fit épanouir ses plus chères espérances et entr'ouvrit à son imagination un avenir de béatitude. Il tremblait, ses genoux s'entrechoquaient, et sans la demi-obscurité qui le dérobait aux regards du sénateur, son exaltation extraordinaire aurait éveillé peut-être les soupçons du père de Beata. Oh! comme le souvenir de la Vicentina lui était odieux dans cet instant de suprême félicité! qu'il était honteux de sa chute, et combien les baisers de la volupté lui paraissaient amers et décevans, comparés à l'extase du véritable amour! Toute la soirée, Lorenzo avait imploré vainement, par sa contenance recueillie et triste, un signe bienveillant de Beata, sans se douter que cette noble créature était joyeuse comme une enfant de le voir ainsi préoccupé d'elle et indifférent à tout autre objet. Elle lui savait gré surtout de n'avoir point répondu aux agaceries de la *prima donna*, ni aux propos aimables d'Hélène Badoer. Assise en face de Lorenzo, elle le sentait tressaillir, et son cœur en éprouvait une douce commotion. Elle était heureuse et à la fois étonnée de la témérité de Lorenzo; sa conscience parfaitement tranquille épanchait ses illusions et s'entr'ouvrait au bonheur. — Pourquoi, se disait-elle recueillie en elle-même à côté de son père silencieux et en attachant sur Lorenzo un regard sérieux et attendri, pourquoi la destinée briserait-elle une union si charmante qu'elle s'est plu à former? Ne l'a-t-elle pas confié à ma sollicitude, cet enfant bien-aimé qui a répondu à tous mes vœux, et ne suis-je pas assez riche pour fixer irrévocablement son sort? Mon père pourrait-il trouver un fils plus affectueux et plus digne de soutenir l'éclat de sa maison, et que sont quelques années de plus, quand l'amour s'unit à l'amour?

Lorenzo, qui tournait le dos à la proue où était placée la lanterne qui, ainsi qu'une étoile polaire, éclairait les mariniers à travers les lagunes, se pencha un peu de côté et laissa pénétrer ainsi dans la gondole un rayon furtif de lumière : il put voir alors deux grosses larmes sillonner le beau visage de Beata. Oh! que n'était-il seul pour tomber à ses pieds et les essuyer de ses lèvres, ces larmes précieuses qu'il recueillit au fond de son cœur! Ému jusqu'au transport, Lorenzo aurait peut-être fait un éclat irréparable, si, dans les profondeurs d'un petit canal, une voix harmonieuse n'eût soupiré ces jolis vers d'une chanson de Lamberti :

La troppo cara imagine
Sempre xe viva in mi,
Non vedo altro che ti,
Ti sola sento.

« Ton image chérie vit toujours dans mon cœur; je ne vois que toi, je ne pense qu'à toi. » Ce sentiment si conforme à ce qu'il éprouvait calma Lorenzo et le plongea dans une douce rêverie, où la légende de Silvio et de Nisbé, dont Giacomo avait bercé son enfance, traversa heureusement son esprit.

Rentré au palais, Lorenzo ne put dormir de la nuit. Il marchait à grands pas dans sa chambre avec une agitation extrême, se parlant tout haut, couvrant de baisers ses propres mains qui avaient pressé celle de Beata, et qui lui paraissaient encore empreintes du parfum de la femme aimée. Tantôt il s'asseyait au clavecin et improvisait des chants pour exhaler son bonheur, tantôt il récitait avec emphase des vers de son poète de prédilection, Dante, qu'il savait presque tout entier par cœur. Il voulait écrire à Beata une seconde lettre pour lui dire sa joie, son respect, son amour, son profond repentir, et comme il entre toujours un peu d'imitation dans tout ce que fait la jeunesse, Lorenzo, en écrivant de nouveau à la fille du sénateur, pensait indirectement à la fameuse lettre de Saint-Preux à Julie, dont il n'avait pas oublié le début éloquent : « Puissances du ciel! vous m'avez donné une âme pour la douleur; donnez-m'en une pour la félicité! » Son bon instinct le préserva heureusement d'une faute qui l'aurait compromis dans l'esprit de Beata, dont la fierté et la délicatesse auraient été blessées d'un pareil langage.

Le lendemain, Lorenzo resta toute la journée au palais sans presque sortir de sa chambre, tant il était heureux de se trouver près d'elle, de respirer le même air, de fouler la trace de ses pas. Il prêtait l'oreille au moindre mouvement qui se faisait au-dessous de lui dans l'appartement de Beata, et à chaque porte qu'on fermait, à chaque bruit, son cœur bondissait, croyant entendre, dans les longs corridors, le frôlement d'une robe de soie. Puis il se mettait à la fenêtre, espérant que Beata serait à son balcon, d'où elle se plaisait à contempler les incidens du Grand-Canal. Le palais s'était transformé pour Lorenzo en un séjour enchanté; tout lui paraissait changé. Il s'y sentait plus libre et plus fort, les domestiques étaient plus respectueux à son égard, Teresa, la camériste, moins revêche, et le sénateur Zeno lui-même n'avait pu, sans intention, lui accorder la faveur de l'admettre dans sa gondole avec sa fille chérie, quand le chevalier Grimani s'en retournait seul avec son père.

Cependant Lorenzo n'était pas sans appréhension sur l'accueil que lui ferait Beata. Son bonheur était si grand et si inespéré, qu'il craignait de le voir s'évanouir comme un songe à l'apparition du jour. Elle n'a pas répondu à mon étreinte, se disait-il avec confusion; j'ai saisi sa main comme une proie qu'on dérobe, et peut-être ne me l'a-t-elle abandonnée un instant que par distraction, par pitié ou indifférence? Ces larmes divines, que j'ai vues couler de

ses beaux yeux, est-ce bien moi, pauvre insensé, qui en suis la cause? Ah! c'est l'absence du chevalier qu'on pleurait et le peu d'empressement qu'il a mis à la suivre dans sa gondole! — Passant d'un extrême à l'autre, Lorenzo, après s'être humilié ainsi devant la fortune, se relevait avec orgueil, et trouvait qu'après tout il valait bien le chevalier Grimani, dont le mérite consistait à porter avec grâce le nom de son père. Ces alternatives de tendresse et de vanité, de soumission et de révolte, d'aspirations généreuses et de susceptibilité démocratique, comme on dirait de nos jours, étaient les affluens divers dont se composaient le caractère de Lorenzo et la société où le sort l'avait jeté. A dîner, où il vit Beata pour la première fois de la journée, Lorenzo fut timide et embarrassé. Il n'osait lever les yeux sur elle, de peur de rencontrer un visage sévère, où il aurait lu la condamnation de sa témérité et l'anéantissement de ses espérances. Il ne répondait que par monosyllabes aux questions que lui adressait l'abbé Zamaria, ne voulant pas prolonger une conversation qui aurait pu trahir l'anxiété de son esprit. Beata au contraire, sans être moins réservée dans ses manières, regardait Lorenzo avec une curiosité naïve, comme si elle eût découvert en lui des qualités ou des défauts qui lui eussent été inconnus jusqu'alors, ou qu'il fût revenu d'un long voyage empreint de ce caractère d'étrangeté que donne l'absence. C'est que la femme chaste et pure qui accorde un témoignage d'affection, ou qui s'est laissé surprendre une faiblesse, éprouve une secousse intérieure qui déchire le voile de sa pudeur alarmée. Elle contemple alors avec des yeux étonnés celui qui l'a éveillée du bruit de ses ailes ou du souffle de son haleine. Dans le regard profond, tendre et soucieux de la fille du sénateur, il y avait comme une révélation de sa destinée. Son âme confiante et généreuse s'était légèrement épanouie à ce premier contact de l'amour, et malgré son bon sens, elle était disposée à croire que son père n'avait point agi sans intention en permettant à Lorenzo d'entrer dans sa gondole. Elle voyait dans ce fait, bien simple pourtant, une lueur d'espérance, un encouragement à ses vœux les plus chers, tant elle est vraie, cette pensée de Pascal : « que le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas. » Sur la fin du dîner, Teresa vint parler tout bas à sa maîtresse, qui s'écria : « Ah! Tognina est ici! Sans doute elle vient passer quelques jours avec nous pour voir la fête de l'Ascension. » Elle se leva précipitamment de table, et courut embrasser son amie d'enfance.

P. Scudo.

(*La quatrième partie au prochain n°.*)

LA SIBÉRIE

AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE.

LE PAYS DE TOBOLSK. — LES EXILÉS POLITIQUES.

I. *Reise um die Erde durch Nord-Asien und die beiden Oceane*, von Adolph Erman, 3 vol.; Berlin, 1833-1838-1848. — II. *Matthias Alexander Castrèn's Reisen im Norden, aus dem Schwedischen übersetzt*, von H. Helms, 1 vol.; Leipzig, 1853. — III. *Travels in Siberia*, by S. S. Hill, esq., 2 vol.; Londres, 1854. — IV. *Reise-erinnerungen aus Sibirien*, von Christoph Hansteen, 1 vol..; Leipzig, 1854.

La Sibérie n'a guère été visitée que par des Russes; je ne parle pas de ceux à qui le tsar fournit une escorte et qui ne doivent pas revenir de leur voyage. Pendant la plus grande partie du moyen âge, malgré de fréquentes relations avec les peuplades asiatiques du nord qui venaient leur vendre leurs pelleteries, les Moscovites eux-mêmes connaissaient à peine de nom cet immense pays, qui porte aujourd'hui l'influence russe jusqu'aux frontières de la Chine. Vers la fin du XIVe siècle, on voit de hardis colons, à la fois commerçans, agriculteurs, chefs de bandes guerrières, s'aventurer d'abord sur le versant occidental de la chaîne de l'Oural; ils s'y installent solidement, bâtissent des villages, des villes, des forteresses, défrichent les terres, établissent des salines, habituent les sauvages des montagnes aux transactions du commerce, acquièrent bientôt des richesses considérables, et organisent une sorte de peuple composé d'aventuriers, de vagabonds, de Cosaques, venus de tous les points de la Moscovie et du nord de l'Allemagne. Le plus illustre de ces colons, Strogonof, chef d'une famille qui est encore aujourd'hui l'une des premières de l'empire, était un homme à vastes projets

et d'une singulière audace; ses fils, Jacques, Grégoire, Michel, continuèrent son entreprise, et bientôt, devenus assez puissans pour rendre des services au tsar Ivan le Terrible, ils obtinrent l'autorisation de mettre sur pied une armée qui devait franchir les défilés de l'Oural. Le Cosaque Jermak, chargé par les Strogonof de la conduite de l'expédition, s'avança au-delà de l'Oural à la tête de quelques milliers d'hommes, et soumit rapidement une grande partie de la Sibérie inférieure. A peu près vers la même époque, des événemens analogues s'accomplissaient au nord. Un négociant de Solvitchegodzka conçut le projet d'envoyer une mission chez les Tonguses et les Samoyèdes, afin de faire explorer les lieux et d'y établir un comptoir. L'entreprise réussit; les parties les plus accessibles de la contrée s'ouvrirent aux recherches des agens, et au bout de quelques années, après avoir lié des rapports avec ces peuplades lointaines, le hardi négociant russe devint un intermédiaire puissant entre la Sibérie septentrionale et les commerçans de Moscou. Le nom de cet homme est resté célèbre dans les annales moscovites; il s'appelait Anika. Ses fils poursuivirent ses travaux et acquirent de si grandes richesses, qu'ils furent bientôt en butte aux accusations de l'envie. Pour se soustraire aux dangers qui les menaçaient, ils jugèrent prudent de révéler au gouvernement le secret de leur découverte et d'invoquer sa protection. Boris Godunof, beau-frère du tsar Féodor Ivanovitch, administrait alors la Russie en qualité de ministre avant de la gouverner en son nom; c'est à lui que les héritiers d'Anika dévoilèrent l'existence des peuples de la Sibérie et les rapports qu'ils avaient déjà établis avec eux. Boris Godunof profita de l'indication; quelques années après, une partie des Samoyèdes était soumise à la domination moscovite. Une fois la route ouverte, la Sibérie entière devait être promptement réduite. C'est ainsi que la conquête de la Sibérie, commencée en 1580 sous Ivan le Terrible, fut terminée cinq ans plus tard sous le tsar Féodor Ivanovitch.

Depuis ces hardies entreprises, la Sibérie fut parcourue en divers sens par les ambassades qui, au XVIIe et au XVIIIe siècle, allaient conclure des traités de commerce avec la Chine ou régler la délimitation des frontières. En 1689, le comte Golovin conclut à Nertschinsk une première convention qui fixa provisoirement les bornes des deux empires. En 1715, Pierre le Grand envoya à l'empereur de Chine Khang-hi le chirurgien anglais Thomas Garwin et un officier russe, d'origine allemande, nommé Laurent Lange, pour recueillir des renseignemens sur le commerce des Chinois et examiner de plus près la question des frontières. Cette question, longtemps indécise, suscita ainsi pendant le XVIIIe siècle bien des missions et des ambassades qui furent pour les Russes une occasion naturelle d'étudier les Kirghises, les Baschkirs, les Ostiakes, les Tonguses, et toutes ces

races mongoles qui ont fourni des soldats à Gengis-Khan. Aux voyageurs diplomatiques succédèrent enfin les savans. La première expédition scientifique en Sibérie, commencée en 1739, sous le règne d'Anna Ivanovna, nous montre avec orgueil, à côté de l'illustre nom de Behring, ceux de ses dignes compagnons, l'historien Müller, l'archéologue Fischer, le médecin Steller, et le laborieux botaniste si apprécié de Linné, Jean-George Gmelin. Il y en a eu une autre, accomplie par les ordres de Catherine II, qui rappelle aussi de glorieux souvenirs; elle fut conduite par le Cuvier de la Russie, le grand naturaliste Pallas, assisté du second des Gmelin, ce courageux Samuel-Théophile, qui, après de longues fatigues en Sibérie, fut fait prisonnier par les sauvages du Caucase, et périt martyr de la science au fond d'un cachot humide. Le dernier de ces vaillans explorateurs est l'amiral Wrangel, dont le voyage, exécuté de 1820 à 1824, a été pour les physiciens et les naturalistes une source d'informations précieuses. Entre Behring et Wrangel, l'histoire cite plusieurs noms dignes de mémoire, et quelques-uns illustres; ce sont surtout de hardis capitaines de vaisseau, M. Krusenstern et M. Otto de Kotzebue, d'intrépides voyageurs, M. Ledeburg, M. Bunge, M. Gustave Rose, et un maître qu'on trouve toujours à la tête des grandes explorations de la science, M. Alexandre de Humboldt.

Presque tous ces hommes sont des fonctionnaires russes ou des savans allemands. Dévoués à des études spéciales ou gênés dans leurs narrations par l'esprit de leur pays, on comprend qu'ils n'aient pu donner un tableau complet de leur voyage. Quel que soit cependant l'intérêt des observations scientifiques en ces régions de l'Asie septentrionale, il y a mille autres détails qui excitent notre curiosité. La politique et l'histoire ont là d'étranges mystères. J'ai souvent cherché des renseignemens exacts sur ces contrées, où tant de milliers d'hommes ont été envoyés en exil, où tant de nobles cœurs et de personnages tragiques, les uns punis d'un mouvement généreux, les autres victimes des drames ténébreux d'une cour despotique, ont été ensevelis vivans dans un linceul de neige. Je voulais avoir autre chose sur ce point que des déclamations trop faciles. Quand je lisais les tragiques aventures des Menchikof, des Jean de Courlande, des Dolgorouki, des Tolstoy, des Biren; quand je lisais que le maréchal de Munnich avait été relégué dans le petit bourg de Pélim, au milieu des glaces, au milieu de forêts marécageuses qu'il est impossible de parcourir même en été, et qui semblent exactement décrites en ces vers de Dante :

> Questa palude, che 'l gran puzzo spira,
> Cinge d'intorno la città dolente (1);

(1) *Inferno*, cant. IX, v. 31-32. « Ce marais, qui exhale la grande puanteur, entoure de toutes parts la cité de douleur. »

quand je me rappelais que le glorieux vieillard, tant de fois vainqueur des Turcs, avait blanchi dans ce sépulcre horrible, qu'il y avait passé vingt années de sa vie, vingt années de douleur, de misère, de désespoir, sans autre consolation que la société de sa femme et la pratique d'une piété ardente; quand je me rappelais enfin cette innombrable légion de martyrs inconnus, exilés sans nom, prisonniers dégradés de leur dignité d'hommes et numérotés comme du bétail, c'est alors surtout que je maudissais le mystère dont le despotisme s'enveloppe et le sceau qu'il imprime sur les lèvres humaines. Les aventures de Praskovie Lopoulof, dans le touchant récit de M. Xavier de Maistre, n'étaient-elles pas jusqu'ici le seul épisode bien connu de cette lugubre histoire?

Or voici des voyageurs qui ont parcouru assez récemment la Sibérie et qui racontent avec netteté tout ce qu'ils ont vu. Ce sont des savans, mais ce sont aussi des hommes; rien de ce qui intéresse l'humanité ne les laisse indifférens. S'ils ont rencontré sur leur chemin des familles exilées, ils ne craignent pas de nous dire les émotions qu'ils ont ressenties. Ils ne déclament pas; bien loin de là, ils sont brefs, précis, et d'autant plus expressifs. Ils décrivent aussi l'aspect général du pays, les mœurs des tribus nomades, les rapports des Russes et des Chinois sur la frontière, la vie des fonctionnaires dans ces solitudes lointaines, le contraste bizarre du christianisme moscovite et des religions du Nord et de l'Orient. La variété des choses et des hommes est si grande en ces contrées où la civilisation et la barbarie se heurtent à chaque pas, il y a tant de différences du nord au sud et de l'est à l'ouest, que le simple récit de ces mille oppositions semble le résultat d'un artifice ingénieux. Nos voyageurs nous donnent leur journal complet : rien de plus piquant et de plus inattendu que cette pittoresque mêlée de gouverneurs russes, de khans tartares, d'aristocrates samoyèdes, de sorciers tonguses, de popes moscovites, de lamas bouddhistes, de commerçans chinois, dont les profils passent et repassent dans leurs tableaux.

Le premier, M. Christophe Hansteen, célèbre astronome norvégien, professeur à l'université et directeur de l'observatoire de Christiania, a parcouru la Sibérie tout entière pour y faire des études sur les courans magnétiques du globe. Les découvertes de M. Hansteen sont connues du monde savant. Occupé depuis longtemps des variations de l'aiguille aimantée et impatient de les réduire à une loi, l'astronome de Christiania, après avoir comparé entre elles les observations des grands navigateurs, s'était arrêté à cette idée, qu'un seul pôle magnétique ne suffit pas à expliquer les mouvemens de la boussole. Indépendamment du principal pôle magnétique placé au nord de l'Amérique dans les régions de la baie de Baffin, il y avait, pensait-il, un autre pôle, c'est-à-dire un autre foyer de courans magné-

tiques, et c'était dans le nord-ouest de la Sibérie qu'on devait le trouver. Déjà, en 1811, M. Hansteen avait exposé ce système dans un mémoire qui fut couronné par l'Académie des sciences de Copenhague; il ne lui restait plus qu'à le vérifier par des observations directes. M. Hansteen conçut le projet de cette expédition; il s'y prépara par de nouvelles recherches, par des lectures immenses, par la confection d'un atlas où les notes éparses des voyageurs étaient habilement rapprochées, et le *storthing* de Norvége ayant libéralement pourvu aux frais de l'entreprise, il partit enfin pour ces contrées de l'Asie septentrionale, où il devait trouver la justification de sa théorie. C'est de 1828 à 1830 qu'il a accompli sa tâche, assisté de M. Due, lieutenant de marine, qui fut pour lui, à travers mille fatigues, le plus fidèle des compagnons. Il y a quelques années, M. Hansteen, qui avait déjà donné à l'Europe le résultat scientifique de ses explorations, a eu l'idée de publier dans le *Calendrier populaire de Norvége* ce qu'on peut appeler la partie humaine et vivante de son voyage. Un écrivain allemand, M. le docteur Sebald, lui a demandé l'autorisation de faire connaître à son pays ces descriptions si curieuses. La modestie de M. Hansteen s'est alarmée; «ce n'étaient là, disait-il, que des notes prises à la hâte et rédigées sans prétention pour le peuple norvégien; » il a donc refait son travail avec des développemens nouveaux, afin de le rendre plus digne du grand public, et ce sont ces pages de l'astronome de Christiania, inédites encore en Norvége, que M. Sebald vient de publier en allemand.

Lorsque M. Hansteen arriva à Saint-Pétersbourg, il y trouva un professeur de l'université de Berlin, M. Adolphe Erman, occupé des mêmes recherches sur le magnétisme terrestre, et qui avait exprimé le désir de partager en Sibérie ses périls et ses travaux. M. Erman avait aussi en vue d'autres problèmes, des études de minéralogie et de botanique; il dut maintes fois se séparer de son compagnon. D'ailleurs ce voyage en Sibérie n'était pour M. Erman que le début d'un voyage autour du monde; il sortit de la Sibérie par le Kamtchatka et le Groenland, tandis que M. Hansteen revint en Europe en suivant les frontières de la Chine et de la Perse. La narration de M. Erman, rédigée un peu confusément sous la forme d'un journal quotidien, avait paru avant l'excellent livre de M. Hansteen, de 1836 à 1848; je l'ai sous les yeux, et soit que nous confrontions les récits des deux écrivains, soit que nous les complétions l'un par l'autre, cette double épreuve tournera au profit de la vérité. Le troisième des voyageurs que je signale ici à l'attention des esprits studieux, M. Mathias-Alexandre Castrén, est un sujet russe de la province de Finlande. M. Castrén est historien et philologue; ce sont des études de linguistique et d'ethnographie qui l'ont conduit dans la Russie du nord et dans la Sibérie. Après avoir visité la Laponie en 1838, et la Karélie

l'année suivante, il traversa de 1841 à 1844 toute la contrée qu'habitent les Samoyèdes, les Tonguses, les Syrians et les Ostiakes. Le dernier enfin est un Anglais, M. Hill, qui a visité la Sibérie en 1847 (1). M. Castrén n'a vu que la Sibérie septentrionale; M. Hansteen, M. Erman et M. Hill ont parcouru ce grand pays dans tous les sens. Suivons-les tous les quatre; ce sont des guides éclairés, des observateurs précis; ils ont visité plus d'une région où nul voyageur n'avait encore mis le pied, et leurs narrations, précieuses pour l'ethnographie et pour la science, éclairent souvent d'une vive lumière l'histoire de l'esprit russe.

I. — SCÈNES DE MOEURS DANS LA PROVINCE DE TOBOLSK.

Avant de peindre les Russes de Sibérie, M. Hansteen a eu l'occasion de noter quelques traits particuliers des Russes de Saint-Pétersbourg. Dès que nous entrons avec lui sur la terre des tsars, nous nous sentons enlacés de toutes parts dans les liens de la vie officielle. L'astronome norvégien devait s'embarquer à Stockholm pour aborder dans un port de Finlande; recommandé au ministère russe par les plus hauts personnages de la Norvége et de la Suède, il avait lieu d'espérer qu'on abrégerait pour lui les formalités, les perquisitions, les censures de la douane et de la police, plus longues et plus intolérables en ce pays que partout ailleurs; mais, n'ayant pas trouvé de navire qui fît voile pour la Finlande, il partit directement pour Cronstadt, et il eut à souffrir, soit en cette ville, soit à Saint-Pétersbourg, des vexations inouies. Des caisses revêtues de scellés, des papiers et des livres déférés à la censure la moins expéditive, le matériel d'un long voyage scientifique retenu à la douane pendant plus d'une semaine, tout cela ne fut rien encore; la police voulut confisquer comme suspect un fourgon chargé d'instrumens de physique. C'était en 1828. Le comte Cancrin administrait alors les finances de l'empire. M. Hansteen, désolé de se voir ainsi arrêté dès le début de son voyage, s'adressa directement au chef. « Vous avez tort, lui répond brusquement le ministre; j'étais informé que vous débarqueriez à Abo, et j'avais donné l'ordre de vous laisser passer librement, vous, votre suite et votre bagage. Pourquoi avez-vous changé de chemin? » La réprimande était permise, mais puisque le gouvernement était si bien disposé pour le savant norvégien, la logique la plus simple, sans parler de la justice et de l'hospitalité, voulait que le ministre averti s'empressât de réparer l'erreur. Cette pensée ne lui vint pas, et pour expier son manquement aux forma-

(1) Le voyage de M. Hill a déjà été apprécié ici au point de vue scientifique. Voyez, dans la *Revue* du 1er juillet 1854, le savant et spirituel article de M. Babinet, *la Sibérie et les Climats du Nord.*

lités, M. Hansteen fut obligé de solliciter longtemps encore à Cronstadt et à Saint-Pétersbourg la faveur qu'on lui avait accordée en Finlande. Ces vulgaires ennuis, racontés sans trop de mauvaise humeur par l'aimable et spirituel savant, ne sont pas une préface inutile au récit de ses aventures. Un trait qui distingue les fonctionnaires russes nouvellement arrivés en Sibérie, c'est la régularité d'une existence prescrite, et cette discipline servile fait souvent un étrange contraste avec la douceur naïve des colons libres et des tribus nomades. M. Hansteen avait ici un avant-goût des mœurs qu'il devait rencontrer plus d'une fois sur sa route; son voyage de Sibérie commençait à Cronstadt.

Heureusement, à côté de ces hommes esclaves de la lettre et fonctionnant comme les rouages d'une machine, il y a en Russie une société d'élite. Ni la grâce de l'hospitalité ni les lumières de l'esprit ne font défaut à cette aristocratie brillante. M. Hansteen trouvera des familles d'un rare mérite jusqu'au fond des plus obscures résidences de la Sibérie; on ne s'étonnera pas de l'accueil empressé qui l'attendait à Saint-Pétersbourg. Ce sont les sciences, et surtout les sciences physiques, géographiques, ethnographiques, qui, depuis le règne de Pierre le Grand, sont l'objet d'une protection marquée dans la capitale des tsars. Il s'en faut bien que la Russie se connaisse elle-même; il lui reste encore bien des expéditions intérieures à accomplir avant qu'elle ait découvert tout ce qu'elle renferme, avant qu'elle ait fixé avec précision la géographie et l'histoire de ses provinces; les savans qui se dévouent à cette tâche sont assurés de l'appui du gouvernement et de la sympathie des classes éclairées. M. Hansteen et M. Erman, M. Castrén et M. Hill n'ont eu qu'à se louer des hommes qui pouvaient contribuer au succès de leur voyage; les révélations qu'ils nous donneront çà et là n'en auront que plus d'autorité, il n'y a pas trace de colère ou de déclamation dans ces calmes peintures.

Parmi les personnes qui lui fournissent des renseignemens et des recommandations de toute sorte, M. Hansteen cite les voyageurs célèbres qui avaient parcouru récemment les côtes de la Sibérie, l'amiral Wrangel, l'amiral Krusenstern, le capitaine Kotzebue, et quelques-uns des fonctionnaires supérieurs de l'administration; ici le lieutenant-général Schubert, chef de l'état-major et directeur du dépôt des cartes, là le ministre comte Speranski, ancien gouverneur de toute la Russie d'Asie à l'époque où ces possessions immenses n'étaient pas divisées comme aujourd'hui en deux gouvernemens distincts. M. le comte Speranski prit la peine de tracer lui-même à M. Hansteen l'itinéraire qu'il devait suivre; il lui indiqua les routes les plus sûres et lui conseilla surtout de revenir de Tomsk par les provinces méridionales, en longeant la frontière chinoise, la partie la plus belle, disait-il, et certainement la plus intéressante de toute la Sibérie. Ce premier chapitre de M. Hansteen est plein de grâce et

fait le plus grand honneur à l'hospitalité des seigneurs russes. Habituons-nous à connaître nos ennemis autrement que par des tableaux de l'autre siècle. A côté de la barbarie tartare, qui persiste encore, je le sais, sous le vernis des mœurs élégantes, il y a là des qualités sérieuses et des progrès féconds qu'il serait absurde de vouloir nier. C'est en dédaignant ses adversaires qu'on s'expose à de cruels mécomptes. La Russie, depuis quarante ans, a fait bien des emprunts à la civilisation occidentale, sans altérer ces instincts nationaux, sans affaiblir ces ambitions politiques et religieuses qui sont entre ses mains une si formidable ressource. Mêlée aux sociétés libérales de l'Occident pendant ces luttes, si funestes pour nous, de 1812 à 1815, la Russie en a rapporté des germes qui ont grandi dans l'ombre. Je signale seulement ici ces vives sympathies scientifiques dont le passage de M. Hansteen à Saint-Pétersbourg nous donne un si attrayant témoignage. Un pays qui comprend ainsi la portée des travaux de l'intelligence, un pays qui les aime si sincèrement et les protége d'une façon si efficace, ne peut plus être placé au nombre des pays barbares. Nous qui sommes si fiers de notre supériorité, prenons garde de la perdre ! S'il était vrai que les classes riches de notre France fussent de plus en plus indifférentes aux œuvres de la pensée, s'il était vrai que l'amour du luxe, les luttes de la vanité, la préoccupation constante des intérêts matériels, eussent éteint ou diminué chez nous le respect des choses de l'esprit, ne serait-ce pas là un signe de décadence morale, et ne faudrait-il pas envier, même au prix d'une culture moins raffinée, l'enthousiasme ardent du Moscovite et sa foi dans la science (1) ?

La première chose qui frappa Mme de Staël quand elle entra en Russie, ce fut le charme des tableaux rustiques. Des paysannes, vêtues de costumes pittoresques, revenant de leurs travaux et *chantant ces airs de l'Ukraine dont les paroles vantent l'amour et la liberté avec une sorte de mélancolie qui tient du regret;* des groupes de jeunes filles dansant dans une prairie avec ce mélange d'indolence et de vivacité particulier à la race slave, voilà les premières scènes qu'elle prend plaisir à peindre dans ces pages toutes frémissantes de passion. Ce sont aussi les mœurs gracieuses du peuple qui attirent tout d'abord l'attention de M. Hansteen, quand il met le pied en Sibérie. Parti de Saint-Pétersbourg le 11 juillet 1828, le voyageur était arrivé à Tobolsk le 7 octobre avec sa petite caravane. Au milieu de ces solitudes qui entourent le chef-lieu de la Sibérie occidentale, dans ces petits villages où la vie est si dure, si pénible, où

(1) Buffon écrivait déjà en 1777 : « Ce peuple est aujourd'hui civilisé, commerçant, curieux des arts et des sciences, aimant les spectacles et les nouveautés ingénieuses. »

l'homme semble n'avoir d'autre occupation que de se défendre contre le climat, c'est un spectacle intéressant de retrouver le cœur humain avec ses émotions vraies, avec ses joies, avec ses peines, et de voir tout cela se traduire en des coutumes populaires empreintes d'une poésie naïve.

Une des plus curieuses cérémonies auxquelles M. Hansteen ait assisté chez les Russo-Sibériens, ce fut un mariage. Les hommes et les femmes, en Sibérie, vivent assez séparés les uns des autres; c'est une trace des mœurs orientales, sans parler de la rigueur du climat et des difficultés de la vie, qui retiennent chaque famille sous son toit comme l'assiégé dans son fort. Quand un Sibérien veut se marier, il s'adresse à une espèce d'entremetteuse nommée en russe la *svacha*. C'est ordinairement une vieille femme très au courant du personnel féminin de la contrée, connaissant à merveille toutes les jeunes filles et toutes les veuves, habituée à pénétrer partout, à tout examiner d'un œil curieux, à recevoir mainte et mainte confidence. Le Sibérien la prie de lui procurer une femme pourvue de telles et telles qualités; la *svacha* parcourt sa liste, interroge sa mémoire, et elle indique au prétendant la personne qui doit le mieux lui convenir. C'est ici que commence le rôle de la *svacha* et cette bizarre comédie des fiançailles que les mœurs sibériennes ont divisée en cinq actes. La *svacha* va trouver la jeune fille dont elle a fait le portrait à son client : je connais un jeune homme, dit-elle, qui se marierait volontiers, s'il trouvait une brave fille, aimable et laborieuse; il est ceci, il est cela... La *svacha* dessine le portrait à sa manière, et, au milieu de toutes les vertus qu'elle glorifie, si elle peut dire que le jeune homme possède un service à thé, il est bien rare que son éloquence ne triomphe pas du premier coup. Le thé est la boisson favorite du Sibérien; c'est du thé qu'on offre tout d'abord à l'étranger qui entre sous le toit hospitalier : quand un serviteur s'engage chez quelque riche famille, il a grand soin de stipuler combien de fois il prendra le thé chaque jour. Je suppose donc que le jeune homme possède la théière, la bouilloire, la boîte à thé, et que la demande a été favorablement accueillie; aussitôt la *svacha* leur procure à tous deux l'occasion de se voir, quelquefois chez un tiers, le plus souvent dans une église. C'est le premier acte, celui que les Russes nomment la *smotrénie*, c'est-à-dire l'entrevue. Les deux futurs, en effet, ne font guère que s'entrevoir un instant. La *svacha* les présente l'un à l'autre, et tel est ordinairement leur mutuel embarras, que la *svacha* doit faire à elle seule tous les frais de la conversation. C'est un examen muet, après quoi l'on se sépare. Si l'examen n'amène pas une rupture, les négociations continuent. La *svacha* obtient que les deux jeunes gens se rencontrent encore une fois dans la famille de l'un ou

de l'autre. Les parens sont là, des amis sont invités. Grâce à ce patronage, qui met chacun plus à l'aise, on devrait échanger quelques paroles et tâcher de se connaître; mais la sauvagerie des pauvres solitaires est si farouche, que la *svacha* se donne presque toujours les peines les plus comiques et les plus inutiles du monde pour délier les langues engourdies. Ce second acte (on l'appelle en russe *svidanie* ou le revoir) est suivi presque immédiatement du troisième, appelé *rukobitie* ou la poignée de main. La jeune fille s'est décidée; elle donne sa main soit à la *svacha*, soit au fiancé lui-même. Le quatrième acte arrive bientôt; c'est la *soirée virginale* (*devitschnik*) où la jeune fille prend congé de toutes ses compagnes. On prend du thé, on danse aux sons du violon ou de la *balalaïka* nationale, petit instrument à quatre cordes que l'on vend pour quelques kopeks dans toutes les foires et toutes les boutiques de Sibérie. C'est ce soir-là que les compagnes de la jeune fille défont ses nattes de cheveux et les lui rejettent sur le sommet de la tête; elle ne les nattera de nouveau qu'après le mariage, mais ce sera pour les tenir toujours enfermés sous un chaperon. Enfin le cinquième acte va s'accomplir, et là encore il y a de curieux usages à signaler. On sait quel rôle jouent les images saintes dans l'existence du paysan russe. Citons une page de M. Hansteen, qui fera apprécier la précision de l'observateur et la gracieuse simplicité du peintre :

« Chaque chambre de chaque maison doit contenir une *obras*, c'est-à-dire une image sainte. Ces images sont placées ordinairement dans un coin, à côté de la porte, et suspendues à peu près à hauteur d'homme. Dès le matin, sitôt qu'il est sorti de son lit et qu'il s'est lavé le visage et les mains, le paysan russe va se prosterner et faire trois signes de croix devant l'*obras*. S'il entre dans une chambre où il n'a pas encore mis le pied de tout le jour, que ce soit dans sa propre demeure ou dans une maison étrangère, la même cérémonie recommence. N'essayez pas de lui parler avant qu'il ait accompli ce pieux devoir; tant qu'il n'a pas fait ses dévotions à l'*obras*, le Russe ne voit rien et n'entend rien. Les familles protestantes elles-mêmes sont obligées d'avoir les saintes images dans leurs demeures, car dès qu'un homme du peuple entre dans la maison, il cherche l'*obras* dans tous les coins, et son embarras est grand quand il ne l'aperçoit pas. Il lui semble, — c'est la formule habituelle de sa surprise, — il lui semble qu'il est chez des païens, ou qu'il vient de passer le seuil d'une étable de pourceaux. Devant cette image, ou plutôt devant ces images (car plus il y en a, mieux cela vaut), un cierge est fixé sur une espèce de clou à forme recourbée. Quand la famille a quelque aisance, le cierge est orné d'une feuille d'or qui s'enroule de bas en haut et enveloppe toute la tige. Chez d'autres un peu plus riches, une lampe de verre est suspendue devant la plus précieuse des images. Les *obras* sont les pouvoirs tutélaires qui veillent sur la famille, et elles se transmettent de la mère à la fille à travers bien des générations.

« Chez les pauvres gens, en Sibérie par exemple, où les arts plastiques

n'ont pas encore franchi les degrés inférieurs, elles se composent de petites plaques de cuivre avec des figures en relief. Ces plaques sont disposées comme les retables des autels primitifs, elles ont deux ailes ou deux volets qui peuvent se replier sur la principale figure placée au milieu, laquelle est d'ordinaire une très médiocre représentation de la Vierge. Elles n'ont guère plus de trois ou quatre pouces en hauteur comme en largeur. Les passementiers de chaque village les fabriquent eux-mêmes pour quelques roubles; ensuite on les fait bénir par le pope. Au marché de Nijni-Novogorod, nous vîmes plusieurs boutiques toutes remplies d'*obras* de différens prix, et nous eûmes la fantaisie d'en acheter. Quelques-unes de ces images, un peu meilleures que celles que je viens de décrire, et toutefois bien mauvaises encore, sont peintes sur une plaque de bois d'environ huit pouces carrés et recouvertes d'un vernis épais. Il en est de plus élégantes où la peinture atteste un art plus avancé, mais cette peinture est cachée par des plaques d'argent ou de cuivre doré qui représentent en relief soit la robe du saint ou de la sainte, soit la gloire qui rayonne autour de sa tête. C'est seulement devant la figure et les mains que le métal est découpé et laisse voir la peinture. Une bordure brillante encadre le tableau. Chez les plus riches enfin, la gloire est entourée de perles et de diamans, et sur la célèbre image de la Vierge de Kasan, placée, si ma mémoire ne me trompe pas, dans une chapelle du Kremlin à Moscou, ces diamans sont du prix le plus élevé.

« A chaque *prasdnik* ou fête sainte, et le nombre de ces fêtes est considérable en Russie, on allume les lampes ou les cierges devant les *obras*. Dans les grands jours, à Noël par exemple, les popes s'en vont de maison en maison, chantant à pleine voix leur *Gospodi pomilio* (Seigneur, aie pitié de nous!) en présence des domestiques de chaque famille, et aspergeant d'eau bénite images et habitans. Or, le jour de la célébration du mariage, le fiancé et la fiancée se rendent chez leurs parens, d'abord chez les parens du fiancé, puis chez ceux de la jeune fille, afin de recevoir la bénédiction. Une *obras* est placée sur une table avec un cierge allumé. Devant l'*obras* est un gros pain rond sur lequel est posée une salière pleine de sel. Un tapis est étendu à terre. La jeune fille entre dans la chambre, accompagnée de sa mère; elle s'avance d'un pas lent sur le tapis, et fait trois fois son *pokorno*, c'est-à-dire une sorte de révérence respectueuse, devant la sainte image. Elle commence par se signer solennellement, du front à la ceinture et de l'épaule droite à l'épaule gauche; puis elle s'agenouille, appuie ses mains à terre et touche le sol de son front. Trois fois elle s'agenouille ainsi, trois fois elle incline son front jusqu'à terre, et chaque fois sa mère l'aide à se relever en lui prenant la main, car il faut que ce double mouvement se fasse sans hésitation et sans gaucherie. Alors le père s'avance, il soulève l'*obras*, la promène en faisant une croix au-dessus de la tête de la jeune fille, et prononce la formule de bénédiction. Il prend ensuite le pain et la salière, et répète sur la tête de la mariée la même cérémonie qu'avec l'*obras*. La jeune fille recommence devant son père et devant sa mère la triple génuflexion qu'elle a accomplie en l'honneur de l'*obras*, et la cérémonie de la bénédiction domestique est terminée. »

Le mariage à l'église, assez semblable aux cérémonies du culte catholique, ne présente rien de particulièrement remarquable: j'ajou-

terai seulement que ces jolis tableaux de M. Hansteen ne sont pas de simples généralités. L'auteur a vu ces choses en action, et elles ont eu pour lui un touchant intérêt qui se traduit avec grâce dans son récit. La jeune fille au mariage de laquelle il a assisté à Tobolsk était au service d'une famille allemande dont le chef, M. Hirsch, avait offert au savant norvégien l'hospitalité la plus aimable. M. Hirsch est un de ces nombreux Allemands qui sont la force et l'honneur de l'administration russe; à l'époque où M. Hansteen séjourna à Tobolsk, il était colonel du génie et chargé des fortifications de la province. Mme Hirsch aimait tendrement cette jeune fille qui remplissait depuis plusieurs années auprès d'elle l'office de femme de chambre, et qui, aussi gracieuse que dévouée, s'était concilié l'estime et l'affection de toute la famille. Ce mariage était donc un événement dans la maison, et M. Hansteen put voir de près les émotions diverses auxquelles la cérémonie donna lieu.

Dans les conditions de la vie civilisée, il arrive trop souvent que la femme est supérieure à l'homme par l'élévation du cœur et la noblesse des sentimens. Partout où la culture morale n'apparaît pas, cette supériorité de la femme est bien autrement fréquente, et il n'est rien de plus triste, à coup sûr, que de voir chez l'ouvrier, chez le paysan, chez le sauvage, la distinction naturelle de la femme à côté de la brutalité de celui qui se croit son seigneur et son maître. Les mœurs de la Sibérie, et la manière dont les mariages s'y concluent, doivent nécessairement faire éclater de la façon la plus pénible ce douloureux contraste. Quand le jour décisif fut arrivé, la jeune fille était plongée dans une profonde tristesse. Sous ses vêtemens de fête, dit le voyageur, elle semblait une victime. Elle n'avait vu son fiancé que dans les trois premières rencontres établies par l'usage, et le lourdaud n'avait pas ouvert une seule fois la bouche, malgré les provocations de la *svacha*. La pauvre enfant n'était guère disposée à engager ainsi son avenir; mais sa mère et la *svacha* l'avaient tellement endoctrinée, qu'elle avait dû céder à leurs instances. Le cœur bien gros, et retenant à peine ses larmes, elle demandait à Mme Hirsch ce qu'elle pensait de son fiancé. L'excellente femme, aussi affligée que la jeune fille, essayait de se faire illusion. « Il était bien intimidé, disait-elle; quand il te connaîtra mieux, tu verras que son cœur s'ouvrira. » Il y avait encore là d'autres douleurs qui se manifestaient sous une forme naïve; M. Hansteen n'eut pas de peine à les deviner. Un serf qui faisait partie de la domesticité de M. Hirsch, le brave Xavier, aimait depuis longtemps la jeune fille, et celle-ci eût sans doute préféré à ce fiancé inconnu le compagnon si humble, mais si dévoué, dont elle avait certainement deviné la respectueuse tendresse; mais quoi! Xavier n'était qu'un serf, et un serf ne peut se marier qu'avec la permission de son seigneur, il ne peut se marier

qu'au jour fixé pour cela, et avec la personne qu'on lui désigne. Toute la famille, y compris M. Hansteen, en voulait beaucoup à la *svacha* d'avoir décidé cette malencontreuse union. Après que le mariage eut été célébré par le pope, le pauvre Xavier revint à la maison, portant les *obras*, le pain et la salière qui devenaient dès lors la propriété de la jeune femme. Le soir, il y eut un repas chez les nouveaux mariés. Tous les témoins y assistaient, et Xavier servait à table. Irrité contre la *svacha*, il se vengea à sa façon en la servant la dernière, ce qui indigna fort la vieille entremetteuse, très entichée de l'importance de ses fonctions, et habituée, à ce qu'il paraît, à des procédés plus respectueux. « Tu mériterais bien que je t'appliquasse un soufflet, » lui dit-elle avec une colère bouffonne qui fit sourire plus d'un spectateur malgré les émotions du moment. Xavier ne se troubla pas, il continua gravement son service, et, le repas fini, s'approchant de la *svacha :* « Tu m'as menacé d'un soufflet, dit-il, c'est toi qui as mérité d'en recevoir un, et tu ne l'attendras pas longtemps. » Aussitôt dit, aussitôt fait. La *svacha* était folle de fureur. Déjà très mécontente du marié, qui n'avait pas reconnu ses services assez libéralement, très irritée aussi de la tristesse et de la mauvaise humeur de l'assemblée, elle sortit violemment en jetant à Xavier des injures et des imprécations. Quelques jours après, la jeune femme vint voir son ancienne maîtresse, et celle-ci lui ayant demandé ce que devenait son mari : « Ah! c'est fini, répondit-elle, il ne s'en relèvera jamais! La *svacha* est furieuse contre lui parce qu'il l'a mal payée, elle lui a enlevé la parole. » Elle croyait très sérieusement que la *svacha*, pour se venger, avait ensorcelé son mari. « Les Russes, ajoute M. Hansteen, sont naturellement très vifs et très bavards; garder le silence en compagnie, c'est pour eux la chose impossible. Les allures de ce mari taciturne ne pouvaient donc s'expliquer pour la jeune femme que par une influence malfaisante; et quelle douleur était la sienne, quand elle comparait ce mutisme opiniâtre avec la gaieté de l'honnête Xavier, qui avait toujours sur les lèvres quelque vive et spirituelle repartie! »

Tout ce qui intéresse la question du mariage attire nécessairement l'attention du voyageur en ces contrées lointaines, dont les mœurs ressemblent si peu aux nôtres. C'est surtout à propos de ces actes, si importans dans la vie de l'homme, que se révèlent le mieux l'esprit d'une société et le caractère d'une religion. M. Hill, en parcourant aussi la province de Tobolsk, a fait des observations qui complètent les peintures de M. Hansteen. Il ne s'agit plus du mariage des gens du peuple, il s'agit au contraire d'une classe privilégiée qui n'a pas besoin de l'entremise de la *svacha*. On sait que la religion gréco-russe, semblable sur ce point au protestantisme, dont elle s'éloigne par tant de différences profondes, permet aux popes

de se marier. Seuls, les hauts dignitaires, archevêques et évêques, archimandrites et supérieurs de couvens, sont astreints au célibat. Quant aux popes, ce n'est pas assez de dire qu'ils peuvent contracter mariage, ce sacrement est une condition indispensable sans laquelle ils ne seraient pas revêtus du sacerdoce à titre définitif. Seulement, remarquez cette clause singulière, en les contraignant de prendre femme, l'église leur défend de se marier deux fois. Quand un pope a perdu sa compagne, il est obligé par la discipline religieuse de se résigner à un veuvage éternel, comme le faisaient volontairement les chrétiens des premiers siècles. Il arrive parfois alors que l'ambition les console de la privation des joies domestiques; le pope devenu veuf peut aspirer, s'il a des protecteurs puissans, aux dignités supérieures, dont l'accès lui était interdit. On comprend bien cependant que ces heureux-là seront le petit nombre. Or, sans parler des avantages que l'église russe assure à ses ministres, sans parler du rang qu'ils occupent, de l'influence qu'ils exercent au sein de ces populations dévouées, comme elles disent, à la foi orthodoxe, cette défense de se marier en secondes noces les fait rechercher par les familles comme les plus désirables des maris. Les jeunes filles elles-mêmes, avec une naïveté de tendresse plus forte que la pudeur, ne dissimulent pas, en Sibérie du moins, leurs sentimens à cet égard. Un homme qui, en perdant sa femme, perd aussi l'espoir de la remplacer jamais, ne doit-il pas avoir pour elle des soins particuliers et une affection doublement vive? C'est là-dessus qu'elles comptent avec candeur, et sans déguiser leurs désirs. Un jeune pope, né d'une famille sibérienne, venait d'arriver dans une petite ville des environs de Tobolsk, où se trouvait alors le voyageur anglais. Avant de recevoir les derniers ordres et la consécration définitive, il ne lui manquait plus que le sacrement du mariage. On pense quelle dut être dans la ville la rivalité de toutes les jeunes filles. Combien d'imaginations en travail! combien de cœurs en émoi! Les robes de fête, les riches coiffures, toutes les élégances sibériennes, s'étalaient à l'envi. Il y avait dans la maison où demeurait M. Hill une jeune fille que cette nouvelle de l'arrivée du pope avait singulièrement émue. Laissons la parole à M. Hill :

« Nous n'avions pas vu les rivales de notre jeune et belle amie, mais nous pensions que le pope n'eût pas été à plaindre, s'il eût choisi la seule des prétendantes que nous avions eu l'occasion de connaître. Grande et complétement formée, elle n'avait guère plus de seize ans. Sa chevelure, bien tressée, était gracieusement partagée sur son front. L'étoffe de sa robe était de fabrique européenne. A la vérité, elle ne portait point de bas, mais elle avait des souliers qui venaient certainement d'une grande ville. La nature l'avait douée d'une parfaite élégance, et son bizarre costume, qui eût été grotesque sur une des personnes de son entourage, la parait à merveille. Ses parens

nous ayant communiqué l'espérance qu'ils avaient de voir un pope dans leur famille, nous ne pûmes nous empêcher de lui exprimer ce vœu à elle-même. — Dans quelque temps, lui dis-je, nous repasserons par ici; puissiez-vous être alors la compagne d'un homme qui aura un double intérêt à conserver votre existence! — Ses joues se colorèrent d'une rougeur subite, et tandis qu'elle nous révélait ainsi par sa confusion la pensée qui l'agitait, nous remarquions, non sans plaisir, que les flammes du cœur peuvent s'allumer dans les solitudes de la Sibérie aussi bien que dans le brillant tumulte de nos salons d'Europe. »

Il est difficile de concilier ces priviléges des popes, je veux dire l'empressement que leur témoignent les familles, avec l'aversion superstitieuse dont ils sont souvent l'objet. M. Hill nous apprend que ces popes, si vénérés à l'église, sont exposés dans la rue aux plus étranges affronts. Quand un Russo-Sibérien sort de chez lui pour conclure quelque affaire importante, il ne franchit pas le seuil de sa maison avant de s'être assuré que la première personne qu'il rencontrera ne sera pas un pope. La rencontre d'un pope en pareille circonstance est un pronostic de malheur. Veut-on échapper à l'influence fatale, il n'est qu'un seul moyen : c'est d'aller droit au prêtre et de cracher sur sa barbe (*spitting upon the beard of the priest*). Sans doute il y a d'honnêtes Russes qui se résignent à subir les conséquences du mauvais sort plutôt que de commettre un acte aussi odieux, surtout, ajoute plaisamment le voyageur anglais, si l'affaire qu'ils vont conclure n'a pas grande importance; mais quelle condition que celle du pope, exposé sans cesse à se voir outragé de cette façon! Si c'est une femme qui fait cette rencontre si redoutée, le remède du mal est moins violent; il suffit qu'elle lance une épingle sur cette barbe maudite. Cette superstition ridicule et barbare remonte, dit-on, aux mœurs farouches du XVe siècle. Un pope a raconté à M. Hill les efforts qu'il a tentés pour l'extirper; tous les raisonnemens furent vains, toutes les preuves impuissantes. Quels que soient les progrès accomplis depuis cinquante ans par le pays des tsars, progrès dont le peuple russe est fier et qu'il nous reproche d'ignorer, la barbe du pope est aussi menacée en plein XIXe siècle que sous le règne d'Ivan Vassiljevitch.

M. Hansteen, qui nous a si agréablement conté le mariage d'une Sibérienne de Tobolsk, a assisté, dans cette même ville, à une autre cérémonie religieuse, à une cérémonie si étrange en vérité, qu'il faut l'avoir vue pour la croire possible. Dans l'église gréco-russe, ce n'est pas par l'aspersion, comme chez les catholiques et chez les protestans, c'est par l'immersion du corps tout entier que s'accomplit le baptême. Ordinairement les nouveau-nés sont baptisés quelques jours après la naissance. Un bassin est dans la chapelle; le pope commence par bénir l'eau baptismale, en traçant des signes de croix

et en prononçant des prières. Ces préparatifs terminés, il prend le corps de l'enfant dans la main droite, et, plaçant la main gauche sur le visage de manière à fermer les yeux et la bouche, il le plonge trois fois dans le bassin. L'eau ne doit être chauffée par aucun moyen artificiel, et il arrive souvent en hiver qu'elle est complétement glacée. S'il y a un fleuve ou un lac dans le voisinage, on en bénit les eaux à un certain jour de l'hiver. Un large trou carré est creusé dans la glace, et le clergé, conduit par les hauts dignitaires, l'archevêque ou l'archimandrite, se rend solennellement à l'endroit convenu. Un crucifix, tiré du couvent le plus important ou de la principale église de la contrée, est porté là en grande pompe et plongé sous la glace. Quand le crucifix sort de l'onde, c'est à qui recueillera les gouttes qui en découlent, gouttes sacrées auxquelles on attribue une bienfaisante influence. Quelquefois, après la cérémonie, des gens du peuple se dépouillent de leurs vêtemens et s'élancent dans l'onde glacée pour participer aux bénédictions qu'elle a reçues. S'il y a un nouveau-né dans le pays, on profite aussi de l'occasion pour le baptiser, et le pauvre enfant est enfoncé par trois fois dans le trou sacré. Malheur à lui, si le pope est ivre! il paraît que le cas n'est pas rare, et maintes fois le ministre de l'église russe, trop bien prémuni contre le froid et l'humidité par des libations copieuses, a laissé glisser de ses mains et se perdre sous les glaçons le pauvre innocent qu'il devait introduire dans la société des chrétiens.

Cette barbarie est atroce; combien elle deviendra ridicule et grossière s'il s'agit non plus d'un enfant, mais d'un adulte et surtout d'une femme! C'est ce spectacle qui fut donné à M. Hansteen pendant son séjour à Tobolsk. Une juive allait épouser un fabricant de pelleteries; l'homme était protestant, et comme la loi interdit formellement le mariage entre chrétiens et juifs, la jeune femme avait été obligée de se convertir à la religion grecque. Pourquoi, demandera-t-on, ne se convertissait-elle pas à la religion de son mari? C'est encore là un des traits de la société russe. En Sibérie comme en Russie (sans parler des persécutions tant de fois exercées contre les catholiques de Pologne et les protestans d'Esthonie et de Courlande), on peut abjurer le judaïsme, le catholicisme, le protestantisme, mais seulement à la condition d'entrer dans l'église nationale. C'est ainsi que la jeune israélite, en renonçant au culte de ses pères, n'était pas libre de professer la religion de son mari. Je reviens à mon récit. La curiosité de notre voyageur était vivement excitée. Comment se fera le baptême? pensait-il. Dérogera-t-on aux usages consacrés, ou bien faudra-t-il que cette juive de vingt ans soit plongée trois fois dans le bassin baptismal, comme l'enfant qui vient de naître? Mme Hirsch et une femme de ses amies devaient

assister toutes deux à la cérémonie; elles prièrent le voyageur de les accompagner à l'église. Il faisait ce jour-là, dit M. Hansteen, près de vingt degrés de froid. A peine entré dans le sanctuaire, M. Hansteen aperçut une femme debout, appuyée contre la porte, et les pieds nus sur la pierre. Elle portait pour tout vêtement une longue chemise de coton blanc, attachée au col par un ruban de soie bleue, garnie de larges manches, et tombant jusqu'à la cheville : c'était la *prosélyte*. Les églises de Sibérie se composent presque toujours de deux parties distinctes; d'un côté, l'église d'hiver, plus petite, garnie de poêles et appelée en russe *teplaja zerkva*, c'est-à-dire l'église chaude; de l'autre, la grande église, sans poêles, et destinée au service d'été. L'église d'hiver était chauffée, mais pas assez cependant pour dispenser M. Hansteen de s'envelopper dans ses fourrures. On voyait la prosélyte greloter sous sa chemise. L'église se remplit bientôt de curieux, et à mesure que le moment de la cérémonie approchait, les grands yeux noirs de la juive, errant çà et là sur la foule avec une mobilité farouche, exprimaient de plus en plus le trouble et l'épouvante. Cette femme était grande, robuste, âgée d'une vingtaine d'années environ, avec des cheveux noirs déroulés en boucles, et un teint frais et brillant. Elle eût pu passer pour belle, s'il y avait eu moins de vigueur dans toute sa personne, et plus de délicatesse dans les traits de son visage. Après quelques instans, deux popes parurent sur le seuil de l'église et se mirent à psalmodier les prières. Il y avait avec eux une jolie dame russe, Mme Schukofsky, et un docteur en médecine, M. Albert, Hanovrien de naissance, qui devaient servir de parrains à la convertie. Après les prières et les chants, qui durèrent bien un quart d'heure, Mme Schukofsky présenta à la juive une chemise de fine mousseline blanche avec un long ruban de soie rose flottant derrière l'épaule; la jeune fille devait se dépouiller de la chemise de coton et y substituer celle-là. Les deux popes se placèrent devant elle comme pour la mettre à l'abri des regards indiscrets, et assez au large cependant pour qu'elle pût exécuter à son aise cette substitution de vêtemens. L'opération se fit sans blesser en aucune façon les convenances, et certes il faut en tenir compte à la prestesse ainsi qu'à la pudeur de la juive, car la foule était nombreuse, et l'abri que lui prêtaient les deux popes la protégeait médiocrement.

C'est ici que commence la partie scabreuse de la cérémonie. Il y avait en haut du chœur une espèce de baignoire toute remplie d'eau, aux quatre coins de laquelle étaient fixés des cierges de cire blanche; un marche-pied était placé du côté gauche. La prosélyte allait donc être soumise aussi comme un enfant à l'immersion complète? Cette question courait de bouche en bouche; presque tous y faisaient une réponse affirmative, mais on ajoutait en même temps qu'elle ne se dépouillerait pas de sa longue tunique. La pauvre créature faisait

pitié. M. Hansteen, ne sachant trop quelle tournure les choses allaient prendre, demanda aux deux dames qu'il accompagnait si elles pensaient que les hommes dussent se retirer. — « Non, non, vous pouvez rester, » lui répondit Mme Hirsch, et presqu'au même moment la cérémonie commença. Toute l'assistance s'approcha du chœur. Un des popes se mit à entonner des cantiques auprès de la baignoire et traça de la main une large croix sur la surface de l'eau. On apporta ensuite deux paravens qui furent dressés en demi-cercle, de manière à cacher la baignoire aux spectateurs. Il ne resta dans ce demi-cercle que les deux popes et la marraine; le parrain se retira du côté de la foule. Malgré ces précautions, il était encore assez facile de voir ce qui se passait dans l'enceinte réservée; les paravens joignaient fort mal, et les personnes placées au premier rang pouvaient apercevoir sans trop de peine le théâtre de l'action. Le parrain s'approcha de la jointure. « Était-ce seulement, dit M. Hansteen, afin de mieux fermer les paravens? je n'oserais l'affirmer. » Tout à coup on entendit un grand bruit et comme un cri de malaise et d'effroi. Cela se renouvela trois fois, tandis que de larges flaques d'eau s'écoulant sur le sol allaient se perdre sous les pieds de la foule. Quelques minutes après, les paravens furent enlevés, et tout le monde put voir la nouvelle chrétienne debout, pieds nus, le teint rendu plus vif par le saisissement de cette eau glaciale, la figure plaquée de rouge et de blanc, la chevelure ruisselante, et la chemise, parfaitement sèche d'ailleurs, collée çà et là sur son corps par l'attraction de l'eau. On entonna encore des chants et des prières autour de la pauvre femme toute grelottante de froid. Un des popes, trempant un pinceau dans l'huile sainte, lui dessina une croix sur le front, sur les oreilles, sur la poitrine, sur les mains et sur la plante de chaque pied. Enfin on lui jeta un grand châle bleu sur les épaules, et on la chaussa de souliers. « Ce fut à ma grande joie, ajoute le narrateur, car, pour supporter la cérémonie jusqu'au bout, dans l'état où la pauvre femme se trouvait, il me semblait qu'une nature de cheval aurait à peine suffi. Elle fut réellement plongée et submergée tout entière, nous dirent nos dames, qui s'étaient placées de façon à ne rien perdre; mais comment elle entra dans le bassin, comment elle en sortit, si ce fut avec ou sans vêtemens, si elle plongea elle-même ou si les popes furent obligés de lui enfoncer la tête sous l'eau, tout cela, en vérité, je n'osai le demander à Mme Hirsch et à son amie, pensant qu'il leur serait peu agréable de me donner de tels détails. Je ne puis donc raconter que ce que j'ai vu et entendu, et je laisse à l'imagination du lecteur le soin de compléter la peinture. »

Le voyage de M. Hansteen et celui de M. Hill dans la province de Tobolsk sont remplis de détails de cet intérêt. J'indique seulement les plus caractéristiques. Si je voulais les suivre de ville en ville et de

village en village, que de tableaux curieux j'aurais encore à détacher de leurs narrations! Une des choses qui m'ont le plus frappé, c'est la manière dont l'hospitalité s'exerce de Tobolsk à Tomsk et de Tomsk à Turuschansk, c'est-à-dire au centre même de la Sibérie, au milieu de déserts souvent inaccessibles, dans des contrées enveloppées de tous côtés par les Tonguses et les Ostiakes. Il n'y a pas d'auberges dans les petites villes de Sibérie et encore moins dans les villages. Dès qu'on arrive, il faut s'adresser au premier magistrat de l'endroit; c'est lui qui vous indique la maison où vous serez hébergé. Si vous êtes muni, comme l'était M. Hansteen, de recommandations émanées des plus hauts fonctionnaires de Saint-Pétersbourg ou de Tobolsk, votre arrivée sera un événement. Ajoutez que le guide et l'interprète de notre voyageur, un certain Ivan Schlau, Allemand exilé en Sibérie à raison de je ne sais quels méfaits où la politique n'a rien à voir, avait trouvé l'occasion bonne pour jouer le personnage d'importance. Il s'était affublé d'un uniforme de sous-officier de Cosaques et faisait passer son maître pour un prince ou un ministre. Il fallait voir alors avec quel empressement servile et presque machinal tous les habitans de la ville ou du village, depuis le dernier des bourgeois jusqu'à l'employé le plus élevé en grade, venaient s'incliner devant les voyageurs.

Souvent M. Hansteen et son compagnon, M. Due, arrivaient le soir ou même pendant la nuit; ils étaient harassés de fatigue et ne désiraient qu'un peu de repos. Impossible de se mettre au lit : c'étaient, pendant de longues heures, des visites officielles et des cérémonies sans fin. Un soir, après maintes réceptions de ce genre qu'ils avaient essayé en vain d'abréger par les impolitesses les plus expressives, ils se croyaient enfin délivrés et se débarrassaient déjà de leurs bottes de peau de renne, lorsqu'ils voient entrer gravement le magistrat municipal, assisté de son secrétaire. Tous les deux avaient pris le temps de raccommoder leurs costumes, d'épousseter leurs tricornes, car leur bizarre affublement attestait des réparations récentes. Peut-être aussi avaient-ils essayé, mais en vain, d'effacer les traces de leurs habitudes favorites; le secrétaire était complétement ivre. M. Hansteen, impatienté, s'en prit à l'interprète : « C'est encore toi, lui dit-il en allemand, c'est encore toi, coquin, avec tes hâbleries accoutumées, qui nous as amené ici tous ces gens-là. — Non, ce n'est pas lui, répondit le secrétaire. » Il paraît qu'il savait un peu d'allemand, et les fumées de l'ivresse ne l'avaient pas empêché de comprendre. L'apostrophe du voyageur ne le troubla pas, et il resta là avec son compagnon plus d'une grande demi-heure. M. Hansteen affectait de ne pas ouvrir la bouche; il se levait, allait et venait par la chambre, se promenait de long en large, les mains derrière le dos, tantôt avec les signes d'une impatience manifeste,

tantôt avec un visage désespéré qui demandait grâce; tout cela était inutile. Vers la fin de cette singulière entrevue, le secrétaire prit Ivan à part et s'excusa de ne pas être venu plus tôt rendre visite à l'illustre étranger, l'état d'ivresse où il se trouvait ne lui ayant pas permis de se présenter convenablement. Il ajoutait que ses intentions étaient bonnes; comme il savait que les voyageurs ne trouveraient rien de passable dans aucune des maisons de la ville, il était venu, ainsi que le magistrat, son chef, les prier de souper à sa table. La visite du magistrat et de son secrétaire avait enfin une conclusion. Nos voyageurs purent refuser l'offre et faire comprendre une bonne fois à ces fonctionnaires opiniâtres qu'ils ne souhaitaient qu'un peu de sommeil.

On prétend qu'à Saint-Pétersbourg, un jour où la Néva débordait, on vit des sentinelles placées au bord du quai rester obstinément à leur poste jusqu'à ce qu'on fût venu les relever; quand l'eau du fleuve se retira, on les trouva impassibles dans leurs guérites. Je ne sais si c'est là une plaisanterie, mais la plaisanterie, en tout cas, n'offre rien d'incroyable quand on a lu dans le récit de M. Hansteen ces types si bien observés des fonctionnaires de Sibérie. Toutefois, il faut se hâter de le dire, à côté de cette hospitalité mécanique dont tous les mouvemens sont réglés avec une précision insupportable, il y a l'hospitalité naïve du pauvre peuple. Le voyageur norvégien en rapporte de bien touchans exemples. Les femmes surtout lui témoignaient une affabilité modeste qui contrastait singulièrement avec la barbarie des lieux. Il y a à l'entrée de chaque village russe en Sibérie une inscription indiquant le nombre des âmes; or dans ce nombre il n'est tenu compte que des hommes, les femmes n'y sont jamais comprises. Cette étrange manière de compter a dû révolter plus d'une fois M. Hansteen, qui décrit avec tant de cordialité la candeur, la modestie, l'empressement hospitalier des Sibériennes.

Dans le curieux et terrible voyage qu'il fit de Jéniséisk à Turuschansk sur le fleuve Jéniséi, M. Hansteen avait été adressé à un brave homme à la fois constructeur de barques et pilote. Ce fut lui qui servit de guide au voyageur dans cette laborieuse expédition au sein des plus sauvages contrées de la Sibérie. Schadrin, — c'était le nom de cet excellent homme, — fut bientôt un ami pour l'astronome norvégien. Après plusieurs semaines de fatigues et de périls, quand ils furent de retour à Jéniséisk, Schadrin invita M. Hansteen à dîner sous son humble toit. « J'acceptai de grand cœur, dit M. Hansteen, et, le repas fini, il fut si touché de la sincère amitié que je lui témoignais, qu'il se mit à genoux devant moi et voulut me baiser les pieds; je m'empressai de le relever. — Dans mon pays, lui dis-je, ce n'est pas l'usage de s'agenouiller ainsi devant son semblable; à un brave

homme tel que toi on serre cordialement la main. Donne-moi la tienne; je te dois bien ce témoignage pour tous les services que tu m'as rendus et pour l'heureuse issue de notre périlleuse entreprise. — Les employés russes traitent les artisans comme Schadrin avec un mépris sans égal, et le digne pilote avait peine à comprendre la reconnaissance très sincère dont il était l'objet. On voyait chez tous les membres de sa famille cette bonté candide qui ne sait pas elle-même ce qu'elle vaut. Quand je pris congé d'eux, la jeune femme, d'une affabilité charmante, me tendit ingénûment sa bouche à baiser. Il avait d'un premier mariage deux jeunes filles presque aussi grandes que leur belle-mère, et l'une d'elles admirablement jolie. L'honnêteté et la grâce habitaient sous le toit du pilote. Les heures que je passai à la table hospitalière de Schadrin sont certainement les meilleures de mon voyage en ces contrées. La simple nature, en sa candeur première, si elle est unie à la bonté et à la modestie, compose une fleur exquise dont le parfum est inconnu dans nos villes. »

Cette population russo-sibérienne, au rapport unanime des voyageurs, est bien supérieure pour la santé, la vigueur du corps, la beauté des traits, aux différentes races de la Russie d'Europe. Il y a presque partout une merveilleuse propreté dans les plus pauvres ménages; une des jouissances du pays, ce sont les bains de vapeur; il n'est presque pas de jour où les habitans de ces régions glacées ne prennent plaisir à oublier dans des flots de vapeur la rigueur du climat, de même qu'en Italie on cherche l'ombre et le repos sous une tonnelle où serpente la vigne. En été même, quoique les chaleurs y soient souvent plus intolérables que dans le sud de l'Europe, on ne renonce pas à cette chère habitude; c'est alors un moyen d'échapper quelques heures à l'importunité des insectes, l'un des plus terribles fléaux de la Sibérie. Ces bains souvent renouvelés entretiennent le goût d'une propreté minutieuse, et l'on s'imagine aisément la surprise des voyageurs, quand ils rencontrent dans de misérables huttes une race saine, fraîche, robuste, les mains toujours soigneusement lavées, et les pieds aussi blancs que la neige qu'ils foulent. M. Hansteen et M. Hill ne tarissent pas sur ce point.

Je n'ai suivi jusqu'à présent que M. Hansteen et M. Hill; M. Erman a donné aussi de très curieux détails sur la ville et la province de Tobolsk. Il raconte pittoresquement son arrivée dans la capitale de l'ouest, au milieu d'une poussière de neige particulière à l'automne, et que les gens du peuple appellent *les mouches blanches;* il décrit très bien, ce que M. Hansteen oublie de faire, la situation de la ville sur les bords de l'Irtisch, l'aspect des rues et des places, les maisons de bois, le grand marché, les églises, le palais du gouverneur, l'immense hôtel de la poste, qui répond bien par ses proportions aux idées que ce seul mot éveille. La poste, en ces contrées

lointaines, n'est-ce pas l'Europe et la civilisation? Souvent, hélas! c'est bien plus que cela, c'est la patrie, c'est la famille absente et désirée, c'est l'espoir d'une vie nouvelle ou l'adoucissement d'une longue infortune. Supprimez ce bâtiment, quel vide effroyable! Par là encore l'Européen, le fonctionnaire, l'exilé, se rattachent à l'esprit de la société occidentale. M. Erman nous fait soupçonner toutes ces choses; il donne aussi çà et là, au milieu de ses recherches sur les courans magnétiques, d'autres indications non moins précieuses; il a visité des cloîtres de femmes, il a vécu assez familièrement à Tobolsk avec un moine d'une vie austère, ascétique, un véritable moine du moyen âge, mais qui conservait dans ses extases je ne sais quelle patriotique allégresse et le sentiment le plus vif de la réalité. Cet excellent homme, plein de foi dans les destinées de la Russie, admirait surtout chez ses chers Sibériens l'activité, la bonne humeur, l'habileté à se tirer d'affaire, ce mélange de prévoyance et d'invention que les Grecs appelaient προμήθεια. Cette expression même, les Russo-Sibériens l'ont empruntée aux Grecs, et ils en ont formé le mot *promuisl*, complétement inconnu et inintelligible aux Russes d'Europe. Très dévoué à cette contrée de Tobolsk et à la Sibérie tout entière, le moine de M. Erman pensait que le gouvernement russe devait surtout s'appliquer à tirer parti de ses propres richesses sans poursuivre des conquêtes où elles finiraient par disparaître. Il restait aux Russes, disait-il, à se conquérir eux-mêmes, et il résumait dans cette formule le premier devoir de la politique nationale : *non prolatandi imperii fines*. Ces tableaux, ces anecdotes, ces souvenirs, dont M. Erman n'est pas aussi prodigue qu'on le désirerait, relèvent singulièrement les notes un peu diffuses de son journal; mais c'est M. Hansteen que je préfère à M. Erman et à M. Hill. Son récit est plein de simplicité et de grâce; je l'aime surtout parce que l'humanité y occupe la place d'honneur : la science ne vient qu'après. Certes, l'Europe l'a proclamé depuis longtemps, M. Hansteen est un physicien de premier ordre; ses travaux sur le magnétisme du globe l'ont mis au rang des maîtres; ce livre même dont je parle nous donne l'éclatant témoignage de son dévouement à la vérité; la géographie lui doit autant de reconnaissance que la physique, et son voyage sur le Jéniséi est une expédition riche et féconde qui suffirait à signaler son nom : eh bien! de tant de mérites incontestables, le plus précieux, à mon avis, c'est la sympathie humaine qui illumine chacune de ses pages. Ce n'est pas seulement pour la curiosité de l'Europe qu'il a parcouru ces sauvages contrées; il y a répandu mille semences qui porteront des fruits. Puisse la Sibérie voir arriver souvent des voyageurs comme le savant norvégien! De tels hommes sont des missionnaires, et le paysan qui les a

rencontrés sur sa route, le serf dont ils ont touché la main rentre chez lui avec le sentiment de la dignité humaine, sentiment confus encore, mais qui, une fois éveillé, ne s'évanouira plus.

II. — LES EXILÉS POLITIQUES.

Per me si va nella città dolente.... Quand on suit en Sibérie des voyageurs tels que M. Hansteen et M. Herman, M. Castrén et M. Hill, il est impossible que le souvenir des exilés ne vienne pas sans cesse obséder l'imagination. Il s'en faut bien toutefois que cette curiosité si naturelle soit complètement satisfaite par leurs récits. Tous les exilés politiques de Sibérie ne sont pas soumis au même sort. La Russie elle-même a subi l'influence de l'adoucissement général des mœurs, et la justice sommaire des tsars, bien différente de ce qu'elle était sous Élisabeth ou Catherine II, a établi parmi les condamnés plusieurs catégories très distinctes. A côté des châtimens effroyables, il y a des punitions moins rigoureuses, lesquelles, se transformant encore à la longue, permettent de trouver une patrie aimée au milieu des tristesses de l'exil. Les malheureux qui n'ont rien à espérer, ce sont ceux que la loi dégrade de leur dignité d'homme et enferme dans les mines de l'Oural. Là, point de pardon, point d'adoucissemens; c'est la mort avec les tortures de la vie, une mort de tous les jours, de toutes les heures, et sans que l'intérêt ou la pitié soit du moins une consolation pour la victime. Vivent-ils encore? ont-ils succombé? Nul n'en sait rien, et le voyageur qui visite ces contrées, le voyageur qui voudrait saluer ce visage flétri, serrer cette main innocente, noter le souvenir de ces cruels tableaux et signaler le malheureux à la clémence du maître ou à la pitié du monde, le voyageur passe auprès des sombres retraites où sont ensevelies tant de douleurs sans rien voir et sans rien entendre. M. Hill a pu visiter une des mines de l'Oural, une seule, la mine d'or de Neviansk sur le versant oriental de la montagne; M. Hansteen, M. Erman, M. Castrén n'ont fait que traverser les défilés de la chaîne qui sépare la Sibérie de la Russie d'Europe. Ne leur demandez pas de renseignemens sur les condamnés de l'Oural; ils savent par les récits des habitans, par un mot échappé à la pitié, par un geste, par un regard, ils savent qu'il y a là d'épouvantables mystères; ils n'ont rien vu, ils n'ont rien entendu; les ténèbres et le silence couvriront éternellement ces horreurs, *res altâ terrâ et caligine mersas.*

Avant de descendre au fond des gouffres, sur la route de Nijni-Novogorod à Tobolsk, les exilés condamnés aux mines sont confondus avec les exilés ordinaires; c'est là que nos voyageurs en ont rencontré partout sur leur chemin. Les premiers qu'aperçut M. Hill

traversaient en même temps que lui les défilés de l'Oural; il y avait une trentaine d'hommes à pied chargés de chaînes, plus cinq femmes et quelques hommes dans des voitures. Cette morne caravane s'avançait lentement sous la conduite de quatre soldats à pied et de deux Cosaques à cheval. M. Erman en vit un bien plus grand nombre à Jekatarinbourg; il affirme qu'il en passe environ cinq mille chaque année par les rues de la ville, ce qui fait, ajoute-t-il, à peu près quatre-vingt-seize par semaine. Les hommes vont à pied, les femmes en chariot; les uns et les autres sont enchaînés. Tout accoutumés qu'ils sont à ce douloureux spectacle, les habitans de Jekatarinbourg ne se lassent pas de témoigner aux exilés une sympathie touchante. On les voit, sur le seuil de leurs portes, tendre la main à ces malheureux et souvent leur faire accepter des aumônes.

Dès qu'ils ont passé l'Oural, on les distribue, selon la gravité du châtiment qu'ils doivent subir, dans les différentes régions de la Sibérie. Les plus sévèrement condamnés sont dirigés vers l'extrémité orientale, dans le gouvernement d'Irkutsk; les autres resteront à l'ouest, dans la province de Tobolsk. On les divise alors en trois classes : la première classe est celle des *katorschniki;* ce sont ceux dont nous parlions tout à l'heure, ce sont les malheureux qui vont travailler dans les mines de l'Oural, et quelques-uns même (leur traitement est plus cruel encore) dans les mines d'argent de Nertschinsk au fond de la Sibérie orientale, sur la frontière chinoise. Les hommes de la seconde classe sont appelés *loslannyje na raboto;* ceux-là sont condamnés à un travail forcé pendant une certaine période, et à l'expiration de leur peine ils deviennent de simples colons sibériens. La troisième classe enfin, la classe des *loslannyje na poselenye,* comprend les hommes qui n'ont encouru que l'exil. Ils sont immédiatement dans la position où les condamnés de la seconde classe ne se trouveront qu'après l'expiration de leurs durs labeurs. Ils deviennent paysans; ce sont des colons, comme la plupart de ceux qui ont défriché ce pays depuis un siècle. On sait effectivement qu'il y a eu peu de colons volontaires en Sibérie; presque tous les paysans établis dans les villages sont des fils d'anciens exilés. Ceux-là aussi ont emmené leurs familles; s'ils ne sont pas mariés, ils prendront femme, ils auront des enfans, et la colonie s'enrichira d'un sang précieux.

Depuis Alexandre Ier, qui, par l'élévation de son âme, a tant contribué à adoucir la barbarie des mœurs, ces exilés sont traités avec une certaine douceur. Ce régime a continué, dit-on, même sous le tsar Nicolas, quoique l'impérieuse rigueur et l'infatuation de son caractère eussent ranimé maintes habitudes despotiques chez une administration toujours portée à se modeler sur le maître. Ces colons

sont placés souvent dans les villages qui entourent les villes, souvent aussi on les loge dans de petits bourgs destinés à cet office et construits tout exprès pour cette population spéciale. Le gouvernement de la Sibérie leur fournit les choses les plus nécessaires pour leur premier établissement, quelquefois on leur donne de l'argent, et pendant trois ans ils sont exemptés des taxes et des impôts auxquels sont soumis les colons plus anciens; mais à côté de ces encouragemens au travail, à côté de ces marques de bienveillance et d'humanité, quelles humiliations de toutes les heures! Une limite est tracée autour de ces villages, et nul ne peut la franchir. Tout libres qu'ils sont dans cette enceinte, ils ne sauraient choisir une autre occupation que celle qu'on leur impose; ce sont véritablement les serfs de la glèbe, *glebæ adscripti*. Il y a quelque chose de plus dur et de plus outrageant encore : à la tête de chacun de ces villages d'exilés est placé un simple soldat, ordinairement un Cosaque, lequel est chargé de gouverner la colonie et d'administrer la justice. Il prononce sur les simples délits et applique lui-même la peine à coups de bâton; les délits plus graves et les crimes sont déférés au tribunal du district.

Malgré tant de causes d'abaissement moral, et bien qu'on essaie parfois de les envelopper dans la catégorie des serfs, les exilés-colons ont su presque toujours maintenir leur rang par la noblesse et la dignité de leur attitude. Il est question, bien entendu, des proscrits politiques; l'opinion en Sibérie, quelles que soient les assimilations odieuses établies par une loi sans pitié, l'opinion n'a jamais confondu les criminels, les condamnés de la justice ordinaire avec les victimes d'un gouvernement soupçonneux. Les premiers, fussent-ils graciés plus tard, fussent-ils relevés de l'infamie par le pardon du tsar et autorisés à franchir l'enceinte des villages, demeurent au ban de la société; les proscrits politiques, bien au contraire, après quelques années de séjour en Sibérie, dès que les rigueurs des premiers temps ne pèsent plus sur eux, dès qu'on leur permet de quitter leurs tristes villages et d'habiter certaines villes, rentrent dans la société d'élite comme s'ils n'en étaient jamais sortis, et reprennent tout naturellement aux yeux du monde le rang qu'ils occupaient en Russie. Cette force de l'opinion, consignée par M. Hill, est un fait remarquable à l'honneur des Russo-Sibériens. Lorsque je lis ces détails, je comprends que M. Erman, s'efforçant de rectifier les fausses idées de l'Occident sur les mœurs de la Sibérie, y signale, à un certain point de vue, beaucoup plus d'indépendance, de sécurité et de bonheur que dans la Russie d'Europe. Il y a de Tobolsk à Irkutsk bien des fonctionnaires qui sont des exilés, presque tous sont au moins des serviteurs en disgrâce. Une fois qu'on en est là, on n'espère plus retourner en Russie; on n'a plus de faveurs nouvelles à attendre;

d'ailleurs, le maître est loin, pourquoi ne se sentirait-on pas à l'aise? On s'abandonne si volontiers au dédommagement d'une longue contrainte! Je ne dis pas assurément que les choses se passent ainsi partout. M. Erman a observé ces tendances générales dans plusieurs villes de la Sibérie inférieure, principalement le long de la frontière chinoise, et les tableaux du voyageur anglais confirment cette intéressante remarque.

J'ai dit que les fonctionnaires étaient souvent des exilés; M. Hansteen nous donne des détails très dramatiques sur un grand seigneur de l'aristocratie russe revêtu d'une simple fonction de police dans le chef-lieu de la Sibérie orientale. Nous sommes à Irkutsk, le Tobolsk de l'est, une ville assez grande, assez élégamment bâtie, quoique toutes les maisons soient construites en bois, et située d'une façon pittoresque sur un large plateau, autour duquel se croisent trois cours d'eau d'inégale importance : l'Angara, qui sort du lac Baikal, la petite rivière Uschakova et le fleuve Irkutsk, qui donne son nom à la ville. L'aspect d'Irkutsk est charmant; la ville possède dix-huit églises, de ces riches églises byzantines à coupoles peintes de vert et d'or, qui donnent aux cités russes une physionomie tout orientale. Le ciel y est d'une limpidité extraordinaire. Le plateau sur lequel la ville est bâtie s'élève environ à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et quand les rivières qui l'avoisinent sont glacées, il n'y a pas aux alentours une seule source, un seul cours d'eau qui puisse fournir à l'action du soleil un atome de vapeur. Aussi, depuis la fin de décembre, époque où l'Irkutsk et l'Angara se trouvent complétement emprisonnés sous la glace, jusqu'à l'heure du dégel, qui arrive d'ordinaire aux premiers jours d'avril, on n'aperçoit pas le plus léger nuage à l'horizon. Les routes y sont poudreuses comme dans nos campagnes de la Provence et du Languedoc. Par un froid de trente degrés, le soleil monte et descend dans l'azur du ciel, net, clair, brillant comme un bouclier d'or. Les étoiles ont un éclat scintillant que le voyageur n'avait jamais remarqué à son observatoire de Christiania; c'est vraiment cette transparence incomparable, ce sont ces merveilleuses nuits du Midi que Racine a décrites en de gracieux vers, quand il habitait à Uzès, chez son oncle le chanoine. M. Hansteen trouva à Irkustk l'accueil le plus hospitalier; le gouverneur de la Sibérie orientale, M. le général Alexandre Stépanovitch Lavinsky, le reçut à bras ouverts, mais ce fut surtout la famille de Muravief qui rendit particulièrement précieux pour M. Hansteen son séjour à Irkustk. M. de Muravief était chargé de la police municipale : avant de remplir ces fonctions, dont il s'acquittait avec la simplicité et le goût exquis d'un grand seigneur, il avait joué un rôle considérable aux premiers rangs de l'aristocratie russe. Les aventures de M. de

Muravief sont un des plus curieux épisodes de l'histoire de la Sibérie au XIXe siècle.

Alexandre Nicolajevitch de Muravief, colonel dans la garde, avait pris part, à peine âgé de vingt-six ans, à une trentaine de batailles, grandes ou petites, contre l'empereur Napoléon. Il avait reçu, pendant ses campagnes, de précieux témoignages du tsar Alexandre, des ordres de toute classe, les distinctions les plus enviées, entre autres l'épée d'honneur à poignée d'or avec l'inscription consacrée : « *Sa chrabrosti*, — pour la bravoure. » Il était surtout fier de sa croix de Kulm, croix spéciale créée à l'occasion de cette terrible bataille où Vandamme, avec dix mille hommes, resta prisonnier aux mains des Russes. Il était entré à Paris en 1815 avec les armées alliées. Or, mêlé ainsi pendant tant d'années, à travers tant de péripéties tragiques, à la société libérale de l'Occident, il ne s'était pas familiarisé en vain avec les aspirations de l'Allemagne et les principes de la France. Les constitutions libres de plusieurs états européens avaient séduit sans peine ce généreux esprit, et assez disposé, comme le sont souvent ses compatriotes, à l'enthousiasme de l'illuminisme, il avait porté dans ces études une ferveur toute religieuse. Les proclamations chevaleresques du tsar Alexandre, l'attitude volontiers mystique de l'ami de Mme de Krudener, encourageaient naturellement de telles espérances. Tout plein de ces idées, le jeune colonel revint à Saint-Pétersbourg. Des jeunes gens des plus hautes familles de l'empire se réunirent autour de lui; une société se forma, qui s'étendit de jour en jour et qui embrassa bientôt la plus grande partie de la jeune noblesse. Après bien des conférences, après maintes études sérieuses et maintes poétiques rêveries, M. de Muravief, tout illuminé qu'il était, eut le bon sens de comprendre que la Russie n'était pas mûre pour la pratique de la liberté. Mécontent d'ailleurs des allures turbulentes de certains membres, il écrivit à la société pour l'engager à se dissoudre. Sa conscience, ajoutait-il, lui faisait un devoir d'avertir ses anciens amis que leurs efforts ne produiraient que des résultats funestes et pour la patrie et pour eux-mêmes. Dégagé dès lors de tous ses liens, il se retira dans son domaine de Botovo, aux environs de Moscou; il y vécut d'abord solitaire, uniquement occupé d'améliorer le sort de ses paysans, et se maria peu de temps après avec la princesse Praskovia Schachovskoï, fille d'un seigneur puissant, dont les ancêtres avaient régné au moyen âge sur les principautés de Vladimir et de Novogorod. Il passa ainsi plusieurs années au sein des joies du foyer domestique, et plongé avec amour dans l'étude des sciences naturelles.

1825 approchait. La mort du tsar Alexandre et l'avénement de son frère Nicolas furent le signal de l'insurrection célèbre préparée de-

puis longtemps par le parti libéral de la noblesse. L'insurrection fut écrasée. Quelques-uns des chefs expièrent sur l'échafaud leur généreuse audace, les autres furent traînés, les fers aux mains et aux pieds, dans les mines de Nertschinsk. Les moins compromis furent exilés dans diverses contrées de la Sibérie, à Beresov sur l'Obi, à Jéniséisk sur le Jéniséi, à Viluisk sur la Léna. Les plus illustres familles de l'empire reçurent en cette tragique circonstance des blessures qui saignent encore. Combien vit-on de pères, et d'époux, et d'enfans, enlevés à ce qu'ils avaient de plus cher, franchir à pied et chargés de chaînes les défilés de l'Oural! M. de Muravief avait deux de ses cousins, MM. de Muravief-Apostol, dans la société politique dont il s'était retiré; l'un d'eux tomba sous la hache, l'autre fut rencontré par le compagnon de M. Hansteen au nord-ouest de Jakutsk, au milieu des forêts marécageuses de Viluisk. Il y vivait comme un ermite dans une hutte sauvage, aussi misérable qu'un Lapon, et n'ayant d'autre moyen de passer le temps qu'un ou deux livres mille fois lus et relus. M. Hansteen le retrouva plus tard, un peu plus heureux, dans la Sibérie méridionale, sur la frontière de la Chine.

Les amis du colonel de Muravief l'engageaient à prendre la fuite. Il répondit que depuis huit ans il n'avait plus aucun rapport avec la société d'où était parti le signal de l'insurrection, qu'il l'avait quittée précisément à l'époque où s'étaient produites dans son sein des intentions factieuses, et qu'il se confiait dans sa parfaite innocence. Il avait tort. Un matin, à sept heures, un chasseur à cheval arrive à Botovo, fait monter le colonel dans un *kibitke,* et l'emmène sans lui permettre de prendre congé de sa femme. Arrivé à Saint-Pétersbourg, le prisonnier est enfermé dans un des plus sombres cachots de la forteresse. Mme de Muravief, ne sachant ce qu'est devenu son mari, part aussitôt pour la capitale, et c'est là seulement qu'elle est informée de son sort. On leur accorde la grâce de correspondre par lettres, mais les lettres sont lues d'abord par le commandant de la prison. Le colonel se croyait voué à une mort inévitable; ses lettres (M. Hansteen a eu la permission d'en lire quelques-unes) exprimaient la résignation la plus stoïque et encourageaient Mme de Muravief à porter noblement son malheur. Les papiers de l'accusé, sévèrement examinés par une inquisition à laquelle rien n'échappe, ne donnèrent aucune prise contre lui. On y trouva, au contraire, le message où il blâmait la direction nouvelle de la société et se séparait de ses camarades. Qu'importe l'évidence là où règne l'arbitraire? « Je suis fâché de ne pouvoir le sauver, avait dit le tsar, mais il faut des exemples. » C'est M. Hansteen, si réservé dans ses narrations, si respectueux pour le gouvernement des tsars, qui rapporte ces horribles paroles. On fit un crime à M. de Muravief de ne pas avoir dénoncé

la société en la quittant. Il fut jugé enfin et condamné à finir ses jours à Viluisk.

Mme de Muravief a raconté souvent à M. Hansteen les cruelles émotions qu'elle éprouva quand la porte de la prison s'ouvrit pour la première fois devant elle, et qu'elle pénétra dans cette tanière humide. C'était un homme jeune, fort, vigoureux, un brillant gentilhomme plein de santé et d'ardeur qui était entré là huit mois plus tôt; c'était presque un vieillard qui en sortait, le regard éteint, le visage amaigri, avec une longue barbe inculte et des vêtemens souillés. Il fallut bientôt partir pour la terre d'exil. Lorsqu'un proscrit a franchi l'Oural, il est mort civilement; sa femme est libre de se remarier et de reprendre la possession de ses biens. Aucune des grandes dames que la loi déliait de leurs sermens ne profita de ce bénéfice impie. On vit, au contraire, toutes ces nobles personnes, accoutumées au luxe et aux plaisirs de Saint-Pétersbourg, s'ensevelir volontairement dans l'exil. Elles demandèrent toutes à partager la captivité et les souffrances de leurs maris. Le tsar n'osa refuser; l'opinion, au XIXe siècle, est un frein que ne peuvent briser les plus violens despotes. Cette touchante émigration produisit un immense effet et amena les plus singuliers résultats. Ce qui se trouvait ainsi transplanté dans ces affreux déserts, c'était le meilleur sang de la Russie, c'était la fleur la plus délicate de la civilisation moscovite. Ces femmes autorisées à vivre avec les proscrits ou à les visiter de loin en loin emportaient avec elles toute une part de ce qui faisait l'éclat et le charme de la capitale. Aussi que de contrastes dans cette Sibérie si peu connue! Jusque-là, les tsars ne s'étaient occupés que de la civilisation matérielle; ces colons d'un nouveau genre feront fleurir aussi dans les gouvernemens de Tobolsk et d'Irkutsk le goût des plaisirs de l'esprit. Les voyageurs que je consulte aujourd'hui sont souvent étonnés de rencontrer en ces régions barbares les traces d'une culture raffinée; cela remonte surtout à l'insurrection de 1825 et aux rigueurs qui en furent la suite. A côté des chaînes de l'esclavage, à côté des huttes misérables où languissaient les condamnés, il y avait des demeures comfortables, il y avait des objets d'art, des bibliothèques, tout ce qui pouvait adoucir le regret de la patrie absente et fournir des consolations aux captifs. Mme de Muravief n'avait pas besoin de cet exemple; elle fut une des premières à demander au tsar la permission de s'exiler en Sibérie, sans redouter les fatigues d'un tel voyage pour la jolie petite fille qui ne pouvait se passer de ses soins. Ses deux belles-sœurs n'hésitèrent pas à partir avec elle, et toute la famille, sous la conduite d'un Cosaque, prit la route de l'Oural.

La triste caravane était déjà aux environs d'Irkustk, quand un

courrier la rejoignit, apportant au colonel l'autorisation de résider à Jakutsk, c'est-à-dire sur un point moins éloigné et moins septentrional que Viluisk. Ils continuèrent leur route et arrivèrent le soir à Irkutsk. M. de Muravief avait demandé comme une grâce une résidence située encore plus au sud, et espérant que la réponse lui serait remise par le courrier du lendemain, il suppliait le gouverneur d'Irkutsk de lui permettre de passer la nuit dans cette ville, afin d'y attendre l'autorisation sur laquelle il comptait. Le gouverneur n'osa prendre une telle liberté; il fallut se remettre en route la nuit, il fallut suivre la direction du nord et s'engager dans les contrées sauvages où commencent réellement les horreurs sibériennes. C'était la nuit, et au plus fort de l'hiver. La petite troupe des proscrits suivait les bords escarpés de la Léna; maintes fois les traîneaux s'enfonçaient dans la neige, et l'on pouvait craindre à tout instant que l'équipage ne fût précipité dans le fleuve. Les proscrits mirent pied à terre et continuèrent leur route dans la neige, Mme de Muravief portant sa petite fille dans ses bras. Ils étaient loin déjà lorsque, le troisième jour de ce cruel voyage, ils furent atteints par un second courrier qui apportait la permission de résider à Verchné-Udinsk. Quand ils arrivèrent au lieu de leur exil et qu'ils furent remis aux mains de la police locale, le colonel fut enfin délivré du Cosaque qui, pendant cette dure expédition, l'avait suivi comme son ombre. Le jour, la nuit, debout ou couché, partout en un mot il voyait là cet insupportable surveillant avec son servilisme farouche et son stupide silence. « Le premier jour de mon arrivée, disait-il à M. Hansteen, j'allai me promener dans les rues du village. C'était par un beau jour d'hiver. Je ne saurais exprimer la joie que je ressentis de pouvoir me diriger où je voulais. A chaque instant, à chaque coin de rue, je me retournais encore pour voir si mon ombre ne me suivait pas. Ah! celui-là seul comprend tout le prix de la liberté qui en a été privé pendant longtemps. »

Après quelques années de cette liberté, si restreinte, hélas! et toutefois si vivement sentie, le tsar se souvint, à ce qu'il paraît, de l'innocence du condamné. M. de Muravief avait vieilli là sans se plaindre, au milieu des joies et des douleurs de la vie de famille; ses deux fils aînés étaient morts sous les coups de ce climat rigoureux, mais une seconde fille lui était née, et désormais cette Sibérie maudite était consacrée à ses yeux. On eut honte enfin de cette iniquité, on fut touché de cette résignation si noble. Qu'est-ce à dire? Pensez-vous que M. de Muravief ait été rappelé dans son domaine de Botovo? Non; la clémence du tsar mérite d'être consignée par l'histoire : le brillant colonel des guerres de l'empire, le héros de Kulm récompensé par Alexandre Ier, fut nommé administrateur de la ville et chef

de la police d'Irkutsk. Par une exception éclatante, le gouvernement lui restitua ses biens, ses titres de noblesse et ses décorations. Au reste, M. de Muravief n'avait pas perdu sa condition de proscrit, et, tout chef de police qu'il était, sa correspondance était décachetée dans la ville même d'Irkutsk.

Les récits de nos voyageurs sont pleins d'épisodes de ce genre. Ici, c'est l'ancien gouverneur d'Ochotsk que M. Erman rencontre à Tobolsk, affranchi déjà des peines plus sévères qu'il avait subies, et jouissant d'une liberté presque complète, à la condition de ne pas changer de résidence. Là, c'est un ancien capitaine d'état-major, M. de Puschin, qui vient supplier M. Hansteen d'intercéder pour lui auprès du tsar. Le pauvre capitaine a été atteint de folie dans sa solitude; alors on l'a confié à des moines qui l'ont guéri tant bien que mal. Il est grand, il a de la noblesse dans les traits, mais son regard est abattu, et ses vêtemens délabrés révèlent assez sa misère. Un instant après que le capitaine est sorti, M. Hansteen le retrouve dans l'antichambre, le pied sur un escabeau, tandis que l'interprète, à genoux devant lui et l'aiguille à la main, lui raccommode ses guenilles. « C'est bien, ce que tu fais là, dit M. Hansteen touché. — Ah! monsieur, quand je vois un homme tel que celui ci, autrefois si riche, si brillant, paré comme une poupée, et aujourd'hui plus misérablement vêtu que le plus pauvre des paysans, cela me brise le cœur. » En voici d'autres encore qui vont changer de costumes; ce sont trois jeunes seigneurs, un comte Tchernitchef, un prince Galitzin, un prince Vladimir Tolstoy, que M. Hansteen rencontre à Irkutsk chez M. de Muravief. Ils étaient condamnés aux mines, mais le tsar a commué leur peine, et ils s'en vont maintenant à l'armée du Caucase sous la casaque du simple soldat.

Ailleurs ce sont maintes familles d'exilés que M. Hill a eu occasion de connaître dans la société des grandes villes, ou qu'il a vues installées dans de jolies villas sibériennes. Si on ne consultait sur ce point que l'auteur des *Travels in Siberia*, on prendrait une idée singulièrement inexacte de la situation des exilés. M. Hill a eu le bonheur de ne rencontrer sur sa route que des proscrits arrivés déjà au terme de leurs souffrances, les uns vivant à la campagne en qualité de colons, les autres autorisés à résider à Tobolsk ou à Irkutsk. Ces exilés, et rien ne fait plus honneur au caractère russo-sibérien, sont admis et traités dans le monde comme s'ils n'étaient pas encore sous la surveillance de la police. On les reçoit, on les visite, sans crainte de déplaire à personne. La bienveillance et la justice, plus fortes que les ukases, leur restituent aux yeux des hommes le rang dont ils sont déchus. M. Hill en a vu plusieurs à Tomsk, au milieu d'une brillante fête donnée par l'un des plus

riches propriétaires de mines, M. Gospodin Astaschaf. Il a remarqué seulement qu'ils se tenaient à l'écart, évitant de se mêler aux danses et aux jeux. Était-ce, dit M. Hill, par un sentiment de convenance et afin de ne pas gêner la liberté des convives? Était-ce cette défiance de soi-même, ce découragement profond qu'une longue captivité inspire? L'explication cherchée par M. Hill, c'est M. Hill lui-même qui nous la donne en nous parlant des gouverneurs et généraux qui assistaient au bal de M. Astaschaf. Les exilés chez qui le voyageur anglais a été reçu n'avaient pas besoin de s'humilier ainsi. En général, M. Hill, très surpris sans doute de trouver une si grande différence entre la réalité et les déclamations banales, est très disposé à son tour à s'exagérer le bien-être de ces hommes que l'instinct populaire persiste à nommer *les malheureux*. Il s'enthousiasme pour la clémence du tsar, et l'on dirait qu'il prend plaisir à dépeindre sous de poétiques couleurs les pauvres habitations des proscrits. Le lieu le plus charmant qu'il ait trouvé en Sibérie, un lieu tout romantique, *a romantic spot*, un vrai cottage anglais transporté dans les steppes de l'Asie, c'est la demeure d'une famille d'exilés aux environs de Sélenginsk.

Qu'aurait dit M. Hill, s'il eût rencontré les deux soldats de Napoléon auxquels M. Erman a consacré une page si curieuse? Faits prisonniers de guerre en 1812, ces braves gens avaient dû souffrir pendant de longues années; quand le savant prussien les rencontra, en 1829, ils avaient oublié leurs infortunes et ne demandaient pas à quitter la terre d'exil. L'un d'eux, un Italien, était né à Ancône et s'appelait Antonio Fornarini. Ramassé par l'ennemi sur ces routes où nous laissions tant de victimes, il fut envoyé d'abord dans le gouvernement de la Petite-Russie; quelque temps après, comme il avait tenté de briser ses fers, on le dirigea sur Kasan et de là en Sibérie. La petite ville de Krasnojarsk, près de laquelle il était détenu, était environnée de montagnes dont la configuration et le terrain lui rappelaient son pays. Il se souvint que l'argile de ses contrées natales était utilement mise en œuvre par des mains industrieuses; actif et industrieux lui-même, il se mit à travailler l'argile de Krasnojarsk, et fonda dans le petit village de Torgaschino une manufacture de faïence qui devint pour lui une fortune. Son commerce était fort étendu et le mettait en rapport avec les principales villes de la contrée. Fornarini s'était marié à Torgaschino; heureux de son travail et de la bienveillance qui l'entourait, il aimait la Sibérie comme sa patrie véritable. Un de ses compagnons de guerre habitait à Krasnojarsk; c'était un vétéran de la vieille garde. Celui-là aussi avait su très habilement se tirer d'affaire. Tandis que l'Italien pétrissait son argile, le Français s'était engagé au service du gou-

verneur de la ville, et il était devenu sans peine l'intendant de sa maison, l'arbitre du goût et des convenances. Marié avec une Russo-Sibérienne, ainsi que son camarade, il ne songeait pas à retourner en France, où depuis longtemps, disait-il, personne ne devait plus se souvenir de lui. M. Hill n'aurait-il pas pu ajouter ces deux bonnes et honnêtes figures à la liste des exilés dont le bonheur lui inspire des tableaux idylliques?

Il faut se garder d'admettre toutes les inductions de M. Hill à ce sujet; il faut surtout ne pas oublier que les proscrits les plus cruellement frappés sont dans les cavernes de l'Oural ou dans les mines de Nertschinsk. Parmi ceux-là même que le voyageur peut rencontrer dans les campagnes et dans les villes, que d'humiliations et que de douleurs! Certes M. Erman et M. Hansteen sont des écrivains sans passion, et çà et là cependant leurs récits jettent de subites lueurs, des lueurs sinistres. Un jour M. Hansteen, dans son expédition sur le Jéniséi, aperçoit parmi les matelots de son navire une figure morne et sombre, avec les narines coupées; il demande quel est ce pauvre diable, et il apprend que c'est un exilé. Malgré l'adoucissement du système pénal en Sibérie, cette barbare coutume subsiste encore. M. Erman a rencontré aussi plus d'un visage mutilé à mesure qu'il montait vers le nord. Et qu'on ne croie pas que ces proscrits relégués dans l'extrême nord soient de vulgaires et odieux criminels; je ne parle ici que des condamnés politiques, et on sait ce qu'un tel mot représente dans l'empire des tsars. M. Erman a vu dans ces contrées un ancien colonel d'artillerie obligé de servir de courtier d'affaires à des paysans qui soulageaient sa détresse. Ce que j'ai rencontré de plus effroyable dans ces tableaux, c'est la permission donnée aux Ostiakes, aux Jakoutes, aux Tonguses, aux tribus nomades du nord, de tirer sur les proscrits comme sur des bêtes fauves, quand ils cherchent à se sauver dans leurs forêts. Je n'oserais ajouter foi à cette barbarie, si elle n'était attestée par M. Hansteen. Heureusement les sauvages de la Sibérie du nord ont des mœurs bienveillantes, et plus d'un exilé célèbre, condamné à vivre au milieu de ces tribus redoutées, a exercé sur elles un véritable ascendant par le prestige des lumières et du malheur. Tel était ce Bestuchef que M. Erman a rencontré au milieu des Jakoutes. Écoutez le récit de ses aventures : l'histoire des exilés en Sibérie n'a pas de scènes plus dramatiques et plus étranges.

Un soir que M. Erman était occupé à faire des observations astronomiques au milieu d'un groupe de Jakoutes attirés par ce spectacle inattendu, une voix sortit de la foule et prononça distinctement ces paroles en français : « Vous plaira-t-il de me voir, bien que je m'appelle Bestuchef? » M. Erman lui répondit par le proverbe des Co-

saques : « C'est aux montagnes de rester à leur place; le devoir des hommes est d'aller les uns vers les autres. » Celui qui se croyait ainsi obligé de dire son nom avant de lier connaissance avec un voyageur est certainement l'un des plus nobles proscrits que la Sibérie ait emprisonné dans ses glaces. M. Erman, presque toujours si indifférent pour ces infortunes politiques, ou du moins si disposé à dissimuler les misères des condamnés et à justifier le gouvernement russe, M. Erman ne cache pas cette fois la vénération que lui inspire le fier exilé. Il décrit avec enthousiasme ce caractère impétueux et chevaleresque, cette juvénile ardeur que la souffrance n'a pu briser, cette sorte d'allégresse naturelle qui survit encore à la perte des illusions. Ce Bestuchef est de la race des hommes nés pour le commandement. Tous ceux qui se sont trouvés avec lui ont subi l'ascendant de sa supériorité; M. Erman aussi est sous le charme, et ce vaillant homme, sous l'accoutrement du paysan jakoute, lui rappelle l'héroïque Mazeppa.

Alexandre Bestuchef, lieutenant au corps du génie et fils d'un des généraux les plus estimés de l'armée russe, a été une des victimes de l'insurrection du 14 décembre 1825, comme le colonel de Muravief. Seulement M. de Muravief, innocent de toute participation à la révolte, avait depuis longtemps rompu les liens qui l'attachaient à la jeune phalange de la noblesse libérale; Bestuchef au contraire, un des principaux chefs du complot, mit la main à tous les préparatifs qui devaient en assurer le succès, et, le signal donné, paya audacieusement de sa personne. L'ardent jeune homme croyait à la transformation libérale de la Russie. Plusieurs des conjurés ne s'étaient associés à cette terrible entreprise que dans des vues d'ambition personnelle et s'imaginaient travailler à je ne sais quelle révolution de palais; Bestuchef avait l'œil sur eux, il devait s'emparer de leurs personnes le soir même de la victoire. La plupart des complices ayant des emplois dans l'armée, on avait calculé que les troupes placées sous leurs ordres au jour fixé s'élèveraient à dix mille hommes. Cette espérance fut déçue; il n'y eut guère que cinq mille hommes prêts à les suivre. Nul ne se découragea, et cette circonstance, qui pouvait faire reculer les plus braves, ne fit que redoubler leur audace. Ils résolurent d'enlever par la parole des régimens qui ne les connaissaient pas et sur lesquels ils n'avaient pas d'action. C'est ainsi que, dans la matinée du 14, au moment où l'insurrection éclatait, Bestuchef fut envoyé à la caserne du régiment de Moscou. Il parut devant les troupes, ardent, inspiré, avec une éloquence de feu, trouvant de ces paroles qui enivrent, et faisant vibrer l'orgueil russe. Les officiers s'opposent en vain à la révolte; cinq régimens se précipitent sur leurs fusils, se rangent en ordre de bataille,

et s'avancent, enseignes déployées, vers le lieu de la ville désigné pour le combat. Cet homme qu'ils avaient suivi avec un si subit enthousiasme, cet homme qui était en ce moment leur seul chef, pas un d'entre eux ne l'avait encore vu; il portait même un uniforme qui n'était pas celui de la troupe de ligne, et que la plupart d'entre eux ne connaissaient guère.

On sait quelle fut l'issue de l'entreprise. Le tsar Nicolas, retenu en vain par les hauts dignitaires qui l'entourent, pousse son cheval sur les soldats de l'insurrection. Des coups de feu retentissent autour de lui. Il s'élance sans songer à la mort; il est là, en face des révoltés, impassible, superbe, dans l'attitude d'un héros et d'un maître. Ce n'est pas la flatterie qui a dit cela; les ennemis les plus déclarés du tsar ont rendu hommage à cette souveraine intrépidité. Ces hommes même qui avaient juré sa perte sentent leur cœur défaillir. Leur épée tremble dans leur main. Leur croyance tremble aussi, cette croyance encore mal assurée dans l'avenir d'une Russie nouvelle, et la vieille foi du Slave à son empereur reprend la place des illusions décevantes. Tandis que les chefs éperdus n'écoutent plus que les conseils de la honte et du repentir, la foule, toujours mobile, passe de la révolte à l'enthousiasme. Ce qu'a fait une heure auparavant l'audace du lieutenant Bestuchef, l'audace du tsar vient de le défaire. C'est le 14 décembre, au milieu des baïonnettes inclinées, que le frère d'Alexandre est sacré empereur de Russie.

Les conjurés ne pouvaient compter sur le pardon du vainqueur; pas un cependant ne profita du désordre pour s'enfuir. Bestuchef, pendant la journée du 14, avait échappé à toutes les recherches. Retiré dans un faubourg, il revint le soir à la ville, et passa sans être reconnu à travers les postes d'artillerie qui veillaient, la mèche allumée, auprès de leurs pièces. Un de ses amis commandait la garde au palais impérial; Bestuchef marcha droit au palais, où son ami le reçut, pâle de stupeur et d'effroi. Espérait-il qu'on ne saurait pas le rôle qu'il avait joué? voulait-il, par ce nouvel acte d'audace, dérouter les soupçons? ou bien venait-il simplement, comme un vaincu, se remettre lui-même aux mains du vainqueur? La dernière conjecture semble la plus exacte, et cette fermeté stoïque n'a rien qui nous surprenne chez ce téméraire jeune homme. Bestuchef resta longtemps chargé de chaînes dans la citadelle de Saint-Pétersbourg, il fut traîné ensuite dans une forteresse de Finlande, il vit la tête de ses amis rouler sous la hache du bourreau; mais aucune de ces souffrances, aucune de ces heures d'angoisse ne put effacer de son souvenir les émotions de cette nuit terrible qu'il passa le 14 décembre 1825 dans le palais impérial. Il racontait lui-même à M. Erman, avec un effroi à peine dissimulé, la visite que lui fit le tsar vers le

milieu de la nuit. On l'avait enfermé dans une vaste salle; il était seul; l'obscurité était presque complète. Le tsar arriva sans escorte, sans gardes, et là, avec un accent de mépris qui retentissait encore aux oreilles de l'exilé, il lui parla de la gloire, des longs services, du dévouement inépuisable du général Bestuchef et de la déloyauté de son fils, qui venait de déshonorer ce beau nom.—Cette impression de respect, ce sentiment de honte et de terreur dominant tant de lugubres souvenirs et si étrangement associé aux rancunes implacables, n'est-ce pas là, je vous prie, un des traits les plus singuliers de l'esprit russe?

Un étrange épisode d'histoire littéraire se rattache à ces scènes tragiques. Bestuchef avait un ami nommé Ruiléjef, qui partageait depuis longues années ses espérances et ses travaux. Tous deux avaient rédigé ensemble le journal *l'Étoile polaire* (1), qui, sous le voile de l'histoire et de la poésie, s'efforçait de répandre les généreux principes auxquels le tsar Alexandre lui-même avait été longtemps sympathique. C'est une chose digne de remarque en effet que la plupart des conjurés de 1825 avaient joué un rôle littéraire dans les dernières années du règne d'Alexandre. C'était Muravief-Apostol, le cousin du malheureux colonel dont j'ai retracé l'histoire; c'étaient les deux frères du lieutenant Bestuchef, Bestuchef-Rjumin et Nicolas Bestuchef; c'étaient enfin Kuchelbecker et Knjas Odojévski, tous poètes ou conteurs, et placés à un rang honorable dans l'armée un peu confuse des lettrés de Saint-Péterbourg et de Moscou. Mais le plus brillant de tous sans nul doute, c'est l'ami de notre héros, l'ardent poète Ruiléjef. Ruiléjef avait l'imagination d'un rêveur et le mysticisme d'un illuminé. Quelques mois avant l'insurrection où il avait son rôle à remplir, il écrivit un poème étrange, une sorte de vision, un prophétique tableau des malheurs réservés à ses amis et du sort qui l'attendait lui même. Était-ce la crainte d'un échec trop facile à prévoir, qui, au milieu des entraînemens de l'action, éclairait tout à coup son esprit? On n'a pas de peine à s'expliquer les tristes pressentimens du poète; ce qui est moins aisé à comprendre, c'est la précision de ses peintures lorsqu'il annonce d'avance les détails de la catastrophe. Ici c'est Bestuchef enfermé dans la ville de Sibérie où un compagnon de Mazeppa fut relégué il y a un siècle, — et quoique le poète n'ait jamais été en Sibérie, quoiqu'il ne connaisse que de nom les tribus nomades des environs d'Jakutsk, il décrit leurs mœurs, leurs costumes, et la vie de son ami dans ces retraites sauvages avec une

(1) C'est ce journal qui revit en ce moment même à Londres sous la plume d'un proscrit auquel la *Revue* a consacré une intéressante étude, M. Alexandre Hertzen. Voyez, dans la livraison du 15 juillet 1854, *le Roman russe contemporain, M. Alexandre Hertzen*, par M. H. Delaveau.

minutieuse fidélité. Là c'est de lui-même qu'il parle, et il se dépeint (la prédiction, hélas! ne fut aussi que trop exacte), il se dépeint à l'heure où il franchit les degrés de l'échafaud et courbe sa tête sous la hache.

Le poème de Ruiléjef est intitulé *Voinaroffsky*, du nom de l'ami de Mazeppa. Ce Voinaroffsky, le neveu et le compagnon dévoué du vaillant prince de l'Ukraine, s'était enfui en Allemagne après la déroute de Charles XII et de ses alliés à Pultava. Il y passa plusieurs années sous la protection de l'Autriche, habitant tour à tour plusieurs des capitales de l'empire, mais particulièrement Dresde et Vienne. L'ennemi du tsar Pierre, l'allié de Charles XII, le lieutenant de ce Mazeppa qu'une si sauvage et si poétique aventure avait porté sur le trône des Cosaques, fut accueilli dans les cours galantes du XVIIIe siècle avec une curiosité singulière, et l'on sait quelle vive passion il inspira à la comtesse Aurora de Kœnigsmark. M. Erman remarque ici en passant qu'on voit encore à Quedlinbourg, dans le Harz, le corps de la belle comtesse admirablement conservé, tandis que, par un étrange jeu de la fortune, le corps de son ami est enseveli, et tout aussi bien conservé pour le moins, dans les neiges de la Sibérie du nord. C'était là en effet le destin réservé au neveu de Mazeppa. En 1716, comme il traversait la ville de Hambourg, l'ambassadeur russe le fait arrêter et l'envoie à Pierre le Grand. Il était condamné déjà à avoir la tête tranchée; les prières de la tsarine obtiennent qu'il lui sera fait grâce de la vie : il ira terminer ses jours dans la Sibérie septentrionale au milieu des peuplades barbares des environs d'Jakutsk. C'est là que le savant historien Müller, l'un des hommes qui ont commencé au XVIIIe siècle le débrouillement des origines slaves et l'histoire de l'empire des tsars, — c'est là, dis-je, que l'historien Müller le rencontra en 1736, lors de la première expédition scientifique en Sibérie. L'ancien amant d'Aurora de Kœnigsmark, après vingt années d'une telle prison, était redevenu une espèce de sauvage et n'avait plus qu'un vague souvenir de ces cours voluptueuses où il avait brillé une heure. Müller fut touché de ses infortunes; attiré vers lui par une sympathie subite, il lui prodigua les consolations de l'amitié. Tel est le tragique personnage sous le nom duquel Ruiléjef avait chanté, trois mois avant le jour fatal, les destinées futures de son ami. Voinaroffsky dans ce lugubre tableau, c'était l'enthousiaste Bestuchef. Le poète lui prédisait son exil à Jakutsk, il lui peignait d'avance ses douleurs, ses tortures morales, le désespoir de l'isolement, et cela dans des vers si expressifs, avec une telle précision de couleurs qu'il était impossible de regarder le tableau sans frémir. Il n'y a là, encore une fois, qu'un pressentiment bien naturel, et quant à cette singulière coïncidence qui ame-

nait précisément à Jakutsk celui que le poète avait chanté sous le nom de Voinaroffsky, comment s'étonner d'un tel épisode dans l'histoire des Russes? On pouvait prédire à coup sûr que Voinaroffsky aurait un successeur à Jakutsk, comme le maréchal Munnich à Pélim et Menchikof à Beresov. D'une génération à l'autre, ces hôtes infortunés savent bien que de nouveaux proscrits viendront recueillir leurs traces. N'importe, ce sinistre avertissement du poète, écrit dans une heure de clairvoyance et réalisé presque aussitôt d'une façon si complète, frappa étrangement les esprits. Le poème de *Voinaroffsky*, préface et résumé d'une tragédie lamentable, est marqué d'un signe à part dans l'histoire de l'imagination moscovite. Quelle dut être l'émotion de M. Erman, lorsqu'il entendit ces strophes de la bouche même de Bestuchef, au milieu des glaces de Jakutsk, dans une de ces huttes où Müller avait trouvé, il y a cent ans, le compagnon de Mazeppa! On voit trop bien que la plume du savant, peu habituée à des scènes aussi vives, est impuissante à les retracer; mais le savant avait un ami qui brillait alors au premier rang parmi les poètes les plus aimés de l'Allemagne; de retour à Berlin, il lui révéla ce qu'il avait vu et entendu dans les neiges de Jakutsk. Ouvrez les poèmes de Chamisso, vous y trouverez une reproduction habile de l'œuvre de Ruiléjef, vous y trouverez aussi en de nobles vers les scènes que je viens de traduire en prose.

Ces curieuses pages de M. Erman nous servent de transition naturelle aux victimes fameuses du siècle passé. Ce sont les exilés de nos jours, surtout les exilés de 1825, que nos voyageurs ont rencontrés de Tobolsk à Jakutsk. N'ont-ils pas aussi trouvé chez les Russes ou même chez les sauvages de la Sibérie le souvenir des proscrits illustres qui, sous Pierre le Grand, sous Anna Ivanovna, sous Élisabeth, sous Catherine II, ont été jetés dans ces déserts par les révolutions de palais? M. Castrén raconte avec beaucoup d'intérêt ses conversations avec un vieux Cosaque de Bérésov qui avait sans cesse à la bouche maintes légendes de cette tragique histoire. Ce Cosaque était venu au marché d'Obdorsk, et il habitait dans cette ville la même maison que M. Castrén. La connaissance fut bientôt faite. Le Cosaque n'aimait à parler que du prince Menchikof, et le voyageur finlandais, empressé de saisir une occasion si propice, prêtait une oreille complaisante à tous les récits de son compagnon. Le Cosaque de M. Castrén relisait pieusement matin et soir les narrations naïves qui ont légué aux commentaires du peuple les aventures du favori de Pierre le Grand, mais lui-même il en savait bien plus long que toutes les légendes. Étaient-ce des traditions de famille? était-ce le travail involontaire de son imagination sur un fond de douleurs trop réelles? Il y avait sans doute toutes ces choses réunies. Ce qui est certain, c'est qu'une fois sur ce chapitre le vieux Cosaque aurait

parlé sans fin. La vie de Menchikof à Bérésov n'avait pas de secrets pour lui. Il avait été initié à ses pensées les plus intimes, il savait les détails les plus cachés de sa longue douleur. Il racontait, par exemple, comment l'illustre proscrit, à peine enfermé dans sa solitude, se mit pour la première fois à réfléchir sur l'état de son âme, comment enfin il remerciait la Providence de l'avoir retiré violemment de la scène du monde pour lui faire goûter les enseignemens de sa grâce. Impatient d'obtenir le pardon de ses fautes, — c'est le vieux Cosaque qui parle, — le prince Menchikof s'était condamné à une vie de pénitences. Les souffrances et les privations de la captivité ne lui suffisaient pas; il savait s'en imposer de plus dures. Il fit construire une église à Bérésov et mit lui-même la main à l'œuvre. L'église terminée, il voulut y remplir les humbles fonctions de sacristain. Chaque jour il était le premier au temple et le dernier. Souvent même, après les cérémonies du culte, on le voyait monter en chaire et adresser aux assistans des paroles édifiantes. Ces sermons improvisés, le vieux Cosaque les savait par cœur; il en citait sans cesse les traits les plus saillans, tout un trésor de pieuses sentences que répètent aujourd'hui encore les habitans de Bérésov. Après sa mort, il désira être enseveli au seuil même de cette église, comme pour ne pas quitter la demeure où il avait commencé une vie nouvelle. Un curieux incident, transformé bien vite en miracle par l'imagination des Russo-Sibériens, se rattache à cette tombe. En 1821, le gouverneur de Tobolsk et le biographe du prince Menchikof, M. Dmitry Bantuich Kamensky, ayant entendu dire que le lieu de la sépulture du prince était exactement connu des habitans de Bérésov, firent pratiquer des fouilles à l'endroit indiqué. Je ne suis plus ici le récit du vieux Cosaque, j'emprunte ces détails à M. Erman. On creusa profondément, et l'on trouva le cercueil au milieu d'une couche de terre si complétement gelée, que le corps du célèbre proscrit, une fois la bière ouverte, apparut à tous les yeux dans un état de conservation inouie; les assistans étaient frappés de stupeur. Ce phénomène a beau se renouveler souvent dans les contrées du Nord; on devait aisément y voir une intervention miraculeuse, et plus d'un mystique habitant de la province de Tobolsk était assez disposé, comme le Cosaque de M. Castrén, à saluer dans le prince Menchikof un des saints nationaux de la Sibérie.

C'est aussi dans ces régions du nord-ouest, à Bérésov ou à Pélim, que furent relégués et les Dolgorouki, et Ostermann, et le duc de Biren, et le maréchal de Munnich (1). Ostermann y mourut comme Menchikof. Le maréchal de Munnich sortit de Pélim après vingt an-

(1) Sur l'histoire de ces exilés, voyez, dans la *Revue* du 15 août 1854, *les Allemands en Russie et les Russes en Allemagne.*

nées de captivité, qu'il consacra, comme ses infortunés prédécesseurs, aux pratiques de la piété et de la pénitence. Menchikof sonnait les cloches et servait la messe dans la chapelle qu'il avait construite de ses mains; Munnich passait des journées entières, comme un frère morave, à chanter les pieux cantiques dont il était l'auteur. Le souvenir des Dolgorouki et d'Ostermann, de Biren et de Munnich, s'est conservé comme celui de Menchikof dans l'imagination des Russo-Sibériens, et quelle grâce, quelle douceur compatissante dans ces légendes du paysan et du serf! Quelle pieuse procession de victimes résignées!... Mais arrêtons-nous; ce n'est pas l'histoire des exilés politiques en Sibérie que j'ai eu l'intention d'écrire : j'ai voulu seulement recueillir des notes éparses chez des témoins dignes de foi, j'ai voulu, en retraçant plusieurs épisodes, substituer quelques notions précises à des déclamations banales. L'histoire tout entière de ces générations de *malheureux*, qui pourrait la retrouver? Ce serait aux exilés eux-mêmes (1) à fournir les matériaux de cette tâche, si mille obstacles ne s'y opposaient pas, et parmi ces obstacles il faut compter au premier rang cette étonnante souplesse de l'esprit russe qui fait que le condamné se résigne si souvent à son sort, et recommence une existence nouvelle sans garder au cœur ces *haines vertueuses* dont parle le poète.

C'est là en effet un trait de caractère qui m'a constamment frappé dans ces études. Si je veux résumer les renseignemens que nous donnent M. Hansteen, M. Erman et M. Hill sur la population russe de Sibérie, le premier résultat, le résultat commun de leurs observations, c'est celui-là. Soit que nous interrogions les colons sibériens de Tobolsk à Irkutsk, soit que nous allions nous asseoir au foyer du proscrit, nous voyons chez tous une même facilité à dépouiller le vieil homme et à se créer là une patrie qui fait bientôt oublier l'autre. Ne serait-ce pas que l'éloignement, je l'ai dit, laisse s'établir à la longue certaines libertés dans les villes de la Russie asiatique, et qu'un peu d'indépendance à Tomsk ou à Turuschansk vaut mieux qu'une contrainte perpétuelle à Saint-Pétersbourg? Faut-il croire aussi, comme tant d'exemples le prouvent, que l'homme s'attache à la terre à raison même des luttes que le sol et le climat lui imposent? Ou bien est-ce décidément une des aptitudes de l'esprit russe de pouvoir se transformer très vite, selon la destinée qui lui est faite? Il y a peut-être quelque chose de tout cela; ce qui est évident, d'après les récits de nos voyageurs, c'est qu'il existe déjà un peuple russo-sibérien, assez différent du peuple de la Russie européenne. Sans doute, nous

(1) Il y en a un du moins qui l'a fait, et les lecteurs de la *Revue* ne l'ont pas oublié. Voyez, dans la livraison du 1er septembre 1854, *les Années d'exil et de prison d'un écrivain russe*, par M. Alexandre Hertzen.

l'avons vu, le servilisme, le mécanisme bureaucratique de la Russie d'Europe y a de nombreux représentans, mais les récits de nos guides nous apprennent aussi que cet esprit apporté de Pétersbourg finit par s'altérer peu à peu. Il est permis de le dire, ce peuple a maintes qualités auxquelles il donne une valeur originale : il a une grâce, une douceur, une hospitalité qui lui sont propres; il a surtout un patriotisme naïf, un patriotisme qui s'ignore lui-même et dont quelques hommes seulement ont conscience, comme ce moine de Tobolsk que cite M. Erman. Bien plus, les Russo-Sibériens ont réussi sans le vouloir, sans le savoir, à s'assimiler des élémens très opposés; c'est là, je répète encore les paroles de M. Erman, c'est là qu'on trouve, sous la même casaque du paysan, et tous deux également attachés au sol qui les nourrit, le fils du prince russe récemment déchu de sa vieille splendeur et l'arrière-neveu de ces rois tartares qui firent trembler au moyen âge les grands-ducs de Kiev et de Novogorod.

Est-ce à dire que la Sibérie, si elle a conscience un jour de l'esprit nouveau qui se forme en elle, pourra prétendre à une destinée indépendante? Est-ce à dire que dans un siècle, dans deux siècles, à l'heure où l'ambition des tsars et l'accroissement démesuré de leur puissance amèneraient le démembrement de l'empire, les Sibériens seraient un des peuples nouveaux qui sortiraient de cette vaste ruine? Nous ne verrons pas de telles choses assurément; qu'importe? il n'est pas interdit à la philosophie de l'histoire de scruter ces problèmes, et elle peut prévoir des événemens encore plus éloignés que celui-là. Je ne crains donc pas de poser la question; mais avant d'y répondre, il faut achever de suivre M. Hansteen et M. Erman, M. Castrén et M. Hill dans leurs explorations ethnographiques. Je n'ai parlé jusqu'ici que des Russo-Sibériens : il faut, sur les pas de nos guides, interroger les tribus nomades qui ont fourni des armées à Gengis-Khan. Que de souvenirs historiques dans ces steppes de l'Asie centrale! N'est-ce pas là que Buffon, sous l'influence des descriptions enthousiastes de Pallas, plaçait l'étrange hypothèse d'un premier grand peuple, d'une première civilisation savante et prospère, que la barbarie aurait détruite il y a quatre ou cinq mille ans, et dont les plus anciennes sociétés connues n'auraient fait que recueillir les débris? Et sans parler de ces conjectures chimériques, n'est-ce pas là le pays que les chroniqueurs du moyen âge ont appelé énergiquement *officina gentium?*

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

D'UN NOUVEL ESSAI

DE

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

Ciel et Terre, par M. Jean Reynaud, un vol. in-8°, 1854.

Combien de gens dans le monde, demi-croyans, demi-sceptiques, essaient de concilier les vérités qu'ils ont apprises avec les traditions qu'ils n'ont point oubliées! On flotte entre la religion et la philosophie; on aime à la fois l'obéissance et l'indépendance; on est fidèle aux idées modernes, mais l'on ne veut point rompre avec les idées anciennes, et l'on souhaite involontairement qu'une main heureuse ou habile, accordant les deux puissances rivales, rétablisse la paix dans l'esprit de l'homme. Que la religion abandonne des prétentions surannées, que la philosophie renonce à des négations téméraires, que toutes deux se réunissent en une doctrine aimable et vraisemblable; que les deux méthodes, se rapprochant et prenant l'homme chacune par la main, le conduisent, comme deux bons génies, vers la vérité promise, puisqu'il ne veut ni désavouer l'une ni quitter l'autre, et qu'il s'attache à ses deux guides avec un égal amour. Là-dessus on échange mille projets de paix, entre lesquels celui que présente M. Jean Reynaud ne nous paraît pas un des moins dignes d'attention, car il exprime un penchant de l'esprit public assez marqué en ce moment, et mérite à ce titre d'être examiné tout au long.

M. Jean Reynaud est un mathématicien, jadis saint-simonien, qui, après avoir commencé avec M. Pierre Leroux une sorte d'encyclopédie, vient de rassembler et de développer ses opinions philoso-

phiques en un corps régulier de doctrines. Son livre témoigne d'une instruction abondante et surtout d'une vaste curiosité; on y respire un grand et paisible amour de l'humanité, une ferme confiance en l'avenir, un sentiment de générosité sincère. L'auteur a la charité, la foi et l'espérance, il habite de cœur dans ces astres qu'il destine aux migrations et au perfectionnement des âmes, il console les hommes en leur parlant de la providence de Dieu et de l'harmonie des mondes; mais il évite de tomber dans la sensibilité rêveuse et féminine, il garde le ton d'un philosophe et ne prend pas celui d'un enthousiaste. Il discute sans aigreur et il attaque sans haine. S'il combat ses adversaires, ce n'est point pour les détruire, mais pour se les concilier. Le style, par son mouvement uni et par son ampleur extrême, convient à la gravité de la pensée et à la dignité du sujet. Si l'on rencontre dans ce livre un petit nombre de termes étranges et un nombre assez grand d'exclamations inutiles, on y trouve plus d'une fois des pages éloquentes dont Bernardin de Saint-Pierre ne désavouerait pas l'accent ému et imposant. L'auteur est donc un de ces hommes dont on loue les intentions, dont on voudrait louer la doctrine, mais que l'on réfute tout en regrettant d'avoir à le réfuter. Nous avons rappelé ses qualités en quelques lignes, nous allons indiquer les défauts de son livre en plusieurs pages. C'est que son talent est visible et sa doctrine persuasive. La brièveté de nos louanges, comme l'étendue de nos critiques, est une marque de ce que l'un a de réel, de ce que l'autre peut avoir de séduisant.

I.

Deux choses sont à remarquer dans le livre de M. Jean Reynaud : le but, qui est la conciliation de la philosophie et de la religion; la méthode, qui est l'habitude d'affirmer sans preuves. Considérons tour à tour le but et la méthode, et voyons en premier lieu si le but que s'est proposé M. Reynaud peut être atteint.

L'auteur de *Ciel et Terre* juge que depuis deux cents ans l'astronomie, la physique, la géologie, l'histoire naturelle et l'histoire ont transformé l'idée qu'on se faisait de la nature, et que l'idée ainsi acquise doit à son tour aujourd'hui transformer les dogmes chrétiens; mais il juge en même temps que les anciennes croyances contiennent autant de vérité que les découvertes modernes, que la tradition et l'autorité ont les mêmes droits à notre foi que l'examen et l'expérience, et que, loin de jeter la religion à terre, il faut en faire la première pierre du nouvel édifice. Pressé entre deux méthodes et deux doctrines, il ne peut se résoudre à sacrifier ni l'une ni l'autre; il emploie toute son érudition et toute sa dialectique à les accorder. Des deux personnages qu'il met en scène, le *théologien* arrive ordi-

nairement le premier, et expose la croyance de l'église. Le *philosophe* écoute respectueusement, admet le fond du dogme, puis présente des interprétations, des adoucissemens, des restrictions et des accommodemens de toute espèce. Il ne veut pas renverser le christianisme, mais l'affermir. Il prétend le ramener à ses origines, lui rendre son sens primitif, le pousser dans sa voie naturelle; il est plus chrétien que les chrétiens. Il oppose au théologien non-seulement les découvertes et l'esprit moderne, mais les Écritures et l'esprit ancien. Il l'engage à abandonner l'enfer et les peines éternelles, non-seulement au nom de la justice et de l'humanité, mais encore au nom des livres saints et de la primitive église. Il soutient que nul concile n'a fait à ce sujet de déclaration formelle, que si celui de Trente a prononcé le mot fatal, c'est incidemment et sans affirmation précise, que le mot *éternel*, en hébreu, n'a pas une rigueur mathématique, et signifie simplement un *temps très long*, que d'ailleurs beaucoup d'exemples nous autorisent à ne pas interpréter l'Écriture à la lettre, et qu'enfin on doit rapporter les deux phrases célèbres de l'Évangile non pas aux « peines individuelles, qui cesseront, mais à l'institution de l'enfer, laquelle durera toujours. »

On voit que si M. Jean Reynaud froisse les dogmes, c'est d'une main délicate, que son plus cher désir est de s'entendre avec l'église, et que s'il tient à la science, c'est pour la faire entrer dans le christianisme. On se fera de lui une idée assez exacte en le concevant comme un contemporain de saint Thomas qui aurait vécu quarante ans en Sorbonne, imbu et nourri de discussions sur la psychologie et la hiérarchie des anges, sur l'origine de l'âme et la transmission du péché originel, sur la création continue, sur le paradis et sur l'enfer. Ce docteur scolastique se trouve tout d'un coup transporté au XIXe siècle. Il lit Rousseau, visite des laboratoires, apprend la géologie et l'astronomie, et se trouve fort embarrassé. Ses idées anciennes sont gothiques, ses idées nouvelles sont hérétiques. Il aime les unes autant que les autres, et veut les garder toutes. Que faire? Il les fait plier toutes; il élargit sa religion et rétrécit sa philosophie, en sorte que sa philosophie puisse tenir dans l'enceinte de sa religion. Il tend une main à saint Augustin, et l'autre à Herschel, les tire à lui, les place de front, et leur impose la concorde. Il compose une philosophie à l'usage des gens religieux, une religion à l'usage des philosophes. Il veut rendre la philosophie religieuse, et la religion philosophique. Il admet toujours le péché originel, mais il entend par là le triomphe originel des penchans égoïstes et brutaux. Il conserve la rédemption, mais au sens spirituel, et considère le Christ, non comme un Dieu, mais comme un législateur sublime qui a ramené l'homme à l'espérance et à la vertu. Il veut croire encore au ciel et à l'enfer, mais il appelle de ce nom les conditions succes-

sives plus ou moins heureuses que les âmes rencontreront dans les diverses planètes après leur mort. Il accepte la résurrection de la chair, mais il interprète ce dogme en disant que notre âme se formera un autre corps, lorsqu'elle sera dégagée du premier. Au reste, il est rempli de sentimens élevés et d'intentions excellentes; il a l'amour de Dieu comme un théologien du moyen âge, et l'amour de l'humanité comme un philosophe des temps modernes; mais que doit-on penser de sa tentative? Elle attaque une vérité conquise par trois siècles d'efforts, — la séparation entière et absolue de la méthode philosophique et de la méthode théologique; elle renverse tout principe de croyance en acceptant deux principes de croyance nécessairement distincts; elle défait le passé, compromet l'avenir, et mérite d'être réfutée d'autant plus franchement qu'elle n'est pas la première, qu'elle ne sera pas la dernière, et qu'elle signale une inconséquence habituelle et naturelle de l'esprit humain.

Comparons donc la religion et la science; cherchons sur quel fait primitif chacune d'elles asseoit sa croyance, pourquoi chacune des deux autorités détruit l'autre, pourquoi chacune des deux méthodes exclut l'autre, pourquoi toute tentative pour les confondre est à la fois contraire à la science et à la religion.

Qu'est-ce qu'une religion? On le saura en considérant les sectes qui sont nées pendant les deux derniers siècles en Angleterre, et qui croissent tous les jours en Amérique. Ces pays sont des laboratoires où l'on peut étudier en grand, de près et tous les jours, les fermentations de l'esprit. Une religion est une doctrine qu'établissent deux facultés, l'inspiration et la foi. L'inspiration la fonde, et la foi la propage; l'inspiration suscite ses auteurs, et la foi lui attire ses fidèles. Au commencement, il se rencontre des hommes qui se déclarent en commerce avec le monde surnaturel; ils voient Dieu, ils pénètrent sa nature; une voix intérieure leur dicte un symbole nouveau, et voilà qu'une métaphysique et une morale tout entières revêtues d'images sensibles se lèvent devant leur esprit; ils subissent l'ascendant invincible du dieu qui leur parle. Ils montrent aux hommes le ciel où ils ont été ravis, ils répètent les paroles divines qu'ils ont entendues, et de cette vision primitive, publiée par une prédication ardente, attestée par des sacrifices héroïques, confirmée par un genre de vie extraordinaire, naît la religion. Les auditeurs, à leur tour maîtrisés, acceptent l'autorité du prophète. Ils n'ont pas besoin de raisonnemens pour le croire; la foi s'impose à eux, comme la révélation s'est imposée à lui. Ils sentent qu'il voit, qu'il sait, qu'il communique avec le monde invisible, ils voient par lui; ils lisent dans ses yeux, dans son accent et dans ses écrits les visions qui le possèdent; il est pour eux comme un miroir où ils contemplent le monde surnaturel réfléchi. Et quand ils veulent exprimer la force nouvelle et toute-

puissante qui a transformé leur croyance et conquis leur âme, ils disent que Dieu se communique à l'homme par deux voies, qu'il touche les yeux des prophètes et illumine leur esprit, qu'il touche le cœur des fidèles et entraîne leur assentiment, que cet assentiment et cette illumination sont des puissances étrangères et supérieures à l'homme, que la foi et la vision rejettent tout contrôle humain, échappent à la discussion, font taire les réclamations des facultés inférieures, et règnent seules, divines et incontestées parmi les contradictions, les hésitations et les faiblesses de toutes les autres.

Essayez maintenant d'opposer des objections à une doctrine ainsi formée. Priez-la de faire des concessions aux découvertes modernes, de s'accommoder avec l'expérience et le raisonnement, de se développer, de quitter sa forme antique et inflexible pour ouvrir ses ailes et s'élancer dans les voies nouvelles. Le conseil est contraire à sa nature. Ceux qui la représentent ne vous comprendront pas et ne vous écouteront pas. Que vient dire ici la raison boiteuse et incertaine, quand c'est la révélation et la foi qui parlent? La foi et la révélation lui répondent : Je vois Dieu, je sens sa volonté et sa vérité; il est ici présent; voici le dogme de son église; je crois et je ne discute point. Ma croyance vient d'ailleurs et de plus haut que la vôtre; elle n'est point soumise à vos règles, elle n'admet pas vos vérifications, elle est indépendante de vos méthodes. Gardez vos lents procédés, vos douteuses inductions, vos syllogismes sans fin; la connaissance que j'ai est directe, elle atteint son objet sans intermédiaire. Pendant que vous vous traînez à terre, elle arrive du premier bond au sein de la vérité.

Aussi y a-t-il toujours quelque ridicule à discuter avec un fidèle. L'adversaire use du raisonnement et de l'histoire contre une croyance qui ne s'établit ni par l'histoire ni par le raisonnement. Les preuves historiques qu'elle présente, les témoignages, les signes extérieurs de vérité, ne sont que des ouvrages avancés qu'elle perd ou qu'elle conserve sans grand dommage. On s'y bat moins par intérêt que par acharnement et par esprit de parti; les soldats s'y font tuer, mais les grands généraux estiment ces postes pour ce qu'ils valent, ils savent que le sort de la forteresse n'en dépend pas. Quand Pascal, par exemple, consent à descendre sur le terrain de ses adversaires, il n'est jamais inquiet : il sent que le dogme derrière lui est défendu par une barrière infranchissable. Il avoue que pour la raison la religion n'est pas certaine, que bien des figures de l'Ancien Testament sont « tirées aux cheveux; » que s'il y a dans les Écritures de quoi convaincre les fidèles, il y a de quoi aveugler les incrédules; que c'est la grâce qui donne la foi, et qu'en définitive le moyen de supprimer les doutes n'est pas d'examiner le sens et l'authenticité des textes, mais de prendre de l'eau bénite, d'aller à la messe et de plier la ma-

chine. Supposons que des érudits allemands un peu aventureux (la chose n'est pas rare) traitent la Bible comme un livre hindou ou persan, qu'ils lui demandent l'âge de ses diverses parties, le nom de tous ses auteurs, les preuves détaillées de son autorité; admettons encore que, pour expliquer les prophéties et les récits de miracles, ils tiennent compte du climat, du sol, du voisinage du désert, de la constitution nationale, de l'imagination nationale; imaginons enfin qu'ils appliquent au livre tous les doutes de la critique et de la logique : il est clair qu'il aura le sort d'un livre hindou ou persan. Nos raisonneurs jugeront que nul peuple n'a eu plus de penchant pour l'hallucination, moins d'aptitude pour la science, plus de facilité à s'exalter et à croire, moins de dispositions pour raisonner exactement et juger sainement : ils trouveront que ses livres ont subi autant d'altérations et présentent aussi peu de garanties que les premiers poèmes de la Perse ou de la Grèce, et ils expliqueront l'histoire des Juifs et du christianisme d'une manière aussi plausible et par des raisons aussi naturelles que le développement du polythéisme et l'histoire du peuple romain; mais le vrai fidèle les regardera faire en souriant; il prendra en pitié et en défiance la raison humaine, qui, livrée à ses propres forces, dévie ainsi de la droite ligne, et dès que l'autre voudra conclure, il s'enfuira à cent mille lieues, dans le ciel.

Concevons donc que les principes de croyance dont la religion fait usage sont des facultés à part, que ces facultés échappent aux prises et à l'attaque de la raison, qu'elles la considèrent souvent comme ennemie, toujours comme subalterne, et que c'est les trahir et les détruire que de leur imposer pour guide celle qu'elles traitent en adversaire ou en servante. Cette conciliation prétendue est une guerre déclarée à la religion.

Cette conciliation prétendue est aussi une guerre déclarée à la raison, car quel cas la raison fait-elle des deux facultés et des deux procédés qui fondent les religions? Parlez à un savant de déférence à l'autorité, de foi immédiate, de croyance sans preuves, d'assentiment donné par le cœur; vous attaquez sa méthode et vous révoltez son esprit. Sa première règle dans la recherche du vrai est de rejeter toute autorité étrangère, de ne se rendre qu'à l'évidence personnelle, de vouloir toucher et voir, de n'ajouter foi aux témoignages qu'après examen, discussion et vérification. Sa plus vive aversion est pour les affirmations sans preuves qu'il appelle *préjugé*, pour la croyance immédiate qu'il appelle *crédulité*, pour l'assentiment du cœur qu'il appelle *faiblesse d'esprit*. Vous lui objectez la force irrésistible de la foi; il répond par un chapitre de Dugald Stewart, et prouve que la croyance est distincte de la connaissance, que l'imagination, l'habitude et l'enthousiasme suffisent pour fixer notre assentiment, que souvent la conviction est d'autant plus puissante qu'elle est moins

légitime, et que l'erreur compte autant de martyrs que la vérité. Vous lui opposez l'ascendant de l'inspiration involontaire et la lucidité des révélations surnaturelles; il ouvre le livre d'Esquirol, il en rapproche l'histoire de Jeanne d'Arc, de Mahomet ou des puritains, vous montre que les visions sont l'effet d'une irritation cérébrale, et qu'il suffit d'une potion pour faire un halluciné. Il croit à l'observation prudente et sceptique, à l'induction lente, à la généralisation circonspecte, au syllogisme exact, aux formules précises, et vous venez lui demander de joindre à ses méthodes les méthodes contraires. Vous lui imposez la croyance sans preuves qu'il laisse au peuple, et la vision extatique qu'il laisse aux malades; vous renversez sa nature, vous détruisez ses principes, vous faites plus contre lui que vous ne faisiez contre la religion. Tout à l'heure vous égaliez à la foi une faculté que la foi traite de subalterne, maintenant vous égalez à la raison une faculté que la raison regarde comme pernicieuse. Vous attaquez dans leur essence la foi et la raison, et encore plus la raison que la foi.

Si l'on veut se figurer les deux facultés et les deux méthodes, qu'on se représente d'un côté Pascal, malade, la chair déchirée par un cilice, le cœur troublé par les angoisses de la foi, voyant tour à tour les feux effroyables de l'enfer et le sacrifice sanglant de son divin maître, baigné de larmes, se relevant la nuit pour écrire d'une main fiévreuse ces phrases brisées d'une incomparable éloquence, cris d'un cœur désespéré par la misère humaine, et un instant après rassasié de douceurs célestes; — de l'autre, Laplace, tranquillement assis dans son fauteuil, pesant avec un demi-sourire les paris de Pascal, remontant à l'aide du calcul des probabilités jusqu'à l'origine du système solaire, présentant son système du monde à Napoléon, qui s'étonne de n'y pas voir le nom de Dieu, et lui répondant « qu'il n'a pas eu besoin de cette hypothèse! »

La religion et la philosophie sont donc produites par des facultés qui s'excluent réciproquement et par des méthodes qui réciproquement se déclarent impuissantes. Aucune d'elles ne souffre le contrôle ou n'admet l'autorité de sa rivale. Aucune d'elles ne peut ni ne doit faire ou demander de concessions à sa rivale. Si la foi et la vision sont des dons de Dieu, la raison n'a pas le droit de restreindre leur élan et de corriger leurs dogmes. Si la foi et la vision sont des grâces accordées par faveur à des âmes choisies, c'est que les facultés naturelles sont incapables de s'élever à des révélations égales; si Dieu est obligé de soulever les âmes jusqu'à lui, c'est que les âmes laissées à elles-mêmes sont impuissantes pour monter jusqu'à Dieu. De ce que la foi et la vision sont légitimes, accordées par Dieu, accordées avec choix, il suit nécessairement qu'elles ont seules le privilége d'ouvrir à l'homme le monde supérieur, et que les autres

facultés commettent une folie et une insolence lorsqu'elles essaient d'entrer dans une région d'où elles sont exclues. — Si au contraire le caractère de la vérité est d'être accompagnée de preuves et dégagée d'opinions préconçues, si pour l'atteindre il faut imposer silence à son cœur, calmer son enthousiasme, se mettre froidement face à face avec les faits, se défier de soi-même, n'avancer qu'avec précautions, assurer tous ses pas, douter à chaque instant, vérifier chaque observation et chaque loi, alors la foi et la vision sont des facultés dangereuses. On cesse de croire en elles, parce qu'on croit à la science. Leur autorité périt, parce que l'autorité de la science se fonde. On les rejette parce qu'on l'accepte. Il faut donc opter entre les deux principes de croyance; ils sont si opposés, qu'ils ont exigé pour se développer des cerveaux d'espèce distincte. Les Juifs, disait saint Paul, demandent pour croire des miracles, et les Grecs, des raisonnemens. Le peuple juif a produit la religion, et le peuple grec la science. Il a fallu deux races différentes pour développer des principes de croyance si opposée.

Que dire maintenant du système qui essaie de les réconcilier et de les confondre? Tous deux vont se retourner contre lui. Il paraîtra impie aux chrétiens, déraisonnable aux philosophes. Il ne satisfera personne et mécontentera les deux partis; il ne se fera point d'alliés, et s'attirera deux ennemis. On trouvera qu'il a faussé la religion et dénaturé la philosophie, et il restera isolé, suspect à tout le monde, parce qu'il aura voulu attirer tout le monde à lui.

Tels sont ses inconvéniens dans la pratique : combien plus grands seront ses inconvéniens dans la théorie? M. Jean Reynaud n'a pas une seule raison pour lui et les a toutes contre lui. Tous les soutiens lui manquent, il a pris soin de les détruire tous l'un par l'autre. Son système se tient en l'air, prêt à tomber de tous côtés. Veut-il s'appuyer sur la tradition et sur la foi? Il leur ôte l'autorité, puisqu'il les corrige d'après les découvertes de la science. Veut-il s'appuyer sur la raison et sur l'expérience? Il leur ôte l'autorité, puisqu'il admet sans les consulter un dogme qu'elles n'ont point fondé. Se fie-t-il à la révélation? Non, puisqu'il la subordonne à l'astronomie. Se fie-t-il à la science? Non, puisqu'il ne l'emploie qu'à modifier la révélation. Toute la puissance et tous les droits d'une doctrine lui viennent de la faculté qui la fonde. Si vous acceptez le dogme sans la faculté, la conséquence sans le principe, quel droit et quelle puissance auront vos doctrines? Il ne vous restera qu'une série de conséquences sans principes, de dogmes sans autorité, et d'assertions sans preuves. Vous aurez voulu construire une religion et une philosophie, et vous n'aurez fabriqué qu'un roman.

Prenons un exemple : les âmes, dites-vous, ont vécu avant leur naissance dans d'autres mondes, et les fautes qu'elles y ont com-

mises sont le péché originel qu'elles apportent en naissant. — Non, dit le chrétien, l'église rejette cette doctrine. — Non, dit le philosophe, la physiologie déclare que l'âme est une force inhérente au corps qu'elle anime, qu'elle se développe avec lui, et ne peut pas plus se séparer de lui pour entrer dans un autre que la pesanteur ne peut se détacher de la pierre en qui elle réside et passer dans le caillou voisin. — Quelle preuve religieuse apportez-vous? Des textes interprétés par vous autrement que par l'église, et conséquemment d'autorité nulle aux yeux d'un fidèle, puisqu'aux yeux d'un fidèle c'est l'interprétation de l'église qui leur donne autorité. Quelle preuve philosophique apportez-vous? La supposition théologique que nos vices et nos misères indiquent des fautes antérieures et une punition présente, hypothèse fragile aux yeux d'un philosophe, reste d'une méthode usée qu'il dédaigne, et qu'il ne veut plus combattre parce qu'il l'a vingt fois renversée. Vous êtes philosophe contre la théologie, théologien contre la philosophie, et partout philosophe et théologien à contre-temps. Vos adversaires n'ont pas besoin de vous réfuter, vous vous réfutez vous-même, et avec ce besoin de conciliation, aussi contraire à la révélation qu'à la science, vous ne pouvez rien construire sans détruire ce que vous avez construit.

M. Jean Reynaud n'est pas le seul qui hasarde aujourd'hui ces pacifiques et infructueuses tentatives. Bien des esprits, et du premier ordre, essaient de les renouveler avec moins de franchise peut-être ou avec plus de précaution que lui. On ne voit que des mains tendues et des propositions d'alliance; de vieux ennemis essaient d'oublier ce qu'ils ont voulu et ce qu'ils ont fait, et il s'en faut de peu qu'ils ne s'embrassent. Que les hommes s'embrassent, rien de mieux; que les nobles esprits s'unissent dans la paisible idée de l'infini, ou dans l'aspiration vers le bien idéal, cela est poétique et beau; mais il n'en est pas ainsi des théories. Nous pouvons tous et nous devons tous vivre en paix et en amitié dans la société civile, parce que dans la société civile nous avons tous intérêt à nous protéger les uns les autres. Séparés en spéculation, nous nous réunissons en pratique pour défendre notre liberté, nos biens et notre vie; un malfaiteur est l'ennemi des chrétiens aussi bien que des philosophes, et le chrétien comme le philosophe paiera volontiers le gouvernement et le gendarme qui l'empêcheront d'être assassiné ou volé. Mais la même logique qui rend les citoyens amis rend les théories ennemies, et interdit dans la spéculation les alliances qu'elle impose dans la pratique. La philosophie, qui a pour but la vérité pure, comme l'état a pour objet le salut public, défend ses principes de certitude, comme l'état défend ses principes de concorde. L'état maintient à tout prix l'union qui le fonde; la philosophie empêche à tout prix les conciliations qui la détruiraient.

II.

Il importe maintenant d'exposer en abrégé la doctrine de M. Jean Reynaud et ses preuves. Les théologiens donneront leur avis sur les argumens théologiques; nous demandons la permission de n'examiner que les preuves philosophiques, et nous souhaitons pour lui que les textes qu'il oppose à l'église soient plus concluans que les raisonnemens qu'il présente à la raison.

Quelques mots suffisent pour résumer sa doctrine. — Notre âme a vécu avant sa naissance dans d'autres mondes. — Elle trouve ici-bas une condition et une organisation conformes à la conduite qu'elle a menée dans ses vies antérieures. Après la mort, elle passe dans un autre astre, s'y incarne dans un corps, et y rencontre un bonheur ou un malheur proportionnés à ses mérites ou à ses fautes. — Les astres sont en nombre infini, et de toute éternité Dieu en crée à chaque instant un nombre infini. Ils sont tous peuplés d'êtres intelligens, et servent d'habitations successives aux âmes. — Ils forment une série de mondes de plus en plus parfaits. La destinée de chaque âme est de monter sans cesse d'un monde dans un autre monde supérieur, de s'y former un corps plus beau que celui qu'elle laisse, et d'y rencontrer un bonheur plus grand que celui qu'elle quitte. — Les âmes coupables descendent dans des astres malheureux, et les douleurs qu'elles y souffrent corrigent peu à peu leurs inclinations vicieuses et les ramènent à la vertu par le repentir. — L'univers est ainsi le théâtre d'une série infinie de transmigrations incessantes, qui toutes ont pour but et pour effet l'amélioration des êtres, et manifestent la justice et la providence de Dieu.

Personne ne niera que ce système ne soit fort beau, et qu'il n'ait fallu presque autant de talent pour l'imaginer que pour bâtir un poème épique. La question est de savoir s'il est prouvé. Et d'abord nous avions le droit d'espérer que l'auteur commencerait par renverser les objections si connues et si frappantes que les physiologistes et les psychologues peuvent accumuler contre lui. Quand on suppose, comme M. Reynaud, l'âme créatrice de son corps, on est tenu de réfuter les faits qui prouvent combien elle est dépendante de ce corps. Il est trop commode de la faire ainsi voyager d'un bout à l'autre du ciel. M. Jean Reynaud passe par-dessus les objections sans les voir, et pose comme premier principe les incarnations et les émigrations qu'il s'agit de démontrer.

Nous n'avons aucune preuve pour admettre que les astres soient habités. Il y en a deux que nous pouvons observer, — la Terre et la Lune. Selon toute vraisemblance, la Lune est déserte et impropre à la vie. La Terre est peuplée d'êtres intelligens depuis six

mille ans, c'est-à-dire depuis six minutes; des multitudes effroyables de siècles se sont écoulées avant que l'homme y soit né; une grande partie de sa surface est inhabitable; un soulèvement de montagnes, comme il s'en est produit vingt, peut engloutir demain notre race. Il semble que nous ne soyons qu'un accident momentané dans son histoire, et nous n'avons pas d'autres inductions pour décider sur la population des astres. M. Reynaud affirme sans hésiter qu'ils sont tous habités : on dirait qu'il en revient. C'est là son second principe, évident de soi-même, du moins aussi évident que le premier!

Supposons qu'on admette l'âme comme capable de migrations et les astres comme peuplés d'âmes intelligentes; à tout le moins ce ne sont là que des conséquences lointaines, vraisemblables, et non certaines, qu'on atteint par le désir et l'espérance plutôt que par la certitude et la preuve, qu'on avance au bout d'une psychologie et d'une astronomie comme le couronnement magnifique et chancelant de l'édifice. M. Jean Reynaud gravit tous les étages de cet édifice, escalade la plus haute tour, monte au dernier sommet, parvient à l'extrémité de la flèche la plus aiguë et la plus tremblante, et se dit : « Voici l'endroit convenable pour poser les fondemens de ma bâtisse. » Est-ce un principe d'architecture que de bâtir en l'air? Examinons cependant le point principal et le plus nouveau du système, — le dogme que notre âme a vécu avant sa naissance, — et comptons les raisonnemens qui l'établissent, d'après M. Reynaud. Le premier est celui-ci : — « Que dirons-nous de tant d'âmes dont le mauvais naturel se fait jour dès le berceau? Les unes sont hébétées, les autres grossières et brutales. Avant même qu'aucun acte d'intelligence se soit produit, les traits du visage attestent déjà que les plus méchans instincts sont présens et n'attendent que le réveil pour se donner carrière. Ces âmes ont à peine achevé de prendre possession de la vie, et les voilà déjà corrompues! M'obligerez-vous à penser qu'elles sont sorties dans un état si vicieux des mains de Dieu, dont toute œuvre, avant de s'être elle-même gâtée, ne peut être que parfaitement bonne? »

Voici une seconde preuve : « Il est impossible de concilier, sans cette hypothèse, la justice de Dieu avec les maladies et les souffrances des enfans. Quoi! avant que l'âme qu'il vient, selon vous, de créer ait donné signe de vie, Dieu déciderait de sa pleine autorité de la joindre à un corps où elle ne trouvera que douleurs et déchiremens, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'à peine tirée du néant, et tout innocente, il l'envoie sans autre procès au supplice ! Cela peut aller à la toute-puissance d'un Moloch; mais pour nous, permettez-moi de le dire, une telle idée sent le blasphème. »

Un troisième fait, c'est que « beaucoup d'enfans meurent dès leur

naissance. Il serait contraire à la providence de Dieu de créer exprès leurs âmes pour cette vie, et au même instant de les en ôter. » — « Si l'âme n'a pas vécu déjà avant de naître, il s'ensuit que Dieu la créa dans des circonstances déshonorantes pour lui, par exemple au moment d'un viol ou d'un adultère. Telles sont ces instances à l'aide desquelles on oblige le créateur à sortir de son sublime repos! La passion la plus déshonnête ou la plus scélérate trouve en lui, dès qu'elle le veut, un coopérateur fidèle, qui se hâte de venir couronner par un complément infini ce qu'elle lui a si misérablement préparé! Non, je ne vous accorderai jamais que le miracle de l'apparition d'une âme nouvelle au milieu de l'univers puisse avoir lieu sur une sommation de cette espèce. »

Tels sont les argumens présentés par M. Reynaud en faveur de son système. Ne vous semble-t-il pas que nous soyons dans la vieille Sorbonne? Toute cette discussion est tirée des livres de saint Augustin sur la grâce. Du XIXe siècle nous voilà retombés au temps d'Origène. Ne sentez-vous pas dans ces sortes d'argumens je ne sais quoi de suranné qui rebute et qui engage, non pas à réfuter le livre, mais à le fermer? Et ajoutez que le livre en est plein, que M. Jean Reynaud se transporte toujours, pour raisonner, au sein de l'essence divine; que de l'infinité et de la justice de Dieu il conclut la nature du monde, l'histoire des âmes, le système de leurs migrations. — Dieu est infini, dit-il; donc il y a une infinité d'âmes et de mondes. Dieu doit toujours agir pour être toujours semblable à lui-même; donc il crée de toute éternité et il créera toujours, et à chaque instant, une infinité de mondes. Dieu est bon, donc il propose pour destinée à toutes ses créatures un perfectionnement indéfini. Dieu est juste, donc il conduit chaque âme après la mort dans un monde approprié à ses mérites. Dieu crée les êtres à son image, donc il donne à l'âme une puissance de former et gouverner le corps analogue à la toute-puissance par laquelle il façonne lui-même et organise la matière. — Et mille autres conséquences de cette espèce. Jusques à quand se servira-t-on de cette méthode? N'est-elle pas assez condamnée par l'expérience? Ne sait-on pas que selon les mains qui la manient elle peut produire tous les systèmes? n'a-t-on pas mesuré tout ce qu'elle renferme d'incertitude et de témérité? Définir Dieu comme une figure de géométrie, déduire de cette définition les règles de son action, le conduire par la main dans la création et dans le gouvernement du monde, se révolter contre les faits quand on ne les trouve pas conformes au roman qu'on s'est forgé, en inventer d'autres à perte de vue pour pallier les objections qui s'accumulent, arranger de toutes pièces l'âme et la matière, gouverner et réformer l'univers comme si l'on était Dieu soi-même, est-ce là

une entreprise qu'on aurait dû renouveler de nos jours? Profitons donc au moins de l'expérience et des contradictions de nos devanciers; ce n'est pas pour rien qu'il y a une histoire de la philosophie, et nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour voir leur folie et pour fuir à cent lieues de la méthode qui les a précipités dans de telles erreurs. Rappelons-nous ce qu'ils ont trouvé dans cette voie. — Dieu est infini, disent les alexandrins, infiniment producteur, et ne peut produire que des choses analogues à sa nature. Et ils concluent que de l'Être simple et un, principe des choses, dérivent une série d'émanations de plus en plus complexes et de moins en moins pures, dont les dernières sont des âmes engagées dans des corps. — Dieu est un calculateur sublime, dit Leibnitz, et il tire de cette harmonie préétablie du corps et de l'âme le système mathématique et les combinaisons des mondes. — Dieu, étant parfait, dit Malebranche, veut que son ouvrage soit digne de lui, et permet à la liberté de l'homme d'y introduire le péché originel, qui amène le sacrifice inestimable de Jésus-Christ. — Dieu est bon, dit tel système né d'hier, Fourier par exemple, d'où il suit que les hommes sont destinés au bonheur parfait, qu'ils n'ont qu'à chercher la forme d'association convenable, et qu'aussitôt la félicité coulera par torrens sur la terre. — Donnez-moi une opinion quelconque, je me charge de la justifier par la nature de Dieu; donnez à Leibnitz la doctrine calviniste de la damnation éternelle et presque universelle, il démontrera qu'elle s'accorde le plus aisément du monde avec la providence de Dieu. Cette sorte de théologie est comme un puits sans fond d'où l'on tire à volonté la preuve de tous les systèmes possibles. Si l'on considère en Dieu un certain attribut, on en déduira un certain monde; si un autre attribut, un autre monde; pour peu qu'on fasse pencher la balance du côté de la justice ou du côté de la bonté, du côté de l'intelligence ou du côté de la puissance, tout est changé. On a touché le ressort central, et l'immense machine roule à droite ou à gauche sans qu'on puisse l'arrêter. Quittez donc cette méthode scolastique et fantastique; revenez aux faits, aux expériences, à la certitude; n'exposez plus la philosophie au mépris des sciences. Pour estimer la vôtre à sa valeur, vous n'avez qu'à entrer dans un laboratoire ou dans un observatoire, à l'appliquer à la chimie ou à l'astronomie, et à écouter ce qu'un chimiste ou un astronome vous répondra.

En effet, puisque vous vous êtes servis de la sagesse et de la toute-puissance de Dieu pour expliquer l'histoire des âmes, vous pouvez vous en servir pour expliquer l'histoire des corps. Vous direz du même droit et avec autant de certitude : Dieu produit infiniment; donc c'est contredire sa nature que d'admettre soixante et un corps simples ou tout autre nombre limité. La chimie, aidée de la théolo-

gie, doit poser en principe que le nombre des corps simples est infini. Dieu met partout l'ordre et l'unité; donc nous devons reconnaître que tous ces corps sont les formes différentes d'une même matière, de même que les diverses forces de la nature sont les effets différens d'une même Providence, — et vingt autres propositions semblables. — Que signifient de pareilles affirmations en présence des cornues, des récipiens et des réactions? Et qui ne sent que ce langage est celui d'un disciple de Raymond Lulle transporté parmi les disciples de Lavoisier? Or si cette méthode est déraisonnable quand il s'agit de connaître les corps, pourquoi serait-elle sensée quand il s'agit de connaître les âmes? N'y a-t-il pas dans les deux cas des faits à observer, des dépendances à établir, des lois à constater? Y a-t-il dans les deux cas autre chose à faire? Qu'est-ce donc que l'auteur, sinon un élève de saint Thomas égaré parmi ceux de Condillac, de Bichat et de Dugald Stewart? Il vient d'un autre monde, et l'on pourrait, sans injure, le prier d'y demeurer.

Nous n'entrons qu'avec une répugnance extrême dans les questions de théologie ou de théodicée; il nous semble que partout le pied nous manque. M. Jean Reynaud est là comme dans une maison qui croule; nous n'osons y monter même pour le combattre; nous nous retirons donc, et nous prions un des habitans du logis de prendre notre place et de se charger de la réfutation. Malebranche, par exemple, la fera volontiers et sans peine. Il prouvera très solidement à M. Jean Reynaud que le monde n'est pas fait pour les créatures, et que par conséquent elles peuvent être malheureuses ou mauvaises sans qu'on puisse pour cela accuser Dieu d'injustice, d'impuissance ou de méchanceté. Il établira que « Dieu n'a pas dû entreprendre l'ouvrage le plus parfait qui fût possible, mais seulement le plus parfait qui pût être produit par les voies les plus sages ou les plus divines, de sorte que tout autre ouvrage produit par toute autre voie ne puisse manifester plus exactement les perfections que Dieu possède et se glorifie de posséder. » Or, pour manifester ces perfections, Dieu doit agir par les lois les plus générales et les plus simples possibles, et l'accomplissement de ces lois peut entraîner le malheur des individus. Il est fâcheux qu'une pierre me casse la tête, qu'un cerveau mal fait rende un enfant stupide, qu'un sang trop bouillant développe en cet homme des inclinations mauvaises; mais le monde avec ses imperfections et avec ses lois générales est plus beau que le monde sans ses imperfections et sans ses lois générales. Ainsi nous n'avons pas le droit d'accuser Dieu d'imprévoyance ou d'injustice. Nous ne pouvons de nos misères et de nos vices conclure une vie antérieure; nous ne nous plaignons que par ignorance et par arrogance. Dieu ne nous doit rien, et se doit tout. Ce n'est pas l'homme, c'est

Dieu qui est le centre et le but du monde, et l'univers n'est pas fait pour nous, mais pour lui.

Telle est la réponse des théologiens. Parlons maintenant en raisonneur vulgaire, et appliquons de plus près et à d'autres êtres le raisonnement de l'auteur. « Parmi les hommes, dit-il, les uns ont en naissant des inclinations plus mauvaises que les autres, subissent des douleurs plus grandes, ou périssent dès le berceau. Ces laideurs et ces misères indiquent qu'ils ont vécu avant leur naissance et expient des fautes passées. » Or le même argument démontre que les animaux qui naissent ont déjà vécu, car pourquoi certaines espèces sont-elles douces, tandis que d'autres sont sanguinaires? Pourquoi plusieurs de ces espèces sont-elles fatalement condamnées par leur organisation à devenir la proie et la pâture des autres? Pourquoi tel animal a-t-il la force, la vigilance, l'agilité, l'intelligence, lorsque son voisin est faible, lourd, paresseux et idiot? Pourquoi cette inégalité primitive dans la répartition des biens et des maux? Si Dieu est injuste en créant un homme esclave et un autre maître, il est injuste en faisant de cet animal un mouton, et de cet autre un lion. Si un sot, se comparant à un homme de génie, peut conclure de sa sottise qu'il a préexisté, un bœuf se comparant à l'homme peut conclure de sa stupidité qu'il a vécu avant de naître. Si la mort d'un enfant nouveau-né prouve la préexistence de l'âme humaine, la destruction des œufs de poisson prouve la préexistence de l'âme des poissons. Une morue pond quatre millions d'œufs, et il n'y en a que deux cents qui éclosent : donc toutes les morues avortées ont vécu dans d'autres mondes; donc les âmes des morues subissent des transformations comme les âmes des hommes; elles ont voyagé comme nous dans le ciel, et peuvent, comme nous, revenir un jour sur la terre! Nous voilà dans les doctrines indiennes. Était-ce la peine d'appeler à son aide l'astronomie, la géologie, la chimie, et toutes les sciences modernes, pour retomber dans la religion de Brahma?

M. Jean Reynaud aime l'égalité, la concorde et la fraternité. Sait-il ce qu'elles deviennent dans son système? Un homme qui ne croit pas à la vie antérieure peut avoir pitié d'un malheureux imbécile, d'un malade qui souffre, d'un pauvre qui meurt de faim. Il trouvera en soi-même quelques excuses pour le scélérat qu'une intelligence étroite, des passions furieuses et de mauvais exemples auront entraîné au crime. Il sait que tous ces hommes sont de la même espèce que lui-même, qu'ils ne sont coupables d'autres crimes que de ceux qu'ils ont commis sur cette terre, que leur conscience est née pure, qu'ils n'ont point de souillure originelle, et qu'en naissant ils le valaient; mais que pensera le partisan du nouveau système? Ce misérable enfant qui se tord sur un grabat, atteint dès sa naissance, par

hérédité et pour toute sa vie, d'une maladie abominable, expie un crime qu'il a commis dans sa vie précédente. Puisque Dieu est juste et qu'il approprie les conditions aux fautes, mesurons l'énormité du crime à l'énormité du châtiment, et concluons que nous avons devant nous l'auteur d'une trahison noire, d'un parricide ou de quelque action, s'il en est, plus odieuse encore. Nous étions prêts à donner notre argent et nos soins; notre compassion tarit tout à coup au contact de la théorie, et nous laissons passer la justice de Dieu. Quelle idée dorénavant allons-nous prendre des hommes? Presque tous sont malheureux; tous souffrent, tous ont des inclinations mauvaises; donc tous ont commis des fautes, et il en a fallu de grandes pour que la vie d'ici-bas leur fût infligée. Ainsi à toutes les misères et à toutes les souillures présentes vous ajoutez la masse des misères et des souillures passées; vous rendez les malheureux coupables, vous rendez les coupables plus coupables. Quel spectacle et quel changement d'aspect va présenter la terre? Nous pensions être un hôpital de pauvres; M. Reynaud s'approche et nous avertit que nous sommes dans une prison de forçats. Dorénavant qu'opposera-t-il aux défenseurs de l'esclavage? Les maîtres ont sur les esclaves non-seulement les droits d'une race d'êtres intelligens sur une race d'êtres stupides, mais encore les droits d'une race de justes sur une race de pécheurs. Et en même temps que le système consacre l'humiliation des uns, il consacre l'orgueil des autres. Les hommes de génie, les grands artistes, les penseurs peuvent se considérer comme d'une autre espèce que le commun des hommes; ils viennent d'un monde plus pur; ils ne sont pas pétris du même limon que nous; ils sont autant au-dessus de nous que nous sommes au-dessus des brutes. M. Jean Reynaud emploie même à ce sujet des expressions bouddhiques. Il représente certains êtres supérieurs « implorant comme une faveur la faculté de descendre dans les basses sociétés, s'y incarnant, s'y confondant, » sortes d'anges exilés ici-bas par leur volonté pour nous sauver ou du moins pour nous instruire. Des disciples fervens ou des adversaires moqueurs pourraient tirer de là d'étranges conséquences. Si le système est vrai, celui qui l'a découvert est le plus sublime des génies et le plus grand serviteur du genre humain : donc, s'il y a parmi nous des êtres supérieurs revêtus de la forme humaine, l'auteur est un de ces êtres. Vous qui parlez ainsi, vous êtes donc un archange ou tout au moins un ange. Que dire d'une doctrine qui conduit son auteur à la cruelle extrémité d'être un dieu?

Devons-nous compter encore parmi les preuves du système l'autorité de Platon, de Pythagore, des brahmes et particulièrement des druides, grands amis de l'auteur, qui veut réveiller l'esprit gaulois?

M. Pierre Leroux a démontré jadis une autre espèce de renaissance par les témoignages de Moïse, de Virgile et d'Apollonius de Thyanes, et nous espérions que de pareilles preuves n'oseraient plus se produire à la face du jour. Aille qui voudra cueillir le gui sacré dans les forêts de chênes! Teutatès peut dormir tranquille, nous n'irons pas le réveiller; si nous avons du respect pour les traditions vivantes, nous n'avons aucun respect pour les traditions mortes. Nous pensons que les traditions vivantes et les traditions mortes n'ont d'autorité qu'auprès des poètes, et quand nous voudrons croire, nous n'irons pas ressusciter des religions.

Arrivons enfin à la raison secrète, quelque part avouée, partout visible, qui soutient le système et lui permet de se passer de preuves, de vraisemblance et de bon sens. Le dialogue des deux interlocuteurs peut se résumer ainsi. — Mon roman, dit le théologien, est le plus beau, le mieux arrangé, le plus grandiose. — Non, répond le philosophe, c'est le mien. — Vous vous trompez, reprend le théologien, vous voyez qu'en ce point et en cet autre je m'accommode mieux aux désirs et à l'imagination de l'homme. — Attendez, réplique le philosophe, j'ai de quoi lever la difficulté. Écoutez encore cet article, vous verrez que je promets à l'homme plus de bonheur, que j'accorde à l'univers plus de magnificence que vous ne faites, et que personne n'a fait jusqu'ici. — Le paradis éternel et immuable, dit le théologien, est le plus désirable de tous les biens. — Non, dit le philosophe. « L'état qui se produirait, si, tous les égarés venant tour à tour à se dégoûter du mal et à rechercher le bien, l'enfer se vidait continuellement, si tous les saints, dans le magnifique accord de leurs aspirations, s'élevaient sans cesse à des degrés de perfection de plus en plus sublimes, si toutes les créatures enfin, consolidant progressivement leur union mutuelle et avec Dieu, ne formaient toutes ensemble, au-dessous de la majesté infinie, qu'une même unité d'adorateurs; — un tel état serait évidemment supérieur à ce paradis étroit où il n'y a place que pour une partie de la création. » — Mes anges n'ont jamais péché, dit le théologien. — Les habitans de plusieurs de mes astres, dit le philosophe, n'ont pas commis la faute originelle et se sont conservés purs de toute souillure. — J'ai des myriades d'esprits bienheureux, dit le premier, distribués en neuf chœurs célestes. — Et moi, répond l'autre, j'ai un nombre infini de séries infinies de créatures merveilleuses, dont la perfection se rapproche sans cesse de la perfection de Dieu.

En résumé, le système se réduit à ceci : — Je désire ce bien, donc je l'aurai. Mon rêve est agréable, donc il est vrai.

Cette méthode n'est pas nouvelle, elle a fait de tout temps la force des religions. « La lumière est belle, disait un Grec du temps d'Ho-

mère. Il est agréable d'aller en char, de porter des tuniques de pourpre, de manger le dos succulent des victimes, de lutter sur l'herbe, d'écouter les sons de la lyre; donc je jouirai de tous ces biens dans les champs-élysées. — J'aime à me battre, disait plus tard un Scandinave, et j'ai plaisir à boire de la bière. Donc, une fois dans le Walhalla, nous viderons du matin au soir de grandes cornes d'uroch, et nous nous taillerons en pièces pendant toute l'éternité. » Le Grec et le Scandinave répètent le raisonnement de M. Jean Reynaud, et leurs conclusions sont aussi certaines que les siennes.

Chose incroyable, il l'admet! chacun renaîtra dans un monde semblable au paradis qu'il a espéré. Muni de ses myriades d'astres, le philosophe fournit à tout. Les guerriers barbares iront dans un monde de batailles, les philosophes grecs dans un séjour de conversations tranquilles, les juifs charnels dans un pays de satisfactions sensuelles, les chrétiens du moyen âge dans une terre de contemplation mystique. Mais ici vous inventez trop peu. Pourquoi vous arrêter en si bon chemin? Fourier vous tend la main et vous donne l'exemple. Il avoue hautement votre principe; il déclare que toutes les passions et tous les goûts de l'homme doivent et peuvent obtenir leur contentement entier; une fois que le désir et l'imagination sont acceptés comme la mesure du possible et du vrai, son paradis est le plus conséquent et le mieux prouvé; il va jusqu'au bout de sa logique, et ceux qui entrent dans sa voie n'ont pas le droit de reculer devant ses absurdités.

On connaît maintenant le but du livre de M. Jean Reynaud, qui est de concilier deux doctrines inconciliables; sa méthode, qui consiste à poser des hypothèses comme principes; sa force persuasive, qui lui vient de son attrait poétique et de ses promesses d'avenir. Ajoutons qu'il est un symptôme, et qu'il dénote une maladie générale de la philosophie et des esprits.

M. Jean Reynaud n'est pas le seul en effet qui se soit laissé emporter par ce raisonnement si étrange et par ces tendances si naturelles. Nos plus grands maîtres, qu'ils le sachent ou qu'ils l'ignorent, ont été atteints ou effleurés du même mal que lui, et il n'en est pas un qui, vingt fois dans sa vie, n'ait prouvé et propagé sa doctrine en disant aux hommes qu'elle est consolante pour le genre humain. Le premier et le plus contagieux de ces exemples fut le *Génie du christianisme;* les apologistes précédens parlaient à la raison, et démontraient leurs dogmes par des faits et par des syllogismes. M. de Châteaubriand changea de route et prouva le christianisme par des élans de sensibilité et des peintures poétiques. L'effet fut immense, et tout le monde mit la main sur une arme si bien trouvée et si puissante. Chaque doctrine naissante se crut obligée d'établir qu'elle

venait à point, que les circonstances la réclamaient, que les hommes la désiraient, qu'elle venait sauver le genre humain. Elle se défendit avec des argumens de commissaire de police et d'affiche, en proclamant qu'elle était conforme à l'ordre et à la morale publique, et que le besoin de sa venue se faisait partout sentir. On imposa à la vérité l'obligation d'être poétique pour être vraie; on répondit aux faits évidens la main sur son cœur, en disant : Mon cœur m'empêche de vous croire. On considéra la science comme un habit qu'on essaie, et qu'on renvoie s'il ne convient pas. On démontra des doctrines usées par des argumens détruits, et l'on conquit la popularité et la puissance aux dépens de la certitude et de la vérité. Nous souhaitons que M. Jean Reynaud soit le dernier défenseur de cette méthode : elle confond les genres, et il n'y a pas de pire confusion. L'utile et le beau ne sont point le vrai; renverser les bornes qui les séparent, c'est détruire les fondemens qui les soutiennent; affirmer qu'une doctrine est vraie, parce qu'elle est utile ou belle, c'est la ranger parmi les machines de gouvernement ou parmi les inventions de la poésie. Établir la vérité par des autorités étrangères, c'est lui ôter son autorité. Ces preuves, qu'elle emprunte d'ailleurs, sont comme des soldats infidèles qui l'entourent de bruit et d'éclat avant la bataille, mais qui désertent pendant la bataille et la livrent sans défense à ses ennemis. Séparons donc la science de la poésie et de la morale pratique comme nous l'avons séparée de la religion; gardons à chacune ses preuves, son autorité et sa méthode; gardons à chacune son domaine, et surtout gardons à la philosophie le sien. Un philosophe n'est pas un fournisseur du public chargé de fabriquer des systèmes selon les caprices de son pays et de son siècle. Qu'il prouve, et sa tâche est faite. Tant pis pour la sensibilité des hommes si elle ne sait pas s'accommoder aux faits prouvés! La science ne doit pas se plier à nos goûts; nos goûts doivent se plier à ses dogmes; elle est maîtresse et non servante, et si elle n'est pas maîtresse, elle est la plus vile des servantes, parce qu'elle dément sa nature et dégrade sa dignité. Ceux qui font d'elle un instrument de flatterie font d'elle un instrument de mensonge, et ce n'est pas la peine de régner que de régner par de tels moyens. Qu'elle ne songe point à gouverner la foule, qu'elle reste dans la retraite, qu'elle ne s'attache qu'au vrai : la domination lui viendra plus tard, ou ne lui viendra pas, il n'importe. Elle est à mille lieues au-dessus de la pratique et de la vie active, elle est arrivée au but et n'a plus rien à faire ni à prétendre, dès qu'elle a saisi la vérité.

H. Taine.

HISTOIRES POÉTIQUES

I.

LES DEUX MARÉES.

I.

Lorsqu'au lever du jour s'avança la marée,
Par un soleil de mai, rose, claire, azurée,
Avec tous ses oiseaux, mauves et goélands,
La caressant de l'aile ou portés sur ses flancs,
Et ses molles rumeurs, ses brillantes écumes,
Les fantômes mouvans exhalés de ses brumes, —
Moi, couché sur la dune entre l'onde et le ciel,
De l'un aspirant l'air et de l'autre le sel,
Rêveur adolescent, dans cette mer montante
Je voyais le tableau de ma vie ascendante.
« Espoir de l'avenir, promesses du printemps,
Venez, inondez-moi ! bonheurs, je vous attends !
Mes bras vous sont ouverts, je sens s'ouvrir mon âme.
O mer, trempe mon être, — et rends-le pur, ô flamme ! »
Puis, le flux arrivé, lorsqu'enfin les îlots
Eurent caché leurs fronts noirâtres sous les flots,
Mon livre et mes habits jetés sur le rivage,
Je défiais les fils des pêcheurs à la nage,
Et souples, et nerveux, le plaisir dans le cœur,
Nous voilà tous luttant d'audace et de vigueur.
Ainsi je m'élançais, les cheveux à la brise,
Déployant ma poitrine où la vague se brise,
Et par l'onde bercé, doré par l'astre d'or,
Je chantais, je riais, et je chantais encor.

II.

Dans la co[illegible]e plage, après maintes années,
Les fe[illegible] : sur le bord, les feuilles sont fanées;
C'est l'été qui décline et le déclin du jour,
C'est la mer qui descend; les vagues tour à tour
Semblent se lamenter à regret fugitives.
Des goélands aussi que les voix sont plaintives!
L'Océan rétrécit son magique lointain,
Le ciel est abaissé, l'horizon incertain.
Adieu les longs projets et les rêves sans borne!
L'esprit vers le passé se tourne froid et morne;
Sans espoir de retour on quitte chaque lieu,
A tout ce qu'on aimait il faut dire un adieu. —
Mais des arbres touffus qui pendaient sur la grève,
Quels fruits mûrs sont tombés! Aux jours frais de la sève,
J'ai respiré les fleurs, je savoure les fruits.
La mer, en s'éloignant calme, tiède et sans bruits,
Sur l'arène brillante, aux algues, durs feuillages,
La mer a sous mes pas mêlé ses coquillages :
La moisson va s'ouvrir; sur le lit des galets
Tandis que les pêcheurs étendent leurs filets,
Les pieds fins des enfans et des filles alertes
Bientôt seront marqués sur les plages désertes...
O richesses du soir! quand notre soleil fuit,
Arrivent par milliers les soleils de la nuit.

II.

LES ILIENNES.[1]

A M. MICHEL BOUQUET, PEINTRE.

I.

Par un soir de grand deuil, de tous les bords de l'île,
Vers l'église on les vit s'avancer à la file;

Chacune elles avaient leur chapelet en main,
Lentement égréné par le triste chemin;

Jusqu'à terre à longs plis pendait leur cape noire,
Mais leur coiffe brillait blanche comme l'ivoire.

(1) Les *iliens*, les *iliennes*, nom local dont la nuance se perdrait dans le grand mot *insulaire*.

Et c'était en Léon et dans l'Ile-de-Batz,
L'île des grands récifs et des sombres tr[illegible]s.

Où les sillons des champs sont creusés pa[illegible],
Tandis que leurs maris vont sillonner les lam[illegible]

Au tomber de la nuit, dans ce funèbre lieu,
Ces femmes allaient donc vers la maison de Dieu.

II.

Bien humble est la chapelle, humble est le cimetière
Où chacune en priant vient chercher une pierre,

Quelque pierre noirâtre avec son bénitier,
Mais vide du cher mort qu'on ne peut oublier;

Car les corps sont absens de ces tombes étranges...
Voici ce qu'à genoux elles lurent, ces anges,

Et de leurs cœurs tombaient des murmures pieux,
L'eau sainte de leurs mains, des larmes de leurs yeux :

« Au capitaine Jean Servet, dans un naufrage,
Mort loin de la Bretagne avec son équipage!

— A Pôl Lévâ, sombré dans l'Inde! — Aux deux Juliens,
Jetés sur le cap Horn et perdus corps et biens! »

Et d'autres noms encor avec leur date sombre,
Disant les lieux de mort, des morts disant le nombre.

Or ces noms, sur les croix déjà presque effacés,
Vivaient en plus d'un cœur fidèlement tracés,

Dans votre souvenir, ô chastes iliennes,
Gémissant et priant sur ces tombes chrétiennes

Pour ceux qui, ballottés dans un lit sans repos,
Parmi les durs cailloux sentent rouler leurs os :

Malheureux dont la voix pleurante vous arrive
Avec les cris du vent, les fracas de la rive!...

III.

Mais voici près de vous, par ce lugubre soir,
D'autres femmes venir sous leur mantelet noir;

Et, leurs bras vers la terre, elles disent : « O veuves,
N'est-il plus dans ce champ bénit de places neuves?

« Nous avons, comme vous, des pierres à poser,
Et nous n'avons, hélas! nulle fosse à creuser.

« Pleurez, veuves! de pleurs inondez cette argile!
Nos pères et nos fils ne viendront plus dans l'île :

« Dans la couche éternelle, on ne voit pas chez nous
Les femmes reposer auprès de leurs époux;

« Mais pour garder leurs noms, apprenez-nous, ô veuves,
S'il n'est plus dans ce champ bénit de places neuves. »

IV.

O rites inspirés, religieux tableaux,
Toujours du sol breton vous surgissez nouveaux!

Après mille récits sur les lieux, sur les choses,
Le poète disait : Mes histoires sont closes...

Et pour semer l'air fort qui vient de l'exalter,
Fervent révélateur, il se prend à chanter.

III.

LES DEUX PROSCRITS.

I.

La trace de leurs pas vit encor sur la grève,
Le toit qui les couvrait sous les ornes s'élève,
Leurs nobles souvenirs ne sont pas effacés,
Leurs pensers font germer et grandir les pensers.

Liberté, quand ton vol descendit sur la terre,
L'homme en son cœur enfant te reçut, vierge austère,
Et toi, de ses instincts lui remettant le choix,
Tu brillas dans ses yeux, tu parlas dans sa voix.
Dès lors, noble au-dessus de toute créature,
Souverain de lui-même et roi de la nature,
Il inventa les arts, il bâtit la cité,
Et s'imposa des lois, filles de l'équité.
Si l'injuste est plus fort, brisant toutes ses chaînes,
Sur les rocs nuageux ombragés par les chênes,
Déesse, tu conduis tes chers indépendans;
Le fusil sur l'épaule et le poignard aux dents,
Pour leur Dieu, leur foyer, pour leurs landes natales,
Ils mourront, ils tûront, rendant balles pour balles,
Et si la terre manque à leur pied libre et fier,
Solitude sans borne, il leur reste la mer,
Leurs flottantes maisons que recouvrent les voiles;

Aux murmures des vents, aux lueurs des étoiles,
Là, tu suivras encor tes croyans, tes héros :
Dans l'orage le fort sait trouver le repos.

II.

En ces temps, liberté, tu désertais nos villes
Toutes rouges de sang; sous les bois, dans les îles,
Les derniers girondins, échappés de prison,
Se cachaient; Condorcet avait bu le poison!
Un d'eux, errant au fond de l'extrême Armorique,
Arriva sur le seuil d'une chapelle antique;
Mais il s'enfuit, troublé par des chants dissolus :
L'homme n'a plus d'asile où Dieu n'habite plus.
Au tomber de la nuit, la mer tranquille et verte,
Devant ses pas lassés, la mer était ouverte;
Seul, debout sur la grève, il rêvait à son sort,
Quand des rochers voisins un prêtre, un vieillard sort;
Puis un bateau, conduit par les anges peut-être,
Glisse entre les récifs pour recevoir le prêtre.
Aussitôt le proscrit : « Mon père, sauvez-moi!
— Entrez, mon fils! Malheur à qui n'aime que soi! »

Et les voilà voguant et le prêtre et le sage :
La lune avec douceur éclairait leur visage.

III.

O rochers de Penn-marh, Glen-nant, sombres îlots,
Cap aimé de la mort, effroi des matelots,
C'est parmi vos écueils que la barque fragile
Au large s'avançait; mais l'aviron agile
Faisait, par ce beau soir, jaillir des lames d'or,
Et la barque avançait, elle avançait encor.
Enfin, à l'horizon quand disparut la côte,
L'aviron s'arrêta sur la mer pleine et haute.
Là vingt autres bateaux, bateaux durs et pesans,
Attendaient, et marins, pêcheurs et paysans,
Tous priaient en silence, assis près de leurs femmes.
Lorsque vers son troupeau vint le pasteur des âmes,
Il dit en élevant sur eux son crucifix :
« Que la paix du Seigneur soit avec vous, mes fils! »

Rome, j'ai visité tes saintes catacombes,
Les autels des chrétiens primitifs et leurs tombes;
Sous la torche funèbre, un moine m'a conduit
Dans les détours sans fin de l'immense réduit,

Ce temple des martyrs où les enfans du Tibre,
Par Dieu régénérés, trouvaient une âme libre.
Ici, c'est en plein air que l'autel est dressé,
Par la houle et les vents incessamment bercé :
Beau temple universel élevé par Dieu même,
Que seul il peut orner, lui, l'artiste suprême,
De nuages flottans, voiles d'un jour trop pur,
Ou de mille flambeaux dans une nuit d'azur.

Le prêtre a revêtu l'aube sainte, il déploie
Ses ornemens, tissus de fils d'or et de soie;
Le plus jeune pêcheur, au blond saint Jean pareil,
Sur sa base maintient le calice vermeil
Où la lune descend dans un rayon d'opale;
L'encens fume, et ce chant des vingt barques s'exhale :
« Étoile de la mer, salut, Vierge! » Et la mer,
Orgue immense, accompagne et fait monter dans l'air
Le cantique d'amour, sublimes harmonies
Qu'échangent lentement les plaines infinies.
Le mystère accompli sur l'onde et sous le ciel,
Ceux que devait nourrir le pain spirituel
S'en vinrent en ramant chercher le saint ciboire :
Sous les cheveux pendans et sous la mante noire,
Les lèvres s'avançaient, et tous, les yeux baissés,
Repartaient en chantant par d'autres remplacés...
Mais voici (du matin les blancheurs et les flammes
Conseillaient le départ et de hâter les rames)
Qu'une femme, au vieux prêtre offrant son nouveau-né,
Dit : « Faites-le chrétien! » Et le prêtre incliné
Bénit l'onde salée, et de sa main ondoie
L'enfant que les parens regardent avec joie...
Ainsi, — vous l'attestez, foi du pays natal,
Grands souvenirs! — le bien peut échapper au mal!
Le fer devient acier par l'onde et par la flamme!
Le corps se fortifie à la lutte, ainsi l'âme!
Sur le doute expirant revit la piété!
Sous le glaive ton front se dresse, ô liberté!

IV.

Et toi, muet témoin de ces scènes étranges,
Qui croyais voir entr'eux communier les anges,
Poussé par la discorde à ces banquets d'amour,
Bientôt avec le prêtre en un calme séjour,
Proscrit, je te retrouve. Et prêtre et patriote

Partagent le travail du bon fermier, leur hôte.
Le saint vieillard instruit les pâtres, les enfans;
Toi, versant le trésor de tes livres savans,
Tu dis les arts nouveaux, la nouvelle culture,
Et ta leçon paîra la sobre nourriture.
Qu'un mal à soulager vous appelle au dehors,
Vous voilà, médecins et de l'âme et du corps,
Déguisés tous les deux sous un habit rustique,
De partir; mais un bloc de roche granitique,
Une plante marine, un insecte inconnu,
Souvent fixent tes yeux. Le vieillard ingénu,
Disciple en cheveux blancs, apprend, belle âme pure,
Par amour de son Dieu, l'amour de la nature.
Toi-même avec bonheur, comme un doux écolier,
Tu forces ton esprit superbe à se plier;
Tempérant ta raison, loin du monde sensible,
Tu suis l'inspirateur aux champs de l'invisible,
Dans ce qu'il faut comprendre avec le cœur et voir.
O fraternel accord de l'âme et du savoir!
Toi, proscrit du forum, et lui, de son église,
Le niveau du malheur tous deux vous égalise;
Vous avez su trouver, sous un chaume écarté,
La science pieuse avec la liberté;
Tous deux, quand vous passez, la paix sur le visage,
Le sage a l'air d'un prêtre et le prêtre d'un sage.

IV.

LE GARDIEN DU PHARE.

A M. A. DE COURCY.

Enfermé dans sa tour depuis bien des semaines,
A neuf milles en mer, par une sombre nuit,
Comme un maudit exclu des familles humaines,
Le bon gardien chantait pour calmer son ennui.

I.

« Sur un îlot désert, si je vis en sauvage,
Ce n'est point par horreur des choses de notre âge;
Comme un pieux ermite, hélas! seul en ce lieu,
Hélas! je ne suis point venu pour prier Dieu.

II.

Dans une tour de pierre au-dessus de l'abîme
Les hommes ne m'ont pas enfermé pour un crime;

Au juge mon honneur ne doit pas un denier;
Libre, je me suis fait mon propre prisonnier.

III.

C'est pour nourrir ma mère, et mon fils, et ma femme,
Qu'ici, loin des humains, je vis avec mon âme,
Ne voyant que le ciel, ne voyant que la mer,
Et mangeant un pain dur mêlé de sel amer.

IV.

Jour et nuit je n'entends que les âpres rafales
Des vents d'ouest et du nord et les blanches cavales
Qui viennent sur mon roc bondir en hennissant,
Pour reprendre sans fin leur assaut impuissant.

V.

Voici mes compagnons : les cravans, les mouettes,
Les courlis, dont les voix ne sont jamais muettes,
L'immense cormoran qui plane en roi sur eux,
Et les jours de gros temps les poissons monstrueux.

VI.

Je suis moi-même un roi solitaire et bizarre.
Pour remplacer le jour, quand s'allume mon phare,
Il dit : « N'approchez pas! » Redoutable signal!
Quel drapeau fut jamais plus fort que mon fanal?

VII.

Tel est mon sort étrange. Et pourtant, je m'en vante,
Je suis l'amour de ceux dont je fais l'épouvante;
Voyant leurs vaisseaux fuir, je murmure : C'est bien!
Ils vont, sauvés par moi, prier pour le gardien.

VIII.

Ainsi mes tristes nuits passent. Dans la journée
Je tiens ma longue-vue avec bonheur tournée
Vers la pauvre maison où tout ce qui m'est cher
Tourne aussi son regard et son cœur vers la mer.

IX.

Quand pourrai-je les voir? — Ce matin, mon vieux père
Disait, en abordant le bateau d'un douanier :

Sans peur laissez la clé dans la serrure... A terre!
Des bras vous sont ouverts là-bas, bon prisonnier. »

V.

LE MIEL DU CHÊNE.

A M. H. VALMORE.

Un chanteur inconnu (l'écho de la bruyère
Seul entendit sa voix mystérieuse et fière)
Ainsi nous raconta par quel charmant hasard,
Ami de la nature, il avait trouvé l'art.

« Je parcourais les bois cherchant la poésie, —
Et de graves pensers, la libre fantaisie,
Tour à tour m'entraînaient, — aux concerts des oiseaux,
Au bruit plaintif du fleuve à travers les roseaux,
Surtout à la chanson joyeuse de l'abeille,
Qui, d'un trait s'élançant d'une coupe vermeille,
Effleurait mes cheveux, et, murmurante encor,
Avide se plongeait dans un calice d'or;
Puis arômes, couleurs, bruits vagues et sans nombre,
Et les jeux variés du soleil et de l'ombre!
Mais toujours par l'abeille errante autour de moi
Mon cœur se laissait prendre, et, sans savoir pourquoi,
Rêveur, je la suivis dans son vol circulaire,
Des fleurs de l'aubépine au chêne séculaire,
Où mille de ses sœurs, voyageuses du ciel,
Bruissaient, frémissaient, plus blondes que leur miel.
Autour du vieux géant, c'était depuis l'aurore
Comme un réseau mobile, un nuage sonore,
S'ouvrant, se refermant sous le ciel azuré
Et le tranquille abri de son chêne sacré.
En abeille de l'art, j'entrai dans le nuage
Pour admirer l'essaim travailleur et sauvage.
Dans le corps du grand arbre était caché son nid
Savant, tel que jamais l'art humain n'en bâtit;
Une lente liqueur s'écoulait de l'écorce.
— Oh! dis-je émerveillé, la douceur dans la force!
Dans un symbole clair je trouve l'art écrit;
Sois plus tendre, ô mon cœur! plus fort, ô mon esprit!
Telle est la poésie et nourrissante et saine :
C'est un rayon de miel, mais du miel dans un chêne. »

A. Brizeux.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 juillet 1855.

C'est une lutte étrange en vérité qui se poursuit aujourd'hui. Elle a le sort des grandes questions, toujours difficiles à définir et à préciser, et dont néanmoins tout le monde aperçoit la gravité. Née d'un instinct universel de conservation, impliquant les intérêts les plus essentiels, commune au fond à tous les peuples et inégalement soutenue par les divers gouvernemens, elle se ressent de cette complication d'élémens et de ces différences de position. Elle a ses incidens, qui sont les faits de la guerre et les négociations de la diplomatie; elle a son caractère général, qui se maintient à travers tout. Aujourd'hui comme il y a six mois, comme il y a un an, c'est une grande question de sécurité publique, et si l'évidente nécessité de la lutte actuelle avait besoin d'être démontrée, elle se révélerait tout entière dans les difficultés que rencontre la politique occidentale. Qu'on examine bien en effet : voici une puissance qui touche au nord et au midi, et qui compte une population de soixante-dix millions d'hommes; elle dispose de la force morale la plus considérable qui soit au monde, la force religieuse; elle a des citadelles qui ne seront point inexpugnables sans doute, mais devant lesquelles nos armées sont arrêtées depuis dix mois. Au nord, la plus immense flotte qui ait sillonné les mers cherche le point vulnérable où frapper ce vaste corps, et ne paraît pas l'avoir trouvé jusqu'ici. Par ses mille moyens d'influence et d'intimidation, cette puissance est parvenue à se faire un rempart de l'immobilité de l'Allemagne; elle réduit la Prusse à l'inertie, elle paralyse l'Autriche. N'y a-t-il point dans tous ces faits la justification la plus éclatante de la résolution de la France et de l'Angleterre?

Dans l'Europe telle que la civilisation l'a faite, il n'y a point de place évidemment pour une domination toujours en expectative, pour une prépondérance toujours menaçante, qui peut mettre à la première occasion tout un continent dans l'alternative de subir le joug ou de prendre les armes.

Quand on cherche à exciter certaines méfiances ou certaines susceptibilités jalouses dans quelques pays, en représentant l'ambition de la France et de l'Angleterre comme aussi menaçante que l'ambition russe, cela peut être habile et n'a rien que de superficiel. On oublie que ce qu'on nomme l'ambition de l'Angleterre et de la France est neutralisé par la divergence de leur politique et de leurs intérêts sur le continent, et que le jour où les deux pays toucheront le but auquel ils tendent dans le conflit actuel, l'équilibre de l'Europe trouvera sa garantie dans cette divergence même. Qu'on suppose au contraire la Russie victorieuse, qui peut dire que l'équilibre de l'Europe existe encore? L'Allemagne aura le degré d'indépendance que permettra le tsar. Ce n'est pas la Saxe et la Bavière apparemment qui réussiront là où la France et l'Angleterre auraient échoué. Il n'y aura plus qu'une puissance irrésistible et dominante. Ainsi apparaît encore la question à l'issue de la phase diplomatique qu'elle vient de traverser sans y trouver un dénoûment. Après comme avant, pour l'Angleterre et pour la France, c'est la paix à conquérir, une paix juste et forte qui laisse le continent rassuré et préservé.

Que le triste dénoûment des conférences de Vienne ait amené des résultats assez inattendus et créé des germes de difficultés en Europe, cela n'est point douteux : il a compliqué la guerre, il a modifié dans une certaine mesure les rapports de l'Angleterre et de la France, sinon avec l'Allemagne tout entière, du moins avec l'Autriche; mais l'objet réel de la lutte n'est point changé, et la situation respective de la Russie et des puissances occidentales reste parfaitement dessinée par les dernières négociations qui ont eu lieu. Tout l'intérêt aujourd'hui est dans cette situation et dans le vrai caractère de cette phase nouvelle qui commence. Ce qui arrivera désormais, nul ne peut le dire. Une seule chose est certaine, c'est que si la paix n'a point été faite à Vienne, cela tient uniquement au refus invincible de la Russie de souscrire à la condition essentielle. La politique du cabinet de Pétersbourg s'est montrée là ce qu'elle est toujours, habile et obstinée, persistante et évasive. Aussi ne saurions-nous admettre l'illusion d'un des premiers publicistes de la Russie qui juge à son tour les événemens de la guerre actuelle dans une correspondance d'un intérêt réel, quoiqu'elle soit parfaitement russe. Aux yeux de ce publiciste, la Russie soutient une guerre défensive pour son indépendance politique comme puissance de premier ordre, tandis que l'Angleterre et la France ont entrepris une guerre agressive pour conquérir de grands avantages... Si la paix n'a pu être conclue à Vienne, c'est qu'après avoir surexcité l'esprit public dans leur pays respectif, les cabinets anglais et français ont cru avoir besoin de quelque triomphe éclatant qui parlât à l'imagination populaire... La raison sur laquelle on s'est fondé pour exiger la limitation des forces navales russes est une raison chimérique; la Russie ne peut songer à aller à Constantinople, car cette conquête l'entraînerait dans une guerre longue et acharnée avec toute l'Europe, et ne ferait que lui susciter des embarras intérieurs. Dès lors les craintes que les puissances occidentales simulent sur ce point n'ont pu avoir d'autre objet que de justifier leurs prétentions aux yeux du monde, en rejetant sur la Russie l'odieux d'une guerre qui a déjà imposé tant de sacrifices... En réalité, lorsqu'ils se

sont obstinés à réclamer la limitation de la flotte russe, les cabinets de Londres et de Paris ont voulu donner le change à l'opinion publique de l'Europe, en représentant comme une nécessité générale ce qui n'était qu'une exigence réelle ou supposée de leur politique de circonstance... — Nous n'irons pas plus loin dans cette analyse. Il y a dans ces paroles d'un homme distingué des confusions singulières bien des fois dissipées, et qui ne restent pas moins encore maintenant l'artifice à l'aide duquel la diplomatie russe s'efforce de gagner des adhésions en Allemagne. On dirait d'après cela que dans cette malheureuse guerre c'est l'Occident qui est l'agresseur, tandis que la Russie s'est vue réduite à défendre son indépendance menacée. C'est tout simplement oublier comment la guerre a commencé, comment les principautés ont été envahies, comment la politique tout entière de la Russie a pris son vrai sens par la divulgation des vues de l'empereur Nicolas sur l'Orient. Or, la guerre une fois acceptée par l'Occident, et elle ne pouvait point ne pas l'être, quel autre moyen restait-il à l'Angleterre et à la France que de chercher les conditions d'une paix moins précaire, moins livrée au caprice d'une grande ambition? Ce n'était point une agression de leur part, c'était un acte de défense publique, et même encore aujourd'hui la guerre n'a point d'autre caractère; seulement elle a dû créer des nécessités nouvelles et redoubler de gravité en proportion de la résistance de la Russie.

Quand on dit que la France et l'Angleterre, dans la paix qu'elles sont disposées à conclure, cherchent avant tout une satisfaction pour leurs susceptibilités et leur fierté nationale, parle-t-on sérieusement?... Ne seraient-ce point là aussi apparemment des élémens de la politique? Est-ce que le poids des sacrifices accomplis ne pèse point dans la balance des résolutions des cabinets? En définitive cependant tel n'est point le mobile des puissances occidentales. Elles ne ressentent pour leur part aucune animosité nationale à l'égard de la Russie; elles n'éprouvent pas le besoin d'une stérile victoire de plus. Pour elles, la lutte actuelle est une guerre toute politique, qui n'aurait aucun sens, qui ne serait qu'un sanglant caprice, si elle ne devait aboutir à cette condition invariable posée dès le premier jour : la cessation de la prépondérance russe en Orient. De là est né le projet de limitation des forces navales du tsar dans la Mer-Noire, projet qui n'est nullement une simple satisfaction d'amour-propre, qui est au contraire l'expression réfléchie d'une nécessité politique. — Mais, objecte-t-on, d'un côté, la Russie ne menace point Constantinople, et dès lors cette condition est gratuitement humiliante; — de l'autre, le cabinet de Pétersbourg a fait toutes les concessions compatibles avec sa dignité pour arriver au but que se sont proposé les puissances occidentales. — Qu'y a-t-il d'exact dans ces assertions? Si l'on parle d'une conquête matérielle et immédiate de Constantinople, il se peut en effet que la Russie en comprenne l'impossibilité. Seulement on restreint d'une façon singulière, il nous semble, la pensée des puissances occidentales, quand on place uniquement la question dans la capitale du Bosphore. Il s'agit d'une bien autre conquête, de cette conquête morale, dont parlait M. de Nesselrode il y a vingt-cinq ans déjà, qui consiste à envelopper de tous côtés l'Orient, à prendre des clés de position, suivant le langage du chancelier de Russie, à tenir l'existence de l'empire ottoman à la merci des tsars,

en un mot, à exercer la domination sans en avoir les charges et les responsabilités. C'est cette conquête que l'Angleterre et la France ont eu en vue de faire cesser. A leurs yeux, Sébastopol est une de ces clés de position dont parlait M. de Nesselrode; la flotte russe est un moyen d'aller frapper périodiquement à la porte de l'empire ottoman pour l'ébranler. Voilà pourquoi les puissances occidentales ont persisté à réclamer une garantie qui était la sanction de leurs efforts, en même temps qu'elle allait droit au but de la guerre.

Maintenant quelle est la valeur réelle des concessions de la Russie? Nous touchons ici à une question qui conduit aux incidens les plus actuels. On ne saurait méconnaître sans doute la portée des concessions que la Russie a faites à Vienne. Elle a abandonné des traités qui devaient avoir du prix pour elle, puisqu'ils représentaient une politique séculaire; elle a laissé substituer la garantie collective de l'Europe à son protectorat exclusif dans les principautés; elle s'est désistée de sa jalouse surveillance sur le Danube. — Il faut bien s'entendre cependant et démêler le réel mobile du cabinet de Pétersbourg. Qu'on remarque d'abord un fait : la Russie a cédé sur tous les points qui désintéressaient l'Allemagne; elle a opposé une résistance invincible à la seule condition qui fût véritablement anglo-française, c'est-à-dire qu'elle s'est empressée de donner satisfaction à l'Allemagne, qui n'a pris aucune part à la lutte, et dont elle avait besoin de s'assurer la neutralité, tandis qu'elle s'est refusée à toute transaction sérieuse sur le point essentiel avec les deux puissances qui avaient seules le droit de revendiquer le prix de la guerre. On peut voir ici, ce nous semble, la pensée réelle de la Russie. Le cabinet de Pétersbourg a achevé de dévoiler sa tactique en offrant, comme on sait, à l'Allemagne le maintien de ses concessions, quelle que soit désormais l'issue de la guerre. Quant à ce qu'il peut y avoir de sérieux dans cette déclaration, on nous permettra de faire observer que l'Allemagne a là une garantie assez fragile. Si la Russie en effet était victorieuse, c'est elle qui se chargerait d'interpréter ces conditions qu'elle offre de maintenir aujourd'hui; si les puissances occidentales, au contraire, conduisent la guerre à bonne fin, comme il faut le croire, elles ne règleront point sans doute leurs légitimes exigences sur les prétentions du roi Frédéric-Guillaume, en sorte que l'offre de la Russie reste un leurre parfait. C'est avec cela cependant que le cabinet de Pétersbourg est parvenu à rejeter plus que jamais l'Allemagne dans son immobilité; il y a mis une habileté que nous ne contestons pas. Il a réussi dans une certaine mesure, non-seulement auprès de la Prusse, dont la conviction n'est point, on le sait, difficile à former, mais encore auprès de l'Autriche, et s'il a réussi, il affecte peut-être encore plus d'avoir atteint son but.

A peine la nouvelle situation de l'Autriche s'est-elle dessinée, le cabinet de Pétersbourg s'est hâté de donner son assentiment à tous les actes du gouvernement de l'empereur François-Joseph; il a souscrit à tout ce qu'a fait l'Autriche, et il n'a point dépendu, à ce qu'il semble, du prince Gortchakof, que les relations nouvelles des deux empires ne fussent représentées sous l'apparence d'une véritable intimité. Le prince Gortchakof, on peut s'en souvenir, est le diplomate qui faisait l'an dernier des ouvertures au ministre

de France à Stuttgart pour détacher le cabinet de Paris de l'Angleterre. Il avait pris hardiment l'initiative de cette démarche, à ce qu'on assure; il ne fut point désapprouvé à Pétersbourg. Bien au contraire, il fut appelé peu après à Vienne pour remplacer M. de Meyendorf, et c'est lui qui a conduit les affaires de la Russie en Autriche depuis cette époque. Le prince Gortchakof a fait récemment un voyage dans divers états allemands, et il n'a rien négligé pour laisser croire qu'il était sûr de la neutralité de l'Autriche, et même au besoin de son concours. Il a parlé beaucoup des nombreuses audiences qu'il aurait obtenues dans ces derniers temps de l'empereur François-Joseph, de son influence sur le souverain de l'Autriche, influence qui aurait donné cinq cent mille baïonnettes à la Russie; mais comme tous les succès, même les succès diplomatiques, ont leur revers, le prince Gortchakof paraît avoir eu à essuyer dans une circonstance récente quelque petite rectification au sujet de l'une de ses versions. En fait, l'Autriche n'est point absolument dans les dispositions que lui attribue le ministre russe. Elle n'a point certainement adopté une ligne de conduite en rapport avec ses engagemens et telle qu'on était en droit de l'attendre; elle tient cependant à ne point se séparer des puissances occidentales. Elle l'a prouvé dans une circonstance qui remonte à peu de jours. La Russie en effet a offert au cabinet de Vienne de lui concéder les quatre garanties qui ont été discutées dans les conférences, s'il voulait se détacher de l'Occident. L'Autriche est restée fidèle au traité du 2 décembre après s'être assurée sans doute qu'aux yeux des deux autres puissances l'alliance n'avait point cessé d'exister. Ce traité du 2 décembre, si peu de bonheur qu'il ait eu, reste donc encore un dernier lien entre ceux qui l'ont conclu, et s'il ne fait point de l'Autriche l'alliée active de la France et de l'Angleterre, il la tient du moins à distance de la Russie.

L'Autriche avait, d'un autre côté, à régler sa situation vis-à-vis de l'Allemagne, et ici elle rencontrait la Prusse, qui ne reconnaît ni le traité du 2 décembre, ni l'œuvre de la conférence. De là des débats diplomatiques qui ont fini par une résolution de la diète de Francfort. Par sa décision, la diète remercie l'Autriche des efforts qu'elle a faits en faveur de la paix; elle déclare que dans la situation des choses la confédération n'a point à prendre de nouveaux engagemens, et elle maintient la mise en état de guerre des contingens fédéraux. L'Autriche aurait voulu sans doute que la diète s'engageât plus formellement en faveur des quatre garanties; la Prusse de son côté, aidée de la Russie, aurait voulu que l'assemblée de Francfort se prononçât en faveur d'une neutralité complète en faisant cesser la mise en état de guerre. Ce n'est donc une victoire pour personne. La politique allemande reste aujourd'hui ce qu'elle était précédemment. Si la Prusse jusqu'à présent n'est point sortie d'une inertie systématique, on comprend qu'elle soit moins que jamais disposée aujourd'hui à prendre un rôle actif. Elle serait même plutôt prête à s'affranchir tout à fait des obligations très peu compromettantes qu'elle avait contractées à l'origine. C'est là du moins le sens d'une dépêche récente de M. de Manteuffel, certes plus favorable à la Russie qu'aux puissances occidentales. En présence de ces dispositions du cabinet de Berlin, quelle peut être la signification du voyage que le prince de Prusse vient de faire à Pétersbourg? Le prince de Prusse, on le sait, est le frère du roi Frédéric-Guillaume et de l'impératrice-mère de Russie, veuve du tsar

Nicolas; il est d'ailleurs resté toujours plus favorable à la politique de l'Occident qu'on ne l'est à Berlin. Il n'est point impossible que sa sœur, en exprimant le désir de le voir à Pétersbourg, n'ait espéré exercer sur son esprit quelque influence; mais avant de partir, le prince de Prusse a tenu, dit-on, à bien établir sa position une fois de plus. Il n'a jamais caché les sentimens qui le lient à la reine d'Angleterre et au prince Albert, de telle sorte que si la politique se mêlait à ce voyage de famille, le prince de Prusse ne pourrait évidemment qu'engager le cabinet de Pétersbourg à faire des concessions de nature à rouvrir quelque perspective de paix. Le roi lui-même, au reste, aurait chargé son frère d'agir dans ce sens. Ainsi on voit les principaux traits de la situation actuelle de l'Europe : toute action de la diplomatie est suspendue, la guerre se poursuit, et si les puissances occidentales multiplient leurs efforts, la Russie elle-même ne néglige rien pour augmenter ses armées en Crimée, pour retenir l'Allemagne dans la neutralité, pour prolonger enfin sa résistance par tous les moyens.

Au milieu de cet ensemble d'incidens, il est un fait curieux à plus d'un titre : c'est l'attention que la Russie semble porter sur la Pologne. L'empereur Alexandre II aurait eu, dit-on, le projet de reconstituer la Pologne en royaume indépendant. La difficulté était qu'un royaume indépendant entraînait une armée indépendante, et qu'une armée indépendante pourrait bien sans doute suivre les exemples de 1830. On s'est arrêté pour le moment à des améliorations plus inoffensives. Un ministère polonais serait créé à Varsovie, la langue polonaise serait rétablie dans l'administration, dans l'enseignement, dans les tribunaux. La Russie ne se borne point là. Des émissaires auraient été envoyés, à ce qu'on prétend, dans les divers foyers d'émigration, pour engager les émigrés à demander l'autorisation de rentrer dans leur patrie. En un mot, il y a un effort de la Russie pour se rattacher ce noble et malheureux pays. La question est de savoir jusqu'à quel point ces tentatives réussiront.

Quelque suffisante que soit la guerre pour absorber l'attention des pays qui s'y trouvent engagés, le gouvernement anglais cependant n'est point au bout de ses épreuves intérieures. C'est bien encore un effet de la guerre sans doute; mais ici la guerre n'est pour les partis qu'un prétexte, qu'une occasion. Lord John Russell a définitivement donné sa démission à la suite des débats qui ont eu lieu dans le parlement au sujet de sa coopération aux conférences de Vienne, et il est remplacé par sir W. Molesworth. Au premier moment, lord John Russell paraissait dans l'intention de tenir tête à l'orage soulevé par ses révélations sur les propositions autrichiennes; mais il s'est trouvé que quelques membres du gouvernement n'ayant point entrée au conseil ont manifesté des dispositions qui lui étaient peu favorables, et alors il s'est démis de ses fonctions. Il est assez difficile encore de savoir si ce sera une force ou une faiblesse pour le cabinet. Toujours est-il que la retraite de lord John Russell rendait désormais sans objet la motion de sir Edouard Bulwer Lytton, principalement dirigée contre l'ancien plénipotentiaire anglais à Vienne. Le ministère n'a point eu pour cela une vie plus tranquille. Il échappait à peine à la motion de sir Edouard Bulwer Lytton, qu'il venait se heurter à la motion de M. Roebuck sur l'enquête. La proposition de M. Roebuck, il faut le dire, venait un peu tard tuer un cabinet

mort déjà depuis quelques mois, celui de lord Aberdeen. Aussi lord Palmerston a-t-il facilement triomphé dans ce nouvel assaut, bien que son triomphe n'ait pas duré longtemps. Le lendemain, en effet, le ministère obtenait à peine une majorité de 3 voix dans le vote de la garantie de l'emprunt turc. L'existence du cabinet anglais, on le voit, ne laisse point d'être laborieuse, et il finirait sans doute par disparaître dans quelque discussion imprévue, si la session n'arrivait heureusement à son terme.

Quant à la France, tout suit son cours paisible, et l'incident le plus remarquable à coup sûr est le succès du dernier emprunt, qui atteindrait un chiffre de plus de 3 milliards de francs. Si quelque chose peut offrir la mesure du mouvement politique en France, c'est l'indifférence au milieu de laquelle viennent de s'accomplir les élections municipales. Il est vrai qu'on a diminué le prix qui s'attache à ces fonctions locales en diminuant leurs prérogatives. Il n'est pas moins vrai que presque partout les électeurs ont manqué; il y a eu même des localités où il ne s'est trouvé guère plus d'électeurs que de candidats : triste symptôme assurément de ce qui existe de vie politique! L'attention n'est plus là aujourd'hui; elle se tourne vers l'industrie, vers les entreprises matérielles, vers tout ce qui rapporte de l'argent. Chaque jour, on constate les progrès du commerce, de la fortune publique. Hier encore c'étaient les chemins de fer, dont les recettes ont notablement augmenté depuis un an. Une publication récente de ce genre était relative à l'Angleterre; elle révélait les effets de la liberté commerciale; ces effets sont immenses. Ne remarque-t-on pas cependant un singulier abus qu'on commet à chaque instant, et qui consiste à tirer de ces données de la vie matérielle des inductions sur la vie politique et morale, ou plutôt à faire de ce mouvement de la richesse l'image même de l'existence d'un pays?

Ce n'est point là un fait isolé et indifférent, il se lie à un mouvement plus général et devient l'expression de tendances presque universelles. Pour bien des hommes de ce siècle, la civilisation se réduit à une combinaison économique. Il s'agit de régler cette combinaison de manière à ce qu'elle produise le plus possible et enfante une colossale fortune. Le chiffre des recettes donnera désormais la mesure de nos progrès. C'est une sorte de matérialisation croissante de la société. On ne saurait méconnaître la marche lente, graduelle et terrible de ces tendances. Il y a des idées qui effrayaient autrefois, quand elles prenaient l'habit d'une religion nouvelle ou d'une doctrine sacerdotale; elles ont su dépouiller leur costume excentrique, et elles ont fait leur chemin : elles règnent partout. Le socialisme, on n'en veut point sans doute, le mot épouvante; la chose elle-même, on s'en accommode. La morale se réduit à un calcul de bien-être; le droit, c'est l'utilité; le devoir, c'est ce qui procure un avantage ou une jouissance; tous les ressorts intimes de l'âme humaine cèdent au tout-puissant ressort de l'intérêt. Ainsi parlait à peu près, il y a plus de dix ans déjà, un homme d'un esprit rare, M. Alexandre Vinet, dans un fragment qui porte ce titre singulier : *Notre époque est-elle, sous le rapport de la franchise, en progrès sur les précédentes?* M. Vinet était, comme on sait, un professeur du canton de Vaud. Il n'était point de cette littérature française réfugiée au dehors dont on a écrit l'histoire; il appartenait à ce petit monde intellectuel qui s'est perpétué en Suisse, qui a

sa vie propre et son originalité; il était le moraliste et le critique de ce monde dont Töpffer était le romancier et l'humoriste. Esprit ingénieux et pénétrant, talent grave et sincère, M. Vinet a parcouru tous les sujets, et aujourd'hui encore quelques-uns de ses fragmens, recueillis avec soin, forment sans effort tout un traité sur *l'Éducation, la Famille et la Société*. Le théologien, le protestant ne disparaît pas toujours dans l'auteur; il se montre à peine cependant, et quand il dit qu'il va faire de la métaphysique, il ne faudrait pas le prendre au mot. M. Vinet médite, observe en moraliste, analyse tous les secrets de la vie sociale, de la vie intellectuelle ou de la vie intime, et ici le profond sentiment chrétien n'est qu'une lumière de plus qui guide l'auteur dans l'étude de tous ces problèmes. C'est ainsi que M. Vinet a fait de ses œuvres un cours de morale et de littérature où la finesse de l'esprit s'allie à la droiture du jugement. Tous ces fragmens réunis aujourd'hui en sont une preuve de plus. Qu'il écrive un morceau charmant sur l'*habitude*, qu'il parle de la démocratie, du socialisme, de l'instruction populaire, qu'il trace tout un petit traité d'éducation pratique vraie opposée à l'éducation mondaine à propos des lettres de lord Chesterfield, c'est toujours le même esprit abondant en aperçus, et toutes ces pages vont au même but. Il y a surtout dans ces fragmens un sentiment profond du seul remède peut-être qui reste à la société contemporaine : c'est une vigoureuse éducation intérieure. Chose étrange, jamais le monde ne compta plus de sauveurs, plus de réformateurs occupés à faire leurs expériences sur la société; ils veulent travailler à l'éducation morale de la société, qui est un être de raison fort commode, et ils n'oublient qu'eux-mêmes. Ils ne remarquent pas que la société sera ce qu'ils seront. Aujourd'hui c'est l'individualité même de l'homme qui est atteinte, et c'est cette individualité que l'éducation intérieure seule recompose, en lui donnant pour appui la conscience virile de tous les devoirs et l'instinct de toutes les choses morales.

La vie de notre temps est pleine d'incidens inattendus et de contrastes; elle a amené de singuliers rapprochemens intellectuels, et de tous ces rapprochemens il n'en est point de plus curieux que celui qui a fait de M. Henri Heine, de l'auteur des *Reisebilder*, presque un écrivain français, aussi recherché, aussi goûté que les premiers de nos écrivains. Ce n'est pas que M. Henri Heine ait cessé d'être Allemand, il l'est toujours par l'esprit et par l'imagination : même quand il recueille l'ironie de Voltaire, c'est pour la transformer et lui donner une couleur allemande; mais il a tant vécu en France, que son étincelant et vigoureux génie s'empreint d'une double originalité, et que ses œuvres sont désormais des deux pays. Naguère encore c'était le prosateur, c'était l'analyste de toutes les révolutions de l'intelligence germanique, l'observateur de l'état social de la France, que naturalisait définitivement parmi nous la publication nouvelle des livres de *l'Allemagne* et de *Lutèce*. Aujourd'hui le poète a son tour. Si le poète n'est point absolument tout entier dans les *Poèmes et Légendes*, il s'y trouve dans ses œuvres principales, dans tous ces fragmens dont le premier remonte à 1816, dont le dernier date d'un an à peine et s'appelle *le Livre de Lazare*. C'est à coup sûr l'œuvre de la plus puissante nature poétique de l'Allemagne depuis Goethe. M. Henri Heine a cela de particulier, qu'il n'est d'aucune des écoles littéraires qui ont régné au-delà du Rhin; il compose tout seul son école,

heureusement. Quel est donc son culte, quelle est son inspiration? — Qui pourrait saisir le fond de ce génie capricieux et plein de contrastes? Tout se mêle en lui. Il se met avec une impitoyable verve à flageller les romantiques, à bafouer les reconstructeurs du moyen âge; au besoin, il ira tirer par la barbe le vieil empereur d'Allemagne Frédéric Barberousse dans son tombeau, pour montrer qu'il est bien mort, et cependant nul mieux que l'auteur du *Livre des Chants* ne sait raviver les sources de la poésie légendaire, et s'inspirer des souvenirs et des traditions. On dirait parfois un adorateur des dieux grecs qui regrette leur défaite, qui s'éprend de leur « bon droit parfumé d'ambroisie, » et tout à côté il fera monter à l'horizon l'image du Sauveur du monde, de Christus vêtu d'une robe blanche flottante, portant un soleil flamboyant à la place du cœur, et versant la pourpre de son sang réconciliateur sur les hommes. M. Henri Heine est plein d'inspirations idéales, et à chaque instant il outrage l'idéal. Il pousse jusqu'à la crudité l'instinct de la réalité, l'incrédulité aux choses surnaturelles, et le voilà se complaisant à réveiller dans ses vers la légion des elfes, des nixes et des kobolds, menant avec une gaieté mélancolique les rondes nocturnes aux pâles rayons de la lune. Il chante enfin l'avenir, l'humanité et ses transformations, et aussitôt vous allez le voir faire la plus sanglante, la plus burlesque parodie des tribuns et des révolutionnaires.

Comment donc expliquer ce poète? C'est une imagination étrange livrée tout entière à la déesse de la fantaisie et de l'ironie. « Rêve d'une nuit d'été, dit-il, ma chanson est sans but, oui, sans but, comme l'amour, comme la vie, comme la création... » Ainsi va ce poète saisissant et cruel, faisant de ses vers tantôt une légende comme dans le *Romancero*, tantôt une satire digne d'Aristophane comme dans *Germania*, tantôt un conte merveilleux comme dans *Atta-Troll*, tantôt une élégie passionnée comme dans l'*Intermezzo*. Il mêle le fantastique et le réel, la sensibilité et l'ironie, la grâce et l'impiété; il raille toujours surtout : il raille les dieux qui s'en vont et les dieux qui viennent, le ciel et la terre; il raille ce scepticisme lui-même dont il est enivré, et sa poésie laisse une indéfinissable impression d'inquiétude et de séduction. Vous souvenez-vous de la forêt enchantée du Tasse? Là se mêlent les sphinx et les chimères. Sous les pas de Renaud, les fleurs s'épanouissent; le miel coule du sein des arbres d'où le sang jaillira tout à l'heure. Partout s'élève une bizarre harmonie de chants et de plaintes; du tronc des chênes et des myrtes s'échappent des femmes éblouissantes de beauté, puis tout à coup ces femmes deviennent des cyclopes affreux, et la ronde fantastique commence pour se dissiper bientôt. Il en est un peu ainsi de la poésie de M. Heine. Lui-même, le poète allemand, il le dit de ses vers dans le prélude de l'*Intermezzo* : « C'est l'antique forêt aux enchantemens! » C'est la forêt où se touchent l'amour et la mort, où veille le sphinx, « d'un aspect à la fois effrayant et attrayant. » Seulement, pour dissiper ces enchantemens, il suffit à Renaud de dire une bonne parole, de purifier sa lèvre des philtres d'Armide, et le ciel reprit sa sérénité, la forêt n'offrit plus qu'une opulente et fraîche verdure. L'Armide de M. Henri Heine, c'est l'ironie; elle garde jalousement la porte de cet empire enchanté où le poète se croit roi et maître parce qu'il y prodigue un merveilleux génie, et où il n'est pourtant que le premier esclave de cette charmante et implacable déesse qu'il a

trop invoquée. Pour le poète comme pour son œuvre, ne serait-ce pas une heure plus féconde que celle où il aurait, lui aussi, sa bonne parole, et où il céderait à cet élan mystérieux d'un cœur préparé par la souffrance à tout comprendre et à tout respecter?

La politique, hélas! n'a point les enchantemens de la poésie. Ses difformités et ses désastres ne sont point des fictions. Quand le fantastique intervient ici, c'est la réalité qui en souffre, c'est l'existence d'un pays qui est atteinte. Ainsi en est-il de l'Espagne, dont la situation est loin de s'améliorer. La détresse financière, des désordres de diverse nature envahissant les provinces, des pouvoirs qui s'affaiblissent, une rupture à peu près ouverte avec Rome, une lassitude universelle, tel est le résumé de l'état de la Péninsule.

L'assemblée constituante vient pour le moment de suspendre ses travaux, qu'elle ne paraît devoir reprendre qu'au mois d'octobre, à moins de circonstances graves. Le congrès de Madrid n'est point mort sans doute légalement. Ce serait beaucoup dire cependant que de le représenter désormais comme très vivant. Les cortès espagnoles se voient menacées d'un discrédit chaque jour croissant, et rien n'est plus naturel malheureusement que ce discrédit. Il y a plus de huit mois déjà que l'assemblée réunie à Madrid le 8 novembre 1854 a commencé ses travaux. Qu'a-t-elle fait pour le bien de l'Espagne? Elle a tout mis en doute, elle a soulevé les questions les plus périlleuses; elle n'a réussi, dans ce long espace de temps, qu'à discuter les bases d'une constitution qui n'est encore qu'une œuvre informe, et à voter une loi, — la loi de désamortissement, — qui aboutit en ce moment à l'interruption des rapports diplomatiques entre l'Espagne et le saint-siége. Ce n'est pas que le congrès de Madrid n'ait multiplié les discussions et les votes : il a approuvé jusqu'ici quatre-vingt-onze lois; mais sur ce nombre il y a presque une moitié consacrée à satisfaire des intérêts personnels, à décerner des pensions, des récompenses à tous ceux qui ont trempé dans une insurrection quelconque depuis plusieurs années. L'esprit politique de cette assemblée, on peut le voir à nu dans quelques mesures votées précipitamment avant l'interruption des séances législatives, lorsque les députés n'étaient plus même en nombre suffisant. Une loi compte comme temps de service effectif aux employés destitués depuis 1843 les onze années qu'ils ont passées dans l'inactivité, d'où il résulte que quand il viendra un gouvernement modéré, il aura autant de droits à prendre la même mesure à l'égard des fonctionnaires révoqués par la révolution de 1854. On voit où cela peut conduire les finances espagnoles, déjà en si bonne situation! Une autre loi n'est pas moins étrange : elle accorde des récompenses à ceux qui ont été déportés aux Philippines à la suite des émeutes de 1848. Or le gouvernement agissait alors en vertu de pouvoirs extraordinaires qui lui avaient été confiés par les cortès, et il a rendu compte de l'usage qu'il avait fait de ces pouvoirs à des cortès régulières, en sorte que la loi actuelle est tout simplement une prime donnée à l'insurrection. C'est à ces tristes œuvres que le congrès a consacré les derniers momens de sa session, lorsque l'Espagne est sans lois administratives, lorsque le gouvernement est réduit à tous les expédiens pour se procurer des ressources financières. Chose à observer, l'assemblée n'a mis guère plus de temps avant sa séparation pour voter le budget que pour voter une récompense à un insurgé.

Lorsque ce malheureux esprit a constamment dominé dans les cortès malgré les efforts de quelques hommes de courage et de talent comme MM. Rios Rosas et Nocedal, lorsqu'une semblable politique, disons-nous, est suivie par les législateurs de l'Espagne, faut-il s'étonner qu'elle ait ses conséquences naturelles, et que l'anarchie gagne le pays? C'est du vote de la loi de désamortissement qu'est née l'insurrection carliste. Les premiers mouvemens de l'Aragon ont été comprimés il est vrai; mais chaque jour des bandes se montrent sur divers points. Celle du *cabecilla* Marsal, qui s'est levée dans la Catalogne, est probablement beaucoup moins battue que ne le disent les bulletins, et récemment encore les factieux sous les ordres des frères Hierro arrêtaient le courrier de France au cœur même de la Castille. Si l'on veut d'ailleurs apprécier le danger de ces insurrections, on n'a qu'à voir comment en usent les autorités. En vertu d'un *bando* du capitaine-général de la Castille, tout individu qui ne signalera pas à l'autorité le passage des carlistes est passible d'une amende qui varie de 500 à 2,000 réaux, suivant l'importance de la population. Les membres des municipalités qui négligeront de donner cet avis passeront devant une commission militaire; les médecins et curés qui prêteront leurs secours matériels ou spirituels aux carlistes seront considérés comme receleurs ou complices. En réalité, l'insurrection carliste n'a point cessé d'être un danger. Puis est venue l'agitation ouvrière de Barcelone, qui s'est manifestée par d'effroyables crimes. Ces désordres se sont apaisés un moment, les ouvriers sont rentrés dans leurs fabriques; mais la question n'est qu'ajournée évidemment, elle peut renaître d'un instant à l'autre, et le gouvernement le sent si bien, qu'il s'est hâté d'accumuler les troupes en Catalogne. Seulement, le jour où il voudra agir, il risque d'avoir contre lui la milice nationale de Barcelone, et alors ce sera peut-être une lutte sanglante et décisive. Il n'est point enfin jusqu'à une ville fort paisible d'habitude, Badajoz, qui n'ait eu récemment ses scènes de désordre. Il s'agissait d'un fait très vulgaire. Autrefois les personnes qui fréquentaient le marché de la ville étaient obligées de déposer leurs marchandises dans des cases dont elles payaient le loyer aux propriétaires. Le seul profit que les marchands de Badajoz aient trouvé dans la révolution de 1854, c'est de s'affranchir de l'obligation de ce loyer en allant s'installer sur une autre place. Mais voici qu'il y a peu de jours on a voulu rétablir l'ancien état de choses; alors on s'est insurgé et on est allé briser les cases en question, tout cela au cri de *vive Espartero!* comme en Catalogne. C'est une affaire toute locale sans doute; malheureusement ce qui a un caractère politique, c'est que la milice nationale s'est mise du côté des émeutiers, de même que la milice nationale de Barcelone a pris parti pour les ouvriers. Ces divers faits ne sont-ils pas les symptômes de l'anarchie extérieure ou latente qui travaille l'Espagne? Et naturellement on fait la réflexion que cette anarchie se produit un an après la révolution de 1854, neuf mois après la réunion solennelle de cette assemblée qui devait sauver le pays, et qui n'a point encore achevé une constitution!

Qu'en résulte-t-il? C'est qu'il s'opère depuis quelque temps une réaction évidente au-delà des Pyrénées. Il se manifeste à l'égard du congrès des dispositions à peu près semblables à celles qu'on vit en France en 1849, lorsque l'assemblée constituante menaçait de prolonger son existence. Déjà même

les cortès, avant l'interruption de leurs séances, ont reçu des pétitions qui les engageaient à se hâter de voter enfin la constitution. Les cortès ont fort mal reçu l'avis, comme bien on pense, ce qui ne détruit pas le symptôme. Il s'est produit un fait plus caractéristique encore. Un bataillon de milice nationale de Madrid a nommé pour son commandant le général O'Donnell, et les autres bataillons paraissent également disposés à prendre pour chefs d'autres généraux amis du ministre de la guerre. Cela veut dire que les esprits fatigués demandent une direction, un gouvernement, un régime défini et stable. De là ce mot de dictature qui a été lancé depuis peu dans la polémique à Madrid. Seulement la royauté a gagné assez dans ces derniers temps pour que le dictateur ne puisse être désormais autre que le premier serviteur de la monarchie constitutionnelle. Après tout, sans avoir recours à ce moyen extrême d'une dictature quelconque, que faudrait-il pour améliorer la situation de l'Espagne? Il suffirait d'un peu de décision, d'une volonté bien résolue à raffermir le pays ébranlé sans porter atteinte aux garanties d'un régime libéral. Peut-être les circonstances sont-elles en ce moment plus favorables qu'elles ne l'ont jamais été. Le duc de la Victoire n'a point changé de nature certainement, il n'a point acquis l'esprit d'initiative qu'il n'avait pas; mais depuis quelque temps il s'est montré lui-même assez inquiet des entreprises carlistes et du développement de l'anarchie. Dans ses manifestations, quelque bizarres qu'elles soient parfois, il n'omet plus le nom de la reine comme il l'omettait il y a quelques mois. Il se trouve ainsi sur un terrain meilleur. En outre, tout en jouissant du prestige extérieur du pouvoir, il accepte volontiers, dit-on, les décisions du général O'Donnell, qui reste le bras du gouvernement, et même peut-être sa tête. Dans ces conditions, ne viendra-t-il pas un moment où, sans coup d'état, par la simple impulsion d'une volonté énergique, la situation de l'Espagne pourra prendre une face nouvelle? Telle est la question qui s'agite aujourd'hui au-delà des Pyrénées. Quoi qu'il en soit, qu'on observe ce fait d'une portée plus générale : c'est que, partout où règnent les idées, les passions révolutionnaires, le mot de dictature est dans l'air, et finit quelquefois par devenir une réalité.

CH. DE MAZADE.

REVUE LITTÉRAIRE.

ÉTUDES SUR LA VIE DE BOSSUET, 1627-1670, par M. A. Floquet (1). — Tout le monde a lu la *Vie de Bossuet* par M. le cardinal de Bausset. Le style en est clair, la narration facile, la doctrine en général excellente, et l'on comprend que cet élégant écrit soit devenu le complément en quelque sorte obligé des œuvres de l'évêque de Meaux. Cependant, à y regarder de près, la composition de M. de Bausset n'est pas irréprochable. D'un côté, allant droit aux principaux épisodes de la vie qu'il raconte, souvent il omet les faits intéressans qui les ont préparés, et, d'autre part, presque toujours il reproduit sans contrôle les *Mémoires* fautifs de l'abbé Le Dieu : voilà pour la biographie proprement dite. Le défaut du livre devient encore plus sensible, lorsqu'on

(1) Paris, 3 vol. in-8°, Firmin Didot, 1855.

veut connaître quelles ont été les études de Bossuet, vérifier la date de ses discours, discuter l'authenticité de telle ou telle partie de ses ouvrages, constater enfin les progrès de cette pensée et de cette élocution souveraines. Sur des points aussi essentiels, les informations de M. de Bausset sont à peu près nulles; elles satisfont mal le lecteur; un critique n'y trouverait aucun secours. Ce sont précisément ces regrettables lacunes que M. Floquet a pris à tâche de combler dans les trois volumes qu'il vient de donner au public sous le titre d'*Études sur la vie de Bossuet jusqu'à son entrée en fonctions en qualité de précepteur du dauphin*. Cette période de la vie de Bossuet, grâce aux recherches patientes de M. Floquet, n'a plus rien d'obscur, et quelques détails suffiront pour montrer l'intérêt qui s'y attache.

Né à Dijon, d'une famille de robe, élevé parmi les hommes graves de sa parenté, les Mochet, les Bretagne, les Bossuet, magistrats dévoués au roi pendant la ligue, serviteurs affectionnés de Louis de Bourbon, gouverneur de la Bourgogne en 1631, le jeune Jacques-Bénigne grandit à l'école du respect, et se vit, à son début, assuré d'une protection puissante, qui devait peu à peu se changer en une noble familiarité. Des lettres inédites, et que M. Floquet déclare devoir aux archives de la maison de Condé, mettent en pleine lumière les intimes rapports du vainqueur de Rocroy et de son panégyriste immortel. Et ces rapports, comme on sait, s'établirent, pour ne se rompre jamais, le jour où, accompagné de quelques-uns de ses gentilshommes, le prince vint au collége de Navarre assister et presque prendre part à la discussion des thèses que Bossuet avait obtenu la permission de lui dédier. Quels furent les maîtres de Bossuet à Navarre, et d'abord chez les jésuites de Dijon, au collége des Godrans? à quels auteurs s'attacha-t-il de préférence? sous quelle discipline se forma ce beau génie? Ce sont là des questions que M. Floquet devait chercher à résoudre. Il nous montre Bossuet, dont les premiers enthousiasmes avaient éclaté à la lecture de la Bible, s'éprenant également d'amour pour Cicéron et pour Virgile, et surprenant par la précocité de son intelligence autant que par son âpreté au travail ses doctes professeurs des Godrans, les pères Jacques Viguier et Claude Perry. A Navarre, Bossuet rencontra des maîtres également distingués par la science, la vertu et le caractère; mais évidemment son éducation fût restée incomplète sans la retraite où, au sortir de Navarre, il courut s'ensevelir. En effet, c'est pendant son séjour à Metz que, malgré les nombreuses et minutieuses affaires où il fut employé, l'archidiacre de Sarrebourg acquit une si parfaite connaissance des pères, qu'il devait mériter un jour le glorieux surnom de *père grec*. Saint Augustin, saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Naziance notamment, étaient sans cesse entre ses mains. Habituellement même il interrompait son sommeil afin de continuer durant le calme des nuits ses fortes et attachantes lectures. Là est le secret de cette irrésistible dialectique, qui présageait dès 1654 le *Discours sur l'Histoire universelle* et l'*Histoire des Variations*. Là de même est la source vive de cette éloquence qui s'est répandue en tant de pathétiques discours, sermons, oraisons funèbres, panégyriques, qu'il écrivait d'ordinaire *après avoir dit*, car Bossuet ne se préparait à *l'action* que par la méditation. C'était assez pour lui d'avoir assuré les divisions, ordonné les idées principales, réuni les preuves, choisi les textes de son sujet: « Mon sermon est fait, disait-il, ne me restant plus

qu'à trouver les paroles. » Ou si parfois il en traçait une rapide esquisse, le plus souvent il la rédigeait en latin.

M. Floquet, qui a déterminé d'une manière exacte la date de la plupart des sermons de Bossuet, si maltraités par dom Deforis, fixe au mois d'avril 1656 la première apparition du célèbre orateur dans les chaires de la capitale. A cette époque, le jésuite Lingendes et l'oratorien La Boux avaient seuls jeté quelque lustre sur la prédication chrétienne. Paris d'ailleurs ne devait entendre Bourdaloue que vers 1669, Mascaron et Fléchier qu'après Bourdaloue. Bossuet donc, en réalité, n'avait ni prédécesseurs ni modèles, et de la sorte à la hauteur de son talent s'ajoutait tout le prestige de la nouveauté. Néanmoins ce ne fut qu'en 1663, le 2 février, qu'il porta pour la première fois la parole devant Louis XIV. Le roi, qui avait le goût des grandes choses, se sentit ému et charmé par cette voix si mâle tout ensemble et si douce, respectueuse comme il convient à un sujet, mais libre aussi comme il convient à un prêtre, car M. Floquet prouve fort bien, contre La Harpe, Sismondi et de modernes détracteurs, que Bossuet ne descendit jamais aux flatteries de langage ni aux bassesses de silence qu'on lui a reprochées. Au milieu de l'appareil des cours, il osa en mainte occasion plaider la cause des pauvres et le précepte de l'exemple en présence d'un monarque ivre de jeunesse et bouillant d'orgueil. Habile à démêler les hommes, le roi ne songeait point à s'offenser qu'un ministre de l'Évangile s'exprimât avec sincérité, pourvu qu'une telle sincérité fût discrète, et, n'eût-il pas eu une piété profonde, quoique flottante, il lui convenait du moins de maintenir cette espèce de subordination dont parle La Bruyère, « par où le peuple paraît adorer le prince et le prince adorer Dieu. » C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'imaginer le motif secret d'une servile complaisance pour expliquer la faveur constante dont Bossuet jouit auprès de Louis XIV. Comment Bossuet n'aurait-il pas révéré dans Louis XIV les éblouissantes splendeurs du pouvoir royal? Et comment Louis XIV, à son tour, n'aurait-il pas aimé dans Bossuet ces magnificences de la parole humaine auxquelles rien ne peut être comparé, ces oraisons funèbres de la reine d'Angleterre et de Madame, pièces achevées qu'animent le souffle d'Homère et les tristesses d'Isaïe; éloges ornés, mais aussi instructions austères; expositions sublimes qui présentèrent aux contemporains surpris le mélange extraordinaire d'une onction pénétrante, des flammes de l'éloquence, du jeu consommé de l'acteur?

Bossuet, en outre, ne servait-il pas merveilleusement le roi par les heureux succès de sa controverse? Et n'est-ce pas à lui qu'il fallut rapporter, avant 1669, avec la conversion de Dangeau, celle du comte de Lorge et de Turenne? La conversion de Turenne surtout fut un coup d'éclat. Louis XIV, transporté de joie, offrit à l'illustre capitaine l'épée de connétable, et, ce qu'on aura peine à croire, Clément IX la barrette, qu'on demandait pour son neveu, Emmanuel-Théodose de Latour-d'Auvergne, abbé-duc d'Albret. Turenne refusa l'une et l'autre; mais Rome ayant hâte de marquer sa reconnaissance à l'éminent adepte qu'on venait de lui conquérir, le pape se résolut, malgré ses répugnances, à conférer au neveu un chapeau qu'au risque d'une étrange disparate il eût préféré de beaucoup voir placé sur la tête de l'oncle. L'abbé d'Albret devint le cardinal de Bouillon. Ce fut pour l'*enfant rouge*, comme on le nommait alors, pour ce jeune homme, qui,

n'ayant guère plus de vingt-six ans, était pressé de couvrir par quelques triomphes oratoires sa nullité présente, que Bossuet rédigea, à sa demande, un remarquable écrit *sur le Style et la Lecture des Pères de l'église pour former un orateur*. Dans cette précieuse note, jusqu'à présent inédite, Bossuet ne se contente pas de conseils et de renseignemens généraux; il y découvre en quelque façon le fond de soi-même, et donne de précieux détails sur ses propres lectures.

Parvenu à ce degré d'autorité, d'influence, de réputation, on se demande pourquoi Bossuet n'avait pas quitté depuis longtemps les rangs inférieurs de la hiérarchie ecclésiastique. Il est vrai qu'en 1664 il avait été promu à la dignité de doyen de Metz, il est vrai encore que la cure de Saint-Eustache et celle de Saint-Sulpice lui avaient été successivement proposées, et la reine-mère, Anne d'Autriche, avait même songé à lui pour un des évêchés de Bretagne qui étaient à sa nomination; mais en définitive Bossuet restait simple prêtre, quoique l'opinion publique le désignât instamment au choix de Louis XIV. Un pareil retard était-il, de la part du roi, indifférence ou raisonnable calcul? M. Floquet a levé tous les doutes en nous apprenant la déplorable fortune de deux proches parens de Bossuet : de François Bossuet, son oncle, secrétaire du conseil des finances, et d'Antoine Bossuet, son frère, trésorier des états de Bourgogne, qui, tous les deux accusés de concussion, mis en jugement et dépouillés de leurs biens, n'évitèrent qu'à grand'peine une condamnation infamante. Par eux, le nom de Bossuet se trouvait donc compromis, et, pour lui rendre sa pureté première, il ne fallut pas moins que les longs efforts du génie et de la vertu de Jacques-Bénigne. Enfin, en 1669, l'évêché de Condom étant venu à vaquer, Louis XIV y appela Bossuet, et comme s'il eût cherché à compenser un oubli apparent par une confiance illimitée, bientôt il déclarait le nouvel évêque précepteur de son fils, à la place du président de Périgny, dont un travail excessif avait abrégé les jours. Cet infortuné courtisan, empressé de céder au pédantisme de Montausier, qui exigeait qu'on enseignât au dauphin l'origine de tous les mots, ménagea trop peu ses forces, et mourut après avoir recueilli dix-neuf mille mots latins dont il savait à fond l'origine et l'histoire. Cette circonstance, moitié lamentable et moitié risible, valut à Bossuet, nonobstant la compétition de Huet, de Ménage et de Pélisson, les fonctions relevées, mais difficiles, qu'il devait remplir au grand avantage de la postérité, sinon de son royal élève, et aux applaudissemens unanimes de ses contemporains.

Peut-être se souviendra-t-on ici d'une insinuation perfide que Voltaire, à la suite de plusieurs libellistes obscurs, s'est efforcé d'accréditer. Bossuet disant un jour « qu'il ne serait jamais ni janséniste ni moliniste, » — « Non, monseigneur, lui aurait-on répondu, on sait bien que vous n'êtes que mauléoniste. » Et cette dure réplique du père La Chaise ou du père Le Tellier aurait été une allusion directe à des relations peu avouables, bien plus à un mariage de Bossuet avec Mlle Catherine de Mauléon. M. Floquet démontre surabondamment toute l'absurde impertinence de cette fable calomnieuse, et, loin de nier d'ailleurs les rapports si purs de l'illustre évêque avec une personne qu'il protégea constamment comme sa fille, il exalte Bossuet par où on aurait voulu l'abaisser, en nous révélant en lui des qualités qui, sans cet incident, seraient probablement moins connues : la tendresse du cœur,

une charité inépuisable, une inclination de bienfaisance que rien ne pouvait lasser.

Nous venons d'indiquer rapidement les points principaux des *Études* de M. Floquet, et nous estimons que maintenant la partie de la vie de Bossuet qui s'écoula de 1627 à 1670 est en tous sens explorée. En est-il de même des années 1670 à 1704? N'avons-nous rien de considérable à apprendre sur cette dernière et importante période? Tous les détails, tous les manuscrits qui s'y rapportent ont-ils été publiés? Nous ne le pensons pas, et nous nous plaisons à espérer que M. Floquet se décidera prochainement à mettre la dernière main à son instructif ouvrage. F. NOURRISSON.

THÉOLOGIE DE LA NATURE, par M. H. Straus-Durckheim (1). — Les philosophes de profession ne sont guère naturalistes. La plupart se contentent de notions superficielles sur l'organisation des êtres et se bornent à observer l'intelligence humaine dans ses formes les plus élevées. Un petit nombre de faits leur suffit pour construire des systèmes abstraits, qui paraissent aux savans plus ingénieux que solides, et se disputent depuis longtemps l'empire des idées sans pouvoir jamais arriver à une conquête définitive. Il y a une autre méthode qui serait appelée en philosophie à mieux commander la conviction : elle consisterait à interroger incessamment la création, à n'accepter strictement que ce qui semblerait la conséquence rigoureuse des phénomènes observés à tous les degrés de l'échelle organique. Cette méthode pourrait, comme la première, conduire à une théodicée et à une morale. De ces deux sciences, l'une serait la *théologie métaphysique*, et l'autre la *théologie de la nature*. L'ouvrage de M. H. Straus-Durckheim est une tentative pour constituer cette seconde science, demeurée jusqu'à présent plutôt à l'état d'aspiration que de doctrine. Pénétré de la plus vive admiration pour la structure des êtres vivans et y reconnaissant une preuve manifeste de l'intervention d'une sagesse infinie, l'auteur a voulu mettre dans tout leur jour les merveilles du monde animal. Sans doute il n'y a pas que le règne organique qui témoigne de l'intelligence suprême présidant à la formation et à la coordination de l'univers : cette intelligence, elle peut se lire sur bien d'autres pages du grand livre de la nature; mais la main de Dieu est dans l'ordre inorganique moins visible que dans la constitution des êtres. Dans les faits purement physiques, le théâtre de l'intervention divine est si étendu, que notre œil ne peut l'embrasser, et, réduit à n'en apercevoir que des points circonscrits, l'harmonie de l'ensemble lui échappe. Là où un horizon plus vaste nous révélerait accord et perfection, nous ne voyons, cantonnés que nous sommes dans un coin de l'univers, que jeu de forces fatales, concours fortuit de phénomènes matériels. Il n'en est pas de même dans les corps vivans. Ici l'ensemble peut facilement être saisi, chaque animal est un tout complet. Observez, et vous découvrirez peu à peu le rôle de chacun des organes, la corrélation des divers appareils, la fin de chaque fonction. Plus le naturaliste scrute, plus il fouille, plus il pénètre, plus le mystère de cet organisme si complexe se résout pour lui en un assemblage de lois merveilleuses de prévoyance et de sagesse.

(1) Quatre volumes in-8°, Masson, 1852-1854.

Ces considérations nous expliquent pourquoi M. Straus-Durckheim n'a point donné de place dans son ouvrage aux preuves que l'astronomie et la physique générale du globe fournissent en faveur de l'existence de Dieu. Le hasard semble encore avoir une trop large part dans ces actions combinées de la pesanteur, des fluides impondérables et des corps bruts. Dans la physiologie, rien n'est régi par cette fatalité apparente. Il a pu exister, et il a existé en effet, des astronomes, des physiciens, des chimistes athées, mais comment eût-il pu y avoir des naturalistes capables de nier la Divinité, quand toute l'anatomie comparée, fondement de la zoologie, repose sur ce principe, toujours vérifié, qu'il n'y a pas d'organe sans objet et pas de disposition fonctionnelle qui ne réponde à sa fin? L'auteur s'est donc borné à nous raconter les merveilles de la création animale et à poursuivre l'étude des lois qui mettent le plus en évidence l'intelligence qui y a présidé.

Comme la *Théologie de la Nature* ne s'adresse point aux savans de profession, la forme même sous laquelle ce livre a été conçu a une certaine importance. Un pareil livre devait être écrit avec une clarté, une simplicité, une méthode qui empêchassent le lecteur de s'égarer au milieu d'un dédale de faits qui demandent des études anatomiques sérieuses et attentives pour être bien saisis. Malheureusement ces qualités font défaut à M. Straus-Durckheim. Il n'a ni cette facilité de style, ni cette aisance d'exposition, ni cette vivacité d'argumentation qui plaisent et entraînent à la fois. Il s'est contenté de grouper consciencieusement ses observations et de les enchaîner par une logique un peu lourde. Au lieu de condenser et de systématiser les faits qu'un vaste savoir zoologique tenait à sa disposition, il s'est bien souvent perdu dans des détails physiologiques plus propres à figurer dans un traité d'anatomie comparée que dans une philosophie de la nature. De là des chapitres d'une étendue fatigante, où l'auteur examine les causes premières et leurs effets immédiats, et conclut l'existence de Dieu de considérations générales sur l'organisation des êtres vivans et sur celle des vertébrés en particulier. Il y a là la matière de douze chapitres qui n'en forment cependant que trois occupant le tome premier. Le second volume comprend deux sujets tout à fait distincts : d'abord la continuation des considérations générales sur le règne organique destinées à démontrer l'existence divine, puis un examen critique des cosmogonies religieuses. M. Straus change alors tout à coup de marche et de méthode. Il quitte les enseignemens de la nature pour entrer dans une voie plus périlleuse et plus hasardée. Poussé par le vent de la spéculation, il finit par aborder sur une terre où le naturaliste perd toute la supériorité due à ses connaissances positives.

M. Straus passe en revue les théogonies des Chaldéens, des Perses, des Égyptiens, des Grecs, avec une érudition supérieure à celle qu'on est accoutumé à rencontrer chez les naturalistes de profession; mais on reconnaît tout de suite, malgré son savoir, l'homme qui n'est plus sur son terrain. Il en est resté aux idées qui avaient cours il y a vingt années, il est demeuré étranger à tous les progrès accomplis depuis par la critique en mythologie et en histoire. Moïse est toujours pour lui un épopte des mystères de l'Égypte, et les Grecs sont les élèves des Égyptiens. Les mystères ont gardé à ses yeux leur haut enseignement ésotérique, bien qu'ils se réduisent, pour la science contemporaine, à des solennités symboliques secrètes, dans lesquelles cer-

taines paroles, certains signes sacramentels rappelaient le sens du rite. L'examen de la Bible, beaucoup plus étendu qu'on ne s'attendrait à le rencontrer dans une *Théologie de la Nature*, a trouvé l'auteur mieux préparé. C'est une critique faite avec toute l'indépendance et la bonne foi d'un esprit honnête, ignorant les réticences et les détours. Néanmoins sur ce point encore on sent l'absence d'études exégétiques suffisamment fortes, et l'on a plutôt sous les yeux les réflexions individuelles d'une intelligence libre et sérieuse que le fruit de recherches bibliques prolongées.

Tout ce livre, on le voit, pèche par le plan et par la forme. La confusion s'y est introduite comme d'elle-même et a frappé presque de stérilité les précieux matériaux qui s'y trouvent rassemblés. C'est en un mot un ouvrage tout allemand par la manière dont il est conçu et écrit. La *Théologie de la Nature* est également un livre allemand quant au fond; il a la science et la solidité des conceptions allemandes, tant de solidité même qu'il paraîtra dur à bien des gens, tant de science que plus d'un ignorant lettré pensera qu'on lui donne un peu trop à apprendre pour connaître Dieu, et qu'on aurait pu faire un catéchisme de la religion naturelle exigeant moins de mémoire et imposant moins de fatigue. M. Straus eût dû choisir pour modèles quelques ouvrages anglais de Buckland ou de Whewell, inspirés par une pensée analogue à la sienne, bien que plus fidèle à la foi biblique. Les Anglais réussissent généralement dans ces traités scientifiques à l'usage de tous, traités pour lesquels l'Allemagne est trop diffuse et trop savante. La *Théologie de la Nature* veut absolument un lecteur déjà exercé; toutefois le lecteur sera largement payé de son petit labeur. Il apprendra beaucoup, car il aura affaire à un naturaliste éclairé, à un anatomiste habile, qui s'est acquis une juste réputation, et non à un de ces compilateurs qui ne donnent jamais que les idées d'autrui décolorées ou mal comprises. Ce livre respire un parfum de bonhomie et de sincérité qui a bien son charme. C'est le testament d'une vie scientifique honnête et bien remplie. Les imperfections même que je lui ai franchement reprochées lui impriment un certain cachet d'originalité. On y reconnaît l'œuvre d'un esprit qui ne s'est développé que par sa propre culture, et n'a rien reçu des livres déjà faits. Il y a aujourd'hui tant d'emprunté, tant de factice et conséquemment tant de faux chez les écrivains souvent les plus écoutés, qu'on est heureux de rencontrer un type individuel au milieu de toute cette monnaie qui circule sans autre effigie que celle des communs préjugés. Qu'importe, après cela, que l'œuvre heurte quelques-unes de nos convictions, dérange nos habitudes, blesse notre oreille? Lit-on seulement pour flatter ses idées et chercher des courtisans, ou pour s'éclairer? Si c'est le dernier cas qui est le vrai, nul ne doit craindre d'aller chercher des contradicteurs, surtout quand on est sûr de trouver, comme dans le livre de M. Straus-Durckheim, beaucoup à apprendre et beaucoup à réfléchir.

ALFRED MAURY.

V. DE MARS.

LE

ROMAN RELIGIEUX

EN ANGLETERRE

1. *The Heir of Redclyffe*, 1 vol. in-8°, London 1854; — *Heartsease or the Brother's wife*, 2 vol. in-12; London 1855, John Parker. — *The Warden*, by Anthony Trollope, 1 vol. in-8°; London 1855, Longman.

Ce qui a caractérisé de tout temps la civilisation anglaise, c'est d'avoir su agir prudemment avec l'esprit du passé, d'avoir su ne pas l'effaroucher, ruser avec lui au besoin, et lui arracher une conquête bien réelle au prix de quelque satisfaction insignifiante ou même puérile : par exemple, une liberté en échange de la conservation d'un vain cérémonial, ou la sanction d'une charte en échange de la conservation de priviléges que cette charte allait réduire à l'impuissance. C'est ainsi que l'aristocratie a procédé vis-à-vis de la royauté, maintenant au roi son prestige antique, son antique garde-robe, sa couronne féodale, et faisant passer entre ses mains à elle le pouvoir réel et l'exercice du pouvoir. C'est ainsi que la chambre des communes a procédé vis-à-vis de la chambre des lords, qui était au dernier siècle encore une si grande institution, qui dominait les autres corps de l'état de toute la puissance de ses priviléges immuables, de ses droits sans contrôle et de sa sécurité aristocratique. La noble chambre est restée debout, mais elle a dû abandonner aux communes l'initiative politique et la meilleure part du pouvoir législatif. C'est ainsi encore que l'esprit protestant a jeté en Angleterre des fondemens indéracinables en acceptant une église à demi réformée, tran-

sition purement politique entre l'ancienne église romaine et les opinions des réformateurs. Grâce à cette tactique prudente, l'esprit nouveau s'est emparé de tout, des institutions, de l'église, des relations sociales, des âmes et des cœurs, — bien plus, des simples méthodes matérielles de travail, si bien que la société anglaise, en dépit de ses préjugés et de ses coutumes, est la plus moderne des sociétés contemporaines. On pourrait dire qu'elle est la société moderne elle-même, sous des formes du moyen âge. Elle est plus moderne que notre société française, où il ne subsiste plus rien des antiques formes, balayées par le vent de l'orage, mais où persistent au fond des âmes je ne sais quels sentimens d'ancien régime que toutes les révolutions n'ont pu déraciner. Elle est plus moderne que l'Allemagne avec tous ses hardis penseurs et toutes ses savantes universités, mais qui n'est moderne que d'intelligence et de désir. Chez nous, on a voulu changer à la fois le fond et la forme des choses; en Angleterre, la méthode contraire a prévalu : la substance des choses, leur âme a été changée, leurs formes ont été conservées.

Ce caractère moderne perce dans les plus petites choses. Notre agriculture, par exemple, est encore pleine de routines et de vieilles habitudes chéries et conservées avec amour; l'agriculture anglaise est singulièrement nouvelle et n'est devenue si florissante que par la répudiation complète des vieilles méthodes de culture et des vieux instrumens agricoles. La peinture anglaise, comme chacun peut s'en convaincre par ses propres yeux, n'est point de l'art certainement dans le vrai sens du mot et ne satisfait pas à ses conditions les plus élémentaires, mais elle témoigne d'un laborieux effort pour exprimer des sentimens nouveaux. Tout est nouveau dans cette singulière peinture, procédés, sujets, personnages, situations. La même différence se fait remarquer jusque dans le costume et la manière de le porter. Ce costume moderne, qui a reçu l'empreinte des deux événemens qui ont fait la société actuelle, ce costume bourgeois et protestant, les Anglais le portent avec plus d'aisance peut-être que nous, et il semble mieux fait jusqu'à un certain point pour eux. Ils le portent sans recherche, sans essayer de lui donner ce qu'il ne peut pas avoir. Nous essayons de donner à nos vêtemens coupés géométriquement en carrés ou en triangles, à nos étoffes vulgaires de drap et de coton, la tournure, la souplesse, les plis gracieux, la coquetterie des anciens vêtemens de soie et de velours. Les Anglais les portent sans prétentions; ils leur laissent toute leur uniformité et leur simplicité.

Cet esprit moderne a maintenant consommé toutes ses usurpations; il ne lui reste plus rien à conquérir. Cela étant, n'est-il pas dans la logique des choses qu'il ne se contente plus des anciennes

formes, qu'il avait respectées jusque-là, et qu'il veuille en créer de nouvelles qui soient en harmonie avec lui? C'est la seule tâche qui lui reste à accomplir, et ce n'est pas, en y regardant de près, la moins difficile : elle est pleine de périls et grosse de catastrophes. Laissera-t-on au temps le soin de détruire ces formes? Mais elles paraissent déjà à un grand nombre d'Anglais comme autant de costumes de mascarade et de travestissemens. Il serait donc oiseux d'espérer qu'ils consentiront patiemment à rester affublés de toute une défroque gothique qui leur semble ridicule, que leurs écrivains se sont mis à railler depuis une trentaine d'années, et qui, conservée trop longtemps, finira par leur paraître odieuse. Se bornera-t-on à suivre, pour changer la forme des choses, la tactique employée pour en changer la substance? Mais cela serait aussi absurde que de porter un vêtement de couleurs différentes ou de ne vêtir qu'une partie du corps, tandis que l'autre resterait nue. Fera-t-on table rase de toutes les formes existantes? Mais alors se dresse ce fantôme de l'anarchie, si redouté du peuple anglais. Bon nombre de préjugés, de vieilles formules et de vieux abus se maintiennent encore, grâce à cette crainte si légitime et si respectable. Ce changement des simples formes politiques ou religieuses, qui rencontre tant d'obstacles dans un pays où l'esprit nouveau a tout envahi, indique assez les limites que les conditions terrestres imposent à l'esprit humain. Ce qui est pour lui le plus difficile à accomplir, c'est le secondaire et le relatif; ce n'est pas le principal et l'absolu. Il peut découvrir le système du monde et compter les étoiles; mais s'agit-il d'appliquer un remède convenable à une indisposition passagère ou à une maladie accidentelle, il s'égare. Il peut transformer les cœurs et les âmes, changer les opinions reçues sur Dieu et le culte qui lui est dû, sur l'homme et ses devoirs. Vienne cependant une question mesquine de costume, d'étiquette, de cérémonial et de liturgie : alors il chancelle, trébuche, ou même quelquefois tombe pour ne plus se relever.

De grands changemens se préparent en Angleterre : espérons que ces changemens seront, comme par le passé, de simples métamorphoses; mais un mot terrible a été prononcé depuis bientôt trente ans contre les vieilles formes et les vieux préjugés sociaux par tous les écrivains anglais; c'est celui de mensonge, et ce mot, lorsqu'il ne porte point à faux, agit comme un talisman magique et porte le coup de mort aux institutions contre lesquelles il est prononcé. L'Angleterre est entrée dans une sorte de XVIIIe siècle, dans une ère d'anarchie et de négation; seulement il est curieux d'observer comment ce XVIIIe siècle anglais diffère de notre XVIIIe siècle français. Tandis que chez nous on s'attaquait plutôt aux institutions qu'aux hommes et aux doctrines qu'aux institutions, en An-

gleterre on s'attaque plutôt aux hommes qu'aux institutions et aux institutions qu'aux doctrines. Ainsi les écrivains les plus révolutionnaires pouvaient attaquer la royauté sans nourrir aucun sentiment hostile à Louis XV, et vivre en bonne intelligence avec les prêtres tout en sapant les doctrines chrétiennes et en disséquant les livres saints. Le contraire a lieu généralement en Angleterre; là on attaque beaucoup plus volontiers les ministres que le gouvernement, les classes gouvernantes que les principes traditionnels en vertu desquels elles gouvernent, et le clergé que l'église. Ce qu'on reproche à l'aristocratie, ce n'est pas comme chez nous d'être une aristocratie, c'est de ne pas être assez une aristocratie; ce n'est pas de gouverner, c'est de mal gouverner. Ce qu'on reproche au clergé, ce n'est pas d'être un ordre sacerdotal, c'est d'oublier ce que doit être un ordre sacerdotal; c'est de prétendre être chrétien sans l'être. Ce qu'on reproche à toutes les classes, sectes, églises et institutions, ce n'est pas d'exister en vertu de tels ou tels principes, mais de ne pas croire à ces principes. L'absence de sincérité chez les hommes, tel est le grand argument, cher de tout temps aux révolutionnaires de race anglo-saxonne, et dont se servent les modernes écrivains. L'hypocrisie règne et gouverne partout, disent-ils; ces principes dont vous vous vantez, vous n'y croyez plus naïvement et fortement, vous y croyez par intérêt, par routine, par ruse. Vous essayez de ruser avec l'esprit saint, comme le fit Simon le magicien. Vous ne croyez plus à vos doctrines, et cependant vous êtes tout prêts à traiter d'anarchistes ou d'hérétiques ceux qui n'adoptent pas ces doctrines. Que vos principes soient vrais ou faux, bons ou mauvais, vous n'y croyez pas, et dès lors ils sont frappés de stérilité. Les devoirs qu'ils vous imposent, vous ne les pratiquez pas. Votre bouche est pleine de bonnes paroles, mais votre cœur est vide de bonne volonté. Guerre donc à l'hypocrisie et au mensonge! Tel est le cri des écrivains modernes, qui, très habiles à découvrir ces deux vices sous toutes les formes, les poursuivent chez l'aristocrate endurci, faux philanthrope, faux libéral, grand prôneur de doctrines à demi chartistes; chez l'évêque anglican, personnage fastueux, mondain, chrétien des lèvres seulement; chez le ministre dissident, bigot fanatique, à l'esprit étroit, aux ongles crochus, bassement intéressé.

La discussion s'est donc portée sur la conduite des corps constitués plutôt que sur les doctrines. Cependant il ne faudrait pas croire que la controverse purement philosophique n'ait joué aucun rôle dans ce mouvement. Cette discussion s'est en grande partie concentrée sur l'église anglicane, institution extrêmement populaire, mais illogique et étroite, et qui par cela même pèse comme une tyrannie à bien des intelligences. L'église anglicane n'est pas en elle-même plus mau-

vaise que telle ou telle autre secte protestante, elle est même plus compréhensive, elle admet un plus grand nombre d'élémens religieux ou humains, elle satisfait plus largement que beaucoup d'autres sectes aux différens instincts de l'âme humaine. Seulement son union intime avec l'état, qui lui prête une grande force politique et terrestre, lui enlève en même temps toute indépendance spirituelle et toute liberté morale d'action. Cette fausse position de l'église anglicane ne s'est révélée que de nos jours, où elle a frappé tous les yeux. Les âmes qui avaient adopté jusqu'alors l'église établie comme un préservatif contre les dangers extrêmes de la liberté religieuse, — par haine des interprétations arbitraires des sectaires, des périls d'une foi sans conseils ou appuis extérieurs, des bizarres visions auxquelles peut aboutir une foi individuelle sans contrôle, — ont fini par s'apercevoir que cette église anglicane ne donnait pas satisfaction à leurs pensées et ne les rassurait que fort incomplétement contre leurs craintes, qu'il y avait à côté d'elle une église infiniment plus logique, plus compréhensive, plus universelle en un mot, l'église romaine. D'un autre côté, les personnes qui dans le protestantisme voient surtout le triomphe de la liberté religieuse et de la foi individuelle ont fini par apercevoir que l'église anglicane était moins une église qu'une institution politique, et ils se sont retournés vers les dissidens. C'est cette disposition des esprits qui a donné tant d'animation aux controverses religieuses des vingt dernières années, et tant d'audace à la propagande catholique; mais cet état moral et ces controverses sont purement négatifs et ne peuvent qu'affaiblir l'église anglicane sans grand profit pour le catholicisme. Le catholicisme ne pourra enlever à l'église établie que quelques-uns de ses sectateurs les plus cultivés et les plus opulens, un Henri Newman, un lord Spencer; il ne convertira pas un paysan des comtés ou un batelier de la Tamise. La grande erreur de la propagande catholique a été de croire que la chute de l'église anglicane pourrait jamais entraîner la chute du protestantisme, et de ne pas voir que le peuple anglais était plus protestant que son église, église dont sans doute il n'a pas fait une étude philosophique bien approfondie, mais qui a le grand mérite d'exprimer à ses yeux un préjugé si l'on veut, un préjugé invétéré, la négation de l'église romaine.

L'église anglicane conserve ainsi son influence sur le peuple, et si quelques idées hostiles ont été répandues dans les rangs populaires pendant les dernières années, ce sont de misérables idées qui n'auront jamais un grand avenir, des déclamations à la *française* contre les prêtres et leurs richesses, éditées par quelque journal chartiste hebdomadaire, œuvre de quelque méprisable écrivain « journaliste de la canaille, » me disait un jour un des écrivains les plus anti-an-

glicans du royaume-uni. Ce sont de sottes doctrines sur la Bible, le déluge ou la création, renouvelées du baron d'Holbach, élucubrations de quelques croyans à la phrénologie ou au magnétisme. Dans les hauteurs de la société anglaise au contraire, dans les trois classes les plus influentes de toute nation,—l'aristocratie, les classes moyennes, les écrivains, — l'hostilité contre l'église anglicane a pris une tournure réellement sérieuse et dangereuse. Dans l'aristocratie, c'est le mouvement catholique qui a prévalu. Tout ce monde oisif et opulent, tourmenté, comme les autres classes de la société, de l'esprit du siècle, s'est maintes fois tourné vers le catholicisme pour lui demander des consolations : c'est alors qu'ont eu lieu ces apostasies ou ces conversions, chacun les nommera comme il lui plaira, qui ont fait tant de bruit dans ces dernières années. Il est remarquable que, tandis que plusieurs membres de l'aristocratie se tournaient vers le catholicisme, il n'y en ait eu presque aucun qui soit devenu dissident ou rationaliste pur. Ce fait n'a rien d'étonnant toutefois; les classes traditionnelles ont une tendance prononcée à se tourner vers les choses traditionnelles. Même au milieu de leurs aspirations vers l'avenir, c'est vers le passé qu'elles se tournent, et elles aiment volontiers à prendre pour les lueurs de l'aurore les reflets du soleil couchant. Dans les classes moyennes et parmi les écrivains, les choses se sont passées tout autrement, et le catholicisme a fait peu d'adeptes. En revanche, le socinianisme et le rationalisme, ou plutôt une certaine fusion de l'un et de l'autre, ont fait un progrès rapide. C'est là l'élément intellectuel le plus original de l'Angleterre contemporaine. Une espèce de christianisme philosophique dépassant l'unitarisme lui-même, et persistant encore obstinément à se donner le nom de religion, est né de l'alliance du vieux sentiment protestant de l'Angleterre,—sentiment opiniâtre et persistant au fond du cœur, même lorsque l'esprit est imbu des doctrines les plus contraires, — et de la moderne philosophie allemande.

Il y aurait un chapitre très curieux à écrire sur cette lutte du sentiment protestant de l'Angleterre et des idées critiques de l'exégèse allemande. La lutte a commencé dès longtemps et a trouvé une manière de héros dans le fameux Coleridge. Lui aussi fut sur le point d'être subjugué par les idées allemandes, mais il se débattit violemment et finit par triompher; le lecteur assidu de Kant et de Goethe finit par redevenir un protestant orthodoxe et par mourir selon la formule de l'église anglicane. De telles luttes n'ont pas agité l'esprit du grand initiateur Thomas Carlyle, l'homme qui a le mieux expliqué à l'Angleterre la littérature allemande. Les doctrines anglicanes et l'orthodoxie protestante sont choses dès longtemps mortes pour lui. C'est lui qui, jusqu'à un certain point, a commencé tout le mou-

vement religieux et philosophique qui se continue sous nos yeux, et cependant, malgré ses tendances germaniques, il est remarquable qu'à mesure qu'il avançait en âge, l'élément mystique et idéaliste prédominant dans sa jeunesse faiblissait, et le sentiment pratique, humain, purement anglais, s'accusait davantage. Le vieux levain puritain s'est réveillé chez Carlyle, quoiqu'il n'appartienne de fait à aucune église protestante; il a mis en fuite dans son esprit bien des rêves mystiques, bien des enthousiasmes de jeunesse. C'est surtout à partir de la publication des lettres de Cromwell que ce changement s'est opéré. La même lutte, lutte du reste tout instinctive, se fait remarquer chez les écrivains philosophiques de l'Angleterre ou de l'Amérique qui ont abandonné les doctrines orthodoxes et embrassé les doctrines allemandes. Ils nient toutes les croyances chrétiennes, et ils persistent néanmoins à se dire chrétiens et protestans : telle est notamment la manie de l'éloquent Théodore Parker, qui a abandonné même l'église unitaire, et qui cependant s'obstine à donner à sa philosophie le nom de religion. Presque tous reculent devant le nom de rationalistes et rendent ainsi involontairement hommage au sentiment protestant qu'ils ont respiré dès l'enfance, et qui est si profondément enraciné chez la race anglo-saxonne.

Mais qu'il y ait lutte ou non, l'*infidélité*, comme on dit en Angleterre, a fait des progrès rapides. Ce mélange de socinianisme et de philosophie allemande, que nous baptiserons, faute d'un autre mot, du nom de *rationalisme chrétien*, a formé un parti, il est devenu une puissance. Son influence sur la partie cultivée des classes moyennes est considérable. Chaque jour cette doctrine modifie leurs idées, leur manière de penser, leurs préjugés, et répand les germes d'un grand changement non-seulement religieux, mais politique. Nous appelons sur ce point l'attention des observateurs et des philosophes. Voici tout un ensemble de doctrines souvent en contradiction, mais toutes reliées les unes aux autres par une grande *unité d'intention*, doctrines qui s'adressent surtout à l'élément moderne de la société, aux classes moyennes; doctrines qui, par ce procédé éclectique et pratique particulier à l'esprit anglais, se composent des élémens religieux, moraux et politiques les plus modernes, le protestantisme, le socinianisme, le rationalisme allemand, plus une très forte dose de républicanisme politique à l'américaine. Quels résultats peuvent-elles amener dans le monde des faits? Il en est deux que nous pouvons signaler : c'est que les changemens provoqués par ces doctrines, et que je crois plus prochains qu'on ne le suppose, se feront sous une forme toute contraire à celle qu'ils ont revêtue chez nous. Le voltairianisme et l'incrédulité morale, la pure négation religieuse, n'y joueront aucun rôle important; l'élément révolu-

tionnaire français leur sera complétement étranger, et c'est dans l'antique patrie allemande, dans la terre germanique, d'où les idées nouvelles sont sorties, que les Anglo-Saxons iront chercher pour la deuxième fois les élémens de rénovation. Le second résultat, très remarquable aussi, est déjà obtenu en grande partie. La philosophie allemande, impuissante et réduite à régner dans le seul empire des rêves tant qu'elle reste dans son pays natal, transportée en Angleterre, y devient pratique comme l'esprit du pays même, entre dans le domaine des faits, et commence à exercer une influence notable dans le monde réel. Quel rôle lui est réservé dans l'avenir? Nul ne peut le dire; mais on peut, sans crainte de s'avancer, dire dès à présent qu'il sera considérable.

Cette armée semi-germanisante, qui égale presque l'audace du docteur Strauss, est nombreuse, et compte dans la presse anglaise des organes importans. Le plus remarquable peut-être de ces audacieux théologiens est M. William Newman, le propre frère du célèbre oratorien Henri Newman, l'auteur de deux ouvrages qui ont fait grand bruit en Angleterre. L'un est une autobiographie philosophique intitulée : *Phases de la foi, épisodes de l'histoire de mes croyances*, et le titre du second en dit assez les tendances et le but : *l'Ame, ses aspirations et ses chagrins*. Après lui, on peut citer M. Froude, sorti, comme M. Newman, de l'université d'Oxford, et frère comme lui d'un anglican célèbre converti à l'église romaine. L'organe principal de ce parti, ou pour mieux dire de ces tendances, est le *Westminster Review*, le recueil le plus original de l'Angleterre contemporaine par la singularité et même la nouveauté des doctrines qui y sont exposées. Derrière le *Westminster Review* marchent deux autres recueils fort curieux aussi, mais plus spécialemement consacrés à la controverse religieuse, — le *Prospective Review* et l'*Eclectic Review*. Ces *infidèles* sont appuyés par les incrédules complets, les philosophes de la nature, les nombreux partisans de la philosophie positive de M. Auguste Comte, — M. Martineau et sa sœur, plus célèbre que lui, puis l'ami de l'un et de l'autre le matérialiste M. Atkinson, et les rédacteurs du *Leader*, journal radical en politique et singulièrement infidèle en religion. On voit que l'armée est nombreuse, et il s'en faut que nous ayons épuisé l'énumération. Il y a bien d'autres influences que nous pourrions citer, l'influence sourde et latente de Shelley sur tous les esprits capables de sentiment, l'influence toujours agissante de Carlyle sur tous les esprits capables de pensée, et les sonores échos des doctrines allemandes renvoyés par l'Amérique et les transcendentalistes du Massachusetts.

Le mal est allé plus loin toutefois, et il a attaqué l'église anglicane elle-même. Le poison du rationalisme commence à couler

dans les écrits de ses défenseurs. Ceux qui ne veulent pas sortir de l'église pour se jeter dans l'incrédulité ou le papisme, ceux qui, tout en restant bons protestans, ont l'intelligence trop ouverte pour ne pas reconnaître qu'il y a dans l'air une foule d'aspirations, de sentimens et de désirs que l'orthodoxie et les trente-neuf articles ne peuvent ni satisfaire ni apaiser, sont obligés de faire les plus singuliers compromis avec l'esprit du siècle, et s'épuisent en efforts pour concilier les tendances nouvelles avec la doctrine qui leur est chère. Le plus remarquable de ces anglicans libéraux a été dans ces dernières années l'excellent M. Charles Kingsley, recteur d'Eversley et auteur de divers écrits intéressans dont nous avons parlé ici même (1). Dans un livre intitulé *Yeast* (*choses en fermentation*), il a décrit cette situation morale de l'Angleterre sortant peu à peu de ses croyances traditionnelles, oubliant ses institutions nationales, et flottant du papisme à l'incrédulité rationaliste. Dans la préface de ce livre incomplet et confus, mais où se laisse mieux apercevoir que dans les autres la pensée de l'auteur sur son temps, M. Kingsley revendique hautement la qualification d'anglican. *Mentiris impudentissime,* dit-il d'avance aux lecteurs et aux critiques qui l'accuseraient de ne point croire aux doctrines de l'église dont il est membre. Du fond de sa paroisse, il multiplie les polémiques. Il se bat vaillamment contre tous les ennemis du christianisme ou contre ses tièdes amis, contre Shelley, contre Emerson, contre l'école d'Alexandrie, contre les ariens et les sceptiques, en un mot contre tous les *vieux ennemis sous des formes nouvelles,* ainsi qu'il les appelle lui-même. Et cependant, ô contradiction! cet ardent polémiste chrétien est imbu de l'esprit et des idées de Carlyle; c'est du style de Carlyle qu'il se sert pour combattre Emerson, les alexandrins et *tutti quanti,* c'est au moyen des idées de Carlyle qu'il fait l'apologie du protestantisme anglican; il s'intitule lui-même socialiste chrétien. Il est anglican, et il sort à chaque instant de l'orthodoxie!

Telle est la situation de l'église anglicane : c'est l'institution la plus menacée de toutes les institutions de la vieille Angleterre. Les défauts et les faiblesses de l'aristocratie traditionnelle, qui subit en ce moment la loi imposée à toutes les choses humaines, qui vieillit et périclite, et ne présente plus le même ensemble imposant de grandes intelligences et de grands caractères qu'autrefois, ces défauts commencent aujourd'hui à frapper tous les yeux. L'aristocratie néanmoins n'a pas encore été attaquée en principe; on lui a reproché ses fautes politiques, son exclusivisme de caste; on s'est élevé avec

(1) Voyez, sur les romans de M. Kingsley, les livraisons du 1er mai 1851 et du 16 février 1852.

beaucoup d'amertume contre tel ou tel homme, on n'a pas encore attaqué l'aristocratie comme institution. Au contraire, l'église a été attaquée en fait et en principe, attaquée dans ses hommes et dans ses doctrines. Cependant, ainsi que nous l'avons dit, malgré toutes les controverses théologiques et les idées nouvelles répandues depuis quelques années, ce qu'on a combattu en elle, ce sont beaucoup moins les croyances religieuses qu'elle enseigne que les abus politiques consacrés par le temps. Rapacité, népotisme, amour trop peu chrétien pour les biens de ce monde, hypocrites et tyranniques formalités religieuses (la trop stricte observation du dimanche par exemple), tous ces scandales ont été surtout dénoncés, et ont, comme on peut le croire, beaucoup plus agité le public que les controverses sur la trinité ou la régénération par le baptême. Les romanciers les ont ridiculisés, les journaux les ont enregistrés, le parlement s'en est occupé. Ce sont ces scandales dont l'auteur d'un roman intitulé *the Warden*, M. Anthony Trollope, nous retrace l'histoire. Le sujet de ce roman est un épisode vivement et dramatiquement reproduit de l'histoire contemporaine. Les personnages sont tous du jour et de l'heure présente; l'évêque, l'archidiacre, le révérend M. Harding, les légistes, le radical de province John Bold, sont des types actuels, des types de l'année 1855 ou 1854. La situation contre laquelle ils se débattent est la situation précise de l'année où nous sommes. L'opinion publique y a ce degré de susceptibilité qu'elle n'avait pas les années précédentes; les journaux y crient un peu plus haut qu'autrefois, le radical y a ce degré d'audace que donnent les succès obtenus déjà et la certitude qu'on est soutenu; il y a dix ans, il n'aurait pas osé s'avancer autant. Les membres de l'église et leurs soutiens sont aussi plus timides et ne sont plus capables de braver l'opinion aussi facilement qu'ils le faisaient naguère. Ces personnages, leur tactique, leurs sentimens, tout révèle une de ces situations délicates et périlleuses, qui indiquent que tout à l'entour est éveillé, que des milliers d'yeux sont ouverts, que des milliers d'oreilles écoutent, que toute sécurité s'est évanouie, que l'impunité n'est plus possible. Le caractère de tous ces personnages, membres, partisans ou ennemis de l'église, c'est une grande indécision et une grande perplexité d'esprit. Les premiers n'osent point défendre trop ouvertement leurs priviléges, et les plus hardis réformateurs n'osent point eux-mêmes trop brutalement les attaquer. Un dernier sentiment de vénération et de respect retient la main prête à frapper. « Qui ne se sentirait saisi de crainte? dit l'auteur. Quoique des mousses rongeuses défigurent maintenant le vieil arbre et qu'il ne soit en grande partie que bois mort, de combien de bons fruits ne lui sommes-nous pas redevables! Qui pourrait sans remords abattre les branches sèches du

vieux chêne maintenant inutile, mais encore si beau et si majestueux? Qui pourrait emporter de la forêt ses branches parasites et gourmandes sans se rappeler qu'autrefois elles protégeaient les tendres arbrisseaux auxquels on leur ordonne de céder maintenant la place d'un ton si péremptoire et si dur? »

Dans la ville imaginaire de Barchester vit le révérend Septimus Harding, *warden*, ou directeur d'*Hiram's Hospital*, et par malheur pour lui, pour sa famille, et surtout pour sa charmante fille, vit aussi dans la même ville le jeune radical John Bold. L'hôpital dont le révérend est directeur fut fondé, il y a longtemps de cela, à l'époque des donations pieuses et sous l'empire de l'église romaine, par un ouvrier enrichi, nommé John Hiram, qui eut l'idée très pratique et très anglaise de sauver son âme, non par des vœux à la Vierge ou des pèlerinages aux tombeaux des saints, mais en coopérant au bonheur de ses semblables en général, et de ses anciens compagnons de métier en particulier. En conséquence il laissa par testament à l'église la maison dans laquelle il mourut et certaines terres environnantes, à la condition qu'un hôpital serait bâti sur cette propriété pour le logement de douze vieux cardeurs de laine infirmes ou hors d'état de travailler, et que les revenus seraient consacrés exclusivement à l'entretien de ces pauvres gens, sauf la somme fixée par lui-même pour les honoraires du directeur de l'établissement, lequel devait être (à moins d'obstacles imprévus) le *maître de chœurs* de la cathédrale. C'est en cette qualité que M. Harding était devenu *warden* de l'*Hiram's Hospital;* mais depuis l'année 1434, où mourut John Hiram, bien des changemens étaient survenus, le temps et les passions des hommes avaient fort altéré les clauses du testament. Ainsi, par exemple, il n'y avait plus de cardeurs de laine à Barchester, et en conséquence le doyen, l'évêque, le directeur, répandaient les bienfaits du vieux donateur sur leurs gens ou leurs créatures, bedeaux hors de service, vieux sacristains, fossoyeurs infirmes, etc., qui recevaient strictement la petite rente d'un shilling quatre pence par jour allouée à chacun par le testament, leur disait-on. En réalité, cette somme avait été fixée par M. Harding lui-même, qui s'était montré fort généreux, car naguère, sous les précédentes administrations, les vieillards ne recevaient que six pence. A vrai dire, cette générosité n'avait pas coûté grand'chose à M. Harding; les revenus de la propriété laissée par John Hiram s'étaient accrus de siècle en siècle; les pâturages où paissaient des vaches étaient couverts de bonnes maisons d'un bon rapport, si bien que, outre ses honoraires, l'honorable M. Harding avait pu vivre comfortablement et bien établir sa fille aînée, mariée au docteur Théophile Grantley, le propre fils de l'évêque de Barchester. Les esprits

scrupuleux diront peut-être que l'intention du brave John Hiram n'avait pas été sans doute d'engraisser de génération en génération les familles d'ecclésiastiques appartenant à une église qui n'existait pas de son vivant; mais, quoi! un père a toujours des entrailles, qu'il soit prêtre ou laïque, roi ou manant. L'avenir de nos enfans n'est-il pas notre souci le plus cher? C'était fort innocemment que M. Harding s'était laissé tenter; homme faible, excellent, d'un caractère apathique, bon père de famille, il vivait en paix avec sa conscience. Les vieillards d'*Hiram's Hospital* n'étaient-ils pas aussi bien soignés qu'ils pouvaient espérer de l'être? N'étaient-ils pas bien nourris, bien vêtus? n'avaient-ils pas autant d'argent qu'il leur en fallait pour satisfaire aux besoins d'hommes qui avaient toujours vécu dans la pauvreté? M. Harding lui-même n'avait-il pas augmenté leurs rentes? Le maître des chœurs de la cathédrale de Barchester vaquait donc paisiblement à ses fonctions, éditant avec un grand luxe la vieille musique religieuse, lorsqu'éclata le coup de tonnerre qui vint troubler la sécurité de cette douce et paisible existence.

On chuchotte depuis quelque temps dans la ville que tout ne va pas bien à *Hiram's Hospital*, et que M. Harding met indûment la main sur un argent qui appartient aux pauvres. Ce n'est pas que personne envie la prospérité du révérend, homme doux et bon; cependant voyez la contagion de l'exemple! le parlement s'est occupé de cas semblables, les journaux en ont entretenu leurs lecteurs, et les lecteurs se sont dit à l'oreille qu'il se passait autour d'eux des choses pareilles à celles dont on les entretenait. Ces chuchotemens sont allés si loin, qu'ils ont atteint les oreilles à moitié sourdes pourtant de quelques-uns des vieillards de l'hôpital, qui marmottent, — les ingrats! — qu'on les vole, et que si justice leur était rendue, ils jouiraient chacun d'un revenu annuel de cent livres sterling. Le conseil municipal de Barchester s'est ému et a exprimé le désir de faire une enquête; mais personne n'a pris la chose à cœur autant que John Bold, jeune chirurgien radical, qui veut porter résolument la cognée dans tous les vieux abus, répandre la lumière dans tous les coins ténébreux de la société, et que possède un désir effréné de travailler au bonheur du genre humain. Il est l'ami de M. Harding; peu importe, il se conduira aussi bravement que Brutus, et, dût-il lui en coûter l'amitié de M. Harding et l'amour de sa fille Éléonore, morbleu! la lumière se fera, et justice sera rendue à qui de droit. Le gendre de M. Harding, le docteur Théophile Grantley, fier champion de l'église, toujours prêt à combattre pour ses droits et ses possessions, avait bien raison lorsqu'il refusait d'accepter John Bold pour beau-frère. Ses pressentimens ne l'avaient pas trompé. Il n'y a jamais rien de bon à attendre de ces démagogues.

Cependant, avant de rien entreprendre, Bold ira faire une visite à M. Harding pour lui apprendre la triste nécessité où il se trouve d'agir contre lui et voir s'il n'y a pas moyen d'arranger à l'amiable cette vilaine affaire. Il se rend donc le cœur tremblant, malgré son radicalisme, à l'hôpital d'Hiram, et trouve M. Harding entouré de ses pensionnaires et jouant du violoncelle dans le jardin. « — Ah! bonjour, dit cordialement le sociable directeur; vous avez eu une bonne inspiration de venir ce soir. Nous allons faire un tour ensemble jusqu'à ce qu'Éléonore nous appelle pour le thé. — Merci, monsieur Harding, répondit John; je suis réellement désolé de venir vous troubler à une pareille heure, à propos d'affaires. — D'affaires! dit M. Harding d'un air étonné et ennuyé à la fois. — Oui, je désirerais vous parler au sujet de l'hôpital. — Bien! je serais très heureux..... — C'est à propos des comptes. — Ah! là-dessus, mon cher ami, je ne puis rien vous dire, car je suis ignorant comme un enfant. Tout ce que je sais, c'est qu'on me paie huit cents livres par an. Allez trouver Chadwick, il connaît tous les comptes. » Enfin le directeur finit par comprendre le but de la visite de John Bold, et il ne trouve pas un mot à dire pour sa défense. La parfaite innocence de cet homme qui s'est approprié un revenu qui ne lui appartenait pas, sans penser faire mal, perce dans les dernières paroles qu'il adresse à John Bold, qui lui demande pardon de la nécessité où il est réduit. « — Monsieur Bold, dit-il, si vous agissez justement dans toute cette affaire, si vous ne dites que la vérité et si vous ne vous servez pas de moyens illégitimes pour atteindre votre but, je n'aurai rien à vous pardonner. Je suppose que vous pensez que je n'ai pas droit au revenu que je tire de l'hôpital et que d'autres y ont droit à ma place. Quoi que vous fassiez, jamais je ne vous attribuerai de mauvais motifs parce que vous avez des opinions opposées à mes intérêts. Faites ce que vous regardez comme votre devoir. Je ne vous donnerai aucune assistance, je ne vous créerai non plus aucun obstacle. Toute discussion est inutile entre nous. Voici Éléonore, allons prendre le thé. » C'est avec cette incroyable candeur que M. Harding avait touché depuis son administration huit mille livres sterling auxquelles il n'avait pas droit, et qu'il eût été parfaitement incapable de rembourser.

Ce roman a une singulière physionomie. Il attaque les vices humains tels qu'on peut les observer dans les castes sacerdotales. Or on sait quelle tournure équivoque et désagréable ils prennent dans ces castes et dans tout ce qui les entoure. La convoitise, la rapacité, la sensualité n'y marchent pas comme chez nous le front levé ou sous un masque perfide; tous ces vices se déforment et se rapetissent, louchent, grimacent, et, pardonnez-nous cette expression hardie, s'en-

laidissent de vertu. Ils n'osent pas être ce qu'ils sont en réalité; ils ont des timidités puériles, ils craignent le jour, ils marchent à pas de loup; ils se transforment et deviennent des vices spéciaux qui n'existent pas dans la nature humaine telle qu'elle est sortie des mains de Dieu. Pour ces formes nouvelles du vice, il a fallu inventer un nom particulier, la *cafardise*. La cafardise, comme la *cuistrerie*, n'est pas, à vrai dire, un vice; c'est une *olla podrida* nauséabonde de vices et de vertus, une habitude d'esprit, résultat des habitudes de la vie et de la profession. La cafardise n'est pas l'hypocrisie, et c'est à tort qu'on les confond. Je crois sincèrement qu'il existe peu d'hypocrites parmi les prêtres, et que Tartufe serait absolument faux, si, au lieu d'être une sorte de gentilhomme et un captateur d'héritages, il appartenait en chair et en os à la caste sacerdotale. Non, le vice principal de tous les clergés de toute religion, sans exception aucune, c'est précisément ce vilain et déplaisant avortement du vice; ce sont ces demi-convoitises que le scrupule pieux, naturel à une profession sainte, rend ridicules comme le spectacle de l'impuissance. Le vice clérical par excellence, ce n'est pas ce vice criminel et sinistre qu'a flétri Molière; c'est ce vice puéril et ridicule qu'a si gaiement chanté le grave Boileau dans son *Lutrin*, et qui a toujours excité la verve ironique, non des impies, mais des hommes les plus réellement religieux et pieux. Les violens, les libertins, les incrédules ne sont pas ceux qui ont le plus crié contre ce vice, car ils ne le connaissent guère, pas plus qu'un ignorant ne connaît le pédantisme. Ceux qui le connaissent et qui en ont souffert, ce sont précisément les modérés, les esprits honnêtes et religieux. Vous avez peut-être reçu parfois quelqu'une de leurs confidences. « J'aimerais mieux, je crois, la société du curé Meslier que celle de ces gens-là, » disait un jour, en accentuant fort énergiquement ses paroles, un homme très austère, poussé à bout par toutes sortes de doucereuses platitudes. Et quel supplice en effet pour une tête saine que d'avoir à subir ces patenôtres à double sens, que d'être assommé de pieux projectiles, de prières ou de bénédictions intéressées, que d'avoir à se démêler dans l'écheveau embrouillé de la logique sacerdotale! C'est un tourment que les hommes les plus pieux avoueront avoir éprouvé mille fois, et cependant le vice de la cafardise, si vilain qu'il soit, n'a jamais rien prouvé contre l'institution du clergé d'aucune religion, pas plus que le pédantisme a prouvé quelque chose contre les académies, les corps savans et les lettrés. Au contraire, ce vice prouve l'excellence du ministère religieux, car ce qui le constitue, c'est précisément la honte du vice, la connaissance de ce qu'il a de hideux et de coupable, la crainte de se laisser aller à la tentation. Les pas-

sions humaines forcément contenues s'ouvrent une issue timide et honteuse, comme un tempérament échauffé se purifie en déposant sur l'épiderme des rougeurs et des boutons.

Ce n'est jamais ce vice qui a fait périr aucune église; les dangers des religions sont d'une nature beaucoup plus grave. Les polémistes qui attaquent les abus extérieurs de l'église anglicane feront tomber sous la honte bien des *clergymen* trop rapaces, ils livreront au ridicule quelques évêques trop zélés pour les biens de l'église; mais ils ne peuvent pas toucher à l'institution même du clergé. Je donne au clergé anglican le conseil de se défier plutôt des apostats germanisans, des chrétiens rationalistes. Là est son plus grand danger.

Le roman de M. Trollope roule tout entier sur ces vices cléricaux. Il ne dogmatise pas, et de plus il ne nie pas les vertus qui se trouvent dans le clergé de l'église établie. Si ces vertus n'y apparaissent pas davantage, c'est que la fable du roman ne le veut point. Il a donné à M. Harding un caractère intéressant, coupable plutôt par étourderie que par préméditation; mais en dépit de ces précautions, la cafardise cléricale s'y manifeste sous ses aspects les plus variés, avec son doucereux langage, ses voies tortueuses, sa molle violence, comparable, dans les affaires insignifiantes, à l'inoffensive sangsue que nulle force ne peut détacher de la veine qu'elle a percée, et dans les grandes occasions à la poulpe marine, créature irrésistible armée de membres élastiques, et répandant autour d'elle, lorsqu'elle est menacée, un liquide noirâtre qui la dérobe à son ennemi. Quelle excellente figure est celle du bon évêque de Barchester, aussi honnête qu'on peut l'être, et pour qui il n'existe qu'un seul monde, celui du clergé! Il ne commettra jamais une injustice avec ses recteurs, ses ministres, ses vicaires, et il aura soin de favoriser leurs intérêts autant que possible; mais l'idée qu'en favorisant ces intérêts, il peut blesser ceux des fidèles, l'idée qu'un laïque peut même avoir des intérêts n'est jamais entrée dans son esprit. C'est l'homme qui ne comprend pas qu'un laïque se plaigne, et qui, lorsqu'il est accusé d'une injustice quelquefois involontaire, joint les mains, fait le signe de la croix et s'écrie pieusement : Oh! mon Dieu, les impies! Son fils, le docteur Théophile Grantley, est le type absolument opposé; c'est le pharisien clérical au complet, le Machiavel de sacristie, l'homme qui n'a du sacerdoce que le nom et les vices humains qu'il engendre; le politique violent, dominateur, l'homme injuste sous un masque de vertu, pour qui les hôpitaux sont une institution politique et non pas l'asile des pauvres, qui voit dans l'église des prêtres et non pas des fidèles, qui tonne contre les hérétiques, les dissidens, les théologiens hétérodoxes sans se soucier du plus ou moins de vé-

rité des opinions, et qui ne voit dans les controverses dogmatiques que la conservation de l'église. Il est très beau à contempler dans son attitude d'orgueil et de domination avec sa figure carrée et massive, sa large poitrine d'où s'échappent comme un tonnerre des sons impérieux; — une main dans sa poche, dit l'auteur, comme pour symboliser l'étreinte puissante avec laquelle notre mère l'église retient ses possessions, l'autre main ouverte, étendue, prête pour l'action et la défense de son ordre. Les satellites, les acolytes, tous ceux qui dépendent du clergé à des titres divers, qui vivent de l'église et qui participent des défauts du prêtre ne sont pas oubliés dans le roman; ils y sont représentés par le doyen des pauvres de l'hôpital d'Hiram, un vieux sacristain tory, mendiant *highchurchman*, excellent type de bedeau superstitieux, flatteur de ses maîtres, et qui dans toute attaque à l'église voit une atteinte portée à sa propre dignité. Bunce est respectueux et prudent; admis à la familiarité de son supérieur, jamais il n'a dépassé les limites des convenances, et un seul fait montrera combien il pousse loin le tact de ce qu'il doit ou ne doit pas se permettre. M. Harding appelait souvent Bunce après le dîner et l'invitait familièrement à boire un verre de porto avec lui. Bunce ne refusait jamais et avalait un premier verre de vin par respect et par déférence pour son supérieur; il en avalait un second par sociabilité, pourrait-on dire, et parce qu'il sentait que son patron l'invitant, c'est qu'il éprouvait le besoin d'un certain sans-gêne momentané, d'un certain abandon et relâchement d'esprit, mais il refusait toujours le troisième parce qu'il comprenait que l'abandon poussé trop loin pourrait déplaire à son maître. Quelle connaissance des subtilités du cœur humain et des imperceptibles nuances du sentiment! Il n'y a que les serviteurs des gens d'église pour avoir de ces finesses de moraliste.

Le vieux Bunce domine tous ses confrères de l'hôpital d'Hiram : cependant tout son pouvoir n'a pu empêcher une révolte, et six d'entre eux signent une pétition pour réclamer l'application du testament d'Hiram. La scène où tous ces pauvres diables, sourds, manchots, tremblotans, à moitié idiots, signent leur pétition, est curieuse et triste comme le spectacle de la dégradation humaine inoffensive. Toutes ces volontés affaiblies par l'âge, la dépendance, la misère, tremblotent comme la lumière dans de vieilles lampes graisseuses, rouillées et perforées, d'où le liquide s'échappe, et où la mèche à demi alimentée brûle sans éclairer.

« — Pensez un peu, vieux Billy Gazy, dit Spriggs, qui était beaucoup plus jeune que ses confrères, mais qui, étant tombé dans le feu un jour qu'il

était ivre et s'étant brûlé un œil, une joue et à peu près un bras, n'était pas le plus beau des hommes; pensez un peu, vieux Billy Gazy! cent livres sterling par an à dépenser. » Et Spriggs fit une grimace hideuse qui démontra son infortune dans toute son ampleur.

« Le vieux Billy Gazy n'était pas capable de beaucoup d'enthousiasme, et ces perspectives dorées ne purent le pousser qu'à frotter avec la manche de sa robe ses pauvres yeux chassieux et à marmotter qu'il ne savait pas, qu'il ne savait pas en vérité.

« — Mais vous, vous savez en revanche, Jonathan, continua Spriggs en se tournant vers un autre malheureux qui était assis sur un escabeau près de la table, et regardait la pétition d'un air hagard. Jonathan Crumple était un homme doux et faible qui avait connu des jours meilleurs. Ses enfans avaient mangé son avoir, et il avait vécu dès lors misérable jusqu'au jour assez récent où il avait été reçu dans l'hôpital. Depuis ce jour, il n'avait connu ni chagrin, ni trouble, et cette tentative pour allumer en lui de nouvelles espérances était réellement une cruauté.

« — Cent livres par an sont une bonne chose certainement, voisin Spriggs, dit-il; je les ai possédées presque moi-même autrefois, et cela ne m'a fait aucun bien. » Et il poussa un profond soupir en pensant aux enfans de sa chair qui l'avaient rendu misérable.

« — Vous les aurez encore, Jonathan, dit Handy (le chef de la révolte), et cette fois vous aurez quelqu'un qui vous les gardera solidement et scrupuleusement.

« Crumple soupira de nouveau. Il avait appris l'impuissance de la richesse temporelle, et aurait été bien aise qu'on le laissât tranquillement vivre avec son shilling et six pence par jour sans l'obséder de tentations.

«—Approchez, Skulpit, dit en s'adressant à un autre pensionnaire Handy, qui devenait impatient; vous n'iriez pas, j'imagine, soutenir le vieux Bunce et aider ce prêtre à nous voler tous. Prenez la plume et faites-vous droit à vous-même. Bien, ajouta-t-il en voyant que Skulpit doutait encore; voir un homme qui craint d'avoir sa volonté à lui, c'est la plus pitoyable chose que je connaisse.

« — Qu'on les noie, tous ces prêtres! voilà mon opinion, grogna Moody. Vieux mendians affamés, ils ne se croient jamais le ventre plein que lorsqu'ils ont volé tout, et tout le monde.

« — De quoi avez-vous donc peur? dit le logicien Spriggs; ils ne sont pas si terribles que cela; ils ne peuvent vous mettre à la porte lorsque vous êtes une fois reçu ici, non, pas même le vieux *catgut* (M. Harding) avec toute une armée de *têtes de veau* pour le défendre. — J'ai le regret de dire que c'était l'archidiacre qui était désigné par ce déplaisant sobriquet.

— Mais, dit Skulpit, M. Harding n'est pas un si mauvais homme. Il nous a donné deux pence de plus par jour.

« — Deux pence par jour! s'écria Spriggs avec mépris en ouvrant d'une manière effroyable la rouge caverne de l'œil qu'il avait perdu.

« — Deux pence par jour! murmura Moody avec un juron; au diable ses deux pence!

« — Deux pence par jour! s'écria Handy. Et ainsi donc j'irai chapeau en

main remercier un individu pour deux pence par jour, lorsqu'il me doit cent livres par an! C'est peut-être bon pour vous, mais non pas pour moi. Voyons, Skulpit, voulez-vous mettre votre croix sur ce papier, ou ne le voulez-vous pas?

« Skulpit se tourna avec indécision vers ses deux amis : — Qu'en pensez-vous, Billy Gazy? dit-il.

« Mais Billy Gazy ne pensait rien du tout. Il fit, pour exprimer les angoisses de ses propres doutes, un bruit assez semblable au bêlement d'un vieux mouton, et murmura de nouveau qu'il ne savait pas.

« — Allons donc, vieil infirme! dit Handy en mettant la plume dans la main du pauvre Billy. Ici, à cette place... Vieux fou! vous avez taché tout le papier. Allons, cela suffira. Cette marque vaut tout autant que la meilleure signature. — Et une large tache d'encre fut supposée représenter l'assentiment de Billy Gazy à la pétition.

« — A vous, Jonathan, dit Handy en se tournant vers Crumple.

« — Cent livres par an sont une bonne somme certainement, dit encore Crumple. Qu'en dites-vous, voisin Skulpit? Que faut-il faire?

« — Faites à votre guise, dit Skulpit; je ferai ce que vous ferez.

« La plume fut mise dans la main de Crumple, qui fit un signe indécis, tremblotant et vague.

« — Venez ici, Joë, dit Handy adouci par le succès; ne laissez pas dire que le vieux Bunce tient un homme comme vous sous son pouce, vous, un homme qui a toujours porté sa tête dans l'hôpital aussi haut que Bunce, quoique vous ne soyez jamais allé mendier du vin, cancaner et flatter vos supérieurs comme il le fait.

« Skulpit prit la plume et décrivit de petites arabesques en l'air; mais il hésita encore.

« — Si vous voulez me croire, dit Handy, vous n'écrirez pas votre nom, mais vous ferez une marque comme les autres.

« Le nuage qui assombrissait le front de Skulpit commença à se dissiper.

« — Nous savons tous que vous pouvez écrire votre nom, mais peut-être n'aimeriez-vous pas à passer pour supérieur aux autres. Vous savez?

« — Oui, la marque vaut mieux, dit Skulpit. Une seule signature et des croix pour tous les autres, cela ne ferait pas bien, n'est-ce pas?

« — Certainement, cela ferait le plus mauvais effet du monde. Là, à cette place...

« Et le lettré de l'hôpital fit une large croix à la place qui avait été laissée pour sa signature.

« — Voilà l'affaire, dit Handy en empochant sa pétition d'un air de triomphe; nous sommes tous dans un même bateau maintenant, neuf en tout, et quant au vieux Bunce et à ses suppôts, ils peuvent...

« Mais comme il se traînait vers la porte, une béquille d'un côté et un bâton de l'autre, il se trouva face à face de Bunce lui-même.

« — Eh bien! Handy, et le vieux Bunce, que doit-il faire? dit le doyen à tête grise.

« Handy marmotta quelque chose et voulut s'en aller; mais le large thorax du nouvel arrivant lui ferma le passage.

« — Vous n'avez rien fait de bon ici, Abel Handy, dit-il, il est facile de le voir, et vous ne faites jamais grand' chose de bon, je pense.

« — Je me mêle de mes affaires, monsieur Bunce, murmura l'autre; faites la même chose. Mes actions ne vous regardent pas, et quant à votre espionnage, il ne me fait ni chaud ni froid.

« — Je suppose, Skulpit, continua Bunce sans faire attention à son interlocuteur, que si vous dites la vérité, vous avouerez que vous avez fini par mettre votre nom au bas de leur pétition.

« Skulpit rougit, et son visage prit une expression pleine de confusion et de honte.

« — Qu'est-ce que cela vous fait qu'il ait signé? dit Handy. Je suppose que si nous voulons réclamer notre bien, nous n'avons pas à vous en demander d'abord la permission, monsieur Bunce, et quant à venir vous faufiler ici, dans la chambre de Job, lorsqu'il est occupé et qu'on n'a pas besoin de vous...

« — Je connais Job Skulpit depuis soixante ans, je l'ai connu enfant et homme, dit Bunce en regardant du côté de ce dernier, je l'ai connu depuis le jour de sa naissance. J'ai connu la mère qui l'a engendré alors qu'elle et moi, enfans du même âge, nous allions cueillir des marguerites dans le clos qui est là-bas, et j'ai vécu sous le même toit que lui plus de dix ans. Après tout cela, je puis bien venir dans sa chambre sans en demander la permission et sans avoir besoin de me cacher.

« — Vous le pouvez, monsieur Bunce, dit Skulpit, vous le pouvez à toute heure du jour et de la nuit.

« — Et je suis libre aussi de lui dire mon opinion, continua Bunce en regardant un des interlocuteurs et en s'adressant à l'autre, et je lui dis maintenant qu'il a commis une action folle et injuste, qu'il joue le jeu de gens qui ne se soucient en rien de lui, qu'il soit pauvre ou riche, bien portant ou malade, vivant ou mort. Cent livres par an? Êtes-vous tous assez simples pour croire que ce sont des gens comme vous qui peuvent jouir de cent livres par an, si quelqu'un les donne? — Et il montra du doigt Billy Gazy, Spriggs et Crumple. — Quelqu'un d'entre nous a-t-il jamais fait quelque chose valant la moitié de cet argent? Était-ce pour faire de nous des *gentlemen* qu'on nous a reçus ici, lorsque le monde nous tournait le dos et que nous ne pouvions plus gagner notre pain quotidien? Ne sommes-nous pas aussi riches dans notre genre que lui dans le sien? — Et l'orateur désigna du doigt la partie de l'édifice dans laquelle demeurait le directeur. — N'avez-vous pas obtenu tout ce que vous espériez, et même plus que vous n'espériez? Chacun de vous n'aurait-il pas donné son membre le plus précieux pour être sûr d'obtenir ces bienfaits qui ont fait de vous des ingrats?

« — Nous voulons ce que John Hiram nous a laissé, dit Handy; nous voulons ce qui nous appartient de par la loi; peu importe ce que nous espérions. Ce qui nous appartient de par la loi doit être nôtre, et, par tous les diables! nous l'aurons.

« — La loi! dit Bunce avec tout le mépris dont il était susceptible. La loi! A-t-on jamais vu qu'un pauvre homme profitât de la loi, et n'est-ce pas plutôt le légiste qui profite d'un pauvre homme? M. Finney sera-t-il jamais aussi

bon pour vous que l'a été cet homme, Job? Viendra-t-il vous voir lorsque vous serez malade, ou vous consoler lorsque vous serez misérable? Viendra-t-il?...

« — Non, et même il ne vous donnera pas de vin de Porto pendant les froides soirées d'hiver, n'est-ce pas, vieux farceur? — Et, riant de son bon mot, Handy se retira avec ses collègues, emportant la toute puissante pétition.

« Lait versé ne peut se ramasser; c'est un accident irréparable. M. Bunce dut donc se retirer dans sa chambre, dégoûté du spectacle de la fragilité humaine; Job Skulpit se gratta la tête; Jonathan Crumple fit de nouveau la remarque que cent livres par an étaient chose fort agréable, et Billy Gazy frotta ses yeux et grommela sourdement qu'il ne savait pas. »

Les pauvres diables, en dépit de toutes leurs velléités de révolte, ne sont pas bien redoutables, et dans une visite à l'hôpital d'Hiram le terrible archidiacre, le docteur Théophile Grantley, a bientôt apaisé la rébellion. De son geste triomphant, il écrase tous ces misérables idiots. « Ah! vous vous plaignez! ah! vous trouvez que vous n'avez pas assez! mais peut-être aurez-vous moins; peut-être Mgr l'évêque fera-t-il des changemens; peut-être votre directeur fera-t-il... — Non, non, mes amis, s'écrie M. Harding, dont le cœur se fendait en écoutant les dures paroles de son gendre, non, je ne ferai jamais aucun changement qui puisse vous rendre plus malheureux tant que je vivrai à côté de vous. » Ce cri explique toute la situation d'âme de M. Harding. S'il a pris l'argent des pauvres, c'est le plus innocemment du monde, sans songer un seul instant qu'il faisait mal; mais aujourd'hui sa conscience est éveillée depuis qu'on lui a si rudement ouvert les yeux, et elle n'aura plus de repos. Ces huit mille livres illégitimement acquises et dépensées, ce revenu annuel qui avait fait la joie de son foyer, qui avait payé les dépenses de ses publications musicales et les toilettes de sa fille chérie, pèsent sur sa conscience comme un cauchemar. Chaque jour lui apporte quelque tourment nouveau. L'affaire commence à faire du bruit. John Bold est allé à Londres, il a vu les journalistes influens, les membres radicaux du parlement; l'affaire est maintenant complétement lancée, et voulût-on l'arrêter, on ne le pourrait plus. Le journal *le Jupiter* vient de faire gronder sa foudre, et un de ses éclats de tonnerre a atteint le pauvre M. Harding. Que va-t-on penser de lui en Angleterre? Tous les *clergymen* d'Angleterre vont lire cet article? Oui, il est maintenant éclairé, cet argent ne lui appartient pas : il abandonnera le bénéfice, de tels scandales sont un poids trop lourd pour son honnête conscience; mais s'il l'abandonne, que deviendra sa fille? lui faudra-t-il la voir vivre dans la misère? Lui, il mendierait joyeusement pour se débarrasser de ce fardeau moral qui l'accable, mais elle... Ah! si

John Bold voulait seulement renoncer à poursuivre cette affaire!

Le pauvre *clergyman* ne dort plus, ne mange plus, ne cause plus avec son cher Bunce, ne joue plus de son cher violoncelle. Sa fille se dévoue : elle ira trouver John Bold. C'est en effet une preuve de grand dévouement qu'elle donne à son père, car elle aime le jeune homme et en est aimée. Cette misérable affaire a mis fin à ses amours, et la démarche qu'elle va tenter mettra fin à toutes ses espérances ultérieures; on n'épouse pas l'homme qu'on est allé solliciter, on n'épouse pas l'homme duquel on s'expose à recevoir un refus. Éléonore Harding s'arme de courage et va trouver John Bold. Qui pourrait résister aux prières et aux larmes d'une femme que l'on aime et dont on sait être aimé? John Bold veut sauver le monde, et peut-être le sauverait-il au prix de son propre bonheur; mais le sauver au prix du bonheur de ceux qui nous sont chers, voilà qui est plus difficile. Il cède donc, et se rend chez le docteur Grantley pour lui annoncer qu'il renonce aux poursuites. L'archidiacre le reçoit du haut de sa grandeur. « Vraiment vous renoncez! mais nous ne renonçons pas, nous. Ah! vous jetez le trouble dans une famille paisible et heureuse, vous remuez les montagnes pour faire du mal à un homme inoffensif, vous donnez naissance à mille calomnies; grâce à vous, les journaux attaquent cet homme dans son honneur, vous le traînez à la barre de l'opinion publique, et quand tout cela est fait, vous venez tranquillement dire à cet homme que vous renoncez à le poursuivre. Faites ce qu'il vous plaira; quant à nous, nous poursuivrons l'affaire. Voici une consultation de l'illustre sir Abraham Haphazard qui établit nos droits. Bonsoir. » Le pauvre Bold sort désespéré de l'entêtement de l'archidiacre; néanmoins il a fait une promesse à Éléonore, il doit la tenir. Il se rend à Londres et frappe à la porte d'une des grandes puissances du XIXe siècle, d'une puissance d'autant plus formidable qu'elle est anonyme, irresponsable, sans contrôle public, le directeur d'un grand journal, *le Jupiter* (lisez le *Times* si vous voulez).

Le directeur le reçoit dans son cabinet de travail décoré à la mode anglaise de 1855, orné d'un portrait de sir Robert Peel, emblème des opinions politiques du propriétaire, et d'une tête de femme, par M. Millais, emblème de ses préférences artistiques. Le grand journaliste tory et préraphaëlite écoute avec étonnement les révélations de John Bold, et refuse péremptoirement de lui promettre d'étouffer l'affaire. « Mais vous ignorez donc que si je voulais ne plus dire un mot, je ne le pourrais pas? dit-il à la fin à son ami. Vous ignorez donc absolument ce qu'est un journal? Du jour où, pour des intérêts particuliers et à la demande des particuliers, le journal cesserait de parler, il perdrait toute valeur pour le public. D'ailleurs l'affaire

a fait plus de bruit que vous ne supposez. Avez-vous lu le dernier pamphlet du docteur Pessimist Anticant (lisez Thomas Carlyle) et le premier numéro du nouveau roman de M. Sentiment (lisez Charles Dickens)? » Et le journaliste tend à Bold une petite brochure. M. Harding avait fourni au docteur Anticant le thème d'un éloquent parallèle entre l'homme religieux d'aujourd'hui et l'homme religieux du moyen âge. Le directeur de l'hôpital y était mis en opposition avec le fondateur de l'hôpital, et très peu à son avantage, comme on peut croire. M. Sentiment, dans le premier numéro de son roman d'*Almshouse*, avait tracé une de ces caricatures odieuses qu'il sait si bien dessiner, caricatures qui n'existent pas dans la vie réelle, mais qui sont nécessaires au romancier pour frapper l'esprit de la multitude et qui symbolisent admirablement un préjugé, un abus, un égoïsme, un vice. C'est en employant ce procédé un peu grossier, mais infaillible, que M. Sentiment avait obtenu sa popularité immense, sa grande puissance sur l'opinion publique, et qu'il était parvenu à démolir tant de préjugés et d'odieux abus. John Bold soupira profondément en voyant les anathèmes si peu mérités qu'il avait amassés sur la tête de M. Harding, et les caricatures si peu ressemblantes que le plus populaire des écrivains anglais avait tracées du père de sa bien-aimée. Ainsi donc la promesse qu'il avait faite à Éléonore, il ne pouvait la tenir, et dans cette misérable aventure il n'aurait pas même le mérite d'avoir été conséquent avec lui-même. Témérité coupable, voilà le nom que méritait sa conduite.

Heureusement pour le pauvre Bold, qui ne peut plus arrêter l'affaire, le faible M. Harding a pris sa résolution, et il ne veut plus qu'elle soit arrêtée. Lorsqu'Éléonore revient de la maison de John Bold toute joyeuse, pour porter à son père la nouvelle du désistement de son adversaire, elle le trouve tout botté, faisant ses malles et prêt à partir pour Londres. M. Harding a pris son parti : cette rente qu'il tire de l'hôpital lui est insupportable, il résignera ses fonctions et vivra tranquillement d'un petit bénéfice bien insuffisant; mais la gêne pécuniaire est préférable à une conscience sans repos. Le docteur Grantley dira ce qu'il voudra, pour le moment il s'agit de lui échapper et de partir sans qu'il le sache. Éléonore approuve son père, l'encourage dans sa résolution, et se dévoue bravement à la misère pour assurer à la vieillesse de son père la tranquillité et la paix.

Voilà le docteur à Londres, dans un hôtel d'aspect clérical, situé auprès de la cathédrale de Saint-Paul. Il fait demander une audience au grand légiste sir Abraham Haphazard (lisez sir Edouard Sugden ou tel autre célèbre jurisconsulte tory). Le temps presse. Si le docteur Grantley allait arriver avant que M. Harding n'eût résigné ses fonctions, peut-être n'aurait-il plus le courage de faire ce sacrifice, et il

va venir, il n'en faut pas douter. Pour l'éviter, M. Harding sort toute la journée, et, naïf *clergyman*, ignorant des habitudes de Londres, ne sachant d'ailleurs où reposer sa tête, il va le plus innocemment du monde dîner dans une de ces tavernes interlopes, désertes le jour, remplies de bruit et d'animation quand vient minuit. Enfin l'heure du rendez-vous assigné par sir Abraham Haphazard est arrivée. Sir Abraham le reçoit avec courtoisie et prend le premier la parole; il n'a rien à craindre, tout est fini. Ses adversaires ont retiré leur plainte, et tous les frais sont à leur charge. M. Harding prie alors sir Abraham de lui expliquer les termes du testament de John Hiram. A-t-il droit réellement à l'argent qu'il tire de l'hôpital? Pour lui, il croit que les affaires sont loin d'être réglées selon la volonté du testateur.

« — La vérité, sir Abraham, est que l'état des choses ne me satisfait point. Je vois, je ne puis m'empêcher de voir que les affaires de l'hôpital ne sont pas conduites selon la volonté du fondateur.

« — Toutes les institutions du même genre sont dans le même cas, monsieur Harding; les changemens survenus dans notre société ne permettent pas de faire autrement.

« — Très vrai, très vrai; mais je ne vois pas que ces changemens me donnent droit à huit cents livres par an. Je ne sais pas si j'ai jamais lu le testament de John Hiram, et si je le lisais maintenant, je ne le comprendrais peut-être pas. Tout ce que je vous prie de me dire, sir Abraham, est ceci : Ai-je, comme directeur, un droit légal et évident aux revenus de la propriété, la somme nécessaire à l'entretien convenable des douze pensionnaires une fois mise de côté?

« Sir Abraham déclara qu'il ne pouvait exactement dire que M. Harding eût légalement le droit, et finit en exprimant l'opinion qu'il serait insense de soulever une nouvelle question.

« — Mais je puis résigner mes fonctions, dit M. Harding.

« — Quoi! abandonner l'hôpital, répondit l'*attorney general* en regardant son client de l'air le plus étonné.

« — Avez-vous lu les articles du *Jupiter*? dit piteusement M. Harding en faisant un appel aux sympathies du légiste.

« Sir Abraham dit qu'il les avait lus. Ce pauvre *clergyman* jeté dans le plus extrême découragement par un article de journal paraissait à sir Abraham un être si ridicule, qu'il ne savait comment lui répondre.

« — Vous feriez mieux d'attendre que le docteur Grantley soit arrivé. Ne vaudrait-il pas mieux retarder toute décision sérieuse jusqu'à ce que vous ayez discuté l'affaire avec lui?

« M. Harding déclara avec véhémence qu'il ne pouvait pas attendre, et sir Abraham commença à douter sérieusement de l'état de sa raison.

« — Après tout, dit ce dernier, si vous avez une fortune suffisante pour vivre, et si ce...

« — Je n'ai pas six pence de propriété, sir Abraham, dit le directeur.

« — Dieu me bénisse, monsieur Harding, et avec quoi comptez-vous

vivre? En outre n'avez-vous pas une fille, une fille qui n'est pas mariée?

« — Mais si ce revenu ne m'appartient pas, ne vaut-il pas mieux qu'elle et moi nous allions mendier notre pain? dit M. Harding vivement et d'un ton de voix si différent du ton précédent, que sir Abraham tressaillit. S'il en est ainsi, il vaut mieux mendier.

« — Mais, mon cher monsieur, personne ne prétend plus que ce revenu ne vous appartienne pas.

« — Pardon, sir Abraham, quelqu'un le prétend, quelqu'un, le plus important de tous les témoins à ma charge, c'est-à-dire moi-même. Dieu sait si j'aime ma fille, mais je préférerais qu'elle et moi allassions mendier que de la voir vivre dans le luxe avec un argent qui appartient réellement aux pauvres. Cela peut vous sembler étrange, sir Abraham, et cela est étrange pour moi-même, car j'ai vécu dix ans dans cette heureuse maison, et je n'ai jamais pensé à toutes ces choses jusqu'au jour où on les a fait si durement retentir à mes oreilles. Je ne puis me vanter bien haut de ma conscience, puisqu'il a fallu pour l'éveiller la violence d'un journal; mais maintenant qu'elle est éveillée, je dois lui obéir. Lorsque je suis venu, je ne savais pas que M. Bold avait renoncé aux poursuites, et mon dessein était de vous supplier d'abandonner ma défense. Comme il n'y a pas d'action intentée, il ne peut plus y avoir de défense; mais il est bon, en tout cas, que vous sachiez qu'à partir de demain je cesserai d'être directeur de l'hôpital. Mes amis et moi nous différons sur ce sujet, sir Abraham, et ceci ajoute beaucoup à mon chagrin, mais ma résolution est prise irrévocablement. »

M. Harding se démet donc de ses fonctions, malgré les remontrances du docteur Grantley. Il est facile de deviner la conclusion de l'histoire : John Bold répare le tort qu'il a fait à la fortune d'Éléonore en l'épousant.

M. Trollope a-t-il voulu donner dans le personnage de M. Harding un modèle à suivre aux *clergymen* de l'église anglicane? Il est à craindre en ce cas que l'exemple ne soit pas suivi, et qu'il n'y ait au sein du clergé anglican plus de docteurs Grantley que de M. Harding. Le caractère humain est moins susceptible malheureusement que celui du bon révérend, et il est beaucoup plus raide. Les luttes politiques seraient bien vite terminées, si toutes les fois qu'un abus est attaqué, ceux qui en vivent y renonçaient aussi spontanément. Si c'est un conseil que M. Trollope donne aux *clergymen* détenteurs de bénéfices illégaux ou injustes, il est permis de croire, même sans avoir trop mauvaise opinion de la faible nature humaine, que le conseil ne sera pas suivi. Quoi qu'il en soit, son récit est curieux comme indice du sentiment public sur ces questions délicates et dangereuses.

Cependant l'église anglicane est encore très puissante malgré les attaques de ses ennemis. Dans toutes ses entreprises extérieures, dans tout ce qu'on pourrait appeler sa politique étrangère, missions,

sociétés bibliques, propagande protestante, elle a l'appui du sentiment national et mérite la reconnaissance de tous les protestans de toutes les églises, reconnaissance qui ne lui a jamais fait défaut. Dans certaines questions importantes de dogme et même de discipline, elle peut même compter sur l'appui des ministres dissidens contre ses ennemis rationalistes et infidèles. C'est ainsi (pour prendre un exemple) que lorsqu'il y a deux ans s'éleva la question de savoir si le palais de Sydenham serait ouvert le dimanche au peuple, les ministres des sectes dissidentes tonnèrent non moins vivement que les évêques anglicans en faveur de la stricte observation du dimanche. On put voir dans Londres des affiches par lesquelles les ministres baptistes recommandaient à leurs fidèles de s'abstenir soigneusement de prendre part à ces divertissemens et aux réclamations des *meetings*. Les intérêts de l'aristocratie et de la monarchie elle-même sont intimement liés à la conservation de l'église. Enfin le clergé possède une force immense dans le monde des femmes : dames patronesses, comme on dirait chez nous, occupées de bonnes œuvres, et vieilles *misses* opulentes employant leur fortune et leurs nombreux loisirs à envoyer au Congo des missionnaires anglicans, ou à former des *ragged schools* et autres institutions de charité, dont le gouvernement passe entre les mains du clergé. On a beaucoup parlé de l'influence que la confession donnait au clergé catholique; mais cette influence est une influence indirecte, et je crois qu'elle est fort contrebalancée par la puissance que la charité féminine donne au clergé anglican. Ce clergé n'a pas dédaigné non plus certains moyens jésuitiques qui ne manquent jamais leur effet sur l'imagination féminine, et c'est ainsi que les protestans austères ont eu à gémir bien des fois, dans ces dernières années, sur les pratiques papistes qu'introduisaient dans le culte certains ministres, altérations de la liturgie, chants profanes, luxe extérieur, fleurs et parfums ou autres sensualités mystiques. Enfin les dames anglaises écrivent beaucoup, et beaucoup d'entre elles ont un sentiment anglican très prononcé.

C'est à cette catégorie qu'appartient miss Yonge, l'auteur de deux romans qui ont obtenu un certain succès dans ce monde, très nombreux en Angleterre, qui s'occupe de quintessences religieuses, et qui aime à mêler la pratique du monde à la dévotion. Le ton de l'auteur est très calme, pourtant il est aisé de voir qu'elle n'est pas indifférente aux questions qui s'agitent autour d'elle; il est douteux seulement qu'elle les comprenne toujours parfaitement. Çà et là éclatent des paroles assez vives contre les écrivains du jour. Il y a dans *l'Héritier de Redcliffe* quelques mots légèrement hautains contre Charles Dickens et ses tendances : « Oui, dit avec un certain dédain un des personnages du roman, ces livres ouvrent à l'esprit de nou-

veaux horizons, et comme leurs principes sont purement négatifs, ils ne peuvent faire courir aucun risque à une personne en possession de la *vérité*. » La vérité, c'est la foi dans l'église anglicane. Dans *Heartsease*, Théodora, l'orgueilleuse jeune fille, se vante d'avoir joué un bon tour à une gouvernante allemande qu'elle détestait à cause de ses tendances par trop philosophiques, et qui nommait sans se gêner la Genèse une belle histoire symbolique, *sehr schöne mythische Geschichte*. « Fi ! dit le frère aîné, pourquoi jouer un aussi vilain tour à une gouvernante même *infidèle?* Ne suffisait-il pas de prévenir ma mère et ma tante? » L'auteur pense probablement comme ce dernier interlocuteur. Elle voudrait être impartiale, mais en dépit de toute sa modération, on sent que ses antipathies sont plus fortes que son désir de justice, et elle se contente sagement d'insinuer ses pieuses pensées, en s'abstenant de faire la moindre allusion aux controverses du jour.

Il y a beaucoup de talent, de délicatesse et d'esprit d'observation de la vie habituelle, journalière, terre à terre pourrions-nous dire, dans ces deux romans, dont la composition mérite les plus grands reproches. Miss Yonge pousse à l'excès le défaut de ses compatriotes, la prolixité et les longueurs sans fin. En vérité on ne voit pas bien pourquoi ces romans finissent, ils pourraient continuer encore après leur conclusion. On éprouve un certain sentiment de dépit lorsqu'on a achevé la lecture de ces deux énormes livres, et l'on se dit qu'après tout on n'a pas été payé en émotions, en pensées et en sentimens, du temps qu'on a employé à les lire. Voilà deux romans dont la lecture demande deux fois le temps nécessaire pour lire les deux poèmes d'Homère ou le *Don Quichotte*, et cent fois le temps nécessaire pour lire *Hamlet* ou *le Misanthrope*. Les conversations succèdent aux conversations, nous assistons minute par minute à la vie monotone des personnages, nous savons ce qu'ils disaient en se couchant, nous écoutons ce qu'ils disent en se levant, en déjeunant, en prenant le thé, en montant en voiture, en dînant. Nous voyons naître l'enfant, nous le voyons baptiser, sevrer, et lorsque l'auteur nous annonce qu'il a un mois, nous n'en sommes pas surpris, car nous savons, à n'en pas douter, qu'un mois s'est écoulé également pour nous depuis que nous avons lu le récit de sa naissance. Les personnages sont pour ainsi dire immobiles. Ce sont leurs conversations qui déterminent leurs situations. En toute franchise, nous ne voudrions pas être condamné à lire une douzaine de romans semblables dans toute notre vie, car nous ne serions pas sûr d'arriver à la fin de cette tâche avec les limites naturelles de notre existence. On lit ces romans, mais avec quelle lenteur; nous donnerions volontiers un brevet de courage à celui qui aurait eu la force d'en lire de suite

plus de trente pages. Et cependant on lit; ces personnages et leurs interminables conversations ne vous fatiguent pas plus, pendant une heure ou deux, qu'une entrevue avec d'honnêtes gens, bien élevés, polis, instruits, ne vous fatiguerait pendant le même espace de temps. On lit, car après tout on respire dans ces livres une atmosphère de moralité supérieure, un peu raffinée, et qui serait à la longue écœurante, si nous étions habitués à une atmosphère morale bien saine; mais après tous les pimens et tous les alcools littéraires que nous avons avalés, de tels livres font l'effet d'une boisson rafraîchissante et salubre, insipide prise à trop forte dose, agréable prise, comme nous l'avons fait, à petites gorgées, et toujours inoffensive.

Il y a du reste une excuse à ces longueurs : c'est la disposition d'esprit du public auquel s'adressent ces romans. Les Anglais ont une manière de lire qui n'est pas la nôtre. Lorsqu'un Français lit, c'est toujours pour s'instruire ou pour s'amuser, et lorsqu'il prend un livre par désœuvrement et ennui, ou pour telle ou telle cause frivole et même absolument étrangère à tout plaisir littéraire, il faut qu'il trouve encore dans le livre qu'il a ouvert l'une ou l'autre de ces satisfactions. De cette disposition naturelle de l'esprit national découlent toutes les qualités et tous les défauts de notre littérature ancienne et moderne; de ce besoin d'être amusé est sorti le récit vif, rapide, animé; de cette tendance à vouloir être instruit est résultée cette forme didactique, méthodique, logique, qui ne permet pas à la pensée de s'arrêter, de regarder autour d'elle, de rêver, et qui la fait marcher droit au but que s'est proposé l'auteur, comme un conscrit marche sous la discipline d'un sergent. Dans les livres qui peignent les mœurs humaines, dans le roman par exemple, le Français ne se contente pas de la reproduction de la vie telle qu'elle existe; il veut voir cette image de la vie marcher plus vite que la vie elle-même. L'Anglais au contraire aime à voir marcher lentement ce panorama colorié, à contempler longtemps les mêmes personnages; il cherche plus que nous dans un roman les émotions de la vie ordinaire. Le spectacle des mille et une trivialités de l'existence ne l'effarouche pas plus dans un roman qu'il ne l'effarouche dans la réalité; les conversations interminables des personnages ne l'ennuient pas plus que ne nous ennuient les conversations que nous tenons chaque jour; il jouit des mille et un petits détails du récit comme on jouit des mille et un petits incidens de la vie; par exemple, la description inutile d'un personnage introduit par l'auteur sans aucune raison le divertit autant que s'il rencontrait accidentellement ce même personnage dans *Regent street* ou *Pall Mall*. La différence entre la manière de lire d'un Français et celle d'un Anglais peut se résumer d'un mot : pour un Français, la lecture est une interruption

momentanée de la vie ordinaire; pour l'Anglais, c'est une continuation de la vie ordinaire. De là les qualités et les défauts de la littérature des deux peuples. Le mouvement, la grâce, la vive allure, la passion des œuvres françaises, et aussi tant de rêves malsains, de conceptions immorales et impossibles, proviennent de ce désir d'être arraché à la vie ordinaire; le vif sentiment de la réalité, la minutieuse analyse, l'humour plein de flânerie, le lent bavardage, la prolixité et la trivialité souvent puériles des œuvres anglaises, proviennent au contraire du besoin de ne pas perdre de vue la vie réelle, même dans le domaine de la fiction.

Les personnages que miss Yonge met en scène appartiennent tous à la *high life;* c'est un monde absolument aristocratique, depuis le plus important jusqu'au plus insignifiant des personnages. Je ne sais pourquoi la littérature qui s'applique à reproduire exclusivement le monde élégant me semble ressembler de tout point à notre littérature réaliste, qui s'obstine au contraire à ne vouloir reproduire que le monde des bourgeois de province ou des boutiquiers parisiens. Le même ennui plane sur l'une et sur l'autre : c'est que l'art, comme la nature, ne vit que de contrastes, et que le mérite réel des caractères humains ne se révèle pleinement que lorsqu'ils entrent en lutte ensemble et se heurtent hardiment. Un personnage aristocratique n'a tout son prix que lorsqu'il se trouve en opposition avec un caractère vulgaire, ou dans des conditions qui le font sortir de la sphère où il vit. Il en est de même pour tous les autres caractères humains, quels qu'ils soient. C'est une loi à laquelle tout grand artiste ou tout grand poète se gardera bien de manquer, car lorsqu'elle ne sera pas observée, l'auteur aura beau dire qu'il a reproduit la réalité, son œuvre ne sera jamais qu'une œuvre de convention. Il ne faudrait pas croire qu'on reproduit des sentimens humains parce qu'on s'applique à copier servilement les surfaces qu'on a sous les yeux : les trois quarts de nos sentimens n'ont rien de réel et sont de pure convention. Une observation bien simple suffira pour le faire comprendre. Chaque fois qu'un groupe humain se forme et se sépare du reste de l'humanité, chaque fois que, volontairement ou par suite de circonstances fatales, il s'enferme dans une sphère restreinte, s'assigne des limites, ou se voit par la nécessité privé de relations libres et larges avec la vaste mer de la vie humaine, alors il s'opère un singulier phénomène. Une atmosphère particulière se forme, atmosphère dans laquelle ce groupe seul peut vivre, dans laquelle étoufferait toute personne qui y serait introduite trop brusquement. La proportion naturelle des choses disparaît; les sentimens et les pensées se dénaturent et se dépravent; l'intelligence n'est plus éclairée que d'un côté; l'esprit a pour un certain ordre de faits des yeux

de lynx et de presbyte, pour tous les autres des yeux de taupe. Des cinq ou six sentimens qui font battre le cœur de l'humanité, la moitié au moins s'éteignent, en revanche ceux qui survivent deviennent d'une susceptibilité excessive, maladive et dangereuse. Pour régler ce monde à part, il faut nécessairement un code à part, et alors naissent des conventions et des préjugés que ce groupe prend pour la règle absolue des actions humaines. Le langage aussi se dépravе dans ses efforts pour reproduire des nuances de sentiment inconnues à la véritable humanité, il devient du jargon. En vérité, le poète ou le romancier qui croirait peindre une image de la vie humaine en peignant quelqu'un de ces groupes que l'on appelle *castes, classes, professions,* que sais-je? se tromperait autant que s'il croyait peindre un homme en peignant un Chinois. La Chine en effet, tel est le type agrandi de toutes les sociétés humaines exclusives, restreintes, séparées; aristocrates, bourgeois, plébéiens, boutiquiers, prêtres, écrivains, tous sont plus ou moins des Chinois tant qu'ils restent dans leur monde particulier; mais abattez la grande muraille qui les sépare et voyez le miracle qui s'accomplit. La robe du mandarin tombe, le jargon enfantin disparaît, les révérences cérémonieuses cessent, et le Chinois devient un homme.

Ces réflexions ne manquent jamais de nous revenir à l'esprit toutes les fois que nous lisons certains de ces livres modernes où l'auteur reproduit, sans aucun souci de cette grande loi des contrastes, la manière de vivre de quelques-uns de nos groupes sociaux, et elles se sont présentées tout naturellement à la lecture des romans de miss Yonge. Ces personnages ont toute l'élégance et toute la politesse imaginables, mais en vérité c'est à peine si leurs joies et leurs douleurs nous touchent, car elles ne ressemblent en rien à celles des autres hommes. A force de se raffiner, le sentiment devient d'une ténuité excessive et n'a plus aucun caractère humain. On dirait ces fils de la Vierge qui, étincelant au soleil, insaisissables au toucher et cependant visibles, vous font croire à une illusion des sens. Les caractères sont dessinés avec habileté, mais ils n'ont pas de force et de solidité; ils manquent aussi d'originalité; nous ferons exception toutefois pour deux ou trois d'entre eux, Guy et Philippe de Morville de *l'Héritier de Redclyffe,* et Théodora de *Paix du cœur* (*Heartsease*). Récit, personnages, sentimens, en un mot tout cela est trop raffiné, trop subtil, trop quintessencié, trop *féminin.* Je ne sais qui a dit ce mot cruel, qu'une femme auteur ne devait pas avoir de sexe : il y a du vrai dans ce mot. On sent trop que l'auteur de ces romans est une femme, et qu'elle voit la société sous un aspect tout féminin. C'est là, après leur longueur, le très grand défaut de ces romans. Hâtons-nous d'ajouter que ce défaut est am-

plement racheté; les scènes familières et gracieuses y abondent et pourraient fournir les plus ravissans sujets de vignettes anglaises. Chaque scène est, pour ainsi dire, une de ces images de *keepsake* si finement dessinées, remplies de détails poétiques, d'accessoires charmans, de figures plus belles que la réalité, brillantes et polies comme l'acier sur lequel elles sont gravées, froides aussi comme lui. J'ouvre *Heartsease*, par exemple; on pourrait prendre chacune de ses pages et les transformer en gravure; il n'y a pas une ligne qui ne puisse servir de texte à une vignette : *première entrevue de John Martindale et de Violette*, *Violette donnant à manger au paon du parc de Martindale*, *M. Fotheringham et Théodora pendant l'orage*, il n'y aurait que l'embarras du choix.

La religion de miss Yonge a, comme l'aspect sous lequel elle voit la société, un caractère tout féminin. Cette religion n'a aucune des ardeurs de la controverse, elle ne cherche pas à convertir les incrédules, elle s'applique tout simplement aux devoirs de la vie domestique. Elle suppose une religion déjà préexistante dans le cœur de ceux auxquels elle s'adresse, des instincts qui ne demandent qu'à être dociles, des semences qui ne demandent qu'à germer et à grandir. Elle se rétrécit en quelque sorte dans les étroites limites du foyer et de la chambre nuptiale; c'est assez dire qu'elle s'adresse à peu près exclusivement à un public féminin. C'est surtout pour la mère tendrement inquiète auprès du berceau de ses enfans, pour la femme délaissée par un mari mondain, volage et imprudent, pour la jeune fille blessée dans ses affections, c'est pour toutes les souffrances secrètes et solitaires du cœur féminin que cette religion a des baumes et des consolations. Quant à la partie masculine de l'humanité, quoique miss Yonge ne l'oublie pas, je crains que ses remèdes moraux ne puissent avoir aucun effet sur sa nature plus rude, et qu'il ne soit besoin, pour opérer sur elle, de cordiaux plus puissans. La religion, chez les hommes, agit d'une manière plus générale et moins directe que chez les femmes; elle agit chez elles davantage par détails, si nous osons nous exprimer ainsi. Aussi la religion de l'homme consiste-t-elle dans une vue plus large des choses divines et dans l'intelligence du but général de la vie et des desseins providentiels, tandis que la religion de la femme consiste plutôt dans une pratique scrupuleuse, constante des enseignemens moraux de la religion. Les limites entre la religion de l'homme et celle de la femme sont donc plus nettement tranchées qu'on ne le suppose communément, et il faut ajouter que ces limites ne sont jamais dépassées avec impunité. Telle pratique dévotieuse, par exemple, qui chez la femme est naturelle et gracieuse, devient chez l'homme une miévrerie, quelquefois une demi-hypocrisie, et accuse presque tou-

jours une nature subalterne. D'un autre côté, la femme qui essaie trop de s'affranchir des pratiques du culte, qui essaie de trop dominer les enseignemens qui lui sont donnés, qui veut trop comprendre au lieu de se contenter de sentir, devient aisément un être choquant, et court un plus grand risque encore, — celui de comprendre imparfaitement et de ne plus sentir qu'imparfaitement aussi. Nous ne sommes pas surpris que Violette eût tant de peine à persuader son mari, Arthur Martindale, d'approcher de la table sainte. Si Arthur n'avait pas de religion, ce n'était évidemment pas par la pratique du culte qu'il pouvait commencer à en avoir.

C'est donc une religion essentiellement féminine que la religion de miss Yonge; elle a aussi un autre caractère, elle est strictement anglicane. Ses sentimens sont indécis et équivoques, ils manquent de force et de logique. Elle n'a ni l'absolue humilité du catholicisme ni la grave et sérieuse soumission du protestantisme dissident. Elle participe de l'un et de l'autre, mais sans les unir dans un sentiment supérieur. Comme l'église anglicane elle-même, elle est une manière de compromis. Elle s'attache plus que le protestisme pur aux symboles extérieurs, elle attribue une certaine importance aux croix, au choix des prières, elle aime à rêver auprès des anciennes cathédrales, elle a un certain amour pour les madones des peintres italiens. Elle n'a donc pas l'austérité du puritanisme, mais elle n'a pas non plus toute la belle poésie des symboles catholiques, si propres à frapper tout esprit féminin, et cette admirable croyance, la véritable consolation des femmes, la vierge Marie, n'existe pas pour elle. J'ajouterai que cette religion a, comme l'église anglicane, un caractère tory et aristocratique qui est à la longue déplaisant; elle ne nous entretient que des douleurs heureuses, si l'on peut parler ainsi, de chagrins raffinés et mondains, de souffrances pour lesquelles certainement Jésus n'est jamais venu sur la terre, et de péchés si subtils qu'ils ne méritaient pas, pour être rachetés, le sang d'un Dieu.

Généralement la religion de miss Yonge est toute de sentiment; elle est présentée comme un baume et une consolation. Miss Yonge ne prêche point et n'entre point sur le terrain du dogme. Pourtant une ou deux fois le dogme théologique perce à travers le sentiment, et cela assez mal à propos. Nous en citerons un exemple où la croyance à un dogme défini et arrêté vient fort peu naturellement se mêler aux affections humaines. L'enfant d'Arthur Martindale vient d'être baptisé à l'insu de sa mère :

« — Y a-t-il longtemps que vous êtes éveillée?

« — Oui, mais je me suis sentie si à mon aise... J'ai pensé au nom que l'on donnerait à l'enfant.

« — Il est trop tard, Violette, on l'a nommé John. Ils prétendent que j'ai voulu qu'il fût ainsi baptisé.

« — Quoi! a-t-on eu déjà besoin de le baptiser? Est-il donc si délicat? O Arthur! dites-moi : je sais qu'il est bien petit et bien faible, mais je ne le croyais pas malade!

« Arthur essaya de la rassurer en lui donnant de bonnes nouvelles de la santé de l'enfant, nouvelles que la nourrice corrobora; mais, quoiqu'elle fît tous ses efforts pour croire à ce qu'on lui disait, elle ne se sentit pas rassurée jusqu'à l'arrivée du médecin, qui, sur un billet d'Arthur, avait avancé sa visite du matin. Elle lui adressa tant de questions, qu'il fut tout surpris, lui qui la nuit dernière l'avait quittée si faible qu'elle ne pouvait ni parler, ni même ouvrir les yeux. Il apaisa ses inquiétudes en donnant quelques légères entorses à la vérité; mais après cette conversation sa conduite envers l'enfant parut avoir changé : elle n'avait plus seulement pour lui les caresses d'une mère, il y avait une sorte de respect réfléchi dans la manière dont elle le regardait, qui lui fit demander par Arthur ce qu'elle étudiait donc sur ce drôle de petit visage.

« — Je pensais combien il est bon, répondit Violette.

« Arthur sourit, mais ne comprit pas la pensée de sa femme. »

Nous croyons sans peine qu'Arthur ne comprit pas, et peut-être le lecteur ne comprend-il pas davantage le regard de respect que Violette jeta sur son enfant. Cela signifie qu'à l'amour de la mère pour l'enfant était venu s'ajouter le respect pour l'âme chrétienne régénérée par le baptême. La doctrine de la régénération par le baptême vient ici, on en conviendra, se mêler intempestivement aux sentimens naturels d'une mère. Les pensées de religion tombent ainsi d'une manière inattendue dans les romans de miss Yonge, et prennent pour ainsi dire le lecteur par surprise. Cela est charmant quelquefois, car tous ces rayons religieux ne se révèlent pas d'une manière aussi intempestive que dans l'exemple que nous venons de citer; souvent ils traversent et sillonnent comme des éclairs, présages des orages futurs de la vie, les scènes de bonheur intime et de joie domestique, et mêlent une pensée de mélancolie à la joie de vivre qui anime les heureux de ce monde. Un jour, par exemple, Arthur Martindale surprend au cou de sa femme une petite croix de corail. « — C'est un présent de John, dit-il, je connais cette croix. — Hélène, répondit Violette, avait exprimé le souhait que cette croix fût donnée à quelqu'un qui pût y trouver autant de consolations qu'elle-même y en avait trouvé. — De quelles consolations avez-vous besoin ? — Seulement lorsque je suis insensée. — Je le pense bien; mais, je vous en prie, quelles consolations peut-on trouver dans un morceau de corail comme celui-là? — Ce n'est pas le corail, c'est la pensée qu'il suggère, cher Arthur, dit Violette en rougissant et en cachant la croix dans son sein. »

Voilà les défauts et les sentimens de ces livres, voilà la pensée qui les anime. Des deux romans que nous avons mentionnés, celui que nous préférons est *Paix du cœur* (*Heartsease*). La pensée en est plus simple, la narration plus dégagée, moins chargée de détails parasites, les conversations, quoique fort longues encore, moins interminables. Il s'en échappe d'ailleurs un sentiment particulier et qui prête beaucoup à la réflexion : c'est que non-seulement la religion est un baume pour les douleurs de la vie, mais qu'elle est encore un acide qui corrode nos préjugés, et que cet acide est le seul qui puisse dissoudre ces montagnes d'injustices que, sous des noms hypocrites, nous élevons contre nos semblables. L'histoire est très simple : le fils d'un noble lord, Arthur Martindale, officier aux gardes du corps, a épousé, à l'insu de ses parens, une jeune fille bourgeoise, miss Violette Moss. Faire accepter sa femme à ses parens n'est pas difficile, mais la leur faire aimer est chose toute différente. Le frère aîné, John, qui a été éprouvé dans ses affections, et qui a eu à souffrir des préjugés de sa famille, n'a pas de peine à aimer la douce et timide jeune fille, non plus que lord Martindale; mais les femmes sont plus difficiles à conquérir. Il y a là une preuve de bon sens donnée par l'auteur; il est rare en effet qu'un homme, à quelque classe qu'il appartienne, maintienne impitoyablement ses préjugés contre une femme d'une classe différente de la sienne, et réciproquement; nos préjugés à nous tous tant que nous sommes ne s'appliquent jamais qu'à un seul sexe. La pauvre Violette put en faire l'expérience. Elle est bientôt l'idole de tous les hommes, mais elle ne rencontre chez les femmes qu'injustice et dédain. Il y a là une certaine vieille tante, mistress Nesbit, qu'il est dangereux de mécontenter, car d'elle dépend en partie la fortune des siens, qui est un puits intarissable de préjugés, et qui, par son amour pour les unions bien assorties, ferait le malheur de toute sa famille. Elle a déjà brisé le cœur de l'aîné en s'opposant à son mariage; elle désapprouve l'affection de sa nièce pour le fiancé de son choix : on peut imaginer de quel œil elle voit le mariage d'Arthur. Il y a là aussi lady Martindale, bonne dame d'un caractère faible, soumise à la domination de la tante, et qui n'ose pas sentir et penser autrement qu'elle. Il y a là enfin Théodora, la sœur d'Arthur, jeune fille orgueilleuse, d'un caractère volontaire et bien trempé, qui a pour son frère une affection profonde, et qui s'indigne presque de voir que maintenant cette affection va être partagée par une étrangère introduite subrepticement dans la famille. C'est ce monde féminin que Violette doit conquérir, et elle le conquiert par la patience, l'humilité et la religion.

Tout l'intérêt du roman se concentre sur deux femmes, Théodora

et Violette. Les deux belles-sœurs arrivent enfin à la paix du cœur par le même moyen, mais en suivant des voies bien différentes : Violette en acceptant humblement les douleurs et les injustices, en s'armant de la religion contre les préjugés de famille, contre les ennuis du ménage, contre la solitude remplie d'amertume que lui fait un mari aimant et bon, mais léger, étourdi et mondain; Théodora, en essayant de lutter contre la force des choses et en maintenant d'une main ferme ce drapeau d'orgueil sous lequel elle s'abrite jusqu'à ce qu'enfin elle tombe brisée et se voie forcée d'avouer sa faiblesse. C'est une lutte qui dure longtemps et qui est pleine de petites péripéties dont la description accuse chez l'auteur une grande connaissance de ce petit monde, si restreint et si plein de douleurs infinies, le foyer domestique; mais toutes ces douleurs sont enfin apaisées par la religion, et l'auteur insinue heureusement, à la fin de son roman, que ces chagrins que nous nous créons seraient considérablement réduits, si la religion présidait à notre vie et dirigeait nos actions. « Oh! Arthur, dit Violette, ne voulez-vous point vous agenouiller avec moi, afin que nous rendions grâces à Dieu de tant de bonheur? Ah! ce qui paraissait d'abord devoir être des couronnes d'épines et des croix de douleur s'est changé en bénédictions. »

Pour donner une idée du style de conversation et du ton général de sentiment de ces livres, nous choisirons deux passages non parmi les meilleurs, mais parmi ceux qui peuvent se passer de longues explications, car c'est là encore un défaut des récits de miss Yonge, chacune de leurs situations prise isolément ne se comprend pas sans des commentaires, et n'offre pas à l'esprit un intérêt dramatique suffisant. Arthur vient d'introduire sa femme dans sa famille et de la présenter à sa tante mistress Nesbit, qui ne cesse de faire des allusions désagréables à ce mariage malheureux :

« Arthur s'assit auprès de sa tante et se mit à causer avec elle dans ce langage familier qui, lorsqu'il était écolier, lui avait si souvent conquis banknotes et souverains. Toutefois son empressement fut moins bien reçu qu'autrefois, et il ne reçut en récompense que des coups de griffe. Il espérait, dit-il, qu'elle avait bien passé l'hiver, et que cette saison ne lui avait pas paru trop ennuyeuse. — Il était impossible de s'ennuyer avec une personne telle que Théodora, répondit-elle; la solitude avec elle était un plaisir, et démontrait tout l'avantage de la société d'un esprit cultivé.

« — Jadis elle n'avait pourtant pas de bien grandes dispositions à l'étude, dit Arthur.

« — Non, lorsqu'elle était enfant; mais les bonnes années pour l'étude viennent plus tard. L'éducation ne commence guère avant dix-sept ans.

« — Les jeunes femmes ne vous seront pas très reconnaissantes de cette maxime.

« — L'expérience ne fait que la confirmer en moi. Une femme ne vaut jamais rien lorsqu'il ne s'est pas écoulé quelques années entre son mariage et sa nubilité, et bien plus, il est impossible de savoir ce qu'elle est lorsqu'elle est fraîchement échappée de l'école. Ce n'est pas une femme alors, c'est la matière première d'une femme!

« Arthur rit d'un rire embarrassé.

« — Nous avons par ici mistress Hitchcock par exemple : la connaissez-vous?

« — Qui? la dame qui sort avec des chiens de chasse et qui court des *steeple-chase?* Je l'ai vue aujourd'hui traverser Whiteford à cheval, et elle a regardé si effrontément dans notre voiture, que la pauvre Violette a été obligée de baisser son voile jusqu'à notre sortie de la ville.

« — Eh bien! elle s'est mariée lorsqu'elle est sortie de l'école. C'était alors une créature douce, timide, toute craintive, les yeux toujours baissés et rougissant à chaque mot.

« Arthur pensa que sa tante faisait une allusion malicieuse aux regards toujours baissés de sa femme; il essaya de cacher son embarras en tournant entre ses doigts les glands d'un des coussins du sofa et observa en riant que la timidité de la dame en question devait remonter très haut, et qu'elle l'avait sans doute épuisée tout entière avant qu'il l'eût connue.

« — Nous avons aussi lord George Wilmot, qui s'enfuit avec la fille d'un fermier. Elle fit presque sensation : elle était presque présentable, très jolie et très bien élevée; mais quel caractère! On avait coutume de les appeler George et le Dragon. Pauvre homme! il avait l'air le plus humble!

« — Il y avait un de ses fils dans les dragons, dit Arthur essayant de détourner la conversation; un gros garçon très lourd.

« — Exactement; il en était de même de tous les enfans : le fermier du Yorkshire perçait dans toute leur personne, et le pauvre lord George en était si honteux, qu'il était positivement pénible de le voir en compagnie de ses filles. Et cependant la mère avait toute l'apparence d'une grande dame.

« Arthur fit soudainement une remarque sur l'amélioration de la santé de John.

« — Oui, maintenant que cette malheureuse affaire est terminée, nous allons le voir renaître à la vie. Il formera de nouveaux attachemens. Il est très important qu'il soit bien marié, et en vérité nous avons toute raison d'espérer que... — Et elle regarda Arthur avec triomphe et d'un air significatif. »

Tel est généralement le style de conversation des romans de miss Yonge : voici maintenant un échantillon du ton habituel des sentimens religieux qu'elle exprime; ils sont doux, modérés, plus insinuans que violens, familiers dirons-nous, mais ils n'ont aucun accent très prononcé. Par un de ses caprices d'orgueil, Théodora Martindale s'est aliéné l'affection de son fiancé; elle va chercher des consolations auprès de sa belle-sœur, qu'elle a maintenant appris à aimer, et qui est pour la jeune fille, naguère si fière, un appui et un soutien dans la vie.

« Violette venait de se coucher lorsque Théodora entra, s'assit au pied du lit en regardant sa belle-sœur, et répondant à peine aux quelques paroles que celle-ci osait prononcer. Ce ne fut qu'à minuit qu'elle se leva pour se retirer.

« — Allons, il faut partir; mais je ne puis me lasser de vous contempler. Je pars, et il me semble que c'est comme si j'étais chassée du lieu unique où je puis être bonne.

« — Non, chuchota Violette, partout où nous avons un devoir à accomplir, nous pouvons être bons.

« — Je le pourrais, si je vous avais avec moi pour me calmer et me dire de telles paroles.

« — Vous n'avez pas besoin de moi pour vous les dire : vous avez la Bible et le *Prayer Book*.

« — Je n'ai jamais connu la manière de suivre leurs maximes, et maintenant que j'ai trouvé la route à suivre, il me faut m'éloigner de vous.

« — La même grâce divine qui vous a montré le chemin vous conduira plus loin encore, chérie, si vous voulez la suivre, quoique la route soit rude à parcourir.

« — La grâce divine peut être avec vous, elle est avec vous, dit Théodora d'un ton de voix morne et désespéré; mais, Violette, pensez combien de temps je me suis écartée de la bonne voie!

« Violette s'assit sur son lit, prit sa main, la serra entre les siennes, et s'écria avec des larmes : — Il ne faut pas parler ainsi; si vous n'aviez pas la grâce, auriez-vous tant de chagrin maintenant?

« — Je ne sais, je puis espérer et voir distinctement la route qui conduit à la paix, lorsque vous me regardez ou que vous me parlez; mais pourquoi suis-je obligée de rentrer dans le désert de mon propre cœur, abandonnée à la solitude et à la tentation?

« — Si c'est sur moi que vous vous reposez réellement, au lieu de vous reposer sur le seul véritable appui que nous ayons, il vaut mieux que vous soyez obligée de le chercher vous-même. Théodora chérie, voulez-vous me permettre de vous raconter quelque chose de mes propres expériences? Lorsque je vis pour la première fois les difficultés de la vie et que je ne pus plus chercher l'appui de ma mère, il me sembla d'abord que je ne pourrais plus trouver aucun soutien; mais l'appui cependant ne me fit pas défaut. Je vis que je pouvais trouver des conseils et des consolations dans la Bible et dans la religion, et je n'ai jamais été aussi heureuse que depuis cette époque.

« — Il guidera le jugement de ceux qui sont doux, à ceux qui sont humbles il montrera la route, murmura Théodora en se penchant vers sa belle-sœur, tandis que les larmes coulaient de ses yeux.

« — Il se manifeste lui-même à ceux qui veulent le suivre et dompter leur volonté personnelle, répondit Violette. »

Encore un mot sur ce sujet. L'anglicanisme de miss Yonge, avons-nous dit, n'affecte jamais de formes dogmatiques. Il n'aime pas la controverse; il se borne à faire appel au sentiment. De tels livres semblent comme un écho affaibli des doctrines traditionnelles de

l'Angleterre. Que nous voilà loin des romans d'Hannah More et des écrits moraux du dernier siècle! La confiance, l'assurance qui règne dans ces livres et qui les fait ressembler aux leçons d'un pédagogue enseignant des enfans incapables de le contredire, ou aux sermons d'un prédicateur sûr que ses auditeurs sont en communauté de principes avec lui, qu'il n'a qu'à leur en expliquer la pratique, que ces auditeurs ne peuvent errer que sur des points de détail, cette confiance n'existe pas au même point dans les romans de miss Yonge. On sent vaguement que les cœurs sont plus partagés qu'autrefois, les âmes plus tièdes, et que de nouvelles doctrines prennent lentement la place des anciennes.

Les romans de miss Yonge ne sont point une exception; la plus grande partie des romans qui se publient chaque année en Angleterre ou en Amérique, surtout lorsque les auteurs sont des femmes, sont empreints d'un sentiment religieux très prononcé. Il ne faudrait pas attribuer aux tendances de l'esprit féminin ce genre de littérature, qui est un des fruits naturels de la civilisation protestante, et qui n'a pu s'acclimater dans aucun des pays catholiques, — heureusement pour le goût et la distinction nécessaire des genres, diront les puristes sceptiques, qui prouveront sans peine qu'un roman n'est pas un sermon, et que l'accouplement de ces deux genres ne peut produire que de mauvais romans et de mauvais sermons; — malheureusement pour l'éducation et les mœurs de famille, diront à leur tour ceux qui cherchent dans la littérature un but d'utilité. Les uns et les autres ont peut-être raison et tort alternativement. Nous ferons remarquer aux premiers que les sentimens religieux font partie du cœur de l'homme aussi bien que les passions les plus mondaines, et qu'à ce titre ils doivent avoir une place dans une peinture de la vie humaine. Quant aux seconds, sans contester la justesse de leur point de vue, nous leur dirons qu'un roman n'est pas précisément un prêche, et que les sentimens religieux ou les questions religieuses, lorsqu'ils se présentent dans un roman, ne doivent pas s'y établir en maîtres, sous peine de faire ressembler ce roman à une allégorie. Le roman, comme le drame, ne connaît que des personnages humains, qui ne sont pas composés d'une seule passion ou d'une seule vertu, mais de plusieurs passions et de plusieurs vertus. Les oppositions que nous présentent les romanciers religieux n'existent point dans le monde sous une forme aussi tranchée que dans leurs récits, les hommes religieux que nous rencontrons dans la vie réelle ne représentent point la religion d'une manière aussi absolue; les hommes mondains ne personnifient pas aussi exactement l'esprit du monde, ni les hommes vicieux le vice; ils ne sont point et ne peuvent pas être des symboles, ils sont des hommes. Aucun de nous

n'arrive heureusement et malheureusement à un tel degré de perfection ou d'infamie, qu'il ne fasse plus qu'un avec une vertu ou avec un vice. Voilà le très grand défaut de la littérature religieuse non didactique et philosophique : les personnages qu'elle crée sont presque toujours des personnages de convention. Aussi, parmi tous les livres religieux où la passion s'unit à l'enseignement, je n'en connais que deux qui aient échappé absolument à ce défaut : l'un, c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*, peinture d'une âme solitaire, ascétique et aspirant à la perfection, chez laquelle le drame est tout intérieur; l'autre est le *Pilgrim's Progress* de John Bunyan, pure allégorie dont les vices et les vertus sont les seuls personnages, mais où les êtres abstraits remplacent avantageusement des acteurs réels, car ils vivent d'une vie véritable et forment une sorte de société humaine. Naïvement inspiré, et avec ce bon sens qui ne fait jamais défaut au génie, Bunyan a renversé le procédé ordinaire des romanciers religieux. Tandis que ces derniers transforment les êtres vivans en personnages de convention représentans d'idées abstraites, Bunyan transforme les êtres abstraits en personnages vivans; *Faithful, Talkative, Wordly Wiseman,* sont des hommes, ils en ont tout le courage, toute la lâcheté, tout le désintéressement et tout l'égoïsme. Nous craignons, pour toutes ces raisons, que le roman religieux, excellent comme but et comme leçon morale, ne soit jamais littérairement qu'un genre hybride, absolument ce que serait un traité de philosophie qui chercherait à être dramatique.

Dans nos pays catholiques, nous avons connu à peine ce genre de littérature, et l'exemple du bon évêque Camus n'a jamais jusqu'à nos jours tenté aucun homme doué d'un véritable talent littéraire. De notre temps, un écrivain a essayé ce genre avec assez peu de succès, et a fini par trouver un meilleur emploi de son talent et de sa grande verve comique. C'est qu'en effet dans les pays catholiques, où l'influence classique a prévalu, on a poussé si loin la *distinction des genres,* que l'église et la société, la religion et la vie humaine existent séparément, sans aucune relation, chacune dans sa sphère. La religion habite l'église et y est exposée aux regards des fidèles comme le saint sacrement tiré du sanctuaire aux jours de grande solennité; le fidèle va vers elle, elle ne va pas vers lui; à son foyer domestique, il n'en a qu'une incomplète image; buis bénit, saintes reliques, bénitier de famille, tout cela ne peut agir sur lui qu'à de certains momens, sous l'empire de certaines émotions, très courtes et très rares. Pour trouver la religion dans toute sa splendeur, il faut absolument que le fidèle aille à l'église de sa paroisse; là, elle habite, et non dans son foyer, non dans les occupations de sa vie journalière, non dans son âme et dans son cœur. Très *pittoresque*, la

religion catholique n'est cependant pas *dramatique,* et c'est au protestantisme que cette épithète revient de droit. La confession, l'assistance habituelle du prêtre font bien vite cesser le drame dès qu'il se présente dans la vie, car il n'y a pas drame là où il n'y a pas lutte, combat, passion, là où la paix du cœur est conquise trop facilement. C'est la raison pour laquelle il n'y a point de roman religieux dans les pays catholiques, et en généralisant davantage, on pourrait dire que c'est la raison pour laquelle le roman est de sa nature essentiellement protestant.

Nous avons saisi cette occasion de dire quelques mots sur la situation présente de l'église anglicane, le travail des esprits en Angleterre et le mouvement religieux qui s'y opère; nous n'avons pas à porter de jugement sur de tels faits, à les approuver ou à les condamner: nous devons nous borner à les constater. Un étranger surtout, lorsque ses opinions ne sont pas directement intéressées, doit s'abstenir de prendre parti pour ou contre des événemens douteux, dont l'issue est incertaine, et qui, s'ils font quelque bien, peuvent faire aussi beaucoup de mal. Il en est de l'église anglicane comme de l'aristocratie : l'une et l'autre ont commis des fautes, c'est possible; mais au fond, aujourd'hui qu'elles sont attaquées, sont-elles pires qu'il y a cent ans, alors qu'elles exerçaient un pouvoir sans contrôle, et qu'aucun audacieux (si ce n'est quelque philosophe dont la voix s'éteignait dans le désert des écoles savantes, et dont nul ne s'occupait, à l'exception de deux universités) n'osait les contester? Certainement non. Il est évident que la masse du clergé est sinon plus convaincue et plus pieuse, au moins plus tolérante, plus éclairée, plus instruite qu'autrefois; il n'est pas douteux que l'aristocratie soit plus humaine, que ses mœurs se soient améliorées. Certes, pris individuellement, un *gentleman* anglais d'aujourd'hui est infiniment préférable à quelqu'un de ces grossiers *squires* pleins de passions, de préjugés et de haines qui siégeaient au parlement dans les derniers siècles. Toutefois nous ferons deux observations. La première est celle-ci : les institutions sont souvent moins menacées par les fautes des hommes qui les représentent que par l'esprit de la nation chez laquelle elles sont établies. L'histoire anglaise en particulier est pleine d'exemples qui prouvent cette vérité. Il y a eu des époques de grande corruption parmi l'aristocratie anglaise; jamais cette corruption n'a jeté sur elle aucune défaveur, tandis qu'aujourd'hui elle est plus morale et se voit beaucoup plus attaquée. C'est que l'institution aristocratique répondait beaucoup mieux alors qu'aujourd'hui à l'esprit général de l'époque. En outre l'aristocratie pouvait être corrompue, elle était vigoureuse et fournissait de génération en génération une douzaine d'hommes de gé-

nie qui faisaient comprendre la vérité de cette parole de la Bible : dix justes sauvent une ville. Ces dix ou douze personnages composaient un faisceau de forces suffisant pour mener les affaires du pays, et présentaient un ensemble de caractères et de talens imposant et admirable contre lequel il eût été vain et insensé de s'élever. Il en est de même pour l'église anglicane : elle ne répond plus au sentiment national aussi fortement qu'autrefois, elle ne vaut pas non plus ce qu'elle valait autrefois; son bas clergé peut être plus instruit et plus éclairé, mais les chefs de ce clergé ne valent pas leurs prédécesseurs. Or ce qui constitue essentiellement l'église anglicane, ce n'est pas le clergé inférieur, c'est la hiérarchie épiscopale, ou autrement dit la haute église; c'est là ce qui la sépare des autres églises protestantes et ce qui en fait une institution politique vraiment puissante. L'ère des grands évêques anglicans est passée depuis longtemps; il n'y a plus là de Jérémie Taylor, de Leighton, de Tillotson, de Burnet, même de factieux Atterbury. Il y a longtemps que cette décadence a commencé dans la haute église; le sentiment chrétien et le souffle religieux ont passé maintenant dans la basse église. Depuis John Wesley et l'apparition du méthodisme, c'est là que l'esprit protestant s'est maintenu. Aussi ce qui est attaqué, c'est précisément la haute église, c'est sur elle que les novateurs dirigent leurs coups; c'est surtout contre ses abus que le radicalisme s'est élevé dans ces dernières années. Il est certain que jusqu'à présent le protestantisme n'est nullement intéressé dans cette attaque contre la haute église et que le clergé anglican inférieur n'a même pas à craindre pour son existence; mais la lutte s'arrêtera-t-elle là? et la controverse rationaliste, gagnant en forces de jour en jour, ne ruinera-t-elle pas non plus seulement l'église anglicane, mais le principe même de toute église, le christianisme? Une révolution religieuse se prépare dans le monde entier, et certes elle est nécessaire; mais au prix de quelles perturbations politiques, de quelles hérésies philosophiques et de quelles folles doctrines s'accomplira-t-elle? C'est le secret de l'avenir.

ÉMILE MONTÉGUT.

LE

CHEVALIER SARTI

HISTOIRE MUSICALE

QUATRIÈME PARTIE.[1]

L'ARISTOCRATIE DE VENISE.

I.

Il y avait à Venise un grand nombre de fêtes qui avaient toutes pour objet la commémoration d'un événement important de l'histoire de la république. C'était une succession de scènes dramatiques, où la religion se mêlait à la politique pour perpétuer un souvenir glorieux et entretenir dans l'imagination du peuple le respect de sa propre tradition, source de l'amour de la patrie. L'homme, qui ne vit pas seulement de pain, ne tient au sol qui l'a vu naître que par les souvenirs du passé; sans tradition, il n'y a pas plus de famille que de nationalité : c'est ce dont était bien pénétré le gouvernement de Venise, et sa profonde sagacité avait transformé les annales de la république en un spectacle magnifique qui se déroulait incessamment aux yeux de la foule enchantée. Aussi de tous les peuples de l'Italie le peuple vénitien est-il celui qui connaît le mieux son histoire, et on a pu voir dans les événemens de 1848 combien le culte du passé est un puissant levier pour secouer le joug de l'étranger.

(1) Voyez les livraisons du 1er janvier et du 15 août 1854, et du 1er août 1855.

Parmi ces fêtes, aussi nombreuses que variées, qui rappelaient divers anniversaires, — depuis la fondation de Venise et la translation du corps de saint Marc jusqu'à la bataille de Lépante et à la peste de 1576, — une des plus remarquables, et sans contredit la plus importante de toutes, était celle de l'Ascension, instituée vers l'an 997 pour rappeler la conquête de la Dalmatie par le doge Urseolo. On y rattacha plus tard le souvenir de la concession faite par le pape Alexandre III au doge Sébastien Ziani, en reconnaissance de l'asile que lui avait accordé la république contre son persécuteur l'empereur Barberousse. En remettant au doge un anneau, le pape prononça ces paroles : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer. Vous et vos successeurs, épousez-la tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient par le droit de la victoire et doit être soumise à votre république comme l'épouse l'est à l'époux (1). » Tel est le principal fait historique qui servait de prétexte à l'une des plus belles cérémonies qu'ait pu inventer l'imagination d'un peuple politique, qui considérait l'art et la poésie comme faisant partie des élémens de sa grandeur.

La veille du jour de l'Ascension, le *Bucentaure,* grand et magnifique vaisseau dont le nom, aussi bien que la forme, indiquait ce mélange de christianisme et de ressouvenirs de l'antiquité fabuleuse qui caractérisait la civilisation de Venise, sortait de l'arsenal et venait aborder à la *Piazzetta* sous la conduite de trois amiraux, placés l'un à la poupe, l'autre à la proue, et le troisième dans une petite galerie ornée d'arbustes et de fleurs, près du gouvernail. Quelle est l'origine de ce nom bizarre du *Bucentaure?* Dérive-t-il, comme le prétendent quelques-uns, de la corruption d'une phrase insérée dans le décret du sénat qui ordonna, en 1311, qu'on fît construire un vaisseau propre à contenir deux cents hommes, *ducentorum hominum?* Ou bien a-t-on voulu désigner un vaisseau deux fois grand comme ce navire, appelé le *Centaure,* dont parle Virgile dans un passage de son *Énéide?* Quoi qu'il en soit de cette origine, il est certain que le dernier *Bucentaure,* construit en 1729 sous le doge Mocenigo, était un monument aussi curieux par la richesse des détails qu'imposant dans son ensemble. Long de cent pieds sur vingt-quatre de large, ses flancs s'ouvraient à la lumière par quarante-huit fenêtres ornées de festons et d'ornemens précieux. Il était divisé en deux étages, comme la société qu'il représentait. Dans l'étage inférieur se trouvaient les rameurs de l'arsenal, au nombre de cent soixante-huit; dans l'étage supérieur venaient s'asseoir le doge, les

(1) Voyez Daru, *Histoire de Venise,* t. Ier, p. 170, et le charmant livre, *Origine delle feste Veneziane,* de Giustina-Renier-Michel.

dignitaires de l'état, les ambassadeurs des puissances étrangères et les princes qui se trouvaient à Venise. La longue et vaste nef qui contenait tout le personnel du gouvernement de la république était également divisée en deux compartimens qui se communiquaient. Des figures ingénieuses, qui représentaient les vertus morales et politiques, la Justice, la Force, la Prudence, — les sciences, les arts utiles, les Muses, les Heures du jour et de la nuit, ornaient le pourtour de cette magnifique salle, au bout de laquelle siégeait le prince de Venise sur un trône d'or, comme Jupiter au milieu des dieux de l'Olympe. Les divinités de la mer, — Neptune apaisant les flots de son trident, Éole enchaînant les tempêtes, Téthys et ses nombreuses filles sortant de l'Océan pour venir s'égayer à la clarté des cieux, Vénus sur sa conque légère, qu'emportaient les Zéphyrs, un grand nombre de Tritons embouchant la trompette, — toutes ces créations charmantes de l'imagination grecque, qui se plaisait à personnifier les phénomènes de la nature, se déroulaient sur les deux faces extérieures du *Bucentaure*. La proue du navire était ornée d'un gros lion assoupi par l'Amour, et la poupe, portant l'étendard de la république, était soutenue par deux géans qui plongeaient leurs pieds dans la mer. Le toit, recouvert de velours cramoisi relevé de crépine et de *fiocchi d'oro*, réjouissait le regard et indiquait un *sposalizio* princier.

Le jeudi 17 mai de l'année 1792, les cloches de Saint-Marc, lancées à grande volée, annoncèrent la solennité de l'Ascension à un peuple enchanté, pour qui la vie était un spectacle continuel. Le doge Lùigi Manini, ce pâle et dernier représentant d'un pouvoir occulte qui ne lui avait laissé que la pompe extérieure de l'autorité suprême, descendit lentement l'escalier des Géans du palais ducal, précédé de ses estafiers portant l'ombrelle historique, le siége et les autres insignes de la puissance, suivi de sa cour, des membres du conseil des dix, du sénat, du grand-conseil, des ambassadeurs et des princes étrangers qui se trouvaient à Venise. Il traversa la place et entra dans le *Bucentaure*, qui l'attendait depuis la veille au soir. Au moment où se mit en marche cette grande machine, qui, par le nom et la forme qu'on lui avait donnés, par les souvenirs qui s'y rattachaient et les ornemens symboliques qu'on y avait ajoutés, était encore une image véritable de la république, des coups de canon, partis des vaisseaux qui l'escortaient, signalèrent à la foule qui encombrait la place, *la Riva dei Schiavoni* et le *Canalazzo*, le commencement de la cérémonie. Toute la population et les étrangers accourus à Venise pour voir ce spectacle unique dans le monde suivaient le cortége dans d'innombrables gondoles qui voltigeaient autour du vaisseau national comme des satellites entraînés dans son

tourbillon lumineux. Le ciel était magnifique, et à voir ces barques pavoisées de mille couleurs suivre le sillage du *Bucentaure*, qui se balançait sur les vagues dociles, on aurait dit une de ces théories de la Grèce sortant du Pirée sur une trirème symbolique et allant porter le tribut annuel aux dieux des îles Fortunées. Passant devant l'arsenal, les mariniers saluèrent une image de la Vierge très vénérée du peuple, et après s'être arrêté un instant à l'île Sainte-Hélène, où il y avait un couvent de pauvres moines qui offrirent au doge, selon un antique usage, un déjeuner frugal composé de châtaignes bouillies, le cortége s'avança vers le Lido. Alors, le *Bucentaure* faisant halte en pleine Adriatique, le prince de Venise, du haut d'une balustrade dorée qui bordait la poupe, prononça les paroles sacramentelles d'une perpétuelle domination et jeta à la mer l'anneau nuptial. Mille cris d'allégresse, mêlés au bruit du canon, des cloches et des fanfares, annoncèrent l'accomplissement de la cérémonie. Les chanteurs de la chapelle ducale, qui avaient leur place assignée dans la partie supérieure du *Bucentaure*, entonnèrent un madrigal à quatre parties que Lotti avait composé expressément pour la circonstance, en 1736. Ce morceau eut un tel succès à l'époque où il fut exécuté pour la première fois, que tout le monde s'empressa de le copier et qu'il se répandit dans toute l'Italie. Les paroles, qui étaient d'un noble vénitien, Zaccharia Valaresso, exprimaient une pensée à la fois politique et religieuse. Le poète demandait à Dieu de protéger et d'étendre la domination de Venise sur la mer jusqu'au jour funèbre où la lune s'éclipserait aux yeux du monde qu'elle éclaire. C'était une paraphrase de ces mots de la Genèse : « Dieu a posé un fondement au milieu des eaux; » *posuit firmamentum in medio aquarum*. Le madrigal de Lotti, par la couleur religieuse et mondaine qui le caractérise, n'étant franchement écrit ni dans la tonalité moderne, ni dans celle du plain-chant, semble un nouveau témoignage de la civilisation complexe de Venise, où le paganisme n'a jamais été vaincu (1). Après avoir entendu la messe à la petite église de Saint-Nicolas du Lido, le doge et sa suite remontèrent sur le *Bucentaure*, qui, toujours escorté par de nombreuses péottes, des galères et une nuée de gondoles d'où s'échappaient des *e viva San Marco, evohé! evohé!* regagna la cité glorieuse des plaisirs, née, comme Vénus, de la blanche écume de la mer fécondée par un rayon de poésie.

Arrivée au palais ducal, sa sérénité réunit les grands de l'état, les ambassadeurs et les princes étrangers à un banquet vraiment royal, dans une salle uniquement destinée à cet objet, et qui portait le nom

(1) Le madrigal de Lotti, dont il est parlé ici, se trouve dans la *Collection de musique vocale et classique* de M. le prince de la Moskowa.

de salle des banquets. On en donnait cinq tous les ans, le premier jour de l'année, les jours de l'Ascension, de *San Vito*, de *San Stefano* et de *San Marco*. Un service d'argenterie, qui était une merveille de la renaissance, des porcelaines et des cristaux de Murano, dont le travail exquis excitait l'admiration des étrangers, ornaient la table où le prince traitait ses égaux, ses sujets et ses maîtres. Alors, pendant que les regards des convives contemplaient un beau portrait de Henri III du Tintoretto, une *Adoration des Mages* de Bonifacio et toute cette magnificence d'une république de patriciens, les chanteurs de la chapelle ducale de Saint-Marc exécutèrent une cantate sans accompagnement de Lotti, *il Tributo degli Dei*, qui fut suivie d'une pastorale à quatre voix du même compositeur, *Somo duce in trono assiso*, morceaux composés, comme le madrigal déjà cité, dans l'année 1736, et empreints de ce caractère de grandeur et de suavité qui distingue l'art de Venise et particulièrement le génie de Lotti.

Beata et Tognina, Lorenzo et l'abbé Zamaria avaient suivi le cortége du *Bucentaure* jusqu'au Lido. Le sénateur Zeno ne les avait pas accompagnés : il était retenu ce jour-là au palais de la seigneurie, où il veillait, avec ses confrères les inquisiteurs, au salut de l'état. Le hasard avait poussé la gondole de Beata tout près de la balustrade du haut de laquelle le doge prononça les paroles historiques que nous avons rapportées, lorsqu'une voix, partie d'une péotte voisine, s'écria : « Va, va, épouse-la, cette mer trop docile, que tu ne sauras pas défendre contre les destins qui se préparent ! » Lorenzo fut assez étonné de reconnaître dans la personne qui avait proféré ce pronostic menaçant le même individu qu'il avait rencontré sur la place Saint-Marc quelque temps après son arrivée à Venise, et qu'il n'avait pas revu depuis. Dans la confusion inséparable d'une pareille fête, qui mettait en mouvement toute la population de Venise, personne autre que Lorenzo et l'abbé Zamaria n'entendit ce propos séditieux, qui aurait pu coûter cher à celui qui avait osé le laisser échapper de sa bouche imprudente.

Confondue dans la foule des petits bâtimens qui accompagnaient le nouvel époux de la république à son retour du Lido, la gondole de Beata s'arrêta à *la Riva dei Schiavoni*, où l'abbé Zamaria se fit descendre. L'abbé prévint ses compagnons qu'il ne dînerait pas au palais et qu'il ne fallait pas s'inquiéter de son sort; puis, ramenant à lui son petit manteau de soie, il s'envola comme un oiseau à qui on ouvre la cage où il était renfermé. Une idée traversa alors rapidement l'esprit de Beata, qui dit à Tognina : — Connais-tu Murano?

— Non, répondit l'amie, car les deux seuls voyages que j'aie faits à Venise ont été de trop courte durée pour me laisser le temps de tout voir.

— Eh bien! répliqua Beata avec une joie qu'elle ne sut pas contenir, si tu veux, nous irons nous y promener. Mon père est occupé et passera probablement la journée au palais de la seigneurie. Allons donc à Murano, où nous trouverons de beaux jardins en fleurs et tout ce qui est nécessaire à l'agrément de la vie. Je ne vous retiens pas, dit-elle d'un ton plus sérieux à Lorenzo, et si vous avez des projets, vous êtes libre.

— Il est trop poli et trop aimable cavalier, répondit Tognina avec gaieté, pour laisser deux femmes seules. J'aime à me flatter, continua-t-elle, que notre société lui est plus agréable qu'importune.

— Je n'ai pas mérité, signora, répondit Lorenzo avec un accent ému, que vous puissiez douter de mon zèle et de mon obéissance.

— Il ne s'agit ni d'obéissance ni de zèle, répliqua vivement Tognina, mais du plaisir que vous pouvez trouver dans notre compagnie.

— Je vous répondrai encore, dit Lorenzo en baissant les yeux, que je n'ai pas mérité qu'une pareille question me soit adressée.

— A la bonne heure! répondit Tognina en lui tendant la main, voilà qui est parler en vrai Vénitien; c'est clair et concis.

Sur un ordre de Beata, les gondoliers prirent le chemin de Murano. C'était bien une idée de femme que celle qu'eut la fille du sénateur de revoir les lieux où son cœur avait tant souffert, et d'y conduire enchaîné celui qui l'avait si cruellement outragée. C'est que le bonheur se compose bien moins de la possession tranquille et absolue de ce qu'on aime que du sentiment que donne la préférence dont nous sommes l'objet. Nous avons besoin de montrer au monde les marques de notre félicité, et l'envie qu'elle excite accroît notre jouissance et en perpétue la durée. Beata, qui n'avait pas prévu les incidens de la journée, et qui ne pensait pas surtout que l'abbé Zamaria, après avoir amené Lorenzo avec lui au Lido, s'en irait tout seul prendre ailleurs sa part de la joie commune, saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de constater sa victoire sur le théâtre même où avait eu lieu la chute. La présence de Tognina la rassurait d'ailleurs et lui permettait de savourer sans scrupules son innocente malice. Après avoir traversé plusieurs canaux étroits et assez obscurs, la gondole vogua bientôt en pleine mer par une de ces journées qui doublent le prix de l'existence en nous rapprochant de la nature, dont la vie se mêle à la nôtre et nous fait ressentir ses moindres tressaillemens. C'est en de pareils momens que l'on comprend cette belle pensée d'un philosophe, qui a comparé le monde à une lyre dont on ne peut toucher une corde sans faire vibrer l'harmonie de l'ensemble (1). Assises l'une près de l'autre comme deux

(1) Plotin.

colombes et rapprochées par une affection d'enfance que rien n'avait troublée, Beata et Tognina échangeaient des regards surpris; toutes deux étaient étonnées de se retrouver ensemble avec Lorenzo après quelques années de séparation. — Signor Lorenzo, dit Tognina pour rompre un silence qui est toujours plus embarrassant pour des jeunes filles que les hasards de la conversation, je suis chargée d'un message auprès de vous. Giacomo, ayant appris que je venais passer quelques jours à Venise, est accouru chez moi pour me prier de le rappeler à votre souvenir. Il désire même que je vous embrasse de sa part; mais vous voudrez bien me dispenser de cette partie de ma mission.

— Le devoir d'un ambassadeur, répondit Lorenzo en regardant Beata, qui souriait, est de remplir strictement la volonté de celui qu'il représente.

— Et ne savez-vous pas, répondit Tognina, qu'il y a des cas imprévus qui sont laissés à l'appréciation de l'envoyé? Pour un futur ambassadeur de la république peut-être, vous me paraissez peu au courant de toutes les difficultés de votre charge, bien que Giacomo m'ait assuré que vous étiez devenu beaucoup plus savant que le curé de Cittadella.

— Nous sommes dans un jour de fête où toutes les plaisanteries sont permises, dit Lorenzo avec fermeté, et vous auriez raison de vous moquer de ma future grandeur, si j'avais manifesté des prétentions aussi ridicules.

— Mais sérieusement, Lorenzo, que comptez-vous faire? Est-ce la carrière de compositeur, de poète, de philosophe ou de fonctionnaire, que vous voulez parcourir. On m'a dit que vos connaissances vous donnent le droit d'aspirer à toutes les gloires.

— D'aspirer à toutes les gloires! répondit Lorenzo; c'est la plus sanglante satire que vous puissiez m'adresser, chère Tognina! En étourdie que vous êtes, vous venez de mettre le doigt sur l'infirmité de ma nature. Je ne sais ni ce que je veux, ni où je vais. Mon esprit est composé, comme le bouclier d'Achille, d'élémens divers, qui n'ont pas encore été fondus par une main souveraine. J'erre au crépuscule de ma vie, attendant qu'un ange vienne éclairer ma voie.

En prononçant ces dernières paroles, Lorenzo baissa les yeux ainsi que Beata, qui tremblait de bonheur en écoutant un si noble langage, dont le sens ne lui avait point échappé. Gardant le silence, Tognina comprit aussi, à la contenance de Beata et du fils de Catarina Sarti, que leurs cœurs n'avaient plus besoin d'interprète pour s'entendre. Arrivées à la petite porte du casino *di San Stefano*, Beata et Tognina descendirent de la gondole; elles montèrent l'escalier de marbre qui conduisait au jardin pendant que Lorenzo était resté en

arrière à parler aux gondoliers. — Il est bien remarquable, ton frère d'adoption, dit Tognina. Et tu l'aimes?

— Ah! répondit Beata avec un soupir, en prenant la main de son amie qu'elle pressa sur son cœur, je l'adore!

Lorenzo vint bientôt les rejoindre au jardin du *casino*, qui était tout resplendissant de fleurs printanières, et dont la charmille, qui longeait la terrasse donnant sur la mer, offrait déjà un abri de verdure contre l'éclat du soleil. Il les trouva se promenant et causant le long de ces petites allées, fort soigneusement entretenues.

— Cela ne vaut pas le parc et le jardin de Cadolce, où j'espère bien te voir cette année, dit Tognina à son amie.

— Je ne partage pas ton espoir, répondit Beata. Je vois mon père trop préoccupé et trop soucieux des affaires de l'état pour croire qu'il puisse quitter Venise de si tôt.

— Et vous, Lorenzo, reprit Tognina d'un air malicieux, ne viendrez-vous pas faire une visite à votre mère, que vous n'avez pas revue depuis votre départ de La Rosâ?

— Ce serait le plus vif de mes désirs, répondit-il, si j'étais le maître de mon temps, et si l'abbé Zamaria voulait y consentir.

— Mais, dit Tognina, à quoi employez-vous donc ce temps si précieux, que vous ne puissiez vous donner quelques jours de répit? L'abbé Zamaria est-il devenu si exigeant, qu'il ne consente à vous laisser un peu de liberté? Cela m'étonnerait bien de sa part.

— Je ne manque ni de liberté ni de loisirs, et je suis plus embarrassé de l'indépendance qu'on me laisse que je ne le serais du joug que je recherche.

— Cela est trop subtil pour mon esprit, répliqua la jeune fille avec gaieté, et c'est probablement dans Platon ou dans les poèmes de Dante que vous avez puisé ce beau langage que je ne comprends pas. On m'a assuré que ces deux vieux radoteurs, que je n'ai jamais lus grâce à Dieu, sont toujours sur votre table de travail.

— Et qui donc vous a si bien instruite de mes lectures? répondit vivement Lorenzo. On vous a dit vrai, je lis et relis sans cesse ces radoteurs, comme vous les qualifiez. Joignez-y Homère et Rousseau, que vous ne connaissez pas davantage, et vous aurez le nom de mes meilleurs amis, avec qui j'aime à m'entretenir dans les heures de solitude et de tristesse.

— Ah! mon Dieu, s'écria la malicieuse jeune fille, la tristesse d'un *bambino* de dix-sept ans! Et quel remède trouvez-vous dans ces auteurs favoris contre la noire mélancolie qui dévore vos jours?

— J'y trouve des rêves divins qui consolent de la réalité, j'y trouve la poésie, qui vaut mieux que l'histoire, répliqua Lorenzo avec exaltation.

— *Gesù Maria!* s'écria Tognina, il parle comme un prédicateur! Si Giacomo vous entendait maintenant, il vous placerait au moins à côté de *san Pietro* et de *san Paolo*. Pour moi, qui dors fort bien et qui n'ai pas de chagrins, je n'ai pas besoin d'avoir recours à la poésie pour me guérir, et j'ignore quel goût elle a et de quel pays elle vient.

— Elle est aussi douce qu'auraient été pour moi vos baisers, si vous aviez rempli le message dont on vous a chargée, dit Lorenzo; elle est de tous les pays et de tous les temps, et se trouve aussi bien dans les fleurs que nous admirons ici que dans vos beaux yeux noirs, qui révèlent les tendres sentimens dont votre cœur est rempli.

— Qu'en savez-vous? répondit Tognina avec entrain. Et croyez-vous donc que je vous aurais donné trente-six baisers, pour vous laisser le temps de les déguster?

Cette repartie fit sourire Beata, tandis que Lorenzo, poursuivant son idée avec enthousiasme : — Oui, dit-il, la poésie est l'essence de toutes les choses grandes et belles; elle rayonne avec la lumière, elle éclate dans un ciel étoilé; nous la respirons avec la brise; elle flotte comme une vapeur dans l'espace infini, dans l'horizon de la mer profonde, dans une vallée riante, au fond d'un précipice qui vous donne le vertige, dans le mouvement et dans le repos, dans le bruit et dans le silence extrêmes; on la trouve dans un tableau, dans un livre, dans un chant, dans une action qui nous touche et nous élève l'âme, et surtout dans un cœur épris d'un objet unique et charmant, car la poésie, c'est l'amour!

— Peste! dit Tognina, décidément, mon cher Lorenzo, vous êtes plus fort que *san Paolo e san Pietro*, et cela vaut bien que je m'acquitte entièrement de ma commission.

Prenant Lorenzo par la main, elle déposa sur son front un gracieux baiser. Beata détourna la tête pour cacher la rougeur qui vint illuminer tout à coup son beau visage. Il y eut un moment de silence et d'embarras pendant lequel la fille du sénateur s'éloigna pour parler au *cameriere*, et lui demander quel cabinet on pouvait mettre à sa disposition. Le *cameriere* répondit, comme s'il eût deviné la pensée secrète de la *gentildonna* : « Je vous donnerai le *camerino* où j'ai déjà eu l'honneur de servir *il giovine cavaliere* qui vous accompagne. — C'est bien, dit Beata, celui-là ou un autre, peu importe. » Innocent mensonge qui servait à dissimuler la véritable intention de sa démarche! Après quelques tours de jardin, on fit une station sous un joli bosquet, où Tognina détacha une branche de chèvrefeuille et la mit à la boutonnière de Lorenzo en disant : « Qu'elle soit un gage de notre amitié (*della nostra fratellanza*)! » faisant allusion à la cérémonie du jour. Par ces petits manéges de galanterie, Tognina cher-

chait à dissiper la réserve de son amie et à exciter son cœur, dont elle possédait maintenant le secret, à plus d'abandon : pensée délicate, qu'une femme seule peut concevoir. Lorenzo était dans un ravissement inexprimable. L'arrivée de Tognina à Venise, ses familiarités aimables, les questions qu'elle lui avait adressées, la brusque disparition de l'abbé Zamaria, la contenance moins sévère de Beata après l'épisode du serrement de main, enfin tous les incidens de la journée lui paraissaient révéler l'intention de confirmer son bonheur et d'enhardir ses espérances. Aussi avait-il peine à contenir sa joie, et son imagination, toujours un peu romanesque, se plaisait à voir dans le baiser de Tognina et dans la branche de chèvrefeuille qu'elle avait placée à sa boutonnière une réponse indirecte que faisait Beata à la lettre qu'il avait osé lui écrire. Cela donnait à son esprit une liberté d'allure qu'il n'avait jamais eue qu'avec la Vicentina, et qui surprit la fille du sénateur non moins que son amie.

On vint avertir que la collation était prête, et tous trois se rendirent dans le *camerino* qui leur était désigné. C'était le même où Lorenzo s'était trouvé avec la *prima donna*, ce qu'il reconnut aussitôt à quelques détails d'ameublement et au campanile de Saint-Marc, qui pointait hardiment à l'horizon d'azur. Une petite table, placée près de la fenêtre qui ouvrait sur la mer, était chargée de fruits, de pâtisseries, de plusieurs flacons d'un vin doré qui pétillait comme la flamme, et de quelques vases de fleurs qui se détachaient sur la blancheur du linge comme une aspiration généreuse dans une vie de labeur. Ces deux jeunes filles, d'une physionomie si différente, assises autour d'une table qui réjouissait le regard, ayant en face d'elles un jeune homme de dix-sept ans, que le souffle de l'amour épanouissait comme un arbrisseau à la séve trop vivace, présentaient une de ces scènes de printemps telles que le Giorgione aime à les reproduire dans son œuvre, qu'on devrait intituler *un rêve de sociabilité élégante*.

— Signor Lorenzo, dit Tognina en lui montrant un bouquet de cerises qu'elle se disposait à manger, je voudrais bien savoir s'il y a de la poésie là dedans, puisque vous en trouvez partout!

— Sans doute, répondit-il avec assurance, car elles sont aussi belles que bonnes, et aussi agréables au goût qu'à la vue.

— Mais, répliqua la jeune fille avec cet instinct logique qui est le propre des femmes et des enfans, si le fruit délicieux que vous me voyez croquer avec tant de plaisir n'était que bon, et qu'il fût privé de cette couleur de pourpre qui semble empruntée aux rayons de l'aurore, aurait-il encore le privilége d'être ce que vous appelez poétique?

— Vous qui traitiez tout à l'heure Platon de vieux radoteur, ré-

pliqua Lorenzo, visiblement préoccupé de la subtilité d'une pareille question, vous ne vous doutez pas que vous venez de laisser échapper de vos lèvres de rose un des artifices de sa dialectique. Vous parlez comme Socrate, ma chère Tognina, et vos beaux yeux prêtent à l'argument que vous me lancez à la tête une force qu'il n'avait pas dans la bouche du maître de Platon. C'est vous dire, continua Lorenzo, que la beauté de la forme ajoute un grand prix à la valeur des choses, et que si les cerises que vous écrasez entre vos petites dents d'ivoire n'étaient que simplement succulentes, elles n'auraient pas le privilége d'éveiller en nous une image de fraîcheur et d'éloquence qui sourit à notre esprit. Ce qui est utile peut être quelquefois revêtu de beauté, tandis que le beau est toujours utile. Le but suprême de nos efforts est d'arriver au beau à travers l'utile.

— Mais où donc est la poésie dans tout ce verbiage? répliqua Tognina en regardant Beata, qui découpait *una fugazza*, une brioche de Vicence. Et comment la poésie est-elle la même chose que l'amour, deux mots parfaitement obscurs et que je comprends aussi peu l'un que l'autre?

— Si cela était vrai, répondit Lorenzo, vous seriez comme les roses qui remplissent ces vases, ou comme le vin généreux qui me communique sa chaleur bienfaisante : vous n'auriez pas conscience du parfum que vous répandez ni du feu qui jaillit de vos regards. Tel est aussi le caractère de la poésie, qui est l'essence de l'être, comme dirait Platon, le parfum ou le rayonnement de la beauté, qu'on ne peut voir sans l'aimer. Chrysalide enfermée dans sa coque d'or, la poésie s'en échappe et devient un papillon céleste qu'on appelle l'amour. Voilà les transformations successives que subit en nous le sentiment vague d'abord que nous inspire la beauté, s'élevant des limbes de l'instinct et des sensations confuses aux régions de la pure connaissance. Telles sont aussi, assure-t-on, les épreuves diverses qui seront imposées à notre âme avant qu'il lui soit permis de contempler face à face celui qui est la source de l'amour éternel. — Oui, continua Lorenzo, il n'y a que le beau qui soit impérissable et fécond dans ses résultats; voilà pourquoi la poésie, qui en émane et qui nous révèle son existence, est plus utile et plus vraie que l'histoire. Que m'importe la vie d'un homme qui ne renferme pas une heure de poésie et d'amour? Qu'ai-je besoin de consulter les annales d'un peuple qui broute et digère comme le castor, s'il n'a pas accompli quelques faits importans qui le recommandent à mon admiration? Pourquoi notre esprit est-il invinciblement attiré vers la Grèce et sa merveilleuse civilisation, si ce n'est parce que cette terre bénie du ciel a donné le jour aux plus beaux génies de l'humanité, parce que ses héros, ses poètes et ses

philosophes ont été les instituteurs du genre humain? Savez-vous bien que c'est la lecture d'Homère qui a inspiré à l'élève d'Aristote l'ambition de s'élever jusqu'à l'idéal d'Achille, que c'est l'exemple d'Alexandre qui a suscité César, lequel a été à son tour le père spirituel d'une nombreuse postérité d'intelligences souveraines? L'histoire est l'écho stérile de ce qui a été, tandis que la poésie est l'intuition féconde de ce qui doit être et sera un jour. La civilisation n'est pas autre chose que la réalisation scientifique d'un rêve divin, ce qui a fait dire à Platon que *toute invention est poésie, et que tous les inventeurs sont poètes.* En effet, la poésie est comme un levain qui se retrouve dans toutes les combinaisons de l'esprit humain, c'est le dernier résultat des plus sublimes efforts de la pensée. Dante, ce poète de mon cœur, qui a mêlé la doctrine de Platon à celle de l'Évangile, ne doit-il pas son génie à un sourire de l'Amour?

Poco s'offerse a me cotal Beatrice
..... Raggiandomi d'un riso,
Tal che nel fuoco faria, l'uomo felice.

— Et moi, infime que je suis, continua Lorenzo avec une exaltation toujours croissante, si jamais je sors des ténèbres où je m'agite, si je parviens à rompre l'enchantement de la destinée et à me faire un nom parmi les hommes, je le devrai à la faveur inespérée dont on me comble aujourd'hui. Cette heure fortunée marquera dans ma vie; le souvenir que j'en conserverai traversera mon âme comme un souffle de poésie, qui l'élèvera au-dessus d'elle-même, et sera peut-être la seule félicité que je goûterai dans ce monde.

A ces dernières paroles, qui furent prononcées avec un accent vraiment touchant, Beata, jusqu'alors taciturne, la tête inclinée sur son assiette, se leva de table, et, portant un mouchoir à ses yeux, s'en fut à la fenêtre cacher son émotion et le ravissement où l'avait jetée un tel langage. Tognina la suivit, la prit par la taille et l'embrassa avec effusion. Elles restèrent ainsi pendant quelque temps silencieuses, tournant le dos à Lorenzo, qui n'avait pas bougé de sa chaise, où il était resté confondu, ne sachant comment interpréter cette scène muette, qui était pourtant assez significative.

Cependant le jour pâlissait, l'horizon d'azur se teignait peu à peu d'une vapeur rosée qui annonçait l'approche du soir et du recueillement qui l'accompagne. La plage, presque déserte à cause de la fête de Venise, où toute la population valide de Murano s'était rendue, présentait au regard une surface tranquille où se réfléchissaient les objets du rivage, et particulièrement la charmille du casino avec son encadrement de verdure. Beata et Tognina, accoudées à cette même fenêtre où Lorenzo s'était laissé enivrer par les chants d'une sirène

qui voulait l'attirer, comme l'enfant de la fable, dans le royaume des mirages décevans, avançaient leurs têtes vers la mer, et semblaient une apparition d'un monde bienheureux d'où nous viennent les rêves d'or de la fantaisie, qui seule a la prescience de l'avenir. Beata, qui n'avait point raconté à son amie l'épisode douloureux de la Vicentina, éprouvait, au milieu des sentimens divers qui venaient d'assaillir son cœur, une joie secrète semblable à celle du nautonnier qui contemple, du rivage, la mer profonde où il a failli périr. L'homme qui a franchi le cap des Tempêtes, et qui revient un peu battu par l'orage, est bien plus cher au cœur de la femme que s'il n'eût jamais quitté le giron maternel. La femme aime le courage, les aventures; elle aime à s'appuyer sur un cœur éprouvé et à pardonner à des lèvres impies. Au moment où Tognina, cherchant un prétexte pour dissiper le léger embarras où elle voyait son amie, se tournait vers Lorenzo dans l'intention de lui adresser la parole, un *barcarol*, qui errait à l'aventure, couché sur le dos comme un berger d'Arcadie, étreignant à peine ses rames, humant le frais et plongeant un regard endormi dans les méandres du ciel, se mit à chanter une complainte qui fixa l'attention de nos trois convives :

La luna è bianca...
Il sole è rosso...
Lo sposalizio si farà.

La luna dice al sole :
Il lume tuo mi schiarerà...
E Gesù Cristo ci benirà...

— E molti figli nascerà... *Viva san Marco!*

répondit une autre voix moins éloignée, qui était celle de l'un des deux gondoliers de Beata (1). Ce chant, d'un rhythme vaguement accusé, où les silences périodiques trouvés par l'instinct sont des élémens nécessaires à l'effet de l'ensemble; ces allitérations, qui répondent aux besoins de l'oreille plutôt qu'aux exigences de l'esprit; ce mélange de rêverie enfantine et de gaîté sereine et solitaire, qui scintille comme la lumière ou s'évapore comme un parfum; ces ressouvenirs de la poésie antique se mêlant au spiritualisme chrétien; enfin cette mélopée, d'un accent mélancolique et d'une tonalité

(1) La lune est blanche...
Le soleil est rouge...
Le mariage se fera.

La lune dit au soleil :
Ta lumière m'éclairera...
Et Jésus-Christ nous bénira...

— Et beaucoup d'enfans il en naîtra... Vive saint Marc!

indécise, qui n'est plus du plain-chant et qui n'est pas encore de la musique moderne, tournant incessamment dans un cercle borné sans jamais conclure par une note caractéristique, tous ces effets, tous ces contrastes sont autant d'exemples de l'imagination douce et charmante du peuple vénitien. On aurait dit une églogue de Théocrite, de Bion ou de Virgile, chantée innocemment par une vierge des premiers siècles du christianisme comme une hymne de l'église triomphante. Tognina, éclatant de rire à la réplique du gondolier, dit à Lorenzo : — Puisque la lune demande le soleil en mariage, il n'y a plus de raison pour que le Grand-Turc n'épouse pas aussi la république de Venise. Cette saillie à double sens fit sourire Beata, qui dit négligemment : — Il se fait tard, et il est temps, je crois, de retourner à Venise. — Ils partirent tous les trois dans la gondole qui les avait amenés.

La journée avait été propice. La circonstance imprévue qui avait rapproché Lorenzo de Beata sous les yeux d'une amie dont le charmant caractère formait entre eux un heureux contraste était une de ces combinaisons du sort qui décident de la destinée, et contre lesquelles vient se briser la volonté des hommes. C'est ainsi qu'une légère dissonance fait ressortir l'harmonie latente dans la nature des choses. Dieu avait définitivement parlé au cœur de Beata; elle se sentait attirée vers le fils de Catarina Sarti comme une fleur vers la source qui la vivifie. Quoi qu'il arrive désormais, quels que soient les obstacles et les événemens qui séparent ces deux âmes si différentes au milieu de l'attrait qui les captive, aucune puissance ne pourra rompre l'accord mystérieux qui s'est formé entre elles dans ce jour fortuné. Ils se sont longtemps cherchés, longtemps ils ont erré dans l'espace comme deux étoiles du firmament qui oscillent autour de leur centre d'attraction. Maintenant l'arrêt est prononcé, et ils sont fiancés devant l'idéal, qui les éclaire de sa divine lumière. Leur cœur est un paradis d'où s'élèvent des chants ineffables et des harmonies célestes qu'ils n'oublieront jamais, et dont le souvenir se répercutera à travers leur existence comme un écho de béatitude. Ce que Lorenzo sera un jour, il le devra à cette heure d'enchantement. Les douces larmes de Beata lui seront une rosée qui fécondera les nobles instincts de sa nature. Reconquérir par le travail, par la science, l'art et la vertu, le paradis que nous a fait entrevoir l'amour, n'est-ce pas là tout le problème de la vie? Ah! qu'ils s'aiment ainsi dans ce monde et dans l'autre! que les jours et les heures s'écoulent lentement pour eux, que le temps et l'espace ne les séparent jamais! Protégez-les, anges du ciel, étendez vos ailes sur cette gondole qui porte sur les eaux l'esprit de Dieu. Le moment est solennel : le siècle va bientôt expirer et emporter avec lui les doux loisirs, les aspira-

tions sereines, les saintes espérances d'une régénération pacifique, un monde de politesse, d'élégance et de rêves enchantés! Mozart n'est plus, Rossini vient de naître. Un horizon sanglant et troublé s'élève, Venise est sur le penchant de sa ruine; dans quelques jours, elle ne sera plus qu'un souvenir de l'histoire. Ralentissez, ralentissez donc vos efforts, joyeux gondoliers! laissez Beata et Lorenzo savourer chastement un bonheur inespéré! n'ayez pas hâte d'arriver dans cette ville remplie de bruits, de joies et de lumières; ne frappez pas si violemment les vagues endormies, colorées des reflets mélancoliques du soir; laissez-les s'enivrer de la poésie du silence et de la musique de leur cœur. Qu'ils traversent cette mer comme je leur souhaite de traverser la vie :

Quali colombe dal desio chiamate,
Con l'ali aperte e fermo al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate;

« comme deux colombes appelées par le désir, ouvrant et refermant leurs ailes, volent dans l'espace, emportées par la volonté vers leur doux nid (1). »

II.

La fête de l'Ascension était suivie d'une foire qu'on appelait la *fiera della Sensa,* qui durait huit jours, et pendant laquelle avait lieu sur la place Saint-Marc une sorte d'exposition générale de l'art et de l'industrie de Venise. C'est à l'une de ces foires, qui attiraient à Venise tous les curieux de l'Italie, que fut exposé le groupe de *Dédale et Icare,* qui commença la réputation de Canova. On s'y promenait tous les matins et tous les soirs à la clarté de lanternes coloriées. Les femmes, enveloppées de leur *zendaletto* ou mantelet de soie noire, cachant leurs traits sous un masque de fine dentelle nommé *baute,* s'y donnaient rendez-vous et profitaient largement de la liberté que leur accordaient les mœurs pendant ces derniers jours de folie, considérés comme un *festeggiamento,* une continuation de la fête nuptiale du doge de Venise.

Quelques jours après le départ de Tognina, qui était restée jusqu'à la fin de la foire *della Sensa*, Lorenzo entra un matin dans la chambre de l'abbé Zamaria, lui apportant à corriger une leçon de contre-point. C'était une fugue à six parties réelles sur un thème de plain-chant, selon l'usage des écoles d'Italie. Quoiqu'il fût déjà tard, l'abbé était encore au lit, car il ne se levait guère avant midi. Il ve-

(1) Dante, *Inferno*, chant v.

nait de prendre son café, dont la tasse vide était près de lui à côté de sa perruque et de quelques bouquins qu'il lisait le soir avant de s'endormir. Ses petits yeux malins scintillaient sous un énorme bonnet de nuit que retenait un ruban de soie un peu usé. Il était comme toujours d'une humeur facile et prête à déborder en une loquacité intarissable. Après avoir parcouru d'un œil scrutateur la *cartella* que lui avait présentée Lorenzo : — Voilà qui est bien, dit-il en se frottant les mains. Te voilà maintenant en état de naviguer comme un bon marin à travers vents et marées sans craindre de voir chavirer *la navicella del tuo ingegno,* comme dit le poète que tu préfères. Viennent les idées, vienne l'inspiration, sans laquelle on n'est jamais qu'un *brontolone di contrapunto*, un radoteur de contre-point, et tu feras ton chemin comme les autres. C'est que, vois-tu, mon cher Lorenzo, Dieu a arrangé les choses de manière que l'art sans l'inspiration, ou l'inspiration sans l'art, sont comme un paralytique et un aveugle qui ne voudraient point s'entr'aider : ils feraient un *fiasco* épouvantable et seraient condamnés à l'immobilité. Il faut le concours de la grâce et du libre arbitre, disent les théologiens, pour faire un bon chrétien, et Horace, qui savait tout, et que tu n'as pas lu aussi attentivement que je l'aurais désiré, a posé cette même question bien avant saint Augustin et les docteurs de l'église, quand il dit dans son *Art poétique :*

> Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
> Quæsitum est. Ego nec studium sine divite venâ
> Nec rude quid prosit video ingenium, alterius sic
> Altera poscit opem res, et conjurat amicè.

Cela veut dire que le génie sans l'étude ou l'étude sans le génie ne peuvent rien créer de durable; en d'autres termes,

> Aide-toi, le ciel t'aidera,

tant il est vrai, mon cher enfant, que les principes les plus abstraits de l'esprit humain ont leur source dans le sens commun !

— Garde-toi donc bien, continua l'abbé, d'imiter l'exemple de ces jeunes compositeurs du jour, qui parlent avec un suprême dédain de ce qu'ils appellent les combinaisons abstruses du contre-point. C'est absolument comme s'ils se moquaient de la logique de l'esprit humain, car le contre-point, dont l'étymologie *punctum contra punctum* indique un vieux système de notation (1) qui a précédé l'invention de la portée par Gui d'Arezzo et les premiers tâtonnemens de l'harmonie, n'est rien moins que l'ensemble des lois qui règlent

(1) Le système *neumatique*.

la marche des sons entendus simultanément. Ce que les théoriciens des IXe, Xe et XIe siècles, tels que Hucbald, Gui d'Arezzo, Francon de Cologne et Jean Cotton, nommaient tour à tour *organum, diaphonie,* et plus tard *dechant* (*dis-cantus*), est le germe des différentes espèces de contre-points, simples ou fleuris, qui sont arrivés jusqu'à nous et qui nous enseignent l'art de combiner les sons et de former un concert harmonieux. Je pourrai citer telle définition de la *diaphonie* faite par Jean Cotton, au milieu du XIe siècle, qui ne s'éloigne guère de celles que donnent Zarlino et le père Martini d'une espèce de contre-point fleuri simple. Il dit par exemple : « La diaphonie est un ensemble de sons différens convenablement unis. Elle est exécutée au moins par deux chanteurs, de telle sorte que, tandis que l'un fait entendre la mélodie principale, l'autre, par des sons différens, circule convenablement autour de cette mélodie, etc. (1). » Ce que Dante a exprimé admirablement dans les trois vers suivans :

E come in fiamma favilla si vede,
E come in voce voce si discerne,
Quand' una è ferma e l'altra va e riede (2).

Dans l'ordre de la succession, qui constitue la mélodie, comme dans celui de la simultanéité, qui engendre l'harmonie, les sons s'appellent et s'enchaînent d'après certaines lois d'affinité qui n'ont pas été découvertes en un jour. Il a fallu plus de mille ans de tâtonnemens pour arriver à fixer la succession qui caractérise notre gamme diatonique. L'épuration des intervalles, leur classification en consonnans et en dissonans, les règles qui concernent le mouvement des différentes parties, enfin toute la dialectique musicale est l'œuvre du moyen âge, qui se prolonge jusqu'à l'avénement de Palestrina.

— Comment? s'écria Lorenzo avec surprise. Notre gamme diatonique n'a pas toujours existé telle que nous la possédons?

— Dans la nature, oui, répondit l'abbé en souriant, mais non pas dans la théorie. Est-ce que les astres qui roulent sur nos têtes n'ont pas toujours obéi aux mêmes lois? Cependant, avant Kepler, Newton et notre grand Galilée, qui les ont découvertes, la science astronomique admettait d'autres principes de mécanique céleste. L'homme n'invente jamais rien, il ne fait qu'apercevoir le vrai rapport des choses. Tu le sais aussi bien que moi maintenant, continua l'abbé

(1) Gerber, t. II. Nous nous servons ici de la traduction que donne de ce passage M. de Coussemaker dans son intéressant ouvrage, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge.*

(2) « Comme on voit une étincelle dans la flamme et comme on discerne une voix au milieu d'autres voix, lorsque *l'une reste en place et que l'autre se joue autour.* » *Paradiso,* chant VIII.

Zamaria en regardant Lorenzo d'un air de satisfaction paternelle, le principe de la composition musicale, ce qui fait la base de l'enseignement du contre-point, c'est l'imitation, la faculté de reproduire incessamment une phrase mélodique, d'en déduire les conséquences et d'en former un discours qui ait son commencement, son milieu et sa fin. Ces différentes sortes d'imitation, parmi lesquelles le *canon* est la plus sévère, vont se confondre dans une forme plus générale d'argumentation qu'on appelle *fugue*, c'est-à-dire mouvement. Voilà ce grand arcane qui effraie si fort les musiciens ignorans! La fugue, qui a son principe dans l'imitation, comme toute la musique du reste, — car la mélodie elle-même, lorsqu'elle est un produit de l'art, se compose d'une succession de petites phrases qui se répètent avec une certaine symétrie qu'on nomme *carrure*, — la fugue, c'est la forme suprême de l'argumentation, c'est le syllogisme avec sa *majeure* qu'on appelle *sujet*, sa *mineure* ou *réponse* du sujet, et la conclusion, où les motifs précédemment entendus sont rappelés dans une *stretta* vigoureuse. Or si, toutes les fois que l'esprit humain formule un jugement, il obéit nécessairement aux lois du syllogisme qui sont ses propres lois, le compositeur ne peut pas écrire un morceau d'ensemble de quelque étendue où les règles de la fugue ne trouvent implicitement leur application. Il en est ainsi dans tous les arts, dont les magnifiques développemens reposent sur quelques vérités premières qui sont à la civilisation ce que les pilotis qui plongent dans la mer sont à Venise.

La fugue n'est donc pas ce qu'un vain peuple pense, continua l'abbé en déposant sur la table de nuit la *cartella* qu'il tenait à la main. Les maîtres qui ont fixé les règles de cette charpente de toute composition musicale ne les ont pas plus inventées qu'Aristote n'a inventé les lois du syllogisme, dont il a signalé l'existence au fond de la raison. Seulement il est arrivé dans l'histoire de la musique ce qu'on remarque dans l'histoire de la philosophie et de la littérature : il y a eu une période de labeur pédantesque pendant laquelle les doctes, absorbés qu'ils étaient par l'attrait nouveau de l'harmonie naissante, se sont complu dans la combinaison abstraite des sons et ont perdu de vue le but suprême de l'art, qui est de charmer l'imagination et d'exprimer les mouvemens de la vie. Pendant cette période, d'ailleurs nécessaire, qui est une sorte d'adolescence de l'esprit humain, les compositeurs savans, qui, chose étonnante, étaient pour la plupart des étrangers, des *Fiaminghi*, se jouaient avec les formes arides du contre-point, comme les docteurs de l'église abusaient de l'argumentation logique. Le règne de la scolastique musicale, qui a duré à peu près trois cents ans, depuis le commencement du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, a préparé l'épanouissement de la renaissance,

où les formes élaborées du contre-point et de la fugue qui les résume toutes, comme le syllogisme résume toute la logique, ont été mises au service de l'imagination et du sentiment. Tel est le phénomène qui s'est produit aussi dans les lettres et dans les arts. Palestrina est à Okeghem (1) ce que Dante est à saint Thomas d'Aquin et Raphaël à Cimabue, des poètes qui succèdent à des argumentateurs, et qui recouvrent la charpente de la scolastique des couleurs de la vie.

Et maintenant, cher Lorenzo, il faut t'élancer dans la carrière. Tu sais écrire, tu connais les maîtres; marche donc hardiment sur les flots et mets-toi à composer des opéras bouffes, des opéras seria, des oratorios, des messes, des motets, tout ce que tu voudras, mais surtout des opéras bouffes, car je t'avoue que la musique me paraît bien plus destinée à réjouir le cœur qu'à nous faire porter, comme on dit vulgairement, le diable en terre. Va, mon enfant, fais honneur à ton maître, et puisses-tu devenir un second Buranello, qui ajoute un nouvel éclat à la gloire de Venise!

— Je suis bien jeune encore, répondit Lorenzo d'une voix timide, pour prendre une détermination.

— Mais la détermination est toute prise, répliqua l'abbé, et puisque tu dois être un compositeur, il est bon, ce me semble, de commencer à se rompre la main aux difficultés du théâtre. Il y a une expérience qu'on ne peut acquérir que sur le champ de bataille, et dont les écoles n'enseignent point le secret. Les Cimarosa, les Paisiello, les Guglielmi, étaient déjà célèbres à vingt ans.

— Sans doute, répondit Lorenzo avec embarras. Ces hommes supérieurs avaient une vocation décidée que je n'ai peut-être pas, et je vous assure que j'ai encore besoin de réfléchir et de m'orienter auparavant...

— Tu réfléchiras en composant, répliqua vivement l'abbé Zamaria, et c'est en pleine mer, c'est-à-dire sur le théâtre, que tu devras chercher l'étoile polaire pour te diriger vers le succès. Est-ce que tu t'imagines qu'on fait de la musique comme un ver à soie file sa coque? Le grand Benedetto Marcello n'était pas seulement un compositeur sublime, c'était aussi un poète, un érudit, un philosophe, un critique mordant et plein de sagacité. Parce que l'inspiration est un don naturel, une grâce qui descend sur nous comme la rosée du ciel, il ne faut pas moins beaucoup réfléchir pour approprier les idées au caractère des différens personnages et les coordonner dans un grand ensemble où le désordre apparent de la passion est un effet de l'art. Il y a tel madrigal de Scarlatti, *Cor mio* par exemple,

(1) Célèbre compositeur belge de la fin du xve siècle.

qui est une fugue à cinq voix de la plus rare élégance; le *Miserere* de Leo a deux chœurs et cinq parties qui ne s'improvisent pas en un jour, et si par les procédés du contre-point tu ajoutes à ces combinaisons des voix le coloris de l'instrumentation, comme l'ont su trouver Gluck, Jomelli, Piccini, Sacchini et Paisiello, tu seras convaincu qu'il ne faut pas une intelligence ordinaire pour réussir dans un art qui exige autant de sensibilité que de profondeur.

— Je ne veux pas déprécier un art que j'aime et que vous m'avez enseigné avec autant de soin que d'affection, répondit Lorenzo d'un ton plus assuré. Je comprends qu'on ne devient pas un grand compositeur dramatique surtout sans posséder des facultés éminentes où le sentiment s'allie à la spéculation du philosophe. Il ne m'appartient pas de viser si haut et de prétendre à une gloire musicale que je n'atteindrai sans doute jamais.

— Et pourquoi pas? Tu as de l'imagination, du savoir, de la ténacité, et ce sont là des avantages qu'on ne rencontre pas toujours dans un jeune homme de dix-sept ans.

— Sans être plus modeste qu'il ne faut, on peut avoir une ambition d'une nature différente.

— Qu'est-ce que tu entends par une ambition différente? répliqua l'abbé, non sans quelque surprise. Est-ce que tu veux faire le gentilhomme et gouverner la république? Mon ami, il vaut mieux chanter les hommes d'état que se mêler de leurs affaires, et, si tu as l'ambition de vouloir démêler l'écheveau des passions et des intérêts des hommes, tu trouveras au théâtre de quoi occuper tes loisirs. Les sopranistes et les *prime donne* sont plus difficiles à diriger qu'une armée de trente mille hommes, a dit le grand Frédéric à propos de la Mara, cantatrice fantasque qu'il fut obligé d'envoyer à tous les diables.

— Il y a plusieurs manières d'envisager la vie et de comprendre le rôle qu'on doit y jouer, répondit Lorenzo en inclinant la tête pour éviter le regard de son maître.

— Ah çà! es-tu fou, ou bien amoureux? Tant mieux si c'est l'amour qui t'échauffe la cervelle, *per Bacco*! tu le mettras en musique, et cela te fera faire des chefs-d'œuvre. Dis-moi, continua l'abbé en clignant ses petits yeux égrillards, est-ce la Vicentina qui t'inspire ces belles réflexions? Elle est jolie et vaut certes la peine que tu fasses quelques folies pour elle, pourvu que ce soit en musique.

— Je ne songe pas plus à la Vicentina qu'à la carrière de compositeur, qui ne saurait satisfaire aux aspirations de mon cœur et de mon esprit, répondit Lorenzo avec une fermeté inusitée.

— Qu'est-ce que j'entends? dit l'abbé Zamaria en croisant les bras sur sa poitrine. La musique, la gloire d'un Marcello, d'un Lotti,

d'un Buranello, d'un Cimarosa, ne sont pas dignes de fixer l'ambition de monsieur Lorenzo Sarti? *Gesù Maria!* quel serpent ai-je donc réchauffé dans mon sein! — Et, sautant précipitamment hors de son lit sans se donner le temps de prendre aucun vêtement, il se mit à cheval sur une chaise qui était devant son clavecin, et chanta à pleine voix un fragment d'un délicieux trio de Clari :

Addio, campagne amene,
Dove già lieto pascolai l'agnelle (1).

avec un feu, une passion et un entrain qui faisaient tressaillir sa frêle charpente et la petite bosse qu'il avait sur les épaules. — Trouverais-tu au-dessous de ta dignité de pouvoir composer un pareil chef-d'œuvre de grâce? dit-il en se tournant vers Lorenzo, dont la contenance était fort embarrassée en voyant la singulière posture de l'abbé à califourchon sur une chaise. Sur ces entrefaites on frappa à la porte, et le vieux Bernabo entra dans la chambre en disant : — Signor Lorenzo, son excellence vous demande ainsi que monsieur l'abbé.—Diable! répondit Zamaria, un peu confus de sa toilette qui fit sourire le *cameriere*, que nous veut-il donc?

Lorenzo, un peu inquiet de l'invitation qu'il venait de recevoir, descendit au premier étage et fut introduit auprès du sénateur dans la grande bibliothèque du palais, où il se tenait le plus habituellement. Il était assis auprès d'une table chargée de livres et de papiers, dans un grand fauteuil de cuir noir surmonté de ses armes sculptées en bois. Sa fille était à côté de lui, parcourant un recueil de vieilles estampes. Sa tête blanche, sa physionomie sévère, son maintien grave, où l'âge, l'expérience et l'autorité avaient imprimé leurs traces indélébiles, ne faisaient que mieux ressortir les cheveux blonds, abondans et ornés de fleurs, la grâce et la jeunesse enchantée de Beata. — Asseyez-vous, dit le sénateur à Lorenzo, dont l'émotion s'était accrue en la présence de Beata, qui n'avait osé lever les yeux sur lui.

On attendait l'abbé Zamaria, qui s'habillait, et pendant ce temps Lorenzo, plein d'anxiété sur la scène qui allait suivre, regardait vaguement les belles reliures qui remplissaient les rayons de la bibliothèque, l'une des plus riches et des plus choisies de Venise. Les bibliothèques étaient nombreuses dans une ville qu'on avait surnommée la librairie du monde, et où l'imprimerie fut introduite dès l'année 1459. Indépendamment de la grande bibliothèque de Saint-Marc, qui doit son origine au don que fit Pétrarque de ses manuscrits à la république en 1380, et de celle de Saint-George, fondée par la recon-

(1) « Adieu, paysage enchanté où j'aimais à conduire paître mon troupeau. »

naissance de Cosme de Médicis, qui avait trouvé à Venise une hospitalité généreuse; indépendamment des académies, des couvens et d'autres institutions publiques qui possédaient des collections de livres assez remarquables, les grandes familles mettaient leur vanité à former des bibliothèques qui leur étaient un titre à la considération générale. On citait, parmi ces bibliothèques particulières, celle de Pier Grimani, qui fut élu doge en 1752, celle de la famille Nani, et surtout la fameuse collection des Pisani, qui était connue de toute l'Italie. La bibliothèque de la famille Corneri, qui s'éteignit en 1798, était remarquable par ses richesses musicales. On citait encore la bibliothèque des Tiepolo, qui provenait de celle des Contarini, les collections de Joseph Farsetti, de François Pesaro, d'Antoine Cappello, de Sébastien Zeno, cousin de notre sénateur, qui possédait les plus belles éditions des Alde, ces illustres imprimeurs et savans de Venise.

La bibliothèque du sénateur Zeno, qui était sous la direction de l'abbé Zamaria, formait une vaste salle carrée, divisée en compartimens, dont chacun était consacré à une branche particulière des connaissances humaines. Ces divisions étaient classées d'après une loi de succession qui les reliait autour d'un principe générateur, de manière à former un véritable tableau de la civilisation vénitienne. Au premier rang, dans le compartiment d'honneur, qui servait de point de départ, comme l'idée fondamentale de la hiérarchie, étaient placés les historiens, et surtout les historiens de Venise, depuis les chroniqueurs obscurs des premiers siècles de la république jusqu'à André Dandolo, qui en est l'Hérodote, et depuis ce contemporain de Pétrarque jusqu'à Bernard Justiniani, le premier historien critique de la ville des doges. La science politique, qui a sa source dans l'expérience, venait après l'histoire et contenait, indépendamment des œuvres de Platon, d'Aristote et de Cicéron, celles de Machiavel et de son contradicteur Paul Paruta, né à Venise en 1540 et mort dans cette même ville en 1598, après avoir rempli les plus hauts emplois de la république, dont il défendit la constitution dans son livre célèbre : *Discours politiques* (*Discorsi politici*). A côté des œuvres de Paruta étaient celles de Sarpi, l'historien indépendant du concile de Trente et le théologien de la république contre les prétentions de la papauté. Les écrits politiques de Paul et Dominique Morosini, de Luccio Durantino, de Scipion Ammirato, de Botero, et l'ouvrage de Donato Giannotti Fiorentino, *Della Repubblica e Magistrati di Venezia* (1); les travaux de jurisprudence, les lois et décrets qui règlent les intérêts de la vie civile, collections nombreuses et con-

(1) Roma, 1541.

fuses que le temps avait formées, et où la coutume jouait un plus grand rôle que la doctrine, complétaient le compartiment consacré à la science politique. Dans un rayon de ce compartiment, on voyait un grand in-folio, les *Statuts et Fondemens sur les navires et autres bâtimens, Statuta et Fundamenta super navibus et aliis lignis,* publié par le doge Renier Zeno le 6 août 1255.

Les voyageurs vénitiens, qui ont précédé tous les autres dans la connaissance des mœurs, des usages des peuples de la terre, remplissaient toute une division de la bibliothèque. Les Nicolo, Matteo et surtout Marco Paolo étaient placés sur le premier rayon. Il y avait là aussi le livre sur la Palestine que Marin Sanudo présenta au pape Jean XXII en 1321, *Liber secretorum fidelium crucis,* suivi des ouvrages des deux Zeno, frères du fameux Charles Zeno, qui sauva la république au combat naval de Chioggia contre les Génois. Les aventures de Nicolas Conti, le voyage d'Alvise da Mosta en Flandre et en Afrique, celui de Marco Caterino en Perse et de Giosafat Barbaro en Asie, complétaient la série de ces glorieux et infatigables aventuriers que Venise lançait sur tous les points du globe. La médecine, la géographie, les sciences naturelles et les sciences exactes formaient la transition entre les moralistes, les économistes, les financiers et la littérature proprement dite. Celle-ci, reléguée au second plan, comme un luxe de l'esprit qui ne peut se produire qu'après l'affermissement des sociétés civiles, remplissait une division considérable. Le premier compartiment était consacré à la littérature *della nobiltà veneziana,* aux ouvrages produits par de nobles Vénitiens, parmi lesquels brillait l'*Histoire de la littérature vénitienne* par Marco Foscarini, monument inachevé d'érudition et de patriotisme. Venaient ensuite les œuvres d'Apostolo Zeno, critique et poète fécond, qui a précédé Metastase dans le drame lyrique, et divers poèmes, notamment en dialecte vénitien une chanson de l'année 1277, et une autre à la louange de Venise, de 1420. Au nombre des ouvrages en prose qu'a produits le dialecte vénitien, on voyait *il Milione* de Marco Polo, et *il Libro delle Uxance dello imperio di Romania.* Les arts avaient leurs représentans, et l'*Histoire de la peinture vénitienne* par Zanetti, celle des *architectes vénitiens* par Temanza se trouvaient au milieu des œuvres du comte Algarotti, qui a beaucoup écrit sur les beaux-arts. La division consacrée à la musique était incontestablement la partie la plus intéressante de cette grande collection de livres, formée par les soins de l'abbé Zamaria; elle renfermait des trésors d'érudition. Les théoriciens grecs, Aristoxène, Euclide, Nichomaque, Alypius, Gaudence, Bachius, Aristide, Quintilien, publiés par Meibomius en 1652; les travaux de Doni et de Burette sur la musique des anciens; les théoriciens du moyen âge

réunis dans la compilation de l'abbé Gerbert, *Scriptores ecclesiastici de Musicâ sacrâ*, qui est de l'année 1784; l'*Histoire de la musique* du père Martini, celle de Burney, que l'abbé Zamaria avait connu personnellement, l'*Histoire* de Hawkins et le premier volume de celle de Forkel, qui parut en 1788, occupaient le premier rayon. Le second était rempli par les théoriciens pratiques Vanneo, Zarlino, Tartini, le père Martini (*Saggio di contrappunto*), et une infinité d'autres qu'il est inutile de citer. Les compositions de tous les maîtres de l'école vénitienne, depuis l'invention de la gravure par Ottavio Petrucci de Fosonbrone, qui vint apporter à Venise sa merveilleuse invention, jusqu'à Furlanetto, qui en est le dernier représentant, remplissaient les autres compartimens avec un luxe de notes et de commentaires qui étaient souvent consultés par les érudits et les amateurs. Au-dessus de cette magnifique bibliothèque, on lisait en lettres d'or ces vers d'un poète latin du xve siècle, le Mantuan :

Semper apud Venetos studium sapientiæ et omnis
In pretio doctrina fuit; superavit Athenas
Ingeniis, rebus gestis Lacedemona et Argos.

L'abbé étant enfin descendu, le sénateur lui dit d'un ton affectueux : — Assieds-toi, abbé, car ta présence est nécessaire ici. — A ces mots, Lorenzo fut saisi d'un redoublement de frayeur. Qu'allait-il donc se passer? Le sénateur avait-il appris quelque chose du mystérieux roman qui s'était noué entre Beata et le fils de Catarina Sarti? Tognina avait-elle trahi le secret de son amie? La promenade faite à Murano avait-elle éveillé la vigilance paternelle? Pâle et tremblant sur les suites d'une scène qui paraissait combinée pour frapper un coup décisif, Lorenzo ne voyait plus distinctement aucun objet, et tout son sang avait reflué dans son cœur agité. Beata, qui n'était pas moins inquiète, était restée penchée sur le recueil de vieilles estampes, qu'elle faisait semblant d'admirer.

— Vous savez, dit froidement le sénateur en s'adressant à Lorenzo, ce que j'ai fait pour vous? Fils d'un ancien client de la maison Zeno, je vous ai recueilli et j'ai payé une dette de reconnaissance à la mémoire de votre père, en vous offrant les moyens de vous élever au-dessus de votre condition. En cela, j'ai obéi à l'esprit de l'aristocratie vénitienne et particulièrement à celui de ma famille, qui a toujours employé son crédit et sa fortune à augmenter le nombre de ses serviteurs ou de ses obligés. Il y a près de six ans que vous êtes dans ma maison, vivant de ma vie, sous la tutelle de l'abbé Zamaria, que voici, et de ma fille, qui a bien voulu prendre soin de votre éducation.

Le sénateur s'arrêta, et, regardant de nouveau Lorenzo avec sévérité, il ajouta, après un court silence qui parut un siècle au pauvre jeune homme : — Eh bien! je suis content de vous; vous vous êtes montré digne de mes bontés. Votre application, votre intelligence et la soumission de votre caractère vous ont acquis de nouveaux titres à ma bienveillance; c'est pourquoi j'ai résolu de resserrer les liens qui vous attachent à ma famille.

Ce fut un coup de théâtre que ces paroles, prononcées lentement, avec autorité, et la baguette de Moïse ne fit pas sortir plus promptement l'eau du rocher que l'espérance ne jaillit alors du cœur de Lorenzo et de Beata, qui leva sa tête charmante et projeta sur son père un long regard, où l'étonnement se mêlait à la piété.

« J'ai obtenu pour vous, continua le sénateur, le titre de chevalier de l'étoile d'or qui appartient à ma famille depuis longtemps ainsi qu'à plusieurs autres grandes maisons, et j'attache à ce titre une pension (*una mesata*) qui vous permettra de le soutenir honorablement (1). Dès ce jour, vous faites donc partie intégrante de la noblesse vénitienne, à laquelle vous teniez déjà par votre naissance, et il importe que vous sachiez quels devoirs cette nouvelle qualité vous impose.

« De toutes les aristocraties de l'Europe, l'aristocratie vénitienne est la seule qui ne soit pas le résultat de la conquête. Comme le patriciat romain, auquel on l'a souvent comparée, elle est sortie des entrailles mêmes de la société dont elle dirige la destinée. C'est là ce qui fait sa force et la légitimité de sa domination. Ai-je besoin de vous rappeler à quelles circonstances malheureuses cette ville, qui est un miracle de l'industrie humaine, doit sa naissance? Qui ne sait que lorsque des flots de Barbares se ruèrent comme des chiens à la curée sur les débris de l'empire romain, de pauvres pêcheurs vinrent chercher un refuge sur les îlots de l'Adriatique! Ils y étaient à peine établis qu'ils éprouvèrent le besoin d'une police qui fut d'abord aussi simple que leur association, et dont le premier devoir était de sauvegarder leur indépendance. C'est de ces premiers magistrats librement élus par les intéressés sous la pression de la nécessité, ce grand instituteur des sociétés humaines, que descend la noblesse vénitienne. Rome a eu à peu près la même origine. Vous apprendrez par l'histoire quelles vicissitudes eut à traverser la république naissante, les discordes civiles et les événemens extérieurs qui modifièrent successivement ses institutions. Ce que je puis vous affirmer, c'est que, — le dernier jour du mois de février de l'année 1297, où le gouvernement de Venise, ne voulant plus être à la merci des flux

(1) Le titre de chevalier de l'étoile d'or était purement honorifique.

et reflux d'un peuple turbulent, ferma le grand-conseil et limita le nombre de ceux qui devaient participer à la souveraineté, — ce jour-là la république de Saint-Marc accomplit une révolution qui la sauva de sa ruine et lui donna la force d'étendre sa domination sur l'Italie. La *serrata* du grand-conseil est dans l'histoire des institutions de Venise ce que sont les *murazzi* qui empêchent l'Adriatique d'ensabler nos lagunes. A partir de cette époque mémorable, Venise, débarrassée des soucis domestiques qui entravaient son action, sortant de ce vaste chaos d'élémens confus et de passions atroces qu'on appelle le moyen âge, s'éleva au premier rang des nations politiques et offrit à l'Europe moderne le premier exemple d'une société régulière gouvernée par des lois sages et des pouvoirs non contestés. Aussi, pendant que l'Italie était la proie des étrangers attirés dans son sein par la jalousie des factions, pendant que Milan, Gênes, Pise, Florence, Naples et Rome même succombaient tour à tour sous le joug des Allemands, des Français et des Espagnols qui venaient au secours de leurs partisans, au milieu de cette anarchie de républiques éphémères et de monstrueux petits tyrans qui s'entr'égorgeaient, Venise, forte par sa position, par la stabilité de ses institutions où l'unité du pouvoir exécutif se combinait avec la liberté des corps délibérans, fixait tous les regards, était le refuge de tous les proscrits, et comme Sparte jadis au milieu des révolutions incessantes de la démocratie grecque, elle excitait l'admiration des philosophes et des hommes d'état. L'inscription que vous voyez au-dessus de cette bibliothèque, ajouta le sénateur en montrant du doigt les vers latins que nous avons cités plus haut, n'est qu'un faible témoignage de la justice qu'on s'est toujours plu à rendre à la gloire de notre patrie. Dante, Pétrarque, Boccace, le Tasse, qui nous appartient par la naissance de son père et la protection qu'il a reçue de la famille Badoer, Machiavel, Galilée, les poètes et les artistes des peuples étrangers ont tous considéré Venise comme la société qui satisfaisait le plus la raison humaine, comme le foyer de civilisation qui répondait le mieux à l'idéal qu'ils avaient conçu. On pourrait appliquer à Venise tout entière ces paroles de Pétrarque à propos de la place Saint-Marc : *Cui nescio terrarum orbis parem habeat.*

« Eh bien ! jeune homme, reprit le père de Beata en redressant sa tête sexagénaire, tout cela est l'œuvre de l'aristocratie. C'est vainement qu'on chercherait à nier son influence sur cette société, qu'elle a faite à son image : on la trouve gravée sur tous les monumens, et, comme dit le psalmiste, les cieux racontent sa gloire. Ce n'est pas seulement dans les armes, dans les fonctions politiques, dans la magistrature et dans les ambassades que la noblesse vénitienne s'est distinguée, mais dans tous les ordres des connaissances humaines.

Cette bibliothèque renferme des témoignages non moins éclatans de sa grandeur que les annales de la république, et justifie ces belles paroles de mon ami Marco Foscarini dans son *Histoire de la Littérature vénitienne : Appunto dalle nobile famiglie,* dit-il, *uscirono i migliori lumi della nostra litteratura, e non solo in una, ma in tutte le facoltà* (1). En cela, la noblesse vénitienne, qui est la plus ancienne de l'Europe, soit par la date de son avénement dans l'histoire moderne, soit par la prétention qu'affichent plusieurs de nos grandes familles, telles que les Justiniani, les Venier et les Marcello, de faire remonter leur origine jusqu'à l'empire romain, — la noblesse vénitienne est aussi la première aristocratie du monde, parce qu'elle a toujours marché à la tête de la nation. Le patriciat romain, dans sa grandeur un peu sauvage, dédaignait toute autre illustration que celle des armes, de la magistrature, de la religion et de la parole, l'instrument de sa domination, et ce n'est guère que sous les empereurs qu'il se mit à pratiquer les lettres, dont il avait abandonné jusqu'alors la culture à des rhéteurs grecs et à des affranchis, qui l'amusaient comme des histrions. L'aristocratie vénitienne, qui a eu ses Catons, ses Régulus, ses Scipions et ses Pompées, mais qui a su prévenir l'éclosion des Sylla et des César, a toujours concilié les lumières de l'esprit avec la force de caractère qu'exige l'exercice du pouvoir, et il n'y a pas d'exemple dans l'histoire de notre patrie d'un barbare comme Marius parvenant aux plus hautes charges de la république. Les princes et les barons qui forment l'aristocratie des autres nations de l'Europe ne sont que des instrumens de la force, les représentans attardés de la féodalité déjà à moitié vaincus par le clergé, par les juristes et les lettrés, qui ont suivi le mouvement de l'esprit humain. L'aristocratie de Venise, expression toujours vivante des besoins de la société, ne s'est jamais laissé dépasser et a toujours légitimé son droit à la souveraineté par la supériorité de ses vertus, de ses lumières et de son dévouement à la patrie. Comme l'a dit Paruta, un de nos plus grands publicistes, *la nobiltà veneziana* est la seule au monde dont l'élévation morale, la prudence et la sagacité politiques, unies aux connaissances, à l'urbanité des goûts et des manières, justifient ce beau titre de *nobilitas,* qui est synonyme de civilisation.

« Mon enfant, l'expérience de la vie et l'histoire, quand vous pourrez la consulter avec fruit, vous apprendront que le monde a toujours été gouverné par des minorités. Quoi qu'on fasse, quelles que soient les chimères dont se bercent aujourd'hui les factieux et les fai-

(1) « C'est des familles nobles que sont sorties, dans tous les genres, les plus grandes lumières de notre littérature. »

seurs de systèmes, la foule, toujours absorbée par les travaux que lui imposent ses besoins de chaque jour, n'aura jamais assez de loisirs et d'indépendance d'esprit pour s'élever à la hauteur de la politique des états. Heureuses les nations qui renferment dans leur sein des classes supérieures consacrées par le temps et les services rendus! Partout où ces classes, plus ou moins nombreuses, plus ou moins privilégiées, qui représentent la tradition, c'est-à-dire la conscience des corps politiques, n'existent pas, la foule besoigneuse, livrée à la mobilité de ses instincts, est bientôt la proie d'un despote ou d'un conquérant. Voyez la Grèce et ses fragiles démocraties tombant sous le joug de Philippe, d'Alexandre et de ses successeurs, pour devenir ensuite une province, une sorte de hochet de la grandeur romaine! Et cette Rome si fière et si forte, qu'est-elle devenue, à son tour, après la chute de son patriciat? Elle a donné le jour à une succession de monstres qui ont effrayé l'humanité et soulevé contre ce colosse d'iniquités la justice du genre humain. Le christianisme, pour avoir adouci le fond de notre nature par une morale plus parfaite, n'a pu détruire les passions qui nous agitent et les conséquences qui en résultent. L'église a eu ses Borgia; l'Italie, comme la Grèce, a eu des révolutions incessantes qui l'ont conduite à sa perte, et nous voyons aujourd'hui la France en proie à des convulsions qui menacent le repos du monde. L'Angleterre est, après Venise, le seul pays de l'Europe où une aristocratie forte préside aux destinées de la nation et lui conserve son indépendance et sa liberté. Je ne me fais aucune illusion sur les dangers qui menacent ma patrie; tu sais, abbé, qu'il y a longtemps que je suis préoccupé des funestes doctrines qui agitent les esprits, et dont la France est déjà la victime. Je dirai avec un grand citoyen qui a voulu sauver la république romaine contre les démocrates de son temps : *Mihi nihil unquam popularе placuit!* Et il avait bien raison de craindre le règne populaire, cet éloquent défenseur du patriarcat et de la liberté, deux choses qui sont toujours inséparables, puisqu'il devait payer de sa tête l'honneur d'avoir prévu et combattu l'avénement du *magnanime Auguste*, comme le qualifient les lâches sophistes aux gages des césars. Quelle que soit l'issue de la lutte où l'esprit humain est engagé, la noblesse vénitienne aura fait son devoir. Si les passions aveugles qu'on suscite contre sa domination légitime triomphent, elle entraînera dans sa chute la république qu'elle a fondée, et qui, depuis quatorze cents ans qu'elle existe, n'a pas vu un étranger troubler l'eau de ses lagunes.

« Dans quelques jours, ajouta le sénateur en se tournant vers Lorenzo, vous partirez pour Padoue. Vous y achèverez vos études et prendrez vos degrés universitaires, complément indispensable à l'é-

ducation d'un noble vénitien. Rappelez-vous seulement que les lettres doivent servir d'ornement à l'esprit, de nourriture à l'âme pour l'aider à supporter dignement les épreuves de la vie, mais ne jamais devenir une profession. Elles vous serviront à bien remplir les emplois que la république pourra vous confier, mais il ne convient pas qu'un homme destiné au commandement fasse étalage de prétentions littéraires. Vous pourrez écrire des rapports comme ceux de nos ambassadeurs, qui sont des modèles d'observation et de sagacité politique, élucider quelques points de droit et d'administration publique, aborder même l'histoire, si vos connaissances vous le permettent, ou bien vous élever à des considérations d'un ordre supérieur ayant pour objet la morale, la religion (mais non pas la théologie), ou la police des états. Toutefois gardez-vous des vaines spéculations dont on est si prodigue dans ce temps-ci; tenez-vous toujours près des faits positifs, qui sont plus compliqués et plus difficiles à comprendre que ne se l'imaginent les inventeurs de systèmes. La vie est un roman bien autrement incidenté que les fictions des poètes! Puisque vous appartenez à cette minorité intelligente et libre contre laquelle s'élèvent tant de clameurs, ayez le courage d'en défendre les intérêts et d'en remplir les devoirs, dont le premier de tous est de se dévouer au bien de l'état. Ce que je fais aujourd'hui pour vous est bien moins de ma part un acte de générosité banal qu'un service que je crois rendre à mon pays en lui procurant un serviteur fidèle, plus jeune que moi. Dans tous les temps, l'aristocratie vénitienne a eu la sage prévoyance de réparer ses forces appauvries en s'infusant un sang plus généreux. Vous trouverez dans les annales de ma famille plus d'un exemple de pareilles adoptions, qui ont accru son influence dans la république. Aussi je ne saurais trop vous recommander d'étudier à fond l'histoire de notre pays et de vous pénétrer de l'esprit de la noblesse vénitienne, dont le patriotisme a toujours été la vertu dominante. Elle a tout subordonné au salut de l'état, jusqu'à la religion, comme vous pouvez vous en convaincre par ce proverbe, qui résume sa politique :

Siamo Veneziani, e poi cristiani. »

Après cette exhortation, prononcée d'une voix grave, le sénateur se leva et dit à Beata : — Ma fille, donnez la main au chevalier Sarti.

Étourdie par ces paroles, qui semblaient sanctionner le choix de son cœur, Beata s'avança un peu gauchement vers Lorenzo et lui tendit la main avec une cordialité affectueuse accompagnée d'un sourire enchanteur.

Addio, campagne amene,
Dove già lieto pascolai l'agnelle!

répéta l'abbé Zamaria, presque en colère.

— Que chantes-tu là, l'abbé? dit le sénateur.

— Je dis que la musique s'en va à tous les diables, et que je ne me doutais guère que depuis six ans j'élevais un diplomate.

— Il cultivera la musique pour son plaisir, répondit le sénateur. Marcello était un grand seigneur de Venise, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un compositeur de génie. — Puis le père de Beata se tourna vers le caméristo Bernabo, qu'il venait de sonner. — Faites monter ma maison, lui dit-il. Les domestiques des deux sexes ayant obéi à l'ordre qu'ils avaient reçu, le sénateur, prenant Lorenzo par la main, leur adressa ces quelques mots : — Je vous présente le chevalier Sarti, que je vous ordonne de considérer comme un membre de ma famille. Allez, *mon fils*, ajouta-t-il ensuite, les yeux fixés sur Lorenzo, car ce titre vous appartient désormais.

Cette scène extraordinaire, que rien n'avait annoncée, dont Lorenzo ni Beata ne pouvaient prévoir le dénoûment, produisit sur eux et sur tous les assistans la plus grande surprise. Lorenzo était comme enivré de ce qu'il venait d'entendre. Il interrogeait des yeux l'abbé Zamaria pour savoir quel sens il devait attacher à ces dernières paroles du sénateur : *Allez, mon fils, car ce titre vous appartient désormais.* — Serait il possible que le père de Beata, ayant deviné le secret de sa fille, voulût approuver une alliance si disproportionnée sous tous les rapports? Ou bien, par ces paroles affectueuses, le sénateur n'avait-il entendu exprimer qu'un degré plus intime de parenté intellectuelle, une adoption purement politique, sans vouloir confondre la destinée de Lorenzo Sarti avec celle de l'une des plus illustres familles de Venise? Le doute était au moins permis, et Beata elle-même, au milieu du ravissement qu'elle venait d'éprouver, hésitait à croire que le nœud de sa vie pût se délier d'une manière aussi heureuse. Cependant tout le monde dans la maison était à peu près convaincu que Lorenzo n'était devenu le chevalier Sarti que pour s'élever encore plus haut dans l'estime et l'affection du sénateur, qui n'était pas homme à dévoiler brusquement le fond de sa pensée. Dès lors une plus grande liberté s'établit dans les relations de Lorenzo et de Beata, qui se crut au moins autorisée à ne pas mettre autant de réserve dans la manifestation de ses vrais sentimens. Le chevalier Sarti fut présenté successivement à tous les membres de la famille, introduit avec plus de cérémonie dans les maisons amies, chez les Grimani, les Dolfin et les Badoer. On

écrivit à Cadolce, au saint oncle de Beata, et celui-ci approuva de tout son cœur cette ascension de son cher Lorenzo dans la hiérarchie sociale, qui fit aussi la joie et le bonheur de Catarina Sarti.

Il y eut à la suite de cette journée dans la vie de Lorenzo et de Beata quelques heures de cette félicité suprême que doivent goûter les âmes qui ont franchi sans remords la rive éternelle. Tout souriait à leurs vœux. Ils se voyaient sans contrainte; les domestiques, l'abbé Zamaria, le sénateur, les amis, Dieu et les hommes semblaient approuver une union si charmante. Ils allaient ensemble dans les cercles, aux théâtres, aux concerts, et partout ils rencontraient des visages joyeux qui paraissaient prendre part à la fête de leurs cœurs. L'idée du prochain départ de Lorenzo pour Padoue venait bien obscurcir un peu l'horizon qui s'ouvrait devant eux, mais l'espoir qu'après une absence dont on ne fixait pas la durée, ils seraient unis pour ne jamais se quitter, dissipait ces légers nuages et gonflait la voile qui les menait au bonheur entrevu. Le chevalier Grimani lui-même avait accueilli Lorenzo avec bonne grâce et ne paraissait ni surpris ni inquiet de la nouvelle position qu'on lui avait faite dans la famille Zeno. Il n'était pas moins empressé auprès de Beata, et sa contenance ne trahissait aucun embarras. Parmi les étrangers qui affluaient alors à Venise, les uns attirés par le plaisir, les autres par les événemens politiques qui préoccupaient l'Europe et particulièrement les puissances de l'Italie, on remarquait surtout un grand nombre d'émigrés français. La révolution de 1789, qui, aux yeux de quelques rares philosophes et hommes d'état comme Marco Zeno, était l'événement le plus considérable survenu en Europe depuis la réforme de Luther, ne semblait à cette foule étourdie qu'une fièvre passagère qui devait avoir son cours et qui s'arrêterait bientôt devant les remèdes énergiques qu'on se disposait à lui administrer. Les émigrés, pleins de confiance dans l'avenir, et qui s'attendaient d'un jour à l'autre à rentrer en vainqueurs dans leur pays, qu'ils avaient quitté comme pour un voyage d'agrément, dépensaient à Venise le peu d'argent qu'ils avaient encore et leurs dernières illusions. L'aristocratie vénitienne les avait accueillis avec empressement, et les lois politiques qui défendaient aux nobles de recevoir dans leurs palais et de fréquenter des étrangers avaient dû fléchir devant des intérêts de caste qui se confondaient avec ceux de l'ordre social menacé par les idées nouvelles. Aussi jamais Venise n'avait été plus gaie, jamais ses *casini*, ses théâtres, ses canaux et la place Saint-Marc n'avaient retenti d'acclamations plus bruyantes, n'avaient caché de voluptés plus exquises et de rêves plus enivrans. Lorsque Beata et Lorenzo, dans la gondole du sénateur, qui les admettait tous deux en sa présence, comme s'il eût voulu fêter l'avénement du che-

valier Sarti dans les hautes sphères de la vie sociale, descendaient le Grand-Canal par une nuit éclatante, suivis de barques chargées de musiciens dont les rhythmes, les mélodies et les joyeux accords s'exhalaient dans l'espace et les sinuosités voisines, il n'est pas de parole humaine qui pût exprimer la béatitude qu'ils éprouvaient. Lorenzo ne pouvait détourner ses yeux de ceux de Beata, dont le noble maintien était plus expansif désormais, et laissait entrevoir au fond de son âme, ainsi que dans une source pure, l'amour s'épanouissant comme une fleur d'espérance. O jeunesse, amour qui en féconde les nobles instincts, poésie qui s'en dégage et monte à l'esprit comme une essence généreuse, vous êtes la triple manifestation d'une seule et même vérité, le principe de toute inspiration et de toute grandeur morale ! Heureux celui qui n'a point oublié les rêves de l'âge d'or ! mille fois heureux l'homme qui, sous des cheveux blanchis, entend encore vibrer au fond de son cœur la voix d'un premier amour ! Le chevalier Sarti sera toute sa vie un grand et sérieux enfant, et, lorsqu'il rencontrera sur sa route douloureuse cette femme qu'il nomme Frédérique, il croira se réveiller d'un long sommeil et voir se relever devant lui l'image des jours fortunés !

Le sénateur Zeno, qui ne s'occupait jamais de ce qui se passait dans l'intérieur de son palais, et qui laissait à Beata une entière liberté dans l'ordonnance de ses plaisirs domestiques, manifesta la volonté de donner un grand dîner pour lequel il fixa lui-même la liste des invités. Les Grimani, les Dolfin, les Badoer, les Mocenigo et les divers membres de sa propre famille, au nombre de soixante personnes, furent réunis dans une magnifique salle à manger qui était, après la bibliothèque, la pièce la plus remarquable du palais. Dessinée dans le goût somptueux de la renaissance, elle était si spacieuse, qu'elle aurait pu contenir aisément deux cents convives. Des crédences sculptées avec un art infini, remplies d'argenterie, de vaisselle, des porcelaines et des cristaux les plus rares, formaient quatre grands panneaux d'une élévation moyenne au-dessus desquels était rangé un grand nombre de portraits de famille. Celui du doge Renier Zeno, qui avait régné de 1252 à 1268, et sous le gouvernement duquel fut construit le premier pont du Rialto, qui était d'abord en bois, occupait la place d'honneur. On l'attribuait à Jean Bellini, qui l'aurait peint d'après une esquisse remontant au XIIIe siècle. C'était une figure longue, osseuse et froide, d'une expression noble et sévère, justifiant le jugement porté par l'histoire sur ce prince qui vit éclater la première guerre des Vénitiens contre les Génois : *Uomo molto accorto e esercitato nei maneggi della republica* (homme avisé et très entendu dans le gouvernement de la république). Sur le panneau opposé, en face du doge, était le portrait de Charles

Zeno, le héros de la famille, l'un des personnages les plus curieux de l'histoire de Venise, qui sauva la république, en 1380, contre les Génois, qui assiégeaient Chiozza. Venaient ensuite des procurateurs, plusieurs ambassadeurs, le portrait de ce cardinal Zeno dont le tombeau occupe une chapelle particulière dans la basilique Saint-Marc, et celui de plusieurs femmes, parmi lesquelles on remarquait la mère de Beata, d'une beauté frappante.

Lorenzo fut présenté à la compagnie par le sénateur, et chacun s'empressa d'accueillir le chevalier Sarti comme un membre de la famille Zeno et comme un égal dans cette minorité choisie de la société européenne. Il y avait parmi les convives quatre émigrés français : un marquis de la Rochenoire, de la province du Vivarais, homme fier et tout imbu des préjugés de sa caste; le comte de Narbal, esprit éclairé et sage qui ne partageait aucune des illusions de ses compagnons d'infortune, et qui subissait, en gémissant, un exil qu'il s'était imposé par devoir; le baron de Laporte, d'un caractère aimable et futile, effleurant toutes choses sans pouvoir se fixer sur rien, aimant les arts et la petite littérature de son temps; enfin le vicomte de Toussaint, jeune homme d'un ridicule parfait, ignorant et hableur, bravache et poltron, qui, après s'être avisé de tournoyer autour de Beata, avait été renvoyé par un regard foudroyant à son blason, aussi équivoque que ses mœurs. Dans ce dîner, où la magnificence du service répondait aux habitudes fastueuses et hospitalières de la noblesse vénitienne, dont Marco Zeno avait tant à cœur de conserver les traditions, la conversation, d'abord languissante et gênée à cause de la présence des émigrés français, finit par se fixer sur un incident du jour qui préoccupait tous les esprits. La maison de l'ambassadeur de Venise à Paris, Alviso Pisani, venait d'être envahie par le peuple. L'ambassadeur avait reçu de la république l'ordre de quitter la France et de se rendre en Angleterre sans bruit et sans protestations, pour ne pas rompre les relations diplomatiques des deux pays.

— C'est une lâcheté, dit François Pesaro, qui était au nombre des convives, et dont la tête forte et le visage anguleux révélaient la ténacité du caractère. Ce n'est point ainsi que se seraient conduits nos pères avec un peuple de gueux, de *malcalzoni*.

— Nos pères étaient forts et nous sommes faibles, répondit Antonio Cappello, dont la sagacité avait si bien apprécié la révolution de 1789, qu'il avait vu commencer à Paris, où il était ambassadeur de Venise. Sa figure fine et triste trahissait les appréhensions de son âme sur le sort de son pays.

— Nous sommes faibles parce que nous sommes irrésolus, répondit le père du chevalier Grimani, qui partageait les opinions de

Marco Zeno sur la politique intérieure de la république. Le gouvernement de la seigneurie veut appliquer à une situation nouvelle des principes de prudence qui ne tromperont personne, et qui ont pu avoir leur efficacité lorsque les puissances de l'Europe se reconnaissaient solidaires d'une civilisation commune qui formait la base de leurs alliances. Ce qui se passe en France, les troubles qui agitent ce pays, les questions qu'on y soulève, les hommes audacieux qui s'y produisent et dont les noms étaient complétement ignorés il y a quelques années, tout cela me donne à penser que nous sommes à la veille d'immenses dangers qu'on ne surmontera qu'avec du courage et de grands sacrifices.

— Tranquillisez-vous, excellence, s'écria le marquis de la Rochenoire d'un ton superbe, nous irons bientôt châtier les rebelles et rétablir la monarchie sur ses bases séculaires. Nous sauverons le roi malgré lui, nous remettrons le faible Louis XVI en possession de toute l'autorité que lui ont transmise ses aïeux, et dont il s'est laissé dépouiller.

— Je le désire plus que je n'ose l'espérer, répliqua le comte de Narbal d'une voix calme. Je crois, monsieur le marquis, que vous vous faites illusion sur l'état de notre pays, et que, pussiez-vous réussir par la force à replacer la monarchie française sur ses vieux fondemens, vous auriez encore à lutter contre les idées qui en ont amené la chute.

— Mais ces idées sont l'œuvre des jacobins, répondit le marquis avec emportement. En chassant à coups de cravache ce ramassis de clubistes et d'écrivassiers impudens, la noblesse reprendra la place qui lui appartient dans l'état, dont elle est le plus ferme appui.

— Le marquis a raison, dit le vicomte de Toussaint de sa petite voix de fausset aigre, organe aussi frêle que son esprit, il faut traiter ces coquins comme Louis XIV a traité ces messieurs de la religion prétendue réformée. La noblesse française, qui est la plus illustre du monde, car elle a donné des rois à une partie de l'Europe et même à Venise, si je ne me trompe, rentrera l'épée à la main dans ce grand et beau pays de France qu'elle a conquis jadis par son courage.

Un moment de silence suivit cette estocade du jeune émigré, qui fit sourire les nobles convives et mit fort mal à l'aise le comte de Narbal.

— Monsieur le vicomte voudrait-il nous dire dans quelle histoire particulière il a trouvé que la république de Venise avait eu besoin de demander à la France des chefs pour la gouverner? dit le savant Mocenigo avec une feinte bonhomie qui cachait autant de finesse que de vrai savoir. Nous étions convaincus jusqu'ici par nos annales que Venise, encore au berceau de sa grandeur, sut résister aussi bien à la domination de Charlemagne qu'à celle de son fils Pepin, roi des

Lombards, dont elle repoussa les attaques et incendia la flotte, au commencement du IXe siècle. Monsieur le vicomte a interverti les rôles, il a sans doute voulu dire que la république de Venise, qui est le premier corps politique formé en Europe depuis la chute de l'empire romain, a presque toujours eu de bonnes relations avec la couronne de France. Notre politique, qui n'a jamais été, comme chez vous, un caprice de prince, mais le fruit de la sagesse et de la nature des choses, nous a fait souvent rechercher l'alliance de la France, et quelquefois aussi nous a imposé le devoir de combattre son ambition. Puisque l'histoire vous est si familière, continua Mocenigo avec cette ironie froide et polie qui caractérisait la plupart des grands seigneurs vénitiens, vous devez avoir lu dans Villehardouin, votre premier historien, comment, sans le concours de notre marine, les puissans barons de France n'auraient pas entrepris la conquête de Constantinople, qu'ils n'ont pas su garder. Un autre de vos historiens, Philippe de Commines, a dû vous apprendre également que le gouvernement de Venise, dont il parle avec une admiration intelligente, n'avait pas voulu se laisser entraîner à la remorque d'un roi aussi aventureux que votre Charles VIII. Enfin, monsieur le vicomte, si Venise a consenti à donner une de ses filles à un membre de la maison de Lusignan, comme elle a sanctionné plus tard l'alliance de Bianca Cappello avec le grand-duc de Toscane; si elle a reçu avec éclat le roi de France Henri III, dont elle a inscrit le nom sur son livre d'or; si elle a échappé à la ligue de Cambrai, formée contre elle par le roi Louis XII, donné des marques de sa munificence à Louis XIV en lui envoyant un des meilleurs tableaux de Paul Véronèse (1); si enfin elle a tout récemment accueilli un des descendans fugitifs de ce prince, vous m'accorderez que ce sont là des actes politiques d'une puissance qui a toujours été maîtresse de sa destinée, et qui n'a jamais trouvé chez la France qu'ingratitude et souvent même hostilité pour prix d'une pareille conduite.

— Vous êtes cruel, monsieur, et vous profitez de vos avantages en politique plus habile que généreux, dit le comte de Narbal en souriant. Toutefois permettez-moi de vous dire que ce qui se passe actuellement dans mon pays est bien moins une révolution locale, comme celles qui ont eu lieu depuis l'origine de la monarchie, qu'une évolution de l'esprit humain qui pourrait bien intéresser toutes les puissances de l'Europe. Ce n'est ni Voltaire ni Rousseau, comme le croient tant d'imbéciles, qui ont amené la crise formidable où nous sommes engagés, et dont je n'espère pas voir la fin. Ces deux grands philosophes n'ont été que les instrumens du destin, ou, si vous aimez

(1) *Le Repos chez Simon le pharisien* au musée du Louvre, n° 104.

mieux, de la logique des idées. N'est-ce pas ainsi que, dans les arts et dans les lettres, lorsqu'une révolution est imminente dans les goûts du public, il se présente toujours un grand artiste pour l'accomplir?

— C'est parfait, s'écria l'abbé Zamaria, et cela est vrai surtout de l'art musical, dont l'histoire de Venise offre plus d'un exemple.

— Est-ce que Venise possède une musique particulière? dit M. de Laporte en s'adressant à l'abbé Zamaria.

— Comment, si Venise possède une musique particulière! répondit l'abbé avec étonnement. Je pourrais vous répondre comme ce prêtre égyptien à je ne sais plus quel philosophe grec : Vous autres Français, vous êtes toujours jeunes, parce que vous ignorez tout ce qui se passe hors de votre pays et de votre génération. Vivant au jour le jour, tout vous étonne, tout zéphyr vous agite. Sans vouloir vous rappeler que les poètes, les peintres et les architectes italiens ont été vos instituteurs, qu'il me suffise de vous apprendre que les premiers opéras italiens qui ont été représentés à la cour de France pendant la minorité de Louis XIV étaient d'un compositeur vénitien, François Cavalli, dont vous pouvez voir le tombeau dans l'église de *San Geminiano*, où se trouve aussi celui de Lotti.

— Je vous demande, monsieur l'abbé, répliqua M. de Laporte, qui était après tout un homme d'esprit, si la musique vénitienne se distingue fortement de la musique italienne proprement dite.

— Ah! ceci est différent, répondit l'abbé. La question est même très subtile, et ce n'est pas la première fois qu'on me l'adresse. Pour y répondre convenablement, il me faudrait entrer dans des détails qui seraient ici hors de propos. Ce que je puis vous affirmer, c'est que le génie vénitien n'a pas plus failli à l'art musical qu'à aucune manifestation du beau.

— Il serait cependant intéressant de connaître, dit Girolamo Dolfin, dilettante distingué, en quoi nos illustres compositeurs Galuppi, Marcello, Lotti, Caldara et Cavalli se distinguent des autres musiciens de l'Italie, et surtout des maîtres de l'école napolitaine.

— Signor Girolamo, répondit l'abbé, le sujet est plus difficile à traiter que vous ne le supposez. On ne peut parler convenablement de la musique vénitienne sans toucher à l'histoire fort embrouillée de la musique moderne.

— Si cela intéresse la gloire de notre pays, dit le sénateur Zeno, nous t'écouterions avec plaisir.

— On ne sait presque rien d'un art qu'a illustré Benedetto Marcello, remarqua le chevalier Grimani.

— Si vos excellences le désirent, répondit l'abbé, j'essaierai de fixer quelques idées; mais j'avertis la noble compagnie que pour raconter toutes les vicissitudes de l'art musical à Venise, — qui ne sont

pas sans avoir beaucoup d'analogie avec celles qu'a subies notre école de peinture, et qui se rattachent plus qu'on ne le croit aux péripéties de la civilisation italienne, — j'ai besoin de quelques jours de recueillement et de beaucoup d'indulgence.

— Nous t'accordons tout ce que tu demandes, répondit le père de Beata. Je ne suis pas fâché que tu prouves devant ces nobles étrangers qu'aucune branche des connaissances humaines n'a été négligée dans notre patrie.

— Oh! ce sera charmant, dit la belle Badoer, et je retiens ma place d'avance.

— Nous la retenons tous, répondit le comte de Narbal.

Le dîner s'acheva au milieu d'une causerie bruyante, traversée de courans divers qui laissaient à chaque convive la liberté de choisir l'interlocuteur préféré. Lorenzo, qui se trouvait à côté du comte de Narbal, se sentit attiré vers cet esprit sage et ferme qui, avec plus d'expérience que ne pouvait en avoir le jeune Vénitien, avait exprimé des sentimens politiques assez en accord avec les aspirations de ce caractère passionné, dont l'amour enchaînait les instincts.

Le bruit se répandit bientôt à Venise qu'une brillante *conversazione* devait avoir lieu au palais Zeno. On disait que l'abbé Zamaria, provoqué par les railleries de quelques émigrés français, avait pris l'engagement de prouver que Venise avait eu des institutions musicales qui ne le cédaient en rien à celles des autres états de l'Italie. L'esprit et le savoir de l'abbé, la nature du sujet qu'il avait à traiter, excitèrent au plus haut degré la curiosité publique. Tout le monde voulut assister à une réunion qui avait pour objet de glorifier le sentiment national, d'autant plus vivace qu'on avait conscience de la situation périlleuse où se trouvait la république. Les invitations furent très nombreuses, et jamais on ne vit dans un palais de Venise une réunion plus imposante, composée d'élémens aussi divers. Indépendamment des convives qui avaient inspiré l'idée de cette fête, on y avait admis tous les étrangers de distinction, les familles illustres, les poètes, les savans, les artistes et les beaux esprits qui remplissaient alors cette ville, centre lumineux des plus étourdissantes folies. Bertoni, Furlanetto, l'abbé Sabattini, maître de chapelle à Saint-Antoine de Padoue, où il avait succédé au père Valotti; Guadagni, Pachiarotti s'y trouvaient, ainsi que Canova, Gritti, Buratti, Gozzi et Alfieri, arrivé à Venise depuis quelques jours. La Vicentina avait trouvé le moyen de se faire inviter aussi par l'abbé Zamaria avec Grotto et Zustiniani. Le départ de Lorenzo fut retardé et remis après la fête, qui semblait avoir été organisée tout exprès pour mettre le comble à la félicité des deux amans.

P. Scudo.

LA NÉERLANDE

ET

LA VIE HOLLANDAISE

II.

CARACTÈRE, INSTITUTIONS ET MŒURS DE LA HOLLANDE.

Il en est des nations comme des femmes : pour les comprendre, il faut les aimer. Malheureusement les races du Nord sont peu sympathiques aux races du Midi. Le Français sorti de chez lui est le plus étranger de tous les étrangers; il ne s'identifie surtout que difficilement avec la vie des peuples septentrionaux, avec leur langue chargée de consonnes, leurs manières sagement affables, leur gravité minutieuse et correcte. La nature des Pays-Bas, quoique riche en beautés, ne répond point à son idéal. Ces jolies maisons de campagne qui bordent les routes ou les canaux, ce perpétuel jardin, ces bosquets arrangés pour les plaisirs des yeux, tout cela est charmant, mais tout cela lui paraît froid. Il lui semble qu'on ait défendu aux oiseaux de chanter. La plupart des voyageurs qui ont écrit sur la Hollande l'ont fait avec un peu d'humeur; ils en voulaient à la Néerlande de ne point être la France ou l'Italie. Ce dépit est souverainement injuste : ce qui fait précisément la valeur de ce groupe qu'on appelle la civilisation européenne, c'est le contraste des caractères et la variété des traits. Il faut voir le Hollandais chez lui, et rapprocher ses mœurs des dunes, des canaux, des polders, en un mot de la nature extérieure. Ici la nationalité adhère au sol comme l'âme au corps. Aux portraits plus ou moins chargés en couleur qui ont été faits

des Hollandais, il ne manque après tout qu'une chose, la ressemblance : c'est qu'on a oublié de comparer les habitans au pays.

La Néerlande, cette patrie d'une conformation si singulière, a donné naissance à un caractère national qui est unique. Bien différens de leurs voisins les Belges, chez lesquels toute originalité de race est effacée, les Hollandais ne ressemblent dans le monde qu'aux Hollandais. Or il en est des peuples qui ont une physionomie tranchée comme des individus, ils se prêtent plus que d'autres à la caricature. En ne tenant compte que des traits extérieurs de la nationalité et en grossissant ces traits, il est facile, avec un peu d'esprit, de faire rire aux dépens du peuple néerlandais. Seulement celui qui chercherait là le véritable caractère des Pays-Bas tomberait dans une étrange erreur. Ce caractère, quoique simple et naïf, se compose néanmoins d'une foule de nuances délicates qu'il est très difficile de saisir et plus difficile encore d'indiquer. Il faut pour cela remonter aux causes sous l'influence desquelles s'est formé ce qu'on peut appeler à juste droit le type hollandais, et ces causes, bien que très diverses, peuvent être toutes ramenées à une seule, les particularités du sol. La nature a été ici le cadre de la civilisation. Un grand penseur a introduit en histoire naturelle ce principe : « tel est l'organe, telle est la fonction. » On pourrait dire de même : telle est la constitution physique d'une race, telles sont ses institutions, ses facultés dominantes, ses lois, ses traditions, son histoire; tel est en un mot son génie. Cette constitution des races, principe et souche des sociétés, est d'un autre côté en harmonie avec le milieu géographique. L'homme, en sa qualité d'être intelligent, échappe plus qu'aucun être créé aux lois matérielles de sa planète, mais il ne leur échappe pas entièrement : il reste, à beaucoup d'égards, le parasite du globe terrestre sur lequel l'a greffé la naissance.

Nous avons vu que les Hollandais ont fait la Hollande (1); mais le territoire ainsi constitué a plus tard réagi sur les habitans. Il y aurait donc lieu de rechercher les influences qu'un pays si différent des autres, né dans des conditions si particulières et si excentriques, a dû exercer sur le caractère national, sur le gouvernement et sur certaines habitudes de la vie. Nous avons surtout en vue les habitudes que le commerce incessant avec les eaux a dû développer dans la population si nombreuse qui flotte sur les rivières, sur les canaux ou sur la mer. La topographie liée à l'histoire des mœurs, tel sera l'objet de cette seconde étude, dans laquelle nous nous attacherons à montrer le rapport constant qui existe entre la constitution du sol et la forme intellectuelle ou morale de la vie dans les Pays-Bas.

(1) Voyez la livraison du 1er juillet dernier.

I.

Le territoire hollandais fut couvert par deux invasions successives. Pour s'attacher au sol primitif de la Néerlande, il fallait des races éprises de l'obstacle. Tel était le caractère des Bataves et des Frisons. Braves, les Barbares l'étaient tous; mais ceux-ci se distinguaient par des qualités solides et par un genre de courage peu commun, — le courage contre les choses. Les obstacles de la nature ne se laissent point emporter par ces facultés brillantes qui décident souvent du sort des batailles; pour les vaincre, il faut plus de résolution que d'enthousiasme et plus de persévérance que d'ardeur. Une fermeté calme et inébranlable, tel est en effet le trait dominant du caractère hollandais. Cette persistance est ici dans le sang. Quand on veut connaître les inclinations et les forces primitives d'une race, ce n'est point seulement sur les hommes faits qu'il faut les étudier, c'est aussi et principalement sur les enfans. On peut distinguer plus aisément chez ces derniers ce qu'il y a de tracé par la nature. En France, un des attributs du premier âge, c'est la légèreté, l'étourderie, la mobilité des goûts et des impressions; les enfans de nos écoles passent sans cesse dans leurs récréations d'un exercice à un autre; ils aiment la diversion, le changement. Les enfans hollandais pratiquent au contraire le même jeu pendant des heures entières. On les étonnerait beaucoup en leur disant que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité;* ce ne doit pas du moins avoir été en Hollande. Ici les mêmes occupations et les mêmes plaisirs se succèdent sans amener cette maladie de l'âme qu'on appelle ailleurs le dégoût. Dans les travaux publics, dans l'agriculture et l'industrie des Hollandais, on voit se reproduire en grand les traits de cette persévérance, qui est le véritable génie de la race. La force de ce petit peuple qui a fait de grandes choses consiste dans la patience. Il s'est donné dans sa lutte contre les élémens et contre les nations rivales un allié irrésistible, le temps. Le Hollandais est actif; mais ce n'est point par une activité turbulente, c'est par un travail silencieux, soutenu, régulier, qu'il arrive à ses fins. Ces qualités, dont le germe était sans aucun doute dans le tempérament des Bataves et des Frisons, se sont accrues et fortifiées par la lutte avec le sol des Pays-Bas. C'est ainsi que le caractère national résulte des forces primitives de la race et de la réaction que ces forces humaines sont appelées à exercer contre les agens du monde physique.

Pour vivre, la Hollande avait besoin d'être riche. Cette nécessité lui était imposée par la nature même du territoire. L'entretien des digues, des canaux, des écluses, était une source de charges sans cesse renaissantes. La création d'un système de défense contre les

eaux avait exigé des dépenses énormes, et la mer étant un ennemi qu'on ne lasse jamais, il fallait continuer de vivre avec elle sur le pied de guerre. S'enrichir était donc pour la Néerlande une question d'existence, *to be or not to be.* Cette richesse, les populations bataves ne pouvaient pas la demander à un territoire restreint, à un sol créé de main d'homme, et qui, malgré tous les miracles d'une agriculture vaillante, se refusait à produire le grain en quantité suffisante pour nourrir ses habitans. La Hollande ne pouvait non plus demander de grandes ressources à ses manufactures et à ses fabriques. Il lui manquait pour cela les deux élémens qui sont l'âme de l'industrie, le fer et le charbon. Elle n'avait rien à attendre des mines : le sol néerlandais est une contrée géologiquement pauvre. Dans cet état de choses, il a fallu que la Hollande se livrât au commerce. La position était magnifique : les Pays-Bas, étant le rendez-vous des grands fleuves qui traversent l'Allemagne, la France, la Belgique, tenaient, comme on l'a dit, la navigation du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut par la bouche. A l'intérieur, cet ancien marais, drainé par une multitude de canaux, était merveilleusement favorable à la circulation des produits. A l'extérieur, la voie à l'acquisition des richesses se trouvait toute tracée; la mer était là, seulement il fallait l'ouvrir. Des forêts de l'Allemagne descendirent par le Rhin des arbres dont on construisit des flottes. Après avoir vaincu chez eux l'Océan, les Hollandais le mirent à contribution pour leurs entreprises lointaines. Ce peuple, dont les élémens étaient la conquête, se trouvait préparé d'avance à la navigation. Des vaisseaux d'une forme lourde, mais qui tiennent admirablement la mer, s'élancèrent montés par d'intrépides matelots. Le marin hollandais se sentait, pour ainsi dire, non moins assuré sur ce sol de bois que sur celui de sa flottante patrie. Les mers furent disputées. Alors de cette poignée d'hommes qu'on aurait cru froids et apathiques sortit toute une pléiade d'héroïques marins, les Piet Hein, les Tromp, les Ruiter, les Evertsen, et tant d'autres qui balayèrent de la surface des eaux les pavillons ennemis, comme l'ouragan dissipe les nuages. L'Océan est le lien des races, des climats et des échanges. La république batave se chauffa au soleil de l'Inde; ses blonds enfans brunirent leur peau blanche au contact des noires populations de l'Afrique; sur presque toutes les côtes de l'ancien et du Nouveau-Monde, les Hollandais établirent des comptoirs, des factoteries, centres d'une action politique et militaire qui rayonnait plus ou moins dans l'intérieur de ces diverses contrées. On vit alors jusqu'où une volonté forte et soutenue peut porter la fortune d'un petit état. La Hollande était devenue l'entrepôt du monde, et les épices, le sucre, le thé, le café, la soie, le diamant, le grain, toutes les richesses affluaient dans ses ports.

Aujourd'hui à cette grandeur maritime et commerciale a succédé une prospérité plus modeste, conforme à la situation nouvelle où se trouve le pays. Le contraste entre l'époque ancienne et l'époque actuelle se traduit en traits pittoresques dans la physionomie de quelques villes de la Hollande. A Amsterdam, par exemple, la vive empreinte du passé se retrouve encore. On ne contemple point sans respect ces magasins, vieilles constructions, gardiennes sévères des produits et des trésors de deux mondes. La Bourse, solidement assise près du port, mêle le mugissement des affaires au mugissement des vagues qui s'éteint. Cette Tyr moderne regarde avec une tristesse royale sa couronne tombée dans les eaux; mais, si elle n'est plus la maîtresse de l'Océan, elle est toujours une des villes les plus connues des vaisseaux qui courent sur les mers.

La physionomie des villes de la Hollande doit appeler l'attention de quiconque cherche à comprendre le caractère national. C'est à Amsterdam et à Rotterdam qu'on peut se faire une idée du travail de cette population énergique et patiente. Ces deux villes, quoique vivant du commerce, sont séparées par des intérêts, des mœurs et des besoins différens. L'existence d'Amsterdam révèle à elle seule le génie de la vieille dominatrice des mers. La grande cité hollandaise s'élève du sein des eaux, mariée à l'Y, qui l'enveloppe de ses deux bras. Les caractères qui la distinguent sont la puissance et la grandeur; sa forme est une demi-lune. Divisée en quatre-vingt-quinze îles, liées ensemble par deux cent quatre-vingt-dix ponts ou écluses, Amsterdam déploie en éventail ses rues doublées de canaux et plantées d'arbres. Assise au milieu d'un ancien marais, ses maisons portent généralement sur des pièces de bois, en sorte que la ville retournée présenterait l'étonnant spectacle d'une forêt dépouillée de branches et de feuilles. Le *palais*, anciennement l'hôtel de ville, édifice lourd, mais grandiose, construit à certains égards dans le style égyptien, repose à lui seul sur treize mille six cent cinquante-neuf mâts. Ces mâts, qui ont une longueur de dix ou treize mètres, viennent en général de la Norvége. On les enfonce en terre au moyen d'une machine qu'on appelle en hollandais *heiblok*. Vous voyez quelquefois, surtout dans le voisinage du port, une douzaine d'ouvriers dont les mouvemens, en quelque sorte rhythmiques, sont mesurés à temps égaux par le chant et dirigés par un chef : ils soulèvent avec des cordes un énorme bloc qui, parvenu à une certaine hauteur, se détache et tombe d'aplomb sur la tête du mât. A chaque coup, l'arbre descend, jusqu'à ce que, la profondeur du terrain marécageux étant percée et le sol ferme étant atteint, il s'arrête. C'est sur cette forêt souterraine qu'on bâtit. Une telle disposition a fait dire à Érasme qu'il avait vu « une ville dont les habitans

vivaient comme des corbeaux perchés sur la cime des arbres. » Ces maisons montées sur des échasses se tiennent solides et fières au milieu d'un sol mouvant, au sein des eaux immobiles ou agitées. Si maintenant vous jetez les yeux sur le port, quel mouvement! on dirait que toute l'activité des différentes parties du globe est réunie autour de ces magasins flottans qui apportent et qui remportent des marchandises. Ce mouvement s'étend de rue en rue et se communique à toute la ville. Parmi les modes de transport qui appartiennent à cette vieille cité, il en est un singulièrement original. Figurez-vous des traîneaux pesamment chargés et qui glissent sur le pavé comme sur de la glace. Il est vrai que, pour faciliter la traction, on place en avant du traîneau que conduit le cheval une espèce de tonneau percé qui verse l'eau en pluie, et qui trace ainsi la voie du mouvement. Un peuple de commissionnaires et de colporteurs, aux membres athlétiques, circule à travers la foule des boursiers, des marchands, des courtiers, dont la face pâle atteste une vie sédentaire et de sourdes inquiétudes. On voit à la démarche de ces hommes que chacun de leurs pas a un but, *captant aut captantur*. Il n'y a guère ici que les étrangers qui se promènent pour voir et pour se promener. Les banques, les sociétés de commerce, quelques fabriques, sont les vrais foyers de cette agitation immense et contenue.

Rotterdam est une ville plus jeune et plus aventureuse qu'Amsterdam; elle n'a point la grandeur de son aînée; on y chercherait en vain ces palais de marbre, au moins à l'intérieur, qui racontent toute l'histoire des richesses de la Hollande. On n'y voit pas ces rues pittoresques dont les magasins et les boutiques ont été accommodés au goût moderne, mais où le haut des maisons a conservé une forme ancienne, une physionomie sombre et sévère. Rotterdam s'élève sur la Meuse, qu'à cause de son caractère capricieux, on peut appeler la femme du Rhin. C'est dans cet endroit-là une belle rivière, presque une mer d'eau douce, avec un flux et un reflux. Comme Rotterdam est la première grande ville qu'on rencontre en venant de la Belgique, elle annonce dignement la Hollande. Les vaisseaux entrent dans toute la ville par une multitude de canaux qui se croisent et se continuent les uns les autres. Cette flotte pacifique, ces bâtimens de bois mêlés aux maisons de briques, ces mâts qui se marient aux flèches des édifices publics, ces voiles et ces pavillons qui flottent au vent, ces habitations bourgeoises dont les perrons descendent dans l'eau, ces comptoirs, ces magasins, ces tentes de toile sous lesquelles des hommes abrités comptent, notent, reçoivent, vérifient les marchandises; la statue d'Érasme, c'est-à-dire l'esprit, le jugement, l'atticisme, debout au milieu de cette activité commerciale qui, elle aussi, poétise la matière, — tout cela laisse dans l'esprit du voyageur un long souvenir. Les habitans d'Amsterdam reprochent

aux négocians de Rotterdam d'être des défectionnaires; ils les accusent d'abandonner les bonnes et saines traditions du vieux commerce hollandais pour les utopies de la Grande-Bretagne. La vérité est que les commerçans s'y déclarent partisans du libre échange, qu'ils risquent un peu leurs capitaux, qu'ils entrent en lice avec les associations anglaises sur les marchés des deux mondes. Dans le style des rues, des quais, des constructions, on sent le mouvement d'une ville qui veut rompre les anciennes formes sous lesquelles s'enveloppe fièrement sa rivale.

Les richesses se forment à Amsterdam et à Rotterdam : elles se dépensent à La Haye (en hollandais *'sGravenhage*), mais toujours avec modération. La Haye est une ville officielle, une résidence royale. Les rapports avec l'étranger n'ont pas été sans exercer une action sensible sur le caractère de ces trois centres de population. A Amsterdam, on découvre surtout l'influence germanique, à La Haye l'influence française, à Rotterdam l'influence anglaise; mais dans ces trois villes, comme dans tout le reste de la Hollande, l'élément indigène surnage toujours. La Haye a d'admirables promenades, des bains de mer très fréquentés à Scheveningen, qu'on peut considérer comme un faubourg de la ville, un théâtre français, des concerts dans le *Bois* pendant l'été, des cercles élégans, une société choisie, quelques édifices modernes, des quais plantés de beaux arbres, des places charmantes, un palais des états où siégent maintenant les deux chambres, vieille et grave construction à laquelle se rattache l'histoire si dramatique de la Hollande. On suit dans toutes les villes principales des Pays-Bas les modes françaises, mais surtout à La Haye (1). Les femmes y sont peut-être mises avec un luxe moins solide qu'à Amsterdam, mais avec plus de goût. Le caractère économique et moral de ces trois villes, Amsterdam, Rotterdam et La Haye, nous prépare, on le voit, à suivre d'un regard plus exercé le développement de l'industrie hollandaise et du génie national.

Deux forces combinées engendrent la richesse, — la force qui acquiert et la force qui conserve. Le peuple hollandais est un peuple sobre et économe de jouissances. Cette frugalité est une loi de son

(1) Il y a cependant un détail de mœurs qui nous a frappé et qui donnera une idée du caractère hollandais. En France, on dévore la vie, on pousse devant soi le temps, jusqu'au moment où l'on voudrait le retenir. Les petites filles aspirent à être des jeunes filles, les jeunes filles à devenir femmes. Cette impatience d'être autre chose que ce qu'on est, cette tendance à sortir de son âge et de sa condition n'existe pas en Hollande. On voit ici des adolescentes déjà grandes, des filles de quatorze ou quinze ans, qui portent encore le costume de l'enfance, robe courte et pantalon d'indienne, tablier blanc, cheveux nus et bouclés. Il est permis de croire que la candeur des sentimens se conserve chez elles avec les habits du premier âge. On dit, il est vrai, que c'est l'autorité des mères qui les maintient dans ce costume innocent; mais si l'esprit des jeunes filles était tout à fait contraire à cela, l'autorité maternelle ne prévaudrait pas longtemps.

territoire, qui, malgré d'admirables travaux agricoles, ne produit encore les moyens de subsistance que dans une proportion insuffisante avec les besoins des habitans. On raconte que les ambassadeurs espagnols chargés en 1608 de négocier la fameuse trève avec les Hollandais virent près de La Haye plusieurs hommes modestement vêtus sortir d'un petit bateau, s'asseoir sur l'herbe et prendre leur repas avec du pain, du fromage et de la bière qu'ils tirèrent de leur bissac. Comme les Espagnols demandèrent quels étaient ces paysans, on leur répondit que c'étaient les députés des états. Le propre du caractère hollandais, même quand il s'élève vers la grandeur, est de rester simple. On montre dans la ville de Delft l'ancienne et austère demeure du Taciturne, dont on a fait une caserne. A Amsterdam, la maison de l'amiral Ruiter, à La Haye celle de Jean de Witt existent encore. On reste frappé d'admiration en considérant ces petites maisons qui ont eu l'honneur de loger de si grands citoyens, quand il y a tant de grandes maisons qui en logent de si petits. C'est grâce à cette simplicité de mœurs que la république batave a vécu florissante, que ses pavillons ont été la terreur des mers, que son commerce et ses victoires ont pour ainsi dire étendu la Hollande sur les deux mondes. Ces habitudes se sont modifiées avec le succès et par l'exemple des nations voisines. La Hollande est pourtant encore l'endroit de la terre où l'opulence a le moins de faste. Les écus s'y entassent sur les écus comme la neige sur la neige, sans bruit. En France, l'ambition du négociant est de faire fortune et de se retirer; le négociant hollandais, lui, continue ses affaires, même quand cette fortune est atteinte. Sa manière de vivre n'en est point considérablement changée : il conserve au sein de la prospérité une médiocrité de goûts qui ferait croire que son but n'était pas la richesse. Cette réserve a été diversement jugée : la plupart des voyageurs et des historiens l'ont attribuée à un sentiment de parcimonie. Il faut pourtant reconnaître que cette race économe se montre capable, dans certaines occasions, de nobles et admirables sacrifices. Elle a même quelquefois ses jours de prodigalité. Dans les campagnes, par exemple, la population vit très frugalement; mais quand le paysan hollandais marie sa fille, il donne un repas de noces et fait des dépenses souvent considérables. Ces fêtes à l'occasion des mariages étaient autrefois entrées dans les mœurs de la classe moyenne au point qu'il fallut en réprimer l'excès par une loi. Le nombre des violons, la valeur des cadeaux de noces, le prix du couvert pour chaque convive, tout était réglé, sans doute parce que la libéralité des citoyens, au moins dans ce cas-là, avait dépassé la mesure. Ce n'est donc pas à des instincts parcimonieux qu'il faut attribuer cette modération antique, c'est à une vie réglée par les

habitudes du travail, par les devoirs du foyer domestique et par les influences d'un climat qui conseille en tout la tempérance.

Ce qui a le plus frappé les étrangers dans le caractère hollandais, c'est le phlegme. On ne doit point s'étonner qu'un peuple accoutumé à enchaîner les forces tempêtueuses de la nature soit maître de lui-même et de ses passions. Des gens qui dorment, qui travaillent, qui s'amusent avec des fleuves et des marées roulant au-dessus de leur tête, ne s'effraieront point beaucoup des agitations de leurs voisins ni de leurs propres déchiremens intérieurs. Que le sol politique de l'Europe tremble ou s'enfonce, il y a longtemps qu'ils ont vu chez eux la terre s'affaisser et lutter contre les orages sans disparaître. La question est d'ailleurs de savoir si ce phlegme est un tempérament ou un voile. Chez quelques Hollandais, c'est, je l'avoue, un voile épais; mais quand ce phlegme se déchire, on voit apparaître une énergie et une force d'âme singulières. Ce qui développe surtout dans la race hollandaise ces élans virils, c'est le patriotisme. Quand le sentiment national se trouve remué par les événemens au cœur de la race néerlandaise, on voit sortir des prodiges. Toute l'histoire du pays est là. Vienne la domination étrangère, les Hollandais la repousseront avec les mêmes moyens simples et infaillibles qu'ils emploient pour se délivrer des eaux. On verra cette petite nation, presque imperceptible au XVIe siècle sur la carte du monde, élever des digues, des remparts contre la plus formidable puissance qui fût alors. Dans leur lutte contre les Espagnols, les Hollandais aimeront mieux pactiser avec la mer qu'avec l'invasion. Ce territoire qu'ils ont créé avec tant de peine, ils seront un instant sur le point de l'inonder, prêts ainsi à détruire leur ouvrage et à s'ensevelir eux-mêmes dans les eaux plutôt que de vivre sur un sol déshonoré par les pas de l'étranger. Ce patriotisme calme, mais indomptable, on le retrouve à toutes les époques; il est dans le sang hollandais, témoin ce jeune van Speyk, qui, en 1831, mit lui-même le feu aux poudres de son vaisseau pour ne pas voir le pavillon national souillé par des mains belges (1).

Quoique capable d'enthousiasme et de dévouement, la race néerlandaise est par-dessus tout une nation pratique. Les Allemands reprochent aux Hollandais de manquer d'idéal. Cette différence dans la tournure d'esprit des deux peuples est encore une conséquence et une empreinte des milieux extérieurs. On ne combat point les

(1) Van Speyk avait été élevé dans la maison des orphelins civils, à Amsterdam. On conserve dans l'établissement son souvenir avec une espèce de culte. Nous avons vu sur un des murs de l'édifice une table de marbre blanc qui porte le nom de ce marin héroïque, la date et la cause de sa mort, et qui revendique pour l'établissement l'honneur de lui avoir tenu lieu de père.

forces de la nature avec des abstractions. En Hollande, l'homme est sans cesse ramené au sentiment de la réalité par le soin de sa propre conservation et par les obstacles matériels qu'il doit vaincre à chaque pas. Il en résulte une disposition morale qui n'est point sans valeur. La qualité dominante du Hollandais, qu'il porte même quelquefois très haut et très loin, c'est le bon sens. Suivant que ce bon sens s'associe à l'esprit, à la raison encyclopédique ou au génie médical, il donne Érasme, Hugo Grotius ou Boerhaave. On a remarqué chez les Hollandais, surtout chez les habitans de la Frise, une disposition native aux sciences exactes, un attachement au réel et au solide poussé souvent jusqu'à la manie. Il n'est pas rare de trouver dans la Frise des fermiers riches qui, craignant d'aventurer leurs fonds dans des placemens incertains, convertissent leurs revenus en cafetières ou en plats d'or. Cette défiance du chimérique est encore un trait local. Il est dans la nature de l'homme de s'attacher d'autant plus aux biens matériels que la possession de ces biens est plus menacée. Sur une terre que ronge la mer, et dont certaines parties ont fait naufrage, on ne court point après les ombres; on saisit d'une main prudente ce qu'il y a de plus stable et de moins trompeur dans la richesse.

On a souvent comparé la république des Provinces-Unies à la république de Venise : il y a entre l'une et l'autre la différence de la fourmilière et de la ruche. A celle-ci le ciel bleu, les fleurs et le poignard; à celle-là les sombres magasins, les mœurs sobres, le dévouement occulte. Le premier venu admirera la république dorée et parfumée des abeilles : il faut être naturaliste pour reconnaître ce qu'il y a de grand dans la république des fourmis, — cette abnégation des jouissances, cette science économique des approvisionnemens, cet ordre dans la distribution des travaux, cette assistance mutuelle entre les citoyens. La Hollande, pour être connue et appréciée, a besoin qu'on l'observe de près; ses qualités ne sont point de celles qui s'affichent, ni de celles qui forcent l'attention et la sympathie. Un des étrangers qui ont le mieux vu et jugé les Pays-Bas est encore, après deux siècles, l'Anglais William Temple : « La Hollande, dit cet homme d'état célèbre, est une contrée où le caractère national inspire plus d'estime que d'amour. » Ce qu'on aime chez les nations comme chez les femmes, c'est souvent moins leurs qualités que leurs défauts. Le Hollandais a peu de défauts, et quant à ses qualités, elles sont plus solides que brillantes. N'en déplaise cependant au bon William Temple, quand on a reçu de la Hollande cette hospitalité libre et généreuse qui est ici dans les mœurs, quand on rencontre à chaque pas autour de soi cette obligeance parfaite et universelle, cette bonhomie fine et éclairée, cette sincérité de cœur qui est dans le génie de la race, on éprouve pour le caractère hollandais un sentiment plus tendre que l'estime.

II.

Si cette pensée est vraie : « les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, » nous devons retrouver dans les institutions civiles, politiques et religieuses de la Hollande quelques traits de son génie national.

A toutes les époques de l'histoire, il a existé un rapport entre la constitution du sol et la forme gouvernementale des Pays-Bas. Les premières institutions dont on retrouve la trace en Hollande ont été des institutions de défense mutuelle contre les fleuves et la mer. La parité des dangers a été le lien de la société néerlandaise. Ici on a pratiqué de bonne heure la maxime du fabuliste : *Il se faut entr'aider*. Cette loi de la nature était en Hollande un besoin de la conquête du sol. De ce besoin suprême, de la réunion des forces, de l'agglomération des travailleurs sur des travaux dont ils partageaient ensemble les résultats, l'association a dû naître. Une fois le sol sauvé et maintenu, du travail en commun sortit une administration commune. La liberté d'élection existait dès le commencement dans les polders. Quelques nations de l'Europe ont précédé la Hollande dans l'établissement des communes; mais nulle part le génie municipal n'a jeté de plus profondes racines dans les mœurs, nulle part non plus les communes ne se sont élevées à un pareil degré de richesse et d'influence politique. La puissance des métiers était considérable, celle des nobles isolée et restreinte. Dans les conseils de la Hollande, c'était le pouvoir de la classe moyenne qui dominait. Aujourd'hui encore le vieil esprit municipal persiste tout entier sous la forme monarchique. Ici chaque ville a, si l'on ose ainsi dire, une personnalité. Dans ce petit pays fragmenté, déchiré çà et là par la mer, coupé par des fleuves, des canaux et des lacs, distribué en plusieurs groupes d'intérêts par la nature même du système hydraulique, la centralisation politique devait avoir plus de peine à s'établir que dans les pays dont le territoire est homogène. La république française de 94, une et indivisible, rencontra dans le fédéralisme des Provinces-Unies, dans l'autonomie des communes, dans les usages particuliers des districts, en un mot dans le génie de la république batave, une force latente qui repoussait partout sa main. La même lutte se continua sous l'empire, et avec encore moins de succès. Ce que demande la Hollande, c'est la liberté des forces et des institutions locales sous une administration commune.

Le sentiment de la liberté chez un peuple est une conséquence de sa lutte avec la nature. Il faut que les sociétés s'affranchissent des forces physiques de l'univers avant de s'élever à l'indépendance politique et morale. Sous ce rapport, la Hollande se trouvait placée

dans une condition heureuse. Les peuples trop favorisés de la nature sont généralement des peuples stationnaires. Les races de l'Orient ou même de l'Occident qui jouissent d'une terre bénie et toute préparée pour la culture s'endorment nonchalamment sur le sein de leur mère. L'Indien, dominé par les influences de son climat qui l'enveloppent comme les nœuds d'un serpent, doit l'immobilité de ses institutions à l'immobilité de la température, des saisons et des astres qui brillent au-dessus de sa tête. Les contrées uniformes ont fait ces peuples qui semblent toujours au même âge, et ne connaissent point le travail. Le développement moral des nations se nourrit au contraire des difficultés incessantes qu'elles rencontrent, des obstacles qu'elles surmontent, des forces de destruction qu'elles enchaînent. En Hollande, toute conquête sur le sol a été un pas vers l'affranchissement. Sentant pour ainsi dire la terre manquer sous ses pieds, le Néerlandais a été forcé de recourir à de continuelles manœuvres pour assurer son indépendance matérielle, et chacune de ses conquêtes sur la nature l'a préparé à la conquête des libertés civiles. Aujourd'hui ces libertés reposent sur une base solide : les Hollandais acquièrent lentement, mais ils ne perdent jamais rien de ce qu'ils ont acquis. Le progrès n'est pas sujet chez eux à ces revirements et à ces mouvemens rétrogrades qui affligent l'histoire. Vis-à-vis d'un peuple ainsi formé pour la liberté, la tâche de l'autorité se simplifie beaucoup. L'ordre naît moins de la contrainte que de la parfaite harmonie entre les institutions et les mœurs. L'absence de toute répression officielle est surtout remarquable dans les fêtes publiques. Nous assistions dernièrement dans la ville de Leyde à une mascarade historique représentant l'entrée de Charles V dans la ville de Dordrecht, et qui a lieu tous les cinq ans. Il y avait une foule immense, mais nulle police. Le cortége ouvrait lui-même sa marche à travers les flots de curieux. La ville se gardait ce jour-là comme se garde toute l'année le Bois de La Haye, sans surveillans et sans factionnaires. Dans le voisinage de certaines grandes villes, nous craindrions fort pour ces massifs d'arbres en fleurs, pour ces nids d'oiseaux, pour ces viviers où frétille le poisson, pour ces cygnes abandonnés à eux-mêmes : ici tout cela se défend par son innocence et sa beauté. La même liberté qui règne dans les fêtes et les promenades s'étend à presque tous les actes de la vie. On ne sent guère la main de l'état que dans la perception des impôts. La plupart des services de bienfaisance publique se règlent eux-mêmes; ils tiennent à honneur de ne point dépendre du gouvernement, non par opposition ou par défiance, mais pour conserver l'initiative des bonnes œuvres.

En Hollande, la civilisation et la conquête du sol ont marché de front. La victoire sur les eaux a eu pour satellite la victoire sur l'ignorance. Les ténèbres matérielles et les ténèbres morales ont été

dissipées par le même souffle créateur. Le protestantisme est ami des lumières : il croit n'avoir rien à craindre de la discussion. C'était d'ailleurs la seule religion qui pût convenir à la Hollande, et cela par des raisons géographiques. Dans les pays favorisés de la nature, on a presque fait de la paresse un dogme de foi; c'est comme une impiété de redresser le cours des fleuves, d'arracher le mystère aux forêts, de disputer avec les eaux. De quel droit l'homme tiendrait-il conseil contre l'ordre de la création et se permettrait-il d'en changer les lois? Aurait-il par hasard l'audace d'en remontrer à Dieu? Dans les religions absolues, ce n'est pas seulement la raison humaine qui se trouve liée par le dogme, c'est aussi l'action. Le dernier mot des doctrines romaines, quoique désavoué par Rome, a été dit par Fénelon : c'est le quiétisme. L'immobilité de l'homme en Dieu, le respect pour l'ordre, quel qu'il soit, des choses créées, la doctrine du laissez faire appliqué à la nature, tout cela pouvait encore se soutenir dans des pays où la terre travaille pour l'homme qui se repose; mais en Hollande ce système n'était nullement admissible. Si l'homme eût laissé faire, les eaux auraient chassé la civilisation. La Hollande ne fut jamais catholique, à ce point de vue du moins; elle a toujours protesté contre certaines lois de l'univers qui mettaient en question son existence. La race néerlandaise, quoique sincèrement et profondément religieuse, met sa foi dans le travail et dans la lutte contre la matière. Elle a pris au sérieux ces mots de la Bible : « Tu domineras la terre! » Dieu, dit-elle, s'étant reposé sur l'homme du soin d'achever et de perfectionner l'œuvre des six jours, la création humaine est un reflet de la création divine qu'elle continue. Cette réaction du moi, cette protestation de la volonté humaine contre la force sacrée des élémens, tout cela mettait la Hollande sur la voie d'une révolution religieuse. Lorsque la réformation parut, le protestantisme se greffa sur les instincts actifs de la race batave comme sur les forces économiques des autres nations saxonnes. Les races latines ou catholiques sont artistes; les races protestantes sont industrielles, agricoles et commerçantes.

La Hollande, presque entièrement environnée d'eau, isolée de l'Europe par sa langue, assise et comme oubliée à l'une des extrémités du continent, était en quelque sorte prédestinée par la nature à être un lieu d'asile pour toutes les victimes des persécutions religieuses et politiques. Dans ce pays dont l'existence était sans cesse menacée, la tolérance se développa, entée sur la douceur des mœurs, sur le besoin de s'entr'aider, sur la crainte des dangers communs. La Hollande, au milieu du déluge de sang qui couvrit le monde vers la fin du XVIe siècle, fut l'arche de salut. Là, tous ceux que la mère-patrie avait rejetés retrouvaient des temples, un foyer et certains droits civils. Le philosophe doit vénérer cette terre, qui a reçu les pas de

tous les libres penseurs, où le sceptique Bayle a pu vivre en paix, où Spinoza lui-même n'a point été brûlé. Le respect de toutes les convictions fortes et honorables, de toutes les infortunes imméritées, s'alliait dans les Pays-Bas à un fonds naturel de bienveillance. Des protestans de la Belgique ou de la France, chassés par les bourreaux de Philippe II, par les massacres de la Saint-Barthélémy ou par la révocation de l'édit de Nantes, formèrent en Hollande une église dont la langue, l'organisation et les édifices religieux subsistent encore, l'église wallonne. La plupart de ces étrangers attendaient que la rigueur des persécutions se détendît; ils avaient touché la Hollande comme un port : ils y restèrent (1). A leur suite vinrent les Juifs. Il y a une justice inhérente aux choses et aux actions humaines : celui qui, selon le langage de l'Évangile, a des récompenses pour tout acte de charité, même pour le verre d'eau donné à un pauvre, n'a pas voulu que cette tolérance religieuse fût sans résultat pour la Hollande. L'Angleterre doit la prospérité de son industrie aux étrangers qui s'y jetèrent à la suite des guerres de la réforme; la Néerlande doit, en partie du moins, la splendeur de son commerce aux Juifs portugais. Le drapeau de la liberté religieuse y attirait tous ceux dont le vieux monde catholique ne voulait plus. Il en est résulté pour la Hollande une source de développement intellectuel et moral. Dans l'échelle de la vie physique, les animaux s'élèvent par l'addition de nouveaux organes; de même, sur l'échelle des progrès sociaux, la constitution des races s'élève en se compliquant. Chacune d'elles apporte comme un membre nouveau à la civilisation. En Hollande, l'accession des élémens étrangers a donc été une bonne fortune pour le pays; la liberté a été fécondée par ses propres forces et par les forces auxiliaires qu'elle s'assimilait. C'est de la somme des facultés spéciales, des dons différens venus de l'étranger, mêlés et combinés entre eux, rattachés d'ailleurs à la souche nationale, qu'est sortie au XVIIe siècle et plus tard la grandeur de la Hollande.

Cette liberté religieuse est restée un des traits caractéristiques des Pays-Bas. Ici, le protestantisme, quoique dominant, s'abstient de toute manifestation extérieure du culte : la rue est en quelque sorte athée. Il ne faudrait pas en conclure qu'il n'y eût point de foi : la Hollande est un des pays les plus religieux de la terre; mais chez elle la religion est une affaire entre l'homme et Dieu. Il n'y a nulle part autant de sectes que dans les Pays-Bas, relativement à l'étendue du territoire; nulle part aussi ces différentes communions ne vivent en meilleure intelligence. On a pris au sérieux cette parole de saint

(1) Il existe à la bibliothèque royale de La Haye un volume in-12 intitulé : *Conseils aux réfugiés sur ce qu'ils devront faire à leur prochaine rentrée en France.*

Paul : *Oportet hæreses esse*, il faut qu'il y ait des dissidens. Les catholiques, longtemps regardés comme déchus, jouissent aujourd'hui en Hollande de tous les droits civils. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, sous cette tolérance le sentiment national reste protestant. La Hollande aime la réforme religieuse comme les mères aiment l'enfant qu'elles ont engendré dans la douleur. On sait ce que les Pays-Bas ont souffert de l'inquisition espagnole. Cette page tachée du sang des martyrs est la grande page du protestantisme. On la fait lire dans les écoles de ce pays, et les enfans s'inculquent ainsi le respect de ceux qui sont morts pour l'indépendance. Les Hollandais combattaient alors pour la première des libertés, la liberté de l'âme. Pour eux, la réforme a été le bouclier de la défense nationale. Sans la foi à la justice de leur cause, on n'aurait jamais vu une poignée d'hommes s'élancer hors de leurs marais, battre un si redoutable ennemi avec de faibles moyens, et terrasser des armées qui passaient alors pour invincibles. Une petite nation qui a soutenu sans fléchir en même temps le poids de la mer et le poids de l'Espagne unie à Rome, c'est-à-dire alors de presque tout le continent, a le droit de montrer ses libertés religieuses comme un guerrier son armure. Dans plusieurs villes de la Néerlande, le catholicisme d'ailleurs n'a point été détruit : il a fini. A Utrecht, par exemple, l'évêque catholique étant mort au moment du triomphe de la réforme, on a enseveli le même jour, dans l'église du Dôme, le prêtre et le dogme. Sur la fosse entr'ouverte, le chapitre réformé entonna, en guise de *De profundis*, le cantique de Luther.

La Bible est en Hollande un monument national. Lorsque Louis XIV s'empara de la ville d'Utrecht, il fit brûler sur la place de la Grande-Église tous les exemplaires des saintes Écritures qu'on put saisir : c'était comme la Hollande intellectuelle qu'on livrait aux flammes. Habitués à considérer le calvinisme comme le palladium de leurs droits et de leur existence nationale, les Hollandais combattent dans toutes les occasions *pro aris et focis*. La réforme religieuse s'est identifiée chez eux avec le patriotisme. A tort ou à raison, les Hollandais catholiques sont suspects aux protestans de vieille roche : leurs pieds, dit-on, sont sur le sol de la Hollande, mais leur cœur est à Rome. Ce sont des préjugés, si l'on veut; mais il est juste de reconnaître que ces préjugés ont des racines dans toute la tradition historique de la Néerlande. Quand après 1830 la Belgique s'émut et prononça le mot de séparation, la Hollande vit distinctement d'où venait la blessure. Elle reconnut la main du clergé catholique dans la révolution belge. Il y eut dans les Pays-Bas une prise d'armes protestante; le vieux Calvin frémit dans sa tombe, et tout le monde sait aujourd'hui que, sans l'intervention de la France, la Hollande aurait ressaisi les provinces du sud. Ces événemens ne contribuèrent point à réhabiliter les catholiques hollandais, qu'on accusa d'avoir vu les efforts des ca-

tholiques belges, sinon avec une sympathie directe et avouée, du moins avec une contenance passive. La Néerlande, ce petit pays que pressent et menacent de grands états, a senti de tout temps le besoin de se couvrir, comme autrefois les Juifs, d'un Dieu national. La foi calviniste s'est incorporée à la défense du territoire, aux monumens publics, à l'histoire visible du pays; c'est de cette position élevée qu'elle défie les entreprises et les revendications des dissidens. Le jour où le parti catholique triompherait en Hollande, il lui faudrait abattre, sur une des places de La Haye, la statue du Taciturne. Ce jour-là, ce ne serait point le protestantisme qui tomberait, ce serait, avec lui, tout le passé glorieux de la nation néerlandaise. La question religieuse exige en Hollande une étude spéciale et approfondie: nous avons voulu seulement indiquer un rapport, trop peu remarqué jusqu'ici, entre la forme géographique des Bays-Bas et la forme générale des croyances.

Si le protestantisme est le boulevard moral de la Hollande, l'eau est son moyen de défense matérielle. C'est une des industries de la race batave que d'avoir fait servir à ses besoins et à sa sécurité les élémens que la nature lui avait donnés pour ennemis. La fameuse menace des Parthes : « si vous ne plongez comme des grenouilles, vous n'éviterez pas ces flèches, » n'effraierait pas beaucoup les habitans de la Néerlande. Au moindre signal, le pays peut se changer en eau : il disparaît. L'inondation volontaire, artificielle, est ici la base du système stratégique. Dans leur guerre avec les Espagnols, notamment au siége de Leyde, les Hollandais appelèrent à leur secours ce dangereux allié : on vit alors se livrer moitié sur terre, moitié dans l'eau un véritable combat de Tritons. Ce moyen, il est vrai, ne leur a pas toujours réussi. Les soldats apprennent aujourd'hui à manœuvrer sur la glace pour éviter les surprises de l'hiver, qui rend tout à coup l'eau solide. Ainsi enveloppée, gardée, fortifiée, couverte d'ailleurs du côté de la mer par des bancs de sable, défense naturelle et excellente, la Hollande se maintient calme et résolue, les yeux fixés sur l'Inde. Les colonies sont pour elle une source de richesses. Beaucoup de ses anciennes possessions lui ont été enlevées; mais ce qui lui reste est encore assez considérable et peut s'accroître entre des mains habiles. Il n'est pas rare de rencontrer des Hollandais qui ont passé vingt ans, trente ans aux Indes; ils parlent volontiers de ce qu'ils ont vu, du soleil de Java, des femmes brunes, des tigres, des bananiers. Un rayon de ce soleil perce à travers les brumes de la Batavie. Dans les expositions de fleurs, souvent même aux vitres des maisons, on voit des plantes de l'Inde. Dans les jardins et les collections zoologiques s'épanouissent les oiseaux de ces contrées heureuses. Il existe des dictionnaires, des grammaires en hollandais sur les diverses langues qui se parlent dans l'archipel in-

dien, le malais, le javanais. Dans les ports de mer, parmi les bois et les épices, on sent pour ainsi dire l'odeur de cet autre monde. Là est en quelque sorte la poésie du commerce. Pour conserver ces possessions lointaines, il fallait améliorer la condition des vaincus en transformant leur territoire par l'agriculture et le travail. La Hollande, grâce à la nature de ses idées pratiques, avait le secret de coloniser. Elle sut ainsi non-seulement étendre ses conquêtes, mais les garder. Puis, ce que ce peuple industrieux n'avait pas, il se le donna. On avait coutume de dire autrefois que la Norvége était la forêt de la Hollande, les bords du Rhin et ceux de la Garonne ses vignobles, la Poméranie et la Prusse ses champs, les Indes et l'Arabie ses jardins. Une nation forte contre la nature devait être forte contre les autres nations. Les rapports que le fer ne lui ouvrait pas, elle les établissait par des traités, par des alliances.

L'influence du sol néerlandais sur la forme intérieure du gouvernement, sur les conquêtes, sur les relations internationales, a été considérable; mais cette influence semblera plus grande encore, si, quittant les généralités de l'histoire, nous descendons dans la vie privée. Les conditions géographiques ont été ici la racine des mœurs. C'est un nouveau point de vue qui ne manque point d'intérêt, car l'originalité des peuples résulte surtout de leurs habitudes domestiques.

III.

Il y a en Hollande une vie qu'on ne connaît point ailleurs ou du moins qu'on connaît mal, c'est la vie sur l'eau. Il faut venir ici pour comprendre la douce mélancolie du *spiritus Dei ferebatur super aquas*. Ce qui flotte sur les eaux toutefois, c'est moins peut-être l'esprit de Dieu que l'esprit de l'homme, car dans les Pays-Bas on est sans cesse ramené au sentiment de la réalité. Dans tous les endroits où la nature avait oublié de mettre des fleuves ou des rivières, l'industrie hollandaise a fait des canaux. Ces chemins d'eau conduisent non-seulement d'une ville à une autre, mais même à chaque village et presque à chaque maison de campagne. Un système artériel si riche ne pouvait manquer d'être merveilleusement favorable à la circulation des produits. Dans la seule ville de Harlem, il passe vingt-deux mille bateaux par an. Un voyageur anglais se demandait, il y a deux siècles, s'il n'y avait pas en Hollande plus de monde vivant sur l'eau que sur la terre. Comme la plupart de ces canaux sont plus élevés que les champs voisins, et comme ils sont masqués par des digues, à une certaine distance on ne voit ni l'eau ni les barques, on n'aperçoit que les voiles qui se gonflent. Ces voiles blanches ou rouges ont ainsi l'air de se promener dans la campagne. Il y a des bateaux

pour le service des passagers. Les classes riches ou affairées dédaignent ce mode de locomotion comme trop lent ou trop vulgaire, mais elles perdent ainsi des beautés de paysage que la vitesse ne remplace pas. Gardez-vous en Hollande des chemins de fer! Aller en chemin de fer, c'est parcourir le pays, ce n'est point voyager. Ceux qui ne regardent pas le temps consacré à la joie des yeux comme un temps perdu, les poètes, les artistes, les contemplateurs de la nature ou des mœurs locales, préféreront toujours ces barques lentes et rustiques aux wagons ailés.

A Dieu ne plaise que nous voulions ici faire le procès à la vapeur, dont nous admirons au contraire les services! mais la Hollande est de tous les pays de la terre celui où, à cause de la richesse des canaux, on pourrait le plus aisément se passer des locomotives. Ailleurs les voies navigables n'ont jamais pu soutenir la concurrence avec les voies ferrées : dans les Pays-Bas, la plus grande partie des transports a continué de se faire par eau, et ce mode de roulage économique répondra longtemps encore à la majorité des besoins. La plupart des services qui se font dans d'autres endroits par des charrettes se pratiquent ici par les bateaux. Le jardinier conduit lui-même au marché sa barque chargée de légumes, de fruits ou de fleurs, comme dans le midi de la France on conduit son âne. Toute cette verdure, toute cette richesse printanière, arrangée avec un sentiment très vif de la couleur, fait vraiment plaisir à voir. A Amsterdam, à l'époque des déménagemens, les meubles vont d'un quartier de la ville à l'autre par les canaux; les chaises et les fauteuils, rangés avec une certaine symétrie, semblent attendre des visiteurs. Ces salons sur l'eau se promènent au milieu de la foule, qui ne les regarde même pas. Le lait vient à Amsterdam des campagnes environnantes par la même voie. Le matin vers cinq ou six heures, et l'après-midi vers trois heures, le canal de la Nord-Hollande (*Noord-Hollandsh kanaal*), dont plus d'un fleuve envierait la largeur, voit arriver ou s'en retourner des bateaux chargés de seaux de chêne, avec des anses et des cerceaux de cuivre. Les laitières qui se pressent sur ces bateaux sont souvent jeunes et jolies; leur grand chapeau de paille luisante, dont le bord est légèrement retroussé sur le devant et le derrière de la tête, leurs larges boucles d'oreilles, leur collier de gros grains de corail, tout cela relève encore la fraîcheur de leur teint. Les bateaux de lait se rencontrent quelquefois dans les canaux d'Amsterdam avec les bateaux d'eau qui viennent du côté d'Utrecht. Telle est en effet une des singularités de cette Venise du Nord : assise au milieu des ondes, elle n'a pas de quoi boire. Il a fallu que des bateaux plats, véritables porteurs d'eau, vinssent à son secours jusque dans ces derniers temps, où l'industrie humaine est allée chercher l'eau des pluies dans le sable des dunes,

et l'a amenée à Amsterdam par des machines dont la force et la hardiesse sont admirables; mais l'usage des nouvelles fontaines ne s'est pas encore répandu dans toutes les classes de la population.

Les barques spécialement destinées au service des voyageurs portent le nom de *trekschuiten*. Ce sont des espèces de gondoles ou de diligences par eau. Sur presque toute la longueur, qui est d'environ trente pieds, s'élève une caisse ou maison de bois, souvent peinte en vert, et dont le toit, sur lequel on marche pour exécuter certaines manœuvres, est recouvert d'un enduit parsemé d'écailles de moules pilées. Cette maison se divise en deux compartimens ou chambres. La plus grande, située vers la proue du bateau, est commune aux voyageurs et aux bagages. Là, dans un nuage de fumée, voguent, pendant l'hiver, de braves gens enfermés comme dans une boîte, et qui ont recours au tabac pour charmer les ennuis de la route; l'été, on ôte les volets de bois, et l'on relève le couvercle de l'ouverture par laquelle descendent les voyageurs. Le second compartiment est le cabinet, en hollandais le *roef*. On y entre par une porte à deux battans. Cette seconde cabine est petite, mais arrangée avec un certain goût. Les fenêtres, au nombre de quatre ou de six, sont pourvues d'une vitre et garnies de rideaux rouges ou blancs, selon la saison. Au milieu est une table avec un vase de cuivre qui contient du feu et un autre vase plus petit, destiné à recevoir la cendre des cigares, tous les deux nettoyés d'ailleurs et polis avec un luxe de propreté qu'on ne trouve qu'en Hollande. Ajoutez à cela, pour compléter l'ameublement, une natte, un miroir, et l'hiver, pour les dames, un chauffepied en bois nommé *stoof*, renfermant un petit vase de faïence avec deux ou trois morceaux de tourbe allumée et saupoudrée d'une cendre blanchâtre. Aux deux côtés de cette cabine s'étendent des bancs garnis de coussins, sur lesquels s'asseoient les voyageurs l'un vis-à-vis de l'autre. Quelquéfois sur une planchette sont quelques volumes qui appartiennent au bateau et forment un cabinet de lecture flottant à l'usage du passager studieux. Tout le caractère national respire dans ce comfortable simple et minutieux. A la proue, l'espace que la caisse laisse libre est occupé par des marchandises, des ballots, des tonnes; à la poupe, par les voyageurs qui veulent prendre le frais et par un batelier qui tient le gouvernail, tout en fumant avec la régularité d'un bateau à vapeur. Le maître de la barque est un bon Hollandais, à figure honnête et placide, qui reçoit la rétribution des voyageurs dans une bourse de cuir. Sur le devant du bâtiment s'élève le mât, qui s'abaisse à chaque pont, et au haut duquel est nouée une longue corde dont l'autre extrémité atteint le rivage. Cette corde s'attache au cheval qui tire le bateau, et sur lequel est monté le postillon ou le chasseur (*het jagertje*). Ce chasseur, qui d'ordinaire est un jeune garçon, porte, dans certains en-

droits, pendue à l'épaule, une corne de bœuf dans laquelle il souffle, soit pour donner le signal du départ, soit pour faire lever les ponts ou pour prévenir les bateaux qui viennent du côté opposé sur le même canal; mais le plus souvent il se contente d'avertir avec la voix. De distance en distance, la barque s'arrête pour prendre ou pour descendre les voyageurs. Quand le *trekschuit* traverse les villes, on délie le cheval et l'on se dirige avec la perche à travers les embarras de bateaux. Les bateliers hollandais ne sont ni bruyans ni querelleurs; c'est un plaisir de les voir manœuvrer en silence sur les eaux silencieuses.

Ces barques sont, avec les moulins et la coiffure des femmes, les monumens caractéristiques des mœurs hollandaises. Quelquefois elles n'ont à franchir que de courtes distances, comme par exemple de La Haye à Delft; ce sont alors des omnibus sur l'eau. Quand la traversée est longue, chacun s'établit dans la cabine comme dans sa chambre et continue ses affaires, car il est dans la nature du Hollandais de ménager l'étoffe dont la vie est faite. On écrit, on mange, on dort. Les femmes se livrent à des travaux d'aiguille, les plus vieilles tricotent. De telle ville à telle autre, il y a pour elles la distance d'un demi-bas. Il n'est pas rare que dans la chambre située sur le devant de la barque se trouve par hasard un joueur d'orgue qui charme les lenteurs du voyage en faisant de la musique. Le dimanche surtout, vers le soir, les jeunes filles chantent volontiers en chœur. Cette chanson des eaux a quelque chose de naïf et de doux qui pénètre. Sur les *trekschuiten* flotte la vieille Hollande avec sa langue, ses mœurs, son originalité consciencieuse et forte. Sur les chemins de fer, il est rare, pour un voyageur venu de France, de trouver des compagnons de route qui ne le comprennent pas; dans les barques, il est au contraire très rare de rencontrer des Hollandais qui entendent et qui parlent le français. On croit généralement que pour s'identifier avec une nation étrangère, il faut en posséder la langue. Le principe est vrai, mais il faut y apporter quelques restrictions. En Hollande, où il y a de la candeur dans les rapports, on est souvent d'autant moins étranger qu'on parle moins ou plus mal la langue du pays. La nécessité de s'entendre à demi-mot, le langage par signes, le mélange de sons mal prononcés ou entendus de travers, tout cela crée une sorte de courant sympathique d'où naît une manière d'intimité. Il y a des *trekschuiten* où l'on passe la nuit. Vers six heures du soir, quand le maître de la barque est affable (et nous n'en avons guère trouvé d'autres), il vous invite à prendre le thé. On voit alors sortir d'une petite armoire des tasses, un sucrier et une théière en poterie noire qui ne manque point d'élégance. La bouilloire pose sur une espèce de seau revêtu de dessins chinois et dans lequel est un vase

de faïence qui contient la tourbe allumée. A la nuit, le *roef* se divise en deux parties, — un salon et une petite chambre à coucher dont on relève les rideaux. Un lit commun, qui remplit toute la largeur de la cabine, et sur lequel hommes et femmes dorment honnêtement les uns à côté des autres, vous invite à prendre votre part du calme et du repos universel de la nature. Ce lit est composé d'un matelas et d'une couverture; on s'y étend tout habillé. Pendant ce temps, le bateau continue sans bruit son chemin à travers les eaux qui se divisent des deux côtés de la proue en un sillon argenté.

Sur les chemins de fer, la vapeur efface tout sous la vitesse; dans les barques, vous jouissez à votre aise du paysage et de la physionomie des villes ou des villages qui se rencontrent sur votre route. Assis près du gouvernail, vous laissez vos yeux errer çà et là sur les eaux qui cèdent à l'impulsion de la barque avec un léger clapottement, sur ces voiles blanches, rouges ou noires, qui animent la solitude du canal, sur ces prairies où des vaches habillées au printemps de chaudes couvertures paissent gravement l'herbe humide, sur ces beaux oiseaux de marécages qu'on ne voit point ailleurs, sur les femmes qui lavent silencieusement leur linge, sur cette bordure de châteaux, de maisons de campagne et de jardins qui se continuent. On a reproché aux paysages de la Hollande la monotonie; mais peut-être n'y a-t-on pas regardé à deux fois. Ici, ce n'est point sur la terre qu'il faut chercher la variété, c'est dans le ciel. Levez les yeux : le ciel est plus accidenté dans les Pays-Bas que dans le midi de la France. Ces grands nuages aux mille formes, aux couleurs changeantes, aux ailes rapides, donnent un mouvement singulier au paysage. Sur la terre et sur l'eau, les accidens d'ailleurs ne manquent pas. La nature des Pays-Bas est une nature de daguerréotype, nette, positive, délicate, qui abonde en détails minutieux et charmans. La propriété individuelle n'est point emprisonnée ni masquée; les champs, les jardins, les biens de la terre sont murés par l'eau. Dans ces fossés, qui tiennent lieu de haies, s'épanouit toute une flore aquatique, laquelle n'est ni moins riche ni moins variée que la flore terrestre. Au printemps, la surface sombre des canaux est toute piquée de fleurettes blanches, auxquelles s'associent bientôt les nénuphars et les iris : c'est la fête des eaux. Il n'y a pas si petite plante dans cette froide et humide nature végétale qui n'ait son jour de beauté. La vie n'est d'ailleurs pas absente de la scène. Sur les bords du canal marche de distance en distance un robuste garçon, quelquefois une femme courbée, qui remorque péniblement sa barque. Ces maisons de bois logent des ménages qui naissent, qui vivent, qui meurent là. Souvent une mère, assise près du gouvernail, donne bravement le sein à son enfant. Le Hollandais est si naturelle-

ment marin, qu'une fois sur l'eau il n'a jamais l'air d'avoir besoin d'arriver. Le sentiment que ces personnes bercées en naissant sur l'onde dormante des canaux connaissent le moins, c'est l'impatience. Il arrive parfois de rencontrer une batelière dans le goût de Rubens, qui, fière de son embonpoint et de sa seconde jeunesse, jette autour d'elle, comme la reine des eaux, un regard déterminé et froid. Dans ces maisons voyageuses habitent des animaux domestiques devenus pour ainsi dire amphibies, et qui ont la figure calme de leurs maîtres. Aux deux crépuscules, la surface des canaux se change en un miroir dans lequel toute la nature lave et purifie son image. Sur la rive, des arbres fatigués par la chaleur du jour trempent dans l'eau l'extrémité de leurs feuilles, comme pour boire. La nuit, si vous montez vers le gouvernail, vous jouissez d'un spectacle qui a de la grandeur. Les moulins aux ailes repliées et qui semblent regarder les étoiles, la tranquille lumière de la lune sur les eaux tranquilles, l'attitude innocente de ces petites maisons qui sommeillent sur le bord du canal et d'où sort par intervalle le chant du coq, tout cela vous révèle un des côtés rustiques de la vie hollandaise.

La Hollande est non-seulement le pays de la terre où l'on voit le plus d'eaux, mais c'est encore celui où l'on trouve le plus d'eaux immobiles. Les canaux sont des fleuves arrêtés. Cette sérénité des eaux n'est point étrangère à la placidité des mœurs, des habitations et des visages. Sur le parcours des canaux s'élèvent autour des villes des espèces de pavillons chinois où l'on se réunit, dans la belle saison, pour prendre le thé et le café. Quelques-uns de ces pavillons, dont le toit est recouvert de tuiles vernissées et luisantes, trempent leur pied dans l'eau avec un air de joie. Dans ces nids, qui reposent sous une abondante verdure, se réfugie le bonheur domestique. Il faut venir en Hollande pour comprendre la vie de famille. L'étranger qui erre seul contemple d'un œil d'envie ces petites retraites si contentes de leur propreté, qui se regardent dans le canal comme une jeune fille dans son miroir. Là les femmes se livrent à des travaux d'aiguille, tout en lorgnant du coin de l'œil les barques et les voyageurs qui passent; pour les hommes, les heures s'évaporent en anneaux de fumée. On a depuis longtemps remarqué combien un tuyau de pipe pendait naturellement d'une bouche hollandaise. La plupart des habitudes locales sont calquées sur les conditions hygiéniques du climat. Sous le ciel brumeux de la Néerlande, on a senti le besoin de faire de la fumée contre de la fumée : c'est une sorte d'homœopathie locale. Quelques physiologistes ont prétendu que la vapeur du tabac enveloppait l'esprit de brouillards : cette observation est démentie par le Hollandais, qui vit dans un nuage et dont l'esprit est plus précis, plus positif, plus net dans les détails que celui d'aucun peu-

ple. Si cet opium du Nord ne contribue pas au vague des idées, il pourrait du moins endormir le cerveau. Moins loquace et plus contemplatif que le Français du midi, le Hollandais est silencieux, mais il n'est point taciturne. Les peuples gais ne sont pas toujours les peuples heureux; il en est parfois de l'homme qui rit comme de l'enfant qui chante en traversant un bois durant la nuit pour s'étourdir. En Hollande, on trouve ce que les penseurs nés dans les époques d'agitation morale n'atteignent jamais, ce que cherchait Dante, la paix. Il n'est pas rare de rencontrer, chemin faisant, sur de petites maisons où l'on donne à boire, cette enseigne : *Pax intrantibus* (1). On dirait que la vie est comme l'onde des canaux, qu'elle ne coule pas. Soit illusion ou réalité, il nous a paru que l'heure sonnait ici plus lentement qu'en France, et elle chante avant de naître. Ces carillons produisent, à distance et sur l'eau, un effet difficile à décrire. Tout le caractère de la vieille Hollande est dans ces sonneries graves, dans ces voix éoliennes que les pères ont entendues et que les fils entendront après eux. A Utrecht, ville essentiellement protestante, l'heure chante un cantique selon le rit réformé. Cette suavité toute puritaine, ces groupes de notes que le clocher lâche dans le ciel comme une volée d'oiseaux, ces horloges qui enchantent le temps, tout cela est en harmonie avec les lignes calmes et reposées du paysage. Les jardins qui bordent l'eau sont entretenus, sablés, ratissés, peignés avec un soin extrême. Des arbres chargés de fruits varient agréablement le fond un peu monotone de la verdure. Tacite, en parlant de ces contrées basses et froides, dit : « Les richesses de l'automne leur sont inconnues; ces peuples n'ont que trois saisons, l'hiver, le printemps et l'été. » En Hollande, l'art de l'horticulteur a créé une saison que n'avait pas indiquée la nature. L'homme a fait ici l'automne en introduisant les produits qui sont l'ornement et la couronne de cet âge de l'année. Dans la Hollande méridionale notamment fleurissent des treilles dont la prochaine récolte est déjà retenue pour l'Angleterre. Les jardiniers des Pays-Bas ont excellé de tout temps dans l'art de hâter la maturité des fruits par le moyen des couches et des châssis; on leur attribue même d'avoir enseigné aux autres peuples le gouvernement des serres. Cet automne sous verre est riche en melons et en toutes sortes de fruits et de légumes qu'ignorait la Batavie.

En Hollande, les villes et les villages se touchent; c'est une consé-

(1) Ces débris de latinité se rencontrent à chaque pas en Hollande, et cependant les enfans y apprennent moins les langues mortes que les langues vivantes. A Utrecht et à Leyde, villes universitaires il est vrai, on voit sur les maisons bourgeoises des écriteaux avec cette inscription : *Cubiculum locandum*. A La Haye, où il n'y a point d'étudians, nous avons trouvé un magasin sur lequel est écrit : *Cibaria saluberrima*.

quence du peu d'étendue du territoire. Les maisons sont petites, discrètes et circonspectes; on reconnaît dans les habitations comme dans le caractère des habitans cette modération des goûts et des désirs qui est la philosophie du bonheur. Les Hollandais n'ont point comme les Belges la maladie du badigeonnage; ils laissent à leurs maisonnettes la joyeuse couleur de la brique. Cette couleur rouge, combinée avec la verdure des arbres, avec le bleu sombre des canaux et avec l'or du soleil, donne aux villes des Pays-Bas, souvent même aux simples villages, un air de fête. Un goût très répandu, surtout parmi les femmes, c'est le goût des fleurs. Ici, la vie de l'intérieur est un poème, et l'on cherche tous les moyens de l'idéaliser. Nous avions déjà remarqué dans les Flandres que les habitudes morales s'élevaient avec l'amour des fleurs : dans la Néerlande, c'est une inclination qui devient générale. Telle rose qui s'épanouit derrière une vitre hollandaise, bien nette, bien transparente, est comme l'âme parfumée de la maison. Ces jardins domestiques sont quelquefois de véritables serres, tant la flore en paraît riche et variée. Une des plantes les plus recherchées des Hollandais est la jacinthe; ils en ont de toutes les variétés, la *sérafine* (blanche), la *rose unique*, la *Jenny Lind*, la *gare-les-yeux* (rouge), l'*aimable bergère*, l'*Othello*, qui est de couleur sombre et tragique, comme il convient au More de Venise. Transplantés dans un autre pays, ces oignons dégénèrent: vrais enfans de la Batavie, ils ne se plaisent qu'en Hollande. Derrière ce rideau de fleurs éclot le plus souvent une figure de jeune fille qui se cache, mais après avoir été vue. Les femmes de la Néerlande sont curieuses comme toutes les filles d'Ève; seulement c'est une curiosité qui se dissimule derrière une espèce de châssis vert qu'on appelle en hollandais *horritje*. L'habitude est de regarder ce qui se passe dans la rue, non dans la rue même, mais dans deux miroirs placés en manière d'angle, qui réfléchissent les objets, et qui méritent bien le nom que l'idiome vulgaire leur a donné, celui d'*espions*. Là, une blonde Hollandaise, ou même une brune (car les cheveux noirs ne sont pas rares dans les Pays-Bas), assise sur sa chaise, contemple pendant des heures entières, sans être vue, ce qui marche, ce qui flotte, ce qui s'anime. Cette image silencieuse du mouvement et de la vie est en rapport avec le caractère des personnes. Les beautés hollandaises sont des beautés timides et diaphanes, dont la physionomie tranquille ressemble à l'eau du canal qui dort devant les fenêtres de la maison. On connaît la réputation des eaux dormantes; mais ici les passions intérieures sont, dit-on, maintenues par la régularité de la vie et par la simplicité des mœurs. Rien ne manque à la joie paisible et recueillie de ces maisons situées dans les petites villes ou dans les villages de la Hollande, quand par hasard la cigogne

vient s'y poser et y faire son nid. On a ici pour les cigognes le respect naïf et touchant qu'on témoigne dans d'autres endroits pour les hirondelles. La cigogne est en effet une hirondelle sur une plus grande échelle; elle fait aux grenouilles, aux crapauds, aux couleuvres, aux rats, aux mulots, la guerre utile que l'hôte de nos cheminées et de nos vieux châteaux fait aux insectes. Les cigognes sont regardées en outre comme des oiseaux de bon augure. N'ayez crainte qu'on les tue. Heureux le toit près duquel elles daignent s'abattre, plus heureux celui où elles daignent élire leur domicile! On leur construit même des perchoirs et des abris artificiels pour les attirer : le nid de la cigogne est la couronne de la maison (1).

L'abondance des eaux qu'on a toujours sous la main devait contribuer à répandre en Hollande les habitudes de propreté. Sans parler de Broek, ce curieux village qui semble détaché d'un vase chinois, nous avons rencontré partout, même chez les pauvres, des instrumens d'étain ou de cuivre que le nettoyage fait d'argent ou d'or. En Belgique, on a fondé, depuis quelques années, des prix de propreté; en Hollande, on est propre sans le savoir et sans qu'aucun Monthyon s'en mêle. C'est le mercredi, le vendredi et le samedi qu'on fait la grande toilette des maisons. Ces jours de *schoonmaking* (nettoiement général), la rue appartient aux servantes. On les voit alors puiser, verser, jeter les seaux d'eau avec une sorte d'exaltation. Ces filles, ordinairement si calmes, sortent tout à coup de leur caractère : on dirait les bacchantes de la propreté. En Hollande, on brosse son mur, comme ailleurs on brosse son habit. La façade et l'intérieur des maisons, tout est lavé, frotté, écuré avec un soin impitoyable. On peut donner de cette propreté plusieurs raisons géographiques : il est reconnu que l'atmosphère des Pays-Bas détériore très vite le bois et les métaux, d'où la nécessité de les peindre, de les frotter et de les polir sans cesse pour éviter la moisissure ou la rouille. Si l'hiver est froid et si le printemps est aigre, l'été est quelquefois très chaud, et comme, par suite de l'exiguité du territoire, les populations se trouvent fort pressées les unes contre les autres, sans le soin qu'on a de nettoyer les maisons et les villes, le pays ne serait point habitable. C'est ainsi que les coutumes nationales dérivent de causes

(1) La cigogne peinte ou sculptée en relief figure sur les édifices publics et sur les fontaines de La Haye. Ce sont les armes de la ville. On nourrit trois ou quatre de ces oiseaux privés dans le marché aux poissons. Quand par accident une cigogne se casse la patte, on pousse quelquefois l'humanité jusqu'à lui mettre une patte de bois. Cette reconnaissance des Hollandais envers les animaux qui leur rendent service est un trait de mœurs qui ne doit pas être passé sous silence. Lors du fameux siége de Leyde en 1574, les pigeons qui apportèrent aux assiégés la nouvelle d'une prochaine délivrance furent respectés pendant leur vie et empaillés après leur mort. On les conserve religieusement dans l'hôtel de ville.

naturelles qu'on ne voit pas ou qu'on n'observe pas toujours, mais dont le lien, si délicat qu'il soit, existe pourtant. D'un autre côté, il est dans la nature de l'homme, et surtout dans celle de la femme, de s'attacher d'autant plus à son intérieur, que cet intérieur est plus net ou plus orné. La propreté des habitations a contribué en Hollande à faire aimer la vie de famille. La maison, que les anciens appelaient « le monde de la femme, » *mundus muliebris*, a besoin, pour la contenir tout entière avec ses goûts et ses affections, d'être une image en petit de l'ordre qui règne dans l'univers. Cette propreté, qu'on retrouve ici jusque dans les écuries et les étables, n'est point étrangère à la belle santé des gens et des animaux domestiques (1). Dans les villages, on aime à rencontrer, surtout le dimanche, une population forte, saine et bravement vêtue. Les femmes portent des ornemens de tête aussi riches que bizarres : elles ont fait ce jour-là leur toilette et leur prière pour être belles devant Dieu et devant les hommes.

La plus grande partie du roulage des Pays-Bas se pratiquant par les canaux, les routes sont généralement magnifiques et entretenues comme les allées d'un parc. Il arrive de trouver réunis sur la même route un chemin de halage, un chemin sablé pour les piétons, un chemin pavé en briques pour les voitures (2) et un chemin de terre molle pour les chevaux de selle. Le goût des fermiers se révèle dans leurs chariots, qui sont d'une forme élégante, avec des bouquets de fleurs peints, sculptés ou dorés sur la caisse de la voiture. Par la vue des Pays-Bas, on peut se faire une idée de l'art hollandais. Le ciel n'est pas baigné, comme dans le midi, par une lumière si intense qu'elle absorbe tout; non, c'est une lumière prudente et discrète, mais vive, qui laisse une valeur à chaque objet. L'eau, qui est toujours ici l'âme et la vie du paysage, répand entre les arbres des tons argentés. Dans les plaines, où l'herbe abonde, s'ébat l'Arcadie avec ses troupeaux, ses bergers et surtout ses bergères. La figure des femmes est délicatement éclairée. Dans un tel milieu, l'art visera moins à l'ensemble qu'aux détails et à la couleur. On a reproché à l'école hollandaise de manquer d'idéal. Ce qui donne l'idéal aux paysages, ce sont les horizons étendus, vagues et découverts. Dans les Pays-Bas, les horizons sont généralement courts, précis, bornés;

(1) C'est dans la Nord-Hollande qu'il faut visiter ces salons destinés aux bestiaux. Le plancher est luisant de propreté. Les vaches se succèdent côte à côte sur une plate-forme qui est également nette et sablée. Les ordures sont reçues dans une rigole. Pour que les vaches ne se salissent point en se couchant, on suspend leur queue avec une ficelle attachée au plafond

(2) Il y a en Hollande deux sortes de briques : les rouges, qui servent à bâtir les maisons, et les jaunes, qu'on emploie pour paver les trottoirs et les routes.

ils ne laissent rien à l'inconnu. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est point là toute la Hollande. Les polders ont fait Gérard Dow, van Ostade, Paul Potter, Ruysdael, Cuyp; les dunes ont fait Rembrandt. Les dunes sont le désert. Là, on retrouve cette vigoureuse opposition des ombres et des lumières, ce caractère sauvage et déchiré, cette végétation inculte, ces montagnes, ces gorges, ces précipices qui ont donné un style au plus espagnol des peintres hollandais. Telle partie des dunes ressemble en effet à une sierra. Cette mer de sable furieuse et solide, recouverte d'une fauve végétation de thyms, de genêts, de bruyères (sorte de forêt vierge en miniature); ces côtes, dont la force réside, comme celle de Samson, dans la chevelure; ces goëlands, ces courlis, ces mouettes, ces grands corbeaux qui passent, les ailes étendues, sur la tête des dunes, puis, entre les sommets de ces Alpes relatives, là bas, un coin de mer flamboyant et poli comme une lame de sabre, tout cela révèle le côté énergique du caractère hollandais. On comprend alors Ruiter et tous ces étonnans marins, dont la race n'est point éteinte dans la Néerlande. Leur intrépidité semble d'autant plus grande, qu'elle est candide. Le marin hollandais se trouve aussi à son aise sur mer que sur ses canaux. On le voit souvent traverser sur des bateaux frêles et ruinés des mers périlleuses, sans même se douter de son héroïsme. Les tempêtes lui sont familières, il a vécu avec elles dès son enfance, et l'on oserait presque dire qu'il les ignore à force de les vaincre. Les dunes donnent bien le sentiment de l'énergie virile, mais en même temps il n'est pas rare de trouver sur le sable presque nu, à quelques pas de la mer, une petite fleur que le vent a semée, image de l'amour de la patrie et de l'amour de la famille qui s'allient dans le cœur des rudes matelots hollandais au courage stoïque.

Une influence a dû contribuer à endurcir physiquement les enfans de la Néerlande, c'est le climat. Ce climat n'est pas précisément très rigoureux, mais il est humide et inconstant. Il ne faut pas perdre de vue qu'ici on vit sur la mer. La météorologie de la Hollande est particulière comme son histoire, comme son origine, comme ses mœurs. Au printemps, une belle journée s'annonce le plus souvent par un brouillard froid qui s'attache aux extrémités des branches, où il forme de petits cristaux. Les arbres avec leurs rameaux dépouillés et leurs fines nervures blanches apparaissent alors comme des stalactites gigantesques. Vers huit ou neuf heures du matin, ces cristaux fondent sous le soleil, et la forêt construite par le givre tombe en pluie. Les nuages laissent plus volontiers qu'ailleurs, surtout dans les nuits froides, transparaître la lune. On dirait des îlots de glace qui passent comme des verres dépolis devant une lumière.

L'été, deux et trois températures se succèdent quelquefois dans une même journée. Si les saisons sont des climats voyageurs, ces voyageurs-là ont en Hollande l'humeur capricieuse et changeante. Même en été, l'humidité persiste longtemps après que les armées de moulins, ces sentinelles préposées à la défense physique du pays, ont, au mois d'avril ou de mai, desséché les polders inondés pendant tout l'hiver. Par le soir des plus beaux jours, une vapeur blanche s'élève de terre et fume à la surface des prairies. Il serait intéressant de savoir si la culture et les ouvrages hydrauliques, en réchauffant le sol de la Néerlande, ont modifié les conditions de l'air; malheureusement l'histoire météorologique est encore dans l'enfance. Il existe à Utrecht un observatoire dont les travaux sont estimables, mais dont les expériences ne remontent qu'à quelques années. Tout porte cependant à croire que le climat des Pays-Bas s'est amélioré depuis les temps historiques. Si les monumens authentiques manquent pour apprécier cette amélioration, il n'en est pas moins vraisemblable que le desséchement des lacs et des marais a dû exercer sur les saisons de la Batavie une influence heureuse. En chassant les eaux intérieures, le pays a dû s'assainir, et il perfectionne encore tous les jours les conditions d'un climat qui reste toutefois soumis aux bourrasques et aux caprices de la mer. Les fléaux d'ailleurs apportent avec eux une compensation. L'humidité devient un des élémens de la culture. L'inondation renouvelle chaque année la fertilité des terres. On lui doit ces riches et luxuriantes prairies de la Nord-Hollande, où les bêtes à cornes, perdues dans l'herbe, sont nonchalamment occupées à faire du lait. Dans les terres ainsi fécondées, la végétation est, on peut le dire, insolente de santé.

L'excentricité du milieu géographique crée, entretient, conserve l'originalité des coutumes nationales. On connaît l'ancienne réputation des kermesses hollandaises. Chaque ville, chaque village a la sienne, qui tombe ordinairement pendant l'été. Ces fêtes durent plusieurs jours. On y voit des boutiques, des charlatans, des animaux plus ou moins fabuleux, des parades, des manéges, des géans, des figures de cire, des chevaux de bois. Les jeunes filles vont se faire dire la bonne aventure dans une cabane de toile, antre discret et caché de la sibylle foraine. Ce qu'il y a de plus élégant, ce sont de petites maisons en bois d'un goût un peu théâtral, avec des lustres, des miroirs, quelques porcelaines, des dorures, des meubles peints non sans un certain art, de grands vases de cuivre remplis d'une pâte blanche, et une femme assise sur une chaise haute devant un feu qui pétille. Dans ces maisons portatives sont des cabinets particuliers fermés de rideaux rouges et blancs, où l'on mange des manières de crêpes larges comme un écu de cinq francs. Un autre

ornement de la fête, ce sont les Frisonnes. Leur costume, surtout leur coiffure, est d'un goût charmant et d'une propreté délicate. Elles font d'excellentes gauffres qu'elles promènent dans la ville sur des corbeilles. Les Hollandais se montrent aussi très avides de légumes confits dans le vinaigre : de jolies baraques étalent un grand luxe de bocaux rangés avec symétrie, et dans lesquels nagent des oignons, des concombres, des citrons, des crevettes. On mange toutes ces *aigreurs* avec des œufs. Comme la fête dure habituellement une semaine, c'est le samedi qu'on s'abandonne. Ce jour-là en effet, la joie hollandaise est un peu grosse et bruyante : cet entrain, ces danses nocturnes, ces rondes de Saba dans la rue, cette liberté de la fête qui mêle et efface toutes les classes, ces chants qui se prolongent jusqu'au jour, cet emportement des femmes qui contraste avec leur calme habituel, ces mystères que la nuit aime à cacher sous ses voiles, tout cela ressuscite les toiles des vieux maîtres qui ont célébré les bacchanales du Nord. A travers cette ivresse joyeuse, la naïveté des mœurs hollandaises ne se dément pas : on dirait une orgie dans le paradis terrestre. Tout un personnel d'hommes et de femmes est attaché au service des kermesses : ce personnel se déplace de ville en ville, et couche, comme autrefois les Scythes, dans des maisons roulantes. Cependant les kermesses de la Hollande sont en décadence : la facilité toujours croissante des relations commerciales, le développement des magasins et des boutiques, leur enlèvent de jour en jour toute raison d'être. Leur ancienne prospérité ne se maintient que dans certaines villes de la Frise, où les mœurs et les habitudes locales s'abritent derrière le Zuiderzée comme derrière le gardien des traditions. Il y a également dans la mythologie des Scandinaves une mer autour de laquelle rien ne change; les hommes eux-mêmes n'y vieillissent pas.

Ce qui manque à la Hollande, ce sont les montagnes. Peut-être faut-il rapporter à cette cause, en partie du moins, le faible développement de l'architecture. La montagne est au paysage ce que le geste est à la physionomie. Dans les endroits où elle est absente, le sens architectural doit être restreint. En Hollande, l'art de bâtir s'est plutôt attaché à faire de jolies maisons que des édifices publics. Ici, chacun vit chez soi; on adore les dieux lares. De petits jardins, cachés dans l'intérieur des maisons, dont les arbustes en fleur exhalent une odeur de félicité domestique, réunissent le soir toute la famille et quelques amis. Nous avons remarqué, surtout à Rotterdam, ces étroites portes, peintes en noir, par lesquelles on entre un à un comme dans un sanctuaire. Quand une personne tombe malade, son domicile est impénétrable. La sonnette se tait. On affiche sur la maison un bulletin de santé. Cette précaution écarte l'impor-

tunité des amis, sans repousser leur sollicitude. On respecte de même le repos des femmes en couche : un avis déclare que la mère et l'enfant se portent bien. A Harlem, le marteau de la porte est orné d'une dentelle et de rubans dont la couleur indique le sexe du nouveau-né. Si la personne malade vient à mourir, son décès est annoncé dans la ville par l'*aanspreker*, sorte de billet de faire part vivant, dont le costume un peu tragique, le crêpe noir, le manteau, le rabat, le chapeau à cornes, le ton de voix lugubre et déclamatoire, étonnent beaucoup les étrangers. On dirait le revenant des vieilles mœurs hollandaises. Cet homme annonce également les naissances et les décès, ceux qui viennent et ceux qui s'en vont. Les enterremens se font le matin avec une pompe sévère et discrète. Les amis qui ont suivi le convoi se rendent, après la cérémonie, à la maison mortuaire, où ils font une légère collation, en souvenir sans doute de ces anciens repas où l'on buvait dans de larges coupes à la santé du mort.

La Hollande, on l'a vu, est de tous les pays celui où l'homme a pour ainsi dire contracté le mariage le plus intime avec la forme géographique. Les mœurs, les institutions, les coutumes des habitans découlent des conditions que la nature a faites aux anciens conquérans de la Néerlande. Ces masses d'eau qui se laissent traiter par la main de l'homme avec une soumission d'enfant, comme si elles avaient fini par reconnaître la supériorité de la force intelligente, ont en quelque sorte assisté aux progrès de la civilisation. Paisible comme ses canaux, vigoureux comme ses dunes, terrible sur mer comme les tempêtes qui battent ses côtes, le génie hollandais est en harmonie avec le caractère de son territoire. Les deux principales industries des Pays-Bas, l'extraction de la tourbe et la pêche, se rattachent également à la constitution du sol. Il était donc essentiel d'indiquer d'abord la formation géologique de la Néerlande et le rapport de cette formation, ouvrage combiné de l'homme et de la nature, avec les habitudes d'un peuple qui s'est fait lui-même. Si les primitifs Bataves revenaient en Hollande, ils ne retrouveraient plus leurs anciens marais, mais ils reconnaîtraient dans leurs descendans l'empreinte de la race et des circonstances extérieures qui l'ont modifiée.

ALPHONSE ESQUIROS.

EXPOSITION

DES BEAUX-ARTS

L'ÉCOLE ALLEMANDE

Ce qui domine dans l'école allemande, c'est la pensée. Aussi, parmi les écoles européennes, il n'y en a pas une qui soulève un plus grand nombre de questions. Ce n'est pas que je la préfère à toutes les autres; mais, pour être juste, je suis forcé de reconnaître que nulle part la pensée, prise en elle-même, ne s'impose avec plus d'autorité aux arts plastiques. Ceci posé, il me sera permis d'ajouter que cette tendance, excellente lorsqu'elle est contenue dans de certaines limites, dénature souvent le but que doivent se proposer la peinture et la statuaire. Assurément je n'entends pas proscrire la pratique habituelle de la réflexion parmi ceux qui cherchent l'expression de la beauté : je professe pour les théories d'esthétique un profond respect; mais je crois que l'étude assidue de ces théories présente pour les peintres et les sculpteurs un très grand danger. A force de savoir ce qu'ils veulent faire, ils arrivent trop facilement à croire que tout le monde possède, comme eux, le secret de leur volonté. Pleins de confiance dans l'excellence de leurs intentions, ils ne prennent pas assez de souci de la forme. Ce qu'ils rêvent, ce qu'ils imaginent, nous ravirait en extase, s'ils réussissaient à le réaliser. Ce qu'ils nous montrent est bien rarement l'image fidèle de la

nature. Ils regardent trop en eux-mêmes, et ne regardent pas assez autour d'eux pour faire un choix parmi les moyens d'expression qu'ils ont sous la main. Ce que je dis s'applique surtout à l'école allemande contemporaine, mais il ne serait pas difficile de trouver la justification de ma pensée parmi les aïeux de Cornélius et d'Owerbeck.

L'école anglaise, comme nous l'avons vu (1), tient trop peu de compte de l'idéal; l'école allemande s'en préoccupe constamment, mais elle sépare l'idéal de la beauté, qui doit se traduire, se rendre visible à tous les yeux, accessible à toutes les intelligences, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'elle confond l'idée, qui appartient à la philosophie pure, avec l'idéal, qui est le but commun de la poésie, de la musique et des arts du dessin. Je sais que cette distinction pourra paraître subtile à plus d'un lecteur; cependant je crois utile d'y insister, car elle explique, à mon avis, comment et pourquoi l'école allemande, qui compte dans son sein des esprits éminens, des hommes familiarisés avec la pratique matérielle du métier, produit un si petit nombre d'ouvrages vraiment beaux. A coup sûr, ces artistes laborieux, dont l'Europe entière connaît les noms, ne confondent pas la besogne de l'artisan avec le travail du peintre et du statuaire; ils ne tiennent pas à faire beaucoup, ils tiennent à bien faire. Qu'il s'agisse d'un épisode emprunté à la poésie ou d'une scène tirée de l'histoire, avant de tracer une figure sur la toile ou d'entamer la glaise avec l'ébauchoir, ils s'entourent de tous les renseignemens que l'érudition peut leur fournir; mais dans leurs investigations, ils ne s'arrêtent pas toujours à temps : quand ils se mettent à l'œuvre, la richesse de leur mémoire devient un embarras pour leur imagination. Comme ils ont épuisé toutes les sources d'information, ils ne veulent rien négliger, et leur savoir même engourdit leur fantaisie. La philosophie et l'érudition littéraire ne sont pas d'ailleurs les seules causes par lesquelles s'explique le caractère général de l'école allemande. L'histoire entière des arts du dessin ne lui est pas moins familière que les théories philosophiques et le récit des événemens accomplis. De l'autre côté du Rhin, les sculpteurs parlent volontiers des écoles d'Égine, de Sicyone et d'Athènes. Quand ils apprennent qu'on vient de retrouver dans le Tibre une statue de Lysippe, ou du moins une figure qui rappelle trait pour trait l'Apoxiomenos décrit par Pline l'Ancien, c'est pour eux une grande nouvelle dont ils discutent pertinemment l'importance et l'authenticité. Si les peintres allemands entendent dire qu'on vient de découvrir à Florence une *Fortune* peinte à l'huile par Michel-Ange, ils n'acceptent pas

(1) Voyez la livraison du 1er août.

sans résistance la résurrection d'une œuvre ignorée jusque-là. Quand ils ont étudié la gravure de ce morceau, le nom de Daniel de Volterre se présente naturellement à leur esprit, car ils savent que le seul tableau à l'huile de Michel-Ange dont l'authenticité ne puisse être révoquée en doute est *la Sainte Famille* de la galerie des Offices, et comparant le style de *la Fortune*, que les Florentins lui attribuent, au style des *Sibylles* de la Sixtine, ils s'affermissent dans leur incrédulité.

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que les sculpteurs et les peintres de l'Allemagne, philosophes, historiens, archéologues, s'abandonnent rarement à l'inspiration. Non-seulement ils rêvent plutôt qu'ils n'inventent, mais lors même qu'ils s'élèvent jusqu'à l'invention, le souvenir de toutes les manières, de tous les styles qu'ils ont étudiés, détruit la spontanéité de l'expression. Ils imitent les Byzantins, Giotto, Fra Angelico, tantôt volontairement, tantôt à leur insu.

Est-ce à dire que la science philosophique, historique et archéologique soit un danger permanent pour les arts du dessin? J'aurais bien mal expliqué ma pensée, si le lecteur en tirait une telle conclusion. Non, la science n'est pas l'ennemie de l'art, elle est pour lui au contraire un puissant auxiliaire; mais elle ne doit être qu'un auxiliaire, et, pour qu'elle ne sorte pas de son rôle, il faut savoir l'appeler à propos. J'ai trop souvent attiré l'attention sur l'éducation des peintres et des sculpteurs français pour blâmer en Allemagne, d'une manière absolue, l'érudition des artistes; mais je crois fermement que l'école allemande fait à l'érudition une part trop large, et n'accorde pas assez d'importance à l'art lui-même. Chez nous, il faut bien le dire, l'érudition est trop souvent négligée pour la pratique exclusive du métier; au-delà du Rhin, les choses se passent autrement. La pratique du métier est subordonnée à la philosophie, à l'histoire, à l'archéologie; les artistes allemands pensent et traduisent leur pensée d'une manière incomplète, tandis que chez nous la pensée est parfois oubliée pour le maniement du pinceau ou du ciseau. Les trois grands noms de l'école allemande dans le passé, Albert Dürer, Holbein et Vischer, justifient pleinement ce que j'ai avancé. Pour quiconque a étudié ces trois maîtres éminens, il est hors de doute qu'ils ont mis constamment l'idée au-dessus de la forme. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que leurs successeurs, leurs compatriotes aient suivi la même méthode.

Albert Dürer, peintre, graveur et sculpteur, a laissé des œuvres immortelles, dont la splendeur et l'autorité ont franchi les limites de l'Allemagne; ses gravures surtout ont popularisé son talent, et l'on peut voir dans Vasari que les plus grands peintres de l'école italienne n'ont pas dédaigné de le consulter, et parfois même lui ont

emprunté plus d'une figure. Toutefois il ajoute qu'Albert Dürer, si justement admiré par Michel-Ange, par Raphaël, par André del Sarto, n'est pas devenu ce qu'il aurait pu devenir, s'il eût été placé dans les mêmes conditions que les artistes italiens, c'est-à-dire que, livré à lui-même, abandonné à ses seules forces, grand par son génie, fortifié par l'étude, par le travail, il n'a pas atteint le but suprême de son art, parce qu'il ne lui a pas été donné d'interroger l'antiquité. Cet éloge et cette restriction sont également marqués au coin de la vérité. Dans la bouche d'un Toscan, l'exaltation d'un étranger est chose assez rare pour qu'on s'y arrête. Vasari préfère habituellement Florence à l'Italie entière, comme il préfère l'Italie au monde entier. Pour louer Albert Dürer avec tant de chaleur, il a donc fallu qu'il fût vraiment ébloui. Quoiqu'il n'occupe dans la peinture et l'architecture qu'un rang secondaire, quoiqu'il ne justifie pas par ses œuvres la prédilection de son maître Michel-Ange, Vasari connaissait la valeur de l'antiquité; s'il n'a pas su la mettre à profit pour son propre compte, il comprenait l'utilité salutaire de ses leçons. Il avait donc parfaitement raison d'affirmer qu'Albert Dürer, si grand et si inventif sans le secours de l'antiquité, aurait pu, aidé de ce puissant auxiliaire, atteindre jusqu'aux cimes les plus élevées.

La question soulevée par Vasari est de celles qui ne vieillissent pas et gardent une éternelle jeunesse, une éternelle opportunité. Chaque fois, en effet, qu'il s'agit d'un esprit de premier ordre, dont la fantaisie puissante n'a pas su trouver une forme harmonieuse et pure, nous sommes obligés de recourir à l'antiquité pour expliquer l'imperfection de ses œuvres. Vainement les novateurs, qui fon sonner si haut l'indépendance, l'originalité de leurs principes, se débattent contre la nécessité d'interroger le passé, et de choisir le génie grec et le génie romain comme les plus parfaits modèles de grâce, d'élégance et de grandeur. Quand l'âge et les déconvenues les ont éclairés, ils sont bien forcés de se rendre à l'évidence et de confesser leur méprise. Telle n'est pas la condition d'Albert Dürer. Il n'a pas méconnu, il n'a pas dédaigné l'antiquité; mais il a été privé de son secours.

Ce n'est pas d'ailleurs le seul obstacle qu'il ait eu à surmonter. Non-seulement en effet l'antiquité lui était fermée, mais les modèles vivans qui marchaient devant lui ne pouvaient pas l'aider à deviner ce que l'antiquité lui eût révélé. Quelque sympathie qu'on puisse éprouver pour son pays, quelque charme qu'on trouve dans la contemplation de la jeunesse et de la candeur, si souvent confondues avec la beauté même, il faut bien reconnaître que la beauté pure n'appartient pas à tous les pays. Albert Dürer, eût-il été doué du génie d'Apelle et de Polyclète, ne fût jamais devenu ni Polyclète

ni Apelle, par une raison que le lecteur devinera sans peine, parce qu'il lui manquait le ciel de la Grèce, parce qu'il n'avait pas devant lui les belles créatures qui posaient pour Apelle et pour Polyclète. Obligé de s'en tenir aux types germaniques, privé des conseils du passé, comment eût-il contrôlé, rectifié, agrandi la nature vivante? C'était là évidemment une tâche au-dessus de ses forces.

Inhabile à deviner la beauté pure, malgré la sagacité dont il était doué, il s'est retourné du côté de la pensée, et dans ce dernier domaine il règne en souverain. Ses gravures, qui se comptent par centaines, attestent la souplesse et la variété de son génie. Étant donné le type germanique, le seul dont il pût disposer, il devait rencontrer l'énergie plus souvent que l'élégance. Il lui est arrivé pourtant de créer des figures de femmes d'une grâce vraiment divine; mais cet éloge, pour demeurer dans les limites de la justice, ne doit s'appliquer qu'à l'expression, car la beauté du corps ne répond pas à la finesse, à l'ingénuité, à l'éloquence du visage.

Parfois, chez Albert Dürer, la subtilité de la pensée dégénère en obscurité. Il y a telle de ses compositions qui peut s'interpréter de diverses manières sans que les esprits les plus pénétrans soient assurés d'en posséder le vrai sens. La bizarrerie, l'étrangeté prennent la place de la finesse, et défient l'attention la plus obstinée. C'est pourquoi les œuvres d'Albert Dürer, malgré le mérite éminent qui les recommande, offrent plus d'un danger. Par la composition, par le mouvement des figures, par l'expression des visages, elles se placent au premier rang; pour l'élégance, pour l'harmonie linéaire, elles laissent beaucoup à désirer. Cependant il y a dans sa pensée tant de profondeur, il interprète avec tant d'éloquence l'histoire et la philosophie, il prête aux traditions religieuses un accent si pénétrant, qu'il doit être compté parmi les plus beaux génies. Tout en donnant raison à Vasari, tout en reconnaissant qu'Albert Dürer ne s'est pas développé sous le ciel de l'Allemagne aussi heureusement qu'il l'eût fait sous le ciel de l'Italie, il faut l'admirer comme une des imaginations les plus fécondes dont l'histoire ait gardé le souvenir.

Hans Holbein a tenu plus de compte de la beauté qu'Albert Dürer. Il faisait un choix judicieux parmi les modèles que la nature lui offrait. Cependant il ne s'est pas élevé jusqu'aux plus hautes régions de l'art. Quoique ses figures se distinguent généralement par un goût sévère, on ne peut pas dire qu'elles atteignent jusqu'à la beauté pure. Il possédait une fantaisie puissante : les vastes compositions qu'il a exécutées en Angleterre pour le palais de Henri VIII sont là pour l'attester; mais s'il prodiguait les trésors de son imagination lorsqu'il s'agissait de concevoir, à l'heure de l'exécution il se montrait plus prudent et plus réservé. Il inventait hardiment, avec une

liberté que nul maître n'a dépassée, puis, le moment venu de réaliser sa pensée, de lui donner un corps, de la rendre visible, il prenait la nature pour guide et ne s'en écartait guère. De là vient que ses compositions les plus poétiques, celles même qui nous étonnent par la nouveauté, par la variété des incidens, produisent sur nous une impression toute différente dès que nous arrivons à l'étude individuelle des personnages. Cet esprit, si audacieux dans ses conceptions, consulte la réalité avec une persévérance, une obstination que sa nature semblerait devoir lui interdire. Idéal quand il invente, il devient quand il exécute presque prosaïque, tant il multiplie, tant il accumule à plaisir les détails que la nature vivante lui a révélés.

Pour comprendre pleinement la valeur du génie d'Holbein, il faut envisager ses œuvres sous ce double aspect, car si l'on se bornait à estimer la richesse de l'invention, on serait porté à le classer parmi les plus grands peintres du monde. Or ses droits ne vont pas jusque-là : égal aux maîtres les plus illustres dans le domaine poétique, la justice veut qu'on le range au-dessous d'eux pour la partie technique de la peinture. Et si je me sers de cette expression, c'est faute d'en pouvoir trouver une plus précise. Mon intention n'est pas de mettre en doute son habileté dans le maniement du pinceau : ce que je veux indiquer, ce qui est évident pour tous ceux qui ont étudié ses œuvres, c'est qu'il ne simplifie pas assez résolument les détails offerts par le modèle vivant. Or la simplification du modèle est une des conditions les plus impérieuses de la peinture. Copier tout ce qu'on voit, montrer tout ce qu'on a vu, peut exciter l'étonnement et révéler une habileté consommée, mais la peinture ne saurait pas s'accommoder de cette transcription littérale. Pour ouvrir au génie le plus heureux les rangs de la famille prédestinée, elle demande, elle exige quelque chose de plus, et Hans Holbein ne paraît pas avoir songé un seul jour à la nécessité de simplifier ce qu'il voyait. En exécutant ses figures, il a voulu rendre tout ce qu'il avait observé; ses figures ont toujours quelque chose d'anecdotique. On me répondra : C'est la nature même; que souhaitez-vous au-delà? Cet argument si terrible est réduit à néant par le témoignage de l'histoire. Nous voyons en effet tous les chefs des grandes écoles, dans la peinture et la statuaire, simplifier le modèle : c'est à ce prix seulement qu'ils ont conquis une immortelle renommée, c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'ils nous ont donné tout à la fois quelque chose de moins et quelque chose de plus que la nature : quelque chose de moins, puisqu'ils ont éliminé un grand nombre de détails; quelque chose de plus, puisqu'ils sont arrivés par cette élimination à nous émouvoir, à nous charmer autrement que la nature même. Après

cette double définition, il n'est plus permis de se méprendre sur le sens du mot simplifier.

Holbein, qui multipliait ses œuvres sans relâche, n'a jamais renoncé au côté anecdotique du modèle; aussi ses portraits jouissent-ils en Europe d'une immense renommée, parfois même il a été proclamé en ce genre supérieur à tous les maîtres. Si l'on veut considérer ses portraits comme des documens purement historiques, l'éloge n'a rien d'exagéré, car il n'y en a pas un qui ne s'accorde parfaitement avec les témoignages écrits. Si, au lieu de les étudier comme documens, on les estime comme œuvres de peinture, la question change d'aspect, et la louange décernée à Holbein n'est plus l'expression de la vérité. A qui fera-t-on croire en effet que les portraits de Monna Lisa et de la maîtresse du Titien ne sont pas plus beaux que le portrait d'Érasme? Ce qui établit la supériorité du Florentin et du Vénitien sur le maître de Bâle, c'est précisément leur dédain pour l'imitation littérale. Ils ont ajouté au témoignage de leurs yeux le travail de leur pensée, et pour avoir négligé cette dernière condition, Holbein demeure au-dessous d'eux.

Toutefois, s'il ne peut lutter ni avec Léonard ni avec Titien, il lui reste encore une part assez belle. Il est, pour l'Europe entière comme pour l'Allemagne, une des expressions les plus vigoureuses de l'intelligence humaine à l'époque de la renaissance. On connaît le mot de Henri VIII aux seigneurs de sa cour, qui se plaignaient à lui de l'orgueil d'Holbein : « Avec sept paysans, je puis faire autant de seigneurs; avec vingt de vos pareils, je ne ferais pas un Holbein. » Les louanges des rois ne sont pas toujours d'une exacte vérité, parfois ils se méprennent sincèrement, parfois aussi ils se trompent à bon escient; mais la postérité a ratifié les paroles de Henri VIII. Le peintre qui a conçu *la Danse des Morts* n'a pas besoin d'être défendu contre ceux qui lui reprocheraient son orgueil. Sans vouloir rabaisser le mérite de la modestie, il ne faut pas méconnaître non plus les bienfaits de l'orgueil. Il est bon qu'un peintre habile sache ce qu'il vaut et ne songe pas à le cacher, car cette conscience de sa force le soutient au milieu des épreuves les plus difficiles. L'orgueil inspiré par les œuvres accomplies n'est-il pas d'ailleurs le plus légitime de tous les orgueils? Dans l'intérêt commun, ne devons-nous pas l'encourager, puisque les grands hommes suscitent en nous de grandes pensées et sont notre joie la plus pure?

Avant de commencer le tombeau de saint Sebald, qui a établi sa renommée, Pierre Vischer avait visité l'Allemagne, la France et l'Italie. Il était donc placé dans une condition meilleure que ses devanciers; il avait consulté à Rome et à Florence les monumens de l'art antique. A peine rentré à Nuremberg, sa patrie, il voulut mettre à

profit ses études persévérantes, et son espérance ne fut pas déçue, car le tombeau de saint Sebald est demeuré un sujet d'étonnement et d'admiration. Le nombre et la variété des figures, l'expression vraie des physionomies, la naïveté des attitudes ont assigné à Pierre Vischer un rang très élevé parmi les artistes européens. Les anges et les apôtres qui décorent ce pieux monument se recommandent par une grande élévation de style. Il est facile de comprendre que l'auteur a eu sous les yeux d'autres modèles que le type germanique, et pour vérifier ce que j'avance, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'à Nuremberg. Nous possédons à Paris même plusieurs figures, moulées sur ce tombeau, qui suffisent pleinement à déterminer la valeur esthétique de l'œuvre. Une des plus connues est le portrait de Pierre Vischer en costume d'atelier. Ce qui frappe dans ces morceaux, c'est l'alliance heureuse du savoir et de la simplicité. Le modèle vivant est bien rendu, et la fidélité de l'imitation n'enlève rien à l'énergie du mouvement. Le tombeau de saint Sebald, qui avait coûté treize ans d'un travail assidu à l'auteur, aidé de ses cinq fils, fut payé d'une manière plus que modeste. Les figures fondues en bronze pesaient 120 quintaux, et le tombeau tout entier fut estimé à raison de 21 florins le quintal, Or, en triplant même la valeur du florin, comme le veut la vérité historique, nous ne trouvons encore qu'un salaire bien au-dessous du travail; mais Pierre Vischer était soutenu dans l'accomplissement de sa tâche par l'amour de son art et par la piété. Il voulait bien faire, surpasser tous les artistes de son temps, et ce n'était pas chez lui pure soif de gloire : il croyait mériter son salut en honorant dignement la mémoire de saint Sebald. Il ne pensait pas accomplir seulement une œuvre d'art, mais bien aussi et surtout une œuvre de foi. A cet égard, les témoignages contemporains ne laissent aucun doute.

Ce tombeau, d'après les fragmens qui sont entre nos mains et les gravures qui nous permettent d'en apprécier la composition, doit être considéré comme un des efforts les plus puissans du génie allemand. La renommée de Pierre Vischer effaça la renommée de Decker, qui avait jusque-là tenu le premier rang parmi ses compatriotes. Cependant, malgré ma profonde admiration pour le sculpteur de Nuremberg, je ne saurais le placer sur la même ligne que les sculpteurs italiens et français de la renaissance. Je ne parle pas, bien entendu, du grand Florentin à qui nous devons la chapelle des Médicis, car il défie toute comparaison; mais Ghiberti et Jean Goujon me paraissent très supérieurs à Pierre Vischer, sinon par l'invention, du moins par l'élégance et la pureté de la forme. Les deux noms que je viens de rappeler sont entourés d'une telle vénération, et d'une vénération si bien méritée, qu'en plaçant au-dessous d'eux le

sculpteur de Nuremberg, je lui laisse encore une part assez belle. Pour contrôler mon opinion, qu'on prenne au hasard trois figures dans le tombeau de saint Sebald, dans les portes du baptistère de Florence ou dans les bas-reliefs de la fontaine des Innocens. Pour la partie expressive, Pierre Vischer n'a rien à redouter de ces deux terribles rivaux; mais dans le domaine de la beauté pure, il faut qu'il s'incline devant eux. Les Allemands qui ont visité la France et l'Italie rendront pleine justice à mon impartialité. J'admire sincèrement Pierre Vischer, je vois en lui l'égal d'Albert Dürer et de Hans Holbein; mais je trahirais la cause de la vérité, je mentirais à toutes mes convictions en faisant de lui l'égal de Ghiberti et de Jean Goujon.

Toutefois l'auteur du tombeau de saint Sebald, quoique inférieur à Jean Goujon et à Ghiberti, est un des noms les plus glorieux de l'Europe. Dans la sculpture allemande, il domine tous les autres, et mon intention n'est pas de le rabaisser; mais pour juger équitablement le concours ouvert à tous les artistes du monde, il faut se placer à un point de vue qui permette d'embrasser l'histoire entière de l'imagination, et c'est là précisément ce que j'essaie de faire. J'interroge avec soin le passé esthétique de chaque nation, afin de mieux comprendre le génie de ses artistes vivans. De même que j'ai demandé à Reynolds et à Hogarth le secret de Landseer et de Wilkie, je demande à Holbein, à Albert Dürer, à Pierre Vischer, le secret de Cornélius et d'Owerbeck, de Schadow et de Kaulbach, de Rauch et de Danneker. Je n'espère pas avoir toujours raison : qui oserait concevoir une telle espérance? mais du moins je ne veux rien négliger pour me placer dans les conditions de l'équité, et afin d'atteindre ce but, après avoir interrogé le passé d'une nation, je le compare au passé des nations voisines. Qu'il s'agisse de l'Angleterre ou de l'Allemagne, il faut toujours choisir comme pierre de touche, comme moyen de contrôle souverain, la Grèce et l'Italie, qui ont servi à l'éducation esthétique de l'Europe entière. En suivant ces deux guides, s'il m'arrive de me tromper, je n'aurai pas à craindre du moins le reproche d'étourderie; je cherche la vérité de bonne foi.

Dès que la réforme eut partagé l'Allemagne en deux camps, la peinture et la statuaire perdirent toute leur splendeur. Cette coïncidence n'a pas besoin d'être expliquée. Pour quiconque en effet connaît l'esprit de la réforme, il est clair qu'elle ne pouvait tolérer les arts du dessin. En guerre avec la cour de Rome, combattant les abus et la corruption de l'église catholique, elle devait combattre avec une égale ardeur, condamner avec une égale sévérité toutes les formes de l'imagination encouragées et protégées par la cour de Rome. Aujourd'hui que nous sommes séparés des luttes de la réforme par un intervalle de trois siècles, nous ne saisissons pas du premier

regard comment et pourquoi l'esprit de la réforme marcha fatalement à la proscription des arts du dessin. C'est que les causes de la guerre religieuse suscitée par les prédications de Luther ne sont plus pour nous qu'un sujet d'étude, et que les passions qui armaient les réformateurs n'ont pas d'accès dans notre âme; mais reportons-nous aux premières paroles de colère et de défi prononcées dans la chaire de Wittenberg, suivons Luther à la diète de Worms, et nous comprendrons sans effort l'aversion de la réforme pour la peinture et la statuaire. Tout ce qui, dans la religion catholique, parlait aux sens, à l'imagination, tout ce qui popularisait le côté poétique de la tradition chrétienne, devait être battu en brèche comme un des ouvrages avancés de l'ennemi. Ainsi les images des saints, la représentation des scènes de l'Ancien et du Nouveau-Testament, excellentes selon la foi catholique, n'étaient, selon la foi réformée, que des inventions impies; auxiliaires de la religion selon la cour de Rome, elles devenaient pour les novateurs de l'Allemagne un danger dont il fallait délivrer à tout prix les consciences. En un mot, la peinture et la statuaire n'étaient à leurs yeux que des formes de l'idolâtrie. Il ne faut donc pas s'étonner que la réforme les ait proscrites comme des instrumens de perdition. Il nous est facile aujourd'hui de condamner cette sentence; mais si l'histoire ne la justifie pas, elle l'explique du moins très clairement.

Après avoir langui pendant les guerres religieuses, la peinture et la statuaire en Allemagne essayèrent de se relever en imitant tour à tour la Belgique et la France, mais cette double imitation ne leur fut pas d'un grand profit; l'école germanique s'énerva et perdit toute originalité. Au lieu de demander conseil à Rubens, à Nicolas Poussin, elle voulut les copier servilement : elle s'absorba et disparut dans les modèles qu'elle s'était donnés.

Vers la fin du siècle dernier, Winckelmann, Lessing et Mengs tentèrent de ramener l'école allemande dans la voie de la vérité. Un seul moyen se présentait à eux : c'était de reporter les esprits vers la Grèce et l'Italie, vers la renaissance et l'antiquité. On sait ce qu'ils ont fait pour cette cause. Les travaux archéologiques de Winckelmann, surpassés par ceux d'Ottfried Müller, ont eu et gardent encore leur importance. Si dans ses écrits la science n'est pas toujours présentée avec la simplicité qui lui convient, il ne faut pas oublier qu'il s'agissait alors de frapper vivement les imaginations, et que la vérité nue n'aurait pas réussi aussi sûrement que la vérité ornée. Winckelmann le savait bien, et s'il a parfois abusé de la rhétorique, s'il lui est arrivé de prendre l'emphase pour la grandeur, il faut lui rendre cette justice, qu'il a beaucoup fait pour le redressement du goût public, non-seulement dans son pays, mais dans l'Europe en-

tière. Quant à Lessing, son *Laocoon* restera comme une des plus belles œuvres de la critique moderne, car l'auteur ne s'est pas contenté d'expliquer le génie de l'antiquité, il a marqué d'une main sûre la limite qui sépare la statuaire de la peinture, et c'est là un service éclatant dont nous devons lui tenir compte. Parfois chez lui la finesse va jusqu'à la subtilité; mais jamais il ne se laisse aller au paradoxe.

Mengs, qui a parlé de l'antiquité et de quelques grands artistes modernes avec élévation, aurait obtenu plus de crédit, s'il n'eût voulu joindre l'exemple au précepte et démontrer, le pinceau à la main, ce qu'il avait exposé si clairement dans ses écrits. Au lieu d'accroître son autorité, il l'ébranla, car, s'il comprenait admirablement le beau, il était inhabile à l'exprimer. Le *Parnasse*, exécuté par lui dans une salle de la villa Albani, est là pour prouver ce que j'avance. Cette vaste composition, qui voudrait être poétique, n'offre aucun intérêt et ne parle ni aux yeux par la beauté de la forme, ni à l'esprit par la vivacité des physionomies. C'est une œuvre glacée, dont tout le mérite consiste en qualités négatives, et ce mérite ne suffit pas pour établir la sagacité du professeur le plus éloquent. Aussi je crois que Mengs a exercé sur l'Allemagne et sur l'Europe une action moins puissante que Winckelmann et Lessing. Toutefois, son nom ne doit être prononcé qu'avec reconnaissance. Animé d'intentions excellentes, en possession d'idées vraies, il a vulgarisé les principes de l'art parmi les gens du monde, et les hommes du métier pourront profiter de ses leçons, sinon de l'étude de ses tableaux.

Cette réaction salutaire fut malheureusement poussée trop loin, et suscita une réaction non moins vive en faveur du moyen âge. Les idées littéraires, qui n'avaient qu'une valeur spéciale et limitée, furent généralisées et dénaturées. Par respect pour les *Niebelungen*, on voulut ramener la peinture et la statuaire aux premiers maîtres florentins, et même à l'époque byzantine. Or, si l'imitation servile de l'antiquité est un malheur, l'imitation servile du moyen âge n'est pas une moindre absurdité. C'est mal comprendre, c'est méconnaître le sens du passé que de vouloir le recommencer. L'école allemande, qui s'était fourvoyée en essayant de se modeler sur l'école flamande et sur l'école française, aurait dû se tenir pour avertie après cette double méprise, et ne pas tenter la résurrection de Giunta, de Giotto et de Fra Giovanni. Elle n'a rien à gagner dans cette tentative. Si elle veut profiter des conseils de l'Italie, il faut qu'elle s'adresse aux grands maîtres de la renaissance; mais si elle espère se faire naïve en préférant le XIVe siècle au XVe, en plaçant les fresques de l'*Incoronata* au-dessus des fresques du Vatican, exécutées sous Jules II et Léon X, elle se trompe, et ce n'est pas ainsi

qu'elle se rajeunira. Au-delà comme en-deçà du Rhin, les idées que j'exprime comptent déjà de nombreux défenseurs. Chez nous cependant comme en Allemagne, elles sont combattues par un groupe de peintres qui se disent catholiques par excellence, et ne voient dans les maîtres florentins et romains que des païens, c'est-à-dire qu'ils préfèrent le vagissement à la parole, l'art naissant à l'art adulte, à l'art viril. Nous avons vu ce que vaut cette affirmation traduite en œuvres. Nous avons vu sur les murs de nos églises ce que nos peintres catholiques avaient gagné dans le commerce exclusif de Giotto et de Fra Giovanni. L'école allemande va nous dire si cette prédilection obstinée pour le moyen âge a été pour elle plus féconde que pour la France. Pour ma part, je crois que l'épreuve pourra se renouveler dans toutes les parties de l'Europe sans rien changer aux termes de la question. Chercher dans l'archaïsme une source de puissance, un moyen de persuasion, est une tentative qui doit toujours aboutir à la déception. La France le sait déjà, l'école catholique allemande sera forcée de le reconnaître.

Si l'Allemagne ne tient pas le premier rang en Europe pour la culture des arts, elle nous offre du moins un curieux sujet d'étude par la sincérité de ses convictions. Dans ce pays, qui peut s'appeler la patrie de la pensée, où la pensée enivre l'âme et lui fait oublier l'action, toute théorie, une fois acceptée dans le domaine esthétique, est poussée jusqu'à ses dernières conséquences. Si la théorie est vraie, si elle est appliquée par des esprits puissans, la part de vérité qu'elle renferme ne tarde pas à se manifester. Si elle est fausse, l'épreuve n'est ni moins rapide ni moins décisive. A défaut d'esprits puissans, la théorie trouve des esprits résolus, chez qui la volonté remplace l'invention, et qui se chargent de mettre à nu les vices de l'idée nouvelle. Les beaux esprits de nos salons prennent en pitié ou raillent les théories allemandes. Pour ma part, je suis loin de m'associer à leur dédain et à leurs moqueries. Un rôle particulier est dévolu à chaque nation, l'étude de l'histoire est là pour le démontrer. On aura beau abréger les distances et multiplier les relations par l'application de la vapeur, on ne changera pas la destinée individuelle des races. Or, si nous consultons le passé et surtout la seconde moitié du siècle dernier, nous voyons que la destinée de la race germanique est d'aimer la pensée pour elle-même, et de se complaire dans la vie pure de l'intelligence, au point d'oublier les souffrances et les misères de la vie réelle. Quand les hommes, grâce au perfectionnement des machines Crampton, seront arrivés à se déplacer aussi vite que les hirondelles, le nombre des idées confuses s'accroîtra sans nul doute, mais le rôle des nations n'aura pas changé; l'Allemagne, malgré les rails qui la sillonneront en tous sens, conti-

nuera de préférer la philosophie à l'industrie, et dans le domaine de l'art elle accordera toujours à la pensée une immense importance. L'Angleterre se complaît dans les expériences qui doivent réduire l'espace en multipliant la vitesse, l'Allemagne dans celles qui doivent agrandir la puissance intellectuelle, et placer sous le regard de la conscience un plus grand nombre d'idées dans un temps donné. Quand elle passe de la région philosophique à la région esthétique, elle garde son caractère et ses habitudes. Elle traite la peinture et la statuaire comme la psychologie et la théodicée. C'est pourquoi elle mérite une attention spéciale entre toutes les nations européennes.

Dans le maniement du pinceau ou du ciseau, elle est souvent dépassée. Sur le terrain de la pensée pure, elle ne craint pas la rivalité de la Grèce elle-même. Aussi, quand elle essaie de réaliser dans le marbre ou sur la toile les idées qu'elle a saluées comme vraies, comme fécondes, elle excite en moi une profonde sympathie. Il y a dans toutes ses tentatives un caractère de sincérité qui manque trop souvent aux tentatives du même genre faites par les autres nations. Quand elle se trompe, elle se trompe de bonne foi, et, chose rare en notre temps, les artistes allemands préfèrent la vérité au succès. Au-delà comme en-deçà de la Manche, c'est la méthode contraire qui prévaut généralement. Lors même que l'Allemagne ne posséderait pas d'autre mérite que celui de la sincérité, ce serait déjà une puissante recommandation; mais ses intentions, qui sont excellentes et de l'ordre le plus élevé, sont réalisées par des mains habiles, et nous pouvons nous montrer sévère sans redouter le reproche d'injustice.

Il est bon, il est utile qu'il se rencontre une famille d'esprits résolus à traiter une théorie comme les vignerons traitent la grappe dans les pays pauvres, de façon à l'épuiser. De cette façon du moins, nous savons ce qu'elle vaut; nous pouvons mesurer la part d'erreur et la part de vérité qu'elle contient. L'Allemagne, nous pouvons l'affirmer sans redouter un démenti, connaît l'Italie mieux que l'Italie ne se connaît elle-même; elle se trouve, à l'égard de la Grèce, dans la même condition. Lorsqu'elle s'engage dans une fausse voie, ce n'est jamais par ignorance ni par étourderie. Chacun de ses pas est un pas prévu et médité; aussi toutes les œuvres de l'Allemagne ont une valeur décisive dans la discussion. Au-delà du Rhin cependant comme au-delà de la Manche, les peintres et les statuaires sont moins grands que les poètes. La pensée traduite par la parole se montre sous une forme plus pure et plus fidèle que la pensée traduite par l'ébauchoir ou le pinceau. Toutefois l'inhabileté de l'expression n'altère pas la grandeur et la vérité des idées. Si Rauch et Danneker, Cornélius et Owerbeck ne méritent pas le même rang que Goethe et Schiller, ils

ont droit, comme eux, de réclamer une étude attentive; s'ils n'ont entre les mains qu'un instrument imparfait, leur pensée n'encourt pas le même reproche.

Le premier peintre de l'école allemande qui appelle notre attention est M. Pierre de Cornélius. Quoi qu'on puisse penser de son talent d'exécution, il faut commencer par reconnaître qu'il résume avec une fidélité singulière tous les vœux, toutes les espérances de ses compatriotes dans le domaine esthétique. M. de Cornélius est doué d'une rare finesse, personne ne songe à le contester; mais peut-être demande-t-il à la peinture ce que la peinture ne saurait donner, je veux dire l'expression de pensées que la peinture ne peut aborder directement. L'idée que j'énonce se présente naturellement, quand on prend la peine d'étudier les cartons du Campo-Santo de Berlin. Il est facile de voir que l'auteur s'est nourri de la moelle des œuvres les plus exquises, qu'il n'ignore aucune des ruses de son métier. On sent qu'il est armé de toutes pièces, et qu'il ne recule devant aucune difficulté. Seulement il est permis, en regardant ses cartons, de croire qu'il s'abuse sur les ressources du pinceau. Le programme qu'il a choisi pour le Campo-Santo conviendrait à la poésie plutôt qu'à la peinture. Les sept anges versant les coupes de la colère divine sur la terre et les eaux, sur la mer, sur le soleil et dans l'air, c'est là sans doute une vision dont l'imagination de Dante ou de Milton s'emparerait volontiers, et qui se prêterait à de riche développemens entre les mains de ces deux génies prédestinés; mais un tel sujet est-il du domaine de la peinture? La couleur peut-elle rendre tous les rêves enflammés de Pathmos? Les plus fervens admirateurs de M. de Cornélius peuvent en douter. Il y a dans cette vision quelque chose qui se dérobe à tous les efforts du crayon, et que la palette la plus opulente ne traduira jamais que d'une manière imparfaite. M. de Cornélius n'est pas de cet avis, puisqu'il a puisé dans l'Apocalypse aussi librement que les peintres de la renaissance dans la Genèse et l'Évangile.

Le second sujet qu'il aborde n'est pas moins périlleux que le premier, et soulève des objections non moins graves. La destruction du genre humain par l'envoi des quatre cavaliers, la Peste, la Famine, la Guerre et la Mort, — est-ce là une donnée que la peinture puisse mettre en œuvre? N'y a-t-il pas dans la pensée de l'apôtre visionnaire un élément qui défie tous les efforts du pinceau? — La nouvelle Jérusalem descend, portée par des anges, comme une épouse qui s'est parée pour son époux; autre thème choisi par M. de Cornélius. A qui fera-t-on croire que de telles pensées puissent arriver à l'esprit en passant par les yeux? Si nous ignorions les origines de l'école allemande, si nous ne connaissions pas le génie d'Albert

Dürer et de Hans Holbein, nous aurions lieu d'être étonné en voyant le maître berlinois aborder de tels sujets; mais en consultant le passé, nous sommes à l'abri de l'étonnement. M. de Cornélius, avec des facultés moins puissantes, marche dans la voie d'Albert Dürer et d'Holbein. Il se préoccupe de l'idée sans prendre grand souci de la forme. Il fait preuve en mainte occasion d'une sagacité singulière, il saisit et il indique des rapports inattendus qui révèlent chez lui une grande finesse d'esprit; mais il ne tient pas assez de compte du plaisir des yeux. En cela, il demeure fidèle aux origines et aux traditions de l'école dont il est aujourd'hui un des plus glorieux représentans.

J'ai toujours pensé que la tradition chrétienne est une des sources les plus fécondes auxquelles puisse s'adresser la peinture. Toutes les galeries que j'ai visitées m'ont confirmé dans cette opinion. Cependant je ne crois pas que toutes les parties de la tradition chrétienne offrent au pinceau le même avantage. Si les livres de Moïse sont une mine sans fond, dont les filons se prolongent à l'infini, il n'en est pas de même des prophètes, ni surtout de l'Apocalypse. M. de Cornélius interroge avec une égale ardeur, une égale assiduité, toutes les parties de cette tradition, et il lui arrive ce qui devait lui arriver : il n'est pas toujours compris selon la mesure de son espérance. Qu'il s'en étonne, je le comprends, car un esprit habitué à la réflexion croit volontiers que tous les esprits appelés à le juger ont les mêmes habitudes et la même énergie; mais s'il se plaignait, tous les torts seraient de son côté. Il y a des sujets, excellens pour la poésie, que la peinture n'aborde jamais sans danger, sans risquer un échec. De ce nombre sont les sujets fournis par les prophètes et l'Apocalypse.

Toutefois il n'est pas permis de traiter avec indifférence, avec dédain, ces hardies tentatives du génie germanique. Lors même qu'il sort du domaine de la peinture en croyant y demeurer, il y a toujours dans sa méprise et dans sa témérité quelque chose qui nous intéresse et qui sollicite notre attention. Les œuvres de M. de Cornélius sont l'effort d'une imagination puissante. S'il n'a pas dans son style l'élévation et la pureté d'Owerbeck, il se recommande à nous par d'autres qualités, et en particulier par l'abondance de l'invention. Familiarisé depuis longtemps avec les maîtres de l'Italie, dont il connaît tous les secrets, il ne s'effarouche d'aucun problème, et ne dira jamais, à propos d'un sujet nouveau, d'un sujet encore vierge, ce que disait Fogelberg : « Je ne le traiterai pas, car les anciens ne l'ont pas traité. » Maître de sa pensée, une fois qu'il en a sondé toute la signification, il ne s'en défie plus; il croit fermement qu'il lui sera donné de la manifester tout entière. Son espoir ne se

réalise pas toujours, je suis forcé de l'avouer; mais il n'y a pas un de ses échecs qui ne soit aussi glorieux que le plus grand nombre des victoires célébrées à son de trompe. Comme il aborde constamment des sujets difficiles, il fait une plus grande dépense de force que les trois quarts des triomphateurs. Il n'entre jamais dans une ville ouverte. Vainqueur ou vaincu, il fait toujours preuve de valeur. Aussi, quoique je n'approuve pas le choix des sujets apocalyptiques destinés au Campo-Santo de Berlin, je pense que de telles œuvres feraient honneur aux plus habiles.

Je regrette vivement de ne pas voir à côté des cartons de Cornélius quelques-unes des grandes compositions d'Owerbeck, car ce serait une excellente occasion pour démontrer une fois de plus, et pièces en main, la supériorité de l'esprit catholique sur l'esprit protestant dans le domaine de l'art. Il ne m'appartient pas de traiter le côté théologique de la question; mais à ne considérer que le côté esthétique, je suis obligé de me prononcer pour la religion romaine. Les compositions d'Owerbeck, popularisées par la gravure et la lithographie, et qu'il m'est permis d'appeler en témoignage, me fourniraient un argument décisif. Bien que ce maître illustre ait manqué à l'appel, bien que ses œuvres ne figurent pas à l'exposition universelle des beaux-arts, pour parler avec justice de l'école allemande, il faut de toute nécessité introduire Owerbeck comme élément de discussion, car il résume le génie catholique de l'Allemagne, comme Cornélius en résume le génie protestant. Pour Owerbeck, la peinture n'est pas seulement un art, mais une religion. Fidèle aux traditions de Pierre Vischer, quand il retrace les légendes chrétiennes, quand il met en scène la Vierge et les saints, il croit, comme l'auteur du tombeau de saint Sebald, travailler activement au salut de son âme. Quoique cette dernière considération n'ait rien de commun avec l'objet de notre tâche, nous aurions tort pourtant de ne pas la mentionner. Il est évident qu'un peintre pour qui la peinture est une religion apporte dans le choix des sujets et dans l'expression de sa pensée une franchise, une conviction qu'on chercherait vainement chez un peintre vivant de la vie du siècle. Sous ce rapport, Owerbeck mérite une attention toute spéciale. Il crée parce qu'il croit, et ses œuvres, conçues dans le recueillement de la prière, sont une prière nouvelle qu'il adresse à Dieu.

L'art ainsi conçu ne manque certainement pas de grandeur; toutes les croyances profondes et sincères ont droit au respect; malheureusement la confusion de l'art et de la religion entraîne avec elle de fâcheuses conséquences : elle obscurcit peu à peu, à l'insu même du croyant, la notion de la beauté, elle lui dérobe le sens de l'histoire. Or c'est là précisément ce qui est arrivé à Owerbeck. Doué de

facultés éminentes, il a pensé qu'il devait les vouer tout entières à la foi catholique : c'était remercier Dieu des dons qu'il avait reçus. Une fois entré dans cette voie, il devait préférer la ferveur de l'expression à la pureté de la forme, c'est-à-dire placer Fra Angelico au-dessus du Sanzio. Que les catholiques étrangers à l'étude de la peinture lui donnent raison, je ne m'en étonne pas; qu'ils voient en lui le prince des peintres vivans, leur préférence n'a rien qui me surprenne. Je les crois de très bonne foi, mais je me réserve le droit de penser qu'ils se trompent. Croire et créer sont deux actes profondément distincts, et la croyance la plus pure n'est pas toujours celle qui enfante l'œuvre la plus belle. Fra Angelico, retiré dans le couvent de Saint-Marc, dont il décorait les murailles, était, je l'admets volontiers, un chrétien plus fervent que le Sanzio. A l'exception de sa Vierge au pied de la croix, connue sous le nom de *Stabat Mater,* parce qu'elle réalise admirablement les pensées exprimées par Jean de Todi dans un latin barbare, la plupart des peintures murales de ce maître pieux, à Florence du moins, sont assez mal éclairées, et s'il eût rêvé la gloire, il est probable qu'il aurait choisi un jour plus propice. La chapelle de Nicolas V, qui fait partie du Vatican, se dérobe aux louanges de la foule par son exiguité même. C'est évidemment une œuvre de foi bien plus qu'une aspiration vers la gloire. Que le Sanzio, qui a refusé la pourpre romaine, fût un chrétien moins fervent que Fra-Angelico, peu nous importe, quand il s'agit de juger les fresques signées de ces deux noms. Le païen qui a décoré les loges et les chambres du Vatican avait une notion plus complète de la beauté que le moine de Saint-Marc, et il l'a bien prouvé.

Owerbeck a mis la foi au-dessus de la beauté. Quoiqu'il possède le sentiment instinctif de l'harmonie linéaire, il l'oublie volontiers dès qu'il s'agit de lui sacrifier l'expression religieuse. Pour tout homme désintéressé, ou plutôt pour tout homme clairvoyant, qui sépare la croyance du développement de l'imagination, il est hors de doute qu'il préfère les maîtres du XIVe siècle aux maîtres du XVe. Cependant il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne à la naïveté de ses modèles; il sait trop pour penser et pour sentir comme eux; il croit, mais sa croyance, malgré sa ferveur, ne peut se dégager des objections et des doutes qu'elle dédaigne et qu'elle foule aux pieds. Ce n'est pas impunément que la foi catholique a traversé les luttes du XVIe siècle. Les esprits mêmes qui conservent encore comme un dépôt sacré la foi des croisés ont dans leur attitude, dans leur accent, quelque chose de militant qui ne s'adresse plus aux Sarrasins, mais à la religion réformée. Owerbeck n'a pas échappé à cette destinée commune. Il a beau croire de toutes les forces de son âme aux dogmes acceptés et proclamés par le concile de Trente, il ne lui est

pas donné de retrouver dans ses œuvres la simplicité, l'ingénuité, l'inexpérience et la gaucherie des maîtres du XIVe siècle.

Il y a donc en lui un double enseignement que nous ne devons pas négliger : il nous démontre la supériorité de la foi catholique sur la foi protestante; mais en même temps il ne laisse aucun doute sur les dangers de l'expression religieuse acceptée comme règle suprême du goût. C'est pourquoi j'aurais aimé à voir des cartons d'Owerbeck à côté des cartons de Cornélius, car entre ces deux maîtres se trouve la signification complète de l'école allemande : d'une part la pensée libre, indépendante, abandonnée à elle-même, ne relevant que d'elle-même; d'autre part la pensée soumise à la foi, mais essayant vainement d'abdiquer sa puissance. Owerbeck préfère la partie narrative de l'Ancien-Testament à la partie prophétique, et, par cette prédilection, il se rattache aux maîtres de la renaissance. Néanmoins tous ses efforts n'arrivent pas à déplacer le moment qu'il occupe dans l'histoire. Homme de notre temps, il essaie vainement de se reporter vers l'âge lointain où l'imprimerie était encore ignorée. Quatre siècles nous séparent de cet âge, et les transformations accomplies dans la masse des idées nous permettent d'affirmer que l'imprimerie a doublé la vie intellectuelle de l'humanité. Il ne faut donc pas penser, dans l'art ou dans la science, à retourner en arrière, et, pour parler la langue de l'école, si cette vérité n'était pas évidente de soi, les œuvres d'Owerbeck suffiraient pour la démontrer. Croyant, il n'arrive pas à exprimer la foi des maîtres du XIVe siècle; il a trop lu et trop pensé pour croire à leur manière, pour garder leur sécurité. Sa peinture n'est pas spontanée, mais réfléchie et volontaire. Tout en l'admirant comme un des efforts les plus puissans de l'esprit contemporain, nous avons le droit de l'appeler en témoignage pour affirmer notre pensée. Il n'est pas de son temps, ou du moins il n'accepte qu'à regret l'esprit de son temps, et malgré la finesse de son talent, il ne possède pas aujourd'hui en Europe la popularité qu'il aurait obtenue, s'il eût consenti à exprimer sa pensée en tenant compte des progrès accomplis dans son art du XIVe au XVe siècle. En même temps, par le caractère pathétique de ses compositions, il démontre la supériorité esthétique de la croyance romaine sur la croyance luthérienne. Il saisit admirablement, il rend à merveille tous les épisodes poétiques de la Genèse et de l'Exode. Quand il abandonne Moïse pour saint Matthieu ou saint Jean, il n'est pas moins heureux. Sa foi lui dit d'accepter le fait raconté sans le discuter, lui permet de l'orner, et il sait mettre à profit ce privilége. La foi protestante ne traite pas la peinture avec la même indulgence; elle lui demande, elle lui prescrit l'expression d'une idée philosophique plutôt que celle d'une idée poétique. Ce n'est donc pas merveille si les peintres catholiques, à

quelque nation qu'ils appartiennent, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet religieux, charment et séduisent l'imagination plus sûrement que les peintres protestans. Owerbeck, placé en face de Cornélius, eût été une bonne fortune pour ceux qui aiment à trouver dans les faits accomplis la confirmation empirique des vérités démontrées par le raisonnement. Absent ou présent, Owerbeck doit peser dans la balance lorsqu'il s'agit de prononcer sur la valeur de l'école allemande. Ni Schnorr, ni Kaulbach, ni Schadow ne fourniraient des argumens aussi décisifs.

Les cartons de M. de Cornélius suffisent à nous donner une idée complète de sa manière. Nos réserves faites en ce qui concerne le choix des sujets, qui sans doute ne lui ont pas été imposés, nous louerons volontiers les facultés inventives qu'il a déployées dans l'expression d'un ordre de pensées qui semble se dérober à la peinture. Dans le carton des quatre cavaliers qui représentent la Peste, la Famine, la Guerre et la Mort, il y a de la grandeur, et la composition tout entière s'accorde avec la vision de l'apôtre. La nouvelle Jérusalem portée par douze anges, et parée comme une épouse pour son époux, se recommande par la grâce. Cependant je préfère à ces deux cartons, d'une nature si diverse, les deux prédelles où se trouvent figurées les œuvres de la charité chrétienne : visiter les prisons, consoler les affligés, montrer le chemin aux égarés, donner à manger à ceux qui ont faim et à boire à ceux qui ont soif. Tous les détails en sont traités avec une simplicité qui n'appartient qu'aux maîtres. Ces deux prédelles marquent la place de M. de Cornélius parmi les esprits les plus ingénieux de notre temps.

Quant au style de l'auteur, pour s'en faire une idée précise, il convient, je crois, d'étudier la grande figure assise qui occupe le centre de ses cartons. C'est là surtout qu'on peut découvrir le vrai caractère de son dessin. Que cette figure soit inspirée par les *Sibylles* de la Sixtine, je n'ai pas besoin de le prouver : l'idée de cette parenté se présente naturellement à toutes les mémoires; mais si M. de Cornélius a pris au grand Florentin l'ajustement des draperies et le mouvement de la figure, il n'a pas écrit la forme à sa manière. Pour établir cette dissidence, il me suffit de signaler la cuisse et la jambe droite. Depuis la hanche jusqu'au genou, l'œil n'aperçoit qu'une surface plate, et la malléole du pied n'est pas même indiquée. Quand on prend pour modèles des types aussi élevés que les *Sibylles* de la Sixtine, on n'a pas le droit de simplifier à ce point la tâche qu'on s'est donnée; l'infidélité de l'imitation est trop flagrante pour ne pas blesser tous les yeux familiarisés avec l'original. Le choix était dangereux, la lutte difficile; mais, une fois le choix fait, une fois la lutte engagée, il fallait persévérer et ne pas lâcher pied. Il fallait tenter

d'écrire la forme entière sous la draperie, comme l'a fait le Florentin. Or M. de Cornélius ne paraît pas s'être préoccupé de cette condition. Il s'est contenté d'imiter les lignes extérieures des Sibylles dans le mouvement de sa figure, sans essayer de la modeler d'après les conseils du guide qu'il avait choisi. Je ne voudrais pas exagérer la portée de ce reproche : je sais que la volonté la plus sincère, la plus énergique, ne suffit pas pour atteindre au style de Michel-Ange; mais n'y a-t-il pas au moins de l'imprudence à réveiller ce terrible souvenir? Si M. de Cornélius désespérait d'imiter à la fois les lignes et le modelé, il eût agi plus sagement en abandonnant la partie.

Ai-je besoin d'ajouter qu'en discutant la fidélité de l'imitation, je n'entends pas la recommander comme un moyen de salut pour les artistes modernes? En peinture comme en poésie, il faut avant tout être soi-même. Or, dans la figure dont je parle, M. de Cornélius ne se révèle pas sous un aspect individuel. Il ne réussit pas, il est vrai, à dépouiller complétement sa nature; il en a fait assez pour perdre son originalité. Abondant, ingénieux, lorsqu'il s'agit d'inventer, il ne possède plus rien qui le caractérise lorsqu'il arrive à l'exécution; pour l'estimer à sa juste valeur, sans le surfaire ni le rabaisser, le meilleur parti est, je crois, de le considérer comme un décorateur qui tient à l'effet général et ne prend pas grand souci de l'achèvement des morceaux. En nous plaçant à un autre point de vue, nous serions conduit à l'injustice. Si l'Allemagne prend M. de Cornélius pour un peintre de premier ordre, elle se trompe certainement, car il ne possède ni la pureté ni l'originalité du style; mais ceux qui parmi nous voudraient le ranger parmi les esprits vulgaires ne commettraient pas une moindre bévue. La nouvelle Jérusalem et les quatre cavaliers de l'Apocalypse ne sont pas l'œuvre d'une imagination engourdie. Pour traiter de tels sujets, il faut tout à la fois une grande hardiesse et une grande souplesse. Malheureusement M. de Cornélius, si bien doué par la nature, ne comprend ou du moins n'embrasse qu'une partie de son art. La justesse et l'énergie du mouvement, qui sont beaucoup sans doute, mais ne sont pas toute la peinture, suffisent à le contenter. Quant à la forme, il la traite comme une condition accessoire, ce qui équivaut à dire qu'il ne possède pas le sens de la beauté.

M. de Cornélius a vu, il a contemplé assidument toutes les grandes œuvres du pinceau italien. Sa mémoire en est pleine, et, par un heureux privilége, il transforme ses souvenirs. En se rappelant les compositions des grands maîtres, il trouve moyen de s'en assimiler la substance. Il profite habilement de cette heureuse faculté. S'il ne tire pas du fonds même de sa pensée personnelle toutes les figures qu'il trace, on peut dire cependant qu'il en invente la meilleure partie.

L'excellence et la fidélité de sa mémoire n'enlèvent rien à la liberté de sa fantaisie. Il feuillette ses souvenirs comme un vocabulaire pour trouver l'expression qui rendra le mieux ce qu'il a résolu. Il sait d'ailleurs concilier l'érudition la plus profonde avec l'allure la plus franche, et c'est à ce double aspect de son talent qu'il faut rapporter la popularité de son nom. Il plaît à l'imagination allemande par la finesse et la variété de ses combinaisons, et il flatte en même temps les goûts studieux de son pays par les nombreux souvenirs qu'il évoque. Personne au-delà du Rhin ne songe à mettre en doute son originalité; quant aux défauts de son style, ils passent inaperçus.

Après Cornélius et Owerbeck, le nom le plus populaire de l'école allemande est celui de Rauch. Le monument élevé à la mémoire de Frédéric le Grand nous fournit l'occasion d'estimer le talent de l'auteur dans une de ses conceptions les plus importantes. Le modèle envoyé à Paris n'est qu'une réduction au huitième de l'exécution. Il y a donc deux parts à faire dans notre jugement, une part positive et une part conjecturale. L'effet réel du monument nous échappe, ou du moins nous ne pouvons que le prévoir, et l'expérience pourrait contredire nos prévisions sur plusieurs points; mais la composition tout entière est devant nous, et nous pouvons l'apprécier en toute sécurité. Le grand Frédéric est à cheval et coiffé du chapeau militaire. Le parti adopté par Rauch ne saurait être blâmé d'une manière absolue. Quoique le chapeau militaire ne se prête pas volontiers à l'effet monumental, je comprends que le sculpteur en ait coiffé son héros, car ce chapeau fait partie du costume moderne. Peut-être eût-il mieux valu représenter Frédéric tête nue; le visage eût acquis plus d'importance : c'était le parti le plus sculptural. Cependant, une fois résolu à ne pas transformer Frédéric en Marc-Aurèle, à ne pas imiter la statue équestre en bronze doré qui se voit au Capitole, je conçois que Rauch ait reproduit le costume militaire dans toutes ses parties; c'est une concession aux amis passionnés de la réalité. La ressemblance du visage est-elle complète? Il ne m'est pas donné de trancher cette question, car les portraits de Frédéric qui ont passé sous mes yeux n'étaient que des reproductions de gravures originales et ne présentaient aucune garantie d'authenticité. Toutefois le buste placé en regard du modèle réduit nous permet de juger en pleine connaissance de cause la manière dont l'auteur a compris l'aspect monumental de la tête. Or, étant donné la hauteur du piédestal, j'incline à penser que la tête modelée par Rauch n'offrira pas des plans assez hardiment accusés. Si le buste que nous voyons ne devait pas s'éloigner des regards du spectateur, nous aurions le droit de le considérer comme une ébauche; comme il doit être vu de bas en haut, et sur un piédestal très élevé, il nous est permis de

croire qu'à cette distance la physionomie du modèle perdra son caractère. La sculpture monumentale a des exigences toutes particulières : elle commande surtout l'exagération de certaines masses, qui s'amoindrissent et se simplifient par l'éloignement, et Rauch ne semble pas avoir songé à cette condition.

Quant au cheval de Frédéric, je ne saurais le prendre pour un cheval de bataille. C'est tout au plus un cheval de parade. Encore laisse-t-il beaucoup à désirer sous le rapport de la précision. A parler franchement, il ne vaut guère mieux que le cheval sur lequel Lemot a placé Henri IV. C'est la même raideur, la même symétrie dans les mouvemens. On dirait que l'auteur n'a jamais visité un haras, jamais assisté à une revue de cavalerie. Pour monter un tel coursier, pour le maîtriser et le diriger à sa guise, Frédéric n'a besoin ni de vigueur ni de science; il est sûr d'être obéi sans recourir à l'éperon.

Le visage du roi, dont nous avons expliqué les défauts, et le caractère par trop paisible de sa monture ne sont pas les seules parties de cet ouvrage qui soulèvent de graves objections. La manière dont l'auteur a compris la décoration du piédestal se rattache à une doctrine radicalement fausse, à la confusion des lois de la peinture et des lois de la statuaire. Que signifient en effet les figures ronde-bosse placées autour du piédestal, sinon que Rauch a voulu faire de la sculpture pittoresque? En Allemagne comme en France, cette doctrine compte de nombreux partisans. On appelle cela, au-delà comme en-deçà du Rhin, faire de la sculpture vivante. En modelant des figures ronde-bosse au lieu de modeler des bas-reliefs, Rauch a cru de bonne foi qu'il ajouterait à la vie, à l'expression des personnages. Pour ma part, je pense qu'il s'est trompé, et voici pourquoi je le pense. En premier lieu, ces figures ne font vraiment pas partie du monument; en second lieu, elles offrent au spectateur une distraction dangereuse pour le personnage principal. Pour laisser à Frédéric toute son importance, il fallait choisir dans sa vie politique et militaire quelques épisodes caractéristiques, et les écrire en bas-reliefs sur les faces du piédestal. De cette manière les sujets accessoires n'auraient fait aucun tort au sujet principal; les bas-reliefs auraient servi de commentaires à l'image du héros. En voulant animer le piédestal de sa statue, Rauch n'a réussi qu'à distraire l'attention. Ces figures, que je blâme parce qu'elles ne sont pas à leur place, révèlent chez l'auteur un talent très élevé : elles attirent et charment le regard par la vérité des mouvemens et la variété des physionomies; mais le mérite même qui les recommande prouve la justesse de mes reproches. Si elles ne possédaient qu'une valeur secondaire, le principe qui les

a dictés ne serait pas moins vrai. Le talent déployé par l'auteur ne fait que le rendre plus évident. Que les statuaires n'empiètent pas sur le domaine de la peinture, que les peintres n'empiètent pas sur le domaine de la sculpture, et les deux arts n'auront qu'à s'applaudir de ce mutuel respect. Le monument élevé à la mémoire de Frédéric prouve tous les dangers de la doctrine que je combats; aussi m'a-t-il semblé utile de l'examiner avec un soin particulier. Cet examen était d'autant plus nécessaire que Rauch occupe en Allemagne et en Europe un rang très élevé.

Les cartons de Guillaume Kaulbach sont traités plus librement que ceux de Cornélius. *La Tour de Babel, Moïse, Solon,* sujets de nature si diverse, prouvent toute la richesse de son imagination. Ce que j'aime dans ces cartons, c'est l'indépendance de la manière. Guillaume Kaulbach, bien que nourri d'études sérieuses ou plutôt en raison même de la profondeur de ses études, n'a pas essayé de transformer ses instincts et de se faire italien. Il connaît les grands modèles, mais il n'a pas tenté d'effacer dans ses œuvres le signe distinctif de sa nation. Aussi je m'explique très bien qu'il compte dans son pays de nombreux admirateurs. Il ne se recommande pas par l'élégance du style, par la pureté des contours; pourvu qu'il exprime clairement sa pensée, il ne tient à rappeler ni l'école romaine ni l'école florentine. Sous ce rapport, il mérite une étude à part. Cornélius a plus d'élévation, mais une originalité moins franche.

Le portrait de *Jenny Lind,* par M. Magnus, est une composition élégante. La figure est bien posée, le visage est modelé avec finesse; malheureusement les bras et les mains sont demeurés trop imparfaits. Quant à la teinte violacée qui les recouvre, je ne sais à quoi l'attribuer : c'est une fantaisie que le goût condamne et qui fait tache dans cette toile, d'ailleurs très digne d'attention. Deux portraits de M. Frédéric Kaulbach révèlent chez l'auteur le sérieux désir de lutter avec Van-Dyck. On peut louer la couleur de ces deux morceaux; cependant, pour être juste, nous devons dire à M. Frédéric Kaulbach que, s'il a imité avec bonheur les tons de Van-Dyck, s'il a opposé comme lui et avec le même succès l'éclat des chairs à la teinte sombre des étoffes, il ne lui a pas dérobé le secret du modelé. Son *portrait de femme* est élégant, mais le visage est plutôt indiqué que dessiné. L'œil n'aperçoit ni la forme des tempes, ni la forme des pommettes, toutes choses que Van-Dyck savait très bien montrer sans tomber dans la maigreur. Le portrait de *Guillaume Kaulbach* mérite les mêmes reproches; c'est à coup sûr une composition très bien conçue; par malheur ni la tête ni les mains ne sont modelées avec assez de fermeté. L'auteur est entré dans une excellente voie, seulement il me

paraît se contenter trop facilement. S'il veut entrer en possession d'une solide renommée, il doit étudier le dessin de Van-Dyck aussi sérieusement que sa couleur, et ne pas sacrifier la précision de la forme à l'harmonie des tons. C'est une opinion accréditée dans la foule, en Allemagne comme en France, que Rubens et Van-Dyck négligeaient le dessin et n'avaient d'autre souci que d'éblouir les yeux par l'éclat des couleurs. Cette opinion ne résiste pas à l'examen. Ni Rubens ni Van-Dyck n'ont négligé le dessin, ils l'ont compris à leur manière, cherchant surtout l'expression de la vie. M. Frédéric Kaulbach n'a saisi jusqu'à présent qu'une moitié du maître flamand; j'espère que l'étude et la réflexion lui révéleront l'autre moitié.

Je n'ai rien à dire de la peinture historique et religieuse. Après avoir parlé de Cornélius et de Kaulbach, qui dominent l'école allemande, je craindrais qu'on ne se méprît sur le vrai sens du jugement que je porterais. L'histoire moderne et l'Ancien-Testament ont suscité en Prusse et en Bavière des tentatives très dignes d'estime, mais auxquelles manque le mérite de l'originalité. Je puis citer à l'appui de ma pensée *Jésus et la Samaritaine*, de M. Hensel, composition correcte, mais froide, qui ne blesse le goût par aucun défaut saillant, mais qui à tout prendre ne possède guère que des qualités négatives. Aussi me semble-t-il plus sage de garder le silence. Quant au paysage, l'école allemande le voit et le rend d'une façon que je n'approuve pas, mais qui peut cependant fournir d'utiles enseignemens. En France et en Angleterre, les peintres de paysage se laissent aller trop facilement au plaisir d'embrasser de grandes masses de lumière et d'ombre, et se croient dispensés d'écrire la forme des objets. L'école allemande procède tout autrement. Elle s'attache à la forme des rochers et des montagnes; elle reproduit avec une précision scientifique la configuration des terrains; mais, hélas! elle oublie d'animer ce qu'elle a dessiné. Ses études, qui pourraient servir de documens pour livrer une bataille, n'offrent pas au spectateur un bien vif intérêt. Qu'elle s'adresse à la Suisse ou au Tyrol, elle donne à tous les objets qu'elle retrace quelque chose de sec et d'anguleux. Ses rochers n'ont pas de mousse, ses arbres n'ont pas de lichen, ses lacs n'ont pas de ride. Rien ne vit, rien ne s'agite dans ces toiles qui révèlent un travail si persévérant; ni vent ni poussière. La nature entière demeure immobile et muette. Le spectacle de ces œuvres inanimées n'est pourtant pas sans profit, car on y trouve l'exagération des qualités qui manquent trop souvent aux peintres français et anglais. Tous les contours sont déterminés, tous les arbres sont couverts d'écorce, toutes les branches ont des feuilles; rien de confus

ni d'ébauché. Eh bien! si l'école anglaise, si notre école voulaient prendre conseil de l'école allemande, je nourris la ferme espérance qu'elles pourraient en tirer grand profit. Elles écriraient ce qu'elles indiquent, elles achèveraient ce qu'elles ébauchent, et comme elles possèdent des qualités de couleur et d'harmonie qui manquent à l'école allemande, elles gagneraient en précision sans rien perdre de leur éclat.

Dans cette rapide analyse, j'ai négligé à dessein tous les noms secondaires, ne m'adressant qu'aux noms éminens pour savoir où en est aujourd'hui le génie germanique. Malgré l'absence d'Owerbeck, j'ai dû tenir compte de ses œuvres. Malgré la mort récente de Danneker et l'absence volontaire de Schwanthaler, pour estimer l'état vrai du génie germanique, nous devons admettre ces deux noms illustres dans la discussion engagée. Danneker a traité avec une élégance remarquable plusieurs sujets de la mythologie païenne. Schwanthaler a élevé dans sa patrie plusieurs colosses qui offrent un aspect vraiment monumental. Nous aurions aimé à voir figurer dans l'exposition de Paris le modèle de la *Bavaria*, placée au Walhalla, et l'*Ariane* de Danneker. Ces deux maîtres ont une telle importance, qu'il n'est pas permis de parler de l'école allemande sans interroger leurs ouvrages. Il y a dans les sujets grecs traités par Danneker une chasteté qui manque trop souvent aux sujets de même origine traités chez nous par des ciseaux très habiles. Une nation qui peut offrir à l'Europe des peintres comme Cornélius, Owerbeck et Kaulbach, des sculpteurs comme Rauch, Danneker et Schwanthaler, tient à coup sûr une place considérable dans l'histoire de l'art contemporain. Avec les seuls élémens de discussion que nous fournit l'exposition de cette année, nous pouvons affirmer que le génie germanique n'est pas en décadence. Il est animé d'un désir ardent, il veut égaler les œuvres les plus élevées de la Grèce et de l'Italie. Il ne choisit pas toujours la route la plus sûre pour atteindre ce but glorieux; mais un tel désir est déjà un titre d'honneur. Ce qui me plaît, ce qui me charme dans l'école allemande, c'est une aspiration constante vers l'idéal. Si elle ne rencontre pas souvent la beauté vraie, du moins elle la cherche toujours. Si elle se méprend sur la manière de l'exprimer, elle ne la perd jamais de vue. Si elle ne possède pas le sentiment de l'harmonie linéaire, elle ne se contente pas de copier ce qu'elle voit. C'est un grand pas de fait sur la route de la vérité. Lui sera-t-il donné de saisir et de traduire l'élégance de la forme? Démentira-t-elle toute son histoire? Je ne suis pas disposé à le croire. Il est probable qu'elle demeurera fidèle à ses antécédens; elle a du moins renoncé à l'imitation prosaïque, telle que la

pratiquaient les peintres secondaires de l'école flamande. Elle a compris que la reproduction la plus littérale de la nature ne suffit pas à enchaîner l'attention. C'est pourquoi l'Allemagne tient une place à part entre les nations de l'Europe. Tandis qu'on s'empresse de tous côtés à supprimer le côté idéal de la peinture et de la statuaire, elle continue de mettre la pensée au-dessus de la forme. Elle proteste énergiquement contre les doctrines qui voudraient faire de l'ébauchoir et du pinceau les très humbles serviteurs de nos sens. Il est vrai qu'elle n'embrasse pas la tâche entière assignée aux arts du dessin; il est vrai qu'en négligeant la forme pour l'idée, elle fait tort à l'idée même, qui pour séduire l'esprit a besoin de se présenter aux yeux sous un aspect attrayant. Cependant je ressens pour elle une profonde sympathie, parce qu'elle met le travail de la pensée au-dessus du travail de la main. Trop de gens chez nous sont disposés à ne voir dans le marbre animé par le ciseau, dans la toile douée de vie par le pinceau, qu'un mets friand destiné à réveiller nos appétits blasés. L'Allemagne comprend autrement le but de la peinture et de la statuaire, et sa protestation persévérante révèle chez elle une élévation de pensée qui chez nous devient plus rare de jour en jour. Quelles que soient donc les méprises de l'école allemande, il n'en faut parler qu'avec respect. L'excellence de ses intentions plaide pour l'imperfection de ses œuvres. Ailleurs, la vulgarité du dessein nous oblige à nous montrer sévère pour des œuvres dont la forme est plus séduisante.

GUSTAVE PLANCHE.

L'APOLOGUE

DANS LA SOCIÉTÉ HINDOUE

Hitopadésa ou l'Instruction utile, recueil d'apologues et de contes, traduction française par M. E. Langereau. [1]

Le langage figuré est naturel aux Orientaux. Tous les peuples de l'Asie l'ont employé comme étant le plus favorable à l'expression d'une vérité pratique; on peut même avancer, sans courir le risque d'être contredit, que les apologues les plus populaires en Europe appartiennent au vieux fonds de l'antique sagesse. Ce vieux fonds, on le retrouve presque en entier dans un recueil de fables récemment traduit du sanskrit, — l'*Hitopadésa*, — non à l'état primitif et rudimentaire, mais sous la forme de contes charmans, tour à tour naïfs et satiriques, légers et sérieux. La littérature indienne était à son apogée et presque sur son déclin lorsque ce recueil fut rédigé, et l'art s'y montre partout; mais comme l'apologue prend son sujet dans la nature, comme il exprime des sentimens éternellement vrais, comme il se plaît à mettre en scène les animaux, dont l'instinct et les mœurs ne se modifient jamais, il conserve sa fraîcheur et sa grâce jusque sous les ornemens empruntés que lui imposent parfois le génie de certains peuples et la fantaisie des poètes. Bien qu'il soit écrit avec une élégance qui n'est pas exempte de recherche, l'*Hitopadésa* a de la simplicité à sa manière; il se distingue surtout par son originalité, et

(1) Un vol. in-12, Bibliothèque Elzévirienne, chez Jannet.

c'est là ce qui le recommande particulièrement à l'attention du lecteur européen. Ce livre que tout le monde comprend, qui se fait lire sans effort, n'en reste pas moins une œuvre essentiellement indienne; son histoire, fort courte à retracer, prouve qu'il a pris naissance sur les bords du Gange, et qu'il est sorti du sein même de la civilisation brahmanique.

Dans l'Inde, où l'homme vit face à face avec la nature et en un commerce familier avec tous les animaux de la création, il y eut, comme dans les autres sociétés primitives, des récits légendaires dont les bêtes étaient les véritables héros, et qui se racontaient au bord des étangs, à l'ombre des grands arbres. Les brahmanes occupés d'études philosophiques et spéculatives, les poètes appliqués à recueillir les traditions épiques, ne songèrent point d'abord à réunir en faisceau ces simples fables, ces petits contes populaires, qui se transmettaient de génération en génération. Cependant quelques recueils d'apologues furent rédigés et circulèrent dans l'Inde centrale avant l'ère chrétienne, mais on en a perdu les traces, et le nom des auteurs ne nous est pas parvenu. Le plus ancien de ceux que l'on connaisse, le *Pantchatantra ou les Cinq Ruses* (1), paraît avoir été rédigé sous sa forme actuelle vers le ve siècle de notre ère, par un pandit nommé Vichnou-Sarma. Dans cet ouvrage, respectable par son antiquité et très estimé des Hindous, avaient trouvé place les fables anciennes que la tradition attribue à Bidpay ou Pilpay, personnage fabuleux dont on ne connaît ni la vie ni la patrie véritable. Traduit en *pehlvi* (l'ancienne langue des Perses) cent ans après la rédaction de Vichnou-Sarma, le *Pantchatantra* fut reproduit moins littéralement en arabe au VIIIe siècle, puis dans les diverses langues de l'Asie, d'où il passa bientôt dans les idiomes de l'Europe.

Ce fut donc par suite de l'invasion musulmane que nous arriva la connaissance de ces fables indiennes, dont les peuples de l'Occident ne soupçonnaient pas l'existence; mais tandis que ce recueil d'apologues voyageait à travers l'Asie et l'Europe en se dénaturant ou en s'altérant dans sa forme, il en était resté dans l'Inde des manuscrits, lus avidement par les poètes et appréciés d'un peuple sensible aux charmes de la poésie autant que prompt à saisir la finesse d'une allégorie. Enfin, à une époque moins éloignée de nous, vraisemblablement vers le XIe ou le XIIe siècle (qui furent ceux de la renaissance pour l'Inde), un pandit du nom de Nârâyana, s'inspirant du *Pantchatantra* et puisant à d'autres sources vaguement indiquées par

(1) Traduit pour la première fois, sur les originaux indiens, par M. l'abbé Dubois en 1826.

lui, composa l'*Hitopadésa ou Instruction utile.* Bien qu'elle ait été écrite plus de cinq cents ans après le *Pantchatantra*, *l'Instruction utile* s'en rapproche beaucoup par la forme comme par le fond; mais le second de ces deux recueils a sur le premier l'avantage d'offrir un cadre plus régulier et plus de logique dans la distribution des diverses parties qui le composent. Il se fit aussitôt un très grand nombre de copies de cet ouvrage attrayant pour tous, et on le reproduisit dans les principaux dialectes modernes de l'Inde. Traduit plusieurs fois déjà en allemand et en anglais, l'*Hitopadésa* méritait de l'être en français tout au long, et sur les textes les plus complets. Nous devons donc nous féliciter d'en posséder aujourd'hui une version faite en notre langue avec beaucoup de soin, et munie d'un appendice indiquant les imitations nombreuses auxquelles a donné lieu l'apologue indien dans les littératures de l'Europe.

I.

L'*Hitopadésa,* comme l'indique son nom, qui signifie littéralement *instruction utile,* est tout à fait un livre de morale. Au lieu d'enfiler les fables les unes à la suite des autres, à l'exemple de son devancier, — et d'en faire ce qu'il eût pu appeler dans sa langue expressive un *collier d'apologues,*—le docte Nârâyana a divisé son travail en quatre parties, dans chacune desquelles domine une idée principale représentée par un titre spécial : *l'Acquisition des amis, la Désunion des amis, la Guerre, la Paix.* A la rigueur, ces quatre divisions pourraient se réduire à deux : *Amitié* et *Discorde,* ou mieux *Union* et *Désunion.* Toutefois, en procédant comme il l'a fait, l'auteur a voulu séparer les petites choses des grandes, et montrer ce que produisent de biens précieux et de maux terribles, dans les familles comme dans les empires, les deux états opposés de paix et de guerre.

Voilà donc un plan bien tracé, une tour à quatre faces, dont les apologues forment les pierres, et qui a pour ciment les sentences et les citations de toute sorte largement mêlées au récit. Quant au procédé employé par l'auteur de l'*Hitopadésa,* et qui consiste à donner sommairement le début d'un apologue d'où sortent, comme les rameaux du tronc, d'autres fables dans lesquelles apparaissent de nouveaux personnages, il faut recourir aux citations pour le faire bien comprendre. La fable intitulée *le Daim, le Chacal et le Corbeau* nous fournira un excellent exemple.

« Dans le pays de Magadha, il y avait une forêt... Dans cette forêt habi-

taient un daim et un corbeau, unis depuis longtemps par une étroite amitié. Un jour que le daim, gros et gras, errait en liberté, il fut aperçu par un chacal. En le voyant, le chacal se dit en lui-même : « Ah! comment pourrai-je manger la chair délicate de ce daim? Il faut essayer... Je vais d'abord chercher à gagner sa confiance. » Cette réflexion faite, il s'approcha du daim et lui dit : « Mon ami, je te salue. — Qui es-tu? demanda le daim. — Je suis un chacal; je vis seul, sans parens et comme un mort dans cette forêt. Maintenant que j'ai rencontré en toi un ami, je ne suis plus sans famille, et je rentre au nombre des vivans. Je veux être désormais ton compagnon et passer ma vie avec toi. — J'y consens, dit le daim. »

« Lorsque l'astre divin qui répand la lumière se fut retiré derrière la montagne du couchant, les deux nouveaux amis allèrent vers l'habitation du daim. Là demeurait aussi sur les branches d'un *tchampaka* (1) un corbeau, qui était un vieil ami du daim. « Mon ami, dit le corbeau en les voyant tous les deux, quel est cet animal qui t'accompagne? — C'est un chacal qui vient nous demander notre amitié. — Mon ami, reprit le corbeau, nous ne devons pas accorder notre confiance à l'étranger qui vient vers nous sans aucun motif; cela ne vaut rien. On a dit: « Il ne faut pas donner l'hospitalité à celui dont on ne connaît ni la famille ni le caractère : la perfidie d'un chat causa la mort d'un vautour. »

« — Comment cela se fit-il? demandèrent le daim et le chacal? »

Le lecteur européen, qui croyait avoir retrouvé tout uniment la fable du cheval et du loup, s'aperçoit qu'il a affaire à un conteur peu pressé de lui livrer la moralité de son apologue. Fermera-t-il le livre avec impatience, ou plutôt, entraîné par le désir de savoir ce que devinrent les deux animaux qui caractérisent la confiance et la perfidie, demandera-t-il avec eux : Comment cela se fit-il? La seconde supposition semble plus probable que la première, et alors le corbeau répondra en débitant la ravissante histoire que voici :

« Sur les bords du Gange, au sommet d'un mont, il y avait un grand figuier. Dans le creux de cet arbre demeurait un vautour nommé *Djaradgava* (vieux bœuf) que le sort avait privé de ses serres et de ses yeux. Les oiseaux qui habitaient l'arbre, émus de compassion, lui donnaient pour subsister une partie de leur nourriture; c'était avec cela qu'il vivait. Un jour, un chat nommé *Dirghakarna* (longue oreille) vint en ce lieu pour manger les petits des oiseaux. A son approche, les oisillons effrayés poussèrent le cri d'alarme. « Qui va là? » demanda le vautour dès qu'il eut entendu ce cri. Le chat, apercevant le vautour, fut saisi de frayeur et se dit : « Ah! je suis perdu! »

Forcé de répondre au *qui vive* du vieux vautour, le chat décline son nom en parlant de sa plus douce voix; mais l'oiseau, qui connaît

(1) *Michelia champaca*, espèce de magnolier.

la nature perverse du quadrupède, lui enjoint de s'éloigner, sous peine de recevoir un coup de bec. C'est alors que le chat, pour apaiser le gros volatile, a recours à ce langage hypocrite, à ces paroles mielleuses et tendres que le bon La Fontaine a si souvent reproduites en ses vers immortels.

« Dis-moi, reprit le vautour, pourquoi tu es venu? — Tous les jours, répondit le chat, je fais mes ablutions ici, sur les bords du Gange; je m'abstiens de manger de la viande, je suis étudiant brahmane et j'accomplis une rude pénitence. J'entends continuellement tous les oiseaux vous vanter comme un personnage voué à l'étude de la loi et digne de confiance. Vous êtes vieux par la science non moins que par l'âge; je suis venu ici pour m'instruire sur la religion et la morale... Il faut accorder l'hospitalité, même à un ennemi, et le recevoir d'une manière convenable quand il vient dans notre maison. L'arbre ne refuse pas l'abri de son ombrage au bûcheron. »

Et le *saint homme* de chat continue de débiter les plus belles maximes en véritable sage qu'il est. Le vautour cependant refuse de croire à la sincérité de la bête hypocrite; il soupçonne qu'elle est venue sur son arbre pour croquer les petits oiseaux dont il la sait friande.

« A ces mots, le chat se prosterna à terre, et, passant ses pattes sur ses oreilles, il s'écria : — Krichna! Krichna! J'ai étudié le livre des lois; j'ai renoncé aux passions et fait vœu d'accomplir une pénitence difficile. Quoique les livres des lois diffèrent d'opinions sur certains points, ils s'accordent cependant tous à dire que le premier des devoirs est de ne faire de mal à personne.

« Les gens qui s'abstiennent de faire du mal à qui que ce soit, qui supportent tout avec patience et accordent leur protection à tout le monde, vont dans le ciel. »

Beati pacifici! tel est le vrai sens de cette stance indienne; maxime si belle et si sainte, que les brahmanes eux-mêmes ont renoncé à la mettre en pratique. Notre chat à la conscience timorée ne manque pas de dévorer les petits oiseaux qui perchaient sur le grand arbre, et tous ceux du voisinage, persuadés que le vautour est l'auteur de ces méfaits, fondent sur lui et le mettent à mort. Or, cette histoire tragique, le corbeau la racontait, on s'en souvient, au daim, son vieil ami, et au chacal, qui cherchait à gagner les bonnes grâces de celui-ci. Le chacal trouva l'apologue fort peu de son goût; le daim, d'humeur facile et médiocrement habitué à réfléchir, jugea qu'il valait mieux vivre en paix et causer amicalement que de discuter sur l'amitié.

« — Je le veux bien, répondit le corbeau. Les trois amis partaient le matin et allaient où bon leur semblait. Un jour, le chacal tira le daim à l'écart et lui dit : — Mon ami, dans un endroit de cette forêt, il y a un champ rempli de blé; je vais t'y conduire et te le montrer... — Cependant le maître du champ, voyant son blé mangé, tendit ses lacs. Le daim, étant retourné au champ, se trouva pris, et se dit à lui-même : Me voilà pris dans le piége du chasseur comme dans le lacet de la mort. Qui pourra me tirer de là, si ce n'est un ami?... »

Cet ami, on le devine, ne sera pas le chacal; celui-ci au contraire se réjouit de voir pris au piége l'animal gras et dodu qu'il convoite comme sa proie.

« Ces liens sont solides, pensa le chacal après les avoir examinés plusieurs fois. Puis il dit au daim : — Mon ami, ces lacs sont faits de cordes à boyaux. C'est aujourd'hui le jour consacré au soleil : comment pourrais-je les toucher avec mes dents? Demain, si tu le veux bien, je ferai ce que tu me demandes. — Et il alla se coucher loin de là.

« Cependant, lorsque le soir fut venu, le corbeau, ne voyant pas revenir le daim, alla de tous côtés à sa recherche. En l'apercevant dans cet état, il lui dit : — Mon ami, que vois-je? — Voilà, répondit le daim, ce que m'a valu le mépris des conseils d'un ami. — Le lendemain matin, le corbeau vit arriver le maître du champ, un bâton à la main. — Mon ami, dit-il au daim, fais le mort, retiens ta respiration, raidis tes membres et reste immobile. Je vais te becqueter les yeux, et lorsque je pousserai un cri, tu te relèveras bien vite et tu prendras la fuite. — Le daim suivit le conseil du corbeau. Le maître du champ, l'ayant vu dans cet état, ouvrit des yeux étincelans de joie. — Ah! s'écria-t-il, tu es mort de toi-même! — Il débarrassa le daim de ses liens, et se mit en devoir de ramasser ses lacs. Le daim, entendant le cri du corbeau, se releva aussitôt et s'enfuit. Le maître du champ lança son bâton contre lui; mais au lieu de l'atteindre, il tua le chacal. »

Le chacal, il faut l'avouer, se trouve là fort à propos pour recevoir le châtiment de sa trahison. C'est que l'auteur voulait tirer des deux apologues que nous venons de citer deux moralités différentes et également vraies. En procédant ainsi, il peignait plus fidèlement les mœurs des animaux qu'il met en scène. Si le chacal est doué d'un naturel tout aussi méchant que le chat, il est moins rusé que celui-ci, moins habile, et partant il a moins de chances de réussir en ses projets. La première qualité du fabuliste consiste à connaître jusque dans leurs plus fins détails les habitudes des animaux qu'il prend pour types des vices et des vertus, et cette qualité précieuse, le pandit Nârâyana la possède au même degré qu'Ésope, Phèdre et La Fontaine. Il est même plus naturaliste qu'eux. Les bêtes de l'*Hitopadésa* portent des noms significatifs qui révèlent leurs

caractères : le chacal se nomme *Pensée étroite*, le corbeau, *Bonne Intelligence*. Dans le daim à l'humeur facile, qui aime à flâner en broutant l'herbe verte, dans l'herbivore que l'embonpoint gagne vite et dont l'esprit a perdu son acuité, l'auteur indien personnifie l'homme doux, replet, de mœurs complaisantes, ami de la paix, aisé à duper et lent à la défiance. Le vautour chauve, qui aime à percher sur les cimes nues et sur les branches mortes, devient le symbole du guerrier accablé par l'âge et les infirmités, qui essaie de résister encore aux assauts de l'ennemi, mais dont la vigilance se lasse à la fin; pour le faire périr, il faut encore que toute la populace des oisillons, trompée par un traître, se rue sur lui à grands coups de bec. Tous ces traits sont finement saisis; l'écrivain qui les trace avec autant de vérité n'avait point étudié les animaux dans les livres d'histoire naturelle, encore moins dans les galeries d'un musée. Il avait vécu dans l'intimité de ces bêtes familières, quadrupèdes, reptiles, oiseaux, qui, au milieu des villages de l'Inde comme au fond des forêts, semblent rechercher plutôt que fuir la présence de l'homme.

II.

Les apologues de l'*Hitopadésa* sont écrits en prose; les vers y jouent cependant un grand rôle, mais un rôle à part : ils servent à exprimer l'idée morale. Entre les morceaux de prose, qui contiennent le récit, s'intercalent des sentences, des axiomes, des maximes, des vers empruntés aux drames, aux petits poèmes, aux épopées même de l'Inde; ce sont là les ornemens de l'édifice, les fleurs de l'arbre qui nous surprennent par leur abondance et leur éclat, la partie véritablement succulente que les Hindous savourent avec délices. Le fabuliste indien ne se contente donc pas de recueillir au passage la fable qui a cours autour de lui, quitte à la jeter dans un moule plus achevé. Il veut composer un code de sagesse à l'usage des petits et des grands. Polir de beaux vers, lancer le trait, donner le coup de griffe en ayant l'air de faire patte de velours, ce n'est là ce qu'il cherche; il a la prétention d'enseigner directement, parce qu'il est non-seulement poète, mais brahmane, et le brahmane dans l'Inde a le droit exclusif d'enseigner et de dogmatiser. Aussi, après avoir parlé dans les deux premières parties de son livre (*l'Acquisition* et *la Désunion des amis*) au peuple, à la société en général, — société déjà sur son déclin, que la corruption envahit de toutes parts, — l'auteur de l'*Hitopadésa* s'adresse hardiment aux rois. Il leur donne des conseils sur la politique intérieure, sur les rapports avec les princes leurs

voisins, sur la diplomatie, sur l'art de la guerre. Nârâyana est *pandit*, ce qui signifie docteur ès sciences universelles; il connaît tout, depuis la grammaire jusqu'à la manière de rédiger les traités.

Comment ces connaissances si vastes trouvent-elles à se développer et peuvent-elles briller dans le cadre étroit d'un apologue? Par le moyen des stances poétiques et des maximes vigoureusement formulées qui se déroulent en longues guirlandes au beau milieu des fables. Ces hors-d'œuvre élégans, ces pensées tour à tour pleines de noblesse et mordantes jusqu'à la cruauté, ne s'appliquent pas toujours à la situation d'une façon rigoureuse; mais elles ont l'avantage de nous faire connaître au vrai l'état de la société indienne et la morale du brahmanisme. Or la morale que proclame l'*Hitopadésa* n'est pas la pure morale du christianisme, quoi qu'on en ait dit. Elle s'éloigne même beaucoup de cette morale dite naturelle qui ressort des apologues d'Ésope et de Phèdre. Le pandit Nârâyana se place au point de vue de sa caste et de son pays, qui n'est pas celui du reste de l'humanité et du monde. Dès les premières lignes de l'introduction de l'*Hitopadésa,* le brahmane fabuliste, après avoir vanté les avantages de la science, supérieure selon lui à la vertu, résume sa pensée dans la stance suivante :

« Une contrée privée du Gange est une contrée stérile. Une famille dépourvue de science est une famille détruite. Une femme qui n'a point d'enfans est une femme morte. Un sacrifice qui n'est point accompagné de présens est un sacrifice inutile. »

Dans ces quatre phrases se trahit d'abord l'esprit de nationalité incompatible avec la vraie philosophie, quand il s'agit de devoirs ou de vertus. Loin des rives du fleuve sacré, l'humanité ne produit plus rien de bon, ce qui peut se traduire par ces mots : Hors de l'Inde, il n'y a que barbarie. Toute famille qui n'a pas été initiée à la science brahmanique, aux dogmes sortis du Véda, est détruite; les vertus qu'elle pratique ne produisent aucun fruit dans le présent et dans l'avenir. La femme à qui la Providence refuse d'être mère ne mérite plus ni respect, ni sympathie; la société la rejette; elle est morte. Enfin, pour que le sacrifice soit efficace, il faut que le brahmane officiant s'en retourne chez lui bien gorgé et les mains pleines. — Non, ce n'est pas là l'éternelle morale; je reconnais l'Hindou fier de son pays plus que le Grec ne le fut jamais, le brahmane vain des prérogatives de sa caste, toujours avide de présens et jaloux de conserver à sa postérité le haut rang qu'il doit au hasard de sa naissance. L'homme qui a écrit cette stance et qui la proclame avec autorité ne s'adresse point à ses semblables, dans la grande acception du mot; il parle

aux gens de sa nation le langage qu'il leur a enseigné lui-même, celui de ses préjugés.

Voyez cependant comme ce brahmane dédaigneux et gourmé sait trouver des paroles pleines de justice et de douceur, quand il s'agit de l'hospitalité, cette antique vertu de l'Orient. Quoi de plus charmant et de plus généreux à la fois que cette stance où le poète enseigne le pardon des injures au maître de maison : « Il faut accorder l'hospitalité même à un ennemi;... l'arbre ne refuse pas son ombrage même au bûcheron! » Et voyez comme le caractère de l'hôte devient sacré aux yeux de ces Asiatiques d'ordinaire si peu confians envers les étrangers : « Qu'un enfant, un vieillard ou un jeune homme se présente chez vous, vous devez le recevoir avec honneur, car pour tout le monde un hôte est un personnage digne de vénération. » Enfin la distinction des castes disparaît complétement dans ce distique tout à fait indien par la forme et presque chrétien par l'idée : « Les gens de bien sont compatissans, même à l'égard des êtres les plus méprisables. La lune ne refuse pas sa lumière à la demeure du *tchândala* (paria). » Et plus loin : « Cet homme est-il un des nôtres, ou est-ce un étranger? Ainsi raisonnent les petits esprits. Pour les hommes généreux, le monde entier n'est qu'une seule famille. »

C'est ainsi que le moraliste indien, entraîné par la netteté de son jugement, par la bonté de son cœur et aussi par cet élan de poésie qui agrandit les idées, brise les limites étroites que lui impose la tradition. L'amitié est encore un des sentimens naturels que l'auteur de l'*Hitopadésa* traite de la façon la plus délicate. « La vertu est le seul ami qui nous suive après la mort; tout le reste périt avec le corps. » Et ailleurs : « On reconnaît un ami dans l'adversité, un héros dans le combat, un honnête homme dans le paiement d'une dette; c'est quand on a perdu sa fortune qu'on reconnaît une femme dévouée; c'est dans le malheur qu'on reconnaît un parent. » — « Le véritable ami, est-il dit encore, ne nous abandonne ni à la cour du prince ni au cimetière. » Ces vérités-là appartiennent au monde entier, et on aime à les rencontrer dans un ouvrage si fortement empreint de l'esprit brahmanique : elles sont un témoignage de plus de l'extrême ressemblance qui existe entre tous les hommes éclairés et bienveillans, en quelque lieu qu'ils soient nés. Malheureusement, si les mêmes sentimens généreux font battre le cœur des gens de bien aux quatre coins du monde, les mêmes vices aussi souillent l'âme des méchans. Nous avons vu avec quelle verve le pandit Nârâyana trace les portraits du pervers et de l'hypocrite, cachés sous le masque du chacal et du chat. Tout en flétrissant ainsi le vice odieux de l'hypocrisie, remarquons-le bien, l'auteur de l'*Hitopadésa* ne cherche point

à déverser le blâme ou le ridicule sur ceux qui se livrent aux mortifications et mènent au fond des forêts la vie des ascètes. L'esprit d'agression contre les croyances et les pratiques religieuses, qui se trahit si souvent chez les écrivains de l'Europe anciens et modernes, ne se fait jour nulle part dans la littérature indienne : l'impiété n'est pas de race asiatique. La famille et les liens sacrés du mariage, si violemment attaqués dans nos pays de civilisation, et de tant de manières, ont toujours été l'objet du plus grand respect dans la société brahmanique, où la distinction des classes établit comme une loi l'hérédité des professions. Par contre, autant la femme vertueuse, l'épouse irréprochable est honorée dans les apologues de l'*Hitopadésa,* autant les femmes en général (*woman-kind*) y sont traitées avec dédain et mépris. Quoi de moins galant que cet adage : « La fausseté, la haine, la perfidie, l'envie, la cupidité, la méchanceté et l'impudicité sont des vices innés chez les femmes? » Voilà sept péchés capitaux mis à la charge de la plus belle moitié du genre humain par l'autre moitié. Et pourquoi? Parce que dans la société indienne, telle que la dépeint l'auteur de l'*Hitopadésa,* s'est introduite la courtisane, qui ruine les fils de famille, trompe les hommes faits, et attire encore à elle ceux-là mêmes qui la maudissent, parce que la polygamie, tolérée par le brahmanisme, a fait tomber la nation hindoue au rang des peuples asiatiques corrompus et efféminés, qui perdent peu à peu leur éclat avec leurs vertus.

A la stance citée plus haut, et que l'on dirait écrite par un libertin attristé et devenu vieux, je préfère cette autre, où perce une franche gaieté, une *humour* de bon aloi qui en atténue la malice : « Les femmes, dit-on, mangent comme deux, ont de l'esprit comme quatre, de la malice comme six et de la passion comme huit. » On peut encore rapprocher de cette boutade la plainte de ce vieillard troublé dans son ménage par toute sorte de petites et de grandes misères : « Avoir une femme vicieuse, un mauvais ami, des serviteurs qui répliquent, et habiter une maison infestée de serpens, c'est la mort, en vérité! » Cette courte stance ne résume-t-elle pas toutes les infortunes d'un homme à qui rien ne manque pour être heureux? Il est riche, puisqu'il a des serviteurs; mais ces serviteurs paresseux et gourmands ne travaillent point et répondent avec insolence. Sa compagne jalouse et grondeuse le tourmente du matin au soir; un ami perfide courtise les plus jeunes de ses femmes et lui emprunte de l'argent qu'il ne rendra jamais; enfin des serpens attirés par la fraîche humidité de ses jardins se glissent jusque sous ses oreillers, et lui causent des frayeurs mortelles. Que l'on retranche ce dernier trait, qui est particulier à la nature indienne, et que l'on affuble cet homme

du costume moderne : on aura une de ces entrées en scène comme les entendait Molière, où le personnage de la comédie se révèle tout entier aux premiers mots qu'il prononce.

La verve comique se mêle donc, dans les fables de l'*Hitopadésa*, à la fable elle-même, aux sentences les plus sérieuses et aux maximes les plus graves. On dirait une moralité en action où les personnages, ôtant à tout propos les masques d'animaux qui recouvrent leurs visages, raisonnent, rient et déclament comme des hommes. A travers le brahmane que la personnalité égare souvent et que l'esprit de caste entraîne dans les régions du paradoxe, on aperçoit dans l'auteur de l'*Hitopadésa* deux hommes bien distincts, — le moraliste et le poète. Dans les apologues ainsi entendus, la raison et la fantaisie se donnent la main et marchent côte à côte, comme on voit dans la clairière de la forêt, au bord d'un ruisseau, le vieux brahmane qui passe conversant avec son jeune disciple au gazouillement des oiseaux. L'âge a donné de l'expérience au moraliste indien; il y a du Théophraste, de l'Ésope, du Plaute, du Juvénal, du Rabelais même dans ces fables où l'humanité se montre sans voiles, avec ses faiblesses et ses misères; il y a aussi ce que le dessinateur Grandville avait su mettre dans ses illustrations des chefs-d'œuvre de La Fontaine, — des trésors de verve et d'imagination, — d'où il résulte que Platon, qui tolérait Ésope dans sa république, en eût chassé probablement le pandit Nârâyana..

III.

Les deux derniers livres de l'*Hitopadésa*, qui traitent de la *paix* et de la *guerre*, offrent le même intérêt que les deux premiers au point de vue de l'apologue; mais le côté moral présente un aspect tout à fait étranger à nos habitudes littéraires. Quoi de plus bizarre à nos yeux que de faire de la politique et de la diplomatie pratiques sous le voile de la fable? Grâce au procédé employé par l'auteur, et qui consiste à mettre dans la bouche des personnages un grand nombre de stances dogmatiques, l'enseignement de ces deux sciences si hautes et si profondes se déroule librement. Il faut convenir d'ailleurs que dans l'Inde la politique est peu compliquée. Le roi s'occupe le moins possible du gouvernement, dont il confie tous les détails à son ministre; choisir le moins mal possible cet intendant suprême, chargé du maniement des deniers publics, tel est à vrai dire le seul problème que le souverain ait à résoudre. « Le roi est fait pour s'amuser et non pour s'occuper d'affaires, » a dit un écrivain

hindou, un brahmane-ministre, selon toute apparence. Voilà donc le ministre parfaitement libre d'agir à son gré; mais qu'il y prenne garde : le roi peut se réveiller un beau matin de sa torpeur et le foudroyer en un clin d'œil. Le peuple applaudira volontiers à cette exécution, car le ministre devient en peu de temps la bête noire de ceux qu'il pressure, ou dans son propre intérêt, ou dans celui de son maître. Le moraliste indien, flattant à la fois la puissance du souverain et les préjugés populaires, aiguise sans pitié contre le premier fonctionnaire de l'état ses traits les plus acérés. « Les ministres, lorsqu'on les presse, dégorgent la substance du souverain; ils ressemblent, pour la plupart, à des abcès. — Il faut que les rois tourmentent continuellement leurs ministres; un vêtement de bain, si on le tordait une seule fois, pourrait-il rendre beaucoup d'eau? » Ce langage convient à un pamphlétaire mieux qu'à un fabuliste. Le ministre, qu'il est bon de faire dégorger de temps à autre, de tordre fort et ferme comme un linge imbibé, a-t-il nécessairement commis quelques méfaits? Non, mais il a possédé le pouvoir, et le souverain doit le punir de ce qu'il a osé prendre sa part du butin, ou peut-être de ce qu'il a montré trop de zèle. Si l'auteur de l'*Hitopadésa* ne parle pas de pendre le ministre, ne lui faites pas un mérite de sa modération : ce fonctionnaire appartient d'ordinaire à la caste inviolable des brahmanes, et en aucun cas il ne peut être mis à mort.

Quelles sont les qualités requises pour faire de bons ministres? L'*Hitopadésa* ne s'exprime pas très clairement, quoiqu'il énumère avec complaisance les défauts qui se rencontrent le plus souvent dans cette classe d'hommes. — Le ministre, est-il dit, ne doit être ni ami, ni ennemi, ni connu, ni inconnu du prince qui l'emploie. Le vieux serviteur ne craindra plus son maître, même quand il l'a offensé; le vieux serviteur méprisera son maître et n'agira plus que selon son caprice. Un ministre qui a rendu des services à son prince ne croit jamais l'offenser. Enfin le ministre à qui son souverain accorde trop de familiarité se rit du maître et usurpe le rang suprême. — Tels sont les axiomes formulés par Nârâyana, et je crois comprendre sa pensée. Un ministre sera intelligent, dévoué jusqu'à la lâcheté, flatteur et empressé d'obéir *per fas et nefas;* quant au souverain, il se permettra à l'égard de ses serviteurs de petits actes d'une ingratitude bien noire, brisant les instrumens de sa tyrannie dans un accès de mauvaise humeur, écartant de sa personne ceux à qui l'âge et de longs services ont donné le droit de parler avec liberté. Un pareil langage fait supposer que les bons ministres sont rares dans l'Inde, et cela est vrai : le roi fainéant y a produit quelquefois le ministre trop actif, le ministre ambitieux arrivant à l'usurpation par l'assassinat.

De là vient sans doute que le législateur et les poètes, aussi bien que le fabuliste Nârâyana, aiment à rappeler aux souverains qu'ils sont tout-puissans, et qu'aucune autorité rivale ne doit s'élever en face du trône. D'ailleurs une flatterie coûte si peu aux écrivains orientaux! « La foudre et la colère du roi sont deux choses très redoutables, dit l'*Hitopadésa*, mais l'une ne tombe qu'à une seule place, tandis que l'autre frappe tout autour de nous. » Tantôt le souverain est comparé à un lion qui doit rugir de temps en temps pour se faire craindre, tantôt il est montré comme formé de l'essence de huit divinités terribles dont il soutire l'éclat et la puissance. Qu'il veille surtout, qu'il fasse rentrer sous terre les ambitions menaçantes, qu'il découvre dans le cœur des Macbeth le premier germe de la trahison. Et pourtant, comme il appartient à la race humaine, le roi a ses faiblesses que le fabuliste marque au doigt. « L'esprit d'un roi est changeant, dit-il quelque part, et il est difficile de le fixer... Des serviteurs capables et dévoués deviennent odieux à leur prince, tandis que d'autres, en lui faisant du mal...., s'attirent ses bonnes grâces. »

Ces maximes ne manquent pas de sagesse, et celui qui les énonce sera capable sans nul doute de donner au souverain d'excellens avis. C'est bien le cas d'user de cette liberté de langage qui se fait jour à chaque page. Hélas! la politique astucieuse de l'Asie était professée hautement dans l'Inde à l'époque de sa décadence. Au lieu de ces belles et nobles paroles qui formaient les Titus, les Trajan et les Marc-Aurèle à la vertu et à la clémence, je lis ce qui suit : « Et surtout, sire, sachez bien ceci : de même qu'une courtisane, un roi habile en politique se montre sous divers aspects; il est sincère et faux, dur et aimable, cruel et compatissant, avare et libéral. Il dépense toujours, et amasse d'autre part une immense quantité de pierres précieuses et de richesses! » Inviter un roi à prendre pour modèle la courtisane rompue au mensonge, lui recommander pardessus toute qualité la fausseté, le vice des âmes basses et des cœurs faibles, quelle étrange morale! Est-il étonnant après cela d'entendre le même moraliste prescrire au roi d'avoir des espions partout, et même des espions vêtus en ascètes qui s'introduisent jusque dans les écoles où l'on enseigne la science religieuse, afin de savoir ce qui se passe?

La morale de l'intérêt serait-elle donc le dernier mot de la sagesse indienne en fait de politique? L'espèce humaine est-elle donc si perverse et si méprisable, qu'à tant de siècles d'intervalle, aux deux extrémités du monde et sous l'influence de deux religions si opposées dans leurs enseignemens, l'auteur de l'*Hitopadésa* et l'auteur

du *Prince* se trouvent à peu près d'accord sur l'art de gouverner les hommes? Une pareille croyance répugne aux cœurs généreux, et Nârâyana, qui a proclamé cette désolante doctrine, semble se rétracter lui-même quand il laisse tomber sur l'instabilité des choses humaines ces belles et profondes paroles : « Où sont-ils allés, ces maîtres du monde, avec leurs gardes, leurs armées et leurs équipages? La terre reste encore aujourd'hui comme un témoin qui atteste leur absence. » Le pouvoir qui passe sans laisser de traces ne mérite donc pas d'être acquis ni conservé par des moyens odieux!

Une fois qu'il a abordé le thème de la fragilité des choses d'ici-bas, le poète indien se met à le poursuivre avec le sentiment du détachement et de l'abnégation que lui inspirent les instincts de quiétisme et d'inertie qui sont le principe de la philosophie brahmanique : « La jeunesse, la beauté, la vie, la fortune, la puissance, et la société de ceux qu'on aime, sont des choses qui ne durent pas toujours; elles ne doivent donc pas troubler l'esprit du sage. » Qu'on ne s'y trompe pas, la sagesse dont il est ici question n'a qu'un rapport apparent avec celle que Salomon demanda au Seigneur : c'est la sagesse négative de l'ascète indien qui, vers la fin de sa vie, s'assied au pied d'un figuier sacré pour méditer, dans une longue somnolence, sur l'inanité des biens de ce monde. J'en trouve la preuve dans ce distique où se trahit le découragement de l'âme : « A force de songer à la mort impitoyable, l'activité de l'homme se relâche comme une courroie mouillée par la pluie. » Ainsi, sous le climat merveilleux de l'Inde, l'esprit de l'homme, longtemps séduit par les attraits d'une nature étincelante et prestigieuse, se trouble à l'idée de la mort qui approche; il a peur, il s'ennuie, s'inquiète, puis se calme peu à peu en cherchant à s'engourdir dans une indifférence croissante. Cet affaissement n'est point la sagesse, et malgré l'abondance des strophes dans lesquelles le poète peint la vanité des choses humaines, l'oubli des joies passées semble être le seul but qu'il se propose; il ferme les yeux du corps au spectacle de la nature, sans ouvrir ceux de l'âme pour regarder le ciel.

Nous avons indiqué déjà la cause des incohérences d'idées et de doctrines qu'on remarque dans les diverses fables de l'*Hitopadésa*. L'auteur, invoquant à l'appui de son sujet tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a lu dans les ouvrages de ses devanciers, poètes et philosophes de sectes diverses, arrive presque à se contredire lui-même sans s'en apercevoir. Et puis les Indiens, même les penseurs et les sages, sont faciles à se laisser entraîner à la pente d'une idée; ils ressemblent aux rivières d'un pays tropical, tour à tour lentes dans leur cours, torrentielles et impétueuses, selon la masse d'eau que leur verse la

saison des pluies. Voilà pourquoi, dans une contrée où l'on recommande à l'homme de ne pas ôter la vie au plus vil animal, l'art de la guerre ne laisse pas d'être en grand honneur. Que sont les gigantesques épopées attribuées à Vyâsa et à Vâlmiki, — le *Mahâbhârata* et le *Râmâyana*, dont l'Europe peut aujourd'hui apprécier les beautés, — sinon la glorification de l'héroïsme guerrier joint à la piété? L'*Hitopadésa* s'étend longuement sur l'art de la guerre; il traite avec complaisance de l'entrée en campagne, de la marche de l'armée en pays ennemi, et surtout des ruses à employer, car la ruse convenait au caractère des Indiens comme à celui des Grecs. L'armée d'un *râdja* de premier ordre se compose de quatre corps : les éléphans, les chars, la cavalerie et l'infanterie; de là une théorie assez compliquée, et qui se formule en axiomes du genre de ceux-ci : « Dans les chemins raboteux, dans les marécages et dans les montagnes, il faut marcher avec les éléphans.....; pour combattre en plaine, il faut se servir des chars et des chevaux.....; dans les lieux couverts d'arbres et de buissons, on doit faire usage de l'arc; en rase campagne, employer l'épée, le bouclier et les autres armes. » La bravoure est la première vertu du soldat; la tactique et la prudence sont les principales qualités du capitaine ou du roi. En thèse générale, un prince ne doit attaquer par la force qu'après avoir tenté de triompher par la ruse. « Les insensés qui se précipitent avec témérité sur l'armée ennemie vont embrasser la pointe des épées, » dit le texte indien, tant il est vrai que l'intrépidité, la valeur bouillante, l'ardeur chevaleresque, ces vertus militaires si communes de nos jours, se sont acclimatées en Europe mieux qu'en aucune autre partie du globe! Le guerrier de l'Inde, s'il meurt en combattant, va droit au ciel, mais il peut sans rougir employer toute sorte de moyens pour obtenir la victoire. Un roi attaquera l'armée ennemie quand elle est fatiguée par une longue marche, arrêtée par des fleuves ou des montagnes, quand elle souffre de la faim et de la soif, quand elle est tourmentée par des maladies ou harcelée par d'autres ennemis. Autant vaut dire : Attaquez sans crainte une armée déjà vaincue à moitié! Mais comme il est rare que toutes les circonstances favorables à l'assaillant se trouvent réunies, il en résulte que dans la pratique les Hindous se montrent souvent plus braves que dans la théorie. Leur histoire prouve qu'ils ont vaillamment combattu l'invasion musulmane sur divers points de leur territoire et résisté parfois avec énergie aux envahissemens des nations européennes. Seulement ils n'ont pas connu la passion de la guerre pour la guerre, la passion des conquêtes qui a poussé hors de chez elles les autres nations sorties de l'Asie. Civilisés dès les temps anciens et divisés en royaumes plus ou moins puissans, qui

obéissaient aux mêmes lois religieuses et parlaient la même langue, les peuples de l'Inde formaient comme une vaste confédération, souvent troublée par les discordes des rois, mais que ne divisait pas l'antipathie des races.

La paix convenait donc mieux que la guerre aux instincts et au génie des Hindous; aussi l'auteur de l'*Hitopadésa* en fait-il ressortir habilement les avantages. Sur le point délicat qui consiste à conclure la paix après la guerre, l'Inde a sa théorie comme sur toute chose, théorie basée sur l'intérêt et qui fait trop bon marché de l'honneur des rois et de la dignité des nations. Partant de ce principe, — qu'il faut désirer la paix même avec un égal, parce que la victoire est douteuse et qu'il y a imprudence à courir les chances d'une bataille dans laquelle le roi expose ses alliés, sa personne, son armée, ses trésors et sa réputation même, — l'auteur admet comme une vérité fondamentale la sentence que voici : « Il vaut mieux nous lier avec un ennemi qui nous rend un service qu'avec un ami qui nous nuit. Nous ne devons donner à l'un ou à l'autre le nom d'ami ou d'ennemi que suivant le bien ou le mal qu'ils nous font. » Soit, mais pourquoi, dans le livre de *la Guerre*, a-t-il été recommandé aux rois de se tendre des piéges, de faire des traités pour les rompre, et de se voler réciproquement des provinces? L'avidité des princes cause leur perte : telle est la vérité suprême que Nârâyana cherche à établir au chapitre qui traite de la paix, et à l'appui de sa démonstration il raconte la petite fable que voici :

« Dans la ville de Dèvikota (sur la côte de Coromandel) vivait un brahmane du nom de Dévasarman. Pendant l'équinoxe du printemps, il trouva un plat qui était plein de farine d'orge. Il prit ce plat, puis alla se coucher chez un potier, dans un hangar où il y avait une grande quantité de cruches. Pour garder sa farine, il prit un bâton dans sa main, et pendant la nuit il fit cette réflexion : Si je vends ce plat de farine, j'en aurai dix pièces de monnaie; avec cette somme, j'achèterai des jarres, des plats et d'autres ustensiles que je vendrai. Après avoir ainsi augmenté peu à peu mon capital, j'achèterai du bétel, des vêtemens et divers objets. Je revendrai tout cela, et quand j'aurai amassé une grande somme d'argent, j'épouserai quatre femmes; je m'attacherai de préférence à celle qui sera la plus belle; puis, lorsque ses rivales jalouses lui chercheront querelle, je les frapperai ainsi avec mon bâton. — En parlant de la sorte, il se leva et lança son bâton. Le plat d'orge fut mis en morceaux, une grande quantité de vases furent brisés. Le potier arriva à ce bruit, et voyant ses pots en un pareil état, il fit des reproches au brahmane et le chassa de son hangar. »

Qui se serait attendu à trouver ici *la laitière et son pot au lait* servant de texte à un moraliste indien en train de faire de la haute

diplomatie? Ce petit conte du brahmane et de ses pots ne laisse pas d'être fort agréable, quoiqu'il reste bien au-dessous de l'apologue mis en vers par La Fontaine. Je ne doute pas qu'il ne soit très goûté du peuple de l'Hindostan, d'abord parce qu'il montre un brahmane dupe de sa propre avidité, puis parce que ce brahmane est un habitant de la province lointaine de Coromandel, où les poètes aiment à faire naître ceux qu'ils livrent à la risée des lecteurs. La moralité de cette fable a le mérite d'être acceptée par tous les peuples; elle rentre dans le domaine commun de la sagesse universelle, et j'aimerais à m'y arrêter, afin de donner une idée meilleure de celle de Nârâyana. Cependant je ne puis m'empêcher de citer ici la stance étrange qui termine l'ouvrage. Après avoir épuisé le sujet des alliances et des traités, qui sont de seize espèces différentes, après avoir recommandé aux souverains de ne se point laisser éblouir par l'ambition ou par le succès de leurs armes, le sage brahmane Nârâyana, le compilateur de l'*Hitopadésa*, termine son livre par ce trait caractéristique : « Puissent tous les souverains victorieux trouver toujours leur bonheur dans la paix !.... Puisse la science de la politique se reposer continuellement sur le sein des ministres, comme la courtisane, et y prodiguer ses baisers !... » Encore cette malencontreuse évocation de la courtisane. C'est bien la peine d'être brahmane pour employer de semblables comparaisons! Ne semble-t-il pas que le moraliste indien, après avoir édifié le monde par ses graves enseignemens, se hâte d'essuyer sa plume de roseau pour aller écouter les propos moins sérieux de quelque bayadère aux yeux de gazelle, dont le souvenir le trouble jusque dans la méditation?

IV.

L'*Hitopadésa* ne ressemble guère, comme on vient de le voir, aux recueils d'apologues que nous ont légués les Grecs et les Romains. La fable y tient comparativement fort peu de place, le cadre en a été singulièrement agrandi, et la moralité, que nous sommes accoutumés à trouver resserrée en une ou deux phrases vives et précises, s'y développe sous la forme de stances, d'aphorismes, qui donnent naissance à de nouveaux récits. C'est pour cette raison que nos citations ont principalement porté sur les vers qui contiennent des idées philosophiques; on y trouve l'esprit de l'auteur, le fond de sa pensée bien mieux que dans la fable elle-même. Celle-ci d'ailleurs, malgré sa perfection, ne peut nous intéresser autant que l'idée morale. Tel qu'il apparaît dans l'*Hitopadésa*, l'apologue indien offre

une certaine analogie avec le figuier multipliant, dont les rameaux portent des racines flottantes qui s'implantent à leur tour dans le sol dès qu'elles le touchent, produisant bientôt toute une forêt sortie d'un même arbre. On peut dire aussi que cet ouvrage présente un tableau complet et animé de la société indienne dans son ensemble. Fixé sous sa forme actuelle depuis des siècles, ce livre n'a point subi d'altération, parce que rien n'a changé dans l'Inde, ni les mœurs ni la croyance. Indépendans ou soumis à l'Angleterre, les râdjas sont demeurés jusqu'à ces derniers temps à peu près ce qu'ils étaient à l'époque de l'invasion musulmane; les autres classes se tiennent dans la même immobilité, et si quelque changement commence à s'opérer dans la vie de cette vieille société, les effets n'en sont pas encore bien sensibles. Les fables qui avaient cours à Bénarès, à Hastinapoura (l'ancienne Dehly), à Mathoura, du Gange à l'Indus, sont venues se fondre dans deux recueils, le *Pantchatantra* et l'*Hitopadésa*, qui en est une imitation. Combien de transformations, au contraire, n'ont pas subies les fables, sorties peut-être de la même source, que l'Europe sait par cœur et répète de génération en génération? C'est que celles-ci ont traversé bien des peuples et bien des civilisations avant d'arriver jusqu'à nous. Le plus ancien des fabulistes orientaux dont les apologues nous aient été transmis, Lokman-el-Hakim (Lokman le Sage, à qui Mahomet a consacré le trente et unième chapitre de son Coran), était né en Éthiopie ou en Nubie, selon toute apparence. Amené d'Afrique en Judée en qualité d'esclave, si l'on en croit la tradition, il répandit dans l'Asie occidentale ses petites fables, restées populaires parmi les Arabes. Le Phrygien Ésope légua sa sagesse aux populations grecques, qui se transmirent les apologues de l'esclave bossu durant deux cent trente années, les polissant, les perfectionnant toujours, jusqu'à Démétrius de Phalère, qui les recueillit pour leur donner une forme définitive.

Que Lokman et Ésope soient un même personnage, qu'ils n'aient vécu ni l'un ni l'autre, peu importe; il n'en demeure pas moins évident que les anciens considéraient la fable comme originaire de l'Orient, et qu'elle fut le langage employé par l'esclave ou par le peuple opprimé. A son tour, Rome hérita des apologues de Phèdre le Macédonien, qui avait su faire parler aux animaux la langue de Cicéron. Bien que le langage figuré se conservât toujours dans ces compositions nouvelles, l'esprit de l'Orient s'altérait; la précision, la netteté du style, la perfection qui naît de l'art, l'emportaient de plus en plus sur l'ampleur des images et sur la naïveté du fonds. En s'éloignant de l'original, les traducteurs et les imitateurs s'éloignaient aussi de la nature et de l'ignorante crédulité des conteurs

anciens. Lorsque l'affranchi d'Auguste, après avoir donné droit de cité à Rome aux apologues d'Ésope, mourait victime de la hardiesse tempérée de sa parole, saint Pierre s'acheminait déjà vers la ville sainte, et la vérité éternelle allait luire sur le monde. On dut oublier pour quelque temps les enseignemens incomplets des fabulistes; les paraboles de l'Évangile avaient une bien autre portée, et elles faisaient sur les cœurs une impression bien autrement profonde. Cependant, comme ce qui est humain vit autant que l'humanité, le goût de la fable ne pouvait périr. Elle reparut au moyen âge, en Italie, en France, en Espagne, chez toutes les nations qui relevaient d'une façon plus ou moins directe de la civilisation romaine : le latin la reproduisit concurremment avec les dialectes nouveaux qui allaient devenir des langues; mais chacune de ces nations y ajoutait un trait particulier à son génie. On la vit tourner à la satire dans les romans en vers, dans les fabliaux, dans les contes, et le poète s'en fit une arme pour attaquer tout ce que le peuple blâmait justement ou injustement, tout ce qui excitait son envie ou sa colère. La fable, sortie d'abord de la bouche d'un esclave, n'oubliait point son origine; seulement, au lieu de faire penser, elle faisait rire; au lieu de tourner les esprits vers la réflexion, elle les excitait à l'indépendance. Durant des siècles, elle marcha ainsi sous une double forme; l'apologue, qui avait produit le conte grivois et le fabliau licencieux, vivait toujours, mais certainement moins lu, moins goûté des beaux esprits que ces mêmes récits de mœurs auxquels la renaissance avait communiqué sa verve, son ironie mordante et son allure à demi païenne. Enfin La Fontaine vint au plus beau moment de la langue française, comme tout exprès pour résumer ce double genre de littérature. Esprit à la fois naïf et sérieux, indifférent et sensible, doué de cette bonhomie apparente qui se fait pardonner tant de choses, l'immortel ami de Mme de La Sablière donna à la fable sa forme irrévocable; il y mit son cachet et la rendit inimitable, bien qu'il ne fût lui-même qu'un imitateur. L'étude même qu'il fit des fables du moyen âge et de la renaissance française et italienne le conduisit à produire à son tour ces autres récits beaucoup moins naïfs que, du temps de Mme de Sévigné, le beau monde lisait sans scrupule et vantait tout haut.

Sous le rapport de la forme littéraire, il y a loin des premiers apologues mis sous le nom d'Ésope et de Lokman aux chefs-d'œuvre de La Fontaine; il y a plus loin encore de l'esprit sage et sérieux qui a dicté la morale de ces fables antiques aux licencieuses railleries des fabliaux et des contes. Dans la bouche et sous la plume de ces anciens, que l'on peut appeler des sages, la fable n'est qu'une remontrance adoucie, un conseil détourné, un blâme indirect qui s'adresse à tous

sans blesser personne. Lokman, Ésope et Phèdre sont des étrangers; même après leur affranchissement, ils demeurent inférieurs à ceux qui les écoutent, et la mort des deux derniers prouve assez qu'il y avait péril en ce temps-là à donner trop de liberté à sa langue. Ésope mourut pour avoir ri d'un oracle, Phèdre pour avoir offensé Séjan. Combien différente était la position des écrivains hindous qui ont traité le même genre de littérature! L'auteur du *Pantchatantra* et celui de l'*Hitopadésa* furent l'un et l'autre brahmanes. Inviolables dans leur personne, la suprématie de leur caste, établie par la tradition, leur conférait le droit d'enseigner, de dogmatiser, de tout dire en un mot. Ils ont pu parler librement aux rois et aux peuples, aux grands et aux petits avec une égale indépendance. Non-seulement ils ont vécu chez eux, mais ils occupaient le premier rang au sein de la société qu'ils instruisaient en la dominant. De cette situation exceptionnelle, qui était dévolue par droit de naissance aux fabulistes indiens, il est résulté deux choses. Lettrés et érudits, ils ont donné du premier coup à leurs œuvres une forme achevée que les siècles ont respectée: placés au milieu d'une civilisation avancée, qu'ils ne craignaient pas de montrer telle qu'elle était et dont ils semblent avoir partagé les préjugés et les vices, ils ont mêlé au récit moral de la fable des légèretés à demi licencieuses qui tiennent du conte italien. Leur excuse légitime, c'est qu'ils ont été païens. Nous ne pouvons pas trop leur reprocher, même au point de vue du goût, le procédé littéraire que nous avons signalé, et qui consiste à intercaler dans le récit des pensées plus ou moins en harmonie avec l'idée principale. L'*Hitopadésa* y a gagné d'être un tableau de mœurs aussi instructif qu'amusant; l'Inde s'y révèle, s'y trahit au naturel avec les incohérences de ses idées, la richesse de sa poésie, et le sentiment très vif des choses de ce monde qu'elle accorde avec la théorie du renoncement. On y retrouve sa sagesse pratique, sa morale assez élastique et sa docilité aux doctrines traditionnelles, qui la font ressembler un peu à Alcibiade, disciple de Socrate, homme de guerre intelligent et vicieux, qui préférait encore à l'étude de la philosophie les entretiens de la belle Sicilienne.

TH. PAVIE.

LE

PEINTRE HAYDON

Life of B. R. Haydon, 3 vol. in-8°, London 1854.

Une étrange et triste carrière, débutant à dix-huit ans par l'enthousiasme et finissant à soixante par le suicide, a été récemment dévoilée au public anglais dans la *Vie de Haydon, peintre d'histoire.* Bien qu'à peine connu en France, cet artiste avait, pendant plus de quarante années, tenu l'attention de son pays fixée sur lui, non-seulement par ses nombreux tableaux, mais encore par le rôle qu'il joua dans diverses questions plus ou moins relatives à sa profession, et plus particulièrement par des articles insérés dans les journaux du temps et par des cours publics sur l'art. Les trois volumes qui nous déroulent cette existence si affairée ont été compilés en grande partie d'après les propres manuscrits du peintre, qui eux-mêmes ne représentent pas une faible somme de travail, car, outre plusieurs recueils de notes rédigés sous forme de journal, ils embrassent une autobiographie qui à elle seule emplit vingt-sept in-folio. Une infatigable activité, unie à l'exaltation d'un martyr, lui donna la force d'accomplir cet immense labeur, et plus d'une fois, dans son impétuosité, Haydon parut sur le point d'atteindre au but de ses plus hautes ambitions; mais en définitive il n'arriva pas. Malgré cette puissante énergie et malgré d'autres qualités qui n'étaient pas vulgaires, l'histoire de sa vie n'est que l'histoire d'une défaite, d'une lutte obstinée et douloureuse, qu'il ne sera pas sans intérêt, ce nous semble, de suivre dans

quelques-unes de ses péripéties en cherchant à nous rendre compte de ses avortemens. Raconter les débuts de Haydon, caractériser l'homme et le peintre d'après ses relations et ses travaux, puis le suivre dans la dernière période de sa vie, et l'apprécier d'après ses écrits aussi bien que d'après les tentatives de son pinceau, tel sera l'objet des deux parties de notre étude.

I.

La pensée constante de Haydon, le grand mobile qui détermina tous ses efforts, ce fut l'ambition de devenir un peintre d'histoire. Sa décision était prise dès le bas âge, avant même qu'il eût quitté le port de mer du Devonshire où il était né, c'est-à-dire avant qu'il pût se faire une idée du genre de peinture qu'il choisissait pour son domaine. Et il ne semble pas que, durant ses premières années, il eût manifesté aucune aptitude particulière; il avait seulement montré, ce qui est si commun chez les enfans, un certain penchant à crayonner sur du papier, ou sur n'importe quoi, d'informes essais d'imitation. Son père, qui tenait une bonne maison de librairie, avait assez naturellement considéré ces croquis comme des fantaisies d'écolier, et n'ayant que ce fils, il le destinait à continuer ses lucratives affaires. Pour le jeune Haydon, c'eût été là sans doute le chemin facile de l'aisance; mais il se refusa à y entrer, et après un conflit de volontés qui dura de sa treizième à sa dix-huitième année, ce fut lui qui l'emporta sur ses parens. En dépit des larmes de sa mère et de la colère de son père, il partit, comme il le dit lui-même, « pour Londres, sir Joshué Reynolds, le dessin, l'anatomie et le grand art. »

Ce qu'il sentit et ce qu'il fit à son arrivée dans la grande ville, ses propres paroles nous l'apprendront. « Je fus bientôt installé, et après m'être lavé, habillé et restauré par un déjeuner, je me mis en route pour l'exposition. » — C'était l'exposition annuelle de l'Académie royale, qui se trouvait alors ouverte, et où il put passer en revue les principaux artistes du jour. — « Après quoi je battis en retraite en me disant : Je ne vous crains pas! Puis je m'informai d'un mouleur, j'achetai une tête du Laocoon, des bras, des pieds et des mains; je déballai mes albums, et le lendemain, avant neuf heures, j'étais en pleine besogne, dessinant d'après la bosse, et tout bouillonnant d'ardeur pour le grand art, et de défis lancés à toute opposition. »

De la part d'un novice de cet âge, et qui plus est d'un provincial à peine débarqué, cela est caractéristique et suffisamment empreint d'assurance. On pourrait être tenté de ne voir là que le langage de l'ignorance et de l'inexpérience; mais il n'est guère possible de s'arrêter à cette interprétation. Nous aurons lieu de nous apercevoir que

tel fut d'un bout à l'autre de la vie de Haydon l'état normal de son esprit. « Pendant trois mois, reprend-il, je ne vis que mes livres, mes plâtres et mes dessins. Mon enthousiasme était immense, mon zèle pour l'étude celui d'un martyr. J'avais résolu d'être un grand peintre, de faire honneur à mon pays, de laver l'art du stigmate d'ineptie qui s'y attachait. Si chimériques que ces aspirations puissent paraître chez un jeune homme de dix-huit ans, je ne doutai pas un instant de mon aptitude à les réaliser. J'avais arrêté ce que j'avais à faire, je n'avais besoin d'aucun guide. »

Une pareille passion pour le grand art, se révélant tout à coup sous l'influence de quelques lectures restreintes, dans une ville reculée de la province, n'est évidemment qu'un égarement de l'enthousiasme. La vocation véritable s'annonce d'une façon plus humble : la tendance à observer les formes et les couleurs, le désir de les reproduire, en sont les premiers et les plus sûrs symptômes. De Giotto à Raphaël, c'est là l'histoire universelle des commencemens du génie. L'ambition peut se déclarer par la suite, et elle vient apporter au goût spontané un surcroît d'audace ou de persévérance; mais comme impulsion première, elle n'est qu'une énergie factice que ne saurait remplacer l'instinct naturel. Bien qu'elle puisse, l'intelligence aidant, enfanter de ces talens qui réussissent auprès des masses, on peut prédire presque à coup sûr que, partout où elle prédomine de si bonne heure, on ne verra jamais naître aucune œuvre d'une valeur plastique vraiment remarquable.

Un autre trait non moins saillant de cette singulière organisation se dessine à nos yeux dès les débuts du jeune artiste. Nous voulons parler de la disposition marquée de Haydon à mêler la prière à ses études et à ses travaux. « Le dimanche après mon arrivée, écrit-il dans ses mémoires, j'allai à l'*Église-Neuve* invoquer humblement la protection du grand Esprit. Je le priai de guider, de soutenir et de bénir mes efforts, d'ouvrir mon âme et d'éclairer mon intelligence. J'implorai de lui la santé du corps et de l'esprit, et en me relevant je sentis une certitude d'assurance spirituelle qui ne saurait être exprimée. J'étais calme, froid, illuminé, comme si du cristal eût coulé dans mes veines. Je revins chez moi, et j'achevai la journée dans un silencieux isolement. » Sans doute la ferveur de Haydon était celle d'un adolescent qui n'avait pas encore mis huit jours entre lui et les paisibles vertus d'un intérieur de province, et en pareil cas la piété n'est pas toujours l'effet d'une disposition naturelle du caractère : elle ne prouve souvent que la force des premières habitudes; mais ici encore la vie entière du peintre ne nous permet pas d'expliquer sa conduite par la seule influence de la jeunesse. L'âge eut beau venir, les habitudes reçues eurent beau avoir le temps de s'user en

lui durant une longue carrière : ses pieuses supplications ne s'interrompirent point, et jusqu'à son dernier moment elles ont laissé trop de traces dans ses mémoires pour qu'il ne faille pas en chercher la source dans un instinct vivace de son être. Cet instinct, on pourra le traiter de superstition; on pourra le ranger au nombre des faiblesses qui dérogent au rôle majestueux que les hommes croient jouer dans la création, et à vrai dire le présomptueux Haydon, importunant le ciel de ses prières, présente une image assez ridicule de la piété. Cependant n'est-il pas possible que l'esprit le plus indépendant et le plus résolu à compter sur ses propres forces conserve encore un vague sentiment de la faiblesse humaine, que, même au moment où il rejette tout appui de ses semblables, il entende encore en lui une voix qui doute et qui le pousse, tout effrayé, à demander secours à une intervention surnaturelle et divine? Que ce soit là une énergie ou une infirmité, toujours est-il que c'est là une tendance essentiellement humaine. Elle s'est certainement révélée chez les natures les plus hautement douées, et pour peu que l'on creuse, on la retrouve jusque chez les hommes dont l'audace et l'assurance semblent avoir foulé aux pieds toute autre hésitation.

Après quelques mois d'étude assidue et de vie solitaire, nous voyons le jeune Haydon entrer en rapports avec le monde des artistes de la capitale. Une lettre de recommandation, qu'il tenait d'un oncle, lui ouvrit la maison d'un M. Prince Hoare, qui d'abord s'était occupé d'art, et qui depuis avait quitté la palette pour la littérature. Par son entremise, il arriva bientôt à connaître assez familièrement plusieurs des peintres les plus célèbres, et il s'entretint avec eux de la direction de ses études; mais, autant qu'on peut en juger, c'était bien plutôt pour leur faire approuver ses méthodes que pour connaître leur opinion et en profiter. Voici en quels termes il nous parle d'un de ces maîtres, le dernier qu'il eût consulté : « Il me donna beaucoup de bons avis; mais c'est étrange quelle puissance j'avais pour cribler les conseils et pour rejeter tout ce qui allait à l'encontre de mes propres décisions. »

Cette manière de procéder est au contraire fort générale chez ceux qui sont libres de n'écouter que leur volonté, et ce fut là la principale cause des avortemens de Haydon. Rien ne saurait être plus funeste à un jeune homme que d'avoir trop tôt la bride sur le cou, à moins qu'il ne se trouve tout de suite aux prises avec les plus impérieuses nécessités de la vie. Nous savons que notre jeune artiste avait déjà secoué toute autorité de famille bien avant d'être au terme de sa minorité, et non-seulement il resta sans guide, mais son père eut encore la faiblesse de subvenir à ses dépenses pendant les premières années de son séjour à Londres. Cette complaisance provenait, nous

l'admettons, d'un sentiment très naturel; cela ne l'empêcha pas de porter de mauvais fruits. Il est vrai que, sur sa pension, Haydon donna peu ou rien à la débauche; mais la position d'un jeune homme comme lui, abandonné, sans raisons valables, au milieu d'une grande ville, avec ses dix-huit ans et de l'argent à dépenser, n'était pas moins entourée de périls; et si Haydon eût réussi à s'élever dans sa profession, il faudrait noter le fait comme une heureuse exception, peut-être sans précédent. Même en présence de son insuccès, il y a déjà lieu d'admirer que cette course sans frein et sans guide ne l'ait pas entraîné dans les bas-fonds du vice et de la dégradation.

Haydon avait passé environ un an à Londres lorsqu'il fut rappelé dans sa ville natale par une grave maladie de son père, maladie qui toutefois n'eut pas de suites funestes. Lorsqu'il arriva, le danger était déjà passé, et sans perdre de temps il reprit sous le toit de la famille ses études anatomiques, à la grande incommodité de sa mère. Les débats du passé recommencèrent entre lui et ses parens : sa résolution de s'adonner à la peinture fut de nouveau combattue, et de nouveau la lutte se termina pour lui par une victoire. Non content de céder, son père renouvela la promesse de le soutenir de sa bourse jusqu'à ce qu'il pût lui-même se suffire, et après quelques arrangemens il regagna Londres. C'est pendant ce séjour en province que Haydon reçut une lettre où on lui annonçait la première apparition d'un débutant destiné à devenir célèbre. « Il nous est arrivé, lui écrivait de Londres un jeune collègue, une grande, pâle et baroque charpente d'Écossais, un drôle de garçon, mais qui a en lui quelque chose; il se nomme Wilkie. » Wilkie étudiait alors sur les bancs de l'Académie royale; Haydon, qui lui-même à son retour y fut admis comme élève, eut journellement l'occasion de le rencontrer, et leur liaison se changea vite en une étroite amitié, malgré une différence de caractères si prononcée, qu'ils ne semblent pas avoir pensé ou agi de même pendant trente-six années d'intimité.

On pourrait supposer qu'une fois admis à l'Académie, Haydon était enfin entré dans la voie régulière des études spéciales, et que désormais il allait avoir des guides plus éclairés et plus sûrs que les entraînemens et les hasards de sa propre exaltation; mais en 1806 l'Académie royale était loin de ressembler à l'École des Beaux-Arts de Paris, et de nos jours même on ne peut pas dire qu'elle s'en soit beaucoup rapprochée, car c'est en dehors de son influence que s'est en grande partie accompli le progrès moderne de l'école anglaise. A l'époque dont nous nous occupons, les élèves faisaient à peu près ce qui leur plaisait. Il n'y avait pas de professeur pour leur enseigner la base de tout art : la science pure et sans manière du dessin et du modelé; à vrai dire, un homme à la hauteur de cette tâche eût été

introuvable. Le corps des académiciens, dans lequel étaient réunies les sommités du jour et se choisissaient les professeurs, renfermait sans doute un groupe de talens incontestables; mais tous n'étaient parvenus qu'en dépit d'une instruction incomplète et sans discipline. Leurs œuvres, malgré d'évidentes qualités, prêtaient tellement le flanc à la critique la moins expérimentée, et eux-mêmes étaient tellement des peintres d'instinct et non de science, que leurs préceptes comme leur exemple ne pouvaient transmettre qu'un enseignement vague ou décevant.

Il courait d'ailleurs à cette époque nombre d'opinions absurdes sur l'art et le génie. C'était chose commune de s'imaginer que l'homme vraiment doué produisait son œuvre sans labeur et sans préparation. De pareilles idées étaient faites pour aller à un esprit aussi présomptueux que celui de Haydon, et on ne sera pas surpris de le voir aux prises, dès sa seconde année d'étude, avec un grand tableau et un sujet de haut style. « Je commandai une toile pour mon premier tableau (six pieds sur quatre), — *le Repos de Marie et Joseph pendant la fuite en Égypte*, — et le 1er octobre 1806, après avoir chargé ma palette et pris en main mes brosses, je m'agenouillai pour demander à Dieu qu'il bénît ma carrière, qu'il m'accordât la puissance de créer une ère nouvelle et d'ouvrir les yeux de la nation et des patrons de l'art sur la véritable valeur de la peinture historique. J'épanchai à ses pieds mes actions de grâces pour sa tendre protection durant mes études préparatoires, pour la faveur qu'il m'avait faite de me mettre de bonne heure dans la droite voie, et je le conjurai de me continuer dans sa miséricorde le secours qu'il m'avait accordé jusque-là. Je me relevai tout rempli de ce calme particulier qui chez moi accompagne toujours de telles effusions de reconnaissance, et les yeux résolument fixés sur ma toile immaculée, dans une sorte de fureur spasmodique, je lançai mon premier coup de pinceau. »

Cet enthousiasme fébrile, — si de pareils dérangemens d'esprit n'échappent pas à tout contrôle, — semblait avoir trouvé son médecin dans la personne de Wilkie, chez qui la nature avait réuni les deux meilleurs correctifs de l'ignorance et de l'exaltation déréglée, — une intelligence supérieure et une calme persévérance. Pendant l'élaboration de son œuvre, Haydon tira grand profit des visites fréquentes de son ami, ou, pour parler plus juste, ce fut le tableau qui en profita. Sous l'influence immédiate de ce Mentor, l'extravagance et l'absurdité furent contenues dans de certaines limites, et bien des fautes flagrantes se trouvèrent étouffées avant de naître; mais quant au peintre lui-même, il avait une tournure d'esprit trop opposée à celle de son conseiller, et ses facultés d'artiste étaient trop peu développées, pour qu'il lui fût possible de s'assimiler des notions

essentiellement plastiques, ou d'amasser des provisions pour l'avenir.

Ces conseils du reste et six mois de travail n'empêchèrent pas le résultat d'être un tableau manqué, et cela était inévitable. Aucune assistance au monde ne saurait faire sortir d'une main inexpérimentée une œuvre de haut style. Une couple d'années dépensées à l'aventure dans des études sans principes ne suffisent point pour accumuler les multiples élémens d'une création de cet ordre. Un esprit plus calme et plus maître de lui-même que celui de Haydon eût succombé à l'épreuve en l'abordant avec si peu de préparation; mais ce qui rend plus grave cette erreur de jeunesse, c'est que Haydon a jugé son propre tableau à une époque avancée de sa carrière, et qu'en l'approuvant, il nous a permis d'y voir sa mesure définitive. C'est en 1834 qu'il écrivait ces lignes qui nous offrent un curieux exemple du point où peut arriver la faculté de s'aveugler soi-même : « Le sujet dont j'avais fait choix prêtait à une jolie composition, pour peu qu'il fût traité dans le sens poétique, et c'est ainsi que je l'avais entendu. L'ensemble était silencieusement tendre; le paysage partageait l'intérêt avec les figures. La couleur était modulée et harmonieuse, le dessin correct. J'avais cherché à allier la nature et l'antique. Je n'ai jamais peint sans la nature, ni arrêté mes formes sans l'antique. Je n'avais avancé qu'avec une extrême circonspection, et je crois que mon œuvre, pour un premier tableau, peut être considérée comme une production extraordinaire. C'était une tentative pour réunir toutes les parties de l'art, et pour en faire un moyen d'exprimer la pensée, en les tenant dans une juste subordination. Le tableau avait de la couleur, de la lumière et de l'ombre, de la pâte et de la main, du dessin, de la forme et de l'expression. En le revoyant au bout de vingt ans, je fus tout étonné. »

Nous avons à peine besoin de remarquer que jamais, dans les chefs-d'œuvre mêmes des plus grands maîtres, on ne trouverait ce complet accord de toutes les perfections. Que le jeune Haydon, dans l'enivrement de ses vingt ans et de son ignorance, ait pu s'imaginer qu'il avait atteint un aussi haut degré d'excellence, cela est concevable; mais rien que pour arriver à distinguer ces qualités, il faut à la plus belle organisation une longue pratique et un grand savoir, à plus forte raison la faculté de les apprécier et de les mettre en œuvre est entièrement hors de la portée d'un commençant. Que penser donc d'un homme qui, après vingt-cinq années d'expérience, n'a pas hésité à prononcer en ces termes sur son premier essai? L'intelligence qui dans la maturité de l'âge gardait ainsi sans modifications les convictions de l'adolescence n'avait fait évidemment aucun progrès réel.

Le Repos de Marie et Joseph était terminé. Il s'agissait mainte-

nant de son apparition devant le public, et c'était une grande affaire pour le peintre, chez qui l'amour de l'éclat n'était pas moins ardent que sa passion pour l'art. Les amis furent consultés, et leurs avis furent traités comme il est d'usage quand c'est la vanité et la présomption qui demandent conseil. Quiconque désapprouve, — parlât-il comme un ange, — est envieux, injuste et de mauvaise foi. En 1834 encore, à la suite des lignes que nous avons citées, Haydon jugeait ainsi les juges de son tableau : « Le succès de Wilkie m'avait causé une joie sans mélange; je lui étais fort attaché, et il semblait me rendre la pareille; mais lorsque mon tableau toucha à sa fin, je ne reçus pas de lui les encouragemens que dans la chaleur de mon cœur je lui aurais donnés en pareille occasion. Il avait peur de ceci et il avait peur de cela. Et quand sir George Beaumont (tout en admettant que c'était un merveilleux coup d'essai) me conseilla de ne pas exposer, Wilkie, au lieu de me soutenir, tourna brusquement le dos à sa première opinion, pour penser, lui aussi, qu'à tout prendre, comme c'était un début, j'aurais raison de m'abstenir. Envers un ami dévoué, il y avait quelque chose de si glacial dans cette désertion de Wilkie, que c'est réellement du jour où je le vis ainsi m'abandonner et se dédire, parce qu'un homme haut placé pensait autrement, que je fais dater la fin de ma confiance en lui. »

Nous avons déjà donné la clé de ce langage. Le tableau de Haydon était un mauvais tableau, et Wilkie le voyait; mais assez naturellement il avait hésité à dire à son ami toute la vérité. Tant que dura leur intimité, le même antagonisme ne cessa d'exister entre eux, et à chaque occasion Haydon s'en plaignit sur le même ton, en s'abandonnant à d'amères interprétations qui donneraient la plus fausse idée du caractère des deux hommes, si on les connaissait seulement d'après ces mémoires. Wilkie, avec son organisation si bien douée au point vue plastique, devait fatalement se trouver en opposition avec une nature aussi peu ouverte de ce côté et aussi dominée par le besoin de briller. Ce que l'un faisait d'instinct, l'autre s'obligeait à le faire par ambition et par vanité, se condamnant ainsi à ne jamais arriver dans une voie où l'impulsion du sentiment naturel est la seule bonne. Le peintre d'histoire (c'est ainsi qu'il se qualifiait) ne pouvait apercevoir les mérites des petits tableaux de genre de Wilkie, et il l'avoue lui-même, quoiqu'il ait admis leur valeur quand ils eurent reçu l'apostille de son dieu, de l'approbation publique. Pour Wilkie, s'il y eut des momens où il se laissa étourdir par les clameurs de Haydon et par la notoriété qu'il prenait d'assaut, ce n'était pas lui qui pouvait accepter comme de véritables révélations plastiques des enfantemens informes, où quelques reflets tronqués du beau et du vrai en fait d'art étaient étouffés sous une masse de

prétentions et de grossièretés qui ne faisaient que parodier les qualités d'ordre supérieur.

En jugeant aussi sévèrement les prétentions de Haydon, nous ne voudrions pas laisser croire que nous lui refusons toutes les facultés de l'artiste. En matière de forme et d'effet, il avait sans contredit certaines perceptions assez droites; mais en général ses aperçus les plus justes restent vagues et incomplets, et les saines données de ses productions sont toujours amalgamées avec une multitude de contre-sens, d'inconvenances et de conséquences fausses. Ce ne sont guère que des bribes de bonnes idées, qui produisent (soit dit sans irrévérence) l'effet des pièces neuves sur un vieil habit; elles ne rendent que plus sensible l'incohérence de leur entourage.

A partir de sa première tentative pour se produire, Haydon ne s'accorda, pour ainsi dire, aucun repos. La peinture, tout en continuant à être l'objet de ses préférences, fut loin d'absorber toute son attention. Il se fit imprimer, comme nous l'avons dit, et cela fréquemment. Il écrivit sur des questions qui sortaient de sa spécialité, comme sur des questions qui y touchaient. Il quitta le cabinet pour donner des cours sur l'art; il ne cessa pas enfin de s'agiter sous les yeux du public. Avec une énergie physique assez grande pour faire les frais de ces fatigues, une vanité qui ne dormait pas lui en donna le courage, et, à force de vanité, il finit par s'élever à un degré considérable de célébrité, en dépit d'une suite d'œuvres dont aucune, — écrit ou tableau, — ne peut soutenir un sérieux examen : nouvel exemple, après mille autres, de l'incompétence absolue des jugemens populaires. Malgré nous et malgré l'indignité de la comparaison, le bruyant acteur nous fait songer à ces solliciteurs en plein vent, que l'on voit dans les rues tout hérissés d'instrumens, cymbales, grosse caisse, flûte et grelots, et se démenant de tous leurs membres pour attirer par leur tapage le regard des passans. Nous hésitons d'autant moins à évoquer une image aussi basse que l'homme auquel nous l'appliquons s'est montré entièrement dénué de scrupules et de délicatesse.

A l'appui de cette accusation, il nous serait facile de multiplier les preuves, en puisant au hasard dans les propres aveux de Haydon; mais une seule ligne de sa main, entre mille, sera suffisante. Après avoir fait allusion à un de ses Mécènes envers lequel il s'était conduit avec insolence, et après avoir parlé de sa polémique dans les journaux à propos du *grand art*, ce qui voulait dire sous sa plume *mon art à moi*, Haydon écrit ces mots dans son journal : « Il est clair qu'en faisant ainsi un éternel tapage, je réussis à tenir en éveil l'attention publique. » Cela est franc et sans artifice. Il y a une naïveté qui vient de l'absence de toute malice, mais il en est une

autre qui vient de l'absence de toute délicatesse, et c'est à celle-là que nous attribuons sans hésiter la confession dont il s'agit.

Il est triste sans doute de porter une condamnation aussi impitoyable sur un homme qui dans ses mœurs est certainement resté pur de toute grave souillure; mais un jugement plus élevé que celui qui gouverne les opinions humaines l'avait condamné à l'avance, car, malgré ses mérites moraux, il a échoué. Sa destinée nous montre que la vertu, hélas! quand elle est montée sur les échasses de la folie, s'attire souvent une chute aussi rude que le vice. Ce n'est pas nous qui le frappons sans merci. Nous venons seulement à la suite de la foudre, pour tâcher de comprendre ce qui l'a attirée sur sa tête et pour chercher comment ses bonnes œuvres n'ont pu le sauver.

Passer en revue ses divers travaux, ce serait de fait raconter autant d'échecs, et qui plus est autant d'échecs dont il est difficile de rejeter la faute sur l'indifférence d'autrui, car les secours, les encouragemens et même les louanges ne lui firent pas défaut durant sa chute prolongée. Mieux vaut épargner au lecteur le détail inutile et affligeant de tous ses vains efforts pour exécuter ce que sa nature se refusait à faire. Nous préférons arrêter nos regards sur ce qui était dans ses moyens et sur ce qu'il put accomplir en quelque sorte malgré lui. C'est là le côté lumineux de sa carrière.

Quand on examine Haydon en dehors de son rôle de peintre, on est frappé du bataillon serré d'amitiés dont cet esprit fantasque a sans cesse été entouré. Quoique le monde en général ait peu d'amour ou de pitié au service des vaincus, et fasse plutôt comme les chiens qui se jettent sur leur compagnon estropié, Haydon eut le privilége d'inspirer la sympathie et d'obtenir à chaque instant la seule espèce d'assistance dont il se souciât et voulût profiter : des bourses ouvertes pour sa main. Il trouva promptement des patrons dans l'aristocratie et les classes riches; il se fit une foule d'amis et de compagnons parmi les poètes, les écrivains et les artistes; il rencontra nombre de créanciers généreux et même de bienfaiteurs dans les rangs des ouvriers, des marchands et des autres hommes d'une position analogue, avec lesquels il eut des rapports pendant toute sa vie. Cela prouve qu'en dépit de son excessive présomption et de tous ses défauts comme artiste, ou, pis encore, comme mauvais débiteur, il devait avoir quelques qualités éminemment sociables et attrayantes. Dans les trois volumes qui lui sont consacrés, on voyage en quelque sorte à travers de charmans épisodes d'obligeance empressée et d'affection toute désintéressée, épisodes très honorables pour le monde au milieu duquel ils se sont produits, et qui sont aussi à l'honneur de l'homme qui a mis en jeu tant de bons sentimens. On est heureux de rencontrer ces traits consolans, et de s'y reposer

au milieu d'un sombre récit, qui sans cela n'offrirait que le douloureux spectacle d'une folle lutte contre l'impossible et d'une suite d'espérances sans raison aboutissant presque toujours au désappointement, après beaucoup de peine dépensée sans profit pour personne. Et à dire vrai, ce fanatique de l'amour-propre n'aurait pu prolonger ainsi ses tentatives fébriles d'apothéose personnelle, s'il n'eût eu prise sur quelque fibre humaine plus tendre que la raison ou le sentiment de la justice, car l'une et l'autre étaient contre lui. Comme un enfant capricieux, il semble avoir eu le don de se faire aimer; la main qui cherchait à le retenir était toujours prête à le caresser, à l'assister, à protéger son enfantine imprévoyance.

Après tout, il y avait probablement quelque levain de folie au fond de cette nature excentrique. Il est charitable du moins de le supposer, et le généreux instinct de ses amis leur fit découvrir cette excuse, non pas qu'ils l'aient jugé comme une tête dérangée; mais la pitié chez eux remplaça la clairvoyance de la raison pour leur enseigner ce qu'ils avaient à faire, et ils le firent largement et avec empressement sans qu'aucun d'eux se demandât pourquoi.

Nous mettrons à contribution les pages nombreuses où sont enregistrés ces bons offices de l'amitié, en commençant par dire que les dettes de Haydon, dans ses huit premières années d'étude à Londres, s'étaient déjà élevées à plus de 15,000 francs, malgré la pension que son père avait continué de lui faire pendant la plus grande partie de son séjour.

« Un jour, écrit-il, que je marchais dans la rue, l'esprit tourmenté d'une dette que j'étais hors d'état de payer, je rencontrai mon ancien et bon ami P. Hoare. Il admit la vérité de tout ce que j'avais écrit (il s'agissait d'une attaque contre l'Académie royale); mais il ajouta : — Les académiciens nieront votre talent, et ils vous fermeront les débouchés. — Mais, repris-je, si je produis une œuvre d'un mérite tellement évident qu'il n'y ait pas moyen de le contester, le public me soutiendra et me fera triompher. — Le public, dit-il, n'entend rien à l'art. — C'est ce que je nie, répondis-je, le plus sot décrotteur comprendrait l'*Ananias* (un des cartons de Raphaël). — Il secoua la tête, et reprit : — Qu'allez-vous entreprendre? — Le jugement de Salomon. — Rubens et Raphaël l'ont déjà traité. — Tant mieux, répliquai-je, je le traiterai mieux. — Il sourit, et, posant une main sur mon épaule, il me dit affectueusement : — Comment ferez-vous pour vivre? — Fiez-vous-en à moi. — Qui paiera vos termes? — Fiez-vous-en à moi, répondis-je encore. — Fort bien, fit-il, je vois que vous avez réponse à tout. Vous ne vendrez jamais votre tableau. — Je m'en remets à Dieu. — Sur ce il me serra la main, comme si j'étais une tête montée, et après m'avoir dit de l'envoyer chercher en cas qu'on m'arrêtât, il s'éloigna de moi. »

Cette affectueuse leçon si délicatement donnée, la vieille leçon de

l'âge mûr à la jeunesse, la plus tendre et la plus cordiale que l'homme ait à espérer dans sa vie, porta ses fruits ordinaires. Le jeune peintre rentra chez lui tel qu'il en était sorti, et, jetant au vent toute considération, il se procura une vaste toile pour commencer son *Jugement de Salomon*. Voici le bilan de sa fortune à cette époque (1812) : « J'avais 15,000 francs de dettes, j'étais engagé dans un nouveau travail, et depuis des semaines je n'avais pas eu dans ma poche un shilling, excepté ce que j'avais pu emprunter ou me procurer en vendant successivement mes livres, mes habits, tout ce que je possédais. » Tant d'exaltation et de démence ne réussit pas cependant à dégoûter ou à décourager ses amis, — la suite de la même page en fait foi : « Leigh Hunt, y lisons-nous, s'est noblement montré. Il m'a réservé un couvert à sa table jusqu'à ce que j'eusse terminé mon *Salomon*. John (le frère de Leigh Hunt) m'a assuré de son côté que, dans la limite de ses moyens, je ne manquerais de rien. »

Les deux Hunt étaient des hommes de lettres, et comme tels on pourra se dire qu'ils voyaient dans un artiste une sorte de confrère; mais un peu plus loin les mémoires de Haydon nous font connaître un plus grand cœur encore, et cela chez un individu de tout autre classe, qui ne pouvait pas sentir de sympathie pour l'enthousiaste ou pour le peintre, et qui bien certainement n'adressait qu'à l'homme sa générosité. C'était le restaurateur Ruper, chez qui Haydon avait l'habitude de prendre ses repas :

« J'allai dîner où j'avais coutume, avec l'intention de ne pas payer ce jour-là. Il me sembla que l'on ne me servait pas avec la même prévenance. Le cœur fut près de me manquer quand je balbutiai : Je vous paierai demain. La servante sourit et parut prendre un air d'intérêt. Au moment où je m'échappais avec une sorte de sourde horreur, elle me dit : « Monsieur Haydon, monsieur Haydon! mon maître désire vous parler. » Mon Dieu! pensai-je, c'est pour me déclarer qu'il ne peut pas me faire crédit. Je m'acheminai comme un accusé vers la pièce où il m'attendait. « Monsieur, me dit-il, je vous demande pardon; j'espère que vous ne vous fâcherez pas... je n'ai pas l'intention de vous blesser... mais... vous ne vous offenserez pas de cette liberté... Je désirais vous dire... Comme vous dînez chez moi depuis des années, et que vous avez toujours payé régulièrement,... si cela vous arrangeait, pendant que vous travaillerez à votre tableau, de dîner encore... vous comprenez, jusqu'à ce que vous ayez fini... pour ne pas être obligé de laisser ici votre argent, dont vous pouvez avoir besoin... Enfin je veux dire que vous n'avez pas à vous inquiéter... pour la bagatelle d'un dîner. » J'avais vraiment le cœur gros, et je lui répondis que j'acceptais son offre. Le digne homme avait la sueur au front, et il sembla tout à fait soulagé. Depuis ce moment, les servantes (qui étaient de jolies filles) me regardèrent avec des yeux attendris et redoublèrent d'attentions à mon égard. Leur honnête patronne me dit que s'il m'arrivait d'être indisposé, elle me ferait porter du

bouillon, ou d'autres délicatesses du même genre, et les enfans avaient coutume de s'attacher à mes genoux en me priant de leur dessiner une figure... Maintenant, me dis-je en regagnant mon logis d'un pas élastique, maintenant à mon propriétaire ! »

Il n'avait pas payé son logement depuis bien longtemps, au point qu'il était déjà en retard de 5,000 francs avec son propriétaire. Il nous décrit ainsi son entrevue avec ce dernier :

« Je fis dire à Perkins de monter, et je lui exposai ma situation désespérée. Il en parut fort affecté. — Perkins, lui dis-je, je quitterai votre maison si vous le désirez; mais ce serait dommage, n'est-il pas vrai? de ne pas achever un tel commencement. — Perkins jeta les yeux sur mon ébauche et murmura : — C'est magnifique! Combien vous faut-il de temps pour finir? — Deux ans. — Quoi! deux ans sans me rien donner? — Pas un shilling. » Il se frotta le menton et murmura : « Je n'aimerais pas à vous voir partir. C'est dur pour tous deux; mais voici ce que je dis, vous m'avez toujours payé quand vous le pouviez, et pourquoi ne me paieriez-vous plus quand vous le pourrez? — C'est ce que je me dis aussi. — Eh bien! monsieur, voilà ma main (et c'était une grasse et grosse main). Je vous accorderai deux années encore; puis, si cela ne se vend pas (et là-dessus il affecta un air fort sévère), eh bien! monsieur, nous réfléchirons à ce qu'il y aura à faire. Ainsi ne vous minez pas l'esprit et travaillez. »

De semblables traits, où la bonté se montre si simple et si abondante, n'ont pas besoin de commentaires, et nous le répétons, c'est jusqu'à la veille de sa mort que Haydon trouva ainsi des cœurs généreux pour lui répondre. Son imprévoyance, qui semblait s'accroître avec l'âge, engloutissait vite ses ressources personnelles, et pour se tirer des impasses où il s'acculait chaque jour par sa faute, il en appelait à ses amis sans s'inquiéter s'ils étaient riches ou pauvres. Ainsi il emprunta à Wilkie une somme de 600 francs, somme considérable pour un homme qui luttait lui-même avec la gêne, mais qui combattait la bonne bataille et avec une tout autre manière d'entendre l'honneur et le devoir. Un autre pauvre débutant venait de vendre un tableau, et cela, nous apprend Haydon, l'avait arraché à la ruine. Je lui dis qu'il « était un heureux gaillard, car moi-même j'étais sur le bord du précipice. Tout de suite il m'offrit une forte somme pour me tirer d'affaire. Je n'acceptai que 850 francs. » C'était prendre beaucoup déjà dans une bourse aussi mal garnie; mais nous cédons encore la parole à notre artiste, qui à ce moment venait d'être indisposé, et à qui son médecin avait recommandé l'usage du vin. « J'envoyai chercher un marchand de vin, je lui fis voir mon *Salomon;* je lui racontai que ma santé n'était pas bonne, et je lui dis de décider s'il était juste qu'après un tel effort je fusse privé d'un verre

de vin quand mon médecin me l'ordonnait. — Certainement non, répondit-il; je vous enverrai deux douzaines de bouteilles. Payez-moi dès que vous le pourrez, et souvenez-vous de boire, au succès du *Salomon*, le premier verre que vous viderez. »

Assurément une succession aussi constante et aussi longue de dévouemens dénote chez celui qui en fut l'objet un charme particulier, et cette puissance d'attirer, on aurait tort d'en chercher la source dans l'élévation de l'intelligence ou du caractère, dans de grandes actions ou dans une scrupuleuse rectitude. L'admiration et l'approbation n'impliquent pas nécessairement l'affection. L'amour a son cercle à part; il se donne à des qualités qui souvent n'ont rien de commun avec la vertu ou les capacités, et s'allient même intimement à la faiblesse et aux égaremens. Pendant que la tête ne peut s'empêcher de condamner, il n'est pas rare que le cœur s'obstine à absoudre. Haydon était de ceux qui trouvent grâce de la sorte devant le cœur. Il était affectueux et expansif, prêt à prendre part à tout ce qui intéressait les autres, ouvert et bon compagnon. Il avait enfin cette magie personnelle qu'on peut appeler affabilité, souplesse d'humeur, disposition facile, mais qui, sous tous les noms, n'est pas moins indéfinissable, quoique sa présence se fasse clairement et puissamment sentir.

En pénétrant plus avant dans la vie privée de Haydon, nous voyons ressortir encore plus clairement le côté tendre de sa nature. Après tout, s'il n'avait eu que l'amabilité du bon compagnon ou de l'homme de salon, on pourrait garder des doutes. Le talent de plaire en passant est loin de signifier toujours un caractère aimant ou une grande disposition à penser aux autres : un esprit vif et dispos, une certaine gaieté d'humeur, en font souvent tous les frais; mais Haydon fut marié, il avait fait un mariage d'inclination, et l'attachement que gardèrent pour lui sa femme et ses enfans nous le présente, comme père et comme époux, sous un jour très favorable. Ses mémoires d'ailleurs attestent suffisamment qu'il les payait de retour. Le nom de sa *chère Marie* et *de ses enfans* revient à tout instant sous sa plume, et chaque fois qu'il parle d'eux, c'est sous l'empire d'une pensée de tendresse, ou c'est pour se préoccuper de leur bien-être avec cette inquiétude anticipée qui est un si sûr indice du sentiment sincère. Sans dire enfin qu'il ait eu la pleine mesure de l'abnégation domestique, il n'est pas douteux qu'il éprouva avec force les affections de la famille et qu'il sut en remplir les obligations. Pour nous, cela pèse beaucoup dans la balance, car la vie du foyer, avec ses contacts immédiats et ses frottemens quotidiens, est la vraie pierre de touche du cœur. A moins d'y apporter beaucoup de conscience et de dévouement, on ne s'en tire pas à son honneur, et si le pouvoir

d'ouvrir le ciel était entre nos mains, c'est aux bons pères et aux bons maris que nous réserverions l'auréole. Ils sont malheureusement assez rares pour mériter l'adoration, et leurs devoirs semblent déjà trop hauts pour la généralité des hommes tels qu'ils sont. Dans quel creuset nos évangélistes modernes du progrès comptent-ils raffiner l'humanité pour la préparer à l'état de perfection qu'ils lui annoncent? Comment comptent ils remplacer le mariage avec ses obligations, ses fusions, ses influences fortifiantes et purifiantes? Nous ne le devinons pas. En attendant les miracles, ceux qui soutiennent dignement le rôle de chef de famille auront notre estime et notre amour, et tant que la société tirera ses meilleures inspirations et ses meilleures lois des vieux et tendres liens du foyer, nous les regarderons comme les piliers les plus solides de son existence et de sa prospérité. Nous tenions à rendre cet hommage au beau côté du caractère de Haydon; en ne le faisant pas, nous aurions cru manquer à la justice, et certainement nous aurions manqué à nos propres sentimens. Toutefois l'homme privé n'est pas ce qui doit nous retenir; nous avons surtout affaire au peintre et au critique d'art, et il faut revenir d'abord au peintre pour achever d'apprécier ce qu'il a voulu être, ce qu'il a été.

On a vu le bruit que Haydon avait fait de son vivant, et nous avons dit aussi comment il nous était impossible de lui accorder, sur la foi d'une telle preuve, des mérites qui ne se montraient nulle part. Quelques lueurs, quelques *disjecta membra* de sentiment plastique, voilà tout ce que nous avons pu reconnaître dans ses œuvres. Encore ces lueurs n'apparaissent-elles avec un peu de clarté que dans les écrits de Haydon. Là elles s'isolent en quelque sorte, et l'attention s'y arrête sans être frappée du même coup par les bévues et les barbarismes; mais, dans ses tableaux, il faut en quelque sorte deviner les parcelles de bonnes intentions qu'il a pu avoir. Ces parcelles sont mêlées à tant de choses choquantes ou communes, à tant de preuves d'aveuglement, et le résultat est toujours tellement incomplet, que, parmi les productions qui comptent, il n'a pas droit même de figurer au plus humble rang. Sans doute il est naturel de voir plus loin qu'on ne peut atteindre, de distinguer des perfections qu'on peut indiquer la plume à la main et qu'on est pourtant incapable de reproduire. Cela est arrivé à Haydon, et en cela il n'a fait que subir la loi commune, qui atteint également l'artiste supérieur; mais le véritable artiste, s'il est souvent faible et incompétent, ne donne pas brutalement à côté : il ne va pas jusqu'à contredire tout sentiment, et Haydon est allé jusque-là.

Ce qui se fait le plus remarquer dans ses peintures, c'est une grande adresse de main déployée sur une grande échelle. La dimen-

sion des figures exécutées par Haydon avait en elle seule de quoi frapper un public qui n'était pas habitué à voir fabriquer avec tant d'aisance et d'abondance des hommes et des femmes de cette taille. Cela était extraordinaire, et cela parut singulièrement beau. La majorité des spectateurs n'étaient pas capables d'apprécier ce que valaient en réalité de pareilles créations; si quelques-uns eurent des doutes et des défiances, leurs impressions restèrent confuses, et ils osèrent à peine ouvrir les yeux pour voir en plein et juger. — Et maintenant encore il s'en faut que l'illusion ait complétement cessé avec l'influence personnelle du peintre. Quoiqu'il ne soit plus là pour entretenir l'admiration générale par les fanfares qu'il sonnait en son propre honneur, ou par le bruit des coups qu'il distribuait libéralement autour de lui, sa supériorité est encore assez admise comme un article de foi pour qu'il y ait danger à la contester. Le sauvage qui a vu la civilisation et qui vient engager les siens à couvrir leur nudité se fait lapider pour son impertinente sagesse. Si pareil sort n'attend pas le critique, il s'expose, en étant un peu moins aveugle que l'opinion reçue, à s'entendre accuser de prévention et d'injustice.

Il ne nous est pas moins très difficile de préciser les nombreux défauts que nous avons à reprocher aux tableaux de Haydon. Ceux même qui sont les plus flagrans et qui sautent aux yeux à première vue, — la grossièreté vulgaire des figures et leur manque de proportions, — se réduisent, quand on veut les désigner, à quelques mots vagues comme ceux que nous venons d'employer. Nous ne serons guère plus explicite ni plus précis en disant de sa couleur qu'elle est fausse comme représentation de la réalité, grossière et outrée comme intention pittoresque. Toute critique d'art se heurte de fait au même obstacle : à l'impossibilité d'exprimer par des mots ce qui est du pur ressort des formes et des couleurs. L'écrivain qui discute un livre est à même d'éclairer et de confirmer son dire en citant les passages qu'il loue ou qu'il blâme; celui qui apprécie une peinture n'a aucune ressource analogue. Il faut qu'il se borne à parler d'une chose qui demanderait à être vue pour être connue. Faute de mieux, nous laisserons le lecteur juger du talent du peintre d'après l'impression générale que peuvent donner le caractère et la carrière de l'homme. Nous doutons que jamais les œuvres d'un ouvrier aient plus nettement reflété sa personnalité. Comme l'a dit l'éditeur de ses mémoires, « sa peinture, c'est lui; — ses tableaux pèchent par où il a péché. » — Absolument dénué de calme, sa violence et ses ardeurs incontinentes l'emportaient toujours au-delà du jugement et de la pensée. Suivant ses propres expressions, il *se précipitait au travail*, il *lançait* ses couleurs sur la toile, il *enlevait* une tête ou

une figure, et les œuvres qu'il traitait de la sorte n'étaient pas des esquisses ou de légers croquis : c'étaient de vastes compositions historiques ou religieuses, avec des personnages de dimension colossale et quelque vingt pieds carrés ou plus de superficie.

A côté de cette précipitation impatiente et désordonnée, il y a comme une contradiction à mentionner le temps et le soin qu'il mettait à se préparer, par des lectures et des recherches, à chacune de ses compositions; mais sa vie entière n'a été que paradoxe et inconséquence. Il compulsait des autorités pour se renseigner sur les événemens qu'il voulait mettre en scène, sur les mœurs et les costumes vrais de l'époque; il faisait pour ses figures et ses accessoires de nombreux dessins d'après nature; il étudiait même l'anatomie de ses personnages et de ses poses. On peut s'étonner que tant de travail ait été stérile; il en est ainsi pourtant, et cela nous donne lieu d'insister sur le peu de vocation qu'une telle stérilité accuse chez un artiste auquel n'ont manqué ni les occasions ni les ressources. La vérité est d'ailleurs que toute cette érudition historique n'a que peu à démêler avec la question dont s'occupe le peintre. A cet égard, les artistes sont dans une grave illusion. Ce que nous demandons à un tableau ou à une statue, ce n'est pas un cours d'histoire ou de morale; la moindre page d'un livre d'enseignement remplirait beaucoup mieux cet office, — et il y a grande raison de croire que les facultés esthétiques ne tiennent qu'une place très restreinte chez un homme, quand il les met au service de n'importe quel but qui n'est pas leur but à elles et leur propre satisfaction. Quelles facultés dominaient chez Haydon, et à quoi était-il le plus apte? Nous aurions peine à le dire, tant il s'est dispersé avec une sorte d'indifférence, en montrant la même prestesse dans toutes ses multiples entreprises; mais assurément le choix qu'il a fait de la peinture pour sa principale occupation est ce qu'il y a de plus inexplicable et de plus déraisonnable aussi dans sa vie. Quelles qu'aient pu être ses capacités générales, il est clair que dans cette direction elles étaient radicalement en défaut, et que dès le principe elles s'étaient fermé, en la prenant, toute chance de succès.

En vérité, plus on considère cette destinée extraordinaire, plus on la trouve remplie de contradictions, et la célébrité de l'artiste, à côté de ses preuves réitérées d'impuissance, n'est certes pas la moindre. On a vu, cela n'est pas douteux, bien des réputations usurpées chez des populations beaucoup plus savantes en fait d'art que ne l'étaient les Anglais de cette époque. La multitude, sans laquelle il n'y a pas de popularité, représente même un élément certain d'erreur : elle est comme un aveugle Polyphème, qui ne peut que rester en place ou tâtonner tant qu'on ne le prend pas par la main, et qui

va droit ou de travers suivant le guide qui lui vient. Quand elle tombe juste, c'est encore de sa part une sorte de méprise. Toujours est-il qu'un succès comme celui de Haydon suppose des circonstances spéciales; il n'a été possible que dans un milieu où l'ignorance était à peu près universelle à l'égard des matières en litige.

Dans l'Angleterre d'alors, le goût général attendait encore l'éducation la plus rudimentaire. On l'avait égaré. Les règles élémentaires de l'art étaient pour la plupart ignorées ou mal entendues, si ce n'est par un très petit nombre d'individus. Il n'existait aucun corps d'idées justes sur le dessin, le modelé, et les autres principes du même genre. Le brillant et l'effet étaient la grande préoccupation des débutans, et il est à peine besoin de remarquer que ces qualités sont on ne peut moins du ressort d'un novice. Les notions sur lesquelles vivait l'époque se réduisaient à quelques demi-apercus tirés de sir Joshué Reynolds, — et non pas de ses écrits, où il a exposé les vues les plus larges et les doctrines les plus vraies, — mais de ses procédés et de ses œuvres, qui, malgré son génie, n'étaient toujours que les résultats compliqués et longuement perfectionnés d'une vieille pratique qui s'était faite elle-même sans un fonds suffisant d'études préparatoires.

Des principes qui n'avaient pas d'autre base ne pouvaient manquer d'être vagues et insuffisans, peu propres à développer une école de peintres savans, peu propres, par cela même, à créer un noyau d'appréciateurs compétens, — puisque ce sont les artistes qui forment le goût général. Ajoutons à cela que les principes et les procédés de Haydon, tels qu'il les a exposés et mis en œuvre, dérivaient aussi de la source où son public avait puisé, ce qui leur assurait l'avantage d'être facilement saisis. Ils ne dépassaient pas la portée des intelligences; ils ressemblaient aux choses qu'on avait appris à tenir pour belles, et de la sorte ils se trouvaient comme admirés de plein droit, si mal qu'ils remplissent les conditions d'une véritable excellence.

En tenant compte de ce défaut général d'éducation, on comprend que dans la foule de ses admirateurs l'élite même de la société se soit rencontrée côte à côte avec le troupeau qui ne sait pas ce qu'il fait. On y remarquait les grands, les sages, les gens d'esprit, et, ce qui est plus frappant, bon nombre d'artistes distingués. Ce dernier fait surtout est éloquent. Rien ne saurait accuser plus énergiquement le triste état des lumières en fait d'art. Disons cependant, pour être juste, qu'ici encore il faut probablement faire une part assez large à l'influence personnelle du peintre, et que la plupart des artistes qui l'ont admiré et qui lui ont survécu semblent avoir beaucoup rabattu de leur enthousiasme sur son compte. Après les applaudis-

semens des peintres, les importantes commandes des riches et des grands s'expliquent d'elles-mêmes. Haydon et ses œuvres étaient la mode du jour, et, comme il arrive toujours quand la mode s'en mêle, un acheteur amenait d'autres acheteurs; mais, comme il arrive également en pareil cas, l'impression du jour était souvent démentie par celle du lendemain; ce qui avait séduit à première vue apparaissait plus tard sous un aspect bien moins flatteur. De là les gémissemens si fréquens du pauvre Haydon sur le dédain et l'indifférence avec lesquels on traitait les productions de son pinceau. Pourtant sa vanité était toujours debout pour lui épargner la plus cuisante des blessures : la conscience de son propre démérite. Loin de s'accuser lui-même, il rejetait toute la faute de ses échecs sur le mauvais goût du public, sur l'intrigue ou sur l'envie. Rien ne put faire tomber de ses yeux les écailles de l'amour-propre; rien ne put l'amener à reconnaître que l'on s'était trompé d'abord, et qu'à la fin on s'était détrompé. Les désappointemens, en se multipliant, provoquèrent de sa part des plaintes plus habituelles contre l'injustice et l'iniquité dont il était la victime; ils n'ébranlèrent point sa croyance en son propre génie, ils ne diminuèrent point sa confiance en lui-même; jusqu'au bout, il ne trahit aucun doute. La fin de son hallucination fut la fin de sa vie.

Il va sans dire que cet aveuglement doit l'acquitter de toute imputation de charlatanisme. Sa carrière, avec tant de promesses pompeuses d'où il ne sort que du vent, a beau ressembler de près à celle du jongleur, le trait essentiel de la fraude ne s'y retrouve pas. Il ne savait pas qu'il exploitait l'ignorance publique; il était sa propre dupe avant de duper les autres. Il faut se rappeler en outre et il faut aussi lui compter comme une circonstance atténuante la quantité et la qualité souvent imposante des flatteries qui lui furent prodiguées. Il eut de l'encens de tous les côtés; mais de nul côté il ne lui en vint tant et de si extravagant que des littérateurs ses amis, au nombre desquels figuraient des personnages de grande célébrité. Les vers écrits à sa louange par Wordsworth, Keats, Charles Lamb, miss Barrett, miss Mitford et leur suite poétique, les mots et les billets complimenteurs de sir Walter Scott, Campbell, Johanna Baillie, Rogers, et de bien d'autres sommités que le peintre avait appris à estimer d'après leur position littéraire, ne pouvaient manquer de flatter largement sa manie. Dans ses mémoires, il a rassemblé toute une moisson de pareils témoignages qui sans doute attestent la bonne volonté de ses amis, mais qui, pour l'esprit plus froid de ses lecteurs, révèlent aussi la grande infirmité de son propre caractère et l'ignorance absolue de ses admirateurs en matière de beaux-arts.

II.

Vers les dernières années de sa vie, Haydon vit se réaliser un de ses vœux les plus ardens. Un principe qu'il avait admis de bonne heure et qu'il s'était efforcé maintes fois de faire prévaloir fut adopté par le gouvernement. Il fut décidé que le grand art serait encouragé par l'état, et en 1841 le nouveau système s'inaugura par la nomination d'une commission royale chargée d'aviser à la décoration des salles du parlement. Bientôt les commissaires proclamèrent un concours préparatoire, en invitant les artistes du pays à envoyer des cartons composés sur une ample échelle et dans le sens de la peinture murale. Le concours, dont la clôture était fixée à l'année 1843, devait être suivi d'une exposition, et les envois devaient servir à donner la mesure des peintres, pour que la commission pût ensuite confier les travaux aux plus capables.

Haydon, malgré ses soixante-six ans, dressa l'oreille au son de cette trompette. Il n'avait rien perdu de son ardeur, et il se mit à l'œuvre avec un redoublement d'enthousiasme et une pleine certitude de l'emporter sur tous ses rivaux. « Hourrah, hourrah, hourrah, et encore un hourrah! — lisons-nous dans son journal à la date du 13 juillet 1842, — mon carton est debout, et il me fait battre le cœur comme les grandes superficies me l'ont toujours fait battre. Des difficultés à surmonter, des victoires à gagner, des ennemis à terrasser, la nation à charmer, l'honneur de l'Angleterre à soutenir, hourrah, hourrah et encore un hourrah! » Nous continuons à citer afin que le lecteur puisse apprécier au vif et sur nature la singularité de ce caractère, et afin aussi que les paroles mêmes de l'homme fassent pressentir la catastrophe que des sentimens aussi insensés à pareil âge semblaient inévitablement préparer.

« Mon carton est en train pour tout de bon. J'ai tout mis en place, avec de cruels momens d'agonie morale causés par ma position. Je me suis séparé de mes portraits de Raphaël et du pauvre ami Wilkie, afin de ramasser quelque argent pour les besoins du moment. C'est terrible, mais c'était inévitable. Darling (un de mes plus vieux amis) est venu me voir; il m'a prêté 125 francs. »

« 25 juillet. — Aujourd'hui, j'ai entamé la tête d'Adam (le sujet de son carton était la tentation de nos premiers parens); j'espère en la grâce de Dieu pour l'achever et pour achever la semaine. *Amen.* »

« J'ai un billet de 385 fr. 80 cent. qui devait être acquitté samedi et qui ne l'est pas. Aujourd'hui encore, à cinq heures, j'ai à payer 175 francs; je n'ai pas de quoi. Et ce sont là les agréables sensations dont il me faut dégager mon esprit avant de concevoir et d'exécuter le plus sublime et le plus

faible des mortels! Pourtant, avec la bénédiction de Dieu, j'y réussirai. »

« Huit heures du soir. — Tout s'est passé au mieux. J'ai arrangé l'affaire des 175 francs, en donnant 6 francs 22 cent. pour un renouvellement d'un mois, tout cela après avoir été six heures trois quarts à dessiner, en prenant un quart d'heure pour goûter. »

Un peu plus tard, alors que son œuvre était presque terminée, il éclate en transports d'allégresse :

« Ma gratitude est inexprimable. J'ai confiance d'arriver à une glorieuse conclusion, et d'atteindre à la fin, en vainqueur, le grand but de ma vie, ce qui a été si longtemps mon espoir et ma prière...

« Quelle influence il faut que j'aie sur mes semblables pour qu'ils m'aient donné à crédit papier, toiles, crayons, services, logement et modèles, pour que les percepteurs aient consenti à payer mes impôts et les propriétaires à ne pas exiger leurs termes! Mais toujours je leur ai fait voir mes œuvres, et ils se sont rendus. Je reprends alors mon travail et je poursuis avec extase, jusqu'à ce qu'il m'arrive quelque autre aboyeur, qui lui aussi voit et est vaincu. Une femme est venue, et à la vue du carton elle a levé au ciel le mains et les yeux en s'écriant : Oh! *la* sublime ouvrage!

« Mais ce n'est pas mon influence à moi, ce n'est pas une influence humaine. »

Vers la fin de 1842, Haydon se prépara à un second carton. A cette occasion, voici ce qu'il enregistrait dans son journal :

« 29 décembre. — La toile de mon second carton est là qui m'attend. O Dieu! bénis le commencement, la continuation et la fin. O Dieu! rends-moi capable, avec ta seule aide, de le mener à une noble et triomphante issue, afin qu'il grandisse l'honneur de ce pays et qu'il me mette moi-même en état de soutenir avec honneur ma famille. Fais-moi la grâce qu'aucune difficulté ne m'abatte ou ne m'arrête, mais que je puisse surmonter tous les obstacles. Accorde-moi ces choses, et par-dessus tout la santé du corps et de l'âme, pour l'amour de Jésus-Christ. *Amen.* »

« Janvier 1843. — Rude coup de collier et beaucoup de besogne. Toute la semaine, j'ai magnifiquement travaillé avec toute la fureur, la persévérance et la vigueur du jeune temps, et demain il faut que je porte la peine d'avoir remis toutes les affaires d'argent, jusqu'à ce qu'il ne restât pas deux shillings dans la maison. Ma chère Marie résiste assez bien, — fort bien, — mais cela prend sur sa force. J'espère qu'elle tiendra jusqu'au bout comme moi. »

L'imprévoyance et l'étourderie en matière d'argent étaient chez lui incurables. Dans son âge mûr, comme dans sa jeunesse, ce n'étaient pas les vices et les débauches qui absorbaient ses ressources; il les gaspillait, laissant les dettes engendrer les dettes, si bien que, durant ses dernières années, nous le voyons littéralement traqué de toutes parts, et que la plainte de l'homme aux abois ne s'interrompt plus sur ses lèvres. Il écrit deux mois plus tard :

« Ainsi j'ai commencé, mais toujours dans un misérable état de détresse comme à l'ordinaire. J'avais à envoyer de l'argent à mon fils à Cambridge, et je me suis mis en course (pour emprunter) avec les angoisses d'un accusé. »

Disons, entre parenthèses, qu'il avait toujours répugné à faire des portraits ou de petits tableaux, parce que, dans ses idées, ce n'était pas là de la grande peinture. Les lignes qui suivent font allusion à cette répugnance.

« Ne vaut-il pas mieux peindre des choses à 125 francs la pièce que d'endurer plus longtemps ce martyre? Certainement, cela vaut mieux, et si l'enjeu du concours ne réussit pas, j'étonnerai mes amis par la facilité avec laquelle je me mettrai à faire du métier pour vivre et pour assurer mes vieux jours.

« 31. — Dernier jour de mars. — J'ai bien travaillé, et j'ai passé par de rudes momens; mais je suis encore debout par la grâce de Dieu avec mes deux cartons terminés et terminés avec effet. Je me dispose maintenant à une troisième composition; mais je n'ai pas encore arrêté si ce sera oui ou non une fresque. Je soupire après le mortier et j'ai commencé mon troisième carton dans cette intention; aujourd'hui même j'ai été occupé à préparer de la chaux. Si jamais artiste a été propre à la fresque, je le suis. J'ai toujours tout fait d'emblée. Pour toutes les grâces et les épreuves de ce mois, mon Dieu, je te bénis de toute mon âme. »

Pour peu que l'on sache ce qu'est la fresque, — celui de tous les genres qui réclame à la fois la science la plus solide et l'initiation la plus sérieuse, — on peut juger, d'après les capacités générales de notre peintre, comment il était propre à ce difficile travail. Il y a dans son assertion un mélange de vanité et d'ignorance qui fait sourire, et cependant vers cette époque il fit des cours publics sur la fresque, et il fut écouté.

La clôture du concours arriva, et nous trouvons ce passage dans son journal :

« 1er juin 1843. — O Dieu! je te rends grâce de ce qu'aujourd'hui j'ai déposé sains et saufs mes cartons à Westminster-Hall. Sois-leur propice! C'est un grand jour pour mon esprit et mon âme. Je te bénis de m'avoir gardé la joie de voir cette journée. Épargne ma vie, ô Seigneur, jusqu'à ce que j'aie montré ta force à cette génération, et ton pouvoir à celle qui doit suivre. Je suis profondément reconnaissant d'avoir été conservé jusqu'à un pareil jour. »

La commission chargée de prononcer sur les mérites des candidats et de décerner les prix rendit ses arrêts vers la fin de juin, et le 27 du même mois Haydon reçut avis du secrétaire que ses cartons n'étaient pas au nombre des œuvres couronnées. Son journal resta fermé jusqu'au 30; ce jour-là il y inséra ces lignes :

« Je me suis couché dans un honnête état d'anxiété. Le choc a été violent pour ma famille, surtout pour mon cher garçon Frank, et cela a fait renaître toutes les vieilles terreurs d'arrestation, de saisie, d'insolvabilité. C'est exactement ce que j'avais prédit, et il y a eu, je crois, du parti-pris. »

Le coup avait pénétré profondément. Pendant trois ans encore, c'est-à-dire jusqu'à l'acte de désespoir qui mit fin à sa vie, Haydon continua à se débattre contre le désappointement et contre une position d'heure en heure plus accablante, peignant et se leurrant, suivant son habitude, pour tâcher d'oublier. Ses recours à la bourse d'autrui étaient devenus incessans; il s'adressait sans scrupule à tous ceux qu'il croyait assez riches pour donner, même à des personnes qu'il ne connaissait guère que de nom. Les refus étaient nombreux; les mains secourables furent loin cependant d'êtres rares. Malheureusement la misère vint à la fin ouvrir les yeux qui jusque-là étaient restés si obstinément fermés aux leçons plus douces, quoique rudes, de l'expérience. Il ne lui fut plus possible de se tromper lui-même, et quand le jour se fit, il n'eut pas la force de le supporter. Son journal nous conduit jusqu'à quelques minutes avant sa mort, — il n'avait pas cessé de le tenir aussi régulièrement que par le passé, — et nous en extrairons les derniers paragraphes pour leur laisser achever à eux-mêmes cette lamentable histoire.

« 16 (juin 1846). — De 2 à 5 heures, je suis resté devant mon tableau, assis et les yeux fixes, comme un idiot. Mon cerveau était affaissé par l'inquiétude et par les regards de ma chère Marie et de mes enfans, auxquels j'avais dû m'ouvrir. Je dînai après avoir engagé toute notre argenterie, afin de nous sauver du besoin en cas d'accident...

« J'avais écrit à sir Robert Peel, au duc de Beaufort et à lord Brougham, pour leur dire que j'avais une forte somme à payer J'offrais au duc de Beaufort une étude du duc de Wellington pour 1,250 francs. Qui fut le premier à me répondre? Malgré les attaques de Disraéli et les préoccupations harassantes des affaires publiques, j'eus la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je suis fâché d'apprendre vos embarras continuels. Sur un fonds restreint qui est à ma disposition, je vous envoie, pour vous aider à sortir de ces embarras, une somme de 1,250 francs.

« Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,

ROBERT PEEL. »

« Et ce Peel est l'homme qui n'a pas de cœur! »

« 17. — Ma bien-aimée Marie, avec une exaltation de femme, m'engage à cesser tout paiement et à en finir. Je ne veux pas. Je veux terminer mes six tableaux avec la faveur de Dieu, réduire mes dépenses, et espérer que la miséricorde divine ne m'abandonnera pas, qu'elle m'accordera de franchir l'épreuve, en gardant jusqu'au bout la santé et la vigueur du corps,

la reconnaissance et l'élévation de l'esprit. C'est en elle seule que je mets ma confiance. Que mon imagination retienne sans cesse devant moi mon *Christophe Colomb!* O Dieu, bénis mes efforts à travers tous les changemens de la fortune, mène-les au succès, soutiens ma chère Marie et ma famille. *Amen.* »

« Ce matin, dans la crainte d'être réduit aux extrémités, je suis sorti pour rendre à un jeune libraire, chargé d'une famille, des livres que je ne lui avais pas payés. Pendant le trajet, l'idée que j'en pourrais tirer de l'argent me vint à l'esprit. Cela me souleva le cœur contre moi-même. Je descendis chez le libraire, et je lui dis que je craignais d'être en danger, que par là je pouvais lui occasionner une perte, et que je le priais de garder ses livres pour quelques jours. Il me fut reconnaissant, et c'est le soir que je reçus les 1,250 francs. *Je sais ce que je crois.* »

« 18. — O Dieu, soutiens-moi à travers les maux de cette journée. Grand tourment d'esprit. Mon propriétaire Newton est venu. Je lui ai dit : — Newton, je lis un terme sur votre visage, mais de moi rien. Je suis convenu de le revoir demain soir pour lui exposer ma position jusqu'au dernier *iota.* — Par votre bonne âme, Newton, lui ai-je dit, ne me faites pas saisir. — Qui pense à cela? m'a-t-il répondu à demi blessé... »

« J'ai envoyé les portraits du *Duc*, de Wordsworth, de mon cher Frédéric et de Marie à miss Barrett, pour les mettre sous sa protection. J'ai les bottes et le chapeau du *Duc*, l'habit de lord Grey et quelques autres têtes. »

« — 20. O Dieu, protége-nous à travers les maux de ce jour. *Amen.*

« — 21. Nuit horrible. J'ai prié dans l'affliction et je me suis levé dans l'agitation.

« — 22. Que Dieu me pardonne. *Amen.*

Fin
de
B. R. Haydon.

« Ne m'étendez plus sur ce monde qui blesse » (*Lear*).

« Fin du vingt-sixième volume. »

Suivant l'éditeur de l'autobiographie, ces paroles dernières furent écrites entre dix heures et demie et dix heures trois quarts, le matin du lundi 22 juin. Avant onze heures, la main qui les avait tracées était glacée et raidie par une mort volontaire.

Nous n'essaierons pas de tirer la morale de cette histoire, ni de l'embellir; nous ne terminerons pas cependant sans consacrer encore quelques lignes aux prétentions littéraires de Haydon. Ses écrits et ses discours ne sont guère qu'un hors-d'œuvre dans sa vie, car c'est à être un peintre qu'il avait mis son ambition et sa gloire. Ils ne sont pas non plus de nature à compenser l'impression pénible que laisse sa carrière d'artiste. Pourtant c'est encore dans ses écrits qu'il s'est montré le mieux; c'est là du moins qu'il a laissé le peu d'indices qui pourraient donner une idée moins défavorable de ses capacités plastiques, et c'est pour nous une raison d'en dire quelques mots avant de finir.

Parmi ces écrits, il en est toutefois dont il importe peu de s'occuper : ce sont les articles de politique étrangère ou intérieure qu'il aimait à envoyer aux journaux, uniquement sans doute pour satisfaire la fiévreuse activité dont il ne pouvait secouer l'influence. « C'est étrange combien il faut que je veille sur moi, écrivait-il en 1844, à l'âge de cinquante-neuf ans; dès que j'en ai fini avec l'excitation d'un grand tableau, si je n'entreprends pas immédiatement une nouvelle œuvre, je suis sûr d'avoir une explosion littéraire. » Sans nous arrêter aux milliers de pages que devait produire une machine aussi infatigable, nous arriverons tout de suite à la portion des écrits de Haydon qui touchent directement à l'art. Ces écrits sont au nombre de trois ou quatre : les *Discours*, un *Essai sur la Peinture*, enfin des *Notes sur l'Art grec* et *sur l'Encouragement des artistes par l'état*.

Les *Discours* de Haydon eurent un succès qui n'a pas lieu de nous étonner. Sa verve de manières et sa facile hardiesse lui permettaient de parler avec grand effet devant de vastes réunions d'auditeurs. Tout ce qu'il possédait de supériorité était d'ailleurs d'une qualité populaire; il se rapprochait assez du degré d'intelligence qui se rencontre dans les vastes assemblées pour ne pas être exposé à choquer ou à dérouter les idées reçues. Semblable à la brebis qui marche en tête du troupeau plutôt qu'au berger, il était de ceux qu'on suit moins par respect que par sympathie. Les questions d'art, dans ces *Discours*, sont mêlées à nombre de matières étrangères, et elles sont traitées, on le devine assez, dans le style à effet, *ad captandum*. Pour un tempérament aussi excitable et aussi avide de paraître, la présence d'un vaste auditoire était comme un breuvage enivrant. Elle ne pouvait qu'ajouter à l'impétuosité et à la diffusion d'un esprit déjà trop vagabond et trop peu porté à s'arrêter pour peser et mesurer. Nous ne tenterons pas de passer au crible ces morceaux, afin d'en extraire les notions esthétiques de Haydon. C'est dans un autre travail qu'on a la meilleure chance de trouver la somme de son savoir en fait d'art, autant qu'il a pu se dégager. Nous voulons parler de son *Essai sur la Peinture,* qui, dans le principe, avait été écrit pour la septième édition de l'*Encyclopedia britannica*, et qui fut jugé assez remarquable pour être réimprimé (1838) en un volume séparé.

En abordant ce travail, on s'imaginerait volontiers que l'écrivain va donner tout ce que son esprit renferme, et apporter à sa tâche tout le jugement et la gravité dont il est capable. C'était le cas, ou jamais, pour lui de se recueillir, de considérer, de réunir ses données et de les vérifier, car c'était assurément dans une telle occasion qu'il était tenu de parler de l'art en termes mesurés et nourris. Un

ouvrage aussi considérable, aussi important que l'*Encyclopédie britannique*, réclamait autre chose que les phrases à fanfares et à courbettes, qui peuvent convenir quand on s'adresse à un auditoire mélangé. En pénétrant dans le cénacle des experts et des savans, il s'agissait de travailler avec eux à résumer et à placer, comme sur un piédestal, ce qu'il y avait de meilleur et de plus élevé dans les connaissances existantes; mais il est probable que la puissance de comprendre les exigences d'une pareille entreprise fait partie de la faculté qui est la puissance de les remplir. Aussi se lança-t-il tête baissée dans son sujet. Avant de prendre la plume, il n'avait pas été sans beaucoup lire et beaucoup amasser; malheureusement tout ce labeur, au lieu de mûrir ses conclusions, ne sert qu'à nourrir sa verve et son abondance. La même exagération et la même légèreté qu'il apportait à la tribune le suivent au fond du cabinet. Il semble avoir été le jouet d'une excitabilité maladive, qu'il n'était pas de force à dominer et qui l'emportait sans cesse jusqu'à la déraison. Rien ne saurait être plus inconvenant que le style de son travail, surtout dans la portion très considérable où il s'occupe de l'art moderne. Il se perd dans l'enflure et l'emphase pour retomber bientôt dans le sans-façon d'une conversation vulgaire. Il a toujours l'air de se croire en face du public, et il hausse la voix pour frapper davantage. De la sorte, l'*Essai sur la Peinture* fait l'effet d'un récit adressé à un groupe d'auditeurs sur un ton à la fois dogmatique et familier. C'est une espèce d'histoire décousue de l'art et des artistes à partir des temps les plus reculés, une revue où des jugemens par ouï-dire et de pures conjectures touchant des ouvrages disparus depuis des siècles sont présentés comme des faits, où les vieilles anecdotes sur les anciens maîtres, anecdotes que tout le monde connaît et dont la plupart ont été rejetées de longue date par les bons esprits, sont répétées avec complaisance, le tout entremêlé de citations puisées dans les auteurs classiques ou modernes et d'appréciations esthétiques. Une syntaxe défectueuse, sans parler d'une mauvaise ponctuation, et beaucoup de phrases enchevêtrées rendent souvent fort difficile la tâche du lecteur, préoccupé de discerner ce que l'écrivain a voulu dire. Haydon a tant de facilité, que ses idées sortent confuses et heurtées comme la foule que dégorge la porte d'un théâtre. Parmi les opinions que l'on peut saisir au milieu de ce chaos, bon nombre reproduisent des aperçus judicieux; mais elles ne sont pas originales, bien que certainement l'auteur les ait énoncées avec la conviction qu'elles étaient de son cru. Haydon était prompt à subir et à suivre les idées d'autrui, il les adoptait facilement, et, comme il arrive d'ordinaire aux esprits ainsi disposés, il considérait chaque enfant-trouvé comme sa propre progéniture. C'était la sienne en réa-

lité, autant qu'on peut s'approprier une chose empruntée en la défigurant et en la déformant, car il était si complétement subjugué par sa personnalité, par la vanité et la passion de l'effet, que toutes ses actions et ses notions se contournaient pour en prendre le pli. Un esprit ainsi constitué peut bien admettre la lumière, mais on sent qu'il ne peut l'analyser. Comme un prisme coloré, il ne donne qu'une réfraction falsifiée. Une organisation pareille est entièrement impropre au rôle de critique et de juge.

En résumé, après avoir passé en revue toutes les prétentions de Haydon, nous sommes forcé de resserrer dans un bien étroit espace ses titres réels, et c'est tout à fait en dehors de ses peintures et de ses dessins que nous devons les placer. A notre avis, s'il a donné une preuve positive de capacité plastique, elle se trouve dans l'hommage qu'il a su rendre à la beauté des sculptures grecques connues sous le nom de *marbres d'Elgin*, et dans les vues qu'il a émises sur l'encouragement du grand art par l'état. Ses idées sur ces deux points sont répandues dans divers écrits, publiés à des époques différentes; il faut les glaner au passage, et nous ne pouvons que les mentionner. Cependant il ne faut pas oublier une circonstance qui doit aussi être comptée pour Haydon. Non-seulement ce qu'il a dit sur les marbres d'Elgin et sur l'encouragement de la haute peinture est pensé en général avec suffisamment de clairvoyance, mais l'homme qui émit ces vues eut encore le mérite de les défendre de bonne heure. Il avait commencé à soutenir de pareilles opinions bien avant que le public voulût les admettre, et il persista malgré une longue et violente opposition.

Malheureusement pour Haydon, quelque valeur que l'on puisse accorder à ces appréciations, et quelle qu'ait été l'ardeur de son admiration pour les grandes qualités de l'art, la puissance d'appliquer ce qu'il semblait si vivement sentir ne lui avait pas été accordée. Il ne put jamais reproduire les beautés et les sublimités qu'il célébrait avec tant de chaleur. Entre les perceptions qu'il pouvait avoir et la toile où il s'agissait de les transporter, entre son cerveau et ses doigts, il existait comme une barrière invisible. Ce qu'elle était, nous pouvons seulement en juger par conjecture, et il est possible que nos suppositions soient fort loin de la vérité; mais que l'obstacle ait été de telle ou telle nature, il n'était pas moins là, et il a été assez fort ou pour barrer entièrement le passage à ses sentimens d'artiste, ou pour les altérer et les défigurer au point d'en rendre la valeur native complétement méconnaissable.

W. H. Darley.

LA

TRAGÉDIE ITALIENNE

ET

MADAME RISTORI

Alfieri et *Mirra*. — Schiller et *Marie Stuart*.

On ne cesse de répéter d'une part que l'Italie ne produit plus rien, qu'avec les mêmes dons naturels et le même soleil, l'Italie des lettres et des arts n'est plus qu'un grand désert; — de l'autre, que le public de Paris a perdu désormais toute espèce de sentiment du beau, que son goût se dégrade et s'avilit chaque jour davantage, et qu'indifférent aux œuvres sérieuses qu'on pourrait vouloir tenter au théâtre, il ne conserve d'intérêt et de sympathie que pour cette littérature qui se propose uniquement de peindre au naturel et dans la crudité la plus repoussante les gestes des filles perdues et de toute la société interlope que ces planètes vagabondes et néfastes entraînent plus ou moins dans leur centre de gravitation. J'avoue que cette double assertion, à laquelle, on n'en saurait douter, d'excellens esprits resteront fidèles après comme avant, me paraît avoir été depuis deux mois singulièrement battue en brèche par les événemens. D'abord cette Italie qu'on disait morte à la poésie, aux lettres, aux beaux-arts, nous envoie une troupe de comédiens où du premier coup se rencontrent deux sujets dont l'un, Mme Ristori, prend place immédiatement à côté de ce que nous avons eu jamais de plus illustre, et dont l'autre, M. Rossi, sans prétendre si haut, sans sortir des limites ordinaires du talent, nous montre un ensemble de qualités tel que notre scène française actuelle ne trouverait personne à lui pouvoir comparer. Et le public qui se passionne pour ce spectacle, qui laisse tomber *le Mariage d'Olympe* pour courir en foule à *Mirra*, est ce même public de Paris

qui passe, en matière d'art, pour avoir désappris toute notion des choses élevées. Il y a là évidemment un fait assez significatif, et j'en conclus non pas que l'Italie est aujourd'hui ce qu'elle était au XVIe siècle, non pas que le public de Paris ne recherche au théâtre que des impressions exclusivement littéraires, mais tout simplement qu'en dernière analyse les conditions pourraient bien être moins mauvaises que certains esprits chagrins se l'imaginent, et qu'il ne faut jamais désespérer.

Sans être de ceux qui voudraient voir dans l'apparition d'une tragédienne le signe manifeste de la renaissance intellectuelle d'un peuple, nous ne saurions refuser à cette apparition le grave intérêt qu'elle mérite, et nous nous sentons d'autant mieux disposé à l'accueillir qu'elle s'est produite sous les auspices de l'art, qu'elle nous a en même temps donné la mesure de l'esprit nouveau en Italie et de ses tendances au théâtre. Ce ne sont certes pas des chefs-d'œuvre que les tragédies de cette jeune école, et la plupart, pour l'étude des caractères et l'originalité des combinaisons scéniques, rappellent très souvent nos mélodrames. Il n'en est pas moins vrai que ces tentatives, si imparfaites qu'on les trouve, témoignent presque toutes d'un retour au passé national, d'une vive et louable préoccupation de la langue des maîtres. J'accepte d'avance tout ce qu'on pourra dire de ces pièces, dont la conception trahit évidemment l'enfance de l'art, mais je demande aussi qu'on tienne compte du style, qui, presque toujours ferme et soutenu, s'élève par momens à la vraie poésie. Sans doute ces tragédies ne sont la plupart du temps que des mélodrames, mais des mélodrames empruntant leurs sujets aux récits de *la Divine Comédie*, et très souvent écrits dans la langue dantesque. Ce culte prononcé du sublime Florentin, ce retour vers la *grande montagne*, pour employer l'expression ingénieusement pittoresque de M. Ampère, vers le premier et le plus haut sommet de la littérature, me semblent généralement caractériser les efforts des auteurs italiens actuels. Ces efforts, qu'ils aient plus ou moins réussi jusqu'ici, méritent par leur nature même qu'on les encourage, car la voie dans laquelle ils s'accomplissent est la bonne, et l'Italie n'a pas de meilleur guide que le passé pour montrer l'avenir aux générations contemporaines. Cette inspiration dantesque qui préside aux œuvres dramatiques de l'autre côté des Alpes est d'origine toute récente, et diffère entièrement du système d'Alfieri. A ce propos, le docte et spirituel écrivain que je citais tout à l'heure me pardonnera-t-il de ne pas être de son avis lorsqu'il dit (1) qu'Alfieri cherchait à retrouver les traces et le langage de l'incomparable poète? Ce que cherchait l'auteur d'*Oreste*, de *Bruto* et de *Mirra* n'était-ce pas plutôt la trace et le langage de l'antiquité latine? et Sénèque n'a-t-il point à revendiquer sur cette inspiration des droits bien autrement légitimes que ceux qu'on pourrait vouloir attribuer à l'Alighieri? Puisque j'ai prononcé ce nom d'Alfieri, qu'il me soit permis d'en dire quelques mots en passant et de toucher rapidement au personnage avant d'aborder *Mirra*.

Il y a des poètes qui tirent tout d'eux-mêmes et doivent tout ce qu'ils sont à cette espèce de ver à soie qui file éternellement au plus profond de leur

(1) Voyez l'excellent discours de M. Ampère sur *les Renaissances*. Paris, Thunot, 1855.

être d'inépuisables et merveilleux trésors auxquels le monde extérieur semble ne rien fournir. Au point de vue romanesque, l'existence de ces poètes-là n'offre naturellement aucun intérêt, et le biographe le plus investigateur n'y saurait trouver le moindre épisode digne d'être raconté, pas un détail, pas un voyage, pas même une heure passée en dehors des quatre murs où l'honnête homme est né, a grandi, s'est marié, où il a élevé ses enfans, et où finalement il meurt accoudé sur cette table même dont le tiroir contient son dernier manuscrit. Pourtant, si vous ouvrez les livres de cet homme, vous y trouvez le mouvement de l'existence, l'observation animée, pittoresque, vivante, de ce monde auquel il ne s'est point mêlé. Or cette révélation, d'où lui viendrait-elle, sinon de son génie, qu'il tient des dieux, étant avant tout *né* poète? La France du XVIIe siècle aurait à citer plus d'un exemple de ce genre, lequel fleurit partout et de tout temps en Allemagne. Tel n'est point le cas en Italie. Là, vous rencontrez des poètes qui chantent leurs nobles vers à l'éternel vacarme du tocsin, au milieu du tumulte des combats, des poètes qui, la blessure au front, écrivent leurs chefs-d'œuvre, et qui, tombés aux mains du parti contraire, assaillis la nuit par des brigands, vont répandre la pluie d'or de leur inspiration dans les ténèbres d'un cachot. C'est Dante sortant en fugitif des murs de Florence et disputant sa vie à des bandes armées, c'est Tasse jouant à la cour de Ferrare son rôle d'aventurier et de favori, et rétablissant toujours avec ses rimes sa position, à chaque instant compromise par une impraticable humeur. Dire de pareils poètes qu'ils ont écrit leurs vers ne suffit pas, il faudrait dire plutôt qu'ils les ont *vécus*. Parmi les modernes, Byron est celui en qui semble revivre davantage ce type tout italien de *poète en action*, et je ne saurais dire si sa vie n'aurait pas une part aussi grande que ses œuvres à réclamer dans l'impression qu'il produisit sur ses contemporains. Otez à Byron ses galanteries, son tourisme maugréant et tracassier, son exil volontaire, source commode de tant d'inspirations contre le sol natal, son attitude un peu théâtrale dans la révolution grecque, et vous verrez ensuite si le personnage demeure tel que nous l'a conservé le miroir de son époque.

Grand seigneur aussi et poète, le comte Vittorio Alfieri a ce trait de ressemblance avec Byron, que le roman de sa vie nous intéresse autant, pour ne pas dire plus, que ses ouvrages. Le poète est froid, symétrique, empesé jusqu'à la raideur; l'homme est ému, passionné, hagard, plein de colères farouches, d'élans désordonnés, de fiévreuses aspirations. Si jamais écrivain eut besoin d'être expliqué et commenté par sa vie, c'est à coup sûr cet homme étrange, qui unissait la gravité d'un penseur athénien à l'héroïsme superbe d'un républicain de la vieille Rome, et joignait à toutes ces grandeurs les mille et une faiblesses, vanités et petitesses d'un poète du XVIIIe siècle. Aristocrate, il faisait profession de mépriser les princes; despote au fond du cœur, il bafouait le despotisme, qu'il aurait exercé sans scrupule, si les circonstances l'y eussent convié. Quant à son grand amour du peuple, il n'était, comme chez tant d'autres de ses confrères, qu'à l'état de vague théorie, de matière à déclamations, et tout porte à croire que dix heures de pouvoir eussent singulièrement refroidi ce beau feu. L'enthousiasme d'Alfieri pour la liberté vaut l'enthousiasme de Byron. Esprits dominateurs, essentiellement

monarchiques, qui prêchent aux autres la liberté tout en gardant pour eux-mêmes le pouvoir absolu, dont ils se croient seuls dignes! Et puis, comment nier le rôle immense que joue l'orgueil en ces sublimes préconisations? Le bruit, l'éclat, la renommée, peut-être une couronne de martyr à conquérir, quel poète résistera jamais à de si nobles tentations? Néanmoins, il faut bien le dire, ce n'est point là aimer vraiment la liberté, dont le culte, comme celui de toutes les vertus, exige plus d'abnégation et de renoncement de soi-même. Il convient aussi d'ajouter que, si l'on devait s'en tenir à de si austères conditions, bien des poètes qui se sont inscrits sous les drapeaux de la liberté manqueraient à l'appel, Alfieri et Byron tout les premiers.

Placé par sa famille dans un collége de jésuites, où son caractère intraitable l'a bientôt rendu le fléau de ses maîtres et de ses camarades, Alfieri s'en échappe de bonne heure, et le voilà courant le monde. Sa fortune et sa naissance ne tardent pas d'attirer à lui les offres de service et les brillantes relations; mais son naturel sauvage évite le commerce des honnêtes gens, et ne se complaît qu'au milieu des chiens et des chevaux. Passe encore pour l'écurie et le chenil, si l'on y vivait seul. Malheureusement le maquignonage finit toujours par s'en mêler, et ce goût de gentilhomme, quand on s'y livre avec trop d'exclusion, peut devenir la cause de bien des misères en vous liant avec des sociétés d'intrigans et d'aventuriers qui, n'ayant ni chevaux ni chiens, font profession de vivre aux dépens de ceux qui en ont. Le comte Alfieri en fit bientôt la triste expérience : les hommes l'escroquèrent, les femmes, après l'avoir honteusement pillé, ne lui laissèrent que l'épuisement et la douleur physique pour se consoler de la perte de sa fortune, en suite de quoi il se mit à voyager, à parcourir les capitales, promenant de pays en pays son humeur atrabilaire, sa misanthropie, et cette oisiveté de fils de famille dont le poids commençait à lui peser.

Lui-même a décrit son état, et je doute qu'on puisse tracer un meilleur crayon de cette vie de jeunesse errante et vagabonde d'un être supérieur qui n'a pas encore trouvé sa voie. Peu s'en fallut que la crise ne l'emportât. Il parle dans ses *Mémoires* d'une liaison qu'il eut en Angleterre, et qui se termina si mal pour lui, fier et arrogant cavalier, qu'il fut au moment de s'arracher une existence désormais à ses yeux irrévocablement flétrie. A dater de ce jour, il prend les femmes en horreur, et jure de n'en plus rechercher aucune, serment de joueur qu'il s'empresse de rompre dès son arrivée à Bruxelles. Cette fois il fut moins malheureux et surtout moins trompé, mais sans trouver l'idéal entrevu dans ses rêves. Cependant le génie s'éveille en lui : il lit, travaille, compose; ses premiers vers ne le satisfont pas, il les jette au feu et reprend l'école buissonnière. A Paris, il commence par s'ennuyer énormément, et ne saurait que devenir, n'était cette fameuse haine des tyrans qu'il sent un beau matin fermenter, comme la lave des volcans, dans sa poitrine, où Dieu l'a mise pour la prochaine délivrance de l'humanité. Évidemment c'est là le rôle que les vues de la Providence lui destinent : honnête et chaleureuse conviction qui, à défaut de résultats publics, eut du moins l'avantage de ramener cette noble intelligence à la pratique des orateurs et des philosophes de l'antiquité, objets d'une insurmontable répugnance au temps des études classiques! A cette grande école, son

humeur se détend, son tempérament se forme, et ce qu'il y avait d'indomptable et de fruste chez le jeune homme devient énergie mâle et ferme propos. Qui sait ce qu'on eût pu attendre d'Alfieri, si les circonstances l'eussent mis à même d'exercer et de développer ces instincts magnanimes qu'il avait en lui? Malheureusement le milieu dans lequel il se trouvait placé s'opposait à toute action de ce genre, car pour être patriote il faut d'abord avoir une patrie, et la petite principauté italienne à laquelle la naissance le rattachait eût été, en somme, fort embarrassée de la remuante énergie d'un pareil homme. Il y a là une situation qui vaudrait la peine d'être étudiée. Sentir déborder en soi la force et le courage, n'aimer au monde que l'action, n'aspirer qu'au renom d'un héros, et se voir condamné par le destin à n'être qu'un simple mortel, un semblable supplice était pour rendre fou un homme de la trempe d'Alfieri. Aux heures de désespoir, la poésie lui apparaissait comme un refuge, et sans connaître encore ses propres ressources, sans recourir à sa propre inspiration, il demandait à l'œuvre des autres la distraction et l'apaisement. Peu à peu cependant les voix intérieures s'élevèrent, son imagination s'émut, sollicitée par des types qui vaguement se rapprochaient du sien, et ce fut ainsi que *Philippe*, sa première tragédie, vit le jour.

Désormais s'ouvre une trève, désormais brille un phare au-dessus des écueils, et vous croyez voir se disperser ces affreux nuages qui couvraient de nuit et d'épouvante les flots où naviguait sa barque. Enfin un peu de calme renaît dans cette vie, l'orage s'endort, les grandes épreuves ont cessé, et le lecteur qui voit se dérouler sous ses yeux ce tableau d'angoisses et de misères éprouve je ne sais quel bien-être en arrivant à ces chapitres que des titres d'heureux augure recommandent : *délivrance, études, repos*. Pour montrer quelle violence apportait cet homme en ses attachemens, et quels étaient ses accès et ses fureurs, qu'on me permette de citer certains passages du récit qu'il donne de son troisième amour, de cette passion indigne dont il eut tant à se repentir. « Une fois plongé jusqu'au cou dans cette aventure, il n'y eut plus pour moi ni calme ni plaisirs; mes chevaux eux-mêmes, mes chers chevaux, je les abandonnai. Du matin au soir et du soir au matin, je ne *la* quittai plus, mécontent, furieux d'être là, et pourtant incapable de n'y pas être, et cet état chagrin et misérable se prolongea ainsi depuis le milieu de 1773 jusque vers la fin de février 1775. Tant d'émotions et de tiraillemens ébranlèrent à la longue ma santé, et je fus pris d'une horrible maladie, si bizarre en ses symptômes, que les méchantes langues de Turin prétendirent qu'elle avait été inventée tout exprès pour moi. Les vomissemens ne cessèrent que pour faire place à d'épouvantables convulsions dans les membres, auxquelles succédaient des crampes dans la gorge à croire que j'allais étouffer. La honte, les angoisses, l'espèce de frénésie où je vivais depuis que j'étais devenu la proie de cet amour, avaient amené cette crise, au bout de laquelle je n'entrevoyais que la mort, car je renonçais à tout espoir de sortir jamais de ce labyrinthe de souffrances et de misères. » Il en sortit pourtant et n'eut rien de plus pressé que de ressaisir ses chaînes; mais à peine était-il rétabli, que sa maîtresse à son tour tombait malade. Si cette femme, de mœurs fort décriées, et qui, bien que douée encore d'une certaine séduction, avait dix ans de plus qu'Alfieri, si cette femme avait pu conserver quelque doute sur la

passion insensée de son amant, les soins qu'en cette occasion celui-ci lui prodigua l'eussent à coup sûr rassurée. Cet homme violent et frénétique, toujours prêt à donner cours au torrent de ses colères, sut dompter par dévouement la sauvage brusquerie de sa nature, et trouva dans sa tendresse la sollicitude complaisante et les prévenances silencieuses d'une véritable sœur de charité. Assis des nuits entières au chevet de cette femme qui l'avait tant trompé, il s'accusait presque d'être l'auteur de tout le mal, et mettait sur le compte des affreuses querelles dont il obsédait incessamment la pauvre créature les souffrances qu'elle endurait. Puis, quand la fièvre tombait un peu, quand sa chère malade semblait s'assoupir, il reprenait sa plume, et d'une main vigoureuse ébauchait une scène de tragédie où passaient cette mâle énergie et cette impétuosité superbe qu'il n'aurait pu sans danger concentrer en lui plus longtemps.

En 1777, Alfieri rencontra à Florence Louise de Stolberg, mariée au comte d'Albani, fils du chevalier de Saint-George, si célèbre par ses prétentions au trône de la Grande-Bretagne et ses malheureuses expéditions. La comtesse d'Albani, âgée alors de vingt-quatre ans, était par sa figure, ses manières, son esprit, sa destinée, la plus intéressante des femmes. Elle était d'une taille moyenne, mais bien prise, et d'une grande blancheur; elle avait de très beaux yeux, des dents de perles, l'air noble et doux, un maintien simple, élégant et modeste. Son esprit, cultivé par la lecture des meilleurs auteurs, y avait puisé un parfait discernement et acquis la faculté de bien juger des hommes et des ouvrages de goût. Si un indigne attachement avait pu produire de tels orages dans l'âme d'Alfieri, de quelles nouvelles transformations, de quels prodiges n'allait pas être capable l'affection d'une noble et intelligente personne! Le poète ne tarda pas à s'éprendre du plus beau feu pour la comtesse, qui de son côté répondit à ses avances avec l'empressement d'une femme qui s'ennuie à la mort. Quel ménage en effet que celui-là, et quel triste héros que ce dernier des Stuarts! A la mort de son père, qui vivait à Rome, où il avait toujours été traité en roi, le pape ayant refusé de le reconnaître, il se retira à Florence, où il prit le titre de comte d'Albani et vécut dans une retraite absolue, que l'usage du vin et des liqueurs fortes l'aidaient, dit-on, à supporter. Soit que ses infortunes eussent aigri son humeur, soit que l'inertie à laquelle il se voyait condamné eût éteint son esprit, il n'est que trop vrai que ces deux fâcheuses circonstances, jointes à une extrême disproportion d'âge et à tous les dégoûts qui en résultent, le rendaient un mari très difficile à supporter pour une jeune et aimable femme.

Plus que personne, le comte Alfieri semblait fait pour comprendre le mérite d'une telle maîtresse. Il se voua donc à elle avec toute la fière indépendance, tout l'enthousiasme, toute l'exclusive ardeur de sa nature. Pour quitter à jamais Turin, pour venir vivre à Florence d'abord, puis à Rome, aux pieds de celle qu'il adorait, il abandonna tous ses biens du Piémont à sa famille, se réservant environ trente mille livres de rente à toucher partout où il serait. Ici se place l'histoire de l'enlèvement, histoire peu à l'honneur du gentilhomme, mais qui du moins nous montre un poète déjà très exercé dans l'art de former des plans par l'habitude de faire des tragédies. Alfieri, comme du reste la chose se pratique en pareil cas, avait su se concilier l'amitié du prince;

partageant son temps entre l'étude et la compagnie de la comtesse, il vivait depuis plusieurs années en tiers dans le ménage, lorsqu'un beau jour, trouvant décidément que le mari était de trop, il jugea convenable d'en finir une bonne fois avec lui. Le projet arrêté, on obtint le consentement de Léopold Ier, grand-duc de Toscane, lequel naturellement n'apprit de cette affaire que ce qu'on voulut bien lui en dire. Or il ne fut d'abord question que d'avoir l'autorisation d'entrer dans un couvent à Florence, et d'y rester sous la protection de son altesse. La difficulté était de savoir comment s'y prendre pour se tirer des mains du comte d'Albani, qui, imbu des bonnes traditions de certains maris de Molière, ne quittait sa femme que le moins possible, et l'enfermait à clé lorsque d'aventure il avait à s'éloigner. Dans cet embarras, on eut recours à une amie de la comtesse, Mme Orlandini, de la famille du comte d'Ormond, et à un M. Gehegan, *gentleman* (1) irlandais fort attaché à cette dame. Il va sans dire que, selon la loi et la morale également pratiquées en semblables circonstances, cette Mme Orlandini et ce M. Gehegan étaient en même temps les meilleurs amis du prince et ses commensaux habituels. Un matin, Mme Orlandini vient déjeuner chez la comtesse, et propose, en sortant de table, d'aller au couvent des Bianchetti voir certains ouvrages dans lesquels les religieuses passaient pour exceller. La comtesse accepte la partie, si toutefois son mari le veut bien. Il y consent, et l'on se met en route tous ensemble. Arrivés au couvent, nos promeneurs rencontrent M. Gehegan, qui sans nul doute se trouve là par le plus grand des hasards. La comtesse descend de voiture avec Mme Orlandini; toutes deux prennent les devans en s'élançant au haut de l'escalier, et vite se font ouvrir la porte, qu'elles referment avant que le comte puisse être monté. En le voyant ainsi tout essoufflé, M. Gehegan, qui avait offert la main aux dames, s'écrie : « En vérité, ces nonnes sont ce qu'il y a au monde de plus mal élevé; elles m'ont fermé la porte au nez et refusent de m'admettre avec ces dames. — Tout beau, répond le comte; je saurai bien, moi, les contraindre à nous ouvrir. » Et le voilà heurtant, frappant et se démenant comme un diable sans que personne ait l'air de s'en soucier. Enfin, au bout d'une longue demi-heure, la mère abbesse paraît à la grille, et lui déclare que sa femme a choisi cette sainte maison pour asile, et qu'elle y restera désormais sous la protection de Mme la grande-duchesse. Furieux et la rage dans le cœur de s'être laissé bafouer de la sorte, le pauvre comte s'en retourne chez lui. Pendant ce temps, la comtesse, qui n'a pas la moindre envie de couler ses jours dans un cloître, écrit à son beau-frère, le cardinal d'York, et sait si bien s'y prendre, que son éminence l'engage à venir vivre à Rome auprès d'elle, et se fait fort d'obtenir la bienveillance du pape Pie VI. Restait encore un sujet d'inquiétude. On craignait que le comte Albani, instruit de l'escapade, ne fît enlever sa femme sur la route; mais, pour parer à ce danger, la voiture partit avec une escorte d'hommes à cheval, et, ce qui valait mieux encore, le comte Alfieri et M. Gehegan, tous deux déguisés et bien armés, prirent place sur le

(1) Voir, sur les différens originaux qui figurent dans cette édifiante histoire les *Mémoires d'un Voyageur qui se repose*, par Dutens, Paris, 1819. Voir aussi le curieux détail qu'en donne M. de Sternberg : *Berühmte deutsche Frauen des achtzenhten Jahrhunderts*. Leipzig, Brockhaus.

siége du cocher jusqu'à une certaine distance de Florence. Disposés comme ils l'étaient, il eût été difficile de leur enlever la comtesse. Elle arriva ainsi en sûreté à Rome, où elle fut accueillie avec tous les égards possibles par le cardinal, qui lui assigna une pension et lui donna dans sa maison un établissement convenable à son rang. Elle écrivit à la reine de France pour réclamer une rente offerte à son mari à l'occasion de son mariage, et obtint d'elle soixante mille livres par an; le pape lui en donnait vingt-cinq, ce qui, en somme, constituait, comme on dit, une honnête aisance. Pour que rien ne manquât à son bonheur, le comte Alfieri vint s'installer à Rome, et s'étant concilié les bonnes grâces du cardinal, de même qu'il avait su jadis gagner la faveur du frère, il fut libre de fréquenter la comtesse autant qu'il le voulut, et cela en dépit des représentations du prince, qui perdit sa peine à se pourvoir contre un pareil scandale auprès du cardinal son frère. Infortuné prince! on ne lui ménagea ni l'offense ni les mauvais propos, et comme si ce n'était pas assez de lui prendre sa femme, on s'acharna à le faire passer pour un brutal et pour un ivrogne!

J'avoue à regret qu'en tout cela le personnage que joue Alfieri me semble peu digne d'un galant homme. Cette histoire de mari dupé par d'aimables vauriens qui se jouent ouvertement de toutes les bienséances est sans doute fort divertissante au théâtre, quand le mari s'appelle Orgon et le galant Valère; mais, dans la vie réelle, la situation perd beaucoup de son prix. Pour traiter les gens d'ivrogne, il faudrait n'avoir pas commencé par boire leur vin, et l'on n'a guère le droit de dénigrer un homme dont on s'est fait l'ami uniquement pour suborner sa femme, cet homme fût-il d'ailleurs le plus grognon et le moins tempérant des princes et des époux. Mais je m'arrête, car mon intention n'est pas d'écrire une biographie du célèbre poète piémontais, et je n'ai voulu que donner quelques traits caractéristiques de cette nature nerveuse, emportée, incomplète, pleine de brusquerie et de soubresauts, et qui, mieux que tous les commentaires, explique les défauts et les qualités du poète. J'ai dit le côté fâcheux de cette liaison avec la comtesse Albani; il serait injuste de ne pas insister sur les avantages qui en résultèrent pour l'homme comme pour l'écrivain. Alfieri a enfin trouvé la poésie, la grâce, la beauté, idéales jouissances que des passions désordonnées ne viendront plus troubler, lumineuses visions que des spectres infernaux ne chasseront plus devant eux. S'il y avait souvent du *bravo* italien chez Alfieri, il y avait aussi par momens un cœur chevaleresque, et je recommande à ce sujet, pour la tendresse et la délicate expression du sentiment, presque tous les sonnets adressés à sa dame, à ces beaux yeux

Negri, vivaci, in dolce fuoco ardenti.

Sans doute, il y aurait quelque exagération à prononcer ici le grand nom de Pétrarque; il n'en est pas moins vrai que ces sonnets forment une lecture intéressante. Ce qui manque à Alfieri, et ce que l'amant de Laure possédait au plus haut degré, c'est le calme, la sérénité dans la création, cette faculté d'être agréable en stérile matière et de semer de fleurs un sol ingrat. Le défaut dont je parle, déjà remarquable dans les sonnets, se fait surtout sentir dans ses tragédies, qui, à les classer selon leur valeur intrinsèque, ne

mériteraient guère aujourd'hui qu'une place honorable dans un de ces musées d'antiques où les savans d'un pays pratiquent le culte des chefs-d'œuvre nationaux.

Qu'est-ce en effet que *Mirra?* Cela peut-il bien s'appeler une tragédie, et cette suite de dialogues d'une si accablante monotonie répondent-ils aux conditions du genre tel que l'ont créé les maîtres de la scène française, dont évidemment Alfieri cherche à s'inspirer? Ici jamais n'interviennent la gradation, la péripétie, ces grands effets de l'art. L'affabulation historique ou légendaire dans sa nudité primitive, le sujet dans son élémentaire crudité, et pour couvrir, je ne dirai pas ce corps, mais ce squelette, un style d'une raideur et d'une sécheresse implacables, voilà quel est au théâtre l'unique idéal d'Alfieri. Par momens on serait tenté de croire au parti-pris, mais il suffit alors de se rappeler le personnage pour se rendre compte du système et retrouver tout l'homme dans son style, car ce n'est pas seulement sur ses pièces empruntées au répertoire antique que pèse cet air de gêne et de froideur, mais aussi bien sur celles-là qui, par le romantisme du sujet, rendaient plus indispensable la mise en œuvre de certains développemens dramatiques, — et son *Philippe II* porte, comme *Mirra* et *Oreste*, l'empreinte caractéristique de son âpre et revêche génie. Quand Racine, au XVIIe siècle, soumettait dans *Bajazet* un fait presque contemporain aux trois célèbres unités de la tragédie française, le grand poète, si j'ose le dire, se sentait en faute, et confessait honnêtement dans sa préface les vagues scrupules qui troublaient sa conscience. Le comte Alfieri, pour lui, n'a point l'âme si timorée, et son audace va même jusqu'à faire du roi d'Espagne Philippe II, du terrible père de don Carlos, le héros d'une tragédie classique avec monologues, récits et confidens obligés, et cela en plein XVIIIe siècle, alors que Shakspeare était révélé et que Diderot vivait encore. La patrie de Dante faisant d'Alfieri le maître classique de son théâtre, son tragique de prédilection, j'avoue que, pour m'expliquer un semblable phénomène, j'ai besoin de me rappeler les tirades à la liberté que l'auteur de *Timoléon* met à tout propos dans la bouche de ses personnages, car autrement, et à ne considérer que l'œuvre littéraire en elle-même, l'énigme à mes yeux reste insoluble. Quand un pays aussi richement pourvu que l'Italie d'incomparables trésors emprunte à l'étranger, il ne peut faire moins que de lui prendre le plus beau de sa gloire : nous emprunter Corneille et Racine, à la bonne heure; mais prendre Crébillon, pourquoi? Et cependant qui oserait nier la popularité d'Alfieri? qui voudrait se hasarder à lui contester en Italie le titre de poète national, de poète classique? A Rome, à Florence, à Turin, ses pièces, quel que soit le profond, l'immense ennui qu'elles répandent, n'en composent pas moins le fond du répertoire, et c'est à la manière dont un comédien les interprète qu'on juge de sa vocation. Quelle tragédienne, grande ou petite, n'a point tentée ce rôle de Myrrha, où la Marchionni, dit-on, était sublime, où Mme Ristori, son élève, nous est si magnifiquement apparue? Les musiciens de l'ancienne école italienne, les Durante, les Leo, les Pergolèse, au lieu de noter sur le papier jusqu'aux moindres détails, comme font les compositeurs de nos jours, se contentaient d'esquisser une situation, et laissaient ensuite à l'inspiration du chanteur ou de la cantatrice le soin de la développer. Le rôle

de Myrrha donnerait au besoin l'idée la plus exacte de ce procédé. En ce sens, la Marchionni et la Ristori après elle ont incontestablement créé, dans l'acception poétique du terme, cette grande figure, dont Alfieri n'avait tout au plus donné que le tracé, et qui désormais, grâce au génie de ses interprètes, vit et se meut sur ce sol élyséen que tant de types immortels foulent de leurs beaux pieds de marbre.

Byron parle souvent dans ses lettres de l'étonnante fascination qu'exerçait sur lui cette tragédie de *Mirra;* à l'en croire, il dut même s'y prendre à plusieurs fois pour pouvoir supporter du commencement à la fin ce sublime spectacle qui l'attirait irrésistiblement, et dont il ne lui fut jamais donné de jouir sans payer son émotion d'une crise nerveuse très caractérisée. Une si énergique protestation venant d'un homme qui, en fait de spectacles, s'accoutumait aisément à tous, même aux exécutions, si bien qu'il avait fini par ne plus broncher en voyant au bout de sa lorgnette tomber la tête d'un condamné, une pareille protestation avait certes de quoi donner à réfléchir aux esprits les moins sympathiques à l'œuvre d'Alfieri. Pour ma part, j'avoue qu'il m'est arrivé, sur la foi de Byron, de relire *Mirra*, et de chercher à me rendre compte d'un si violent, d'un si furieux attrait. Dirai-je maintenant que cette seconde épreuve ne m'avait pas mieux disposé que la première en faveur du prétendu chef-d'œuvre, et que ce n'est qu'à la représentation que j'ai compris à quel point l'auteur de *Childe-Harold* s'était montré sincère cette fois? C'est qu'au fond toute la grandeur de l'effet repose ici dans l'interprétation. Là où la lecture ne vous offrait qu'une pièce impossible, toute remplie du révoltant détail d'une passion abominable, la scène vous montre un des spectacles les plus saisissans et les plus admirables qui se puissent voir. Si horrible que soit ce sujet, à force d'adresse et de génie, la grande tragédienne en a vaincu l'horreur. Elle commente, elle omet, voile et transforme. En dépit des embrasemens de Vénus implacable, la chasteté de son regard, la pudeur de son attitude ne se démentent pas. Si loin que l'atroce déesse l'égare, Myrrha ne cesse point un seul instant d'être une victime qu'on déplore, et l'idéal que jette Mme Ristori sur cette conception ne permet pas au spectateur d'y voir autre chose qu'une effroyable lutte qui ne saurait se terminer que par la mort. Quelle fière et calme contenance en pareil martyre! quelle suprême dignité dans cette agonie qui dure cinq actes! Elle souffre et se voile, et si par momens l'affreuse torture qu'elle se tue à vouloir comprimer lui arrache une plainte, vous la voyez pâlir et comme chercher à ressaisir, pour le refouler au plus profond de ses entrailles, le cri échappé au délire d'un mal dont elle ose à peine à elle-même s'avouer le secret. C'est ce caractère d'écrasante fatalité, admirablement rendu par la tragédienne, qui sauve l'odieux du personnage, et commande l'intérêt; qu'il y ait dans cet intérêt, dans ce pathétique même, quelque chose de cette attraction repoussante, s'il est permis de joindre ces deux mots, de cette délectation hystérique, qui subjuguait Byron, personne, je pense, ne le contestera; mais l'action se passe en un monde tellement idéal, tellement impossible, que l'impression humaine qui vous révolte à la lecture s'efface peu à peu, et finit par disparaître entièrement devant la majesté suprême du tableau. Il n'y a de réel ici que la lutte obstinée, héroïque, superbe, d'une

faible mortelle avec une déesse. L'épouse de Cyniras a osé braver le pouvoir de Vénus, et la cruelle déesse se venge de cet affront en livrant Myrrha, sa fille, à tous les désordres, à tous les égaremens d'une passion maudite, en portant le ravage dans l'âme et dans les sens de cette infortunée, comme on porterait la torche et le fer dans le champ d'un ennemi. Acceptez cette donnée, qui est aussi celle de Mme Ristori, et le sujet perd aussitôt tout ce qu'il avait d'intolérable, et à la place de cette fille indigne, criminellement éprise de son père, vous n'avez plus que la victime du destin. L'exécrable flamme qui dévore le cœur de Myrrha vient des dieux, et c'est par sa propre force à elle, par l'inflexible énergie de sa volonté, qu'elle reste pure en dépit de son ardeur et de ses défaillances. Quelqu'un disait l'autre soir à Mme Ristori que c'était grand dommage qu'on n'eût pas traduit en italien la *Cenci* de Shelley, car elle y serait admirable. — Béatrix Cenci! s'écria aussitôt la tragédienne. Quel affreux rôle! jamais je ne consentirais à le jouer. — Et pourtant Myrrha?... — Y pensez-vous? et quelle analogie pouvez-vous trouver entre ces deux figures? Myrrha vit et meurt chaste, et ce n'est que la pensée du crime qui l'obsède, tandis que dans la Cenci le crime se consomme. Myrrha n'est que possédée, Béatrix est flétrie.

Ainsi compris, le rôle se défait de son vilain côté, et le public, en proie aux émotions de cette tragique lutte, en perd de vue la cause, et cesse en quelque sorte d'avoir devant ses yeux l'horrible incestueuse que Dante a placée dans l'enfer des damnés pour crime de faux :

> ...Quell'è l'anima antica
> Di Mirra scelerata che divenne
> A padre fuor del dritto amore amica.

Ce qu'on ne saurait trop admirer chez Mme Ristori, c'est l'art véritablement merveilleux qu'elle porte dans l'emploi des nuances, l'infinie délicatesse de sa touche, si je puis m'exprimer ainsi. Dans ce rôle, où tout est comprimé, où la parole hésite, son geste, ses regards, son attitude, ont des réticences sublimes. Une fois seulement, à la fin du troisième acte, le volcan éclate et déborde. Myrrha, croyant échapper au mal qui la travaille, va devenir la femme de Pereo; déjà elle s'avance vers l'autel, lorsque tout à coup, irrité par cette pompe nuptiale, son délire un moment assoupi se réveille et s'exalte jusqu'au paroxysme le plus furieux. L'effet que produit Mme Ristori dans cette scène est sans égal. Apaisée, sinon calme au début, vous la voyez peu à peu tressaillir, palpiter, se débattre; aux lueurs des flambeaux, à la voix des prêtres, au frémissement de tout ce peuple rassemblé dans le temple, la fureur d'hymen la saisit, l'exorcisme commence. Son sein se gonfle, ses traits se crispent, ses membres se tordent; irrésistiblement l'accès grandit et redouble; des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche sans qu'elle en ait conscience, puis à cette crise insensée succède une apathie morne, une immobilité de marbre. Myrrha, épuisée, allanguie, vaincue, s'affaisse aux bras de son père, qui peut un instant la serrer sur son cœur et la couvrir de ses larmes sans que la situation ait rien qui vous offusque.

Supposez une tragédienne médiocre, et cette scène est impossible; Mme Risori la rend ce qu'elle est en effet dans les mœurs ordinaires, la chose la plus

simple et la plus naturelle du monde; la réalité frappante de cette pâmoison, l'insensibilité complète où Myrrha est plongée, ôtent au public toute idée de prendre ombrage. J'ai plusieurs fois entendu reprocher à Mme Ristori sa manière de comprendre cette grande scène : il y a des gens qui l'accusent de manquer de calme, bien qu'à vrai dire je ne m'explique guère ce que le calme pourrait avoir de beau en pareille circonstance. Vouloir à toute force imposer à la tragédie les conditions de la statuaire me paraît la plus absurde prétention, et s'il est méritoire d'emprunter au marbre l'ampleur de ses draperies, l'harmonieuse majesté de l'attitude, — la passion humaine, que je pense, ne saurait abdiquer ses droits. D'ailleurs c'est une étrange erreur que de s'imaginer qu'au théâtre la tradition classique réprouve absolument certaines violences de pantomime, certaines frénésies. L'antiquité admet la possession divine, état convulsif de l'âme et du corps : en dedans, trouble, démence, fureur inassouvie; au dehors, crise et catalepsie. Reproche-t-on à la pythie de manquer de calme? Elle s'agite et se tord en proie aux divagations prophétiques du trépied, et, pour avoir la vie nerveuse plus développée que la Minerve de Phidias, elle n'en appartient pas moins à la même cosmogonie sacrée. En ce sens, on ne saurait estimer trop haut l'art immense que déploie Mme Ristori dans *Mirra*. Jamais plus grand souffle de l'antiquité n'était parvenu jusqu'à nous, non de cette antiquité muette et froide dont les musées nous conservent les débris mutilés, mais de celle *qui fut*, et que le génie a seul le don d'évoquer à travers le temps. Les autres, à Dieu ne plaise que je veuille attenter à leur gloire, sont d'admirables statues qui marchent. Celle-là, c'est la fille de Crète vivant et se mouvant dans l'atmosphère natale et réalisant ce prodige de faire qu'un public parisien de nos jours accoure en foule au spectacle de ces catastrophes absurdes, et s'y montre je ne dirai pas seulement impressionné, mais ému jusqu'à en ressentir comme l'épouvante et le vertige.

De la *Mirra* d'Alfieri à la *Marie Stuart* de Schiller, la distance est grande. Qu'on se rassure, nous aurons soin d'éviter les parallèles et les transitions, et si nous effleurons l'histoire de la reine d'Écosse, si nous touchons à la tragédie du poète d'Iéna, ce sera uniquement pour nous rendre compte de la manière dont Mme Ristori l'interprète, du sens réel et poétique qu'elle donne à sa conception. Marie Stuart appartient essentiellement à ces natures que le sentiment de leur supériorité n'abandonne jamais, et chez lesquelles l'orgueil de l'autorité se redresse plus implacable et plus absolu alors que les circonstances semblent se conjurer davantage pour l'humilier. Reine dans son château d'Holy-Rood, elle n'est que douceur, grâce et condescendance; captive, elle devient hautaine, ne parle que de son droit, et se fait plus souveraine à mesure que la réalité de la royauté lui échappe. Son droit, ses prétentions au trône d'Angleterre, chimériques refrains dont sa douleur se paie, et auxquels pas un ne croit, pas même ces jurisconsultes qui l'entourent! Henri VIII admis, et ses ordonnances acceptées du peuple anglais, il est clair qu'Élisabeth est reine légitime; mais si, du fond de la prison où la retient cette *vestale couronnée*, Marie Stuart ne peut traiter d'usurpatrice la fille d'Anne Boleyn, de quelle supériorité s'armera-t-elle contre sa rivale? sur quelle hauteur se placera-t-elle pour la mépriser? Or ôter à Marie Stuart

a conviction de sa supériorité sur Élisabeth, c'est lui ôter ce qui lui tient lieu de tout. Dans les premiers temps de son séjour en Écosse, alors que nul ne lui contestait le rang suprême, elle se préoccupait si peu de ses prétendus droits, qu'elle disait à sir Nicholas Throgmorton, ambassadeur d'Angleterre : « Il existe entre ma bonne sœur Élisabeth et moi plus de raisons d'amitié qu'entre quels princes que ce soient de la chrétienté, car nous sommes toutes deux d'une même île et d'une même langue, toutes deux proches parentes et toutes deux *également reines.* » Cependant à dater du moment où la lutte s'engage, du moment où la supériorité matérielle est acquise à Élisabeth, on sent que Marie Stuart, pour ne pas succomber, a besoin de se créer sur sa geôlière une supériorité morale. Son droit lui apparaît, elle s'en affole, et pendant dix-neuf ans cette chimère sert de raison d'être à sa fierté, c'est-à-dire à sa vie même. Deux poètes ont admirablement compris Marie Stuart : Walter Scott et Schiller, le dernier surtout (1). Du commencement à la fin de la tragédie de Schiller, vous voyez une femme qu'une seule idée possède et console, et qui dans l'isolement de cette conviction se maintient au-dessus de sa fortune.

C'est par ce côté très caractéristique de sa physionomie que Mme Ristori me semble avoir surtout saisi le personnage de la reine d'Écosse. Impossible de rendre mieux cette hauteur constante, cette inaptitude à subir une humiliation quelconque. Dès son entrée en scène, c'est par là que sa nature se révèle, et ses premières paroles constatent le fait. « Madame, s'écrie la nourrice, Anna Kennedy, on vous a dérobé votre dernier trésor, la couronne nuptiale que jadis vous donna la France... Nous sommes insultées! — Marie s'arrête. — Que fait, dit-elle sans s'émouvoir, un joyau de plus ou de moins à qui se sent *reine?* Calme-toi. Nous traiter vilement, oui, cela est possible; — nous avilir, ils ne le peuvent. » Mme Ristori est magnifique en prononçant ces mots, magnifique de tout point, par l'attitude, le geste, le sourire, le son de voix. J'ai retrouvé cet admirable effet à la fin du premier acte de la *Pia de' Tolomei*, lorsque, avec une accablante quiétude de dédain, elle répond à l'homme qui lui demande pardon de l'avoir offensée : « Quoi! tu as pu rêver l'honneur de ma haine? » En général, Mme Ristori exprime le dédain d'une façon moins acerbe qu'altière, et paraît se préoccuper plutôt d'elle-même (en tant que personnage, bien entendu) que de ceux qu'elle a l'intention d'écraser. Peut-être son jeu y perd-il quelquefois en énergie. Si énergique et si méprisante qu'elle se montre, il y a une nuance qui lui échappe, l'inflexion cruelle, *vipérine*, dont Mlle Rachel a surtout le secret. Prenez Mme Ristori dans la scène avec Cecil par exemple. De quel air hautain à la fois et charmant elle accueille le terrible lord *treasurer*, avec qui, moins que personne, il semble qu'elle devrait trouver sujet de plaisanter! « Cet excellent Cecil, il veut bien interpréter de sa parole courtoise les arrêts de ceux auxquels ses courtois avis n'ont point manqué! » Mme Ristori dit cela d'un ton parfait, trouvant l'accentuation précise, la *note*. C'est de la bonne et vraie

(1) On comprend qu'il ne s'agit ici que de cette appréciation instinctive que l'histoire peut appuyer, mais que le génie doit surtout à la divination. En fait de portrait historique proprement dit, chacun connaît le nom qu'il faudrait citer, et le meilleur témoignage qu'on puisse invoquer en faveur de la *Marie Stuart* de Schiller est l'étude si complète de M. Mignet.

raillerie de cour, de celle dont jusqu'au pied de l'échafaud la reine-dauphine conservera l'imperturbable usage, en un mot de la moquerie à la *française*, fine, élégante, mordant au vif, impardonnable lorsqu'on la saisit, et qui sent son Louvre d'une lieue.

Si j'excepte certaines scènes au château de Lochleven, où Scott l'a mise aux prises avec l'austère matrone *mal née* (1) qui la tient sous les verrous, jamais l'infortunée Marie ne fut peinte plus exactement que dans la scène avec Burleigh. Comme elle le reprend, le tourmente, le harcèle, l'agace, l'interrompant à chaque minute, pour lui prouver que ses expressions rendent mal ce qu'il vient lui dire! Quelle colère de *bull-dog* que celle qui se réveille sous les traits d'esprit de la reine, et qui, faute de bonnes raisons pour répondre, ne sait avoir recours qu'à la brutalité! « Crois-tu que je vienne ici pour m'escrimer contre toi dans un combat de paroles? » s'écrie Cecil, et cette phrase grossière résume assez bien l'impuissance devenue féroce de ses ennemis, et sous laquelle Marie a succombé. Un combat de paroles! En effet, ce sont là de ces joutes d'adresse où la pesanteur du pratique, du *business-like* Burleigh serait mal venue à s'escrimer contre la finesse et l'agilité de la nièce des Guise. Schiller a senti, comme Scott, tout ce que son éducation avait prêté à Marie de raffiné et d'excessif, toutes ces habitudes d'intelligence qui se révèlent jusque dans les devises qu'elle se plaisait à composer, et qui, si elle avait été moins jolie, si elle avait moins aimé la musique et la danse, eussent fait d'elle une pédante, j'allais presque dire une ergoteuse.

Pour ma part, je ne puis assez remercier Mme Ristori d'être entrée si avant dans le personnage. Dans toute la scène que j'indique, on voit qu'elle sait aussi bien que Schiller ce dont il s'agit, et je retrouve là, comme au troisième acte, comme partout du reste, la vraie femme du XVIe siècle, cette grande dame forte en logique et *disputeuse*, qui soutenait à douze ans une thèse latine pour le plus grand ébattement de la gaie cour de France, et qui, au milieu des passions qui l'entraînent, garde toujours au fond du cœur un instinct de chicane capable de faire honneur à ce que la basoche a de plus retors. Au troisième acte, cette femme qui insulte Élisabeth au nom d'un droit qu'elle n'a pas, qui foule aux pieds la fille de Henri VIII au nom d'une tache de naissance fort discutable, cette femme qui mourrait en ce moment de honte et de rage, si elle ne se croyait réellement l'incarnation vivante de l'idée royale, — n'est-ce pas la même qui jadis, lorsque le sang de Rizzio fumait encore sur sa robe, se redressait terrible sous le couteau de Ruthwen en s'écriant, toute sans défense qu'elle était : « Plus de larmes maintenant, mais vengeance? » Rien ne caractérise mieux Marie Stuart que ce courage, que cette imprudence poussée jusqu'au sublime. Qu'elle n'ait jamais vu Élisabeth, personne ne le conteste; mais après la bataille de Carberry-Hill, prisonnière de lord Lindsay, ne mit-elle pas à défier son ennemi vainqueur la même audace que Schiller a retracée? « Par la main que je mets présentement dans la vôtre, j'aurai votre tête, mylord, pour tout ceci (2). » Et c'est à l'homme qui la tient dans sa puissance, à celui qui croit l'avoir humiliée,

(1) Lady Douglas de Lochleven, mère du régent Murray, le fils bâtard de Jacques V.
(2) Voyez *Mahon's historical Essays*, page 94. Murray, Londres, 1849.

qu'elle parle en ces termes! Ce mot, s'il en était besoin, suffirait pour excuser la scène de Schiller aux yeux de l'histoire, et, si la rencontre des deux reines avait eu lieu, Marie Stuart, on peut l'affirmer, n'eût pas tenu d'autre langage que celui que le poète a mis dans sa bouche. Si dans l'imitation française l'héroïne de M. Lebrun s'écrie avec une paraphrase un peu bien pompeuse pour la circonstance :

> Si le ciel était juste, *indigne souveraine*,
> Vous seriez à mes pieds, car je suis votre reine!

la *Marie Stuart* de Schiller, elle, se pose moins au féminin, et dit carrément en cinq mots : « Moi, je suis votre roi! » *Che tuo rè son io!* — Admirable expression que le traducteur italien, M. Maffei, a respectée en vrai poète, et qui seule peut rendre, selon moi, l'intensité de ce sixième sens particulier à Marie Stuart, et que j'appellerais le sens royal. C'est dans cette puissante scène, qu'elle conduit avec une habileté, une ampleur magistrales, et dont elle rend d'un ton toujours sympathique les diverses alternatives, que Mme Ristori s'inspire pour la première fois de l'idée religieuse, qui va devenir pour elle au cinquième acte un si imposant moyen d'effet. Vis-à-vis d'Élisabeth, que tous ses amis la supplient de fléchir, vis-à-vis de cette rivale dont il s'agit d'implorer la clémence, que deviendra Marie Stuart? Interprétée au seul point de vue humain, comme nous le voyons faire tous les jours au Théâtre-Français, la situation est illogique et fausse; elle est impossible. Pour que l'indomptable superbe de la reine d'Écosse consente à se plier, il importe qu'une force divine intervienne, et qu'à ses yeux l'humiliation puisse apparaître comme une gloire de plus. Marie saisit son rosaire, adore le crucifix, et le sacrifice, humainement impossible, se consomme aussitôt devant Dieu. Il faut voir Mme Ristori tenir le crucifix sur son cœur, comme pour y faire entrer en quelque sorte l'impression divine, il faut la voir se courber littéralement sous sa croix pour savoir à quel point nous avions ignoré jusqu'ici la grandeur de cette scène.

Au cinquième acte, cet accent religieux domine seul; il n'y a plus de reine ni de femme; il n'y a devant vous qu'une âme en train de s'épurer, et dont l'immolation est l'idéal du pathétique. Une fois pourtant il semble qu'elle va s'oublier : « Adieu, Robert, et, si c'est possible, vis heureux. Va te jeter aux pieds de la reine d'Angleterre, et que le prix que tu as obtenu ne devienne pas ton supplice!... » Quelle inflexion de voix impossible à décrire elle met dans ces paroles suprêmes adressées à Leicester! Insensiblement une ironie mal déguisée s'y mêle, et le démon des anciens jours va se réveiller, lorsque tout à coup, rappelée à l'idée de son salut éternel, elle tombe à genoux et prie. Ce mouvement, d'une si triomphante expression de vérité, est bien d'une Italienne; on n'en trouve point de trace dans Schiller, qui ne se faisait point faute, comme on sait, de multiplier les indications de mise en scène, et c'est à Mme Ristori qu'on en doit reporter tout le mérite. Je cite un trait, j'en pourrais citer vingt, car la tragédienne ne compte pas avec l'inspiration; il suffit, pour s'en convaincre, d'aller la voir dans *Mirra* et dans *Marie Stuart*, deux créations si profondément étrangères l'une à l'autre, et dans lesquelles son rare talent a su se maintenir à la même hau-

teur, car c'est surtout par leur côté sublime que Mme Ristori aime à saisir les choses. Ses momens de défaillance, quand elle en a, se rencontrent toujours aux endroits faibles d'un rôle, alors que le poète semble s'abandonner lui-même. Quant à moi, je ne lui ai jamais vu manquer une situation, et ce qui prévaut en elle, c'est moins encore le talent que l'élévation de la sphère où ce talent se meut.

Parlerai-je de la *Pia?* Les quelques mots que j'en voudrais dire seraient pour faire ressortir davantage cette espèce d'inspiration transcendante qui semble travailler Mme Ristori, ce flair intelligent qui la pousse à chercher le beau même en dehors des limites de l'ouvrage qu'elle joue. Ainsi, dans cette pièce d'un intérêt si médiocre, et qui ne saurait suffire à l'activité de son talent, c'est Dante tout entier qui la possède et qui l'inspire. Suivez-la à ce point de vue, elle est admirable. Quelle austère et pudique grandeur! quel mélange de grâce ingénue et de fierté patricienne! Et quand viennent au cinquième acte les fameux vers de *la Divine Comédie* intercalés dans ce drame :

Ricorditi di me che son la Pia!
Siena mi fe, disfecemi maremma.
Salsi colui che' nnanellata, pria
Disposando m' havea con la sua gemma!

avec quel accent profond elle les dit! comme elle se repaît saintement de l'immortelle substance de cette poésie! On a comparé l'épopée dantesque à une cathédrale; Mme Ristori, par l'ovale allongé de ses traits, la suave gravité de ses poses, la symétrie calculée de son geste un peu raide sous la dalmatique blanche aux plis droits, semble une image vivante échappée à cette architecture, et vous fait involontairement songer à Giotto, comme dans *Mirra* et dans *Marie Stuart* elle vous rappelait Phidias et Holbein.

Le brillant et rapide succès de Mme Ristori, l'élan universel et tout spontané avec lequel ce nom, ignoré naguère de la plus grande partie du public, a été du jour au lendemain porté aux nues, ont fait croire assez communément à une sorte de découverte dont l'honneur tout entier reviendrait à notre monde parisien. C'est là du reste un genre de mérite que nous aimons beaucoup à nous attribuer, et il nous suffit en général d'adopter un talent pour être imperturbablement convaincus que nous l'avons créé. Les Italiens ne sont pourtant point gens à méconnaître chez eux la valeur d'un artiste ou d'un chef-d'œuvre; plus aisément les croirait-on portés à s'exagérer cette valeur, et de ce que le public de Paris n'avait rien su jusqu'à ce jour de ce noble et beau talent, il n'en faudrait pas trop vite conclure que les Italiens l'aient ignoré. Voilà tantôt dix ans que Mme Ristori occupe la renommée de l'autre côté des Alpes, où elle a recueilli l'héritage célèbre de la Marchionni, dix ans que la société de Turin et de Florence ne connaît pas d'autre Melpomène. Je dirai plus : en Italie, sa gloire a déjà passé fleur, en ce sens qu'aux démonstrations banales et bruyantes du premier enthousiasme a succédé cette estime raisonnée et profonde, cette judicieuse et sincère admiration, qui, bien autrement que des bravos, des couronnes et des sérénades, semble faite pour honorer l'actrice et la femme. Tout le monde

sait comment se comportent les scènes italiennes exclusivement vouées à la littérature; tragédie, comédie, drame et vaudeville, on y joue tout comme sur nos théâtres de province, et ce n'est pas une mince besogne pour l'acteur ou l'actrice en renom que d'avoir à tenir tête aux exigences multipliées de ce répertoire à la fois national et cosmopolite qui s'étend d'Alfieri à M. Dumas, de Manzoni et de Nicolini à Schiller et à M. Scribe. Un pareil travail, quand on y réfléchit, offre en somme plus d'inconvéniens que d'avantages, car, s'il a pour bénéfice de maintenir constamment en éveil toutes les facultés, de tendre tous les ressorts, il use à la longue, amène le trouble et la confusion, et, les rôles nouveaux se succédant au jour le jour, on désapprend la recherche du mieux pour se contenter non pas du bien, mais de l'à-peu-près.

Je dois dire que Mme Ristori n'a rien heureusement de ces fâcheuses habitudes, du moins depuis qu'elle a joué *Mirra*. Peut-être qu'en cherchant bien, on en trouverait certaines traces dans ses premières représentations, alors que, se prodiguant elle-même, elle passait du tragique au bouffon avec une grâce aimable sans doute, mais un peu négligée en ses atours, et dont le succès l'a depuis corrigée. — De *Mirra* date le vrai triomphe. Jusque-là le public ne l'avait pas comprise, et de son côté elle persistait à se croire en Italie. Ce quelque chose qui lui manquait encore à nos yeux, son génie le lui révéla; aussi quels applaudissemens! quelles universelles sympathies! Depuis, les liens n'ont fait que se resserrer davantage avec *Marie Stuart* et *Pia de' Tolomei :* non que Mme Ristori ait fait des concessions; sans cesser d'être Italienne, elle est devenue une grande tragédienne française, et le public la salue comme telle. Étrange électricité du succès qui ne se rencontre qu'à Paris, traînée de poudre qui met le monde en feu, pourvu qu'on ait en soi l'étincelle mystérieuse! On a parlé d'engouement et de cabale : pure défaite d'envieux! Hormis quelques hommes de goût, quelques rares lettrés ayant voyagé en Italie, gens très honorables sans doute, mais ne possédant pas sur le public la moindre influence, — qui connaissait Mme Ristori lors de son arrivée? Si j'en juge par l'aspect morne et désolé que présentait la salle Ventadour aux jours des premiers débuts, les amis qu'on lui donne n'étaient guère nombreux à cette époque. Une vie honnête et simple, l'ignorance absolue du terrain sur lequel on va combattre, ne sont pas, je suppose, les manœuvres ordinaires dont usent les grands tacticiens, et j'en pourrais au besoin citer de mieux avisés. Aussi, lorsqu'après tant de luttes et d'épreuves décourageantes le succès finit par se prononcer, nulle autre qu'elle-même n'y avait contribué, et si les acclamations du public et des journaux devancent parfois le talent, on peut affirmer qu'elles n'ont fait ici qu'obéir à son impulsion souveraine.

Cette gloire n'est donc pas d'invention toute française, soit dit sans vouloir nier la part très réelle et très légitime qui doit en revenir à la France. Paris, si prestidigitateur qu'on le proclame en pareille matière, n'a jamais possédé l'art de tirer la vie du néant. Donnez-lui un talent, il en va faire en quelques jours une renommée; mais là s'arrête sa prétendue toute-puissance. — Aide-toi, Paris t'aidera! — S'il me fallait citer l'homme du siècle qui a le mieux compris la portée immense et pourtant limitée de cette force, je nommerais M. Meyerbeer. Il sait comme personne jusqu'où elle va et tout ce qu'avec Paris on peut faire d'un chef-d'œuvre; mais encore importe-t-il que

chef-d'œuvre il y ait, car je le répète, si le génie manque ou le talent, l'immense bruit reste sans résultat, et, quelque puissante que soit la meule, lorsqu'elle broie à vide, rien n'en sort. Paris a donné à Mme Ristori cette consécration intelligente et suprême, qui, si elle ne crée pas le talent, lui confère du moins la plus grande naturalisation qu'il puisse ambitionner. A dater de ce jour, la noble tragédienne a pris droit de cité en Europe, et son public est aussi bien à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, qu'il est à Rome, à Turin, à Florence et à Venise : immense avantage dont ne profitera point seulement la fortune de Mme Ristori, et qui doit procurer un nouveau lustre, un nouvel épanouissement à ce talent, que les conditions naturellement restreintes où il s'était élevé, et surtout l'absence d'émulation, eussent tôt ou tard frappé d'une certaine langueur. A ce compte, le service que Paris a rendu à la tragédienne de Florence ne saurait être mis en doute. Il ne faudrait pas cependant que Mme Ristori se méprît sur les devoirs auxquels ce service l'oblige, et que la reconnaissance l'entraînât trop loin. Quitter cette admirable langue italienne, si caressante, si fluide, si mélodieusement expressive, et dont le doux parler lui va si bien, serait de sa part la plus maladroite des ingratitudes. Les gens que les lauriers de Mme Ristori empêchent de dormir ne souhaitent *in petto* rien de mieux, j'en suis sûr, et à moins qu'elle ne veuille à toute force voir immédiatement se consommer sa déchéance, la tragédienne abandonnera cet absurde projet, où le naïf mirage d'un triomphe inespéré et le zèle indiscret des donneurs de conseils l'ont peut-être engagée trop avant. Qu'on offre à Mme Ristori le privilége d'occuper la salle Ventadour pendant trois mois de l'année en alternant avec la compagnie musicale italienne, c'est là une conséquence toute naturelle du succès qu'elle vient d'obtenir; mais pourquoi lui demander davantage? pourquoi chercher à la détourner de sa vraie vocation, qui est de relever aux yeux de la France et de l'Europe la gloire littéraire de son pays? L'Italie, qui l'a faite, la réclame; d'ailleurs, si les chefs-d'œuvre étrangers tentent son inspiration, rien ne l'empêche de les jouer, mais dans sa langue naturelle, armée de tous les avantages, de tout le sérieux de sa personne, en tragédienne et non en excentricité foraine!

Quand nous aurons épuisé la série si intéressante des productions dramatiques de l'école moderne italienne, quand nous en aurons fini avec ce théâtre tout récent, qui n'en veut qu'aux Sforza, aux Visconti, aux fiers héros de la chronique nationale, quels mondes nouveaux n'aurons-nous pas à parcourir avec Shakspeare! Lady Macbeth, Desdemona, Imogène, où Mme Ristori trouvera-t-elle de plus grands types, des rôles plus dignes d'exercer les éminentes facultés de son intelligence? Mlle Rachel nous a montré l'abstraction parfaite, *sublimée;* que Mme Ristori nous révèle la vie : elle est de la race des Siddons et des Schroeder, elle a le souffle et l'envergure; elle et Shakspeare se comprendraient. C'est à ce point de vue surtout qu'il importe qu'elle reste Italienne. A Ventadour du moins, les épilogueurs de chefs-d'œuvre se taisent; ici, le pavillon couvre si bien la marchandise, qu'elle est de droit hors de toute discussion, ce qui ne se verrait guère au Théâtre-Français, pour peu qu'il s'agît de Shakspeare. Du reste, cette façon de coqueter avec la langue de Corneille et de Bossuet n'est point nouvelle : les plus beaux génies et les meilleurs talens s'y complaisent. Goethe en son temps ne se las-

sait pas de répéter, à propos de Diderot, cette aimable et galante phrase que varie aujourd'hui Mme Ristori en se récriant sur le bonheur que Mlle Rachel peut avoir de jouer ses rôles en français, devant un public français. Oui certes, c'est un admirable instrument que la langue française, mais encore faut-il savoir s'en servir, et rien au monde n'est affreux comme d'en jouer faux. Que ceux qui doutent se donnent la peine d'aller entendre Mlle Cruvelli à l'Opéra, ou de lire certains méchans vers que l'immortel auteur de *Faust* et d'*Egmont* eut la faiblesse de commettre (1)! Et les continuelles obsessions auxquelles l'exposerait inévitablement cette situation mal définie d'actrice mi-partie italienne, mi-partie française, Mme Ristori y songe-t-elle bien? Aujourd'hui encore sa qualité d'étrangère la protége, mais qu'elle risque le bout de son pied sur une scène française quelconque, — et soudain la voilà en butte à toutes les intrigues, à toutes les compétitions, à tous les amours-propres. Celui ci lui apporte ses drames, celui-là ses comédies et ses proverbes; un troisième, exploitant la circonstance, s'offre à lui composer un rôle exceptionnel, lequel ne sera écrit ni en français ni en italien, mais dans une sorte de jargon agréablement panaché, de baragouin *à la Médicis*. Que Mme Ristori ne s'y trompe pas, il n'y a d'avenir et de salut pour elle que sur le théâtre naturel de ses succès; le reste est illusion et chimère. D'ailleurs on ne fait point si bon marché du laurier dantesque, et son intérêt comme sa gloire lui commandent de couper court à des insinuations sous lesquelles les vrais amis de son talent ont peine à ne pas entrevoir quelque perfidie. Étrangère, elle n'est, comme on dit, sur le chemin de personne, et profite de ce bénéfice pour rallier tous les suffrages : qui sait si dans d'autres conditions les choses ne changeraient pas du jour au lendemain? Pour nous, qui n'avons apporté dans la question que l'amour sincère du beau, nous regretterions très vivement toute démarche fausse et capable de compromettre, ne fût-ce que par occasion, un talent placé si haut désormais dans l'estime et l'admiration du public, qui, tout en applaudissant à la grandeur de l'artiste, aime aussi, plaisir rare dans tous les temps, rare surtout dans celui-ci, à pouvoir rendre hommage à la dignité de la femme.

HENRI BLAZE DE BURY.

(1) A propos de l'arrivée en France de l'archiduchesse Marie-Antoinette d'Autriche. A coup sûr, si Voltaire se fût avisé de composer des vers allemands sur le grand Frédéric, il n'aurait pas plus mal réussi. Qu'on en juge :

Lorsque le fils de Dieu descendit sur la terre
Pour bénir les mortels comblés de misère,
On vit de tous côtés se presser sur ses pas
Des boiteux, des perclus gisant sur leurs grabats;
Mais lorsque des Français l'auguste reine avance,
Qu'elle pose le pied sur la terre de France,
La police attentive a soin de décréter
Qu'à son royal regard ne doit se présenter
Ni bossu, ni goutteux, ni pauvre apoplectique,
Ni perclus, ni bancal, ni même rachitique.
Comme ça, de chez soi Strasbourg fait les honneurs!
O siècle, ô temps, ô mœurs!

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1855.

Les jours s'écoulent sans dissiper l'incertitude qui flotte sur les événemens. La diplomatie a fait son œuvre, et elle n'a point réussi; elle a laissé échapper les fils de toutes ces négociations si laborieusement conduites pendant près de six mois. On ne saurait s'y tromper, la paix n'est débattue aujourd'hui ni dans les conférences publiques ni dans les conférences secrètes. Que reste-t-il donc? Il reste la guerre seule, — la guerre étendue comme les frontières mêmes de la puissance avec laquelle l'Europe est en lutte, persévérante et énergique comme il faut l'attendre de pays tels que la France et l'Angleterre, proportionnée par ses moyens et sa grandeur à la cause pour laquelle elle a été entreprise. La guerre, elle est partout en ce moment : elle est dans la Baltique, où, après une attente prolongée, elle vient de se manifester par un coup imprévu, par le bombardement de Svéaborg, qui paraît s'être accompli avec un entier succès. Elle semble se réveiller en Asie, où les armées russes ont repris leurs opérations contre les Turcs; on dirait parfois qu'elle s'annonce de nouveau sur le Danube, où elle a commencé. Au milieu de ces diversions, la guerre se concentre surtout en Crimée, dans cette Chersonèse où la fortune de notre temps a jeté trois cent mille hommes pour vider la querelle du monde nouveau sur une terre illustrée de tous les souvenirs du monde antique. Encore, sur cette terre de Crimée, la guerre se concentre-t-elle principalement dans une seule opération. — Prendra-t-on Sébastopol? Telle est la question qu'un journal russe livrait récemment aux commentaires de l'Europe, et on conçoit que cette question ne soit point résolue de la même manière à Saint-Pétersbourg ou à Paris et à Londres. Sébastopol sera pris, disent la France et l'Angleterre en s'affermissant dans leur confiance par ce qu'elles ont fait depuis une année bientôt. — Les alliés ont laissé passer le moment de prendre la ville, disent les Russes, et depuis

lors la citadelle a été mise dans un état inexpugnable. — C'est toute une controverse dont nos soldats sont chargés de dire le dernier mot.

Au fond, peut-être le journal russe exagère-t-il avec intention les facilités qu'il y aurait eu dès l'origine à prendre Sébastopol, de même qu'il exagère peut-être aussi les difficultés accumulées depuis par la défense, et rien n'est plus simple. Il se peut sans doute qu'une marche hardie après la bataille de l'Alma eût décidé de l'issue de la campagne; il a pu y avoir un instant, rapide comme l'éclair, où les armées alliées auraient pu se précipiter sur Sébastopol et emporter la ville par un coup de fortune; mais pour saisir cet instant, il fallait s'aventurer sans disposer encore de moyens complets de guerre, il fallait surtout abandonner une base d'opérations assurée. Une fois devant Sébastopol, le maréchal Saint-Arnaud lui-même eût-il tenté une attaque de vive force avant de s'être établi solidement et d'avoir retrouvé ses communications avec la flotte dirigée sur Balaklava? Ceci est le secret de la mort. De tels excès d'héroïsme réussissent quelquefois justement par ce qu'ils ont d'extrême, parce qu'ils ne se réservent d'autre refuge que la victoire; ils entraînent aussi un degré de responsabilité terrible. Ce qu'on en peut conclure, c'est que les chefs des forces alliées n'avaient pas seulement à considérer l'état de la ville; ils avaient à se régler sur leur propre situation dans un pays ennemi, en présence d'une armée vaincue il est vrai, mais non détruite. Ici la guerre prenait une face nouvelle, et devenait un siége qui n'a point eu d'égal peut-être. Or, la guerre une fois entrée dans cette voie d'opérations plus lentes et plus méthodiques, quels augures peut-on tirer des événemens qui se sont succédé dans cette campagne et de la situation respective des armées belligérantes?

Ce n'est point évidemment par de simples conjectures ou par l'instinct du patriotisme qu'on peut résoudre ces questions. Les faits seuls peuvent donner la mesure du véritable état des choses et mettre sur la trace du dénoûment de ce redoutable conflit. Les Russes, cela est certain, ont eu pour eux la faveur du temps et des circonstances. Le court intervalle qui leur a été laissé à l'origine, ils l'ont mis à profit. Réduits à tenir leur flotte enfermée, ils en ont tiré de nouveaux moyens de défense en coulant leurs vaisseaux à l'entrée du port, en transportant à terre l'immense artillerie de leur escadre. Avec des matelots devenus inutiles, ils ont fait des soldats et des ouvriers. Ils ont mis une habileté qu'il serait oiseux de méconnaître à tirer parti de la situation de la ville, pour la transformer en un vaste camp retranché hérissé de bastions et de redoutes. Chaque mamelon a été une citadelle à emporter, chaque position exige un nouvel assaut, et c'est ainsi qu'on a pu dire que Sébastopol ne serait enlevé que morceau par morceau. Certes cette défense prolongée est par elle-même le signe d'une singulière énergie, et le succès de la résistance n'a pu qu'exalter encore les défenseurs de Sébastopol. Qu'y a-t-il cependant d'étrange dans la durée de ce siége? Les Russes se sont trouvés dans les conditions les plus favorables pour soutenir la lutte. Par la force des choses, ils conservaient une complète liberté de communications, qui leur a permis sans cesse de renouveler leurs approvisionnemens, leurs vivres, leurs munitions. De tous les points de la Russie, des renforts ont pu arriver de façon à présenter au combat des troupes toujours fraîches. Si

donc les Russes ont mis dans leur résistance une vigueur réelle, ils étaient merveilleusement servis par les circonstances. Ils combattaient dans leur pays, avec une pleine liberté de mouvemens, avec des ressources dès longtemps accumulées. Et pourtant, malgré ces conditions favorables, à quoi sont-ils arrivés en réalité? On pourrait dire qu'ils ont été réduits à une action négative, en ce sens qu'ils ont arrêté l'effort de nos armes, qu'ils défendent le terrain pied à pied, mais qu'ils n'ont pu rien entreprendre contre nos forces, et qu'ils n'ont jamais regagné leurs positions perdues. Ils ont une armée nombreuse qui campe à peu de distance de nos lignes; ils n'ont point cherché à faire lever le siége, et cette armée ne sert qu'à alimenter la garnison de la ville. Quand ils ont voulu risquer un combat, ils ont été vaincus; leurs sorties n'ont eu aucun effet décisif, et dans ce mouvement de retraite par lequel ils se replient lentement dans l'intérieur de leur ville, ils ont déjà perdu, dit-on, plus de soixante-dix mille hommes, dévorés par le feu ou les maladies. Le fait culminant de cette défense, c'est ce mouvement de retraite, héroïque à coup sûr, mais constant et accompli dans les conditions les plus propres à favoriser le succès.

Si quelque chose au contraire caractérise les opérations des armées alliées jusqu'ici, c'est une marche sûre et invincible dans la lenteur même qui lui est imposée. Ce n'est point assurément une tentative vulgaire que cette entreprise poursuivie par l'Angleterre et la France à mille lieues de leurs frontières. Qu'on songe un instant à ce qu'il a fallu pour rendre cette entreprise simplement possible, aux efforts qui ont été nécessaires pour transporter sur ce sol lointain hommes, chevaux, appareils de guerre, munitions, approvisionnemens! Et, cette œuvre matérielle accomplie, qu'on songe à l'œuvre de nos armées depuis le jour où elles ont mis le pied en Crimée! Dans ce travail gigantesque, les victoires elles-mêmes, quelque brillantes qu'elles soient, semblent n'être qu'un épisode: seules, réduites à leur propre impulsion, ces armées ont eu à lutter avec toutes les misères, toutes les privations, toutes les rigueurs d'un hiver terrible, et c'est dans ces conditions qu'il a fallu poursuivre une des plus colossales opérations militaires de ce siècle. Les armées alliées débarquaient en Crimée, on le sait, il y a bientôt un an; dix mois se sont écoulés depuis qu'elles sont devant Sébastopol. Dix mois sont longs sans doute pour l'impatience occidentale, quand il s'agit d'emporter une ville qu'on a crue un moment prise par un coup de main. Il faut voir pourtant ce qui a été fait dans cet intervalle. Les armées alliées commençaient leurs travaux à huit cents toises de la place, ainsi que le dit le journal de Saint-Pétersbourg. Depuis ce jour, plus de soixante kilomètres de tranchées ont été creusés sur un sol souvent rebelle, à travers tous les accidens d'un terrain merveilleusement disposé pour la défense, et nos travaux se sont approchés successivement à moins de cent mètres de quelques-unes des principales positions ennemies. On a pu suivre de mois en mois cette série de combats héroïques par lesquels nos soldats ont enlevé les ouvrages russes et ont rejeté les assiégés dans leurs derniers retranchemens, d'où il n'ont plus tenté de sorties sérieuses. D'un autre côté, l'établissement tout entier des armées alliées au sud de Sébastopol prenait un caractère de permanence et de solidité qu'on n'avait pas songé d'abord à lui donner.

Balaklava et Kamiesch devenaient à la fois des villes nouvelles et des positions formidables. Il y a là, on pourrait le dire, toute une portion de la Crimée entièrement enlevée à la domination russe. Ce n'est pas devant Sébastopol seulement que la guerre a eu ses résultats. Sur la côte asiatique de la Mer-Noire, la forteresse d'Anapa a été évacuée par les Russes. Nos vaisseaux sont entrés dans la mer d'Azof et sont allés jusqu'à Taganrog. Récemment encore la ville de Genitschi, au sommet de la flèche d'Arabat, avait à subir un nouveau bombardement, et il se poursuit une série d'opérations pour aller atteindre la Russie jusque dans la Mer-Putride, pour couper ses communications et détruire ses approvisionnemens. Une garnison alliée campe dans Iéni-Kalé et tient les clés du détroit de Kertch. Dans toutes leurs opérations, les alliés ont pu marcher avec lenteur, parce qu'ils avaient d'immenses obstacles à vaincre; ils n'ont jamais reculé. Le terrain une fois conquis, ils ne l'ont plus cédé; les Russes n'ont pu même reprendre Eupatoria, défendue par les Turcs. Cette marche progressive et invincible apparaît surtout devant Sébastopol, où l'ensemble de nos travaux resserre et enlace de plus en plus chaque jour la partie méridionale de la ville.

Ainsi la Mer-Noire et la mer d'Azof livrées à notre pavillon, Iéni-Kalé au pouvoir d'une garnison alliée, la Crimée envahie de toutes parts, Eupatoria occupée par les Turcs, Kamiesch et Balaklava devenus des ports français et anglais, Sébastopol enfermé dans un cercle de fer et de feu qui se resserre sans cesse, nos armées campant sur la Tchernaïa sans être inquiétées et attendant l'heure de livrer bataille, voilà la position où la guerre a conduit les alliés. Le dénoûment peut se faire attendre encore; il peut y avoir des alternatives diverses; l'opiniâtreté russe pourra multiplier les obstacles et défendre Sébastopol pierre par pierre, comme le dit le journal de Saint-Pétersbourg. Le résultat cependant, il est permis de le croire, est écrit dans cette série de travaux qui ont été accomplis, et qui ont marché sans dévier vers le but jusqu'à présent. A vrai dire, le publiciste de Saint-Pétersbourg qui a soulevé cette étrange question énumère des difficultés encore plus que des impossibilités, et l'héroïsme surmonte les difficultés, même quelquefois les impossibilités. Le journal russe dit que les alliés ont laissé passer l'occasion favorable de prendre plus aisément Sébastopol. Conjecture pour conjecture, on peut répondre que la Russie a laissé passer une occasion bien autrement favorable de faire la paix. Elle a laissé passer ce moment à Vienne, en refusant de souscrire aux conditions proposées par les plénipotentiaires de l'Europe. Il y avait sans doute pour elle dans cette paix une certaine déception diplomatique. Elle était contrainte de renoncer à des traités, à des priviléges de protectorat chèrement conquis. En un mot, des prétentions du prince Menchikof à la paix proposée, il y avait évidemment une retraite; mais cette paix, conclue alors, sauvait Sébastopol : elle offrait au monde le spectacle, dangereux peut-être, de deux puissances comme la France et l'Angleterre se rembarquant après avoir attaqué une ville sans la prendre. Quelle efficacité aurait eue dans la pratique la limitation de la flotte russe dans la Mer-Noire? Nul ne peut le dire. Ce qui est certain, c'est que la force militaire de la Russie sortait intacte de cette épreuve et conservait son prestige aux yeux de l'Orient. Sébastopol n'aurait point été pris par les armées des deux

plus grands peuples de l'Occident. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui. La continuation de la guerre ouvre nécessairement des perspectives nouvelles où la chute même de Sébastopol ne sera plus sans doute qu'un incident.

Quelle extension est destinée à prendre cette guerre? C'est ce qu'il est difficile de pressentir. Pour le moment, elle se concentre surtout à Sébastopol. La Russie, il est vrai, depuis quelque temps, semble vouloir porter la lutte en Asie en attaquant la ville de Kars, en menaçant Erzeroum, d'où elle pourrait même se tourner vers Trébizonde. Au fond, ces tentatives n'ont pas peut-être l'importance qu'on leur attribue. L'armée turque d'Asie n'est point brillante, et cependant elle a suffi jusqu'ici, à diverses reprises, pour neutraliser les efforts de l'armée russe, menacée elle-même dans le Caucase. On l'a toujours vu depuis le commencement de la guerre : quand la Russie a fait quelque tentative en Asie, ou elle n'a point réussi, ou, si elle a obtenu quelque succès, elle s'est retirée aussitôt, de telle sorte que les mouvemens actuels qui s'accomplissent dans cette partie de l'Orient sont peut-être une diversion encore plus qu'une entreprise sérieuse ayant un but précis. Sur quelque théâtre qu'on observe cette guerre, par son incertitude même et par l'extension qu'elle peut prendre, elle crée assurément à l'Europe des conditions difficiles et périlleuses, et la situation de la Turquie, dont l'indépendance a été le premier prétexte de la lutte, ne sera point probablement le moindre embarras. Ce n'est pas seulement contre la Russie en effet que l'empire turc a besoin d'être protégé, c'est aussi contre lui-même, contre les désordres qui l'envahissent. Récemment encore, on a vu les effroyables violences de ces *bachi-bozoucks* que l'Angleterre a entrepris d'enrégimenter, et qui se sont répandus dans les campagnes aux portes de Constantinople, aux Dardanelles. Les montagnes de la Thessalie sont redevenues le théâtre d'un brigandage organisé. Enfin une insurrection plus sérieuse a éclaté à Tripoli contre le bey. Une singulière fermentation régnait depuis quelque temps déjà, lorsqu'un chef arabe s'est mis à la tête des mécontens et a levé le drapeau de la révolte. Les insurgés assiégent Tripoli, et c'est une question de savoir si la destitution du bey suffira pour désarmer l'insurrection. Les provinces turques ne cessent donc d'être agitées de désordres de diverse nature en un moment où l'empire est engagé dans une lutte qui épuise ses ressources. C'est là une situation faite pour fixer l'attention des alliés de la Turquie : l'empire ottoman ne sera sauvé évidemment que par un travail profond de rénovation dans ses lois, dans ses institutions, dans ses mœurs. Ce travail s'accomplira-t-il? La guerre actuelle lui sera-t-elle favorable? Ce n'est point à coup sûr la moins sérieuse question. Toujours est-il que ce serait désormais une étrange fiction de limiter l'objet de la lutte où nous sommes engagés à la protection de la Turquie. Lord Palmerston le disait justement dans une discussion récente du parlement anglais : le but de la guerre, c'est de faire respecter le droit de l'Europe par la Russie et de raffermir l'équilibre du continent sur des bases solides. Tant que ce but ne sera point atteint, la guerre se prolongera sans doute, et il reste toujours la question de savoir si elle ne finira pas par entraîner d'autres états. L'Autriche et la Prusse, on le sait, se sont refusées jusqu'à ce jour à entrer dans cette lutte. Cependant un rapprochement nouveau semble s'être opéré

entre l'Autriche et les puissances occidentales sur le terrain de l'alliance du 2 décembre, et la Prusse elle-même parfois tend à sortir de cet isolement où l'a jetée son indécision.

Voilà donc où en est la situation de l'Europe à l'heure présente. Que cette situation émeuve et absorbe les esprits, rien n'est plus naturel. Tout sert à rappeler l'attention sur le grand conflit des intérêts européens. Il y a quelques mois, on s'en souvient, l'empereur et l'impératrice faisaient un voyage à Londres. D'ici à peu de jours, c'est la reine d'Angleterre qui, pour la première fois, va venir visiter Paris avec le prince Albert. C'est là certes une image saisissante de l'alliance des deux pays. Qu'on pèse un instant par la réflexion les changemens de tout genre, les révolutions, les événemens qui ont été nécessaires pour que la reine d'Angleterre vînt en France, reçue par le successeur de Napoléon! Ce sont là les contrastes et les surprises de l'histoire, qui s'offrent comme un aliment de plus à la pensée.

La littérature ne vit pas seulement de spéculations; elle ne s'absorbe pas dans les fictions d'un art abstrait ou de l'imagination créatrice. La réalité est là singulièrement dramatique et puissante, qui sollicite et aiguillonne l'intelligence en lui offrant le spectacle des crises des peuples, des influences qui se déplacent, de toutes les forces contemporaines qui se disputent l'empire : spectacle varié et mobile comme les intérêts et les passions qui sont en jeu! De là cette multitude d'œuvres de tout genre qui s'inspirent des événemens, soit pour chercher dans l'histoire la lumière du temps présent ou pour ressaisir les origines de la crise actuelle, soit pour détacher quelque épisode de ce grand drame ou pour mettre à nu les faiblesses invétérées de l'organisme européen, soit enfin pour recueillir les vives et fortes impressions de ces luttes nouvelles qui se poursuivent. Certes, à l'heure où le continent est en armes, au moment où la Russie, sous l'obsession de cette fatalité qui l'entraîne vers l'Orient, s'est décidée à risquer sa grande aventure, il n'est point inutile de sonder le mystère de cette puissance, de rechercher comment elle a grandi, par quelle série de circonstances de toute nature elle est arrivée à être une menace permanente pour l'Occident. Est-ce dans cette pensée que M. de Lamartine a écrit l'*Histoire de la Russie* qu'il vient de publier? M. de Lamartine par malheur, et c'est le regret de ceux qui n'ont pu oublier l'enchantement de ses premières inspirations, M. de Lamartine écrit tant d'histoires depuis quelques années, que l'esprit a de la peine à le suivre dans ce frivole enfantement d'œuvres de circonstance. On l'avait quitté à Constantinople déroulant les annales de la Turquie, on le retrouve à Paris au milieu des constituans de 1789; il va de Florence à Saint-Pétersbourg, des splendeurs de la civilisation italienne aux steppes de la Russie, et il va, dit-on, aborder la figure de César : improvisateur d'un grand souffle, on ne peut le méconnaître, mais qui brode le plus souvent sur des thèmes connus, dédaignant les côtés sérieux et profonds des événemens humains, prenant l'anecdote pour l'histoire, jugeant sans sûreté, peignant sans précision, et donnant à la vie des peuples l'apparence d'un roman par la magie de la forme et du coloris! Ainsi il se retrouve encore dans l'*Histoire de la Russie*.

Ce n'est point une histoire, c'est une réunion de données générales et d'anecdotes sur quelques-uns des règnes les plus célèbres des tsars, depuis

Pierre le Grand jusqu'à l'empereur Nicolas. Mais l'état social de la Russie, mais le progrès réel de cette mystérieuse puissance, le travail des mœurs et des lois, ce mélange de raffinement et de barbarie qui compose la civilisation russe, la fermentation de tous les instincts religieux transformés en élémens de conquête, l'effort obstiné de cette politique qui se fraie une route vers l'Occident et vers l'Orient, tantôt par la diplomatie, tantôt par les armes, c'est tout cela que M. de Lamartine néglige de montrer, ou qu'il ne montre du moins que comme une grande imagination qui reflète les choses sans leur donner une forme précise. Pour les époques antérieures à ce siècle, M. de Lamartine ne dépasse guère le degré d'information du premier historien de Pierre le Grand, de Voltaire, qu'il n'égale point en sûreté; quant aux temps plus récens, c'est-à-dire à la période qui commence aux premiers jours du siècle, sans pénétrer davantage, il cède parfois à de singuliers troubles d'esprit. Il y a surtout un passage où M. de Lamartine dit qu'il ne raconte pas en patriote français, mais en philosophe, en historien impartial et cosmopolite. Partant de là, il représente l'empereur Alexandre, à son avénement en 1801, comme ayant à choisir entre deux politiques : — l'une, qui était d'épouser la cause de l'Angleterre, de l'Europe opprimée et conquise, des monarchies ébranlées, de se faire en un mot l'Agamemnon des peuples et des rois; — l'autre, qui consistait à se rapprocher de la France conquérante, personnifiée dans un dictateur ambitieux qui avait tout osé au dedans, qui oserait tout au dehors. Alexandre opta pour cette dernière politique. Ce fut une faute « au point de vue de la vérité universelle, » selon M. de Lamartine.

N'y a-t-il point dans de tels jugemens d'étranges confusions? ne portent-ils pas une trop visible empreinte d'antipathie contre Napoléon? Certes on s'est trop complu parfois à jouer avec cette grande mémoire, à transformer en politique les entraînemens de l'héroïsme guerrier pour en accabler des régimes plus pacifiques; mais enfin, lorsque l'empereur Alexandre avait à faire un choix, quel était ce dictateur que M. de Lamartine transforme en ennemi public de l'Europe? C'était un jeune homme couvert d'une grande gloire, qui raffermissait la société française et relevait le prestige de tous les pouvoirs. Le sinistre événement de Vincennes, comme l'appelait M. d'Haugwitz, n'avait point eu lieu encore; l'Angleterre ne combattait pas pour la sécurité du continent et des monarchies, mais pour sa propre domination sur les mers. Où donc était le prétexte d'un nouveau traité de Pilnitz ou de la coalition qu'on a vue plus tard? D'ailleurs le rôle que M. de Lamartine attribue hypothétiquement à Alexandre eût-il été possible, le jeune tsar eût-il senti en lui le génie nécessaire pour le remplir jusqu'au bout, quel eût été le résultat? La Russie aurait acquis dès ce moment cette prépondérance contre laquelle s'est levé le continent; le dictateur de l'Europe en 1805 ne se serait point appelé Napoléon, il se serait appelé Alexandre. En quoi la « vérité universelle » en eût-elle été plus satisfaite? Au demeurant, ce qui serait arrivé, si la politique rétrospective que trace M. de Lamartine eût été suivie par l'empereur Alexandre, nul ne peut le dire. Ce qui est arrivé éclate à tous les yeux. Dans le fait, le tsar Alexandre, plus habile Grec que son historien, a su attendre et profiter de toutes les circonstances. Tandis que l'Europe était bouleversée, il gagnait la Finlande, qu'il n'a plus rendue; il prenait une

partie de la Moldavie jusqu'au Pruth, et la Russie n'a plus perdu cette frontière. Il affermissait à la paix sa suprématie en Pologne. En un mot, il a suivi la politique dont Pierre le Grand lui a légué l'héritage, et que ses successeurs ont recueillie en la pratiquant jusqu'au jour où elle s'est montrée assez menaçante pour mettre les armes dans les mains de l'Europe. C'est là ce qui résulte, sinon de l'histoire cosmopolite et philosophique, du moins de l'histoire réelle, qui vient jeter ses lueurs sur les luttes actuelles. Il faut ajouter, au surplus, que M. de Lamartine, malgré ses vues rétrospectives, ne conclut pas moins son *Histoire de la Russie* par la justification du droit de l'Occident.

Comment a commencé cette lutte nouvelle? A n'examiner que le fait matériel et immédiat, on ne l'a point oublié, c'est dans les principautés danubiennes qu'elle a éclaté d'abord. C'est qu'en effet cette vallée du Danube, où s'est mêlée la poussière de tant de peuples, est le théâtre éternel où s'agitent les grandes questions d'indépendance pour l'Europe. C'est par cette issue que les invasions barbares se précipitèrent vers l'Occident; c'est par le Danube que les Turcs menacèrent l'Europe et arrivèrent jusqu'à Vienne, où les arrêta l'épée de Sobieski; c'est là encore que la Russie apparaît la dernière et la plus menaçante. Il s'ensuit que les annales des principautés danubiennes ont leur intérêt au point de vue même de la politique, et que leur histoire intérieure, dans son obscurité et ses confusions, garde comme un reflet des luttes, des migrations, des catastrophes qui se succèdent. C'est ce tableau que M. Elias Regnault cherche à reproduire dans son *Histoire politique et sociale des principautés danubiennes*. N'y a-t-il point un singulier problème moral et social dans l'existence de ces provinces, obstinées dans le culte de leur nationalité et condamnées cependant, par leur position, à servir de lieu de passage aux envahisseurs, menacées à chaque instant de devenir le prix de la conquête et réduites à vivre au milieu des dangers de toutes les dominations? — C'est une colonie latine qui formait à l'origine sur le Danube le premier noyau de ces peuplades, devenues et restées la race roumaine. Surprises par les grandes invasions et foulées sous les pieds des chevaux des Barbares, ces populations ne périrent pas; elles se dispersèrent dans leurs forêts, et quand elles reparurent, elles avaient conservé le génie de leur nationalité, leurs mœurs, leurs traditions, leur langue; mais alors elles avaient affaire à d'autres ennemis : elles se trouvaient serrées de toutes parts, — entre les Hongrois, les Tartares, les Turcs qui grandissaient. Les populations de la Moldo-Valachie se tournèrent vers l'ennemi le plus redoutable pour se lier avec lui. De là ces capitulations avec les Turcs, qui sont réellement pour les provinces du Danube le fondement de leurs rapports avec l'empire ottoman et le principe de leur droit moderne. Le sultan s'engageait à protéger les provinces sans exiger autre chose qu'un droit de suzeraineté et un tribut; il s'interdisait toute immixtion dans l'administration locale. L'élection du prince était laissée à la nation; aucune mosquée ne devait exister en Valachie. Ce droit primitif et réel, toujours survivant et protestant, a été bien souvent violé sans doute : la barbarie turque a inondé ces contrées de sang, la rapacité des Osmanlis a pressuré les populations; mais de l'excès même de cette misère naissait un autre danger, celui

du protectorat russe, définitivement consacré par le traité de Kainardgi. Le cabinet de Pétersbourg relevait récemment les bienfaits dont les principautés sont redevables aux tsars. Quelques-uns de ces bienfaits sont réels au point de vue matériel. Nul n'a eu plus de part que la Russie cependant à l'oppression qui a pesé sur les Moldo-Valaques. La Russie a été la protectrice et la complice de cette tyrannie cruelle et corrompue des Phanariotes, qu'elle achetait. Elle a dominé les principautés par ses agens, par ses missionnaires, par ses consuls, par ses soldats, et si elle les a protégées quelquefois, elle leur a fait payer son protectorat, non-seulement au prix de leur indépendance politique et morale, mais encore à beaux deniers comptans. Les frais des occupations successives des armées russes forment la seule dette inscrite au budget des principautés. Aussi pour l'instinct national roumain la Russie est-elle devenue le véritable ennemi. Le sultan n'est qu'une ombre, c'est le tsar qui menace. Telle est la situation aujourd'hui, et elle se dévoile encore plus par la guerre actuelle, qui a commencé sur le Danube, où la lutte a éclaté si souvent, comme pour montrer que là pouvait se régler le sort du monde. « La steppe, disait il y a quelques années un agent français dans les principautés, la steppe sera, au jour d'un conflit européen, le lieu où se livrera la bataille. »

Ceci ne prouve au surplus qu'une chose, c'est l'importance de cette position du Danube dans les affaires du monde. Ce danger, chacun le sent; la nécessité d'élever là une barrière qui garantisse la sécurité de l'Occident, tous les esprits l'aperçoivent. Cependant, si la guerre a pris naissance sur le Danube, si elle a eu pour premier prétexte l'invasion des principautés, en réalité l'état de ces provinces n'est plus qu'un des élémens de la lutte actuelle, et la question qui se débat aujourd'hui tient à des causes plus générales, plus profondes. La guerre suscitée par la Russie dans une heure de fatale inspiration a mis à nu un vice évident dans l'organisation de l'Europe; elle a montré qu'à un jour donné l'Occident, tout occupé d'industrie et de chemins de fer, pouvait être surpris, et que, s'il ne disposait point de toutes ses forces, il pouvait voir de loin s'accomplir les destinées de l'Orient. Quel sera le correctif de cette situation? Consultez et énumérez les opinions; elles varieront suivant les pays où on les exprime, selon les esprits qui les professent. Pour un gentilhomme polonais auteur d'un livre remarquable sur *la Justice et la Monarchie populaire*, le vrai, le seul remède, c'est la reconstitution de la Pologne, d'une Pologne grande et forte.

L'auteur de cette œuvre curieuse part d'un point: c'est que la Russie obéit à une nécessité organique de son existence en marchant vers l'Orient, et que la Turquie est fatalement impuissante à se réformer. Il trace un tableau de l'Europe, et il place en Pologne le levier de la défense européenne. Toute autre combinaison sera inefficace et laissera intactes les grandes questions de sécurité publique. — Mais ceci, dira-t-on, est un remaniement complet des territoires en Europe. — Le vif et spirituel publiciste n'en est point à cela près, on le pense. Ses sympathies tout entières sont pour l'Occident, pour la France en particulier. Dans la distribution des territoires, ses préférences seraient évidemment pour la Prusse, qui devient dans sa pensée la tête de l'Allemagne protestante du nord. Entre la Prusse et les puissances de l'Occident, il y a

des affinités manifestes, des conditions d'alliance nécessaires. Il y a seulement une difficulté, c'est la politique de la Prusse elle-même. Les combinaisons de l'esprit se heurtent parfois à la réalité. Quoi qu'il en soit, il y a un fait certain que démêle avec pénétration l'auteur de ce livre, c'est que l'Europe est malade; elle est malade des doctrines qui la dominent, du vice de son organisation, et c'est ce qui fait le danger de la prépondérance russe. Qu'on remarque bien en effet que dans cet état, tel qu'il existe depuis longtemps, tout a été favorable à la Russie. Tandis que l'Europe s'affaiblissait et se déchirait par les révolutions, la Russie restait intacte et dominée d'une seule pensée. Tandis que le continent se débattait dans des rivalités et des luttes nées de combinaisons arbitraires, l'empire des tsars conservait une force nationale prête à intervenir partout et à poursuivre tous les desseins. Il ne peut donc suffire aujourd'hui d'opposer des armées à la Russie : il faut la combattre par des doctrines morales qui raffermissent la société occidentale, par une organisation équitable et efficace. Là est l'arme la plus sûre, là est la condition de la sécurité du continent et de son indépendance. Quant à ceux qui voient dans la révolution le seul moyen de lutte, ils ne font que précipiter une maladie qui a fait toute la force de la Russie.

Il y a donc, on pourrait le dire, dans la situation de l'Europe, une question générale qui est du domaine des publicistes, des écrivains, et il y a une question tout actuelle et pratique qui est du ressort des gouvernemens : c'est la direction de la guerre dans les conditions où elle a été entreprise et où elle se poursuit. Cette question a été bien des fois agitée depuis quelques mois dans le parlement anglais, et a même suscité plus d'un embarras au cabinet de Londres; jamais elle ne s'est offerte sous un aspect plus imprévu que dans une discussion soulevée ces derniers jours par lord John Russell à l'occasion des affaires d'Italie. Lord John Russell joue en vérité un étrange rôle politique; il ressemble encore plus à une âme en peine qu'à un homme d'état. Il cherche visiblement une position, une attitude qu'il ne trouve pas, ne sachant être ni partisan de la paix, ni partisan de la guerre, et réussissant à ébranler tous les cabinets dont il fait partie, sans parvenir à formuler une pensée politique précise. Quelle est l'opinion de lord John Russell depuis sa retraite du ministère à la suite de la mission qu'il a remplie à Vienne? Il est fort à craindre que ce ne soit tout simplement une certaine humeur contre lord Palmerston, un certain besoin de récriminations, assez vagues par le fait. Rien n'est plus curieux assurément que le discours prononcé par lord John Russell à l'appui de sa motion; on ne sait au juste si c'est une vengeance, ou si c'est un commencement d'évolution vers le parti de la paix. Le fait est que l'ancien plénipotentiaire à Vienne est revenu avec une intention assez équivoque sur les propositions de l'Autriche, qu'il a successivement soutenues et abandonnées pour s'en faire de nouveau le défenseur posthume. Où était la nécessité de rouvrir une discussion sur une question jugée? Lord John Russell a éprouvé le besoin d'insinuer que le représentant de la Porte aux conférences, homme très capable et très intelligent, avait approuvé les propositions de l'Autriche, que dès lors la Turquie était désintéressée : d'où il suit que l'Angleterre et la France ne continuaient plus la guerre que pour une question d'honneur militaire. — Lord Palmerston n'a

point eu de peine à répondre qu'il n'y avait eu aucun désaccord entre les cabinets de Londres, de Paris et de Constantinople; que, la Turquie eût-elle approuvé les propositions de l'Autriche, ses résolutions ne dirigeraient point la politique de l'Angleterre et de la France, et qu'enfin la guerre n'avait point cessé d'avoir pour objet une paix juste et forte. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ces explications venaient au sujet de l'Italie, dont lord John Russell ne s'était point occupé outre mesure depuis assez longtemps.

Le malheur est que la situation de l'Italie est bien loin, en effet, de présenter un caractère rassurant. Il semble que dans ce pays il y ait toujours quelque éruption prête à éclater, et on dirait que ces populations, si cruellement éprouvées, sont destinées à flotter toujours entre les dangers d'une anarchie corruptrice et les inintelligens caprices des gouvernemens. Nulle part peut-être cette situation n'apparaît plus manifestement qu'à Naples, et le gouvernement napolitain n'est pas plus heureux, en vérité, dans sa politique extérieure que dans sa politique intérieure. Le cabinet du roi Ferdinand déguise avec peine ses sympathies russes; mais comme en même temps il sent le besoin de ne point se détacher des puissances occidentales, il se trouve conduit à mettre dans ses actes des contradictions qui seraient puériles, s'il ne s'agissait pas de choses si sérieuses. Naguère, sous le prétexte de ne point enfreindre les lois de la neutralité dans laquelle il veut rester, le gouvernement napolitain a défendu l'exportation de divers objets d'alimentation qui servaient aux armées alliées en Crimée. Les cabinets de Londres et de Paris ont réclamé naturellement contre cette mesure. Le cabinet du roi Ferdinand a permis alors l'exportation des pâtes, mais par un autre décret il a interdit la fabrication de ces mêmes pâtes. Les fabricans avaient donc le droit d'exporter; seulement ils n'avaient point le droit de fabriquer, ce qui ne laissait point d'être une combinaison ingénieuse. Malheureusement, comme nous le disions, ces sympathies mal déguisées pour la Russie s'allient à un système de politique intérieure qui dépasse certainement les bornes de la raison. Que le roi Ferdinand contienne d'une main vigoureuse les passions révolutionnaires, cela n'a rien de surprenant; mais il y a loin de là à ranger parmi les institutions gouvernementales une commission des bastonnades. Ceci est un procédé quelque peu turc qu'on croyait n'être point en usage dans un royaume chrétien. Les procédés habituels de la police napolitaine paraissent être, au reste, fort expéditifs. Récemment quelques personnes avaient assisté aux funérailles d'un homme qui avait fait partie de l'assemblée législative de 1848; ces personnes se sont vues soudainement exilées. De telles mesures ont l'inconvénient d'aller directement contre le but qu'elles se proposent. Elles n'étouffent pas les passions révolutionnaires, elles les excitent au contraire en leur donnant l'aliment de griefs légitimes. Elles ne peuvent point évidemment, d'un autre côté, contribuer à entretenir des relations très amicales entre le gouvernement napolitain et les gouvernemens étrangers. On assure même que des explications très nettes auraient été échangées à ce sujet entre notre ministre des affaires étrangères et le représentant du roi de Naples.

De tous les pays de l'Italie, le Piémont est le seul qui soit parvenu jusqu'ici à concilier l'ordre avec les institutions libérales, en même temps qu'il a su

hardiment entrer dans l'alliance européenne. Malheureusement le Piémont est venu se heurter contre un autre écueil. On n'a point oublié les difficultés qui se sont élevées entre le cabinet de Turin et Rome au sujet de diverses lois touchant à des questions religieuses. Ces difficultés viennent de prendre un caractère plus pénible; le souverain pontife a lancé un bref d'excommunication contre tous ceux qui ont coopéré d'une façon quelconque à la dernière loi sur les couvens, votée par le parlement piémontais et sanctionnée par le roi. On ne peut espérer qu'une chose, c'est qu'un tel incident s'arrêtera là, et que Rome et le cabinet de Turin sentiront à la fois le besoin d'entrer dans des négociations nouvelles et d'assurer par des concessions mutuelles la paix des consciences.

CH. DE MAZADE.

SCIENCES.

SUR LES TREMBLEMENS DE TERRE ET SUR LA CONSTITUTION INTÉRIEURE DU GLOBE.

Insolitis tremuerunt motibus Alpes.

Depuis quelque temps, l'attention publique a été éveillée par les secousses de tremblemens de terre qui ont agité la Suisse, et qui ont suivi le tremblement de terre, bien autrement redoutable, qui a dévasté la ville de Brousse dans l'Asie-Mineure. On a craint que le fléau n'allât se rapprochant de la France et de Paris, et avec le besoin d'émotions qui caractérise l'âme humaine, on s'est donné le plaisir d'avoir peur, ce qui est l'une des manières d'avoir le bonheur de sentir.

Voici un type de conversation qui donnera une idée des consultations scientifiques qu'on a plusieurs fois réclamées de moi. Je tiens de mon honorable confrère M. Boussingault, qui a visité les tremblemens de terre chez eux, c'est-à-dire dans l'Amérique équatoriale, que de semblables questions lui sont journellement adressées.

— Monsieur, il y a maintenant bien des tremblemens de terre?

— Pas plus qu'à l'ordinaire; seulement, au lieu d'être à mille lieues de nous, ils n'en sont qu'à cent lieues, et au lieu d'être fort redoutables, ils sont très faibles, ainsi que le comportent la constitution du sol de la France et sa disposition naturelle en pente régulière.

— Mais, monsieur, ne serait-il pas possible que le tremblement de terre vînt à Paris?

— Il n'y a rien en cela de logiquement impossible, mais ce tremblement de terre ne serait jamais bien fort.

— Mais, monsieur, s'il était fort?

— Alors, en supposant qu'il ressemblât à celui de Lisbonne qui détruisit cette ville il y a juste cent ans, il bouleverserait Paris.

— Il périrait donc alors beaucoup de monde?

— Mais oui, car si toutes les cages à hommes que l'on appelle des habitations à Paris venaient à se renverser comme à Lisbonne, il y aurait au moins quatre cent mille hommes ensevelis sous leurs débris.

— Quelle calamité! Et quand cela pourrait-il arriver?

— Si c'est comme à Lisbonne, ce sera le 1er novembre prochain à dix heures du matin.

— Comment faire pour éviter une pareille catastrophe?

— Rester en France, qui est le pays le moins sujet aux tremblemens de terre, et ne pas vous préoccuper d'une supposition impossible.

On croira peut-être que le consultant s'en va content d'être rassuré. Point du tout. Il regrette sa chimère. Il est malheureux de ne plus l'être.

Passons à des choses plus sérieuses.

Les tremblemens de terre sont un des accidens du monde physique faisant partie du domaine des sciences qui, — sous le nom de géographie physique, de cosmographie, de géologie, de physique terrestre et de météorologie, — ont embrassé tous les phénomènes passagers et imprévus qui diversifient l'aspect du globe suivant les climats, les saisons et la structure intime du sol. Il y a les météores du feu, de l'air, de l'eau et de la terre. La chaleur, la lumière, les feux électriques et la foudre sont dans la première catégorie. Dans la seconde sont tous les mouvemens de l'air depuis les brises légères de terre et de mer jusqu'aux trombes et aux ouragans qui rasent tout à la surface de la terre, y compris les édifices les plus solides, et quelquefois même aplanissent des collines. Dans la troisième division, on place les météores auxquels l'eau donne naissance, depuis l'imperceptible humidité qui se dépose en gouttes de rosée dans les nuits claires du printemps et de l'automne jusqu'à ces vastes inondations, ces envahissemens subits de la mer, qui sont aussi redoutables que les ouragans. Enfin la classe des météores terrestres embrasse les affections du sol, les eaux thermales et minérales, les volcans et leurs éruptions, puis les tremblemens de terre, près desquels, comme phénomènes destructeurs de l'espèce humaine, ni la foudre, ni les tempêtes, ni les inondations ne peuvent soutenir la comparaison.

Aristote, à qui nous devons cette classification météorologique, a très exactement décrit les effets des tremblemens de terre. Tantôt la terre est soulevée de haut en bas, tantôt il y a un mouvement d'ondulation dans le sol, comme des vagues qui se propageraient dans le terrain devenu fluide. Tantôt le choc souterrain précipite les objets dans le même sens, tantôt il les lance dans les deux sens opposés. D'autres fois, le mouvement du sol se fait en rond, et les masses envahies par le météore tournent sur elles-mêmes. Il y a les grandes et les petites oscillations, qui font, ou onduler lentement le sol, ou qui l'agitent à coups pressés et saccadés. Quand on pense combien l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Italie et la péninsule ibérique ont été fréquemment ravagées par les tremblemens de terre et par l'action des feux souterrains, on voit qu'Aristote était bien placé pour faire la monographie du *séismos*. Ce mot, qui signifie secousse, est le nom grec du terrible météore qui nous occupe ici. Il est étonnant qu'Homère (à part Neptune qui ébranle la terre) n'ait point parlé de tremblemens de terre ni de volcans. Sans doute il a vécu dans une période de calme. On sait combien Virgile a saisi avec bonheur la description des paroxysmes de l'Etna, sur lesquels Homère avait été complétement muet.

L'histoire des tremblemens de terre et des ités populeuses détruites de

fond en comble par ces fléaux réitérés effraie l'imagination. Pendant les premiers siècles de notre ère, les villes de l'Asie-Mineure et des îles grecques furent plusieurs fois comme anéanties avec leurs habitans. Les chroniqueurs du moyen âge ne mentionnent pas moins de catastrophes dans les siècles subséquens. Dans le siècle dernier, le désastre de Lisbonne et celui de Lima, les tremblemens de terre de la Calabre et des Indes occidentales; dans celui-ci, les violentes secousses du sol américain, avec la perte de près de cent mille âmes, le désastre de la Guadeloupe, ceux d'Alep et de Tibériade, dont les remparts ont été à la lettre démantelés; enfin tout récemment, en 1846, le tremblement de terre de Nassau, entre la France, la Belgique, la Hollande, le Hanovre, la Bavière et la Suisse, très bien circonscrit, quoique peu intense, — tout indique que l'état de choses actuel n'a rien de nouveau, rien d'exceptionnel. Pour parler poétiquement, nous descendons le cours des âges, et nous pouvons dire avec l'écrivain sacré : Que sera l'avenir? Rien que ce que fut le passé. Nous n'avons donc rien de plus à redouter en mal ni à espérer en bien. Le petit tremblement de terre de ces jours derniers, qui, comme celui de 1846, n'a embrassé qu'une région peu étendue dans les Alpes, a même son nom spécial dans Virgile, car dans les prodiges de son âge il mentionne les Alpes, « qui tremblent de secousses non accoutumées, » *insolitis tremuerunt motibus Alpes!* Après dix-huit siècles et demi, qu'y a-t-il de changé? Mêmes noms, mêmes choses.

Je tiens de M. Dupetit-Thouars, qui dans sa célèbre expédition a bien observé et bien décrit les effets des volcans d'Amérique, que les indigènes sont plus effrayés que les étrangers par les mouvemens du sol. Ce météore semble, comme le lion, être d'autant plus craint qu'on est plus familiarisé avec lui. Au moment des premières secousses, les habitans semblent frappés de vertige, ils courent en désordre se réfugier sur les places publiques loin des habitations croulantes. Ils ne songent qu'à se faire absoudre de leurs fautes, et souvent la peur d'une mort prochaine leur fait faire des réparations inattendues et restituer des biens mal acquis. Souvent les animaux sont saisis de la même panique que les hommes, quoique M. Boussingault ait été témoin du contraire. Ce phénomène semble agir autant sur le moral que sur l'organisation physique. S'il est un sentiment profond, instinctif, universel et tout puissant, c'est l'amour d'une mère pour ses enfans. Dans trois circonstances cependant, les observateurs du cœur humain l'ont trouvé en défaut. Il arrive parfois qu'une mère nourrice embarquée pour une longue traversée, et désorganisée par ce qu'on appelle le mal de mer, abandonne son enfant, qui lui devient comme étranger; dans un vaisseau en feu et dans un village emporté à coups de fusil, la mère se sauve seule, tandis que sans la circonstance du feu et de la mousqueterie elle se fût noyée avec ses enfans ou se fût fait sabrer sur eux. Nous avons une quatrième circonstance où la frayeur surmonte l'amour maternel, c'est le tremblement du sol; en pareil cas, on a vu les mères de jeunes enfans les abandonner dans leur berceau et n'avoir plus dans l'âme d'autre sentiment que celui de la frayeur et de la fuite.

En Italie, comme en Grèce et en Amérique, la consternation qui se répand aux premières secousses est la même. L'idée de la fin du monde est la seule

qui prédomine. Chacun court à l'absolution. Les confessions à haute voix, et d'individu à individu, se font entendre de tous côtés. Ce sentiment plusieurs fois exprimé par Ovide que l'aveu des fautes en provoque le pardon règne alors exclusivement :

Numen confessis aliquod patet.

Au tremblement de terre de Caracas, qui fit périr vingt-cinq mille hommes, l'évêque, sortant de son palais pour remplir son ministère sacré, fut tellement arrêté à sa sortie par le peuple, qui réclamait ses secours spirituels, qu'il fut atteint et tué par les débris des murs, dont il n'avait pu s'éloigner assez tôt pour être hors de danger. Les instructions qu'on donne aux étrangers pour le cas d'ébranlement du sol ne sont pas rassurantes. Il faut se tenir loin des murs et des collines escarpées, de peur des éboulemens et des matériaux qui s'écroulent. Il faut tenir les bras étendus de droite à gauche, et les jambes écartées d'avant en arrière, pour éviter d'être englouti, si la terre devient comme du sable mouvant, ou si elle se fend en larges crevasses. M. de Humboldt cite un cas où les débris d'un village et les cadavres des habitans furent lancés par-delà un cours d'eau sur les flancs d'une colline opposée. Si le sol est meuble, on craint d'y enfoncer sans retour; s'il est rocheux, il peut se fendre et se refermer ensuite sur les malheureux qui sont tombés dans le gouffre. Quelquefois des eaux bouillantes ont jailli sous les pieds des hommes rassemblés pour fuir le fléau; d'autres fois, des émanations brûlantes ou asphyxiantes se font jour et font périr ceux qui ont échappé aux dangers des murs et des toits renversés. Souvent, comme à la Jamaïque, les maisons voisines du rivage s'enfoncent de manière que la mer arrive à la hauteur des toits. C'est alors qu'un vaisseau qui voguait sur l'ancien quai enfoncé, et au travers des murs et des toits couverts de gens qui s'y étaient réfugiés, sauva comme par miracle un grand nombre d'individus réduits à une position désespérée. Très fréquemment le fond de la mer, obéissant aux secousses de l'écorce terrestre, soulève les eaux plus que ne le font les plus violentes marées, et les pousse en collines que des témoins non prévenus par la frayeur portent à quarante et à soixante pieds de hauteur. Le désastre de l'Hougly, l'une des embouchures du Gange, où toute une contrée fut rasée par un coup de mer en temps calme, celui du Callao, près de Lima, où une immense et subite vague dépassa le toit des maisons et détruisit tous les habitans comme toutes les habitations, sont des exemples de ces raz-de-marée dus indubitablement aux convulsions de la surface de la terre dans la partie qui est recouverte par la mer. Je citerai encore un désastre qui semble personnel à nos académies. Un jeune homme plein d'espérances brillantes voyageait en chaise de poste sur les plages de Cadix le jour du tremblement de terre de Lisbonne. Une colline d'eau d'une hauteur prodigieuse envahit le rivage, et, en rentrant dans l'Océan, emporta sans retour ce jeune voyageur, riche de la gloire de son père et de son aïeul. C'était le fils de Louis Racine, de l'Académie des Inscriptions, le petit-fils de Jean Racine, de l'Académie française.

Je ne partage pas la pensée de ceux qui regardent comme un surcroît de

malheur de périr dans une circonstance où un grand nombre d'autres hommes subissent le même sort. Il n'est point de jour où l'humanité prise collectivement ne perde une centaine de mille êtres de notre espèce. Qu'importe à un Indien du Gange qu'il meure en même temps que lui un Américain du Mississipi ou de l'Amazone? Mais pour ceux à qui l'histoire ou des témoins vivans racontent des catastrophes extraordinaires, il est évident que l'émotion, la pitié et même un sentiment plus pénible naît du grand nombre de victimes qui ont perdu la vie, surtout quand rien ne pouvait faire prévoir de si grandes calamités. Aussi l'Europe entière fut frappée de terreur à la nouvelle de la catastrophe de Lisbonne, qui arriva, comme on sait, il y a cent ans, en 1755.

Voici comme parle un témoin oculaire :

« Le 1er de ce mois (novembre), vers les neuf heures du matin, une très violente secousse de tremblement de terre se fit sentir. Elle parut durer environ un dixième de minute, et en ce moment toutes les églises et les couvens de la ville, avec le palais du roi et la magnifique salle d'opéra qui y était attenante, s'écroulèrent. En un mot, il n'y eut pas un seul édifice considérable qui restât debout. Environ un quart des maisons particulières eurent le même sort, et suivant un calcul très modéré il périt environ trente mille personnes..... La crainte et la consternation étaient si grandes, que les personnes les plus résolues n'osèrent rester un moment pour écarter quelques pierres de dessus l'individu qu'elles aimaient le plus, quoique plusieurs eussent pu être sauvés par ce moyen; mais on ne pensa à rien autre chose qu'à sa propre conservation..... Le nombre des personnes écrasées dans les maisons et dans les rues ne fut pas comparable à celui des gens qui furent ensevelis sous les ruines des églises; comme c'était un jour de grande fête et à l'heure de la messe, elles étaient toutes très pleines. Or le nombre des églises est ici dix fois plus grand qu'à Londres et à Westminster ensemble (c'est un Anglais qui parle). Les clochers, qui étaient fort élevés, tombèrent presque tous avec les voûtes des églises, en sorte qu'il n'échappa que peu de monde.....

« Environ deux heures après le choc, le feu se manifesta en trois endroits différens de la ville; il était occasionné par les feux des cuisines, que le bouleversement avait rapprochés des matières combustibles de toute espèce. Vers ce temps aussi, un vent très fort succéda au calme, et activa tellement l'incendie, qu'au bout de trois jours la ville fut réduite en cendres. Tous les élémens parurent conjurés pour nous détruire. Aussitôt après ce choc, qui fut à peu près au temps de la plus grande élévation des eaux, le flot monta de quarante pieds plus haut qu'on ne l'avait jamais observé, et se retira aussi subitement. »

On craignait la contagion de tant de cadavres; « mais, dit le narrateur, le feu les consuma et prévint ce mauvais effet. » On craignait la famine, mais on sauva quelques greniers. Cependant, « dans les trois premiers jours, *une once de pain valait une livre d'or.* » Il ajoute : « La troisième grande crainte était que la classe vile du peuple ne prît avantage de la confusion pour tuer et voler le petit nombre de ceux qui avaient sauvé quelque chose. *Cela arriva jusqu'à un certain point,* sur quoi le roi ordonna qu'on dressât des gi-

bets tout autour de la ville, et après environ une centaine d'exécutions, le mal fut arrêté.

« Dans la maison que j'habitais, sur trente-huit personnes, il ne s'en est sauvé que quatre. Huit cents périrent dans la prison civile, douze cents dans l'hôpital général. Dans un grand nombre de couvens, qui contenaient chacun quatre cents personnes, il n'en est échappé aucune. L'ambassadeur d'Espagne a péri avec trente-cinq domestiques... Heureusement le roi et la famille royale étaient à Bélem, à une lieue de la ville. Le palais du roi dans la ville s'écroula à la première secousse, mais les habitans du pays assurent que le bâtiment de l'inquisition fut renversé le premier. Quelques-unes des grandes villes commerçantes sont dans une situation encore pire, s'il est possible, que Lisbonne. La durée totale du tremblement de terre, après le premier choc, qui fut le plus destructeur, fut de cinq à sept minutes. » En y comprenant les personnes qui périrent dans les environs, le nombre des morts est porté à soixante mille.

En général, la durée de la secousse ne dépasse pas deux minutes, et ordinairement elle est beaucoup moindre; mais la secousse principale est suivie pendant plusieurs jours, et même pendant plusieurs semaines, d'agitations plus faibles. Les tremblemens de terre de la Calabre, dans le siècle dernier, durèrent un grand nombre d'années consécutives, et il existe dans le nord de l'Irlande une localité où chaque jour le même phénomène se renouvelle. Suivant MM. de Humboldt et Boussingault, en ne prenant que l'Amérique seule, il n'est point de jour où la terre ne soit agitée de ces convulsions si curieuses, en sorte qu'en réalité l'état de mouvement perpétuel est l'état normal de la surface de notre globe.

Ce n'est point seulement aux hommes et aux êtres vivans que les tremblemens de terre font ressentir leur influence. Leurs effets destructeurs bouleversent souvent l'aspect d'un pays en faisant crouler des montagnes escarpées, soulevant le sol en collines ou le déprimant en vallées, ou le sillonnant de fentes larges et profondes qui ont plusieurs centaines de lieues, changeant le cours des rivières, les interceptant, ou tarissant les anciennes sources pour en faire naître de nouvelles. L'antiquité et les âges modernes nous fournissent des faits par centaines, et les poètes ont célébré ces catastrophes en vers aussi beaux que le sujet était redoutable. Ovide, Lucrèce, Stace, Sénèque, Ammien Marcellin et tous les chroniqueurs sont pleins de curieuses observations sur ces météores. D'année en année, les tremblemens de terre achèvent de renverser les colonnes de Palmyre et de Balbeck, que la fureur des hommes avait épargnées. On a remarqué qu'en général les constructions gothiques avec leurs arceaux et leurs arêtes saillantes et leurs compartimens voûtés à petite portée résistent mieux aux tremblemens de terre que les édifices grecs. La plupart des constructions chrétiennes bâties au moyen âge à côté des basiliques grecques qui avaient déjà résisté aux secousses du sol leur ont survécu. Dans l'ouvrage de Durand sur l'architecture, ouvrage où tous les édifices sont dessinés sur une même échelle, on est étonné de la petitesse comparative des édifices fameux de la Grèce. C'est que l'instabilité du sol ne permettait pas d'atteindre de plus grandes dimensions. Le temple de Thésée à Athènes, mis à côté de l'immense basilique de

Saint-Pierre de Rome, n'a pas la grandeur d'un enfant comparée à celle d'un géant. Voici une curieuse remarque mathématique qui se rapporte aux temples de Sicile, et notamment aux vastes ruines de Sélinonte. Pour renverser ces édifices et produire la confusion de leurs débris qui frappe aujourd'hui nos yeux, la nature a dû faire plus de travail réel, employer plus d'énergie destructive, plus de force active qu'il n'en avait fallu à l'homme pour extraire les matériaux de la carrière, les tailler en murs, en colonnes et en voûtes, et enfin les construire architecturalement. Que sera-ce, si l'on pense aux édifices auxquels on peut appliquer ce fameux hémistiche de Lucain :

Etiam periere ruinæ !

Quand on considère l'immense étendue des contrées qu'un même tremblement de terre atteint d'une seule secousse, il est impossible de ne pas concevoir l'idée que nos continens et le fond de nos mers ne reposent point sur une base solide, et que ce sont comme d'immenses fragmens, mal unis et mal fixés ensemble, flottant et pesant sur une masse fluide intérieure, comme flottent et pèsent les glaçons d'une débâcle à la surface d'un lac qui en porte les débris entassés confusément, et se présentant à l'œil dans tous les sens par rapport à leur formation primitive. Ces fragmens, soulevés d'un bout et enfoncés de l'autre sous la masse liquide qui les porte, représentent au mieux nos saillies de montagnes, dont les crêtes ne sont portées si haut qu'en raison de la dépression que leurs couches atteignent sous les autres matériaux qui constituent ce que l'on a si justement appelé l'*écorce du globe*. Les terrains solides qui font nos continens n'ont guère plus de soixante kilomètres d'épaisseur, et de plus, chose aussi étonnante que certainement démontrée, le fluide qui les porte est une mer compacte de feu, un vaste noyau qui conserve encore sa fusion primitive, sa réaction élastique de l'intérieur à l'extérieur, et qui, dès que son enveloppe vient à se briser mécaniquement, épanche hors de son sein des fleuves de lave liquide, des colonnes de gaz dont la nature est telle qu'après avoir été lancées à plusieurs milliers de mètres de hauteur, elles retombent en cendres volcaniques, comme l'eau qui, projetée en vapeur dans l'air d'un hiver de Sibérie, retombe en grains solidifiés de neige et de glace.

Mettant pour le moment de côté toute idée théorique, nous dirons que le tremblement de terre de Lisbonne, en 1755, se fit sentir d'un bout à l'autre de l'Europe. Les eaux minérales, qui vont puiser leur chaleur dans les profondeurs du sol, où elles trouvent, comme nos puits artésiens, des couches d'autant plus chaudes qu'elles sont plus profondes, se troublèrent du nord de la Baltique jusqu'aux rivages de l'Afrique, et depuis l'Europe orientale jusqu'aux îles et au continent nord de l'Amérique. Les secousses même furent ressenties sur toute cette vaste portion du globe. Nous avons des cartes de tous ces grands effets météorologiques. La terre et la mer y sont divisées par districts dont les secousses sont simultanées. Il y a le district atlantique, celui de l'Océan-Pacifique, celui de l'Asie centrale, sans compter les petites subdivisions comme l'Italie, la Sicile, l'embouchure de la Mer-Rouge, le Kamtchatka, le lac Baikal. Quant aux tremblemens individuels, il y en a

aussi de toutes les grandeurs, depuis ceux qui agitent tout un district de premier ordre jusqu'au petit tremblement de 1846, au pays de Nassau. La circonscription peu étendue de cette miniature de convulsion terrestre et sa nature peu offensive semblaient faites pour éveiller plutôt la curiosité que la crainte, et sauf quelques malheurs heureusement peu nombreux, on peut en dire autant de la secousse alpine du mois dernier. Dans les pays dont le sol est fort accidenté et dont les couches sont fort disloquées, comme est le sol de la Suisse, il n'est pas rare de voir de minimes tremblemens de terre ne secouer qu'un seul canton, souvent même une paroisse isolée. Quelques hectares de terrain mal équilibré retournent à la stabilité tout aussi bien que les vastes continens qui prennent orgueilleusement le nom de parties du monde.

Il est probable que si nous avions des instrumens assez sensibles, nous verrions notre sol continuellement en mouvement. Déjà les astronomes se plaignent que leurs instrumens trahissent, par des perturbations inexplicables, l'instabilité de l'écorce terrestre qui les porte. M. Leverrier s'occupe d'installer ces indicateurs à l'Observatoire impérial, avec la masse immense des perfectionnemens réalisés en partie ou seulement projetés. Lorsque le tremblement de terre de Brousse par Constantinople vint donner l'éveil au monde, qui n'avait pas fait attention au petit phénomène du pays de Nassau, M. Elie de Beaumont, en qui la géologie semble aujourd'hui incarnée, écrivit à M. d'Abbadie, qui a établi au pied des Pyrénées occidentales les niveaux les plus sensibles du monde entier, pour savoir s'il avait observé quelque chose d'extraordinaire, grâce à ces appareils solidement établis dans les souterrains de son château. D'après la réponse, il fut évident que l'observateur français avait reconnu à la loupe et au microscope, pendant huit jours, les perturbations terrestres qui, à mille lieues de là, s'étaient fait sentir aussi pendant huit jours aux musulmans de l'Asie-Mineure par la chute des habitations et la destruction des habitans.

Dans les contrées sujettes aux tremblemens de terre, il est une architecture faite en quelque sorte pour que les bâtimens tombent avec le moins de dommage possible, s'ils ne peuvent résister aux secousses. Les encadremens des fenêtres et des portes offrent des lieux de refuge à ceux qui ne peuvent à temps gagner les places à découvert. Les murs rembourrés, plutôt que bâtis, de paille et de minces branches, résistent, par leur faiblesse même, à la désorganisation. Dans le violent tremblement de terre américain de 1827, M. Boussingault, assis avec une montre marine à la main, brava le météore et compta les coups réguliers du tonnerre souterrain, qui dura six minutes. C'est une des plus longues durées qui ait été bien observée. La sécurité du savant voyageur venait de ce que sa maison était en bois et qu'elle était recouverte en paille. Il laissa donc le tremblement de terre promener les meubles de sa chambre et le secouer lui-même très vivement sur sa chaise, sans lui faire perdre la mesure des intervalles qui séparaient les violens *ruidos* de la terre ébranlée.

Je trouve dans les épîtres de Synésius, rendues célèbres par les études de M. Villemain, que ce bon évêque d'Afrique, se trouvant dans la Thrace à l'époque d'un tremblement de terre très violent, jugea à propos de chercher

un refuge sur la mer. « Dieu, dit-il, secouait la terre plusieurs fois par jour, et tous les hommes prosternés étaient en supplications, car le sol ondulait violemment. Alors, bien persuadé que la mer était plus solide que la terre, je pris ma course de toute ma force vers le port, et je ne fis mes adieux que par des signes qui indiquaient que je ne restais pas plus longtemps dans ce pays. » Plusieurs marins, et notamment M. l'amiral Dupetit-Thouars, ont ressenti des secousses en pleine mer, et tous s'accordent à dire que la sensation était la même que si le vaisseau eût touché en s'échouant. Jamais en pleine mer ces secousses n'ont été nuisibles, mais près de la côte, et notamment pendant les catastrophes de la Jamaïque et du Callao, des vaisseaux ont été poussés à la côte avec les raz-de-marée qui accompagnaient le tremblement, et ont péri. La recette de l'évêque de la Cyrénaïque ne serait donc infaillible que sur la Seine, et je conseille à ceux qui redoutent si fort le prochain tremblement de terre, — que nous n'aurons pas, — de se faire construire une habitation flottante, reliée au rivage ou au fond de l'eau par des câbles élastiques qui ne transmettraient que très peu les secousses du sol, à moins qu'ils ne préfèrent coucher dans un hamac suspendu à un ballon. Oh! alors sécurité complète, du moins en ce qui concerne le tremblement de terre!

Encore un mot sur le peu de probabilité d'une catastrophe à Paris. Les constructeurs de cartes de géographie physique ont suivi l'heureuse idée des teintes caractéristiques de M. le baron Charles Dupin. Ils ont passé des teintes de plus en plus foncées sur les localités où les tremblemens de terre étaient les plus fréquens ou les plus redoutables; alors plus la teinte d'un pays est noire, plus il est indiqué comme sujet à l'action de ces météores terrestres. Or, en jetant les yeux sur une carte de l'Europe, les Français peuvent voir avec plaisir la partie de notre territoire qui comprend les bassins de la Seine, de la Loire et des affluens nord de la Gironde, embellis d'une teinte remarquablement claire, qui indique une remarquable sécurité.

La constitution intérieure du globe et le feu central seront l'objet d'une étude prochaine, qui complétera celle-ci.

BABINET, de l'Institut.

REVUE LITTÉRAIRE.

COURS D'ÉCONOMIE POLITIQUE, par M. Michel Chevalier (1). — L'économie politique n'est pas encore en France une science populaire, certains esprits chagrins assurent même qu'elle n'est pas une science, et cependant elle possède des chaires, trop peu nombreuses il est vrai, et des professeurs éminens. Les principes qu'elle enseigne procèdent de la rigoureuse observation des faits; les vérités qu'elle a traduites plutôt que découvertes sont aussi vraies que les axiomes de la géométrie, et les sujets qu'elle traite se rattachent aux plus graves problèmes de l'administration publique en même temps qu'ils

(1) Premier volume, deuxième édition, contenant tous les discours d'ouverture de 1840 à 1851, chez Capelle, éditeur, rue Soufflot, 18.

intéressent l'équilibre des relations sociales, et, dans ses détails les plus variés, le bien-être individuel. Peut-être le domaine de l'économie politique est-il trop vaste pour être strictement défini; peut-être aussi le vulgaire ne se rend-il pas compte des bienfaits d'une science qui, pour le mieux servir, se rapproche trop de lui. Quoi qu'il en soit, méconnue par les uns, attaquée par les autres, l'économie politique se voit obligée de lutter soit contre l'indifférence, soit contre une hostilité déclarée, d'où il suit que son enseignement doit être à la fois militant et dogmatique, et qu'il exige, sous peine de stérilité absolue, les plus rares qualités que la science impose à ceux qui aspirent à la professer, à savoir : la connaissance approfondie des faits, la clarté dans l'exposition, le choix sévère des principes, une discussion habile et éloquente.

Ces qualités ont brillé du plus vif éclat au Collége de France depuis que l'enseignement de l'économie politique y a été inauguré. Il suffit de nommer les professeurs Jean-Baptiste Say, Rossi, et M. Michel Chevalier. La science nouvelle, ou plutôt la démonstration nouvelle d'une science aussi vieille que le monde, a eu la bonne fortune de rencontrer, dès le premier jour, de dignes interprètes qui lui ont conquis le droit de cité, et l'ont placée si haut qu'elle intervient aujourd'hui dans toutes les discussions où il s'agit d'intérêts moraux ou matériels des états. En temps de paix, en temps de guerre, en temps de révolution, partout et toujours elle portera désormais la parole, et déjà la mobilité de notre histoire politique lui a fourni l'occasion de prouver que la plupart des principes sur lesquels elle se fonde s'appliquent aux situations les plus diverses. Prenons pour exemple les lois sur le capital et sur le crédit, le régime de l'association, l'organisation du travail : sur tous ces points, l'économie politique a déjà donné des solutions qui, après tant de crises et de révolutions, après tant d'utopies et de rêves, ont été seules reconnues saines et praticables, et qui paraissent même aujourd'hui si simples, qu'on leur refuse, comme nous l'avons dit plus haut, le caractère scientifique.

Ces réflexions nous sont inspirées par la seconde publication du cours professé, il y a quatorze ans déjà (1841-42), par M. Michel Chevalier. Les idées exposées dans la nouvelle édition de ce cours, par lequel le professeur a ouvert son enseignement, conservent aujourd'hui encore le degré de vérité scientifique qui les recommandait à l'époque où elles furent pour la première fois développées devant l'auditoire du Collége de France. Il faut, disait alors le professeur, augmenter la puissance productive, élever la production au niveau des besoins toujours croissans de la consommation, répandre ainsi le bien-être, sans perdre de vue que le bien-être contribue pour une large part à l'amélioration morale de la société. Ainsi, en enseignant les procédés par lesquels une nation peut obtenir l'accroissement de ses facultés productives, l'économie politique ne saurait être considérée comme matérialiste ni matérielle : elle se rattache à la philosophie comme à la morale, et ses leçons demeureraient stériles, si, tout en énumérant les ressources que l'emploi de la matière offre à l'intelligence de l'homme, elles ne rappelaient également le concours supérieur que prête à l'accumulation et à la répartition des richesses la pratique des plus nobles vertus.

Il paraît singulier, au premier abord, que la science économique ait dû s'attacher à démontrer que le développement de la puissance productive est un bien pour la société en général, et pour un état en particulier; mais, il y a quinze ans, on n'était pas encore éloigné de l'époque où la France était accusée de trop produire, et où l'on ne savait trop s'il fallait se féliciter de l'application des machines. La démonstration faite par M. Michel Chevalier n'était donc pas superflue, et elle peut retrouver son utilité dans l'avenir; car, bien que la cause des machines soit complétement gagnée, bien que la pratique ait pleinement confirmé, en ce qui la concerne, l'enseignement de la théorie, il n'en est pas moins vrai que chaque conquête de la mécanique dans le domaine de l'industrie soulève, pendant quelque temps, des objections plus ou moins amères qui se produisent au nom et dans l'intérêt des classes ouvrières. N'avons-nous pas vu, pendant notre dernière crise révolutionnaire, les métiers brisés et les machines frappées d'anathème? Les leçons de M. Michel Chevalier sur les services que rendent les machines contiennent la réponse à toutes ces objections, dont le succès momentané a parfois exposé la société aux plus graves périls. Après avoir éclairci ce point fondamental, le professeur examine le rôle prépondérant que jouent dans la production les voies de communication et les moyens de transport, les routes, les fleuves et canaux, les chemins de fer. Les principes qu'il recommandait en 1842 pour la construction des voies ferrées, pour les tarifs applicables soit aux marchandises, soit aux voyageurs, en un mot pour la bonne organisation de l'industrie des transports, ont été généralement suivis. Les faits ont marché depuis cette époque. En Angleterre, aux États-Unis, en France, en Allemagne, l'exploitation des chemins de fer a pris un grand essor. Aussi M. Michel Chevalier a-t-il pensé que son cours devait être complété sur ce point, et il a accompagné ses *leçons* d'un appendice qui contient l'indication de tous les progrès accomplis, en Europe et aux États-Unis, dans l'industrie des voies ferrées. La seconde édition se trouve donc tout à fait au courant de la situation actuelle.

Mais ce qui donne le plus de prix à cette édition, c'est qu'elle contient la collection des discours prononcés par M. Michel Chevalier à l'ouverture de son cours, de 1841 à 1852. Ces discours n'avaient été jusqu'ici publiés que séparément. Réunis dans un même volume, ils présentent un vif intérêt. C'est un résumé complet de l'enseignement, un regard d'ensemble jeté sur la route que le professeur compte chaque année parcourir. M. Michel Chevalier a toujours apporté un soin particulier à la préparation de ces discours d'ouverture, qui attiraient autour de sa chaire un auditoire d'élite et qui lui ont mérité les plus légitimes applaudissemens. Il excelle en effet dans le développement des idées générales qui constituent ce que l'on pourrait appeler la philosophie de l'économie politique. Les considérations auxquelles il se livre sur le crédit public et le crédit privé, sur l'enseignement professionnel, sur la mission de l'économie politique envisagée dans ses rapports avec la liberté, avec la morale, avec l'esprit chrétien, sont à la fois saines et éloquentes. Cette variété de sujets, successivement abordés par le professeur, n'atteste-t-elle pas la fécondité de l'économie politique considérée comme science? Nous citerons encore une belle leçon sur *la population* et une vigou-

reuse défense de l'économie politique prononcée à l'ouverture du cours de 1848-49 (la date est significative) et intitulée *l'Économie politique et le Socialisme*. La plupart de ces discours ont déjà reçu une grande publicité, mais ils gagnent à être ainsi rapprochés les uns des autres dans une édition collective, où l'on suit mieux l'enchaînement des idées et des faits. Il y a d'ailleurs dans ces anciennes leçons de nombreux passages qui sembleraient écrits d'hier et qui pourraient être utilement médités aujourd'hui. Voici ce que M. Michel Chevalier disait, en 1844, sur la question de l'emprunt : « L'emprunt est une opération indispensable à tout gouvernement qui, ayant tendu fortement la corde de l'impôt, est contraint par les circonstances à se procurer une somme plus forte encore. L'emprunt sied à un gouvernement qui va subir une guerre, et qui a de grands préparatifs à faire, de puissans armemens à organiser. Il se recommande parfaitement aussi à un gouvernement qui, voulant utiliser les loisirs de la paix, s'est proposé d'achever dans un court délai de vastes améliorations, et se conduit d'après cette maxime, que le gouvernement le plus économe n'est pas celui qui dépense le moins, mais bien celui qui dépense le mieux. En parlant ainsi, je ne suis pourtant point de ceux qui pensent qu'une dette est utile, et qu'un peuple endetté est dans de meilleures conditions qu'un peuple qui ne doit rien. Je ne partage point ce système optimiste, qui a, même parmi les hommes d'état, plus d'un prosélyte. Si cette opinion, que je repousse, a acquis quelque consistance et a séduit quelques têtes politiques, c'est par l'effet d'une illusion. On a été frappé de quelques avantages indirects qui ressortaient de l'existence d'une dette publique, et on a conclu qu'un état bien constitué ne pouvait se passer d'une forte dette; mais c'est faute d'avoir tenu compte d'une des lois qui président à l'ordre général des sociétés du monde, et qui attestent le plus hautement les pensées bienveillantes de la Providence, à savoir qu'il n'est pas d'événement funeste qui n'ait quelque aspect avantageux, et que les catastrophes les plus désastreuses font cependant éclore quelques germes de bien. Là où existe une dette publique un peu forte, surtout si elle est divisée, un grand nombre de citoyens, détenteurs des titres de cette dette, se trouvent directement intéressés au maintien de l'ordre et à la conservation du gouvernement. Puis encore, les titres de rentes offrent un placement commode qu'on est bien aise de rencontrer dans beaucoup de circonstances, et qui répond à divers besoins publics, à diverses convenances sociales; ou enfin ces mêmes titres interviennent dans beaucoup de transactions pour les simplifier ou les faciliter. Mais ce ne sont là que de faibles compensations à l'inconvénient de prélever tous les ans sur le fruit des labeurs des citoyens, ici une somme de 200 millions, comme en France, là l'effrayante somme de 700 millions, comme en Angleterre. Enfin les avantages sur lesquels on se fonde pour recommander une dette publique seraient faciles à retrouver par une autre voie; le mécanisme des sociétés de notre temps se compose d'un nombre de ressorts assez grand pour qu'on puisse obtenir les mêmes effets par une grande variété de combinaisons. »

Telles sont les maximes que professe, en matière d'emprunt, l'économie politique. Nous pourrions multiplier les citations, si nous avions à démontrer ici l'utilité d'une science dont l'objet se rattache si directement à la

bonne administration de la fortune publique. Nous voulons nous borner à signaler la publication d'un livre qui mériterait peut-être un examen plus approfondi, et qui sera accueilli avec intérêt même par les partisans de la *protection* commerciale. La question du libre échange, si ardemment traitée par M. Michel Chevalier dans d'autres écrits, et à un point de vue qui a pu sembler parfois contestable, tient en effet peu de place dans le premier volume du *Cours*.

C. LAVOLLÉE.

Une page retrouvée des Essais de Montaigne (1). — M. le docteur Payen, un de nos bibliophiles les plus distingués, amateur passionné de Montaigne, et qui, depuis trente ans, s'occupe de recherches sur la personne, la famille et les écrits de l'auteur des *Essais*, vient de publier une brochure pleine de renseignemens tout à fait neufs sur son auteur de prédilection. On y trouve, entre autres, une page précieuse à plus d'un titre. Sur un exemplaire des *Commentaires* de César, Montaigne avait écrit en marge, selon sa coutume, des annotations dont le nombre s'élève à trois cent soixante-huit, et que M. Payen a presque toutes déchiffrées, quoiqu'elles eussent été en partie tronquées par le relieur. Sur une page de garde, Montaigne avait encore écrit ces mots : *Achevé de lire ces livres des guerres de Gaule le* 21 *juillet* 1578; enfin vient une page entière autographe, qu'il avait en quelque sorte jetée d'inspiration en finissant de lire l'ouvrage de César. Ce morceau rend vivement l'impression que la lecture des *Commentaires* avait laissée dans l'esprit de Montaigne. Nous allons le rapporter comme l'appréciation *prime-sautière* d'un si bon juge; on y remarquera en même temps une expression un peu dédaigneuse sur Philippe de Commines, qu'il avait pourtant jugé plus favorablement dans les *Essais*. En voici la copie exacte, sauf la ponctuation et les abréviations qui en auraient rendu la lecture trop difficile, et que nous modifions légèrement :

« Somme (en somme), c'est César un des plus grans miracles de nature; si elle eut volu ménager ses faveurs, elle en eut bien faict deus pièces admirables,—le plus disert, le plus net et le plus sincère historien qui fut jamais, car en cette partie il n'en est nul Romain qui lui soit comparable, et suis très aise que Cicero le juge de même,—et le chef de guerre, en toutes considérations, des plus grans qu'ele fit jamais. Quand je considère la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la victoire de ne s'estre pu défaire de lui, voire en cette très injuste et très inique cause. Il me semble qu'il ne juge de Pompéius que deus fois (208, 324); ses autres exploits et ses conseils il les narre naïfvement, ne leur dérobant rien de leur mérite, voire parfois il lui prête des recommandations de quoi il se fût bien passé, comme lorsqu'il dit que ses conseils tardifs et considérés étoient tirés en mauvese part par ceus de son armée, car par là il semble le vouloir décharger d'avoir doné cette miserable bataille, tenant César combattu et assiégé de la faim (319). Il me semble bien qu'il passe un peu legièrement ce grand accidant de la

(1) Documens inédits sur Montaigne, recueillis et publiés par le docteur J.-F. Payen. Tiré à 100 exemplaires, chez Jannet, rue des Bons-Enfans.

mort de Pompeius. De tous les autres du parti contrère, il en parle si indifféramment, tantost nous proposant fidèlement leurs actions vertueuses, tantost vitieuses, qu'il n'est pas possible d'y marcher plus consciencieusement. S'il dérobe rien à la vérité, j'estime que ce soit parlant de soi, car si grandes choses ne peuvent pas être faictes par lui qu'il n'y ait plus du sien qu'il n'y en met. C'est ce livre qu'un général d'armée devroit continuellement avoir devant les yeus pour patron, comme faisoit le maréchal Strozzi, qui le savoit quasi par cœur, et l'a traduit; — non pas je ne sais quel Philippe de Commines, que Charles cinquième avoit en pareille recommandation que le grand Alexandre avoit les euvres d'Homère, (et que) Marcus Brutus (avoit) Polybius l'historien. »

Plusieurs passages de ce morceau ont été reportés par Montaigne dans les *Essais*, où l'on trouve (liv. II, ch. 33) : « Quand je considère la grandeur incomparable de cette ame, j'excuse la victoire de ne s'estre pu *despestrer* de luy, voire en cette très injuste et très inique cause; » et ailleurs (liv. II, ch. 10) : « Tant de grandes choses ne peuvent avoir été exécutées par luy qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met. » Nous avons ici le premier jet de son admiration et la première vue de son jugement. Le génie lucide et la hauteur d'âme de César lui apparaissent en même temps et se confondent pour ainsi dire dans une même impression.

On savait peu de choses sur la vie et sur la famille de Montaigne. M. Payen a trouvé, dans d'autres pièces également écrites de la main de Montaigne, es renseignemens, des dates et des faits qui devront désormais entrer dans la biographie de cet homme célèbre. Nous y apprenons que Montaigne fut, en 1577, nommé par Henri de Bourbon, roi de Navarre, gentilhomme de sa chambre; qu'en 1584, ce prince le vint voir à Montaigne, et y fut deux jours « servi de mes gens sans aucun de ses officiers; il n'y souffrit ni essai ni couvert, et dormit dans mon lit... Je lui fis eslancer un cerf en ma forêt qui le promena deux jours. » En 1588, étant à Paris, « je fus preins prisonnier par les capitènes et le peuple de Paris; c'étoit au temps que le roi en étoit mis hors par M. de Guise; fus mené en la Bastille, et me fut signifié que c'étoit à la sollicitation du duc d'Elbeuf et par droit de représailles au lieu d'un sien parant gentilhomme de Normandie que le roy tenoit prisonnier à Rouen. » La reine-mère obtint que Montaigne fût remis en liberté le soir du même jour. Ces faits, qui ont un intérêt véritablement historique, étaient totalement ignorés. M. Payen possède un grand nombre de documens qu'il utilisera sans doute quelque jour dans une édition complète de Montaigne.

LOUIS BINAUT.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 568